HISTOIRE GÉNÉRALE

DES CHOSES

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

PAR

LE R. P. FRAY BERNARDINO DE SAHAGUN

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

D. JOURDANET

AUTEUR DE DIVERS OUVRAGES SUR LA CLIMATOLOGIE DU MEXIQUE
ET TRADUCTEUR
DE LA CHRONIQUE DE BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

ET PAR

RÉMI SIMÉON

EDITEUR, AVEC COMMENTAIRES, DE LA GRAMMAIRE NAHUATL,
DU R. P. FRAY ANDRÈS DE OLMOS

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, Boulevard Saint-Germain, 120,

1880



HISTOIRE GÉNÉRALE
DES CHOSES
DE LA
NOUVELLE-ESPAGNE

23 232. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, Rue de Fleurus, 9

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES CHOSES

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

PAR

LE R. P. FRAY BERNARDINO DE SAHAGUN

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

D. JOURDANET

AUTEUR DE DIVERS OUVRAGES SUR LA CLIMATOLOGIE DU MEXIQUE
ET TRADUCTEUR
DE LA CHRONIQUE DE BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

ET PAR

RÉMI SIMEON

ÉDITEUR, AVEC COMMENTAIRES, DE LA GRAMMAIRE NAHUATL,
DU R. P. FRAY ANDRÈS DE OLMOS



PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, Boulevard Saint-Germain, 120

1880

AVERTISSEMENT

Séduit depuis longtemps par l'intérêt que présente la lecture de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, par le P. Bernardino de Sahagun, je désirais en donner une version française. Mais j'étais arrêté par l'impossibilité d'expliquer les mots aztèques très nombreux, que Sahagun a laissés sans interprétation lorsqu'il a traduit en espagnol son premier texte, écrit primitivement en langue *nahuatl*. M. R. Siméon, déjà honorablement connu par son édition de la Grammaire du P. André de Olmos, a bien voulu se charger de ce soin et rendre possible le travail que j'avais rêvé en acceptant la part la plus difficile, c'est-à-dire le commentaire philologique relatif aux termes *nahuatl* non encore expliqués. Or, cette participation est si importante qu'un grand nombre de phrases espagnoles auxquelles ces termes se trouvent mêlés seraient d'une signification mystérieuse sans le concours d'un philologue possédant la clef de cette langue. M. R. Siméon n'est donc pas un simple commentateur de ma traduction ; il en est le collaborateur véritable.

Dans le travail que nous présentons au public, j'ai la responsabilité exclusive de la première partie de l'introduction, de la traduction entière du texte espagnol et des notes explicatives qui terminent notre livre.

M. R. Siméon a tous les honneurs de la seconde partie de l'introduction et de l'interprétation difficile de tout ce qui appartient aux termes *nahuatl*. J'ajouterai, pour être juste, qu'il a pris la part la plus active à la correction des épreuves et a donné ainsi un mérite plus grand à son inestimable concours.

D. Jourdanet.

INTRODUCTION

(1re PARTIE)

I

Mon désir de traduire le livre du P. Bernardino de Sahagun n'est pas le résultat d'une pensée isolée, sans aucun lien avec mes précédents écrits. Il s'y rattache au contraire par les rapports les plus étroits, car il est comme eux la conséquence d'un plan arrêté d'avance qui a pour but un ensemble de considérations sur le Mexique et sur ses habitants. Après m'être livré d'abord à une étude détaillée au sujet de la climatologie des différentes régions de cet intéressant pays, quand je voulus présenter à mes lecteurs les péripéties émouvantes qui accompagnèrent sa conquête par les Européens, au seizième siècle, rien ne me parut plus propre à mettre en évidence les qualités du peuple conquérant que la chronique, à tant d'égards digne d'estime, d'un des plus valeureux compagnons d'armes de Fernand Cortès. Telle fut la raison qui me conduisit à traduire l'*Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne* par Bernal Diaz del Castillo.

Aujourd'hui, je voudrais compléter mon plan en faisant connaître ce qu'était le peuple conquis à l'époque où finit son histoire, afin d'être plus tard en mesure de rechercher le genre d'originalité qui est résulté du mélange des races pour les habitants actuels du Mexique. Je ne crois pas qu'il existe aucun écrit qui puisse mieux éclairer ce sujet que les intéressants récits du P. B. de Sahagun. Ce n'est pas que ce moine justement estimé ait fait preuve d'un talent bien sympathique d'exposition dans son *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne;* mais la méthode qu'il a suivie pour l'exécution de son projet se recommande d'une manière

tout exceptionnelle à l'attention des lecteurs qui demandent avant tout les plus sûrs moyens de s'instruire et les meilleurs éléments de vérité. Sahagun, en effet, appartient à cette éminente catégorie d'hommes d'élite que les ordres religieux d'Espagne envoyèrent au Mexique après sa conquête et qui, par leur savoir, leur zèle et l'estime dont ils furent tout de suite saisis pour le malheureux peuple conquis, témoignèrent à la fois de leur érudition antérieure, de leurs aspirations charitables et d'un réel esprit philosophique, malgré les idées de leur temps dont il ne leur était pas possible de se détacher d'une manière absolue. On serait, en effet, injuste envers la mémoire des premiers Espagnols qui vinrent s'unir aux conquistadors peu de temps après leur triomphe et jusqu'à la fin du seizième siècle, si l'on manquait au devoir de faire ressortir le zèle éclairé et l'esprit de saine justice dont furent animés un grand nombre de membres des ordres monastiques, qui accoururent pour implanter en Amérique les principes de leur foi. Déjà, en 1524, trois ans après la prise de Mexico, douze moines franciscains, conduits par fray Martin de Valencia, arrivaient au Mexique et s'adonnaient avec un admirable entrain à l'étude des langues parlées par les Indiens des pays conquis. Parmi eux, le plus méritant et le mieux inspiré, fray Toribio de Benavente [1], que son humilité

1. Fray Toribio de Benavente prit lui-même le nom de *Motolinia* et en fit désormais sa signature ordinaire. Ce fut en passant par Tlascala, en compagnie de ses coreligionnaires sous les ordres de fray Martin de Valencia, qu'il entendit prononcer à tout instant par les Indiens le mot de *Motolinia*, et, comme il en demandait la signification, il lui fut répondu que cela voulait dire : Le pauvre! et que cela s'appliquait à la modestie de son allure et à la misère dont ses vêtements faisaient preuve. Il dit alors : « C'est le premier mot de la langue de ce pays dont je connais la signification ; je le garde pour moi-même et je n'aurai jamais d'autre nom. » Il tint parole. Sa signature fut, sinon toujours, du moins habituellement composée de son nom réel de baptême accompagné de *Motolinia*, comme si c'eût été son nom de famille, ainsi que le prouvera le fac-simile que nous reproduisons ici même.

Du reste le nom de Benavente dont il signait auparavant n'était pas davantage son nom patronymique, qui en réalité est inconnu. C'était le nom du lieu de sa naissance, à 35 kilomètres de Zamora ; car les Franciscains avaient pris l'habitude d'en agir ainsi et nous en avons la preuve, à propos de fray Toribio, dans les notes dont ses écrits ont été accompagnés et qui sont dues à la plume de M. Garcia Icazbalceta. (Tome premier, page 13, de la *Coleccion de documentos para la historia de Mexico*). Nous donnons ici la signature de ce célèbre franciscain.

fit surnommer *Motolinia* (le Pauvre), étudiait les mœurs, les coutumes des indigènes, les productions, les sites du pays entier et préparait une histoire complète de ce qu'il avait mûrement observé. Ses récits, restés manuscrits jusqu'à notre époque et publiés pour la première fois à Mexico [1], en 1858, par l'érudit don Joaquin Garcia Icazbalceta, renferment les détails les plus intéressants et les plus vrais, non seulement sur les résultats des prédications de ces nouveaux missionnaires, mais encore et surtout au sujet des mœurs des indigènes, des produits originaux dont ils faisaient usage et des aspects si variés que les inégalités du sol présentèrent aux regards des nouveaux possesseurs du pays. Ce livre précieux est des plus dignes d'attirer l'attention des lecteurs que les choses américaines intéressent.

A côté de ce moine que ses récits profanes ont mérité de rendre célèbre à l'égal de son zèle et de son enthousiasme pour la conversion et la moralisation des Indiens, il est juste de mettre en évidence les efforts, en cette dernière matière surtout, de ses coreligionnaires venus avec lui et dont la plupart s'empressèrent de s'instruire dans les langues des Indiens afin de rendre possible la diffusion des vérités dont ils étaient appelés à être les prédicateurs ; mais leur zèle exclusivement religieux, s'il a mérité nos applaudissements, ne serait pas d'un grand secours pour éclairer leurs descendants des vraies lumières de l'histoire en ce qui regarde les habitants du Mexique avant l'arrivée des Espagnols [2]. Le père André de Olmos [3], qui vint plus tard, en 1528, je crois, mérite une mention à part, à cause de la facilité que ses préceptes apportèrent à l'étude de la langue *nahuatl*, rendant ainsi moins pénible la prédication de ses collègues et leurs communications constantes avec les indigènes [4].

En même temps, l'illustre fray Bartolomé de Las Casas, d'abord simple desservant dans l'île de Cuba [5], devenu plus tard dominicain et évêque de

1. *Historia de los Indios de la Nueva España*, dans la *Coleccion de documentos para la historia de Mexico*.

2. Le lecteur trouvera, j'en suis sûr, de l'intérêt à lire la courte énumération que fray Geronimo de Mendieta a écrite à la page 549 de son *Historia eclesiastica indiana*, publiée à Mexico en 1870 par Don Joaquin Garcia Icazbalceta. Ce chapitre intéressant fait partie des notes qui terminent ce volume.

3. Olmos n'est pas son nom patronymique, mais celui d'un village près de Valladolid, habité par une de ses sœurs qui y était mariée et où il passa une partie de son enfance.

4. Sa Grammaire de la langue *nahuatl*, composée en 1547, a été éditée, en 1875, par les soins de M. Rémi Siméon et figure parmi les travaux publiés par l'Imprimerie nationale, aux ordres du ministre de l'instruction publique, dans la collection des documents scientifiques du Mexique, section de linguistique.

5 Bernal Diaz, au chapitre VII de son *Histoire de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, nous dit : «... Après de grandes difficultés, nous arrivâmes à une plage de sable qui nous conduisit en deux jours de marche à un village d'Indiens appelé *Yaguarama* (île de Cuba). Ce village était, en ce temps-là (1518) sous la dépendance du P. Bartolomé de Las Casas, alors simple prêtre desservant, que je connus plus tard frère dominicain et qui devint évêque de Chiapas. »

Chiapas, flagellait, dans ses prédications et dans ses plaintes adressées à la cour d'Espagne, la cruauté des Espagnols envers les Indiens. Disons, en passant et sans intention d'entamer ce sujet, que les fautes reprochées aux conquérants et à leurs successeurs par ce digne prélat furent, en effet, considérables. Mais il est juste d'avouer que le célèbre dominicain mit à ses reproches plus de passion que de mesure [1]. C'était peut-être la conséquence de ses propres défauts de caractère, peut-être aussi d'une étude trop superficielle en ce qui regardait les mœurs et les habitudes des peuples antérieurs à la conquête, car ses écrits n'ont pas servi, il est juste de le dire, à éclairer les lecteurs de lumières bien vives sur le vrai degré de civilisation auquel les indigènes étaient parvenus. Les rapports de l'évêque de Chiapas, d'ailleurs, avec ses collègues en prédication ne furent pas généralement très amicaux. Fray Toribio Motolinia, plus tard Torquemada et d'autres encore en parlent avec une certaine aigreur et ils ne paraissent pas attacher un bien grand prix à ses plaintes qu'ils traitent d'exagérées et qu'ils blâment amèrement. Ce n'est pas que leur estime pour le malheureux peuple conquis et l'amour qu'ils n'ont cessé de lui témoigner fussent à tous les égards moins dignes d'éloges que les sentiments d'humanité qui ont rendu célèbre le nom de Las Casas, mais ils avaient pris l'habitude de parler avec plus de modération et d'équité des cruautés dont les Indiens étaient victimes. Il n'est que juste, d'ailleurs, de répéter que, si les idées du temps prévalurent assez dans l'esprit fanatique d'un grand nombre de moines envoyés en Amérique pour leur faire voir avec mépris les produits d'une civilisation antérieure, réprouvée comme diabolique, il y eut aussi parmi eux des hommes qui surent oublier leurs idées préconçues pour ne voir dans la morale pratiquée par les Indiens que ce qu'elle avait de juste et d'équitable, indépendamment des préceptes religieux généralement abominables auxquels ils obéissaient par habitude. Pendant que des prélats mal inspirés, comme l'était l'évêque Zumarraga par exemple, faisaient des auto-da-fé avec les précieux manuscrits que les siècles antérieurs avaient légués à l'histoire de cet intéressant pays, d'autres moines gémissaient sans le dire de ces pratiques insensées et faisaient des efforts dans l'ombre pour soustraire le plus possible de ces documents précieux au vandalisme de leurs chefs aveuglés par le fanatisme. C'est même à ces

1. L'archéologue distingué Fernando Ramirez a fait précéder l'écrit de fray Toribio Motolinia d'une étude fort intéressante sur la vie et les travaux de ce moine illustre. A la page LVII de cette étude il entreprend l'examen des désaccords de Las Casas avec lui et quelques autres coreligionnaires. J'ai le regret de ne pouvoir donner à mes lecteurs une idée quelconque de l'intérêt de cette appréciation, parce qu'elle absorberait un espace qui ne saurait lui être sacrifié dans ce livre. Mais je signale cet écrit important à la curiosité de mes lecteurs.

sentiments que furent dues les premières études, les seules qui pussent plus tard inspirer une confiance absolue aux historiens, sur les mœurs encore existantes des anciens Indiens; car, ainsi que le pratiqua l'auteur dont nous donnons aujourd'hui la traduction, les premiers arrivants parmi les moines inspirés d'une saine philosophie firent parler les indigènes eux-mêmes et formulèrent sous leur propre dictée ce qu'ils savaient des habitudes intimes dont ils n'étaient encore nullement détachés. C'est la conviction où nous sommes du mérite de ces premiers efforts et des écrits qui en ont été la conséquence qui nous a fait choisir le travail du P. Sahagun pour transmettre à des lecteurs français non familiarisés avec la langue espagnole le récit des *choses intimes* des Indiens de la Nouvelle-Espagne.

Ainsi qu'il le dit lui-même en effet, Sahagun[1], qui arriva au Mexique en 1529, huit ans après la prise de Mexico, s'empressa d'apprendre la langue mexicaine et d'enseigner aux Indigènes l'espagnol et même le latin. Devenant l'élève de ceux qu'il initiait à des connaissances européennes, il s'instruisait en leurs façons d'agir du temps présent et en tout ce qu'ils avaient appris du passé de leur pays. Il se mettait ainsi en mesure de présenter à ses successeurs des écrits où l'on verrait figurer en réalité les Indiens peints par eux-mêmes. Et cette dernière manière de qualifier les travaux du P. Sahagun est la seule véritable. Il a voulu, sans nul doute, qu'on ne les jugeât pas autrement et il a cru arriver à ses fins d'autant mieux que, pour s'écarter le moins possible de la pensée de ceux dont il dépeignait les mœurs et les coutumes, il s'est décidé à écrire sous leur dictée et dans la langue même qui avait toujours été la leur. Nous touchons là, d'ailleurs, à une circonstance de la vie des premiers moines du Mexique qui est des plus dignes d'intérêt: il s'agit des efforts qu'ils firent tout d'abord pour initier des Indiens dont ils connaissaient les aptitudes à l'art de représenter le langage par l'écriture européenne. Jusque-là les Mexicains avaient eu recours pour traduire leurs pensées à des peintures d'où résultaient de véritables rébus qu'un petit nombre d'initiés pouvaient seuls parvenir à déchiffrer. Les moines furent les premiers qui tentèrent de représenter par nos caractères ordinaires les sons articulés qui résultaient de la prononciation des langues mexicaines. L'artifice une fois compris, les lettrés indigènes s'y trouvèrent à l'aise pour confier à l'écriture ce qu'ils savaient des annales de leur pays et pour s'assimiler plus aisément les règles qui devaient les conduire à connaître nos usages, notre morale et nos moyens

1. Nous ignorons le véritable nom patronymique de notre auteur, qui, à l'exemple de ses coreligionnaires, a signé du nom du bourg où il était né, dans l'ancien royaume de Léon, à 50 kilomètres environ de sa capitale.

habituels d'acquérir n'importe quel genre de connaissances. Ce fut là le premier service rendu par les corporations religieuses et surtout par les Franciscains au travail de fusion qui s'effectua entre les connaissances appartenant au pays lui-même et celles plus importantes que les Indiens devaient acquérir. Dans ce travail mutuel, il serait injuste de ne pas reconnaître que les indigènes ne furent pas inutiles. Sahagun ne manque pas au devoir de leur rendre justice, car il dit : « Ils (les Mexicains) ont donné leur concours à la fondation et au maintien de notre sainte foi catholique, car, s'il existe des sermons, des critiques et des exposés de doctrine en langue indienne pouvant paraître et étant en effet libres de toute hérésie, ce sont ceux-là mêmes qui ont été faits par eux. Comme ils sont déjà instruits dans la langue latine, ils nous font comprendre le véritable sens des mots et les tournures de leur langue, ainsi que les choses incongrues que nous disons parfois dans nos sermons ou que nous mettons dans nos écrits. Ils nous corrigent tout cela, et rien de ce qui doit être traduit en leur langue ne peut être privé de fautes si cela n'a passé sous leurs yeux. » (Livre X, page 141.)

Voilà donc le vrai point de départ de ces écrits nombreux auxquels notre époque donne tant d'intérêt et qui sont dus à la plume des premiers initiés : les *Ixtlilxochitl*, *Tezozomoc*, *Chimalpahin*, etc., qui tous avaient été témoins des grands événements de la conquête et étaient devenus les sujets plus ou moins dociles des transformations dont ces événements avaient été la cause. C'est de cet amalgame formé dans les deuxième et troisième quarts du seizième siècle qu'est née l'originalité féconde de la littérature hispano-mexicaine de cette époque mémorable. L'honneur presque tout entier, répétons-le, en revient aux ordres monastiques et ce sont les Franciscains qui y figurent avec le plus d'éclat, représentés surtout par les personnalités éminemment respectables de F. Toribio Motolinia, Andrés de Olmos, Alonso de Molina et Bernardino de Sahagun.

Sahagun, qui est peut-être le plus méritant, ne figura pas tout d'abord parmi les mieux récompensés. Ses écrits volumineux sur la religion et les mœurs intimes des anciens Mexicains servirent à grossir l'érudition de ceux de ses contemporains dont les travaux furent imprimés de leur vivant. La nouveauté des descriptions de fray Bernardino fut écrémée de la sorte sans que personne pensât à lui en donner le moindre mérite et son labeur utile à tous resta dans l'ombre, presque absolument ignoré, jusqu'au jour où Bustamante, au Mexique, et lord Kingsborough, en Angleterre, en donnèrent deux éditions simultanées, aux premières années du second quart de notre siècle. La singulière destinée du manuscrit de Sahagun l'avait rendu

insaisissable pendant près de deux cents ans, lorsque l'infatigable collectionneur Muñoz parvint à le découvrir, à la fin du siècle dernier, dans la bibliothèque du couvent de Franciscains de Toloza, et obtint l'autorisation de le copier. Mais le texte *nahuatl*, les peintures et les glossaires, qui auraient dû l'accompagner, n'ont pas été découverts. Ils doivent exister cependant quelque part en Espagne même et l'on peut espérer qu'ils ne seront pas à tout jamais perdus. Quoi qu'il en soit, ce fut sur le manuscrit de Muñoz que lord Kingsborough fit prendre la copie qu'il publia en 1830. Mais, contrairement à sa conviction, une édition en avait déjà été faite à Mexico un an auparavant, par les soins de D. Carlos Maria de Bustamante [1].

Les deux copistes qui ont travaillé pour les éditions de Londres et de Mexico ont lu, à peu de chose près, de la même façon la copie que Muñoz avait en son pouvoir et qui avait été prise de sa propre main sur le manuscrit du couvent de Toloza. Les variantes graves sont en petit nombre. Mais ce qui a lieu de surprendre, ainsi que l'atteste le travail de mon collaborateur, c'est que les nombreuses expressions de la langue *nahuatl* dont Sahagun a fait usage ont été reproduites à Londres avec un peu moins d'erreurs qu'à Mexico. Le texte espagnol a d'ailleurs été édité avec beaucoup plus de négligence par Bustamante que par Kinsborough et les nombreuses notes de l'éditeur mexicain sont plus souvent remarquables par leur étrangeté que par leur intérêt. Ce n'est pas une raison pour en faire la critique sans aucune réserve. Donner une édition de l'ouvrage de Sahagun que l'on croyait perdu pour toujours, c'était un service assez signalé par lui-même pour qu'on ne songe qu'à l'éloge et à la gratitude en en parlant.

Ce livre curieux et remarquable à tant de titres n'avait plus l'attrait de la nouveauté quand on l'imprima, car la réelle substance du manuscrit tout entier se pouvait lire depuis longtemps dans les écrits qui avaient pris pour sujet les choses de l'ancien Mexique. La destinée de cette œuvre est bien propre à faire comprendre à la fois l'humilité de celui qui s'en laissa frustrer pendant sa vie et le singulier état d'esprit des chefs de son ordre qui se refusèrent à laisser imprimer un livre dont la principale étude portait sur des pratiques religieuses aztèques d'une invention qu'ils disaient diabolique; car telle était la pensée du siècle et notre auteur n'en était pas des moins imbus, à bien des égards.

1. Bustamante expliqua l'origine de la copie qu'il possédait dans les termes suivants : « Cet ouvrage a été copié à Madrid chez le cosmographe D. Juan Bautista Muñoz, aux frais du brigadier D. Diego Garcia Panes, Veracruzain auquel cela fut gracieusement offert. Il apporta d'Espagne cette copie qui fut, plus tard, vendue avec ses livres pour cent piastres à D. Miguel José Bellido, qui me la céda pour la même somme avec un rabais de vingt piastres devant servir à son impression. » (*Edition de Mexico*, t. I, page VII.)

S'il s'agit en effet de pénétrer dans l'esprit du P. Sahagun et d'y voir ses idées intimes, fruit de son éducation et de ses croyances, sur l'importance et la gravité des fautes et des habitudes vicieuses chez les indigènes, on est amené à la réalité par ces quelques paroles de son prologue : « Il importe que les ministres qui s'occupent à convertir ne se limitent pas à dire que, parmi les Indiens, il n'y a pas d'autres péchés que l'ivrognerie, le vol et les plaisirs charnels ; car il existe entre eux *d'autres fautes plus graves* et qui demandent grandement leur remède. Les péchés d'idolâtrie, les rites du paganisme, les augures et les superstitions qui s'y rattachent n'ont pas disparu totalement. » Ainsi, pour notre vénérable auteur, les signes les plus insignifiants et les plus inoffensifs (humainement parlant) des pratiques du paganisme étaient des crimes de premier ordre, plus condamnables que les habitudes qui enfreignent de la manière la plus odieuse les lois de la saine morale. Cette tournure d'esprit et ces inspirations de la conscience appartiennent bien à l'époque où l'hérésie paraissait plus digne du bûcher que les actions les plus criminelles. Fort heureusement pour l'auteur de cet écrit, ces aberrations étaient corrigées chez lui par les inspirations les plus charitables et les appréciations les plus justes au sujet des qualités réelles de ce peuple conquis, dont les infortunes lui paraissaient comme étant imméritées. On peut en tirer la conclusion que ce respectable franciscain était d'un esprit droit, naturellement bienveillant et tout à fait accessible aux pensées les plus humanitaires. On en a une preuve bien frappante à la page 10 de son prologue où notre auteur s'exprime ainsi : « Ce qui est certain, c'est que les indigènes sont nos frères, issus de la souche d'Adam comme nous-mêmes ; ils sont notre prochain que nous devons aimer comme nos personnes, *quidquid sit.* » Son bon sens n'apparaît pas avec moins d'évidence dans le prologue du IXe livre de cet écrít, où il énumère les sujets variés dont il est traité dans son ouvrage entier. On lit à ce propos les paroles suivantes de l'auteur : « Dans le douzième livre, il est question des guerres qui accompagnent la conquête de ce pays comme d'une chose horrible et contraire à la nature humaine. »

Ajoutez à cette philosophie si pure l'amour du devoir et l'habitude de l'accomplir avec l'exactitude la plus rigoureuse ; vous aurez ainsi une juste idée de la haute moralité de ce vénérable franciscain trop oublié. Pour mieux faire ressortir sa valeur et la présenter au lecteur avec toutes les garanties de la vérité, nous traduirons ici le jugement d'un de ses coreligionnaires, son contemporain, fray Geronimo de Mendieta.

« Fray Bernardino, natif du bourg de Sahagun, étant étudiant à Sala-

manque, prit l'habit de religieux au couvent de Saint-François de cette ville. Quand il fut suffisamment instruit dans les Saintes Écritures, il s'en vint à cette Nouvelle-Espagne avec fray Antonio de Ciudad Rodrigo, en l'an 1529. Étant arrivé dans ce pays, il apprit en peu de temps la langue mexicaine, tellement que personne autre jusqu'à ce jour n'a pénétré aussi bien que lui tous ses secrets et ne l'a autant employée dans ses écrits. Outre de longs sermons qu'il écrivit pour toute l'année et un commentaire très élégant des Épîtres et des Évangiles du dimanche, il décrivit la manière et les discours dont les douze premiers moines firent usage pour la conversion des principaux personnages du pays, ainsi que bien d'autres traités sur la doctrine. Au surplus j'ai eu moi-même entre les mains onze livres en papier de grand format, contenant, en langue mexicaine accompagnée de sa traduction en espagnol, tout ce qui concernait les choses anciennes des Indiens au temps de leur infidélité : leurs dieux et leur idolâtrie, avec les rites et les cérémonies qui s'y rattachent, leur gouvernement, leur administration, leurs lois et leurs coutumes, ainsi que toute sorte de conversations et de rapports qu'ils avaient entre eux avant l'arrivée des Espagnols. Il avait composé cet ouvrage dans le but d'en former un *calepin*, ainsi qu'il disait lui-même, dans lequel il détaillerait toutes les particularités de la langue mexicaine (qui renferme un art merveilleux), telle que les Indiens eux-mêmes la parlaient, prévoyant qu'elle allait se corrompre par le mélange de la nôtre, à la suite de notre fréquentation qui altérait la façon de parler élégante dont ils avaient fait naturellement usage, pour imiter notre manière barbare provenant de l'ignorance où nous sommes de sa véritable valeur. Ce pauvre moine eut si peu de chance, à propos de ses nombreux écrits, que ces mêmes onze livres dont je parle lui furent adroitement enlevés par un gouverneur du pays qui les envoya en Espagne à un chroniqueur qui demandait des écrits sur les Indes, dont on fera sans doute des papiers d'enveloppe pour les épiceries. Quant à ceux de ses travaux qui restèrent parmi nous, il n'en put imprimer que des cantiques à l'usage des Indiens pour les jours de fête de Notre-Seigneur et de ses Saints. »

« Ce fut dans ces exercices sur la langue mexicaine et dans des travaux continuels pour déraciner l'idolâtrie, prêcher, confesser, catéchiser les Indiens et écrire à leur profit, que ce saint homme du bon Dieu employa les soixante et un ans qu'il vécut en ce pays. Il s'occupa surtout de soutenir le collège de Santa-Cruz, édifié près du couvent de *Tlatelolco*, où il travailla sans se reposer un seul jour et jusqu'à sa mort à instruire et à catéchiser les fils des principaux personnages indiens qui s'y rendent de toutes les parties du pays pour y apprendre avec plus de perfection la lecture, l'écriture, la

langue latine et la médecine, chacun selon ses besoins, ainsi que les bonnes mœurs et les bonnes manières. »

« Fray Bernardino fut un moine d'une dévotion solide, d'un grand zèle pour les choses de la foi, toujours animé du désir de la voir s'implanter réellement parmi les nouveaux convertis et faisant tous ses efforts pour y réussir. Il aima fortement la retraite et il pratiquait très scrupuleusement les exercices de sa religion ; ce fut à ce point que, même dans sa vieillesse, on ne le vit jamais manquer à matines et aux autres oraisons. Il était doux, humble et pauvre, très discret dans son parler et affable pour tout le monde. Dans sa jeunesse il fut *gardien* de couvents de premier ordre. Plus tard, pendant près de quarante ans, il s'excusa de remplir cet emploi. Cependant il fut parfois *définiteur* de cette province du Saint-Évangile et *visiteur* de celle de Michoacan. Pendant toute sa vie il fut sobre et modéré en toutes choses ; aussi vécut-il plus longtemps que tous nos anciens, car il fut le dernier qui mourut, plein de bonnes œuvres, achevant ses jours dans une vieillesse vénérable à l'âge de 90 ans passés[1]. »

L'historien nous dit en achevant cet intéressant portrait quelle fut la cause de la mort de notre vénérable auteur. Pris d'un catarrhe pulmonaire aigu tandis qu'il était au collège de *Tlatelolco*, il fut transporté à l'infirmerie du couvent de Saint-François de Mexico où il mourut très dévotement, et c'est là qu'on l'inhuma.

Tel fut l'homme ; nous exposerons maintenant en peu de mots en quoi consiste celui de ses ouvrages que nous avons traduit.

Mais disons d'abord que le mérite réel de l'œuvre entière de Sahagun résulte des occupations continuelles de sa vie et de l'ensemble de connaissances qui en a été la suite. Le théâtre principal où s'exercèrent ses aptitudes et son zèle fut le collège fameux de Santa-Cruz, installé à *Tlatelolco*, sous le généreux patronage du vice-roi don Antonio de Mendoza, dès les premières années qui suivirent la conquête du Mexique. Les plus érudits parmi les Frères franciscains présents à la capitale donnèrent leur concours à cette entreprise, qui devait à la fois servir à l'instruction des Espagnols dans les choses anciennes du pays conquis, et aux indigènes dans la connaissance des lettres européennes et des produits de tout genre de la civilisation de l'Ancien Monde. Ce fut une entreprise méritoire, digne en tout de la reconnaissance des lettrés de tous les âges. Le nom d'un Français figura avec honneur dans les débuts de ces premiers efforts tentés en faveur

1. Fray Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, p. 663 Édition de Mexico, 1860.

d'une transformation rapide du peuple qu'on se proposait de gagner aux idées européennes. Il prit en religion le nom de fray Arnaldo de Bassacio. Ce fut lui qui établit, le premier, la méthode à suivre pour enseigner la grammaire latine aux Indiens. A côté de ce compatriote justement renommé, fray Bernardino de Sahagun mérite de figurer à la première place par ses aptitudes et par son zèle infatigable. Ce fut au milieu des occupations destinées ainsi à instruire les indigènes qu'il recueillit lui-même les éléments d'instruction qui lui permirent de rédiger, en langue mexicaine et, comme il le dit dans sa préface, sous la dictée des lettrés et des vieillards du pays conquis, les douze livres formant un corps d'ouvrage composé dans le but d'éclairer ses coreligionnaires sur la religion, les coutumes et le passé des Indiens de la Nouvelle-Espagne. Sa résolution de l'écrire primitivement en langue *nahuatl* et son respect pour ce premier texte lorsqu'il le traduisit en langue espagnole, ont eu pour résultat une composition défectueuse, si on veut la juger dans la méthode confuse de son exposition et dans un certain embarras de style qui dénote un canevas sur lequel la plume n'a couru qu'avec hésitation [1]. Peut-être faut-il voir aussi dans ce calque absolu d'une langue européenne sur le parler d'un peuple moins civilisé, certaine absence de réserve délicate qu'un moraliste sévère ne se fût pas permise dans un style de son cru. Mais le lecteur, choqué par le réalisme des passages auxquels nous faisons allusion, aurait tort d'attribuer l'irrévérence des mots et la nudité outrée de certaines descriptions à la légèreté ou à l'indifférence de mœurs du P. Sahagun. Ce qu'on vient de lire sur sa vertueuse vie prouve bien qu'un pareil jugement serait absolument contraire à la réalité en confondant sa sincérité naïve avec des habitudes blâmables de langage. D'ailleurs, ces contrastes entre la pureté de l'âme et les libertés dans l'expression de la pensée n'étaient pas rares chez les moines les plus vertueux d'un autre temps. L'habitude d'entendre en confession des énormités de toutes sortes et d'en discuter les détails révoltants finissait par émousser en eux les délicatesses du langage, et c'étaient précisément ceux-là mêmes que leur innocence rendait plus naïfs qui éprouvaient en cela le moins de scrupules. Or, ai-je besoin de dire dans quelles immondes ordures les premiers confesseurs des indigènes étaient obligés d'étendre leurs longues conversations de tous les jours pour leur faire comprendre l'immo-

1. Le style embarrassé et les redites nombreuses de mots et de pensées rendent l'ouvrage de Sahagun très lourd à la lecture et fort malaisé pour un traducteur. Il est impossible d'en faire une version élégante et fidèle à la fois. J'ai dû me résoudre à viser uniquement à l'exactitude, sans me préoccuper de la forme, après avoir reconnu que l'on ne saurait donner à celle-ci une tournure toujours sympathique qu'à la condition de s'écarter trop sérieusement de l'original.

ralité de certains actes qui avaient été jusque-là de pratique courante parmi les néo-convertis? Tout cela soit dit en excuse des passages auxquels je fais allusion. Le lecteur les trouvera sur sa route. Je n'ai pas voulu les modifier, afin de ne rien soustraire à l'œuvre complète, en général si respectable, du P. Sahagun.

Quoi qu'il en soit, j'ai dit déjà qu'il a partagé son ouvrage en douze livres. Cette division, il faut l'avouer, n'est pas des plus méthodiques. Le premier et le second livre, qui traitent des divinités et des fêtes qu'on faisait à leur propos, eussent gagné à être confondus. Leur séparation a entraîné l'auteur à des redites oiseuses et fatigantes ; mais le lecteur trouvera une compensation à ce défaut dans une exactitude telle des peintures et des descriptions, qu'il pourrait se croire en mesure d'habiller lui-même un dieu aztèque et d'organiser les fêtes qu'on célébrait à son sujet, sans s'écarter en quoi que ce soit de la réalité de ces temps reculés..... Mais ce n'est point de la critique qu'il nous convient de faire à propos d'un livre qui nous a séduit. Ce n'est pas non plus la division adoptée par l'auteur que nous devons présenter ici à la première attention de ceux qui nous lisent, puisque nous venons de la juger confuse et répréhensible. Il nous convient mieux d'analyser simplement et en peu de mots les principales matières dont le lecteur verra plus loin le développement. Il verra d'abord une étude fort minutieuse sur les divinités et les pratiques religieuses des Mexicains, à laquelle l'auteur ajoute un curieux appendice sur leurs croyances en astrologie judiciaire et tout un monde d'absurdités en fait de présages.

Plus loin, Sahagun nous met en présence des habitudes les plus ordinaires des indigènes du Mexique avant la conquête. Là se trouve l'exposé très minutieux des prières et des discours dont les Indiens faisaient usage dans les circonstances les plus critiques ou simplement les plus respectables de leur vie publique et privée. C'est tellement la partie capitale de l'œuvre, que lord Kingsborough céda d'abord à la pensée que l'importance du livre VI, qui la renferme, dispensait de porter l'attention sur le reste de l'ouvrage de Sahagun et il se contenta d'insérer tout seul ce livre VI, sans antécédent et sans suite, dans sa grande et célèbre publication sur les *Antiquités du Mexique*. Mais la réflexion lui fit voir plus tard qu'il commettait une injustice envers le reste de l'ouvrage, et sa reproduction fut complétée dans un autre volume. La résolution première de Kingsborough dénote, néanmoins, à quel point il avait été séduit par cette partie exceptionnelle qu'il reproduisit d'abord isolément. Disons tout de suite que sa prédilection était des plus motivées. C'est là que l'on voit, en effet,

l'expression la plus claire de la philosophie de ce peuple dont les idées s'étaient élevées, sans aucun contact avec l'Ancien Monde, jusqu'aux conceptions sublimes qui avaient le plus honoré l'esprit humain aux époques les plus mémorables des civilisations antérieures. Après nous avoir initié à ces allocutions célèbres des anciens Mexicains, Sahagun nous parle longuement de leurs coutumes dans les diverses conditions de la vie, et de l'éducation des jeunes gens livrés à la direction des prêtres. On trouvera encore dans cette partie importante de l'ouvrage les détails extrêmement instructifs que l'auteur nous donne au sujet de l'influence de la corporation des marchands sur les destinées et l'agrandissement de l'empire mexicain. Ce n'est pas sans intérêt qu'on voit là la possibilité d'un rapprochement entre ce peuple américain et des nations modernes européennes chez lesquelles l'amour du gain pousse des corporations mercantiles envahissantes à l'établissement de comptoirs qui, bien simples d'abord, s'agrandissent ensuite, se multiplient et finissent par s'agglomérer de manière à former des colonisations puissantes par lesquelles la métropole se trouve décuplée. Quoi qu'il en soit, c'est après ces détails que Sahagun place ses aperçus sur les différentes races anciennes du pays, dont les restes un peu confus peuplaient la Nouvelle-Espagne au moment de sa conquête par les Européens.

Une dernière partie enfin, la moins intéressante de toutes, nous entretient des produits naturels du Mexique. Quant au douzième livre de l'œuvre de Sahagun, qui traite des événements de la conquête par Fernand Cortès d'une façon indigne du mérite de l'auteur[1], il ne devrait figurer qu'à titre d'appendice.

Toujours est-il que, dans ce vaste ensemble, Sahagun a livré à la postérité un travail des plus complets sur la religion et les mœurs d'un peuple, assurément très civilisé, que certaines pratiques inhumaines tendraient à faire passer pour barbare et absolument sans culture. Cet important ouvrage appartient à la première époque qui a suivi immédiatement la conquête et à laquelle nous ferons embrasser le deuxième quart du seizième siècle. Elle emprunta tout son intérêt littéraire au zèle éclairé des moines espagnols, auxquels il est juste d'attribuer le mérite des premières révélations sur la valeur incontestable du peuple dont ils nous ont décrit les coutumes. Autour d'eux se formèrent, ainsi que nous l'avons dit déjà, les lettrés indigènes qui durent à leurs leçons et à leurs exemples l'entrain

1. Les réflexions dont nous avons fait précéder, à titre d'avis au lecteur, l'impression du Xe livre de cet ouvrage, nous dispensent ici de toute observation se rattachant aux trois derniers livres.

dont ils furent animés pour recueillir les vérités concernant le passé de l'histoire de ce pays, et pour en donner le récit en employant les caractères de l'écriture européenne. C'est là qu'on voit surgir les *Ixtlilxochitl*, les *Tezozomoc*, les *Chimalpahin*, que nous avons déjà nommés, et dont les publications diverses ont puissamment contribué à éclairer l'histoire ancienne du Mexique.

Le quart suivant du siècle trouva les travaux d'investigation ébauchés par les prédécesseurs. On y voit encore cependant des écrits originaux tels que celui de Fray Geronimo de Mendieta ; mais plus tard, jusqu'à la fin du siècle, l'investigation personnelle fait défaut le plus souvent et Torquemada lui-même, dont les travaux ont une importance hors ligne, s'éclaire à la lecture des manuscrits déjà existants de ses propres compatriotes. Il met si peu de scrupule à s'y instruire qu'il en reproduit des passages entiers sans avertir le lecteur de leur provenance et sans qu'on puisse soupçonner que ce n'est bien souvent qu'une citation qu'il nous donne. C'est ainsi que le manuscrit du P. Mendieta, dont M. Garcia Icazbalceta vient de publier tout récemment une édition des plus estimables, aurait l'air, en bien des endroits, de n'être qu'une copie de Torquemada, si la biographie de ces deux auteurs n'était là pour nous dire que le manuscrit de fray Geronimo est bien le dernier en date, quant à sa publication, mais qu'il est de beaucoup l'aîné des travaux de Torquemada, à ne considérer que les époques où ils furent écrits.

C'est du reste dans la seconde moitié de ce seizième siècle si fécond que l'élan déjà donné par les moines franciscains surtout se communiqua à la classe des lettrés européens. Ce fut Lopez de Gomara qui s'empara le premier du sujet et le traita bien souvent en homme qui se préoccupait moins de la vérité que de l'attrait à donner à son livre. Cependant il fut en mesure de puiser aux meilleures sources en ce qui regarde surtout le Mexique. Chapelain de Cortès d'abord et vivant ensuite au même titre auprès de son héritier, il se trouva naturellement en contact avec des chefs de la conquête et des hommes qui les y avaient accompagnés. Il profita de ces conditions favorables pour se procurer des détails manuscrits sur la religion et les coutumes des Mexicains. Il put ainsi donner à son livre un attrait qui dut être considérable à l'époque où il écrivit. Les documents de ce dernier genre dont il eut l'occasion de faire usage n'étaient du reste pas sans mérite ; de sorte que les parties de son œuvre qui s'y rapportent ont pu donner de bonne heure une idée assez juste de la civilisation originale à laquelle les Aztèques étaient parvenus.

La manière dont cet écrivain loua la conduite et la valeur de Cortès, à

l'exclusion de ses compagnons d'armes, nous valut la chronique extrêmement précieuse de Bernal Diaz del Castillo, l'un des soldats les plus méritants de la mémorable expédition dont la conquête du Mexique fut le fruit. Le vieux conquistador se donna la mission de relever ses héroïques camarades de cet oubli. J'ai déjà donné la traduction de ce livre et dit les raisons qui m'ont conduit à la publier[1]. Elles sont en réalité de la même nature que celles qui me font publier aujourd'hui, en langue française, l'*Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, du P. Sahagun. Ces deux auteurs ont en effet, à mon avis, des mérites analogues. L'un d'eux, celui qui n'a vu dans la conquête que les péripéties, souvent romanesques, toujours héroïques de la campagne et qui en a donné l'histoire avec un entrain, une justesse et un talent d'exposition qu'aucun autre écrivain n'a pas encore égalés, s'est montré très médiocre appréciateur de la valeur réelle et de la remarquable civilisation des anciens Mexicains dont il n'a parlé, on peut le dire, qu'avec une véritable naïveté. L'autre, au contraire, a été un très judicieux appréciateur des choses concernant les mœurs et les coutumes des Aztèques; il les a suivis dans leurs habitudes intimes et même dans l'histoire de leur passé avec une sagacité scrupuleuse et une sympathie sincère pour les qualités réelles dont il devenait l'interprète convaincu, au grand avantage de ceux qui étaient appelés à régénérer le peuple conquis. A côté de ce mérite incontestable, le P. Sahagun a montré une répugnance naturelle à parler des événements militaires de la conquête. Le peu de mots qu'il en a dits par sa propre inspiration ont eu pour but de blâmer, et

1. Voici deux fac-similés de la signature de cet auteur :

son obstination à n'en décrire que ce que les vaincus eux-mêmes lui ont dicté, sans même en effacer ce qui était hostile à ses compatriotes, prouve à la fois qu'il n'avait aucune confiance dans ses appréciations personnelles, et qu'il était indifférent à ce que l'histoire en pourrait penser.

Ainsi donc, Bernal Diaz et Sahagun, si différents dans leurs sympathies et leurs mérites, ont ceci de commun qu'ils savaient parfaitement tous deux ce qu'ils se proposaient de décrire. Ils l'ont fait avec une égale sincérité et une compétence non douteuse, obéissant à leurs inspirations personnelles et à la nature particulière de leurs aptitudes respectives.

Aussi ai-je cru qu'en me proposant de faire la double étude de la conquête et des mœurs du peuple mexicain, je tirerais un très grand profit de la réunion de deux hommes qui se complètent l'un par l'autre, au grand avantage de l'ensemble qu'il s'agit de traiter.

Pour achever ce sujet des écrivains qui se sont occupés du Mexique à la première et à la dernière époque du XVI[e] siècle, je nommerai encore ici le célèbre Conquérant anonyme et l'illustre historien Herrera. Le livre malheureusement trop court du Conquérant anonyme a ceci de particulier que son auteur, qui a figuré sans nul doute dans les faits militaires de la conquête, n'en dit pas un seul mot dans son histoire. Frappé de l'originalité sympathique des mœurs du peuple qu'il avait contribué à conquérir, il se complaît à les décrire avec une clarté et une vérité saisissantes. Quel fut cet homme? On l'a toujours ignoré. Le manuscrit qu'il a laissé après lui est même resté inconnu et n'a servi qu'à un traducteur italien qui en a fait connaître le contenu dans sa langue. Les éditions qui en existent en espagnol ne sont qu'une traduction nouvelle de cette première version. Il me semble qu'un auteur qui a si bien su dire ce qu'il a décrit ne doit pas en avoir parlé en termes aussi brefs. Son ouvrage était probablement plus considérable et l'on peut croire que le texte italien n'en présente que des extraits. Si cela est, il y a lieu de regretter ce qui manque, car on peut croire que le livre aurait été des plus instructifs et des plus dignes de lecture [1].

Quoique le grand ouvrage d'Herrera n'ait été imprimé qu'au commencement du XVII[e] siècle, on peut le considérer comme une œuvre appartenant à la fin du XVI[e] siècle parce qu'il y fut composé en réalité avec des documents qui provenaient tous de ce siècle même. C'est un travail d'autant plus respectable que l'auteur n'a manqué d'aucun des éléments propres à

1. M. Garcia Icazbalceta en donne une traduction espagnole avec le texte italien imprimé au bas des pages, dans la *Coleccion de documentos para la historia de Mexico*, tome I[er].

conduire à la découverte de la vérité. Son rang d'historiographe de la couronne le mettait en mesure de réunir tout les manuscrits et les informations verbales du temps. Aussi son livre jouit-il à juste titre d'une réputation considérable. On peut regretter son peu de méthode et la confusion qui résulte du plan chronologique que l'historien a suivi pour embrasser le vaste sujet de l'histoire des conquêtes et de la colonisation de toute l'Amérique. Heureusement une table très bien faite et très détaillée met toujours en mesure de trouver sans retard ce qu'on a desiré connaître.

Je dois m'excuser auprès de mes lecteurs d'avoir interverti l'ordre naturel indiqué par les dates des productions historiques sur la Nouvelle-Espagne et porté au dernier rang de ce court aperçu celui qui a si bien mérité d'être inscrit à la première place comme conquérant et comme narrateur des faits héroïques que son génie et sa bravoure avaient su conduire. Comparable à César, Fernand Cortès écrivit aussi ses Commentaires ; mais, différent en cela de son devancier, il décrivit les événements sur le terrain même qui en était le théâtre et à mesure qu'ils se déroulaient sous l'impulsion de sa puissante volonté. Il en est résulté que sa plume est à la fois restée plus colorée et plus vivante à cause de la fraîcheur des impressions sous l'empire desquelles elle était conduite. Les lettres de conquistador adressées au gouvernement espagnol sont écrites d'un style sobre, clair, d'une simplicité élégante qui respire la franchise et la conviction d'avoir bien agi. Pétri de la trempe du vrai héros, le surprenant auteur de ces lettres ne paraît pas se complaire un seul instant dans la contemplation de son œuvre en présence des triomphes sans exemple qui se sont succédé sous son commandement ; il les rapporte simplement, comme des faits naturels qui n'auraient rien à voir avec le mérite de celui qui les a faits se dérouler sous les inspirations de son génie militaire, s'aidant de la brillante énergie qu'il a su inspirer à ses compagnons d'armes aussi bien qu'à ses alliés.

Doué de dons instinctifs pour sentir vivement tout ce qui frappait ses regards, il se pénétra des scènes nouvelles et originales que la nature déroulait successivement sous ses yeux et il s'en inspira à ce point qu'il les reproduisit sous sa plume avec les couleurs de la plus vivante réalité. L'impression qu'il dut produire en Espagne fut sans doute bien extraordinaire lorsqu'il décrivit l'originalité du peuple qu'il venait de conquérir et la valeur surprenante avec laquelle les vaincus combattirent pour conserver leur indépendance. Cela explique l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli dans sa patrie, quelques années plus tard, lorsqu'il vint rendre compte à son roi

des hauts faits qui ajoutaient un immense royaume aux possessions de la couronne de Castille.

Ce sont donc les lettres de Cortès qui doivent s'inscrire en tête des monuments historiques qui reproduisent les événements de la conquête du Mexique. Le conquistador en fut le chroniqueur modèle après en avoir été l'inspirateur unique et le héros sans rival.

Tels furent les premiers historiens qui s'occupent des faits et des choses concernant l'ancien Mexique[1]; portons maintenant nos considérations sur les peuples qui l'habitèrent et sur le pays lui-même.

II

La grande région qui s'est appelée la Nouvelle-Espagne, après que les Espagnols en eurent fait la conquête, comprenait des pays divers prodigieusement accidentés par une grande variété de soulèvements du sol. Un plateau considérable et d'autres plateaux moins étendus alternant avec des bas-fonds faisaient varier les températures et les productions végétales, comme aujourd'hui, dans des proportions qui donnaient à cette partie du monde le plus vif intérêt d'originalité. Elle était, d'ailleurs, composée de nationalités diverses parmi lesquelles dominaient les royaumes de Mexico, de *Tetzcuco* et de *Tlacopan*, tellement unis par une étroite alliance qu'ils paraissaient ne former qu'une seule royauté lorsque les

1. Cet aperçu succinct a eu pour but de présenter à l'attention du lecteur les premiers inspirateurs des travaux historiques sur les mœurs et les habitudes du peuple mexicain avant et pendant la conquête. Ils appartiennent surtout au second quart du XVIe siècle. J'ai donné à cette étude incomplète un surcroît de développement qui étend mes considérations jusqu'à la fin du siècle. Je n'ai pas eu l'intention de les rendre complètes et je n'ai surtout pas voulu leur faire embrasser les siècles qui ont suivi, jusqu'à notre époque. L'impulsion première dont je viens d'entretenir le lecteur a été poursuivie par des historiens et par des archéologues du plus haut mérite, qui ont soumis à des méthodes scientifiques rigoureuses l'examen des faits et des découvertes qui ont été la conséquence de la conquête. Des collectionneurs émérites et des érudits estimables ont fait subir les épreuves d'un examen scrupuleux à des manuscrits échappés au vandalisme de quelques fanatiques, et à des restes archéologiques qui dévoilent la civilisation avancée du peuple conquis. Nous donnerons ici pour mémoire la liste des principaux savants qui résument dans leurs écrits ce que l'on peut considérer comme le moins sujet à contestation sur ce qui regarde le passé du peuple mexicain et les premières années de l'organisation du pays conquis. Il existait un très grand nombre de peintures qui furent détruites par le zèle fanatique des premiers missionnaires. Beaucoup furent sauvées et d'autres furent reproduites sous l'empire des souvenirs et au moyen de l'écriture nouvelle par des lettrés mexicains, tezcucans et tlascaltèques. Il se forma aussi des collections considérables, entre autres celle de Mendoza, dont l'explication a été publiée en Angleterre; celle du Vatican qui existait au temps de Clavigero dans la grande bibliothèque; celle de Vienne qu'un cardinal donna en cadeau à l'empereur Léopold d'Autriche; celle de Siguënza y Gongora; celle de Boturini qui se conserva longtemps dans les archives de la vice-royauté. Ajoutons à cela l'immense publication faite, en 1850, à Londres, par lord Kingsborough, laquelle, pour la

Européens apparurent pour la première fois dans le pays. Chacun d'eux jouissait cependant d'une complète indépendance ; mais il est certain que des conquêtes successives avaient acquis aux Mexicains un tel prestige, à l'époque de leur apogée, qu'ils paraissaient exercer une véritable suzeraineté sur les deux autres royaumes qui lui étaient unis.

D'après Clavigero, le royaume de *Tlacopan* avait fort peu d'extension. Il ne comprenait, en dehors de sa capitale, que quelques villes de la nation *tépanèque* et les petits districts des Mazahuis situés sur les montagnes occidentales de la vallée. *Tlacopan*, la capitale, dont les Espagnols ont fait *Tacuba*, était située à quatre milles au couchant de la ville de Mexico, à peu de distance de la lagune de *Tetzcuco*.

Il n'en était pas de même du royaume d'*Acolhuacan*, lequel fut le plus ancien des trois. Il étendit fort loin ses limites qui furent peu à peu réduites à un plus étroit espace par suite des acquisitions des Mexicains. Il confina alors vers l'orient avec la république de Tlascala, avec la province de Chalco au sud, et avec le pays des Huaxtèques au nord. La lagune de Tetzcuco le resserrait vers l'occident. Sa longueur du nord au sud était d'un peu plus de deux cents milles, sur environ soixante milles de largeur.

D'après M. Manuel Orozco, le royaume ou empire mexicain, lorsqu'il eut acquis sa plus grande extension, comprenait une partie de l'État actuel de

richesse, le nombre et l'exactitude de ses dessins, mérite d'être considérée comme une collection véritable.

Quant aux historiens indigènes qui suivirent la conquête, nous pouvons inscrire ici ceux que nous avons déjà nommés et les faire suivre d'autres noms non moins honorables.

Don Fernando Ixtlilxochitl, fils du dernier roi de Tetzcuco — Don Antonio de Tovar Cano Mocteuhçoma Ixtlilxochitl, descendant à la fois des rois de Tetzcuco et de Mexico — Don Fernando de Alba Ixtlilxochitl — Tadeo de Niza — Gabriel de Ayala — Pedro Ponce — Cristobal del Castillo — Diego Muñoz Camargo — Juan Bautista Pomar — Domingo Munoz Chimalpain — Fernando de Alvarado Tezozomoc — Antonio de Saavedra Guzman.

Avant eux avaient paru, ou parurent aux mêmes époques, les lettres de Cortès — Lopez de Gomara — la chronique de Bernal Diaz — Alfonso de Mata — Alfonso de Ojeda — le Conquérant anonyme — Oviedo — le jésuite Acosta, ainsi que les manuscrits des franciscains Motolinia, Olmos, Sahagun. Vinrent ensuite Mendieta, Torquemada et Betancourt. Inscrivons ici le nom du célèbre historien Herrera et mentionnons Robertson.

Veytia et Clavigero méritent une mention spéciale à cause de l'importance de leurs écrits historiques portant surtout sur les époques anciennes et les coutumes des Mexicains. Le dernier, qui était jésuite, étant expulsé de son pays et résidant en Italie, écrivit son histoire en langue italienne. Elle est très complète et très véridique. Ajoutons encore : Antonio Gama, dont les écrits appartiennent à la seconde moitié du XVIII[e] siècle. — Le manuscrit d'Estrella — Pierre Martyr — l'historien Solis.

De notre temps : la belle histoire de l'américain Prescott — les écrits de l'abbé Brasseur de Bourbourg et les recherches importantes des Mexicains contemporains sur les langues indigènes, l'histoire et l'archéologie du Mexique : Carlos Maria de Bustamante — Don Francisco de Pimentel — Don Manuel Orozco y Berra — Don Joaquin Garcia Icazbalceta — Don Fernando Ramirez, etc... Mentionnons enfin avec un éloge mérité l'écrit récent de M. Girard de Rialle sur les religions anciennes de l'Amérique, et un autre tout à fait d'actualité sur l'ethnologie de ce pays, par le même auteur.

Mexico, ceux de Puebla et de Vera-Cruz à l'est, la plus grande partie du territoire intermédiaire entre la rivière de Zacatula et l'océan Pacifique à l'ouest ; au sud, il avait pour limite le fleuve *Coatzacoalco*. Laissant Tabasco jouir de son indépendance, il s'étendait sur une partie de l'État de Chiapas et se terminait à la province de Xoconochco. Il est à remarquer que dans cette extension considérable le royaume de Tehuantepec ne fut que momentanément subjugué. Les seigneuries de Huexotzinco et de Chollollan y furent presque toujours indépendantes. Le même auteur fait observer avec raison que la langue mexicaine avait envahi non seulement les royaumes alliés, mais aussi la république de Tlascala et, ce qui est plus étonnant encore, certaines étendues comprises dans les États actuels de Colima, de Jalisco et de Sinaloa, où n'avaient jamais pénétré les armes mexicaines.

Il serait intéressant de pouvoir dire avec quelque fondement de vérité si le Mexique était habité, avant la conquête, plus qu'il ne l'a été depuis lors sous l'administration des Européens. Il est probable que la population y était arrivée à un chiffre qui n'a jamais été atteint depuis, en aucun temps; mais il n'existe point de données suffisantes dans les écrits des historiens pour se livrer, à cet égard, à un calcul précis. Il est un autre point qui se rattache à ce sujet et qui est loin d'être dénué d'intérêt : c'est de savoir si les habitants de ce pays s'étaient portés autrefois, avant l'invasion des Espagnols, plus volontiers sur les régions chaudes que sur les régions froides, ou réciproquement. La répulsion que les maladies actuelles inspirent aux Européens pour la terre chaude tend à faire croire que ces régions ont été de tout temps plus ou moins désolées, et craintes par les habitants. Cela n'a jamais été ma pensée. J'ai cru même que la santé des *natifs* est au moins aussi bonne sur les terres basses que sur les plus élevées des plateaux de ce pays. Si les prédilections des populations actuelles ne paraissent pas, à première vue, en donner partout la preuve, cela tient en grande partie au genre de ressources qui excitent de nos jours l'ambition de la race civilisée et plus ou moins européenne qui a succédé aux anciens Indiens et a fait diminuer leur nombre. Mais bien des souvenirs écrits du passé concordent pour témoigner que ce qui se passe actuellement n'est pas la reproduction exacte de ce qui exista en d'autres temps. Je trouve, en effet, dans le très curieux mémoire de Juan Suarez de Peralta [1], écrit dans la seconde moitié du XVIe siècle et publié pour la première fois à

1. Il y a des raisons de croire que c'était un neveu de la première femme de Cortès dont le nom était Catalina Suarez ou Juarez. Son frère Juan la rejoignit à Mexico. C'est lui qui serait le père de Suarez Peralta dont il est ici question.

Madrid par Justo Zaragoza, en 1878, un passage très curieux à ce sujet que je reproduis textuellement :

« Lorsque les Espagnols se furent emparés de Mexico et eurent pacifié les provinces qui en dépendaient, Cortès commença à partager le pays et donna, en *encomienda*, des villages d'Indiens aux conquérants, pour qu'ils en usassent et tirassent profit. Cela valait si peu alors que l'on vendait des villages; car on les pouvait vendre et échanger en ce temps-là; plus tard cela fut défendu. Plusieurs conquérants donc, poussés par le désir de s'en revenir avec de l'or dans leur pays, vendaient des villages qui valent aujourd'hui 4 ou 5000 piastres et même 10 000 ducats, pour 500 piastres, au plus [1], et même pour des pierres précieuses ou autres choses propres à être emportées en Espagne ; car ils ne surent pas comprendre ce que valait en réalité ce pays. Il en résulta que ceux qui achetèrent et vinrent coloniser après eux possèdent ce qu'il y a de mieux et sont les plus riches. Il est vrai de dire aussi que les différentes régions de ce pays, en ce qui regarde leur valeur et leur importance, ont fait volte-face, c'est-à-dire que les villages que l'on achetait en ce temps-là comme ayant le plus de valeur étaient ceux de la terre chaude. C'était là, en effet, qu'on recueillait de l'or et que les Indiens le donnaient en tribut. Ces villages étaient alors plus peuplés qu'aujourd'hui. C'est au point qu'il y a telle province qui fournissait plus de 40 000 hommes de guerre, comme était celle de *Tuzapan*, de la commanderie d'Andrès de Tapia, qui n'a pas probablement aujourd'hui 200 habitants ; et il y en a d'autres qui sont dans le même cas. Pour ce qui est des villes et peuplades de la terre froide, on les fuyait, parce qu'on n'y payait points de tributs en or et qu'elles ne valaient rien, tandis que c'est aujourd'hui ce qu'il y a de mieux et qui s'est peuplé davantage [2].... »

Voici ce que Bernal Diaz dit de son côté :

« Il importe maintenant que je dise les conversations que j'ai eues avec

1. Il est extrêmement difficile, toutes les fois qu'il s'agit de piastres dans les écrits du XVIe siècle, de déterminer la somme réelle à laquelle cela correspond. La piastre mexicaine d'aujourd'hui, qui est le *duro* des Espagnols, vaudrait fr. 5,40. Avec cette dernière supposition, la grande monnaie d'or du Mexique valant seize piastres devrait équivaloir à seize fois la somme que nous venons de dire. Les valeurs comparatives entre les deux métaux d'or et d'argent ont beaucoup changé de nos jours; mais l'embarras que cela peut entraîner dans les transactions n'est rien en comparaison de ce qui arrive relativement aux temps anciens. Fernand Cortès, dans les relations de sa campagne, parle souvent de *pesos de oro* et l'on ne sait réellement à quoi s'en tenir, pas plus que nous ne le savons dans le cas présent. M. Orozco y Berra, dans son *Dictionario universal*, tome 5, page 911, et Jose Fernando Ramirez dans ses notes (7e) de Prescott, prétendent que le *peso de oro* valait : piastres 2,93. Mais M. Orozco ajoute que le *peso de oro de minas* et le *peso de oro ensayado* valent 2,64; tandis que le *peso de oro* commun ne vaut que 1,75 et le *peso de tepuzque* 1,60. Je ne suis pas en mesure de mettre en discussion la réalité de cette appréciation et je ne puis que constater ici la compétence incontestable des estimables Mexicains que je viens de nommer.

2. *Noticias historicas de la Neuva-España, par don Justo Zaragoza*, — chapitre XVII, page 128.

quelques curieux lecteurs qui me demandent pour quelle raison, nous, les vrais conquérants de la Nouvelle-Espagne et de la puissante ville de Mexico, nous marchions sur d'autres provinces, au lieu de rester dans la capitale pour la coloniser. Je trouve la question raisonnable et voici comment j'y réponds. Nous découvrîmes dans les livres de Montezuma quels étaient les lieux d'où l'or lui venait, et dans quelles parties du pays il y avait des mines, du cacao et des étoffes. Or nous avions précisément l'ambition d'aller dans tous les endroits signalés sur ces registres comme ayant été le point de départ des tributs en or pour le grand Montezuma. Ce qui nous piquait surtout, c'était de voir partir, de Mexico, un de nos principaux chefs, ami de Cortès, le capitaine Sandoval ; et d'autant plus qu'il était à notre connaissance que les environs de Mexico n'avaient ni mines d'or, ni coton, ni cacao, mais simplement du maïs et des magueys qui servent à fabriquer le vin du pays, circonstances qui nous faisaient regarder comme pauvre le lieu où nous étions et nous poussaient à partir vers des provinces éloignées, dans le but de les coloniser. Nous commîmes en cela une grave erreur. Je me rappelle, à ce propos, que je fus parler à Cortès pour lui demander l'autorisation de partir avec Sandoval ; il me répondit : « Sur ma conscience, Bernal Diaz del Castillo, mon frère, je crois que vous avez tort ; je voudrais vous voir rester ici avec moi ; mais si vous avez décidé d'aller avec votre ami Gonzalo de Sandoval, partez et bonne chance ; je prendrai toujours soin qu'il ne vous manque rien, mais je suis sûr que vous vous repentirez de vous être séparé de moi[1]. »

Il résulte de ces curieux passages et de bien d'autres analogues que l'on pourrait citer que, à l'exception de la vallée de Mexico à laquelle la proximité du pouvoir et les séductions du site donnaient alors comme aujourd'hui une valeur factice, les régions basses du pays fournissaient plus d'éléments de prospérité et réunissaient un plus grand nombre d'habitants.

Il est bien naturel de se demander aussi s'il est resté quelque chose de la prétendue grandeur de la ville de Mexico telle qu'elle existait avant la conquête. Et d'abord, qu'était-elle avant cette époque mémorable ? Les historiens sont loin d'être d'accord sur le nombre d'habitants qui formaient sa population entière. Prescott, au chapitre Ier du livre IV de son ouvrage, nous parle du résultat de ses investigations à ce sujet et nous affirme qu'aucun contemporain n'a fait monter cette population à moins de

1. Bernal Diaz del Castillo, traduction D. Jourdanet, chapitre CLVII, page 547.

60 000 âmes. Torquemada tombe dans l'exagération de dire (livre III, chapitre XXIII) qu'on y comptait 120 000 maisons. Cela donnerait un million et demi de personnes, en comptant cinq habitants par maison, ce qui est inadmissible. Il ressortirait plus justement de l'ensemble de données qu'on possède, qu'il y avait en réalité 300 000 âmes à Mexico, en y comprenant *Tlatelolco*, lorsque les Espagnols en firent la conquête. Je viens de dire : « en y comprenant *Tlatelolco* ». Je veux, en effet, qu'on se souvienne que Mexico, ou *Tenochtitlan*, était distincte de *Tlatelolco* et que ces deux villes formèrent longtemps deux royautés différentes, jusqu'au règne de l'empereur mexicain *Axayacatl* qui soumit *Tlatelolco* à sa domination et la fit administrer par un gouverneur qui commanda désormais au nom des empereurs de Mexico.

C'est à *Tlatelolco* que se tenait le fameux marché dont nous avons déjà vu une description détaillée dans la chronique de Bernal Diaz (chapitre XCII, page 244, de ma traduction).

Ce qu'était alors la grande capitale de l'empire aztèque n'autorisait pas probablement les descriptions pompeuses qui en furent faites par les premiers conquérants. On se rappelle, en effet, que Cortès, pour se mettre à l'abri des hostilités qui auraient entravé ses derrières lorsqu'il s'avançait dans la ville en en faisant le siège, détruisait les maisons à mesure qu'il s'en emparait et comblait les canaux avec leurs décombres. La facilité avec laquelle il paraît avoir effectué ces démolitions journalières indiquerait que les édifices étaient de construction légère. Si l'on en excepte les grands palais, en effet, et peut-être quelques temples, il est probable que l'élément principal de ces constructions était l'*adobe*, c'est-à-dire de gros quadrilatères de briques simplement séchées au soleil, telles qu'on en voit beaucoup aujourd'hui en usage dans le pays.

Cortès, dans sa 2[e] lettre à Charles V, nous donne une description de la façon dont les rues et les canaux avaient été distribués dans la ville. La Venise italienne peut servir à donner une idée exacte de cet état de choses. Il y avait, en effet, en certains points des canaux aux deux côtés desquels s'élevaient les façades des maisons, tandis que des rues formées par des terre-pleins et fort étroites y donnaient accès par une autre façade, absolument comme on le voit aujourd'hui à Venise. D'autres rues étaient doubles, c'est-à-dire que leur largeur plus considérable avait permis de les former moitié par un canal et moitié par une chaussée pareille à une rue ordinaire.

Tous ces édifices achevèrent de disparaître lorsque Cortès, assurément mal inspiré, résolut de bâtir la nouvelle capitale sur l'emplacement occupé

par l'ancienne, se fondant sur cette pensée que le prestige acquis dans les temps passés faisait une obligation aux conquérants de la maintenir sur le lieu même où elle avait été établie par ses premiers possesseurs. Ce fut alors qu'on vit à quel point les nouveaux propriétaires du sol se proposaient de se montrer cruels envers la nation vaincue. On fit venir, en effet, de tous les environs une quantité innombrable d'Indiens, et ce n'est pas sans raison que M. Garcia Icazbalceta, à qui nous devons une note intéressante à ce sujet, insérée dans les dialogues de Cervantès Salazar, nous rapporte les paroles suivantes du P. Motolinia : « La septième plaie, ce fut la réédification de la grande ville de Mexico, dans les premières années de laquelle on employa plus de bras que dans l'édification du temple de Jérusalem. Les travailleurs y furent, en effet, si nombreux que les passants pouvaient à peine s'y frayer une voie par les rues et les chaussées, qui sont cependant très larges. Au milieu des travaux, quelques-uns des Indiens étaient écrasés par la chute des poutres, d'autres tombaient de grandes hauteurs, d'autres encore étaient ensevelis sous les décombres d'édifices que l'on détruisait pour les reconstruire ailleurs, surtout à propos de la démolition des principaux temples du démon. Là moururent bien des Indiens, et cela dura un grand nombre d'années... » Ces premiers édifices, ajoute M. Garcia Icazbalceta, ne durent pas coûter fort cher aux Espagnols, car, d'après le moine que nous venons de citer, « on a l'habitude dans le pays — et l'on peut dire qu'elle n'est pas la meilleure du monde — que les Indiens fassent l'ouvrage au moyen de matériaux qu'ils se procurent à leurs frais; ils payent eux-mêmes les maçons et les charpentiers et, s'ils n'ont pas soin de se munir de leur manger, ils sont obligés de jeûner. »

Ce fut au moyen de ces exigences inhumaines que l'on éleva très rapidement des maisons pour les Espagnols, selon les plans tracés d'avance et sur l'emplacement désigné à cet effet. Les Indiens construisirent en même temps, sur les lieux qui formaient les faubourgs, une quantité innombrable de logements destinés à former leurs demeures. Il en résulta que déjà en 1554, trente-trois ans après la conquête, le moine Cervantès Salazar put se promener dans les rues de la nouvelle Mexico avec des interlocuteurs et nous léguer des dialogues curieux, en langue latine, dont M. Garcia Icazbalceta nous a donné une traduction fidèle, éclairée par des notes savantes d'un incontestable intérêt. Nous voyons dans le premier dialogue l'établissement déjà effectué des rues de Santa Clara, Tacuba, Empedradillo, Portal de Mercaderes, Diputacion, Portal de las Flores, Seminario, première et seconde rue del Relox, Santa Catalina de Sena, Perpetua, Cerca de Santo Domingo, seconde et première de San Lorenzo, la Conception, Santa Isabel,

San Juan de Letran, Hospital Real, première et seconde de San Juan, Viscainas, Portal de Tejada, Mesones, Alfaro, Arcos de San Agustin, Jesus et l'hôpital du même nom, etc. Tout cela porte aujourd'hui les mêmes dénominations et occupe les mêmes emplacements. L'église principale fut bâtie sur les ruines du plus grand des temples. A la vérité, le sujet est obscur en ce qui regarde l'époque de cette construction; nous ne croyons pas devoir y insister ici. Les palais de Cortès occupèrent en façades ce que l'on appelle encore actuellement la rue de l'Empedradillo. Le duc de Monteleone, descendant aujourd'hui vivant de ce conquérant, possédait encore une dernière maison non réalisée, lors de mon séjour à Mexico pendant lequel j'ai été témoin de sa vente, au coin de la première rue de Plateros. Il ne faut pas croire, du reste, que les édifices qui existent aujourd'hui soient ceux-là mêmes qui furent construits à cette époque reculée. Outre le peu de solidité qu'on leur donna sans doute au début, ainsi que la mobilité fangeuse du sol et les tremblements de terre qui ne sont pas rares, il y a eu le retrait successif des eaux et d'autres causes encore qui ont fait remplacer les premiers édifices successivement par d'autres plus solides ou plus élégants. J'ai pu apprécier moi-même, en mon temps, le résultat de quelques-unes de ces causes, et l'on voit encore aujourd'hui bien des maisons pour lesquelles l'exhaussement devenu nécessaire des rues et des cours a fait approcher du sol le premier étage et rendu très basse l'entrée des portes cochères. On voit ainsi approcher le moment où une transformation nouvelle deviendra indispensable pour beaucoup de ces édifices. Ce qui se remarque de nos jours en ce genre nous fait donc comprendre que des transformations plus accentuées aient eu lieu dans les temps passés.

Tous ces inconvénients eussent été évités si Cortès, au lieu de s'obstiner dans la pensée peu judicieuse de bâtir la ville sur son emplacement antérieur, l'eût transportée environ trois kilomètres vers le sud-ouest sur les pentes qui forment les terrains où est bâtie Tacubaya. Le sol y est sec, les approvisionnements d'eau potable y sont faciles et les premières maisons qui en auraient occupé les parties les plus basses eussent pu servir d'occasion à la formation de ports intéressants sur la lagune qui s'étendait alors jusque-là, tandis que tout le reste de la ville eût été à tout jamais à l'abri des inondations en jouissant d'une salubrité plus grande.

En agissant ainsi, que d'inquiétudes et que de dépenses eussent été épargnées aux descendants de la conquête ! Par suite de circonstances que nous aurons à envisager plus loin, les eaux de la lagune se sont, en effet, retirées de la ville et les constructions qui s'y sont succédé n'ont plus été inspirées par la pensée d'une résidence réellement lacustre jusque-là.

C'est sur un sol desséché que la capitale s'est vue peu à peu établie sans que le soin des habitants y ait contribué par aucune mesure. Mais les circonstances météorologiques faisant varier de temps en temps le niveau des eaux, des menaces permanentes d'inondation sont venues faire vivre les successeurs des conquérants européens dans de fréquentes angoisses. Il a donc fallu s'ingénier pour détourner de la capitale des désastres toujours imminents, et les craintes que cet état de choses a fait naître ont tenu toujours sur le tapis la question du desséchement de la vallée.

Et ce ne sont pas seulement les inondations et leur retour présumable qui ont forcé de tenir l'esprit en éveil. L'écoulement difficile des eaux de la ville aux époques des crues du lac de Tezcoco, entretenant dans l'enceinte même de la cité les détritus organiques et les saletés de toute sorte, ont dû causer, à différentes époques, des conditions détestables d'hygiène avec la conséquence nécessaire d'une déplorable insalubrité.

Mais nous venons de parler du sol desséché sur lequel la ville est actuellement bâtie. Cela nous conduit à rechercher les causes qui ont dû produire le retrait des eaux de la lagune. Le travail extrêmement intéressant, et à tant d'égards complet, qui porte le titre de *Mémoire pour la carte hydrographique de la vallée de Mexico*, par le licencié Don Manuel Orozco y Berra, contient des détails très curieux sur tout ce qui concerne les lagunes. Pour y bien comprendre la situation actuelle des eaux comparativement à l'époque de la conquête, nous commencerons par déterminer avec M. Orozco les lignes les plus probables qui limitaient l'étendue ancienne du lac de Tezcoco. Après avoir passé en revue toutes les données sur lesquelles cette question repose, cet ingénieur lettré et distingué pose ainsi ces limites relatives à l'année 1520 : au nord, Totolcingo et le versant austral du cerro de Chiconautla ; San Cristobal Ehecatepec à l'ouest du précédent ; après cela les pentes du rameau des montagnes de Guadalupe portant aux bords de l'eau Tolpectlac, Cerro-Gordo, Santa Clara, Coatitla et San Pedro Saloztoc ; de là on baisse jusqu'à la pointe formée par le cerro de Tepeyac pour se diriger vers le nord-ouest en suivant le pied des pentes jusqu'à finir aux terres basses à quelque distance de Tlalnepantla ; à l'est, Totolcingo, Iztapa, Nezquipayac, Atenco, Tocuila, Tezcoco à une très petite distance des bords, Chimalhuacan et le versant du cerro de même nom ; à l'ouest, Azcapotzalco à fort peu de distance des eaux, Popotla sur leurs bords, ainsi que Chapultepec qui peut-etre était contourné par la lagune, les coteaux d'Atlacoloayan (Tacubaya), Coyohuacan et Xochimilco ; au sud, laissant au milieu de l'eau le peñol del Marques, tous les terrains bas et marécageux qui s'étendent d'Atliepatl à Iztapalapa,

le versant du cerro de la Estrella et Culhuacan, jusqu'à la jonction avec le lac de Xochimilco. Pour obtenir que ces limites soient très sensibles aux yeux du lecteur qui pourra en faire la comparaison avec la situation moderne des eaux, nous plaçons ici la carte hydrographique de la vallée que nous avons fait dessiner sur une réduction de celle que la commission, dont M. Orozco donne le mémoire, a fait construire pour accompagner son étude. Une ligne bleue très apparente, contournant la lagune moderne de Tezcoco et signalant ses anciennes limites sur un fond bleu verdâtre, fera apprécier facilement le retrait qui s'est effectué dans les eaux du lac.

Avant de nous arrêter à la recherche des causes de ces mouvements des eaux, il importe de dire quelles sont les montagnes qui forment la vallée et quelle est son étendue. Je l'ai déjà dit dans les termes suivants (page 486 de mon ouvrage : *Influence de la pression de l'air*) : Le siège en est marqué par un vaste espace majestueusement transformé en vallée par des montagnes gigantesques du plus pittoresque aspect. Par un de ses plus surprenants caprices, la cordillère centrale de l'Anahuac a formé cette enceinte célèbre, en se séparant en deux branches avant d'arriver au 19ᵉ degré de latitude. L'une se dévie fortement à l'ouest, tandis que l'autre continue sa marche déjà acquise vers le nord-ouest. Après un long parcours en divergence, elles prennent un moment de parallélisme, se rapprochent ensuite sans brusquerie, et se réunissent enfin vers le nord, en se rabaissant assez pour donner à ce point les apparences d'une libre issue vers Pachuca.

Ces imposants remparts n'ont pas conservé partout une égale élévation. Prodigieux au sud-est, ils y captivent le regard par les sommets blanchis du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl. Le volcan d'Axusco forme le mur du sud. A l'est, le Telapon et les montagnes de Rio-Frio s'élèvent sur la route de Puebla. Les monts de San-Miguel et de las Cruces forment la ligne de l'ouest, limitant aussi de ce côté le plateau fertile de Toluca.

L'espace si puissamment enfermé est d'une étendue très considérable, qui ne peut pas être évaluée à moins de cent soixante lieues carrées de superficie. Quelques collines isolées et même des mamelons montagneux lui donnent çà et là une grande variété d'aspects ; mais on peut dire, malgré ces inégalités peu nombreuses, que le sol le plus habité de la vallée est d'une hauteur générale variant de 2275 à 2500 mètres. La ville de Mexico en forme un des points les plus déclives. De là les dangers qu'elle court et sa situation précaire au point de vue des cours d'eau. On peut en réalité considérer le sol sur lequel elle repose comme une dépendance du lac de Tezcoco, dont le lit vaguement défini ne présente nulle part des bords élevés capables d'en circonscrire et limiter l'étendue. Le fond de

cette lagune est la partie la plus basse de la vallée. Si les eaux cessaient un moment de l'occuper pour permettre à nos regards d'en apprécier les contours, nous tomberions dans une bien grande surprise; car notre vue ne porterait que sur une plaine considérable, au milieu de laquelle il serait impossible de reconnaître la moindre inégalité de niveau, tant il est vrai que les ondulations y sont peu marquées. C'est dans ce bassin, si légèrement creusé, que les eaux se déposent. Aux époques modernes, avec leur hauteur la plus habituelle, elles couvraient une étendue de dix lieues carrées. J'ai vécu dans la capitale du Mexique sous l'impression de cet état de choses. C'est aussi cette situation qui a inspiré mes premiers écrits, dès 1861. La profondeur des eaux, appréciée par la moyenne de l'année et prise aux points les plus déclives, ne dépassait pas alors 43 centimètres, et nous considérions Mexico comme étant distante de 4 kilomètres des bords de la lagune. Nous nous trouvions fort à l'aise, en ce temps-là. Nos chaussées principales étaient à sec. Les diligences passaient librement de la porte de Saint-Lazare au *Peñon Grande*, faisant route vers Veracruz. Les voitures voyageaient en liberté, transportant les baigneurs au *Peñon de los Baños*. Les cultivateurs se préservaient aisément de l'irruption des eaux par les endiguements les plus ordinaires; ils tenaient leurs terrains à sec pendant toute l'année et environnaient la capitale de productions agricoles utiles et rémunératrices. Néanmoins, il faut l'avouer, même alors des pluies trop abondantes et d'autres accidents dont nous parlerons plus loin venaient de temps en temps nous menacer de porter le contenu de la lagune au delà de Mexico souvent alarmée et quelquefois victime passagère de ce déplorable accident. On comprendra d'ailleurs sans peine la possibilité de ces revers par le nivellement dont nous allons faire une étude succincte.

Six lacs occupent des étendues considérables et variées vers le fond de cette immense vallée. Trois sont situés au nord de la capitale : le San-Cristobal, le Xaltocan et le Zumpango. Le Chalco et le Xochimilco sont au sud-est de la ville. Le Tezcoco s'étend dans la direction de l'est. Dans leur ensemble et aux époques de moyenne grandeur de leurs eaux, ils occupent vingt-trois lieues carrées de surface, dans la proportion qu'on va lire :

San-Cristobal	0,63	lieues.
Xaltocan	3,08	—
Zumpango	0,98	—
Chalco.	5,98	—
Xochimilco	2,68	—
Tezcoco	10,305	—
	23,745	—

Le Tezcoco étant situé absolument au fond de la vallée, nous l'y pren-

drons pour point de départ de notre nivellement, et le tableau suivant nous indiquera de combien il est dominé par la capitale et par les autres lagunes.

Tezcoco.	0,00 mètres.
Mexico.	1,90 —
Chalco	3,08 —
Xochimilco	3,13 —
San-Cristobal	3,59 —
Xaltocan	3,47 —
Zumpango	6,06 —

Ces différentes étendues d'eau se trouvent éloignées de la capitale :

Tezcoco . . . . de	6 kilomètres.
Chalco.	18 —
Xochimilco	12 —
San-Cristobal	22 —
Xaltocan	25 —
Zumpango.	35 —

De toutes parts, du sommet à la base des gigantesques montagnes qui entourent Mexico, les eaux se précipitent vers les abords de cette grande capitale. Quelques lits régulièrement encaissés forment des courants qui portent à bon droit le nom de rivières, quoique plusieurs d'entre eux ne soient fréquentés par les eaux que pendant quatre ou cinq mois de la saison des pluies. Ils affluent tous vers les lagunes dont ils grossissent périodiquement le contenu. Celles-ci, de leur côté, ne possèdent aucun déversement naturel qui puisse les mettre à l'abri des crues exagérées. Le peu de profondeur des bassins qu'elles occupent et la nullité de leurs bords les obligent à gagner en étendue ce qu'elles ne peuvent point contenir en hauteur. Le Tezcoco et le Chalco présentent surtout cette particularité, et comme d'ailleurs ce dernier n'est que très faiblement retenu par les obstacles qui le séparent du Tezcoco, il menace souvent, par le canal de Las Vigas surtout, de se précipiter sur son voisin qui, devenant ainsi tributaire improvisé, déverserait inévitablement sur Mexico l'excédant de ses eaux. Le San-Cristobal prend à tout instant les mêmes allures. Le Zumpango n'inspire pas de moindres craintes ; de façon que le sort de la capitale dépend bien souvent de la résistance de digues, la plupart mal construites, partout fendillées, et que malheureusement on ne songe jamais à renforcer qu'au moment où le péril est des plus menaçants.

Le gouvernement colonial s'en préoccupa à différentes époques et fit exécuter de grands travaux. Celui qui fut le plus heureusement conduit avait pour but d'empêcher la seule grande rivière — le Rio de Cuautitlan — de suivre sa direction naturelle vers le Zumpango. Ce cours d'eau laborieusement dirigé hors de la vallée par le canal fameux du Huehuetoca, cessa dès

lors de contribuer aux périls sans cesse renaissants. Cependant tous ne furent pas conjurés par cette salutaire manœuvre. Les crues de la saison des pluies ont souvent rendu, depuis lors, la situation de la capitale fort critique. Les effets néanmoins n'en étaient pas d'ordinaire bien durables, et le niveau du Tezcoco revenait aisément peu à peu à ses proportions habituelles de l'hiver. Mais, vers 1861, les conditions changèrent de telle sorte et la persistance des niveaux élevés du lac devint tellement menaçante que, en 1865, des préoccupations sérieuses vinrent assaillir les esprits les moins timorés. Pendant l'été de 1867, l'état des choses à Mexico fut des plus tristes. Je vais m'efforcer d'en donner une idée à mes lecteurs.

Pendant cette époque calamiteuse, pour des causes qu'il est inutile d'apprécier dans ce livre, le niveau du lac de Tezcoco envahit toute la plaine qui le séparait habituellement de la ville. La chaussée qui va de San Lazaro au *Peñon Grande* disparut sous les eaux, de manière à rendre un grand détour nécessaire, par Mexicalzingo, pour que les diligences et les chariots de transports pussent entreprendre le voyage de Veracruz. Les baigneurs habituels du *Peñon de los Baños* n'eurent plus que la ressource du canotage pour se rendre à l'établissement de bains. Bien plus, les soins devenus nécessaires pour préserver l'avenir inspirèrent aux chefs de l'administration la pensée de détourner les principaux cours d'eau qui coulent au sud de la capitale et se déversent dans les lagunes. On nourrissait l'espoir de diminuer par cette mesure la tendance du lac à s'accroître chaque jour davantage, puisque les éléments incessants de ses crues se répartiraient au loin sur les plaines jusque-là préservées et que l'évaporation y deviendrait par cela même un auxiliaire plus actif.

En se pénétrant de cette idée, on se mit à pratiquer des tranchées sur les bords élevés du *San Buenaventura*, du Rio de Churubusco et du canal de Las Vigas qui déverse sur Mexico l'excédant des eaux du lac Xochimilco. Ces tranchées eurent pour effet de submerger, sur de grandes étendues, des parties importantes de quelques haciendas qui se trouvent à l'ouest de ce canal. La même opération fut pratiquée, au nord de la capitale, sur les bords du Rio de Los Remedios, et, de cette façon, presque tous les terrains qui entourent Mexico se trouvèrent envahis par les eaux.

Cette mesure n'atteignit guère le résultat désiré. La hauteur du Tezcoco n'en dépassa pas moins le niveau de la ville, rendant ainsi absolument impossible le déversement de ses eaux hors de son enceinte. A toutes les époques, du reste, Mexico s'est débarrassée lentement et avec peine de ses immondices; ce qui n'empêchait pas qu'en temps ordinaire sa pente naturelle de l'ouest à l'est amenât à la porte de San Lazaro et au canal de ce nom à

peu près tout ce qu'il fallait de ses eaux pour qu'on ne les vît point séjourner à la surface du sol sur lequel est bâtie la ville. Mais, en 1866, l'écoulement devint tout à fait impossible et les flots mêmes du dehors firent irruption dans la capitale. Ce ne fut pas seulement la saison des pluies qui présenta ce désolant spectacle. Il continua à attrister nos regards durant nos mois de sécheresse, et je vis, pour ma part, un grand nombre de quartiers où les cours des maisons, inondées d'une eau verdâtre, ne cessèrent jamais de rendre nécessaire l'emploi de planches et de solives, pour qu'il fût possible de les traverser à sec.

Les rues elles-mêmes, tour à tour humides et desséchées, présentaient aux ardeurs solaires les détritus organiques venus du dehors, mélangés avec les produits de provenance urbaine. Beaucoup de rez-de-chaussée recouverts d'un parquet de planches ou de solives mal jointes, laissaient voir au travers de leurs fentes, à deux ou trois centimètres de la surface, une eau croupissante et souvent fétide, au-dessus de laquelle des familles entières passaient leur triste vie. Je n'exagère pas ; le tableau est fidèle.

On peut donc assurer que le retrait des eaux de la lagune de Tezcoco ne s'est pas effectué sans esprit de retour ; mais il est difficile de pouvoir dire quelles sont les causes qui ont déterminé dans le passé et déterminent aujourd'hui ces fluctuations. Les membres de la commission à laquelle est dû le travail important résumé par M. Orozco et qui nous sert actuellement de guide se déclarent incompétents pour juger cette partie mystérieuse du sujet qui nous occupe. Sahagun nous parle souvent du trou absorbant de la lagune qui était le siège de manifestations répétées de l'idolâtrie des anciens Mexicains. « Ceux qui croyaient à cette fuite, dit M. Orozco, en donnaient pour preuve les sacrifices qui avaient lieu dans un endroit déterminé du lac, des peintures hiéroglyphiques représentant le *resumidero*, le témoignage unanime des bateliers qui assuraient avoir vu le remous à la surface et s'être sentis entraînés par le courant, les dires de vieux Indiens déclarant qu'au temps de la gentilité on connaissait bien cet endroit et qu'on le désignait sous le nom de *Pantitlan*. Mais, en dépit de tant de preuves qui semblent concluantes, lorsque les autorités voulurent s'assurer du fait, les plus actives recherches, faites avec la perspective d'une récompense de 100 000 piastres, demeurèrent sans résultat. Vraie ou non, la chose passe maintenant pour un conte propre tout au plus à amuser les enfants. Quant aux couches absorbantes, si jamais elles ont existé, les dépôts qui se sont accumulés au fond du lac doivent les avoir recouvertes depuis longtemps et rendues désormais impropres à fonctionner. »

Malgré ces paroles raisonnables de l'ingénieur mexicain, il est de fait que

les eaux de la lagune se sont retirées dans les temps passés avec une rapidité qui n'est nullement expliquée par le phénomène de l'évaporation naturelle. Elle l'est moins encore si l'on s'arrête à cette pensée : que les limons se sont entassés progressivement dans le fond de la lagune dont ils ont diminué la profondeur. La conséquence naturelle de ce tassement aurait dû être de chasser les eaux en dehors de leur lit primitif en les obligeant à couvrir une plus grande étendue de terrain, attendu que la capacité en profondeur serait devenue, par le fait du temps, progressivement moins considérable. Si un fait contraire s'est produit, et s'il faut reconnaître que les conduits absorbants sont imaginaires, le phénomène reste absolument inexpliqué. Il est cependant irrécusable.

En effet, d'après M. Orozco, « le nivellement exécuté par Enrico Martinez, au commencement du dix-septième siècle, donna $1^{m},10$ de différence de niveau entre la grande place de la ville et le lac de Tezcoco. La même opération faite par MM. Velasquez et Castera et considérée par M. de Humbolt comme le relevé le plus exact, indique $1^{m},24$ à l'extrémité méridionale du palais. Dans les deux siècles qui s'écoulent entre ces deux observations, quelle que soit dans le fond du bassin l'épaisseur de la couche produite par les éboulements qui n'ont pu avoir d'autre résultat que l'élévation du sol, le niveau des eaux baisse cependant de $1^{m},14$. Si la masse liquide eût été constamment la même, le niveau des eaux se serait élevé proportionnellement au mouvement du fond, ou les eaux se seraient répandues loin des bords sur les terrains bas, en raison aussi du volume qui en aurait été déplacé. Il résulte de la comparaison de ce chiffre avec celui qui précède que, dans une soixantaine d'années, le niveau du lac est descendu de $0^{m},657$ au-dessous du plan de la ville. Quoique les variations du niveau des eaux ne permettent pas de déterminer ce rapport avec une exactitude rigoureuse, il n'en est pas moins hors de doute que, si les ensablements et le limon exhaussent le fond du bassin, on ne peut pas dire de même qu'ils fassent monter la surface du liquide, qui baisse au contraire notablement et plus rapidement aujourd'hui qu'autrefois. »

Ces dernières paroles, qui étaient vraies en 1862 et 1865, ne sont plus aussi exactes aujourd'hui. Le niveau du lac de Tezcoco s'est, en effet, élevé plus tard et a produit dans les environs de la ville et dans la ville elle-même des calamités que nous avons détaillées plus haut. Avouons donc qu'il y a dans ces sortes de phénomènes une cause encore mystérieuse et que la cessation absolue des inconvénients qui en résultent ne pourrait avoir lieu que par le déversement des eaux au dehors de la vallée, entreprise gigantesque qui a été tentée dans les temps antérieurs et qui se réalisera sans doute dans les

temps à venir. En attendant, considérons avec tristesse l'état de choses moderne : les désastres des inondations périodiques et le peu de profit qu'on retire des terrains désséchés lorsque les eaux se retirent. La plume éloquente de M. Orozeo résume dans les termes suivants les effets de ce retrait de la lagune : « Le terrain abandonné par les eaux du lac présente dans toute son étendue l'image de la désolation et de la mort, et remplit le cœur de tristesse. Ce sont de vastes espaces unis où l'on rencontre à peine quelques maigres pâturages composés d'une herbe dure et vitreuse que les Mexicains désignent par le nom de *tequixquiçacatl* et qui n'excite guère l'appétit des animaux. On voit croître en quelques endroits les *pourpiers*, les *triantemas*, quelques *gratioles*, les *atriplex*, les *chenopodiums*, les *salsolées* et quelques autres plantes qui abondent au milieu du natron, c'est-à-dire, qui peuvent vivre dans une terre imprégnée de *tequezquite*. Le reste du sol offre une croûte de sel efflorescent blanc ou jaune qui, frappé par les rayons du soleil, blesse les yeux et produit une pénible impression de tristesse et de découragement. Il ne reste plus rien de ce qui faisait la joie du lac, ni les jardins, ni les fraîches forêts que les conquérants y trouvèrent ; rien qui révèle au voyageur la luxuriante végétation des Tropiques. On dirait que la colère de Dieu a passé par là comme sur les villes maudites de la Pentapole. »

Que les gens trop faciles à séduire par les douceurs du ciel de l'*Anahuac* et par les magnificences des grandes perspectives de la vallée arrêtent un instant leur attention sur ces paroles sincères d'un Mexicain érudit et souverainement patriote. Ils y verront à quel point la saisissante réalité revêt quelquefois les couleurs de la poésie pour présenter aux regards les plus tristes tableaux. L'étonnante prospérité de cette poétique vallée dans les temps anciens ne puisait nullement en elle-même sa passagère raison d'être. Comme la Venise de la Renaissance elle mettait à profit son prestige et l'étonnante activité de ses habitants pour faire affluer dans son sein les richesses que des pays plus producteurs prodiguaient ailleurs à ses entreprises aventureuses et à son insatiable rapacité.

III

Le peuple mexicain, au début du seizième siècle, était un composé complexe, sans unité anthropologique, si l'on veut du moins le considérer dans toute l'étendue du pays qui s'appela d'abord la Nouvelle-Espagne et qui porte aujourd'hui le nom de Mexique. On peut néanmoins assurer que,

dans les mœurs et les coutumes les plus essentielles, il existait partout des analogies provenant de l'influence que les dernières races conquérantes, fondatrices du principal empire, avaient fait rayonner des centres d'administration vers les provinces conquises et même jusqu'à d'autres qui vivaient encore indépendantes. Étudier le peuple mexicain dans le centre de son organisation et dans les pratiques qui caractérisaient le mieux ses progrès sociaux, ainsi que ses croyances philosophiques et religieuses avec le degré de civilisation auquel il était parvenu, c'est travailler en même temps à connaître d'une manière générale les vérités de même ordre concernant le pays tout entier. Quelques exceptions ou quelques particularités locales ne sauraient être considérées comme un obstacle sérieux à l'établissement de convictions uniformes, en ce qui regarde l'essence même des vérités ressortant de l'ensemble. Nous ne disons là rien qui diffère de ce que l'on a pu observer dans tous les pays du monde et dans tous les temps.

Aujourd'hui même, s'il s'agissait de faire une étude dans le but d'établir le degré d'exquise civilisation auquel la France est parvenue, on n'irait pas en chercher les éléments dans les villages arriérés des montagnes des Cévennes ou des landes de la Bretagne, et l'on ne croirait pas que le peu de culture, malheureusement incontestable, de certains districts encore arriérés pût obscurcir en quoi que ce soit les éloges que les progrès de l'esprit humain ont mérités dans les centres principaux de ce pays. On ne trouvera donc pas surprenant que, pour juger le degré de culture auquel les Mexicains du temps de la conquête étaient parvenus, nous prenions les éléments de nos appréciations dans les mœurs et les habitudes des familles auxquelles n'avaient manqué ni les exemples de moralité, ni les meilleurs éléments d'éducation privée et publique. Or, le peuple mexicain ainsi envisagé, sans égard aux préjugés historiques, va nous fournir un surprenant exemple de l'unité de vues et d'aspirations auxquelles l'esprit humain abandonné à lui-même a obéi, à toutes les époques et sur toute la surface de notre globe. Pour nous en convaincre, nous envisagerons ce peuple dans les trois phases les plus essentielles de la vie humaine : la naissance, le mariage et la mort; parce que les pratiques et les croyances qui s'y rattachent sont les plus propres à mettre en évidence les idées que l'homme se fait de ses devoirs et de sa destinée. Nous nous livrerons à ce triple aperçu en entrant dans quelques détails minutieux relatifs aux habitudes auxquelles le peuple mexicain avait été entraîné par des instincts de race, les exemples de famille et l'éducation publique. Mais disons d'abord le genre d'influence que les climats de son pays auraient pu exercer pour adoucir ou exciter ses inclinations naturelles. Un des plus curieux passages de l'œu-

vre de Sahagun est celui qui rappelle les aspirations des immigrants aztèques lorsqu'ils arrivèrent au pays où ils devaient asseoir leur empire. Ils allaient à la recherche de régions enchantées et ils étaient poussés vers les hauteurs des montagnes par l'espoir d'y trouver le séjour de délices qui excitait leur envie [1]. Leur goût pour la riante beauté des sites, dont témoignèrent bientôt les cultures élégantes de leurs jardins, arrêta leur marche au milieu de la fertile vallée dominée par le *Popocatepetl*, aux bords de ces belles lagunes qui leur parurent favoriser à la fois la satisfaction de leurs sens et les besoins de défense. On peut assurer que dans ce lieu choisi par les Aztèques pour y fixer leur demeure, l'uniformité de sa douce température eût été des plus propres à amollir la férocité d'instincts chez un peuple qui en aurait été fatalement entaché. L'aspect de cette nature à la fois grandiose et souriante devait, d'ailleurs, entraîner le calme de l'âme plutôt que le bouillonnement de cruelles passions. On peut donc assurer que l'historien, au moment d'entreprendre l'étude morale du peuple qui a fixé là le point de départ de ses destinées, se trouvera en présence d'actes et d'inspirations qui n'auront eu pour mobiles que les sentiments naturels et les fruits de l'éducation, indépendamment des influences physiques des milieux qui, ailleurs, ont été bien souvent la source inspiratrice des événements les plus décisifs dans l'histoire d'un peuple.

On vient de voir que la vallée de Mexico n'était pas, avant sa conquête par les Espagnols, ce qu'elle est devenue sous l'influence de leur administration. La répugnance que la grande végétation inspirait à ces nouveaux maîtres du sol en fit bannir les arbres magnifiques dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques rares vestiges. L'étendue des eaux y a, d'ailleurs, diminué dans des proportions considérables. C'est donc au milieu d'une nature plus riante et plus salubre que nous aurons à transporter nos considérations sur les mœurs et les coutumes des anciens Mexicains. L'enfant dont la naissance va nous fournir les premiers éléments de nos réflexions était appelé à grandir sous un ciel toujours bleu, resplendissant de lu-

1. Sahagun dit, en effet, dans sa préface et dans le prologue du VIII[e] livre, que les premiers colonisateurs des hauts plateaux du Mexique venaient des régions septentrionales et croyaient savoir par tradition qu'ils trouveraient le bonheur en gagnant vers le sud les points élevés des montagnes. Quoi qu'il en soit, les pérégrinations de ces premiers colons paraissent avoir obéi à la pensée de s'élever vers les hauteurs, et il nous est permis de voir là les traces d'une double tradition qui témoignerait, d'abord de la croyance, établie parmi les peuples américains, que l'homme avait habité primitivement des climats d'une constante douceur et, de plus, que le séjour des montagnes élevées avait pu seul lui en assurer la jouissance. Les restes de nombreuses habitations situées à des hauteurs considérables, dans l'Amérique méridionale, paraissent être d'accord avec ces traditions pour témoigner des goûts d'un autre âge pour la résidence des lieux élevés.

mière. Ses yeux s'ouvraient au milieu des soulèvements les plus grandioses du sol, qui lui faisaient un paysage sans horizon, animé par une variété magique d'aspects et par l'éclat de neiges qui n'ont jamais fondu. Pourrions-nous dire qu'en présence de cet accueil que lui ménageait la nature, les parents et les hommes près desquels il était appelé à vivre restassent indifférents à l'annonce de son apparition sur la terre? Non, certainement; et nous devons, au contraire, nous hâter d'avouer que le peuple mexicain profitait de cette circonstance, comme de tout autre événement marquant de la vie, pour témoigner de son respect pour les convenances sociales et faire les plus louables efforts pour en régler les lois. La femme qui s'était unie légitimement par les liens du mariage devenait l'objet des prévenances de tous ceux qui l'avaient connue. Une attention bienveillante était portée sur elle, et, aussitôt qu'elle avait fait l'aveu des premiers signes d'un état intéressant de grossesse, la parenté entière, à laquelle venaient se joindre les vieillards les plus respectables de la localité, s'empressait autour de la jeune épousée pour la féliciter par des discours que la tradition perpétuait dans le souvenir des familles. Dès lors, les conseils les plus prévoyants l'entouraient sans cesse jusqu'au moment de sa délivrance.

L'heureuse issue de cet acte, le plus intéressant de la vie féminine, était proclamée sans délai et célébrée par des réjouissances. L'importance de cet événement, qui devait assurer à la patrie un nouveau soutien, était entourée d'un tel respect que, dans les cas malheureux où la mère en devenait victime, elle devait être honorée presque à l'égal d'une divinité. On comparait sa lutte contre la souffrance au combat d'un guerrier valeureux, et, de même que celui-ci, elle recevait la récompense des braves dans une nouvelle vie de délices, au palais du soleil. Au moment où elle rendait le dernier soupir, l'accoucheuse élevait la voix et s'écriait en s'adressant à la défunte : « Réveillez-vous et debout, ma fille! le jour a paru et l'on voit déjà les lueurs de l'aube matinale. Les hirondelles et tous les autres oiseaux font entendre leurs chants. Levez-vous, ma fille, et parez-vous de vos ornements; partez pour ces lieux enchanteurs où s'étale la demeure du soleil votre père. Là, tous les êtres vivent dans la joie, le contentement et les délices. Allez avec le soleil, emportée par les femmes célestes, ses sœurs, qui sont toujours réjouies et rassasiées de plaisir en sa compagnie, car il est le père universel! »........ Sublime sentiment! Cette pensée d'honorer d'une apothéose celle qui a donné sa vie pour assurer au monde une existence nouvelle n'apparaît chez aucun autre peuple avec un pareil enthousiasme d'expression. Ne passons pas avec indifférence devant ces

admirables paroles, car elles sont pour nous la révélation d'une autre croyance généralement admise chez les anciens Mexicains. « Réveillez-vous...... Partez pour les lieux enchanteurs, » disait-on à celle qui venait de fermer ses yeux à la lumière de la vie terrestre. D'autres passages du livre de Sahagun reproduisent cette même pensée, de manière à nous montrer chez ce peuple vraiment remarquable la conviction que l'existence de ce bas monde n'est qu'une illusion et un rêve, dont on se réveille, en mourant, pour revivre de la vie réelle.

Mais revenons à l'enfant qui vient de naître. Ce n'était point avec indifférence que le premier soin de l'accoucheuse s'occupait à trancher les attaches qui l'avaient uni, pendant neuf mois, à la vie de sa mère. La section du nombril était entourée des signes d'un respect presque religieux, et ce lien devenu inutile vivait encore dans l'esprit des parents par le souvenir des fonctions dont il avait été l'intermédiaire. L'imagination des Mexicains voyait en lui comme un point de transition entre une existence jusque-là parasitaire et la vie désormais indépendante, et, de même qu'il avait servi à attacher l'enfant avant sa naissance à celle qui venait de lui fournir les premiers mois de la vie, de même on s'évertuait à rendre sensibles par des cérémonies touchantes les devoirs qui vont l'attacher désormais à sa nouvelle destinée. Quand c'était une fille, son nombril était enterré près du foyer, comme pour dire à la femme qui allait croître que ses devoirs la liaient au domicile et aux soins intimes de la famille. Si c'était un garçon, le nombril était confié à des guerriers valeureux qui avaient mission de l'enterrer dans les lieux où s'engageaient les combats, et bientôt les enfants du voisinage, venant saluer leur nouveau camarade, rendaient sensible l'allégorie de cet acte en s'écriant : « *O yaotl! o yaotl!* pars vers le champ de bataille; ton métier est de réjouir le soleil et la terre en leur donnant du sang à boire et de la chair à manger. Ton sort est celui des guerriers, aigles et tigres, qui sont morts à la guerre et qui se réjouissent aujourd'hui en chantant devant le soleil. . . . . » (page 457).

De toutes parts, au surplus, on venait féliciter le nouveau-né en lui donnant la bienvenue. Dans les discours qui étaient prononcés à son sujet, les vœux se formulaient toujours avec des restrictions où dominaient les doutes sur sa future destinée. On en peut juger par les paroles que l'accoucheuse prononçait à ce sujet en adressant une allocution à l'eau du baptême : « Notre-Dame miséricordieuse, disait-elle, votre serviteur ici présent est venu dans ce monde où l'ont envoyé nos père et mère, les dieux qui résident au neuvième ciel. Nous ignorons quels sont les dons

qu'il apporte; nous ne savons pas ce qui lui a été attribué *avant le commencement du monde*, ni quel est le sort dont il vient enveloppé » (page 441). Deux mots de ce discours prouvent à quel point les Mexicains étaient fatalistes: car ils paraissent faire remonter leurs destinées à la raison idéale de la création et à l'éternité des desseins d'où découla l'univers. On le voit plus clairement encore dans un autre passage du livre : « Personne, parmi ceux qui naissent dans ce monde, ne reçoit son sort sur cette terre; nous l'apportons, en réalité, avec nous-mêmes en naissant, car il nous fut assigné avant le commencement du monde » (page 227). Leurs bonnes ou mauvaises fortunes étaient donc éternelles comme la volonté suprême de laquelle tout est sorti. Cette conviction générale se traduisait, chez eux, en détails nombreux qui se peuvent lire dans les parties de ce livre qui traitent des rapports de la naissance avec certains phénomènes de la nature. Personne n'ignore, du reste, que des nations hautement civilisées de l'Ancien Monde obéirent aux mêmes croyances; mais ce peuple américain eut sur elles l'avantage d'être conséquent avec ses convictions. Il sut comprendre, en effet, que s'il n'était pas l'auteur volontaire de ses fautes ou de ses mérites pendant la vie, la raison s'opposait à la pensée qu'il en fût puni ou récompensé après sa mort. Plusieurs passages de cet ouvrage nous démontrent les idées qui le dominaient à cet égard; car il y est dit expressément que les joies ou les satisfactions qui étaient le partage de chacun dans la vie immortelle dépendaient uniquement du genre de mort, sans grand égard au plus ou moins de mérite qui l'avait précédée; mais n'anticipons pas sur les développements que cette croyance comporte et que nous aurons à étudier bientôt avec plus de détails.

C'étaient les augures qui se chargeaient du soin de révéler, par la connaissance de certains signes, quelle serait la destinée de l'enfant dont on venait leur annoncer la naissance. Mais, veuillez voir à quel point ce peuple s'était évertué à ne rien étouffer dans l'homme de ce que pouvaient produire les élans de sa volonté dégagée de toute entrave. Il n'avait point voulu qu'il pût jamais succomber au découragement sous la pensée d'une destinée fatale qui aurait pesé sur son initiative en toute chose pour la rendre inféconde. Aussi les augures s'empressaient-ils, en entrevoyant un mauvais sort, de détailler les moyens qui pouvaient servir à le conjurer.

Ainsi donc, ce rapide coup d'œil jeté sur l'avènement d'un nouvel être nous fait voir à quel point les Mexicains avaient su honorer de leurs respects ce premier pas que l'homme fait dans la vie, aussi bien que les circonstances qui l'y avaient immédiatement précédé. Les allocutions dont la tradition avait fait parmi eux une habitude et qui étaient prononcées à

propos de cet événement nous dévoilent aussi que les indigènes de l'ancien Mexique pratiquaient le culte du souvenir à l'égard des aïeux. L'amour de la famille, qui est la base solide des sentiments du devoir envers la société et la patrie, existait très vivace dans leur cœur : « Oui, disait-on, en félicitant les parents du nouveau-né, voilà que germent et fleurissent la renommée et la gloire appelées à faire revivre la mémoire des aïeux dont les dieux nous transmettent ici l'image et l'empreinte ! » .... C'étaient le plus souvent les vieillards qui se chargeaient du soin de témoigner à la famille les sentiments de joie et de sympathie dont le nouveau-né était l'occasion. Rien n'est touchant, dans les coutumes favorites des Aztèques, comme ce sentiment qui réunit les âges extrêmes et qui porte les plus anciens à venir faire montre de leur passé et de leurs vertus civiques pour honorer la naissance d'un concitoyen et pour lui servir plus tard d'exemple et de guide. Dans tous les rangs de la société, du reste, tout le monde était pénétré de respect pour les personnes d'un âge avancé. Partout, dans les cérémonies religieuses, dans les banquets, dans les conseils de toute sorte, dans les réunions de corporations quelconques, les vieillards occupaient les places de distinction et c'était à eux qu'étaient rendus tous les honneurs. La loi elle-même semblaient faire trève à ses sévérités et couvrait en leur faveur du voile de l'indulgence les fautes qui s'expiaient, à un autre âge, par les peines les plus rigoureuses. Ainsi, leur droit de boire le *pulque*, même jusqu'à l'ivresse, était passé dans les habitudes, tandis que les jeunes hommes expiaient l'ivrognerie par la bastonnade appliquée jusqu'à la mort.

Mais ne nous laissons pas égarer par des considérations qui nous éloignent de la partie de notre sujet qui en ce moment nous intéresse. Peu de jours après sa naissance, l'enfant recevait l'eau du baptême des mains de l'accoucheuse qui venait de donner ses soins à la mère à l'heure de la délivrance. Cette cérémonie avait pour but de laver le nouveau-né des souillures originelles qui n'étaient nullement le résultat de ses fautes, puisque le petit être n'avait pas encore vécu. Ce n'est certainement pas sans surprise que nous voyons chez ce peuple, qu'aucun contact avec l'Ancien Monde n'était venu éclairer, l'idée d'une décadence de l'humanité entière, par suite de démérites se perdant dans la nuit des temps et dont les Aztèques connaissaient probablement la nature, mais que les documents historiques en notre pouvoir ne nous ont point expliqués. Les paroles prononcées par l'accoucheuse à l'occasion de ce baptême sont pleines d'éloquence et démontrent la conviction sincère dont ce peuple était animé : « Voilà l'eau céleste », disait-elle en mouillant les seins de l'enfant ; « voilà

l'eau très pure qui lave et nettoie notre cœur et qui enlève toute souillure..... je supplie qu'elle détruise et écarte de toi tout le mal qui t'est contraire et qui te fut donné avant le commencement du monde. » Cela fait, elle lavait avec de l'eau tout le corps de l'enfant en parlant ainsi : « Quoi que tu sois, toi qui es chose nuisible, laisse-le ; toi qui es chose nuisible à l'enfant, abandonne-le et va t-en ; éloigne-toi de lui, parce qu'en ce moment il prend une nouvelle vie ; il renaît ; il se purifie encore une fois et se blanchit, l'eau notre mère le forme et l'engendre à nouveau. » Et ce n'était pas là une vaine formule couvrant une habitude oiseuse sous les apparences d'une croyance respectée. La foi dans l'influence de cette cérémonie était telle que l'on y rattachait l'espérance d'en modifier le mauvais sort qu'un enfant avait apporté en venant au monde sous des auspices contraires. C'est pour mieux obtenir ce résultat que l'on avait pris l'habitude de transmettre la cérémonie à un jour plus propice, lorsque la naissance avait eu lieu sous un signe de malheur. En agissant ainsi on était guidé pour la pensée que « l'eau notre mère le formait réellement et l'engendrait à nouveau », et que sa vie véritable commençait en cet instant plus fortuné.

Quoi qu'il en soit, le récit succinct qui précède démontre à quel point les Mexicains se préoccupaient du soin de donner à la naissance d'un enfant toute la publicité désirable, afin de soumettre aux yeux de tous les divers éléments qui constituaient la famille. Les précautions n'étaient pas moins scrupuleuses quand il s'agissait d'en consolider la base, par le mariage. Il est très certain que cet acte, l'un des plus importants de la vie civile, était en honneur chez les Mexicains. N'y eût-il, pour le prouver, que les lois rigoureuses qui châtiaient l'adultère, il ne serait pas permis de conserver à cet égard le moindre doute. J'éprouve, néanmoins, quelque embarras pour faire à ce sujet l'éloge absolu des mœurs mexicaines. Il n'est pas douteux, en effet, que la polygamie était d'un usage ordinaire et que les ménages se compliquaient d'un nombre indéfini de concubines pour les gens auxquels la fortune permettait ce luxe immoral. Cela nous amène forcément à définir l'adultère : « l'infidélité de la femme légitime. » La coopération nécessaire de l'homme en ces circonstances ne constituait un crime qu'à titre de complicité ; car la tolérance protégeait indubitablement l'infidélité du mari, qui l'exerçait en toute liberté et dans des proportions limitées seulement par son caprice ou par ses ressources économiques [1]. Quelque désireux que l'on soit de ne voir dans la

1. Bernal Diaz nous dit (chap. XCI) à propos du portrait de *Motecuhzoma* : « Il avait un grand nombre de concubines, filles de grands seigneurs, et deux dames de distinction pour femmes légi-

constitution de la famille mexicaine que des éléments puisés à la meilleure des morales, on ne saurait étendre ses éloges jusqu'à cette infériorité choquante dans laquelle on réléguait les droits féminins. Ces réserves une fois faites, nous examinerons si le mariage, tel qu'il se pratiquait chez les Mexicains, renferme, en effet, les qualités requises pour constituer un acte sérieux, aussi respectable par son authenticité que par l'idée morale qui en était la base.

Ce qui frappe tout d'abord dans les habitudes contractées à cet égard, c'est l'emploi de personnes dont l'intervention paraissait être dictée par le désir de donner aux premières démarches qui précédaient le mariage une sanction publique, dans laquelle on peut voir, du reste, quelque analogie avec l'assistance de nos modernes magistrats civils. Effectivement, dès lors qu'un père de famille avait fait choix pour son fils d'une jeune fille agréée d'avance par la parenté, il faisait appeler l'une des femmes dont les fonctions étaient de porter à qui de droit la demande formelle de la main de la jeune personne. Elle se présentait aux parents, faisait part de l'objet de sa mission et recevait aussitôt un refus, quel que fût d'ailleurs le plaisir que cette ouverture eût causé. Ce n'était qu'en revenant trois fois à la charge que la démarche arrivait enfin à un résultat favorable. La réponse étant faite dans le sens d'une acceptation, les parents des futurs conjoints se réunissaient, convenaient des conditions qui leur paraissaient opportunes et fixaient d'un commun accord le jour de la cérémonie. De nombreux amis réunis aux parents des fiancés se rendaient, au jour convenu, chez la future. Une matrone robuste la chargeait sur ses épaules et l'emportait vers la demeure de son futur époux, entourée d'une escorte considérable de gens portant à la main des torches allumées, tandis que l'attrait du spectacle faisait sortir hors de leurs maisons tous les habitants du parcours.

Il est inutile de détailler ici la cérémonie qui était célébrée dans le domicile des parents du jeune époux. Ces détails se trouvent longuement expliqués à la page 412 du présent livre. Ce qu'il nous importe de faire remarquer, c'est le soin que l'on prenait de donner en spectacle, aux yeux de tous, l'accomplissement de cet acte qui allait être la base d'une famille nouvelle, afin qu'il ne pût être confondu par personne avec les

times, avec lesquelles il n'avait de communications intimes que par des voies très secrètes, au point que quelques serviteurs seulement le pouvaient savoir. » Le même chroniqueur ajoute, au chapitre XCVII : « Nous sûmes alors que le monarque avait un grand nombre de concubines ; il en donnait en mariage à ses capitaines et aux personnes de distinction parmi ses favoris. Il en offrit même à nos soldats ; celle dont il me fit présent était du nombre.... »

accouplements vulgaires inspirés simplement par le caprice ou les passions sensuelles. On aura beau dire que ces cérémonies et cet apparat perdaient tout caractère sérieux par le surcroît d'un concubinage qui venait bientôt les rendre illusoires. Il est plus raisonnable de reconnaître que le mariage ainsi pratiqué représentait réellement la saine morale dans les convictions des Mexicains et que tout le reste n'était qu'un abus dont les passions à satisfaire avait établi l'habitude et la tolérance. Malgré tout, la vérité est, nous l'avons déjà dit, que l'adultère était puni de mort et cela suffit à démontrer que les liens entre époux n'étaient pas dédaignés par les lois. « Le respect pour cette institution, dit Prescott, allait même si loin, qu'on avait établi un tribunal uniquement chargé de discuter les questions qui s'y rattachaient. Le divorce ne pouvait être obtenu que par une sentence de cette cour, après une patiente audition des parties » (tome Ier, page 28).

Et d'ailleurs, quels que fussent les débordements de l'époux, il n'en est pas moins prouvé que la mère de famille avait l'habitude d'élever sa fille dans les idées les plus morales concernant les vertus domestiques. « Ma fille chérie, lui disait-elle, si Dieu te donne vie sur la terre pour quelques années, prends soin de ne donner ton corps à aucun homme; surveille-toi avec la plus grande circonspection, pour empêcher que personne s'empare de toi. Si tu perdais ta virginité et si tu te mariais ensuite, ton mari ne se trouverait jamais à son aise avec toi et il ne te porterait pas un amour véritable; il se rappellerait toujours qu'il ne t'a pas trouvée vierge, et cela serait l'occasion continuelle de peines et d'afflictions.... O ma fille, ma petite tourterelle bien-aimée! si tu vis sur la terre, que tu ne sois jamais connue que par un seul homme.... Lorsqu'il plaira à Dieu que tu prennes un mari et que tu seras en son pouvoir, ne sois pas hautaine, ne le dédaigne jamais; ne permets point à ton cœur de s'incliner d'un autre côté, et que jamais en aucun lieu tu n'aies l'audace de le trahir en devenant adultère.... Remarque bien, ma fille, que tu aurais beau n'être surprise par personne; malgré que ton mari n'en sût rien, Dieu qui est partout t'aurait vue; il se fâcherait contre toi, il réveillerait l'indignation du peuple sur ta personne et il se vengerait à son gré; tu deviendrais alors aveugle ou percluse par son ordre; ton corps tomberait en pourriture et tu en arriverais à la dernière misère, parce que tu aurais eu l'audace de te lancer dans une mauvaise action contre ton mari.. ... O ma fille chérie que j'aime tendrement, fais en sorte de vivre dans ce monde en paix, repos et joie pendant tout le temps que durera ton existence. Ne fais pas d'infamie; ne tache pas ton honneur et ne souille point le lustre et la

renommée des seigneurs nos aïeux dont tu descends ; honore ton père et augmente notre renommée par ta bonne vie. »

C'était bien autour de cette fille adorée, devenue mère ensuite par des liens légitimes, que venaient se grouper tous les éléments respectables qui constituaient la famille, indépendamment des écarts d'un mari trop émancipé par des mœurs publiques devenues tolérantes. C'était elle qui accomplissait le devoir d'honorer les dieux pénates par la propreté exquise de leurs oratoires et en assurant aux idoles domestiques la pratique régulière des adorations de tous les siens. C'était à elle qu'appartenaient le soin et la surveillance de tous les travaux intérieurs du domicile; mais empressons-nous d'ajouter que les égards dus à la faiblesse de son sexe ne lui manquaient en aucune circonstance. Les occupations lourdes et pénibles lui étaient épargnées ; et d'ailleurs, comme conséquence de ces égards, elle ne vivait point dans une réclusion systématique, puisqu'il était licite qu'elle prît part aux joies intérieures et extérieures dans les limites d'honorables convenances [1]. On peut donc dire que la femme mexicaine résumait en elle et conservait dans toute leur pureté et leur abnégation les préceptes légaux, les sentiments de moralité et les pratiques résignées résultant de la véritable union matrimoniale sanctionnée par les coutumes du pays.

Du reste malgré la légèreté de conduite dont le mari prenait l'habitude de se laisser posséder sur le fait de la fidélité conjugale, on ne doit pas conclure qu'il oubliait tous ses devoirs et qu'il n'était pour ses enfants qu'un objet de mauvais exemple. Il n'en est rien. Les grands seigneurs eux-mêmes prenaient soin d'élever leurs enfants dans les idées d'une morale sévère. Ils leur recommandaient surtout de fuir les pensées d'orgueil et d'être envers leur prochain humbles et serviables. « Ne t'enorgueillis pas, disait un père à son fils, si le hasard veut que tu sois choisi pour un haut emploi. Je te recommande de ne point présumer de toi-même.... Sois humble, marche incliné, la tête basse et les bras relevés sur la poitrine ; adonne-toi aux pleurs, à la dévotion et à la tristessse; sois respectueux de la volonté d'autrui.... Garde-toi de feindre l'humilité, parce qu'alors on t'appellerait hypocrite. Pense que Notre-Seigneur Dieu voit les cœurs et toutes les choses secrètes.... Fais attention à ce que ton humilité soit pure sans aucun mélange d'orgueil, pure devant Dieu comme

1. Prescott a dit : « Sous ce rapport les Aztèques présentaient encore un contraste honorable avec les autres tribus du même continent, qui imposaient à leur femme la tâche de cultiver la terre, tâche si rude dans le nord. Le sexe faible, en résumé, était traité avec plus d'égards par les Aztèques que dans la plupart des contrées de la vieille Europe aujourd'hui même. »

une pierre précieuse très fine, et que tu ne sois jamais un homme à deux visages » (page 398).

Le père distingué par sa noblesse avait encore la coutume de dire à ses enfants en leur recommandant de fuir l'oisiveté : « Portez vos soins surtout vers ce qui concerne l'agriculture, attendu que la terre produit toutes choses, sans demander à boire ni à manger, se suffisant à elle-même pour les faire naître.... Vos prédécesseurs, quoiqu'ils fussent hidalgos et nobles, ne négligèrent pas de faire cultiver et labourer leurs héritages.... Si vous vous attachiez seulement à soigner votre hidalguia et votre noblesse, sans souci de l'agriculture, avec quoi alimenteriez-vous les gens de votre maison, et avec quoi vous entretiendriez-vous vous-mêmes? Je n'ai vu nulle part que quelqu'un se nourrisse de sa noblesse et de son rang élevé.... » Ajoutons encore les judicieux préceptes concernant la charité et les égards envers tout le monde : « Ne présumez jamais de vous-mêmes ; soyez au contraire humble de cœur et mettez votre espérance en Dieu. Vivez en paix avec tout le monde ; ne soyez insolent ni irrévérencieux envers personne. Ayez du respect et de la déférence pour tous.... Quoi qu'on dise de vous, ne vous écartez pas d'une humble contenance.... N'imitez pas le serpent : ne provoquez personne... Soyez modeste avec tout le monde et vous obtiendrez ainsi que Dieu répande sa grâce sur vous et vous fasse honneur.... Vous devez prendre soin de ne pas gaspiller le temps dont Dieu vous permet de disposer en ce monde; ne perdez ni un jour ni une nuit, car le temps nous est aussi nécessaire que la nourriture.... Occupez-vous sans cesse de choses utiles ; ne vous esquivez pas du temps qui passe. »

Tous ces préceptes apparaîtront plus loin au lecteur dans tous leurs détails. Je n'en présente ici que l'essence principale, afin de baser en peu de mots les conclusions où je désire arriver au sujet du degré de civilisation auquel les Aztèques étaient parvenus avant la conquête du Mexique par les Européens. On vient de voir quelle était l'idée que ce peuple s'était faite des devoirs et de la moralité du mariage. Ce serait maintenant qu'il faudrait se hâter de dire quel était le genre d'éducation que la famille et l'État réservaient aux enfants qui en étaient la conséquence ; mais le lecteur n'aura pas oublié que je me suis proposé dès le début de cette étude de mettre avant tout en évidence les pratiques se rattachant à la naissance, au mariage et à la mort, bien convaincu que l'on y trouve les éléments les plus essentiels des idées que les hommes se font de leur devoirs et de leur destinée. Nous dirons donc ce que c'était que la mort pour les Mexicains.

Dans la pensée de ceux dont une bonne éducation avait élevé l'esprit, la mort était une délivrance, le commencement d'une vie réelle et le dénouement de l'existence transitoire et décevante qui passe comme un songe. Plusieurs passages du livre de Sahagun reproduisent cette image souvent renouvelée dans le langage des vieux Mexicains : que la vie n'est qu'un rêve dont on se réveille en mourant. Nous avons déjà fait remarquer cette pensée à propos des paroles que l'accoucheuse adressait à la jeune infortunée qui venait de mourir devant elle : « Réveillez-vous et debout, ma fille.... Partez pour ces lieux enchanteurs où s'étale la demeure du soleil, votre père... » Dans toutes les circonstances de la vie où il s'agissait de témoigner par des discours publics les convictions intimes sur les vanités de l'existence, les Mexicains n'en perdaient jamais l'occasion. Ainsi, à propos de la mort d'un grand seigneur, les vieillards disaient en s'adressant au Dieu suprême : « Vous lui avez donné à goûter dans ce monde un peu de vos douceurs et de vos suavités en les faisant passer devant ses yeux comme un feu follet.... Il est allé par les chemins que nous devons tous parcourir, au palais de notre résidence future, demeure de perpétuelles ténèbres qui n'a ni fenêtre ni lumière. Le voilà plongé dans le repos où personne ne viendra le tourmenter » (page 333). Et quelques lignes plus loin, ils ajoutent : « Et certes il vous doit des remerciements pour lui avoir enlevé un poids si lourd accompagné de tant de peines et lui avoir assuré la paix et le repos » (page 334). Pour ne pas perdre, du reste, une seule occasion de témoigner de la vanité des grandeurs sur la terre, les vieillards disaient encore au Dieu suprême : « Nous ne sommes, nous autres hommes sur la terre, que votre spectacle et votre théâtre, et nous servons à votre risée et à votre divertissement » (page 331).... « Aussi nos anciens ont-ils dit avec beaucoup de raison que personne en ce monde ne peut éviter les hauts et les bas, les tourbillons et les tempêtes qu'on y rencontre. Le monde est fort trompeur, en effet : il se rit des uns, il s'amuse des autres et se moque de tous. Tout y est mensonge ; nulle part vérité, et personne n'échappe à la raillerie » (page 394). A propos d'un enfant qui venait de naître, les vieillards disaient : « O douleur ! vous avez été envoyé dans ce monde, lieu de fatigue, de douleur et de déplaisir, où résident l'extrême labeur et l'affliction, où les souffrances et les angoisses règnent dans toute leur gloire. Oui, vous êtes venu sur la terre non pour vous y réjouir et y trouver du contentement, mais pour y être affligé et torturé dans vos chairs et vos os. Vous aurez à y travailler et à vous efforcer jusqu'à la fatigue, car c'est pour cela que vous avez été envoyé dans ce monde » (page 445).

Ces citations prises presque au hasard au milieu d'un grand nombre de passages de ce livre qui reflètent la même pensée, suffiront bien à faire comprendre à quel point le Mexicain, naturellement triste et mélancolique, vivait pénétré de la vanité des joies éphémères de cette vie, tandis qu'il n'aspirait qu'au plaisir sans fin d'un autre monde plus fortuné. Ce désir des félicités éternelles était cause que, dans leurs prières, les Mexicains demandaient à Dieu la force nécessaire pour mépriser et souhaiter la mort : « Faites, ô mon Dieu, que les soldats soient hardis et courageux ; enlevez de leur cœur toute faiblesse, afin que non-seulement ils reçoivent joyeusement la mort, mais la désirent et y trouvent du charme et de la douceur ; qu'ils ne craignent ni flèches ni épées et qu'ils les tiennent au contraire pour choses agréables comme si c'étaient des fleurs et des mets exquis..., » (page 329).

N'allons pas plus loin sans faire remarquer que, chez bien des nations, la surexcitation des idées inspirées par le patriotisme a pu souvent engendrer ce mépris des périls mortels. Le fanatisme a produit également bien des exemples de tourments bravés dans le martyre ; mais ici, c'est uniquement de sang froid et par pure conviction philosophique que ce peuple américain étrangement stoïque se plaisait à vivre dans ce dédain des joies de la vie et dans une aspiration constante vers la mort. La mort était donc pour eux désirable. Qu'espéraient-ils après elle? Il n'est pas facile de répondre à cette question. Je crains que les moines qui ont prétendu transmettre à cet égard les pensées intimes de ce peuple leur aient donné un certain coloris puisé à leurs convictions personnelles. Nous lisons, en effet, dans Sahagun que les Mexicains croyaient à trois résidences réservées à l'homme après la mort : l'enfer, le paradis terrestre et le ciel. Ce mot d'enfer réveille naturellement dans nos esprits la pensée de tourments destinés à châtier l'homme des méfaits de sa vie terrestre. Si l'on voulait s'en rapporter simplement à un passage du même auteur, qui traite de ce sujet, on serait tenté de croire qu'il en était également ainsi dans les croyances des Mexicains ; car nous y lisons à propos d'un personnage défunt : « Il s'en est allé déjà où réside notre père et mère, le dieu de l'enfer, celui-là même qui tomba la tête en bas dans le feu où il a soif et faim de nous emporter tous, criant jour et nuit au milieu de grands tourments et demandant qu'on y aille en grand nombre l'accompagner » (page 355). Il n'est pas permis de croire à la justesse de ces paroles. Il y a évidemment dans l'expression de cette pensée une exagération inspirée au langage des Indiens par les prédications récentes des moines espagnols ; car on lit immédiatement après, à propos de ce même

personnage défunt, « qu'il est allé dans ce séjour en compagnie de tous ceux qui l'ont précédé dans le gouvernement du royaume », et l'auteur fait suivre ces paroles de la nomenclature de tous les rois de Mexico. Comment croire que ces personnages couronnés fussent tous réservés à des supplices infernaux après la mort? On le peut supposer d'autant moins que l'auteur nous donne, quelques lignes après, les paroles suivantes : « Ceux que nous venons de nommer laissèrent la lourde charge du gouvernement qu'ils eurent sur leurs épaules. Ils la transmirent à leur successeur N.... qui, pendant quelques jours, a soutenu sa seigneurie et son commandement et s'en est ensuite allé rejoindre ses prédécesseurs dans l'autre monde, parce que vous, ô grand Dieu, vous l'avez ordonné ainsi en l'appelant. Et, certes, il vous doit des remerciements pour lui avoir enlevé un poids si lourd accompagné de tant de peines et lui avoir assuré la paix et le repos » (page 334). Or, s'il est vrai que Dieu lui ait assuré la paix et le repos, comment comprendre qu'il soit allé partager les tourments de ce Dieu « qui tomba la tête en bas dans le feu où il a soif et faim de nous emporter tous » ? La vérité est que les Mexicains ne croyaient nullement qu'ils fussent réservés à une vie éternelle aussi épouvantable. S'il en eût été ainsi, leurs croyances ne seraient qu'une monstrueuse absurdité ; car, ainsi que nous avons eu occasion de le dire, l'un quelconque des trois séjours de la vie éternelle n'était nullement la conséquence du mérite ou du démérite personnel de chacun des défunts, mais le résultat fortuit du genre de mort auquel il avait succombé.

« Les âmes des défunts qui allaient en enfer, d'après les paroles mêmes de Sahagun, étaient celles des personnes qui mouraient de maladies ordinaires, seigneurs, grands personnages ou petites gens. Le jour où quelqu'un mourait de la sorte, homme, femme ou enfant, on adressait ces paroles au défunt étendu sur son lit, avant de l'enterrer : « Notre fils, vous en « avez fini avec les souffrances et les fatigues de cette vie. Il a plu à « Notre Seigneur de vous emporter, parce que nous n'avons pas la vie « éternelle en ce monde. Notre existence est comme un rayon de soleil.... « actuellement le dieu *Mitlantecutli* et la déesse *Mictecaciuatl* vous ont « fait partager leur séjour. Nous vous y suivrons tous, car c'est là notre « destinée et l'endroit est assez grand pour recevoir tout le monde. On « n'entendra donc plus parler de vous. Voilà que vous êtes allé au parage « des ténèbres qui n'a ni lumière ni fenêtre.... » (page 221).

« L'autre endroit où l'on disait que les âmes des défunts devaient se rendre, c'était le paradis terrestre appelé *Tlalocan*, dans lequel on avait en abondance des réjouissances et des rafraîchissements, sans tourments

d'aucune espèce.... Ceux qui se rendent en ce paradis, ce sont les gens tués par la foudre ou noyés, les lépreux, les vénériens, les galeux, les goutteux et les hydropiques.

« L'autre endroit où se rendaient les âmes des défunts, c'est le ciel où vit le soleil. Ceux qui allaient dans ce ciel-là, c'étaient les femmes mortes en couches, les guerriers qui mouraient dans les combats et les captifs qui périssaient au pouvoir de leurs ennemis. »

Il résulte de cette énumération que, s'il fallait croire à l'existence de tourments dans le séjour éternel que Sahagun appelle l'enfer, il faudrait admettre que ce serait là la destinée de l'immense majorité des défunts, puisque le plus grand nombre mourait victime des maladies ordinaires. Il est plus raisonnable de croire que, dans l'esprit des Mexicains, aucun des séjours dont nous venons de parler n'était l'occasion de souffrances physiques véritables. L'imagination des Aztèques n'avait nullement inventé les trois lieux où devait se passer leur vie future, sans les faire correspondre à la satisfaction réelle de quelques-uns de leurs goûts de prédilection. L'enfer lui-même, ce vaste séjour de l'ombre et de la nuit, sombre, sans lumière ni fenêtre, c'est l'idée d'un repos semblable à celui que le sommeil procure aux heures où le soleil ne vient plus éclairer le monde. Si l'on ne peut pas considérer, en effet, le repos et la tranquillité que la nuit apporte comme un bonheur véritable, les Aztèques y voyaient du moins la cessation momentanée de leurs maux et c'en était assez pour leur faire ambitionner une destinée qui, sans délices d'aucune sorte, aurait assuré pour toujours la cessation de toute souffrance. Telle nous paraît avoir été la raison inspiratrice du séjour de l'enfer en compagnie du dieu *Mitlantecutli*.

Mais il est permis de croire qu'une pareille satisfaction négative ne répondait pas absolument à l'idée que les Aztèques se faisaient d'un bonheur sans fin. Leur goût pour la belle nature et les jardins fleuris dut présenter naturellement à leurs rêves la pensée de lieux plus fortunés où la fraîche verdure, le parfum des fleurs et le doux murmure de ruisseaux limpides assureraient à leurs sens des satisfactions plus réelles. Aussi avaient-ils inventé le paradis terrestre, « où, d'après les paroles de Sahagun, ne manquaient jamais les épis de maïs vert, les calebasses, les bouquets de blettes, le piment vert, les tomates, les haricots dans leurs gousses et les plus belles fleurs. »

Mais ce n'était pas assez pour répondre à l'ambition entière des Aztèques. Il fallait aux guerriers l'espérance de lieux plus animés, plus ardents ; une vie éclatante de lumière et toujours agitée par le mouvement.

Aussi avaient-ils rêvé d'une existence éternelle dans laquelle ils escorteraient sans cesse le soleil en l'excitant de leurs cris et en le réjouissant par les danses les plus variées. Ce bruyant séjour dans les espaces célestes alternait avec des métamorphoses qui transformaient leurs âmes en colibris, et ils venaient ainsi sucer sur la terre le parfum des fleurs en voltigeant sans cesse.

Quelles que soient les pensées que ces croyances des Aztèques suggèrent à notre esprit, on ne peut se refuser à reconnaître que ce peuple américain entourait la mort d'idées philosophiques qui témoignent de son respect et de ses espérances. Sa foi dans l'immortalité des âmes n'est pas douteuse et, si nous voulons bien porter notre attention sur ce que nous avons dit déjà d'une destinée qui précédait pour tout être humain la pensée même de la création du monde, nous ne pouvons nous empêcher d'admettre que, pour les Aztèques, l'universalité des existences se confondaient, de toute éternité, avec l'essence même de la Volonté Suprême dont elles émanaient. Il ne faut pas, d'ailleurs, que l'histoire de leurs nombreuses divinités nous aveugle au sujet de leurs croyances en ce qui regarde l'Être Suprême. Les Mexicains, en effet, dans leurs ferventes prières, ne s'adressaient presque jamais à des dieux subalternes ; c'était le plus souvent à l'*Être unique, invisible, impalpable qui est en tous lieux, voit toutes choses et lit dans la pensée*. On ne saurait douter, en présence de ces expressions favorites, qu'ils ne fussent réellement monothéistes ou à la veille de le devenir[1].

Nous reviendrons maintenant sur nos pas pour examiner le Mexicain dans ses goûts les plus intimes comme homme de société. Il est très certain qu'il n'avait aucun penchant pour la vie d'isolement et, comme il désirait être bien traité de ses semblables, il faisait tous ses efforts pour le mériter par son affabilité constante envers tout le monde. Les habitudes de réunion étaient tellement entrées dans les mœurs aztèques qu'il n'était question à tout propos parmi eux que de fêtes, de danses et de banquets. Ils

1. Nous lisons dans Torquemada le curieux passage qui suit à propos des nombreuses divinités mexicaines appréciées par le grand roi tezcucan *Neçahualcoyotl* : « Ce roi qui fut très sage avait l'habitude de dire, à propos des divinités, que ce n'était pas autre chose que des morceaux de bois et qu'il était ridicule de les adorer ; que, quant à lui, il entretenait leur culte pour ne pas se mettre en contradiction avec ses aïeux ; mais il ordonnait qu'on ne leur sacrifiât aucun homme et qu'on ne fît point couler le sang humain en leur présence ; qu'on se limitât à leur sacrifier des êtres sans raison, des animaux domestiques, des oiseaux et des plantes. Il disait ne reconnaître que le soleil et la terre pour ses père et mère. On assure, en outre, qu'il avait l'habitude de conseiller secrètement à ses fils de ne point être idolâtres en adorant ces figures diaboliques et que, s'ils se résolvaient à le faire en public, ils ne devaient s'y soumettre que pour accomplir un usage. » (*Monarquia Indianna*, Livre II, page 174.)

dépensaient quelquefois toute leur fortune pour célébrer dignement une solennité religieuse à propos de laquelle les grands repas et les cadeaux absorbaient le plus pur de leur avoir.

Il ne faut pas croire que lorsqu'un homme riche réunissait ainsi sous son toit les nobles, les vieillards et les trafiquants de renom, il lui fût permis de le faire sans étiquette et sans observer scrupuleusement le cérémonial que les coutumes avaient consacré. Le respect pour ces coutumes était au contraire des plus rigoureux. Des aiguières, du linge fin et des rince-bouches circulaient parmi les invités avant qu'ils se missent à table et, quand ils y prenaient place, c'était toujours dans un ordre médité à l'avance. On y faisait occuper à chacun le siège désigné par son rang, son âge et le prestige auquel ses actions l'avaient élevé. Les mets étaient préparés avec délicatesse, et les serviteurs de bouche étaient en nombre considérable. Le repas étant fini, le cérémonial du rince-bouche et du lavement des mains se renouvelait. Les convives passaient dans une pièce nouvelle où on leur servait des tubes à fumer et la boisson écumante du cacao. Ne dirait-on pas nos festins d'apparat suivis du café pris dans des boudoirs et des salons, tandis que les amateurs se rendent au fumoir où ils hument en liberté la fine fumée des meilleurs havanes ?

Ce désir de réunion, ce plaisir que l'on goûtait à se livrer à une grande dépense pour la joie des autres en même temps que pour la satisfaction de soi-même, cette ostentation du bien acquis et ce raffinement délicat dans la manière de le produire, sont l'indice évident d'un peuple dont les mœurs ont été adoucies par l'exemple des concitoyens et par l'éducation intime de la famille. Ce n'est pas dans une nation barbare que les individus pourraient prendre ce souci des convenances et du plaisir à procurer à ceux que l'on désire fréquenter et dont on recherche l'estime dans des relations soutenues. Ce goût des Aztèques est la preuve la plus évidente de la douceur de leurs mœurs et de leur exquise aménité dans les rapports sociaux. « Il y avait, du reste, dit Sahagun, de doctes rhéteurs, hommes vertueux qui étaient grandement estimés. C'était parmi eux qu'on choisissait les pontifes, qu'on élisait les préfets, les administrateurs et les capitaines, quelle que fût l'humilité de leur naissance. Ces élus administraient la chose publique, commandaient les armées et présidaient au service des temples. Les Mexicains furent certainement éminents en toutes ces choses, très dévots à leurs divinités, très zélés dans l'administration publique, et d'une *urbanité exquise entre eux*. Ils furent cruels pour leurs ennemis, humains et sévères pour leurs concitoyens..... » (Prologue du livre VI).

Ce n'est pas sans raison que je m'efforce de faire ressortir cette aménité, cette douceur, ce désir de plaire et d'être utile, qui formaient les qualités très réelles du caractère mexicain, et, si j'y insiste encore, c'est qu'elles paraissent être en contradiction avec les cérémonies hideuses du temple qui avaient pour conséquence ordinaire et de tous les instants la mort horrible d'innocentes victimes dont les chairs faisaient ensuite l'ornement des banquets. Nous allons nous efforcer d'expliquer comment ce peuple naturellement humain avait pu en arriver à cette dégradation de sentiment qui s'accorde si mal avec ce que nous savons de ses qualités naturelles.

Quelle que fût la durée du temps que chaque famille se réservait pour les premières attentions dédiées à l'éducation des garçons et des filles dans la simplicité du foyer domestique, on ne tardait pas à confier ce soin définitif aux ministres du culte qui dirigeaient dans les temples mêmes l'instruction de tous les jeunes Mexicains. Les établissements que l'on avait installés dans ce but étaient de deux sortes : le *calmecac* et le *telpochcalli*. Le premier se signalait par sa règle sévère. Les jeunes gens qu'on lui confiait étaient particulièrement destinés à la pénitence ; ils se dédiaient au service des dieux dans une vie de candeur, d'humilité et de chasteté. C'était parmi eux que se faisait le recrutement des ministres des temples. Là s'élevaient aussi les fils des nobles et des grands seigneurs destinés aux hauts emplois et au métier de la guerre. Ils y étaient soumis à une règle austère et dressés aux pratiques de l'humilité et de l'obéissance. Leur manière de vivre les préparait aux dures rigueurs de l'état militaire par une sorte d'entraînement résultant d'occupations incessantes de nuit comme de jour.

Les jeunes gens destinés au *telpochcalli* avaient affaire à des maîtres et à une règle moins sévères. La morale y était d'ailleurs moins rigide ; la concubine même y était tolérée et le séjour de l'établissement se tempérait par les sorties constantes et les visites faites à la famille. Mais, de même qu'au *calmecac*, les jeunes gens étaient exercés aux différentes pratiques d'une vie laborieuse, à l'humilité et au service des dieux. Sous l'influence de cet enseignement, l'attention des jeunes hommes était constamment portée vers des actions ayant pour but le mépris de la fatigue, l'amour de la guerre et le service des idoles. Or, ces occupations se complétaient les unes par les autres ; car, d'une part, on enseignait à faire des captifs et, d'autre part, on apprenait à les sacrifier, au retour des batailles, à des divinités toujours affamées de sang humain. Les prêtres auxquels était dévolu le soin d'élever la jeunesse la faisaient donc vivre constamment sous

l'impression de cette pensée : « que le premier devoir de l'homme était d'être agréable aux dieux et que ceux-ci n'éprouvaient de bonheur et n'estimaient l'adoration qu'à la condition d'être réjouis sans cesse par l'aspect du sacrifice. » C'est ainsi que l'on parvient à comprendre que les Mexicains, élevés dans le sein de la famille à l'idée d'être bons, charitables, humbles, humains, en arrivassent à considérer comme naturelles et faisant partie d'une existence bien ordonnée, des pratiques cruelles et sanglantes qui attentaient de la manière la plus barbare à la vie d'hommes courageux capturés à la guerre. Bien plus, ces hommes, habitués à la plus douce aménité dans les rapports ordinaires avec leurs semblables, trouvaient très naturel de se repaître de la chair des victimes après qu'elle avait été offerte aux divinités des temples où s'étaient passées leur enfance et leur première jeunesse.

Voilà donc à quoi l'éducation s'exerçant par les sens et par des prédications incessantes avait pu conduire de jeunes esprits élevés d'autre part aux idées les plus morales qui ne paraissaient devoir inspirer par elles-mêmes que des pensées louables et des actions bienfaisantes. On a écrit bien des pages pour prouver l'influence de l'éducation et de l'exemple sur l'intelligence et le cœur des hommes quand ils sont encore à l'âge où le caractère n'a pas eu le temps d'établir sa marque définitive dans les mœurs et les habitudes. Mais rien ne pourrait mettre cette influence en évidence à l'égal de la monstrueuse perversion du sentiment moral qui a démontré chez l'Aztèque la possibilité d'une alliance entre les pratiques sanguinaires, présentées comme légitimes par une éducation pervertie, et les inspirations les plus douces, les plus aimables et les plus humaines, fruits de l'exemple reçu dans l'intimité des mœurs domestiques. Dans les pays les plus civilisés de notre époque moderne des efforts considérables sont faits pour diriger justement l'enseignement de la jeunesse; mais chacun sent l'intérêt qu'il y a à le fonder sur l'idée qu'il se fait de la vérité en morale et en religion. De là les discussions les plus vives et les luttes les plus acharnées pour savoir qui l'emportera dans la direction supérieure et l'influence définitive. L'exemple des Aztèques indique combien il est juste que l'on se passionne à propos d'une question si vitale qui renferme la clef des convictions, des mœurs et des habitudes les plus essentielles de la vie pour toute une génération. L'homme, sans nul doute, a dans le cœur des inspirations inhérentes à sa nature, qui lui permettent de distinguer ce qui est juste de ce qui est pervers en morale ; mais il serait puéril de se figurer que sa conduite ne prendra pas surtout pour règle ce qui lui a été prêché par l'exemple et les leçons à l'âge où le développement de l'intel-

ligence ne lui permettait pas d'avoir des convictions personnelles bien arrêtées.

Si nous voulons bien maintenant porter nos regards sur l'ensemble de ce que nous venons de dire au sujet des habitudes du peuple mexicain, il sera facile de voir que nous avons pris à tâche de faire ressortir ses bonnes qualités ; c'est à peine si nous nous sommes permis quelques légères allusions à des défauts et à des vices notoirement répréhensibles. Ce n'est pas que notre intention ait été de dissimuler chez ce peuple ce qui dans ses mœurs connues mérite d'être réprouvé. Mais, nous étant proposé de porter un jugement sur le degré de civilisation auquel il était parvenu, nous avions pour devoir de mettre en évidence les qualités les plus propres à en donner les preuves. Nous en trouverions bien d'autres encore si nous le croyions nécessaire pour légitimer nos conclusions définitives [1]. Le lecteur les relèvera lui-même dans différents passages du livre qu'il va lire. Quant aux défauts des Mexicains, ils étaient considérables. On ne peut pas nier qu'il ne se fût introduit dans leurs coutumes des pratiques abominables qu'aucune morale, pour si relâchée qu'elle pût être, ne saurait envisager sans horreur; mais on aurait tort de croire qu'il n'existât point de lois pour assurer leur répression. Il est vrai qu'il y avait des contrées, éloignées des centres d'administration, où les mœurs corrompues se donnaient libre carrière ; mais les grands foyers populeux qui obéissaient plus directement au commandement des souverains et des seigneurs étaient obligés de suivre les règles rigoureuses de la morale, car ils y étaient forcément ramenés par l'exemple des châtiments les plus sévères et même les plus cruels. De nombreux faits dont l'histoire a conservé le souvenir prouvent à ce sujet la grande sévérité des gouvernants. Pour nous en tenir au règne de l'un des souverains les plus dignes de mémoire, nous dirons que *Neçahualcoyotl*, roi de Tezcuco, fut, pour employer les paroles de l'historien Torquemada, un monarque vertueux, humain avec les pauvres et les

1. Nous pourrions surtout parler à ce propos de la façon tout à fait humaine dont les esclaves étaient traités par leurs maîtres. Il y a, en effet, dans cette question des aperçus remarquables qui donnent à la moralité du peuple mexicain une avance considérable sur tous les peuples, même les plus civilisés, qui ont pratiqué, chez eux, l'esclavage. Ainsi le fils d'un esclave naissait libre. Une famille pauvre qui avait beaucoup d'enfants avait la liberté, en vendant l'un de ses membres, de répartir les charges de l'esclavage sur toute la famille, en remplaçant celui qui avait d'abord perdu sa liberté par un de ses parents, qui prenait sa place, et ainsi de suite indéfiniment. Un maître, quelle que fût la distinction de sa naissance, ne croyait point déchoir en s'alliant à une de ses esclaves dont la conduite avait été irréprochable ; ce qui signifie que l'esclavage n'entraînait souvent par lui-même aucune idée de dégradation, etc. Mais nous avons déjà parlé de ces choses dans une longue étude qui accompagne notre traduction de Bernal Diaz del Castillo.

malades, les veuves et les vieillards. Il dépensait une grande partie de ses revenus pour donner à manger aux indigents et leur assurer des vêtements, surtout dans les années de stérilité. On assure même que pendant des époques calamiteuses il avait l'habitude de ne prendre son repas que lorsque les pauvres avaient achevé le leur.

Cet homme vertueux, qui n'obéissait à aucune passion et ne se laissait guider que par la saine justice, châtiait avec une extrême rigueur le traître, en donnant l'ordre de mettre son corps en morceaux par la désarticulation de toutes ses jointures.

S'il se rencontrait quelqu'un qui prît à tâche de semer la discorde entre différents pays, le roi donnait ordre de s'en saisir et de l'attacher le long d'une barre en chêne que l'on faisait tourner ensuite devant un immense brasier, à la manière d'une broche, jusqu'à ce qu'il mourût au milieu d'atroces tortures.

A propos de l'immonde péché de sodomie, il faisait attacher le succube à un gros madrier, donnait ordre qu'on lui arrachât les intestins par le fondement et l'abandonnait ensuite aux gamins de la ville qui le couvraient de cendres et d'un faisceau de bûches auquel ils mettaient le feu. Son complice était également enterré sous un monceau de cendres, et y mourait étouffé.

On plaçait sur une pierre plate la tête de l'adultère : on l'écrasait ensuite avec une autre lourde pierre qu'on laissait tomber par dessus.

L'assassin était égorgé.

On pendait le voleur après l'avoir traîné par les rues.

L'ivrognerie était châtiée de deux manières. S'il s'agissait d'un grand seigneur ou d'un homme de distinction, on le pendait dès sa première faute et son corps traîné ensuite par la voie publique était jeté dans une rivière qu'on réservait à cette fin. Si l'ivrogne était de basse classe, on le vendait pour son premier délit ; mais à la seconde fois, on le pendait. A propos de cette différence dans le châtiment, le roi disait que celui qui était le plus élevé en dignité méritait un traitement plus rigoureux.

Telles étaient les fautes qu'il châtiait avec cette sévérité. Quant à d'autres, il était généralement plus enclin à la clémence. (Voyez Juan de Torquemada : *Monarquia Indiana*, tome I, livre II, chap. LII.)

Si je rapporte ici ces exemples de pénalité donnés par un roi de Tezcuco, à propos d'une étude qui prend surtout pour sujet l'empire mexicain, le lecteur ne devra pas en être surpris, attendu que les deux royaumes voisins et alliés suivaient des coutumes législatives et pénales d'une très grande analogie entre elles.

Au moment de clore cette courte étude sur ce malheureux peuple mexicain qui vit terminer son histoire par la conquête que les Espagnols firent de son pays, on ne peut se défendre d'une certaine émotion et, malgré soi, on se prend à regretter qu'il ait fini si brusquement sa brillante et courte carrière. N'étaient, en effet, les habitudes horribles des sacrifices humains et de l'anthropophagie qui en était le corollaire, on s'attacherait volontiers aux traits les plus caractéristiques de ses mœurs et de sa vie intime. Ce que l'on sait, d'ailleurs, de ses progrès en agriculture et dans la science astronomique donne une haute idée de la profonde culture de son esprit. On se demande forcément, dès lors, si le temps et des réflexions plus morales n'auraient pas redressé peu à peu les aberrations inhumaines qui provenaient de l'enseignement religieux. Que serait-il advenu si les Mexicains eussent été abandonnés à eux-mêmes? Quelques habitudes de décadence qui apparaissaient déjà dans leur luxe, à bien des égards extravagant, et dans leurs harems peuplés à l'orientale auraient-elles prévalu sur les mœurs intimes et plus morales de la vraie famille ainsi que sur les goûts sévères qui étaient la conséquence de leur éducation physique? Cela est fort probable. Il me semble que la défaillance de caractère du malheureux *Moteuhçoma* était l'image, en quelque sorte, du véritable état d'esprit de la nation entière qu'il avait été appelé à gouverner. Élevé au *Calmecac* et destiné à prendre rang parmi les ministres du culte, il se distingua tellement dans sa jeunesse par la sévérité de ses mœurs et par son intrépide valeur à la guerre, qu'il fut désigné bien naturellement à l'attention des électeurs et mis par eux sur le trône à la place de son prédécesseur qui venait de mourir. Mais peu à peu, le calme s'étant établi dans l'État, il se laissa gagner par la mollesse et le repos. Son caractère d'abord si résolu s'affaiblit insensiblement; ses sentiments religieux versèrent dans la dévotion outrée; la cruauté la plus féroce remplaça sa sévérité passée. Devenu dès lors plus respectueux pour les prophéties que pour les idées de patriotisme, plus désireux de plaire aux dieux que de conserver l'indépendance de son pays, esprit sacerdotal doublé d'un cœur d'anémique affadi par le repos et l'effémination, il ne sut que trembler en apprenant l'arrivée des étrangers qui avaient envahi son pays. N'osant les arrêter, par crainte de se mettre en opposition avec ce qui avait été prédit par les prophètes, plein de frayeur, d'ailleurs, à propos de sa sécurité personnelle, il donna le plus piteux exemple de la désertion devant l'ennemi et il aima mieux respecter ses préjugés que sauver sa patrie.

Il ne serait pas juste, sans doute, de confondre absolument les sentiments de la nation entière avec ce découragement blâmable de son souverain, car

il est certain que le courage des Mexicains était encore vivace sous son règne; mais on peut assurer que leur foi dans la destinée avait reçu de sérieuses atteintes et s'éteignait chaque jour davantage. L'oppression du souverain entretenait, d'ailleurs, la haine dans les dernières régions conquises. Presque partout la révolte n'avait d'autre frein que la crainte d'une horrible répression en cas d'insuccès. L'impôt du sang prescrit par les exigences du temple était des plus odieux. Les tributs en or et en productions de toute sorte tenaient le pays entier exaspéré. En de pareilles conjonctures, il suffisait d'un cri de guerre poussé contre Mexico par un ennemi puissant pour voir s'y rallier les sentiments d'animosité qui fermentaient en silence sur l'étendue presque entière du territoire qui s'appela la Nouvelle-Espagne. Cela suffit à faire comprendre la possibilité du triomphe préparé par quatre cent cinquante Européens, d'une grande fermeté de caractère, il est vrai, mais imparfaitement organisés pour une guerre sérieuse. Le génie de Cortès sut s'armer de tous les sentiments de réprobation existant dans le pays et les faire servir à sa victoire définitive.

Il y a plus : les Mexicains vaincus ne virent point de sérieuses raisons pour refuser de se plier au joug du vainqueur, parce qu'ils trouvèrent dans ses coutumes des analogies sympathiques qui leur rendaient la domination étrangère moins odieuse. Outre que les Espagnols leur paraissaient mériter la reconnaissance pour les avoir délivrés du dégoûtant impôt qui alimentait les sacrifices du culte, ces conquérants leur présentaient en échange une religion sans effusion de sang, dont les pratiques entraient en grand nombre dans les habitudes que les ministres de leurs idoles avaient toujours prêchées. La confession n'était pas pour eux une nouveauté. Le mystère même qui consistait à se nourrir de leurs dieux sous une forme matérielle était la base d'une pratique qui rappelle notre communion. Les Aztèques avaient disséminé, d'ailleurs, dans leur pays, un grand nombre de sanctuaires qui attiraient chaque année une foule innombrable de pèlerins. Il en résulta que, lorsque les Espagnols voulurent faire de l'apparition de la Vierge de Guadalupe la base d'un culte destiné à l'édification des néophytes indigènes, ceux-ci ne virent aucune nouveauté dans les appels qui dirigeaient leurs pas vers la montagne même sur laquelle était auparavant élevé un sanctuaire renommé dédié à *Toci*, la mère des dieux [1].

En présence de ces analogies, il n'est nullement surprenant que, malgré la pensée d'un joug détesté, l'ancien peuple mexicain se montrât plus docile aux exigences de la situation nouvelle faite par la conquête. Le remords

1. Voyez, à ce sujet, les réflexions curieuses de Sahagun aux pages 786 et suivantes.

de la soumission perdait, d'ailleurs, beaucoup de sa vivacité en pensant que les dernières convulsions de la résistance avaient été des plus héroïques. Et, certes, le vaincu était parfaitement fondé dans cette confiance. Rappelons-nous, en effet, que l'Espagne représentée par le génie de Cortès ne réussit nullement à soumettre la capitale défendue par Guatimozin. On ne put que la détruire, et ce fut sur ses ruines que ce malheureux prince conduit devant Cortès s'écria en montrant du doigt le poignard que le grand capitaine portait à sa ceinture : « Malintzin, j'ai fait ce que je devais pour la défense de ma ville et de mes sujets ; puisque maintenant la force m'amène captif devant toi, prends ton poignard et donne-moi la mort. » Ce mot sublime couronne dignement l'histoire d'un peuple valeureux qui méritait un sort meilleur. C'est par ce mot que nous terminons cette étude, en témoignage de nos sympathies et de nos respects pour cette infortune.

1er juin 1880.

D. Jourdanet.

INTRODUCTION

(2e PARTIE)

En acceptant l'honneur que m'a fait M. Jourdanet de m'associer à son œuvre pour la partie philologique, je savais qu'une matière extrêmement ardue, rendue plus difficile par l'incorrection générale du texte, m'imposait la tâche peu ordinaire d'avoir à me livrer souvent à de pénibles recherches sans en retirer toujours un réel profit. J'ai donc abordé l'étude du livre de Sahagun avec une certaine appréhension et je dois avouer que, malgré mes efforts persévérants, cette hésitation s'est renouvelée plusieurs fois durant la longueur du chemin qu'il a fallu parcourir. Néanmoins, si je n'ai pas réussi à tout expliquer et si j'ai dû laisser dans l'ombre certains passages, je crois avoir fait un travail assez sérieux qui ne sera pas tout à fait inutile au lecteur désireux de consulter le livre de Sahagun pour les termes nombreux de la langue *nahuatl* dont il y est fait usage et que l'auteur n'a point expliqués. Pour moi, j'ai beaucoup profité de l'étude à laquelle j'ai dû me livrer. Elle m'a même permis de recueillir quelques considérations générales que je vais résumer ici sous deux groupes se rapportant l'un à l'auteur lui-même et l'autre à ses deux éditeurs, Bustamante et Kingsborough. J'indiquerai en finissant comment j'ai compris et exécuté ma tâche d'annotateur.

Pour bien apprécier l'œuvre de Sahagun et en pénétrer le véritable sens, il ne faut pas oublier que l'auteur écrivit dans l'unique dessein de donner aux religieux prêchant la foi catholique un livre instructif qui fût comme le répertoire à peu près complet de tous les usages, pratiques, occupations journalières, etc., du peuple mexicain. Persuadé par l'expérience de la difficulté extrême avec laquelle on parvenait à se faire comprendre des Indiens, Sahagun ne craignit pas d'accumuler les définitions, de multiplier

les explications concernant les hommes et les choses et de s'abandonner jusqu'aux plus petits détails sur des matières qui peuvent paraître aujourd'hui insignifiantes, et qui alors devaient avoir leur utilité. Le lecteur ne manquera pas de remarquer aussi que toutes ces notions sont longues, diffuses, parfois disparates, et qu'un lien général semble quelque peu leur faire défaut. Mais ce bagage à la fois embarrassant et défectueux était jugé indispensable pour se livrer à une bonne prédication. Il fallait l'avoir pour ne pas être pris au dépourvu et s'exposer à être trompé ou incompris. Sahagun lui-même a eu soin de rappeler maintes fois la nécessité qu'il y avait pour les missionnaires de se familiariser avec les mœurs indiennes, et par là il a montré clairement quel avait été le but qu'il s'était proposé d'atteindre en écrivant son livre.

On sait quel scrupule il apporta pour en recueillir les matériaux et avoir des renseignements authentiques. Ne voulant rien livrer au hasard, il s'adressa aux Indiens eux-mêmes. Plusieurs savants et notables choisis parmi les plus recommandables se mirent à sa disposition et lui donnèrent journellement des explications qui furent ensuite reproduites par eux dans une série de peintures; des grammairiens instruits consignèrent sur ces mêmes peintures des annotations en langue *nahuatl*. Ces documents bilingues, que Sahagun avaient conservés avec soin, ont été malheureusement perdus. Le docte fransciscain put ainsi écrire son histoire d'une manière exacte. Il en forma deux colonnes, l'une contenant le texte mexicain tel que les Indiens le lui avaient dicté, et l'autre portant la traduction en espagnol de ce même texte. Une troisième colonne reçut l'interprétation des mots *nahuatl* indiqués à l'aide de renvois. Enfin un traité grammatical et un vocabulaire terminaient cette œuvre originale dans laquelle Sahagun s'était efforcé de comprendre tous les mots et les diverses façons de parler particuliers à la langue *nahuatl*. Combien il serait important de posséder un tel recueil et d'en faire l'objet d'une publication! Ce projet, bien qu'offrant de grandes difficultés, ne serait pas impossible à réaliser, si le manuscrit venait à se retrouver; il aurait pour résultat de donner un trésor précieux au double point de vue de la civilisation mexicaine et de la linguistique. Mais ce n'est point là l'ouvrage que nous avons eu entre les mains et notre travail a été établi d'après l'abrégé de la traduction espagnole dont il a été parlé, où Sahagun a élagué une infinité de détails concernant notamment les métiers, les plantes, les animaux, etc. La plupart des noms techniques ont été retranchés, ce qui nuit considérablement à la clarté et constitue une perte fort regrettable. Sans doute des considérations particulières de convenance sociale

ou de haut intérêt religieux avaient dicté ces suppressions; mais il y a tout lieu de croire aussi que des motifs d'un ordre secondaire en avaient sans doute fait admettre le plus grand nombre. En effet, l'ouvrage primitif devait paraître bien considérable et peut-être même au-dessus de la portée de la plupart des religieux. L'abrégé, au contraire, dégagé du texte *nahuatl* et renfermant les choses les plus essentielles à connaître, devenait un livre commode et d'une utilité plus pratique. Cette raison fut peut-être la seule qui guida Sahagun dans ses changements, car il ne faut pas oublier le but que lui et ses confrères poursuivaient.

Quoi qu'il en soit, le livre de Sahagun tel que nous le publions contient de précieuses indications et ne peut manquer d'exciter la curiosité. Il sera certainement pour l'historien, le philosophe, l'érudit un sujet de méditation et d'étude. L'auteur y débute en disant que les anciens Mexicains n'avaient ni lettres ni alphabet. Il faut entendre par là que leur système graphique différait complètement de la méthode européenne. L'écriture chez eux était, en effet, figurative; elle reproduisait les sons par syllabe et quelquefois par mots entiers; de là deux sortes de signes : les caractères phonétiques et les caractères idéographiques, qui apparaissent également dans les documents écrits que l'on possède de la langue *nahuatl.* A l'exemple de Testera, Motolinia, Pierre de Gand, Juan Baptista et tant d'autres moines, Sahagun fit usage de cette écriture figurative afin d'inculquer dans l'esprit des indigènes les grands principes du christianisme. Les peintures qu'il composa dans ce but ne sont pas entièrement perdues. Ainsi, M. Aubin possède de cet auteur onze feuilles de doctrine en figures et en chiffres, sur papier européen. Elles prouvent que non seulement Sahagun, ainsi que les autres religieux, était habile à faire usage de cette méthode, mais qu'elle leur était d'un puissant secours pour la prédication. On se demande comment dans son histoire le moine franciscain s'est abstenu de parler de l'art graphique chez les anciens Mexicains. Il avait pourtant là un sujet fort intéressant dans lequel les origines du langage et de l'écriture auraient fourni matière aux chapitres les plus curieux et les plus utiles. Il aurait pu, en effet, s'y livrer à des recherches fort graves, dire peut-être avec certitude si *Quetzalcoatl,* ce grand réformateur, fut véritablement l'introducteur de l'art graphique chez les Mexicains et faire connaître de quel côté était parti le mouvement civilisateur et la direction qu'il avait ensuite suivie pour se répandre à la fois dans les deux Amériques. La structure et les formes du langage, les caractères divers employés dans tous les genres de documents se rapportant à l'écriture figurative étaient autant de points importants à

étudier et dont une judicieuse exposition aurait certainement marqué comme un progrès dans la science.

Sahagun s'est appliqué surtout à faire connaître la mythologie mexicaine. Toutefois dans les six ou sept premiers livres qu'il a consacrés à ce travail, et dont M. Jourdanet a donné un compte rendu complet, il n'a pas toujours apporté l'ordre et la régularité désirables. Il est notamment revenu plusieurs fois sur les mêmes points et s'est imposé de trop fréquentes répétitions. Le lecteur remarquera aussi que le célèbre franciscain n'a pas assez fait ressortir la croyance des Indiens dans l'existence d'un dieu suprême, croyance qui était pourtant renfermée dans leur religion. On peut s'en convaincre en lisant les invocations qui sont rapportées au livre sixième. Elles s'adressent toujours au « dieu invisible, impalpable, incorporel, unique (page 342), présent partout, à Celui par qui vivent les hommes, *ipalnemoani*, *ipalyelouani*, ou qui préside à toutes les choses, *tloque nauaque*. » Sans doute le polythéisme mexicain repose sur les phénomènes de la nature ; mais il est évident aussi que la plupart des noms de dieux rappellent les emblèmes divers sous lesquels les Indiens entrevoyaient la puissance suprême; delà au monothéisme il n'y a pas loin. A la tête de ces dieux sont :

Uitzilopochtli désigné comme le principal, représentant la double puissance corporelle, intellectuelle, c'est-à-dire la force et la finesse; il est assisté par *Paynal* ou *Paynalton*, le coureur, l'envoyé, le messager des ordres suprêmes ;

Tezcatlipoca, le farouche dieu des combats, appelé *Titlacauan*, *Yaotl*, *Telpochtli*, *Tlamatzincatl*, etc. ;

Tlaloc, l'habitant de la terre, c'est-à-dire la puissance fécondante, le génie qui engendre les pluies bienfaisantes (*quiauitl*), et qui a pour séjour habituel les montagnes; de là ce cortège de dieux subordonnés, les *Tlaloque ;*

Enfin, *Quetzalcoatl*, le serpent emplumé, l'emblème des vents, des tourbillons, des phénomènes atmosphériques parfois si terribles au Mexique.

Après cela viennent les déesses :

Ciuacoatl ou *Tonantzin*, la mère du genre humain, la force de la procréation ;

Chicome coatl, la sœur de *Tlaloc*, la déesse des subsistances, qui paraît être la même que *Centeotl* ou *Xilonen* chargée de veiller aux moissons ;

Temazcalteci, la protectrice des baigneurs, qui préside aux maisons de bains (*temazcalli*) ;

Tzapotlan tenan, l'inventrice des remèdes pour les maladies de la peau, si fréquentes parmi les anciens Mexicains ;

Ciuapipiltin, les femmes mourant à la suite de leurs premières couches ;

Chalchiuhtlicue ou *Chalchiuitl icue*, la déesse des eaux ;

Tlaçolteotl, la Vénus mexicaine, présidant à la volupté, aux plaisirs charnels.

Enfin, on distingue les dieux secondaires :

Xiuhtecutli, le maître du feu, dit le brillant (*ixcoçauhqui*), la flamme (*cuecaltzin*), ou le dieu antique (*ueue teotl*) ; ce qui semblerait attester que les Mexicains avaient de bonne heure fait usage du feu ;

Macuilxochitl ou *Xochipilli*, le dieu des fleurs, l'emblème du bonheur, de la joie, de la prospérité ; aussi ses images figuraient-elles dans toutes les maisons ;

Omacatl, le dieu des festins, de la bonne chère, que les grands et les riches seuls honoraient en raison des repas copieux que son culte exigeait ;

Ixtlilton, le négrillon, appelé aussi *Tlaltetecuin*, le dieu de la médecine pour les enfants ;

Opochtli, l'inventeur des instruments de pêche ;

Xipe Totec, l'écorché, adoré principalement par les peuples habitant les rivages de la mer ;

Yacatecutli, le guide des voyageurs, des marchands qui étaient les grands colonisateurs, les véritables conquérants ;

Nappatecutli, l'inventeur des métiers, le protecteur des artisans, des fabricants de nattes ;

Tezcatzoncatl, le dieu principal du vin, qui recevait, suivant les circonstances, les noms de *Tequechmecaniani*, le pendeur des gens, de *Teatlahuiani*, le noyeur, etc. Après *Tezcatzoncatl*, les ivrognes, qui étaient aussi très nombreux au Mexique, adoraient des centaines de dieux qu'ils appelaient *Centzontotochtin* ou quatre cents lapins, au nombre desquels il faut ranger : *Izquitecatl*, *Acolua*, *Tlilhua*, *Pantecatl Toltecatl*, *Papaztac*, *Tlaltecayoua*, *Ome tochtli*, *Tepuztecatl*, *Chimalpanecatl* et *Colhuatzincatl* ;

Mixcoatl, le serpent nébuleux, le dieu des Otomis ou des Chichimèques et qui est sans doute le même que *Quetzalcoatl* ; il représente ce phénomène de la nature connu sous le nom de *tornado*.

Je ne poursuivrai pas plus loin cette liste déjà longue des dieux mexicains et que Sahagun n'a pas donnée tout à fait complète ; ainsi, pour citer un exemple, il ne dit rien de *Tepeyollotli*, déesse qui résidait dans l'intérieur,

au cœur (*yollotli*) des montagnes. Il ne paraît pas non plus avoir énuméré toutes les fêtes consacrées aux diverses divinités. Aussi j'ai cru qu'il serait intéressant de rapprocher, mois par mois, les fêtes données d'un côté par Sahagun et de l'autre par Clavigero dans son *Storica antica del Messico*[1].

Ce tableau permet de saisir rapidement les différences qui existent, à cet égard, entre les deux auteurs.

NOMS DES DIEUX

D'APRÈS SAHAGUN.	D'APRÈS CLAVIGERO
1. Tlaloque, Chalchiuhtlicue, Quetzalcoatl.	Tlalocateuctli.
2. Xipe Totec, Uitzilopochtli.	Xipe, Chicomacatl, Tequiztlimatehuatl, Chancoti.
3. Tlaloc, Coatlicue ou Coatlan tonan.	2e fête de Tlaloc, Coatlicue.
4. Centeotl, Chicome coatl.	Centeotl.
5. Tezcatlipoca.	Tezcatlipoca, Uitzipolochtli.
6. Tlaloque.	3e fête de Tlaloc.
7. Uixtociuatl.	Uixtociuatl.
8. Xilonen ou Centeotl.	2e fête de Centeotl, Macuiltochtli.
9. Uitzilopochtli.	Macuilcipactli, 2e fête de Uitzilopochtli, Yacateuctli.
10. Xiuhtecutli.	Xiuhteuctli.
11. Teteo inan.	Teteo inan, 3e fête de Centeotl.
12. Fête de tous les dieux (Teotleco).	Chiucnahuitzcuintli, Nahualpilli, Centeotl, arrivée des dieux.
13. Fête des dieux des monts.	Fête des dieux des monts; Tochinco, Nappateuctli et Centzontotochtin.
14. Mixcoatl.	Mixcoatl, Tlamatzincatl.
15. Uitzilopochtli.	3e et principale fête de Uitzilopochtli.
16. Tlaloque.	4e fête de Tlaloc.
17. Ilamatecutli, Tonan ou Cozcamiauh.	Ilamateuctli, Mictlanteuctli, Yacateuctli.
18. Xiuhtecutli.	2e fête de Xiuhteuctli.

Chaque mois était consacré à une divinité, mais durant deux mois on célébrait des fêtes en l'honneur de quatre dieux, ce qui portait à vingt le nombre de ces grandes fêtes (*cempoalilhuitl*). Il y avait aussi des fêtes mobiles; dans l'énumération de ces dernières figurent les noms de deux déesses dont Sahagun n'a point encore parlé, *Chicome xochitl* « les sept fleurs » et *Xochiquetzal* « la fleur brillante, éclatante ».

J'ai voulu entrer dans ces détails pour prouver ce que j'ai avancé plus haut à savoir que l'ordre et la méthode manquent un peu dans le travail de Sahagun. Le même reproche peut lui être adressé en ce qui concerne le calendrier, dont il a disséminé les diverses parties en laissant totalement de côté certains points fort importants.

On sait que cette question du calendrier est encore fort obscure malgré

1. Cesena, 1780, tome II, pages 254 et suivantes

les travaux sérieux dus à Valadès, procureur général des Franciscains, Gemelli, Boturini, Juan de Torquemada, Cristóbal del Castillo, Gama et autres. Je n'ai pas la prétention de venir après eux faire ici un travail complet sur le sujet; je n'aurais ni l'espace ni les matériaux suffisants. J'essayerai seulement, en fournissant quelques notions générales, de suppléer à ce qu'a d'obscur à cet égard le livre de Sahagun.

Le calendrier mexicain était basé sur l'année tropique de 365 jours. Ces jours étaient répartis d'une manière égale entre 18 mois de 20 jours chacun et l'on ajoutait 5 jours complémentaires appelés *nemontemi*. Le vulgaire regardait ces 5 derniers jours comme néfastes et les appelait vains, inutiles, malheureux; je crois qu'il est permis d'expliquer scientifiquement la signification du terme *nemontemi* sous lequel on désignait ces 5 jours tous ensemble. Le mot veut dire insuffisant, qui ne remplit pas; en effet, ces jours ne peuvent compléter l'année solaire qui, en dehors des 365 jours, compte 5 h. 48′ et 50″. Cette interprétation s'appuie non seulement sur l'étymologie même du mot, mais encore sur les connaissances astronomiques des anciens Mexicains puisqu'ils savaient tenir très exactement compte de la différence existant entre l'année commune et l'année solaire.

Les Aztèques avaient deux cycles, l'un de 52 ans désigné par le mot *xiuhmolpilli*, ligature des années, et l'autre dont l'étendue était double ou de 104 ans. On appelait cette seconde période *ce ueuetiliztli*, un grand âge, une vieillesse entière. Sahagun a prétendu que tous les 4 ans les Mexicains ajoutaient un jour de plus et avaient 6 *nemontemi* au lieu de 5. Rien ne semble justifier cette opinion et Gama la contredit en opposant un système de compensation plus rationnel à mon avis. Il dit qu'en raison de l'excédant de l'année tropique, 5 h. 48′ 50″ sur les 365 jours de l'année commune, on ajoutait 12 jours 1/2 au bout de la période de 52 ans soit 25 jours après la grande période de 104 ans. Mais comme, au bout de ce temps, il y avait encore excédant de 4 h. 38′ 40″, on admettait un jour de plus au bout de 5 périodes et de 18 ans, c'est-à-dire après un espace de 538 ans. Ainsi se complétait exactement l'année commune par rapport à l'année solaire. La période de 104 ans était donc une période purement astronomique.

Le cycle de 52 ans, qui concordait avec la période lunaire, était surtout chronologique, ou, pour parler plus exactement, servait à fixer les dates et à se reconnaître dans les grands faits historiques et les événements ordinaires de la vie. Cette période se divisait en quatre groupes égaux de 13 ans, auxquels on donnait le nom de *tlalpilli* ou poignée et que quel-

ques écrivains ont improprement appelés *indictions*. Quatre signes et par conséquent quatre termes unis aux 13 premiers adjectifs numéraux suffisaient pour désigner ces cinquante-deux années. Ces mots étaient : *tochtli*, lapin, *acatl*, roseau, *tecpatl*, silex, et *calli*, maison. Plusieurs auteurs ont pensé que ce nombre quatre était sacré et avait été déterminé par le culte rendu aux quatre principales divinités. Je crois qu'il serait plus simple de voir dans les trois premiers signes la représentation des trois règnes de la nature et pour le dernier l'indication du séjour même de l'homme, sa demeure sur la terre (*calli*). Quoi qu'il en soit, ces termes se succédaient de 4 en 4, de manière que chaque groupe de 13 ans commençait et finissait par le même mot. Voici le tableau de cette succession telle qu'elle a été indiquée, en note et en français, à la fin du VII[e] livre, page 494. Le lecteur sera peut-être bien aise de la trouver ici en *nahuatl* :

Ce	tochtli.	— acatl.	— tecpatl.	— calli.
Ome	acatl.	— tecpatl.	— calli.	— tochtli.
Yei	tecpatl.	— calli.	— tochtli.	— acatl.
Nahui	calli.	— tochtli.	— acatl.	— tecpatl.
Macuilli	tochtli.	— acatl.	— tecpatl.	— calli.
Chicuacce	acatl.	— tecpatl.	— calli.	— tochtli.
Chicome	tecpatl.	— calli.	— tochtli.	— acatl.
Chicuei	calli.	— tochtli.	— acatl.	— tecpatl.
Chicunahui.	tochtli.	— acatl.	— tecpatl.	— calli.
Matlactli.	acatl.	— tecpatl.	— calli.	— tochtli.
Matlactli occ	tecpatl.	— calli.	— tochtli.	— acatl.
Matlactli omome	calli.	— tochtli.	— acatl.	— tecpatl.
Matlactli omei	tochtli.	— acatl.	— tecpatl.	— calli.

On remarquera :

1° Que chaque terme reparaît constamment dans le même ordre, de manière à former quatre séries très faciles à retenir : 1, 5, 9, 13; — 4, 8, 12 ; — 3, 7, 11 ; — 2, 6, 10.

2° Que l'ordre des séries, par rapport aux 4 groupes de la période, commence au même rang que les termes occupent entre eux. Ainsi *tecpatl* étant le 3[e] terme ouvre ses séries au 3[e] groupe et continu par le 4[e], le 1[er] et le 2[e] groupe.

3° Que les chiffres du premier groupe indiquent précisément les 13 premières années de la période et que les chiffres des 2[e], 3[e] et 4[e] groupes désignent les années de 14 à 26, de 27 à 39 et de 40 à 52. Il suffira donc, pour connaître en quelle année de la période tombe une date quelconque, d'ajouter au chiffre de cette date 13, 26 ou 39 suivant que cette date appartient au 2[e], au 3[e] ou au 4[e] groupe. Je prends 9 *acatl*; cette date étant de la 1[re] série du terme *acatl* doit se trouver dans le 2[e] groupe, on

n'aura donc qu'à ajouter 13 à 9 et l'on aura 22, c'est-à-dire que la date 9 *acatl* est la 22e année de la période. — Autres exemples : 6 *calli*, qui est de la 4e série du terme *calli*, appartient au 3e groupe ; si l'on ajoute à 6 le nombre 26 on aura la 32e année de la période ; tandis que 13 *calli* appartenant au 4e groupe sera la 52e ou dernière année du cycle.

Je ne puis m'empêcher d'appeler ici l'attention des lecteurs sur un point important de la chronologie. En donnant la suite des souverains de *Tenochtitlan*, *Tlatelulco*, *Tetzcuco* et *Uexotla*, Sahagun a indiqué la durée respective de leur règne. Pour les rois de *Tenochtitlan* en particulier, ses calculs diffèrent peu de ceux qui sont dans les annales de *Chimalpahin ;* mais il n'en est pas de même quand il s'agit des souverains de *Tlatelulco*. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Sahagun assigne à *Quaquapitzahuac* 60 ans de règne, tandis que Chimalpahin porte 40 ans. Si l'on consultait à cet égard les auteurs espagnols, Carlos de Siguenza, Henri Martinez, Juan de Torquemada et autres, on constaterait bien des différences encore non seulement pour les princes de *Tlatelulco*, mais pour les monarques des divers États indiens. Il faut en conclure qu'un travail sérieux est à faire sur la chronologie mexicaine, soit pour en préciser les époques, soit pour établir sa concordance avec notre chronologie. Les annales de Chimalpahin, qui ont été écrites d'après les mappes chronologiques ou tableaux figuratifs des anciens Mexicains, seraient pour ce travail d'un puissant secours.

Le cycle mexicain commençait en l'année 1 *tochtli*, 1 *lapin*, et c'était la 2e année, 2 *acatl* ou 2 *roseau*, date de la naissance du grand dieu *Uitzilopochtli*, qu'avait lieu seulement la cérémonie du renouvellement du feu. Les ministres, réunis au sommet d'une montagne, allumaient le feu nouveau à l'aide d'un instrument nommé *tlequauitl* ou bois à feu. C'était alors qu'avait lieu aussi la ligature des années. Peut-être consacrait-on l'année précédente, 1 *tochtli*, à réunir sur des peintures les grands faits du cycle. On comptait par ligatures en les rapprochant de tel on tel événement important. Ainsi, Chimalpahin nous apprend qu'en 1507 les Mexicains avaient lié leurs années pour la quatrième fois depuis la fondation de *Tenochtitlan* et pour la neuvième fois depuis l'époque de leur départ de *Aztlan Chicomoztoc*. L'événement rappelé n'était jamais pris pour point de départ, car il pouvait se faire qu'il se trouvât au milieu même d'une période, ainsi qu'il arrive pour les deux faits saillants que j'ai choisis : la fondation de *Tenochtitlan* et le départ des Mexicains de *Chicomoztoc*. Ils sont l'un et l'autre au milieu de 2 cycles, c'est-à-dire en

1525 et en 1065. Évidemment, il se présente là deux grands problèmes à résoudre. Pourquoi les ligatures avaient-elles lieu en l'année 2 *acatl*? Est-ce la naissance de *Uitzilopochtli* qui avait servi à déterminer cet usage? Est-ce le résultat d'une réforme du calendrier civil qui n'aurait pas tenu compte des institutions religieuses et aurait fait commencer le cycle en l'année 1 *tochtli*? Où bien faut-il n'y voir, comme je l'ai dit, qu'une



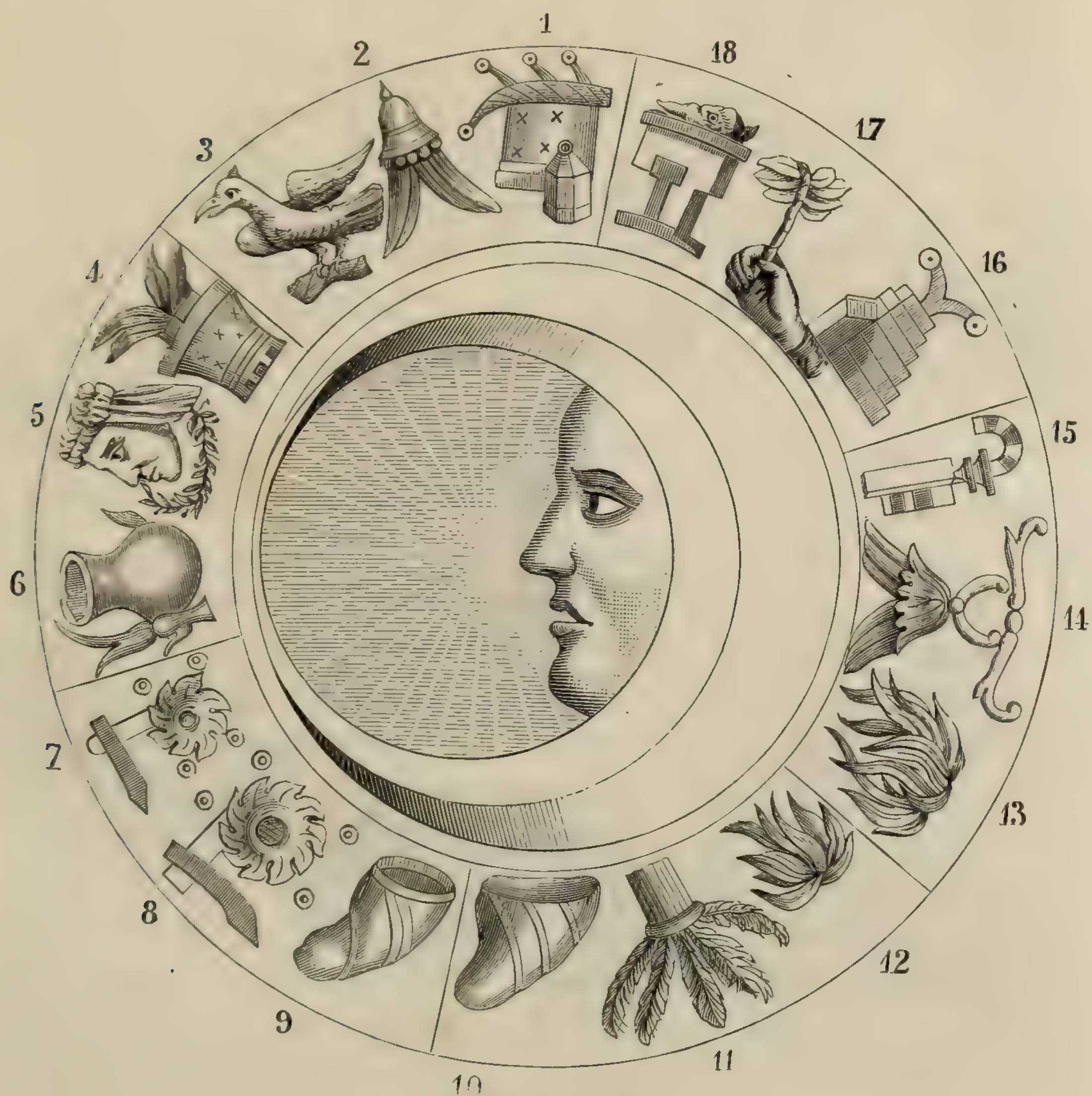
CYCLE MEXICAIN.

mesure d'ordre pour donner le temps de colliger et peindre les grands traits de l'histoire nationale?

Enfin, à quelle époque peut-on rapporter l'ère mexicaine et quel est son véritable point de départ? Ce second problème n'est pas moins embarrassant que le premier auquel il paraît, d'ailleurs, être intimement lié; mais je crois que toutes ces difficultés jugées insurmontables aujourd'hui pour-

ront être levées quand on aura soigneusement rassemblé, publié et interprété les divers documents originaux relatifs à l'antique civilisation mexicaine.

Sahagun n'a nullement abordé ces importantes questions, soit qu'elles ne lui fussent point venues dans la pensée, soit que les Indiens chargés de l'instruire aient évité ou refusé de lui donner des explications à cet



ANNÉE MEXICAINE.

égard. Peut-être aussi le pieux franciscain avait-il considéré ces faits comme étant en dehors du cadre qu'il s'était tracé.

Le cycle mexicain était figuré par un cercle ayant au centre l'image du soleil et autour duquel étaient représentés, de droite à gauche, les quatre caractères des années se reproduisant treize fois, dans le même ordre jusqu'à la fin de la période. Le cercle était divisé par quarts, et chacun

d'eux contenait une treizaine ou groupe de 13 années, appelé *tlalpilli*. Un serpent, entourant ce cercle, semblait embrasser l'horizon entier et figurait à l'aide de quatre anneaux les points cardinaux.

L'année était également représentée par un cercle dont le centre portait l'image de la lune et qui était divisé en 18 parties. C'était les cases des figures des 18 mois nommés : *Atlacaualco*, *tlacaxipeualiztli*, *toçoz-*



MOIS MEXICAIN.

tontli, *uei toçoztli*, *toxcatl*, *etzalqualiztli*, *tecuilhuitontli*, *uei tecuilhuitl*, *tlaxochimaco*, *xocohuetzi*, *ochpaniztli*, *teotleco*, *tepeilhuitl*, *quecholli*, *panquetzaliztli*, *atemoztli*, *tititl* et *izcalli*. On donnait à ce cercle le nom de *xiuhtlapoalli*, c'est-à-dire compte de l'année.

Enfin, le mois était figuré par un cercle divisé en 20 parties dans lesquelles étaient peintes les figures des jours : *cipactli*, *ecatl*, *calli*, *cuetzpalin*, *coatl*, *miquiztli*, *maçatl*, *tochtli*, *atl*, *itzcuintli*, *oçomatli*, *mali-*

nalli, *acatl*, *ocelotl*, *quauhtli*, *cozcaquauhtli*, *ollin*, *tecpatl*, *quiauitl*, et *xochitl*. Ce cercle s'appelait *metztlapoalli* « compte de la lune. » Au centre était l'image d'un drapeau ; c'est la même figure servant à représenter le 15ᵉ mois *panquetzaliztli*, durant lequel avait lieu la fête principale en l'honneur de *Uitzilopochtli*.

A propos de ces signes des jours, il y a lieu de faire quelques remarques. Les quatre caractères des années, *calli*, *tochtli*,*acatl* et *tecpatl*, étaient reproduits d'une façon spéciale dans cette image du mois. Ils y revenaient tous les cinq jours dans le même ordre et servaient à indiquer la période quinaire, que Sahagun a appelée semaine, et au bout de laquelle se tenaient les marchés. Il ne sera pas hors de propos de dire ici que tous les quatre mois, c'est-à-dire dans l'intervalle de 80 jours, avait lieu dans les tribunaux une audience générale que l'on nommait *nappapoallatolli* « quatre fois vingt paroles. » On voit par là combien les Mexicains étaient pratiques et s'attachaient à rendre facile la connaissance des usages parmi eux.

Les dénominations des jours étaient les mêmes que celles qui étaient employées dans l'astrologie judiciaire et dont nous avons dressé un tableau, page 292. Cela s'explique par le caractère religieux que les Indiens donnaient à leur art divinatoire ou genethliaque ; aussi le calendrier était communément appelé *tonalamatl*, livre des naissances, et l'astrologue *tonalpouhqui*, compteur des naissances. Comme au bout de 13 mois ou 260 jours les mêmes signes revenaient, les Mexicains avaient imaginé, pour éviter toute confusion, d'accompagner ces signes de 9 autres termes qui formaient à leur tour une période se répétant 40 fois durant les 18 mois ou les 360 jours. Mais ils étaient compris 28 fois plus 8 jours durant les 260 jours, de telle sorte que cette dernière période reprenait avec le dernier terme des 9 noms. Il n'en fallait pas davantage pour produire des différences et permettre de distinguer les jours portant les mêmes noms. Les cinq jours complémentaires ou *nemontemi* ne recevaient pas ces noms nouveaux.

Le jour était divisé en 4 grandes parties :

Le matin, *iquiça tonatiuh*, c'est-à-dire le lever du soleil ;

Midi, *nepantla tonatiuh*, ou milieu de la course du soleil ;

Le soir, *onaqui tonatiuh*, ou le coucher du soleil ;

Et minuit, *yohualnepantla*, ou milieu (*nepantla*) de la nuit (*yoalli* ou *yohualli*).

On calculait les *heures* de la nuit par l'observation des étoiles, et les ministres des temples avaient soin, à des intervalles réguliers, de souffler

dans leurs conques pour avertir le peuple et de marquer, par des sonneries spéciales, certaines périodes de la nuit.

La comparaison de la période solaire et de la période lunaire donne les résultats suivants : La première contient 28 treizaines de jours, plus un jour qui donne en plus 4 treizaines dans le cycle entier, ce qui fait en tout 1460 treizaines ou 18,980 jours.

La période lunaire a 20 treizaines ou 260 jours et se termine pour la 1re année du cycle à la fin du 13e mois *tepeilhuitl ;* il fallait 73 périodes lunaires pour accomplir le cycle entier de 52 ans et c'est au bout de ce temps que les deux calendriers reprenaient dans le même ordre. Je me demande s'il ne faut pas voir dans l'instant de cette coïncidence l'origine de la cérémonie solennelle par laquelle on *liait* les années. C'était, en effet, la ligature des deux périodes solaire et lunaire.

Tel est l'ensemble du calendrier mexicain. Il atteste chez les Indiens une connaissance assez complète de l'astronomie. Seulement cette science paraît avoir été inséparable de l'astrologie judiciaire dont faisaient usage les ministres de la religion pour mieux en imposer au vulgaire. D'ailleurs, les souverains eux-mêmes croyaient à l'art divinatoire ; ainsi Sahagun dit parfaitement qu'au moment de l'arrivée des Espagnols, le monarque *Moteuhçoma II* fit consulter les devins et que sur leur réponse il fut convaincu de la fin de son règne et de l'empire mexicain.

S'il est un livre dans l'histoire de Sahagun qui doive frapper le moraliste et le philosophe, c'est bien le sixième livre dans lequel sont réunis un grand nombre de discours ou exhortations. Ces harangues faisaient partie de l'éducation donnée dans les *calmecac* et les *telpochcalli* aux jeunes gens destinés au culte ou à des fonctions importantes. La traduction en est fort attachante, mais, au point de vue de la langue *nahuatl*, elle laisse peu de choses à y relever. Sahagun a traduit complètement les textes mexicains sans conserver des expressions ou des formes de langage qui aujourd'hui auraient pu offrir un certain intérêt aux philologues.

Il n'en est pas de même de la fin de l'ouvrage qui est relative à l'histoire naturelle et où les termes *nahuatl* peuvent être recueillis en abondance. Toutefois ce n'est le plus souvent qu'une simple nomenclature de mots sans être accompagnés de leur équivalent en espagnol. Les sujets pris dans les trois règnes sont quelquefois décrits, mais d'une façon si incomplète qu'il est impossible de les reconnaître exactement.

Quant au douzième et dernier livre qui est spécialement consacré à l'histoire de la conquête du Mexique, on peut dire aussi qu'il est considérablement restreint et que les événements y sont ramenés aux plus petites

proportions. Sahagun a, d'ailleurs, négligé les faits militaires relatifs au triomphe des Espagnols, et je n'ajouterai rien à ce qu'a dit sur ce point M. Jourdanet, si ce n'est que la langue *nahuatl* a relativement peu de termes à relever dans le récit donné par le moine franciscain.

En résumant ce que l'on vient de lire, il y a peut-être lieu de répéter que Sahagun n'a point voulu évidemment faire une œuvre de science, mais que son livre, tout en s'adressant spécialement aux propagateurs de la foi chrétienne, est éminemment curieux et utile à l'historien, au philosophe, au linguiste, en un mot à tous les hommes d'étude qui concentrent leurs recherches sur les questions d'antiquités mexicaines.

Les deux éditeurs de l'abrégé de Sahagun, Carlos Maria de Bustamante et lord Kingsborough, paraissent avoir eu surtout en vue de reproduire une œuvre si curieuse à tous les égards, sans se soucier des détails d'impression et sans songer à donner au texte une grande correction. Ils présentent sur ce point une telle ressemblance qu'on pourrait presque croire qu'ils ont fait usage de la même copie. L'espagnol y est également entaché d'erreurs et le *nahuatl* offre les plus grandes altérations. Les mêmes expressions, à quelques lignes de distance seulement, y revêtent des formes toutes différentes qu'achèvent de rendre méconnaissables de nombreuses incorrections typographiques. Pourtant l'édition anglaise faite avec plus de soin et avec plus de luxe peut certainement être considérée comme la moins imparfaite des deux ; mais elle est sans notes et n'a pas le moindre travail de critique. Quant à l'édition mexicaine, dont l'auteur était si bien placé pour faire une publication exacte et raisonnée, elle contient les erreurs matérielles les plus graves qui font que l'on confond les termes entre eux ; ce qui devient le sujet de continuels embarras. Ainsi il n'est pas rare de trouver les mots *acatl*, roseau ; *ecatl*, vent ; — *quauitl*, bois ; *quiauitl*, pluie ; — *tochtli*, lapin ; *xochitl*, fleur, etc., écrits l'un pour l'autre. Dans la nomenclature de l'astrologie judiciaire, les termes généralement mal orthographiés ne sont pas toujours dans leur ordre respectif. Au milieu de ces trop nombreuses imperfections, le lecteur, qui est peu versé dans la connaissance de la langue *nahuatl*, est de suite rebuté et se hâte d'abandonner un livre intéressant, mais ardu et trop difficile à parcourir. C'est même ce grave inconvénient qui a pour beaucoup déterminé M. Jourdanet à publier une traduction aussi correcte que possible de l'histoire de Sahagun. Il était convaincu que par là il rendrait un véritable service à la science.

Plus passionné que Kingsborough pour des études qui avaient, d'ailleurs, l'attrait de l'intérêt national, Bustamante s'est cru obligé d'accompagner

son édition de notes et de suppléments ; mais ses essais n'ont pas toujours été heureux. Ils manquent ordinairement d'à-propos, de sobriété et d'utilité réelle.

Parmi les notes les plus remarquables, il faut signaler celle qui est relative aux invocations, discours, harangues, exhortations dont les anciens Mexicains faisaient usage dans toutes les circonstances solennelles de la vie et que Sahagun a reproduits presque entièrement dans le VIe livre de son ouvrage. L'authenticité de ces morceaux d'éloquence ayant été contestée, Bustamante a voulu la défendre et a donné pour argument que ces morceaux, si remarquables par l'élégance de la forme et par la pureté de la morale, ne sauraient être regardés comme étant de pures inventions, attendu qu'il serait difficile ou même impossible de concevoir de pareilles compositions. Il aurait dû ajouter qu'il était parfaitement avéré que ces discours faisaient le fond de l'éducation de la jeunesse mexicaine et que beaucoup d'écrivains recommandables, contemporains de la conquête, se seraient certainement dispensés de les recueillir s'ils avaient un instant douté de leur authenticité.

La note qui est insérée vers la fin du XIe livre n'a point d'autre but que celui de faire connaître les effets de la grande éruption du volcan de Tuxpan, en 1793, dont la détonation fut entendue à plus de cent lieues. Un peu plus loin, à propos du culte de *Tonantzin*, Bustamante parle de l'apparition de Notre-Dame de Guadalupe, en raison de l'apologie qu'en avait faite quelques années auparavant (1820) D. José Maria Guridi Alcocer. Il en prend occasion pour affirmer sa foi et recommander le respect d'un culte auquel il était fortement attaché.

Si ces réflexions de Bustamante se rapportent plus ou moins directement au sujet, il faut reconnaître que les annotations jointes au XIIe livre sont écrites avec plus de discernement et ont le mérite d'être le plus souvent utiles.

Les suppléments doivent fixer davantage l'attention. L'un d'eux surtout mérite une mention spéciale. Il a trait à l'opinion plus que contestable de la prédication de l'Évangile en Amérique avant l'arrivée des Espagnols. On sait que cette opinion est fondée sur ce que les soldats de Cortès furent frappés de trouver au Mexique des usages civils et religieux à peu près semblables à certaines pratiques suivies parmi les chrétiens. Sahagun a semblé partager lui-même cette opinion et en a parlé d'une manière assez claire, notamment dans deux passages de son livre, p. 17 et 791.

Bustamante trouvant sans doute que cette assertion n'était pas suffisamment développée et craignant que le lecteur n'eût de la peine à suivre Saha-

gun, a reproduit une grande partie de la dissertation écrite sur la matière par D. Servando Teresa de Mier.

Après avoir établi que les Espagnols trouvèrent des croix en arrivant au Mexique, que les indigènes pratiquaient le baptême et qu'ils croyaient à la trinité, à la confession, à la pénitence, etc., l'auteur nomme, parmi les principaux missionnaires qui ont fait des recherches à ce sujet, Fr. Diego Duran, le P. Acosta, Dávila Padilla, Juan de Torquemada, Betancurt, Garcia, Antonio Calancha, Solórzano, Alonzo Ramos, Rivadeneira, Carlos de Siguenza y Góngora, Becerra Tanco, Boturini et Veytia. Après cela, il étudie *Quetzalcoatl* dont il fait une personnification de saint Thomas. L'expression *coatl*, serpent, rappelle le sens du nom de Thomas, qui veut dire aussi « abîme d'eau extrêmement profonde. » Il rapproche cette signification d'une ancienne tradition qui prétendait que, si l'on démolissait le temple de *Quetzalcoatl* à *Cholollan*, il en sortirait des flots immenses qui inonderaient tout le pays. Le doute n'est donc pas permis à l'égard de cette identification ; la seule difficulté consiste à préciser l'époque de l'arrivée de saint Thomas. Or, Mier n'essaye nullement de l'établir.

Il continue en faisant remarquer que *Quetzalcoatl* institua des religieuses soumises aux vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Ses vêtements étaient ceux des prêtres de l'Orient. Les souverains de Mexico étaient oints avec de l'huile, etc., etc.... Tout cela prouve que la religion du Christ fut apportée en Amérique avant l'arrivée des Espagnols. « Mais comment, se dit Mier, les Mexicains ont-ils pu abandonner les saines doctrines du christianisme et tomber dans l'idolâtrie? C'est, ajoute-t-il, par une fausse interprétation des signes de leur écriture hiéroglyphique. Ainsi *Quetzalcoatl* représenté buvant du sang et mangeant un enfant, vient de la croyance des chrétiens en l'Eucharistie ; c'est pourquoi les Mexicains hésitèrent un instant à admettre que Cortès fût *Quetzalcoatl*, parce que l'on disait que les Espagnols ne buvaient pas de sang et ne mangeaient pas d'enfants ; le voyage des Mexicains dans l'Anahuac est identiquement le même que celui des Israélites dans le désert ; le mot *ipalnemoani* « Celui par qui nous vivons » est la traduction de la phrase de saint Paul : « *In quo vivimus, movemur et sumus* », etc., etc.... Il est inutile de relever tous les rapprochements de ce genre et de chercher surtout à combattre les hypothèses auxquelles ils ont donné lieu. Le lecteur a déjà compris qu'elles ne reposent que sur des données incertaines et sur des appréciations non de faits, mais de fables grossières.

Je ne ferai que glisser sur le supplément relatif à l'histoire du monarque *Moteuhçoma II*, dit *Xocoyotzin* ou le Jeune, tirée en majeure partie

des œuvres de l'historien Fernando de Alvarado *Tezozomoc*, ainsi que sur ceux qui contiennent la liste des souverains toltèques et des souverains chichimèques du royaume d'*Acolhuacan*. Ils renferment tous des détails intéressants et utiles.

Enfin, je terminerai cette analyse en signalant un tableau placé à la fin du XI[e] livre, dans lequel est indiquée la synonymie des plantes ; malheureusement il mentionne à peine 90 espèces, alors que Sahagun en a donné un si grand nombre, et l'on constate encore, dans ce travail de Bustamante, des fautes très grossières.

En présence de tant d'irrégularités, notre tâche, afin de donner une bonne édition, était extrêmement difficile. Pour moi, en particulier, j'ai dû m'astreindre à un travail long et minutieux qui a consisté d'abord à faire le relevé de tous les termes *nahuatl*, puis à déterminer l'orthographe de chacun d'eux, à l'aide de la comparaison. Lorsque les mots étaient connus ou indiqués sur les vocabulaires, la difficulté était moins grande, mais elle devenait extrême quand il s'agissait d'expressions employées par Sahagun seul. On sait, d'ailleurs, que, dans la traduction phonétique de la langue *nahuatl*, les Espagnols avaient adopté une orthographe composée au moyen de leurs caractères alphabétiques. Cette méthode étant un calque imparfait ne pouvait établir rien de fixe ; aussi chaque auteur avait-il à peu près son orthographe, surtout quand il s'agissait de reproduire certains sons difficiles à percevoir ou à rendre. Ainsi, l'emploi des voyelles *a* ou *e*, *e* ou *i*, *o* ou *u* l'une pour l'autre est extrêmement fréquent ; le redoublement de *l* est préféré par certains écrivains qui mettent *cuetzpallin*, *totollin*, tandis que d'autres écrivent *cuetzpalin*, *totolin;* la nasale finale est souvent supprimée : *michi* pour *michin*, poisson; *Tlaxcala*, pour *Tlaxcalan ;* etc.

Au milieu de ces divergences qui existent dans les deux éditions de Sahagun, j'ai essayé d'apporter le plus possible de l'uniformité, sans oser affirmer que je sois arrivé à une perfection absolue à cet égard. Quelques mots empruntés par les Espagnols au langage des îles et donnés par Sahagun ont été conservés. J'en signalerai trois : *areyto*, *maguey* et *coa*, qui reviennent fréquemment, les deux premiers surtout, et qu'il eût été fort difficile de remplacer sans s'exposer à être long et obscur [1].

1. On trouverait bien d'autres termes tirés des îles, tels que *cacique*, *jenequen* ou *jeniquen*, *maïs*, etc. ; mais nous renvoyons pour cela le lecteur au *Diccionario provincial casi-razonado de vozes cubanas por el auditor hon° de Marina, D. Esteban Pichardo, Habana*, 1862. On y lira en particulier pour le mot *areyto* : « Segun Pedro Mártir y Oviedo, eran las rimas ó romances que cantaban los naturales de esta isla, segun Las Casas, sus fiestas y danzas. »

Quant aux notes, je les ai restreintes autant que possible à tout ce qui touche à la linguistique. J'ai eu soin d'expliquer les mots *nahuatl*, en indiquant leur signification, leur composition et leurs racines. A la suite de ce travail que je me suis imposé avant toutes choses, j'ai donné quelquefois des notions historiques ou géographiques en évitant de produire des explications incertaines ou peu intéressantes. Souvent j'ai mentionné les mots tirés de la langue *nahuatl* et que les Mexicains ont adoptés aujourd'hui en leur donnant une contexture espagnole. J'ai indiqué ces emprunts par la simple expression *en espagnol*, comme dans cet exemple : *ayacotli* ou *ayecotli*, haricot, en espagnol ayacote.

Enfin, j'ai dressé une table alphabétique des mots *nahuatl* employés dans le livre de Sahagun ; j'ai pensé qu'elle pourrait être d'un grand secours pour les personnes qui voudraient faire une étude spéciale de la langue des anciens Mexicains. Cette table ne porte que le mot *nahuatl* suivi de la pagination où le lecteur doit trouver les explications nécessaires, soit dans le texte, soit dans les notes. Si la pagination est quelquefois multiple, c'est pour les cas où le sens du mot est différent en plusieurs endroits. Il y a lieu de remarquer que les lettres *c* et *ç*, et *i* et *y* ne forment que deux groupes, au lieu de quatre, et sont mises au rang qu'occupent dans l'alphabet les lettres *c* et *i*.

Il résulte de cette étude générale que Sahagun a composé une œuvre instructive, originale, mais que ses interprètes auront l'insigne privilège de s'être donné beaucoup de peine sans que le lecteur puisse leur en tenir exactement compte. Ils n'auront guère sans doute d'autre récompense que la satisfaction d'avoir consciencieusement rempli leur tâche.

1er juin 1880.

R. Siméon.

NOTA

La signature de Fray Bernardino de Sahagun, que nous donnons ici, de même que celles de Fray Toribio de Motolinia et de Bernal Diaz del Castillo, reproduites précédemment, a été prise sur la collection espagnole publiée par les soins du *Ministerio de Fomento*, de Madrid, sous le titre de *Cartas de Indias* (1877).

Le choix de ces trois signatures, parmi tant d'autres que cet estimable ouvrage renferme, n'a pas été dicté par le hasard. Celle de notre auteur d'abord nous était bien naturellement inspirée par l'ouvrage même dont nous donnons ici la version.

Celle de Fray Toribio Motolinia a été destinée par nous à prouver que le moine de Benavente avait indubitablement fait usage comme signature du nom de *Motolinia*, dont l'origine a été précédemment expliquée dans notre introduction.

Quant à la signature de Bernal Diaz del Castillo, il était naturel que l'un de nous, qui ne l'avait pas eue à sa disposition quand il publia sa traduction de la Chronique de cet auteur, fût pris du désir de la faire figurer dans le présent livre. Il avait pour cela non seulement ses bien naturelles sympathies pour le vieux chroniqueur, mais une autre raison encore : celle de dissiper la croyance de ceux qui pensent avec un auteur anglais que cet historien de la conquête s'appelait *Diez* et non pas *Diaz*. La double signature que nous avons donnée dit bien clairement Bernal Diaz del Castillo. Elle est prise sur deux lettres écrites, de Guatemala, au roi d'Espagne en 1552 et 1558.

Les signatures de Fray Toribio de Motolinia et de Fray Bernardino de Sahagun sont de l'année 1552. Nous avons eu sous les yeux un manuscrit de Sahagun écrit vingt années plus tard. Sa signature était parfaitement en rapport avec ce qu'il dit dans la préface du présent ouvrage, car elle indique qu'à cette époque ce vénérable auteur souffrait d'un tremblement notable de la main droite, indisposition qui n'existait évidemment pas en 1552, année de la présente signature.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Tous les auteurs s'efforcent de donner le plus d'autorité possible à ce qu'ils écrivent. Les uns s'appuient, pour y parvenir, sur des témoins dignes de foi; d'autres en appellent à des écrivains antérieurs dont le crédit passe pour irrécusable; quelques-uns, enfin, demandent leur force aux Saintes Écritures. Quant à moi, j'ai été privé de tous ces secours pour donner de l'autorité aux douze livres, dont mes écrits se composent, et je n'ai d'autre ressource, pour leur mériter quelque crédit, que de faire ici l'aveu du soin que j'ai pris et des démarches auxquelles je me suis livré pour assurer toute garantie de vérité à ce que mon œuvre renferme. Ainsi que je l'ai dit dans un autre prologue [1], c'est pour obéir aux ordres de mon *prelado mayor* que j'ai dû décrire en langue mexicaine ce qui me paraîtrait devoir être le plus utile au dogme, à la pratique et à la durée du christianisme parmi les natifs de la Nouvelle-Espagne, et qui serait, en même temps, le plus propre à servir d'appui aux ministres et collaborateurs qui sont chargés de les instruire. Aussitôt ces ordres reçus, je fis, en langue castillane, une note de toutes les matières dont j'aurais à traiter dans mes douze livres, dans les apostilles qui les accompagnent, et dans les cantiques qui les suivent. Je posai ces premiers jalons dans le village de *Tepepulco* [2] dépendant de la province d'*Aculhuacan* [3] ou Tetzcuco. Voici, du reste, comment je procédai.

Je fis assembler les principaux personnages du lieu autour du ca-

1. Sahagun fait figurer en tête du deuxième livre de son manuscrit, en qualité de *prologue*, ce que nous plaçons ici-même avec le titre de *préface* de l'ouvrage entier. Les explications qu'on y lit justifient pleinement cette conduite. En l'adoptant, du reste, nous ne faisons qu'imiter l'éditeur Bustamante qui en a eu la pensée et l'a exécutée avant nous.

2. Lieu situé au N.-E. de Tetzcuco, sur les hauteurs qui dominent la vallée de l'Anahuac; de là son nom « sur la grosse montagne », de l'augmentatif *tepepol*, mont élevé, uni à la postposition *co*, qui sert de suffixe à beaucoup de noms de lieu. Plus loin, Sahagun indique une élévation dans le lac de Tetzcuco, appelée aussi *Tepepulco*. Voy. ci-après, livre II, chap. XX.

3. Plusieurs localités ont porté le nom de *Colhuacan* ou *Culhuacan* qui, littéralement, signifie : « pays où il y a des aïeux, ou des choses courbes »; *Acolhuacan*, formé de *atl*, eau, et de *Colhuacan*, désignerait ici le *Colhuacan* du bord de l'eau; *Uei Colhuacan*, c'est-à-dire grand *Colhuacan*, que l'on place en Californie, est le lieu d'où seraient venues les tribus aztèques.

cique qui s'appelait Diego de Mendoza, vieillard considérable, très habile et rempli d'expérience dans les choses qui touchaient à l'administration, à la guerre, à la politique et même au culte des idoles. J'exposai devant eux ce que je me proposais de faire et je les priai de me fournir quelques personnes intelligentes et d'expérience avec lesquelles je pusse entrer en communication, et qui fussent aptes à me satisfaire en tout ce que je pourrais leur demander. Il me fut répondu qu'ils parleraient entre eux de ma demande, et que la réponse me serait donnée le jour suivant. Cela dit, ces personnages prirent congé de moi. Ils revinrent le lendemain et, après une conférence à laquelle ils donnèrent tout l'apparat qui est dans leurs habitudes, ils me nommèrent dix ou douze vieillards recommandables, ajoutant que je pouvais entrer en communication avec eux, et que très certainement ils m'instruiraient sur tout ce qui leur serait demandé. Là se trouvaient aussi quatre hommes instruits dans les lettres latines, auxquels moi-même, quelques années auparavant, j'avais donné des leçons de grammaire, à *Tlatelolco*[1], dans le collège de Santa Cruz. Pendant deux ans je m'abouchai souvent avec ces personnages et ces grammairiens, en suivant l'ordre que j'avais marqué dans mes notes. Ils me dessinèrent en couleurs ce qui faisait le sujet de nos (explications (car c'est ainsi qu'ils en usaient autrefois), et les grammairiens s'expliquèrent en leur langue, en écrivant au-dessous de la peinture. Je possède encore tous ces manuscrits originaux. Ce fut en ce même temps que je dictai les apostilles et les cantiques; les lettrés les écrivirent dans le village même de *Tepepulco*.

Lorsque je me présentai au Chapitre où le père Francisco Toral, aux ordres duquel j'obéissais, accomplissait son *hebdomade*, on mit fin à ma résidence de *Tepepulco*, d'où j'emportai tous mes écrits. Je fus vivre à Santiago de *Tlatelolco*. Là, réunissant de nouveau les personnages principaux, je leur parlai de mes travaux et je les priai de me signaler les plus habiles du lieu pour que je pusse parler avec eux et leur soumettre ce que j'avais déjà rédigé à *Tepepulco*. Le gouverneur et les alcades me nommèrent huit ou dix Indiens fort instruits dans leur langue et en tout ce qui concernait les choses anciennes

1. *Tlatelolco* ou *Tlatilulco*, quartier N.-O. de la ville de *Tenochtitlan* ou Mexico, était le centre du commerce; aussi fait on dériver son nom de *tlatelli*, tréteau, banc de vente, ou bien encore de *tlatia*, brûler, parce que ce lieu aurait été réservé à la combustion des cadavres. Torquemada dit que de son temps on y pendait les malfaiteurs (*Mon. indiana*, liv. III, chap. XXIV). Les commerçants, formant une noblesse puissante et redoutable, constituèrent à *Tlatelolco*, une souveraineté qui, de 1379 à 1473, compta 4 princes : *Quaquauhpitzauac*, *Tlacateotl*, *Quauhtlatohuatzin* et *Moquihuix*. Ce fut le monarque mexicain *Axayacatl* qui soumit *Tlatelolco*. On trouvera plus loin une notice sommaire du règne de ces princes. Voy. Livre VIII.

de leur pays. Je leur adjoignis quatre ou cinq collégiens qui parlaient les trois langues, et, pendant plus d'une année, nous enfermant dans le collège, nous modifiâmes ce que j'avais déjà écrit à *Tepepulco* et nous en fîmes une nouvelle copie, d'une fort mauvaise écriture, parce que nous travaillâmes avec beaucoup de hâte. Celui qui se fit le plus remarquer par sa collaboration dans cette enquête, ce fut Martin Jacobita, qui était alors recteur du collège et domicilié à *Tlatelolco*, dans le faubourg de Santa-Anna. Cela étant fait, je fus résider à San-Francisco de Mexico en compagnie de mes manuscrits. Là, pendant trois ans, je m'occupai seul à les reviser et à y faire mes corrections, prenant soin de les partager en douze livres, et chacun des livres en chapitres et paragraphes. Après cela, le père Fr. Miguel Navarro étant provincial et le Père Fr. Diego de Mendoza général de notre ordre à Mexico, mes douze livres furent mis au net et copiés, avec une excellente écriture, sous le patronage de mes supérieurs. L'apostille et les cantiques furent également corrigés et bien transcrits. Nous fîmes un petit traité de langue mexicaine auquel nous donnâmes pour appendice un vocabulaire. Les Mexicains prirent soin de corriger et d'ajouter différentes choses à mes douze livres, tandis qu'on s'occupait de les mettre au net. Il en résulte que le premier crible par lequel mon travail passa fut celui de *Tepepulco*, le second celui de *Tlatelolco;* celui de Mexico fut le troisième, et pour eux tous, des collégiens experts dans la grammaire furent mes collaborateurs. Le principal et le plus docte d'entre eux fut Antonio Valeriano, habitant d'*Azcaputzalco*[1], ainsi qu'Alonso Vegerano, domicilié à *Quauhtitlan*[2], qui n'avait guère moins de valeur que le précédent; un autre encore fut Martin Jacobita, dont j'ai déjà parlé plus haut, auquel il convient d'ajouter Pedro de San Buenaventura, habitant de *Quauhtitlan* : tous très experts dans les trois langues latine, espagnole et indienne. Les copistes qui fournirent leur bonne écriture pour mettre mon travail au net furent Diego Degrado, habitant du faubourg de San-Martin, et Mateo Severino, domicilié à *Xochimilco*[3] près d'Ulliac.

Quand ce travail fut fini, grâce à la protection des Pères que j'ai nommés plus haut, et qu'on y eut dépensé une somme d'or assez ronde, l'auteur pria le Père commissaire, Fr. Francisco de Rivera, qu'il fût pourvu à ce que trois ou quatre moines, choisis dans le chapitre provincial qui se tenait près de là, donnassent leur avis sur

1. Ville à l'occident de Mexico aujourd'hui, Escapuzalco. Ce nom vient de *azcaputzalli*, fourmillière, uni à la postposition *co*, dans.

2. « Près du bois », de *quauitl*, bois, et *tlan*, auprès.

3. « Dans le champ de fleurs », ville au S. de Mexico. De *xochitl*, fleur, et *milli*, terre labourée, avec le suffixe *co*, dans.

ces écrits. Ces religieux se présentèrent, en effet, firent leur rapport au définitoire du chapitre et affirmèrent que, d'après leur sentiment, cette œuvre était méritoire et qu'il serait opportun d'en favoriser la conclusion. Quelques-uns des *définiteurs* furent d'avis qu'il était contraire au vœu de pauvreté de dépenser tant d'argent en si belles écritures, et, par suite, il fut ordonné à l'auteur de renvoyer ses copistes, et qu'il eût à tout écrire de sa propre main. Or, comme il était âgé de plus de soixante-dix ans, qu'il tremblait de sa main droite et que l'ordre ci-dessus mentionné ne put être levé, plus de cinq ans se passèrent sans qu'il fût possible de rien écrire. Mais au bout de ce temps, un autre chapitre s'étant formé, le P. Fr. Miguel Navarro en fut élu *Custos custodum* et le P. F. Alonso de Escalona en fut nommé le Provincial. Alors, l'auteur écrivit un sommaire de tous les livres, de tous les chapitres et prologues, disant en abrégé tout ce qui s'y trouvait contenu. Les PP. FF. Miguel Navarro et Geronimo de Mendieta emportèrent ce résumé en Espagne, où l'on sut dès lors ce qui était écrit concernant les choses de ce pays. En même temps le P. provincial enleva à l'auteur les différents livres de son écrit et les fit répandre par toute la province, où plusieurs religieux en prirent connaissance et y donnèrent leur approbation, les tenant pour méritoires et utiles. Après quelques années, le P. F. Miguel Navarro revint du chapitre général avec le titre de commissaire de ces contrées. Sous prétexte de censure et à la demande de l'auteur, il prit soin de recueillir les douze livres de cet écrit et, un an après qu'ils furent de retour, ils rentrèrent enfin au pouvoir de l'auteur. Rien, du reste, ne fut fait à leur propos en ce temps-là, et personne ne prêta son secours pour que les écrits fussent traduits en langue romane, jusqu'à ce que le P. Commissaire général Fr. Rodrigo de Sequera vint dans le pays, vit l'ouvrage, en fut très satisfait, ordonna à l'auteur de le traduire en langue romane et prit toutes les mesures nécessaires pour que cela fût transcrit à nouveau en deux colonnes, mexicaine d'un côté et romane de l'autre, afin de pouvoir les envoyer en Espagne. L'illustrissime S^r. D. Juan de Ovando, président du Conseil des Indes, l'avait ainsi ordonné, parce qu'il avait eu connaissance de cet écrit par le sommaire que le P. Fr. Miguel Navarro avait emporté en Espagne, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Tout cela soit dit pour que l'on comprenne que cette œuvre a été examinée et approuvée par beaucoup de gens, pendant un grand nombre d'années, et qu'il a fallu traverser bien des peines et des déboires pour la mener en l'état où elle se trouve aujourd'hui.

PROLOGUE

DU PREMIER LIVRE DE CETTE HISTOIRE

Le médecin ne saurait faire la juste application d'un remède à son malade s'il ne connaissait d'abord l'humeur et les causes dont la maladie procède; et de même qu'il convient que le médecin possède la connaissance parfaite des remèdes et des maladies pour appliquer justement à chacune de celles-ci ce qui tend à la combattre, de même il est nécessaire que les prédicateurs et les confesseurs, qui sont les vrais médecins des âmes dans leurs souffrances spirituelles, acquièrent l'expérience des maladies spirituelles et des médecines qu'elles réclament. Le prédicateur doit connaître les vices de son pays pour y exercer son zèle, et le confesseur ne doit pas être moins instruit de ces vices, afin de pouvoir en faire la base de ses questions et comprendre ce dont ses pénitents s'accusent chacun dans sa profession. Il importe que les ministres qui s'occupent à convertir ne se limitent pas à dire que, parmi les Indiens, il n'y a pas d'autres péchés que l'ivrognerie, le vol et les plaisirs charnels; car il existe entre eux d'autres fautes plus graves et qui demandent grandement leurs remèdes. Les péchés d'idolâtrie, les rites du paganisme, les augures et les superstitions qui s'y rattachent n'ont pas disparu totalement. Pour prêcher contre ces pratiques et pour connaître si elles existent encore, il est nécessaire de savoir comment les indigènes en usaient au temps de leur idolâtrie. Car, faute d'en avoir pris connaissance, nous leur laissons faire en notre présence bien des choses idolâtres sans les comprendre, et quelques-uns d'entre nous prétendent les excuser en disant que ce sont des enfantillages et des niaiseries. Ils ignorent, en effet, la vraie source d'où ces choses proviennent, et quoique ce soit de l'idolâtrie, les confesseurs n'en demandent jamais compte à leurs pénitents; ils ne savent rien de la langue qui leur servirait à s'en enquérir et ils ne comprendraient d'ailleurs aucunement les

aveux qui leur seraient faits à cet égard. Donc, pour que les ministres de l'Évangile qui succèderont aux premiers venus dans la culture de cette nouvelle vigne du Seigneur n'aient pas lieu de se plaindre de ce que leurs prédécesseurs n'auraient rien fait pour dissiper l'obscurité des choses des indigènes de la Nouvelle-Espagne, moi, Fr. Bernardino de Sahagun, frère profès de N. S. P. saint François de l'Observance, naturel du bourg de *Sahagun en Campos*, j'ai écrit douze livres sur les choses divines ou, pour mieux dire, idolâtres, humaines et naturelles de cette Nouvelle-Espagne, par ordre du Tr. R. P. Fr. Francisco Toral, provincial de cette province du saint Évangile, et plus tard évêque de Campêche et du Yucatan.

Le premier livre traite des dieux et déesses qui étaient adorés des indigènes.

Le second, des fêtes qu'on célébrait en leur honneur.

Le troisième, de l'immortalité de l'âme, des lieux où l'on prétendait que devaient se rendre les esprits en abondonnant leurs corps, et des suffrages et cérémonies funèbres qu'on faisait pour les morts.

Le quatrième livre traite de l'astrologie judiciaire dont ces indigènes faisaient usage pour connaître à l'avance le sort bon ou mauvais de ceux qui naissaient.

Le cinquième traite des augures sur lesquels les Indiens s'appuyaient pour prédire l'avenir.

Le sixième livre parle de la rhétorique et de la philosophie morale en usage parmi les indigènes.

Le septième traite de la philosophie naturelle, dans ce que ces Indiens étaient parvenus à en connaître.

Le huitième livre traite des hauts personnages, de leurs coutumes et de leurs manières de gouverner la chose publique.

Le livre neuvième s'occupe des marchands et des artisans, ainsi que de leurs habitudes.

Le dixième livre traite des vices et des vertus des Indiens et de leur manière de vivre.

Le livre onzième s'occupe des animaux, des oiseaux et des poissons, ainsi que des produits de ce pays : arbres, herbes, fleurs, fruits, métaux, pierres précieuses et bien d'autres minéraux.

Le livre douzième a pour titre: la *Conquête du Mexique*.

Ces douze livres, avec le traité et le vocabulaire qui en forment l'appendice, ont été complètement mis au net dans la présente année de 1569. Il n'a pas encore été possible de les traduire et d'y ajouter les commentaires, au cours de l'ouvrage. J'ignore ce qui pourra être fait l'année prochaine de 1570, attendu que, jusqu'à près de la fin de 1569, il a fallu mettre de côté ce travail, à cause de la défaveur dont

il a eu à souffrir de la part des personnes qui auraient dû le favoriser Mais Notre Révérendissime P. Fr. Rodrigo de Sequera, commissaire général des provinces de cette Nouvelle-Espagne, Guatemala, etc., de l'ordre de N. S. P. saint François de l'Observance, est arrivé dans ce pays. Il a ordonné que tous les douze livres fussent traduits et que le texte espagnol et le mexicain fussent transcrits en bonne écriture. Cet écrit est comparable à un filet de pêcheur, qui serait destiné à faire remonter au grand jour tous les mots de cette langue avec leur signification propre et figurée, tous ses modismes ou ses antiquailles bonnes ou mauvaises. Cela épargnera à d'autres bien des cheveux blancs, puisque ceux qui désireront connaître ces choses et les manières de parler des Mexicains y pourront parvenir avec moins de peine que je n'en ai moi-même en ce moment. Mon travail pourra grandement servir à faire connaître la valeur réelle des Indiens mexicains, ignorée jusqu'à ce jour, parce qu'on a vu tomber sur eux cette même malédiction que Jérémie lança de la part de Dieu contre Juda et Jérusalem lorsqu'il dit, au chapitre v: « Je ferai que vienne contre vous... « j'amènerai contre vous une légion venue de loin, gens robustes et « courageux, de race antique, habiles à la guerre, dont vous ne com- « prendrez pas le langage jamais entendu jusque-là, légion d'hommes « forts et entreprenants, avides de carnage. Ces hommes vous met- « tront en pièces, vous, vos femmes et vos enfants ; ils détruiront tout « ce que vous possédez, et toutes vos villes, et tous vos édifices. »

Tout cela est arrivé à la lettre à ces Indiens avec les Espagnols, puisque tout leur avoir et leurs personnes ont été malmenés et détruits à ce point qu'ils ont perdu jusqu'aux apparences de ce qu'ils furent autrefois. Quoique, en réalité, ces indigènes, si l'on en excepte quelques violences tyranniques, ne le cèdent en rien, dans les pratiques d'une bonne administration, à d'autres nations qui ont la prétention d'y exceller, ils passent pour barbares et pour gens de peu de valeur; ce qui fait qu'il n'a été possible de recueillir, à grand'peine, que fort peu de chose sur ce qui les concerne. Je rendrais cependant un grand service si je pouvais arriver à tout connaître ; car, en ce qui regarde leur ancienneté, on tient pour certain qu'ils habitent depuis plus de deux mille ans ce pays qui s'appelle actuellement la Nouvelle-Espagne. Il ressort en effet de leurs peintures écrites que la fameuse ville qu'ils appelaient *Tullan*[1] fut détruite il y a près de mille ans. Or, avant qu'elle fût fondée, ceux qui l'édifièrent avaient déjà détruit

1. Cette ville, aujourd'hui Tula, située au N. de Mexico, sur le versant extérieur du plateau de l'Anahuac, paraît tirer son nom de *tollin* ou *tullin*, jonc, uni à la postposition *tlan*, c'est-à-dire « près des joncs ».

grand nombre de villes, comme *Tullantzinco*[1], auxquelles ils avaient fait succéder plusieurs établissements remarquables, et l'on peut dire qu'avec le temps qu'ils y passèrent et celui qu'ils employèrent à édifier la ville de *Tullan*, en ajoutant encore la durée de la prospérité de cette cité avant qu'elle fût détruite, il s'écoula probablement plus de mille ans, et il en résulte que ce pays était déjà peuplé au moins cinq cents ans avant l'incarnation de Notre Rédempteur. Cette célèbre et grande ville de *Tullan*, très riche et civilisée, pleine de sages et de braves, eut enfin le sort malheureux de Troie. Les Chololtèques[2] qui s'en échappèrent ont eu quelque chose du caractère des Romains, car, ainsi que ceux-ci edifièrent le Capitole pour s'y fortifier, les Chololtèques élevèrent, de leurs propres mains, ce mamelon qui se trouve près de *Chololan*, que l'on prendrait pour une sierra ou une montagne, et qui est miné en dedans et tout plein de cavernes.

Un grand nombre d'années plus tard, les Mexicains édifièrent la ville de Mexico qui est comme une autre Venise, et ils sont eux-mêmes comparables aux Vénitiens en urbanité et en savoir. Les Tlaxcaltèques[3] semblent mériter d'être comparés aux Carthaginois. On voit encore des restes qui témoignent de la grande antiquité des Indiens, comme à *Tullan*, à *Tullantzinco* et dans les ruines de *Xochicalco*[4], qui se trouvent aux confins de *Quauhnauac*[5]. Presque partout, dans ce pays, se rencontrent des traces et des ruines de grands édifices et d'objets précieux très anciens. C'est, à coup sûr, chose bien admirable que Notre Seigneur Dieu ait caché pendant tant de temps cette sève abondante d'idolâtries si généralement répandues, dont les fruits d'élection sont devenus la proie exclusive du démon, qui les a thésaurisés dans les feux de l'enfer. Je ne puis croire que l'Église de Dieu ne puisse réussir là même où la synagogue de Satan a acquis un si haut degré de prospérité; car saint Paul a dit : « *On verra abonder la grâce où l'on vit abonder le péché.* »

La renommée proclame que la science des indigènes fut considérable. On en verra la preuve au livre dixième, chapitre XXIX, où il est question des premiers hommes qui peuplèrent ce pays. On affirme qu'il y eut parmi eux de grands philosophes et des astrologues, et qu'ils

1. Aujourd'hui Tulanzingo, dans l'État de Mexico.

2. En mexicain *Cholulteca*, pluriel de *Chololtecatl*, habitant de *Chololan*, État de l'Anahuac, capitale du même nom aujourd'hui Cholula; de *choloa*, sauter, fuir, et *tlan*, près, postposition qui sert de suffixe à divers noms de lieu.

3. En mexicain *Tlaxcalteca*, pluriel de *Tlaxcaltecatl*, habitant de *Tlaxcallan*, république rivale de l'empire mexicain; de *tlaxcalli*, pain, tortille de maïs, et *tlan*, près.

4. « Dans la maison (*calli*) de fleurs (*xochitl*) ».

5. « Près des bois » de *quauitl*, arbre, bois, uni à la postposition *nauac*, auprès; auj. Cuernavaca, dans l'État de Mexico.

furent généralement habiles dans les arts mécaniques que l'énergie inspire; car, parmi eux, la force était la plus estimée de toutes les vertus et c'est par elle qu'ils s'élevaient au sublime de la valeur. Ils y puisaient l'habitude de grands exercices, ainsi qu'il apparaîtra dans plusieurs passages de cet écrit. En fait de religion et de culte de leurs dieux, je crois qu'il n'y a jamais eu dans le monde d'idolâtres plus portés à révérer leurs divinités que ne l'ont été les Indiens de la Nouvelle-Espagne, au prix de tant de sacrifices. Ni les Juifs ni aucun autre peuple ne se sont soumis au joug d'autant de cérémonies que les indigènes de ces pays dans le long cours d'un grand nombre d'années, ainsi qu'on le verra dans cet ouvrage.

Pour ce qui est de l'origine de ces Indiens, les vieillards prétendent qu'ils vinrent du Nord. La vérité est qu'il arriva quelques vaisseaux. On ignore qu'elle en était la forme ; on sait seulement, par la tradition qui existe chez les indigènes, que les premiers de leur race sortirent de sept cavernes et que celles-ci sont précisément ces navires ou galères sur lesquels arrivèrent les premiers hommes qui ont peuplé cette terre, ainsi qu'il ressort de la vraisemblance de certaines conjectures. Ces hommes vinrent d'abord de la direction de la Floride, en côtoyant le rivage jusqu'à venir débarquer au port de Panuco, appelé par eux *Panco*, [1] ce qui veut dire: lieu où abordèrent les gens qui avaient passé l'eau. Ils venaient à la recherche du Paradis Terrestre ; ils se faisaient appeler *Tamoanchan* [2], ce qui veut dire : *Nous cherchons notre demeure*, et ils s'établissaient tout près des plus hautes montagnes qu'ils rencontraient. Certes, ils n'étaient pas précisément dans l'erreur, lorsqu'ils marchaient à la recherche du Paradis Terrestre dans la direction du Sud, parce qu'il est de croyance entre les sages que ce paradis se trouve sous la ligne équinoxiale. Ils ne s'abusaient pas davantage en le plaçant sur une très haute montagne, puisque les auteurs ont dit que le Paradis Terrestre, qui n'est autre chose qu'une montagne élevant son sommet presque jusqu'à la lune, se trouve situé sous l'équateur. Il paraît qu'eux ou leurs aïeux reçurent à ce sujet de Dieu, du démon ou de la tradition, des prophéties qui vinrent de génération en génération jusqu'à leur époque. Ils allaient donc à la recherche de ce que l'homme ne peut rencontrer par lui-même; mais il était dans les desseins de Notre Seigneur Dieu que ce pays désert se peuplât et que quelques-uns de ses habitants arri-

1. De *pano*, traverser,passer un cours d'eau à pied, à la nage ou dans un bateau.
2. Ce mot serait, d'après Sahagun, une altération ou un équivalent de l'expression : *tictemoa tochan*, nous cherchons notre demeure. Dans tous les cas, le terme est resté pour désigner une localité septentrionale dont on ignore le véritable emplacement, et d'où seraient venus les anciens Mexicains. Voy. le prologue du livre VIII.

vassent plus tard à peupler le Paradis Céleste, ainsi que nous le voyons actuellement par expérience.

Mais je ne sais pourquoi je m'arrête à ces suppositions. Ce qui est certain, c'est que ces indigènes sont nos frères, issus de la souche d'Adam comme nous-mêmes ; ils sont notre prochain que nous devons aimer comme nos personnes *quidquid sit*. Ce qui nous fait supposer ce qu'ils furent dans les temps passés, c'est l'habileté qu'ils montrent aujourd'hui dans la pratique des arts mécaniques. Ils ont aussi une grande aptitude pour apprendre les arts libéraux et la sainte théologie, ainsi que l'expérience l'a démontré chez ceux qui ont été instruits dans ces connaissances. On sait aussi ce qu'ils sont dans les choses de la guerre ; car nous avons pu voir, en faisant la conquête de ce pays et dans d'autres guerres qui lui sont postérieures, à quel point ils supportent la faim, la soif, le froid et les veilles, et avec quelles agilité et résolution ils se jettent tête baissée dans n'importe quelle entreprise périlleuse. Ils n'auraient pas moins d'aptitude pour les pratiques de notre christianisme, s'ils y fussent élevés convenablement. Il paraît hors de doute qu'en ce temps-ci et dans ce pays Notre Seigneur Dieu destine ces Indiens à dédommager l'Église de ce que le démon lui a dérobé en Angleterre, en Allemagne, en France, en Asie et en Palestine. Nous en devons rendre grâce à Notre Seigneur et travailler avec foi dans sa Nouvelle-Espagne.

AVIS AU LECTEUR

Lorsque ce travail fut commencé, le bruit se répandit parmi ceux qui en eurent connaissance, que l'on faisait un calepin ; même encore aujourd'hui il ne manque pas de gens qui me demandent : « Où en êtes-vous de votre calepin ? » Certes on rendrait un grand service à ceux qui voudraient apprendre cette langue mexicaine en faisant une œuvre aussi utile pour eux que le fut celle d'Ambroise Calepin[1] pour ceux qui prétendaient s'instruire dans la langue latine et dans la véritable signification des mots qu'elle renferme. Mais malheureusement les ressources ont manqué pour ce faire. Calepin, en effet, puisa ses mots, leurs significations, les variations de leur valeur et leurs sens métaphoriques dans les leçons que lui fournissaient les poètes, les orateurs et les autres écrivains de la langue latine. Il donnait de l'autorité à tout ce qu'il disait par les écrits de ces auteurs, et c'est précisément ce qui m'a manqué, attendu qu'il n'y a ni écrits ni alphabet parmi les gens de ce pays. Il m'a donc été impossible de faire un Calepin. Mais j'en ai posé les fondements assez pour que cela devienne facile à quiconque voudra le réaliser plus tard. Grâce à mes soins, en effet, douze livres ont été écrits dans cette langue mexicaine, et, non-seulement cela s'est fait en termes propres et élégants, mais encore de manière qu'on y puisse trouver toutes les façons de parler et tous les mots de cette langue aussi certains et aussi autorisés que tout ce qui est sorti des plumes de Virgile, de Cicéron et des autres auteurs de la langue latine. Ces douze livres sont copiés de telle sorte que chaque page renferme trois colonnes : la première en langue espagnole, la seconde en langue mexicaine, la troisième pour l'interprétation des mots mexicains qui s'y trouvent indiqués par des chiffres. Ce qui concerne la langue mexicaine a été déjà mis au net ; mais ce qui re-

1. Le lexicographe italien Calepino (1434-1511) passa sa vie tout entière à composer un *Dictionarium* qui fut réimprimé dix-huit fois par les Alde Manuce, reçut de nombreuses additions et jouit, comme recueil polyglotte, d'une grande vogue jusque vers la fin du dix-huitième siècle.

garde la langue espagnole et les notes n'est pas encore exécuté, car je n'ai pu mieux faire, par faute d'aide et de protection. Si l'on me fournissait l'appui nécessaire, tout serait fini à peu près dans une année, et, certainement, ce serait un vrai trésor qui fournirait les moyens d'apprendre bien des choses fort dignes d'être connues et de s'instruire facilement dans tous les secrets de cette langue, aux grands applaudissements de la vieille et de la nouvelle Espagne.

LIVRE PREMIER

QUI TRAITE DES DIEUX ADORÉS PAR LES NATIFS DE CE PAYS
QUI EST LA NOUVELLE-ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER

QUI PARLE DU PRINCIPAL DIEU, APPELÉ *Uitzilopochtli*, QUE LES MEXICAINS ADORAIENT ET AUQUEL ILS FAISAIENT DES SACRIFICES.

Ce dieu, appelé *Uitzilopochtli* [1], fut un autre Hercule, de taille élevée, de force considérable, très belliqueux, grand destructeur de villes et vivant de carnage. Il entreprenait les guerres comme un feu dévorant, toujours redoutable pour le parti qui lui était opposé. Il portait sur son écusson une tête épouvantable de dragon vomissant des flammes. Il était nécromancien ou ami des déguisements, et se transformait souvent en oiseau ou en bêtes diverses. Les Mexicains en firent grand cas pendant sa vie, à cause de sa force et de son adresse. Après sa mort ils lui rendirent les honneurs d'un dieu et lui sacrifièrent des esclaves en offrande. Ils s'étudiaient à choisir pour cela des hommes grassouillets, et ils prenaient soin, pour mieux honorer cette divinité, d'orner les victimes des oreillons et des mentonnières

1. De *uitzitzilin*, oiseau-mouche, et *opochtli*, côté gauche. Il tirait sans doute ce nom de la finesse et de la subtilité de ses enchantements. Quoi qu'il en soit, *Uitzilopochtli* était la divinité protectrice des Mexicains qui conservaient toujours son image au milieu d'eux et avaient institué une classe de prêtres chargés de porter l'idole sur leurs épaules. Ces prêtres étaient appelés *teotlamacazque*, serviteurs du dieu. L'idole, dont le pied gauche était orné de plumes de l'oiseau-mouche, reposait sur un siège sacré, *teoicpalli*, formé de joncs et de roseaux.

dont ils faisaient habituellement usage. Il y eut un autre dieu semblable, nommé *Camaxtle*[1], dans la république de *Tlaxcala.*

CHAPITRE II

DU DIEU APPELÉ *Paynal*, QUI, ÉTANT HOMME, ÉTAIT ADORÉ COMME DIEU.

Ce dieu, appelé *Paynal*[2], était comme le sous-chef de *Uitzilopochtli* Lorsque celui-ci, en sa qualité de commandant suprême, déterminait de faire la guerre à quelque province, le nouveau dieu, qui était comme son aide de camp, servait surtout à tomber sur l'ennemi au moment où une attaque subite devenait nécessaire. Il fallait alors que le *Paynal*, qui signifie léger et véloce, partît en personne pour enlever ses hommes et les amener en hâte contre leurs adversaires. Après sa mort, on prit l'habitude de lui consacrer une fête. L'un des satrapes[3] prenait alors son image parée de tous les ornements de la divinité et l'on exécutait une procession fort longue, pendant laquelle celui qui portait l'image et ceux qui suivaient se livraient à une course exagérée et rapide. Ils prétendaient en cela représenter la rapidité avec laquelle on doit résister à l'ennemi lorsqu'il attaque inopinément par embuscade.

CHAPITRE III

IL TRAITE DU DIEU APPELÉ *Tezcatlipoca*, LEQUEL ÉTAIT TENU POUR DIEU PARMI LES INDIGÈNES DE CETTE NOUVELLE-ESPAGNE; C'EST COMME UN AUTRE JUPITER.

Le dieu appelé *Tezcatlipoca*[4] passait pour un dieu véritable et invisible qui pénétrait en tous lieux, au ciel, sur la terre et en enfer. On croyait que quand il errait sur la terre il y soulevait des guerres, des

1. Ou mieux *Camaxtli*. C'était assurément le même dieu sous un autre nom, qui était également vénéré à *Huexotzinco.*

2. De *payna*, courir vite, légèrement; d'où les substantifs *paynaliztli*, célérité, course rapide, et *paynani*, coureur agile. *Paynal* est sans doute une apocope de l'adjectif verbal *paynalli*, prompt à la course; *paynaltia*, faire courir, rappellerait l'exercice violent que commandait la fête; mais le dérivé serait alors *paynaltiani* ou mieux *tepaynaltiani*; ce qui nous éloignerait davantage de *Paynal* appelé quelquefois *Paynalton*, petit coureur.

3. Sahagun nomme ainsi très souvent les ministres des dieux.

4. « Miroir qui fume » ou « brillant »; de *tezcatl*, miroir, et *poca*, fumer. Ce dieu universel portait divers noms, à cause de la toute puissance qu'on lui attribuait. Il était représenté sous la forme d'un jeune homme, *telpochtli*, mot par lequel il était souvent désigné. Son idole appelée *teotetl*, pierre divine, était couverte d'or et avait à la main gauche un éventail garni de plumes si éclatantes et si artistement disposées qu'on eût dit un miroir

inimitiés, des discordes, qui avaient pour conséquence des troubles et des vexations. On disait qu'il tournait les hommes les uns contre les autres pour qu'ils se fissent la guerre; aussi l'appelait-on *Necoc Yaotl*[1], ce qui signifie semeur de discordes dans les deux partis. On était dans la croyance que lui seul s'occupait de régler le monde, que de lui procédaient les prospérités et les richesses, et que seul il les enlevait quand il en avait le caprice.

CHAPITRE IV

IL TRAITE DU DIEU APPELÉ *Tlaloc tlamacazqui.*

Ce dieu appelé *Tlaloc tlamacazqui*[2] était le dieu des pluies. On disait qu'il faisait tomber de l'eau pour en arroser la terre, afin que, par son intervention, naquissent les plantes, les arbres, les fruits et les subsistances. On prétendait aussi qu'il était le dispensateur de la grêle, des éclairs, de la foudre, des trombes et des dangers encourus sur les rivières et la mer. La dénomination de *Tlaloc tlamacazqui* signifie que c'est un dieu qui habite le Paradis Terrestre, et qui procure aux hommes les subsistances nécessaires à la vie corporelle. Les cérémonies qui lui étaient faites se trouvent rapportées au livre II, parmi les fêtes des divinités.

CHAPITRE V

IL TRAITE DU DIEU QUI S'APPELLE *Quetzalcoatl* ET QUI EST LE DIEU DES VENTS.

Ce *Quetzalcoatl*[3], quoique ayant été homme, passait pour être un dieu. On le croyait chargé de balayer les chemins aux dieux de la pluie, et on le pensait ainsi, parce qu'avant le déchaînement des eaux,

1. « Ennemi de part et d'autre. » C'est un des divers noms donnés à *Tezcatlipoca*.
2. Ou simplement *Tlaloc*. *Tlaloc tlamacazqui* servait plutôt à désigner le souverain pontife consacré au culte du dieu appelé aussi *Tlalocan tecutli*, c'est-à-dire seigneur du lieu de délices, où se rendaient notamment les âmes des jeunes garçons que l'on immolait. Son idole trouvée par les Chichimèques sur le mont *Tlaloc*, près de Tetzcuco, était peinte de bleu et de vert pour imiter l'eau. Le mot *tlamacazqui*, qui signifie « le donneur des choses », est formé du verbe *maca*, donner.
3. « Serpent emplumé. » Ce dieu de l'air était représenté sous la forme du serpent, *coatl*, emblème des vents, des tourbillons, recouvert de plumes, *quetzalli*, qui sont l'image des zéphirs ou des nuages légers. On attribue à *Quetzalcoatl* l'invention de l'art de fondre les métaux et de travailler les pierres précieuses, ainsi que la publication de lois extrêmement sages.

on voit de grands vents et de la poussière. C'était *Quetzalcoatl*, le dieu des vents, qui balayait ainsi les chemins aux dieux des eaux, pour qu'ils y vinssent pleuvoir. Les sacrifices et les fêtes, qui étaient célébrés en l'honneur de ce dieu, sont décrits au livre II. On avait l'habitude de le couvrir des ornements suivants : Une mitre sur la tête avec un panache de plumes appelées *quetzalli*[1]. Cette mitre était tachetée à la manière des peaux de tigres. Sa figure et tout son corps étaient teints de noir. Il portait une chemisette en forme de surplis brodé, qui ne descendait qu'à la ceinture. Il avait des oreillons de turquoises incrustées en mosaïque. Il portait un collier d'or d'où pendaient de magnifiques petits coquillages marins. Un plumet, en forme de flammes, lui tombait sur les épaules. Il avait, en outre, du genou jusqu'en bas, les jambes recouvertes de chaussons de peau de tigre ornés de coquillages. Ses pieds étaient chaussés de sandales teintes d'un enduit noir mêlé de marcassite. Il portait à la main gauche une rondache avec une figure à cinq angles, qu'ils appellent le *Joel* du vent. Il avait à la main droite un sceptre contourné vers le haut bout, à la manière d'une crosse d'évêque recouverte de pierreries. Ce bâton était moins long qu'une crosse et la partie où on avait l'habitude de le saisir ressemblait à la garde de nos épées. C'était ce dieu qui était le grand prêtre du temple.

CHAPITRE VI

QUI TRAITE DES DÉESSES PRINCIPALES QU'ON ADORAIT DANS CETTE NOUVELLE-ESPAGNE.

La première de ces déesses s'appelait *Ciuacoatl*. On disait qu'elle était la dispensatrice des choses adverses, comme pauvreté, abjection, peines de la vie. Elle faisait souvent des apparitions, croyait-on, sous les dehors d'une grande dame richement vêtue à la manière des cours. On disait aussi qu'elle vociférait et poussait des beuglements dans les airs pendant la nuit. Cette déesse s'appelle *Ciuacoatl*, ce qui signifie femme de la couleuvre ; on la désigne aussi par le nom de *Tonantzin*[2], c'est-à-dire, notre mère. Ces deux circonstances lui donnent

1. Plume verte très longue et brillante de la queue de l'oiseau (*tototl*) nommé *quetzaltototl*. Elle est si précieuse que les Mexicains disaient métaphoriquement en parlant à un enfant chéri : *noquetzale*, ô ma belle plume ; ils désignaient aussi, par ce terme, un chef, un supérieur, un père, une mère, en un mot toute personne puissante.

2. *Ciuacoatl* est composé de *ciuatl*, femme, et *coatl*, serpent ; *Tonantzin* est la forme révérentielle de *tonan*, notre mère (*nantli*). Cette déesse portait encore le nom de *Qui*

une ressemblance avec notre mère Ève qui fut dupée par le serpent, et cela ferait croire que les Indiens avaient eu connaissance de l'événement qui se passa entre Ève et la couleuvre[1]. Elle apparaissait vêtue de blanc avec les cheveux arrangés de telle sorte qu'ils venaient se croiser en tresses sur le front. On dit aussi qu'elle portait un berceau sur ses épaules comme si elle y eût soigné son enfant. Elle se plaçait ainsi, dans le *tianquiztli,* au milieu des autres femmes et y laissait son berceau lorsqu'elle disparaissait. En apercevant ce berceau oublié, les autres femmes venaient regarder ce qu'il contenait et, y trouvant un morceau d'obsidienne taillé en forme de lance comme celui qui servait à leurs sacrifices, elles étaient convaincues que c'était *Ciuacoatl* qui l'avait laissé là.

CHAPITRE VII

IL TRAITE DE LA DÉESSE APPELÉE *Chicome coatl.*
C'EST UNE AUTRE CÉRÈS.

Cette déesse, appelée *Chicome coatl*[2], était la divinité des subsistances, de ce qui se mange comme de ce qui se boit; aussi la représentait-on avec une couronne sur la tête, un vase à la main droite, et au bras gauche une rondache sur laquelle se trouvait peinte une grande fleur. Elle avait son *cueitl,* son *uipilli*[3] et ses sandales de couleur vermeille. Ce fut sans doute là la femme qui fit, pour la première fois, du pain, d'autres vivres et des ragoûts.

laztli, et passait pour enfanter toujours deux jumeaux; c'était la mère du genre humain, à laquelle *Itzcoatl* fit élever un grand temple à Mexico.

1. Le rapprochement peut paraître curieux; mais rien, que je sache, ne saurait autoriser la réflexion dont Sahagun a cru devoir l'accompagner. En ne consultant même que les termes seuls de *Tonantzin* et de *Ciuacoatl,* on voit que l'auteur a tout sacrifié au passage si connu de la Genèse. En effet, quoi de plus naturel que l'appellation de *Tonantzin,* notre mère, quand il s'agit de la naissance de l'espèce humaine? La ressemblance ne saurait donc être là. C'est évidemment dans l'expression *Ciuacoatl* que l'on a voulu la retrouver, et tout roule sur le mot *coatl* qui signifie à la fois serpent, convive, ver intestinal et jumeaux. Aujourd'hui encore on dit au Mexique *coates* pour désigner des enfants jumeaux. D'où il faut conclure que *coatl* éveille simplement ici l'idée de fécondité et nullement celle de tromperie, qui est particulière à la théogonie hébraïque.

2. « Sept serpents ou convives »; ainsi, l'on dit avec ce dernier sens : *nite-coatlalia,* je place, je fais asseoir les invités.

3. *Cueitl* est la jupe qui s'attache à la ceinture et pend jusqu'à mi-jambe ; en composition avec les adjectifs possessifs *no, mo, i,* etc., ce mot fait : *nocue* ma jupe; *mocue,* ta jupe; *icue,* sa jupe; etc. Le *uipilli* est une sorte de casaque ou chemise qui a la forme d'une chasuble incomplètement fermée sur les côtés et qui recouvre la partie supérieure du corps, jusqu'à la hauteur des hanches. Nous le traduisons par le mot peplum.

CHAPITRE VIII

CE CHAPITRE TRAITE D'UNE DÉESSE QUI S'APPELAIT LA MÈRE DES DIEUX, CŒUR DE LA TERRE OU NOTRE AÏEULE.

C'était la déesse[1] des remèdes et des plantes médicinales. Elle était adorée par les médecins, les chirurgiens, les faiseurs de saignées, les accoucheuses, les femmes qui administrent des abortifs et les devins qui disent la bonne aventure et prédisent le sort heureux ou adverse réservé aux nouveau-nés, selon leur manière de venir au monde. Elle était encore l'objet du culte de ceux qui prédisent l'avenir en faisant le jeu des grains de maïs, de ceux encore qui cherchent des augures dans l'eau contenue dans une écuelle, des gens qui disent la bonne aventure au moyen de petites cordelettes attachées l'une à l'autre, lesquels sont appelés *mecatlapouhque*[2], de ceux, enfin, qui tirent des vers de la bouche et des yeux ainsi que des petites pierres des autres parties du corps; on leur donnait le nom de *tetlacuicuilique*[3]. Elle était adorée aussi par ceux qui tiennent des maisons de bains ou *temazcalli*; ils prenaient soin de placer l'image de cette déesse dans leurs chambres de bain, et lui donnaient le nom de *Temazcalteci*, qui veut dire l'aïeule des bains[4].

Toutes les corporations que je viens de dire se réunissaient pour faire, chaque année, une grande fête à cette divinité. On achetait alors une femme qu'on prenait soin de parer avec les ornements de la déesse, tels qu'on les voit figurer sur son image. Pendant tous les jours que durait la fête, on organisait des danses avec la pauvre femme; on la soignait le mieux possible et on s'ingéniait à éviter qu'elle tombât dans la tristesse et pleurât en pensant à sa mort. On lui donnait des mets exquis, l'invitant à les choisir elle-même et on lui faisait des instances comme on en use avec les grandes dames. Pendant tout ce temps, on se livrait devant elle à des simulacres de combat, avec cris et réjouissances, en étalant de grandes banderoles

1. Elle portait le nom de *Cinteotl*, ou *Centeotl*, de *cintli*, ou *centli*, maïs, et *teotl*, déesse. Elle s'appelait aussi *Tzinteotl*, *Xilonen*, etc., suivant le degré de maturité du maïs. Cette déesse était principalement adorée chez les Totonaques qui lui avaient élevé sur une montagne un temple magnifique dont l'oracle était très renommé.

2. « Ceux qui comptent ou lisent au moyen des cordes »; pluriel de *mecatlapouhqui*, composé de *mecatl*, corde, et *tlapouhqui*, lecteur, du verbe *pou*, compter, lire, etc.

3. Pluriel de *tetlacuicuiliqui*, celui qui extrait des choses à quelqu'un; du verbe *cuicuilia*, prendre, enlever, tirer, etc.

4. Ou plus exactement « l'aïeule des gens des bains »; de *temazcalli*, bains, et *citli*, aïeule; en composition : *noci*, mon aïeule, *teci*, l'aïeule de quelqu'un ou des gens.

de guerre, et on faisait des largesses aux soldats qui s'escrimaient ainsi pour la réjouir. Lorsqu'arrivait l'heure fatale et qu'on venait de la sacrifier avec deux autres victimes destinées à l'accompagner dans la mort, on l'écorchait; un homme ou un satrape revêtait sa peau, et, ainsi couvert, il parcourait la ville où il était l'occasion de mille insanités.

Quant aux ornements et aux insignes dont on recouvrait cette déesse, la bouche et le menton étaient peints jusqu'à la gorge avec une couche d'*ulli*[1], qui est une gomme noirâtre; une sorte d'emplâtre de la même matière formait un rond sur la figure. Sa tête était recouverte par une espèce de bonnet formé de *manta* retroussée et attachée par un nœud dont les bouts retombaient sur les épaules et qui retenait un faisceau de plumes s'éparpillant en flammèches vers le derrière de la tête. Elle était revêtue d'un peplum qui se terminait en bas par une garniture dentelée. Ses jupons étaient blancs, et ses pieds chaussés de *cotaras* ou sandales[2]. Elle portait à la main gauche une rondache surmontée à son centre d'une plaque ronde en or et elle tenait un balai de la main droite.

CHAPITRE IX

CE CHAPITRE TRAITE D'UNE DÉESSE APPELÉE *Tzapotlatenan*.

Cette déesse qui s'appelait *Tzapotlatenan*[3], parce qu'elle était née à *Tzapotlan*, portait aussi le nom de Mère de *Tzapotlan* parce qu'elle fut la première à inventer la substance connue sous la dénomination de *uxitl*[4], sorte d'huile qu'on retire artificiellement de la résine du pin et qui est utilisée pour la guérison de beaucoup de maladies. Elle est bonne d'abord contre une espèce de bubas ou de rogne qui vient à la tête et qu'on appelle *quaxocociuiztli*[5]. Cette substance est efficace encore contre une autre maladie qui attaque la tête, en forme de

1. Gomme brune ou caoutchouc, dont on faisait principalement des balles pour jouer.

2. En langue *nahuatl*, *cactli*. Le lecteur rencontrera plusieurs fois ce mot *cotaras* dont Sahagun donne lui-même ici la signification et que nous maintiendrons partout dans son originalité. Il voudra bien se le rappeler.

3. « La mère des gens de *Tzapotlan* » ; de *Tzapotlan* et *nantli*, mère ; en composition *nonan*, forme révérentielle *nonantzin*, ma mère, etc. *Tzapotlan* ou *Çapotlan* est une ville située dans le pays de Jalisco, où vient en abondance la sapotille (*çapotl*); la postposition *tlan*, auprès, sert de suffixe à un grand nombre de noms de lieu.

4. Ou *oxitl*, sorte de térébenthine qui servait à composer des onguents.

5. De *quaitl*, tête, et *xocociuiztli*, agacement ; substantif verbal tiré de *xococui*, avoir les dents agacées.

bubas aussi, qui s'appelle *chaquachiciuiztli*[1], et pour guérir la teigne du cuir chevelu. Elle était bonne encore pour combattre l'enrouement, ainsi que les gerçures des pieds et des lèvres, non moins que certaines dartres qui viennent à la figure et aux mains. Elle était utile enfin contre la dartre rongeante et beaucoup d'autres maladies. Comme ce fut cette femme qui trouva cette huile la première, on l'inscrivit au nombre des déesses, et l'habitude de lui faire des fêtes et des sacrifices s'établit parmi ceux qui élaborent et vendent cette substance appelée *uxitl*.

CHAPITRE X

CE CHAPITRE TRAITE DE CERTAINES DÉESSES QUI S'APPELAIENT *Ciuapipiltin*.

Ces déesses, appelées *Ciuapipiltin*[2], étaient toutes des femmes mortes de leurs premières couches, que l'on canonisait du titre de déesses, ainsi qu'on en voit les détails au sixième livre, chap. XXIX. C'est là que se trouvent décrites les cérémonies qu'on faisait à leur mort ainsi que la canonisation qu'on y lira tout au long. Ce que le présent chapitre se borne à raconter c'est que ces déesses vaguent, disait-on, dans les airs ; elles descendent, quand elles veulent, sur la terre où elles affligent les enfants de maladie, comme paralysie, par exemple, et elles pénètrent dans les corps humains. On disait qu'elles choisissaient surtout les entrecroisements des chemins pour pratiquer ces maléfices. Aussi les pères et mères empêchaient-ils que leurs enfants sortissent du domicile les jours qu'on croyait que ces divinités descendaient sur la terre, afin de ne pas être exposés à les rencontrer et à en recevoir quelque dommage. Lorsque quelqu'un était atteint de paralysie ou d'autre maladie subite, ou qu'un démon l'envahissait, on en attribuait la cause à ces déesses. C'est pour cela qu'on leur faisait des fêtes, en offrant dans leur temple ou sur l'entrecroisement des routes du pain fabriqué en différentes formes, figurant tantôt des papillons, tantôt la foudre qui tombe du ciel et qu'on appelle *tlauitequiliztli*[3]. On leur offrait aussi de petits *tamalli*[4] qui portent le nom de

1. De *chaquachtli*, teigne, pityriase, peut-être dartre, gale, et *iciuiliztli* ou *iciuiztli*, célérité, prestesse, substantif verbal tiré de *iciui*, se hâter.

2. Pluriel de *ciuapilli*, grande dame, matrone, femme honorée, vénérée ; de *ciuatl*, femme, et *pilli*, noble.

3. Ce mot signifie aussi grand coup ; de *uitequi*, frapper, châtier rudement. La forme en zigzag ou d'un S, représentant la foudre qui tombe, était donnée au pain désigné par le mot *xonecuilli*.

4. Pain de maïs dont la pâte était enveloppée et cuite dans les feuilles mêmes de l'épi de maïs. On dit aujourd'hui tamal, en espagnol.

xocuichtlamatzoalli [1], et du maïs torréfié appelé parmi eux *izquitl* [2]. L'image de ces déesses a le visage blanchi, ainsi que les bras, les mains et les jambes, comme si on les avait teints avec une substance pareille au *tiçatl* [3]. Elles avaient les oreilles en or et les cheveux contournés en tresses comme les grandes dames. Leur peplum était rayé de noir, les jupons bariolés de différentes couleurs et leurs *cotaras* blanches.

CHAPITRE XI

CE CHAPITRE TRAITE DE LA DÉESSE DE L'EAU QU'ILS APPELAIENT *Chalchiuhtlicue*; C'EST UNE AUTRE JUNON.

Cette divinité appelée *Chalchiuhtlicue* [4], déesse de l'eau, était représentée par les indigènes sous les traits d'une femme. On la disait sœur des dieux de la pluie, connus sous le nom de *Tlaloque* [5]. On l'adorait dans la conviction qu'elle régnait sur les eaux de la mer et des rivières avec le pouvoir de faire périr ceux qui s'y embarquaient, de soulever des tempêtes et des tourmentes et de submerger les vaisseaux et toute espèce d'embarcations qui se hasardaient sur les eaux. On faisait à cette déesse une fête appelée *etzalqualiztli* [6], le jour signalé au chapitre VI du livre II, où l'on trouvera tout au long la cérémonie et les sacrifices qu'on célébrait en son honneur. Les dévots à cette déesse qui avaient l'habitude de lui faire des fêtes, étaient les propriétaires qui possédaient des établissements sur les eaux, comme sont ceux qui vont vendre l'eau dans des canoas et ceux aussi qui la détaillent dans de grandes jarres en place publique. Outre les ornements sous lesquels on représentait cette déesse, elle avait une peinture jaune étendue sur la figure; elle portait un collier en pierres précieuses d'où pendait une médaille en or; on lui mettait sur la

1. Serait-ce pour *xocuicoltlamatzoalli?* de *xocuicolli*, diminutif *xocuicoltontli*, marmite, vase de terre, sorte de coquemar, et *tlamatzoalli*, tortille pliée.

2. Ce maïs, ainsi torréfié, puis broyé, servait à composer une boisson appelée *izquiatl*, eau de *izquitl;* du verbe *icequi*, torréfier, et *atl*, eau.

3. Poudre blanche, tirée d'une craie nommée *teticatl.*

4. Ou *Chalchiuitl icue*, c'est-à-dire à la jupe brillante ou d'émeraude; *cueitl*, jupe; en composition *nocue*, ma jupe; *icue*, sa jupe. Cette déesse avait beaucoup d'autres noms, parmi lesquels nous citerons : *Acuecueyotl*, *Ahuic*, *Apoçonallotl*, etc.

5. Pluriel de *Tlaloc*, dieu de la pluie; littéralement, résidant sur la terre; de *tlalli*, terre, et de *onoc*, être. Ce dieu, vénéré dans presque toutes les localités montagneuses, portait divers noms et le plus souvent était désigné par le simple mot *quiauitl*, la pluie.

6. Substantif verbal formé de *etzalli*, sorte de bouillie, et *qua*, manger; c'est-à-dire manducation de cette bouillie. Le signe du mois lui-même, dans lequel tombait la fête, représente un homme mangeant le mets recherché. Ce mois était aussi appelé *etzalqualiztli.*

tête une couronne de papier peint en bleu clair, surmontée d'un panache en plumes vertes, avec des boules peintes en bleu comme la couronne, et qui en pendaient les unes sur la nuque et les autres sur le front. Ses oreilles étaient en turquoises ajustées en mosaïque. Elle était revêtue d'un peplum et ses jupons teints de la même couleur bleue se terminaient par des franges d'où pendaient des coquillages de mer. Elle portait à la main gauche une rondache avec une feuille large et arrondie qui croît dans l'eau et qu'on appelle *atlacueçonan*[1]. Elle avait à la main droite un vase surmonté d'une croix semblable à l'ostensoir du saint sacrement dont on fait usage lorsqu'un seul prêtre doit le porter. C'était comme le sceptre de la déesse. Elle était chaussée de *cotaras* blanches. Les grands seigneurs et les rois vénéraient grandement cette divinité, accompagnée de deux autres. Celles-ci étaient d'abord *Chicome coatl*, déesse des subsistances, et, ensuite, la divinité du sel, qu'on nommait *Uixtociuatl*[2]. On disait que ces trois déesses nourrissaient les gens du peuple pour qu'ils pussent se multiplier. D'autres particularités qui regardent cette divinité se liront au chapitre du livre II que j'ai cité; c'est là qu'il en est traité très au long.

CHAPITRE XII

CE CHAPITRE TRAITE DE LA DÉESSE DES PRATIQUES CHARNELLES QU'ON APPELAIT *Tlaçolteotl;* C'ÉTAIT UNE AUTRE VÉNUS.

Cette déesse portait trois noms : l'un deux était *Tlaçolteotl*[3] qui veut dire déesse des choses charnelles; l'autre est *Ixcuina*[4]. On l'appelait ainsi, parce que l'on prétendait que cette divinité représentait quatre sœurs : la première, qui était l'aînée, portait le nom

1. Plante de la famille des Hydrocharidées, nénuphar.

2. Cette dénomination est sans doute une altération de *iztatl*, sel, uni au mot *ciuatl*, femme. Les environs de Mexico offraient alors plus qu'aujourd'hui des ressources pour la production du sel. Voyez les notes à la fin du volume.

3. De *tlaçolli*, ordures, vilenie, et *teotl*, dieu. On la désignait aussi par le nom plus significatif de *Tlaçolteociuatl*, déesse des impuretés.

4. « Qui a ou prend quatre faces » ; de *ixtli*, visage, *cui*, prendre, et *na*, apocope de *naui*, quatre. Le pluriel *Ixcuiname*, désignait les quatre sœurs de cette déesse : *Tiacapan*, l'aînée; *Teicu*, la cadette; *Tlaco*, celle du milieu, et *Xocoyotzin*, forme révérentielle de *Xocoyotl*, la dernière. Quelques auteurs admettant une autre orthographe, *Itzcuinan*, ont prêté à ce mot la signification de mère cynique (*itzcuintli* et *nantli*). Mais comment une telle interprétation aurait-elle échappé à l'esprit sagace de Sahagun, en supposant même, ce qui n'est point probable, que les vieillards, dont il a reproduit les révélations, eussent voulu sur ce point lui cacher la vérité? Nous croyons que la version est, sinon mauvaise, du moins fort incertaine; il n'y a donc pas lieu de la préférer à celle que donne Sahagun.

de *Tiacapan:* la seconde s'appelait *Teicu;* la troisième était nommée *Tlaco;* la quatrième, qui était la plus jeune, s'appelait *Xocoyotzin.* Ces quatre sœurs passaient pour être les déesses des passions charnelles. Elles portaient, en effet, des noms qui comprennent tous les âges féminins aptes au plaisir de la chair.

Le troisième nom de cette divinité est *Tlaelquani*[1], ce qui signifie : mangeuse de saletés. Cela veut dire que les hommes et les femmes enclins à ces habitudes confessaient leurs péchés à ces déesses, quelque sales et hideux qu'ils fussent, et en obtenaient le pardon. On disait aussi que cette déesse, ou ces déesses avaient le pouvoir de réveiller la luxure et de donner des inspirations charnelles, dans le but de favoriser de sales amours. On prétendait qu'après les fautes commises, ces déesses avaient le pouvoir d'en accorder le pardon et de les effacer chez les coupables qui venaient les confesser à leurs prêtres. Ceux-ci étaient en même temps les devins aux mains desquels se trouvaient les livres divinatoires où se lisait le sort des nouveau-nés. On y voyait aussi les sorcelleries, les augures et les traditions anciennes qui étaient arrivées jusqu'à eux de génération en génération.

Dès lors qu'un pénitent avait pris la résolution de se confesser, il allait à la recherche de quelqu'un des ministres dont j'ai parlé et qu'on avait l'habitude de choisir pour cet office. Il lui disait : « Seigneur, je voudrais m'approcher de Dieu tout puissant, protecteur de tous, qui s'appelle *Yoalli ehecatl*[2], c'est-à-dire *Tezcatlipoca;* je voudrais lui dire mes péchés en secret. » Après l'avoir entendu, le satrape répondait : « Soyez le bienvenu, mon fils; ce que vous prétendez faire sera pour votre bien et votre avantage. » Cela étant dit, il ouvrait le livre divinatoire qu'on appelait *tonalamatl*[3], afin d'y apprendre quel serait le jour le plus opportun pour cette confession. S'en étant assuré, il disait : « Vous viendrez tel jour; il me paraît de bon augure pour que le bonheur accompagne votre bonne action. » Le moment indiqué étant venu, le pénitent achetait un *petlatl*[4] neuf, de l'encens blanc appelé *copalli*[5] et du bois pour faire le feu sur lequel on devait brûler cet encens. Si le pénitent était un grand personnage ou un dignitaire, le satrape allait chez lui pour le confesser (à moins que par

1. De *tlaelli,* ordures, et *qua,* manger.
2. C'est-à-dire, la nuit et le vent.
3. « Livre du soleil ou des horoscopes (*tonalli* et *amatl*). » Approprié au rituel des fêtes et à l'art divinatoire, ce calendrier, dont l'origine est inconnue, est généralement considéré comme l'œuvre de *Quetzalcoatl.*
4. Natte sur laquelle les Indiens s'asseyaient et se couchaient. Elle est encore en usage aujourd'hui, et les pauvres n'ont pas d'autre lit. Les Espagnols disent petate.
5. Résine, nommée gomme-copal, provenant de plusieurs espèces d'arbre, dont la principale est le *rhus copallinum,* de la famille des Anacardiacées.

hasard le pénitent, quoique de rang élevé, ne se prêtât à aller chez le ministre. Étant arrivé, il balayait parfaitement l'endroit où devait s'étendre le *petlatl* neuf, afin que le confesseur pût s'y placer. Incontinent on allumait le feu, le satrape y jetait l'encens et adressait au feu les paroles suivantes : « Vous, Seigneur, qui êtes le père et la mère des dieux et la divinité la plus ancienne, sachez que vient ici votre vassal, votre serf; pleurant, il s'approche avec grande tristesse; il vient, plongé dans la douleur, parce qu'il reconnaît être tombé dans l'erreur, avoir glissé, trébuché sur quelques saletés peccantes et quelques graves délits qui ont mérité la mort; il vient, de tout cela très peiné et opprimé. Notre maître miséricordieux, qui êtes le soutien et le défenseur de tous, recevez en pénitence et écoutez dans ses angoisses votre serf et vassal ».

Cette prière étant terminée, le satrape se tournait vers le pénitent et lui parlait en ces termes : « Mon fils, tu es venu à la présence du dieu qui est le protecteur et le soutien de tous; tu es venu lui communiquer tes mauvaises odeurs et tes pourritures intérieures; tu viens lui offrir les secrets de ton cœur; prends garde, ne te perds pas, ne cours pas à ta perte en commettant l'écart de mentir dans la présence de Notre Seigneur; mets-toi à nu, découvre toutes tes hontes en présence de notre Seigneur qui s'appelle *Yoalli ehecatl*, c'est-à-dire *Tezcatlipoca*. Il est certain que tu es devant lui, quoique tu ne sois pas digne de le voir et qu'il ne te parle pas, parce qu'il est invisible et impalpable. Regarde donc comment tu viens, quel cœur tu apportes; n'hésite pas à avouer tes secrets en sa présence; raconte ta vie, dis tes actions de la même manière que tu as commis tes excès et tes offenses. Répands tes méchancetés en sa présence; conte tout avec tristesse à notre seigneur Dieu qui est le protecteur de tous et tient les bras ouverts, prêt à t'embrasser et à t'emporter sur ses épaules. Prends garde de rien omettre par honte ou par faiblesse. »

Ayant entendu ces paroles, le pénitent faisait aussitôt le serment de dire la vérité, et il le jurait, selon l'usage, en touchant la terre avec la main et léchant la poussière qui s'y attachait. Il jetait ensuite du copal sur le feu, parce que c'est une autre manière de faire serment de dire la vérité; il s'asseyait, après cela, devant le satrape qu'il regardait comme l'image et le vicaire de Dieu, puis il commençait à parler comme il suit : « O Seigneur, qui nous reçois et protèges tous, écoute mes mauvaises odeurs et mes pourritures. Je me mets à nu devant toi et j'expulse au dehors autant de choses honteuses que j'en ai commises. Mes méchancetés ne te sont pas sans doute cachées, puisque tout est clair et manifeste à tes yeux. » Cela dit, il commen-

çait à raconter ses péchés dans l'ordre qu'il les avait commis, avec clarté et sans se presser, comme s'il eût dit lentement une litanie en prononçant bien les mots, semblable à l'homme qui va droit son chemin sans dévier d'aucun côté.

Quand le pénitent avait fini de dire tout ce qu'il avait fait, le satrape lui adressait la parole en ces termes : « Mon fils, tu as parlé devant notre seigneur Dieu, confessant en sa présence tes mauvaises actions. Je veux maintenant te dire en son nom ce que tu es dans l'obligation de faire. Au temps où les déesses appelées *Ciuapipiltin* descendent sur la terre, ou bien lorsque l'on célèbre la fête des déesses des choses charnelles, qui se nomment *Ixcuiname*[1], tu jeûneras pendant quatre jours, châtiant ton estomac et ta bouche. Quand arrivera le jour de la fête des divinités *Ixcuiname*, aussitôt que paraîtra l'aurore de la journée que tu destines à faire pénitence, tu traverseras ta langue de part en part avec de petits fétus d'osier appelé *teocalçacatl*[2] ou *tlacotl* et, si cela ne te paraissait pas assez, tu ferais de même sur tes oreilles, le tout par pénitence, pour la rémission de ton péché et nullement pour t'en faire un mérite. Tu procéderas à cette opération de la langue au moyen d'une épine de *maguey ;* c'est par le trou ainsi pratiqué que tu feras passer les fétus d'osier, prenant soin ensuite de les promener devant ta figure et de les lancer derrière toi par-dessus les épaules. Tu pourras, si tu veux, réduire tous ces fétus en un seul, en les attachant les uns à la suite des autres, en eusses-tu trois ou quatre cents à passer par ta langue. Cela fait, tes saletés te seront pardonnées. »

Si le pénitent n'a pas de graves ni de nombreux péchés à confesser, le satrape lui dit : « Mon fils tu jeûneras, tu fatigueras ton estomac par la faim et ta bouche par la soif, mangeant une seule fois à midi, pendant quatre jours. » Ou bien il lui donnait cet ordre : « Tu iras faire l'offrande de morceaux de papier dans les lieux où l'on en a l'habitude et tu en couvriras les images que ta dévotion t'aura inspiré la pensée de faire, prenant soin de te livrer à des chants et à des danses devant elles. » Il lui disait encore : « Tu as offensé Dieu en t'enivrant ; tâche donc d'apaiser le dieu du vin appelé *Totochtin*[3] et choisis la nuit pour cette pénitence. Tu t'y rendras le corps nu, ayant pour tout vêtement un papier par devant, un autre par derrière, pour en couvrir tes parties honteuses, et lorsque, ta prière étant finie, tu voudras t'en retourner, il faudra

1. Voy. la note 4 de la page 22.
2. De *teocalli*, temple, et *çacatl*, paille. Le *tlacotl* est la tige mince, le *vimen* des latins.
3. Pluriel de *tochtli*, lapin. Les ivrognes étaient comparés aux lapins.

jeter aux pieds des divinités qui sont là les papiers dont tu t'es couvert par devant et par derrière. »

Lorsque la confession était finie et la pénitence désignée, le pénitent s'en allait chez lui et il prenait soin de ne plus commettre à l'avenir aucun des péchés dont il s'était confessé, parce qu'on disait que les fautes de récidive n'étaient plus pardonnées. Les vieillards seuls se confessaient pour des péchés graves, comme l'adultère, etc..., et ils ne le faisaient que pour se soustraire au châtiment temporel qui était édicté contre ces crimes, afin d'être à l'abri de la peine de mort qu'on leur faisait souffrir en leur frappant la tête ou en la leur aplatissant entre deux grosses pierres. Il est bon qu'on sache que les satrapes qui avaient entendu des aveux en gardaient le secret; ils ne disaient jamais ce qu'ils avaient appris en confession, car ils pensaient que ce n'étaient pas eux qui l'avaient entendu, mais leur dieu, devant lequel seul les péchés étaient dévoilés. On ne croyait pas que l'homme les eût ouïs et qu'on les eût confessés à un homme, mais simplement à Dieu.

C'est pour la raison que nous venons de dire plus haut que, maintenant au temps du christianisme, ils mettent le même zèle à vouloir se confesser et faire pénitence pour les péchés graves et publics, comme l'homicide, l'adultère, etc..., se rappelant qu'autrefois ces crimes leur étaient pardonnés par la justice des hommes, dès lors qu'ils s'en étaient confessés et en avaient fait pénitence. Actuellement, un adultère ou un homicide accourt se réfugier dans nos monastères et, sans rien dire de ce qu'il a fait, il prétend qu'il vient faire pénitence. Il s'occupe à bêcher au jardin, à balayer la maison et à faire tout ce qu'on lui ordonne. Au bout de quelques jours, il se présente à confesse et alors il dévoile son crime et la cause qui l'amène à faire pénitence. La confession étant finie, il demande un billet signé du confesseur, dans l'intention de le montrer à ceux qui administrent, gouverneur ou alcade, afin qu'on sache qu'il s'est confessé, qu'il a fait pénitence et qu'il n'a plus rien à démêler avec la justice. Presque aucun de nos moines, pas même parmi les plus rigides, ne comprend la portée de cette tromperie, à cause de l'ignorance où l'on est de l'ancienne coutume que j'ai décrite plus haut. Ils pensent seulement que le billet n'est demandé que comme une simple preuve que l'on s'est confessé cette année. L'expérience nous a appris toutes ces choses.

On dit que les Indiens attendaient la vieillesse pour se confesser des gros péchés charnels. Il est facile de comprendre que, quoiqu'ils eussent commis bien des fautes pendant leur jeunesse, ils ne s'en confessassent pas avant d'arriver à un âge avancé, afin de ne pas

se voir obligés à cesser leurs désordres avant la vieillesse, à cause de la croyance dans laquelle ils étaient que celui qui retombait dans les péchés dont il s'était déjà confessé une fois n'en pouvait plus être absous. De tout ce qui précède, il est naturel d'arriver à la conclusion que les Indiens de cette Nouvelle-Espagne se croyaient obligés de se confesser une fois dans la vie, et cela, *in lumine naturali*, sans avoir aucune notion des choses de la foi (*a*).

CHAPITRE XIII

QUI TRAITE DES DIEUX D'UNE CATÉGORIE INFÉRIEURE A CEUX QUI PRÉCÈDENT. LE PREMIER EST CELUI QU'ON APPELLE *Xiuhtecutli* ; C'EST UN AUTRE VULCAIN.

Ce dieu du feu, appelé *Xiuhtecutli*[1], porte aussi deux autres noms : l'un est *Ixcoçauhqui*[2], ce qui veut dire : « à face jaune » et l'autre *Cueçaltzin*[3], ce qui signifie flamme. On l'appelait encore *Ueue teotl*[4], « le dieu antique », et tout le monde tenait le Feu pour son père, en

(*a*) Tous ces détails ont une importance dont le lecteur se fera une plus juste idée, s'il veut bien porter l'attention sur ce que l'auteur a dit, dans son prologue, de sa manière de procéder pour arriver à la découverte de la vérité. Il a appelé auprès de lui des vieillards intelligents, instruits, gardant un souvenir précis des mœurs, des habitudes et du culte des idoles dont leurs sympathies n'étaient pas encore absolument détachées. C'est sous leur dictée qu'il a écrit son livre dans la langue même de ceux qui lui fournissaient de si véridiques informations. Il n'obéit donc pas le moins du monde à son imagination, lorsqu'il nous retrace ici la pratique des Aztèques dans l'acte étrange de leur confession. Les paroles qu'il fait prononcer au pénitent et au prêtre ne sont nullement combinées par le P. Sahagun au gré de son inspiration. Ce sont bien les paroles mêmes, que nous pouvons dire sacramentelles, qui étaient textuellement prononcées dans ces circonstances. C'est bien ainsi que les Aztèques agissaient et parlaient. Les vieillards qui ont instruit l'auteur de ce livre ne lui ont transmis que ce qui était le fruit de l'éducation de leur enfance, comme pourrait le faire et le ferait certainement un pratiquant de la religion catholique, habitué à la formule usitée dans l'accomplissement du sacrement de la pénitence. Cette réflexion devra s'appliquer par le lecteur aux nombreuses parties de ce livre dans lesquelles le P. Sahagun fait parler les gens dont il fait l'étude. Leurs prières et leurs homélies avaient été transmises de bouche en bouche, et les Aztèques les répétaient en respectant scrupuleusement tous les mots, absolument comme nous le faisons pour nos *Pater*, nos *Ave* et nos *Confiteor*, etc. (Note du traducteur.)

1. « Seigneur des comètes. » De *xiuitl*, comète, année, herbe, et de *tecutli*, seigneur. Il avait un temple appelé *tzumulco*.
2. De *ixtli*, visage, et *coçauhqui*, jaune, enflammé.
3. Forme révérentielle de *cueçallotl*, flamme ; on dit *tlecueçallotl*, flamme de feu ; de *tletl*, feu, et *cueçallotl*, flamme.

considération des effets qu'il produit, parce qu'il brûle et que sa flamme allume et embrase. Ces premiers effets inspirent de la frayeur, mais il en est d'autres qui poussent à l'amour et à la vénération ; car le même dieu donne de la chaleur à ceux qui ont froid et il prépare les viandes pour les repas en faisant des rôtis, des bouillis, des grillades et des fritures. Il condense le sel et le sucre ; il fait le charbon et la chaux, chauffe les bains et contribue à faire l'huile qui s'appelle *uxitl*. Avec lui on chauffe la lessive et l'eau qui lave les linges sales et vieux, ce qui les rend presque neufs. On célébrait la fête de ce dieu, chaque année, à la fin du mois qui s'appelle *izcalli*[1]. On revêtissait son idole de tous les habits, ornements et plumages du personnage le plus élevé. Au temps de *Moteuhçoma*[2], on l'habillait à l'image de ce roi et, au temps des rois antérieurs, on faisait de même pour chacun d'eux. On décapitait un grand nombre de cailles devant l'autel sur lequel cette idole était placée et l'on en faisait couler le sang devant elle. On lui offrait aussi de l'encens comme à un dieu ainsi que des petits gâteaux appelés *quiltamalli*[3], faits avec des blettes, qu'on mangeait ensuite en son honneur. Dans tous les faubourgs et dans chaque maison, on les présentait au feu et on ne s'en nourrissait pas avant de lui en avoir fait l'offrande.

Les satrapes qui sont destinés au service de ce dieu s'apellent *Yueueyouan*[4], ce qui veut dire « ses vieillards ». Ils s'occupaient tous les jours à des chants et à des danses en sa présence; ils sonnaient dans des cors en spirale et battaient le tambour ainsi que le *teponaztli*[5], qui est un tambour en bois. Ils avaient à la main une sorte de grelots dont ils accompagnaient leurs chants en accord ; c'était quelque chose qui ressemblait aux marottes avec lesquelles on apaise les enfants qui pleurent et dont on fait usage dans les campagnes. Dans ce jour de fête, on ne faisait pas cuire des petits pains, ni autre chose, en *comal*[6]; on prenait même grand soin que personne ne le fît, afin d'éviter de toucher au feu, parce que c'était le jour destiné à manger et à faire l'offrande des *tamalli* dont j'ai parlé.

1. Voy. livre II, chap. XVIII.

2. Ou *Motecuçoma*, « qui se fâche en seigneur », de *tecutli* ou *teuctli*, seigneur, et *çoma*, se fâcher. C'est sans doute *Moteuhçoma II*, surnommé *Xocoyotl*, ou le dernier, sous qui les Espagnols arrivèrent au Mexique. *Moteuhçoma I*, ou l'ancien, était appelé *Ilhuicamina*.

3. De *quilitl*, (en espagnol quelite), herbe comestible, et *tamalli*, pain de maïs.

4. Pluriel de *ueue*, vieillard, précédé de l'adjectif possessif *i*.

5. Cet instrument de musique était formé d'un tronc de bois creusé, ayant, dans la partie supérieure, deux ouvertures allongées, sur lesquelles on jouait avec deux baguettes garnies de boules de caoutchouc. Les sons qu'on en tirait allaient en augmentant, si l'on doit s'en rapporter à l'étymologie du mot qui dérive du verbe *teponaçoa*, se gonfler, aller croissant.

6. Ou *comalli*, vase plat en terre cuite non vernie ; le mot comal est aujourd'hui communément employé par ceux qui au Mexique font usage de la langue espagnole.

C'était dans ce même jour de fête que les pères et mères allaient prendre, à la chasse, soit des serpents, soit des grenouilles, des petits poissons appelés *joviles*[1], de petits lézards aquatiques appelés *axolotl*[2], des oiseaux, ou n'importe quel autre animal, et on les jetait sur les braises du foyer. Lorsqu'ils étaient cuits, les enfants les mangeaient en disant : « Notre père le Feu mange des grillades. » La nuit étant venue, les vieillards buvaient ensemble de l'*uctli*[3], sorte de vin du pays, et, avant de le porter à leurs lèvres, ils en répandaient sur quatre parties distinctes du foyer. Ils prétendaient, par cet acte, en donner au feu les prémices, l'honorant ainsi comme dieu en lui en faisant l'offrande. Tous les quatre ans, cette fête devenait solennelle. Le roi accompagné des plus grands seigneurs, venait lui-même faire de l'huile devant le temple de cette divinité. Dans cette grande solennité, ce n'étaient pas seulement les vieillards qui buvaient du *pulque;* les jeunes hommes, les jeunes filles et les enfants le buvaient également. Aussi appelait-on cette fête *Pillauano*[4], ce qui signifie : solennité dans laquelle les enfants des deux sexes boivent du vin ou *pulque.*

Les pères et mères cherchaient des parrains et des marraines pour leurs enfants, auxquels il était fait quelques petits cadeaux. Les parrains et marraines prenaient les filleuls sur leurs épaules et les portaient au temple de ce dieu du feu, que l'on appelait aussi *Ixcoçauhqui.* C'était en sa présence qu'on perçait les oreilles des garçons et des fillettes, avec l'assistance de leurs parrains et marraines qu'ils appelaient *imauiuan, intlauan*[5]. Après cette opération, ils faisaient un repas tous ensemble, pères, mères, parrains, marraines, garçons, fillettes. L'image de ce dieu représentait un homme nu, avec le bas de la figure barbouillé de résine *ulli,* qui est noire, et une pierre rouge au trou de la lèvre inférieure. Il avait sur la tête une couronne de papier peinte en différentes couleurs figurant des dessins variés. Cette couronne était surmontée de panaches de plumes vertes, en formes de flamme, et il s'en échappait des boules en plumes qui pendaient aux côtés de la tête vers les oreilles. Les trous des oreilles portaient des anneaux avec des turquoises incrustées en mosaïque. Le dieu avait sur le dos une tunique en plumes jaunes repré-

1. Joel ou joil, poisson du genre de l'athérine, qui appartient à la famille des mugiloïdes.

2. De *atl,* eau, et *xolotl,* serviteur, familier. Batracien très commun dans les lacs de Tetzcuco et de Chalco, dont les Espagnols ont fait ajolote. Les Mexicains le mangent encore aujourd'hui.

3. Ou *octli.* C'est le pulque ou liqueur fermentée du maguey.

4. « Tous les enfants boivent » ; de *pilli,* enfant, et *tlauana,* boire, s'enivrer modérément.

5. « Leurs tantes, leurs oncles. » De *auitl,* tante, et de *tlatli,* oncle, précédés l'un et l'autre mot de l'adjectif possessif *in.*

sentant une tête de dragon accompagnée de petits coquillages de mer. Des grelots étaient attachés sur ses cous-de-pied. Il tenait à la main gauche une rondache surmontée de cinq grosses pierres vertes appelées *chalchiuitl*[1], placées en forme de croix sur une plaque en or, qui couvrait presque toute sa surface. Sa main droite portait une sorte de sceptre, avec plaque ronde en or percée d'un trou au centre, et surmontée de deux globes de différentes grandeurs, dont le plus petit supportait un objet pointu. On appelait ce sceptre *tlachieloni*[2], ce qui signifie lorgnette, parce qu'au moyen de cet objet on cachait sa figure en regardant par le centre de la plaque en or.

CHAPITRE XIV

IL EST TRAITÉ D'UN DIEU APPELÉ *Macuilxochitl*, CE QUI VEUT DIRE CINQ FLEURS ; ON LE NOMMAIT AUSSI *Xochipilli*, CE QUI VEUT DIRE SOURCE PRINCIPALE DE FLEURS, OU QUI EST CHARGÉ DE DONNER DES FLEURS.

Ce dieu s'appelait *Macuilxochitl*[3]. On le tenait pour Divinité, comme le précédent que nous avons dit être le dieu du feu. C'était le dieu de prédilection des gens qui habitaient les maisons des grands seigneurs et les palais des princes. On faisait chaque année en son honneur une grande fête appelée *xochilhuitl*[4] qui était inscrite parmi les fêtes mobiles dont il est question dans le quatrième livre qui parle de l'art divinatoire. Pendant les quatre derniers jours qui précédaient cette fête, tous ceux qui devaient prendre part à sa célébration, les hommes aussi bien que les femmes, observaient un jeûne rigoureux, et si, pendant que durait le temps destiné au jeûne, un homme avait communication intime avec une femme, ou une femme avec un homme, on disait que le jeûne en était souillé; le dieu s'en tenait pour grandement offensé, et c'est pour cela qu'il châtiait ceux qui s'en rendaient coupables avec des maladies des parties secrètes : hémorrhoïdes, suppuration du membre occulte, furoncles, bubons, etc...; car on croyait que ces maladies étaient le châtiment infligé par ce dieu pour les raisons que je viens de dire. Aussi lui faisait-on des vœux et des promesses pour qu'il apaisât ces souffrances et cessât d'en affliger les gens.

1. Sorte d'émeraude brute, grossière.
2. Ou *tlachialoni*, nom d'instrument qui dérive de *tlachia* ou *tlachie*, voir, regarder, observer.
3. De *macuilli*, cinq, et *xochitl*, fleurs. Son autre nom, *Xochipilli*, signifie seigneur des fleurs, ou celui qui les cueille, du verbe *pi*, couper des plantes sans les arracher.
4. De *xochitl*, fleurs, et *ilhuitl*, fête.

Lorsqu'arrivait la fête de ce dieu, fête qu'on appelait *xochilhuitl*, ce qui veut dire fête des fleurs, tout le monde jeûnait quatre jours; quelques-uns se privaient de *chilli*[1] ou piment et ne mangeaient qu'à midi. Ils prenaient à minuit une sorte de brouet nommé *tlacuilolatolli*[2], ce qui veut dire : brouet orné d'une fleur au milieu. Ce jeûne s'appelait le jeûne des fleurs. Ceux qui jeûnaient sans se priver de *chilli* ou d'autres choses savoureuses ne mangeaient qu'une seule fois par jour, à midi. D'autres ne mangeaient que des pains azymes, c'est-à-dire que le maïs dont ils faisaient usage pour leur pain n'était pas cuit à la chaux avant de le moudre (ce qui équivaut à la fermentation); le maïs était moulu à sec, et c'est de cette farine qu'ils faisaient leur pain en *comal*, et ils le mangeaient sans y mêler ni *chilli*, ni autre chose quelconque. Ils faisaient un seul repas par jour, à midi. Le cinquième jour était la fête de cette divinité. On se couvrait d'habits et d'ornements semblables à ceux du dieu, comme si l'on aspirait à être sa représentation et son image, et on se livrait ainsi à des danses, au milieu des chants et au son du tambour.

A midi sonnant, on décapitait un grand nombre de cailles, et l'on en faisait couler le sang devant l'image de ce dieu. Quelques-uns se saignaient aux oreilles en sa présence; d'autres se perçaient la langue avec une épine de *maguey* et passaient ensuite par le trou un grand nombre de brins d'osier, en entretenant l'écoulement de sang. D'autres offrandes étaient encore faites dans le temple. Ils avaient aussi une cérémonie qui consistait à faire cinq *tamalli*, qui sont comme des pains ronds de maïs; ils étaient grands, mais mal roulés, et on les appelait pains de jeûne. On plaçait dessus une flèche appelée *xochimitl*[3], et on les présentait à l'idole comme offrande de toute la ville. Les particuliers qui en avaient le désir offraient cinq petits *tamalli* sur une assiette de bois, et du *chilmolli*[4] dans un autre vase. A la gomme noire appelée *ulli*, que quelques personnes offraient sur des assiettes en bois, certains dévots substituaient en offrande deux pâtés appelés *tzoalli*, dont l'un était de couleur vermeille. On faisait, d'ailleurs, des offrandes diverses : quelques-uns présentaient du maïs grillé; d'autres, ce même maïs avec du miel et de la farine de graines de blettes; ceux-ci offraient du pain travaillé de manière à figurer les rayons

1. Terme générique pour désigner le piment dont on compte au Mexique plus de douze espèces principales.

2. De *tlacuilolli*, peint, colorié, et *atolli*, bouillie. Comme on peut s'en convaincre, rien dans ce mot n'indique que la fleur fût placée au milieu du mets. Sahagun a ajouté ce commentaire d'après ce qu'il avait vu ou entendu à cet égard.

3. De *xochitl*, fleurs, et *mitl*, dard, flèche.

4. Sorte de mets dans lequel dominait le *chilli* ou piment; le mot *molli* ou *mulli* désigne, soit un ragoût, soit un potage.

de la foudre appelée *xonecuilli*[1]; ceux-là présentaient de la pâte sculptée en papillons; d'autres encore faisaient l'offrande de pains azymes nommés *yotlaxcalli*[2], ou des gâteaux préparés avec de la graine de blettes, des tourtes en rondache fabriquées avec la même graine, des flèches, des épées, des poupées de la même masse.

Ce même jour, tous les grands personnages et *calpixque*[3] du district de Mexico, qui résidaient près des frontières de pays ennemis, amenaient à la capitale des esclaves qu'ils avaient achetés ou conquis eux-mêmes, et les confiaient aux *calpixque*, afin qu'ils en prissent soin jusqu'au jour où l'on en aurait besoin pour les sacrifier aux idoles. S'il arrivait que quelque esclave prît la fuite en attendant le moment du sacrifice, le *calpixqui* qui en était chargé devait en acheter un autre et le mettre à la place du fugitif. L'image de ce dieu figurait un homme nu qu'on a écorché ou teint de vermillon; sa bouche et son menton étaient peints en blanc, noir et bleu clair, tandis que le reste du visage était de couleur vermeille. Il portait sur la tête une couronne vert clair, avec des panaches de la même nuance et des glands qui descendaient de la couronne sur le dos. Il avait derrière les épaules une devise en plumes figurant un drapeau planté sur un monticule au haut duquel s'élevaient des plumets verts. Le milieu de son corps était ceint d'une draperie vermeille qui descendait jusqu'aux cuisses, et se terminait par une frange d'où pendaient des coquillages de mer. Il avait aux pieds des *cotaras* ou sandales très curieusement travaillées, et à la main gauche une rondache blanche au milieu de laquelle se trouvaient quatre pierres précieuses, jointes de deux en deux. Il avait enfin un sceptre en forme de cœur, surmonté de plumages verts, et duquel pendaient d'autres plumages verts et jaunes.

CHAPITRE XV

CE CHAPITRE TRAITE DU DIEU APPELÉ *Omacatl*[4], QUI VEUT DIRE DEUX ROSEAUX; C'EST LE DIEU DES BANQUETS.

Ce dieu avait, disait-on, des prérogatives qui s'exerçaient sur les banquets et les convives, lorsque les grands personnages invitaient à

1. Sorte de pain en forme de S. Par ce mot *xonecuilli*, on désignait encore des bâtons ornés d'incrustations et qu'on offrait également aux idoles.

2. « Pain de vie », de *yoli*, vivre, et *tlaxcalli*, pain.

3. Pluriel de *calpixqui*, intendant, majordome, gouverneur de province, etc.; substantif verbal formé de *calli*, maison, et *pia*, garder.

4. De *ome*, deux, et *acatl*, roseau. Ce dieu de la joie et de la bonne chère n'était véritablement vénéré que parmi les grands seigneurs, qui seuls par leurs richesses pouvaient donner, soit des festins magnifiques, soit des fêtes publiques.

dîner leur parenté pour qu'on chantât et dansât dans leurs maisons au milieu des fleurs et de beaux services de table. Le jour où cette réjouissance devait avoir lieu, celui qui en était le promoteur installait l'image de ce dieu dans son domicile. Quelques satrapes préposés à son service dans le temple étaient chargés de l'apporter. On disait que si on ne lui rendait pas tous les honneurs qui lui étaient dus, il se fâchait, apparaissait en songe à l'auteur du banquet, et lui reprochait sa conduite en ces termes : « Mauvais homme, parce « que tu as omis de m'honorer comme il convenait, sache bien que « je t'abandonne ; je m'éloignerai de toi, et tu me paieras cher « l'injure que tu m'as faite. » S'il se sentait vivement contrarié, il témoignait de sa mauvaise humeur en faisant que les mets et les boissons se remplissent de poils et de cheveux, pour dégoûter les convives et déshonorer le maître du banquet. Ces gens-là, du reste, tombaient malades à la suite de la communion qui se faisait au jour de la fête de ce dieu, et au surplus, lorsqu'ils mangeaient et buvaient, ils sentaient un resserrement de gorge qui les empêchait d'avaler ; bien plus, quand ils marchaient, ils trébuchaient sans cesse et tombaient très souvent.

Quand on célébrait la fête de ce dieu et que la nuit était venue, on communiait avec son corps. C'est pour cette cérémonie que les grands personnages et les *calpixque*, ainsi que les gens chargés de l'administration des faubourgs, faisaient avec une pâte l'apparence d'un os cylindrique et allongé, comme en forme de coude, et ils prétendaient que c'était un os de cette divinité. Avant la communion, ils mangeaient et buvaient du *pulque*. Après avoir mangé et bu et lorsque le jour commençait à poindre, ils s'armaient d'épingles ou de quelque autre objet semblable, et ils les enfonçaient dans le ventre de l'idole de cette divinité. Cela fait, ils partageaient en trois l'os qu'ils avaient fabriqué avec la pâte appelée *tzoalli*, ils la repartissaient entre eux et chacun mangeait sa part. Il était bien entendu que tous ceux qui communiaient là devaient contribuer l'année suivante à la célébration de la fête de ce dieu et ne rien omettre pour en faire les frais. L'image de cette divinité ressemblait à un homme assis sur un faisceau de souchets. Il avait la figure tachetée de blanc et de noir. Une couronne de papier ceignait étroitement son front à l'aide d'une bande large et longue de différentes couleurs, nouée sur la nuque au moyen de lacets qui se terminaient par une sorte de gland. Cette couronne était recouverte par des enfilades d'émeraudes. Il était vêtu d'une mante en forme de filet, avec une frange large dans laquelle se trouvaient tissées différentes fleurs. Il avait à son côté une rondache du bas de laquelle s'échappaient des glands, et il portait à la main droite un sceptre auquel s'ajoutait un médaillon arrondi percé en

manière de petit œil-de-bœuf. Ce sceptre reposait sur une table ronde par son bout inférieur et se terminait en haut par une forme pyramidale. On l'appelait *tlachialoni*, c'est-à-dire lorgnette, parce que son médaillon servait à couvrir le visage, tandis qu'on regardait par l'ouverture.

CHAPITRE XVI

QUI TRAITE DU DIEU NOMMÉ *Ixtlilton*[1] QUI VEUT DIRE LE NÉGRILLON ; ON L'APPELLE AUSSI *Tlaltetecuin*[2].

On faisait à ce dieu un oratoire de planches peintes, sorte de tabernacle dans lequel son image était placée. Il y avait dans cet oratoire ou temple un grand nombre de terrines et de jarres, pleines d'eau et couvertes avec des planches ou des *comalli*. On appelait cette eau *tlilatl*[3], ce qui veut dire eau noire. Lorsqu'un enfant tombait malade, on l'apportait au temple de ce dieu *Ixtlilton*, on ouvrait l'une de ces jarres, on lui faisait boire de cette eau et sa maladie guérissait avec elle. Si quelqu'un voulait célébrer la fête de ce dieu par dévotion personnelle, il conduisait son image dans sa maison. Elle n'était alors ni peinte ni sculptée; c'était un satrape qui se revêtait des ornements de cette divinité. Pendant le trajet on encensait devant lui avec de la fumée de copal, jusqu'à ce que l'image arrivât à la maison où l'on devait la fêter avec les danses et les chants qui étaient dans leurs habitudes, car leurs manières de danse sont bien différentes de la nôtre. Je décrirai ici celle que nous appelons *areyto* et qu'ils désignent dans leur langue par le nom de *maceualiztli*[4]. Ils s'assemblaient, en grand nombre, de deux en deux ou de trois en trois, et formaient un rond plus ou moins considérable selon qu'ils étaient plus ou moins nombreux. Ils portaient des fleurs aux mains et étaient ornés de divers plumages. Ils faisaient, tous en même temps, un mouvement uniforme de leur corps, ainsi qu'avec leurs

1. Diminutif de *ixtlilli*, face noire; de *ixtli*, visage, et *tlilli*, couleur noire. *Ixtlilton* était le dieu de la médecine.

2. Ou plus régulièrement *Tlaltetecuini*, « celui qui frappe ou creuse la terre » ; de *tlalli* terre, et *tetecuinia*, frapper, ébrécher, etc.

3. De *tlilli*, couleur noire, et *atl*, eau.

4. Substantif verbal tiré de *macehua*, danser. Les danses religieuses variaient suivant les circonstances. Ainsi, dans le *maceualiztli*, que décrit ici Sahagun, les exécutants réunis en petits groupes se tenaient par les mains (*maitl*). Le *netotiliztli* s'exécutait en chœur, et le *nenaualiztli* consistait à se tenir étroitement les uns les autres en entrelaçant les bras (*nauac*, auprès). Le mot *areyto* a été sans doute emprunté au langage des habitants des Antilles par les conquérants espagnols qui, comme on sait, s'approprièrent un grand nombre de termes indiens.

pieds et leurs mains, chose très bien combinée et très digne d'être vue. Tous les mouvements s'accordaient avec la musique du tambour et du *teponaztli*. Ils accompagnaient les instruments de leurs voix sonores, chantant en accord les louanges du dieu dont ils faisaient la fête. Encore aujourd'hui, ils se livrent à ces mêmes exercices, bien que ce soit dans un but différent. Ils règlent leurs mouvements et leurs parures sur la nature de leurs chants, car leurs danses et leurs intonations varient considérablement, sans jamais cesser d'être très-gracieuses et même empreintes de dévotion. La forêt de leur idolatrie n'est pas encore défrichée.

L'image du dieu étant arrivée à la maison de celui qui faisait la fête, on s'occupait d'abord de manger et de boire, après quoi commençaient les danses et les chants dont on honorait cette divinité. Le dieu lui-même, ayant dansé longtemps, descendait à la cave où l'on tenait le *pulque* dans plusieurs jarres recouvertes depuis quatre jours avec des planches et des *comalli* vernis. Il en ouvrait une ou plusieurs, opération qu'on appelait *tlayacaxapotla* [1], ce qui veut dire : ce vin est nouveau. Alors, lui-même et ceux qui l'accompagnaient buvaient de ce vin ; ils sortaient ensuite et se rendaient dans la cour de la maison, à l'endroit où se trouvaient les jarres pleines de l'eau noire, qui lui était dédiée et qu'on tenait couvertes depuis quatre jours. Celui qui jouait le rôle du dieu les ouvrait, et si, après les avoir découvertes, il trouvait dans quelqu'une d'entre elles de la saleté, comme quelques fétus de paille, des cheveux, des poils ou du charbon, on disait aussitôt que celui qui faisait cette fête était un homme de mauvaise vie, un adultère, un voleur ou un luxurieux et tout le monde l'insultait en lui attribuant quelqu'un de ces vices, ou en prétendant qu'il n'était qu'un semeur de discorde et de troubles..... et ces offenses, on les lui adressait publiquement, en présence de tous. Lorsque le prêtre qui était l'image du dieu sortait de la maison, on lui donnait des étoffes qu'on appelait en ce cas *ixquen* [2], ce qui veut dire couverture du visage, par allusion à la honte dont était couvert le promoteur de la fête, lorsque les eaux noires étaient altérées. Il sera dit à la fin de ce livre de quels ornements ce dieu était revêtu.

1. « Il découvre les choses nouvelles » ; de *yacato*, premier, récent, et *xapotla*, fendre, ouvrir, percer, violer.

2. Apocope de *ixquemitl* ou *ixquentli*, vêtement de la face ; de *ixtli*, visage, et *quemitl* ou *quentli*, habit, couverture, voile.

CHAPITRE XVII

QUI PARLE DU DIEU APPELÉ *Opochtli*, LEQUEL PASSAIT POUR DIEU ET ÉTAIT ADORÉ DANS CETTE NOUVELLE-ESPAGNE.

Le dieu *Opochtli*[1] était placé au nombre de ceux qu'on appelait *Tlaloque*, ce qui signifie : habitants du Paradis Terrestre, quoiqu'on fût bien convaincu que ce n'était qu'un homme. On lui attribuait l'invention des filets de pêche et d'un instrument à tuer des poissons, qu'on appelait *minacachalli*[2], lequel est semblable à une fouine n'ayant que trois branches, à la manière d'un trident. Il servait aussi à chasser des oiseaux. Il avait inventé également les lacets destinés à prendre les oiseaux, et les rames à naviguer. Lorsque les pêcheurs et les gens qui trafiquent sur les eaux faisaient la fête de cette divinité, ils lui offraient des choses à manger et du vin en usage parmi eux, appelé *octli*, ou autrement *pulque*. On lui offrait aussi des tiges de maïs, des fleurs, des roseaux à fumer appelés *yietl*[3], de l'encens blanc nommé *copalli* et une herbe aromatique qu'on appelle *yiauhtli*[4], et on répandait des jones au devant de lui, comme c'est l'habitude quand on fait une procession. On se servait encore dans cette solennité d'une sorte de grelots introduits dans des bâtons creux, qui sonnaient comme de petites clochettes. On éparpillait aussi devant lui un maïs grillé appelé *momochitl*, espèce particulière qui s'ouvre en le chauffant et découvre une farine très blanche. On disait que c'étaient des grêlons et on était dans l'habitude d'en attribuer la provenance aux dieux des eaux. Les vieux satrapes, qui étaient préposés au service du dieu, et les vieilles femmes le célébraient par des chants. L'image de ce dieu représente un homme nu peint en noir, avec le visage fauve s'approchant de la nuance des plumes de la caille du pays. Il portait une couronne de papier de diverses couleurs, formée de morceaux placés les uns sur les autres comme les feuilles d'une rose. Elle était surmontée d'un panache de plumes vertes sortant d'un nœud de couleur jaune. Des cordons et des glands allongés sortaient de la couronne et tombaient sur le dos. Il avait une étole verte pla-

1. Gaucher, côté ou main gauche ; de là les expressions de *opochmaitl*, main gauche ; *nitla opochiua* (pour *opoch-chiua*), je fais une chose de la main gauche. Ce dieu de la pêche paraît avoir eu aussi divers noms ; ainsi à *Cuitlahuac*, ville située dans un îlot du lac de Chalco, il était vénéré sous le nom de *Amimitl*.

2. Instrument en roseau (*acatl*) pour harponner ; de *mina*, tirer, lancer une flèche. Kingsborough donne *minacachalli*, de *mina*, qui a des dards, des pointes (*mitl*).

3. Ou *yetl*, tabac.

4. Espèce d'absinthe.

cée en croix comme celle des prêtres qui vont dire la messe. Il était ceint d'un papier vert qui descendait jusqu'aux genoux et il portait des *cotaras* ou sandales blanches. Il avait à la main gauche une rondache peinte en rouge, dont le champ présentait au centre une fleur blanche avec quatre pétales placées en croix, entre lesquelles sortaient quatre appendices qui étaient aussi des feuillets de la même fleur. Il tenait à la main droite un sceptre qui avait presque la forme d'un calice, au-dessus duquel s'élevait comme un fer de flèche.

CHAPITRE XVIII

QUI PARLE DU DIEU APPELÉ *Xipe Totec*[1] C'EST-A-DIRE ÉCORCHÉ.

Ce dieu était adoré par les gens qui vivaient au bord de la mer. Il fut originaire de *Zapotlan*, village de la province de *Xalisco*. On lui attribuait les maladies suivantes : d'abord, la variole, les abcès qui se forment sur le corps et la gale; et, ensuite, les maladies des yeux, comme, par exemple, celle qui provient de l'excès de boisson, et en général de toutes celles qui attaquent cet organe. Ceux qui souffraient de quelqu'une des infirmités susdites faisaient à ce dieu le vœu de se revêtir de sa peau quand on célébrerait sa fête qu'on appelait *tlacaxipeualitztli*[2] ou écorchement d'homme. On y organisait une espèce de tournoi dans lequel se rangeaient, d'un côté, les partisans de ce dieu *Totec*. Ils étaient tous revêtus de peaux d'hommes qu'on avait sacrifiés et écorchés pendant la fête; ces peaux étaient fraîches et dégouttaient de sang. Le parti contraire se composait de guerriers vaillants et hardis, de personnes belliqueuses et intrépides, méprisant la mort, gens audacieux qui se présentaient volontairement pour combattre. Là, ils s'exerçaient les uns et les autres aux pratiques de la guerre. Ils se poursuivaient et s'enfuyaient alternativement d'un poste à l'autre. Cet exercice étant fini, les hommes qui étaient revêtus des peaux des victimes et qui avaient soutenu le parti du dieu *Totec*, s'en allaient par toute la ville, entrant dans les maisons et demandant qu'on leur fît l'aumône pour l'amour de ce dieu. Une fois entrés dans les maisons, on les faisait asseoir sur des petits tas

1. Ou seulement *Xipe*, de *xipeua*, écorcher; *Totec* vient de *tecquí*, coupé, en composition avec l'adjectif possessif *to* : *totec*, notre coupé. Clavigero fait remarquer que *Xipe* est une abréviation du mot, *xipeualiztli*, action d'écorcher, adoptée par les écrivains espagnols pour désigner ce dieu (*Storia antica del Messico*, lib. VI, § 7).

2. Substantif verbal formé de *tlacatl*, homme, une personne quelconque, et *xipeua*, écorcher, dépouiller.

de feuilles de *tzapotl*[1] et on leur passait au cou des enfilades d'épis de maïs et de fleurs, qui allaient du cou au dessous de l'aisselle. On les couvrait de guirlandes et on les invitait à boire le *pulque*.

Si quelques femmes tombaient malades des maladies susnommées, elles profitaient de cette fête pour venir faire leur offrande à cette divinité conformément à leurs vœux. L'image du dieu représente un homme nu dont un côté est peint en jaune et l'autre de couleur fauve. Il a la figure labourée, des deux côtés, par une bande étroite qui va du front au bas de la mâchoire. Il porte à la tête une sorte de capuche de différentes couleurs avec des glands qui tombent sur le dos. Il est revêtu d'une peau d'homme écorché ; ses cheveux forment deux tresses séparées, et ses oreilles sont en or. Il est ceint d'un jupon vert qui lui arrive aux genoux avec de petits coquillages qui en pendent. Il porte des *cotaras* ou sandales, une rondache jaune avec une raie rouge sur le bord et un sceptre tenu des deux mains, ayant la forme d'une tête de pavot pleine de sa graine, surmontée d'un fer de lance.

CHAPITRE XIX

QUI PARLE DU DIEU DES MARCHANDS, APPELÉ *Yacatecutli*.

On a supposé que ce dieu appelé *Yacatecutli*[2] fut le premier inspirateur des marchés et des trafics entre les habitants de ce pays et que c'est pour cela que les marchands le choisirent pour leur dieu et qu'ils l'honorent de différentes manières. Une de leurs pratiques en son honneur consistait à lui présenter du papier dont ils lui faisaient l'offrande, et c'est avec cela qu'ils le couvraient partout où on lui dressait des statues. Ils avaient une grande vénération pour le bâton avec lequel ils voyageaient et qui était en bois massif appelé *otatl*[3]. Ils font usage d'une autre espèce qui est comme une canne noirâtre, légère, massive aussi et sans nœud, qui ressemble aux joncs dont on se sert en Espagne. Tous les trafiquants avaient l'habitude d'en emporter dans leurs voyages. Étant arrivés à l'endroit où ils devaient passer la nuit, ils liaient tous leurs bâtons en un seul faisceau, ils les plaçaient à leur chevet et ils répandaient du sang devant eux en se saignant des oreilles, de la langue, des jambes ou des bras. Ils leur

1. Ou *çapotl*, sapotille, nèfle d'Amérique ; en espagnol zapote.

2. « Seigneur des voyageurs », de *yaqui*, voyageur, substantif dérivant de *yauh*, aller, marcher, et *tecutli*, seigneur. Clavigero traduit par ces mots : le seigneur qui guide ; de *yacana*, conduire, ou *yacatia*, aller devant, précéder.

3. De *otli*, chemin, et *atl*, eau, cervelle ; en espagnol otate.

offraient du copal et, ayant allumé du feu, ils brûlaient cet encens devant les bâtons qu'ils regardaient comme l'image du dieu, honorant en eux *Yacatecutli* lui-même. C'est ainsi qu'ils lui faisaient la prière de les protéger contre tous dangers. Ces marchands parcouraient tout le pays en trafiquant, vendant ici ce qu'ils avaient acheté ailleurs. Ils traversent les lieux habités sur les bords de la mer aussi bien que ceux de l'intérieur des terres. Ils ne laissent aucun objet sans l'examiner et ils vont partout, faisant leurs achats en un point et leurs ventes d'un autre côté. Pas un recoin n'est par eux négligé sans voir ce qui s'y peut acheter ou vendre. Que le pays soit très chaud, qu'il soit très froid ou très abrupt, ils ne renoncent pas à y passer, à tout bousculer, à chercher enfin ce qu'il peut y avoir de bon et d'avantageux pour l'achat ou la vente. Les marchands sont une espèce de gens très patients devant les fatigues, hardis pour s'aventurer partout, même en pays ennemi, et très rusés dans leurs affaires avec les étrangers, se prêtant à apprendre leur langue et à leur parler doucereusement pour se les attirer par leur familiarité. Ils découvrent où il y a de belles plumes, des pierres précieuses et de l'or; ils achètent ces objets et les vont vendre partout où ils savent qu'ils ont une grande valeur. Ils trafiquent aussi en beaux vases de différentes formes, ornés de peintures diverses selon le lieu de leur provenance; les uns ont des couvercles faits d'écaille de tortue accompagnés des cuillères de même matière pour remuer le cacao ; d'autres ont aussi des couvercles, peints de différentes nuances en dessins très variés, qui affectent la forme de la feuille d'un arbre. Ils achètent encore d'autres instruments en bois très bien travaillés pour agiter le cacao.

S'ils doivent entrer dans un pays qui a pris les armes, ils commencent par apprendre la langue de ses habitants ; ils s'habillent comme eux, pour ne plus avoir l'air d'étrangers et afin qu'on les confonde avec les natifs. Il arrivait néanmoins fort souvent que l'ennemi parvenait à les connaître ; on s'en emparait et on les mettait à mort. Mais si un, ou plusieurs d'entre eux réussissaient à s'échapper, ils accouraient en donner avis à celui qui gouvernait, comme à *Moteuhçoma* ou à d'autres de ses prédécesseurs. Ils apportaient des richesses des pays d'où ils venaient; ils les étalaient devant le grand seigneur pour y puiser, en récompense de leurs fatigues, l'occasion d'être honorés et tenus pour valeureux par leurs compatriotes du lieu où ils vivaient. On leur mettait une mentonnière d'ambre; c'est une pierre précieuse longue, jaune et transparente, qui pend d'un trou de la lèvre inférieure. Ce signe témoignait de leur valeur et devenait un titre de noblesse, chose qui était en grande estime.

En se séparant de leurs parents pour aller trafiquer en terre étrangère, ces marchands célébraient des fêtes selon leurs rites anciens. Ils restaient absents plusieurs années et ils revenaient ensuite dans leur pays, chargés de grandes richesses. Alors, pour se glorifier de ce qu'ils apportaient, et pour donner le détail des pays qu'ils avaient visités et des choses qu'ils y avaient vues, ils réunissaient dans un grand banquet tous les marchands (les principaux surtout) et les grands seigneurs du lieu. On appelait ce banquet le lavement des pieds. Les invités faisaient mille démonstrations révérencieuses au bâton qui avait servi à l'aller et au retour du voyage. Il passait pour l'image de ce dieu, et on disait que c'était à lui que le marchand devait son retour et la faveur d'avoir pu parcourir les chemins par où il était passé. Pour mieux l'honorer, ils se rendaient dans l'une des maisons de prières qu'on avait dans chaque quartier, appelées par eux *calpulli*[1]; c'était comme l'église ou la paroisse du quartier. On plaçait donc le bâton dans un lieu vénéré de la partie de la ville habitée par le trafiquant. Lorsque celui-ci donnait un banquet à des invités, l'on présentait d'abord au bâton des mets, des fleurs, des *acayietl*[2]. Lorsque, en dehors de tout banquet, le marchand faisait ses repas ordinaires, il offrait d'abord ses mets et tout le reste au bâton qu'il conservait dans l'oratoire de sa maison.

Quand ils revenaient riches des pays où ils avaient voyagé, ces marchands prélevaient sur leur fortune de quoi acheter des esclaves, hommes et femmes, pour les sacrifier à leur dieu, le plus souvent *Yacatecutli*, au jour de sa fête. Ce dieu avait cinq frères et une sœur qui tous étaient honorés comme divinités. Selon que leur dévotion leur en donnait l'inspiration, les marchands sacrifiaient des esclaves à chacun d'eux en particulier, ou à tous ensemble, ou seulement à la sœur. L'un des frères s'appelait *Chiconquiauitl*, et les autres, *Xomocuitl*, *Nacxitl*, *Cochimetl*, *Yacapitzauac;* on nommait la sœur *Chalmecaciuatl*[3]. Comme j'ai dit, à tous ensemble ou à quelqu'un d'entre eux, on sacrifiait un ou plusieurs esclaves, revêtus des ornements du dieu, comme s'ils étaient son image.

Il existait une foire ordinaire pour acheter des esclaves, hommes et femmes, dans un village appelé *Azcaputzalco*, qui est situé à deux lieues de Mexico. On choisissait au milieu d'un grand nombre et les

1. Augmentatif de *calli*, maison, signifiant quartier, faubourg, bourg, district.

2. Ou *acayetl*, plante aromatique que les Indiens déposaient sur les tombeaux et faisaient brûler; de *acatl*, roseau, et *yetl*, tabac.

3. *Chiconquiauitl* vient de *chicome*, sept, et *quiauitl*, pluie; — *Xomocuitl*, canard pris; de *xomotl*, canard, et *cui*, prendre; — *Nacxitl*, de *naui*, quatre, et *icxitl*, pieds; — *Cochimetl*, de *cochi*, dormir, et *metl*, maguey; — *Yacapitzauac*, qui a le nez (*yacatl*), pointu, effilé (*pitzauac*); — *Chalmecaciuatl*, de *chalia*, étrenner, *mecatl*, corde, et *ciuatl*, femme.

acheteurs faisaient en sorte d'éviter que les esclaves eussent quelque maladie ou des défauts corporels. Après les avoir achetés, on en prenait le plus grand soin; on les habillait très bien; on leur donnait à boire et à manger en abondance, et on les baignait dans l'eau chaude, de façon à les engraisser, parce qu'ils se proposaient de les manger et de les offrir à leur dieu. On tâchait aussi de les réjouir en les faisant chanter et danser sur la place ou sur les terrasses de leurs maisons. Ils chantaient toutes les chansons qu'ils savaient, jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués, et ils ne faisaient aucun cas de la mort qui leur était réservée.

On sacrifiait ces esclaves le jour de la fête appelée *panquetzaliztli*[1]; mais on les soignait toujours, comme j'ai dit, en attendant que cette fête arrivât. Si, parmi ces esclaves, quelque homme se faisait remarquer par son bon sens et par son aptitude à servir ou à bien chanter, ou si quelque femme se montrait diligente ou habile à préparer les mets et les boissons, à broder et à tisser, on en faisait l'achat pour le service de la maison et, de la sorte, on leur évitait le sacrifice. L'image de ce dieu représentait un Indien sur la route, un bâton à la main, avec le visage teint de noir et de blanc. Deux guirlandes de plumes précieuses, appelées *quetzalli*, étaient attachées aux cheveux et ceux-ci se relevaient sur la tête, réunis en forme de gerbe. Il avait les oreilles en or. Il était couvert d'une *manta* bleue au-dessus de laquelle reposait un filet de couleur noire; à travers les mailles on voyait le bleu de la *manta*, dont les bords étaient garnis d'une frange tissée en fleurs. Sur ses cous-de-pied se voyaient des bandes de cuir jaune, d'où pendaient des coquillages de mer. Il portait aux pieds des *cotaras* brodées très élégantes, et il avait une rondache teinte en jaune, avec une tache bleu clair au milieu, sans aucun dessin. Enfin, il tenait à la main droite un bâton de voyage.

CHAPITRE XX

QUI PARLE DU DIEU APPELÉ *Napatecutli*.

Napatecutli[2] était le dieu des gens qui font des nattes de feuilles aquatiques et il est du nombre de ceux qu'on appelle *Tlaloque*. On dit

1. C'était aussi le nom du quinzième mois de l'année, durant lequel avait lieu la troisième fête en l'honneur du dieu *Uitzilopochtli*, que l'on appelait aussi *Panquetzaliztli*; de *pamitl*, drapeau, et *quetzaliztli*, déploiement.

2. Ou *Nappatecutli*, « quatre fois seigneur », de *nappa*, quatre fois, et *tecutli*, seigneur; ainsi nommé probablement comme étant l'inventeur des trois objets indiqués et le producteur de la pluie. Ce dieu réputé bienveillant avait deux temples à Mexico.

qu'il fut l'inventeur de l'art des nattiers, et c'est pour cela qu'il est adoré par ceux qui fabriquent des *petlatl*, des chaises basses, appelées *icpalli*, et des claies de roseaux qu'on nomme *tolcuextli*[1]. On prétendait que c'était par la puissance de ce dieu que croissaient les souchets, les joncs et les roseaux, au moyen desquels on pratique ce métier. Comme on croyait, au surplus, que ce dieu produisait les averses, on lui faisait des fêtes pour l'adorer et lui demander les objets qui proviennent des pluies, comme l'eau, les roseaux, etc. Quand on le fêtait, on achetait un esclave destiné à être sacrifié devant lui. On le revêtait des attributs de ce dieu comme si c'eût été son image. Le jour qu'il devait mourir, et qu'il était vêtu comme je viens de dire, on lui mettait sur la main un vase vert plein d'eau, et il en aspergeait tout le monde, à l'aide d'une branche de saule, comme si c'eût été de l'eau bénite. Lorsque, dans le cours de l'année, quelqu'un de ce métier voulait fêter cette divinité, il en donnait connaissance à ses prêtres, qui choisissaient un satrape, le revêtaient des attributs de ce dieu comme son image, et le conduisaient pendant qu'il aspergeait en route avec son rameau de saule. A son arrivée, on le plaçait à l'endroit qui lui était destiné et on faisait des cérémonies en sa présence, le priant de répandre ses faveurs sur cette maison. Celui qui célébrait la fête donnait à manger et à boire au dieu, à ceux qui l'accompagnaient et à tous les conviés.

Tout cela se faisait en signe de reconnaissance pour la prospérité et les richesses acquises, dans la conviction que ce dieu les avait données, et c'était pour cela qu'on célébrait ce banquet. On y dansait et chantait en l'honneur de ce dieu, afin que celui qui le donnait fût tenu pour homme reconnaissant. Il y dépensait, du reste, tout ce qu'il possédait, en disant : « Je ne fais aucun cas de rester sans ressource, pourvu que mon dieu soit satisfait de cette fête; soit qu'il me donne encore, soit qu'il me laisse dans la misère, que sa volonté s'accomplisse ». Cela étant dit, il couvrait d'une *manta* blanche le représentant du dieu, qui s'en retournait ainsi avec tous ceux qui étaient venus avec lui. Après son départ, l'auteur de la fête ou du banquet faisait un repas avec ses parents. Ceux qui se livraient au métier de nattier et faisaient d'autres ouvrages en feuilles de roseaux, prenaient soin d'orner, d'arranger, de balayer le temple de ce dieu et d'y étendre de leurs plantes. Ils ne manquaient pas, non plus, d'y mettre des nattes et des sièges de jonc appelés *icpalli*, faisant observer la propreté de façon qu'il n'y eût ni paille, ni autres choses quelconques éparpillées sur le sol du temple. L'image de ce dieu représentait un

1. De *tollin*, jonc, et *cuextli*.

homme teint entièrement en noir, à l'exception de quelques petits points de la figure, tachetés de blanc. Il portait une couronne de papier, peint en noir et blanc, avec des guirlandes qui pendaient en arrière vers les épaules, laissant échapper un panache de trois plumes vertes à la hauteur de la nuque. Il était ceint d'un jupon noir et blanc qui descendait aux genoux, orné de petits coquillages de mer. Il portait des *cotaras* blanches et une rondache à la main gauche, de la forme d'un nénuphar, qui est une plante aquatique, large comme une grande assiette. Il avait à la main droite, un bâton fleuri dont les fleurs étaient en papier. Il portait une écharpe peinte avec des fleurs noires sur blanc, semblable à une étole, qui partait de l'épaule droite pour venir croiser sous l'aisselle gauche.

CHAPITRE XXI

QUI PARLE D'UN GRAND NOMBRE DE DIEUX IMAGINAIRES, DÉSIGNÉS ENSEMBLE PAR LE NOM DE *Tlaloque*.

Les Mexicains prenaient pour des dieux toutes les montagnes élevées, surtout celles qui étaient le point de départ des nuages dans les jours de pluie, et ils imaginaient une idole pour chacune d'elles, selon l'idée qu'ils s'en étaient formée. Ils avaient aussi la croyance que certaines maladies qui paraissent procéder du froid venaient des montagnes et que celles-ci avaient le pouvoir de les guérir. Aussi, ceux qui étaient atteints de ces maladies faisaient-ils vœu de célébrer des fêtes et des offrandes à telle ou telle montagne dont ils étaient le plus voisins, ou pour laquelle ils avaient le plus de dévotion. Ce même vœu était fait par les personnes qui se voyaient en péril d'être noyées dans l'eau des rivières ou de la mer. Les maladies, pour lesquelles on faisait ces vœux, étaient la goutte des mains, des pieds, ou de quelque autre partie du corps; l'état perclus de quelque membre ou de tout l'individu; le torticolis ou autres rhumatismes; la contraction de quelque membre ou l'état d'une personne qui tombe glacée. Les malades qui étaient atteints de ces infirmités faisaient vœu d'élever des statues aux dieux suivants : au dieu de l'air, à la déesse de l'eau et à la divinité de la pluie; aux idoles du volcan nommé *Popocatepetl*[1], de la sierra Nevada, d'une montagne appelee *Poyauhtecatl*[2], ou de n'importe quel autre mont auquel on se

1. « Montagne fumante, » de *popoca*, fumer, et *tepetl*, montagne.
2. Volcan situé près d'Orizaba et nommé aussi *Çitlaltepetl* ou montagne étoilée.

sentait enclin par sa dévotion. Celui qui s'était proposé telle ou telle montagne ou quelqu'un de ces dieux, fabriquait son image en forme humaine avec une masse appelée *tzoalli*; mais il ne faisait pas ce travail de sa propre main, parce que cela n'était pas permis; il priait les satrapes, qui en avaient l'expérience et qui étaient désignés pour cela, de lui fabriquer les idoles qu'il avait fait vœu d'avoir. Ceux qui les fabriquaient leur mettaient des dents de pépins de calebasse et, à la place d'yeux, des haricots noirs grands comme des fèves, quoique d'une autre forme, et qu'on appelle *ayecotli*[1]. Pour ce qui est des autres ornements, ils les formaient en rapport avec les idoles qu'ils s'étaient proposées pour modèle : le dieu du vent, comme *Quetzalcoatl*; l'eau, comme la déesse de l'eau; la pluie, comme le dieu de la pluie; les autres montagnes, comme les images par lesquelles on a l'habitude de les représenter.

Après avoir fabriqué ces idoles, ils leur faisaient offrande d'une feuille du papier dont ils font usage, ayant pris soin d'y étendre un grand nombre de gouttes fondues de la gomme qu'ils nomment *ulli*. Cela étant fait, ils accrochaient le papier au cou de l'image, de manière à la couvrir de la poitrine jusqu'en bas, prenant soin de déchirer et d'enlever l'excédant. Ils plaçaient aussi du même papier, oint d'*ulli*, devant les images, en attachant des feuillets les uns aux autres. L'air les agitait sans cesse parce qu'ils étaient pendants d'une cordelette ou *mecatl* qui s'attachait aux extrémités de deux bâtons enfoncés dans le sol. On faisait aussi l'offrande à ces idoles d'*uctli* ou *pulque*, qui est le vin du pays, dans des vases façonnés comme suit: il existe dans le pays des calebasses à surface unie, rondes, d'un blanc verdâtre un peu tacheté qu'on appelle *tzilacayotli*[2] et qui sont de la grosseur d'un melon. On les partageait par le milieu ; on en extrayait les graines qui étaient au dedans, et on obtenait ainsi des tasses qu'on remplissait de vin et que l'on plaçait devant l'idole ou les idoles, en disant que c'étaient de vraies pierres précieuses appelées *chalchiuitl*. Tout cela, les satrapes le faisaient en gens expérimentés, comme étant préposés à ce genre de sacrifices. Aucune autre personne n'avait la coutume de faire de même, fût-ce dans sa propre maison.

1. Ou *ayacotli*, l'*a* et l'*e* étant employés indifféremment l'un pour l'autre ; en espagnol ayacote. La faséole ou le haricot s'appelait en général *etl*, terme qui entre dans la composition des mots : *ecotl*, haricot vert ; *emilli* ou *etla*, champ de haricots ; *ayecotli* ou *quauetl*, gros haricot.

2. En espagnol chilacayote ; c'est l'une des variétés de la famille des solanées dont le terme générique en *nahuatl* est *ayotli* ou *ayotetl* ; nous mentionnerons entre autres variétés : *chayotli*, calebasse petite et épineuse ; *tamalayotli*, qui est ronde, noire et très agréable au goût ; *tlalayotli*, qui est petite et sauvage ; etc. Nous ajouterons enfin que la calebasse comestible la plus utile est l'*ayotzoyacatl* qui est mise en conserve et sert de condiment ordinaire d'une année à l'autre.

Les idoles étant fabriquées, ceux qui en avaient fait le vœu conviaient les satrapes à la fête qui devait se faire cinq jours après. Ce cinquième jour étant venu, on passait la nuit en veille, chantant, dansant, en l'honneur des images et des dieux qu'elles représentaient. On offrait cette nuit même, à quatre reprises différentes, des *tamalli*, sorte de petits pâtés ronds faits de maïs, à tous ceux qui dansaient et chantaient, aux satrapes qui avaient fabriqué les images et aux autres personnes invitées à cette fête. On offrait donc quatre fois à manger, dans la nuit, à tous ces gens-là, et autant de fois il y avait séance musicale des instruments dont ils faisaient habituellement usage : c'étaient de grands coups de sifflet qu'ils lançaient en mettant leurs petits doigts dans la bouche; c'étaient encore les sons des conques marines et des flûtes qui sont de mode parmi eux. Le concert était fait par des bouffons dont c'était le métier, et on leur donnait aussi à manger.

Au point du jour, les satrapes tordaient le cou et séparaient les têtes des images, prenaient la masse dont elles étaient faites et se rendaient à l'établissement où tous les prêtres vivaient ensemble et qui se nomme *Calmecac*, tandis que les gens, pour lesquels les images avaient été fabriquées, s'en allaient retrouver les convives. Ils restaient avec eux tout ce jour-là, et le soir, vers la nuit, tous les vieillards, hommes et femmes, buvaient le *pulque ;* car tous avaient la permission de le boire, et, quand ils en étaient arrivés à être à moitié ou tout à fait ivres, ils prenaient le chemin de leurs maisons. Les uns s'en allaient en pleurant ; les autres dansaient ou portaient des défis en se pavanant et en posant pour des bravaches ; quelques-uns se prenaient de querelle en chemin.

Ceux qui donnaient cette fête prévenaient d'avance, en les invitant, les aubergistes qui faisaient le *pulque*, les exhortant à soigner leur boisson. Ceux-ci s'ingéniaient, en effet, à obtenir du bon vin, et, pour cela, ils s'abstenaient pendant quatre jours du contact d'une femme, parce qu'ils prétendaient que s'ils en usaient ces jours-là, le vin qui passerait par leurs mains deviendrait aigre et se pourrirait. Ils se privaient également, ces mêmes jours, de prendre du *pulque* et du miel dont on le fait ; ils n'y trempaient même pas le doigt pour le porter à leur bouche jusqu'à ce que fût arrivé le quatrième jour avec sa cérémonie. Ils avaient la superstition de croire que, si quelqu'un buvait du vin, pour si peu que ce fût, avant qu'on eût fait la cérémonie de l'ouverture des grandes jarres, comme il est dit plus haut, sa bouche s'en allait de côté en punition de son péché. Ils disaient aussi que si la main ou le pied de quelqu'un se séchait, s'il était pris de tremblements de la face, de la bouche ou des lèvres, et

s'il devenait possédé du démon, tout cela lui arrivait parce que les dieux dont nous parlons ici s'étaient irrités contre lui. La fête étant finie, celui qui l'avait célébrée rassemblait le lendemain tous ses parents, tous ses amis et tous ceux de son quartier, et, tous ensemble, ils achevaient de manger et de boire ce qui était resté de la veille. On appelait cela *apeualo*[1], ce qui signifie l'achèvement de ce qui avait été mangé et bu, et rien ne restait plus pour un autre jour en boisson et en nourriture. On prétendait que les goutteux guérissaient en faisant cette fête. Il en était de même pour les autres maladies dont nous avons précédemment parlé. Quant à ceux qui avaient échappé à un grand danger de mer, ils faisaient cette fête pour accomplir leur vœu. Lorsque la fête était finie, on prenait les papiers, les ornements dont on avait recouvert les images, ainsi que tous les vaisseaux ou vases dont on avait eu besoin pour le banquet; on emportait le tout vers un trou qui se trouvait au fond de la lagune de Mexico, qu'on appelait *Pantitlan*[2], et on le jetait en cet endroit.

CHAPITRE XXII

QUI PARLE DU DIEU APPELÉ *Tezcatzoncatl*[3], UN DES DIEUX DU VIN.

On regarda toujours dans les temps passés le *pulque* ou vin du pays comme étant une mauvaise chose, à cause des détestables effets qu'il produit. Les ivrognes, en effet, se jettent parfois du haut en bas des rochers, d'autres se pendent, quelques-uns se lancent à l'eau où ils se noient[4]; il y en a même qui, pris de vin, deviennent homicides. Or, tous ces méfaits étaient attribués au dieu du vin et au vin lui-même, et nullement au mauvais usage que l'ivrogne en faisait. On croyait aussi que si quelqu'un parlait mal de ce vin ou en médisait, il lui en arrivait quelque malheur. Ils prétendaient encore que si n'importe qui médisait d'un homme ivre ou l'insultait, même lorsqu'il proférait ou faisait mille sottises, on devait en être puni, attendu

1. Impersonnel, « on ne commence pas, c'est la fin »; de *a* privatif, et *peua*, commencer. On épuisait ainsi les restes de la veille et l'on se gardait bien, en ce jour, de préparer un autre repas.

2. De *pantli*, pieu, ou de *pamitl*, drapeau, uni à la postposition *tlan*, auprès.

3. De *tezcatl*, miroir, et *tzoma*, couvrir de paille. C'était aussi le nom que portait le ministre consacré au culte de ce dieu.

4. C'est en raison de ces tristes résultats de l'*alcoolisme*, auquel tous les peuples, d'ailleurs, paraissent s'être adonnés, que le dieu *Tezcatzoncatl* recevait, suivant les circonstances, les noms de *Tequechmecaniani*, celui qui pend les gens (*quechmecania*), et de *Teatlahuiani*, celui qui les noie (*atlahuia*).

que ce n'était point lui qui faisait ces choses, mais le dieu *Tezcatzoncatl* lui-même ou quelqu'un des autres dont il était possédé. Ce *Tezcatzoncatl* était parent ou frère des autres dieux du vin, lesquels s'appelaient: *Yiauhtecatl*, *Izquitecatl*, *Acolua*, *Tlilhua* , *Pantecatl*, *Toltecatl*, *Papaztac*, *Tlaltecayoua*, *Ome tochtli*, *Tepuztecatl*, *Chimapalnecatl* et *Colhuatzincatl*[1]. De ce qui précède, on arrive à la conclusion que les Indiens ne regardaient pas comme étant un péché ce qu'ils faisaient quand ils étaient ivres, l'action fût-elle des plus graves; on croit même, non sans fondement, qu'ils s'enivraient pour commettre un acte qui était dans leur désir, sans s'exposer à ce qu'on leur en demandât compte comme d'un crime, et pour qu'ils pussent ainsi en éviter le châtiment. Encore aujourd'hui qu'ils sont chrétiens, il y en a quelques-uns, ou même un grand nombre, qui s'excusent de leurs péchés disant qu'ils étaient ivres en les faisant, et leur conviction erronée, provenant de leur passé, est partagée par les chrétiens. Or, ils se trompent et il importe de les en avertir, tant en confession qu'en dehors du confessionnal.

1. *Yiauhtecatl* ou *Yauhtecatl*, qui met en ordre le maïs noir (*yauitl*); — *Izquitecatl*, qui prend soin du maïs torréfié (*izquitl*); — *Acolua*, qui n'a pas d'aïeux; de *a* privatif, et *colua* ou *colhua*, qui a des aïeux; — *Tlilhua*, qui a de la couleur noire (*tlilli*); — *Pantecatl*, qui range les drapeaux (*pamitl*); — *Toltecatl*, artisan; — *Papaztac*, mou; — *Tlaltecayoua*, qui a le soin de la terre; — *Ome tochtli*, deux lapins; — *Tepuztecatl*, qui prend soin des objets en métal; de *tepuztli*, cuivre, fer, métal, en général; — *Chimalpanecatl*, qui porte les boucliers (*chimalli*); — *Colhuatzincatl*, qui a des aïeux.

FIN DU LIVRE PREMIER.

APPENDICE

DU LIVRE PREMIER

PROLOGUE

Vous, habitants de cette Nouvelle-Espagne, Mexicains, Tlaxcaltèques, habitants du pays de *Michuacan*[1], et tous autres Indiens de ces Indes Occidentales, sachez que vous avez vécu dans les grandes ténèbres de l'infidélité et de l'idolâtrie, qui vous ont été léguées par vos aïeux, ainsi que le prouvent clairement vos annales et peintures, et les rites idolâtriques dans lesquels vous avez vécu jusqu'à ce jour. Écoutez maintenant avec attention et hâtez-vous de comprendre la faveur que Notre Seigneur vous a faite, par sa seule bonté, en vous envoyant la lumière de la foi catholique, pour que vous reconnaissiez qu'il est le seul vrai Dieu, créateur et rédempteur, et que seul il gouverne le monde. Et sachez que les erreurs dans lesquelles vous avez vécu au temps passé, vous tiennent encore abusés dans l'aveuglement. Et pour que vous compreniez quelle est la lumière qui vous a été envoyée, il convient que vous croyiez et que vous receviez avec docilité les paroles de Dieu, qui sont ici écrites

1. « Lieu où il y a des possesseurs de poissons »; de *michua*, substantif marquant la possession et formé de *michin*, poisson; la postposition *can* sert de suffixe à divers noms de lieu. En espagnol Mechoacan; cet État resté indépendant de l'empire mexicain embrassait à peu près l'étendue de pays qu'occupèrent plus tard les deux États de Valladolid et de Guanajuato. Betancourt donne une autre étymologie du nom de *Michuacan* qu'il fait dériver de *michin*, poisson, et *uacqui*, sec. La lagune de *Tzintzontza* abonde en petits poissons que les Indiens, dit-il, faisaient sécher. C'est dans cette lagune que le Fr. Martin de la Coruña jeta des idoles, en 1525.

afin que vous échappiez aux griffes du démon, dans lesquelles vous avez vécu jusqu'à ce jour, et que vous alliez régner avec Dieu dans le paradis (a).

(a) A la suite de ce prologue, le manuscrit de Sahagun, d'après l'éditeur Bustamante, ne porte pour unique appendice au livre I[er] que la reproduction, en latin, des chapitres XIII et XIV du *Livre de la Sagesse*, qui traitent des détestables effets de l'idolâtrie, et terminent ce livre I[er] dont nous venons de donner la traduction.

Lord Kingsborough, dans son édition de l'ouvrage de Sahagun, passe au second livre immédiatement après le XXII[e] et dernier chapitre du livre I[er], sans mentionner ni le prologue, ni le passage de l'Écriture sainte, qui sont l'un et l'autre dans Bustamante. Nous avons cru ne devoir reproduire que le prologue, la citation nous ayant paru inutile. (*Note du traducteur.*)

FIN DE L'APPENDICE ET DU LIVRE PREMIER.

AU SINCÈRE LECTEUR.

Il est à remarquer, pour l'intelligence du calendrier qui va suivre, que les mois sont différents des nôtres en quantité et en nombre de jours. Les mois des indigènes, en effet, sont au nombre de dix-huit, ayant chacun vingt jours, ce qui fait que tous ensemble ils contiennent trois cent soixante jours. Les cinq derniers jours de l'année ne s'inscrivent dans aucun des mois; ils sont laissés à part comme étant sans emploi. Les mois des Indiens sont inscrits en marge du calendrier avec le nombre et les lettres A,B,C, etc., correspondant à chaque jour; tandis que, en face, de l'autre côté de la page, sont inscrits nos mois par les mêmes lettres alphabétiques et par nombre. On en peut facilement déduire quel était le jour de nos mois, qui correspondait à chacune de leurs fêtes. Les fêtes mobiles qui sont mentionnées à la fin du calendrier forment un compte distinct dont ils faisaient usage dans l'art divinatoire et qui contient deux cent soixante jours fériés; comme cette nouvelle supputation ne se confond nullement avec celle de l'année et que d'ailleurs la somme de jours en est moindre, les fêtes en réalité varient, en tombant chaque année dans des jours différents (*a*).

(*a*) En réunissant ici dans un tableau les mois du calendrier, que Sahagun a mis séparément en tête de chaque chapitre du second livre, nous avons eu pour but d'offrir une disposition plus commode, ayant surtout l'avantage de ne point embarrasser le texte.

Sahagun a fait commencer l'année mexicaine le 2 février, sans fournir de preuve à l'appui de cette opinion qui est sans doute exacte et à laquelle, d'ailleurs, se sont rangés, à quelques jours près, Motolinia, Torquemada, Bétancourt et autres; mais elle eût demandé de la part de Sahagun un examen d'autant plus sérieux que plusieurs auteurs ont fixé des époques différentes offrant des écarts assez considérables. Ainsi Clavigero a assigné le 26 février au commencement de l'année, en faisant remarquer que tous les quatre ans il y avait anticipation d'un jour, ce qui, à la fin du cycle mexicain de 52 ans, constituait une différence de 13 jours et mettait le commencement de l'année au 14 février. Après cela, l'année reprenait de nouveau au 26 du même mois (*Storia antica del Messico*, lib. VI, § 24).

Gomara et d'autres écrivains sont allés plus loin et ont choisi pour premier mois de l'année *tlacaxipeualiztli* ou *atemoztli*, l'un le 16ᵉ et l'autre le 2ᵉ mois dans le tableau que nous avons dressé.

On peut voir par là combien l'étude de cette question est à la fois difficile et intéressante. Dans notre introduction, nous avons donné une explication générale du calendrier mexicain, laissant de côté les points obscurs qui auraient exigé une longue discussion et nous auraient certainement entraîné dans des recherches beaucoup trop considérables pour trouver place dans ce volume. Ils pourraient donner lieu à un travail spécial d'une réelle importance. (R. S.)

MOIS DU CALENDRIER MEXICAIN

MIS EN REGARD, JOUR PAR JOUR, DES MOIS DE NOTRE CALENDRIER.

1. Atlacahualco.	1 e	2 e	Février (28 jours).
—	2 f	3 f	—
—	3 g	4 g	—
—	4 a	5 a	—
—	5 b	6 b	—
—	6 c	7 c	—
—	7 d	8 d	—
—	8 e	9 e	—
—	9 f	10 f	—
—	10 g	11 g	—
—	11 a	12 a	—
—	12 b	13 b	—
—	13 c	14 c	—
—	14 d	15 d	—
—	15 e	16 e	—
—	16 f	17 f	—
—	17 g	18 g	—
—	18 a	19 a	—
—	19 b	20 b	—
—	20 c	21 c	—
2. Tlacaxipeualiztli.	1 d	22 d	—
—	2 e	23 e	—
—	3 f	24 f	—
—	4 g	25 g	—
—	5 a	26 a	—
—	6 b	27 b	—
—	7 c	28 c	—
—	8 d	1 d	Mars (31 jours).
—	9 e	2 e	—
—	10 f	3 f	—
—	11 g	4 g	—
—	12 a	5 a	—
—	13 b	6 b	—
—	14 c	7 c	—
—	15 d	8 d	—
—	16 e	9 e	—
—	17 f	10 f	—
—	18 g	11 g	—
—	19 a	12 a	—
—	20 b	13 b	—

3. Toçoztontli.	1 c	14 c	Mars.
—	2 d	15 d	—
—	3 e	16 e	—
—	4 f	17 f	—
—	5 g	18 g	—
—	6 a	19 a	—
—	7 b	20 b	—
—	8 c	21 c	—
—	9 d	22 d	—
—	10 e	23 e	—
—	11 f	24 f	—
—	12 g	25 g	—
—	13 a	26 a	—
—	14 b	27 b	—
—	15 c	28 c	—
—	16 d	29 d	—
—	17 e	30 e	—
—	18 f	31 f	—
—	19 g	1 g	Avril (30 jours).
—	20 a	2 a	—
4. Uei toçoztli.	1 b	3 b	—
—	2 c	4 c	—
—	3 d	5 d	—
—	4 e	6 e	—
—	5 f	7 f	—
—	6 g	8 g	—
—	7 a	9 a	—
—	8 b	10 b	—
—	9 c	11 c	—
—	10 d	12 d	—
—	11 e	13 e	—
—	12 f	14 f	—
—	13 g	15 g	—
—	14 a	16 a	—
—	15 b	17 b	—
—	16 c	18 c	—
—	17 d	19 d	—
—	18 e	20 e	—
—	19 f	21 f	—
—	20 g	22 g	—

5. Toxcatl.	1	a	23	a	Avril.
—	2	b	24	b	—
—	3	c	25	c	—
—	4	d	26	d	—
—	5	e	27	e	—
—	6	f	28	f	—
—	7	g	29	g	—
—	8	a	30	a	—
—	9	b	1	b	Mai (31 jours).
—	10	c	2	c	—
—	11	d	3	d	—
—	12	e	4	e	—
—	13	f	5	f	—
—	14	g	6	g	—
—	15	a	7	a	—
—	16	b	8	b	—
—	17	c	9	c	—
—	18	d	10	d	—
—	19	e	11	e	—
—	20	f	12	f	—

6. Etzalqualiztli.	1	g	13	g	—
—	2	a	14	a	—
—	3	b	15	b	—
—	4	c	16	c	—
—	5	d	17	d	—
—	6	e	18	e	—
—	7	f	19	f	—
—	8	g	20	g	—
—	9	a	21	a	—
—	10	b	22	b	—
—	11	c	23	c	—
—	12	d	24	d	—
—	13	e	25	e	—
—	14	f	26	f	—
—	15	g	27	g	—
—	16	a	28	a	—
—	17	b	29	b	—
—	18	c	30	c	—
—	19	d	31	d	—
—	20	e	1	e	Juin (30 jours).

7. Tecuilhuitontli.	1	f	2	f	Juin.
—	2	g	3	g	—
—	3	a	4	a	—
—	4	b	5	b	—
—	5	c	6	c	—
—	6	d	7	d	—
—	7	e	8	e	—
—	8	f	9	f	—
—	9	g	10	g	—
—	10	a	11	a	—
—	11	b	12	b	—
—	12	c	13	c	—
—	13	d	14	d	—
—	14	e	15	e	—
—	15	f	16	f	—
—	16	g	17	g	—
—	17	a	18	a	—
—	18	b	19	b	—
—	19	c	20	c	—
—	20	d	21	d	—

8. Uei tecuilhuitl.	1	e	22	e	—
—	2	f	23	f	—
—	3	g	24	g	—
—	4	a	25	a	—
—	5	b	26	b	—
—	6	c	27	c	—
—	7	d	28	d	—
—	8	e	29	e	—
—	9	f	30	f	—
—	10	g	1	g	Juillet (31 jours).
—	11	a	2	a	—
—	12	b	3	b	—
—	13	c	4	c	—
—	14	d	5	d	—
—	15	e	6	e	—
—	16	f	7	f	—
—	17	g	8	g	—
—	18	a	9	a	—
—	19	b	10	b	—
—	20	c	11	c	—

9. Tlaxochimaco.	1	d	12	d	Juillet.
—	2	e	13	e	—
—	3	f	14	f	—
—	4	g	15	g	—
—	5	a	16	a	—
—	6	b	17	b	—
—	7	c	18	c	—
—	8	d	19	d	—
—	9	e	20	e	—
—	10	f	21	f	—
—	11	g	22	g	—
—	12	a	23	a	—
—	13	b	24	b	—
—	14	c	25	c	—
—	15	d	26	d	—
—	16	e	27	e	—
—	17	f	28	f	—
—	18	g	29	g	—
—	19	a	30	a	—
—	20	b	31	b	—

10. Xocohuetzi.	1	c	1	c	Août (31 jours).
—	2	d	2	d	—
—	3	e	3	e	—
—	4	f	4	f	—
—	5	g	5	g	—
—	6	a	6	a	—
—	7	b	7	b	—
—	8	c	8	c	—
—	9	d	9	d	—
—	10	e	10	e	—
—	11	f	11	f	—
—	12	g	12	g	—
—	13	a	13	a	—
—	14	b	14	b	—
—	15	c	15	c	—
—	16	d	16	d	—
—	17	e	17	e	—
—	18	f	18	f	—
—	19	g	19	g	—
—	20	a	20	a	—

11. Ochpaniztli.	1	b	21	b	Août.
—	2	c	22	c	—
—	3	d	23	d	—
—	4	e	24	e	—
—	5	f	25	f	—
—	6	g	26	g	—
—	7	a	27	a	—
—	8	b	28	b	—
—	9	c	29	c	—
—	10	d	30	d	—
—	11	e	31	e	—
—	12	f	1	f	Septembre (30 jours).
—	13	g	2	g	—
—	14	a	3	a	—
—	15	b	4	b	—
—	16	c	5	c	—
—	17	d	6	d	—
—	18	e	7	e	—
—	19	f	8	f	—
—	20	g	9	g	—

12. Teotleco.	1	a	10	a	—
—	2	b	11	b	—
—	3	c	12	c	—
—	4	d	13	d	—
—	5	e	14	e	—
—	6	f	15	f	—
—	7	g	16	g	—
—	8	a	17	a	—
—	9	b	18	b	—
—	10	c	19	c	—
—	11	d	20	d	—
—	12	e	21	e	—
—	13	f	22	f	—
—	14	g	23	g	—
—	15	a	24	a	—
—	16	b	25	b	—
—	17	c	26	c	—
—	18	d	27	d	—
—	19	e	28	e	—
—	20	f	29	f	—

13. Tepelhuitl.	1 g	30 g	Septembre.
—	2 a	1 a	Octobre (31 jours).
—	3 b	2 b	—
—	4 c	3 c	—
—	5 d	4 d	—
—	6 e	5 e	—
—	7 f	6 f	—
—	8 g	7 g	—
—	9 a	8 a	—
—	10 b	9 b	—
—	11 c	10 c	—
—	12 d	11 d	—
—	13 e	12 e	—
—	14 f	13 f	—
—	15 g	14 g	—
—	16 a	15 a	—
—	17 b	16 b	—
—	18 c	17 c	—
—	19 d	18 d	—
—	20 e	19 e	—
14. Quecholli.	1 f	20 f	—
—	2 g	21 g	—
—	3 a	22 a	—
—	4 b	23 b	—
—	5 c	24 c	—
—	6 d	25 d	—
—	7 e	26 e	—
—	8 f	27 f	—
—	9 g	28 g	—
—	10 a	29 a	—
—	11 b	30 b	—
—	12 c	31 c	—
—	13 d	1 d	Novembre (30 jours).
—	14 e	2 e	—
—	15 f	3 f	—
—	16 g	4 g	—
—	17 a	5 a	—
—	18 b	6 b	—
—	19 c	7 c	—
—	20 d	8 d	—

15. Panquetzaliztli.	1 e	9 e	Novembre
—	2 f	10 f	—
—	3 g	11 g	—
—	4 a	12 a	—
—	5 b	13 b	—
—	6 c	14 c	—
—	7 d	15 d	—
—	8 e	16 e	—
—	9 f	17 f	—
—	10 g	18 g	—
—	11 a	19 a	—
—	12 b	20 b	—
—	13 c	21 c	—
—	14 d	22 d	—
—	15 e	23 e	—
—	16 f	24 f	—
—	17 g	25 g	—
—	18 a	26 a	—
—	19 b	27 b	—
—	20 c	28 c	—
16. Atemoztli.	1 d	29 d	—
—	2 e	30 e	—
—	3 f	1 f	Décembre (31 jours).
—	4 g	2 g	—
—	5 a	3 a	—
—	6 b	4 b	—
—	7 c	5 c	—
—	8 d	6 d	—
—	9 e	7 e	—
—	10 f	8 f	—
—	11 g	9 g	—
—	12 a	10 a	—
—	13 b	11 b	—
—	14 c	12 c	—
—	15 d	13 d	—
—	16 e	14 e	—
—	17 f	15 f	—
—	18 g	16 g	—
—	19 a	17 a	—
—	20 b	18 b	—

17. Tititl.	1 c	19 c	Décembre.	18. Izcalli.	1 b	8 b	Janvier.
—	2 d	20 d	—	—	2 c	9 c	—
—	3 e	21 e	—	—	3 d	10 d	—
—	4 f	22 f	—	—	4 e	11 e	—
—	5 g	23 g	—	—	5 f	12 f	—
—	6 a	24 a	—	—	6 g	13 g	—
—	7 b	25 b	—	—	7 a	14 a	—
—	8 c	26 c	—	—	8 b	15 b	—
—	9 d	27 d	—	—	9 c	16 c	—
—	10 e	28 e	—	—	10 d	17 d	—
—	11 f	29 f	—	—	11 e	18 e	—
—	12 g	30 g	—	—	12 f	19 f	—
—	13 a	31 a	—	—	13 g	20 g	—
—	14 b	1 b	Janvier (31 jours).	—	14 a	21 a	—
—	15 c	2 c	—	—	15 b	22 b	—
—	16 d	3 d	—	—	16 c	23 c	—
—	17 e	4 e	—	—	17 d	24 d	—
—	18 f	5 f	—	—	18 e	25 e	—
—	19 g	6 g	—	—	19 f	26 f	—
—	20 a	7 a	—	—	20 g	27 g	—

Nemontemi.	1 a	28 a	Janvier.
—	2 b	29 b	—
—	3 c	30 c	—
—	4 d	31 d	—
—	5 e	1 e	Février.

LIVRE SECOND

QUI TRAITE DES FÊTES ET SACRIFICES DONT CES INDIGÈNES HONORAIENT LEURS DIEUX, AU TEMPS DE LEUR INFIDÉLITÉ.

DU CALENDRIER DES FÊTES FIXES

CHAPITRE PREMIER

ATLACAHUALCO OU QUAUITL ELOA

Le premier mois de l'année, chez les Mexicains, s'appelait *atlacahualco*[1] et, en certains endroits, *quauitl eloa*[2]. Ce mois commençait le second jour de notre mois de février, où nous célébrons la Purification de la sainte Vierge. Le premier jour de ce mois, on célébrait une fête en l'honneur (d'après le dire de quelques personnes) des dieux *Tlaloque* qui passaient pour être les dieux de la pluie ; d'après d'autres, en l'honneur de leur sœur *Chalchiuhtlicue*, déesse de l'eau ; d'après quelques-uns, enfin, en l'honneur du grand prêtre, ou dieu des vents, *Quetzalcoatl*. Nous pourrions dire qu'en réalité c'était en l'honneur de tous ensemble.

Ce mois et les dix-sept autres ont chacun vingt jours.

On tuait un grand nombre d'enfants dans ce mois. On les sacrifiait, en beaucoup d'endroits, sur le sommet des montagnes en leur arra-

1. Ou *acahualco*, fin de la pluie ; de *atl*, eau, et *caua*, cesser. Sahagun donne aussi *atl caualo*, les eaux ont cessé.

2. « L'arbre bourgeonne. » On dit aussi dans le même sens *quauitl eua*.

chant le cœur, pour honorer les dieux de l'eau, afin d'en obtenir des pluies abondantes.

Ceux qu'on devait tuer étaient couverts de riches vêtements pour être conduits au sacrifice. On les portait sur les épaules dans des litières enrichies de plumes et de fleurs, tandis qu'au-devant d'eux d'autres marchaient en chantant, dansant et jouant des instruments. Si, pendant le trajet, les enfants pleuraient et versaient des larmes abondantes, ceux qui les emportaient s'en réjouissaient, parce qu'ils y puisaient la conviction qu'il y aurait de grandes pluies cette année-là.

On tuait aussi dans ce même mois un grand nombre de captifs en l'honneur des mêmes dieux. On les criblait d'abord de coups d'épée, en combattant contre eux tandis qu'ils étaient attachés sur une grande pierre comparable à une pierre de meule, et, après les avoir terrassés, on les apportait au temple appelé *Yopico*[1], pour qu'on leur arrachât le cœur.

Lorsqu'on tuait ces captifs, leurs maîtres se couvraient de riches habits ornés de belles plumes et faisaient parade de leur valeur en dansant devant les victimes. Il était fait de même dans tous les jours de ce mois. D'autres cérémonies, en grand nombre, qui se faisaient dans cette fête, se trouveront longuement décrites au passage qui traite de leur histoire.

CHAPITRE II

TLACAXIPEUALIZTLI.

On appelait le second mois *tlacaxipeualiztli*. Le premier jour, on faisait une fête en l'honneur du dieu *Totec*, autrement dit *Xipe*. On y tuait et écorchait un grand nombre d'esclaves et de captifs. On leur arrachait les cheveux du haut de la tête, qui étaient ensuite conservés comme des reliques par les maîtres des victimes. Cette opération se pratiquait dans le *calpulli*, devant le feu.

Lorsque les maîtres des esclaves les menaient au temple pour y être sacrifiés, ils les tenaient par les cheveux. Quelques-uns de ces malheureux tombaient en faiblesse en montant les degrés du temple. Leurs maîtres alors les traînaient par la chevelure jusqu'à ce qu'ils

1. C'est à dire dans le lieu où l'on arrache les cœurs; de *yollotl*, cœur, et *pi*, arracher, uni à la postposition *co*, dans. Betancourt, dans son *Teatro Mexicano*, désigne sous ce nom un quartier de Mexico; c'est probablement là qu'était ce temple.

arrivassent au billot sur lequel ils devaient recevoir la mort. C'était une pierre d'environ trois empans de haut et deux de large. On les y couchait sur le dos et, là, cinq individus les prenaient, deux par les jambes, deux par les bras et un à la tête. Le prêtre qui devait les sacrifier se présentait alors; il les frappait sur la poitrine, des deux mains, avec une pierre d'obsidienne et, introduisant une main par l'ouverture qu'il venait de faire, il leur arrachait le cœur pour l'offrir immédiatement au soleil et le jeter ensuite dans un grand cuvier. Il prenait aussitôt du sang et le mettait dans une petite tasse qu'il donnait au maître de la victime, et celle-ci était alors jetée en bas par les degrés du temple. Là, le corps était reçu par des vieillards, appelés *quaquacuiltin*[1], qui l'emportaient dans leur chapelle, où il était mis en morceaux et distribué pour être donné en nourriture.

Mais, avant de dépecer les captifs, on les écorchait, et certains individus se vêtaient de leurs peaux pour aller ensuite, dans ce costume, s'escarmoucher avec d'autres jeunes gens en simulant la petite guerre et en se capturant alternativement les uns les autres.

Après la scène que nous venons de décrire, on tuait encore d'autres captifs que l'on combattait auparavant, tandis qu'ils étaient attachés par le milieu du corps à une corde qui sortait du trou central d'une pierre de meule. Sa longueur était calculée de façon à permettre que le malheureux pût arriver seulement à la circonférence de la pierre. On lui donnait des armes pour le combat, et quatre guerriers armés d'épées et de rondaches venaient alternativement l'attaquer jusqu'à parvenir à l'abattre.

CHAPITRE III

TOÇOZTONTLI.

On appelait le troisième mois *toçoztontli*[2]. Le premier jour en était consacré à une fête du dieu *Tlaloc* qui est la divinité de la pluie. On y tuait beaucoup d'enfants sur les montagnes, les offrant en sacrifice à ce dieu et à ses collègues pour en obtenir de l'eau. On y offrait les prémices des fleurs qui naissaient cette année-là dans le temple appelé *Yopico*. Personne n'osait aspirer l'odeur d'une fleur avant que cette offrande fût faite. Les employés aux fleurs, qui portaient le nom de

1. Pluriel de *quacuilli*, qui prend les têtes; formé de *quaitl*, tête, et *cui*, prendre. C'était sans doute par les cheveux que les prêtres saisissaient les victimes.
2. « Petite veille », diminutif de *toçoztli*, dérivé de *toçoa*, veiller.

xochimanque[1], célébraient une fête à leur déesse nommée *Coatlicue*, autrement dite *Coatlan tonan*[2].

C'est encore dans ce mois-là que les gens revêtus des peaux mortes depuis le mois précédent, s'en dépouillaient en allant les jeter dans un cuvier du temple appelé *Yopico*. Cela se pratiquait en procession et en grande cérémonie. Ils puaient comme des chiens pourris, et quand ils s'étaient débarrassés, ils faisaient dévotement de grandes ablutions.

Quelques malades faisaient vœu d'assister à cette procession dans l'espoir d'y guérir de leurs infirmités, et l'on assure que quelques-uns guérissaient.

Les maîtres des captifs et les gens de leur maison faisaient pénitence pendant vingt jours, ne se baignant ni ne se lavant jamais jusqu'à ce que les peaux de leurs victimes fussent apportées au cuvier du temple dont il est parlé plus haut, prétendant que cette pénitence était faite en l'honneur de leurs captifs.

Le temps de la pénitence étant achevé, ils se baignaient, se lavaient, invitaient à des repas tous leurs parents et amis et faisaient de grandes cérémonies avec les os de leurs esclaves morts. Tous ces vingt jours jusqu'au mois suivant, ils les passaient à chanter dans les établissements qu'on appelait *cuicacalli*[3], toujours assis et sans danser, chantant sans cesse les louanges de leurs dieux. On faisait encore, dans cette fête, beaucoup d'autres cérémonies qui seront décrites en détail au chapitre où se trouve leur histoire.

CHAPITRE IV

UEI TOÇOZTLI.

On appelait le quatrième mois *uei toçoztli*[4]. Le premier jour de ce mois, on faisait une fête en l'honneur du dieu *Cinteotl* qui passait pour la divinité du maïs. C'est pour lui qu'on jeûnait quatre jours avant la fête.

Ce jour-là, on avait l'habitude d'orner de glaïeuls les portes des maisons sur lesquelles aussi on répandait du sang retiré des oreilles et de la partie antérieure des jambes. Outre les glaïeuls, les nobles et les riches ornaient leurs maisons des rameaux d'une plante appe

1. « Qui donnent en offrande des fleurs » ; de *xochitl*, fleurs, et *mana*, donner, offrir.
2. « A la jupe de serpent » ou « notre mère de *Coatlan* ».
3. De *cuicatl*, chant, et *calli*, maison.
4. « Grande veille. » Voy. la note 2 de la page 59.

lée *acxoyatl*[1]. On entourait aussi de branchages et de fleurs les dieux que chacun possédait dans sa maison.

On allait encore chercher dans les champs des cannes jeunes de maïs; on les ornait de fleurs et on allait les placer devant les dieux, en même temps que des choses à manger, dans les établissements appelés *calpulli*.

Cela étant ainsi fait dans les quartiers de la ville, on avait l'habitude de se rendre au temple de la déesse *Chicome coatl*, et là, devant elle, les hommes s'escarmouchaient en simulant un combat, tandis que les jeunes filles portaient sur leurs épaules des épis de maïs de l'année précédente. Après s'être présentées en procession pour en faire offrande à cette divinité, elles les remportaient dans leurs domiciles comme étant chose bénite. C'est là qu'on prenait la graine pour les semailles de l'année suivante, et on s'en servait aussi comme centre d'approvisionnement dans les greniers. Ils avaient la coutume de faire, avec une masse appelée *tzoalli*, l'image de cette déesse, dans la cour de son temple, et de lui offrir toutes leurs variétés de maïs, de haricots et de *chia*, parce qu'on prétendait que cette déesse était la mère et la dispensatrice de toutes ces choses, qui servent à l'alimentation du monde.

Au dire de certaines personnes, on faisait, dans le premier mois, provision des enfants qu'on devait tuer, en les achetant à leurs mères. On leur donnait la mort dans les fêtes qui suivaient, jusqu'à ce que les pluies fussent définitivement établies. On en tuait donc quelques-uns au premier mois appelé *quauitl eua*, d'autres au second mois appelé *tlacaxipeualiztli*, d'autres encore au mois de *toçoztontli* qui était le troisième, d'autres enfin au quatrième mois appelé *uei toçoztli*. C'est-à-dire qu'on sacrifiait des enfants dans toutes les fêtes jusqu'à ce que les eaux devinssent abondantes; et, dans ces mêmes fêtes, on faisait un grand nombre d'autres cérémonies.

CHAPITRE V

TOZCATL.

On appelait le cinquième mois *tozcatl*[2]. Au premier jour on faisait une grande fête en l'honneur du dieu appelé *Titlacauan*[3], autrement

1. Espèce de laurier sauvage.
2. « Collier ».
3. C'est-à-dire : nous sommes des serviteurs, des esclaves; pluriel de *tlacatl*, personne esclave, précédé du pronom personnel *ti*, nous.

dit *Tezcatlipoca*, que l'on croyait être le dieu des dieux. C'était en son honneur que l'on tuait, le jour de sa fête, un jeune homme choisi qui ne devait avoir aucun défaut corporel et qu'on entretenait dans toutes les délices pendant l'espace d'une année entière, l'instruisant à jouer des instruments, à chanter et à parler avec élégance. Cette fête était la principale de toutes, comme qui dirait la Pâque, et, en réalité, elle se célébrait aux environs de la Pâque de résurrection, ou quelques jours après. Ce jeune homme, soigné comme je viens de dire, était de tournure bien prise, choisi entre un grand nombre d'autres et portant les cheveux longs jusqu'à la ceinture.

En même temps que l'on sacrifiait le jeune homme qu'on avait soigné dans cette intention, on en choisissait un autre qui, pendant un an avant de mourir, parcourait la ville portant des fleurs à la main, au milieu de gens qui lui tenaient compagnie. Il saluait gracieusement toutes les personnes qu'il rencontrait, et, de leur côté, celles-ci, qui le prenaient pour l'image de *Tezcatlipoca*, se mettaient à genoux devant lui et l'adoraient. Vingt jours avant la fête du sacrifice, on donnait à ce jeune homme quatre jeunes filles bien faites, élevées pour cette destination, avec lesquelles il avait des entretiens charnels pendant les vingt jours. En même temps qu'on lui donnait ces jeunes filles, on changeait son habillement; on donnait à ses cheveux la coupe d'un capitaine et on le couvrait de plus riches vêtements.

Cinq jours avant qu'il mourût, on lui faisait des fêtes et des banquets dans des endroits frais et agréables, tandis que de grands personnages lui tenaient compagnie. Le jour de sa mort étant venu, on le conduisait à un oratoire appelé *Tlacochcalco*[1]; mais, avant qu'il y arrivât, étant parvenu à un point nommé *Tlapitzauayan*[2], ses femmes s'écartaient de lui et l'abandonnaient. Quand il arrivait au lieu où l'on devait lui donner la mort, il montait lui-même les degrés du temple et, à chacun d'eux, il brisait une des flûtes qui lui avaient servi à faire de la musique pendant toute l'année. Parvenu au haut du temple, il était étendu sur le billot et on lui arrachait le cœur. Alors on descendait dévotement son corps jusqu'en bas et, là, après lui avoir coupé la tête, on la plaçait au haut d'un poteau appelé *tzompantli*[3]. On faisait encore dans cette fête beaucoup d'autres cérémonies qui sont longuement décrites au chapitre qui en fait l'histoire.

1. De *tlacochtli*, armes, et *calli* maison, avec le suffixe *co*. Ce temple, consacré spécialement à la guerre, était une sorte d'arsenal qui renfermait un grand nombre de dards, flèches ou autres engins de combat.

2. Lieu où l'on fond des métaux, qui est voisin de *Iztapalapan*; de *pitza*, souffler, fondre ou de *pitzaua*, amenuiser, amincir.

3. De *tzontli* tête, et *pantli* pieu. Des pieux, sur lesquels on plantait les têtes coupées, étaient fixés dans les édifices religieux qui portaient le même nom de *tzompantli*.

CHAPITRE VI

ETZALQUALIZTLI.

Le sixième mois était appelé *etzalqualiztli.* Le premier jour de ce mois, on faisait une fête aux dieux de la pluie. Les prêtres de ces divinités jeûnaient en leur honneur pendant quatre jours avant la fête, qui se trouvent être par conséquent les quatre derniers jours du mois précédent. A l'occasion de la célébration de cette fête, les satrapes ministres des idoles allaient à *Citlaltepec*[1] cueillir des roseaux qui croissent très haut et très beaux dans une eau appelée *Temilco*[2]. Ils les apportaient de là à Mexico pour en orner les temples. On ne voyait personne sur le chemin qu'ils suivaient; les voyageurs prenaient soin de se cacher, dans la crainte où ils étaient d'en être rencontrés. Mais si, malgré tout, les prêtres trouvaient quelqu'un sur leur chemin, ils lui enlevaient tout jusqu'à le laisser nu comme un ver et, s'il osait se défendre,on le maltraitait au point de le laisser pour mort sur la route. Eût-il porté même le trésor de *Moteuhçoma* qu'on le lui aurait pris, bien certains qu'il n'en résulterait pour eux aucun châtiment, parce que, en leur qualité de ministres des idoles, ils avaient liberté de faire ces choses et d'autres pires encore sans encourir aucune peine. Les satrapes du temple faisaient pendant ces quatre jours un grand nombre d'autres cérémonies qui sont décrites longuement dans l'histoire de cette fête.

Le jour de la fête d'*etzalqualiztli* étant venu, tout le monde faisait des gâteaux, ou une bouillie appelée *etzalli*[3], qui était parmi eux un manger délicat. Chacun en mangeait dans sa maison et en donnait aux visiteurs. On faisait ce jour-là mille folies.

A l'occasion de cette fête on châtiait terriblement sur les eaux de la lagune les ministres des idoles qui avaient commis quelque faute dans leur service. On les maltraitait au point de les laisser pour morts sur les bords de la lagune, où leurs pères ou parents venaient les prendre pour les emporter chez eux presque sans vie.

On donnait aussi la mort à un grand nombre de captifs et d'esclaves revêtus des ornements des dieux *Tla'oque*, dans les temples des-

1. « Sur la montagne étoilée »; de *citlallin*, étoile, et *tepetl*, montagne, avec *c*, suffixe de noms de lieu.

2. Dans le champ pierreux; de *tetl*, pierre, *milli*, champ, avec *co*, suffixe de noms de lieu.

3. Sorte de faséoles, *etl*, mélangées avec de la farine de maïs, et composant un mets ou une bouillie très agréable et fort recherchée.

quels on les tuait en leur honneur; les cœurs de ces malheureux étaient ensuite jetés dans le trou absorbant du milieu de la lagune, qui était en ce temps-là très visible. On faisait encore beaucoup d'autres cérémonies.

CHAPITRE VII

TECUILHUITONTLI.

On appelait le septième mois *tecuilhuitontli* [1]. Le premier jour en était dédié à la déesse du sel, qu'on appelait *Uixtociuatl*. On la disait la sœur aînée des dieux *Tlaloque*. On y tuait en son honneur une femme couverte des mêmes ornements que portaient les images de cette divinité.

La veille de cette fête, les femmes, vieilles, jeunes et enfants, se livraient au chant et à la danse, marchant en rond, unies par des cordelettes qu'elles tenaient chacune par un bout, qu'on appelait *xochimecatl* [2], et qui étaient enguirlandées des fleurs de l'absinthe du pays, qu'on nomme *iztauhyatl* [3]. Des vieillards guidaient les chants et la danse, tandis que se tenait au milieu du rond la pauvre femme qu'on destinait à la mort, et qui était richement vêtue, à l'image de la déesse. Toutes les femmes, en compagnie de celle qui devait mourir, veillaient, dansaient et chantaient toute la nuit qui précédait la fête. Le jour étant venu, tous les satrapes se couvraient de leurs ornements et se livraient à une danse solennelle. Tous ceux qui y assistaient portaient à la main des fleurs qu'on nomme *cempoalxochitl* [4]. C'est en dansant de la sorte qu'on amenait au temple de *Tlaloc* plusieurs captifs, entre lesquels la femme qui devait mourir marchait vêtue à l'image de la déesse *Uixtociuatl*. Avant de la sacrifier, on donnait d'abord la mort aux captifs.

On faisait encore beaucoup d'autres cérémonies dans cette fête, et il y avait grand nombre de scènes d'ivrognerie. Toutes ces choses se trouvent détaillées longuement au chapitre qui traite de cette fête.

1. Diminutif de *tecuilhuitl*, fête des grands; de *tecutli*, seigneur, et *ilhuitl*, jour de réjouissance.
2. De *xochitl*, fleurs, et *mecatl*, corde, guirlande.
3. *Artemisia laciniata* (composées); en espagnol *estafiate*.
4. Œillet d'Inde (*Tagetes erecta*); de *cempoalli*, vingt, et *xochitl*, fleurs.

CHAPITRE VIII

UEI TECUILHUITL

Le huitième mois était appelé *uei tecuilhuitl*[1]. Le premier jour, on faisait une fête à la déesse nommée *Xilonen*[2] (déesse des *xilotl*). On y donnait à manger aux pauvres, hommes et femmes, vieillards et vieilles, garçons et fillettes, en l'honneur de cette déesse. Le dixième jour du mois, on tuait une femme vêtue d'ornements faits à l'image de ceux de la même déesse.

C'était pendant les huit jours qui précédaient la fête, qu'on distribuait continuellement à manger à toutes personnes des deux sexes et de tout âge. Le matin, de bonne heure, on leur donnait à boire une espèce de brouet qui porte le nom de *chiempinolli*[3]. Chacun en prenait à discrétion. A midi, on les faisait asseoir en rond et on leur distribuait des *tamalli.* Celui qui était chargé de faire la distribution en donnait à chacun ce qui pouvait tenir dans sa main, et, si quelqu'un commettait l'indiscrétion d'en prendre deux fois, on le maltraitait, on lui faisait rendre ce qu'il avait déjà et on l'obligeait à s'en aller sans rien emporter. Les grands seigneurs faisaient cette bonne œuvre pour soulager les pauvres, parce qu'à cette époque de l'année il y a souvent disette de vivres. Pendant ces huit jours, les hommes et les femmes réunis dansaient et chantaient, couverts de beaux habits et de riches joyaux. Les femmes chantaient et dansaient en portant leurs cheveux dénoués en liberté. Le divertissement commençait au coucher du soleil et se continuait jusqu'à neuf heures. Les danseurs portaient à la main un grand nombre de torches allumées, et il y avait en même temps beaucoup de feux dans la cour où l'on dansait. Les hommes et les femmes se tenaient par la main, ou bien embrassés, le bras de l'un contournant le corps de l'autre. Un jour avant qu'on donnât la mort à la femme qui devait être sacrifiée à la déesse *Xilonen,* les femmes qui servaient dans le temple sous le nom de *ciuatlamacazque*[4] faisaient un divertissement dans la cour en chantant les louanges et les can-

1. « Grande fête des nobles »; de *uei,* grand, *tecutli,* seigneur, et *ilhuitl,* jour de fête.
2. Peut-être apocope de *xiloneneti;* de *xilotl,* épis de maïs encore tendres, et *nenetl,* vulve, poupée. C'est l'un des noms donnés à la déesse des moissons, *Centeotl.*
3. Ou *chiampinolli,* bouillie dans laquelle domine la graine mucilagineuse et rafraîchissante appelée *chien* ou *chian.* Le *pinolli* est la farine elle-même de maïs torréfié, avant qu'elle soit délayée avec du cacao ou du chian. Elle sert à faire une boisson dite *pinolatl* ou eau de *pinolli.*
4. Pluriel de *ciuatlamacazqui,* prêtresse; de *ciuatl,* femme, et *tlamacazqui,* prêtre.

tiques de cette déesse. Parmi elles se tenait la femme vouée à la mort, richement vêtue des ornements de la déesse. C'est ainsi qu'on passait à danser et à chanter toute la nuit qui précédait le jour du sacrifice. Le jour étant venu, tous les nobles et gens de guerre formaient un *areyto* dans la même cour et avec eux dansait la malheureuse destinée à la mort, accompagnée de beaucoup d'autres femmes habillées comme elle. Les hommes dansaient au rang de devant et les femmes venaient derrière eux. Ils arrivaient ainsi tous au temple en dansant. On en faisait monter les degrés à la victime, et, quand on était parvenu au sommet, un des assistants la prenait sur lui dos à dos, et c'est dans cette position qu'on venait lui trancher la tête et lui arracher le cœur qu'on offrait au soleil. On faisait encore dans cette fête beaucoup d'autres cérémonies.

CHAPITRE IX

TLAXOCHIMACO.

On appelait le neuvième mois *tlaxochimaco* [1]. Le premier jour de ce mois, on faisait une fête en l'honneur de *Uitzilopochtli*, dieu de la guerre. On lui offrait les premières fleurs de l'année.

La nuit avant cette fête, tout le monde s'occupait à tuer des poules et des chiens, à faire des *tamalli* et autres choses bonnes à manger. Bientôt, aux premières lueurs du jour de la fête, les satrapes des idoles ornaient de fleurs la statue de *Uitzilopochtli*. On parait les images des autres dieux de guirlandes et de colliers de fleurs ; on faisait de même avec toutes les autres idoles des *calpulli* et des *telpochcalli* [2]. Les *calpixque*, les personnages principaux et les *macehualli* [3] paraient de fleurs les statues qui se trouvaient dans leurs maisons. Ces préparatifs étant faits, on commençait à manger les mets préparés pendant la nuit précédente, et, peu de temps après le repas, on entreprenait une danse pour laquelle les hommes nobles se mêlaient aux femmes,

1. Impersonnel signifiant : « on présente des fleurs » ; de *xochitl*, fleurs, et *maca*, donner. C'était, en effet, le moment où l'on couvrait tout de fleurs. Les habitants de Tlaxcala appelaient ce mois *miccailhuitzintli*, la petite fête des morts ; du verbe *miqui*, mourir, et *ilhuitzintli*, diminutif de *ilhuitl*, fête.

2. « Maison des jeunes gens » ; de *telpochtli*, garçon, et *calli*, maison. C'était là qu'on élevait les enfants auxquels on confiait divers soins pour les cérémonies religieuses.

3. Vassal, roturier, serviteur, sujet ; substantif verbal venant de *macehua*, rechercher, désirer, faire pénitence. Il est difficile de bien préciser la signification de ce mot *macehualli* ; toutefois on peut assurer qu'il marque la dépendance d'une personne à l'égard d'une autre. Ainsi, les conquérants espagnols disaient aux Indiens : *inique in pipiltotontin ca can amomacehualpohuan*, ces petits enfants sont Indiens ou sont soumis comme vous.

les prenaient par la main, ou même s'en rapprochaient davantage et les tenaient embrassées en leur passant le bras sur le cou. On ne faisait pas là les mouvements habituels de l'*areyto*, mais on marchait pas à pas, au son des musiciens et des chanteurs qui se tenaient debout, à peu de distance, au pied d'un autel arrondi appelé *momoztli*[1]. On chantait ainsi jusqu'à la nuit, non-seulement dans la cour des temples, mais encore dans les maisons des hauts personnages et des *macehualli*, tandis que les vieillards, hommes et femmes, s'abreuvaient de *pulque;* mais les jeunes gens en étaient privés, et, si quelqu'un se permettait d'en boire, on le châtiait durement.

CHAPITRE X

XOCOHUETZI.

On appelait le dixième mois *xocohuetzi*[2]. Le premier jour, on faisait une fête au dieu du feu nommé *Xiuhtecutli* ou *Ixcoçauhqui.* On jetait au feu pendant cette fête plusieurs esclaves vivants, attachés des pieds et des mains, et, avant qu'ils eussent expiré, on les traînait pour aller leur arracher le cœur devant l'image de ce dieu.

Pendant la fête de *tlaxochimaco*, les Indiens allaient à la forêt, y coupaient un arbre d'une hauteur de vingt-cinq brasses, et le traînaient à la cour du temple de ce dieu. Là, il était émondé, mis debout, et il restait ainsi jusqu'à la veille de la fête du présent mois. Alors il était de nouveau couché sur le sol avec beaucoup de précaution et à l'aide de mille appuis pour éviter une chute trop rude. Dans la veillée de cette fête, le matin de bonne heure, un grand nombre de charpentiers, munis de leurs outils, venaient, l'émondaient de nouveau et le polissaient très bien. Ce travail étant fait, on l'ornait de toute sorte de papiers, et, à l'aide d'un système de cordages, on le mettait de nouveau debout et on le consolidait dans cette situation au milieu de cris et de grandes vociférations.

L'arbre étant redressé et muni de ses ornements, les propriétaires des esclaves qui devaient être jetés vivants au feu s'habillaient de leurs plus riches costumes ornés de beaux plumages. Ils se teignaient les corps en jaune, parce que c'est la couleur adoptée pour hono-

1. Outre sa forme ronde, cet autel, construit en terre aux entrecroisements des chemins, avait quelques degrés qui se terminaient par une petite plate-forme.

2. De *xocotl*, fruit, et *uetzi*, tomber; c'est l'époque où les fruits sont mûrs. Les habitants de Tlaxcala donnaient à ce mois le nom de *uei micailhuitl*, grande fête des morts, c'est-à-dire en l'honneur des guerriers ou princes illustres défunts que l'on glorifiait et mettait au rang des dieux. On écrit aussi sans composition *xocotl uetzi* ou *huetzi.*

rer le feu. Ils amenaient les captifs avec eux, et ils passaient toute la journée, jusqu'à la nuit, à faire leur *areyto.*

Ayant veillé toute la nuit dans le temple avec leurs captifs et après s'être livrés avec eux à beaucoup de cérémonies, on répandait sur leur figure une poudre appelée *yauhtli,* afin d'amortir leur sensibilité et pour qu'ils n'eussent pas autant de regret de mourir. On leur liait les pieds et les mains, et, quand ils étaient ainsi attachés, quelques personnes les chargeaient sur leurs épaules et se livraient sous ce poids à des danses variées autour d'un grand brasier. Tout d'un coup on lançait la victime sur la partie la plus ardente du foyer; on la laissait se griller un instant, et, vivante encore et pleine d'angoisse, on la saisissait avec un crochet, et, la traînant violemment sur le sol, on la venait placer sur la pierre du sacrifice, où l'on s'empressait de lui arracher le cœur. C'est ainsi qu'on augmentait le supplice de ces infortunés. Un grand nombre de cordes tenaient l'arbre attaché par le haut, à la manière des cordages d'un navire descendant de la hune. Au haut de ce mât était placée l'image en pied de ce dieu, faite de la masse appelée *tzoalli.* Le sacrifice étant terminé, des jeunes gens simulaient une action de guerre. On faisait encore d'autres cérémonies qui seront détaillées longuement au chapitre qui traite de cette fête.

CHAPITRE XI

OCHPANIZTLI.

On appelait le onzième mois *ochpaniztli* [1]. On faisait, le premier jour, une fête à la mère des dieux appelée *Teteo innan* ou *Toci* [2], ce qui veut dire : notre aïeule. On dansait sans bruit en son honneur, et l'on tuait, sans mot dire aussi, une femme revêtue des ornements dont on recouvrait les images de cette déesse.

On cessait toutes les fêtes et réjouissances du mois précédent cinq jours avant d'arriver à ce mois. Quand il avait commencé, on dansait pendant huit jours sans chanter et sans *teponaztli.* Après ce temps, on faisait sortir la femme qui passait pour l'image de la déesse *Teteo innan,* et qui était couverte de ses mêmes ornements. Plusieurs autres

1. « Balayage des chemins »; de *otli*, chemin, et *tlachpana*, balayer. C'était aussi l'époque d'une purification générale des temples où les idoles et les objets consacrés au culte devaient être entretenus avec un soin particulier. Le signe de ce mois est un balai.

2. *Teteo* est le pluriel de *teotl*, dieu; *innan*, leur mère, c'est-à-dire le possessif *in* uni au substantif *nantli*, mère. — *Toci*, vient de *citli*, en composition avec les possessifs *no*, *mo*, *i*, etc. : *noci*, mon aïeule; *moci*, ton aïeule ; etc. Cette divinité avait un grand temple à *Tepeyacac*, au N. de Mexico, où se trouve aujourd'hui Guadalupe.

femmes l'accompagnaient, particulièrement les matrones adonnées à la médecine et aux accouchements. Elles se séparaient en deux groupes, s'écartaient et commençaient à se lancer des boules faites de *pachtli*[1], de feuilles de *tunas* et de glaïeuls, ainsi que de fleurs appelées *cempoalxochitl.* Cet amusement durait quatre jours.

Quand on en avait fini avec cette cérémonie et autres semblables, on faisait en sorte que la femme destinée à mourir ne soupçonnât pas son sort, afin qu'elle ne pleurât pas et qu'elle ne tombât pas dans la tristesse, parce qu'on y attachait un mauvais augure. La nuit de sa mort étant venue, on l'habillait richement en lui donnant à entendre qu'on la préparait à passer la nuit avec un grand seigneur, et on la menait ainsi très silencieusement au temple où elle devait recevoir la mort. Quand on était arrivé au faîte, un des assistants la prenait sur lui dos à dos, et on lui tranchait la tête aussitôt; on l'écorchait sans retard, et un robuste gars s'habillait de sa peau. Celui-ci, ainsi revêtu, était conduit en grande solennité, entouré de plusieurs captifs, au temple de *Uitzilopochtli,* et lui-même arrachait le cœur à quatre captifs, en présence de ce dieu, abandonnant tous les autres au couteau préparé du grand prêtre. Ce même mois, le roi passait en revue tous les guerriers et tous les jeunes hommes qui n'avaient pas encore fait campagne. Ceux-ci recevaient des armes et des enseignes, et ils étaient inscrits comme soldats, pour qu'à l'avenir ils partissent en guerre. On faisait encore dans cette fête beaucoup d'autres cérémonies qui sont décrites avec son histoire.

CHAPITRE XII

TEOTLECO.

On appelait le douzième mois *teotleco*, c'est-à-dire l'arrivée des dieux. On célébrait une fête en l'honneur de tous les dieux qu'on disait être partis pour je ne sais quel pays. Au dernier jour du mois, on en faisait une plus grande, parce que les dieux étaient de retour.

Au quinzième jour de ce mois, les jeunes garçons et les serviteurs ornaient de rameaux tous les autels ou oratoires des dieux, tant ceux qui se trouvaient dans les maisons, que les images qu'on entretenait sur les routes et les entrecroisements des chemins. On payait ce travail avec du maïs. Quelques-uns en recevaient un panier plein et d'autres seulement deux ou trois épis.

Le dix-huitième jour, arrivait le dieu toujours jeune, appelé *Tlama-*

1. Plante parasite qui croît sur les arbres et dont on décorait surtout les temples.

tzincatl, en d'autres termes *Titlacauan*[1]. On disait que parce qu'il était jeune et fort, il marchait mieux et arrivait le premier. On offrait à manger dans son temple, cette nuit-là. Tout le monde buvait, mangeait et se réjouissait : les vieux et vieilles particulièrement célébraient l'arrivée du dieu en buvant du vin, et tous prétendaient qu'on lui *lavait les pieds*[2] par ces réjouissances. Le dernier jour de ce mois était marqué par une grande fête, à cause de la croyance où l'on était que tous les dieux arrivaient en ce moment. Dans la nuit qui précédait, on massait sur un tapis de la farine de maïs figurant un fromage. On disait que les dieux venaient y imprimer leur pied en signe de retour. Le satrape principal veillait toute la nuit, allant et venant, pour voir si l'empreinte paraissait. Quand il l'apercevait enfin, il s'écriait : « Notre maître est arrivé » ; et aussitôt les ministres du temple commençaient à jouer du cor, de la trompette et d'autres instruments à leur usage. Tout le monde accourait à ce bruit pour offrir à manger dans tous les temples ou oratoires, et on se livrait à la joie, de nouveau, pour laver les pieds des dieux, comme nous avons déjà dit.

On disait, le jour suivant, que les dieux âgés allaient venir les derniers, parce qu'ils marchaient moins vite, à cause de leur âge. Ce jour-là, on avait plusieurs captifs destinés à être brûlés vifs. On préparait un grand brasier ; des jeunes hommes déguisés en monstres dansaient tout autour, et c'était en dansant qu'ils lançaient au feu ces tristes victimes, de la manière que nous avons déjà expliquée. On faisait bien d'autres cérémonies qui seront racontées lors de la description de cette fête.

CHAPITRE XIII

TEPEILHUITL.

On appelait le treizième mois *tepeilhuitl*[3]. Pendant ce mois on faisait des fêtes en l'honneur des montagnes élevées qui étaient le point de départ de nuages et qui sont très nombreuses dans tous les districts de cette Nouvelle-Espagne. On élevait à chacun d'eux des statues de forme humaine avec une masse appelée *tzoalli* et on faisait des offrandes à ces idoles en mémoire de ces mêmes montagnes.

C'était encore en leur honneur qu'on fabriquait des serpents en

1. Ce sont deux noms donnés à *Tezcatlipoca*. La fête de *Tlamatzincatl* avait lieu dans les derniers jours du mois de *quecholli*.

2. Ces mots sont une allusion à la coutume que les voyageurs avaient de se laver les pieds pour se soulager de leur fatigue en arrivant au terme du voyage.

3. De *tepetl*, mont, et *ilhuitl*, jour de fête, de réjouissance.

bois ou en racines d'arbres, qui étaient sculptés de manière à se terminer en tête de couleuvre. On préparait aussi de longs morceaux de bois de la grosseur du poignet, qu'on appelait *ecatotontin*[1]. On les façonnait à la surface avec la masse de *tzoalli* et on les baptisait montagnes en les surmontant d'une tête d'homme. On faisait aussi ces mêmes images en mémoire des personnes noyées, ou pour celles qui avaient fini par le genre de mort qui fait qu'on enterre les cadavres au lieu de les brûler.

Après qu'on avait placé sur les autels, au milieu de grandes cérémonies, les statues que nous venons de dire, on leur offrait des *tamalli* et bien d'autres choses à manger; on chantait des cantiques et on buvait du vin en leur honneur.

Le jour de la fête des montagnes étant venu, on tuait quatre femmes et un homme. L'une de ces femmes s'appelait *Tepexoch*, la seconde *Matlalcue*, la troisième *Xochitecatl*, la quatrième *Mayauel;* l'homme portait le nom de *Milnauatl*[2]. Ces femmes, ainsi que l'homme, étaient ornées d'un grand nombre de papiers oints d'*ulli*, et certaines femmes richement habillées les portaient en litière sur leurs épaules jusqu'à l'endroit où l'on devait les tuer.

Après leur avoir donné la mort et arraché le cœur, on les emportait lentement, en les traînant sur les degrés du temple jusqu'en bas. Là, on leur coupait la tête que l'on fixait ensuite à des pieux en bois, tandis que les corps étaient portés au *calpulli* où l'on en faisait le partage pour être mangés. Les papiers dont on ornait les images des montagnes étaient suspendus dans le temple, après qu'on avait défait les statues pour les manger. On faisait encore dans cette fête beaucoup d'autres cérémonies qui seront décrites en en faisant l'histoire.

CHAPITRE XIV

QUECHOLLI.

On appelait le quatorzième mois *quecholli*[3]. On y faisait des fêtes au

1. Pluriel de *ecatontli*, diminutif de *ecatl*, vent.

2. *Tepexoch*, apocope de *Tepexochitl*, fleur (*xochitl*) des montagnes (*tepetl*); — *Matlalcue*, ou *Matlalcueye*, qui a un jupon vert; — *Xochitecatl*, qui prend soin des fleurs; — *Mayauel*, à laquelle on attribue l'invention du mode pratiqué autrefois pour l'extraction du suc de l'agave; — *Milnauatl*, de *milli*, champ cultivé, terre labourée, et *nauatl*, homme habile.

3. Sorte d'oiseau au brillant plumage que les Indiens estimaient beaucoup. Torquemada et d'autres auteurs l'ont appelé flamant; mais nous ne croyons pas qu'actuellement il existe aucune variété de flamant sur l'Anahuac. Ce mois, d'après Clavigero, s'étendait du 13 novembre au 2 décembre. Torquemada le fait commencer au 23 octobre.

dieu *Mixcoatl*[1]. On fabriquait des flèches et des dards pour la guerre et l'on tuait beaucoup d'esclaves en l'honneur de ce dieu. Pendant les cinq jours employés à faire des flèches, tout le monde se saignait aux oreilles et l'on se frottait les tempes avec le sang obtenu par cette saignée. On disait que pénitence était ainsi faite pour aller chasser ensuite le chevreuil. On prenait comme en tribut leurs manteaux à ceux qui ne se saignaient pas. Aucun homme ne couchait ces jours-là avec sa femme et les vieillards ne buvaient pas le *pulque*, parce qu'on faisait pénitence. Les quatre jours de la fabrication des flèches et dards étant finis, on faisait aussi des flèches plus petites qu'on attachait en faisceau de quatre en quatre en leur adjoignant quatre torches de pin qu'on plaçait ensuite en offrande sur les sépulcres des défunts, avec addition de deux *tamalli* par faisceau. Cela restait un jour entier sur les tombeaux et on le brûlait ensuite pendant la nuit, en ajoutant encore beaucoup d'autres cérémonies pour les morts.

Au dixième jour de ce mois, les Mexicains et les *Tlatelulca*[2] allaient tous ensemble à la montagne de *Çacatepec*[3] qu'ils appelaient leur mère. En y arrivant, ils y faisaient des cabanes en chaume, allumaient des feux et restaient absolument oisifs ce jour-là.

Le lendemain au point du jour, ils déjeunaient et sortaient ensemble à la campagne. Ils s'y répandaient en haie circulaire dans laquelle ils enfermaient un grand nombre d'animaux, cerfs, lapins et autres; ils se rapprochaient peu à peu jusqu'à les enfermer tous en un petit espace; alors commençait la chasse et chacun prenait ce qu'il pouvait.

Après la chasse ils tuaient des captifs et des esclaves dans un temple nommé *Tlamatzinco*[4]. On leur attachait les pieds et les mains et on les emportait par les degrés du temple de la même manière qu'on tient des quatre pieds un cerf qu'on porte à la boucherie. On leur donnait la mort en grande cérémonie. L'homme et la femme qui passaient pour l'image du dieu *Mixcoatl* et de sa compagne, étaient tués dans un autre temple qui portait le nom de *Mixcoateopan*[5]. Beaucoup d'autres cérémonies étaient faites.

1. « Serpent nébuleux » ; de *mixtli*, nuage, et *coatl*, serpent, tourbillon. Ce dieu de la chasse présidait également au phénomène atmosphérique connu sous le nom de *tornado*. Sa fête avait lieu dans les premiers jours de *quecholli* qu'à Tlaxcala on appelait *pachtzintli*.
2. Pluriel de *Tlatelulcatl*, habitant de *Tlatelulco*.
3. Montagne située près de Tacubaya, couverte de hautes herbes; de *çacatl*, herbe, paille, et *tepetl*, montagne, avec le suffixe *c*.
4. Dédié au dieu *Tlamatzincatl* ou *Tezcatlipoca*.
5. « Temple (*teopan*) de *Mixcoatl* ».

CHAPITRE XV

PANQUETZALIZTLI.

On appelait le quinzième mois *panquetzaliztli.* On y faisait des fêtes à *Uitzilopochtli*, dieu de la guerre. Mais auparavant les satrapes des idoles jeûnaient pendant quarante jours. Ils faisaient d'autres dures pénitences, comme, par exemple, en allant cueillir, à minuit, absolument nus, des branches sur la montagne.

Le second jour de ce mois, ils commençaient tous un *areyto* en chantant les cantiques de *Uitzilopochtli* dans la cour de son temple. Les hommes et les femmes dansaient ensemble depuis l'après-midi jusqu'à dix heures du soir. Ces chants et ces danses duraient vingt jours.

Au neuvième jour du mois, ils préparaient en grande cérémonie ceux qui devaient mourir, en les peignant de différentes couleurs et en les ornant d'un grand nombre de papiers. On faisait avec eux enfin un *areyto* dans lequel les hommes et les femmes se partageaient en couples pour se livrer au chant et à la danse.

Au seizième jour du mois, les maîtres des esclaves commençaient à jeûner. Au dix-neuvième jour, on se prenait à danser, hommes et femmes se tenant par la main et formant une figure en serpentant. Des vieillards, placés dans la cour du temple, chantaient et jouaient des instruments pendant que les autres dansaient.

Après un grand nombre de cérémonies faites par ceux qui devaient mourir, un prêtre revêtu des ornements du dieu *Paynal* descendait du temple de *Uitzilopochtli* et tuait quatre de ces esclaves dans le jeu de paume appelé *teotlachtli*[1] qui était situé dans la cour. Ils partaient, après cela, pour faire une course autour de la ville, s'arrêtant en certains points pour y tuer un esclave; et, d'autre part, deux groupes se formaient, en venaient aux mains et il y avait toujours quelques victimes dans l'escarmouche.

Après beaucoup de cérémonies, ils en arrivaient enfin à tuer des captifs et plusieurs esclaves dans le temple de *Uitzilopochtli.* L'un d'eux étant mort, les instruments se mettaient à jouer; lorsque la musique cessait, on en prenait un second que l'on tuait à son tour, pour recommencer le concert immédiatement après, et l'on continuait à en agir ainsi jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de victimes. Lorsqu'on

1. « Jeu divin ou sacré », parce qu'il avait lieu dans le temple même; de *teotl,* dieu, et *tlachtli,* jeu de balle ou de ballon. L'emplacement du jeu s'appelait *teotlachco.*

avait achevé le sacrifice de ces pauvres gens, on recommençait à chanter, à danser et à boire, et ainsi finissait la fête.

CHAPITRE XVI

ATEMOZTLI.

Le seizième mois était appelé *atemoztli*[1]. On y faisait des fêtes aux dieux de la pluie, parce que, le plus souvent, le tonnerre commençait à gronder ce mois-là et il y avait signe de pluie. Aussi les satrapes des *Tlaloque* commençaient-ils les pénitences et les sacrifices pour que l'eau tombât.

Lorsque le tonnerre se faisait entendre, les satrapes s'empressaient d'offrir aux *Tlaloque* du copal et d'autres parfums et, fixant à leur place les statues de ces dieux, ils disaient qu'ils venaient d'arriver pour apporter la pluie au pauvre peuple. Ils faisaient alors vœu de fabriquer les images des montagnes appelées *tepetl*, parce qu'on les croit dédiées aux dieux de l'eau. Au seizième jour de ce mois, le peuple entier se préparait à faire les offrandes à *Tlaloc* et, pendant quatre jours, ils faisaient pénitence ; les hommes et les femmes s'abstenaient les uns des autres.

Arrivés à la grande fête qui était célébrée le dernier jour du mois, ils coupaient des bandes de papier qu'ils attachaient de haut en bas à de longues perches que l'on fixait en terre dans les cours des maisons. On fabriquait en *tzoalli* les idoles des montagnes dont on faisait les dents avec des graines de calebasse et les yeux avec des haricots appelés *ayecotli*. Immédiatement on leur présentait des mets en offrande et on les adorait. Après avoir veillé pour eux, chanté et fait de la musique, on leur ouvrait la poitrine avec un *tzotzopaztli*[2], sorte d'instrument semblable à un *machete*, dont les femmes se servent pour tisser; on leur arrachait le cœur et tranchait la tête, et le corps réparti entre tous était mangé. Les ornements dont ils étaient couverts étaient brûlés dans les cours des maisons.

Cela étant fait, les cendres et les objets qui avaient été employés au service des dieux étaient portés aux oratoires appelés *ayauhcalco*[3];

1. Substantif verbal tiré de *atl*, eau, et *temoa*, descendre. Ce mois, d'après Clavigero s'étendait du 23 décembre au 11 janvier.

2. Bois en forme de couteau servant à serrer la toile.

3. « Dans la maison des brouillards », de *ayauitl*, brume, et *calli*, maison, avec la postposition *co*, dans. Ces oratoires, appelés aussi *ayauhcalli*, étaient ordinairement disposés sur les bords des cours d'eau.

on commençait aussitôt à manger, à boire et à se réjouir, et ainsi se terminait la fête. Bien d'autres cérémonies restent à décrire, qui se trouveront dans leur histoire.

CHAPITRE XVII

TITITL.

On appelait *tititl*[1] le dix-septième mois. On y faisait une fête à la déesse *Ilamatecutli*[2], autrement dite *Tonan* ou *Cozcamiauh*[3]. On tuait une femme en son honneur; on lui coupait la tête immédiatement après lui avoir arraché le cœur; on lui faisait un *areyto*, et celui qui tenait à la main la tête de la victime se mettait au premier rang des danseurs.

La femme destinée au sacrifice était revêtue des ornements de la déesse dont elle était une image et qui s'appelait *Ilamatecutli* ou *Tonan*, ce qui veut dire : notre mère. Cette femme, ainsi parée des vêtements dont on verra la description en son lieu, dansait seule au son de la musique de quelques vieillards, et, en dansant, elle soupirait et pleurait en pensant qu'elle allait mourir. Midi étant sonné, les satrapes se recouvraient des ornements de tous les dieux, et, en marchant devant elle, ils la faisaient monter au temple où elle devait recevoir le coup mortel. On la plaçait sur la pierre du sacrifice, et on lui coupait la tête. Le premier des satrapes habillés en dieux la prenait aussitôt par les cheveux et l'on faisait un *areyto* avec elle. Guidant la danse alors, ce prêtre en marquait les mouvements avec la main droite qui tenait la tête de la victime.

Ce même jour, les ministres des idoles se livraient à des réjouissances et à des escarmouches. Ils couraient les uns après les autres de haut en bas et de bas en haut du temple, en faisant certaines cérémonies.

Le jour suivant, tous les hommes du peuple fabriquaient des bourses longues d'une brasse et bien attachées avec des cordelettes. Ils les remplissaient de choses légères, comme de la laine, les cachaient sous leurs manteaux et en frappaient à grands coups toutes les femmes

1. D'après Clavigero, ce mot signifie resserrement, contraction. Le caractère figuratif représente deux ou trois morceaux de bois liés avec une corde qu'une main tire fortement, pour marquer le resserrement produit par le froid. Ce mois, selon Clavigero, s'étendait du 12 au 31 janvier.

2. « Noble vieille » : de *ilamatl*, vieille, et *tecutli*, seigneur, noble.

3. « Collier de maïs en fleur » ; de *cozcatl*, pierre précieuse, collier, joyau, et *miauatl*, bouton, fleur, épi de maïs.

qu'ils rencontraient dans la rue. Les choses allaient à ce point que les enfants aussi se munissaient de leurs sacoches et en frappaient les jeunes fillettes jusqu'à les faire pleurer.

On faisait encore beaucoup d'autres cérémonies dans cette fête-là. Elles seront décrites au chapitre qui traite de leur histoire.

CHAPITRE XVIII

IZCALLI.

Ce mois-ci portait le nom d'*izcalli*[1]. On y célébrait une fête au dieu du feu appelé *Xiuhtecutli* ou *Ixcoçauhqui*. On faisait en son honneur comme une image de feu d'artifice, d'où paraissaient émaner des flammes, et tous les quatre ans dans cette fête on tuait des captifs et des esclaves en l'honneur du dieu. On y perçait les oreilles des enfants qui étaient nés dans cet intervalle, après leur avoir donné des parrains et des marraines. Le dixième jour de ce mois, on faisait du feu nouveau, à minuit, devant l'image de *Xiuhtecutli*, très soigneusement parée, et on en allumait plusieurs foyers. Le jour étant venu, on voyait arriver des jeunes hommes et des enfants apportant divers animaux qu'ils avaient pris à la chasse, — gibier d'eau et gibier de terre, — et ils les offraient aux vieillards préposés à la garde de ce dieu. Alors ceux-ci lançaient au feu tous ces animaux pour les faire rôtir, donnant à chacun de ceux qui les avaient apportés un *tamalli* fait avec des blettes et qu'on appelle *uauhquiltamalli*[2]. Le peuple entier en faisait des offrandes ce jour-là et en mangeait en l'honneur de la fête. On les mangeait très chauds, et l'on buvait au milieu de grandes réjouissances.

Dans les années ordinaires, on ne tuait personne à cette fête; mais, les années bissextiles, qui revenaient tous les quatre ans, on y sacrifiait des captifs et des esclaves devant l'image de *Xiuhtecutli*, parée, comme j'ai déjà dit, d'un grand nombre de précieux ornements. La mort de ces victimes était accompagnée de grandes et nombreuses cérémonies, beaucoup plus que dans toutes les autres fêtes déjà mentionnées, ainsi qu'on le verra dans l'histoire qui les décrit.

Après qu'on avait donné la mort à ces esclaves et captifs et même à l'image d'*Ixcoçauhqui*, dieu du feu, tous les grands personnages, tous

1. « Voici la maison », et, suivant quelques auteurs, « résurrection, croissance » ou « retour de la chaleur ». Clavigero fait commencer ce mois le 1er février.
2. De *uauhquilitl*, blette, sariette, et *tamalli*, pain de maïs.

les seigneurs, les personnes distinguées et l'empereur lui-même, somptueusement vêtus et couverts de riches parures, commençaient un *areyto* grave et solennel appelé *netecuitotiliztli*[1], ce qui veut dire *areyto* des grands seigneurs. Cela se faisait seulement tous les quatre ans dans cette fête. Le même jour, de grand matin, avant qu'il fît clair, on s'occupait de trouer les oreilles des enfants, garçons et fillettes, et on leur mettait sur la tête un bonnet fait de plumes de perroquets prises ensemble au moyen de l'*ocotzotl*, qui est la résine du pin.

CHAPITRE XIX

NEMONTEMI ET LES FÊTES MOBILES.

Les cinq jours restant de l'année, qui étaient les quatre derniers de janvier et le premier de février, portaient le nom de *nemontemi*[2], qui signifie inoccupés. Ils passaient pour des jours de mauvais augure et de sort malheureux. Il y a des raisons de croire que lorsqu'on trouait les oreilles des enfants tous les quatre ans, on comptait six jours de *nemontemi;* c'était alors comme notre bissextile, qui revient tous les quatre ans. On disait que tous ceux qui naissaient pendant ces cinq jours réputés malheureux et funestes réussissaient mal dans toutes les affaires et vivaient infortunés et pauvres. On leur donnait le nom de *nen* (nul); s'ils étaient hommes, ils s'appelaient *nemoquichtli;* les femmes portaient le nom de *nenciuatl*[3]. Personne n'osait rien faire durant ces cinq jours, parce qu'on les tenait pour malheureux. On s'y abstenait surtout de toute dispute, attendu qu'on était dans la croyance que ceux qui s'y battaient n'en perdaient jamais plus l'habitude; trébucher, ces jours-là, était un accident de mauvais augure.

Les fêtes dont nous venons de parler étaient fixes; elles se célébraient toujours dans leur mois, sinon un jour ou deux auparavant. Ils faisaient aussi d'autres fêtes mobiles dans le cours des vingt *signes*

1. De *tecutli*, seigneur, et *itotia* danser; *ne* est le pronom réfléchi qui accompagne ces sortes de substantifs verbaux. Le souverain et les grands étaient seuls admis dans ce ballet.

2. L'explication de ce mot donnée ici par Sahagun a été généralement admise. Elle avait cours parmi le vulgaire qui s'en contentait; mais les prêtres et les savants interprétaient sans doute le mot différemment. Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir le présenter avec un sens scientifique, à mon avis, très acceptable. Composé des mots *nen*, en vain, et de *temi*, remplir, unis à l'aide de la particule *on* qui marque la distance, *nemontemi* signifie positivement que les cinq jours complémentaires sont insuffisants pour achever exactement la période solaire. Aussi les Mexicains ajoutaient tous les quatre ans un sixième jour, comme il arrive dans nos années bissextiles.

3. De *nen*, vain, inutile, et *oquichtli* ou *ciuatl*, homme ou femme.

qui se complétaient en deux cent soixante jours[1]. Il en résultait que ces fêtes mobiles tombaient une année dans un mois et une autre année dans un mois différent, et si deux tombaient ensemble, on les changeait de jour.

DES FÊTES MOBILES.

1° La première fête mobile était célébrée en l'honneur du soleil, dans le signe appelé *ce ocelotl*[2], dans sa quatrième journée qui portait le nom de *naolin*[3]. On offrait des cailles dans cette fête à l'image du soleil et on l'encensait. Au milieu de la cérémonie, on sacrifiait des captifs devant la même idole, et toujours en l'honneur du soleil. En ce même jour, tous, grands et petits, se saignaient aux oreilles, au nom de cet astre, et lui faisaient offrande de ce sang.

2° Dans ce même signe, et à la septième journée [4], tous les peintres se réunissaient pour faire une fête, et les blanchisseuses jeûnaient quarante jours. On en ajoutait vingt de plus dans le but d'obtenir un meilleur sort pour la réussite des bonnes peintures et des tissages. On offrait en cette intention des cailles et de l'encens. Les hommes faisaient encore d'autres dévotions au dieu *Chicome xochitl*, et les femmes à la déesse *Xochiquetzalli*[5].

3° Au troisième signe appelé *ce maçatl*[6], à la première journée, on faisait une fête aux déesses *Ciuapipiltin* que l'on disait descendre sur la terre en ce jour. On ornait leurs statues de papiers et on leur faisait des offrandes.

4° Dans le signe de *ce maçatl*, à la seconde journée appelée *ome tochtli*, il était fait une grande fête au dieu *Izquitecatl*, qui est la seconde divinité du vin, et non-seulement à lui, mais encore à tous les dieux du vin, qui étaient très nombreux. On ornait très bien son

1. Cette période, de 260 jours, comprenait 20 groupes de 13 jours. On désignait ces jours à l'aide de vingt noms particuliers, de telle sorte que les jours correspondants des mois portaient les mêmes noms, mais différaient pour le quantième. Après la 1re période de 260 jours, qui se terminait avec le 13e mois *tepeilhuitl* de la première année du cycle solaire, les noms et les quantièmes reprenaient dans le même ordre pour achever la 2e période au 155e jour de la seconde année ; ainsi de suite pour les autres périodes jusqu'à la fin du cycle.

2. « Un tigre ». C'est le 2e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. II.

3. « Quatre mouvements » ; de *naui*, quatre, et *olin* ou *ollin*, mouvement. Voy. livre IV, chap. II.

4. Elle était appelée *chicome xochitl*, sept fleurs. Voy. livre IV, chap. II.

5. Voy. la note précédente pour *Chicome xochitl* ; — *Xochiquetzalli* signifie « fleur brillante, magnifique ».

6. « Un cerf ». Voy. livre IV, chap. III.

image en son temple; on lui offrait à manger en lui adressant des chants et en jouant des instruments en sa présence. On plaçait une grande jarre de *pulque* dans la cour du temple; on la remplissait jusqu'au bord, et quiconque en avait le désir allait y boire. Les échansons avaient des coupes pour l'usage et ils prenaient soin d'ajouter du pulque à mesure du besoin, de façon que la jarre fût toujours pleine. Ceux qui se chargeaient de ce soin étaient les gens qui venaient de faire nouvellement la taille du maguey. Ils portaient à la case de ce dieu les prémices de la première sève qu'ils en retiraient.

5° Au signe appelé *ce xochitl* [1], à la première journée, il était fait une grande fête par les premiers personnages et les grands seigneurs. Ils dansaient et chantaient en l'honneur de ce signe, et ils se livraient à d'autres réjouissances, après avoir pris soin de s'orner de leurs plus riches plumages pour leur *areyto*. En cette fête le roi répandait ses grâces sur les hommes de guerre, les musiciens et les gens du palais.

6° Dans le signe de *ce acatl* [2], à la première journée, les grands seigneurs et principaux personnages faisaient une grande fête à *Quetzalcoatl*, le dieu des vents. Cette fête était célébrée dans le premier édifice appelé *calmecac* [3], dans lequel demeuraient les satrapes des idoles et où des enfants recevaient leur éducation. En cet établissement qui était comparable à un monastère se trouvait la statue de *Quetzalcoatl*. On la revêtait ce jour-là de riches ornements et on faisait devant elle l'offrande de parfums et de choses à manger. On disait que c'était là le signe du *Quetzalcoatl*.

7° Dans le signe de *ce miquiztli* [4], en la première journée, les grands seigneurs et personnages faisaient une grande fête à *Tezcatlipoca* qui était le grand dieu. On disait que ce signe lui appartenait. Comme tout le monde avait un oratoire dans sa maison avec l'image de ce dieu parmi beaucoup d'autres; on prenait soin de bien soigner en ce jour cette image. On lui offrait des parfums, des fleurs et des choses à manger, et l'on sacrifiait devant cette idole des cailles auxquelles on arrachait la tête. Tout cela n'était pas seulement fait par les grands seigneurs, mais aussi par tous ceux auxquels il était donné connaissance de cette fête, et cela se pratiquait également dans tous les *calpulli* et dans tous les temples. Tous priaient, tous demandaient à ce dieu des grâces, puisqu'il était tout-puissant.

1. « Une fleur ». C'est le 4e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. VII.
2. « Un roseau ». C'est le 5e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. VIII et XXXI.
3. Établissement d'instruction pour la jeunesse aristocratique. Le mot est composé de *calli*, maison, et de *mecatl*, corde, au figuré lignée, généalogie, avec le sufice *c*.
4. « Une mort ». C'est le 6e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. IX.

8° Dans le signe de *ce quiauitl*[1], à la première journée, on faisait une fête aux déesses *Ciuapipiltin*. C'étaient, disait-on, les femmes qui étaient mortes de leur première couche. On croyait qu'elles étaient devenues déesses, qu'elles vivaient dans la case du soleil et que, sous l'empire de ce signe, elles descendaient sur terre pour infliger certaines maladies à tous ceux qu'elles rencontraient hors de leur domicile. On avait élevé des oratoires en l'honneur de ces déesses dans tous les quartiers; on les appelait *ciuateocalli* ou bien *ciuateopan*[2], Dans ces oratoires se tenaient les statues de ces déesses, qu'on couvrait ce jour-là d'ornements en papier, appelés *amatetcuitl*[3]. C'est à leur fête que l'on tuait en leur honneur les gens condamnés à mort pour quelque délit et qui se trouvaient en prison.

9° Dans ce même signe de *ce quiauitl*, à la quatrième journée appelée *nauhecatl*[4] à cause de sa mauvaise fortune, on tuait les malfaiteurs qui étaient en prison. Le roi avait la superstition d'y faire sacrifier quelques esclaves. Les marchands et les négociants affichaient et vantaient les joyaux qu'ils mettaient en vente, les exposant au grand jour pour que tout le monde les vît, et, la nuit étant venue, ils mangeaient et se livraient à la boisson. Ils se pavanaient alors sous les fleurs, fumaient leurs tubes parfumés et, s'asseyant sur leurs sièges, chacun commençait à se vanter des gains qu'il avait faits, des pays lointains où il était parvenu, et il parlait des autres avec mépris, disant qu'ils valaient peu de chose, qu'ils étaient moins riches et qu'ils n'avaient pas été en pays aussi lointains. Ils faisaient ainsi grand bruit les uns et les autres jusqu'à une heure avancée de la nuit.

10° Dans le signe de *ce mallinalli*[5], en la seconde journée du nom d'*ome coatl*, on faisait grande fête, parce qu'on prétendait que ce signe appartenait à *Tezcatlipoca*. On y faisait l'image d'*Omacatl* et quiconque avait de la dévotion la faisait porter à sa maison pour en être béni et obtenir la multiplication de son bien. Mais une fois installée, celui qui la tenait ne voulait plus la lâcher, jusqu'à ce que fût revenu le même signe, et alors il rapportait l'image là où il l'avait prise.

11° Dans le signe de *ce tecpatl*[6], en la première journée, on sor-

1. « Une pluie ». C'est le 7e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. XI.

2. De *ciuatl*, femme, et *teocalli* ou *teopan*, temple.

3. De *amatl* papier, *teteu*, dieux. Peut-être devrait-on lire *amateteutli*, le papier étant ordinairement enduit d'*ulli* ou gomme.

4. « Quatre vents »; de *naui*, en composition *nauh*, quatre, et *ecatl*, vent. On dit aussi sans composition *naui ecatl* ou *eecatl*.

5. De *malina*, tordre, nom d'une plante rampante. C'est le 8e signe en astrologie judiciaire, représenté par une feuille de palmier, ployée à son extrémité et posée sur un maxillaire qui paraît être une mâchoire d'homme (Fabrégat). Voy. livre IV, chap. XV.

6. « Un silex ». C'est le 10e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. XXI.

tait tous les ornements de *Uitzilopochtli*, on les nettoyait, les secouait et les exposait au soleil, en disant que c'était là le signe de *Uitzilopochtli*, autrement dit *Camaxtli*. Cela se pratiquait aussi par les Tlaxcaltèques. En ce jour, on exposait un grand nombre de mets bien préparés, ainsi qu'ils se font chez les grands seigneurs, et tout cela se plaçait devant l'image du dieu. Après que ces mets étaient restés là quelques instants, les préposés au service de *Uitzilopochtli* les prenaient, les partageaient entre eux et les mangeaient. Ils encensaient ensuite l'image et lui faisaient l'offrande de cailles, auxquelles on coupait la tête pour que le sang se répandît aux pieds de l'idole. Le roi venait aussi lui faire l'offrande des plus belles fleurs, que l'on soigne pour l'usage des grands seigneurs.

12° Dans le signe *ce oçomatli*[1], on disait que les déesses *Ciuapipiltin* descendaient sur la terre et frappaient les enfants de paralysie. Si quelque enfant tombait malade en ces circonstances, on disait que c'étaient elles qui en étaient la cause et que le petit malade les avait rencontrées sur sa route. Aussi les pères et les mères prenaient-ils soin de ne point laisser sortir leurs fils de la maison, afin qu'ils ne fussent pas exposés à croiser ces déesses, dont on avait grand'peur.

13° On disait que le signe appelé *ce itzcuintli*[2] était le signe du feu. On y faisait une grande fête en l'honneur de *Xiuhtecutli*, dieu du feu, à qui l'on offrait beaucoup de copal et un grand nombre de cailles. On revêtait son image de papiers de différentes formes et d'ornements d'une grande richesse. Parmi les gens riches et puissants, on faisait dans l'intérieur des maisons une grande fête et des banquets en l'honneur du dieu du feu. C'est sous ce signe que se faisait l'élection des rois et des consuls, qu'on célébrait dans le quatrième temple par des banquets, des *areytos* et des libéralités. C'est au sortir de ces fêtes que les guerres contre les ennemis étaient proclamées.

14° Dans le signe de *ce atl*[3], au premier temple, on faisait une fête à la déesse de l'eau appelée *Chalchiuhtlicue*. Elle était célébrée par tous ceux qui prenaient l'eau pour base de leur trafic, soit en la vendant, soit en se livrant à la pêche, soit en s'occupant à toutes productions venant de l'eau. Tous ces gens-là ornaient sa statue et lui adressaient des offrandes et des adorations dans la maison appelée *calpulli*.

15° Les grands seigneurs, les personnages de la noblesse et les marchands riches, à la naissance d'un de leurs enfants, portaient la

1. « Un singe ». C'est le 11e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. XXII.
2. « Un chien ». C'est le 14e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. XXV.
3. « Une eau ». C'est le 17e signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. XXX.

plus grande attention sur le signe, le jour et l'heure dans lesquels ils naissaient. Ils allaient immédiatement en informer les astrologues judiciaires et s'enquérir de la bonne ou mauvaise fortune de celui qui venait de naître. Si le signe du moment de la naissance était réputé prospère, on baptisait l'enfant sans retard. Si au contraire le signe passait pour adverse, on choisissait la plus favorable des journées de ce signe pour y baptiser le nouveau-né. On conviait les parents et les amis à honorer cette cérémonie de leur présence. On donnait à boire et à manger à tous les assistants, ainsi qu'aux enfants de tout le quartier. On baptisait assez généralement l'enfant chez son père, au lever du soleil. C'était l'accoucheuse qui faisait cette opération en récitant un grand nombre de prières et faisant beaucoup de cérémonies sur le corps du nouveau-né. Encore aujourd'hui, ils imitent cette même fête pour les baptêmes de leurs enfants, en ce qui regarde les invitations aussi bien que les repas et libations qui les accompagnent.

16° Lorsque les pères voyaient que leur fils était en âge de se marier, ils avaient coutume de lui dire qu'on voulait lui chercher femme et il répondait en leur rendant grâces pour le soin qu'ils voulaient prendre. Aussitôt on parlait au principal de l'établissement où se faisait l'éducation des jeunes hommes (on lui donnait le nom de *telpochtlato*[1]), et ils lui disaient l'intention qu'ils avaient de marier leur fils, le priant de l'avoir pour agréable. On l'invitait à un banquet, à ce propos, en compagnie de tous les jeunes gens dont il était chargé et ils lui adressaient une allocution, après que lui et tous ses élèves avaient fini de manger. En commençant leur discours ils plaçaient devant lui une hache à couper du bois, qui avait pour but d'indiquer que le jeune homme prenait congé de ses camarades, parce qu'on le voulait marier. Après quoi le *telpochtlato* s'en allait satisfait. Tout cela étant fini, les parents choisissaient la femme qu'ils lui devaient donner et ils faisaient appeler les honorables vieilles qui avaient mission d'agencer les mariages, pour qu'elles pussent en parler aux parents de la jeune femme. Celles-ci renouvelaient deux ou trois fois la démarche, faisant leurs ouvertures et venant transmettre les réponses. Pendant ce temps, les parents de la jeune personne entraient en conseil et, après avoir consenti, ils donnaient le *oui* aux courtières du mariage. Ces pourparlers étant terminés, on se mettait à la recherche d'un jour convenablement placé dans un signe des mieux conditionnés, comme *acatl*, *oçomatli*, *cipactli* et *quauhtli*. Le choix de quelqu'un de ces signes étant fait par les parents du jeune homme, ils annon-

1. « Qui instruit, harangue les jeunes gens »; pluriel *telpochtlatoque*, de *telpochtli* garçon, et *tlatoa*, parler, discourir.

çaient aux père et mère de la jeune fille le jour de la célébration du mariage. Aussitôt ils se mettaient en devoir de préparer tout ce qui correspondait à la noce : le manger et le boire, ainsi que les étoffes, les tubes à fumer et bien d'autres choses. Cela fait, on invitait au mariage les principaux personnages et toutes autres personnes dont on désirait l'assistance. Les invitations finies, après un grand nombre de pourparlers et de formalités remplies, on venait de la maison du jeune marié pendant la nuit pour prendre la future épouse. Elle était placée sur les épaules d'une matrone et on l'emportait d'une manière solennelle en la faisant précéder de deux rangées de torches allumées. Elle était escortée devant et derrière par une grande quantité de monde jusqu'à ce qu'on arrivât à la maison des parents du futur. Là, on plaçait les jeunes époux devant un foyer qu'on avait coutume de tenir allumé au milieu d'une grande salle; la jeune femme se tenait à la gauche de son futur époux. Aussitôt la mère du jeune homme revêtait sa belle-fille d'un *peplum* très élégant et plaçait à ses pieds des jupons très bien brodés ; tandis que la mère de la jeune fille couvrait son gendre d'un superbe manteau, qu'elle nouait sur une épaule, et plaçait à ses pieds un *maxtli* bien ouvragé. Cela étant terminé, des vieilles femmes, connues sous le nom de *titici*[1], nouaient un coin du manteau du jeune homme avec les pans du *peplum* de la jeune fille et l'acte du mariage se trouvait ainsi complété. On y ajoutait ensuite la formalité de banquets, de boissons et de bal, ainsi qu'on le verra quand nous détaillerons le cérémonial du mariage.

Il y avait deux autres fêtes qui étaient en partie fixes et en partie mobiles : mobiles, parce qu'elles se faisaient par intervalle de quelques années; l'une d'elles se célébrait de quatre en quatre, et l'autre, de huit en huit années. Elles étaient fixes, parce qu'elles avaient leur année, leur mois et leur jour signalés. Dans celle qui se faisait tous les quatre ans on perçait les oreilles aux petits garçons et aux fillettes, et on leur frisait les cheveux en les soumettant à la chaleur. Pour ce qui était de la fête célébrée tous les huit ans, on la faisait précéder d'un jeûne de huit jours, au pain et à l'eau; on faisait un *areyto* dans lequel on se travestissait en grands personnages, en oiseaux ou autres animaux, en disant qu'on était à la recherche d'un heureux sort, ainsi que c'est expliqué dans l'appendice du second livre.

Il y avait des années où ces fêtes mobiles prenaient la place de celles du calendrier, comme cela arrive du reste parmi nous.

1. Pluriel de *ticitl*, médecin, nécromancien. Ici ce sont les matrones qui présidaient aux cérémonies du mariage. Voy. liv. VI, chap. XXIII.

CHAPITRE XX

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUI ÉTAIENT FAITS DANS LES CALENDES DU PREMIER MOIS APPELÉ *atlcaualo* OU *quauitl eloa.*

Il n'est pas nécessaire que, dans ce second livre, je m'évertue à démontrer l'indignité des cérémonies idolâtriques qui s'y trouvent décrites, parce qu'elles apparaissent par elles-mêmes si cruelles et si inhumaines, qu'il suffit de les entendre pour en éprouver de l'horreur et de l'épouvante. Je ne ferai par conséquent pas autre chose que rapporter simplement et à la lettre ce qui se passait.

Dans les premières calendes du premier mois de l'année, nommé *quauitl eloa* et que les Mexicains appelaient *atlcaualo*, dont le commencement avait lieu le 2 février, les Indiens faisaient une grande fête en l'honneur des dieux de l'eau ou de la pluie appelés *Tlaloque.* Pour cette fête, ils cherchaient beaucoup d'enfants à la mamelle qu'ils achetaient à leurs mères. Ils choisissaient de préférence ceux qui portaient deux remous de cheveux sur la tête et qui étaient nés sous un bon signe. Ils prétendaient qu'ils formaient un plus agréable sacrifice pour ces dieux, afin d'en obtenir de la pluie en temps opportun. On les allait tuer sur des montagnes élevées que par vœu on avait choisies pour l'offrande. A quelques-uns d'entre eux on arrachait le cœur sur ces montagnes; à d'autres c'était en certains points de la lagune de Mexico. Un de ces points s'appelait *Tepetzinco*, monticule bien connu dans ce lac; pour d'autres on faisait choix d'une élévation différente de la lagune appelée *Tepepulco*[1]. Quelques-uns étaient sacrifiés sur le trou absorbant de *Pantitlan.* On tuait un bien grand nombre d'enfants chaque année sur les lieux que je viens de dire, et après leur avoir donné la mort, on les faisait cuire et on les mangeait.

En cette même fête, dans toutes les maisons et dans tous les palais, on élevait de grands mâts à l'extrémité desquels on plaçait des papiers peints de *ulli*, qu'ils appelaient *amateteuitl.* Cela se faisait en l'honneur des dieux de l'eau. Les endroits où l'on tuait les enfants sont les suivants : le premier s'appelle *Quauhtepetl*[2], c'est une sierra élevée non loin de *Tlatelolco.* On donnait aux enfants qui y étaient sacrifiés le nom même de la montagne. On les revêtait de papiers teints en rouge. On appelait *Yoaltecatl*[3] la seconde montagne sur la-

1. « Sur la grande montagne », par opposition au peñon de *Tepetzinco*, c'est-à-dire sur la petite montagne.
2. De *quauitl*, bois, et *tepetl*, montagne.
3. De *yoalli*, nuit, et *teca* mettre en ordre.

quelle on tuait des enfants ; c'est une haute sierra qui est près de Guadalupe. On donnait aux petites victimes le nom même de cette élévation, et on les habillait de papiers teints en noir avec des rayures rouges. La troisième montagne sur laquelle on tuait des enfants s'appelait *Tepetzinco;* c'est ce petit monticule qui se trouve dans la lagune, aux confins du *Tlatelolco.* On y tuait une jeune fillette à laquelle on donnait le nom de *Quetzalxochitl* [1], parce que c'était le surnom qui était donné à cette élévation. La petite enfant était parée de papiers peints en bleu. La quatrième montagne sur laquelle des enfants étaient sacrifiés s'appelle *Poyauhtla* [2]; elle se trouve aux limites de Tlaxcala. Là, près de *Tepetzinco*, du côté de l'orient, on avait édifié un temple qu'on appelait *Ayauhcalli* [3]; on y donnait la mort à des enfants en l'honneur de cette montagne et on les nommait *Poyauhtla*, du nom de cette même élévation qui se trouve aux confins de Tlaxcala On les habillait de papiers rayés avec de l'huile d'*ulli.* Le cinquième lieu où des enfants étaient sacrifiés, c'était le trou absorbant de la lagune de Mexico, appelé *Pantitlan.* On donnait à ces victimes le surnom d'*Epcoatl* [4]. On appelait *epnepaniuhqui* [5] le costume dont on les habillait. Le sixième lieu, ou montagne, sur lequel on tuait ces enfants se nommait *Cocotl* [6]; c'est une montagne qui se trouve près de *Chalco Atenco* [7], et on donnait aux enfants qui y mouraient le nom même de cette élévation. On les habillait de papiers moitié rouges, moitié fauves. Le septième point où l'on sacrifiait des enfants était un monticule appelé *Yauhqueme* qui s'élève près d'*Atlacuioayan* [8]. On leur donnait le nom de la montagne et on les habillait avec un papier fauve.

Ces pauvres enfants destinés à la mort étaient soigneusement ornés de pierres précieuses, de belles plumes, de manteaux et de ceinturons très bien brodés. On les chaussait de *cotaras* fort élégamment ouvragées; on leur adaptait des ailes de papier semblables à celles des anges et on leur recouvrait la figure d'huile d'*ulli.* On leur peignait sur le milieu du visage de petits ronds blanchâtres et on les plaçait sur des litières embellies par de beaux plumages et des joyaux de valeur. On les emportait ainsi au son des flûtes et des trompettes, et partout où

1. De *quatzalli*, plume verte, et *xochitl*, fleur.
2. « Lieu sombre »; de *poyaua*, nuancer, brunir, avec le suffixe *tla*.
3. Même sens que *Ayauhcalco*. Voy. la note 3, page 74.
4. De *eptli*, perle, et *coatl*, serpent.
5. De *eptli*, perles, *nepaniuhqui*, jointes; adjectif verbal tiré de *nepanoa*.
6. « Serviteur ». Bustamante fait dériver de *cocotl* le nom de *cocoles* que l'on donne aujourd'hui aux enfants de chœur de l'église métropolitaine à Mexico.
7. C'est-à-dire *Chalco* sur le bord de l'eau; de *atentli*, rive, avec le suffixe *co*, sur.
8. « Lieu où l'on puise de l'eau »; de *atlacui*, prendre de l'eau; aujourd'hui Tacubaya.

l'on passait, ceux qui voyaient ce spectacle versaient des larmes. Quand on arrivait à un oratoire placé près de *Tepetzinco*, vers l'occident, auquel on donnait le nom de *Tococan* [1], on tenait ces petits êtres en veille pendant une nuit entière et les prêtres des idoles leur chantaient des chansons pour empêcher qu'ils s'endormissent. Lorsqu'on se mettait définitivement en route pour se rendre au lieu du sacrifice, si les enfants pleuraient et versaient des larmes abondantes, ceux qui en étaient témoins s'en réjouissaient en disant que c'était un signe de pluie très prochaine. S'ils rencontraient un hydropique en chemin, ils en auguraient très mal et prétendaient que ces gens-là empêcheraient l'eau de tomber. Si quelque ministre du temple, des *quaquacuiltin* et des vieillards s'en retournaient chez eux sans arriver aux lieux où l'on tuait les enfants, on les tenait pour infâmes, indignes d'occuper aucun poste public, et désormais on les appelait *mocauhque* [2] c'est-à-dire abandonnés. On pronostiquait la pluie et les gelées de l'année par le passage de quelques oiseaux et par leurs chants.

On commettait encore une autre cruauté dans cette fête : tous les captifs étaient amenés au temple nommé *Yopico*, du dieu *Totec*. Après plusieurs exercices dévots, on attachait chacun d'eux sur une pierre semblable à une pierre de meule, de façon que la corde leur permît d'arriver à la circonférence. On les armait d'une épée en bois, sans fil durci, et d'une rondache, et on les munissait d'un morceau de bois de pin propre à être lancé à l'adversaire. Ceux-là mêmes qui les avaient réduits en captivité se présentaient armés d'épées et rondaches pour les combattre. Après les avoir abattus, on les amenait au lieu du sacrifice, on les couchait sur une pierre de trois ou quatre empans de haut, large partout d'un empan et demi, qu'on appelle *techcatl* [3]. Deux hommes les prenaient par les pieds, deux autres du côté de la tête et un prêtre leur enfonçait d'un seul coup dans la poitrine un couteau d'obsidienne et, mettant la main dans l'ouverture, il leur arrachait le cœur, qu'il offrait au soleil et à tous les dieux, en se tournant alternativement vers les quatre points cardinaux. Cela étant fait, on lançait par les degrés du temple le corps qui roulait de secousse en secousse du haut jusqu'en bas où son maître s'en emparait, et, après l'avoir mis en morceaux, en faisait le partage pour qu'on le fît cuire et qu'on le mangeât.

1. « Lieu où l'on veille », du verbe *toçoa*, veiller, uni au suffixe *can*.
2. Pluriel de *mocauhqui* dérivant de *cahua*, laisser, prétérit *cauh*.
3. Pierre de sacrifice ; mot sans doute formé de *teci*, immoler, broyer sur une pierre (*tetl*).

EXCLAMATION DE L'AUTEUR.

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un cœur assez dur pour ne pas ressentir de l'horreur et de l'épouvante et ne pas verser des pleurs en entendant une cruauté si inhumaine, plus que féroce et d'inspiration vraiment diabolique, telle qu'on vient de la lire plus haut. C'est certainement chose lamentable et horrible de voir que notre nature humaine en soit arrivée à tomber si bas dans la dégradation et l'opprobre, que des pères, obéissant aux inspirations du démon, tuassent et mangeassent leurs propres enfants, sans penser qu'ils se rendissent coupables d'aucune offense, mais croyant au contraire qu'ils devenaient agréables à leurs dieux. La cause de ce cruel aveuglement, dont ces pauvres enfants étaient victimes, ne doit pas précisément être imputée aux inspirations naturelles de leurs pères, qui versaient des pleurs abondants et se livraient à cette pratique la douleur dans l'âme ; on doit plutôt y voir la main haineuse et barbare de Satan, notre sempiternel ennemi, lequel employait toute sa maligne ruse pour les pousser à cet acte infernal. O Seigneur Dieu ! vengez-nous de ce cruel ennemi qui nous fait tant de mal et nous en désire encore davantage. Enlevez-lui, Seigneur, tout pouvoir de nuire !

CHAPITRE XXI

DES CÉRÉMONIES ET SACRIFICES QUE L'ON FAISAIT AU SECOND MOIS APPELÉ *tlacaxipeualiztli.*

Le dernier jour de ce mois, on célébrait une fête solennelle en l'honneur du dieu *Xipe Totec* et aussi de *Uitzilopochtli.* Ils y tuaient tous les captifs, hommes, femmes et enfants. Avant de leur donner la mort, on faisait, comme on va voir, un grand nombre de cérémonies. La veille de la fête, dans l'après-midi, on entreprenait un solennel *areyto* et on veillait toute la nuit avec ceux qui devaient mourir dans le temple appelé *Calpulco*[1]. Là, on leur arrachait les cheveux du haut de la tête, devant le feu, à minuit, précisément à la même heure où l'on avait l'habitude de s'extraire du sang des oreilles pour l'offrir aux dieux. Le matin, au lever du jour, on les conduisait au temple de *Uitzilopochtli* où ils devaient recevoir la mort. Les ministres du lieu les tuaient de la manière que j'ai dite, et tous étaient écorchés ; c'est pour cela que la

1. De *calpulli*, grande maison, chapelle, avec le suffixe *co*, dans.

fête était appelée *tlacaxipeualiztli*, ce qui veut dire écorchement d'hommes. Quant aux victimes, on les nommait *Xipeme* ou bien *Tototectin* [1] : le premier mot signifie écorchés, le second veut dire morts en l'honneur du dieu *Totec*. Les maîtres des captifs les livraient aux prêtres, au pied du temple, et ceux-ci, prenant chacun le sien par les cheveux, lui faisait monter les degrés. Si quelqu'un se refusait à marcher volontairement, on le traînait jusqu'à la pierre où il devait recevoir le coup mortel. Quand on avait arraché le cœur à chacun d'eux, on en faisait l'offrande, comme il est dit plus haut, et on lançait ensuite les corps de haut en bas; d'autres prêtres les recevaient et les écorchaient. Cela se passait ainsi dans le temple de *Uitzilopochtli*. Tous les cœurs qu'on avait arrachés et présentés en offrande étaient ensuite jetés dans un baquet en bois. Les cœurs portaient les noms de *quauhnochtli* [2] et on appelait *quauhteca* [3] les cadavres auxquels on avait enlevé cet organe. Les vieillards qu'on appelait *quaquacuiltin*, après les avoir écorchés, les portaient à la chapelle où le maître du captif avait fait son vœu. On le dépeçait; on en envoyait une cuisse pour le repas de *Moteuhçoma* et le reste était réparti entre des personnages ou des parents. On allait généralement le manger dans la maison de celui qui avait réduit le défunt en captivité. On faisait cuire cette chair avec du maïs et l'on en donnait un morceau à chacun, dans une petite écuelle, avec un peu de bouillon et de maïs ; ce plat portait le nom de *tlacatlaolli* [4]. Après avoir mangé, on s'enivrait. Le lendemain, après avoir veillé toute la nuit, on allait s'amuser à sabrer d'autres captifs sur la pierre de meule, ainsi que cela a été dit dans le chapitre précédent. Ces captifs s'appelaient *uauantin* [5]. On leur arrachait aussi les cheveux du haut de la tête pour les garder comme relique. On faisait encore beaucoup d'autres cérémonies dans cette fête ; je n'en parlerai point, pour ne pas fatiguer le lecteur, bien qu'elles se trouvent toutes détaillées dans le texte indigène.

On se livrait dans cette fête à des jeux que je vais décrire : plusieurs jeunes gens, auxquels on donnait le nom de *Tototectin*, se couvraient des peaux des victimes écorchées et allaient s'asseoir sur des monticules de foin, de *tizatl* ou de craie. Là, d'autres jeunes gens venaient les défier en les excitant par des paroles et des pincements. Ils se levaient alors et commençaient à poursuivre les provocateurs qui se mettaient

1. Pluriel de *Xipe* et de *Totec*. Voy. la note 1 page 37.

2. C'est-à dire bois de nopal, pour rappeler sans doute l'espèce du bois dont ces baquets étaient faits.

3. Pluriel de *quauhtecatl* qui a son (*teca*) du bois (*quauitl*).

4. De *tlacatl*, personne, homme, et *tlaolli* maïs en grain.

5. Du verbe *uauana*, régler, percer, creuser

en fuite. Quand ils les avaient atteints, une lutte commençait; les combattants se capturaient alternativement et ceux qui avaient été pris ne recouvraient leur liberté qu'au moyen d'un petit sacrifice. Ce simulacre d'escarmouche étant fini, on commençait le combat contre ceux qui devaient mourir sabrés sur la pierre de meule. On se réunissait quatre contre chacun de ces malheureux. Deux étaient vêtus de peau de tigre et les deux autres portaient des habits faits de peau d'aigle. Avant d'en venir aux mains avec les captifs, ils élevaient leurs rondaches et leurs épées vers le soleil, et, aussitôt après, l'un d'eux commençait le combat. Si le captif montrait de la valeur et se défendait bien, ils se réunissaient deux, bientôt trois pour l'attaquer, et s'il résistait encore, tous les quatre tombaient sur lui, en entremêlant leurs coups de danses et de poses nombreuses.

Comme préambule à ce combat, du reste, on faisait une procession solennelle de la manière suivante : plusieurs prêtres, couverts d'ornements qui représentaient un à un tous les dieux, partaient du haut du temple appelé *Yopico*. Ils étaient très nombreux et ils marchaient en procession. Après eux venaient les quatre individus déguisés en tigres et en aigles, hommes forts et courageux, qui s'avançaient en faisant semblant de combattre avec épées et rondaches, comme on fait de l'escrime. Quand on arrivait en bas, on se dirigeait vers la pierre de meule sur laquelle on attaque les captifs. Tous l'entouraient et s'asseyaient en ordre, un peu gênés, sur leurs beaux sièges qu'ils appellent *quecholicpalli*[1]. Le ministre principal de la fête, qui portait le nom de *Youallauan*[2], prenait la place d'honneur, parce que c'était lui qui était chargé d'arracher les cœurs de ceux qui mouraient. Après qu'on s'était assis, on commençait à entendre un concert de flûtes, de trompettes et de conques marines, mêlées de sifflements et de chants. Ceux qui chantaient et jouaient des instruments portaient sur leurs épaules des enseignes de plumes blanches montées sur de longues hampes et ils s'asseyaient en rond autour de la pierre, un peu plus loin que les prêtres. L'un de ceux qui avaient des captifs à sacrifier se présentait alors en tenant le sien par les cheveux et le menait à la pierre sur laquelle il devait combattre. Là, on lui donnait du *pulque* à boire. Le captif recevait le vase qui le contenait et l'élevait successivement vers l'orient, vers le nord, vers l'occident et vers le midi, comme s'il en eût fait l'offrande aux quatre points cardinaux. Il le buvait ensuite, non pas en portant le vase à ses lèvres, mais en aspirant le contenu au moyen d'un roseau vide. Aussi-

1. De *quecholli*, oiseau fort beau, et *icpalli*, siège à dossier.
2. « Buveur de nuit »; de *youalli*, nuit, et *tlauana*, boire, s'énivrer modérément.

tôt se présentait un prêtre qui arrachait la tête d'une caille devant le captif qui devait mourir; il prenait ensuite la rondache des mains de ce malheureux, l'élevait au-dessus de sa tête et il jetait derrière lui la caille qu'il venait de décapiter.

En ce moment on faisait monter le captif sur la pierre; un ministre du temple, couvert d'une peau d'ours, et qui était comme le parrain de ces infortunées victimes, se présentait, prenait une corde qui sortait d'un trou placé au centre de la pierre, et il en attachait le captif. Il lui donnait ensuite une épée de bois qui, au lieu d'un fil solide, portait des plumes d'oiseaux collées sur la partie qui aurait dû être le tranchant, et il le munissait de quatre gourdins de pin pour sa défense, pour qu'il pût en atteindre ses adversaires. Son maître, le voyant en cet état sur la pierre, s'en écartait pour gagner la place qui lui était destinée, et regardait en dansant ce qui allait arriver à son captif. Alors, ceux qui s'étaient préparés au combat commençaient à en venir aux mains avec lui. Quelques-uns de ces malheureux étaient assez vaillants pour fatiguer leurs quatre adversaires et ne pas s'en laisser abattre. En ce moment arrivait un cinquième qui avait l'habitude de faire usage de la main gauche au lieu de la droite. Celui-ci en avait raison, lui enlevait ses armes et le jetait à terre. Alors se présentait le *Youallauan;* il lui ouvrait la poitrine, et lui arrachait le cœur.

Quelques-uns des captifs perdaient leurs forces et tout courage au moment où ils se voyaient attachés sur la pierre; c'était en tombant presque en défaillance qu'ils prenaient les armes. Ils ne tardaient pas à se laisser vaincre, et on leur arrachait aussitôt le cœur sur la pierre. D'autres se sentaient défaillir dès lors qu'ils se voyaient sur la meule; ils tombaient sans vouloir s'armer, désirant qu'on les mît à mort sans retard. On s'en emparait, en effet; on les couchait sur le dos au bord de la pierre, et le *Youallauan*, leur ouvrant la poitrine, en arrachait le cœur et le jetait dans un baquet de bois, après l'avoir offert au soleil. En ce même instant un autre prêtre prenait un tube de roseau vide, l'enfonçait par le trou qui avait servi à arracher le cœur, et, après l'avoir rempli de sang, le retirait pour l'offrir au soleil. Le maître du captif se présentait alors et recevait son sang dans une écuelle dont les bords étaient ornés de plumes. Dans cette même écuelle se trouvait un tube recouvert également de plumes. Le maître s'en allait ensuite faire ses stations en visitant toutes les statues des dieux dans les temples et les chapelles. A chaque statue il présentait le tube ensanglanté, comme l'invitant à le goûter. Pour cette dévotion, il s'était revêtu de ses plus beaux plumages et de tous ses joyaux. Après avoir fait sa visite à toutes les statues du lieu en leur

offrant à goûter le sang de son captif, il s'en allait au palais royal pour se délivrer de ses atours, tandis que le corps de sa victime était apporté à l'établissement appelé *calpulco*, dans lequel il avait fait la veillée la nuit antérieure, et là on l'écorchait. Le maître emportait ensuite chez lui ce corps dépouillé de sa peau ; il le dépeçait et offrait de cette chair en présent à ses supérieurs, à ses parents et à ses amis. Il n'en mangeait pas lui-même, parce qu'il considérait que c'était sa propre chair, attendu que, dès le moment qu'il avait eu le captif en son pouvoir, il l'avait tenu pour fils, tandis que celui-ci le tenait pour son père. C'était là la raison qui l'empêchait d'en manger; mais il mangeait fort bien la chair des autres captifs qui avaient été sacrifiés. La peau d'une victime appartenait à son maître, et celui-ci la mettait à la disposition d'autres personnes pour s'en revêtir et parcourir les rues de la ville ainsi habillées, comme on le fait ailleurs avec une tête de loup. Tout le monde donnait quelque chose à celui qui s'en allait ainsi revêtu, et il remettait le tout au maître de la peau, qui le partageait ensuite, comme il lui plaisait, entre tous ceux qui s'en étaient habillés.

Qand on avait fini de combattre et de tuer les captifs, tous ceux qui étaient présents, prêtres, personnages et maîtres des esclaves, commençaient à danser dans leur *areyto* autour de la pierre sur laquelle les captifs étaient morts, tandis que les propriétaires de ceux-ci, chantant et dansant, portaient de leur main droite les têtes prises par les cheveux. Cet *areyto* était appelé *motzontecomaitotia*[1]. Le *cuitlachueue*[2], parrain des captifs, prenait dans ses mains les cordes qui avaient servi à les attacher à la pierre, et les élevait vers les quatre points cardinaux, en signe de respect et d'adoration. Pendant ce temps, ils gémissaient, ils pleuraient, comme on a l'habitude de pleurer ses morts.

Les étrangers, avec lesquels *Moteuhçoma* était en guerre, venaient assister secrètement à ce spectacle. C'étaient des gens de *Uexotzinco*, de *Tlaxcala*, de *Nonoalco*, de *Cempoallan* et de beaucoup d'autres lieux. Les Mexicains faisaient semblant de ne pas les voir, afin qu'ils pussent aller dire dans leurs pays le sort qu'on réservait aux captifs.

Tout cela étant fait, la fête des hommes sacrifiés sur la pierre était finie. Pendant qu'elle durait, tout le monde mangeait une tortilla appelée *uilocpalli*[3], sorte de petit pâté fait avec du maïs non bouilli. Tous ceux qui allaient voir ce spectacle en faisaient provision et les

1. « Danser avec des têtes coupées »; de *tzontecomatl*, tête tranchée, et *itotia*, danser.
2. De *cuitlachtli*, loup mexicain, et *ueue*, vieux.
3. De *uilotl*, pigeon. et *icpalli*, siège. Cette décomposition du mot permet de supposer que ce genre de pâté renfermait du pigeon.

mangeaient dans l'endroit où se faisait la fête. Le lendemain tout le monde se préparait à assister à un *areyto* solennel qui devait commencer dans les maisons royales. On se parait de tous les ornements, devises et riches plumages qu'il y avait dans ces maisons, et, au lieu de fleurs, on portait sur sa main toutes sortes de *tamalli* et de tortillas; du maïs grillé, appelé *momochtli*, leur tenait lieu de colliers et de guirlandes. Ils portaient aussi des blettes rouges, imitées en plumes, et des cannes de maïs surmontées de leurs épis. Midi étant passé, les prêtres cessaient leur *areyto*. Alors venaient tous les personnages, nobles et seigneurs, et ils se plaçaient en bon ordre, de trois en trois, devant les maisons royales. *Moteuhçoma* lui-même prenait place en avant de tout le monde, ayant à sa droite le roi de Tetzcuco et à sa gauche le seigneur de Tacuba. On faisait ainsi un *areyto* solennel qui durait jusqu'au coucher du soleil. Après quoi, on commençait une autre danse pour laquelle tout le monde se tenait par la main et dansait en serpentant. Les soldats vieux, jeunes et recrues, venaient prendre part à ce bal, dont faisaient partie également les matrones qui le désiraient et même les femmes publiques. Cela durait ainsi, sur les lieux mêmes où étaient morts les captifs, jusqu'à près de minuit, et l'on continuait à célébrer ces fêtes pendant l'espace de vingt jours, jusqu'à ce qu'on arrivât aux calendes du mois qui s'appelle *toçoztontli*.

CHAPITRE XXII

DES FÊTES ET SACRIFICES QUE L'ON FAISAIT LE DERNIER JOUR DU MOIS APPELÉ *tlacaxipeualiztli*.

Le second jour du second mois qu'on appelait *tlacaxipeualiztli*, on célébrait dans le temple *Yopico* une fête nommée *ayacachpixolo*[1]. Dans cette solennité, les habitants de ce quartier chantaient assis et jouaient leurs instruments un jour entier, offrant, en même temps, des fleurs dans le temple. Elles étaient les prémices de l'année, et personne n'osait sentir l'odeur d'aucune autre jusqu'à ce qu'on eût fait au temple l'offrande des premières fleurs. On faisait pour cette fête des *tamalli*, appelés *tzatzapaltamalli*[2], avec des blettes ou de la sarriette. C'était surtout dans le quartier de *Coatlan*[3] qu'on fabriquait ces *tamalli*, et

1. Impersonnel : « on agite les grelots »; de *ayacachtli*, sorte de grelot attaché au bout d'un bâton, et *pixoa*, agiter.

2. Peut-être pour *tzatzapaltamalli*, de *tzatzaptli*, épine ou herbe piquante, et *atamalli*, sorte de tamal.

3. De *coatl*, serpent, et la postposition *tlan*, dans, auprès.

ils étaient offerts dans ce même temple à la déesse nommée *Coatlicue*, ou *Coatlan tonan*, pour laquelle les maîtres fleuristes avaient une grande dévotion. En ce même jour de fête on s'occupait de déposer les peaux des captifs écorchés dans la fête précédente, parce qu'on était fatigué d'en être revêtu. Il y avait quelques personnes malades de la gale et de mal aux yeux, qui faisaient vœu d'aller à cette cérémonie, car cette déposition se faisait en procession et avec une grande solennité. Ces malades y venaient dans l'espoir de guérir de leurs souffrances; on assure que quelques-uns y guérissaient et on attribuait ce résultat à la procession et à la dévotion qu'ils y apportaient. Cette fête se terminait par de grandes cérémonies, et c'était aussi par des actes de grande dévotion que se faisaient les ablutions des gens revêtus des peaux mortes. Les maîtres des captifs, ainsi que tous ceux de sa maison, ne se lavaient pas la tête avant la conclusion de cette fête, c'est-à-dire pendant l'espace de vingt jours. Mais, tout étant fini, ceux qui avaient été revêtus des peaux des victimes se lavaient et se baignaient en même temps que les gens de leur maison. Cette première ablution se faisait dans le temple avec de l'eau mêlée de farine ou de masse de maïs. Ils allaient ensuite se baigner dans de l'eau commune, et le baigneur ne faisait pas cette opération par lui-même; d'autres prenaient ce soin en lui tapotant tout le corps avec leurs mains mouillées, au lieu d'exercer un frottement. On disait que, de la sorte, on faisait sortir au dehors la graisse de la peau dont on s'était revêtu. Les propriétaires des captifs, à leur tour, se lavaient et se savonnaient la tête, opération dont ils s'étaient abstenus pendant vingt jours, en faisant pénitence pour l'esclave défunt. Tout cela étant fini, le maître du mort formait dans sa cour un trépied, surmonté d'un *petlatl* ramassé en boule, sur lequel il plaçait tous les papiers dont le captif s'était orné pour mourir. Il choisissait un jeune homme courageux qu'on revêtait de ces papiers; on lui plaçait une rondache à une main, un bâton à une autre, et il se mettait immédiatement en route, courant par les rues, comme s'il eût cherché à maltraiter ceux qu'il rencontrerait. Tout le monde fuyait intimidé et l'on disait en le voyant : voilà le *tetzompac*[1] qui vient! S'il attrapait quelqu'un, il lui enlevait son manteau et il venait ensuite déposer tout ce qu'il avait pris, dans la cour de celui qui l'avait orné de ces papiers.

Après toutes ces manœuvres, le propriétaire du captif défunt plaçait au milieu de la cour de sa maison un madrier en forme de colonne, qui donnait à entendre qu'il avait fait des captifs à la guerre;

1. C'est-à-dire qui réjouit (*paqui*) le seigneur, le maître (*tzontli*, en composition *tetzon*, qui s'emploie métaphoriquement pour dire : noble, membre d'une haute famille).

c'était le blason qui honorait sa valeur. Alors, il prenait l'os de la cuisse du captif, dont la chair était déjà mangée; il l'ornait avec des papiers et il l'attachait pendant au sommet du madrier qu'il avait planté dans sa cour. Pour cette opération, il invitait ses parents, ses amis et les gens de son quartier, en présence desquels se faisait la pendaison de l'os, et il leur donnait à manger et à boire ce jour-là. Le *pulque* qui se donnait à boire leur servait aussi à faire quelques cérémonies et tout le monde entonnait les chants de la famille. Toutes ces choses se passaient dans les vingt jours jusqu'à ce qu'on arrivât à *uei toçoztli*.

CHAPITRE XXIII

DE LA FÊTE ET DES CÉRÉMONIES QUE L'ON FAISAIT DANS LES CALENDES DU QUATRIÈME MOIS APPELÉ *uei toçoztli*.

On appelait le quatrième mois *uei toçoztli*. On y faisait des fêtes au dieu des moissons, nommé *Cinteotl*, et à *Chicome coatl*, déesse des subsistances. On jeûnait pendant quatre jours avant la célébration de cette fête, et, durant ce temps, on plaçait des glaïeuls autour des statues des dieux, ayant soin de les bien couper, et d'en teindre la partie inférieure, ordinairement blanchâtre, avec du sang retiré des oreilles ou des jambes. Ce travail était fait par des adolescents ou par des serviteurs dans les maisons des marchands les plus marquants et les plus riches. On ornait encore avec d'autres branchages qui portent le nom d'*acxoyatl*. On faisait aussi devant les déesses ou au pied de leurs autels des litières de foin, dont les bords étaient entrelacés à la manière des nattes, tandis que dans tout le reste de l'étendue le foin était placé en désordre. On faisait ensuite des brouets de différentes sortes, que l'on versait bouillants dans des écuelles, dans l'établissement appelé *telpochcalli*. Le matin, de bonne heure, les adolescents et les serviteurs parcouraient les maisons dans lesquelles ils avaient orné les dieux de branchages et chacun séparément y demandait l'aumône, n'allant nulle part plusieurs ensemble.

On leur donnait le brouet que je viens de dire pour qu'ils le mangeassent. Les adolescents des temples, que l'on appelait *tlamacaztoton*[1], emportaient leurs parts au *calmecac* où ils en faisaient leur repas. Quant aux jeunes gens de la ville, qu'on nommait *telpopochtin*[2], ils

1. Pluriel de *tlamacaztontli*, diminutif de *tlamacazqui*, ministre, serviteur. Les deux éditions portent *tlamaztoton*.

2. Pluriel de *telpochtli*, garçon, jeune homme.

emportaient leur brouet au *telpochcalli*, et c'est là qu'ils le mangeaient.

Après cela, ils s'en allaient tous parcourir les champs et les plants de maïs ; ils en rapportaient des cannes de maïs et d'autres herbes appelées *mecoatl*[1] et ils en ornaient le dieu des moissons dont chacun conservait chez soi une image. On parait celle-ci avec des papiers et on étalait des mets devant elle : c'étaient cinq paniers[2] avec des tortillas, au-dessus desquelles on plaçait, pour chaque panier, une grenouille cuite, assaisonnée d'une certaine façon. On plaçait aussi devant l'image un panier plein de farine de *chian*, connue sous le nom de *pinolli*, et enfin un panier de maïs grillé mêlé de haricots. On coupait un cylindre de tige verte de maïs, et l'ayant farci de petits morceaux de chacun de ces mets, on le plaçait sur les reins de la grenouille comme si elle en eût été le porteur. Voilà ce que chacun faisait dans sa maison, et c'est pour cela qu'on appelait cette fête *calco nauac*[3]. Vers le soir, on emportait ensuite tous ces fricots au temple de *Chicome coatl*, déesse des subsistances, fort en désordre et en s'arrachant mutuellement les morceaux, et on mangeait tout.

C'est dans cette fête qu'on apportait les épis de maïs, destinés aux semailles, au temple de *Mecoatl* et de *Cinteotl*, pour qu'ils y fussent bénis. Ils étaient portés, enveloppés dans des mantas, par de jeunes filles vierges dont chacune ne se chargeait que de sept épis. On mettait sur ces épis quelques gouttes d'huile d'*ulli* et on les enveloppait dans du papier. Ces jeunes filles avaient leurs bras et leurs jambes couverts de plumes rouges. On leur étendait sur la figure de la poix ramollie, appelée *chapopotli*, mêlée de marcassite.

Tandis qu'elles accomplissaient leur trajet, une grande foule les accompagnait ; tout le monde les regardait sans en écarter les yeux ; mais personne n'osait leur parler. Si par hasard quelque jeune étourdi leur adressait des flatteries, l'une des vieilles qui marchaient avec elles, répondait : « C'est toi, lâche vaurien, qui ouvres la « bouche ? c'était bien à toi de parler ! Pense bien plutôt à faire quel- « que action d'éclat pour qu'on te coupe la mèche que tu portes sur la « nuque comme une marque de lâcheté et d'homme inutile ; lâche « vaurien, ce n'était pas à toi d'ouvrir la bouche ; tu es aussi femme « que moi ; tu ne t'es jamais écarté de la chaleur de ton foyer. »

C'est ainsi qu'on stimulait l'âme des jeunes gens pour qu'ils prissent soin de se fortifier aux choses de la guerre. Aussi celui qui prenait pour lui ces reproches s'empressait-il de répondre : « C'est bien dit, señora ;

1. De *metl*, maguey, et *coatl*, serpent.
2. Ces paniers ou corbeilles étaient appelés *chiquiuitl* en langue *nahuatl*.
3. Dans la maison ; de *calli*, maison, avec les suffixes *co*, dans, et *nauac*, auprès.

« je vous sais gré de vos paroles; je ferai ce que vous commandez; « je m'en irai où je puisse agir de manière à passer ensuite pour un « homme; j'y mettrai tous mes soins. Quant à vous, j'aimerais mieux « deux graines de cacao que toute votre personne y compris la famille « entière. Frottez-vous le ventre avec de la saleté et grattez par dessus; « croisez les jambes et allez-vous-en faire la culbute sur le chemin « poudreux. Voilà une pierre raboteuse; frappez-vous-en la figure et « arrachez-vous-en le sang de votre nez, et si ce n'est pas assez, pre- « nez un tison allumé et enfoncez-vous-le dans la gorge pour y faire « un trou, et crachez par là. Je vous prie en grâce de vous taire et de « rester en paix. » Malgré le ton de cette réponse aux reproches qui leur étaient adressés, les jeunes gens avaient à cœur de se montrer valeureux. Ils restaient fort mortifiés des paroles dont ils avaient été le sujet, et ils se disaient entre eux: « Je l'envoie à tous les diables, la « drôlesse! Comme elle nous a vivement secoués et touchés au cœur « avec ses remontrances! Amis, il nous faut décidément faire quelque « chose, pour qu'on nous tienne en estime. »

Après avoir apporté au temple les épis de maïs, les jeunes filles les remportaient à leurs maisons; on les mettait au fond du grenier en disant que c'était le cœur de la réserve. A la saison des semailles on les reprenait et c'est avec ce maïs que la semaille était faite. Cette fête était célébrée en l'honneur de la déesse *Chicome coatl* qu'on se représentait comme une femme. On était dans la croyance que d'elle venaient les soutiens du corps, nécessaires à la conservation de la vie humaine, parce que quiconque est privé des subsistances chancelle et meurt. On disait encore que c'était elle qui faisait toutes les variétés de maïs et de haricots et toutes autres espèces de légumes et de *chian* propres à manger. C'est pour cela qu'on lui dédiait des fêtes en lui présentant des comestibles en offrande, avec des chants, des danses et du sang de cailles sacrifiées. Tous les vêtements dont on la couvrait étaient de couleur vermeille et très curieusement ouvragés. C'est ainsi que se terminait la fête de cette déesse, et on commençait par des danses la célébration de la fête suivante.

CHAPITRE XXIV

DE LA FÊTE QUE L'ON FAISAIT AUX CALENDES DU CINQUIÈME MOIS APPELÉ *toxcatl*.

On appelait le cinquième mois *toxcatl*. On y célébrait la fête et la Pâque du principal dieu appelé *Tezcatlipoca*, autrement dit *Titlacauan*,

Yaotl, *Telpochtli* ou *Tlamatzincatl*[1]. On tuait dans cette fête un jeune homme de qualités accomplies, qu'on avait entretenu dans les délices pendant une année entière; on disait qu'il était l'image de *Tezcatlipoca*. Après la mort de celui qui avait déjà été comblé de faveurs pendant un an, on en mettait immédiatement un autre à sa place pour le mijoter durant le même temps, et ils en avaient ainsi plusieurs en dépôt pour que l'on pût donner toujours sans retard un successeur à celui qui venait de mourir. On les choisissait entre les captifs parmi les mieux faits, et ils étaient remis à la garde des *calpixque*. On voulait qu'ils fussent aussi distingués en tous genres d'habiletés et de qualités physiques que possible. Ils ne devaient avoir aucun défaut corporel. Le choix de ce jeune homme était fait pour un an; on le dressait à jouer avec perfection de la flûte, et à porter galamment les fleurs et les roseaux fumants dont font usage les grands seigneurs et les habitués de cour. On l'élevait à fumer avec grâce et à humer élégamment le parfum des fleurs en marchant comme les grands et les princes. Lorsque ces jeunes gens se trouvaient encore au pouvoir des *calpixque*, avant qu'il fût annoncé publiquement que l'un d'eux était désigné pour la mort, ceux-ci prenaient grand soin de les élever à parler avec convenance et à saluer civilement ceux qu'ils rencontraient dans la rue, de même qu'à toute autre chose dépendant de la bonne éducation. Quand on avait définitivement choisi celui qui devait mourir cette année-là à la fête de ce dieu, tous ceux qui le voyaient l'honoraient d'un grand respect et d'une humble soumission et l'adoraient en baisant la terre. Si le soin qu'on prenait de lui avait pour effet de le faire engraisser, on lui donnait à boire de l'eau salée pour qu'il gardât ses fluettes dimensions.

Dès lors qu'il était décidément destiné à recevoir la mort dans la fête de ce dieu, il commençait à parcourir les rues en jouant de la flûte et portant des roseaux à fumer. Il avait jour et nuit la liberté de parcourir la ville, toujours en compagnie de huit pages habillés à la manière de ceux du palais. Dès que ce jeune homme était signalé comme étant celui qui devait être sacrifié à Pâques, le roi lui-même prenait soin de le faire revêtir d'habillements soignés et somptueux, car il le tenait déjà pour un dieu. On lui teignait la face et tout le corps. Sa tête était couverte de plumes de coq, blanches, collées avec une résine, et ses cheveux descendaient jusqu'à la ceinture. Sur ses riches habits, on plaçait une guirlande de fleurs appelées *izquixochitl*[2]

1. Nous avons déjà vu ces divers noms qui étaient donnés à *Tezcatlipoca* et que Sahagun se plaît à répéter en toute occurence.

2. Cette fleur vient sur l'arbre nommé *izquixochiquauitl*, *morelosia huanita*, de la famille des styracinées.

et une double chaîne faite des mêmes fleurs passant sur les deux épaules et tournant des deux côtés sous les aisselles. De ses oreilles pendaient des boucles en or, et un collier de pierres précieuses entourait son cou. Une pierre riche, blanchâtre, s'étalait en pendant devant sa poitrine. Il portait une mentonnière allongée, faite avec des coquillages de mer. Sur son dos se voyait un ornement d'étoffe blanche, de la forme d'une bourse carrée d'un empan, avec une bordure et des glands. On lui mettait aux bras, au-dessus du coude, de grands bracelets en or. On entourait ses poignets d'une enfilade de pierres précieuses appelées *macuextli* [1], qui lui arrivait jusque près du coude. On le couvrait d'une *manta* riche, tissue en filet et portant une très belle frange sur ses bords. Il était ceint d'une riche pièce d'étoffe appelée *maxtlatl* [2], dont on faisait usage pour couvrir les parties basses du tronc. Ses extrémités, larges d'un empan, comme tout le reste, étaient très finement ouvragées. Elles pendaient par devant presque jusqu'aux genoux. On lui mettait aux jambes des grelots en or, ce qui produisait un tintement partout où il passait. Il portait des *cotaras* très curieusement peintes, qu'on nommait *ocelonacace* [3]. C'est ainsi qu'on habillait et ornait le pauvre jeune homme qui devait être immolé dans cette fête. Mais ce n'était là que les ornements du commencement de l'année. Vingt jours avant la fête, on lui changeait tous ses habillements, et on lui enlevait la teinture dont il avait été recouvert. On lui donnait en mariage quatre jeunes filles, avec lesquelles il avait des rapports pendant ces vingt jours qui lui restaient à vivre. On lui façonnait dès lors les cheveux à la mode des capitaines, et on les lui attachait au haut de la tête avec un ruban orné d'une belle frange. A la place des mèches qu'on avait recoupées, se plaçaient deux autres rubans avec leurs glands élégamment travaillés en plumes, en or et en *tochomitl*, qu'on appelait *aztaxelli* [4].

Les quatre jeunes filles qu'on lui donnait pour femmes étaient aussi très délicatement élevées dans ce but. On leur donnait les noms de quatre déesses : *Xochiquetzatl*, *Xilonen*, *Atlatonan* et *Uixtociuatl*. Cinq jours avant la fête où la victime devait être sacrifiée, on lui rendait les honneurs d'un dieu. Le roi restait dans son palais, tandis que toute sa cour suivait le jeune homme. On faisait partout des banquets solennels, des *areytos* et des bals. Le premier jour, la fête avait lieu dans le quartier de *Tecanman*; le second, dans le quartier où l'on gardait l'image de *Tezcatlipoca*; le troisième, la fête se fai-

1. De *maitl*, main, bras, et *cuechtli*, coquillage.
2. Sorte de ceinture que portaient les Indiens pour cacher leur nudité.
3. « Qui a des oreilles de tigre » ; de *ocelotl*, tigre, et *nacaztli*, oreille.
4. De *aztatl*, héron, aigrette, et *xelli* divisé ; du verbe *xeliui*, partager.

sait sur le monticule appelé *Tepetzinco*, qui se trouve dans la lagune *ilquioa, ontlapia, ontlalçuya, inic ontlapia, itoti;* le quatrième, sur une autre élévation de la lagune appelée *Tepepulco*. Après cette quatrième fête, le jeune homme était mis dans une *canoa* couverte d'une tente, à l'usage du roi. Ses femmes étaient avec lui et le consolaient. Partis de *Tepepulco*, ils voguaient vers un endroit nommé *Tlapitzaoian*, qui se trouve près de la terre ferme d'*Iztapalapan*, en allant vers *Chalco*, en un point où s'élève un monticule connu sous le nom d'*Acaquilpan Caualtepec* [1]. En cet endroit, le jeune homme était abandonné de ses femmes et d'autres gens, qui s'en retournaient à la ville. Il n'était plus accompagné que par les huit pages qui avaient passé avec lui l'année entière.On l'amenait aussitôt à un petit temple mal bâti qui se trouvait au bord du chemin, isolé de toute habitation, à environ une lieue de la capitale. Étant arrivé au pied de l'escalier, il en montait lui-même les degrés. Au premier pas, il brisait l'une des flûtes dont il avait joué au temps de sa prospérité; il en brisait une autre à la seconde marche, une autre encore à la troisième, et c'est ainsi qu'il les mettait toutes en morceaux en montant au haut du temple. Quand il arrivait au sommet, les satrapes qui s'étaient préparés à lui donner la mort s'emparaient de lui, le jetaient sur le billot de pierre et, tandis qu'on le tenait couché sur le dos, bien assuré par les pieds, les mains et la tête, celui qui tenait le couteau d'obsidienne le lui enfonçait d'un grand coup dans la poitrine, et, après l'avoir retiré, il introduisait la main par l'ouverture que le couteau venait de faire, et lui arrachait le cœur qu'il offrait immédiatement au soleil. C'est ainsi qu'on tuait, du reste, tous ceux qui étaient sacrifiés; mais celui-ci n'était pas lancé comme les autres par les degrés jusqu'en bas. Quatre hommes s'en emparaient et le descendaient jusqu'à la cour du temple, où on lui coupait la tête qui était mise au bout d'un bâton appelé *tzompantli*. C'est ainsi que se terminait l'existence de ce malheureux qui avait été soigné et honoré pendant l'espace d'une année. On disait que cela signifiait que ceux qui possèdent des richesses et marchent dans les délices pendant la vie, la terminent enfin dans la douleur et la pauvreté.

C'est dans cette même fête que l'on faisait avec une masse de *tzoalli* la statue de *Uitzilopochtli*, d'une hauteur qui arrivait à la ceinture d'un homme de taille ordinaire. On établissait dans le temple de *Uitznauac* une estrade pour l'y placer. Les bois en étaient sculptés de manière à représenter des serpents dont les têtes figurées aux quatre

1. *Acaquilpan*, dans le temps où l'on plante les roseaux; de *acatl*, roseau, et *aquia*, planter, uni à la postposition *pan*; — *Caualtepec*, sur la montagne (*tepetl*) de l'abandon (*caua*, délaisser).

faces, étaient opposées les unes aux autres, de façon que chaque face contenait des têtes et des queues. Des bâtons de *mizquitl*[1] formaient les bras de la statue, et le tout était recouvert, grossi et moulé avec cette masse, de manière à lui donner les formes d'un homme. Cela se faisait dans le temple même où l'on était dans l'habitude de conserver l'image de *Uitzilopochtli*. Lorsque la statue était achevée, on l'habillait avec tous les ornements de ce dieu; on lui mettait une jaquette de toile sur laquelle étaient peintes des lèvres humaines. La statue portait un manteau de *nequen* d'un tissu à mailles très lâches. Sa tête était couverte d'une couronne figurant un panier d'osier très ajusté au front et s'élargissant vers le haut. Du milieu de cette couronne sortait une tige émaillée de belles plumes, au haut de laquelle s'enchatonnait un couteau d'obsidienne dont la moitié de la lame jusqu'à la poignée était teinte de sang. Un manteau richement tissu de plume recouvrait tout le reste du vêtement et portait dans son milieu une plaque ronde en or battu au marteau. Au pied de l'image on plaçait des lèvres d'homme, figurées avec du *tzoalli*, que venait couvrir le grand manteau, sur lequel étaient déjà peintes les lèvres et les membres d'une personne dépecée. On appelait *tlaquaqualo*[2] la *manta* ouvragée de cette manière.

On avait imaginé un autre emblème pour honorer ce dieu; cela consistait en un gros carton de la grosseur d'un doigt, large d'une brasse et de vingt brasses de longueur. Il était porté par un grand nombre d'adolescents robustes qui se plaçaient devant l'image et aux deux bords du carton. Pour empêcher qu'il se déchirât, ils le tenaient entre des flèches, appelées *teomitl*[3], mises dessus et dessous, emplumées en trois endroits: près du fer, au milieu et au bout du manche. Elles étaient tenues à chaque bout par un jeune homme dont les mains retenaient à la fois deux flèches qui pressaient le carton sur ses deux faces. Lorsque la statue était achevée de la manière que j'ai dite, plusieurs capitaines ou hommes de guerre soulevaient le piédestal sur lequel elle était placée et, la soutenant d'un côté et d'autre, la portaient comme en litière. Le carton allait devant elle et ceux qui le portaient formaient une procession en chantant des cantiques au dieu et en dansant en sa présence un grand *areyto*. Quand on arrivait au temple sur lequel on devait monter, on attachait des cordes aux quatre coins du piédestal; on prenait ces cordes et, à leur aide, on s'arrangeait de manière à tenir le plancher horizontal de façon que la

1. Arbre qui produit une gomme employée en teinture (*inga circinalis*, de la famille des légumineuses).
2. Impersonnel signifiant : on mange, tous mangent.
3. De *teotl*, dieu, ou de *tetl*, pierre et *omitl*, flèche, dard.

statue ne penchât d'aucun côté. Quant à ceux qui portaient le carton, ils marchaient devant; les premiers arrivés au sommet commençaient à l'enrouler et, à mesure que les autres arrivaient, on l'enroulait davantage, avec grand soin, de façon à empêcher qu'il se brisât. On enlevait les flèches et on les confiait à quelqu'un qui les gardait formées en faisceau. Quand la statue était parvenue au sommet, on la déposait à l'endroit où elle devait rester; on attachait le carton pour qu'il ne pût pas se dérouler et on le plaçait devant l'estrade sur laquelle on avait déposé la statue. Lorsqu'on avait terminé cette opération, tous ceux qui étaient montés au temple en descendaient, et il ne restait plus que les satrapes des idoles qui devaient en être les gardiens.

Au coucher du soleil, heure à laquelle on venait de monter cette image, on lui faisait l'offrande de *tamalli* et d'autres choses à manger. Le lendemain, au point du jour, chacun offrait des mets à la statue de *Uitzilopochtli* qu'il avait chez lui, et tout le monde allait offrir du sang de cailles devant celle qu'on avait installée dans le temple. C'était d'abord le roi lui-même, qui arrachait la tête à quatre cailles dont il faisait l'offrande à l'idole nouvellement placée. Les satrapes offraient après lui, ensuite venait tout le peuple, et, en arrachant la tête de la caille, chacun la jetait aux pieds de l'idole. Le petit animal se trémoussait jusqu'à mourir. Venaient bientôt les écuyers et soldats du roi, qui s'emparaient des cailles mortes, les faisaient plumer, cuire et saler, et on les partageait. Une part était pour le roi; venaient ensuite les personnages marquants; après eux les satrapes et, enfin, les écuyers. Tout le monde portait des cassolettes. On faisait du feu dans le temple, pour en avoir de la braise. On emportait aussi du *copalli* et des encensoirs de terre cuite, pareils à des pots troués et très ouvragés, qu'on appelait *tlemaitl*[1]. On avait encore de toutes sortes de copal, et on se mettait en mesure de procéder aux cérémonies habituelles au service de ce dieu. Les satrapes, quand ils arrivaient à un certain moment de ce service, mettaient de la braise dans leurs encensoirs, y jetaient du copal ou encens et encensaient l'image de *Uitzilopochtli* que l'on venait d'installer dans le temple peu de temps auparavant. Cette cérémonie ne se faisait pas seulement en ce lieu; elle se répétait dans toutes les maisons par leurs propriétaires, qui encensaient les statues des dieux qu'ils avaient chez eux. Quand on finissait d'encenser, on allait déposer les braises dans un foyer rond, appelé *tlexictli*[2], qui était placé au milieu de la cour où il s'élevait de deux empans sur le sol.

1. De *tletl*, feu, et *maitl*, main, bras.
2. De *tletl*, feu, et *xictli*, nombril ou fronde, courroie.

Dans cette fête toutes les jeunes filles se fardaient le visage, couvraient leurs bras et leurs jambes de plumes rouges et portaient à la main, sur des hampes de roseaux, des petits drapeaux de papier, teintés d'encre et nommés *teteuitl*. D'autres, qui étaient filles de grands seigneurs ou de gens riches, ne faisaient pas pour cela usage de papier, mais d'une étoffe légère appelée *canauac*, teintée du haut en bas de rayures noires. Toutes ensemble, portant à la main ces banderolles de papier ou leurs étoffes, se mêlaient à la procession en l'honneur de ce dieu avec le reste de l'assistance. Ces jeunes filles, au surplus, avaient l'habitude de se prendre par la main, sans abandonner leurs étoffes flottantes ou leurs papiers, et de danser en rond tout autour d'un foyer au-dessus duquel se tenaient deux écuyers, avec les visages teints en noir, qui portaient sur leurs dos des sortes de cages faites de barreaux de sapin dont les bords étaient surmontés de petits drapeaux de papier. Ces cages n'étaient pas soutenues sur le dos au moyen de courroies passant sur le front comme les hommes en ont l'habitude, mais en s'appuyant sur le haut de la poitrine, ainsi que les femmes ont coutume de le faire pour leurs fardeaux. Ces jeunes filles, autour du foyer, guidaient la danse des femmes en dansant à leur manière. Les satrapes du temple dansaient de leur côté, avec leurs collègues, et tous, ministres et jeunes filles, faisaient leurs mouvements en sautillant, ainsi que cela se fait dans la danse appelée *toxcachocholoa*[1], ce qui signifie sauter ou danser dans la fête de *toxcatl*.

Les satrapes portaient sur le front des rondelles de papier plissées comme des feuilles de roses. Ils avaient tous la tête couverte de plumes blanches de poule; leurs lèvres et surtout le visage étaient couverts d'une couche de miel qui reluisait sur la teinture noire dont la figure était d'habitude empreinte. Ils portaient, selon leur coutume, des chemises de papier, appelées *amamaxtli*[2]. Ils avaient aux mains des sceptres en bois de palmier, dont le bout supérieur se terminait par une fleur en plumes noires et le bout inférieur par une boule en plumes aussi de la même couleur. Ce sceptre s'appelait *cuitlacuchtli*[3] à cause de la boule qui le terminait vers le bas. La partie par laquelle on le saisissait était entourée d'un papier rayé de noir. Lorsque les satrapes dansaient, ils s'appuyaient avec le sceptre sur le sol, quand le pas le demandait. Ceux qui faisaient la musique du bal se tenaient dans une case appelée *calpulco*; d'où il résultait que ceux qui dansaient et ceux qui jouaient des instruments ne se

1. De *toxcatl*, 5e mois, et *chocholoa*, sauter, courir.
2. De *amatl*, papier, et *maxtli*, pagne, ceinture.
3. Peut être pour *cuitlaxochitl*, fleur du fond, de *cuitlatl*, base, fondement, et *xochitl*, fleur.

voyaient pas les uns les autres. Les musiciens étaient tous assis; l'atabal était placé au milieu d'eux et tous s'accompagnaient de grelots et d'autres instruments dont ils font usage dans leurs *areytos*. Les gens du palais et même les hommes de guerre, vieux et jeunes, dansaient dans une autre partie de la cour en se tenant par la main et en serpentant, à la manière des danses dont les hommes et les femmes du peuple font usage dans la Vieille-Castille. Les jeunes filles se mêlaient à ces danses, bien fardées et avec leurs bras et leurs jambes entièrement recouverts de plumes rouges. Elles portaient une coiffure qui, au lieu de fleurs, était faite de maïs éclaté au feu, appelé *momochtli*, dont chaque grain représente une fleur remarquable par sa blancheur. Ces coiffures ressemblaient aux parures de fleurs dont font usage au mois de mai les jeunes filles des campagnes de Castille. Elles portaient aussi des enfilades du même maïs partant des deux épaules et venant se croiser sous les aisselles. On appelle cette manière de danser *tlanaua*[1], ce qui signifie se tenir par les bras; *quinaua in Uitzilopochtli :* tenir Uitzilopochtli dans ses bras. Tout cela se faisait avec une grande retenue et honnêteté. S'il arrivait à quelqu'un de parler ou de regarder d'une manière immodeste, on le châtiait sur le champ, car il y avait des surveillants à cet effet. Ces danses duraient jusqu'à la nuit.

C'est au commencement de cette fête que l'on sacrifiait le jeune homme qu'on avait fait vivre dans les délices pendant un an et que l'on considérait comme étant l'image de *Titlacauan*. Un autre jeune homme était élevé également sous les noms de *Ixteocalli*[2], *Tlacauepan* ou *Teicauhtzin*[3]. Ils allaient de compagnie; mais le second n'était ni considéré ni adoré à l'égal du premier.

Lorsque toutes les fêtes que nous venons de décrire étaient terminées avec leurs réjouissances et cérémonies, on y mettait fin par la mort de ce *Tlacauepan* qui était l'image de *Uitzilopochtli*. Quand ce moment devait approcher, on le couvrait de papiers sur lesquels étaient peints des ronds de couleur noire. On lui mettait sur la tête une mitre faite de plumes d'aigle et surmontée de plusieurs panaches au milieu desquels s'élevait un couteau d'obsidienne à moitié teint de sang et orné de plumes rouges. Ce jeune homme portait sur le dos un autre ornement d'un empan carré, en toile claire, appelé *icuechin*, qui était attaché par des cordelettes en coton nouées sur la

1. Impersonnel signifiant: on danse, tous dansent; de *naua*, danser en se tenant par les mains, en entrelaçant les bras.

2. Autre nom de *Uitzilopochtli;* de *ixtli*, face, œil, et *teocalli*, temple.

3. Ailleurs il est nommé encore *Tlacauepan Cuexcotzin;* — *Teicauhtzin* ou *teiccauhtzin* signifie : jeune frère.

poitrine et au milieu duquel était un petit sac appelé *patoxin*. Il avait également à l'un des bras un autre ornement en peau de bête fauve, semblable au manipule avec lequel on dit la messe, qui portait le nom de *matacaxtli*. Ses jambes avaient des grelots en or comme en ont les danseurs. Ainsi revêtu, il se mêlait aux danses de cette fête, et se tenait à la tête des danseurs dans tous les bals populaires. C'était volontairement et à une heure quelconque de son choix qu'il venait se mettre entre les mains de ceux qui devaient lui donner la mort. Les satrapes qui avaient mission de le tenir en place au moment du sacrifice s'appelaient *tlatlacaanaltin*[1]. C'était entre leurs mains qu'on lui ouvrait la poitrine et arrachait le cœur. Sa tête était ensuite séparée du corps et placée sur le *tzompantli* auprès de celle de l'autre jeune homme dont nous avons déjà parlé. Ce même jour, les satrapes du temple faisaient, avec un couteau de pierre, des entailles aux enfants des deux sexes sur la poitrine, l'estomac, le milieu des bras et les poignets. On dirait que ces signes étaient comme le fer ou la marque auquel le diable avait recours pour signaler ses ouailles. Dans le moment présent, ceux qui font encore usage de ces stigmates sont coupables d'idolâtrie, du moins dans les cas où on les applique après le baptême. Quant aux temps passés, c'était dans cette fête qu'on marquait ainsi, chaque année, les enfants des deux sexes.

CHAPITRE XXV

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUE L'ON FAISAIT AUX CALENDES DU SIXIÈME MOIS APPELÉ *etzalqualiztli*.

On appelait le sixième mois *etzalqualiztli*. Il y était célébré des fêtes en l'honneur des dieux de la pluie, nommés *Tlaloque*. Avant d'arriver à cette fête, les satrapes des idoles jeûnaient quatre jours; mais auparavant, ils allaient au village de *Citlaltepec* chercher des souchets appelés *ouapillin* ou *tolmimilli*[2] qui y viennent très gros et très longs. La tige, qui est très haute, est blanche dans toute la partie qui se trouve sous l'eau. On arrachait ces plantes dans une fontaine connue sous les noms de *Temilco*, *Tepexic* ou *Oztoc*[3]. Après les avoir arra-

1. Pluriel de *tlacaanalli*, celui qui saisit une personne; de *tlacatl*, personne, et *ana*, prendre, tenir.

2. *Ouapillin*, de *ouatl*, tige de maïs vert, et *pilli*, principal, grand; on lit aussi *aztapillin*, jonc blanc; — *tolmimilli* vient de *tollin*, jonc, et *milli*, champ cultivé.

3. *Temilco*, dans le champ (*milli*) de pierres (*tetl*), — *Tepexic*, dans le gouffre, le précipice (*tepexitl*), — *Oztoc*, dans la caverne (*oztotl*).

chées ils les arrangeaient en faisceaux, les entouraient de leurs mantas et les attachaient avec les courroies qui devaient leur servir à les porter sur le dos. Ils partaient ensuite en portant leurs charges placées de haut en bas et jamais en travers. Les ministres des idoles, lorsqu'ils allaient à la recherche des souchets et qu'ils s'en retournaient, avaient la coutume de voler tous ceux qu'ils rencontraient en route. Comme tout le monde connaissait cette coutume, personne ne se montrait sur les chemins, ni n'osait se mettre en voyage, quand ils allaient et venaient sur la route. Si, malgré tout, ils faisaient la rencontre de quelqu'un, ils lui prenaient tout ce qu'il portait, fût-ce le tribut du roi. S'il y en avait qui se défendissent, les ministres les malmenaient, les frappant des pieds et des mains et les traînant sur le sol, sans qu'ils fussent pour cela exposés à aucun châtiment, à cause de l'habitude qu'on avait de les révérer et de les tenir en haute estime. Étant arrivés avec leurs souchets au temple qui en avait besoin, on en cousait les tiges l'une à l'autre en prenant soin de les arranger de telle manière que le blanc de l'une coïncidât avec le vert de l'autre, d'où résultait une ressemblance avec une étoffe peinte. On faisait aussi avec cette plante des sièges avec ou sans dossier. Pour faire ces espèces d'étoffes de souchets on mettait d'abord en ordre les tiges sur le sol et on les cousait ensuite, ainsi qu'elles étaient arrangées, avec des radicelles de maguey. Le moment du jeûne appelé *netlacaçaualiztli*[1] étant arrivé, tous les satrapes et ministres des idoles venaient se réduire en retraite au *calmecac*. On y voyait arriver pour s'enfermer ceux qu'on nommait *tlamacaztequiuaque*, ce qui signifie : « satrapes auteurs de faits de guerre », qui avaient déjà réduit deux ou trois ennemis en captivité. Ils ne résidaient pas continuellement dans le temple ; ils y venaient seulement assister aux cérémonies, à certaines époques particulières. Venaient encore se mettre en retraite ceux qu'on nommait *tlamacazcayaque*, ce qui veut dire : « satrapes qui ont fait un captif dans la guerre. » Ceux-ci n'avaient point non plus leur résidence continuelle dans les temples ; mais ils y venaient aux offices, en des temps opportuns. Entraient en retraite pareillement les *tlamacazque cuicanime*, ce qui signifie : « satrapes chantres». Ces derniers avaient leur résidence fixe dans les temples parce qu'ils ne s'étaient encore rendus notables par aucun fait de guerre.

Outre ceux que l'on vient de nommer, tous les autres ministres des idoles d'un rang inférieur faisaient aussi leur retraite, sous le nom de *tlamacazteicahuan*[2], c'est-à-dire ministres mineurs. Venaient enfin de

1. Substantif verbal venant de *çaua*, jeûner ; on dit aussi : *neçaualiztli*, *tlacatlaqualiztli* ou *tlaqualizcaualiztli*.

2. *Tlamacaztequiuaque*, ministres qui ont accompli des exploits (*tequitl*) ; — *tlamacaz-*

jeunes garçons comparables à des enfants de chœur, appelés *tlamacaztoton*[1], ce qui veut dire : très petits ministres.

On avait l'habitude d'étendre autour des foyers les mantas de souchets qu'on venait de faire et qui portaient le nom de *aztapilpetlatl*[2], c'est-à-dire : nattes rayées de plantes blanches et vertes. Après qu'on les avait étendues, les satrapes des idoles se couvraient de leurs ornements pour les offices. Ils revêtaient une jaquette d'étoffe peinte appelée *xicolli*, et ils se mettaient, près de la main gauche, un manipule du nom de *matacaxtli*, semblable à ceux dont font usage les ministres de l'Église. Ils prenaient ensuite de la main gauche un petit sac rempli de copal et, de la droite, l'encensoir *tlemaitl*, fait de terre cuite, de la forme d'un bassin ou d'un poêlon. Préparés de la sorte, ils sortaient dans la cour du temple et, s'y plaçant au milieu, ils mettaient des braises dans leurs encensoirs, jetaient de l'encens par dessus et encensaient vers les quatre parties du monde, l'orient, le septentrion, l'occident et le midi. Après cela, ils vidaient leurs encensoirs dans des brasiers de la hauteur d'un homme et si gros qu'à peine deux hommes les pouvaient embrasser, lesquels brûlaient toute la nuit dans la cour. Le satrape, ayant fini d'offrir son encens, entrait au *calmecac*, qui était comme une sorte de sacristie, et il y déposait ses ornements.

Aussitôt après, les satrapes commençaient devant le foyer l'offrande de boulettes de pâte. Chacun en offrait quatre, en les plaçant sur les nattes de souchet, avec le plus grand soin, afin d'éviter qu'elles roulassent ou fissent quelque mouvement ; car si quelqu'une de ces boulettes se mettait à rouler, on accusait le satrape d'en avoir la faute et il devait en recevoir le châtiment. Aussi mettaient-ils entre eux la plus grande attention pour observer comment on plaçait son offrande, afin d'y puiser, le cas échéant, un motif d'accusation. Ces boulettes s'appelaient *uentelolotli*[3]. D'autres faisaient offrande de quatre tomates ou de quatre piments verts. On examinait aussi avec grand soin tous ceux qui faisaient l'offrande, pour voir s'ils avaient quelque saleté sur leurs mantas : un morceau de fil, une paille, un cheveu, une plume ou des poils ; celui qui était en faute était dénoncé, et il encourait pour cela un châtiment. On observait aussi s'il y en avait qui trébuchassent et fissent une chute ; on les dénonçait et ils recevaient

cuyaque, ministres qui sont allés (au combat), de *yauh*, aller ; — *tlamacazque cuicanime*, pluriel, de *cuicani*, chanteur, musicien ; — *tlamacazteicahuan*, ministre inférieur ; de *tlamacazqui*, ministre, et *teicauh*, jeune frère ; pluriel *teicahuan*.

1. Pluriel de *tlamacaztontli*, diminutif de *tlamacazqui*.
2. De *aztapiltic*, très blanc, et *petlatl*, natte.
3. De *uentli*, offrande, et *telolotli*, boule.

une peine pour cela. Tout le monde prenait grand soin d'éviter toute cause de châtiment pendant ces quatre jours et quatre nuits de jeûne. Chaque jour, après l'offrande, venaient quelques vieillards, appelés *quaquacuiltin*, qui avaient le visage teint en noir et les cheveux rasés, à l'exception du haut de la tête où on les laissait pousser très longs, à l'inverse de la tonsure de nos prêtres. Ils s'emparaient des offrandes et les partageaient entre eux pendant les quatre jours.

C'était une coutume établie entre les satrapes de tous les temples que, pendant les quatre jours de jeûne, ils se levaient à une heure après minuit, sonnaient du cor et faisaient entendre d'autres instruments, comme pour appeler à matines. A cet appel, tous se levaient et ils allaient, entièrement nus, sans aucun vêtement, chercher les épines de maguey qu'ils avaient coupées la veille et apportées dans la pulpe de la même plante. Ils se faisaient alors des incisions aux oreilles avec de petits couteaux de pierre, et ils trempaient la pointe des épines de maguey dans le sang qui s'en écoulait. Ils s'ensanglantaient en même temps le visage. Chacun trempait dans le sang le nombre de pointes de maguey que le degré de sa dévotion lui commandait; les uns cinq, les autres moins et d'autres davantage. Après cela, tous les satrapes et ministres des idoles allaient se plonger dans l'eau, n'importe le froid qu'il fît, en soufflant dans des conques marines et dans des sifflets en terre cuite. Tous portaient sur leur dos de petites sacoches attachées avec des cordelettes d'*iztli* et terminées par des glands. De quelques-unes de ces sacoches pendaient des bandes de papier peint appelé *yiequachtli*. Elles contenaient une espèce de farine grossière semblable à de petits crottins de souris, portant le nom de *yyaqualli* [1]. On la faisait, en trempant dans de l'encre la poudre d'une herbe appelée *yietl*, qui ressemble à de la jusquiame de Castille. Au-devant de tout le monde marchait un satrape, avec son encensoir rempli de braise et sa sacoche pleine de copal. Tous portaient un morceau de feuille de maguey dans lequel étaient enfoncées les épines dont chacun devait faire usage. Celui qui marchait devant était un de ceux qu'on appelle *quaquacuiltin*. Il portait sur l'épaule une planchette de deux *varas* de long et d'environ un empan de large, munie de grelots qu'on faisait sonner en marchant. Cette planchette s'appelait *ayacachicaualiztli* [2] ou *nacatl quauitl*.

Tous les satrapes assistaient à cette procession, à l'exception de quatre qui restaient au monastère, dont ils avaient la garde pendant que les autres accomplissaient leurs dévotions. Ces quatre ministres

1. « Qui sent bon »; de *yyaya*, sentir, et *qualli*, bon.
2 De *ayacachtli*, grelot, et *chicaualiztli*, action de fixer, d'affermir.

s'occupaient à battre un atabal, à chanter et à mettre des grelots en mouvement, en restant assis. Ces manœuvres faites en l'honneur des dieux n'ont pas encore entièrement disparu parmi les Indiens. Les satrapes arrivaient aux étangs où ils devaient se baigner, au bord desquels s'élevaient quatre maisonnettes appelées *ayauhcalli*, ce qui signifie maisons de brouillard. Ces quatre maisons étaient orientées vers les quatre points cardinaux. Ils entraient, le premier jour, tous ensemble dans l'une d'elles; le second jour, dans une autre et ainsi de même pour la troisième et la quatrième. Comme ils étaient nus, ils tremblaient de froid et quelques-uns claquaient des dents. Au moment où ils étaient réunis, l'un des satrapes, désigné par le nom de *chalchiuhquacuilli*[1], élevait la voix et disait : « *Coatl icauacayan*, *moyotl icauacayan*, *atapalcatl ynechicauacayan*, *aztapilcuecuetlacayan* », ce qui veut dire : « Ceci est un siège de serpents, de moustiques, de canards et de roseaux. » A peine avait-il dit ces mots, que tous se jetaient à l'eau et ils commençaient aussitôt à battre le liquide des pieds et des mains, en faisant grand bruit, criant et contrefaisant les oiseaux aquatiques : les canards, les oiseaux connus par le nom de *pipitztin*[2], les corbeaux marins, les hérons blancs et les hérons ordinaires. Les paroles du satrape étaient, sans doute, une invocation au démon, pour s'entretenir avec lui, au milieu de l'eau, dans le langage des bêtes. Il y avait de longues perches enfoncées dans le fond de l'eau, aux endroits signalés pour les bains. Ils en usaient ainsi pendant quatre jours consécutifs.

Le temps du bain étant terminé, ils sortaient de l'eau, reprenaient les joyaux qu'ils avaient apportés et revenaient nus à leur monastère, au son des sifflets et des conques marines. Arrivés à leur asile, ils se couchaient sur les nattes vertes de souchets et se couvraient de leurs mantas pour dormir. Les uns étaient morts de froid; celui-ci dormait; celui-là restait éveillé; quelques-uns avaient un sommeil profond; d'autres n'étaient que somnolents. Il y en avait qui rêvaient; d'aucuns parlaient en dormant; quelques-uns étaient somnambules; quelques autres ronflaient; ceux-ci respiraient avec force; ceux-là gémissaient en dormant. Tous étaient couchés pêle-mêle et mal à l'aise, et ils ne se levaient qu'au milieu du jour. Étant de nouveau sur pied, ils s'habillaient, et le satrape des idoles, couvert de ses ornements habituels, prenait un encensoir et encensait, dans toutes les chapelles et sur tous les autels, toutes les statues des divinités, se

1. « Qui prend les têtes belles » ; de *chalchiuitl*, pierre précieuse, *quaitl*, tête, et *cui*, prendre.

2. Pluriel de *pipitztli* oiseau qui vit sur les bords des lacs et des rivières.

faisant précéder des vieux satrapes appelés *quaquacuiltin*. Après avoir fini d'encenser dans tous les endroits accoutumés, ils s'en allaient tous dîner; ils se partageaient en petits groupes et s'asseyaient sur les talons, ainsi qu'ils en ont l'habitude, pour manger à terre. On présentait à chacun son manger, tel qu'on le lui avait envoyé de chez lui, et s'il arrivait que quelqu'un prît celui du voisin ou fît un échange, on lui infligeait un châtiment. Ils avaient grand soin de ne laisser tomber ni une goutte, ni une miette de leur manger sur le sol. Si quelqu'un répandait un peu de sauce en excès ou du *chilmolli* dans lequel trempait leur manger, on en prenait note pour le punir, à moins qu'il ne rachetât sa faute en payant quelque amende.

Le repas étant fini, ils allaient couper des rameaux d'*acxoyatl*, et, s'il n'y en avait point, on prenait à leur place des roseaux verts. Tout cela était apporté au temple en petits fagots et l'on s'asseyait en attendant l'heure où l'appel serait fait pour aller orner de rameaux les chapelles qui étaient signalées pour cela. Le signal attendu étant donné, ils s'élançaient ensemble en toute hâte, portant leurs branchages et leurs rameaux, chacun dans la direction du point qui lui était assigné. Si quelqu'un se trompait de lieu ou restait en arrière et n'arrivait pas en même temps que les autres pour placer ses roseaux, on lui imposait le châtiment d'une amende consistant à payer une poule, un *maxtli* ou une manta; les pauvres s'acquittaient au moyen d'une boule de pâte, mise dans une écuelle. Ces amendes étaient pour le dénonciateur et se payaient dans le délai de quatre jours, après lesquels personne ne pouvait racheter sa faute; tout le monde en devait être puni.

Le moment de la fête étant arrivé, on faisait partout le manger qu'on appelle *etzalli*. Aucune maison ne s'en abstenait. Ce mets, qui était très jaune, était fait avec du maïs bouilli à la manière du riz. Tout le monde en mangeait et en offrait à d'autres. Après qu'on l'avait consommé, ceux qui en avaient le désir dansaient et se livraient à des réjouissances. Un grand nombre se couvraient de déguisements burlesques de différents aspects, et, portant à la main des pots à anses, appelés *xocuicolli*[1], ils allaient de maison en maison, demandant de l'*etzalli*. Ils s'arrêtaient à la porte en dansant et en disant leurs chansonnettes, après lesquelles venait le refrain : « *Si tu ne me donnes le maïs, je trouerai ta maison.* » Le maître du logis leur donnait aussitôt une écuelle de cet aliment. Ils allaient de deux en deux, ou de trois en trois, commençant cet amusement à minuit, pour le terminer au point du jour.

1. C'est aussi un vase servant à faire des ragoûts, espèce de coquemar.

Au lever du soleil, les satrapes se couvraient de leurs ornements habituels : une jaquette en dessous et, par dessus, une manta légère et transparente appelée *ayauhquemitl*[1], parsemée de plumes de perroquet posées en croix. On plaçait à l'un d'eux, sur le dos, une grande fleur ronde en papier, en manière de rondache, et on lui attachait derrière la tête d'autres fleurs aussi en papier plissé, qui dépassait de chaque côté, en demi-cercle, de façon à figurer des oreilles. On lui teignait la tête avec un vernis bleu, sur lequel on répandait de la marcassite. Ce satrape portait, pendant de la main droite, une sacoche en peau de tigre, avec des bordures en petits escargots blancs tombant en clochettes, qui sonnaient en se touchant les uns les autres. D'un angle de la sacoche pendait la queue d'un tigre et on voyait aux autres angles les quatre pattes de l'animal. Ce petit sac était rempli d'encens destiné aux offrandes et composé au moyen d'une herbe appelée *yiauhtli*, séchée et moulue. Devant ce satrape, marchait un autre ministre nommé *quacuilli*[2], portant sur ses épaules une planche de deux brasses de long, sur un empan de largeur, à laquelle étaient attachés des grelots, de distance en distance, et des morceaux de bois cylindrés destinés à produire un bruit, par le mouvement. On appelait cette planche *ayacachicaualiztli*[3]. D'autres ministres encore précédaient ce satrape, portant dans leurs bras des statuettes de divinités, fabriquées avec cette gomme sautillante et noire qui s'appelle *ulli*. On connaissait ces statuettes sous le nom d'*ulteteo*[4], ce qui veut dire dieux d'*ulli*. D'autres ministres avaient dans leurs bras des morceaux de copal de forme pyramidale, à la manière des pains de sucre. Le sommet de chacun d'eux se terminait par une plume riche de *quetzalli*. S'étant rangés dans cet ordre, ils prenaient leurs cornets et leurs conques marines, et ils se mettaient en marche, formant procession, pour conduire ceux qui avaient commis quelque faute au lieu où ils devaient être châtiés. On s'assurait de leurs personnes, en les tenant par les cheveux de la nuque. Quelques-uns étaient conduits saisis par les bouts de leur ceinturon. Les petits enfants de chœur, qui étaient délinquants aussi, étaient portés sur les épaules, assis sur un siège fait de souchets verts, et quand ils étaient plus grands, on se contentait de les tenir par la main.

Lorsqu'on approchait du lieu du châtiment, sur le bord de l'eau, en n'importe quelle partie du chemin où l'on trouvait une lagune, on

1. De *ayauhtli*, brume, et *quemitl*, vêtement.

2. « Preneur de têtes » ; de *quaitl*, tête, et *cui*, prendre ; *quacuilli* fait au pluriel *quaquacuiltin*.

3. Voy. la note 2 de la page 107.

4. De *ulli*, gomme, et *teteo*, pluriel de *teotl*, dieu.

les y lançait en les malmenant à coups de pied, à coups de poing et à grandes bourrades. On les plongeait et roulait dans la boue de n'importe quel étang qu'on rencontrait en route. C'est ainsi qu'on arrivait au bord de l'eau, dans laquelle on devait les plonger, à l'endroit appelé *toteco*. Quand on y était parvenu, le satrape et les autres ministres brûlaient du papier en offrande et livraient aux flammes le copal et les statuettes d'*ulli* qu'ils avaient apportés, en répandant aussi de l'encens sur le feu ainsi que sur les nattes de joncs dont on avait orné le sol tout autour. En même temps, ceux qui étaient chargés de surveiller les coupables les lançaient à la lagune. Leur chute faisait grand bruit et projetait bien haut les éclaboussures de l'eau. Si quelqu'un surnageait, on lui faisait faire de nouveau le plongeon. Quelques-uns, qui savaient nager, filaient sous l'eau, à la manière des oiseaux plongeurs, reparaissaient fort loin et trouvaient ainsi le moyen de s'échapper. Quant aux pauvres malheureux qui ne savaient pas nager, on les malmenait de telle sorte qu'on les laissait pour morts sur le bord de l'étang, où leurs parents venaient les prendre et les pendaient par les pieds pour leur faire rendre l'eau qu'ils avaient avalée par la bouche et par les narines. Tout cela étant achevé, on s'en retournait en procession par le même chemin qu'on était venu, au son des conques marines, vers le temple dont on était parti. Quant aux suppliciés, leurs parents les portaient chez eux, blessés et tremblants de froid, afin d'assurer leur convalescence.

De retour à leur monastère, les satrapes tendaient de nouveau leurs nattes bariolées et commençaient leur jeûne de quatre jours, qu'on appelait *netlacaçaualiztli*. Pendant cette pénitence, ils ne se dénonçaient plus les uns les autres et ne faisaient pas leur repas à midi. Durant ces quatre jours, les enfants de chœur apprêtaient tous les ornements de papier nécessaires aux ministres et ceux dont ils avaient eux-mêmes besoin. L'un de ces ornements s'appelait *tlaquechpaniotl*[1], qui veut dire : ornement qui va sur le cou. Un autre encore, connu sous le nom d'*amacuexpalli*[2], se plaçait sur la nuque et ressemblait à une fleur en papier. Un autre, encore, appelé *yataztli*, était une sacoche destinée à contenir de l'encens ; elle était en papier et s'achetait au *tianquiztli*[3]. On y achetait aussi des enfilades de morceaux de bois

1. De *tla*, chose, et *quechtli*, cou, uni à la postposition *pan*, sur.

2. De *amatl*, papier, et *cuexpalli*, cheveux longs tombant sur la nuque. C'était l'usage, lorsqu'on coupait la chevelure des enfants, de leur laisser des mèches pendantes derrière la tête.

3. C'est à *Tlatelolco*, centre du commerce, que se tenaient les plus grands marchés dans une place remarquable à la fois par son immense étendue et sa parfaite distribution. Elle était environnée de beaux portiques et divisée en divers quartiers, formant des rues, où venaient se ranger les marchands de tous les pays circonvoisins. Cortès, dans sa seconde

figurant des chapelets. Lorsque les quatre jours de jeûne étaient finis, les satrapes et les ministres se couvraient de ces ornements. Le jour de la fête, de bon matin, ils se teignaient la tête en bleu et étendaient sur leur visage un mélange de miel et d'encre. Tous portaient leur sacoche pendante, pleine d'encens et munie d'une bordure en petits escargots blancs. Les sacs des satrapes de premier ordre étaient en peau de tigre, tandis que ceux des autres ministres d'ordre inférieur étaient en papier teint et tigré. Quelques-unes de ces sacoches représentaient l'oiseau appelé *atzitzicuilotl*, ou simplement des canards ; mais tous les prêtres y portaient leur encens. Aussitôt qu'ils étaient recouverts de leurs ornements, la fête commençait par une procession vers le temple, le satrape de *Tlaloc* marchant le premier. Celui-ci portait sur sa tête une couronne en forme de panier, serrée sur les tempes, large en sa partie supérieure et ornée vers sa partie moyenne de toutes sortes de belles plumes. Son visage était couvert d'*ulli* liquide qui est noir comme de l'encre, et il portait une jaquette de toile appelée *ayatl*[1]. Il avait également un vilain masque à grand nez, et de ce masque partait une chevelure qui descendait jusqu'à la ceinture. Tous les autres ministres le suivaient, en marmottant comme s'ils avaient dit leurs patenôtres, jusqu'au temple de *Tlaloc*.

Lorsque le satrape de ce dieu arrivait au temple, on s'arrêtait et on étendait sur le sol des nattes et des feuilles de souchet, sur lesquelles on répandait de la poudre d'encens. Sur ces nattes on plaçait quatre *chalchiuitl*, ronds comme de petites boules. On donnait au satrape un petit crochet teint en bleu, avec lequel il venait toucher chacune de ces boulettes. En touchant à peine l'une d'elles, il retirait immédiatement la main, faisait un tour sur lui-même, allait toucher une autre boulette, se livrait à la même manœuvre et les touchait toutes pareillement après avoir fait un tour sur lui-même. Cela étant fini, il émiettait de l'encens sur les nattes d'*yiauhtli*. On lui donnait ensuite la planche aux grelots, avec laquelle il commençait à faire du tapage en la remuant pour faire battre les petits morceaux de bois qui s'y trouvaient attachés ou artificiellement insérés[2]. Quand on avait

lettre à Charles-Quint, en a donné une description détaillée qui montre combien, à côté de ce grand bazar, tous les autres marchés de Mexico étaient peu considérables. Aussi Sahagun ne le désigne le plus souvent que par le mot *tianquiztli*, le marché, dérivé de *tiamiqui*, trafiquer, négocier, d'où viennent encore *tiamiquiztli*, commerce, achat, *tiamictli*, marchandise ; etc.

1. Petit carré d'étoffe en fil de maguey, en espagnol ayate, pouvant servir de petit manteau ou d'enveloppe pour différents objets qu'on y renferme en ramenant les quatre coins.

2. Il faut comprendre cette insertion des petits morceaux de bois de la manière suivante : la planche était percée, de distance en distance, de petits rectangles qui avaient une tige

tout terminé, chacun retournait à sa maison ou à son monastère et les châtiés étaient ramenés dans leurs familles. Les prêtres retiraient leurs ornements ; ils s'asseyaient et ils attendaient la nuit pour recommencer la fête. Ils battaient alors leurs *teponaztli*, soufflaient dans leurs conques marines et jouaient de tous les autres instruments dans le temple de *Tlaloc*. On chantait dans tous les monastères, en faisant sonner les grelots dont il est fait usage dans les *areytos*. De cet ensemble résultait une musique très allègre.

On faisait veiller toute la nuit les captifs qui devaient être sacrifiés le jour suivant et que l'on disait être l'image des dieux *Tlaloque*. Quand arrivait l'heure de minuit, appelée *yoaxeliui*[1], on commençait à les mettre à mort. Les premiers qui étaient victimes étaient, disait-on, comme les précurseurs de ceux qui représentaient les *Tlaloque* et qui étaient couverts des ornements de ces divinités. Ceux-ci mouraient donc les derniers et ils allaient même attendre leur tour en s'asseyant sur les corps de ceux qui avaient été tués avant eux. Lorsque tous étaient sacrifiés, on prenait toutes les offrandes de papier, de belles plumes, de pierres précieuses et de *chalchiuitl*, et on les emportait à l'endroit de la lagune appelé *Pantitlan*, qui se trouve non loin des arsenaux. On emportait également tous les cœurs des victimes dans un grand pot peint en bleu et verni d'*ulli* en quatre endroits; les papiers aussi étaient tachetés avec ce même *ulli*. Tous ceux qui étaient présents à cette offrande et à ce sacrifice tenaient à la main la plante qu'on appelle *iztauhyatl*, qui est comme l'encens de Castille, et ils la mouvaient comme on a l'habitude de le faire quand on chasse les mouches de sa figure ou de celle de ses enfants; et l'on disait que de cette manière on effarouchait la vermine, pour empêcher qu'elle entrât dans les yeux ou qu'elle causât cette maladie qui porte le nom d'*ixocuilloaliztli*[2]. D'autres s'introduisaient cette plante dans les oreilles. Quelques-uns étaient simplement guidés par une idée superstitieuse en la serrant dans leurs mains. Etant arrivés au bord de l'eau, avec toutes leurs offrandes et avec les cœurs des défunts, ils montaient dans une grande canoa appartenant au roi et commençaient à ramer avec leurs rames peintes en bleu et bariolées d'*ulli*. Quand ils étaient parvenus au lieu de l'offrande, qu'on appelait *Pantitlan*, ils faisaient passer l'embarcation entre les madriers qui étaient enfoncés dans le

ylindrique en bois traversant le vide d'un côté à l'autre. De petites boules ou de petits cylindres en bois, troués de part en part, se trouvaient insérés sur cette tige et jouaient librement sur elle, de manière à frapper alternativement les deux bouts qui se terminaient sur les côtés du quadrilatère.

1. « Nuit divisée en deux » ; de *yoalli*, nuit, et *xeliui*, partager.

2. Substantif venant de *ixocuilloa*, avoir des taches, des plaies au visage. Ce verbe est lui-même tiré de *ixocuilin*, tique, vermine (*ocuilin*) de la figure (*ixtli*).

fond de l'eau autour du trou absorbant connu sous le nom d'*aoztoc*[1]. Ayant pénétré dans l'enceinte, les satrapes commençaient à jouer de leurs cornets et de leurs conques marines, se tenant debout la à proue de la canoa. Le principal d'entre eux prenait le pot dans lequel les cœurs étaient enfermés et il les jetait au milieu de l'espace contenu entre les madriers, là même où se trouvait le trou dans lequel l'eau allait s'engloutir. On assure que, lorsque les cœurs y tombaient, l'eau s'agitait et formait des vagues surmontées d'écume. On jetait ensuite également à l'eau des pierres précieuses et des papiers de l'offrande, auxquels on donnait le nom de *teteuitl*. Quelques-uns de ces papiers, avec un certain nombre de pierres précieuses, étaient suspendus au haut des madriers qui enfonçaient dans l'eau. Tout cela étant terminé, ils sortaient de l'enceinte et un satrape prenait un encensoir, comme en tremblant de peur[2]; il y introduisait quatre de ces morceaux de papier, mettait le feu et, pendant qu'ils brûlaient, il faisait le mouvement de l'offrande vers l'endroit où se trouvait le trou absorbant. Il lançait ensuite l'encensoir dans la lagune. La canoa était aussitôt tournée vers la terre et les rameurs la dirigeaient en toute vitesse vers le point appelé *Tetamaçolco*[3] qui était le débarcadère. Tous s'y baignaient et l'embarcation était ramenée à son remisage. Tout ce qu'on vient de dire se pratiquait depuis l'heure de minuit jusqu'à l'aurore.

Au point du jour, lorsque déjà la cérémonie précédente était terminée, tous les autres satrapes s'en allaient se laver aux lieux qu'ils avaient l'habitude de choisir pour cette opération. Ils la pratiquaient tous à grande eau pour se débarrasser de la couleur bleue dont ils étaient teints et qu'ils ne laissaient plus persister que sur le devant du front. Si quelqu'un des satrapes ou ministres des idoles avait été dénoncé et devait recevoir son châtiment, c'était au moment de ce lavage général qu'on l'entraînait et qu'on lui faisait subir sa peine à la manière de ceux dont nous venons de parler.

Cela étant terminé, ils s'en retournaient au monastère, retiraient toutes les nattes vertes qu'on y avait étendues et les jetaient dehors, derrière l'édifice. Telles étaient les cérémonies qui se pratiquaient à la fête d'*etzalqualiztli*.

1. « Dans le trou, la caverne (*oztotl*) de l'eau (*atl*). » Les deux éditions portent *aohtoc* ou *aiohtoc* que nous croyons defectueux.

2. Le texte espagnol dit : *A manera de caco*. On pourrait traduire mot à mot : à la manière d'un timide (ou d'un poltron) ; mais on ne comprend pas bien le pourquoi.

3. De *tetl*, pierre, et *tamaçolin*, crapaud, avec *co*, suffixe de noms de lieu.

CHAPITRE XXVI

DE LA FÊTE ET DES CÉRÉMONIES QUI SE FAISAIENT AUX CALENDES DU SEPTIÈME MOIS APPELÉ *tecuilhuitontli*.

On appelait le septième mois *tecuilhuitontli*. On y faisait des fêtes et des sacrifices en l'honneur de la déesse du sel, appelée *Uixtociuatl*. C'était la divinité adorée par ceux qui récoltent le sel. On disait qu'elle était sœur des dieux de la pluie et qu'à cause de certain malheur arrivé entre eux elle fut poursuivie et exilée sur les eaux salées. Elle y inventa les procédés pour faire le sel de la manière qu'on le fait encore aujourd'hui, au moyen de cuviers et en tassant la terre salée. Aussi était-elle honorée et adorée par tous ceux qui faisaient du sel l'objet de leur trafic. Les vêtements de cette déesse étaient de couleur jaune. Elle était coiffée d'une mitre surmontée de plumes vertes, en forme de panaches élevés qui renvoyaient vers les airs des reflets chatoyants et verdâtres. Ses oreilles étaient en or fin très-éclatant et imitant les fleurs de calebasse. Son peplum était orné de broderies simulant les vagues qui se forment sur l'eau, avec d'autres dessins coloriés représentant des *chalchiuitl*. Ses jupons étaient brodés de la même manière que le peplum. Elle avait aux cous-de-pieds des grelots en or et de petits escargots blancs, attachés à une bande de peau de tigre, qui faisaient grand bruit en marchant. Ses sandales étaient d'un tissu de coton, avec des boutons de la même étoffe et des cordons en fil de même nature pour les attacher. Elle portait une rondache sur laquelle se voyaient peintes de larges feuilles de la plante appelée *atlacueçonan*. De cette rondache tombaient des franges de plumes de perroquet, se terminant par des bouts en plumes d'aigles et garnies partout de plumes collées de *quetzalli* et de *teoxolotl*[1]. Quand elle dansait, couverte de tous ses attributs, elle était dans l'habitude de brandir sa rondache. Elle avait à la main un fort bâton s'arrondissant en pelote vers le bout pour une hauteur d'un ou de deux empans, et couvert partout de papier tigré de gouttes d'*ulli*, avec trois fleurs artificielles placées de manière à le partager en trois longueurs. Ces fleurs, faites de papier, étaient parsemées d'encens et précédées et suivies de plumes de *quetzalli* placées en croix. Lorsqu'elle dansait dans les *areytos*, elle pesait sur le bâton et le relevait alternativement, comme pour marquer la mesure des airs de danse. Pendant dix jours, sans discontinuer, elle dansait dans l'*areyto* avec des femmes qui

1. De *teotl*, dieu ou divin, et *xolotl*, page, serviteur. Oiseau au plumage précieux.

chantaient et dansaient aussi pour la réjouir. Ces compagnes, vieilles, jeunes et enfants, étaient les fabricantes de sel. Toutes ces femmes dansaient en se tenant au moyen de cordelettes dont chacune saisissait un bout. Toutes portaient sur la tête des guirlandes faites avec cette plante odoriférante qui ressemble à l'encens de Castille et qu'on appelle *iztauhyatl*. Leurs airs se chantaient en soprano très-aigu. Quelques vieillards allaient devant elles pour guider leurs pas et marquer la mesure de leurs airs.

Celle qui était vêtue des ornements de la déesse et qui devait être sacrifiée se tenait au milieu de toutes les autres. Devant elle marchait un vieillard portant dans ses mains un bel ouvrage en plumes, de la forme d'une manche de croix, appelé *uixtopetlaçotl*. Ces chants commençaient tard dans l'après-midi et duraient jusqu'à minuit. Celle qui était destinée au supplice dansait et chantait pendant ces dix jours avec toutes les autres femmes. A l'expiration de ces dix journées, elle passait une nuit entière occupée par le chant et la danse, sans dormir, sans se reposer un instant; de vieilles femmes lui donnaient le bras et toutes ensemble dansaient aussi cette nuit-là. Dansaient et veillaient en même temps les esclaves destinés à mourir devant elle et après lesquels elle devait être suppliciée, aux premières heures du jour. Le moment de la fête étant arrivé, les satrapes choisis pour donner la mort à cette femme, appelée *Uixtociuatl* comme la déesse, et aux captifs qu'on nommait *uixtotin*[1], se couvraient de leurs ornements sacerdotaux. Ils y ajoutaient, comme attributs exigés par la fête, les papiers autour du cou et sur la tête, ainsi qu'un travail en plumes s'étalant sur le dos, imitant un pied d'aigle avec toute sa jambe et son plumage et mis dans un *cacaxtli*[2] percé, en divers endroits, de trous dans lesquels on introduisait différents ornements en plumes. Cet objet était ceint au corps avec des bandes d'étoffe rouge de deux fois la largeur de la main. Le pied de l'aigle se retournait vers le haut, et, par conséquent, la cuisse en bas. Au milieu du pied, entre les serres, il y avait un trou duquel s'échappait un très-bel ornement en plumes. Tous les spectateurs de l'*areyto* tenaient à la main des fleurs jaunes de *cempoalxochitl* ou une branche de la plante appelée *iztauhyatl*. On faisait monter au haut du temple de *Tlaloc* la femme qu'on devait sacrifier et qu'on disait être l'image de la déesse *Uixtociuatl*, et, à sa suite, les captifs destinés à mourir avant elle. Quand on y était arrivé, on commençait à tuer les captifs, et lorsqu'on en avait

1. C'est aussi le nom d'un peuple, comme on peut voir livre X, chap. XXIX ; il y aurait peut-être lieu de faire remarquer que les prisonniers destinés à la mort en cette circonstance avaient appartenu à ce peuple.

2. Sorte de crochet ou hotte servant à porter des fardeaux.

fini avec eux, on sacrifiait la femme. On la plaçait sur le dos, étendue sur le billot; cinq jeunes hommes la tenaient bien étirée par les mains, les pieds et la tête. On lui appliquait sur la gorge un gros bâton avec lequel deux hommes la serraient fortement pour qu'elle ne pût point crier au moment où on lui ouvrirait la poitrine. D'autres disaient qu'on se servait pour cela du museau de l'*espadarte*, poisson marin qui a, au bout du nez, une arme en forme d'épée, munie de dents sur les deux fils. C'est avec cela qu'on lui serrait la gorge. Celui qui devait lui porter le coup mortel se tenait à sa place. Des deux mains il la frappait sur la poitrine avec son couteau d'obsidienne. L'ouverture étant faite, le sang en sortait à gros bouillons, parce qu'on maintenait la victime avec la poitrine très-tendue. Le sacrificateur y enfonçait la main aussitôt, arrachait le cœur et le jetait dans une grande écuelle préparée à cette fin, qu'on appelait *chalchiuhxicalli*[1]. Au moment où l'on s'occupait à donner la mort à cette femme, on faisait grand bruit avec des cornets et des conques marines. On descendait ensuite son corps et le cœur couverts d'une manta.

Lorsque tout était fini (c'était toujours le matin), les gens qui étaient allés voir ce sacrifice s'en retournaient chez eux se réjouir, manger et s'inviter mutuellement; j'entends tous ceux qui se livraient au trafic du sel. Ils buvaient du pulque largement, sans s'enivrer cependant. Le jour étant passé et la nuit venue, d'autres gens, qui étaient ivres, se disputaient, se malmenaient et élevaient la voix en se disant mutuellement des injures. Quand ils étaient fatigués, ils se laissaient aller sur le sol et s'endormaient. Au jour suivant, ils prenaient soin de consommer le pulque qui leur était resté et qu'on appelait *cochioctli*[2]. Ceux qui, étant ivres la nuit précédente, avaient cherché querelle à d'autres ou les avaient maltraités, se l'entendaient dire, maintenant que le sommeil les avait rendus au bon sens. Ils s'empressaient, dès lors, d'inviter à boire ceux qu'ils avaient maltraités en paroles ou par des actes, afin de se faire pardonner le mal qu'ils avaient fait. Les maltraités perdaient leur rancune en buvant et pardonnaient de bon cœur les injures.

Ici finit la description de la fête appelée *tecuilhuitontli*.

1. De *chalchiuitl*, pierre précieuse, et *xicalli*, vase fait avec une calebasse.
2. Vin soporifique; de *cochi*, dormir, et *octli*, pulque.

CHAPITRE XXVII

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUI SE FAISAIENT AUX CALENDES DU HUITIÈME MOIS QU'ON APPELAIT *uei tecuilhuitl*.

On appelait le huitième mois *uei tecuilhuitl*. Quatre ou cinq jours avant d'arriver à cette fête, le roi et ses principaux sujets invitaient tous les pauvres, non-seulement de la localité, mais aussi des environs, pour leur donner à manger. Ils préparaient en grande quantité un mets liquide qu'ils appellent *chiampinolli*, avec addition de farine de *chian*, et ils le plaçaient dans une canoa. Tout le monde venait en prendre, au moyen de petites écuelles connues sous le nom de *tiçaapanqui*[1]. Tous ceux qui étaient présents, hommes, femmes et enfants, sans excepter personne, en buvaient une ou deux portions. Ceux qui ne pouvaient achever la part qu'ils avaient prise gardaient le restant. Quelques-uns la mettaient dans un vase apporté dans ce but. Quant à ceux qui ne s'étaient munis d'aucun ustensile pour y mettre leurs restes, on les leur jetait dans leur giron. Personne n'allait boire deux fois. On donnait à chacun ce qu'il pouvait consommer en une seule séance; mais, si quelqu'un revenait à la charge, on le corrigeait en le frappant à grands coups de canne verte. Quand tous avaient bu, ils s'asseyaient et prenaient du repos en formant différents petits groupes où l'on se mettait à bavarder dans de bruyantes hableries. C'est alors qu'on consommait ou que l'on faisait consommer aux gamins les restes qu'on avait conservés. L'heure du dîner étant venue, c'est-à-dire midi, ils se rasseyaient en bon ordre, les pères et les mères se tenant à côté de leurs enfants. Alors, ceux qui devaient distribuer à manger relevaient et rattachaient à leur ceinture les pans de leur manta, ainsi que le demandait leur office. Et pour que leurs cheveux ne tombassent pas sur leurs yeux, ils les attachaient au moyen de flèches d'eau placées en bandeau. Ils prenaient ensuite des *tamalli* et en faisaient la distribution par sections. Ils commençaient au bout de chaque rangée d'individus et ils donnaient à chacun ce qui pouvait tenir dans sa main. Les *tamalli* avaient différents noms; on les appelait *tenextamalli*, *xocotamalli*, *miauatamalli*, *yacacoltamalli*, *necutamalli*, *yacacolaoyo*, *exococolotlaoyo*[2]. On prenait soin de bien servir

1. « Vernissées », de *tiçatl*, vernis blanc, et *apana*, recouvrir, enduire.

2. Les *tamalli* étaient faits avec divers produits tels que *tenextli*, chaux; *xocotl*, fruit, *miauatl*, fleur de maïs, *yacacolli*, espèce de maïs, et *necutli*, miel. Les deux autres étaient composés, le premier avec le maïs appelé *yacacolli* et le second avec des fèves (*exotl*) sèches (*cocoltic*).

surtout les enfants, et quelques employés n'oubliaient pas d'en donner davantage à leurs parents et amis. Personne n'en prenait deux fois. Si quelqu'un s'y hasardait, il en était puni à grands coups de gaule et on lui enlevait à la fois ce qu'il avait pris et ce qu'on lui avait déjà donné. Il arrivait qu'il ne restait rien pour ceux qui venaient les derniers : aussi s'efforçait-on d'obtenir un bon rang pour ne pas perdre sa part. Ceux qui s'en allaient les mains vides gémissaient, se mettaient en colère et disaient : « C'est bien en vain que nous sommes venus, puisqu'on ne nous a rien donné. » Ils s'en allaient alors vers les différents groupes qui faisaient leur consommation, afin de voir s'ils en obtiendraient quelques bribes, et ils refusaient de s'éloigner, lors même qu'on leur appliquait la bastonnade. Ils avaient l'adresse de tenir bon en se faufilant entre les autres. Ce secours donné aux pauvres par le roi durait huit jours, et cela se faisait ainsi parce que chaque année, dans cette saison, il y a disette de vivres et on souffre de la faim; plusieurs mêmes en mouraient.

Ces banquets étant terminés, on ouvrait la fête. On commençait à danser et à chanter lorsque le soleil disparaissait de la cour des temples. Il y avait dans ces cours un grand nombre de brasiers de la hauteur d'un homme et d'une grosseur telle que deux hommes à peine pouvaient les embrasser. La plupart étaient placés en rang. La nuit étant venue, on y faisait du feu et on chantait et dansait à la lueur des flammes. Pour commencer l'*areyto*, les chanteurs sortaient de leurs asiles, chantant, dansant, et dans un ordre tel qu'ils allaient par groupes de deux hommes avec une femme au milieu. Ces *areytos* étaient composés de gens du meilleur choix : capitaines et autres hommes de valeur très-exercés dans les choses de la guerre. Ils tenaient par la main la femme qui se trouvait entre eux. Les autres gens de la noblesse qui n'appartenaient pas aux choses de la guerre ne faisaient pas partie de cet amusement. Les femmes étaient vêtues de riches peplums et de jupons ornés de broderies diverses d'un prix élevé. Les unes avaient des jupons qu'on appelait *yollo;* d'autres en portaient qui avaient les noms de *totolitipetlaio*, *cacamoliuhqui*, *ilacatziuhqui*, *tixtzcalotl* ou *petztic*[1]. Les garnitures inférieures en étaient très bien travaillées. De leur côté, les peplums dont elles étaient habillées portaient les différents noms de *quappachpipilcac*, *pocuipilli*, *yapalpipilcac*, *cacallo* et *mimichcho*[2]; quelques-uns étaient blancs sans

1. *Yollo*, belle, gracieuse ; — *totolitipetlaio*, qui a la natte comme le ventre de la poule ; — *cacamoliuhqui*, épaisse ; *ilacatziuhqui*, qui estroulé, retourné ; — *tixtzcalotl*, Kingsborough écrit *tlazcalotl* ;— *petztic*, fin, lisse, brillant, du verbe neutre *petziui*.

2. *Quappachpipilcac* signifie brun (*quappachtli*) et relevé (*pipilcac*, être pendu, suspendu) ; — *pocuipilli*, c'est-à-dire *uipilli*, noir, de *pocyo*, noirci par la fumée ; — *yapalpi-*

aucun dessin. L'ouverture supérieure de ces peplums était accompagnée de bordures très larges qui couvraient toute la poitrine, et les franges inférieures étaient également de grandes dimensions. Ces femmes dansaient avec les cheveux épars retenus sur la tête par des bandeaux en tresses qui allaient du front à la nuque. Leurs figures, exemptes d'ornements, étaient absolument lisses et propres. Les hommes étaient également très bien vêtus ; ils portaient une manta de coton à mailles si rares, qu'on aurait presque dit un filet. Pour les hommes signalés par leur grande valeur et qui avaient le droit de porter un bouton à la lèvre inférieure, ces mantas étaient bordées de petits escargots blancs, et portaient, en ce cas, le nom de *xochpalcuechintli*[1]. Ceux qui n'étaient pas d'une distinction si élevée portaient des mantas noires avec franges. Tous avaient des oreillons de métal mélangé, mais les plus distingués avaient des oreillons en cuivre accompagnés de pendants en or. L'ornement de leur lèvre inférieure était à l'avenant de celui des oreilles; chez les uns, cela représentait des lézards; chez d'autres, c'étaient des petits chiens ou bien deux petits carrés en métal. Les plus jeunes, qui s'étaient déjà distingués dans la guerre, portaient à la lèvre inférieure un grand cercle qui en contenait quatre autres plus petits, placés en croix. Tous les très jeunes sujets avaient un cercle simple sans ornement. Ces cercles étaient faits de coquilles d'huîtres. Tous les braves portaient des colliers de cuir d'où pendaient des glands se terminant par un grand nombre de petits escargots blancs. D'autres avaient au cou, et pendant sur la poitrine, des coquillages de mer qu'on appelait *quaquachictin*[2] ou bien *otomin*. Ils portaient en même temps des mentonnières ou pendants de lèvres, de la forme d'un aigle et faits d'écailles d'huîtres, tandis que d'autres, qui se tenaient pour plus braves encore, achetaient de petites boulettes blanches provenant de mollusques appelés *teochipoli*[3]. Les gens du vulgaire se paraient de sortes de chapelets de couleur jaune, faits d'autres produits de la mer et de peu de prix. Dans cette classe de gens, ceux qui avaient fait des captifs à la guerre portaient sur la tête un ornement en plumes dans le but d'indiquer qu'ils avaient capturé quelqu'un en combattant. Les capitaines se distinguaient par des attributs en plumes attachés sur le dos, pour donner à connaître qu'ils étaient des braves. Cet ornement s'appelait *quauh-*

pilcac, noir aussi (*yapalli*) et relevé ; — *cacallo*, qui a des corbeaux représentés (*cacalli*); — enfin, *michcho*, qui a des poissons (*michin*) sans doute représentés.

1. Mis sans doute pour *xochpalcuechtzintli*, diminutif de *cuechtli*, coquillage, conque.

2. Pluriel de *quachtli* ou *cuachtli*, sorte de coquillage ; au figuré : homme vaillant, brave, courageux.

3. De *teotl*, dieu ou divin, et *chipoli*, coquillage.

tzontli[1], parce qu'il était comparable à ces arbres d'où pendent des branches ornées de plumes et de filaments, et se terminant par des fleurs qui naissent de petites coupes tigrées. D'autres portaient des plumages faits de différentes façons et s'appelant, selon les cas, *xiloxochiquetzalli*, *aztaxelli* ou *quatototl*[2]. Quelques-uns avaient des ornements en plumes faits de leurs propres mains et de couleurs variées. Il y en avait qui portaient au pied gauche des cornes de pieds de cerfs attachées avec des lanières de la peau du même animal. Ils avaient tous la figure diversement peinte. Les uns se faisaient, avec de l'encre noire recouverte de marcassite, des ronds sur le milieu des joues et des raies sur le front, allant d'une tempe à l'autre. D'autres prolongeaient cette même raie jusqu'aux deux oreilles avec la même substance. D'autres encore se rayaient de même, du bas de l'oreille à la bouche. Tous avaient l'habitude de se raser les cheveux ou de les couper courts vers les tempes; ils les portaient un peu plus longs sur le front et ramenaient en arrière ceux du haut de la tête. Ils laissaient se former par-dessus la nuque des chevelures longues tombant sur le dos. Ils teignaient leurs tempes d'une couleur jaune.

De jeunes soldats déjà faits à la guerre, qui s'appelaient *telpochtequiuaque*[3], portaient des faisceaux de sapin enflammés devant ces personnages, quand ils dansaient. Ces faisceaux étaient très lourds et faisaient plier les porteurs sous leur poids. Il en tombait des gouttelettes de feu; quelquefois ils s'échappaient des mains et s'étalaient sur le sol en brûlant. Au surplus, sur les deux côtés du parcours, on éclairait avec des torches de résine qu'on nommait *tlemaitl*. Elles étaient portées par d'autres adolescents qui avaient fait le vœu d'une pénitence volontaire de quinze jours dans le temple. Ils étaient Mexicains[4] d'un côté et Tlatelulcains de l'autre. Ils ne dansaient pas et ils se contentaient d'éclairer. Ils avaient aussi mission d'observer si quelqu'un faisait des choses immodestes, soit en regardant les femmes, soit en portant les mains sur elles. S'il y avait un délinquant en ces matières, on le châtiait durement, un ou deux jours après, en le frappant avec des tisons enflammés, au point de le laisser pour mort. Le roi assistait quelquefois à cet *areyto*, d'autres fois non, selon son ca-

1. De *quauitl*, arbre, et *tzontli*, chevelure, mèche de cheveux.
2. De *quaitl*, tête, et *tototl*, oiseau.
3. « Jeunes gens corvéables »; de *telpochtli*, garçon, et *tequiuaqui*, qui est soumis au travail, à la servitude.
4. Le texte porte *Tenochca* que nous avons traduit par Mexicains pour plus de facilité; mais nous ferons remarquer que la ville de Mexico était divisée en deux grandes parties : *Tenochtitlan*, qui occupait le sud et dont les habitants étaient appelés *Tenochca;* l'autre partie située au nord se nommait *Tlatelolco*. Ces deux divisions longtemps indépendantes finirent par ne plus former qu'une seule cité sous l'autorité des monarques de *Tenochtitlan*.

price. Ceux qui dansaient se tenaient par la main ou se liaient plus étroitement en se passant les bras autour de la ceinture ; mais tous marquaient exactement la mesure en levant le pied, en formant le pas en avant ou en arrière et en faisant un tour sur eux-mêmes. Ils circulaient entre les faisceaux et les torches allumées, en se livrant entre eux à des trépignements. Ils continuaient leurs danses jusqu'à la nuit bien close et la poursuivaient d'ordinaire jusqu'à neuf heures.

Lorsque le tambour et le *teponaztli* cessaient de battre, ils s'arrêtaient aussi de danser et ils prenaient le chemin de leurs maisons. Les principaux personnages se faisaient éclairer par des torches qu'on portait devant eux. Les femmes qui avaient dansé se réunissaient toutes après l'*areyto*, et ceux qui en étaient chargés les conduisaient aux demeures où elles avaient l'habitude d'être ensemble. On ne leur permettait pas de s'éparpiller ou de s'en aller avec quelque homme, à l'exception des personnages de rang élevé. Si l'on en appelait quelques-unes pour les inviter à manger, on invitait en même temps les matrones chargées de les garder. On leur donnait des mets et des mantas, pour quelles les emportassent chez elles, et elles emportaient aussi ce qui leur était resté de leurs parts. Si un guerrier de distinction voulait emmener quelqu'une de ces jeunes filles, il en avertissait secrètement la matrone pour qu'elle la conduisît, n'osant nullement l'appeler lui-même d'une façon publique. La matrone la conduisait au domicile de l'intéressé ou au lieu qu'il avait prescrit, mais c'était toujours pendant la nuit, et c'était de nuit aussi qu'elle en sortait. Si quelqu'un agissait ainsi ostensiblement, on lui en faisait un crime et on l'en châtiait d'une manière publique en lui coupant la chevelure portée par lui en signe de bravoure et qu'on appelait *tzotzocolli*[1]. On lui enlevait aussi ses armes et les attributs dont il se revêtait. Il recevait la peine de la bastonnade et on lui brûlait les cheveux. Tout son corps se couvrait de rougeurs et de boursouflures, à la suite du feu et sous l'influence du bâton. On le renvoyait ensuite en le bousculant durement et en lui disant : « Va-t'en, drôle ! quoique tu sois brave et fort, nous te méprisons, et, lors même que l'ennemi se présenterait en guerre, nous ne ferons aucun cas de toi. » Telles étaient les injures, et bien d'autres encore, qu'on lui adressait en le repoussant durement. Il s'en allait en silence, fronçant le sourcil et se plaignant intérieurement du traitement qu'on lui faisait subir. Il ne se mêlait jamais plus aux danses et aux chants publics. La femme avec laquelle il avait eu des rapports était chassée et séparée de ses compagnes ; elle ne devait plus ni danser, ni chanter, ni se trouver avec

1. Mot signifiant . grande cruche en terre . employé ici au figuré.

les autres. Celle qui était chargée d'elle n'en tenait plus aucun compte, et, en définitive, le jeune homme qui avait reçu son châtiment la prenait pour femme après qu' elle-même avait été punie par sa faute.

Dix jours de ce mois étant écoulés, on célébrait la fête nommée *uei tecuilhuitl*, pendant laquelle on tuait une femme en l'honneur de la déesse *Xilonen*. On la revêtait des ornements de la divinité dont on la disait l'image. On lui teignait la figure en deux nuances : jaune, depuis le nez jusqu'en bas, et rouge sur le front. On lui ornait la tête d'une couronne en papier, formant quatre saillies, du milieu de laquelle des plumes variées s'élevaient en forme de panache. Plusieurs colliers de grandes pierres précieuses tombaient de son cou sur sa poitrine, et sur les pierres se voyait un médaillon en or de forme ronde. Elle était revêtue d'un peplum brodé de figures diaboliques, de jupons pareillement ornés; le tout d'un mérite recherché et d'une grande richesse. Ses sandales étaient rayées de rouge. Elle avait une rondache au bras gauche et tenait, de la main droite, un bâton de couleur vermeille. Lorsqu'on l'avait ainsi parée, plusieurs femmes l'entouraient pour la mener faire l'offrande de l'encens en quatre lieux différents. Cela se faisait dans l'après-midi, la veille du jour où elle devait mourir. On l'appelait alors *Xalaquia*[1], parce qu'elle devait être sacrifiée le lendemain. Les quatre endroits où on la conduisait s'appelaient *Tetamaçolco*, *Necocixecan*, *Atenchicalcan*[2] et *Xoloco*[3]. Ces quatre lieux désignés pour l'offrande étaient la représentation des quatre types adoptés dans le compte des années. Le premier type portait le nom d'*acatl* qui veut dire roseau; le second était appelé *tecpatl*, c'est-à-dire pierre d'obsidienne ayant la forme de fer de lance; on appelait *calli* le troisième, ce qui veut dire maison; le quatrième se nommait *tochtli*, qui signifie lapin. Avec ces quatres types, ils groupaient les années jusqu'à treize : et c'est avec ces groupes qu'ils supputaient les âges jusqu'à cinquante-deux ans.

Après avoir parcouru ces quatre stations, les femmes, ayant au milieu d'elles celle qui devait être sacrifiée, passaient le reste de la nuit qui précédait le supplice à chanter et à danser devant le temple de la déesse *Xilonen*. L'hymne que l'on chantait avait été composé en l'honneur de cette divinité. Le jour étant venu, tous les hommes de distinction commençaient à danser, en tenant à la main des cannes de maïs sur lesquelles ils semblaient s'appuyer. Ces cannes portaient le

1. De *xalli*, sable, et *aquia*, entrer. Expression figurée pour iudiquer que la victime allait bientôt succomber.

2. Sans doute pour *Atenxicalcan*, de *atentli*, rivage, et *xicalli*, vase, avec *can*, suffixe de noms de lieu.

3. Lieu voisin de Mexico et situé sur un cours d'eau du même nom.

nom de *totopanitl*[1]. Les femmes dansaient, de leur côté, avec celle qui devait être sacrifiée. Elles avaient les jambes et les bras couverts de plumes rouges, le visage teint en jaune, du bas du menton jusqu'au nez, et les joues teintes en rouge ainsi que le front. Elles portaient des guirlandes et des enfilades de la fleur jaune appelée *cempoalxochitl*. Celles qui tenaient la tête et guidaient la danse se nommaient *cioatlamacazque*; elle faisaient le service des temples et vivaient dans leurs couvents. Les hommes continuaient à danser, mais ils ne se tenaient pas avec les femmes, parce que celles-ci se groupaient ensemble autour de la victime, en se livrant au chant et à la danse. On jouait pour elles d'un *teponaztli* qui n'avait qu'une langue en haut et une autre en bas. Celle-ci était liée à une écuelle, qui était pendante, et, de cette manière, l'instrument sonnait bien mieux que lorsqu'il a deux langues à la partie supérieure et aucune vers le bas. Ce *teponaztli* s'appelait *tecomapiloa*[2]. Celui qui en jouait le portait sous l'aisselle, car il était façonné pour occuper cette place. Les gentilshommes qui dansaient se tenaient devant les autres. Ils ne faisaient pas les figures en usage dans les *areytos*, mais quelque chose ressemblant aux danses de la Vieille-Castille, dans lesquelles les danseurs, pris ensemble, dansent en serpentant. Les ministres des idoles dansaient aussi, au son du même *teponaztli* et en jouant eux-mêmes de leurs cornets et de leurs conques marines. Lorsque les satrapes, en faisant leur tour, venaient à passer devant la déesse *Xilonen*, ils répandaient de l'encens sur leurs pas. Celui qui devait donner à la femme le coup mortel était déjà couvert de tous ses ornements. Il portait sur le dos un beau plumage qui sortait des serres d'un aigle, au bout d'une jambe factice de ce rapace. Un autre ministre se tenait devant, avec la planche aux grelots dont nous avons déjà parlé. Quand on était arrivé au temple du dieu *Cinteotl*, où la femme devait mourir, le satrape qui portait cette planche, appelée *chicauaztli*[3], s'arrêtait, l'élevait droite devant elle et commençait à faire grand bruit, en la mettant en mouvement dans tous les sens; il semait en même temps de l'encens sur le sol. C'était au milieu de ces manœuvres qu'on faisait monter la femme jusqu'au haut du temple. Là, l'un des satrapes la prenait sur lui dos à dos; un autre survenait qui lui coupait la tête. Immédiatement après, il lui ouvrait la poitrine et lui arrachait le cœur qu'il jetait dans une écuelle.

Ce sacrifice étant consommé en l'honneur de la déesse *Xilonen*, tout le monde avait la permission de manger des épis verts de maïs, du

1. De *totolt*, oiseau, et *pamitl*, bannière, drapeau probablement orné de plumes.
2. « Pendu comme un vase » de *tecomatl*, pot, tasse, et *piloa*, suspendre, attacher.
3. Il faudrait lire *ayacachicauaztli*. Voy. la note 2 de la page 107.

pain qui en était fabriqué et des tiges de la même plante. Personne n'aurait osé manger de ces substances avant le sacrifice. A partir de ce moment, ils mangeaient aussi des blettes vertes bouillies et ils avaient la faculté d'aspirer le parfum des fleurs appelées *cempoalxochitl*, ainsi que d'autres qui portaient le nom d'*yexochitl*[1]. Il se faisait aussi, dans cette fête, un *areyto* composé de femmes vieilles, jeunes et enfants, auquel aucun homme ne prenait part. Elles étaient toutes arrangées comme pour un jour de fête : les jambes et les bras couverts de plumes de perroquets rouges, et le visage fardé d'une couleur jaune mêlée de marcassite. A cette occasion, tout le monde consommait des *tamalli* qu'on appelait *xocotamalli*. Chacun faisait également des offrandes à ses dieux dans le domicile, et les vieillards, hommes et femmes, buvaient du pulque, tandis que les jeunes hommes et les jeunes filles en étaient privés. Si quelques-uns de ceux qui n'en avaient pas la permission se permettaient d'en boire, on s'emparait de leur personne et les juges du tribunal les envoyaient en prison. Certains d'entre eux étaient condamnés à la peine de mort pour avoir bu du pulque, sans qu'il fût possible d'en appeler de cette sentence. On leur donnait la mort devant tout le peuple assemblé. Afin que cela servît d'exemple aux autres et que tout le monde en fût effrayé, les juges conduisaient les coupables les mains liées à la place du marché. Là, ils parlaient au peuple en disant que les vieillards seulement devaient boire du pulque. Leur discours étant fini, on assommait les condamnés d'un coup de bâton sur la nuque. Ceux qui faisaient l'office de bourreaux en ces circonstances s'appelaient *quauhnochtli*, *eçoauacatl*, *tiçacauacatl*, *tezcacauacatl*, *maçatecatl*, *atempanecatl*[2]. Ils n'appartenaient point à la classe des hauts dignitaires, mais bien à celle des prolétaires appelés *achcacauhtin*[3]. Ce n'était pas l'élection publique, mais un ordre supérieur qui les appelait à cet office, pour lequel on exigeait seulement que ceux qui le remplissaient fussent braves, courageux et de bon maintien. Ceux qui voyaient exécuter cet acte de justice y puisaient un motif de crainte et en profitaient comme d'un exemple, s'ils étaient prudents et sages. Mais ceux qui n'étaient que sots et empreints de folie ne savaient qu'en rire et se moquer de ce qu'on en disait. Ils ne faisaient aucun cas du châtiment et de l'admonestation, n'ayant nulle crainte de la mort. Quoi qu'il en soit, l'exécution étant faite, les assistants commençaient à s'éparpiller

1. De *yetl*, tabac, et *xochitl*, fleur.

2. *Quauhnochtli*, nopal des montagnes; — *eçoauacatl*, avocatier rouge, de *eçotl*, sang; — *tiçacauacatl*, avocatier blanc, de *tiçatl*, craie; — *tezcacauacatl*, avocatier noir, de *tezcatl*, miroir en obsidienne; — *maçatecatl*, qui prend soin des cerfs (*maçatl*); — *atempanecatl*, qui est sur le bord de l'eau (*atentli*).

3. Pluriel de *achcauhtli*, principal, officier supérieur de police.

et à se rendre à leur domicile, faisant lever une nuée de poussière sous leurs pas et s'occupant à secouer leurs mantas. Personne ne restait sur la place. Ici finit le récit de la fête appelée *uei tecuilhuitl.*

CHAPITRE XXVIII

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUE L'ON FAISAIT AUX CALENDES DU NEUVIÈME MOIS APPELÉ *tlaxochimaco.*

Le neuvième mois portait le nom de *tlaxochimaco.* Deux jours avant cette fête, tout le monde s'en allait aux champs et aux plantations de maïs chercher des fleurs de toute espèce, sylvestres et de campagne, dont quelques-unes s'appelaient *acocoxochitl*, *uitzitziloxochitl*, *tepecempoalxochitl*, *nextamalxochitl*, *tlacoxochitl*, *oceloxochitl*, *cacaloxochitl*, *ocoxochitl*, *ayacoxochitl*, *quauheloxochitl*, *xiloxochitl*, *tlacacaloxochitl*, *atlacueçonan*, *tlapalatlacueçonan*, *atzatzamulxochitl*[1]. Quand ils avaient cueilli une assez grande quantité de fleurs, ils en apportaient la provision au temple, pour y faire la fête. On les y laissait toute la nuit et, au point du jour, on les enfilait avec du fil d'aloès. On faisait ainsi de grosses cordes tordues et fort longues, que l'on tendait dans la cour du temple, en la présence du dieu que l'on devait fêter. La veille de la fête, dans l'après-midi, tous les gens du peuple s'occupaient à fabriquer des *tamalli*, à tuer des poules et des petits chiens, que l'on plumait ou flambait, et à faire toutes choses enfin dont on avait besoin pour le jour suivant.

On passait toute la nuit sans dormir, occupé qu'on était à préparer toutes choses. Le lendemain de bon matin, jour de la fête de *Uitzilopochtli*, les satrapes faisaient à cette idole l'offrande de fleurs, d'encens et de vivres, prenant soin au surplus de la parer de guirlandes de roses. Après qu'on l'avait ainsi couverte de fleurs et qu'on lui avait fait l'offrande d'un grand nombre d'entre elles, remarquables par la beauté de leur forme et par leurs parfums, on s'en allait dans tous

1. Quelques-unes de ces plantes ou fleurs sont décrites ou indiquées dans le livre XI, chap. VII et VIII. Il n'est parlé ici que de celles qui y ont été omises : *acocoxochitl*, de *aco*, haut, et *ocoxochitl*, — *uitzitziloxochitl*, de *uitzitzilin*, oiseau mouche, et *ocoxochitl*; Kingsborough et Hernandez donnent *uitzitzilxochitl* que le dernier traduit *origanum* : — *tepecempoalxochitl*, de *tepetl*, montagne, et *cempoalxochitl*, œillet d'Inde, — *nextamalxochitl*, de *nextamalli*, tamal cendré ; — *oceloxochitl*, de *ocelotl*, tigre ; Hernandez l'appelle encore *tepolchipauac*, *herba lactificans* ; — *ayacoxochitl*, de *ayacotli*, fascole, fève, et *xochitl* fleur, les deux textes portent *ayocoxochitl*. — *tlacacaloxochitl*, de *tlactli*, torse, corps de l'homme, et *cacaloxochitl*, — *atlacueçonan*, nenuphar ; — *tlapalatlacueçonan*, de *tlapalli*, noir, et *atlacueçonan* ; — *atzatzamulxochitl*, de *atzatzamulli* et *xochitl*.

les temples faire de même pour les autres divinités. On prenait des soins analogues dans toutes les maisons des seigneurs et des principaux personnages, en parant de fleurs les idoles que chacun d'eux possédait et en en parsemant le sol en leur présence. Les gens du peuple suivaient la même pratique dans leurs logis. Cela étant fait, on se mettait à boire et à manger chez les petites gens comme chez les grands et moyens personnages. A midi commençait un *areyto* solennel dans la cour du temple de *Uitzilopochtli*. Les vaillants hommes de guerre, connus par les noms d'*otomin* et de *quaquachictin*, guidaient la danse, et après eux en venaient d'autres nommés *tequiuaque*[1], ensuite les *telpochiaque*[2], plus loin encore les *tiachcauan*[3] et enfin les adolescents qu'on appelait *telpopochtin*. Des femmes prenaient part à la danse; c'étaient des filles publiques. On avançait en se tenant par la main, tantôt un homme entre deux femmes, tantôt une femme entre deux hommes, ainsi que cela se fait parmi le peuple dans les bals de la Vieille-Castille, et l'on dansait en rond en chantant. Ceux qui jouaient des instruments et ceux qui guidaient les chanteurs se tenaient ensemble près d'un autel rond appelé *momoztli*. Dans cette danse, ni les pieds, ni les mains, ni les têtes, ne se livraient à aucun mouvement particulier; on ne faisait pas de tour sur soi-même; le pas était simple et lent, suivant la mesure des chants et des instruments. Personne n'osait ni faire du bruit, ni traverser l'espace dans lequel on dansait. Tous les danseurs portaient la plus grande attention à ne pas interrompre l'accord avec les grands guerriers qui se tenaient à la tête. Ceux-ci passaient le bras sur la taille des femmes en les tenant comme embrassées; mais les autres, de rangs moins élevés, n'avaient pas la liberté de le faire. L'*areyto* finissait au coucher du soleil et chacun s'en allait chez soi. Tout le monde se livrait à cette même cérémonie dans les maisons, en présence des dieux. Il se produisait un grand bruit dans la ville, à cause des chants et de la musique qu'on faisait dans chaque famille. Les vieillards, hommes et femmes, buvaient et s'enivraient. Les uns se disputaient à grands cris entre eux; d'autres se vantaient des hauts faits de leur jeunesse.

Ici finit le récit de la fête qu'on appelait *tlaxochimaco*[4].

1. Pluriel de *tequiua*, qui prend soin ou a charge; de *tequitl*, office, tâche.
2. Qui mènent les jeunes gens (*telpochtli*).
3. Pluriel de *tiachcauh*, vaillant, intrépide, supérieur, aîné, par opposition sans doute à *telpochtli*, jeune, pluriel *telpopochtin*.
4. Clavigero dit que cette fête se terminait aussi par le sacrifice de quelques prisonniers.

CHAPITRE XXIX

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUI SE FAISAIENT DANS LES CALENDES DU DIXIÈME MOIS APPELÉ *xocohuetzi*.

Le dixième mois était appelé *xocohuetzi*. Lorsque la fête de *tlaxochimaco* était passée, on allait au bois couper un arbre, long de vingt-cinq brasses. On prenait soin d'en extraire les branches et les nœuds, en ne laissant que la pousse annuelle formant bouquet à l'extrémité supérieure. On coupait ensuite d'autres troncs d'arbres, que l'on creusait dans le sens de la longueur, et on en couvrait le tronc du premier en les attachant avec des cordes, ce qui faisait qu'en le traînant il ne portait pas lui-même sur le sol, couvert qu'il était par d'autres bois qui empêchaient que son écorce fût endommagée. Quand il arrivait près de la ville, les grandes dames en sortaient pour aller à sa rencontre, apportant des écuelles pleines de cacao pour les porteurs et des fleurs dont les conducteurs recevaient l'hommage. Lorsque l'on était arrivé à la cour du temple, les ouvriers de service commençaient à pousser des cris pour convier le peuple à venir mettre debout l'arbre qu'on appelait *xocotl*[1]. Quand ils étaient réunis et qu'on avait fait un grand trou en terre, ils attachaient des câbles au haut du tronc et ils procédaient à son érection au milieu de bruyantes criailleries. Le trou était ensuite comblé avec des pierres et de la terre, afin de soutenir l'arbre bien droit, et c'est ainsi qu'on le laissait pendant vingt jours. La veille de la fête qu'on appelait *xocohuetzi*, on le couchait de nouveau, en procédant avec mesure, pour empêcher qu'il se rompît ou fût endommagé par des fentes. C'est pour y parvenir qu'on l'appuyait, pendant sa descente, avec des madriers attachés de deux en deux, qu'on appelait *quauhtomacatl*[2] ; il arrivait ainsi à terre sans aucune atteinte ; on l'y laissait et l'on s'en allait sans enlever les câbles qui y étaient attachés. C'était ainsi qu'il passait toute cette nuit. Le jour de la fête, au point du jour, tous les charpentiers se réunissaient avec leurs outils ; ils s'occupaient à le rendre droit, ôtant toutes courbures, s'il y en avait. On le polissait avec beaucoup de soin. Ils préparaient ensuite un autre tronc, mince et de cinq brasses de long ; ils le creusaient et le plaçaient au sommet du grand arbre, à partir du point où commençait le bouquet terminal, dont on ramas-

1. Le mot *xocotl* signifie fruit en général ; c'était sans doute un arbre à fruit qui était choisi pour cette cérémonie.

2. De *quauitl*, tronc, et *toma*, détacher, ouvrir. Il est permis de supposer que ces madriers formaient une enfourchure sur laquelle l'arbre reposait.

sait les petites branches pour les loger dans la concavité du nouveau tronc. On attachait le tout avec une corde qu'on prenait soin d'enrouler par des tours continus, depuis l'endroit où commençaient les branches jusqu'au sommet.

Cela étant fait, les satrapes, recouverts de tous leurs ornements, s'occupaient à parer le grand arbre de différents papiers, avec l'aide de ceux qu'on appelait *quaquacuiltin* et de trois individus de taille élevée nommés *tetlepantlazque*[1]. L'un d'eux s'appelait *coyoua*, le second *çacamecatl* et le troisième *ueicamecatl*[2]. Ils procédaient ensemble à la pose des papiers, avec grand soin et grand tumulte. On parait aussi de papiers blancs, sans aucune teinte, une statue ressemblant à un homme et faite avec de lapâte de graines de blettes. On lui posait sur la tête des papiers finement découpés pour simuler des cheveux, et des étoles, également en papier, placées sur chaque épaule et allant des deux côtés sous les aisselles. On mettait sur ses bras des papiers simulant des ailes sur lesquelles étaient peints des éperviers; on lui plaçait aussi un ceinturon de papier. On disposait, en haut, d'autres papiers ayant la forme de *uipilli* qui retombaient sur les deux côtés de la statue, et, à partir des pieds de celle-ci, d'autres papiers se détachaient de l'arbre et pendaient jusqu'à son milieu en voltigeant; ils avaient environ dix brasses de long sur une demi-brasse de largeur. Trois grands *tamalli* faits avec de la graine de blettes et fixés au haut de trois morceaux de bois, étaient placés sur la tête de l'image.

L'arbre étant orné de tout ce que nous venons de dire, on attachait dix cordes solides vers son milieu et on tirait dessus avec un grand vacarme de voix, en s'exhortant mutuellement à faire des efforts à l'unisson. Pendant qu'on le redressait, on prenait soin de le reposer de temps en temps, au moyen de madriers attachés de deux en deux, pour lui servir d'appui. Durant son érection, on criait très fort et on faisait grand bruit avec les pieds sur le sol. De grandes pierres étaient ensuite plantées à sa base et l'on y massait de la terre par dessus, pour que l'arbre se maintînt droit et ne pût se coucher. Après cela, tout le monde s'en allait chez soi, et personne ne restait en cette place.

Bientôt après, arrivaient les possesseurs des prisonniers que l'on devait brûler vifs, et qu'ils amenaient au lieu du sacrifice. Les maîtres des captifs étaient revêtus des ornements de l'*areyto*. Ils avaient tout le corps teint en jaune et le visage maquillé de couleur vermeille. Ils portaient un ornement en forme de papillon, fait de plumes rouges de perroquet. Ils avaient à la main gauche une rondache bordée de

1. « Ceux qui jettent (*tlaça*) les gens (*te*) dans le feu (*tlepan*). »

2. *Coyoua*, qui a des chacals; — *çacamecatl*, corde de sparte: les deux éditions portent *cacancatl*; — *ueicamecatl*, de *ueica*, grand, grande, et *mecatl*, corde.

plumes blanches, avec des franges qui tombaient de sa partie inférieure : sur le champ de cette rondache, qui portait le nom de *chimaltetepontli*[1], se voyaient des dessins représentant des jambes de tigre et d'aigle. Ainsi paré, chacun d'eux se tenait à côté de son captif et tous les deux dansaient à l'unisson. Quant aux prisonniers, ils avaient le corps peint en blanc et leurs ceinturons étaient en papier. Ils avaient aussi des bandes de papier blanc, simulant des étoles et allant des épaules aux aisselles opposées ; ils portaient aussi, en guise de cheveux, du papier finement découpé. Leur tête était recouverte de plumes placées en manière d'emplâtre. Ils portaient à la lèvre inférieure un anneau de plumes; le devant de leur figure était peint de couleur vermeille, et les joues teintes en noir. On faisait durer l'*areyto* jusqu'à la nuit. Quand le soleil était couché, on s'arrêtait et on amenait les captifs aux maisons situées dans chaque quartier, qu'on appelait *calpulli*. Les maîtres les y gardaient. Ils ne dormaient pas et ils tenaient les captifs en veille. Quand la nuit était avancée, tous les vieillards du quartier s'en retournaient chez eux. A minuit, les maîtres des esclaves prenaient chacun le sien et lui coupaient ras un rond de cheveux au haut de la tête, en se tenant devant le feu, au moyen d'un petit couteau appelé « serres d'épervier. » On conservait ces cheveux comme des reliques, en mémoire de la valeur dont on avait fait preuve. On les attachait, avec du fil rouge, à deux ou trois panaches de plumes de héron. Ils étaient conservés en de petits coffres appelés les coffres des cheveux. Cette boîte, apportée par le maître du prisonnier à sa maison, y était suspendue aux poutres, en un endroit bien visible, pour que l'on sût qu'il avait fait des captifs dans la guerre. Cela restait en cette place pendant toute sa vie.

Après cette coupe de cheveux, les maîtres se livraient un instant au sommeil, non sans avoir bien assuré la garde de leurs captifs, pour qu'ils ne pussent point prendre la fuite. Au point du jour, on les mettait tous en rang devant le lieu qu'on appelle *tzompantli*, où se trouvaient les têtes des gens qu'on sacrifiait. Alors un des satrapes venait leur enlever de petites banderolles de papier, qu'ils tenaient à la main pour indiquer qu'ils étaient condamnés à mort. Ils leur enlevaient en même temps les autres papiers dont ils étaient ornés, et leurs mantas, s'ils en étaient couverts. Tout cela était jeté au feu, dans un bassin en pierre appelé *quauhxicalli*[2]. Ils les dépouillaient ainsi successivement de tout ce qu'ils portaient et on le brûlait, dans la pensée que ces malheureux n'avaient plus besoin ni de vêtements, ni d'au-

1. De *chimalli*, rondache, et *tetepontli*, rotule ou tronc d'arbre.
2. De *quauitl*, bois, et *xicalli*, vase. Voy. la note 4 de la page 145.

tres objets, destinés qu'ils étaient à mourir dans quelques instants. Tandis qu'ils étaient nus, dans l'attente de la mort, survenait un satrape couvert de tous ses ornements, tenant dans ses bras la statue du dieu *Paynal*, ornée de tous ses attributs. Aussitôt arrivé, il s'éloignait, pour monter au temple où devaient mourir les captifs. A peine parvenu à l'endroit même du supplice, appelé *Tlacaçouhcan*[1], il revenait sur ses pas, redescendait, passait devant tous les captifs et remontait comme la première fois. Les maîtres des esclaves étaient aussi placés en rang auprès de leur captif. Lorsque le *Paynal* montait pour la seconde fois, chacun d'eux prenait le sien par les cheveux et l'amenait au point nommé *Apetlac*[2], et on les laissait là tous ensemble. Ceux qui devaient les lancer au feu arrivaient alors; ils leur poudraient la figure avec de l'encens qu'ils portaient dans de petites bourses, en le projetant à pleines mains. Ensuite ils s'emparaient d'eux, leur mettaient des entraves aux pieds, leur liaient les mains derrière le dos, les plaçaient sur leurs épaules et les montaient au haut du temple où se trouvait un grand brasier préparé. A peine arrivés, ils les lançaient au milieu du feu. Aussitôt s'élevait une nuée de cendres, et chacun de ces malheureux faisait, en tombant, un grand trou dans le foyer où tout était braise et cendre brûlante. Là, il commençait ses contorsions, ses sanglots; son corps crépitait comme la viande d'un animal qu'on grille; des ampoules s'élevaient de toute part sur sa peau et, tandis qu'il était dans ses horribles angoisses, on se saisissait de lui avec des crochets, et les satrapes appelés *quaquacuiltin* le traînaient sur le sol et allaient le placer sur le billot auquel on donnait le nom de *techcatl*. Là, on lui faisait une grande entaille de mamelle à mamelle, ou un peu plus bas, et on lui arrachait le cœur qui était jeté aussitôt aux pieds de la statue de *Xiuhtecutli*, dieu du feu. C'est ainsi qu'on tuait tous les captifs qui étaient sacrifiés dans cette fête. Quand les sacrifices étaient consommés, tout le monde rentrait chez soi et le satrape rapportait la statue du dieu *Paynal* au lieu qu'elle occupait habituellement. Tous les vieillards qui étaient au service de ce dieu l'accompagnaient. Quand on avait fini de le mettre en place, ils descendaient du temple et ils s'en allaient dîner dans leurs maisons.

Après cette cérémonie, on voyait se réunir les jeunes hommes, les adolescents et les grands garçons, tous ceux enfin qui avaient de longues mèches de cheveux tombant sur la nuque et que l'on appelait

1. « Lieu où l'on ouvre, l'on égorge les gens »; de *tlacatl*, homme, et *çoa*, prét. *çouh*, ouvrir, étendre, déplier, etc., avec *can*, suffixe de noms de lieu.

2. Serait-ce : sur la natte ou nappe d'eau ? de *atl*, eau, et *petlatl*, natte, avec *c*, suffixe de noms de lieu.

cuexpaleque[1]; toute espèce de gens, du reste, accouraient en foule et affluaient ensemble vers la cour de *Xiuhtecutli*, en l'honneur duquel se faisait la fête. A midi, on commençait à danser et à chanter, et es femmes se mêlaient aux hommes dans un ordre convenu. La cour regorgeait de monde et l'on y était tellement serré, qu'on ne pouvait plus trouver une issue. Quand ils étaient fatigués de chants et de danses, une grande clameur se faisait tout à coup entendre et tous, à l'envi, s'empressaient de sortir de la cour pour se rendre à l'endroit où l'on avait érigé le grand mât. Les routes étaient pleines de gens qui marchaient les uns sur les autres. Les préposés aux jeunes hommes se tenaient autour du mât, pour empêcher que personne y montât avant que l'heure fût venue. Ils en défendaient l'accès à grands coups de trique; mais les gamins qui s'étaient proposé d'y monter s'efforçaient de repousser leurs chefs à force de bourrades et, réussissant enfin à s'emparer des cordes, ils commençaient à monter avec tant d'entrain, que chaque câble en avait un grand nombre à supporter. On aurait dit des grappes de jeunes hommes, tant ils mettaient d'obstination à se servir de chaque corde. Mais bien peu arrivaient au sommet. Celui qui y parvenait le premier s'emparait de la statue de l'idole, faite de pâte de blettes, qui se trouvait en haut du mât. Il lui prenait la rondache, les flèches et les dards dont elle était armée, ainsi que l'instrument nommé *atlatl*[2], avec lequel les dards sont lancés. Il se saisissait aussi des tamales et il en faisait tomber les miettes sur les gens qui étaient en bas. Tout le monde avait les yeux levés, attendant les petits morceaux pour s'en emparer, et quelques-uns se disputaient et se malmenaient pour se les arracher mutuellement. Il y avait grand remue-ménage pour s'emparer de ce qui tombait. Quelques-uns en voulaient surtout au panache qui avait été sur la tête de la statuette et que le jeune homme vainqueur lançait du haut du mât. Bientôt celui-ci descendait chargé des armes dont il s'était emparé. Il était accueilli en bas par de grands applaudissements et conduit par la foule à la plate-forme du temple, appelé *Tlacaçouhcan*, où des vieillards lui faisaient présent de joyaux et de devises, pour la hardiesse dont il avait fait preuve. Cela fait, tout le monde allait tirer sur les cordes et jeter par terre le mât qui se brisait en tombant. La foule s'en allait ensuite, chacun à son domicile, et personne ne restait en ce lieu. On conduisait chez lui celui qui avait gagné le prix en arrivant le premier au haut du mât, après lui avoir

1 Pluriel de *cuexpale*, qui a des mèches de cheveux sur la nuque, du substantif *cuexpalli*, qui désigne ces sortes de mèches.

2 Sorte d'*amentum* ou courroie, engin servant à lancer.

placé sur l'épaule une manta brune qui se rattachait au-dessous de l'aisselle opposée, à la manière des étoles des diacres. Cette manta était ornée sur ses bords d'une frange de *tochomitl* et de belles plumes. Ceux qui obtenaient ce triomphe avaient seuls le droit de porter un vêtement de cette forme. Ils pouvaient le garder dans leur domicile ou le vendre même s'ils en avaient la fantaisie; mais l'acheteur n'était pas autorisé à en faire usage. Le vainqueur du grand mât était conduit par les vieux satrapes, appelés *quaquacuiltin*, qui lui donnaient le bras, tandis qu'un grand nombre de ministres des idoles venaient derrière, en soufflant dans leurs cornets et leurs conques marines. Il avait sur son dos la rondache dont il s'était emparé sur le mât. Quand on l'avait laissé dans son domicile, on s'en revenait au temple dont on était sorti.

Tel est le récit de la fête appelée *xocohuetzi*.

CHAPITRE XXX

DE LA FÊTE ET DES CÉRÉMONIES QUI SE FAISAIENT AUX CALENDES DU ONZIÈME MOIS APPELÉ *ochpaniztli*.

On appelait le onzième mois *ochpaniztli*. Les cinq premiers jours, on ne faisait rien relativement à la fête. Mais après ce délai, c'est-à-dire quinze jours avant la fête, les Indiens commençaient une danse appelée *nematlaxo*[1], qui durait huit jours. Ils se formaient en quatre rangs et dansaient ainsi sans chanter, faisant tous leurs mouvements en silence et portant aux deux mains des fleurs qu'on appelle *cempoalxochitl*, non arrangées en bouquets, mais adhérentes à leurs rameaux. Quelques gamins tracassiers, pendant que tout le monde gardait le silence, accompagnaient par des murmures de la bouche la musique de l'*atabal*, au son duquel on dansait. Leurs pieds et leurs bustes ne marquaient aucune figure; les mains seulement se haussaient et s'abaissaient, à l'unisson de l'instrument, en ayant soin d'observer la mesure de façon que personne ne se mût au revers de son voisin. Ce bal commençait dans l'après-midi et s'achevait au coucher du soleil. Cela durait huit jours, après lesquels les femmes médicastres, jeunes et vieilles, entreprenaient une escarmouche en se partageant en deux groupes égaux. Cela se passait devant la femme qui devait mourir dans cette fête, afin de l'amuser et empêcher qu'elle fût triste et pleurât,

1. Impersonnel signifiant : on lève, tous lèvent les bras; de *matlaça*, jeter, remuer les mains, les bras (*maitl*).

car on regardait comme de fort mauvais augure sa tristesse et ses pleurs. On prétendait y voir le signe qu'un grand nombre de soldats mourraient dans la guerre ou que plusieurs femmes succomberaient à la suite de couches. Dans ce combat simulé cette pauvre femme, (qu'on disait être l'image de la mère des dieux à laquelle on dédiait cette fête), faisait la première attaque contre le groupe opposé. Elle était accompagnée de trois vieilles qui se disaient ses mères, qui ne s'éloignaient jamais d'elle et qui s'appelaient *Aua*, *Tlauitecqui* et *Xoquauhtli*[1]. Le combat consistait à se lancer des boules faites de ces filaments qui poussent sur les arbres, ou bien de feuilles de roseaux, de raquettes de cactus ou de fleurs jaunes appelées *cempoalxochitl*. Elles avaient toutes une ceinture d'où pendaient de petites calebasses pleines de la poudre d'une herbe appelée *yietl*. L'un des groupes courait sur l'autre en l'attaquant, celui-ci courait à son tour sur le premier et, après un certain nombre de retraites et d'attaques faites de la sorte, l'escarmouche finissait, et l'on conduisait au lieu où elle était gardée la femme destinée à mourir.

On nommait cette malheureuse *Toci*, c'est-à-dire notre aïeule, nom qu'on donnait à la mère des dieux, en l'honneur de laquelle elle devait être sacrifiée. Ce simulacre de combat se faisait pendant quatre jours, après lesquels on conduisait cette pauvre femme promener sur la place du marché, en compagnie de toutes les guérisseuses, et l'on disait que c'était pour qu'elle prît congé de cette place, puisqu'elle ne devait jamais y revenir. A son retour du marché, elle était reçue par les satrapes de la déesse *Chicome coatl*, qui l'entouraient, tandis qu'elle répandait de la farine de maïs partout où elle passait, comme pour prendre congé du marché. Les ministres la conduisaient ainsi à l'établissement où elle était attendue, qui était près du temple où elle devait recevoir la mort. Elle y était consolée par les guérisseuses et les accoucheuses qui lui disaient : « Ne vous chagrinez pas, belle amie ; vous passerez cette nuit avec le roi ; réjouissez-vous donc. » On ne lui laissait point comprendre qu'on devait la tuer, parce que sa mort devait être, pour elle, soudaine et inattendue. On la couvrait des ornements de la déesse *Toci* et, à minuit, on la conduisait au temple où elle devait mourir. Pendant le trajet, personne ne parlait ni ne toussait et, quoique tout le peuple fût là, on gardait un profond silence. Quand on était arrivé au lieu où on devait lui donner la mort, un des assistants la prenait sur son dos, on lui tranchait lestement la tête et, toute

1. *Aua*, maîtresse de l'eau (*atl*) ; — *Tlauitecqui*, qui frappe, égrène les choses (du verbe *uitequi*, battre, frapper) ; — *Xoquauhtli*, aux pieds d'aigle, de *xotl* usité en composition : *noxo* mon pied, ma jambe, et *quauhtli*, aigle.

chaude encore, on l'écorchait. Un des satrapes se revêtait de sa peau; on l'appelait *teccizquacuilli*[1]. On choisissait pour cela le satrape le plus haut en taille et le plus renommé pour sa vigueur. Le premier point du corps qu'on écorchait était la cuisse de la victime. Ce morceau de peau était apporté à son fils *Cinteotl*, qui était dans un autre temple et on l'en habillait.

Lorsque ce satrape s'était revêtu de la peau de la victime, il allait se joindre à son fils *Cinteotl;* mais bientôt il se levait, aux chants du temple, et il descendait précipitamment, suivi de quatre personnes qui avaient fait vœu d'être à son service. Ils se plaçaient, deux à sa droite et deux à sa gauche, tandis que quelques-uns des satrapes les suivaient par derrière. Des personnages de rang élevé et des guerriers qui l'attendaient, après s'être présentés devant lui comme pour l'inviter à les poursuivre, commençaient aussitôt à fuir avec la plus grande précipitation. Ils tournaient de temps en temps la tête en frappant sur leurs boucliers, comme pour le provoquer au combat, et ils recommençaient aussitôt leur fuite précipitée. Tous ceux qui voyaient ce spectacle étaient saisis de crainte et tremblaient à la vue de ce jeu qu'on appelait *çacacalli*[2], parce que tous ceux qui simulaient la fuite portaient à la main des balais de chiendent ensanglantés. Celui qui était revêtu de la peau de la femme morte, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, se mettait à la poursuite des fuyards qui s'efforçaient de leur échapper, parce qu'ils en avaient grand'peur. En arrivant au pied du temple de *Uitzilopochtli*, le porteur de la peau de la victime levait les bras en croix devant l'idole de ce dieu et répétait quatre fois cette manœuvre. Après cela, il revenait à l'endroit où se trouvait la statue de *Cinteotl*, fils de la déesse *Toci* dont il était le représentant. Ce *Cinteotl* était un adolescent qui s'était fait un masque avec la peau de la cuisse de la femme sacrifiée. Il se joignait à sa mère[3]. Ses insignes consistaient en ce morceau de peau embrassant la tête, et en un chaperon, tissu de plumes, adhérent à un vêtement qui avait ses manches et son corsage et qui était également tissu de plumes. Le sommet de ce chaperon, s'allongeant en arrière, se terminait par une couronne au milieu de laquelle s'élevait comme une crête de coq. Cette coiffure portait le nom de *itztlacoliuhqui*[4], ce qui veut dire dieu de la gelée. Sa mère et lui s'en allaient ensemble très lentement au temple de *Toci* où la femme avait été sacrifiée. Le représentant de cette déesse, celui-là même qui était revêtu de la peau morte, s'introduisait dans le temple.

1. De *tecciztli*, grand coquillage (locution figurée), et *quacuilli*, qui prend la tête.
2. De *çacatl*, herbe, paille, et *calli*, case, pincette.
3. C'est la peau de la morte qui établit cette parenté entre ceux qui s'en sont revêtus.
4. De *itztic*, froid, et *coliuhqui*, courbé, tordu, resserré.

Tout ce que nous venons de décrire se passait pendant la nuit. Dès que le jour paraissait, celui qui représentait la déesse *Toci* allait se placer à l'un des angles les plus élevés du temple. Les personnages qui étaient en bas et qui attendaient cette apparition, commençaient à monter en toute hâte les degrés du temple, porteurs des objets dont ils venaient lui faire l'offrande. Les uns lui emplumaient les pieds et la tête de plumes d'aigle, ayant choisi pour cela le duvet blanc qui couvre immédiatement la peau ; d'autres lui fardaient la figure avec de la couleur rouge; d'autres encore lui mettaient un peplum court qui portait sur la poitrine un aigle brodé ou tissu dans l'étoffe; d'autres enfin le couvraient de jupons peints. Quelques-uns tranchaient les têtes à des cailles en sa présence, quelques autres lui offraient du copal. Tout cela se faisait précipitamment, et tout le monde s'en allait ensuite, sans qu'il restât personne. On revêtait, en outre, le représentant de la déesse de tous ses ornements les plus riches et on lui mettait une magnifique couronne, appelée *amacalli* [1], surmontée de cinq banderillas dont celle du milieu était plus élevée. Cette couronne s'élargissant vers le haut se terminait en forme carrée. Quatre des banderillas étaient aux angles. La plus grande occupait le milieu. On appelait aussi cette couronne *miotli*.

Aussitôt, les captifs qui devaient mourir étaient placés en rang. Le représentant de la déesse en prenait un, le couchait sur le billot, lui ouvrait la poitrine et lui arrachait le cœur. Il en prenait ensuite un autre, puis encore un de plus, jusqu'à quatre, et, après avoir fait ces sacrifices, il laissait aux satrapes le soin de tuer les autres et il s'en allait avec son fils au temple où il restait d'habitude, qu'on appelait *Cinteotl itztlacoliuhqui*, précédé de ses dévots appelés *icuexoan*, qu'il suivait à quelque distance. Ceux-ci étaient ornés de leurs papiers, ayant un ceinturon de papier tordu et portant à la partie supérieure du dos un papier froncé et rond en forme de rondache. Ils avaient encore sur le dos un ornement en plumes et coton, duquel pendaient des filaments non tordus. Les guérisseuses et les femmes qui vendent de la chaux au marché chantaient et formaient escorte des deux côtés à la déesse te ę son fils. Les satrapes qui s'appelaient *quaquacuiltin* guidaient le chant des femmes en chantant aussi et en jouant du *teponaztli* qui a une langue supportant une écuelle [2]. Quant on arrivait à l'endroit du temple de *Cinteotl*, où l'on attendait les têtes des victimes, celui qui était revêtu de la peau de la morte et qui était le representant de la déesse *Toci* donnait un coup de pied à un atabal qui se trouvait en cet

1. De *amatl*, papier, et *calli*, maison, case.
2. Ou *tecomatl*, vase de terre, tasse profonde, en espagnol tecomate.

endroit. Un grand nombre de vieux soldats étaient là attendant l'arrivée du fils de la déesse, jeune homme fort et robuste. Ils le plaçaient au milieu d'eux et ils se mettaient à courir à pas précipités; car ils devaient apporter à un cerro nommé *Popotltemi*, qui se trouvait aux frontières de leurs ennemis, la peau de la cuisse de la victime dont *Cinteotl* avait la tête coiffée et la figure couverte comme d'un masque. Un grand nombre de soldats et d'hommes de guerre les suivaient dans leur course précipitée. Quand ils arrivaient à l'endroit où l'on devait laisser la peau de la morte, qu'on appelait *mixayacatl*[2], bien souvent l'ennemi venait à leur rencontre. On se battait et il y avait des morts. On déposait la peau de la cuisse dans un donjon qui s'élevait sur la ligne frontière et l'on revenait sur ses pas, tandis que l'ennemi reprenait aussi son chemin de retour.

Lorsque tous ces jeux et toutes ces cérémonies étaient finis, on conduisait le représentant de la déesse *Toci* à l'édifice appelé *Atempan*[1]. Le roi s'y asseyait sur son trône, ayant sous lui une peau d'aigle avec toutes ses plumes, et une peau de tigre pour dossier. Là se trouvaient rangés tous les hommes de guerre, les capitaines et valeureuses gens en tête, les vieux soldats au centre, et les jeunes recrues derrière tous les autres. Ils défilaient dans cet ordre devant le roi, comme s'il avait été question d'une revue, en témoignant du plus grand respect. Le roi avait près de lui un grand amas de rondaches, d'épées, d'attributs guerriers en plumes, de mantas et de ceintures. Pendant le défilé il faisait donner à chacun de ces armes et de ces attributs : ce qu'il y avait de mieux et de plus riche, des mantas et des ceintures, aux principaux personnages. En recevant leurs parts ils s'empressaient de se mettre à l'écart pour s'en parer. Il donnait à ceux du centre ce qui avait le moins de valeur, et les restes étaient pour ceux qui occupaient les derniers rangs. Après que tous s'étaient couverts des armes qu'ils venaient de recevoir, ils passaient encore devant le roi, dans leur nouvel accoutrement, en faisant des démonstrations respectueuses au moment du passage.

Quand cela était fini, tous ces gens-là s'en allaient à la cour de la déesse *Toci*, où l'on célébrait un *areyto*. Il était bien entendu du reste que tous ceux qui venaient de recevoir des armes devaient mourir avec elles en combattant. Ce bal se faisait sans chanter et sans les mouvements ordinaires de danse. On marchait seulement, en levant et en abaissant les bras au son du tambour, en portant des fleurs à

1. C'est-à-dire face, enveloppe (*xayacatl*), de la morte (*micqui*). Les deux éditions portent *mexayacatl*.

2. « Sur le bord de l'eau ; » de *atentli*, rive, uni à la postposition *pan*.

la main. Tous les danseurs avaient l'air de fleurs vivantes et faisaient l'admiration des spectateurs. Les femmes qui y assistaient versaient des pleurs en disant : « Nos fils, que voilà si brillamment parés, « seront à l'avenir obligés à marcher, si l'on proclame la guerre. Pensez-vous qu'ils en reviennent? Peut-être ne les reverrons-nous « jamais plus. » Et c'est ainsi qu'elles s'alarmaient les unes les autres et vivaient dans l'angoisse à propos de leurs enfants. Le représentant de la déesse *Toci*, ses dévots et les guérisseuses dansaient à part, derrière ceux qui faisaient l'*areyto*, dans lequel on chantait sur un ton très aigu, et qui commençait au milieu du jour. On faisait, le lendemain, le même divertissement auquel tout le monde assistait, car beaucoup de gens n'étaient pas allés à celui de la veille. A propos de la revue que l'on faisait ce jour-là, tous les grands personnages et les nobles se vêtaient richement et le roi se mettait à leur tête, couvert d'ornements précieux. L'or était sur eux si abondant qu'il éblouissait dans la cour sous les rayons du soleil.

Sur le tard, lorsque l'*areyto* était fini, les satrapes de la déesse *Chicome coatl* sortaient revêtus des peaux des captifs qu'ils avaient tués la veille; on les appelait *tototectin*. Ils montaient au haut d'un petit temple nommé le plateau de *Uitzilopochtli*, et de là ils lançaient du maïs de toutes couleurs, blanc, jaune, rouge et brun, et des graines de calebasse sur les gens qui étaient en bas. Tous se pressaient pour s'en saisir et, à ce propos, on voyait se malmener à coups de poing les jeunes filles qui étaient au service de la déesse *Chicome coatl* et qu'on appelait *ciuatlamacazque*. Chacune d'elles portait sur son dos sept épis de maïs rayés d'*ulli* fondu, enveloppés de papier blanc et enfermés dans une belle manta. Elles portaient aux jambes et aux bras des plumes appliquées au moyen d'une matière adhésive, et elles étaient fardées avec de la marcassite. Elles chantaient avec les satrapes de la déesse *Chicome coatl*, qui guidaient le chant. Après cela les satrapes s'en retournaient à leur sacristie. Bientôt, un d'eux descendait du haut du temple de *Uitzilopochtli*, portant à la main un panier en bois plein de craie blanche moulue et de plumes blanches ressemblant à du coton. Il le déposait en bas en un endroit appelé *Coaxalpan*[1], espace situé vers le bas de l'escalier, auquel on arrivait par cinq ou six marches à partir de la cour. Aussitôt qu'on le voyait déposer là son panier, un grand nombre de soldats qui attendaient ce moment prenaient aussitôt la course, à qui arriverait le premier, pour prendre ce qu'il contenait. C'est là qu'on voyait quels étaient les meilleurs coureurs et les plus alertes. Ils tombaient sur le panier

1. De *coatl*, serpent, et *xalli*, sable, avec la postposition *pan*.

et ils prenaient à mains pleines tout ce qu'il y avait de craie et de plumes. Quand ils avaient tout pris, ils s'en retournaient au point de départ en courant. Celui qui était revêtu de la peau de la femme morte et qui était le représentant de la déesse *Toci* assistait à ce pillage de plumes et de craie. Quand les pillards en avaient fini, il se mettait à courir après eux comme pour les poursuivre, tandis que tout le monde l'accompagnait avec des cris, et lorsqu'il passait comme en fuyant à travers les assistants, ceux-ci lui crachaient dessus et lui lançaient tout ce qu'ils avaient à la main. Le roi lui-même se mêlait à cette débâcle un petit instant et il entrait dans son palais en courant. Tout le monde en faisait autant et, de cette manière, tous abandonnaient le représentant de la déesse *Toci*, à l'exception de quelques-uns qui se réunissaient à des satrapes pour le conduire à l'endroit appelé *Tocititlan*[1], où il devait se dépouiller de la peau et la laisser pendue à un donjon qui s'y trouvait. On la tendait très bien, les bras ouverts et la tête relevée, bien en vue du chemin. C'est ainsi que s'achevaient la fête et les cérémonies d'*ochpaniztli*. Tel est le récit de cette fête.

CHAPITRE XXXI

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUE L'ON FAISAIT AUX CALENDES DU DOUZIÈME MOIS APPELÉ *TEOTLECO*.

On appelait le douzième mois *teotleco*[2], ce qui veut dire : le retour des dieux. Au quinzième jour du mois, on ornait les autels, nommés *momoztli*, avec des roseaux attachés de trois en trois. Le soin en était laissé aux jeunes hommes qui étaient élevés dans les maisons appelées *telpochcalli*, mais ils ne devaient ces honneurs qu'aux temples des dieux[3]. Cependant, ils ornaient également les statues des idoles particulières dans les maisons du peuple. On leur distribuait même pour cela du maïs dont on donnait un panier plein ou quatre épis dans chaque maison. La part était de deux ou trois épis seulement chez les plus pauvres. On appelait ce don *cacalotl*[4] (comme qui dirait cadeau du jour

1. « Auprès de notre aïeule » ; de *Toci*, notre aïeule, joint au suffixe *tlan*.
2. *Teotleco*, que l'on devrait écrire en deux mots *teotl eco*, était la parole consacrée par laquelle un ministre désigné annonçait la venue du dieu *Tezcatlipoca* qui se présentait le premier comme étant le plus jeune, *telpochtli*. *Eco*, arriver, était usité dans les terres chaudes (*Compendio del arte* du P. Ignacio de Paredes).
3. L'édition de Bustamante porte : *casas de las Diosas* ; mais l'édition de Kingsborough dit plus justement à mon avis : *casas de los Dioses*.
4. On appelle ainsi une sorte de pincette en bois servant à manger les grains de maïs torréfiés.

de l'an). On le faisait pour qu'ils pussent le manger torréfié, avec cette particularité que seulement les meilleurs travailleurs et les plus diligents avaient le droit d'en faire usage. Lorsque pendant trois jours on avait ainsi orné de rameaux les idoles, arrivait le dieu appelé *Telpochtli* et *Tlamatzincatl*. Il était le premier de retour, parce qu'en sa qualité de plus jeune il allait plus vite et faisait plus de chemin. Aussi les offrandes qui lui étaient destinées se faisaient-elles le troisième jour ; elles consistaient en graine de blette torréfiée et moulue, mêlée avec de l'eau et quelquefois avec du miel. On faisait avec cette pâte quatre boules que l'on mettait sur une assiette. Cette offrande, qui était la part de chacun, était apportée au temple et présentée devant l'idole du dieu. A la nuit, on commençait à boire du pulque. Les vieillards, hommes et femmes, disaient qu'ils célébraient ainsi le lavement des pieds du dieu *Telpochtli* qui venait d'arriver de voyage.

Le quatrième jour, on enlevait les rameaux des autels, et le cinquième jour, c'est-à-dire le dernier du mois, c'était la fête de *teotleco*, ou du retour des dieux. A minuit, on faisait avec un peu de farine de maïs un petit monticule bien serré, en forme de fromage, sur un *petate*. Cela avait pour objet de savoir quand arriveraient les dieux, parce que tout-à-coup apparaissait sur la farine la trace d'un petit pied, en signe de leur retour. Un satrape appelé *Teoua*[1] veillait en attendant cette preuve de l'arrivée des dieux. Il allait et venait plusieurs fois par heure voir le petit monticule et, quand il y voyait le pas signalé, il s'écriait : « Sa Majesté est arrivée ! » Les autres satrapes et les ministres des idoles entendant cette voix se levaient prestement et se mettaient à donner de leurs cornets et de leurs conques marines, dans tous les temples, dans tous les quartiers et dans tous les lieux habités. C'est ainsi que tout le monde apprenait le retour des dieux et l'on se rendait de toutes parts aux temples pour présenter les offrandes aux nouveaux venus. C'étaient ces mêmes tamales de graine de blette fabriqués la veille. Quand on avait tout offert, on rentrait chez soi, personne ne restait au temple, et, à minuit, on buvait le pulque. Les vieillards, comme nous avons dit, prétendaient laver ainsi les pieds des dieux. Le lendemain arrivaient le dieu des marchands appelé *Yacapitzauac* ou *Yacatecutli* et un autre du nom de *Ixcoçauhqui* ou *Xiuhtecutli*, qui était le dieu du feu, pour lequel les trafiquants ont une grande dévotion. Ces deux-là arrivaient les derniers, à un jour de distance des précédents.

Quand tout cela était fini, on brûlait vifs plusieurs esclaves sur un grand autel appelé *tecalco*[2] qui avait des marches sur ses quatre faces.

1. Ou *teohua*, maître du dieu (*teotl*).
2. Plus loin ce mot désigne le temple lui-même dans lequel avait lieu la cérémonie

Sur l'autel dansait un jeune homme porteur d'une chevelure très-longue surmontée d'une couronne, et avec des ornements en plumes riches. Il avait la figure teinte en noir et rayée de blanc. Une raie allait de l'oreille au haut du front et une autre partait de l'angle interne de l'œil, et, faisant un demi-cercle, venait se terminer au haut des pommettes. Il avait sur son dos une hotte ornée de plumes, appelée *uacalli*, dans laquelle il portait un lapin desséché. Il avait mission de siffler en mettant un doigt dans sa bouche, selon la coutume, chaque fois qu'on lançait un captif dans le feu. Un autre jeune homme se déguisait en chauve-souris avec ses ailes et tout le reste. Il portait aux mains des grelots gros comme des têtes de pavots, ce qui lui servait à faire du bruit. Quand on avait jeté quelques esclaves dans le feu, les satrapes formaient une procession, munis d'étoles de papier qui allaient des deux épaules au-dessous des deux aisselles. Ils montaient à l'endroit où était le foyer en se tenant par la main, en faisaient le tour à pas lents et prenaient ensuite la course pour descendre. Après cela, ils se lâchaient les uns les autres en dégageant leurs mains comme par violence et quelques-uns tombaient dans cet effort, soit de côté, soit sur la face. On appelait ce jeu *mamatlauicoa*[1]. Le lendemain, on se réunissait dans les rues, par tous les quartiers, et on dansait en se tenant fortement par les mains. On se couvrait les bras et le tronc avec des plumes de différentes couleurs collées à la peau avec de la résine. Cela se pratiquait ainsi à tout âge, même pour les enfants au berceau, mais seulement pour les garçons. Ce genre de danse commençait à midi, au milieu de chants divers, et durait jusqu'à la fin du jour ; ceux qui en avaient le désir pouvaient continuer jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ces deux derniers jours appartenaient au mois suivant.

Tel est le récit de la fête appelée *teotleco*.

CHAPITRE XXXII

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUI SE FAISAIENT AUX CALENDES DU TREIZIÈME MOIS APPELÉ *tepeilhuitl*.

Le treizième mois s'appelait *tepeilhuitl*. A propos de la fête qu'on y faisait, on couvrait avec une pâte de blettes des bâtons auxquels

l'autel sur lequel s'accomplissait le sacrifice portait sans doute le même nom *teccalco*, qui paraît surtout désigner le tribunal civil (Voy. livre VIII, chap. xv et xxv). Il vaudrait peut-être mieux lire ici : *tlecalco*, la maison (*calli*) du feu (*tletl*), avec la posposition *co*, sur.

1. Impersonnel signifiant : on lève (*uica*) les mains (*maitl*).

on avait donné une forme de serpent. On figurait aussi, en pâte de blettes, des montagnes reposant sur des morceaux de bois appelés *ecatontin*, qui avaient la forme de fillettes. On étendait, par devant, de petites masses de blettes rondelettes et allongées, comme formant bordure, qu'on appelait *yomio*[1]. Ces images étaient élevées en l'honneur des hautes montagnes au sommet desquelles se forment les nuages, et en mémoire de ceux qui étaient morts noyés ou frappés de la foudre, ainsi que des personnes dont les corps avaient été enterrés au lieu d'être brûlés. Ces simulacres de montagne reposaient sur des rouleaux de foin attachés avec des cordes de chiendent et repliés sur eux-mêmes en spirales, qu'on gardait d'une année à l'autre. La veille de la fête, on apportait ces rouleaux à la rivière ou à la fontaine pour les y laver et, pendant le trajet, on les accompagnait au son des conques marines ou des sifflets aigus sortis d'instruments en terre cuite. Ces lavages se pratiquaient au moyen de feuillages de cannes vertes dans des oratoires situés au bord de l'eau, en des points appelés *ayauhcalli*. Quelques personnes se livraient à cette pratique dans de l'eau qui coulait près de leurs maisons. Cette opération étant terminée, on apportait les rouleaux aux maisons, avec la même musique, et l'on s'occupait à bâtir sur eux les images des montagnes, ainsi que c'est dit plus haut. Cela se faisait quelquefois de nuit, avant le lever du jour. La tête qui terminait cet emblème était à deux faces, représentant, d'une part, la figure humaine et, d'autre part, un serpent. Celle-là était couverte d'*ulli* fondu et portait sur les deux joues des petites tortillas faites de pâte de blettes jaunes, avec du papier appelé *teteuitl* mis par-dessus. Une couronne, surmontée de panaches, s'élevait sur cette tête. On dressait également les emblèmes des morts sur ces rouleaux de foin. Les uns et les autres étaient apportés, au point du jour, à leurs oratoires et placés sur des lits faits avec des joncs ou des souchets. Aussitôt qu'ils y étaient déposés, on leur faisait l'offrande des choses à manger : tamales, mazamorra, friture faite avec de la poule ou du chien, et ensuite, on les encensait avec de l'encens mis dans une main en terre cuite, formant cuiller, toute pleine de braise. On appelait cette cérémonie *calonoac*[2]. Les gens riches chantaient et buvaient du pulque en l'honneur de ces dieux, et en mémoire de leurs défunts. Les pauvres se limitaient à l'offrande des choses à manger que nous venons de dire.

On tuait quelques femmes dans cette fête en l'honneur des dieux

1. C'est-à-dire son os, de *omitl*, en composition *omio* (pour *no-omio*), mon os, un os de ma personne, etc.

2. Impersonnel signifiant : on reste dans les maisons ; de *calli*, maison, et *onoc*, demeurer. Voy. la note 3 de la page 95.

des montagnes. L'une d'elles s'appelait *Tepexoch* et les autres successivement *Matlalcue*, *Xochitecatl* et *Mayauel*[1]. Cette dernière était l'idole des magueys. En tête de ces femmes, il y avait un homme auquel on donnait le nom de *Milnauatl*. Il était la représentation vivante des serpents. Tous portaient des couronnes de papier tacheté d'*ulli* fondu. *Milnauatl*, le représentant des couleuvres, était orné de la même façon. Ces femmes et cet homme étaient conduits comme en procession dans des litières portées sur les épaules. Cette promenade était appelée, pour ce motif, la promenade des litières. Tout le monde chantait pour accompagner le chant des porteurs. Ces femmes étaient très bien arrangées, avec leurs jupons et leurs peplums ornés de broderies, et leurs figures fardées. Lorsque l'heure du sacrifice était venue, on mettait sur des litières les femmes et l'homme qui devaient mourir et on les montait au sommet du temple. Aussitôt qu'ils y étaient arrivés, on les faisait sortir des litières, on les couchait l'un après l'autre sur le billot de pierre, on leur ouvrait la poitrine avec l'instrument d'obsidienne et on leur arrachait les cœurs qui étaient offerts au dieu *Tlaloc*. Les corps étaient ensuite descendus à la traîne par les marches du temple, lentement, toujours tenus à la main. Quand ils étaient parvenus en bas, on les portait à l'endroit destiné à recevoir les têtes. Là, on les leur coupait et on les fixait à des perches dont la pointe s'enfonçait dans les tempes. Les corps étaient apportés aux quartiers dont ils provenaient et, le jour suivant, qui était appelé *texinilo*[2], on les mettait en morceaux et on les mangeait. Les images des montagnes étaient en même temps mises en pièces dans toutes les maisons où l'on en avait fabriqué. Les fragments, d'abord placés sur les terrasses[3], pour s'y sécher au soleil, étaient ensuite mangés journellement. On couvrait les rondelles de foin, qui en avaient formé la base, avec les papiers dont ces images des montagnes avaient été ornées, et chaque propriétaire les pendait aux poutres de l'oratoire de sa maison. Ils y restaient une année entière, jusqu'à l'époque d'une autre fête et, alors, on les apportait aux oratoires appelés *ayauhcalli*. On y laissait le papier, tandis que les rouleaux étaient de nouveau rapportés au domicile, pour en faire offrande aux idoles.

C'est ici que finit le récit du mois et de la fête appelés *tepeilhuitl*.

1. Ou *Matlalicue*. Bustamante porte *Matlalhuac*, et Kingsborough, *Matlalquae*.
2. Impersonnel du verbe *xinia*, mettre en pièces.
3. En mexicain *tlapantli*, et, avec la postposition *co*, *tlapanco*, sur les terrasses.

CHAPITRE XXXIII

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUI SE FAISAIENT AUX CALENDES DU QUATORZIÈME MOIS APPELÉ *quecholli*.

On appelait le quatorzième mois *quecholli*. Le mois précédent étant terminé, on passait cinq jours sans faire aucune fête ni cérémonie dans les temples Tout ce qui était relatif au service des dieux était en calme plat. Le sixième jour, ceux qui étaient chargés de l'administration des quartiers se réunissaient et donnaient l'ordre d'aller chercher des roseaux pour faire des flèches. Chaque soldat en apportait sa charge, et les deux peuples de *Tlatelolco* et de Mexico réunis, faisant placer toute la provision dans la cour du temple de *Uitzilopochtli* et devant l'image de ce dieu, commençaient à lui en faire hommage et on la répartissait ensuite entre les habitants. Chacun emportait dans sa maison les flèches qui lui avaient été assignées. Le lendemain, tous ceux qui en avaient reçu revenaient à la cour de *Uitzilopochtli*, pour les redresser à la chaleur d'un foyer. Toute cette journée était employée à ce travail, et l'on rentrait ensuite chez soi. On revenait encore le jour suivant, avec la provision de flèches, à la cour de *Uitzilopochtli*. Tout le monde, petits et grands, s'y rendaient; les enfants mêmes étaient portés au haut du temple de *Uitzilopochtli*. Là, on soufflait dans les trompes et les conques marines, et l'on était obligé de se faire des incisions aux oreilles, pour se saigner et se frotter, avec ce sang, les tempes et la figure. Cette pratique était appelée *momaçaiço*[1], parce que cela se faisait à l'intention des cerfs qu'on devait aller prendre à la chasse. Quand on se trouvait réuni dans le temple de *Uitzilopochtli*, les Mexicains se plaçaient d'un côté, les Tlatelulcains de l'autre, et l'on commençait à fabriquer les flèches. Ce jour-là était appelé *tlacatl in tlacochtli*[2]. Tout le monde y faisait pénitence, en se saignant des oreilles, et si quelqu'un se refusait à le faire, ceux qui étaient chargés de la surveillance, et que l'on nommait *tepan mani*[3], lui enlevaient sa manta et ils ne la lui rendaient jamais. Pendant les jours destinés à fabriquer ces flèches, personne ne buvait du pulque ni ne passait la nuit avec une femme. Toutes les flèches se faisaient sur la même mesure. Les pointes même, faites en chêne, étaient toutes semblables. Lorsque les bois en étaient

1. De *maçatl*, cerf, et *iço*, saigner, percer, sacrifier.
2. C'est-à-dire « jour des flèches. »
3. « Qui régissent, dirigent les autres. »

préparés, on les donnait à ceux qui avaient la charge d'y fixer les pennes, opération qu'ils pratiquaient parfaitement avec des fils de *nequen* très bien tordus. Pour que les tiges ne se fendissent pas, on prenait soin de mettre de la colle d'amidon dans les trous et l'on y fixait ensuite les pointes. Quand celles-ci étaient en place, on frottait les joints avec de la résine, et la même matière était également mise sur le bout qui devait porter sur la corde de l'arc. Tout ce travail étant terminé, on partageait les flèches en faisceaux de vingt, on formait une procession et on venait les placer en offrande devant l'idole de *Uitzilopochtli.* On y laissait toute la provision et l'on s'en retournait chez soi.

On appelait le quatrième jour *calpan nemitilo* [1], ce qui veut dire : *jour où l'on faisait des flèches appartenant à des particuliers*, pour s'exercer au tir. A cet effet, on prenait pour but une feuille de maguey et on tirait dessus. Alors étaient mis en évidence les plus adroits à ce jeu. Dans la cinquième journée, on préparait, en l'honneur des défunts, de petites flèches, longues d'un *geme* [2] ou d'un empan, dont le bout et la pointe étaient enduits de résine. La pointe se faisait en bois. On mettait sur les tombes quatre de ces flèches attachées à quatre petites torches avec un fil léger de coton. On y plaçait aussi deux tamales non salés. Cela y restait ainsi déposé tout le jour, et, la nuit étant venue, on allumait les torches qui brûlaient avec les petites flèches. Le charbon et la cendre qui en provenaient étaient enterrés sur la sépulture du défunt, dans le but d'honorer ceux qui étaient morts à la guerre.

On avait l'habitude de choisir une tige de maïs à neuf nœuds. On plaçait, en forme de petits drapeaux, un papier à son bout supérieur et un autre plus long qui tombait en banderolle jusqu'au pied de la tige. A côté, on déposait la rondache du défunt avec une flèche et l'on attachait à la tige de maïs sa manta et sa ceinture. Sur chaque face du petit drapeau on figurait en fil rouge comme une image de la croix de Saint-André. La banderolle de papier était brodée en fils blanc et rouge tordus ensemble, et du bout du fil blanc pendait un oiseau-mouche [3] mort. On formait aussi des faisceaux de plumes blanches de héron ou *aztatl* accolés de deux en deux avec des fils qu'on réunissait ensuite en un seul pour l'attacher à la tige de maïs après l'avoir recouvert de plumes de poule adhérentes au moyen de résine. Le tout était ensuite porté et brûlé dans un mortier en pierre appelé *quauhxicalco* [4].

1. « Dans les maisons se fabriquent des flèches » ; de *mitia*, faire des dards (*mitl*).
2. C'est un terme espagnol dont on se sert pour désigner une mesure de longueur qui se marque par la distance du bout du pouce au bout de l'index écartés le plus possible.
3. En mexicain *uitzitzilin*.
4. De *quauitl*, bois, et *xicalli*, vase, avec le suffixe *co*, dans. Ce mortier avait une case ou cage en bois de pin. Voy. ci-après, p. 159.

Le sixième jour était appelé *çacapanquixoa*[1], parce qu'on avait l'habitude d'étendre dans la cour du temple du dieu *Mixcoatl* une grande quantité de foin apporté des montagnes, sur lequel s'asseyaient les vieilles femmes qui servaient dans le temple et qui s'appelaient *ciuatlamacazque*. On tendait une natte devant elles. Alors arrivaient toutes les femmes qui avaient des enfants, fils ou filles. Chacune apportait cinq tamales sucrés qu'on posait sur les nattes en présence des vieilles qui prenaient les enfants, les faisaient sauter dans leurs bras et les réjouissaient ensuite en leur montrant les tamales qu'elles gardaient pour elles. Ceci commençait le matin et finissait à l'heure du dîner, chacun s'en allant chez soi.

Le onzième jour de ce mois, on allait faire une partie de chasse sur la sierra au-delà de *Atlacuioayan*. C'était là une fête à part, de sorte qu'il y en avait en réalité deux dans ce mois : celle que nous venons de décrire et celle qui commence actuellement. Ce versant de montagne sur lequel se faisait cette partie s'appelait *Çacatepec*, ou bien *Ixillan tonan*[2]. Quand on y arrivait, on commençait par y passer la nuit en repos dans des cabanes en chaume et l'on entretenait des feux pour dormir. C'était le dixième jour du mois que l'on employait ainsi à organiser la fête du dieu des Otomis[3], appelé *Mixcoatl*. Le lendemain matin, ils déjeunaient tous ensemble et ils s'organisaient pour commencer la chasse. Ils ceignaient leurs reins de leurs mantas et ils partaient. Ce n'était pas seulement les Mexicains qui prenaient part à cette fête, mais encore les gens de *Quauhtitlan*, de *Quauhnauac*, de *Coyoacan*[4] et d'autres villages des environs. Ils étaient tous armés d'arcs et de flèches. Après s'être écartés en formant un circuit, ils se rapprochaient peu à peu pour parquer le gibier qui se composait de cerfs, lapins, lièvres et chacals. Lorsque toutes les bêtes se trouvaient réunies, les chasseurs couraient à l'attaque et chacun prenait ce qu'il pouvait. Un bien petit nombre d'animaux réussissait à s'échapper. Lorsqu'on s'était emparé du gibier, on le tuait et chaque chasseur s'en retournait à son village emportant les têtes des bêtes qu'il avait

1. Impersonnel : on va pour la paille ; de *çacatl*, paille, *pan*, sur, pour, et *quiça*, aller.
2. « Notre mère de *Ixillan*. »
3. Cette nation considérable fut longtemps barbare, habitant les cavernes et vivant du produit de la chasse, au nord-ouest de l'Anahuac. Ce fut au XV[e] siècle seulement que ces tribus sauvages reconnurent l'autorité des souverains d'*Acolhuacan*, sans abandonner tout-à-fait leur grossièreté primitive. Elles continuèrent surtout à se distinguer par leur langage dont la rudesse et l'aspiration des sons ont toujours été d'une extrême difficulté pour les autres peuplades. Les Otomis occupèrent plusieurs localités dans l'Anahuac ; mais ils n'y eurent que des industries fort ordinaires et basses. Aujourd'hui encore ils sont à part et ceux qui vivent à Mexico n'ont guère d'autre condition que celle de charbonniers.
4. « Lieu où il y a des chacals » ; de *coyotl* uni à *can*, suffixe de noms de lieu. Ville située au nord de Mexico.

prises. Ceux qui avaient réussi à s'emparer personnellement de quelques quadrupèdes voyaient leur agilité et leur hardiesse récompensées par le don de mantas et de choses à manger.

La battue étant finie, les chasseurs s'en retournaient chez eux et ils pendaient dans leurs domiciles les têtes du gibier qu'ils avaient emportées. Au sixième jour de cette fête, que l'on appelait *çacapanquixoa*, on distribuait les ornements en papier aux esclaves qui devaient être sacrifiés en l'honneur des dieux *Tlamatzincatl* et *Izquitecatl*. C'étaient les marchands de pulque, et particulièrement les fournisseurs de *Moteuhçoma*, qui faisaient l'acquisition de ces esclaves pour les immoler aux dieux susdits. Deux autres esclaves que l'on tuait en l'honneur du dieu *Mixcoatl* et de sa femme *Coatlicue*, étaient achetés par les *calpixque*. Outre les autres hommes que l'on sacrifiait à *Tlamatzincatl*, on tuait un grand nombre de femmes auxquelles on donnait le nom de *Coatlicue* en les qualifiant d'épouses de *Tlamatzincatl* et d'*Izquitecatl*. Ces malheureuses étaient également ornées de leurs papiers. Le grand jour de la fête étant arrivé, c'est-à-dire le dernier jour du mois, on menait à la promenade tous ceux qui devaient mourir en leur faisant faire le tour du temple, et, dans l'après-midi, on les conduisait à l'endroit même où ils devaient recevoir la mort. Ils faisaient en procession le tour du billot des sacrifices et on les faisait ensuite redescendre pour les conduire au *calpulco* où on les obligeait à veiller toute la nuit. A minuit ou au lever du jour, on leur coupait les cheveux du haut de la tête, devant un foyer allumé, et ces malheureux esclaves jetaient aux flammes leurs pauvres hardes consistant en une *banderilla* de papier, une mante et une ceinture. Quelques-uns y ajoutaient ce qui leur restait encore de roseaux à fumer et les coupes qui leur servaient à boire. Les femmes aussi brûlaient toutes leurs hardes, leurs parures, leurs petits nécessaires, leurs fuseaux et leurs instruments à tisser. Elles sacrifiaient elles-mêmes toutes ces petites misères qui leur appartenaient, dans la croyance que tout cela leur serait rendu dans l'autre monde après leur mort. Voilà ce qu'on faisait dans la veillée. A l'aurore du jour de la fête, on ornait ces malheureux avec les papiers qui devaient les accompagner à la mort et on s'empressait de les conduire au lieu du sacrifice. Deux jeunes gens offraient leurs bras à chacun d'eux pour l'empêcher de tomber en faiblesse, et deux autres jeunes hommes s'employaient ensuite à descendre son cadavre. Dans le trajet, on déployait un drapeau de papier devant chaque victime et pour chacune d'elles se renouvelait le même accompagnement. En montant les marches du temple, on portait quatre captifs devant tous les autres, après les avoir attachés des pieds et des mains dès leur arrivée aux premières

marches au point appelé *Apetlac*. Chacun d'eux était porté par quatre hommes qui le tenaient par les pieds et les bras en lui tournant la face vers le ciel. A peine arrivés, ils étaient mis sur la pierre, leur poitrine ouverte et leur cœur arraché aussitôt. On les montait ainsi attachés pour donner à entendre qu'ils étaient comme des cerfs que l'on portait au sacrifice.

Les autres esclaves marchaient d'eux-mêmes à la mort. Lorsque tous étaient sacrifiés, on tuait celui qui était la représentation ou l'image du dieu *Mixcoatl;* car chacun recevait la mort dans le temple qui lui correspondait. Aussi ceux qui appartenaient à *Tlamatzincatl* étaient-ils sacrifiés au temple de ce dieu. C'est à ce temple qu'ils montaient et c'est sur sa pierre qu'ils recevaient la mort. Les femmes étaient sacrifiées avant les hommes dans un autre temple appelé *Coatlan*. Lorsque ces malheureuses en montaient les marches, les unes chantaient, d'autres poussaient des cris, d'autres encore versaient des pleurs. Quelques hommes les soutenaient de leurs bras pour les empêcher de tomber en faiblesse. Après leur mort, on ne lançait pas leurs corps par les degrés du temple, mais on les aidait à rouler peu à peu. En bas, deux vieilles femmes, appelées *teixamique*[1], se tenaient près du lieu où l'on avait coutume de déposer les têtes. Il y avait à côté d'elles quelques écuelles pleines de tamales et une autre remplie de sauce de *molli*. Les corps des victimes étant descendus, on les apportait devant les vieilles qui mettaient dans la bouche de chacun d'eux quatre petits morceaux de pain trempés dans la sauce et elles leur aspergeaient le visage avec des feuilles de roseaux mouillées dans l'eau claire. Après cela, les têtes étaient coupées par ceux qui avaient mission de le faire et on les fixait à des perches qui étaient passées dans des poutres à la manière des lances dans leur râtelier. Ainsi finissait la fête et chacun s'en allait chez soi.

CHAPITRE XXXIV

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUE L'ON FAISAIT AUX CALENDES DU QUINZIÈME MOIS APPELÉ *panquetzaliztli*.

On appelait le quinzième mois *panquetzaliztli*. Bien longtemps avant d'y arriver, les satrapes et les ministres des idoles, par respect pour

1. « Qui désirent ou mouillent la figure des gens », de *ixtli*, visage ; en composition : *nix* (pour *no-ix*), mon visage, *teix*, le visage, la tête de quelqu'un, et *amiqui*, désirer, avoir soif.

la fête qui y était célébrée, faisaient quatre-vingts jours de pénitence. Ils allaient orner de rameaux tous les oratoires et tous les reposoirs d'idoles des montagnes. Ils commençaient ces cérémonies un jour après la fin du mois d'*ochpaniztli*. Ils allaient le corps nu, toutes les vingt-quatre heures, placer leurs rameaux, à minuit, même en des lieux éloignés, jusqu'à ce qu'on arrivât au présent mois de *panquetzaliztli*. Ils choisissaient pour ces ornements des roseaux verts et des feuilles de maguey. Ils marchaient en sonnant du cor et des conques marines et en soufflant dans leurs sifflets, variant leur musique en passant de l'un à l'autre de ces instruments. Aussitôt que le mois de *quecholli* précédent était fini, tout le monde commençait à danser et à chanter. Le chant en l'honneur de *Uitzilopochtli* s'appelle *tlaxotecuyotl*[1]. On l'entonnait au commencement de la nuit, pour ne cesser qu'au moment où l'on appelait à matines. A cette occasion, les femmes chantaient et dansaient en se mêlant aux hommes. Neuf jours avant qu'on sacrifiât ceux qui devaient mourir, on les baignait dans l'eau d'une fontaine appelée *Uitzilatl*[2], qui se trouve près du village de *Uitzilopochco*[3]. C'étaient les vieillards des quartiers qui allaient la chercher dans des cruchons neufs bouchés avec des feuilles de l'arbre qu'on nomme *aueuetl*[4]. En arrivant à l'endroit où étaient les esclaves qui se tenaient devant le temple de *Uitzilopochtli*, on jetait à chacun d'eux, hommes et femmes, un seau d'eau sur la tête, par-dessus les vêtements qu'ils portaient. On leur enlevait ensuite leur habillement trempé d'eau, on les parait avec les papiers qui devaient les accompagner à la mort et on leur teignait en bleu clair les bras et les jambes. On y faisait ensuite des rayures avec de la brique et on leur peignait le visage en bandes transversales alternativement bleues et jaunes. On leur traversait en même temps le nez avec une petite flèche à laquelle on ajoutait un demi-cercle qui pendait jusqu'en bas. On leur plaçait sur la tête une sorte de coiffure ou couronne faite avec de petits roseaux attachés ensemble, au-dessus de laquelle s'élevait un faisceau de plumes blanches, qui étaient de couleur jaune pour les femmes. Quand ils étaient ainsi parés au pied du temple de *Uitzilopochtli*, on les faisait passer devant le *calpulli* et chaque maître d'esclave emmenait le sien dans sa maison. Lorsqu'ils y arrivaient, on leur enlevait les papiers dont ils étaient couverts pour les enfermer

1. « La gloire est lancée ; » de *tlaxo*, passif de *tlaça*, poser, établir, lancer, etc., et *tecuyotl*, dignité des grands, renommée, illustration.

2. De *uitzitzilin*, oiseau-mouche, et *atl*, eau ; pour rappeler sans doute que cette source était consacrée au dieu *Uitzilopochtli*.

3. De *Uitzilopochtli*, avec *co*, suffixe de noms de lieu.

4. *Cupressus distica*, cyprès chauve, grand arbre qui croît en abondance dans les environs de *Chapultepec* ; c'est le vieillard des eaux ; de *atl*, eau, et *ueue*, vieux.

dans des petits porte-manteaux. C'est alors qu'ils s'unissaient hommes et femmes pour commencer à chanter et à danser.

Cinq jours avant qu'on les livrât à la mort, les maîtres des esclaves commençaient leurs cinq jours de jeûne, qu'observaient également les vieillards des quartiers. On mangeait seulement au milieu du jour et l'on se baignait par pénitence, à minuit, dans des oratoires situés au bord de la rivière et appelés *ayauhcalco*. Les femmes et les maîtresses des esclaves prenaient leurs bains dans l'eau qui passait devant leurs maisons. Les baigneurs emportaient chacun quatre épines de maguey et, comme avant de se baigner, ils s'incisaient les oreilles, ils ensanglantaient les pointes de ces épines, en jetaient une dans l'eau et en plantaient une autre sur la rive, tandis que les deux dernières étaient offertes par eux à l'idole de l'oratoire d'*ayauhcalco*. Les femmes qui se baignaient près de leurs domiciles se contentaient d'ensanglanter une seule pointe de maguey et l'enfonçaient au bord de l'eau. Lorsqu'on avait fait quatre jours de pénitence, on voyait se réunir les esclaves hommes et femmes, leurs maîtres et maîtresses, ceux qui devaient accompagner les victimes au temple, ceux qui devaient les en descendre après leur mort, ceux encore qui seraient chargés de leur laver le visage et ceux enfin qui auraient à marcher devant en portant les petits drapeaux. Tous ensemble se prenaient par les mains et se mettaient à danser, chanter et valser. Ils avaient fait d'avance, avec des souchets, des sortes de guirlandes ou grosses cordes qui leur servaient à se tenir ensemble, au lieu de se prendre par les mains. Les malheureux destinés à la mort se mêlaient aux autres pour danser aussi. Ils sautaient avec grand entrain, couraient, dansaient et galopaient à en perdre haleine, tandis que les vieillards des quartiers chantaient et leur faisaient de la musique et qu'un grand nombre de spectateurs étaient là pour les voir. Ceux qui accomplissaient leur pénitence, s'étant privés de passer la nuit avec leurs femmes pendant ces quelques jours de mortification et ayant fait abandon de toute jouissance par respect pour le jeûne, mettaient fin à minuit à leurs chants et à leurs danses.

Ils s'en allaient tous chez eux, pour commencer la fête, le lendemain, dernier jour du mois, aux premières lueurs de l'aurore. Alors, les esclaves qui devaient mourir se rendaient chez leurs maîtres pour prendre congé d'eux, précédés par un homme qui portait une écuelle pleine d'encre noire, ou d'ocre rouge, ou d'une teinture bleue. Ils chantaient à tue-tête, à s'en briser la poitrine, et, en arrivant aux maisons de leurs patrons, ils trempaient leurs mains dans l'écuelle et venaient ensuite les appliquer aux seuils des portes et sur les piliers, où restait leur empreinte. Ils allaient faire la même opé-

ration dans les maisons de leurs parents. Quelques-uns d'entre eux, qui étaient gens de cœur, avaient la force de manger; mais d'autres, pensant à la mort qu'ils allaient bientôt endurer, ne se sentaient pas le courage d'avaler. Les maîtres des esclaves, au surplus, s'étaient pourvus d'un grand nombre de mantas et de *maxtli* qui devaient être distribués pendant la fête. On les mettait sur les épaules des hommes qui étaient chargés de les porter; ceux qui devaient mourir se paraient de leurs papiers et mettaient leurs petits drapeaux sur les épaules; les femmes chargeaient aussi sur leur dos leurs petits nécessaires de parure; et, cela fait, tout le monde se rangeait en procession devant la porte, tandis que les esclaves entraient un instant dans les cuisines de la maison et marchaient plusieurs fois autour des fourneaux. C'est après cela qu'on entreprenait la marche vers le *calpulco*, les esclaves venant au dernier rang. La danse commençait dans la cour aussitôt qu'on y était arrivé. Les porteurs déposaient là leurs charges et les objets étaient mis chacun à sa place, les mantas toutes ensemble, les *maxtli*, les peplums et les jupons séparément aussi. Alors entraient les invités, et ceux qui faisaient la fête leur distribuaient des *maxtli*, des mantas ou ce qu'ils désiraient. Les femmes entraient en bon ordre par un autre côté et recevaient également des peplums, des jupons ou toute autre chose qui leur faisait envie.

Ces fêtes étaient célébrées seulement par les marchands qui achetaient les esclaves. Après qu'ils avaient distribué les mantas et autres objets aux invités, on conduisait les esclaves au temple autour duquel on les faisait marcher en procession, et ensuite on y montait. Quand on était arrivé au sommet, on faisait en bon ordre le tour de la pierre des sacrifices et l'on descendait immédiatement après. En arrivant en bas, on se rendait au *calpulco* en courant. Quelques-uns cependant ne couraient pas; ils marchaient à pas lents. Dès qu'ils entraient au *calpulco*, on déshabillait les esclaves de leurs papiers et on les faisait asseoir sur des petates. On leur apportait à manger, et du pulque également, pour que ceux qui voudraient pussent manger et boire. Toute la nuit devait se passer en veille; quand minuit arrivait, ils étaient placés en rang devant un foyer et on leur coupait les cheveux du haut de la tête pour les garder comme relique. Cela étant fait, on commençait à manger de la pâte de blettes, qui était préparée d'avance, et personne ne refusait d'en prendre. Ces tamales de forme cylindrique n'étaient pas rompus avec les doigts, mais au moyen d'un fil d'*ixtli*. Quand on avait fini de les manger, on prenait les petates, on les roulait et on les mettait tous ensemble en un point désigné. On agissait de même dans tous les domiciles particuliers. C'était, du reste, la coutume que, dans toutes les maisons de la ville, on

passât cette nuit couché sur le sol nu ou sur quelques mauvaises hardes qu'on y étendait.

Aux approches du jour, avant qu'il fît encore bien clair, on faisait descendre le dieu *Paynal* du haut du temple de *Vitzilopochtli*. Il allait droit au jeu de paume qui se tenait au milieu de la cour appelée *teotlachco*[1]. Là, on tuait quatre captifs, deux en l'honneur du dieu *Amapan*[2] et deux autres pour honorer le dieu *Oappatzan*, dont les statues étaient tout près du *tlachco*. Quand le sacrifice était consommé, on traînait les victimes par le *tlachco* dont le sol se teignait partout du sang qu'elles perdaient. Immédiatement après, le dieu *Paynal*, accompagné de quatre nécromanciens et de beaucoup d'autres gens, prenait en courant le chemin de *Tlatelolco* et de là se dirigeait sans s'arrêter sur *Nonoalco* où se trouve actuellement une église de Saint-Michel. Le satrape de ce temple allait le recevoir avec le représentant du dieu *Quauitlicac*[3], compagnon du dieu *Paynal*. Les deux étaient parés de leurs attributs. Ils se réunissaient pour aller ensemble vers *Tlacuba*, à l'endroit qu'on appelle *Tlaxotlan*. Ils partaient ensuite pour le quartier de *Popotlan* où se trouve l'église de Saint-Étienne; là, devant un temple qui y était érigé, on tuait d'autres captifs, et ils prenaient de nouveau leur course vers *Chapultepec*[4]. Ils passaient devant le cerro de ce nom, traversaient la petite rivière qui coule en cet endroit et qu'on nomme *Izquitlan*[5] et devant le temple qui se trouvait en ce lieu on sacrifiait d'autres captifs qui étaient appelés *izquiteca*[6]. Ils allaient de là droit sur *Coyoacan*, touchaient à un point qui se nomme *Tepetocan*[7], tout près des maisons de cette ville, se dirigeaient ensuite, en droite ligne, vers *Maçatlan*[8] qui est près de l'église de San-Matias *Iztacalco*[9], d'où ils revenaient à un endroit qu'on nomme *Acachinanco*[10], près des maisons d'Alvarado.

Pendant que se faisait cette procession, les esclaves qui devaient mou-

1. Ou *tlachco* divin ; le *tlachtli* est un jeu de balle, et *tlachco* désigne plus particulièrement l'enceinte où ce jeu avait lieu.

2. De *amatl* papier, avec le suffixe *pan*.

3. De *quauitl*, bois, bâton, et *icac*, qui est debout, pris au figuré pour dire : auprès du dieu principal.

4. De *chapolin*, langouste, sauterelle, et *tepetl*, montagne, avec *c*, suffixe de noms de lieu. Ville à l'occident de Mexico.

5. De *izquitl*, torréfié, grillé, uni au suffixe *tlan*.

6. Pluriel de *izquitecatl*. Voy. la note de la page 47.

7. De *tepetontli*, diminutif de *tepetl*, montagne, et *can*, suffixe de noms de lieu.

8. De *maçatl*, cerf, uni au suffixe *tlan*, auprès.

9. « A la maison blanche ou de sel », de *iztatl*, sel, *calli*, maison, avec *co*, suffixe de noms de lieu.

10. « Dans l'enceinte de roseaux », de *acatl*, roseau, *chinamitl*, clôture, et *co*, suffixe de noms de lieu. Localité voisine de Mexico, où Cortes, après la prise de Mexico, eut une entrevue avec *Quauhtemotzin*.

rir se livraient à une escarmouche en se divisant en deux partis. L'un d'eux était pour *Uitznauatl*[1] et l'autre faisait bande à part. Les soldats de *Uitznauatl* secondaient ceux qui avaient embrassé sa cause. Le roi avait l'habitude de donner à ces soldats, pour cette fête, des pourpoints jaunes et des rondaches sur lesquelles se trouvaient peintes des lattes d'osier blanches et noires entrelacées. Ils avaient, en place d'épées, des gourdins de sapin et des dards, au moyen desquels ils lançaient des traits et couraient à la mêlée. De leur côté, les esclaves tiraient des flèches armées de bouts en obsidienne. Ils se tuaient ainsi entre eux dans cette escarmouche. Les soldats que les esclaves réussissaient à faire captifs étaient aussi mis à mort. On les couchait sur un *teponaztli* et on leur arrachait le cœur.

Au retour du dieu *Paynal*, dès que celui qui faisait le guet au haut du temple le voyait approcher, il s'écriait : « Mexicains, cessez de vous battre, terminez votre lutte; le seigneur *Paynal* arrive. » En entendant cette voix, les soldats qui combattaient prenaient la fuite, les esclaves les imitaient et c'est ainsi que les hostilités prenaient fin.

Le dieu *Paynal* était précédé de deux emblèmes en plume ronds comme des rondaches, qui étaient troués au centre. C'était, pourrait-on dire, comme des masses qu'on aurait portées devant ce dieu, en les soutenant sur de longs bâtons comparables à des hampes de lance. C'étaient de très jeunes hommes qui en étaient chargés et qui s'y employaient en courant. C'est en les voyant paraître de loin que le veilleur criait de cesser le combat. Quand on arrivait près du temple de *Uitzilopochtli*, deux soldats du cortège prenaient les masses des mains des jeunes hommes et les emportaient vers le temple en courant. Bientôt deux autres s'en emparaient et les portaient à une certaine distance, et c'était ainsi qu'ils se relayaient jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la porte, appelée *quauhquiauac*[2], du temple de *Uitzilopochtli*. Lorsqu'on arrivait à cet endroit, personne ne pouvait plus prendre les masses à ceux qui les portaient. Ceux-ci les montaient au temple et, étant arrivés au sommet, ils les plaçaient sur la statue du dieu, qui était composée de pâte de blettes. Cela fait, ils tombaient tout haletants de fatigue. Le satrape s'approchait d'eux et leur incisait les oreilles avec un instrument d'obsidienne. Remis de leur lassitude, ils descendaient du temple emmenant en captivité la statue de *Uitzilopochtli*, qui était faite de pâte comestible. Ils l'emportaient dans leurs maisons et ils invitaient leurs parents et leurs voisins du quartier à venir en prendre leur part. On s'emparait ensuite des captifs et des

1. De *uitztli*, épine, et *nauatl*, nécromancien, homme habile.
2. De *quauhtli*, aigle, ou de *quauitl*, bois, et *quiauac*, porte, entrée.

autres esclaves qui devaient mourir, et on leur faisait faire une seule fois le tour du temple en mettant les captifs en tête.

Cela fait, on les plaçait en rang et un satrape descendait du haut du temple, portant dans ses mains un grand amas de papiers blancs qu'on appelait *tetepponalli* ou *tetehuitl*. Arrivé en bas, il levait ces papiers au-dessus de sa tête, ayant l'air d'en faire l'offrande aux quatre points cardinaux et il les jetait ensuite dans un mortier, auquel on donnait le nom de *quauhxicalco*. Bientôt descendait aussi un satrape avec une très longue torche de bois de pin, appelée *xiuhcoatl*[1]. Il s'était fait une tête et une queue de serpent; sa bouche, d'où sortaient des plumes rouges, paraissait vomir des flammes. La queue, qui était en papier, avait deux ou trois brasses de long. De loin, quand il descendait, on l'aurait pris pour un grand serpent, d'autant mieux qu'il marchait en tournoyant et en faisant des mouvements avec la langue. Arrivé en bas, il s'en allait droit au mortier où étaient les papiers; il en faisait l'offrande aux quatre points cardinaux, les replaçait en tas et jetait sur eux le serpent enflammé. Tout se brûlait alors en même temps, et le satrape s'en revenait au haut du temple où l'on commençait à souffler dans les cornets et les conques marines. Aussitôt après, un autre satrape descendait en toute hâte, portant dans ses bras la statue de *Paynal*, vicaire de *Uitzilopochtli*. Quand il était en bas avec elle, il passait devant le mortier, ainsi que devant les esclaves et les captifs qui devaient mourir, s'offrait à leur servir de guide et il remontait à l'instant au temple. Quand il était parvenu au sommet, on s'empressait de donner la mort d'abord aux captifs, pour qu'ils fussent les précurseurs des esclaves, et ceux-ci étaient sacrifiés immédiatement après. Le sacrifice de chacun d'eux était accompagné du son des trompettes et des conques marines. Le corps était ensuite traîné jusqu'en bas par les marches qu'il ensanglantait en roulant. On faisait de même avec tous les esclaves qui étaient tués en l'honneur de *Uitznauatl*, avec cette différence qu'ils mouraient seuls, sans qu'aucun captif les accompagnât. C'était, du reste, dans le temple même de *Uitznauatl* qu'ils étaient sacrifiés.

Quand on avait fini de tuer et les esclaves et les captifs, tout le monde s'en retournait chez soi. Le lendemain, les vieillards, hommes et femmes, les mariés et les gens de qualité, buvaient d'un pulque qui, en cette circonstance, s'appelait *matlaloctli*[2], ce qui veut dire pulque bleu, parce qu'on lui donnait cette couleur. Le reste des gens buvait de l'*octli*, mais en secret, attendu que si cela se divulguait,

1. De *xiuitl*, comète ou feu, et *coatl*, serpent.
2. De *matlalin*, bleu ou vert foncé, et *octli*, liqueur tirée du maguey.

on les châtiait à grands coups de bâton, ou en les tondant, en les traînant sur le sol et en leur donnant des coups de pied, jusqu'à ce qu'on les laissât étendus par terre en fort mauvais état. On chantait, on jouait des instruments et on agitait des grelots dans les maisons des maîtres des esclaves; mais on ne dansait pas, on restait assis. On donnait des mantas à ceux qui faisaient le service de la fête et qui étaient chargés de distribuer le manger, la boisson, les roseaux à fumer, les fleurs, etc. On donnait aussi des jupons et des peplums aux femmes qui avaient la mission de faire les tortillas, les plats et certaines boissons. En général, toutes les gens du quartier recevaient des mantas.

Au troisième jour, qui était appelé *ohonchayocacaliua*[1], c'est-à-dire escarmouche de matassins, on habillait un individu en matassin, au moyen de balandrans et de masques épouvantables. La foule se partageait en deux partis. D'un côté se plaçaient les ministres des idoles, à côté du matassin, et, d'autre part, les servants du *telpochcalli*. A midi, les uns et les autres commençaient le combat. On se battait avec des branches de *oyametl*[2] ou sapin, de simples roseaux ou de petits faisceaux de cette plante, composés de trois ou quatre pieds réunis. On faisait grand bruit en se frappant et l'on se blessait même quelque peu. Ceux qu'on réussissait à prendre comme captifs étaient condamnés à avoir le dos frotté avec des feuilles de maguey râpées, ce qui produit toujours une cuisson très forte. Les ministres du temple qui faisaient personnellement des captifs leur piquaient, avec des épines de maguey, les oreilles, le gras des bras, de la poitrine et des cuisses, et leur arrachaient des cris de douleur. Si les servants du *calmecac* l'emportaient sur leurs adversaires, ils les enfermaient dans le palais royal, tandis que leurs compagnons pillaient tout ce qu'ils trouvaient, comme *petlatl*, *icpalli*, *teponaztli*, parfums, etc.... Si les servants du *calpulco* arrivaient à vaincre ceux du *calmecac*, ils les y enfermaient et volaient tout ce qu'ils rencontraient. On se séparait au coucher du soleil et l'escarmouche prenait fin.

Le quatrième jour était appelé *nexpixolo*[3]. Les vieillards disaient que les esclaves qu'on venait de tuer étaient encore de ce monde; ils n'étaient point allés dans les enfers, attendu qu'ils n'y entraient que le quatrième jour. Ce même jour, chacun roulait dans son petate les papiers avec lesquels les esclaves et les captifs étaient morts. C'était encore ce jour-là que les maîtres des esclaves et des captifs, ainsi

1. De *oome*, de deux en deux, *chayotli*, espèce de fruit, et *icacali*, combattre. Ces sortes de lutte avec des fruits ou des plantes étaient fréquentes; nous avons déjà vu, page 69, le combat avec le *pachtli*.

2. Arbre dont on extrait une huile qui porte le même nom.

3. « On répand les cendres »; de *nextli*, cendre, et *pixoa*, répandre.

que tous les autres, se baignaient, se savonnaient, se lavaient la tête et s'en allaient ensuite chez eux, attendu que la fête était finie.

CHAPITRE XXXV

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUI SE FAISAIENT AUX CALENDES DU SEIZIÈME MOIS APPELÉ *atemoztli*.

On appelait le seizième mois *atemoztli*, c'est-à-dire descente de l'eau, et on l'appelait ainsi, parce que c'est alors que commencent d'ordinaire les éclats de tonnerre et les premières pluies au haut des montagnes. Les gens du peuple disaient : « Voilà que viennent déjà les dieux *Tlaloque.* » A cette époque les satrapes de ces divinités se livraient à de grandes dévotions et à des pénitences, pour demander l'eau à leurs dieux, dans l'attente des pluies. Aussitôt qu'on commençait à entendre le tonnerre et à voir les premiers signes de la pluie, ils s'empressaient de prendre leurs encensoirs, qui étaient des sortes de grandes cuillers trouées pleines de braise. Le manche long, léger, gros et creux contenait des grelots dans son intérieur et se terminait à son bout par une tête de serpent. Ils jetaient de l'encens, appelé *yiauhtli*, sur les braises et commençaient aussitôt à faire du bruit avec les grelots qui étaient dans le manche, en lui imprimant un mouvement de va-et-vient. C'est ainsi qu'ils encensaient toutes les statues des temples et des *tlaxilacalli*[1]. C'est par ces cérémonies qu'ils demandaient et attendaient la pluie. Le reste des habitants, dans l'attente des eaux, faisait le vœu de fabriquer les statues des montagnes. Cinq jours avant d'arriver à cette fête, ils achetaient du papier, de l'*ulli*, du *nequen* et des couteaux et ils s'apprêtaient dévotement par des jeûnes et des pénitences à faire les images des montagnes et à les parer de papier.

Pendant ces journées, quoiqu'ils se baignassent, ils ne se lavaient point la tête et ne toléraient point que l'eau dépassât le cou. Les hommes s'abstenaient de femmes, et les femmes ne s'approchaient point de l'homme. La nuit qui précédait la fête d'*atemoztli*, qui se célébrait le vingtième jour du mois, se passait tout entière à couper de différentes manières des morceaux de papier qu'on tachetait d'*ulli* et qui prenaient alors le nom de *tetehuitl*. On les collait, de bas en haut, à de longues perches comme on ferait pour des drapeaux et on plantait dans les cours des maisons ces perches qui y restaient tout le jour de la fête. Ceux qui faisaient le vœu de fabriquer ces images

1. C'est-à-dire faubourgs, quartiers.

invitaient les ministres des idoles à venir chez eux préparer les papiers dont on devait les parer. On fabriquait d'ailleurs ces statuettes dans le *calmecac* et, quand elles étaient prêtes, on les portait aux maisons de ceux qui en avaient fait le vœu. Ils se munissaient pour cela de leurs *teponaztli* et de leurs grelots et ils n'oubliaient pas la carapace de la tortue pour en accompagner leur musique. Aussitôt qu'ils étaient arrivés, ils s'occupaient à parer ces images faites de pâte. Certaines personnes en avaient cinq, d'autres dix, et quelques autres jusqu'à quinze. Elles étaient la représentation des montagnes au haut desquelles se forment les nuages: comme sont le volcan, la sierra Nevada, la sierra de Tlaxcala et autres semblables. On plaçait ces statues en rang dans l'oratoire de la maison; on faisait à chacune l'offrande de comestibles et l'on s'asseyait devant elles. Les tamales qu'on leur offrait étaient très-petits, en rapport du reste avec les images qui étaient elles-mêmes d'une taille exiguë. Ils étaient servis dans des assiettes minuscules et dans de petites écuelles, avec un peu de *mazamorra*; on servait aussi de petits pots (*tecomatl*) de forme très-réduite qui contenaient une minime quantité de boisson de cacao. Cette offrande de comestibles était faite quatre fois dans la nuit. On leur présentait aussi deux *tecomatl* de courges vertes qui s'appellent *tzilacayotli*, pleins de pulque. On chantait toute la nuit devant ces images et l'on jouait de la flûte ; mais cet instrument n'était pas tenu par ceux qui en faisaient métier : c'étaient de jeunes adolescents qui jouaient à leur place et on leur donnait à manger.

Au point du jour les ministres des idoles demandaient aux maîtres de la maison l'instrument dont on se sert pour tisser, qui s'appelle *tzotzopaztli*, et ils l'enfonçaient dans les poitrines des images des montagnes comme pour leur donner la mort. Après leur avoir tranché la tête, ils leur arrachaient le cœur qui était donné aux maîtres de la maison dans une écuelle verte. Quand on avait tué toutes ces images de la manière qu'on vient de voir, on leur enlevait les papiers dont elles étaient parées et qu'on brûlait dans la cour même de la maison avec tous les comestibles. Quant aux nattes de souchets verts mises à leur service, ainsi que les écuelles et tous les ustensiles qui avaient servi à leur offrir des mets et de la boisson, on les portait aux oratoires appelés *ayauhcalco*, qui s'élèvent au bord de l'eau. Quand cela était fini, les invités se réunissaient pour manger et boire en l'honneur des statues mortes qui s'appelaient *tepeme*[1]. On offrait des mets à chacun d'eux séparément et on leur présentait ensuite du pulque à boire. Les femmes qui étaient admises à ce banquet apportaient du maïs égréné

1. Pluriel de *tepetl*, montagne. Les deux éditions portent *tepicme*.

ou en épis aux armoires de la maison. Aucune d'elles n'y arrivait les mains vides et quelques-unes avaient jusqu'à quinze ou vingt épis. Après être entrées, elles restaient à part. Chacune d'elles était servie séparément et on lui donnait du pulque à boire. Cette boisson était contenue dans de grands vases noirs en terre cuite (canjilones) où on la puisait avec des tasses de couleur noirâtre. Quand le banquet était fini, on prenait les papiers appelés *teteuitl* placés sur les perches qui étaient enfoncées dans la cour et on les portait en certains lieux de la lagune signalés par des poteaux plantés au fond, ou bien sur les hauteurs des montagnes.

Telle est la fin du récit de cette fête.

CHAPITRE XXXVI

DE LA FÊTE ET DES SACRIFICES QUI SE FAISAIENT AUX CALENDES DU DIX-SEPTIÈME MOIS APPELÉ *tititl*.

On appelait *tititl* le dix-septième mois. Une femme esclave achetée par les *calpixque* y était tuée en l'honneur de la déesse *Ilamatecutli*. On la disait son image. On la parait avec un peplum blanc et un jupon de même couleur au-dessus duquel on en plaçait un autre en cuir, nommé *citlallin icue*[1], découpé par le bas de manière à former des lanières à l'extrémité de chacune desquelles pendait un petit coquillage appelé *cuechtli*. Quand la femme marchait, les petits coquillages, en frappant l'un contre l'autre, faisaient un grand bruit qui s'entendait de loin. Ses sandales étaient blanches et la partie postérieure qui embrasse le talon était en tissu de coton. Elle portait aussi une rondache blanchie avec de la craie, au milieu de laquelle se trouvait, bien cousu, un rond fait en plumes d'aigle. Les franges qui en tombaient vers le bas étaient en plumes blanches de héron et se terminaient par des plumes d'aigle. Elle portait d'une main cette rondache et tenait de l'autre le *tzotzopaztli* qui sert à tisser. Son visage était teint de deux couleurs : noir du nez jusqu'en bas et jaune dans le sens contraire. Elle avait une chevelure appelée *tzompilinalli*[2], qui tombait sur les épaules, à laquelle adhérait une couronne de plumes d'aigle.

Avant de tuer cette femme, on la faisait danser au son des instruments, joués par les vieillards, se mêlant à la musique des chanteurs. Elle dansait en pleurant, soupirant, opprimée par les angoisses, à la

1. C'est-à-dire : « son jupon étoilé ou couvert d'étoiles. »

2. De *tzontli*, cheveux, et *pilinalli*, boucles sur les tempes, formé de l'inusité *pilina*, d'où dérive l'adjectif *pilinqui*, qui a un toupet ou une mèche de cheveux sur les tempes.

pensée de la mort qui était si proche. Cela durait jusqu'à midi ou un peu plus tard. Lorsque le soleil déclinait vers les approches du soir, on la faisait monter au temple de *Uitzilopochtli*. Tous les satrapes la suivaient, revêtus des attributs de tous les dieux et portant un masque sur la figure. L'un d'eux avait les ornements et le masque de la déesse *Ilamatecutli*. Quand on était parvenu au sommet, on la tuait sans retard et on lui arrachait le cœur. La tête, qu'on lui coupait aussi, était donnée à celui qui était revêtu des attributs de la déesse et qui précédait tous les autres. Il la prenait de la main droite par les cheveux et se mêlait ainsi à la danse, levant et abaissant tour à tour la tête de la morte, selon les besoins de la danse dans laquelle le suivaient tous les autres personnages représentant des divinités. C'est ainsi qu'il allait en dansant tout autour de la plateforme élevée du temple. Après quelque temps de cet exercice, tous obéissaient à son ordre en descendant en procession. Quand ils étaient arrivés en bas, ils s'empressaient de gagner leurs demeures, c'est-à-dire les *calpulli* où ces ornements étaient déposés. Lorsque celui qui était couvert des attributs de la déesse *Ilamatecutli* se livrait à la danse, il avait des temps d'arrêt et revenait sur ses pas, comme pour faire des reprises, en portant ses pieds en arrière. Il avait à la main en manière de bourdon une canne massive sur laquelle il s'appuyait ; sa souche avec trois racines était tournée en haut tandis que la pointe portait sur le bas. On donnait à cette danse le nom de *baculo*[1]. La déesse *Ilamatecutli* portait aussi un masque à deux faces avec de grandes bouches, les yeux saillants, et surmonté d'une couronne de papier dentelé. Les dieux s'en étant allés dans les *calpulli*, un satrape descendait du temple habillé en jeune élégant, avec une manta tissue en filet, qu'on appelait *quechintli*. Il portait sur sa tête des panaches blancs et à ses pieds, au lieu de grelots, des cornes de pieds de cerf ; il avait à la main une feuille de maguey surmontée d'un petit drapeau en papier. Arrivé en bas, il allait directement au mortier appelé *quauhxicalco* où se trouvait une petite case en forme de cage faite en barreaux de pin, dont le haut était recouvert en papier; cela s'appelait le grenier de la déesse *Ilamatecutli*. Ce satrape déposait la feuille de maguey près de la cage à laquelle il mettait le feu. Ce que voyant, d'autres satrapes qui se trouvaient là prenaient leur course précipitée vers le sommet du temple. On appelait cette cérémonie *xochipayna*[2]; elle avait pour but une fleur appelée *teoxochitl*[3] qui se trouvait en haut. Le premier qui

1. Les deux textes portent l'un *vecula* (Bustamante) et l'autre *vetula* (Kingsborough). Ce sont deux erreurs.
2. De *xochitl*, fleurs, et *payna*, courir.
3. De *teotl*, dieu, et *xochitl*, fleur.

y arrivait s'en emparait et la lançait sur le *quauhxicalco* où la cage brûlait en ce moment. Tout le monde s'en allait immédiatement après.

Le lendemain, on se livrait au divertissement appelé *nechichiquauilo*[1]. A ce propos, tous les hommes et enfants qui voulaient se mêler à ce jeu se fabriquaient de petites sacoches ou filets qu'ils remplissaient de fleurs de souchets ou de morceaux de vieux papier. Ils les attachaient à un cordon ou ruban d'une demi-brasse de longueur, de manière à pouvoir s'en servir facilement pour frapper. D'autres personnes donnaient à ces sacoches la forme d'un gant et les remplissaient comme ci-dessus, ou avec des feuilles vertes de maïs. Il y avait une pénalité attachée à toute manœuvre ayant pour but d'y introduire des pierres ou des objets qui fussent susceptibles de blesser. Les enfants commençaient ce jeu en escarmouchant entre eux. Ils se donnaient des coups de sacoche sur la tête ou sur n'importe quelle partie du corps qu'ils réussissaient à atteindre. Leur nombre augmentait peu à peu. Les plus hardis frappaient sur les jeunes filles qui passaient dans la rue. Les cris qu'elles poussaient faisaient que trois ou quatre agresseurs se réunissaient contre une seule et qu'ils la fatiguaient jusqu'à lui arracher des larmes. Quelques jeunes filles qui étaient plus avisées prenaient soin de se munir d'un bâton ou de tout autre objet pour se défendre, afin de pouvoir suivre leur chemin. Il y avait des jeunes hommes plus espiègles qui cachaient la sacoche, appelée *chichiquatli*, et, lorsque venait à passer une femme sans méfiance, ils la frappaient en s'écriant aussitôt : *Chichiquatzin, tonantze*[2], ce qui veut dire : « Mère, cette sacoche est du bon jeu », et ils prenaient aussitôt la fuite. Pendant tout le temps que durait ce divertissement, les femmes se tenaient bien sur leurs gardes toutes les fois qu'elles avaient à se rendre quelque part.

Tel est le récit de la fête de *tititl*.

CHAPITRE XXXVII

DE LA FÊTE ET DES CÉRÉMONIES QUI SE FAISAIENT AUX CALENDE DU DIX-HUITIÈME MOIS APPELÉ *izcalli*.

On appelait le dix-huitième mois *izcalli*. Au dixième jour, on faisait des tamales de feuilles de blettes finement moulues. Cette fête

1. Impersonnel signifiant : on joue avec le sac, ou petit filet (*chichiquatli*).

2. Forme révérentielle de *chichiquatli* et de *tonan*, notre mère, vocatif *tonantzine*, par apocope *tonantze*.

s'appelait *motlaxquian tota*[1], ce qui veut dire : *notre père le feu, fais des rôtis pour notre manger*. On fabriquait la statue du dieu du feu avec de petits cerceaux et des bâtons attachés ensemble. On donne à cela le nom de *caloliotli*[2], ce qui signifie carcasse ou patron de statue. On lui mettait un masque travaillé en mosaïque avec des turquoises et traversé sur la figure par des bandes horizontales de pierres de *chalchiuitl*, ce qui le rendait très beau et très brillant. On mettait à la statue une couronne appelée *quetzalcomitl*[3], faite de plumes riches. Elle était très bien ajustée à la tête à sa partie inférieure, mais elle s'élargissait vers le haut. Les plumes supérieures se tenaient très droites, comme il arrive pour les œillets protégés par des tuteurs et dont les fleurs sont ainsi redressées au-dessus des bois qui les soutiennent. Cette couronne avait également deux ornements en plumes, l'un à droite et l'autre à gauche, s'élevant sur les tempes, en forme de petites cornes tournées en avant et terminées par un bouquet de plumes de *quetzalli*, qui paraissait sortir de petits vases en forme d'écuelles minuscules. Ces plumes ou cornes s'appelaient *quammacitli*[4]. Cette couronne portait, au bas de sa partie postérieure, une chevelure blonde qui tombait sur le dos. Les cheveux étaient taillés en bas de manière à avoir partout la même longueur. On aurait dit, du reste, qu'ils sortaient de dessous la couronne et qu'ils étaient naturels.

On parait cette statue d'un ornement en plumes très riches qui, se rattachant au cou et se développant sur la largeur de toute la poitrine, descendait jusqu'aux pieds, et, quoiqu'il les dépassât de plus de deux empans en se repliant en avant, le tissu était fait de telle façon que la plus légère brise l'agitait et le soulevait en donnant aux plumes des couleurs variées du plus vif éclat. Cette image reposait assise sur un trône fait d'une peau de tigre qui conservait les pieds, les pattes et la tête à l'état naturel, bien que complètement desséchés. Cette statue, ainsi parée, se trouvait non loin d'un certain endroit placé devant elle, où l'on faisait, à minuit, du feu nouveau destiné à brûler en ce lieu. On se servait, pour cela, de deux morceaux de bois; l'un d'eux étant placé sur le sol, on le frottait avec l'autre comme si on avait voulu le percer en imprimant à celui-ci une rotation violente entre les mains. Le feu s'allumait sous l'impression de ce mouvement et de la chaleur qui en résultait. On l'y prenait avec de l'amadou et on le transportait au foyer.

1. « Moment où notre père fait griller les choses »; du verbe *ixca*, faire cuire, qui forme l'adjectif *tlaxquitl*, chose cuite, frite, etc.
2. Kingsborough donne *cocotli*, qui signifie œsophage, gosier, tourterelle.
3. De *quetzalli*, plume verte, et *comitl*, marmite, vase en terre.
4. De *quammaitl*, rameau, branche d'arbre, et *citli*, lièvre, aïeule.

Le lendemain, au point du jour, les enfants et les jeunes adolescents apportaient le gibier qu'ils avaient pris la veille. Ils se plaçaient en rang et ils passaient devant des vieillards qui se tenaient au seuil du *calpulli* où se trouvait la statue. Ils offraient les oiseaux de toute espèce qu'ils avaient pris, ainsi que des poissons, des couleuvres et autres reptiles aquatiques. Les vieillards, recevant les offrandes, les jetaient au feu qui avait grandi et brûlait devant la statue. Les femmes et tous les autres habitants s'occupaient à faire une sorte de tamales appelés *chalchiuhtamalli*[1], qu'ils venaient aussi offrir, au point du jour, aux pieds de la statue, ce qui faisait qu'il s'y en trouvait une grande quantité. Lorsque les adolescents venaient offrir leur gibier, ils entraient en rang, faisaient un tour complet du foyer et, quand ils s'en approchaient, d'autres vieillards, qui se trouvaient là donnaient à chacun d'eux un tamal. Ils sortaient ensuite dans le même ordre. Ces tamales portaient aussi le nom de *chalchiuhtamalli*. On préparait ce manger dans toutes les maisons; on s'invitait mutuellement et on se portait le défi à qui confectionnerait le plus vite ces tamales. Celui qui avait l'avance allait aussitôt inviter les voisins à prendre leur part, afin de se montrer à la fois supérieur en adresse et en prévenance. Le mets que l'on mangeait avec ces tamales consistait en une sorte de crevettes appelées *acocillin*[2], arrangées dans une sauce qui portait le nom de *chalmulmulli*. Tout le monde mangeait chez soi ce plat très chaud, sortant du feu. Les enveloppes de feuilles de maïs, qui entouraient les tamales, n'étaient pas jetées au feu quand on les enlevait; on les réunissait toutes ensemble pour aller les jeter à l'eau. Lorsqu'on avait fait ce repas, les vieillards du quartier allaient boire du pulque dans le *calpulco* où était la statue; cette boisson s'appelait *texcalceuia*[3]. Ils chantaient et buvaient jusqu'à la nuit devant l'image de *Xiuhtecutli*. Tel est le récit de la fête qu'on nommait *uauhquiltamalqualiztli*[4].

Ce que nous venons de dire se faisait le dixième jour du mois. Au vingtième jour, on dressait de nouveau la statue du dieu du feu, avec des arceaux et de petits morceaux de bois attachés ensemble, ainsi qu'il est dit plus haut. Lorsqu'elle était finie, on lui mettait un masque fait de mosaïques avec de petits morceaux de coquilles appelées *tapachtli*. Le menton, jusqu'à la bouche, était fait de pierres noires du

1. De *chalchiuitl*, pierre précieuse, et *tamalli*.

2. Pluriel de *acocili*.

3. Ou, comme un peu plus loin, *texcalceuilo*, impersonnel signifiant « on refroidit le four »; de *texcalli*, four, et *ceuia*, calmer, refroidir. Allusion à la nécessité de se rafraîchir après avoir mangé bien chaud.

4. « Manducation des *tamalli* de blettes », de *uauhquiltamalli*, et *qualiztli* substantif verbal tiré de *qua*, manger.

nom de *teotetl*[1]. Une raie de pierres de même couleur traversait le nez, tandis que le reste du visage, des deux côtés, se composait de *tezcapoctli*[2]. On lui plaçait sur la tête une couronne de plumes riches dressées tout autour, et du centre desquelles sortaient plusieurs *quetzalli* magnifiques s'élevant très haut. Par derrière cette couronne pendaient, sur le dos, de magnifiques plumes vertes. Le rond supérieur de cette couronne était orné de plumes noires miroitantes, choisies parmi celles qui brillent le plus au cou des poulets et des coqs, alternant avec les barbes d'autres plumes qui leur formaient comme des lisérés de taffetas. On lui mettait une étoffe faite avec des plumes de perroquets s'adaptant au cou; elle allait en largeur d'une épaule à l'autre avec une longueur qui arrivait jusqu'aux pieds et traînait même un peu sur le sol. Sa largeur était uniforme depuis le haut jusqu'en bas. Cette statue, nommée *Milintoc*, étant ainsi parée et assise sur son trône, on lui offrait de la farine de maïs mêlée avec de l'eau chaude et transformée ainsi en une masse qui servait à faire de très petits pains. Ils renfermaient des haricots non moulus, et c'était en cet état qu'on en faisait l'offrande à l'idole. Chaque personne en portait cinq, que l'on plaçait aux pieds de la statue. Les enfants et les jeunes adolescents, rangés en ordre, venaient aussi avec le produit de leur chasse. Ils le donnaient aux vieillards qui le jetaient au feu devant la statue. Ce gibier consistait en oiseaux, couleuvres et autres reptiles. Les petites pièces se consumaient entièrement. Quant aux grandes, dès qu'elles étaint rôties, on les retirait et plaçait à côté du foyer. Lorsqu'elles s'étaient refroidies, elles étaient consommées par les vieillards que l'on appelait *calpuleque*[3]. Les enfants, au moment de leur offrande, faisaient le tour du foyer et recevaient en passant des petits pains appelés *macuextlaxcalli*[4], qui avaient déjà été offerts à l'idole. Quand on avait fini d'en manger en même temps que d'autres comestibles, les vieillards buvaient du pulque, qu'on appelait en cette occasion *texcalceuilo*, dans l'oratoire même où se trouvait la statue de *Milintoc*. Ceux qui faisaient métier de préparer le pulque, les *tlachique* ou *tecutlachique*[5], étaient chargés de le fournir, pour que ces vieillards en bussent à discrétion. Ils l'apportaient dans des pots ou des *gicaras* et venaient le verser dans une cuvette qui se trouvait devant la statue. Les buveurs n'en prenaient pas jusqu'à s'enivrer.

1. Sorte de jais auquel sa finesse a fait donner le nom de pierre divine.
2. De *tezcatl*, miroir, et *poctli*, fumée.
3. Pluriel de *calpule*, qui a des oratoires, de grandes salles, etc.
4. De *macuextli*, bracelet, et *tlaxcalli*, pain. C'était, sans doute, de petites couronnes que les enfants pouvaient passer à leur bras.
5. «Seigneurs qui raclent» (pour extraire le suc du maguey); de *chiqui*, prétérit *chic*, pluriel *chique*, râper, écorcher.

Ces deux cérémonies, qu'on vient de décrire, ne se faisaient pas autre part qu'à *Tlatelolco*.

Ce mois étant fini, suivaient les cinq jours en excédant sur les trois cent soixante déjà décrits, qui tous, par séries de vingt, sont dédiés à quelque dieu. Mais les cinq jours actuels ne sont consacrés à aucune divinité. Aussi les appelle-t-on *nemontemi*, c'est-à-dire en excédant et on les tenait pour des journées de malheur. On était dans l'habitude de ne rien faire pendant leur durée. Ceux qui naissaient ces jours-là passaient pour des infortunés et on ne leur appliquait aucun *signe*.

Pendant trois années consécutives, on faisait ce qu'on vient de dire en ce mois et dans la fête qui le termine. Mais la quatrième année, qui était la suivante, il était fait bien d'autres choses, ainsi qu'on va voir. On y tuait, en effet, un grand nombre d'esclaves qu'on considérait comme étant les images du dieu du feu ; leurs femmes même devaient mourir avec eux. Au dernier jour du dernier mois de cette quatrième année, à l'aurore, on amenait ceux qui étaient destinés à la mort au temple où ils devaient être sacrifiés. Les femmes vouées à mourir emportaient sur leur dos toutes leurs misérables hardes et leurs pauvres bijoux ; les hommes faisaient de même. Ils n'étaient point parés des papiers qu'ils devaient avoir à l'heure de la mort. Un individu les portait en avant sur un globe muni d'un trépied d'un demi-*estado*[1] de hauteur. Ils étaient pendants de ce globe et précédaient ainsi l'esclave qui devait s'en vêtir. Arrivés au temple, où ils devaient mourir, les esclaves, hommes et femmes, s'en paraient à la manière du dieu *Ixcocauhqui*, se mettaient en rang et montaient à la partie supérieure de l'édifice. Quand ils y étaient parvenus, ils faisaient le tour de la pierre du sacrifice. Ils étaient ensuite ramenés en bas et conduits au *calpulco*. Là, les papiers leur étaient enlevés et on les enfermait dans un logis où ils étaient gardés avec le plus grand soin. On attachait les hommes avec une corde passée à la ceinture, dont les gardiens continuaient à tenir un bout lorsque les esclaves allaient uriner, afin d'empêcher qu'ils prissent la fuite. A minuit, on leur coupait les cheveux du haut de la tête devant le feu, et on leur mettait à la place, aux hommes comme aux femmes, un emplâtre de résine surmonté de plumes blanches de poule.

Personne ne dormait cette nuit là. Après avoir brûlé dans le *calpulco* leurs misérables hardes et leurs pauvres bijoux, on les enfermait de nouveau. Quelques-uns ne détruisaient pas ainsi leurs vêtements, mais les donnaient à leurs parents. Au point du jour, on parait de

1. L'*estado* est une mesure équivalant à la taille ordinaire d'un homme.

nouveau, avec leurs papiers, ceux qui devaient mourir, et on les mettait en procession jusqu'à ce qu'ils arrivassent au temple où on allait les sacrifier. Ils y allaient en dansant et en chantant à tue-tête. Ces chants et cette danse duraient jusqu'à midi; alors un satrape descendait, vêtu des ornements du dieu *Paynal.* Il passait devant ceux qu'on allait immoler et remontait aussitôt au haut du temple. Les captifs le suivaient immédiatement, parce qu'ils devaient en être les premières victimes. Lorsque les captifs étaient morts, on continuait le sacrifice avec les esclaves qui étaient les images du dieu *Ixcoçauhqui.* Tous étant immolés, venait le tour du très solennel *areyto*, pour lequel les grands seigneurs et les grands personnages étaient déjà préparés. Il était présidé par le roi lui-même. Ils portaient tous sur la tête une couronne de papier en forme de mitre, à laquelle manquait la moitié postérieure. Ils avaient sur le nez un objet en papier bleu qui représentait aussi une mitre de petite dimension et qui, en descendant, formait, pour ainsi dire, une couronne à la bouche. Ils portaient des oreilles en turquoise de mosaïque. Quelques-uns, qui n'avaient pas les moyens de se les procurer si riches, les remplaçaient par des oreilles en bois avec des fleurs sculptées. Ils se vêtaient d'une jaquette brodée de fleurs de couleur bleue. Un médaillon pendait à leur cou; il était en papier découpé en forme de chien et portant des fleurs peintes. Ils étaient ceints de *maxtli* se terminant par des bordures noires à extrémités pendantes, et ils avaient aux mains des morceaux de bois taillés en coutelas, teints moitié blanc, moitié rouge : blancs en bas et rouges vers la partie supérieure. De leur bras gauche pendait une bourse en papier pleine de copal. Ce bal commençait au haut du temple, à l'endroit où se trouvait la pierre des sacrifices; après y avoir dansé un instant, ils descendaient à la cour, en faisaient quatre fois le tour en dansant, mettaient ensuite fin au divertissement et entraient au palais royal à la suite du roi. Ce bal s'appelait *netecuitotilo*[1], parce que personne n'y pouvait danser, si ce n'est le roi et les grands personnages. Il avait lieu seulement tous les quatre ans.

C'était ce jour-là qu'on perçait les oreilles à tous les enfants des deux sexes qui étaient nés dans les trois années précédentes. Cette opération se pratiquait avec un poinçon en os, et on faisait ensuite un pansement avec des plumes de perroquet, c'est-à-dire avec les plus fines, qui ressemblent à du coton et qu'on appelle *tlachaiotl*; on y ajoutait un peu d'*ocotzotl.* A l'occasion de cette pratique, les pères

1. Impersonnel signifiant : tous les grands dansent entre eux; de *tecutli*, seigneur, et *itotia*, danser.

et les mères des enfants leur cherchaient des parrains et des marraines, qu'ils appellent oncles et tantes en leur langue, *tetla*, *teaui*[1], afin qu'ils fussent présents à l'opération du percement des oreilles. Ils faisaient en même temps l'offrande de la farine d'une graine nommée *chian*: ils donnaient au parrain une mante brune ou vermeille, et un peplum à la marraine. Quand les enfants étaient opérés, les parrains et marraines les conduisaient autour d'une flamme qu'on avait préparée pour cet objet, acte qui est appelé *lustrare* en langue latine et que la Sainte Écriture réprouve. On entendait une grande criaillerie d'enfants à propos de cette opération des oreilles. Quand elle était finie, on retournait chez soi. Les parrains et les marraines allaient dîner chez leurs filleuls; on chantait et l'on buvait et, vers le milieu du jour, on revenait au temple en emportant des pots pleins de pulque. Un bal s'engageait, pendant lequel les parrains et marraines portaient leurs filleuls sur leur dos et leur donnaient du pulque à boire dans de très petites tasses. C'est pour cela qu'on appelait cette fête « la saoûlerie des jeunes enfants. » Ce bal durait jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. On rentrait ensuite chez soi, pour faire dans la cour des maisons le même *areyto*, à propos duquel les propriétaires et les voisins buvaient du pulque. On se livrait encore à un autre exercice qui consistait à prendre les enfants par les tempes et à les lever bien haut, dans la pensée que, de la sorte, on les faisait croître; aussi appelait-on cette fête *izcalli*, ce qui veut dire : croissance.

Voilà le récit de la fête; mais il en peut être fait un autre plus détaillé qu'on va voir plus loin.

CHAPITRE XXXVIII

DE LA FÊTE APPELÉE UAUHQUILTAMALQUALIZTLI QUE L'ON FAISAIT LE DIXIÈME JOUR DU MOIS DONT ON VIENT DE PARLER, EN L'HONNEUR DU DIEU *Ixcoçauhqui*.

Voici un récit moins abrégé de ce même mois. Il commençait le huit janvier et terminait l'année. C'était pendant sa durée qu'existait l'habitude, dont il a été question plus haut, de manger des *tamalli* dans les villes, dans les villages et dans chaque habitation. On s'invitait mutuellement à ce repas. Il a été dit déjà que chacun dans sa maison faisait l'offrande de cinq *uauhquiltamalli* posés sur un plat et qu'on offrait également sur les sépultures un tamal à chaque mort qui y

1. L'oncle, la tante de quelqu'un », de *tlatli* en composition *notla*, mon oncle, *tetla*, l'oncle de quelqu'un et de *auitl* en composition, *naui* (pour *no aui*), ma tante, etc.

était enterré. Cela se pratiquait avant qu'on en mangeât soi-même; mais, après cela, on les consommait tous sans rien laisser pour le lendemain, et il est important de considérer que c'était une pratique ou cérémonie religieuse. Lorsqu'on voyait approcher la fête où devaient être sacrifiés les esclaves en l'honneur d'*Ixcoçauhqui*, dieu du feu, ceux qui par dévotion en avaient acheté quelques-uns dans ce but et les avaient engraissés avec le même soin que des porcs que l'on destine à la table, tenaient fort à les mettre en évidence un ou deux jours avant la cérémonie, et chacun s'ingéniait à revêtir son captif des papiers peints et de tous les ornements qui étaient les attributs de cette divinité. Ils se livraient à cette démonstration dans le but de faire ostentation, aux yeux de tous, de leur richesse et de leur dévotion, pour faire servir celle-ci à l'augmentation de l'autre. Les maîtres qui tuaient ces esclaves s'appelaient *tealtiani*[1], ce qui veut dire : baigneurs, parce qu'ils avaient la coutume de baigner chaque jour avec de l'eau chaude ceux qu'ils destinaient à la mort. On les entourait de ce soin et de bien d'autres pour qu'ils ne cessassent pas d'engraisser jusqu'au dernier jour de leur vie. Aussi leur donnait-on des mets de choix en abondance et chaque propriétaire d'esclave avait l'habitude de lui procurer, pour en être accompagné, réjoui et distrait, une fille de joie qui avait mission de ne pas le laisser tomber dans des pensées de tristesse, afin qu'il pût engraisser. Lorsque cet esclave allait mourir, il faisait cadeau de ses vêtements à cette fille qui lui avait tenu compagnie les jours antérieurs à sa mort.

On appelait donc cette fête *izcalli*, parce que l'on soumettait les enfants à la cérémonie dont nous avons parlé pour augmenter leur croissance. Ce n'est pas seulement cela qu'on faisait, mais encore, en ce jour même ou à peu près, on émondait les feuilles de maguey et les plantes des tunas, afin d'assurer leur croissance. Pour ce qui est de percer les oreilles des enfants, il en a déjà été question plus haut. On sait aussi qu'on appelait cette fête *pillauano*, ce qui veut dire : fête de la saoûlerie des enfants. Tout le monde alors, hommes, femmes, enfants, vieillards et jeunes gens, s'enivraient publiquement. Tous portaient leur provision de pulque et s'en offraient mutuellement en abondance. Cette boisson coulait comme de l'eau; tout le monde était muni d'un vase carré soutenu par trois pieds qu'on appelait *tzicuiltecomatl*[2], qui leur servait à boire et à offrir aux autres. Tous étaient gais, et avaient la figure allumée sous l'influence du pulque, qui se consommait abondamment. Quand ils étaient ivres, ils se querellaient les

1. De *altia*, baigner. Pour être exact, Sahagun aurait dû donner le pluriel *tealtianime*.
2. De *tzicuiltic*, léger, et *tecomatl*, vase.

uns les autres, s'agriffaient et tombaient pêle-mêle ; quelques-uns s'en retournaient chez eux en s'embrassant, et tout cela passait pour digne d'éloges, parce que la fête demandait qu'il en fût ainsi.

Les cinq jours appelés *nemontemi* venaient après ; on les tenait pour malheureux ; on n'osait rien entreprendre pendant leur durée, ni balayer les maisons, ni siéger en justice. Ceux qui naissaient ces jours-là, s'ils étaient garçons, recevaient le surnom de *nemon*, *nentlacatl* ou *nenquizqui*[1], ce qui veut dire : vaurien, il ne vaudra jamais rien, il ne sera bon à rien. Si c'était une fille, on l'appelait *nenciuatl*, c'est-à-dire : femme propre à rien. On prenait garde, pendant ces journées fatales, de dormir dans le jour, de se disputer, de trébucher ou de tomber, parce qu'on disait que, s'il arrivait quelqu'une de ces choses, cela continuerait de même par la suite. Si quelqu'un tombait malade ces jours-là, on était dans la croyance qu'il ne guérirait point ; personne n'avait l'espoir de le voir vivre ou en échapper. Aussi ne prenait-on aucun soin de soulager les malades ; on ne leur appliquait aucun remède, et si, malgré tout, quelqu'un guérissait, on prétendait que Dieu l'avait pris en pitié et que lui seul s'était occupé de le soigner et de le guérir.

1. *Nemon* ou mieux *nemoquichtli*, *nentlacatl*, homme ou personne inutile, et *nenquizqui*, celui qui n'aboutit à rien ou travaille inutilement.

FIN DU LIVRE SECOND

APPENDICE

DU LIVRE SECOND

RÉCIT QUE FONT LES MEXICAINS RELATIVEMENT AUX FÊTES DU DIEU *Uitzilopochtli.*

Les Mexicains faisaient trois fêtes par an en l'honneur de *Uitzilopochtli.* L'une d'elles se célébrait au mois de *panquetzaliztli.* Pour cette fête, dès lors qu'on avait fabriqué avec du *tzoalli* l'image de ce dieu, de la taille d'un homme, et d'autres divinités qui portaient le nom de *Tlacauepan Cuexcotzin*, on les montait au haut du temple. C'étaient les adolescents du *telpochcalli*, qui étaient chargés de ce soin, et ils les montaient sur leurs propres mains. La statue de *Uitzilopochtli* était fabriquée dans le quartier d'*Itepeyoc*, celle de *Tlacauepan Cuexcotzin* se faisait au quartier de *Uitznauac.* Quand la masse était cuite, on en fabriquait les statues dans le cours d'une nuit. Après qu'elles étaient faites, au point du jour, on les ornait de leurs attributs et l'on passait une partie du jour à leur faire des offrandes. Très avant dans l'après-midi, on commençait un *areyto* et c'était en dansant qu'on portait les images au temple; l'on attendait le coucher du soleil pour les monter au haut de l'édifice. Quand on les avait placées à l'endroit qui leur était destiné, tout le monde descendait, à l'exception de ceux qui devaient les garder pendant toute une nuit. Ces gardiens s'appelaient *yiopoch.* Au point du jour, le dieu *Paynal*, vicaire de *Uitzilopochtli*, descendait du haut du temple. L'un des prêtres, revêtu des ornements de *Quetzalcoatl*, qui étaient fort riches, portait en procession sur ses mains l'image de *Paynal*, en bois sculpté, richement parée comme on l'a déjà dit. Dans cette cérémonie, le dieu était précédé d'un massier tenant sur l'épaule un sceptre en forme de serpent monstrueux

recouvert de turquoises placées en mosaïque. Lorsque le satrape arrivait avec cette image en un endroit appelé *teotlachco*, qui est le jeu de paume, on sacrifiait devant lui deux esclaves qu'on disait être l'image des dieux *Amapantzitzin*[1], ainsi qu'un grand nombre de captifs. Là commençait la procession et l'on allait droit au *Tlatelolco*. Beaucoup de gens du peuple et de satrapes allaient à sa rencontre. Ils encensaient le dieu et décapitaient un grand nombre de cailles en sa présence. De là, la procession allait en droite ligne à *Popotlan*, situé près de *Tlacuba*, où se trouve actuellement l'église de Saint-Etienne. Il était fait au dieu en cet endroit la même réception que ci-devant. Pendant le trajet, la procession était précédée d'une bannière en papier, de la forme d'un émouchoir et pleine de trous d'où sortaient des petites mottes en plumes. C'était quelque chose de semblable à la croix qui est en tête de nos processions. On s'en revenait ensuite droit au temple de *Uitzilopochtli* et l'on faisait avec la bannière une cérémonie comme on l'a dit déjà à propos de cette fête. Le surplus qui la concerne a été décrit dans le mois de *panquetzaliztli*.

RÉCIT DE LA FÊTE QUI SE FAISAIT DE HUIT EN HUIT ANNÉES.

Les Mexicains faisaient tous les huit ans une fête qu'ils appelaient *atamalqualiztli*, ce qui veut dire jeûne au pain et à l'eau. Pendant les derniers huit jours qui précédaient cette fête, ils ne mangeaient pas autre chose que des tamales cuits sans sel, et ils ne buvaient que de l'eau claire. Cette fête, dans certaines années, tombait au mois de *quecholli*, et, d'autres fois, dans celui de *tepeilhuitl*. Les tamales qu'on mangeait ces jours-là portaient le nom d'*atamalli*[2], parce qu'on les faisait avec de l'eau pure sans mélange de sel ni d'aucun autre ingrédient. Le maïs n'était point cuit dans de l'eau de chaux, mais bien dans l'eau seulement. Tous dînaient à midi et, si quelqu'un n'observait pas le jeûne, il était châtié pour cette omission. Ce jeûne inspirait, en effet, un grand respect et même une certaine frayeur, à cause de la croyance ou l'on était que Dieu punissait de lèpre ceux qui ne l'observaient pas, bien qu'ils mangeassent en secret et que personne n'eût pu le voir. On appelait cette fête *ixnextiua*[3], ce qui veut dire : chercher fortune. On croyait que toutes les divinités dansaient dans cette solennité. Aussi, ceux qui se livraient à la danse avaient-

1. Pluriel de *amapan*, au milieu du papier ; de *amatl*, papier, uni à la postposition *pan*.
2. De *atl*, eau, et *tamalli*, pain de maïs.
3. Impersonnel de *ixnextia*, chercher, s'efforcer, acquérir avec peine.

ils l'habitude de se parer de différents costumes. Les uns se travestissaient en oiseaux, les autres en quadrupèdes; ceux-ci en *tzinitzcan*[1], ceux-là en papillons; quelques-uns en grosses abeilles, quelques autres en mouches ou en escarbots. On en voyait qui chargeaient sur leur dos un homme endormi disant que c'était le sommeil. Il y avait des gens qui portaient sur leurs épaules des enfilades de tamales embrochés, appelés *xocotamalli*, ou d'autres espèces du nom de *nacatamalli*[2]. Quelques personnes faisaient provision de tamales et d'autres objets pour les donner aux pauvres. On se travestissait aussi en revendeurs de bois à brûler ou de légumes. On se déguisait encore en personnes malades, en lépreux et en vénériens.

L'image du dieu *Tlaloc* était élevée au milieu du bal. C'était en son honneur que l'on dansait. On avait placé devant elle un réservoir rempli d'eau, où se trouvaient des couleuvres et des grenouilles que des hommes appelés *mazateca* avalaient vivantes. Ils allaient les prendre dans l'eau avec la bouche et nullement avec le secours des mains, et lorsqu'ils s'en étaient saisis, ils s'en allaient danser en faisant leurs efforts pour les avaler. Celui qui y réussissait le premier se mettait à crier en disant: Papa, papa! La danse se continuait tout autour du temple de ce dieu; et lorsqu'en dansant les danseurs étaient amenés à passer devant les paniers appelés *tonaca cuezcomatl*[3], on leur donnait des tamales qui y étaient renfermés. Les vieilles femmes qui assistaient à ce spectacle pleuraient en pensant qu'elles mourraient avant qu'on célébrât de nouveau cette fête.

On disait que le jeûne pratiqué en cette occasion avait pour but de laisser reposer les subsistances, car on ne mangeait rien que du pain. On disait aussi qu'en temps ordinaire on causait de la fatigue au pain, qui était le principal comestible, en le mêlant avec du sel, de la chaux et du sel de nitre, différentes manières de déguisements dont il se sentait humilié et qui le faisaient vieillir. L'objet de ce jeûne était de le ramener à la jeunesse. Le lendemain du jeûne s'appelait *molpololo*, ce qui veut dire qu'on mangeait d'autres choses avec le pain, parce qu'on avait fini la pénitence des comestibles.

1. Oiseau au plumage brillant.
2. De *nacatl*, viande, et *tamalli*, pain de maïs. Peut-être faut-il lire : *necutamalli*. Voy. la note 2 de la page 118.
3. « Corbeille, havre-sac de notre nourriture »; *nacatl*, chair, viande, fait en composition : *nonaca*, ma nourriture ; *tonaca*, notre nourriture; etc.

DESCRIPTION DES ÉDIFICES DU GRAND TEMPLE DE MEXICO.

La cour de ce temple était très vaste ; on peut l'évaluer à une superficie carrée de vingt brasses de côté. Elle était dallée partout et elle renfermait dans son enceinte un grand nombre d'édifices et de tours. Celles-ci étaient de différentes hauteurs et chacune d'elles était dédiée à une divinité particulière. La principale entre toutes et la plus élevée était placée au milieu et dédiée au dieu *Uitzilopochtli*, *Tlacauepan Cuexcotzin*. Cette tour était divisée au sommet, de manière à simuler deux tours séparées, au haut desquelles se trouvaient deux chapelles ou autels. Chacune d'elles avait sa toiture distincte et se terminait par des devises particulières. Dans l'une, qui était la principale, se trouvait la statue de *Uitzilopochtli*, appelée en d'autres termes *Ilhuicatl xoxouhqui* [1], et dans l'autre l'image du dieu *Tlaloc*. Devant chacune d'elles s'élevait une pierre arrondie en forme de billot, qu'on appelait *techcatl*, sur laquelle on tuait ceux qui étaient sacrifiés en l'honneur du dieu. Du haut de la pierre jusqu'en bas existait un ruisseau formé par le sang de ceux qui y étaient sacrifiés. La même chose se voyait devant toutes les autres tours. Celles-ci avaient leurs façades tournées vers l'occident et l'on y montait par un escalier étroit, droit et raide.

Le deuxième temple principal était celui des dieux de la pluie qui s'appelaient *Tlaloque*. Le temple lui-même portait le nom d'*Epcoatl* [2]. On y jeûnait et faisait pénitence pendant quarante jours avant la fête en l'honneur de ces dieux. Lorsque le jeûne était fini, on faisait subir leurs punitions aux ministres des idoles qui avaient fait quelque faute dans le service de leur culte pendant toute l'année. On les châtiait dans des marécages d'eau et de boue en les y plongeant. Après avoir reçu la punition, les coupables se lavaient, et l'on faisait un *areyto* en portant à la main des tiges de maïs en guise de bourdons. Tous les gens du peuple dansaient aussi dans les rues. Cette fête s'appelait la fête de la *mazamorra* qui porte le nom d'*etzalli*. Quand elle était terminée, on tuait des captifs en l'honneur des dieux *Tlaloque*.

Le troisième temple s'appelait *Macuilcalli* [3] ou *Macuilquiauitl*. On y sacrifiait les espions de l'ennemi, qui avaient été pris dans les guerres contre les guerriers de *Uexotzinco*, de *Tlaxcala*, etc. Quant à ceux qui se hasardaient à porter leur espionnage dans la ville même de Mexico, on les prenait aussitôt qu'ils étaient surpris et on les amenait

1. C'est-à-dire, ciel bleu.

2. De *eptli*, perle, et *coatl*, serpent. Les victimes que l'on y immolait avaient le même nom. Voy. ci-dessus, page 85.

3. De *macuilli*, cinq, et *calli*, maisons ; — *macuilquiauitl* signifie : cinq ouragans.

dans ce temple où on les déchiquetait en leur coupant les membres par morceaux.

Le quatrième édifice s'appelait *Teccizcalli*[1]. Il y avait un grand nombre de statues de dieux. C'était là que se réfugiait le roi ou grand seigneur de la cité, dans les jours de grandes solennités. Il y jeûnait et faisait pénitence pendant quatre jours, s'occupant à encenser toutes les statues qui s'y trouvaient et en l'honneur desquelles on sacrifiait aussi des captifs.

Le cinquième édifice s'appelait *Poyauhtla*[2]. C'est là que jeûnaient les deux grands satrapes dont l'un portait le nom de *Totec tlamacazqui*[3] et l'autre celui de *Tlalocan tlenamacac*[4]. Ils y faisaient pénitence quatre jours et encensaient les statues. Cela se faisait ainsi précisément à propos de la fête d'*etzalqualiztli*. On sacrifiait aussi des captifs en l'honneur de ces idoles.

Le sixième édifice s'appelait *Mixcoapan tzompantli*[5]. C'était là qu'on conservait les têtes des victimes sacrifiées au dieu *Mixcoatl*. On se servait, pour cela, de madriers plantés dans le sol et s'élevant à la hauteur de deux *estados*; ils étaient percés de distance en distance, donnant ainsi passage à des barres transversales, au nombre de sept ou huit, de la grosseur d'un bois de lance ou un peu plus. C'était à ces barres que l'on fixait les têtes, en tournant leurs faces dans la direction du midi.

Le septième édifice s'appelait *Tlalxicco*[6]. On y sacrifiait tous les ans, au mois de *tititl*, un captif en l'honneur du dieu de l'enfer. Lorsque le satrape *Tlillan tlenamacac*[7] lui avait donné la mort, il prenait de la braise et encensait la statue; cette cérémonie se faisait toujours la nuit.

Le huitième édifice s'appelait *Quaxicalco*[8]. C était un oratoire dans lequel le roi se réfugiait pour faire pénitence à propos du jeûne de quatre jours, qui portait le nom de *netonatiuhçauatl*[9] et se faisait en l'honneur du soleil. Il avait lieu de deux cent trois en deux cent trois jours. On tuait alors quatre captifs qu'on appelait *chachanme*, avec

1. De *tecciztli*, coquillage, et *calli*, maison.
2. Lieu sombre, de *poyaua*, brunir, noircir.
3. Ministre du dieu *Totec*.
4. « Marchand (*namacac*) du feu (*tletl*) dans le *Tlalocan*. »
5. Un autre temple dédié à *Mixcoatl* s'appelait *Mixcoateopan*. Voyez le 36e édifice.
6. « Dans le centre de la terre »; de *tlalli*, terre, et *xictli*, nombril, avec *co*, suffixe de noms de lieu.
7. « Marchand du feu pour la figure noire »; de *tlilli*, couleur noire, avec le suffixe *tlan*; — *tlenamacac*, de *tletl*, feu, et *namaca*, vendre.
8. De *quaitl*, tête, et *xicalli*, vase, calebasse, avec le suffixe *co*.
9. Ou, suivant Kingsborough, *netonatiuhçaualo*, impersonnel signifiant : ou jeûne pour le soleil; de *tonatiuh*, soleil, et *çaua*, jeûner.

deux autres qui représentaient le soleil et la lune, et après lesquels on sacrifiait encore beaucoup de victimes.

Le neuvième édifice s'appelait *Tochinco*[1]. C'était un édifice bas et carré qui avait des marches sur ses quatre faces. On y tuait tous les ans l'image d'*Ome tochtli*, lorsque régnait ce signe. Cette image était représentée par un captif recouvert des ornements du dieu du vin, connu sous ce nom, ainsi que cela se trouve expliqué ailleurs.

Le dixieme édifice s'appelait *Teotlalpan*[2], ce qui veut dire pays scabreux. On y voyait figurer un petit bois entouré de murs, où se trouvaient des rochers artificiels, sur lesquels on avait planté des arbustes qui croissent en ces sortes de terrains, comme des petits magueys et d'autres encore qu'on appelle *tzioactli*. On faisait tous les ans une procession dans ce bois, au mois de *quecholli*. Lorsqu'elle était finie, on partait pour le versant de la montagne de *Çacatepec*, pour s'y livrer à la chasse et faire les autres choses qui ont été décrites dans l'histoire de ce mois.

Le onzième édifice s'appelait *Tlilapan*[3], ce qui veut dire : eau noire. Il y avait une source en forme de réservoir, dont la profondeur donnait à l'eau un aspect noirâtre. C'est là que les satrapes se baignaient dans la nuit, pendant la durée des jeûnes qui se pratiquaient quatre jours par mois, pour se préparer aux fêtes dont ils étaient, peut-on dire, la vigile. Après leur bain, ils encensaient le temple de *Mixcoatl* et s'en retournaient ensuite à leur monastère.

Le douzième édifice s'appelait *Tlillan calmecac*[4]. C'était un oratoire élevé en l'honneur de la déesse *Ciuacoatl*. Là vivaient trois satrapes voués au service de cette divinité, qui leur apparaissait ostensiblement et établissait sa résidence dans ce temple, dont elle sortait d'une manière visible, pour se rendre où bon lui semblait. C'était certainement le démon sous la forme de cette femme.

Le treizième édifice s'appelait *Mexico calmecac*[5]. C'était le monastère dans lequel demeuraient les satrapes et les ministres qui faisaient le service journalier du temple de *Tlaloc*.

Le quatorzième édifice s'appelait *Coacalco* ou *Quauhcalli*[6]. C'était une grande salle dont les ouvertures avaient des barreaux comme

1. De *tochin*, lapin, avec le suffixe *co*, dans.

2. « Sur la terre divine, » de *teotl*, dieu, *tlalli*, terre, avec le suffixe *pan*.

3. De *tlilli*, couleur noire, et *atl*, eau, avec le suffixe *pan*.

4. *Tlilli*, couleur noire, avec le suffixe *tlan* : *calmecac*, établissement pour l'éducation de la jeunesse noble. Voy. la note 3 de la page 79.

5. Voyez, pour ce dernier mot, la note précédente.

6. « Dans la maison du serpent », de *coatl*, serpent, et *calli*, maison, avec le suffixe *co*. *Quauhcalli* signifie la maison des pieux ou barreaux (*quauitl*); aussi pour le premier nom peut-être faudrait-il lire : *Quauhcalco*, dans la maison des pieux.

les prisons. On y tenait en captivité tous les dieux que l'on avait pris dans la guerre contre d'autres villes ou villages.

Le quinzième édifice s'appelait *Quauhxicalco*[1]. C'était un temple petit et rond, d'une largeur d'environ trois brasses, d'une hauteur d'une brasse et demie et sans aucune toiture. C'est là que le satrape de *Titlacauan* encensait chaque jour vers les quatre points cardinaux. Là aussi venait de temps en temps le jeune homme qu'on soignait pendant un an pour le sacrifier le jour de la fête du dieu *Titlacauan*. Il y jouait de la flûte, soit de jour, soit de nuit, quand il lui plaisait de s'y rendre, et, après avoir joué, il encensait vers les quatre parties du monde et s'en allait ensuite à son logis.

Le seizième édifice s'appelait *Quauhxicalco*, le second ; il ressemblait au précédent. On plantait devant lui un arbre connu sous le nom de *xocotl*, orné d'un grand nombre de papiers. Au haut de ce temple ou *momoztli*, venait danser un bouffon déguisé en *techalotl*, animal semblable à l'écureuil.

Le dix-septième édifice s'appelait *Teccalco*. C'est dans ce temple qu'on jetait vivants, sur un brasier, un grand nombre de captifs, pour la fête de *teotleco*. C'était là aussi que les satrapes faisaient, le même jour, la cérémonie connue sous le nom d'*amatlauitzoa*, ainsi qu'on l'a déjà dit à propos de cette fête.

Le dix-huitième édifice s'appelait *Tzompantli*. Cela consistait en trois ou quatre madriers plantés dans le sol et traversés par des barres, comme bois de lance, auxquels étaient fixées les têtes de ceux qu'on tuait.

Le dix-neuvième édifice s'appelait *Uitznauac teocalli*. On y tuait, en l'honneur de *Uitzilopochtli*, les représentants des dieux *Centzonuitznaua*[2], ainsi qu'un grand nombre de captifs, le jour qu'on célébrait chaque année la fête de *panquetzaliztli*.

Le vingtième édifice se nommait *Tezcacalco*[3]. C'était un oratoire où se trouvaient les statues connues sous le nom d'*omacame*[4]. On y tuait quelques captifs, mais pas tous les ans.

Le vingt et unième édifice s'appelait *Tlacochcalco, Acatlyiacapan*[5]. On y conservait une grande quantité de dards pour la guerre. C'était comme un arsenal. Là se sacrifiaient quelques captifs; c'était toujours pen-

1. Dans le vase (*xicalli*) de bois (*quauitl*), avec *co*, suffixe de noms de lieu. D'autres édifices portaient ce même nom. Voyez les nos 16, 25 et 36.

2. Ce sont les frères de *Uitzilopochtli* qui, selon la fable, les aurait combattus et tués en majeure partie.

3. De *tezcatl*, miroir, et *calli*, maison, avec *co*, suffixe de noms de lieu.

4. Pluriel de *Omacatl;* c'est-à-dire successeur de ce dieu.

5. « Dans l'établissement des armes »; de *tlacochtli*, dard, et *calli*, maison, avec le suffixe *co;* — *Acatlyiacapan*, principal roseau.

dant la nuit et quand on en avait le désir; car il n'y avait aucun jour signalé pour cela.

Le vingt-deuxième édifice s'appelait *Teccizcalco*[1]. C'était un oratoire où se trouvaient des statues du dieu *Omacatl* et d'autres divinités. On y tuait, par dévotion, quelques captifs, sans qu'il y eût un jour fixé pour ces sacrifices.

Le vingt-troisième édifice était appelé *Uitztepeualco*[2]. Il était dans un enclos, entre quatre murailles. C'était là que les ministres des idoles jetaient les épines de maguey dont ils s'étaient piqués, et des roseaux verts, après les avoir ensanglantés. Ils en faisaient offrande aux dieux.

Le vingt-quatrième édifice s'appelait *Uitznauac calmecac*. C'était un monastère qu'habitaient les ministres des idoles destinés au service du temple du dieu *Uitznauac*, s'occupant d'encenser et d'autres pratiques journalières qui étaient dans leurs habitudes.

Le vingt-cinquième édifice portait le nom de *Quauhxicalco*. Il était construit comme celui de même nom, dont il a été parlé plus haut. Devant lui se trouvait un *tzompantli*, où l'on accumulait les têtes des morts. Au haut du temple était une statue en bois du dieu *Omacatl*. Là étaient sacrifiés quelques captifs dont on donnait le sang à goûter à cette idole, en lui en frottant la bouche.

Le vingt-sixième édifice s'appelait *Macuilcipactli*[3] *iteopan*. C'était un grand temple construit en l'honneur de *Macuilcipactli*. On y sacrifiait des captifs pendant la nuit et durant le signe de *ce cipactli*[4].

Le vingt-septième édifice s'appelait *Tetlanman calmecac*. C'était un monastère du nom de *Tetlanman*, dans lequel demeuraient les satrapes et ministres voués jour et nuit au service du temple de la déesse *Chantico*.

Le vingt-huitième édifice portait le nom d'*Iztaccinteotl iteopan*[5]. C'était un temple dédié à la déesse *Cinteotl*. On y sacrifiait les lépreux captifs, dont on ne mangeait pas la chair, et qui étaient tués pendant les jours de jeûne observés en l'honneur du soleil, comme il a été dit plus haut.

Le vingt-neuvième édifice s'appelait *Tetlanman*. C'était un temple dédié à la déesse *Quaxolotl Chantico*. On y sacrifiait des esclaves, par dévotion, pendant la durée du signe de *ce xochitl*.

1. De *tecciztli*, coquillage de la mer, et *calli* maison, avec le suffixe *co*.

2. De *uitztli*, piquant, épine, et *tepeua*, jeter, répandre, avec le suffixe *co*.

3. C'est-à-dire le temple du dieu *Macuilcipactli* ; de *macuilli*, cinq et *cipactli*, espadon (*xiphias gladius*).

4. « Un espadon. » C'est le premier signe en astrologie judiciaire. Voy. livre IV, chap. I.

5. C'est-à-dire le temple de la déesse (*teotl*) au maïs (*cintli*) blanc (*iztac*).

Le trentième édifice était appelé *Chicomecatl iteopan*[1]. C'était un temple dédié au dieu *Chicomecatl*. On y sacrifiait de nuit quelques captifs, lorsque commençait le signe *ce xochitl*.

Le trente-et-unième édifice portait le nom *Tezcaapan*[2]. Là se trouvait une source formant réservoir, où allaient se baigner ceux qui avaient résolu de faire pénitence. Il y avait, en effet, plusieurs personnes qui venaient servir dans des temples et en l'honneur de dieux qui leur inspiraient de la dévotion, pendant plusieurs mois ou même une année entière.

Le trente-deuxième édifice s'appelait *Tezcatlachco*[3]. C'était un jeu de paume qui se trouvait entre les temples. On y tuait par dévotion quelques captifs lorsque régnait le signe d'*omacatl*.

Le trente-troisième édifice était appelé *Tzompantli*. C'est là que l'on conservait les têtes des captifs mis à mort en l'honneur des dieux *Omacame*. Ce sacrifice se faisait tous les deux cent deux jours.

Le trente-quatrième édifice s'appelait *Tlamatzinco*. C'était un temple dédié au dieu *Tlamatzincatl*, en l'honneur duquel on tuait là des esclaves chaque année en terminant la fête de *quecholli*.

Le trente-cinquième édifice était appelé *Tlamatzinco calmecac*. C'était un monastère dans lequel demeuraient les prêtres ou satrapes qui faisaient le service du temple précédent.

Le trente-sixième édifice s'appelait *Quauhxicalco*. C'était un petit temple large, un peu creusé et profond, dans lequel on brûlait les papiers dont on avait fait l'offrande par suite de quelque vœu. On y brûlait aussi la couleuvre dont il a été fait mention à propos de la fête de *panquetzaliztli*.

Le trente-septième édifice était appelé *Mixcoateopan*. C'était un temple dédié à *Mixcoatl*, dans lequel on faisait les cérémonies dont on a donné le récit à propos de la fête de *quecholli tlami*[4].

Le trente-huitième édifice s'appelait *Netlatiloyan*[5]. C'était un temple au bas duquel se trouvait une caverne où l'on venait cacher les peaux des écorchés, ainsi qu'on l'a vu au récit de *tlacaxipeualiztli*.

Le trente-neuvième édifice était appelé *Teotlachco*. Il y avait là, dans le temple même, un jeu de paume, dans lequel on tuait des captifs nommés *amapanme*[6], ainsi qu'en a été fait le récit à propos de la fête de *panquetzaliztli*.

1. C'est-à-dire le temple du dieu *Chicomecatl*; de *chicome*, sept, et *ecatl*, vents.
2. De *tezcatl*, miroir, et *atl*, eau, avec la postposition *pan*.
3. De *tezcatl*, miroir, et *tlachco*, jeu de paume.
4. Ce mot *tlami*, signifiant s'achever, semblerait indiquer que la fête se prolongeait jusqu'à la fin du mois de *quecholli*.
5. Substantif verbal dérivé de *tlatia*, cacher, avec le suffixe *yan*.
6. Pluriel de *Amapan*.

Le quarantième édifice s'appelait *Ilhuicatitlan*[1]. Il consistait en une grosse colonne très haute sur laquelle se trouvait peinte l'étoile du matin. Son chapiteau était surmonté d'une toiture en chaume. Devant cette colonne on sacrifiait chaque année des captifs, au temps où cette étoile paraissait de nouveau.

Le quarante-et-unième était appelé *Uei tzompantli*[2]. Il était placé devant le temple de *Uitzilopochtli*. Il servait à recevoir les têtes des captifs que l'on sacrifiait en l'honneur de ce temple, chaque année, à propos de la fête de *panquetzaliztli*.

Le quarante-deuxième édifice, appelé *Mecatlan*[3], était une construction dans laquelle les ministres des idoles venaient s'exercer à souffler dans leurs trompes.

Le quarante-troisième édifice s'appelait *Cinteopan*[4]. C'était un temple dédié à la déesse *Chicome coatl*. On y tuait une femme qu'on disait être l'image de cette divinité et on l'écorchait. Il en a été fait le récit à propos de la fête d'*ochpaniztli*.

Le quarante-quatrième édifice s'appelait *Centzontotochtin inteopan*[5]. C'était un temple dédié aux dieux du vin. On y tuait, en l'honneur des dieux de l'ivresse, trois captifs auxquels on donnait les noms de *Tepuztecatl*, *Toltecatl* et *Papaztac*. On les sacrifiait de jour, jamais de nuit, chaque année, à propos de la fête de *tepeilhuitl*.

Le quarante-cinquième édifice s'appelait *Cinteopan*. C'était un temple dans lequel se trouvait la statue du dieu des plants de maïs. On y sacrifiait, chaque année, son image avec d'autres captifs, ainsi qu'il a été dit à propos de sa fête.

Le quarante-sixième édifice s'appelait *Netotiloyan*[6]. Là, se trouvait le lieu dans lequel les captifs et les esclaves dansaient, un instant avant leur mort, avec le représentant ou image du signe *chiconauecatl*[7]. On les sacrifiait de nuit, chaque année, à la fête de *xilomaniliztli*[8] ou d'*atlcaualo*.

Le quarante-septième édifice était appelé *Chililico*. C'était un temple dans lequel on sacrifiait les esclaves sous le signe de *chiconauecatl*.

1. De *ilhuicatl*, ciel, uni à la postposition *tlan*, dans, vers.
2. Grande [illegible] au haut duquel on exposait les têtes des victimes.
3. De *mecatl*, corde, lignée, et *tlan*, auprès.
4. Temple de *Centeotl*, déesse du maïs. Le 45e édifice portait le même nom.
5. « Temple des 400 lapins », de *centzontli*, 400, et *tochtli*, pluriel *totochtin*, lapins; le mot *teopan*, temple, est précédé du possessif pluriel *in*. Voy. la note 3 de la page 25 et celle de la page [illegible].
6. Lieu de la danse, substantif verbal tiré de *itotia*, danser; impersonnel *netotilo*, avec la postposition *yan*.
7. Ou des neuf vents.
8. « Offrande d'épis de maïs », de *xilotl*, épi de maïs encore tendre, et *manalia*, offrir, présenter.

Ils étaient tués à minuit, à propos de la fête d'*atlcaualo*. On n'admettait à ce sacrifice que les esclaves de rois ou de grands seigneurs.

Le quarante-huitième édifice s'appelait *Coaapan*[1]. Là était une source où se baignait le satrape qui officiait dans le temple *Coatlan*. Aucun autre n'avait le droit de se baigner en ce lieu.

Le quarante-neuvième édifice s'appelait *Pochtlan*[2]. C'était un monastère dans lequel vivaient les ministres et satrapes appartenant de jour et de nuit au service du temple où se trouvait la statue d'*Yacatecutli*, dieu des marchands.

Le cinquantième édifice, appelé *Yopico*, était un temple où l'on tuait chaque année un grand nombre d'esclaves et de captifs, pendant le jour, à l'occasion de la fête de *tlacaxipeualiztli*.

Le cinquante-et-unième édifice s'appelait *Atlauhco*[3]. C'était un monastère où résidaient les satrapes et ministres consacrés, jour et nuit, au service d'une déesse dans le temple de *Uitzilinquatec*[4].

Le cinquante-deuxième édifice était appelé *Yacatecutli iteopan*, c'était le temple du dieu des marchands. On y tuait chaque année son image, le jour de la fête de *tititl*.

Le cinquante-troisième édifice, appelé *Uitzilinquatec iteopan* était un temple dans lequel on sacrifiait, chaque année, à la fête de *tititl*, la femme réputée l'image de cette déesse.

Le cinquante-quatrième édifice était appelé *Yopico calmecac*[5]. Dans cet oratoire ou monastère, on sacrifiait un grand nombre de captifs, chaque année, à la fête de *tlacaxipeualiztli*.

Le cinquante-cinquième édifice s'appelait *Yopico tzompantli*, on y rangeait les têtes de ceux qui étaient sacrifiés dans la fête de *tlacaxipeualiztli*.

Le cinquante-sixième édifice, nommé *Tzompantli*, était destiné à recevoir tes têtes de ceux que l'on tuait à la fête d'*Yacatecutli*, dieu des marchands, au premier jour de la fête de *xocotl uetzi*.

Le cinquante-septième édifice, appelé *Macuilmalinalli iteopan*[6], était un temple où se trouvaient deux statues, l'une de *Macuilmalinalli* et l'autre de *Topantlacaqui*. On y faisait, tous les deux cent trois

1. Dans l'eau (*apan*) du serpent (*coatl*).

2. C'est-à-dire près de l'arbre appelé *pochotl*. Cet établissement était probablement situé dans le quartier de ce nom, à *Tlatelolco*.

3. Dans la fondrière, l'abîme (*atlauhtli*). Cet édifice était sans doute situé dans le quartier de ce nom, à *Tlatelolco*.

4. Le temple consacré à cette déesse n'avait pas de nom particulier ; de là cette expression donnée au 53e édifice, *Uitzilinquatec iteopan*, temple de *Uitzilinquatec*.

5. Cette maison d'éducation était sans doute attenante au temple *Yopico*, qui devait aussi posséder un local garni de pieux *tzompantli*, pour l'exposition des têtes des victimes. C'était le 55e édifice.

6. Temple de la divinité *Macuilmalinalli*, c'est-à-dire cinq plantes appelées *malinalli*.

jours, une fête en l'honneur de ce signe, de même qu'on la faisait aussi pour honorer le signe de *xochilhuitl*.

Le cinquante-huitième édifice s'appelait *Aticpac* [1]. C'était un oratoire où l'on célébrait une fête avec des offrandes aux déesses *Ciuapipiltin*. On y faisait une fête aussi dans le signe *chicome coatonalli*.

Le cinquante-neuvième édifice nommé *Netlatiloyan*, était une excavation où l'on cachait les peaux des morts que l'on écorchait, chaque année, à la fête d'*ochpaniztli*.

Le soixantième édifice nommé *Atlauhco*, était un oratoire où la déesse *Ciuateotl* était honorée. On y tuait, chaque année, en son honneur, une femme qu'on disait être son image et qui était sacrifiée dans le temple de *Coatlan*, placé tout près de l'oratoire. Cela se pratiquait, chaque année, à la fête d'*ochpaniztli*.

Le soixante-et-unième édifice, appelé *Tzonmolco calmecac* [2], était un monastère dans lequel résidaient les satrapes du dieu *Xiuhtecutli*. C'est là qu'on faisait tous les ans le feu nouveau, à l'occasion de la fête d'*uauhquiltamalqualiztli* [3].

Le soixante-deuxième édifice, appelé *Temalacatl* [4], consistait en une grande pierre, en forme de meule de moulin, percée d'un trou à son centre. C'est sur cette pierre qu'on plaçait les esclaves et qu'on se battait avec eux. Ils étaient attachés par le milieu du corps de telle manière qu'ils pouvaient arriver à la circonférence de la pierre. Ils recevaient des armes pour le combat. C'était un spectacle très fréquent, qu'on venait voir en grande foule de tous les points du pays. Un satrape revêtu d'une peau d'ours ou *cuetlachtli* [5], était le parrain des captifs qui mouraient en cet endroit. Il les conduisait sur la pierre, les y attachait, leur donnait les armes, pleurait sur leur sort pendant le combat et, quand ils étaient tombés, les remettait à celui qui devait leur arracher le cœur, lequel était revêtu d'une autre peau qui portait le nom de *youallauan*. Ce récit a été fait longuement à propos de la fête de *tlacaxipeualiztli*.

On appelait le soixante-troisième édifice *Nappatecutli iteopan* [6]. C'était un temple dédié au dieu *Nappatecutli;* on y tuait l'image de ce dieu, figuré par un captif revêtu de ses ornements. On faisait ce sacrifice chaque année, à minuit, le jour de la fête de *tepeilhuitl*.

1. « Sur l'eau, à la surface de l'eau » ; de *atl*, eau, *icpac*, dessus.

2. Établissement pour la jeunesse noble, adossé au temple de *Tzonmolco*. Voy. le 64e édifice.

3. Kingsborough ajoute : On venait chercher ce feu nouveau toutes les fois que le roi devait encenser les dieux.

4. De *tetl*, pierre, et *malacatl*, fuseau, roue.

5. Ou *cuitlachtli*, loup mexicain.

6. Temple du dieu *Nappatecutli*, quatre fois seigneur

On nommait le soixante-quatrième édifice *Tzonmolco*. C'était un temple dédié à *Xiuhtecutli*. On y tuait quatre esclaves, représentants de ce dieu. Ils étaient recouverts de ses ornements, quoique teints de couleurs différentes. On leur donnait les noms de *xoxouhqui Xiuhtecutli*, *coçauhqui Xiuhtecutli* et *iztac Xiuhtecutli*[1]. On sacrifiait encore le même jour et, en ce même lieu, beaucoup d'autres captifs auxquels on donnait le nom collectif d'*ihuipaneca temimilolca*[2]. Au bas de l'escalier de ce temple se trouvait une terrasse à laquelle quelques marches donnaient accès. On y tuait deux femmes, dont l'une s'appelait *Nancotlaceuhqui;* on ne dit pas le nom de l'autre. Lorsque tous les sacrifices étaient terminés on commençait l'*areyto* très solennel dont on a lu le récit détaillé à propos de la fête de *Xiuhtecutli*.

Le soixante-cinquième édifice, appelé *Coatlan*, était un temple où l'on tuait des captifs en l'honneur des dieux nommés *Centzonuitznaua*. On y renouvelait ces sacrifices toutes les fois qu'on faisait du feu nouveau, de même qu'à propos de la fête de *quecholli*.

Le soixante-sixième édifice, appelé *Xochicalco*, avait été construit en l'honneur des dieux[3] *Tlatlauhqui Cinteotl* et de la déesse *Atlatonan*. Lorsqu'on y tuait l'image de cette déesse, on l'écorchait pendant la nuit, et l'un des satrapes se couvrait de sa peau. Le jour venu, il s'en allait dansant, ainsi revêtu de la peau de la femme sacrifiée. On faisait cela, chaque année, à la fête d'*ochpaniztli*.

Le soixante-septième édifice, nommé *Topicalco* et *Coacalco*[4] était une espèce d'hôtellerie où se logeaient les seigneurs et grands personnages, surtout ceux de la province d'*Anahuac*, qui venaient visiter ce temple.

Le soixante-huitième édifice s'appelait *Tozpalatl*[5]. Là se trouvait une source très estimée qui surgissait en ce même lieu. Les satrapes des idoles y venaient puiser leur eau, et, lorsque se faisait la fête de *Uitzilopochtli* et autres, les gens du peuple y couraient en grande dévotion.

Le soixante-neuvième édifice portait les noms de *Tlacochcalco*[6] et *Quauhquiyauac*[7]. C'était une maison renfermant la statue du dieu *Macuiltotec*[8], en l'honneur duquel on tuait des esclaves à la fête de *panquetzaliztli*.

1. C'est-à-dire *Xiuhtecutli* vert, jaune et blanc.
2. C'est-à-dire qui sont mis en rang, qui sont mis en rond.
3. Il faut peut-être lire « de la déesse » au lieu de « des dieux » ; car *Cinteotl* portait divers noms suivant le degré de maturité du maïs ; *tlatlauhqui* signifie rouge.
4. « Dans la maison du bâton ou verge », le *topilli* étant la marque de la dignité des grands ; — *Coacalco*, dans la maison (*calli*) du serpent (*coatl*).
5. De *toztli*, oiseau qui a le plumage jaune ; *palli*, couleur noire, et *atl*, eau.
6. Ce temple est différent de celui qui est désigné, sous le même nom, au n° 21.
7. « A la porte de bois » ; de *quauitl*, bois, et *quiyauac*, à la porte.
8. De *macuilli*, cinq, et *Totec*, nom d'une divinité.

Le soixante-dixième édifice, appelé *Tolnauac*[1], était une maison où l'on tuait des captifs en l'honneur de *Tezcatlipoca*, lorsque commençait à régner le signe de *ce miquiztli.*

Le soixante-et-onzième édifice s'appelait *Xilocan*[2]. C'était une maison dans laquelle on faisait cuire la pâte dont était fabriquée l'image de *Uitzilopochtli* lorsqu'on célébrait sa fête.

Le soixante-douzième édifice, appelé *Itepeyoc*[3], était une maison où se confectionnait, avec de la pâte, par les satrapes, l'image de *Uitzilopochtli.*

Le soixante-treizième édifice, nommé *Uitznauac calpulli*[4], était la maison où se fabriquait l'image d'un autre dieu, compagnon de *Uitzilopochtli*, qu'on nommait *Tlacauepan Cuexcotzin.*

Le soixante-quatorzième édifice, appelé *Atempan*, était une maison dans laquelle on réunissait les enfants destinés à mourir, ainsi que les lépreux, nommés *xixioti*[5], qu'on tuait également. Quand on les avait réunis en ce lieu, on en faisait une procession en les portant dans des litières; après quoi, on les conduisait à l'endroit où ils devaient être sacrifiés.

Le soixante-quinzième édifice, nommé *Tezcacoac tlacochcalco*[6], était une maison où se trouvaient déposés un grand nombre de dards et de flèches, pour servir en temps de guerre. Certaines années, on tuait là des esclaves par dévotion.

Le soixante-seizième édifice s'appelait *Acatla yiacapan uei calpulli*[7] C'était une maison où l'on réunissait les esclaves qui devaient être sacrifiés en l'honneur des *Tlaloque.* Quand ils étaient morts, on les dépeçait et on les faisait cuire dans cette même maison. On ajoutait aux marmites des fleurs de calebasses, que les seigneurs et principaux personnages mangeaient quand elles étaient cuites, sans que les gens du peuple pussent y goûter.

Le soixante-dix-septième édifice, appelé *Techielli*[8], était un petit temple dans lequel on faisait l'offrande de roseaux nommés *acxoyatl.*

Le soixante-dix-huitième genre d'édifice s'appellait *Calpulli.* C'étaient de petites maisons qui faisaient le tour intérieur de la cour du grand temple. Tous les hauts personnages et hauts employés de l'adminis-

1. De *tollin*, jonc, et *nauac*, auprès.
2. « Lieu où croissent les tiges de maïs »; de *xilotl*, maïs, uni à la postposition *can*.
3. Situé dans le quartier de ce nom. Voy. ci-dessus page 169.
4. « Contre [illegible] auprès des épines. »
5. Verbe qui signifie avoir la lèpre; le mot régulier devrait être le pluriel *xixiotque*.
6. De *tezcatl*, miroir, et *coatl*, serpent, avec le suffixe *c*. Pour *tlacochcalco*, voy. la note des 21e et [illegible] édifices.
7. C'est-à-dire lieu principal planté de roseaux avec de grandes salles.
8. Ou *techialli*, attente des gens, de *chia*, attendre.

tration se réunissaient là pour jeûner et faire quatre jours de pénitence avant les fêtes qui revenaient de vingt en vingt jours. A l'occasion de ce jeûne, les uns faisaient leur unique repas à minuit, les autres à midi.

RÉCIT DE CE QU'OFFRAIENT LES MEXICAINS DANS LEURS TEMPLES.

Ils faisaient offrande de plusieurs choses dans les édifices appelés *calpulli*, qui étaient comme les églises des paroisses dans lesquelles se réunissaient les personnes de chaque quartier, soit à l'occasion des offrandes, soit pour d'autres cérémonies. Ils offraient des comestibles, des *mantas*, des oiseaux, des épis de maïs, de la *chian*, des haricots et des fleurs. Tels étaient les objets qui faisaient la base de l'offrande des femmes et des jeunes filles à marier. Mais dans les oratoires des domiciles, ils n'offraient que des comestibles aux images des dieux qui s'y trouvaient. Ils renouvelaient cette pratique tous les jours de bonne heure. La maîtresse de la maison prenait soin de réveiller, tous les matins, les différents membres de la famille, pour qu'ils allassent faire leur offrande aux dieux de leurs chapelles.

Les satrapes offraient de l'encens, jour et nuit, dans les temples, à certaines heures. Ils faisaient usage pour cela d'encensoirs en terre cuite, de la forme d'une sorte de poêlon de grandeur moyenne avec un manche creux de la grosseur d'une *vara* à mesurer et de la longueur du bras jusqu'au coude ou un peu plus, ayant en dedans de petites pierres pour faire l'office de grelots. L'encensoir était orné de sculptures qui le trouaient de distance en distance, du milieu jusqu'en bas. On prenait de la braise allumée au foyer, on y projetait du copal, on s'approchait ainsi de la statue du démon et on élevait l'encensoir vers les quatre points cardinaux en même temps qu'on encensait aussi l'idole. Cela étant fait, on allait jeter la braise au foyer. Cette même pratique était imitée par les gens du peuple dans leurs maisons, le matin et le soir, devant les statues qu'ils avaient dans leurs oratoires ou dans leurs cours. Les pères et les mères engageaient leurs enfants à faire de même soir et matin.

Les Mexicains et tous les habitants de la Nouvelle-Espagne faisaient usage (qui se poursuit encore beaucoup aujourd'hui), dans leurs offrandes, de cet encens de copal, sorte de gomme blanche qu'ils appellent *copalli*, pour encenser leurs dieux. Ils n'avaient point recours à notre véritable encens, bien qu'il y en ait dans leur pays. C'est donc de ce copal que faisaient usage les satrapes dans le temple et tout le monde dans les demeures privées, comme nous l'avons dit plus haut.

Les juges faisaient de même lorsqu'ils devaient se livrer à quelque acte de leur ministère. Avant de vaquer à leurs travaux, ils jetaient du copal sur le feu pour révérer leurs dieux et réclamer leurs secours. Les chanteurs des *areytos*, avant de commencer à chanter, brûlaient également du copal en l'honneur de leurs dieux pour demander leur protection. On avait, dans tout le pays, une habitude suivie par tout le monde, hommes, femmes et enfants, qui consistait, quand on entrait en un lieu où il y avait une ou plusieurs images d'idoles, à toucher la terre avec le doigt qu'on portait aussitôt à la bouche ou sur la langue. On appelait cela « manger de la terre par respect pour les dieux ». Tous ceux qui sortaient de leurs maisons, bien que ce ne fût pas pour aller hors ville, se livraient à cette pratique en rentrant chez eux. Ils faisaient de même en route, lorsqu'ils passaient devant quelque temple ou chapelle. Quand il s'agissait de faire un serment, ils suivaient la même pratique pour affirmer qu'ils disaient la vérité. Lorsqu'on voulait s'assurer qu'un interlocuteur était sincère, on lui demandait ce genre d'affirmation et on le croyait comme s'il avait fait un serment.

Ils avaient encore un autre cérémonial qu'ils appelaient *tlatlaçaliztli*[1], ce qui veut dire lancement et qui consistait à ne rien manger avant d'avoir jeté au feu une petite bouchée de ce qu'on allait prendre. Ils avaient, de même, la croyance, généralement répandue, que personne ne devait boire du pulque avant d'en avoir versé un peu au bord du foyer. Lorsqu'ils entamaient quelques grandes jarres de pulque, ils en mettaient d'abord une certaine quantité dans un pot qu'ils plaçaient près du feu. Là, ils en prenaient ensuite avec un verre qu'ils vidaient en en répandant le contenu en quatre endroits différents du bord du foyer. Après cela les invités buvaient ; personne n'avait l'habitude de boire auparavant. Ils appelaient cela *tlatoyaualiztli*[2], ce qui veut dire *libatio* ou dégustation.

RÉCIT AU SUJET DU SANG QU'ON RÉPANDAIT DANS LE TEMPLE ET AU DEHORS EN L'HONNEUR DU DÉMON.

Les Mexicains répandaient le sang nuit et jour dans les temples, tuant des hommes et des femmes devant les statues des démons, ainsi qu'on l'a dit plus haut en différents passages de ce livre. Ils le répandaient également devant ces mêmes démons, comme un acte de dévo-

1. « Action de jeter [illegible], de *tlaça*, lancer, éloigner.
2. Substantif verbal dérivé de *toyaua*, répandre, verser un liquide.

tion, en des jours consacrés pour cela. Ils procédaient de la manière suivante. S'ils voulaient se saigner de la langue, ils se la traversaient avec la pointe d'un petit couteau et ils faisaient passer ensuite par le trou des pailles de graminées dont le nombre était en rapport avec le degré de dévotion de chacun. Certaines personnes les attachaient les unes à la file des autres et tiraient ensuite dessus, comme on fait d'une corde, pour les faire défiler par l'ouverture de la langue. D'autres en faisaient passer séparément une grande quantité qu'ils laissaient ensuite tout ensanglantés sur le sol, aux pieds du démon, et quelquefois sur les chemins ou dans les chapelles. Ils se saignaient également des bras et des jambes. Les satrapes répandaient aussi leur propre sang, par dévotion, en dehors des temples, sur les montagnes ou dans des grottes; ils le faisaient pendant la nuit, de la manière suivante. Ils se procuraient des roseaux verts et des épines de maguey. Après les avoir ensanglantés au moyen du sang qu'ils se retiraient des jambes, au-dessus de l'os du tibia, ils s'en allaient de nuit, tout nus, sur les montagnes qui leur inspiraient de la dévotion et ils déposaient ces objets pleins de sang sur un lit de roseaux qu'ils préparaient à cet effet. Ils renouvelaient cet acte en quatre ou cinq endroits, suivant leur dévotion.

Les hommes répandaient aussi religieusement leur sang cinq jours avant la fête principale qui se célébrait tous les mois. Ils se faisaient des coupures aux oreilles et, avec le sang qui en découlait, ils se traçaient des raies rougeâtres sur la figure. Les femmes les faisaient rondes et les hommes dessinaient une raie droite qui allait du sourcil à la mâchoire inférieure. Les femmes avaient aussi la dévotion de faire l'offrande de leur sang pendant quatre mois; elles se saignaient tous les trois ou quatre jours, pendant tout ce temps. On offrait aussi, par dévotion, le sang des oiseaux devant les démons, surtout aux pieds de *Uitzilopochtli.* On achetait, à l'occasion de ses fêtes, des cailles vivantes que l'on décapitait devant l'idole. Leur sang se répandait en ce lieu même et le corps, jeté par terre, palpitait jusqu'à ce qu'arrivât la mort. Ils en décapitaient une, deux ou trois, selon leur degré de dévotion. Lorsqu'on sacrifiait quelque esclave ou quelque captif, son maître prenait le sang dans une écuelle, y trempait un papier blanc, et, passant successivement devant toutes les statues des démons, il leur frottait la bouche avec ce papier ensanglanté. D'autres trempaient dans le sang un morceau de bois avec lequel ils touchaient ensuite la bouche de la statue.

RÉCIT AU SUJET D'AUTRES PRATIQUES QUI ÉTAIENT SUIVIES EN L'HONNEUR DES DÉMONS, AU TEMPLE ET AU DEHORS.

Ceux qui échappaient à quelque maladie consultaient un astrologue, et, suivant son avis, choisissaient un jour de bon augure pour brûler aux foyers domestiques beaucoup de papiers que cet astrologue, au moyen d'*ulli*, avait ornés des images des dieux auxquels on supposait être redevable du bonheur d'avoir échappé à la maladie. L'astrologue, en donnant ces papiers, disait quel était le dieu qui s'y trouvait peint, et l'intéressé les jetait au feu. Lorsqu'ils étaient brûlés, il en réunissait les cendres qu'il enterrait dans la cour de sa maison. On appelait cela *nextlatializtli*[1].

Quelques-uns avaient la dévotion d'offrir leur sang dans les temples, la veille des fêtes. Pour que l'offrande en fût plus agréable, ils allaient chercher du laurier sauvage, appelé *acxoyatl*, qui croît partout sur la montagne et, après avoir teint du sang qu'ils se retiraient des jambes deux épines de maguey dans le *calpulco*, ils les apportaient au temple, où ils les déposaient sur un lit fait avec les petites branches les plus tendres du laurier cueilli, et c'est ainsi qu'ils les offraient au dieu de leur dévotion. On appelait cela *acxoyatemaliztli*[2]. Quand ils devaient marcher en guerre, tous les soldats allaient d'abord chercher à la montagne le bois à brûler dont on faisait usage dans les temples. Ils en formaient plusieurs bûchers dans les monastères des satrapes. C'est là qu'on le prenait ensuite pour l'usage; car on en brûlait beaucoup nuit et jour dans les cours des temples sur des foyers élevés qui s'y trouvaient fabriqués dans ce but. A d'autres époques, c'étaient les prêtres mêmes et ceux qui résidaient dans le *calmecac* qui étaient chargés d'aller à la provision de ce bois. Cela s'appelait *teoquauhquetzaliztli*[3]. Ils avaient aussi grand soin, pour honorer leurs dieux pénates, de balayer, chaque jour le matin, la cour et le seuil des portes. Le maître et la maîtresse de la maison étaient chargés d'exhorter tous ceux qui l'habitaient à remplir ce devoir. Après cela, on encensait les images du logis et on leur faisait chaque jour des offrandes. On appelait cela *tlachpanaliztli*[4].

Les satrapes et ministres des temples avaient soin de ne pas laisser éteindre le feu dans les cours, et de réveiller ceux qui avaient mission

1. De *nextli*, cendre, et *tlatia*, cacher, enfouir.
2. De *acxoyatl*, laurier, et *tema*, mettre, déposer.
3. « Transport du bois sacré. » De *teotl*, dieu ou divin, *quauitl*, bois, et *quetza*, porter.
4. Substantif verbal tiré de *tlachpana*, balayer.

de sonner les heures où l'on devait encenser et faire des offrandes devant les idoles. Cela s'appelait *teçoaliztli*[1].

Les gens du peuple avaient l'habitude de faire pénitence plusieurs jours dans le courant de l'année. Cela consistait à s'abstenir de se savonner la tête, se priver du bain, ne pas dormir avec une femme; mais ils ne se privaient point de manger, c'est-à-dire qu'ils ne jeûnaient pas. On appelait cela *necaualiztli*[2].

RÉCIT AU SUJET DE QUELQUES CÉRÉMONIES QUI SE FAISAIENT EN L'HONNEUR DU DIABLE.

Quand ils célébraient la fête appelée *atamalqualiztli*[3], ce qui avait lieu tous les huit ans, certains Indiens nommés *Maçateca*[4] avalaient des serpents vivants par fanfaronnade. Ils les avalaient peu à peu, en dansant, et quand ils avaient fini, on leur donnait des mantas pour récompenser leur hardiesse. Ils avalaient aussi des grenouilles vivantes dans la même fête. Ils faisaient encore à propos de la fête de *etzalqualiztli*, une autre cérémonie : des adolescents allaient prendre des petits oiseaux qu'ils attachaient à des branches avec du fil. Ils se mêlaient ainsi à la procession de cette fête, et les oiseaux voltigeaient autour des rameaux.

Ils avaient aussi l'habitude de faire des processions dans plusieurs de leurs jours fériés. Ils y portaient les statues des idoles placées sur des litières. Ils marchaient ainsi autour des temples et quelquefois ils se rendaient à des lieux plus éloignés, tous les habitants se joignant au cortège. C'était aussi la coutume que les femmes se réunissent aux hommes pour danser aux grandes fêtes.

Les très jeunes gens se livraient à un jeu en l'honneur de la déesse *Toci*. Lorsqu'on tuait le représentant de cette divinité, on plaçait au même endroit une cuvette remplie de plumes et de craie, dont les jeunes gens venaient à l'envi prendre une poignée, et ils s'enfuyaient aussitôt en courant les uns après les autres. Celui qui s'était revêtu de la peau de la victime, accompagné d'autres jeunes gens rangés de son côté, se mettait à poursuivre à coup de pierres ceux qui avaient pris la craie. Les spectateurs, à leur tour, commençaient à lancer aussi des

1. « Action de tenir les gens éveillés ; » de *çoa* ou *çoua*, défaire, ouvrir, secouer.
2. Substantif verbal dérivé de *caua*, cesser, s'abstenir.
3. De *atamalli*, pain fait avec de l'eau, et *qualiztli*, manducation, dérivé du verbe *qua*, manger.
4. « Habitants de *Maçatlan*. »

pierres sur les deux partis, et quelques-uns tombaient sous leurs coups. On se livrait en même temps à une pratique religieuse consistant à prendre les enfants par les tempes et à les soulever pour les faire croître. Cela se faisait le jour de la fête appelée *izcalli*, en l'honneur du dieu du feu.

RÉCIT D'AUTRES CÉRÉMONIES QUI SE FAISAIENT POUR HONORER LE DIABLE.

Les Mexicains se livraient à une certaine superstition pour guérir les enfants malades ou maladifs. Ils leur attachaient au cou une boule de copal, au moyen d'une corde molle de coton. On faisait de même aux poignets et aux cous-de-pied. C'étaient les astrologues qui prenaient ce soin, sous un signe propice, en désignant le nombre de jours que cela devait être porté. Lui-même venait les détacher et il allait ensuite brûler le tout dans le *calpulco*. Cela se répétait quatre fois pour chaque santé d'enfant.

Ils avaient aussi la superstition de se couvrir la poitrine, devant et derrière, de plumes de différentes couleurs. Ils entouraient leurs poignets d'un bracelet de plumes blanches, jaunes et rouges, et ils en ornaient aussi leurs cous-de-pied. Ils faisaient adhérer ces plumes avec de la résine de pin appelée *ocotzotl*, choisissant pour cela la fête de *teotleco*[1], afin d'obtenir de ne pas être maltraités par le dieu *Acolmiztli*[2]. Cette cérémonie ou superstition dont nous faisons ici le récit se pratiquait tous les quatre ans à la fête d'*izcalli*.

Voici ce qu'ils faisaient aussi en l'honneur du soleil et du feu, lorsque quelqu'un achevait la fabrique de sa maison ou à l'occasion du signe du soleil : ils se retiraient du sang des oreilles et, l'ayant fait couler sur l'ongle du doigt du milieu ou de celui qui est près du pouce, ils le lançaient sur le feu ou vers le soleil par un mouvement semblable à celui d'une chiquenaude. Cela s'appelait *tlazcaltiliztli*[3]. Nous l'avons du reste déjà dit plus haut, car c'est la même chose que *acxoyatemaliztli*.

Lorsqu'ils passaient devant quelque idole, ils arrachaient un peu de gazon du sol, et ils l'étendaient devant l'image en s'humiliant révérencieusement. Ils faisaient de même quelquefois par vœu ou par dévotion.

Toutes les nuits, un peu avant minuit, certains ministres des idoles,

1. Qui avait lieu pendant le douzième mois de l'année, en l'honneur de tous les dieux. Voy. ci-dessus, page 69.
2. De *acolli*, épaule, et *miztli*, lion américain.
3. De *tlazcaltilia*, élever, lancer.

qui étaient chargés de ce soin, sonnaient leurs conques marines, leurs cornets et leurs trompettes, et tous se levaient aussitôt pour offrir du sang et de l'encens aux idoles dans les temples et dans toutes les maisons particulières.

Lorsque arrivait minuit, les satrapes appelés *quaquacuiltin* battaient les atabals pour qu'on se réveillât, et si quelqu'un restait endormi à cette heure-là, on le châtiait en jetant sur lui de l'eau ou des cendres chaudes. Ils se faisaient des trous aux oreilles et à la lèvre d'en bas pour les orner d'anneaux. Tout cela se pratiquait en l'honneur du diable et s'appelait *nenacazxapotlaliztli* et *netenxapotlaliztli*[1].

RÉCIT AU SUJET DES DIFFÉRENTS MINISTRES CHARGÉS DU SERVICE DES DIEUX.

Il y avait un ministre qui portait le nom de *Mexicatl teohuatzin*[2]. C'était comme qui dirait le patriarche. Son élection était faite par les deux grands prêtres. Il était le chef d'autres ministres d'un degré moins élevé, qui étaient comme des évêques, dont les obligations s'étendaient à la surveillance de toutes choses concernant le culte divin dans toutes les villes, villages et provinces, afin que tout s'y pratiquât avec zèle et perfection, d'après les lois et coutumes des anciens pontifes et prêtres, en ce qui concernait surtout l'éducation des adolescents confiés aux monastères appelés *calmecac*. Le grand patriarche dirigeait tout ce qui devait se faire, relativement au culte des dieux, dans la totalité des provinces sujettes de Mexico. Il était également chargé de faire appliquer le châtiment à tout prêtre dépendant de sa juridiction, qui avait commis quelque faute. Les insignes de ce satrape consistaient en une jaquette de toile, un encensoir de la forme dont on faisait usage et une bourse remplie de copal pour encenser. Il avait un coadjuteur, du nom de *Uitznauac teohuatzin*[3], qui s'employait aux mêmes occupations.

Il y avait un aide des précédents, qui s'appelait *Tepan teohuatzin*[4], dont le principal devoir était d'inspecter la bonne éducation et le régime suivis à l'égard de ceux qu'on élevait dans les monastères dans toutes les provinces sujettes de Mexico.

L'*Ome tochtzin*[5] était le chef de tous les chantres dont l'office était de

1. « Percement des oreilles et de la lèvre (inférieure) »; de *nacaztli*, oreille, et *tentli*, lèvre, substantifs unis au verbe *xapotla*, percer, rompre, ouvrir, etc.
2. « Mexicain maître des dieux ».
3. « Maître des dieux auprès de l'épine. »
4. « Maître des dieux auprès des gens. »
5. Forme révérentielle de *ome tochtli*, deux lapins.

chanter dans les temples. Il veillait à ce que tous y vinssent remplir leurs devoirs. Il y avait, à leur égard, aux heures des offices, une pratique relative au vin, appelée *teooctli*[1], dont ce prêtre était le principal *pachtecatl*[2]. Il était chargé d'apporter, de distribuer et de recueillir les vases avec lesquels les chantres buvaient. Il prenait soin aussi de les remplir du vin que l'on nommait *macuiloctli*[3]. Il apportait deux cent trois roseaux, dont un seul était percé bout à bout. Les chantres venaient prendre chacun le sien, et celui qui avait la chance de tomber sur celui qui était troué était le seul qui pouvait boire. Cela se faisait après que les chants étaient finis.

L'*Epcoaquacuiltzin* était chargé de la succession des fêtes du calendrier et de la réglementation des cérémonies qui devaient s'y faire, afin qu'il n'y eût d'altération dans aucune d'elles. C'était comme un maître des cérémonies.

Le *Molonco teohua*[4] avait le devoir d'apprêter tout le nécessaire, comme papier, copal, etc., pour le moment des sacrifices ou des offrandes devant les dieux, à la fête de *Chiconauecatl*.

Le *Cinteotzin*[5] était également chargé de disposer toutes les choses nécessaires à la célébration de la fête *Xilonen*.

L'*Atempan teohuatzin*[6] était chargé de la provision de plumes, blanches comme du coton, qui sont placées immédiatement sur la peau des oiseaux, et d'autres choses nécessaires à la fête de la mère des dieux. Il avait aussi le devoir de rassembler les adolescents appelés *Cuecuextecа* pour les faire jeûner dans le quartier d'*Atempan*.

Le *Tlapitzcatzin*[7] était le chantre qui devait prendre soin d'enseigner, de conduire et de corriger les chants en l'honneur des dieux dans toutes les fêtes.

Le *Tzapotlan teohuatzin*[8] était chargé de disposer toutes choses nécessaires à la fête de la déesse *Tzapotlan tonan*, comme papier, copal, *ulli* et une plante odoriférante avec laquelle on encensait les idoles.

Le *Tecamma teohua* avait le devoir d'apprêter les bâtons de sapin pour faire des torches, l'ocre rouge, l'encre, les *cotaras*, les jaquettes et les petits escargots de mer, toutes choses qui étaient nécessaires à la fête de la déesse du feu.

1. « Vin sacré » ; de *teotl*, dieu ou divin, et *octli*, pulque.
2. De *pachtli*, mousse, et *teca*, mettre en ordre.
3. De *macuilli*, cinq, et *octli*, vins.
4. « Maître des dieux de *Molonco* » ; de *moloni*, couler, s'étendre, avec le suffixe *co*.
5. Forme révérentielle de *Cinteotl*.
6. « Maître des dieux à *Atempan*. »
7. « Joueur d'instrument », forme révérentielle de *tlapitzqui*, substantif verbal dérivé de *pitza*, jouer, souffler.
8. « Maître du dieu de *Tzapotlan* ».

Le *Tezcatzoncatl* était chargé de tout ce qui est dit plus haut pour la célébration de la fête du dieu du vin, au mois de *tepeilhuitl*.

L'*Ome tochtli* avait le devoir d'apprêter également tout cela pour la fête du dieu du vin, qui s'appelait du même nom d'*Ome tochtli*, au mois de *tepeilhuitl*.

L'*Ome tochtli Tomiyauh* avait les mêmes devoirs à l'occasion de la fête du dieu du vin, *Tomiyauh* [1], pour le même mois.

L'*Acaloa ome tochtli* devait disposer les mêmes choses pour la fête du dieu *Acaloa ome tochtli*.

Le *Quatlapanqui ome tochtli* [2] était chargé des mêmes soins pour la fête du dieu du vin, qu'on appelait *Quatlapanqui*.

Le *Tlilhua ome tochtli* [3] avait le devoir de disposer les mêmes choses pour l'époque à laquelle se faisait la fête du dieu du vin, dit *Tlilhua ome tochtli*, au mois de *tepeilhuitl*.

L'*Ome tochtli Pantecatl* devait faire la provision du vin appelé *macuiloctli* ou *teooctli* [4], qui se dépensait à la fête de *panquetzaliztli*.

L'*Ome tochtli Nappatecutli* [5] était chargé de disposer toutes choses pour la fête de *tepeilhuitl*.

L'*Ome tochtli Papaztac* devait disposer le vin appelé *tiçaoctli* [6], qui devait se consommer dans la maison du roi, à la fête de *toçoztli*, pendant laquelle hommes, femmes et enfants en buvaient.

L'*Ome tochtli* était chargé du même office, à la fête d'*atlcaualo*.

La femme qui s'appelait *Ciuaquacuilli* était chargée de procurer tout ce qu'on devait présenter en offrande à la fête de la déesse *Toci*, comme fleurs, roseaux à fumer et tout le reste que les femmes avaient l'habitude d'offrir en cette occasion.

La femme appelée *Ciuaquacuilli iztacciuatl* [7] était chargée, dans le temple d'*Atenchicalcan*, de ceux qui balayaient et entretenaient le feu. Les personnes qui faisaient vœu de quelque service dans le temple se mettaient sous sa direction.

L'*Ixcoçauhqui Tzonmolco teohua* avait le devoir de faire apporter le bois à brûler qui se consumait dans le monastère appelé *Tzonmolco calmecac*. C'étaient les adolescents qui en étaient les porteurs et le plaçaient dans ce monastère.

1. « Notre fleur de maïs » ; de *miauatl*, épi ou fleur du maïs ; en composition : *nomiyauh*, ma fleur de maïs.
2. Est l'inventeur du procédé pour faire le vin. Le mot *Quatlapanqui* signifie « qui brise la tête », du verbe *quatlapana*.
3. *Tlilua*, maître du noir, ou qui est barbouillé ; de *tlilli*, couleur noire.
4. Voyez les notes 1 et 3 de la page 190.
5. « Deux lapins quatre fois seigneur. »
6. Vin blanc ; de *tiçatl*, craie, et *octli*, vin.
7. « Femme blanche qui prend la tête des femmes. »

Le *Tlaçolquacuilli*[1] avait la garde du temple *Mecatlan*. Il était vêtu de la manière que nous avons dite pour les prêtres, c'est-à-dire d'une jaquette (*uexicolli*), et portait une calebasse pleine de tabac (*picietl*). Il veillait à ce que personne n'entrât dans le temple, autrement que de la manière la plus révérencieuse et sans porter sur lui aucune saleté, et même si quelqu'un se salissait, aux approches du temple, on l'arrêtait et on lui infligeait un châtiment.

Le *Tecpantzinco teohua*[2] était chargé d'éviter qu'il se commît aucune irrévérence dans le temple de *Tecpantzinco*, et il s'occupait des offrandes qui devaient s'y faire.

L'*Epcoaquacuilli tecpictoton*[3] avait le devoir de composer les cantiques destinés à former les nouveautés dans les temples et dans les maisons particulières.

L'*Ixtlilco teohua*[4] avait à sa charge le temple d'*Ixtlilton*. Il devait s'occuper des offrandes qui étaient faites à l'occasion des enfants qui commençaient à parler et qu'on amenait au temple, pour ce motif, dans le but d'y pratiquer certaines cérémonies.

L'*Aticpac teohuatzin Xochipilli*[5] était chargé du temple appelé *Aticpac*. Il devait recueillir le nécessaire pour le sacrifice d'une femme que l'on écorchait en l'honneur de la déesse *Aticpaccalqui ciuatl*[6]. C'est lui qui se revêtait de la peau de cette femme et, quand il était ainsi vêtu, il s'en allait par les rues en tenant entre ses dents une caille vivante.

L'*Atlixeliuhqui teohua Opochtli*[7] était chargé de disposer toutes choses pour le sacrifice dans lequel on tuait la personne figurant l'image d'*Opochtli* dans la fête de *tepeilhuitl*.

Le *Xipe Yopico teohua*[8] avait le devoir de disposer les choses nécessaires pour le moment où l'on tuait l'image de *Tequitzin*[9] dans le temple *Yopico*.

Le *Pochtlan teohua Yacatecutli*[10] était chargé de se procurer les choses nécessaires pour le jour où l'on sacrifiait l'image de *Yacatecutli* dans le temple appelé *Pochtlan*.

1. Qui prend les ordures de la tête; de *tlaçolli*, ordures, *quaitl*, sommet, tête, et *cui*, prendre.
2. Maître du dieu de *Tecpantzinco*, forme révérentielle de *tecpan*, palais, maison royale.
3. Maître de cérémonie pour les petits seigneurs.
4. Maître du dieu de *Ixtlilco*. Voy. la note 1 de la page 34
5. Maître du dieu d'*Aticpac*, *Xochipilli*. Voy. la note 1 de la page 180..
6. Femme résidant à *Aticpac*.
7. Maître du dieu *Opochtli*, eau divisée.
8. Maître du dieu *Xipe* à *Yopico*.
9. Forme révérentielle de *tequitl*, soin, charge.
10. Maître du dieu de *Pochtlan*, *Yacatecutli*.

Le *Chiconquiauitl Pochtlan*[1] était le coadjuteur des précédents pour les mêmes occupations.

L'*Izquitlan teohuatzin*[2] avait le devoir de faire la provision de jaquettes ou *xicolli*, servant d'ornement aux satrapes, ainsi que de petits coquillages de mer, *cotaras* et toutes autres choses qui servaient aux ornements. Il recueillait aussi la première sève sucrée des magueys, qui servait à fabriquer le vin des satrapes.

Le *Tzapotlan teohuatzin* était chargé de procurer le papier, le copal, les encensoirs et tout ce qui était nécessaire pour les victimes que l'on sacrifiait à propos de la fête de *tepeilhuitl*.

Le *Chalchiuhtlicue acatonalquacuilli* était chargé des offrandes nécessaires à propos de ceux que l'on tuait à la fête de *Chalchiuhtlicue*, comme copal, *ulli*, etc.

L'*Acolnauacatl acolmiztli*[3] devait procurer tout ce qui était nécessaire pour les jours que le roi venait jeûner à l'occasion de la fête de *Tlaloc* et de celles du soleil et de *quecholli*, qui exigent des jeûnes très solennels. Il se procurait des vêtements, des *cotaras*, etc., dont le roi devait faire usage en cette occasion.

Le *Tullan teohua*[4] avait le devoir de fournir le papier, le copal et l'*ulli* pour servir au sacrifice de l'image de *Tultecatl*, qui se faisait à la fin du mois de *quecholli* ou au commencement de celui de *tepeilhuitl*.

RÉCIT AU SUJET DES SONNERIES ET DU NOMBRE DE FOIS QU'ON LES FAISAIT ENTENDRE, NUIT ET JOUR, DANS LE TEMPLE, COMME QUI SONNE LES HEURES.

On offrait tous les jours du sang et de l'encens au soleil. A son lever, on lui faisait l'offrande du sang qu'on se retirait des oreilles et de celui des cailles qu'on élevait sur sa main après leur avoir arraché la tête et pendant que leur sang coulait de leurs corps, faisant ainsi le signe sensible de l'offrande, en disant : « Il s'est déjà levé, le soleil, qu'on appelle *Tonametl xiuhpiltontli quauhtleuamitl*[5]. Nous ignorons comment il accomplira sa course aujourd'hui, nous ne savons pas s'il arrivera quelque malheur au pauvre monde. » Ils s'adressaient ensuite directement au soleil en ces termes : « Notre maître et seigneur, accomplissez votre course d'une façon qui nous soit propice. »

1. « Neuf pluies de *Pochtlan*. »
2. « Maître du dieu d'*Izquitlan*. »
3. De *acolli*, épaule, et *nauacatl*, ou *miztli*, lion américain.
4. « Maître du dieu de *Tullan*. »
5. C'est-à-dire : rayon, enfant du temps (*xiuitl*, année, *piltontli*, jeune enfant), et aigle (*quauhtli*) à flèches (*mitl*) de feu (*tleua*).

Voilà ce qu'on faisait tous les jours au lever du soleil. On lui offrait en outre de l'encens quatre fois par jour et cinq fois pendant la nuit : d'abord à son lever, ensuite à la troisième heure, plus tard à midi et, pour la quatrième fois, à l'heure de son coucher. Cette offrande se faisait aussi nuitamment : d'abord à l'entrée de la nuit, la seconde fois quand on allait se coucher, la troisième quand on sonnait matines, la quatrième peu de temps après minuit et la cinquième enfin un instant avant l'aurore. La première offrande qui se faisait, à l'entrée de la nuit, avec de l'encens, était accompagnée des paroles suivantes : « *Yoaltecutli*[1], le seigneur de la nuit, s'est déjà levé ; nous ne savons comment il fera son métier ou poursuivra son cours. »

La fête d'*Yoaltecutli* se célébrait, sous le signe de *naui ollin*[2], le deux cent troisième jour de la liste du *tonalamatl*. On jeûnait pendant les quatre jours qui précédaient cette fête. A midi on sonnait les conques marines, les trompettes, les fifres, etc., et à cet appel, on se traversait la langue avec des fétus de paille pour faire l'offrande de ce sang. On saignait même aux oreilles les enfants au berceau, pour faire des offrandes ; tout le monde, grands et petits, offrait du sang des oreilles à cette heure-là. Ils se livraient à cette pratique, sans rien dire, devant l'image du soleil qui était placée dans le temple de *Quauhxicalco*, représentée, comme actuellement on peint le soleil, sous les traits d'un homme avec des rayons sortant de son visage en forme de roue. Tous les ans, le jour de la fête du soleil, on tuait en son honneur un grand nombre d'esclaves dans les temples et l'on disait que ceux qui mouraient à la guerre allaient se reposer dans la maison du soleil.

RÉCIT RELATIF AUX EXERCICES ET AUX OCCUPATIONS DE L'INTÉRIEUR DU TEMPLE.

L'un des satrapes du temple prenait soin d'élever et d'instruire ceux qui devaient y travailler et s'occuper à son service. Quand il les supposait suffisamment instruits, il les confiait aux prêtres, pour qu'ils se livrassent aux exercices qu'ils avaient appris. Il leur enseignait en même temps la discipline pour qu'ils vécussent en bon ordre et évitassent la dissipation. Le même satrape était chargé de faire balayer tous les recoins du temple par ses nombreux disciples. Il veillait aussi à ce que le feu ne manquât jamais d'y brûler dans les foyers. Certains adultes qui, par suite de vœux ou simplement par dévotion,

1. De *yoalli*, nuit et *tecutli*, seigneur.
2. Quatre mouvements. — On dit aussi *nauolin* ou *naollin*. Voy. la note 3 de la page 78.

faisaient pénitence dans le temple, avaient le devoir de faire la surveillance pendant la nuit pour qu'il ne s'y fît aucune action mauvaise. Les enfants déjà grands, qui étaient élevés dans le *calmecac*, avaient soin d'aller au bois chercher les bûches qui se dépensaient dans le temple. Les enfants novices devaient apporter des épines de maguey en nombre suffisant pour les besoins, ainsi que tous les rameaux de laurier nécessaires. Les adultes appelés *tlamacazque* et qui vivaient dans le temple, étaient chargés de sonner les conques marines, les trompettes et les fifres, à la manière de nos sonneurs d'églises. Les plus jeunes adolescents du *calmecac*, qui en étaient, peut-on dire, les enfants de chœur, avaient le devoir de préparer l'encre avec laquelle les prêtres se teignaient de noir tout le corps, chaque jour, au lever de l'aurore. On avait pour cela un bassin dans lequel cette encre se faisait pendant la nuit. C'était le matin, comme nous venons de le dire, que les prêtres et satrapes en faisaient usage.

DES VŒUX ET DES SERMENTS.

Les Mexicains avaient l'habitude de faire aux idoles le vœu de les honorer par des sacrifices et des offrandes, lorsque quelqu'un de leurs fils ou des membres de leurs familles devenait malade, perdait sa position ou restait estropié. Ils s'adressaient alors, non pas à une seule, mais à deux ou trois de leurs idoles pour obtenir leur secours dans cette difficulté. Ils avaient aussi la coutume d'accompagner d'un serment certaines obligations qu'ils prenaient. Celui qui était l'objet de ces engagements exigeait le serment comme garantie de la parole donnée. Celui qui s'engageait le faisait alors en ces termes : « Au nom « du soleil, au nom de notre dame la terre, je m'engage à ne pas « manquer d'accomplir ce que j'ai dit, et, pour plus de sécurité, je « mange cette terre »; et aussitôt il touchait la terre du doigt, la portait à sa bouche, passait la langue dessus et mangeait ainsi la terre en garantie de son serment. Lorsque, pressé par quelque nécessité, quelqu'un demandait le secours de son dieu, il faisait en même temps le vœu et le serment d'exécuter telle chose pour son service, et il en remplissait l'engagement.

RÉCIT AU SUJET DES CHANTS DONT ON FAISAIT USAGE EN L'HONNEUR DES DIEUX DANS LES TEMPLES ET AU DEHORS.

C'est une coutume bien ancienne de notre ennemi le démon de chercher à se cacher pour mieux assurer ses affaires, conformément à la parole du saint Évangile disant que « celui qui pratique le mal abhorre la lumière. » Aussi, notre ennemi sur la terre s'y ménagea-t-il un bois épais sur un terrain difficile rempli d'abîmes, pour y dresser ses méfaits et s'y tenir à l'abri de toute recherche, comme font les fauves et les serpents venimeux. Ce bois et ces abîmes, ce sont ces chants mêmes dont il donna la trame sur terre pour qu'on en fît usage à son service, comme des louanges en son honneur, dans les temples et au dehors; car il y a en eux un tel artifice qu'ils disent ce qu'on veut, mais ne proclament que ce que le démon commande, n'étant compris que par ceux auxquels ils s'adressent. Il est, en effet, bien reconnu que la caverne, bois ou abîmes dans lesquels ce maudit ennemi se cache, ce sont les cantiques et psaumes qu'il a lui-même composés et qu'on lui chante sans qu'ils puissent être compris dans leur signification réelle si ce n'est par ceux qui sont naturellement accoutumés à cette sorte de langage. Il en résulte qu'on chante assurément tout ce qu'il veut, guerre ou paix, louanges à sa gloire ou mépris du Christ, sans que rien puisse être compris par tout le reste des hommes.

RÉCIT QUI REND COMPTE DES FEMMES QUI SERVAIENT DANS LE TEMPLE.

Il y avait aussi dans les temples des filles qui y étaient élevées dès leur bas âge. La cause en était que leurs mères, par dévotion, les vouaient au service du temple, dès les premiers moments de leur vie. Quand elles avaient vingt ou quarante jours, les mères les présentaient à celui qui devait en être chargé, espèce de curé qu'on appelait *tequacuilli*[1]. Elles apportaient en même temps des balais, un encensoir en terre et de l'encens appelé *copalli* blanc. Elles présentaient le tout au *tequacuilli*. Après cela, le ministre recommandait avec instance à la mère de bien élever sa fille et d'aller tous les vingt jours au *calpulco* ou paroisse de son quartier, pour y faire cette même offrande de balais, de copal et de bois à brûler pour les foyers du temple. Lorsque la fille arrivait à l'âge de raison et qu'elle était informée du vœu de sa mère, elle se rendait elle-même au temple où se trouvaient ses

1. Statue, idole ou guide spirituel, de *quaitl*, tête, et *cui*, prendre.

futures compagnes, apportant en offrande un encensoir en terre et du copal. A partir de ce moment, jusqu'à ce qu'elle fût en âge de se marier, elle demeurait dans le temple sous la direction des matrones chargées du soin d'élever les jeunes filles. Lorsqu'arrivée à l'âge convenable elle était demandée en mariage par quelqu'un, l'accord étant déjà fait entre les parents et les principaux personnages du quartier pour que l'union eût lieu, on apprêtait l'offrande qui devait être faite, consistant en cailles, encens, fleurs, roseaux à fumer et un encensoir en terre ; on préparait également un banquet. On allait ensuite prendre la jeune fille; on la conduisait devant les satrapes et, après avoir étendu sur le sol une étoffe blanche de coton, on y étalait toute l'offrande qu'on avait apportée, en même temps qu'une manta appelée *tlacaquachtli*[1] sur laquelle étaient dessinées, dans le tissu même, plusieurs têtes humaines. Après l'échange habituel de propos de part et d'autre, les parents de la jeune fille la menaient chez eux.

1. De *tlacatl*, personne, et *quachtli*, grande mante en coton.

FIN DU LIVRE SECOND ET DE SON APPENDICE.

PROLOGUE

DU TROISIÈME LIVRE DE CETTE HISTOIRE

Le divin Augustin ne pensa pas que ce fût chose vaine ou superflue de traiter de la théologie fabuleuse des Gentils, dans le sixième livre de la *Cité de Dieu;* parce que, ainsi qu'il le dit lui-même, les fables et les vaines fictions dont les Gentils faisaient usage, au sujet de leurs fausses divinités, étant une fois connues, il devenait plus facile de leur faire comprendre que ce n'étaient point des dieux et que, de leur essence, il ne pouvait rien découler d'utile pour des êtres raisonnables. C'est pourquoi dans ce troisième livre se trouveront détaillées les fables et les fictions des indigènes de ces pays au sujet de leurs divinités, afin que, les vanités qui faisaient la base de leur foi étant bien dévoilées, ils arrivent plus facilement à connaître le vrai Dieu, au moyen de l'enseignement évangélique, et à comprendre que ceux qu'ils ont tenus pour divinités n'étaient que des diables menteurs et trompeurs. Si, du reste, il y avait encore quelqu'un qui pensât que ces choses sont oubliées et évanouies, et que la foi en un seul Dieu est déjà tellement enracinée chez les indigènes, qu'il n'y ait plus aucune nécessité de parler en aucun temps de toutes ces choses, je voudrais pieusement croire qu'il a raison; mais je tiens malheureusement pour certain que le démon ne dort pas, qu'il n'a pas oublié les honneurs que les indigènes lui rendaient, et qu'il attend une circonstance propice, pour voir s'il ne pourrait pas recommencer à régner, comme par le passé. Il lui serait, en ce cas, bien facile de réveiller toutes les choses qu'on dit être oubliées au sujet de l'idolâtrie. Aussi convient-il que nous ayons notre réserve de bonnes armes pour marcher, s'il était besoin, à sa rencontre. C'est pour des cas semblables qu'on retirera profit non-seulement de ce troisième livre, mais aussi de ce qui est écrit dans le premier, le second, le

quatrième et le cinquième. Les satellites du démon auront, ainsi, perdu toute facilité de tromper les fidèles et les prédicateurs, en dorant, par des mensonges et de la dissimulation, les vanités et les bassesses qui se professaient au sujet de leurs divinités et de leur culte. Les vérités, en effet, apparaîtront pures et claires, mettant en évidence ce qu'étaient leurs dieux et le culte qu'ils exigeaient, selon que c'est écrit dans les livres en question.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

DE L'ORIGINE DES DIEUX.

Il n'y a point de récit clair et véridique sur l'origine des dieux. On ne sait même rien à son sujet. Ce qu'on dit seulement, c'est qu'il existe un endroit appelé *Teotiuacan*[1], dans lequel, de temps immémorial, tous les dieux se réunirent et se demandèrent : « Qui doit gouverner et diriger le monde? Qui sera le soleil? » (Il est question de ce point dans un autre passage de ce livre.) Aussitôt que le soleil naquit et parut, tous les dieux moururent et pas un d'eux ne survécut, ainsi qu'on le verra plus loin, livre VII, chapitre II.

§ 1. — *De la naissance de Uitzilopochtli.*

Voici ce que les vieillards indigènes savaient et nous ont dit de la naissance et du commencement du diable appelé *Uitzilopochtli*, auquel les Mexicains rendaient de grands honneurs et qu'ils entouraient d'une extrême vénération. Il existe une sierra nommée *Coatepec*[2], près de la ville de Tulla; là vivait une femme du nom de *Coatlicue*, mère d'un certain nombre d'Indiens appelés *Centzonuitznaua*, qui avaient une sœur nommée *Coyolxauhqui*[3]. Cette femme *Coatlicue*

1. « Lieu où arrivent les dieux »; de *teotl*, dieu, et *iua*, arriver, envoyer, avec le suffixe *can*. Ville située au N. de Mexico.
2. De *coatl*, serpent, et *tepetl*, montagne, avec le suffixe *c*.
3. C'est-à-dire grande femme parée à la mode antique.

balayait chaque jour sur la sierra de *Coatepec*, pour faire pénitence. Il arriva un jour que, tandis qu'elle balayait, une petite boule de plumes, semblable à une pelote de fil, tomba sur elle. L'ayant prise, elle la plaça sur son sein, près du ventre, au-dessous de ses jupons. Après avoir fini de balayer, elle voulut la reprendre et ne la trouva plus. Or, on prétend qu'elle en devint enceinte. Les susdits Indiens *Centzonuitznaua*, voyant leur mère grosse, se fâchèrent furieusement et demandèrent : « Qui donc l'a rendue enceinte? Qui nous a couverts de honte et d'infamie? » De son côté, la sœur *Coyolxauhqui* leur disait : « Frères, tuons notre mère, parce qu'elle nous a deshonorés en se rendant enceinte à notre insu. »

En apprenant ces choses, *Coatlicue* en eut un grand chagrin et s'effraya ; mais l'enfant qu'elle avait dans son sein lui parlait et la consolait en disant : « N'aie point peur; je sais ce que j'ai à faire. » Ayant entendu ces paroles, *Coatlicue* sentit son cœur se calmer et elle en perdit son chagrin. D'autre part, comme les Indiens *Centzonuitznaua* s'étaient confirmés dans le dessein de tuer leur mère, pour le déshonneur et l'infamie qu'elle leur avait infligés, ils continuaient à vivre très animés contre elle, de même que leur sœur *Coyolxauhqui*, laquelle les harcelait sans cesse, pour qu'ils donnassent la mort à leur mère. Lesdits Indiens donc s'étaient armés et ils se préparaient à combattre, en arrangeant leurs cheveux en torsades et en les attachant à la manière des vaillants guerriers. Mais l'un deux, appelé *Quauitlicac*, qui jouait le rôle de traître, allait rapporter aussitôt tout ce que disaient les Indiens *Centzonuitznaua*, à *Uitzilopochtli* qui était encore dans le ventre de sa mère et qui répondait : « Oh! mon oncle, regarde bien ce qu'ils font, écoute ce qu'ils disent, parce que je sais bien ce que je dois faire. » Toujours est-il, qu'après avoir pris la résolution de tuer *Coatlicue*, les Indiens *Centzonuitznaua* partirent pour aller à l'endroit où se trouvait leur mère. A leur tête marchait leur sœur *Coyolxauhqui*. Ils étaient armés de toutes armes et ornés de papiers, de grelots et de dards, comme il convenait.

Quauitlicac monta à la sierra pour dire à *Uitzilopochtli* que les Indiens *Centzonuitznaua* venaient dans le dessein de le tuer. *Uitzilopochtli* lui dit : « Regarde bien où ils sont en ce moment. » *Quauitlicac* répondit qu'ils arrivaient à l'endroit appelé *Tzompantitlan*[1]. *Uitzilopochtli* demanda alors : « Où sont-ils arrivés maintenant? » et *Quauitlicac* lui dit qu'ils arrivaient à *Coaxalco*[2]. Et *Uitzilopochtli* demanda encore : « Où sont-ils arrivés? » Et la réponse fut qu'ils arri-

1. De *tzompantli*, pieu patibulaire, et *tlan*, auprès, suffixe de noms de lieu.
2. De *coatl*, serpent et *xalli*, sable, avec *co*, dans, suffixe de noms de lieu.

vaient à l'instant à *Petlac*. Et *Uitzilopochtli* demanda de nouveau à *Quauitlicac* : « Et actuellement où sont-ils? » Il répondit qu'ils étaient arrivés au milieu de la sierra. Et de nouveau *Uitzilopochtli* demanda : « Où sont-ils déjà? » Et la réponse fut qu'ils étaient très près de lui et que devant eux marchait la susdite *Coyolxauhqui*. Mais voilà qu'au moment où les Indiens *Centzonuitznaua* arrivaient, *Uitzilopochtli* naquit, portant une rondache bleue, appelée *teueuch*, avec un dard de même couleur ; sa figure était peinte et sa tête surmontée d'un ornement en plumes qui s'y trouvait collé; sa jambe gauche était frêle et couverte de plumes; ses cuisses et les bras étaient également peints en bleu. *Uitzilopochtli* ordonna à un nommé *Tochancalqui*[1] de mettre le feu à un serpent fabriqué en bois de pin, appelé *xiuhcoatl*. Celui-ci l'alluma et ce fut avec cela que *Coyolxauhqui* fut blessée et mourut, mise en pièces. Sa tête resta sur cette sierra de *Coatepec*. *Uitzilopochtli* se leva alors, prit les armes et se mit à la poursuite des *Centzonuitznaua*, qu'il chassa de la sierra jusqu'en bas, en combattant toujours et faisant quatre fois le tour de la montagne. Ils ne purent ni se défendre, ni rien faire contre lui. Aussi furent-ils complètement vaincus et plusieurs d'entre eux en moururent. Ils eurent beau prier et supplier *Uitzilopochtli* de ne plus les poursuivre et de cesser le combat; celui-ci ne voulut plus rien entendre, ni permettre qu'aucun d'eux restât en ce lieu. Il les tua donc presque tous. Un petit nombre seulement échappa, prit la fuite et se rendit en un point appelé *Uitztlampa*[2]. Il s'empara de beaucoup de dépouilles et prit leurs armes qui portaient le nom d'*anecuhiotl*.

Uitzilopochtli s'appelait aussi *Tetzauitl*[3], parce qu'on disait que *Coatlicue* était devenue enceinte d'une pelote de plumes, et qu'on ne savait pas quel était son père. Les Mexicains l'ont tenu en grand respect, l'ont honoré de différentes manières, l'ayant pour dieu de la guerre, parce qu'il les favorisait grandement dans le combat. Les cérémonies que les Mexicains faisaient en l'honneur de *Uitzilopochtli* furent copiées de celles dont l'usage avait prévalu dans la sierra même de *Coatepec*.

§ 2. — *Comme quoi les Mexicains honoraient Uitzilopochtli comme dieu.*

On dit aussi que, à propos de la solennité de la fête appelée *panquetzaliztli*, qui se célébrait en son honneur, les Mexicains prenaient

1. C'est-à-dire habitant (*calqui*) de notre maison (*chantli*, en composition : *nochan*, ma maison; *mochan*, ta maison; etc.).
2. Vers le Sud ou le Sud; de *uitztli*, pointe, épine, et la postposition *tlan* ou *tlampa*.
3. Chose épouvantable, scandaleuse; de *tetzauia*, effrayer, étonner, scandaliser.

de la graine de blettes et la nettoyaient très bien, ôtant les pailles et les graines étrangères appelées *petzicatl* et *tezcauauhtli*[1]. On la moulait finement et, quand la farine était devenue très déliée, on en faisait une masse qui servait à fabriquer le corps de *Uitzilopochtli*. Le lendemain, un homme qui prenait le nom de *Quetzalcoatl* lançait au corps de *Uitzilopochtli* un dard muni d'une pointe en pierre, dont il lui traversait le cœur, en présence du roi ou seigneur et d'un familier dudit *Uitzilopochtli*, qui s'appelait *Teohua*. Se trouvaient aussi présents quatre grands-prêtres et quatre des principaux directeurs qui avaient mission d'élever la jeunesse, dont le collège s'appelait *telpochtlatoque*[2]. C'était donc en leur présence que l'on tuait le corps de *Uitzilopochtli* et, aussitôt après, on le mettait en morceaux d'autant plus aisément qu'il était fait de graines de blettes ; le cœur en était séparé pour être offert au seigneur ou roi, et tout le corps et les morceaux qui en résultaient, assimilés à la propre substance du dieu, étaient répartis, par portions égales, entre les natifs de Mexico et ceux de *Tlatelolco*. Ceux de Mexico qui étaient ministres de *Uitzilopochtli* et s'appelaient *calpules*, en prenaient quatre morceaux ; ceux du *Tlatelolco* en prenaient autant pour les ministres qui portaient le même nom. C'était ainsi que les pièces du corps de *Uitzilopochtli* étaient réparties entre les Indiens des deux quartiers et les ministres des idoles appelés *calpules*, lesquels mangeaient le corps de *Uitzilopochtli* chaque année : selon la coutume qui s'était établie parmi eux, chacun mangeait un morceau du corps de ce dieu. Ceux qui faisaient cette communion étaient jeunes et disaient que c'était le corps de dieu qui s'appelait *Teoqualo*[3], et ceux qui recevaient et mangeaient le corps de *Uitzilopochtli* s'appelaient ministres du dieu.

§ 3. — *De la pénitence à laquelle s'obligeaient ceux qui recevaient le corps de Uitzilopochtli.*

Les jeunes hommes qui recevaient le corps de *Uitzilopochtli* s'obligeaient à être au service de ce dieu une année entière. Ils allumaient et dépensaient chaque nuit une grande quantité de bûches et torches, au nombre de plus de deux mille, qui leur coûtaient dix grandes mantas appelées *quachtli* : ce qui était pour eux une grande charge et un grand dérangement. Chacun était obligé de payer une grande manta et cinq petites appelées *tequachtli*, un panier de maïs et cent épis du même. Ceux qui ne pouvaient payer et trouvaient ce tribut trop

1. Deux espèces de blettes comestibles.
2. De *telpochtli*, jeune homme, et *tlatoque*, chefs, seigneurs.
3. De *teotl*, dieu, et *qualo*, passif de *qua*, manger.

ruineux prenaient la fuite. Quelques-uns même se déterminaient à mourir en guerre des mains de leurs ennemis. Lorsque lesdits jeunes gens se voyaient arrivés au terme du service et de la pénitence auxquels ils étaient obligés, on exigeait d'eux un autre tribut. Chacun donnait six petites mantas qui servaient à acheter des torches, des bûches et tout ce qui était nécessaire pour laver *Uitzilopochtli* à la fin de l'année. C'était à minuit que l'on faisait cette opération à l'idole. Avant de la laver, on faisait une procession appelée *necololo*[1]. L'un d'entre eux revêtait les insignes de l'idole en prenant le nom d'*Yiopoch*. Il dansait et figurait la personne de *Uitzilopochtli*. Devant lui marchait un autre appelé *Uitznauac tiachcauh* et derrière eux venaient les principaux jeunes gens auxquels on donnait le nom de *tiachcauhtlatoque*, ainsi que les hommes réputés valeureux. Marchaient ensuite d'autres gens portant des torches et jouant de la flûte jusqu'au lieu appelé *Ayauhcalco*, où on lavait *Uitzilopochtli*. On le faisait asseoir, et son favori, qui s'appelait *Teohua*, prenait quatre fois de l'eau avec une écuelle de calebasse peinte en bleu, la plaçait devant l'idole avec quatre roseaux verts et lui lavait la figure et tout le corps. Après cela, celui qui était revêtu des attributs du dieu prenait de nouveau sa statue et la reportait, au son des flûtes, pour la replacer dans le temple. Quand elle y était déposée, tout le monde sortait et s'en allait chez soi. C'était ainsi que finissaient le service et la pénitence de ceux qui mangeaient le corps de *Uitzilopochtli* et que l'on appelait les *teoquaque*[2] de l'année.

§ 4. — *D'un autre tribut exagéré que payaient ceux qui mangeaient le corps de Uitzilopochtli.*

L'année étant terminée, d'autres jeunes gens commençaient à se soumettre au même service et à faire la même pénitence, comme conséquence de l'obligation et de la coutume de manger et de recevoir le corps de l'idole *Uitzilopochtli*. Les ministres des autres dieux, qui s'appelaient *calpules* les accompagnaient dans ce service et cette pénitence dont il résultait des préjudices et une fatigue qu'il était impossible de supporter. Chaque nuit, en effet, et pendant toute l'année, ils étaient obligés de faire la dépense d'une consommation exagérée de bois, de torches, de piments, de tomates, de sel, de graines, d'amandes de cacao et d'autres comestibles. Lorsqu'il leur manquait de quoi faire l'achat des choses nécessaires, ils mettaient leurs

1. Impersonnel de *coloa*, signifiant on tourne, on contourne.
2. De *teotl*, dieu, et *quaque*, mangeurs.

vêtements en gage pour acheter certains objets; ils vendaient leurs terres arrosables ou leurs possessions de la montagne, qui étaient adjugées aux idoles dont ils faisaient le service. Et d'ailleurs, quiconque ne pouvait plus payer son tribut était obligé d'abandonner ses terres.

Aussitôt qu'arrivait le moment de cesser la pénitence et le service de *Uitzilopochtli*, auxquels ils étaient obligés, ils se lavaient, se nettoyaient et préparaient un banquet en signe de fête. Ils faisaient des tamales, des daubes bien assaisonnées; ils tuaient un bon chien comestible et ils s'enivraient pour célébrer la fin du service et de la pénitence, parce que le tribut leur avait paru trop lourd et d'un poids absolument insupportable. Aussi se réjouissaient-ils de se voir libres d'une pareille charge; ils dormaient enfin tranquillement, cherchaient en liberté les moyens de gagner leur existence, travaillaient à la pêche, spéculaient sur les magueys, ou s'adonnaient à quelques occupations commerciales.

CHAPITRE II

DE LA GRANDE ESTIME QU'ON FAISAIT DU DIEU APPELÉ *Titlacauan* OU *Tezcatlipoca*.

On disait que le dieu appelé *Titlacauan*, créateur du ciel et de la terre, était tout-puissant et donnait aux vivants ce qui leur était nécessaire pour manger, boire et acquérir des richesses. Il était invisible, n'étant qu'air et obscurité. S'il apparaissait à quelque mortel, c'était comme une ombre. Il savait du reste les secrets qu'on avait dans le cœur; aussi levait-on la voix vers lui pour le prier en disant : « O dieu tout-puissant, qui donnez la vie aux hommes et qui vous appelez *Titlacauan*, faites-moi la faveur de me donner tout ce dont j'ai besoin pour manger, boire et jouir de votre douceur et de votre délectation; car je vis dans la peine et dans le besoin en ce monde. Ayez pitié de moi qui suis si pauvre et si nu; je travaille à votre service; c'est pour vous que je balaie, nettoie, fais le feu dans cette pauvre maison où j'attends que vous me commandiez. Oh! faites que je meure sans plus de retard et que j'achève cette vie si pénible et si misérable, pour que mon corps se repose et se réjouisse. »

On disait encore que ce dieu donnait aux vivants pauvreté, misère, maladies incurables et contagieuses, lèpre, mal vénérien, goutte, gale, hydropisie, desquelles maladies il affligeait les hommes lorsqu'il était courroucé contre ceux qui n'accomplissaient pas le vœu et

la pénitence auxquels ils s'obligeaient en fait de jeûnes, ou lorsqu'ils dormaient avec leurs femmes et les femmes avec leurs maris ou amants aux jours d'abstinence. Or, ces malades, quand ils succombaient à la peine, s'écriaient en disant : « O dieu qui vous appelez « *Titlacauan*, faites-moi la faveur de m'enlever cette maladie qui me « tue ; je ne penserai plus qu'à me corriger. Je fais vœu, si j'en guéris, « de vous servir et de chercher mes moyens d'existence ; si je gagne « quoi que ce soit par mon travail, je ne le mangerai point et je n'en « ferai pas d'autre usage que la célébration d'une fête en votre hon- « neur, avec banquet et bal, en cette pauvre maison. » Le malade désespéré de ne pouvoir guérir, se fâchait, se courrouçait et disait : « O *Titlacauan*, vous vous moquez donc de moi ! que ne me tuez- « vous? »

Quelques malades guérissaient et d'autres mouraient. *Titlacauan* s'appelait aussi *Tezcatlipoca*, *Moyocoyatzin*, *Yaotzin*, *Necoc Yaotl* et *Neçaualpilli*[1]. On l'appelait *Moyocoyatzin*, parce qu'il faisait tout ce qu'il voulait et que personne ne le pouvait contredire dans ses actions, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans le fait d'attribuer des richesses à qui bon lui semblait. On disait plus : que le jour où il lui plairait de renverser le ciel, il le ferait, et ce serait la fin des vivants. Tout le monde adorait *Titlacauan* et lui adressait des prières. On lui ménageait un siège fait en pierres, nommé *momoztli*, sur toutes les routes et dans tous les entrecroisements de rues ; et, pour lui faire honneur, on entourait ce siège tous les cinq jours de rameaux, en sus des vingt jours de fête qui lui étaient consacrés ; et tout cela, on avait la coutume et l'obligation de le faire sans cesse.

CHAPITRE III

NOTICE SUR CE QUE C'ÉTAIT QUE *Quetzalcoatl*, ESPÈCE D'HERCULE, GRAND NÉCROMANCIEN ; OU IL RÉGNA ET DE CE QU'IL FIT QUAND IL S'EN ALLA.

Quetzalcoatl fut estimé et tenu pour dieu ; on l'adorait à Tulla depuis les temps les plus reculés. Son temple très élevé avait un escalier dont les marches étaient si étroites qu'un pied ne pouvait y tenir. Sa statue était toujours couchée et couverte de mantas. Son visage était fort laid, barbu, et la tête allongée. Ses serviteurs ou sujets étaient

1. *Moyocoyatzin*, déterminé, résolu ; de *yocoya*, faire, inventer, composer ; — *Yaotzin*, forme révérentielle de *yaotl*, ennemi ; — *Necoc Yaotl*, ennemi des deux côtés ; — *Neçaualpilli*, seigneur qui jeûne.

tous des ouvriers dans les arts mécaniques et très adroits à travailler la pierre verte appelée *chalchiuitl*, fondre l'argent et faire bien d'autres choses en ce genre. Ces métiers avaient tous leur principe et leur origine dans *Quetzalcoatl*, lequel possédait des maisons faites de la pierre précieuse appelée *chalchiuitl*, ou fabriquées en argent, en nacre rouge et blanche, en planches, en turquoises, en plumes riches. Ses sujets qui s'appelaient *tlanquacemilhuitime*[1] étaient très lestes pour arriver à n'importe quel lieu. Il existe une sierra qu'on nomme *Tzatzitepetl*[2] (qui s'appelle encore ainsi aujourd'hui) où se tenait un crieur public pour appeler les villes et villages, éloignés même à cent lieues sur l'Anahuac. Ils entendaient sa voix à ces longues distances et aussitôt ils s'empressaient de venir voir ce que *Quetzalcoatl* désirait. On dit aussi que ce dieu était très riche et qu'il avait tout ce qui sert à manger et à boire, que son maïs était très abondant, les calebasses grandes d'une brasse de contour; les épis de maïs étaient si longs que leur croissance se mesurait en brasses; les tiges de blettes étaient très longues aussi et si grosses qu'on y montait comme sur un arbre. On semait et on récoltait du coton de toute couleur : rouge, écarlate, jaune, brun, blanchâtre, vert, bleu, noir, obscur, orangé et fauve, avec cette particularité que ces couleurs étaient naturelles et naissaient avec la plante. On dit plus encore : que dans ladite ville de *Tullan* on élevait un grand nombre de variétés d'oiseaux de riche plumage aux couleurs très variées, qu'on appelle *xiuhtototl*, *quetzaltototl*, *çaquan* et *tlauhquechol* et bien d'autres encore qui avaient les chants les plus doux. *Quetzalcoatl*, au surplus, possédait de toutes les richesses du monde, en or et argent, en pierres vertes appelées *chalchiuitl* et en autres choses précieuses, ainsi qu'une grande abondance d'arbres de cacao de diverses couleurs, appelés *xochicacauatl*[3]. Lesdits vassaux de *Quetzalcoatl* étaient très riches; rien ne leur faisait défaut; il n'y avait chez eux ni disette ni manque de maïs. Ils n'avaient point besoin de se nourrir de petits épis, dont ils se servaient uniquement en guise de bois à brûler, pour chauffer leurs bains. On a dit aussi que *Quetzalcoatl* faisait pénitence en piquant ses jambes et en se retirant du sang avec lequel il ensanglantait des épines de maguey. Il se lavait à minuit dans une fontaine qui porte le nom de *xicapoyan*[4]. C'est de là que les prêtres et ministres des idoles mexi-

1. De *tlanquoa*, serrer les dents, et *cemilhuitia*, aller durant toute une journée. Plus loin, livre X, chap. XXIX, le nom qui désigne ces serviteurs de *Quetzalcoatl* est écrit : *tlanquacemilhuique*.

2. De *tzatzi*, crier, et *tepetl*, montagne.

3. De *xochitl*, fleurs, et *cacauatl*, cacao.

4. « Lieu où l'on sème (*poa*) des calebasses (*xicalli*). »

caines prirent cette coutume, ainsi que la pratiquait *Quetzalcoatl* dans la ville de *Tullan*.

CHAPITRE IV

COMMENT S'ACHEVA LA FORTUNE DE *Quetzalcoatl* PAR L'ARRIVÉE CONTRE LUI DE TROIS AUTRES NÉCROMANCIENS, ET DES CHOSES QUI SE FIRENT.

Le temps de finir vint pour la fortune de *Quetzalcoatl* et des Toltèques; car on vit se présenter contre eux trois nécromanciens appelés *Uitzilopochtli*, *Titlacauan* et *Tlacauepan*, qui firent un grand nombre de supercheries dans la ville de *Tullan*. Ce fut *Titlacauan* qui commença sous le déguisement d'un vieillard en cheveux blancs. Il se rendit sous cette forme au palais de *Quetzalcoatl*, où il dit à ses pages : « Je veux voir le roi et lui parler. » — « Sors de là ! lui fut-il répondu; va-t-en, vieillard; tu ne peux pas le voir; il est malade; tu ne pourrais que l'ennuyer et lui causer du dérangement. » Le vieillard dit alors : « Il faut que je le voie. » Les pages répondirent : « Attendez. » Ils s'en furent donc dire à *Quetzalcoatl* qu'un vieillard voulait lui parler, et ils ajoutèrent : « Seigneur, nous le mettions à la porte pour qu'il s'en fût, mais il refuse de s'en aller en disant qu'il faut absolument qu'il vous voie. » *Quetzalcoatl* répondit : « Qu'il entre et qu'il vienne; je l'attends depuis plusieurs jours. » On appela le vieux qui entra où se trouvait *Quetzalcoatl*, auquel il dit : « Comment êtes-vous, mon fils? j'apporte là une médecine pour que vous la buviez. » *Quetzalcoatl* lui dit en réponse : « Soyez le bienvenu, vieillard, il y a plusieurs jours que je vous attends. » Et celui-ci demanda à *Quetzalcoatl* : « Comment êtes-vous et comment va votre santé? » *Quetzalcoatl* répondit : « Je suis fort indisposé; tout le corps me fait mal; je ne puis remuer ni les pieds, ni les mains. » Le vieillard dit alors au roi : « Seigneur, regardez ceci; la médecine que je vous apporte est bonne et salutaire; quiconque en boit se sent ivre; si vous en voulez boire, elle vous enivrera en vous guérissant, en vous attendrissant le cœur et en portant votre pensée sur les douloureuses fatigues de la mort, ou de votre départ[1]. » *Quetzalcoatl* répondit : « O vieillard, où faut-il que je m'en aille? » Le vieillard répondit : « Vous devez forcément aller à *Tullan-Tlapallan*, où un autre vieillard vous attend; vous parlerez ensemble, et, à votre retour, vous serez transformé en

1. Je mets « votre départ » parce que Kingsborough dans son édition a écrit : *Vuestra ida*, et que la phrase suivante paraît indiquer que ce mot est le véritable du texte de l'auteur, contrairement à la pensée de Bustamante qui a écrit : *Vuestra vida*.

adolescent; vous reviendrez même à une seconde enfance. » A ces paroles, une grande émotion s'empara du cœur de *Quetzalcoatl*, auquel le vieillard dit encore : « Seigneur, buvez cette médecine. » — « Je ne veux pas la boire, » fit *Quetzalcoatl.* Mais le vieillard insista : « Buvez, Seigneur, dit-il, car, si vous n'en buviez point vous en auriez plus tard envie; élevez-la, du moins, à la hauteur de votre front et buvez-en une goutte. » *Quetzalcoatl* y goûta et la but ensuite en s'écriant : « Qu'est-ce donc? On dirait une chose bien bonne et bien savoureuse; cela m'a guéri; je ne suis plus malade; ma santé est revenue. » — « Encore un coup, dit le vieillard, buvez-en une autre fois, car c'est très bon et vous vous porterez mieux ensuite. » *Quetzalcoatl* en but donc une autre fois et se rendit ivre. Il se prit à pleurer tristement et son cœur attendri se laissa aller à l'idée du départ, sans que la tromperie du vieux nécromancien dont il était dupe lui permît d'abandonner cette pensée. La médecine que but *Quetzalcoatl* n'était autre que le vin blanc du pays, fait avec les magueys appelés *teometl*[1].

Ce troisième livre, qui traite des nécromanciens et de leurs prouesses, renferme des naïvetés telles qu'on en voit dans l'histoire des origines de tous les peuples. Il ne faut pas oublier ce que, dans son prologue, Sahagun nous a dit de sa manière de procéder dans la composition de son livre. Il a rassemblé des vieillards mexicains, intelligents et relativement instruits, et il a écrit simplement sous leur dictée et en leur langue ce qu'ils rapportaient de l'histoire et des traditions de leur pays. Il faut donc considérer le chapitre qu'on vient de lire comme étant la reproduction exacte des paroles des vieillards mexicains. Or, il existait au Mexique une foule de légendes allégoriques sur les origines du vin, du pulque et de ses effets, à beaucoup d'égards remarquables. Ce qui est dit ici peut passer pour un souvenir de ces légendes, et la manière bizarre de l'exposition, aussi bien que le style, est la conséquence de la traduction faite par Sahagun lui-même du texte *nahuatl*, qui fut la langue primitivement employée par lui.

J'ai besoin d'attirer l'attention sur cette manière de procéder de Sahagun dans la composition de son livre, parce que le chapitre qui va suivre renferme des passages scabreux qui ne sont excusables que par la naïveté du langage primitivement employé et par le parti pris de Sahagun de tout rendre avec sincérité, en traduisant en espagnol son premier texte. Ce chapitre est tel, en effet, que Bustamante, en le commençant, en fait l'objet d'une note dans laquelle il s'excuse d'avoir altéré le texte de Sahagun en faisant disparaître quelques expressions par respect pour la pudeur de ceux qui le lisent. Kinsborough n'a pas été pris de ce scrupule; il a mis le texte tel qu'il l'a trouvé dans le manuscrit. Je le suivrai absolument dans ma traduction, sans y faire d'autres changements que de remplacer par le mot *nudité* le mot plus réaliste dont Sahagun a cru pouvoir se servir pour ne pas s'écarter de ce que ses vieillards lui disaient en langue *nahuatl*.

(*Note du traducteur.*)

1. De *teotl*, dieu ou divin, et *metl*, maguey.

CHAPITRE V

D'UNE AUTRE SUPERCHERIE INVENTÉE PAR LE NÉCROMANCIEN APPELÉ *Titlacauan*.

Titlacauan imagina une autre supercherie qui consista à se transformer en un Indien étranger, du nom de *Toueyo*, marchant le corps nu, ainsi que c'était la coutume chez les gens de sa race. Il vendait du piment vert, et ce fut ainsi qu'il vint s'asseoir au marché devant le palais de *Uemac* qui était le grand seigneur des Toltèques, au temporel, vu que *Quetzalcoatl* ne commandait qu'à titre de grand-prêtre. Il n'avait point d'enfant mâle, mais une fille très belle et par cela même fort désirée en mariage par les Toltèques, auxquels *Uemac* ne voulut jamais donner sa main. Sa fille porta ses regards vers le marché, aperçut *Toueyo* sans vêtements et vit sa nudité. Après avoir vu cela, elle entra dans le palais emportant le caprice de le posséder et elle tomba sérieusement malade à propos de ce qu'elle avait vu, car tout son corps se gonfla. Le seigneur *Uemac* apprenant que sa fille était très malade demanda aux femmes qui la gardaient : « Quel mal a ma fille? Quelle est donc la maladie qui lui fait enfler ainsi tout le corps? » Les femmes lui répondirent : « Seigneur, la cause en est à l'Indien *Toueyo* qui circulait tout nu ; votre fille vit et regarda sa nudité, et c'est cela qui l'a rendue malade d'amour. » Quand le seigneur *Uemac* entendit cette révélation, il lança ses ordres en disant : « O Toltèques ! cherchez-moi donc ce *Toueyo* qui vend par ici du piment vert, il reparaîtra forcément. » Ce qui fit qu'on le chercha partout, et, comme il ne paraissait nulle part, un crieur monta sur la sierra de *Tzatzitepetl* et exclama : « O Toltèques, si vous trouvez un certain *Toueyo* qui vendait par ici du piment vert, amenez-le devant le seigneur *Uemac!* » On le chercha donc de tous côtés, mais on ne le trouva point, de sorte qu'on vint dire au seigneur *Uemac* que ledit *Toueyo* n'avait pas reparu. Mais tout à coup on le vit assis au marché, à l'endroit même où il avait auparavant vendu du piment vert, et l'on fut aussitôt en prévenir le seigneur *Uemac*, qui dit : « Amenez-le-moi promptement. » Les Toltèques furent le chercher, et le seigneur *Uemac* lui demanda, quand il fut en sa présence : « D'où êtes-vous ? » *Toueyo* répondit : « Seigneur, je suis étranger, et je viens par ici vendre du piment vert. » Et *Uemac* lui dit : « Où avez-vous tardé si longtemps? Pourquoi ne mettez-vous pas un *maxtli* et ne vous couvrez-vous pas de votre manta? » *Toueyo* répondit : « Seigneur, nous avons cette habitude dans notre pays. » — « Vous avez inspiré un caprice à ma fille, fit le seigneur, il faut que vous la guérissiez. » — « Seigneur, ré-

pondit *Toueyo*, cela n'est aucunement possible, mais tuez-moi, je veux mourir, car je n'ai pas mérité d'entendre ces paroles, cherchant uniquement comme je le fais le moyen de gagner ma vie en vendant du piment vert. » Mais le seigneur répondit : « Vous guérirez ma fille, il le faut, n'ayez pas peur. »

On s'empara de lui aussitôt pour le laver et lui couper les cheveux. On teignit d'encre tout son corps et on le couvrit d'un *maxtli* et d'une manta. Après quoi le seigneur *Uemac* lui dit : « Va, entre voir ma fille là-bas où on la garde. » Ledit *Toueyo* le fit ainsi ; il dormit avec la fille du seigneur *Uemac*, qui recouvra tout de suite sa santé, et ce fut ainsi que ledit *Toueyo* devint gendre du seigneur *Uemac*.

CHAPITRE VI

COMME QUOI LES HABITANTS DE *Tullan* SE COURROUCÈRENT A PROPOS DE CE MARIAGE, ET D'UN AUTRE TOUR QUE JOUA *Titlacauan*.

Lorsque le mariage de *Toueyo* avec la fille du seigneur *Uemac* fut consommé, les Toltèques commencèrent à se courroucer et à lancer des paroles injurieuses contre celui-ci en disant entre eux : « Pourquoi le seigneur *Uemac* a-t-il marié sa fille avec un *Toueyo* ? » Mais *Uemac*, ayant su et entendu les paroles injurieuses lancées contre lui par les Toltèques, les appela en disant : « Venez ici, j'ai bien compris toutes les paroles que vous avez dites contre moi, à cause de mon gendre qui est un *Toueyo*. Or, je vous commande que vous l'emmeniez avec dissimulation faire la guerre de *Çacatepec* et *Coatepec*, pour qu'il périsse par les mains de nos ennemis. » A ces paroles de *Uemac*, les Toltèques prirent les armes, s'assemblèrent et partirent en guerre avec un grand nombre de guerriers et avec le gendre de *Uemac*. Quand on arriva au lieu de l'engagement, on cacha en embuscade ledit *Toueyo* en compagnie de ses pages, nains et boiteux, pour qu'ils attendissent l'ennemi. (C'est une ruse dont ils font souvent usage à la guerre). Après cela, les Toltèques coururent à l'attaque contre les gens de *Coatepec*, tandis que *Toueyo* disait aux pages, nains et boiteux : « N'ayez pas peur, prenez courage ; nous tuerons tous nos ennemis. » Or, les adversaires de *Coatepec* avaient le dessus sur les Toltèques qui fuyaient devant eux et qui, faisant semblant de vouloir échapper à leurs mains, laissèrent *Toueyo* seul, caché avec ses pages, pensant bien que l'on massacrerait et les pages et *Toueyo*, parce qu'ils restaient seuls contre l'ennemi. Les fuyards s'en revinrent donc dire à *Uemac* : « Seigneur, nous avons laissé votre gendre *Toueyo* seul avec

les pages au pouvoir des ennemis. » En entendant ce que les Toltèques avaient fait à *Toueyo*, il se réjouit grandement, dans la conviction que celui-ci serait déjà mort; car il était décidément honteux d'avoir un pareil gendre, étranger et *Toueyo*[1]. Cependant, celui-ci, tout le temps qu'il resta dans sa cachette, guettait les ennemis et disait à ses pages : « N'ayez pas peur; voilà que nos adversaires approchent et je suis sûr que je les tuerai tous. » Il se leva enfin et se lança à la rencontre des guerriers de *Coatepec* et de *Çacatepec* et, dans sa poursuite, il en tua un grand nombre.

L'événement arriva à la connaissance du seigneur *Uemac* qui s'en émerveilla et en eut un grand regret. Il appela les Toltèques et leur dit : « Allons recevoir mon gendre. » Ils partirent donc tous à sa rencontre avec le seigneur *Uemac*, emportant des armures ou devises, appelées *quetzalapanecayotl* et des rondaches connues sous le nom de *xiuhchimalli*[2]. On l'en revêtit en signe de triomphe et pour prix de sa valeur, et on le reçut en dansant au son des flûtes et en mêlant des chants de victoire à ceux des pages. Les Toltèques, à leur arrivée au palais de *Uemac*, couvrirent de plumes la tête de *Toueyo*, teignirent tout son corps en jaune et sa figure en rouge, faisant de même pour les pages. C'est la distinction qui était réservée à ceux qui revenaient triomphants de la guerre. Après cela, le seigneur *Uemac* dit à son gendre : « Les Toltèques et moi sommes contents de ce que vous avez fait; tu t'es bien conduit en présence de l'ennemi, maintenant délasse-toi et prends du repos. »

CHAPITRE VII

D'UN AUTRE TOUR QUE JOUA LE MÊME NÉCROMANCIEN, AU MOYEN DUQUEL IL TUA UN GRAND NOMBRE DE TULLANS EN DANSANT.

Titlacauan eut recours à une autre surpercherie, après avoir combattu et vaincu les susdits ennemis. Se voyant le corps couvert de plumes riches appelées *tociuitl*, il voulut que tous les Toltèques se livrassent à la danse et qu'un crieur s'élevât sur la sierra de *Tzatzitepetl* pour inviter tous les Indiens du dehors à venir folâtrer dans une fête, chose qu'ils s'empressèrent de faire en venant en foule innombrable à

1. Bustamante fait ici une note qui ne me paraît pas juste; en voici la traduction : « Ce mot de *Toueyo* ne se trouve pas dans le dictionnaire. Il semble qu'il signifie *plébéien* ou *de basse extraction*. »Voyez, pour éclaircissement, livre X, chap. XXIX, §§ 8 et 9.

2. *Quetzalapanecayotl* est composé de *quetzalli*, plume riche, et de *apanecayotl*; — *Xiuhchimalli* est formé de *xiuitl*, turquoise, et *chimalli*, bouclier.

Tullan. Quand ils furent tous réunis, *Titlacauan* amena à l'endroit appelé *Texcalapan* [1] cette fourmilière d'hommes, avec jeunes filles et enfants, et il se mit à folâtrer, danser, chanter au son du tambour, toute l'assistance l'accompagnant dans ses sauts et sa réjouissance en répétant les versets à mesure qu'il les chantait. Il chantait chaque vers aux danseurs et chacun s'efforçait de le répéter, lors même qu'il ignorait l'air dont il devait être accompagné. Ils continuèrent ces folies jusqu'à près de minuit, qu'on appelle *tlatlapitzalizpan* [2]. Comme les danseurs étaient innombrables, ils se poussaient les uns les autres et plusieurs, perdant pied, allaient tomber dans le ravin de la rivière *Texcaltlauhco* [3] où ils étaient changés en rochers. Il y avait là un pont de pierre ; le nécromancien le détruisit et tous ceux qui prétendaient y passer se voyaient précipités dans la rivière où ils étaient métamorphosés en pierres. Les Toltèques ne comprenaient ni ne devinaient en cela l'intervention du nécromancien, car ils étaient comme en état d'ivresse et sans cervelle. A peine commençaient-ils à danser, qu'ils se poussaient les uns les autres jusqu'à ce qu'ils tombassent dans l'eau.

CHAPITRE VIII

D'UNE AUTRE SUPERCHERIE DU MÊME NÉCROMANCIEN, AU MOYEN DE LAQUELLE IL TUA UN GRAND NOMBRE DE TULLANS.

Ce même nécromancien joua encore un autre tour : il se présenta déguisé en guerrier valeureux appelé *tequiua* [4] et ordonna à un crieur d'appeler tous les habitants des environs de *Tullan* pour qu'ils vinssent travailler en un certain jardin de fleurs appelé *Xochitla*, afin de le cultiver et de le mettre en rapport. (On dit que cela dépendait du domaine de *Quetzalcoatl*). Tous s'y rendirent et aussitôt, les voyant réunis, le nécromancien armé d'une coa [5] en tua une quantité innombrable. Les autres s'enfuyaient pour échapper à ses coups ; mais ils trébuchaient dans leur fuite, tombaient et mouraient. D'autres encore se poussaient les uns les autres et contribuaient ainsi tous à se donner la mort.

1. De *texcalli*, roche, et *apan*, sur l'eau.
2. « Au moment où l'on souffle beaucoup » ; de *tlatlapitza*, souffler.
3. « Dans la roche (*texcalli*) du sud ou de la lumière (*tlauilli*). »
4. « Qui a soin ou qui fait des exploits », de *tequitl*, charge.
5. Instrument de labour.

CHAPITRE IX

D'UNE AUTRE TROMPERIE DU MÊME NÉCROMANCIEN, AU MOYEN DE LAQUELLE IL TUA UN PLUS GRAND NOMBRE DE TOLTÈQUES.

Ce même nécromancien eut recours encore à une autre supercherie. Il s'assit au milieu de la place du *tianquiztli*, disant s'appeler *Tlacauepan*, autrement dit *Cuexcotzin*. Il portait sur la paume de la main un tout petit enfant, qu'on disait être *Uitzilopochtli* et qu'il faisait danser. A cet aspect, les Toltèques se levèrent pour mieux voir; ils se pressaient les uns les autres, et plusieurs moururent étouffés ou malmenés à coups de pied. Ce fut à plusieurs reprises que les Toltèques se donnèrent ainsi la mort en se pressant. Ledit nécromancien leur demanda alors : « Qu'est-ce donc? Quelle ruse est-ce là? Ne le voyez-vous pas? Cet homme qui fait danser le petit enfant est un trompeur; tuez-le à coups de pierre. » Ils obéirent et tuèrent, en effet, à coups de pierre le nécromancien et le petit enfant. Après qu'ils l'eurent tué, le corps du nécromancien commença à sentir mauvais et les émanations corrompaient l'air et apportaient aux Toltèques une mauvaise odeur dont plusieurs mouraient, et le nécromancien dit alors aux Toltèques : « Jetez loin d'ici ce cadavre, parce que plusieurs d'entre vous périssent de l'odeur qu'il exhale. » Les Toltèques, se préparant à obéir, attachèrent le corps puant avec des cordes pour l'emmener bien loin. Mais ils eurent beau se figurer que ce serait un travail facile; le corps pesait tellement, qu'il leur devint impossible de l'emporter hors de *Tullan*, et alors, un crieur se mit à appeler en disant : « O Toltèques! venez tous ; apportez vos cordes pour attacher ce mort et l'emmener hors de la ville. » S'étant réunis, ils attachèrent le cadavre et commencèrent à l'emmener en le traînant, et ils se disaient : « Allons, courage! traînons ce mort. » Mais il pesait tant qu'il devenait impossible de le mouvoir. Les cordes se rompaient et alors ceux qui les tenaient tombaient et mouraient subitement, en se massant les uns sur les autres. Quand on vit qu'il n'était pas possible de traîner le mort, le nécromancien dit aux Toltèques : « Toltèques, ce mort veut un couplet de chanson. » Et il le chanta, et puis il ajouta : « Traînez maintenant le nécromancien *Tlacauepan*. » Ce fut en chantant le couplet qu'ils recommencèrent à tirer sur le mort, en ajoutant des cris désordonnés à la chanson. Mais de temps en temps une corde se rompait, devenant ainsi une cause de mort pour ceux qui la tenaient; mouraient aussi ceux qui, en se poussant, tombaient les uns sur les autres. Ce fut de cette manière qu'ils conduisirent le cadavre jusqu'à

la montagne, et ceux qui en revinrent n'eurent pas conscience de ce qui était arrivé, parce qu'ils étaient comme en état d'ivresse.

CHAPITRE X

DE QUELQUES AUTRES TOURS DU MÊME NÉCROMANCIEN.

Le nécromancien inventa une autre supercherie dans la ville de *Tullan*. Un oiseau blanc, appelé *iztac cuixtli*[1], percé de part en part par une flèche, volait, dit-on, à une certaine distance du sol, de manière à pouvoir être clairement aperçu par les Toltèques quand ils portaient leurs regards en l'air. Il fit encore un autre tour. Les Toltèques voyaient pendant la nuit la sierra de *Çacatapec* en feu. Les flammes paraissaient de loin. A leur aspect, les gens s'agitaient, poussaient des cris, se mettaient en mouvement désordonné et se disaient les uns aux autres : « O Toltèques, la mauvaise fortune nous achève; nous périssons; *Toltecayotl*[2] se meurt! le mauvais sort est tombé sur nous; où pourrons-nous nous réfugier? Malheureux que nous sommes, prenons courage. » Il y avait encore un autre mauvais tour du nécromancien. Il plut sur les Toltèques une averse de pierres et, à leur suite, un gros roc appelé *techcatl*. A partir de ce moment, une vieille Indienne voyageait dans un endroit appelé *Chapultepec cuitlapilco*[3], autrement dit *Ueitzinco*, offrant en vente de petits drapeaux en papier en criant : « Aux petits drapeaux! » Quiconque prenait la résolution de mourir disait : « Achetez-moi un petit drapeau; » et quand on le lui avait acheté, il se rendait à la place du *techcatl*, où on le tuait, sans que personne s'avisât de dire : « Qu'est-ce donc qui nous arrive? » Et tous étaient pris comme de folie.

CHAPITRE XI

D'UNE AUTRE SUPERCHERIE DU MÊME NÉCROMANCIEN, AU MOYEN DE LAQUELLE IL TUA BEAUCOUP D'AUTRES TULLANS.

On assure que toutes les subsistances s'aigrirent au point que personne n'en pouvait manger. Alors apparut une vieille Indienne

1. De *iztac*, blanc, et *cuixtli*, milan.
2. Le pays ou l'Etat des Toltèques.
3. C'est-à-dire à la queue, au bout (*cuitlapilli*) de *Chapultepec*. — *Ueitzinco* signifie : dans le grand (*uei*) fondement (*tzintli*), avec le suffixe *co*.

(c'était, dit-on, le nécromancien lui-même sous la figure d'une Indienne âgée); elle s'assit en un endroit appelé *Xochitla* et se mit à torréfier du maïs, dont l'odeur se répandait dans tous les lieux habités du district. En percevant cette odeur, les Toltèques se mettaient en course et arrivaient en un moment au lieu de *Xochitla*, où la vieille se trouvait (car on assure que les Toltèques étaient agiles et que, même de fort loin, ils arrivaient sans retard partout où ils voulaient). Or, tous ceux qui arrivaient et s'assemblaient étaient massacrés par la vieille, sans qu'aucun d'eux s'en retournât chez lui, et de cette manière elle en fit périr un très grand nombre.

CHAPITRE XII

DE LA FUITE DE *Quetzalcoatl* POUR SE RENDRE A *Tlapallan* ET DES CHOSES QU'IL FIT EN CHEMIN.

Les Toltèques furent victimes de bien d'autres tromperies, à la suite de l'éclipse de leur bonne fortune. C'est au point que *Quetzalcoatl*, chagriné à leur propos, résolut de sortir de *Tullan* pour s'en aller à *Tlapallan*. Il fit brûler toutes les maisons bâties en coquillages et en argent dont il était possesseur, et enterrer un grand nombre d'objets précieux dans les sierras et les ravins. Il changea les arbres de cacao en d'autres qui portent le nom de *mizquitl*, et il ordonna aux oiseaux de riches plumages, qui s'appellent *quetzaltototl* et *tlauhquechol*, de partir au-devant de lui, et ils s'en furent jusqu'à *Anahuac*, à une distance de plus de cent lieues. *Quetzalcoatl* sortit de *Tullan* et se mit en route. Il arriva à un point nommé *Quauhtitlan*, où se trouvait un arbre grand, gros et élevé. Il s'en approcha, demanda un miroir à ses pages qui le lui donnèrent, s'y regarda et dit: « Je suis vieux!... » et il appela ce lieu *Ueue Quauhtitlan*[1]. Il prit ensuite des pierres et les lança sur l'arbre où elles entraient et restaient, et cela resta en cet état bien longtemps, car tout le monde pouvait les voir du bas jusqu'en haut. C'était ainsi que *Quetzalcoatl* faisait son chemin, précédé de musiciens qui jouaient de la flûte. Il arriva en un autre endroit de la route où il se reposa. Il s'assit sur une pierre et les mains qu'il y posa y restèrent empreintes. Portant alors ses regards vers *Tullan*, il se mit à pleurer tristement et les larmes qu'il versa percèrent la pierre sur laquelle il était assis et pleurait.

1. C'est-à-dire *Quauhtitlan* vieux ou ancien.

CHAPITRE XIII

DES EMPREINTES DES MAINS ET DES FESSES, QU'IL LAISSA SUR LES PIERRES OÙ IL S'ASSIT.

Quetzalcoatl reposa les paumes de ses mains sur la grande pierre où il s'assit et les y laissa empreintes, absolument comme si, les ayant placées sur de la boue, il les y eût marquées légèrement. Ses fesses aussi restèrent empreintes sur la pierre où il s'était assis, et les marques qui en résultèrent se peuvent voir clairement encore. Il appela ce lieu *Temacpalco*[1], et il se leva. Poursuivant sa route, il arriva en un autre lieu appelé *Tepanoayan*[2], où coule une grande rivière. *Quetzalcoatl* y fit jeter un pont sur lequel il passa, en donnant à ce lieu le nom de *Tepanoayan*. Poursuivant encore sa route, il arriva à un autre lieu appelé *Coaapan*[3], où les nécromanciens vinrent à sa rencontre pour l'empêcher d'aller plus loin. Ils lui disaient : « Où vous en allez-vous? Pourquoi avez-vous laissé votre capitale? A qui l'avez-vous recommandée? Qui fera pénitence? » *Quetzalcoatl* leur répondit : « Vous ne pouvez, en aucune manière, empêcher ma retraite; il faut forcément que je m'en aille. » Mais les nécromanciens lui demandèrent encore : « Où allez-vous? » Et *Quetzalcoatl* répondit : « Je m'en vais à *Tlapallan*. — Pourquoi y allez-vous ? dirent les nécromanciens. — On est venu m'appeler, et le soleil me réclame. » Ils dirent alors : « Allez-vous-en, à la bonne heure; mais laissez-nous ici l'art de fondre l'argent, de travailler les pierres et le bois, de peindre et de faire des œuvres en plumes, ainsi que bien d'autres métiers (*a*). » Ce fut de la sorte que les nécromanciens l'en

(*a*) Ce passage est d'autant plus remarquable qu'il met le lecteur sur la voie de reconnaître dans ces légendes, naïves et grossières en apparence, les traces des points intéressants de l'histoire ancienne de ces pays. Les progrès et la civilisation du vieux peuple toltèque s'y trouvent personnifiés et même divinisés dans le personnage mythologique de *Quetzalcoatl*. Son départ et les mystifications dont il est dupe représentent l'abus que le vainqueur fait de sa force et la fuite vers d'autres lieux de la nation vaincue. Mais le vainqueur comprenant l'importance des arts industriels dont on devait le développement et l'usage au peuple mis en fuite, arrête *Quetzalcoatl* dans sa marche, pour le dépouiller de tous ses avantages, afin de les garder comme faisant partie du butin. Quelle image plus saisissante pourrait-on tracer pour faire comprendre que les successeurs des Toltèques durent ensuite présenter dans leur état social les vestiges réunis de leur propre barbarie et de la civilisation dont ils recueillaient l'héritage ? (*Note du traducteur.*)

1. « Dans la marque, l'empreinte (*icpalli*) des mains (*maitl*) de quelqu'un (*te*). »
2. De *panoa*, traverser un cours d'eau.
3. De *coatl*, serpent, et *apan*, sur l'eau; mais il serait peut-être plus exact de voir dans ce mot une altération de *[illegible]*. Voy. ci-après page 219, note 1.

dépouillèrent, et il commença à jeter tous les joyaux riches qu'il emportait avec lui, dans une fontaine qui prit, à cause de cela, le nom de *Cozcaapan*[1] et qui s'appelle actuellement *Coaapan*. *Quetzalcoatl* poursuivit ensuite sa route et arriva à un point nommé *Cochtocan*[2], où un autre nécromancien sortit à sa rencontre et lui dit : « Où allez-vous? » *Quetzalcoatl* répondit : « Je m'en vais à *Tlapallan*. » Et le nécromancien reprit : « Allez, et bonne chance; mais buvez ce vin que je vous apporte. — Je ne puis le boire ni même le goûter, fit *Quetzalcoatl*. » Le nécromancien répondit : « Vous en goûterez, par force, un peu; je ne le donnerai plus innocemment à âme qui vive; j'enivre tout le monde; or ça! buvez-en! » *Quetzalcoatl* prit alors le vin et le but avec un roseau; il s'enivra, s'endormit, se prit à ronfler et, quand il se réveilla, il se mit à regarder de tous côtés en secouant de la main ses cheveux. Ce fut alors qu'on appela ce lieu *Cochtocan*.

CHAPITRE XIV

COMME QUOI TOUS LES PAGES DE *Quetzalcoatl* MOURURENT DE FROID AU PASSAGE DES DEUX SIERRAS ENTRE LE VOLCAN ET LA SIERRA NEVADA, ET DE QUELQUES AUTRES DE SES AVENTURES.

Tandis qu'il continuait sa route, *Quetzalcoatl*, un peu plus loin, passait entre le volcan et la Sierra Nevada, lorsque tous ses pages, qui étaient des bossus et des nains, moururent de froid en l'accompagnant. Il regretta beaucoup ce malheur et ce fut en pleurant tristement et en mêlant ses pleurs à des chants lugubres, qu'il porta ses regards au loin sur la sierra nevada appelée *Poyauhtecatl*, qui se trouve située près de *Tecamachalco*[3]. Il poursuivit ensuite sa route à travers les pays et les villes, laissant partout sur les sierras et les chemins des signes de son passage. On raconte aussi que *Quetzalcoatl*, pris d'une humeur folâtre, sur une sierra, s'assit à son sommet et s'y laissa glisser jusqu'à la base. Il agissait ainsi, du reste, bien souvent. On dit encore qu'en un autre lieu, il fit faire un jeu de paume, au moyen de pierres placées en carré, qui s'appelle *tlachtli*. Il traça, au milieu du jeu, une raie qu'on nomme *tlecotl*, et là où la

1. De *cozcatl* ou *cuzcatl*, bijou, pierre précieuse, et *apan*, dans l'eau; de là, serait venu sans doute *Coaapan*, dont la composition semblerait indiquer une autre étymologie. Voyez la note 3 de la page 218.

2. « Lieu où l'on dort étendu » ; de *cochi*, dormir, et *onoc*, être couché avec *can*, suffixe de noms de lieu.

3. « Dans la machoire (*camachalli*) de quelqu'un (*te*) », avec le suffixe *co*.

raie fut marquée, la sierra se fendit à une grande profondeur. En un autre lieu, il lança, sur le tronc d'un arbre appelé *pochotl*[1], une flèche qui était elle-même un arbre du même nom. Le premier fut traversé par le second et, de cette manière, une croix se forma. On prétend aussi que *Quetzalcoatl* fit édifier sous la terre des maisons appelées *Mictlancalco*[2]. Et il fit placer une pierre très volumineuse, d'une telle façon que l'on pût la mouvoir avec le petit doigt, tandis que, naturellement, si plusieurs hommes se réunissent pour la mettre en mouvement, elle reste immobile, quelque soit le nombre de ceux qui la poussent. Il y a bien d'autres choses mémorables que *Quetzalcoatl* fit en plusieurs lieux habités; et, au surplus, il donna des noms aux sierras, aux bois et aux localités. Quand il arriva aux rivages de la mer, il fit construire un radeau appelé *coatlapechtli*[3], avec des couleuvres. Il s'y assit comme dans une barque et il s'en fut par mer en naviguant. On n'a jamais su comment et de quelle façon il arriva à *Tlapallan.*

1. (*Bombax ceiba*), en espagnol pochote. Grand arbre dont le suc des racines etait, selon Hernandez, employé comme fébrifuge. Il fournit un excellent bois de construction.
2. De *mictlan*, intérieur de la terre, et *calli*, maison, avec *co*, suffixe de noms de lieu.
3. De *coatl*, serpent, et *tlapechtli*, plancher.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

APPENDICE

DU LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

DE CEUX QUI ALLAIENT EN ENFER ET DE LEURS OBSÈQUES.

Ce que les vieillards indigènes, parmi les anciens maîtres de ce pays, apprirent de leurs ancêtres et nous répétèrent ensuite au sujet de ceux qui mouraient : c'est que les âmes des défunts allaient à trois points différents, dont l'un était l'enfer, dans lequel vivait un méchant esprit portant les noms de *Mictlantecutli* ou *Tzontemoc*[1] et une déesse appelée *Mictecaciuatl*[2] qui était la femme de *Mictlantecutli*. Les âmes des défunts qui allaient en enfer étaient celles des personnes qui mouraient de maladie, seigneurs, grands personnages ou petites gens. Le jour où quelqu'un mourait, homme, femme ou enfant, on adressait ces paroles au défunt étendu sur son lit, avant de l'enterrer[3] : « Notre fils, « vous en avez fini avec les souffrances et les fatigues de cette vie. Il « a plu à Notre Seigneur de vous emporter, parce que nous n'avons

1. *Mictlantecutli* signifie seigneur (*tecutli*) de l'enfer (*mictlan*); et *Tzontemoc*, chevelure (*tzontli*), tombante (*temoc*).

2. De *ciuatl*, femme, *teca*, qui prend soin, *micque*, des morts.

3. Dans ce chapitre et les suivants, Sahagun a introduit plusieurs allocutions, harangues ou discours que l'on apprenait dans les établissements d'instruction ou dans les monastères et qui se transmettaient ainsi de génération en génération. On en distinguait de différentes sortes formant des recueils particuliers; c'était les *platicas* ou exhortations des pères à leurs enfants, les discours des rois à leurs vassaux, etc. Nous avons dit, dans la grammaire de Olmos, publiée en 1875, qu'un habile écrivain mexicain, Juan Baptista, avait réuni ces morceaux oratoires sous le titre de *huehuetlatolli*, antiques discours. Cette grammaire renferme le texte de l'exhortation d'un père à son fils, que nous avons accompagné d'une traduction française aussi littérale que possible.

« pas la vie éternelle en ce monde ; notre existence est comme un « rayon de soleil. Il nous a été fait la grâce de nous connaître et de « nous traiter les uns les autres dans cette vie. Actuellement, le dieu « *Mictlantecutli*, autrement dit *Acolnauacatl* ou *Tzontemoc*, ainsi que « la déesse *Mictecaciuatl*, vous a fait partager son séjour. Nous vous « y suivrons tous, car c'est là notre destinée et l'endroit est assez « grand pour recevoir tout le monde. On n'entendra donc plus par- « ler de vous. Voilà que vous êtes allé au parage des ténèbres qui « n'a ni lumière ni fenêtre. Vous n'en sortirez jamais plus et vous « n'avez pas à vous préoccuper de votre retour puisque votre absence « doit être éternelle. Vous laissez vos enfants, pauvres, orphelins, « sans savoir comment ils finiront et de quelle manière ils supporte- « ront les fatigues de la vie présente. Quant à nous, nous ne tarde- « rons pas à aller vous rejoindre où vous serez. »

Après cela, ils s'adressaient au parent du défunt et lui disaient : « O fils ! prenez courage, n'en perdez point le boire et le manger ; que « votre cœur se tranquillise. Que pouvons-nous contre la volonté et « les actions divines ? Est-ce que cette mort est arrivée parce que quel- « qu'un nous veut du mal ou se moque de nous ? Non, certainement ; « c'est bien Notre Seigneur qui a voulu que telle fût sa fin. Qui pour- « rait ajouter une heure, un jour à notre vie présente, en ce monde ? « Et puisqu'il en est ainsi, prenez patience, pour souffrir les déboires « de cette existence. Que la maison où le défunt a vécu soit désormais « solitaire et obscure, et n'ayez plus l'espoir de le revoir. Il ne con- « vient point que vous vous abîmiez dans la pensée de l'orphelinat « et de la pauvreté qui vous restent. Courage ! Ne vous laissez pas « abattre par la tristesse. Nous sommes venus ici pour vous rendre « visite et vous consoler par ce peu de paroles, ainsi qu'il nous con- « vient de le faire, à nous qui sommes des vieillards et des pères, « après que Notre Seigneur a emporté nos prédécesseurs plus vieux « et plus anciens, qui savaient mieux que nous adresser des conso- « lations à ceux qui étaient dans la tristesse. Nous finissons là notre « allocution ; restez en paix et adieu ! »

Aussitôt après, les anciens et les ouvriers en papier se mettaient en travail pour couper, préparer et lier les papiers dont ils avaient l'habitude de faire usage pour le défunt. On lui repliait les jambes, on le recouvrait de ces papiers, et, après l'avoir lié, on faisait couler un peu d'eau sur sa tête en lui disant : « Voilà l'eau dont vous avez fait usage pendant votre vie dans ce monde. » Ils prenaient ensuite un petit pot rempli de cette même eau et ils le lui présentaient en disant : « Voici pour votre voyage, » et on le lui plaçait dans son suaire ; car on enveloppait le défunt dans ses mantas et ses papiers et on le liait soli-

dement. On mettait, au surplus, devant lui, en bon ordre, tous les papiers qu'on avait préparés dans ce but et on lui disait : « Voilà avec quoi vous passerez entre deux sierras qui se touchent. » On lui donnait d'autres papiers encore en ajoutant : « Voici avec quoi vous passerez par le chemin sur lequel un serpent vous attend. » D'autres papiers encore, avec ce mot : « Voilà avec quoi vous passerez à l'endroit où se trouve le lézard vert qu'on appelle *xochitonal*[1]. Ils disaient ensuite au défunt : « Voilà de quoi traverser huit déserts. » Et puis il lui était donné de nouveaux papiers en disant : « Voici de quoi passer huit collines. » Et ils ajoutaient encore en parlant au défunt : « Vous voyez avec quoi vous pourrez traverser le vent des *navajas*[2] qui s'appelle *itzehecayan*[3] ; » car ce vent était si violent qu'il faisait voler les pierres et en détachait des éclats affilés. C'était à cause de ces vents et de ces frimas qu'ils brûlaient toutes les valises, armures, dépouilles des captifs pris à la guerre et tous les vêtements d'usage. Ils disaient que tout cela accompagnait ensuite le défunt et servait à le couvrir pour le mettre à l'abri de toutes souffrances. On faisait la même chose à propos des femmes défuntes, car on brûlait tous les objets qui leur servaient à filer et à tisser, ainsi que les vêtements dont elles avaient fait usage, afin que cela servît à les préserver du froid et des grands vents appelés *itzehecayan*, qu'elles devaient rencontrer. Quiconque était privé de ses hardes avait beaucoup à souffrir de l'air de ces passages. On faisait aussi que le défunt s'en allât avec un petit chien de couleur vermeille, au cou duquel on mettait un fil peu tordu de coton; car on disait que les défunts nageaient en s'appuyant sur un petit chien, pour traverser un fleuve de l'enfer nommé *Chiconauapan*[4].

En arrivant devant le diable appelé *Mictlantecutli*, les morts lui faisaient offrande des papiers dont ils étaient porteurs, de fagots, de torches en pin et de roseaux parfumés, ainsi que de fils mal tordus de coton, un autre fil rouge, une manta, un *maxtli*, les jupons et les chemises. Toutes les nippes d'une femme défunte qui abandonnait ce monde étaient soigneusement enveloppées dès le moment de sa mort. Quatre-vingts jours après, on commençait à les brûler ; on renouvelait cette opération au bout d'un an, et on y revenait à la quatrième année pour terminer, seulement alors, les obsèques conformément à l'habitude; car, on prétendait que les offrandes faites dans ce monde

1. De *xochitl*, fleur, et *tonal*, été, chaleur.
2. *Navajas* est un mot espagnol qui veut dire *rasoirs* ou *couteaux*.
3. De *itztli*, obsidienne, et *ehecatl*, vent, avec *yan*, suffixe de noms de lieu.
4. « Sur les neuf eaux » ; de *chiconaui*, neuf, et *apan*, sur l'eau.

au nom des défunts arrivaient à l'esprit *Mictlantecutli*. An bout de quatre années, le mort sortait de ce premier séjour pour se rendre aux neuf enfers, pour lesquels il y avait à traverser un fleuve très large. Sur ses bords vivaient et vaguaient des chiens dans des endroits où les défunts devaient faire la traversée en s'appuyant sur ces petites bêtes. On prétend que lorsque le mort se présentait au bord du fleuve, son chien le regardait et, s'il reconnaissait son maître, il se lançait à l'eau et nageait pour se rendre à son côté et le transporter sur son dos à l'autre rive. C'est là la raison qui faisait que les indigènes de ce pays avaient l'habitude d'avoir et d'élever des petits chiens. On prétendait aussi que les chiens à poil blanc ou noir ne pouvaient ni nager ni traverser la rivière, attendu que le blanc disait : « Moi, je me suis lavé ; » tandis que le chien noir disait de son côté : « Je me suis taché de noir et c'est pour cela que je ne puis vous passer. » Il en résultait que seuls les chiens de couleur vermeille étaient aptes à se charger du soin de faire passer le fleuve aux morts. C'était à ce point de l'enfer, appelé *Chiconamictlan*[1] que c'en était fait à jamais des défunts.

On rapporte aussi qu'après avoir enveloppé le défunt avec ses ornements de papier et autres objets, on tuait son chien, et les deux ensemble étaient apportés en un lieu où le maître et le chien devaient être brûlés. Deux des vieillards étaient spécialement chargés de s'occuper de ce soin, tandis que d'autres anciens chantaient. Pendant que le mort brûlait, les vieillards l'attisaient avec des bâtons et, après l'avoir réduit en cendres, prenant ses restes, ils y repandaient de l'eau en disant : « Que le défunt soit lavé. » On creusait ensuite une fosse et on l'enterrait. Voici ce qu'on faisait, au surplus, à propos de l'enterrement, aussi bien des nobles que des gens du peuple. Les os mis dans une urne, avec une pierre verte de *chalchiuitl*, étaient enterrés dans une chambre de la maison et chaque jour on plaçait des offrandes au-dessus de la sépulture. On raconte encore que lorsque mouraient les seigneurs et les nobles, on leur mettait dans la bouche une pierre de *chalchiuitl* ; tandis que pour les pauvres gens on y plaçait une pierre de peu de valeur, appelée *texoxoctli*[2], ou simplement de l'obsidienne, en prétendant que cela tenait lieu du cœur du défunt. A l'occasion de la mort des grands seigneurs, on fabriquait en papier un grand drapeau de quatre brasses de longueur, orné de différents plumages. On tuait aussi vingt esclaves, dans la pensée qu'ayant servi leur maître dans ce monde, ils devaient continuer leur

1. « Neuvième (*chiconaui*) enfer (*mictlan*). »
2. De *tetl*, pierre, et *xoxouia*, paraître vert.

service en enfer. Le jour qu'on brûlait le seigneur on donnait la mort aux esclaves, hommes et femmes, à coups de flèches dans la gorge. On ne les brûlait pas avec le maître, mais on les enterrait en un autre endroit.

CHAPITRE II

DE CEUX QUI ALLAIENT AU PARADIS TERRESTRE.

L'autre endroit où l'on disait que devaient se rendre les âmes des défunts, c'était le paradis terrestre appelé *Tlalocan*, dans lequel, prétendait-on, on avait en abondance des réjouissances et des rafraîchissements, sans tourments d'aucune espèce. Là ne manquaient jamais les épis de maïs vert, les calebasses, les bouquets de blettes, le piment vert, les tomates, les haricots verts dans leurs gousses et les fleurs. En ce lieu vivent les dieux *Tlaloque*, lesquels ressemblent aux ministres des idoles par leurs longues chevelures. Ceux qui se rendent en ce paradis, ce sont les gens tués par la foudre ou noyés, les lépreux, les vénériens, les galeux, les goutteux et les hydropiques. Lorsque quelqu'un mourait d'une maladie contagieuse ou incurable, on ne brûlait pas son corps, mais on l'enterrait en lui plaçant de la graine de blette sur la figure. On mettait encore à ce genre de morts des bandes de papier bleu sur le front et d'autres sur la nuque. On revêtait même de papiers tout leur corps et on leur plaçait un bâton à la main. D'après ce qu'on disait, dans le paradis terrestre nommé *Tlalocan* il y avait toujours de la verdure avec un été perpétuel.

CHAPITRE III

DE CEUX QUI ALLAIENT AU CIEL.

L'âutre endroit où se rendaient les âmes des défunts, c'est le ciel où vit le soleil. Ceux qui allaient dans ce ciel-là, c'étaient ceux qui mouraient à la guerre et les captifs qui avaient péri au pouvoir de leurs ennemis, soit qu'ils fussent morts à coups d'épée, soit qu'ils eussent été brûlés vifs ou tués avec des roseaux pointus, ou morts à coups de bâtons de sapin, ou victimes en combat singulier, ou martyrisés au moyen de torches de pin attachées sur le corps et auxquelles on mettait le feu. Tous ces gens se tenaient, disait-on, sur une plaine, et, au lever du soleil, ils se mettaient à crier en frappant sur leurs boucliers. Celui dont la rondache avait été percée par des flèches pou-

vait regarder le soleil par les trous; tandis que celui qui n'avait pas de rondache percée de la sorte ne pouvait aucunement regarder cet astre. On dit aussi que dans ce ciel il y a des arbres et des forêts de différente nature. Les offrandes que les vivants de ce monde adressaient aux morts arrivaient à leur destination. Ils les recevaient au ciel. Après quatre ans de ce séjour, les âmes de ces défunts étaient métamorphosées en diverses espèces d'oiseaux aux riches plumages et aux brillantes couleurs, qui s'en allaient pompant le suc des fleurs dans le ciel comme sur la terre, ainsi que le font les *tzinzonme*[1].

CHAPITRE IV

COMMENT LES GENS DE BASSE EXTRACTION CONFIAIENT LEURS FILS A LA MAISON QU'ON APPELLE *telpochcalli*, ET DES HABITUDES QU'ON LEUR INSPIRAIT.

Lorsqu'il naissait un enfant, ses père et mère le vouaient et l'offraient à la maison des idoles, appelée *calmecac*, pour qu'il en devînt l'un des ministres, à l'âge requis. En l'offrant, leur intention était qu'il y fût élevé avec les autres garçons pour le service du pays et pour les choses de la guerre. Mais avant de le porter au *telpochcalli*, les parents préparaient un bon repas et y invitaient les maîtres qui étaient chargés d'élever les enfants et de les instruire dans les coutumes qui étaient pratiquées dans cette maison. Après le banquet, les parents de l'enfant adressaient aux maîtres l'allocution suivante : « C'est Notre Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui vous a con- « duits ici pour vous faire savoir qu'il lui a plu de nous gratifier « d'un fils, qui nous est né et qui est notre joyau précieux ou notre « plume riche. Peut-être aura-t-il la chance de vivre et de croître ; il « est garçon et il ne convient point que nous le dressions à un métier « de femme en le conservant dans notre demeure. Aussi vous le don- « nons-nous pour votre fils ; car vous avez la charge d'élever les ado- « lescents et de leur montrer les pratiques propres à en faire des « hommes valeureux, sachant servir dans les combats les intérêts « des dieux *Tlaltecutli* et *Tonatiuh*[2], qui sont la terre et le soleil. C'est « pour cela que nous offrons notre enfant au Seigneur Dieu tout- « puissant *Yaotl*, autrement dit *Titlacauan* ou *Tezcatlipoca*. Peut-être « grandira-t-il et vivra-t-il dans la grâce de Dieu en entrant dans la « maison de la pénitence et des pleurs, qui s'appelle *telpochcalli*.

1. Pluriel de *tzintzon*, petit oiseau qui voltige de fleur en fleur.
2. *Tlaltecutli* vient de *tlalli*, terre, et *tecutli*, seigneur ; — *Tonatiuh* signifie soleil.

« Nous vous le livrons dès aujourd'hui, pour qu'il reste dans cette « maison où s'élèvent et d'où sortent les hommes de valeur; car « c'est là qu'on arrive à mériter les trésors de Dieu, au moyen de la « pénitence, en demandant miséricorde et la faveur de gagner des « victoires, pour pouvoir devenir homme marquant et doué des qua- « lités nécessaires au gouvernement du bas peuple. Quant à nous, « parents indignes, pourrions-nous par nos simples pleurs et péni- « tences obtenir que cet enfant s'élève et vive? Non, certainement; « car nous sommes sans mérite, vieux et caducs. C'est pourquoi nous « vous supplions humblement de le recevoir et prendre pour fils, « afin qu'il entre et vive dans ce *telpochcalli* avec les enfants d'autres « personnages, qui y sont élevés. »

Les maîtres des enfants et des adolescents répondaient comme il suit : « Nous nous tenons pour honorés des paroles que vous nous « avez fait entendre. Ce n'est pas à nous que vous adressez cette allo- « cution et cette demande, mais au Seigneur Dieu *Yaotl*, dont nous « représentons la personne. C'est à lui que vous portez et que vous « offrez votre fils, votre pierre précieuse et votre plume riche, et c'est « nous qui le recevons en son nom. Lui seul sait ce qu'il lui plaira « d'en faire. Quant à nous, serfs indignes et caducs, nous attendons, « avec une espérance mêlée de doute, ce qui doit arriver et ce « qu'il plaira à Dieu de disposer pour votre fils, conformément aux « faveurs qu'il lui réserve comme conséquence de ses déterminations, « toujours prises avant le commencement du monde. Nous ignorons « certainement les dons, les qualités et les conditions qui lui furent « dès lors assignés. Nous ne savons pas davantage quelles furent les « grâces qu'il accorda à cet enfant quand il fut baptisé. Nous igno- « rons encore le signe bon ou mauvais sous lequel il est né et a reçu « le baptême. Nous ne pouvons pas, nous autres humbles serfs, devi- « ner ces choses. Personne, parmi ceux qui naissent en ce monde, ne « reçoit son sort sur cette terre. Nous l'apportons, en réalité, avec nous- « mêmes en naissant, car il nous fut assigné avant le commencement « du monde. Pour conclure, nous dirons que nous recevons votre « enfant pour qu'il fasse son service en balayant et en s'employant à « nos basses occupations dans la maison de Notre Seigneur. Nous « désirons et nous prions que de Notre Seigneur Dieu lui viennent les « richesses. Nous désirons aussi que dans cette maison se voient « manifestement, et au grand jour, les dons et les faveurs dont Notre « Seigneur l'orna et l'embellit avant le commencement du monde. « Nous ignorons si, par aventure, Dieu le reprendra et lui enlèvera la « vie pendant son enfance, et si nous n'aurons pas mérité qu'il « vive longtemps en ce monde. Nous ne savons rien avec certi-

« tude et nous pouvons seulement assurer, pour vous consoler, qu'il « est impossible de dire : *il sera ceci, il sera cela; cette autre chose « arrivera; il sera estimé, il sera honoré; il vivra sur la terre.* Peut- « être qu'à cause de nos indignités, il sera vil, pauvre, méprisé dans « ce monde, ou même, qui sait? voleur, adultère ou affligé d'une vie « pénible et pleine de fatigue. Nous ferons donc ce qui est de notre « devoir : nous l'élèverons, nous l'instruirons comme ses père et « mère; mais nous ne pouvons certainement pas pénétrer dans « son intérieur et lui mettre notre cœur; vous ne le pourriez pas « vous-mêmes, qui êtes ses parents. Ce qui est possible, c'est que « vous n'oubliiez point de le recommander à Dieu par des prières et « par des larmes, pour qu'il daigne nous faire connaître sa volonté. »

CHAPITRE V

DE LA MANIÈRE DE VIVRE ET DES EXERCICES DE CEUX QUI ÉTAIENT ÉLEVÉS DANS LE *telpochcalli.*

Lorsque l'enfant était entré dans la maison du *telpochcalli*, on lui donnait la charge de balayer et de nettoyer la maison, allumer le feu et accomplir les pénitences auxquelles il s'était voué. On avait la coutume que tous les adolescents, au coucher du soleil, fussent danser à la maison appelée *cuicacalco;* l'enfant allait y danser avec eux. Quand il arrivait à quinze ans, les adolescents plus grands l'emmenaient avec eux au bois chercher les bûches nécessaires au *telpochcalli* et au *cuicacalco.* On le chargeait d'un ou de deux gros morceaux de bois, pour s'assurer s'il serait déjà propre à résister aux fatigues du combat. Si on reconnaissait en lui cette aptitude, on l'emmenait à la guerre en l'obligeant à porter les rondaches sur ses épaules. S'il arrivait à se montrer bien élevé et à exceller dans les bonnes manières ainsi que dans les exercices auxquels il était obligé, on le choisissait pour maître des adolescents en lui donnant le titre de *tiachcauh*[1]. S'il était courageux et habile, on l'élisait pour conduire tous les adolescents et pour les châtier; il s'appelait alors *telpochtlato.* S'il était valeureux et s'il avait fait quatre captifs à la guerre, on le nommait *tlacatecatl*, *tlacochcalcatl* ou *quauhtlato*[2], qui étaient chargés de l'administration du lieu. On l'élisait aussi *achcauhtli*: c'était alors

1. Chef, principal. Ce mot a la même racine que *achcauhtli* qui est quatre lignes plus loin, de *achto*, premier.

2. « Qui soumet les gens (*tlacatl*), arrange les flèches (*tlacochtli*) ou commande. »

ce que sont aujourd'hui nos alguazils; il portait le gros bâton de justice et il était chargé d'arrêter les délinquants pour les mener en prison. C'est ainsi que montaient en grade les jeunes gens élevés de la sorte. Ils étaient, du reste, très nombreux dans ces établissements, parce que chaque paroisse avait dix ou quinze *telpochcalli*. La vie qu'ils menaient était fort dure. Ils ne dormaient pas ensemble, mais bien séparément. Dans chaque maison des *telpochcalli*, on punissait ceux qui n'allaient pas coucher dans l'établissement, bien qu'ils mangeassent dans leurs propres maisons. Ils allaient travailler tous ensemble partout où ils avaient de l'occupation, soit pour faire des briques ou des édifices, soit pour labourer, creuser des fossés ou faire des canaux. Pour tout cela, ils allaient ensemble ou se répartissaient par groupes, ou se rendaient en commun au bois pour y charger sur leurs épaules les bûches nécessaires au *cuicacalco* et au *telpochcalli*. Quand ils avaient une occupation pénible, ils la cessaient un peu avant le coucher du soleil. Ils allaient alors chez eux pour se baigner et se teindre tout le corps, à l'exception de la figure. Ils se paraient ensuite de leurs mantas et de leurs colliers. Les hommes braves s'ornaient de colliers d'or et d'autres faits avec des escargots de mer appelés *chipolli*. Au lieu de se peigner, ils faisaient hérisser leurs cheveux, pour se donner un aspect féroce. Ils se traçaient sur le visage des raies avec une teinture mêlée de marcassite. Ils se mettaient aux trous des oreilles des turquoises appelées *xiuhnacochtli*[1]. Ils paraient leurs têtes de plumes blanches en forme de panaches, et ils se couvraient de mantas de maguey nommées *chalcaayatl*[2], lesquelles étaient tissues de fils tordus de maguey peu rapprochés, de manière à former comme un filet, sur lequel on attachait, de distance en distance, de petits escargots de mer. Les hauts personnages faisaient usage de mantas semblables, mais les escargots étaient en or. Les guerriers valeureux, qui s'appelaient *quaquachictin*, s'attachaient aux mains de grosses pelotes de coton. Les garçons du *calpulli* avaient la coutume d'allumer les feux tous les jours, au coucher du soleil, dans la maison de *cuicacalco* et ils dansaient tous ensemble jusques après minuit, ayant le corps presque nu, car ils ne se couvraient que de la manta *chalcaayatl*. Après le bal, tous s'en allaient coucher, chacun dans son quartier, aux maisons des *telpochcalli*. Ils y rentraient ainsi chaque nuit, et ceux qui vivaient en concubinage s'en allaient dormir avec leurs amies.

1. De *xiuitl*, turquoise, et *nacochtli*, pendant, boucle d'oreille.
2. Vêtement léger (*ayatl*) des Chalcas.

CHAPITRE VI

DES CHATIMENTS QU'ON INFLIGEAIT AUX IVROGNES.

Les garçons qui étaient élevés dans les maisons des *telpochcalli* étaient chargés, ainsi qu'on l'a dit, de balayer et de nettoyer la maison. Personne ne buvait du vin, excepté les vieillards, et, encore, le faisaient-ils secrètement et avec modération, sans jamais s'enivrer. Si un de ces garçons se montrait publiquement ivre, si on le rencontrait pris de vin ou tombé dans la rue, ou chantant, ou s'accompagnant d'autres gens ivres, dans le cas où c'était un *maceualli* (plébéien), on le rouait de coups de bâton jusqu'à la mort, ou bien on le faisait périr par le garrot, publiquement, devant tous les autres, afin que l'exemple inspirât de la terreur pour l'ivrognerie. Si le délinquant était noble, on le tuait secrètement par le garrot. Ces jeunes gens des *telpochcalli* avaient chacun deux ou trois concubines, dont l'une résidait dans la maison et les autres dans leurs familles. Si quelqu'un d'eux voulait quitter le *telpochcalli* et se séparer définitivement de ses compagnons, il payait aux maîtres dix ou douze grandes mantas appelées *quachtli*, quand il avait du bien. Dès lors que les maîtres y avaient consenti, il sortait de cette maison, se mariait et prenait qualité de *tlapaliuhcatl*[1], ce qui veut dire qu'il n'est plus garçon, mais homme marié. Celui qui était bien élevé et attaché à l'accomplissement de ses devoirs de pupille n'abandonnait pas volontairement ces établissements, lors même qu'il était en âge de le faire; il n'en sortait que par ordre du roi ou seigneur. On n'élisait point parmi ces jeunes gens les sénateurs appelés à gouverner les villes. On n'y prenait que les employés d'un rang inférieur, qu'on appelait *tlatlacateca*, *tlatlacochcalca* et *achcacauhtin*[2], parce qu'étant en concubinage, ils ne menaient pas une vie exemplaire; ils n'hésitaient d'ailleurs pas à prononcer des paroles légères, à dire des bouffonneries et à parler d'une manière hautaine et inconvenante.

1. Qui est fort, robuste, en âge de se marier; de *tlapaliuia*.

2. Pluriels de *tlacatecatl*, de *tlacochcalcatl* et de *achcauhtli*. Voyez les notes de la page 228.

CHAPITRE VII

COMME QUOI LES SEIGNEURS, LES PERSONNAGES ET LES GENS DE BON TON OFFRAIENT LEURS ENFANTS A LA MAISON APPELÉE *calmecac*, ET DES HABITUDES QU'ON LEUR Y DONNAIT.

Les seigneurs, les personnages et les anciens offraient leurs fils à la maison appelée *calmecac*. Leur intention était qu'ils y fussent élevés pour qu'ils devinssent ministres des idoles. Ils en donnaient pour raison que dans le *calmecac* il y avait de bonnes mœurs, des principes, des pratiques et une vie rude et chaste, sans qu'on y vît des choses éhontées ou répréhensibles, ni aucune offense aux coutumes des ministres des idoles qui habitaient dans cette sorte de maisons. Le seigneur, le haut personnage ou le riche, quand il voulait offrir son fils, préparait un banquet auquel il invitait les prêtres et les ministres des idoles appelés *tlamacazque* et *quaquacuiltin*, vieillis au service de leur ministère dans le quartier. Là les anciens adressaient une allocution aux prêtres et ministres des idoles, chargés d'élever les jeunes gens, dans les termes suivants : « Seigneurs, ministres de nos dieux, vous avez pris la peine de venir ici dans notre « maison, conduits par Notre Seigneur tout-puissant. Nous vous « faisons savoir qu'il a plu au Seigneur de nous donner un enfant « comme un joyau précieux ou plume riche. Si nous sommes dignes « qu'il s'élève et vive, comme il est garçon, il ne convient pas que « nous le dressions au métier de femme en le maintenant au sein « de la famille. Aussi, nous vous le donnons pour votre fils et nous « vous le recommandons dès à présent. Nous l'offrons au Seigneur « *Quetzalcoatl*, autrement dit *Tilpotonqui*[1], pour qu'il entre au « *calmecac* qui est la maison de pénitence et de larmes, où s'élèvent « les seigneurs nobles, parce qu'en ce lieu on devient digne des trésors de Dieu par la prière, par la pénitence, les larmes et les « pleurs, en demandant à Dieu miséricorde et la faveur de ses « richesses. Nous l'offrons dès à présent, afin que, lorsqu'il sera « en âge convenable, il entre et vive dans la maison de Notre Seigneur où l'on inspire les bons principes aux seigneurs nobles, et « pour que notre fils soit chargé de balayer et de nettoyer ladite maison de Notre Seigneur. Pour ces raisons nous vous prions humblement de le recevoir et de le prendre pour fils, afin qu'il entre et

1. Serait-ce pour *Tlilpotonqui?* de *tlilli*, couleur noire, et *potonqui*, bien broyée ou qui sent fortement, adjectif verbal tiré de *potoni*.

« vive avec les autres ministres de nos dieux dans cet établissement « où se font nuit et jour tous les exercices de pénitence, marchant sur « les genoux et sur les coudes, priant, pleurant et soupirant devant « Notre Seigneur. » Les prêtres et ministres des idoles répondaient aux parents de l'enfant de la manière suivante : « Nous avons écouté « votre allocution, bien que nous soyons indignes de l'entendre, au « sujet de votre désir de voir votre fils bien-aimé, votre pierre pré- « cieuse ou plume riche entrer et vivre dans la maison du *calmecac*. « Ce n'est pas à nous que cette prière est faite; vous l'adressez au « seigneur *Quetzalcoatl* ou *Tilpotonqui*, au nom duquel nous venons « de l'entendre. C'est à lui que vous parlez; il sait ce qu'il lui plaira « de faire de votre pierre précieuse et plume riche, et de vous qui êtes « ses père et mère. Quant à nous, indignes serfs, nous attendons ce « qui doit arriver avec une espérance mêlée de doute. Nous ne pou- « vons dire avec certitude : ceci sera ou ceci ne sera pas au sujet « de votre fils; nous mettons notre espoir en Notre Seigneur tout- « puissant pour tout ce qu'il lui plaira disposer au sujet de cet « enfant. »

Ils prenaient ensuite l'enfant et le portaient au *calmecac*, tandis que de leur côté ses parents se chargaient de papiers, d'encens, de *maxtli* et d'une sorte de collier en or, plumes riches et pierres précieuses, pour présenter le tout à la statue de *Quetzalcoatl*, qui se trouvait au *calmecac*. A leur arrivée, on sonnait des instruments et l'on peignait avec de l'encre tout le corps de l'enfant, y compris la figure. On l'ornait de colliers en bois appelés *tlacopatli*[1]. S'il était fils de pauvre, on le parait de fil de coton peu tordu. On lui faisait des incisions aux oreilles et on offrait à *Quetzalcoatl* le sang qui s'en épanchait. Si l'enfant était très petit, les parents le remportaient chez eux. S'il était fils du seigneur ou d'un personnage, on lui enlevait le collier de *tlacopatli*, qui restait au *calmecac*, et ils en donnaient pour raison que l'âme de l'enfant, qui adhérait à ce collier, faisait en son nom les humbles services de pénitence. S'il était déjà en âge de vivre et de résider dans le *calmecac*, on l'y laissait au pouvoir des prêtres et ministres des idoles, pour qu'il y fût élevé et instruit dans toutes les coutumes de la maison.

1. De *tlacotl*, tige, arbrisseau, et *patli*, remède.

CHAPITRE VIII

DES COUTUMES QUE L'ON SUIVAIT DANS L'ÉTABLISSEMENT DU *calmecac* OU S'ÉLEVAIENT, DÈS LEUR ENFANCE, LES PRÊTRES ET MINISTRES DU TEMPLE.

La première coutume était que tous les ministres des idoles qui s'appelaient *tlamacazque* couchassent dans la maison du *calmecac*.

La seconde consistait en ce que tous s'occupassent à la balayer et nettoyer à quatre heures du matin.

La troisième, c'était que les enfants déjà un peu grands allassent chercher des épines de maguey.

La quatrième, que, lorsqu'ils étaient un peu plus âgés, ils allassent cueillir, à la forêt, le bois nécessaire à l'entretien du feu que l'on faisait chaque nuit. Lorsqu'on exécutait quelque travail en argile, qu'on construisait des murailles, qu'on faisait du labour, qu'on creusait des fossés, ils partaient tous en corps au point du jour. Il ne restait plus à la maison que ceux qui devaient la garder ou porter le manger. Personne ne manquait à l'appel et ils se livraient au travail avec la meilleure entente et en bon ordre.

La cinquième coutume, c'est qu'ils cessassent le travail un peu de bonne heure pour se rendre à leur monastère, s'adonner au service des dieux et aux exercices de pénitence; mais avant tout ils se baignaient. Au coucher du soleil, ils commençaient à préparer les choses dont ils avaient besoin pour se mettre en route à onze heures de la nuit, séparément, chacun tout seul, portant les épines de maguey, une conque marine pour sonner en chemin, un encensoir en terre cuite ainsi qu'une bourse contenant l'encens, et des torches de sapin. C'est de la sorte que chacun allait tout nu placer les épines de maguey dans les lieux que sa dévotion lui dictait. Ceux qui aspiraient à une grande pénitence s'en allaient jusques aux forêts, aux sierras et aux rivières; ceux qui étaient déjà un peu grands faisaient une demi-lieue. Quand ils étaient arrivés à un endroit déterminé, ils prenaient les épines de maguey et les piquaient dans une pelote de foin. Cela fait, chacun revenait, solitaire, en sonnant de sa conque marine.

La sixième coutume imposait aux ministres des idoles de ne jamais dormir deux ensemble sous la même couverture, mais chacun à part et à distance.

La septième coutume consistait à préparer le manger dans la maison même du *calmecac*, parce qu'ils possédaient une rente commune qui servait à cet objet. Si l'on portait à quelques-uns des mets de leurs familles, tous en prenaient leur part.

La huitième coutume les obligeait tous à se lever à minuit pour la prière. Celui qui ne se réveillait pas et restait couché était puni par ses compagnons qui le piquaient avec des pointes de maguey aux oreilles, à la poitrine, aux cuisses, aux jambes et par tout le corps, en présence de tous les ministres des idoles, pour qu'il apprît, à ses dépens, à mieux se conduire.

La neuvième coutume, c'est que personne n'était arrogant, ne se permettait aucune offense contre ses camarades et ne devait jamais désobéir à la règle et aux habitudes qui étaient dans les usages de la maison. Si quelqu'un s'enivrait, prenait une concubine ou se rendait coupable de quelque autre délit criminel, on lui donnait la mort, soit par le garrot, soit en le brûlant vif, soit encore à coups de flèche. Lorsque la faute commise était vénielle, on lui piquait les oreilles et d'autres parties du corps avec des épines de maguey ou quelque poinçon aigu.

La dixième coutume s'adressait aux enfants que l'on châtiait en leur piquant les oreilles ou en les fouettant avec des orties.

La onzième coutume imposait à tous les ministres des idoles l'obligation de se baigner à minuit dans une fontaine.

La douzième coutume, c'est que, les jours de jeûne, tous, grands et petits, devaient jeûner, ne prenant aucun aliment jusqu'à midi. Quand c'était le jeûne appelé *atamalqualo*[1], ils jeûnaient au pain et à l'eau. Quelques-uns ne prenaient aucun aliment dans le jour, mais seulement au milieu de la nuit suivante; d'autres ne mangeaient qu'à midi et seulement une fois par vingt-quatre heures. Ceux-ci ne prenaient rien, pas même de l'eau, pendant la nuit, parce qu'ils prétendaient que n'importe quoi, l'eau elle-même, suffisait à rompre le jeûne.

La treizième coutume consistait à donner aux enfants l'habitude de parler bien, de saluer et de faire la révérence. Si quelqu'un parlait mal ou ne saluait pas ceux qu'il rencontrait, passants ou assis, on le corrigeait en le piquant avec des pointes de maguey.

La quatorzième coutume consistait à enseigner à chanter aux élèves tous les versets composant les chants divins, *lesquels étaient écrits en caractères dans leurs livres*[2]. On leur enseignait aussi l'astrologie indienne, l'interprétation des songes et le compte des années.

1. Impersonnel signifiant : on mange le pain fait à l'eau. Voy. la note 3 de la page 187.

2. Je souligne ce passage qui traduit littéralement les mots suivants du texte espagnol : *los cuales versos estaban escritos en sus libros por caracteres*. Kingsborough appelle l'attention sur leur importance en les écrivant en italiques. Il n'est évidemment fait allusion dans ce passage qu'à l'écriture figurative des anciens Mexicains qui, à l'aide de signes ou caractères syllabiques et même idéographiques, représentaient les divers sons de la langue *nahuatl*.

La quinzième coutume, c'était que les ministres des idoles fissent vœu de vivre chastement sans aucun commerce charnel avec les femmes, d'être tempérants, de ne point mentir, de vivre dévotement et d'avoir la crainte de Dieu. C'est sur cela que nous arrêtons ici notre récit au sujet des coutumes et des règles dont les ministres des idoles faisaient usage. Il y en avait d'autres qui seront expliquées ailleurs dans ce livre.

CHAPITRE IX

DE L'ÉLECTION DES GRANDS-PRÊTRES, QUI ÉTAIENT TOUJOURS DEUX, APPELÉS, L'UN *Totec tlamacazqui*, L'AUTRE *Tlaloc tlamacazqui*, LESQUELS ÉTAIENT TOUJOURS ÉLUS PARMI LES PLUS PARFAITS QUI VIVAIENT DANS LE TEMPLE.

Celui qui était le plus parfait en toute sa conduite, dans les exercices et dans le savoir, parmi les ministres des idoles, était élu grand-prêtre. Cette élection se faisait par le roi ou seigneur et par tous les hauts dignitaires; il portait le nom de *Quetzalcoatl.* Il y avait deux grands-prêtres. Le surnom de l'un était *Totec tlamacazqui*, et celui de l'autre *Tlaloc tlamacazqui. Quetzalcoatl Totec tlamacazqui* était au service du dieu *Uitzilopochtli*, et l'autre, nommé *Tlaloc tlamacazqui*, servait le dieu *Tlalocan tecutli*[1], qui était le dieu des pluies. Ces deux grands-prêtres étaient égaux en grade et en honneurs quelque basse que fût leur extraction, leurs pères fussent-ils d'humble condition et pauvres. L'unique raison qui les faisait élire, c'était parce qu'ils accomplissaient fidèlement leurs devoirs se rattachant aux coutumes, aux exercices et à la doctrine en usage entre les ministres des idoles, dans le monastère du *calmecac.* C'est pour ce motif que l'un des élus s'appelait *Quetzalcoatl Totec tlamacazqui* et l'autre *Tlaloc tlamacazqui.* Pour ce choix on ne faisait aucun cas de la naissance, mais simplement des mœurs, des exercices, du savoir et de la bonne vie. On se contentait de rechercher si ceux qui étaient appelés à être grands-prêtres possédaient ces qualités sous le rapport des coutumes en usage parmi les ministres des idoles. On choisissait celui qui était vertueux, humble, paisible, discret, judicieux, nullement léger, mais grave, rigide et zélé pour la règle, affectueux, miséricordieux, compatissant, ami de tous, dévot et animé de la crainte de Dieu. Les degrés par lesquels on parvenait à ce poste

1. « Seigneur de *Tlalocan.* » Voyez la note 2 de la page 15.

étaient les suivants : Le premier était appelé *tlamacazton*, c'était comme l'acolyte ; le second se nommait *tlamacazqui*, comme diacre ; le troisième était *tlanamacac*[1], qui est le prêtre ; c'est parmi ces derniers qu'on choisissait les meilleurs pour les grands-prêtres qui s'appelaient *quequetzalcoa*[2], c'est-à-dire successeurs de *Quetzalcoatl*. La vie que menaient les ministres des idoles était en général fort dure. Quant à l'éducation des enfants, elle était de deux sortes et fort différente des deux côtés : l'une se recevait dans la maison du *calmecac* et l'autre dans le *telpochcalli*.

1. *Tlamacazton* diminutif de *tlamacazqui* signifiant : qui donne les choses ; — *tlanamacac* veut dire : marchand, vendeur ; Kingsborough donne *tlenamacac*, c'est-à-dire vendeur (*namacac*) de feu (*tletl*).
2. Pluriel de *Quetzalcoatl*.

FIN DU LIVRE TROISIÈME ET DE SON APPENDICE.

LIVRE QUATRIÈME

DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE OU ART DIVINATOIRE DONT CES INDIGÈNES MEXICAINS FAISAIENT USAGE POUR SAVOIR QUELS JOURS ÉTAIENT HEUREUX OU MALHEUREUX, ET QUEL SORT AURAIENT CEUX QUI NAISSAIENT DANS LES JOURS ATTRIBUÉS AUX FIGURES OU SIGNES DONT IL EST ICI QUESTION. CELA PARAIT ÊTRE CHOSE DE NÉCROMANCIE ET NON D'ASTROLOGIE.

INTRODUCTION

C'est chose très connue que les astrologues appelés en latin *genethliaci* mettent le plus grand zèle à reconnaître l'heure et le moment de la naissance de chaque personne. Sur cette connaissance ils devinent et proclament les inclinations naturelles des hommes, en prenant pour base le signe sous lequel ils sont nés, les rapports qu'avaient en ce moment les planètes entre elles et avec le signe même. Ces astrologues ou devins fondent leur science sur l'influence des constellations et planètes. C'est pour cela que leur divination est tolérée et permise dans les répertoires dont le vulgaire fait usage, à la condition cependant que personne ne croie que la constellation fasse autre chose que produire un penchant à la sensualité, sans porter aucune atteinte au libre arbitre. Les indigènes de la Nouvelle-Espagne se préoccupèrent encore de connaître le jour et l'heure de la naissance de chaque personne, pour deviner les qualités, la vie et la mort des nouveau-nés. Ceux qui faisaient ce

métier étaient appelés *tonalpouhque* [1]. Quiconque venait d'avoir un fils ou une fille allait les trouver comme des prophètes pour s'éclairer sur les qualités, la vie et la mort de leur enfant. Ces devins ne réglaient pas leur art sur les signes et les planètes du ciel, mais bien sur une révélation qu'ils disaient tenir de *Quetzalcoatl* et qui consiste en vingt signes, amplifiés treize fois, conformément à la méthode qu'on verra dans le présent livre. Cette façon de divination ne peut nullement être considérée comme licite, car elle ne se fonde ni sur l'influence des étoiles, ni sur aucune chose naturelle. Sa révolution périodique n'est d'ailleurs pas conforme à celle de l'année, puisqu'elle ne contient que deux cent soixante jours qui recommencent sans cesse en arrivant à leur fin. Cet artifice dans la manière de compter est une œuvre de nécromancien ou bien le résultat soit de l'invention, soit d'un pacte du démon. C'est donc une chose qu'on doit chercher à déraciner avec le plus grand zèle.

AU SINCÈRE LECTEUR.

Tu trouveras, ami lecteur, dans le présent tome toutes les fêtes mobiles de l'année placées par ordre, ainsi que les cérémonies, sacrifices, réjouissances, superstitions dont elles étaient l'occasion. Cela servira d'indice pour connaître si les Indiens de nos jours continuent actuellement à les célébrer en tout ou en partie, bien que, par suite de l'ignorance où nous sommes de l'époque où elles peuvent avoir lieu (attendu qu'elles sont mobiles), il soit difficile de tomber juste à leur propos. Tu trouveras aussi un grand assortiment de mots et de manières de dire sur cette matière par eux bien connue et pour nous fort obscure. On y peut présumer la grande habileté de ces gens-ci, car on y voit contenues des choses bien délicates, ainsi qu'on peut s'en assurer par les tables qu'ils ont formées et *qui se voient à la fin de ce livre* [2].

1. Pluriel de *tonalpouhqui*, astrologue, qui compte ou lit dans les astres : de *tonalli*, soleil, et *poa*, lire, compter.

2. Il est question sans doute d'un document précieux qui était joint au manuscrit et qui s'est perdu avec tant d'autres choses d'une importance incalculable.

CHAPITRE PREMIER

DU PREMIER SIGNE APPELÉ *ce cipactli* ET DE LA BONNE FORTUNE QUE POSSÉDAIENT CEUX QUI Y NAISSAIENT, HOMMES OU FEMMES, S'ILS NE LA PERDAIENT PAR NÉGLIGENCE OU PAR PARESSE.

Ici commencent les signes de chaque jour, comptés par *treizaine*, car les semaines étaient de treize jours. Elles faisaient une révolution complète en deux cent soixante jours, après lesquels elles revenaient à leur point de départ. Le premier signe s'appelait *ce cipactli*, ce qui désigne le poisson de mer appelé *espadon*. Ce signe est le premier qui figure en tête de ceux qui se succèdent chaque jour jusqu'à fermer le cercle de deux cent soixante journées, après lesquelles recommence le même compte et toujours avec la succession des mêmes signes d'une durée de treize jours, dont l'ensemble forme l'année des signes. Le premier jour des treize prend pour lui-même le premier des signes appelé *cipactli*. Le second appartient à un autre du nom d'*ecatl*, qui veut dire vent. Le troisième jour appartient à un autre signe appelé *calli*, qui signifie maison; le quatrième, à *cuetzpallin*, qui veut dire lézard; le cinquième, à *coatl*, qui signifie serpent. Le sixième jour appartient à un autre signe qui s'appelle *miquiztli*, c'est-à-dire la mort. Le septième jour appartient à un autre signe appelé *maçatl*, qui veut dire cerf. Le huitième jour appartient à un autre signe nommé *tochtli*, qui signifie lapin. Le neuvième s'appelle *atl*, qui veut dire eau. Le dixième jour est au signe *itzcuintli*, qui signifie chien. Le onzième appartient à un autre signe appelé *oçomatli*, qui veut dire singe femelle. Le douzième jour appartient à un autre signe appelé *malinalli*, qui veut dire foin. Le treizième jour appartient à un autre signe appelé *acatl*, qui veut dire roseau.

Ces treize jours étaient réputés fortunés. On disait que celui qui naissait dans n'importe lequel d'entre eux, s'il était fils de dignitaire, serait seigneur, sénateur et riche; et s'il était de basse origine ou de parents pauvres, il serait brave, honnête, respecté de tous et la subsistance ne lui ferait jamais défaut. Si c'était une fille qui naissait dans n'importe lequel de ces treize jours, elle devait être riche et avoir tout ce qui serait nécessaire au maintien de sa maison en comestibles et boissons et même pour donner des banquets et des bals chez elle, aussi bien que pour distribuer à boire et à manger aux pauvres, aux vieillards et aux orphelins qui n'auraient pas de quoi vivre. La prospérité devrait la suivre en tout ce qu'elle ferait pour gagner son existence; rien ne se perdrait du produit de son travail ; elle serait

habile à tous les marches pour y gagner autant que possible. On disait cependant qu'un enfant avait beau naître sous un signe fortuné; il perdrait tous les avantages qu'il aurait pu obtenir en naissant sous un bon signe, s'il ne faisait pénitence, s'il ne savait pas se mortifier lui-même ou souffrir les châtiments qu'on lui imposait, s'il ne mettait pas à profit les remontrances, s'il était mal élevé et s'il ne marchait pas par le droit chemin. Il se déprécierait ainsi lui-même et fermerait la porte à sa bonne chance. Et encore, s'il vivait avec une femme, il mettrait fin à sa bonne fortune. Il tomberait dans la pauvreté jusqu'à n'avoir rien à boire et à manger. Il ne trouverait plus que des peines dans sa vie, parce qu'il aurait lui-même réveillé le mauvais sort par ses folies, par sa désobéissance, par sa vanité et par sa négligence; et dès lors, nulle part il ne trouverait de la satisfaction; il serait toujours pauvre et poursuivi par le mauvais sort; tout le monde le mépriserait, le tenant pour un vaurien; personne ne le voudrait pour ami; il resterait seul, sans amis qui l'affectionnent, poursuivi de gens qui le haïssent; maudit par tous, à tous il serait odieux. On le verrait de mauvais œil comme pécheur à découvert, orgueilleux, vagabond, sans égard pour ce qu'on lui conseille et sans souci de la bonne éducation. Quand l'enfant naissait sous un bon signe, ses père et mère disaient : « Notre enfant est bien fortuné; il est né sous le bon signe de *cipactli*. On ne tardait pas à le baptiser et on lui donnait le nom du jour en l'appelant *cipactli*, ou de quelque autre signe choisi parmi les plus heureux. Quelquefois on différait le baptême jusqu'à un autre jour du même signe qui parût encore plus fortuné. Si le nouveau-né était un garçon, on faisait, à propos de son baptême, une petite rondache accompagnée de quatre flèches, auxquelles on attachait l'ombilic de l'enfant; on donnait le tout à des soldats qui l'emportaient au champ de combat où on l'enterrait. Si le nouveau-né était une fille, on plaçait dans la cuvette de son baptême tous ses ustensiles de femme propres à filer et à tisser, parce que le sort de la femme est de s'élever et de vivre dans la maison. Son ombilic était enterré près du foyer.

Cette astrologie ou nécromancie dut son origine à une femme appelée *Oxomoco* et à un homme du nom de *Cipactonal*[1]. Les maîtres de l'art astrologique, chargés de tenir les comptes de ces signes et qui s'appelaient *tonalpouhque*, dessinaient cet homme et cette femme, *Cipactonal* et *Oxomoco*, au milieu des livres où étaient écrits les signes de chaque jour, disant qu'ils étaient les seigneurs de cette astrologie ou nécromancie, en qualité d'astrologues chefs, parce qu'ils en furent les

1. De *cipac*, nom d'un signe du calendrier, et *tonalli*, soleil. On croit que *Cipactonal* est une autre personnification de *Quetzalcoatl* et que sa compagne *Oxomoco* est la même que *Tlaçolteotl*, la déesse des plaisirs charnels.

inventeurs et qu'ils formulèrent la manière de compter ainsi la succession des jours.

CHAPITRE II

DU SECOND SIGNE *ce ocelotl* ET DE LA MAUVAISE FORTUNE DE CEUX QUI Y NAISSAIENT, HOMMES OU FEMMES, S'ILS N'Y PORTAIENT REMÈDE PAR LEUR INDUSTRIE. CEUX QUI NAISSAIENT SOUS CE SIGNE ÉTAIENT GÉNÉRALEMENT ESCLAVES.

Le second signe qui s'appelait *ce ocelotl*, c'est-à-dire un tigre, régnait treize jours et passait pour un signe de mauvaise fortune pendant toute sa durée. Le premier jour appartenait au nom d'*ocelotl* lui-même; le second, à *quauhtli* qui veut dire aigle ; le troisième, à *cozcaquauhtli* qui désigne un autre grand oiseau de ce nom; le quatrième, à *ollin* qui veut dire mouvement; le cinquième, à *tecpatl* qui veut dire pierre d'obsidienne; le sixième, à *quiauitl* qui veut dire pluie; le septième, à *xochitl* qui veut dire fleur; le huitième, à *cipactli* qui veut dire espadon; le neuvième, à *ecatl* qui veut dire vent; le dixième, à *calli* qui veut dire maison; le onzième, à *cuetzpallin* qui veut dire lézard ; le douzième, à *coatl* qui veut dire serpent; le treizième, à *miquiztli* qui veut dire la mort.

Quiconque naissait dans n'importe lequel de ces jours, fût-il noble ou plébéien, devait, disait-on, être captif en temps de guerre; du reste, malheureux dans toutes ses affaires, vicieux et fort adonné aux femmes. Fût-il très brave, il devait finir par se vendre lui-même comme esclave, par le seul fait d'être né sous ce signe. Néanmoins, on prétendait que, malgré cette circonstance malheureuse, il pouvait réussir à y porter remède par son habileté, par son obstination à dormir modérément, par son zèle à faire pénitence en jeûnant, en se piquant le corps jusqu'au sang, en balayant la maison où il était élevé et en entretenant ses feux. Il pouvait vaincre le mauvais sort encore si, aussitôt éveillé, il se mettait en mouvement pour gagner sa vie sans oublier le surplus qu'il serait obligé de dépenser s'il tombait malade, pas plus que ce qu'il faudrait pour nourrir ses enfants; si d'ailleurs il était prudent dans l'achat de ses marchandises, et si, d'autre part, il était adroit, obéissant, ou s'il souffrait les châtiments et les injures sans en tirer vengeance.

On disait également que la femme qui naissait sous ce signe serait infortunée. Si elle était fille de dignitaire, elle serait adultère et mourrait la tête aplatie entre des pierres. Pendant sa vie, elle serait besoigneuse, entourée de difficultés, extrêmement pauvre et mal mariée,

par le seul fait, disait-on, d'être née sous le signe adverse d'*ocelotl*. Le quatrième jour de ce signe s'appelait *ollin*. On disait que c'était le signe du soleil ; il était en grande estime entre les nobles qui le tenaient pour leur signe. Ils lui sacrifiaient des cailles et ils entretenaient des feux et de l'encens devant la statue du soleil. Ils la couvraient d'un ornement en plumes appelé *cuecaltonameyotl* [1] et à midi on sacrifiait des captifs en sa présence. Le sort de celui qui naissait sous ce signe était indifféremment bon ou mauvais. S'il était garçon, il serait brave et il prendrait des captifs ou mourrait lui-même dans la guerre, par le fait d'être né sous ce signe. Tous faisaient pénitence, les enfants, les hommes et les femmes ; ils s'incisaient les oreilles et se retiraient du sang en l'honneur du soleil, en disant que cela servait à la récréation de cet astre.

Le septième jour de ce signe s'appelait *xochitl*. On le disait indifféremment bon ou mauvais. Les peintres surtout l'honoraient. Ils lui érigeaient une statue et lui dédiaient des offrandes. Les femmes ouvrières le vénéraient aussi. Tous avaient l'habitude de jeûner quatre-vingts, quarante ou vingt jours avant la fête de ce signe *xochitl*, parce qu'ils lui demandaient les honneurs et la chance de réussir dans leurs peintures ; et les femmes, la faveur de bien broder et tisser. Ils allumaient des feux, brûlaient de l'encens et sacrifiaient des cailles devant la statue. Quand le jeûne était fini, ils se baignaient pour se préparer à célébrer la fête de *Chicome xochitl*. On prétendait que ce signe était infortuné, et que, du reste, si quelque femme rompait le jeûne fait à son propos, elle méritait de devenir et devenait en effet mauvaise femme et fille de joie. On disait aussi que les ouvrières avaient presque toutes le corps infecté, par le seul fait que l'origine de leurs occupations remontait à la déesse *Xochiquetzalli*, qui se jouait d'elles et leur donnait gale, mal vénérien et autres maladies contagieuses. Mais on croyait cependant que celle qui accomplissait bien ses pénitences obtenait d'être honnête et bien famée, et avait la chance de se bien marier. On disait encore que quiconque naissait sous ce signe *xochitl* deviendrait habile dans les arts mécaniques, s'il était travailleur et bien élevé. Mais s'il était privé de ces qualités, il serait indigne de bonne chance et il n'aurait en partage que le déshonneur et l'infortune.

Le neuvième jour de ce signe, *ecatl*, est malheureux, car quiconque y naissait était infortuné et sa vie semblable au vent qui emporte tout ce qu'il peut. Il aspire à être quelque chose et il reste toujours au-dessous ; il veut progresser et il s'amoindrit ; il cherche une position et il n'obtient rien. Fût-il vaillant homme de guerre, on ne pense

1. De *cuecalloll*, flamme, et *tonameyotl*, rayon du soleil. Voy. la note 3 de la page 27.

jamais à lui, car tout le monde le méprise. Aucune de ses tentatives ne donne de résultat et rien de ce qu'il entreprend ne lui réussit.

CHAPITRE III

DU TROISIÈME SIGNE APPELÉ *ce maçatl* ET DE LA BONNE FORTUNE QUI ÉTAIT LE PARTAGE DE CEUX QUI Y NAISSAIENT, AUSSI BIEN LES HOMMES QUE LES FEMMES, SI PAR LEUR NÉGLIGENCE ILS NE LA PERDAIENT.

Le troisième signe appelé *ce maçatl* régnait pendant treize jours. Il donnait son nom à la première journée. La seconde appartenait à *tochtli; atl* avait la troisième. Le quatrième jour appartenait à *itzcuintli*; le cinquième, à *oçomatli*; le sixième, à *malinalli;* le septième, à *acatl;* le huitième, à *ocelotl*; le neuvième, à *quauhtli;* le dixième, à *cozcaquauhtli*; le onzième, à *ollin;* le douzième, à *tecpatl* et le treizième, à *quiauitl*. Au sujet de ces treize jours, on disait que quelques-uns étaient fortunés, tandis que pour d'autres c'était le contraire, ainsi qu'il apparaîtra dans le détail. On prétendait que quiconque naissait dans la première journée, s'il était fils de grand personnage, serait également noble et dignitaire ; il aurait le boire et le manger toujours assuré, avec des vêtements à donner aux uns, des parures et des joyaux à distribuer entre les autres. S'il naissait ce jour-là un fils d'une personne de basse condition, on disait qu'il serait heureux, deviendrait digne de figurer parmi les grands hommes de guerre, serait supérieur aux gens de son rang, passerait pour homme grave, et point lâche ni pusillanime. Si c'était une fille qui naissait ce jour-là, qu'elle fût fille de noble ou d'homme d'humble condition, elle serait en tous cas fortunée, virile et courageuse, et elle ne ferait jamais de chagrin à ses parents. On disait cependant que celui qui naissait sous le jour de *ce maçatl* était généralement timide, pusillanime, peu audacieux, car il ne pouvait entendre ni voir sans frayeur le tonnerre et les éclairs. Il n'était pas impossible, même, qu'il mourût de la foudre sans qu'il plût en ce moment et sans même que le ciel fût couvert. Il arriverait aussi que, s'il se baignait, il fût noyé et perdît les yeux et le bout des doigts rongés par les animaux aquatiques, du seul fait d'être né le jour de *ce maçatl*, parce qu'il est de la nature du cerf d'être timide. Aussi celui qui naissait sous son signe l'était-il à l'excès. Ses parents, sachant qu'il y était né, ne s'en préoccupaient plus, parce qu'ils tenaient pour chose prouvée qu'il finirait mal.

On croyait que les déesses *Ciuateteo* descendaient sur la terre ce jour-

là. On les fêtait, on leur faisait des offrandes et on ornait leurs statues de papiers.

CHAPITRE IV

DU SECOND JOUR DE CE SIGNE, APPELÉ *ome tochtli*, SOUS LEQUEL NAISSAIENT LES IVROGNES.

Le second jour de ce signe s'appelait *ome tochtli*. On disait que quiconque y naissait devrait être ivrogne, enclin à la boisson, ne se préoccupant jamais de chercher autre chose que du vin. Il le boirait le matin à son réveil ; il n'aspirerait qu'à s'enivrer et il s'en irait vaguant, pris de vin, tout le jour. Il en boirait à jeûn et à peine ferait-il jour qu'il gagnerait les tavernes demandant en grâce qu'on lui donnât à boire. Ces gens-là n'ont de repos qu'en buvant. Ils ne se dégoûtent nullement si le vin est mêlé de lie, ni même lorsqu'il y a des mouches et d'autres saletés, et cela ne leur fait aucun mal. S'ils n'ont pas de quoi en acheter, ils vendent leurs mantas et leurs *maxtli* pour s'en procurer, et tombent ainsi dans la pauvreté. Ils ne peuvent s'en priver; ils ne savent pas passer un seul jour sans être ivres; ils s'en vont tombant, le visage rubicond, pleins de poussière, sales, les cheveux hérissés et en désordre. Ils ont beau tomber, se blesser, s'aplatir le nez, ils ne se lavent jamais la figure, ils s'abîment les jambes, les genoux, se fracturent pieds et mains, etc.; cela ne leur fait rien. Pleins de bosses et de blessures à force de tomber, quand ils sont ivres, ils n'y font nulle attention. Leurs mains tremblent, ils parlent sans savoir ce qu'ils disent ; ils adressent aux autres des paroles injurieuses et insolentes en les diffamant, en criant, en beuglant et se vantant d'être des braves. Ils dansent, ils chantent à tue-tête, ne faisant cas de personne ; rien ne les intimide ; ils lancent des pierres et tout ce qui leur tombe sous la main, troublent tout le monde et embarrassent la circulation des passants dans les rues. Ils ruinent leurs enfants qui ont peur d'eux et s'enfuient à leur approche. Ils ne rentrent point se coucher tranquillement, mais ils vont et viennent jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude. Il ne leur passe nullement par l'esprit de savoir ce qui sera nécessaire dans leur domicile pour faire du feu et autres choses indispensables. Ils n'ont pas d'autre idée que de s'enivrer ; aussi leurs maisons sont-elles toujours sales et pleines d'ordures, de poussière et de salpêtre ; car il n'y a personne pour les balayer et allumer le foyer. On ne voit chez l'ivrogne que ténèbres et pauvreté. Il n'y couche pas ; il va dormir ailleurs. Il ne pense qu'au cabaret, et quand il n'a plus

de vin et qu'il n'en boit pas, il s'afflige, devient triste, court çà et là à la recherche de sa boisson. Lorsqu'au milieu de ce va-et-vient il arrive à entrer dans des maisons où se trouvent déjà des ivrognes en train de boire, il se réjouit grandement, son cœur se repose, il s'asseoit, devient allègre avec ses camarades et ne songe plus à sortir de là. Si l'on vient l'inviter à aller boire quelque part, il se lève en grande hâte et il y va en courant, car il est sans vergogne et ne se préoccupe plus de personne. Aussi est-il méprisé de tout le monde pour s'être couvert publiquement d'infamie. On n'éprouve pour lui que du dégoût et de la répulsion. Personne ne veut de sa conversation, car il humilie tous ses amis. Quand il arrive au milieu d'un groupe, tout le monde s'enfuit et on le laisse seul, car il est devenu véritablement l'ennemi de ses amis. On dit, du reste, que son malheur n'a plus de remède, à cause du signe sous lequel il est né. Tout le monde en désespère et l'on croit qu'il finira sa vie en se noyant dans quelque ruisseau ou lagune, ou en tombant dans le fond d'un ravin ; ou peut-être des voleurs de grands chemins lui enlèveront-ils tout ce qu'il possède et l'abandonneront-ils quelque part dans une nudité complète.

En sus de tout cela, l'ivrogne fait beaucoup d'autres choses honteuses : il se mêle aux femmes mariées, il pille ce qui ne lui appartient pas, il escalade des clôtures, il viole des jeunes filles ou il folâtre avec elles...... Or, tout cela, il ne le fait que parce qu'il est ivre et qu'il n'a plus sa raison. Le matin en se levant il a la figure enflée et hideuse, n'ayant plus forme humaine, et il passe son temps à criailler. Si celui qui s'enivre n'en a pas une grande habitude, le vin lui fait mal ; ses yeux s'irritent, sa tête devient malade et il ne peut pas se lever ; il dort tout le jour, il n'a plus faim ; la vue de l'aliment lui répugne et c'est avec difficulté qu'il revient à lui.

CHAPITRE V

DE DIFFÉRENTES ESPÈCES D'IVROGNES.

Les Mexicains disaient aussi que le vin s'appelle *centzontotochtin*, c'est-à-dire quatre cents lapins, parce qu'il est la source d'un très grand nombre de variétés d'ivresse. Il est des gens qui, à cause du signe sous lequel ils sont nés, ne reçoivent du vin aucun dommage. Quand ils sont ivres, ils tombent endormis, ou bien ils se contentent de baisser la tête assis et comme absorbés ; ils ne font ni ne disent aucune espièglerie. Il en est qui pleurent et soupirent tristement ; un ruisseau de larmes leur sort des yeux. D'autres se prennent à chanter ; ils ne veulent

ni parler, ni entendre les autres dire des plaisanteries ; ce n'est qu'en chantant qu'ils éprouvent un véritable contentement. Il est des ivrognes qui, au contraire, ne chantent jamais ; ce sont des hâbleurs qui se parlent à eux-mêmes, ou qui disent des infamies ou des impertinences contre les autres ; ils se pavanent, posent pour des personnages honorés et méprisent tout le monde ; ils relèvent et balancent orgueilleusement la tête en se vantant d'être riches et en lançant à d'autres le reproche de pauvreté ; ils se tiennent en grande estime et se montrent orgueilleux et provoquants dans leurs paroles, ayant le verbe haut, lançant le mot avec âpreté et relevant la jambe en simulant des ruades de mépris. Quand ils recouvrent la raison, ils deviennent muets et timides, craignent tout le monde et s'excusent en disant : « J'étais ivre, je ne savais ce que je disais. » Ils deviennent soupçonneux et de mauvais caractère ; ils voient les choses de travers, accusent faussement leurs femmes, prétendant qu'elles sont mauvaises, etc... Lorsque quelqu'un parle, ils se figurent qu'il médit d'eux ; s'ils voient rire, ils croient que c'est d'eux qu'on se moque, et de la sorte, ils se fâchent avec tout le monde sans rime ni raison. Ils doivent tous ces travers à la folie du vin. Si c'est une femme qui s'enivre, elle tombe assise sur le sol en repliant ses jambes, quelquefois en les allongeant. Si elle est tout à fait prise de vin, elle défait sa chevelure et s'endort avec ses cheveux dans le plus grand désordre, etc.

En présence de toutes ces variétés d'ivrognes, les Mexicains avaient l'habitude de dire, à propos du mode particulier à chacun : *c'est son lapin*, pour donner à entendre, en parlant de sa manière d'être, que c'était son espèce particulière d'ivrognerie et le genre de démon qui lui était entré dans le corps. Lorsqu'un ivrogne tombait d'une hauteur et se tuait, on disait qu'il s'était *enlapiné*. Comme d'ailleurs, le vin manifeste ses effets par des signes très variés, on l'appelait *centzontotochtin*, ce qui veut dire quatre cents lapins, comme pour donner à entendre que le vin produit un nombre infini de genres d'ivrognes.

Les Mexicains disaient encore que quand arrivait le jour d'*ome tochtli*, on célébrait une fête en l'honneur du dieu principal du vin, qui s'appelle *Izquitecatl*. On faisait aussi des fêtes à tous les autres dieux du pulque. On plaçait dans le temple une statue à laquelle on faisait des offrandes, en dansant et en jouant de la flûte. On posait devant elle une jarre en pierre, appelée *ome tochtecomatl*[1], remplie de vin, et accompagnée des roseaux à l'aide desquels buvaient ceux qui venaient assister à la fête. Les buveurs étaient des vieillards et des soldats malheureux destinés à être un jour capturés par l'ennemi ou à

1. De *ome tochtli*, deux lapins, et *tecomatl*, vase en terre.

faire eux-mêmes des captifs sur le champ de bataille. Ils se réjouissaient donc en buvant, et le vin dont ils faisaient usage ne finissait jamais, parce que les cabaretiers en ajoutaient sans cesse à la jarre. Ceux qui vendaient au marché où se trouvait le dieu *Izquitecatl*, et ceux qui, venant de couper leurs magueys, avaient fait du vin nouveau appelé *uitztli*[1], apportaient leurs provisions dans des seaux qu'ils vidaient dans la grande jarre de pierre. Les cabaretiers n'en agissaient pas ainsi seulement à propos de la fête; ils le faisaient de même tous les jours, parce que c'était une coutume établie parmi eux.

CHAPITRE VI

DES AUTRES JOURS DE CE SIGNE, LES UNS PROSPÈRES, LES AUTRES ADVERSES ET QUELQUES-UNS INDIFFÉRENTS.

Le troisième jour de ce signe s'appelle *ei atl*. On le disait indifférent à la bonne et à la mauvaise fortune. Quelqu'un qui naissait ce jour-là deviendrait riche et prospère; il arriverait à avoir un grand bien gagné par son travail. Mais il le perdrait bientôt. Tout se fondrait comme de l'eau et s'en irait comme les débris que la rivière emporte. Après cela, il ne réussirait plus à rien, il n'aurait ni repos ni contentement; tout périrait entre ses mains et son travail n'arriverait à aucun résultat.

Le quatrième jour de ce signe s'appelle *naui itzcuintli*. On disait que quiconque naissait ce jour-là devait être heureux et riche. Il aurait le boire et le manger assurés lors même qu'il ne consacrerait pas une seule journée au travail, sans savoir d'où lui viendrait sa subsistance. Partout où il irait, il trouverait la joie et il gagnerait toujours quelque chose pour le soutien de ses enfants. Il aurait beau être négligent, il verrait toujours l'aliment venir à lui, sans savoir d'où ni de quelle manière.

Avec peu de travail, le résultat serait toujours suffisant pour s'entretenir. On disait aussi que, lorsque celui qui naissait sous ce signe s'abandonnerait à l'élève des petits chiens, ils se multiplieraient autant qu'il en aurait le désir. Il en aurait pour sa consommation personnelle et pour bâtir fortune, car c'était un commerce en usage. On disait, du reste, que le propriétaire et les chiens appartenaient au même signe. A peine avait-il fait sa vente que d'autres venaient au monde, et, de la sorte, il avait des moyens de posséder des étoffes, appelées

1. Liqueur piquante, forte, fraîchement extraite du maguey.

quachtli, et de devenir riche à force de vendre; car, nous l'avons dit, c'était autrefois la coutume de les manger et d'en faire le commerce au marché. Ceux qui les élevaient en amenaient un grand nombre à la vente et les acheteurs choisissaient à leur aise le meilleur, soit de poil court, soit de poil allongé. Lorsque ces chiens étaient réunis au marché, les uns *aboyaient*[1], les autres étaient haletants. On leur attachait le museau afin qu'ils ne pussent pas mordre. Pour les tuer, on faisait un trou dans la terre et l'on y enfonçait la tête de l'animal jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Celui qui le vendait lui mettait un fil de coton autour du cou et le flattait en lui passant doucement la main sur le dos et disant : « Attends-moi là-bas, parce que tu auras à me faire traverser les sept fleuves de l'enfer. » Les voleurs s'emparaient quelquefois de ces chiens au moyen de lacets et les tuaient.

Le cinquième jour de ce signe s'appelle *macuiloçomatli*[2]. On disait que celui qui naissait ce jour-là était enclin aux plaisirs, aux réjouissances et aux farces; on lui attribuait des bons mots et des bouffonneries, et on prétendait qu'on ne pourrait, sans rire de joie, l'entendre lancer ses traits d'esprit et ses gracieusetés improvisées. Ces dons étaient, dit-on, le résultat du jour où il était né.

Le sixième jour de ce signe s'appelait *chiquacem malinalli*. On le disait malheureux et que ceux qui y naissaient vivaient dans la peine et la pauvreté. Leurs fils mouraient et ils ne réussissaient à en élever aucun. Ils arrivaient du reste à un tel degré de bassesse qu'ils se vendaient eux-mêmes comme esclaves.

Le septième jour de ce signe s'appelle *chicome acatl*. On le disait fortuné. Ceux qui y naissaient étaient destinés à être riches. N'importe quelle entreprise ils feraient, elle devrait arriver à un résultat prospère.

Le huitième jour s'appelle *chicuei ocelotl*.

Le neuvième, *chiconaui quauhtli;* le dixième, *matlactli cozcaquauhtli;* le onzième, *matlactli oce ollin*, et le douzième, *matlactli omome tecpatl;* tous ces jours-là étaient, dit-on, malheureux. Ceux qui y naissaient ne pouvaient aspirer à aucune bonne fortune.

Le treizième jour de ce signe s'appelait *matlactli omei quiauitl*. On le disait fortuné, parce que c'était le dernier jour du signe. On prétendait que tous ceux qui y naissaient, hommes ou femmes, seraient riches, bien pourvus du nécessaire et gratifiés d'une longue vie. Leur vieillesse serait la conséquence de ce qu'ils étaient nés le dernier jour du signe.

1. Sahagun dit bien : *Unos ladraban*, ce qui ne veut pas dire autre chose qu'aboyer. Si cela est exact, il ne serait pas vrai que tous les animaux qu'on a appelés chiens du Mexique fussent absolument muets.

2. De *macuilli*, cinq, et *oçomatli*, singe.

CHAPITRE VII

DU QUATRIÈME SIGNE APPELÉ *ce xochitl.* ON DISAIT QUE LES HOMMES QUI Y NAISSAIENT ÉTAIENT GAIS, INGÉNIEUX, ENCLINS A LA MUSIQUE, AU PLAISIR ET AUX BONS MOTS; LES FEMMES DEVENAIENT DE FORTES TRAVAILLEUSES ET FORT LIBÉRALES DE LEUR CORPS SI ELLES N'Y PRENAIENT GARDE. ON DISAIT CE SIGNE INDIFFÉRENT EN BIEN ET EN MAL.

Le quatrième signe s'appelle *ce xochitl* et s'étend à treize jours. Il donnait lui-même son nom à la première journée. Le second jour appartenait à *ome cipactli;* le troisième, à *ei ecatl;* le quatrième, à *naui calli;* le cinquième, à *macuilli cuetzpallin;* le sixième, à *chiquacen coatl*; le septième, à *chicome miquiztli;* le huitième, à *chicuei maçatl;* le neuvième, à *chiconaui tochtli*; le dixième, à *matlactli atl*; le onzième, à *matlactli oce itzcuintli;* le douzième, à *matlactli omome oçomatli*; le treizième, à *matlactli omei malinalli.* Toutes ces journées passaient pour malheureuses. Cependant on les disait aussi indifférentes, et l'on prétendait que quiconque naissait n'importe dans laquelle d'entre elles, fût-il noble ou plébéien, serait bouffon, plaisant et diseur de bons mots. Il puiserait sa joie dans ce caractère et il serait heureux sous ce signe s'il y mêlait de la dévotion. Mais s'il en arrive à éprouver du mépris pour ce signe, il pourra bien être bon chanteur ou bon ouvrier et puiser dans ces métiers sa subsistance ; mais il deviendra orgueilleux, présomptueux et de mauvais caractère; il n'aura aucun respect pour ses supérieurs, pour ses égaux, pour les vieillards ni pour les enfants; à tous il parlera dédaigneusement et avec arrogance. Tout le monde le prendra pour un esprit détraqué et pour un abandonné de Dieu ; dans la pensée qu'il a perdu sa félicité par sa faute, tout le monde le méprisera. Quant à lui, se voyant l'objet d'une répulsion générale, il s'en affligera et tombera malade de regrets, et dès lors, il deviendra pauvre, solitaire, oublié de tous, et il arrivera à désirer la mort, parce que personne ne le verra, ne le visitera et ne fera cas de lui. Tout ce qu'il possédait fondra entre ses mains comme le sel dans le liquide, et il finira par mourir pauvre, laissant à peine de quoi lui acheter un linceul. Cela ne lui arrivera, du reste, que pour avoir perdu toute dévotion et toute gratitude à son signe et pour avoir cédé à ses mauvais penchants, en s'abandonnant à la débauche et en courant à sa perte au milieu de ses vices, résultats funestes auxquels il n'arrivera qu'après s'être aliéné la bonne fortune de son signe.

Si quelque femme naissait dans le signe qu'on appelle *ce xochitl*, on disait qu'elle serait bonne ouvrière : mais pour posséder l'habileté de son métier, il faudrait qu'elle fût dévote à son signe et qu'elle fît pénitence pendant tout le temps qu'il régnerait. Si elle manquait à ce devoir, son signe lui deviendrait contraire ; elle vivrait pauvre, délaissée de tout le monde et elle abandonnerait son corps aux habitudes vicieuses en se vendant publiquement, du seul fait d'être née sous ce signe qui peut produire également le bien et le mal. On disait aussi que les rois dansaient par dévotion, pendant la durée de ce signe, les jours qui étaient à leur convenance. Lorsque cette solennité devait commencer, on plantait de longues perches couvertes de fleurs à la porte du palais, ce qui voulait dire qu'on devait se livrer à la danse un certain nombre de jours en l'honneur de ce signe. Le roi ordonnait en même temps que le chant dont il serait fait usage en cette occasion serait le *cuextecayotl*, le *tlauancacuextecayotl*, le *uexotzincayotl*, l'*anauacayotl*[1], ou quelque autre de ceux dont il est fait mention dans ce livre. Les employés qui étaient préposés à la garde des ornements en plumes, dont on faisait usage pour les bals, retiraient de leur cachette tous ceux qu'ils avaient, pour que le roi choisît celui qui serait de son goût. Ils donnaient ensuite, conformément à ce choix, des devises et des objets en plumes aux dignitaires, aux hommes de valeur, aux soldats et à tous les gens de guerre. Ils distribuaient aussi des mantas et des ceintures aux chantres, aux joueurs de *teponaztli* et de tambours, à ceux qui sifflaient et à tous les autres danseurs et musiciens. On leur donnait également à tous des *tamalli* de différentes espèces et des *molli* décrits dans ce livre. Lorsqu'on était fatigué de danser, on enlevait les perches placées à la porte, pour donner le signal de la fin de la danse. On les brûlait et tout le monde cessait le bal dans le palais ; mais les dignitaires pouvaient continuer à danser dans leurs maisons.

1. C'est-à-dire le chant du pays des *Cuexteca*, de celui des *Tlauancacuexteca*, de *Uexotzinco* et de l'*Anauac*.

CHAPITRE VIII

DU CINQUIÈME SIGNE MALHEUREUX APPELÉ *ce acatl*. ON PRÉTENDAIT QUE CEUX QUI Y NAISSAIENT, SURTOUT SI C'ÉTAIT AU NEUVIÈME JOUR QUI S'APPELLE *chiconaui cipactli*, ÉTAIENT MÉDISANTS, SEMEURS DE NOUVELLES, INVENTEURS DE CONTES, PORTEURS DE FAUX TÉMOIGNAGES, ETC.... CE SIGNE ÉTAIT, DISAIT-ON, CELUI DE *Quetzalcoatl;* LES NOBLES Y FAISAIENT BEAUCOUP DE SACRIFICES ET D'OFFRANDES EN L'HONNEUR DE CE DIEU.

Le cinquième signe s'appelle *ce acatl*. On dit qu'il est tout entier malheureux. Le second jour s'appelle *ome ocelotl*; le troisième, *ei quauhtli*; le quatrième, *naui cozcaquauhtli;* le cinquième, *macuilli ollin;* le sixième, *chiquacen tecpatl*. On disait de toutes ces journées qu'elles étaient malheureuses, parce qu'elles appartenaient à *Quetzalcoatl*, dieu des vents. Lorsque ce signe commençait à régner, les rois et les principaux personnages faisaient des offrandes dans la maison de ce dieu, c'est-à-dire au *calmecac* où se trouvait sa statue, qu'on couvrait ces jours-là de riches ornements. On plaçait devant elle des fleurs, des roseaux à fumer, de l'encens, des mets et des boissons. On disait que ce signe était celui de *Quetzalcoatl* et que ceux qui y naissaient, fussent-ils nobles ou gens du peuple, vivaient toujours dans le malheur, l'air emportant sans cesse toutes leurs affaires. On en disait autant des femmes qui naissaient sous ce signe. Pour remédier au malheur de ceux qui venaient au monde ces jours-là, les devins habiles dans cet art ordonnaient qu'ils fussent baptisés le septième jour de ce signe, appelé *chiconquiauitl*, dans la croyance que de cette manière on redressait l'infortune du jour de la naissance et qu'on préparait un meilleur sort. On croyait, en effet, que *chiconquiauitl* était un jour clément; aussi baptisait-on tout de suite ceux qui naissaient ce jour-là. On attribuait les mêmes qualités au jour suivant appelé *chicuei xochitl*. Ceux qui y naissaient étaient, disait-on, de bon caractère; on leur donnait immédiatement le baptême. Le neuvième jour, qui s'appelait *chiconaui cipactli*, passait pour malheureux. On disait que ceux qui y naissaient étaient de mauvais caractère, brouillons, amis des disputes, semeurs de discordes et menteurs; ils ne gardaient aucun secret; ils étaient pauvres et affligés d'un mauvais sort pour tous les jours de leur vie, etc...

Le dixième jour de ce signe s'appelle *matlactli ecatl*. On disait qu'il était aussi heureux que les trois jours suivants, qui s'appelaient *mactlactli oce calli*, *mactlactli omome cuetzpallin* et *matlactli omei coatl*. Ces quatre journées avaient un sort identique. On disait que ceux

qui y naissaient, hommes ou femmes, seraient honorés, riches et respectés de tous.

CHAPITRE IX

DU SIXIÈME SIGNE APPELÉ *ce miquiztli* ET DE SA FORTUNE PROSPÈRE.
ON DISAIT QUE CE SIGNE APPARTENAIT A *Tezcatlipoca*, EN L'HONNEUR DUQUEL
ON FAISAIT DE GRANDES OFFRANDES ET DES SACRIFICES;
ON FÊTAIT ÉGALEMENT LES ESCLAVES, ET CHAQUE MAÎTRE FAISAIT DES CADEAUX
AUX SIENS DANS SA MAISON.

Le sixième signe s'appelle *ce miquiztli*. On le disait en partie bon et en partie mauvais. Il appartenait à *Tezcatlipoca*. Les rois et les grands seigneurs étaient très dévots à ce signe. On faisait en son honneur des offrandes, des sacrifices de cailles et différentes autres cérémonies, tant dans les oratoires particuliers des maisons que dans les *calpulli*. Ces pratiques provenaient de ce que ce signe appartenait à *Tezcatlipoca*, qu'on croyait être le créateur universel. Tout le monde priait ce jour-là avec dévotion, en demandant quelque faveur. Ce n'était pas seulement les rois qui agissaient ainsi, mais encore les hommes de guerre, les marchands, les gens riches, et tous ceux enfin qui savaient qu'on était au jour du signe de *Tezcatlipoca*. On le disait mauvais, parce que ceux à qui ce dieu avait donné des richesses se les voyaient enlever en cette circonstance, lorsqu'il était avéré qu'ils en avaient joui avec orgueil et ingratitude, tandis que le dieu les donnait aux gens qui le priaient humblement en pleurant et en soupirant après la fortune. On le priait donc en tous lieux, précisément parce qu'on était dans la croyance qu'il ne laissait ses dons subsister nulle part et qu'il les faisait passer de l'un à l'autre.

On disait aussi que ceux qui naissaient sous ce signe étaient heureux et honorés, s'ils y étaient dévots et s'ils lui vouaient des pénitences. On leur donnait, dès ce jour-là, le nom qu'ils devaient porter et l'on invitait, à ce propos, des enfants auxquels on distribuait des friandises en leur apprenant le nom du nouveau-né, afin qu'ils s'en allassent le proclamer à grands cris dans les rues. Si celui qui naissait était garçon, on l'appelait *Miquiz*, *Yaotl*, *Ce Yaotl*, *Necoc Yaotl*, *Chicoyaotl* ou *Yaomauitl*[1]. On lui appliquait l'un de ces noms parce qu'ils appartenaient tous à *Tezcatlipoca*. On prétendait que personne ne pouvait haïr ces gens-là ni leur souhaiter la mort, attendu que si quelqu'un

1. Ces noms signifient : mort, ennemi, un ennemi, ennemi de part et d'autre, ennemi dangereux ou effrayant.

formait ce désir, il devait lui-même être la victime et périr sous le règne de ce signe. Personne n'osait gronder ou maltraiter ses esclaves; on prenait même soin, un jour avant l'arrivée de ce signe, de leur faire grâce de la prison et de leur enlever le carcan, auxquels ils étaient condamnés. On leur savonnait la tête, on les baignait et on les bichonnait comme s'ils fussent les fils bien-aimés de *Titlacauan*. Les maîtres d'esclaves donnaient aux gens de leur maison l'ordre rigoureux de ne point les gronder et de ne faire nulle peine à aucun d'entre eux. On vivait, en effet, dans la croyance que si quelqu'un reprenait les esclaves ces jours-là, il s'exposait lui-même à en être châtié par la pauvreté, la maladie, la disgrâce, et il se rendait digne de devenir esclave, puisqu'il traitait mal le fils bien-aimé de *Tezcatlipoca*. On prétendait, du reste, que ce dieu n'était l'ami fidèle de personne, et qu'il ne cherchait que l'occasion d'enlever aux gens ce qu'il leur avait déjà donné. Aussi, lorsque quelqu'un perdait son avoir, cherchait-il dispute à *Tezcatlipoca* en lui disant : « *Tezcatlipoca*, tu n'es qu'un crapuleux ; tu t'es moqué de moi et tu m'as trompé. » Ils faisaient entendre les mêmes plaintes lorsque quelqu'un de leurs esclaves ou de leurs captifs prenait la fuite. Si, d'ailleurs, il arrivait qu'un esclave recouvrait sa liberté et prospérait, tandis que ceux qui avaient été maîtres devenaient esclaves à leur tour, on attribuait le tout à *Tezcatlipoca* en disant qu'il avait été miséricordieux pour l'esclave qui l'en avait prié, et qu'il avait puni le maître de sa dureté envers lui. Celui qui, sorti de la servitude, arrivait à la prospérité, prenait l'habitude de donner des banquets à l'occasion desquels il distribuait des mantas entre ses invités. Cette chance lui venait, disait-on, de ce qu'il était né dans ce signe.

CHAPITRE X

DES AUTRES JOURS DE CE SIGNE, DONT QUELQUES-UNS SONT HEUREUX ET QUELQUES AUTRES MALHEUREUX.

Le second jour de ce signe s'appelait *ome maçatl*. On disait qu'il était malheureux. Celui qui naissait ce jour-là n'avait de bonheur d'aucune espèce. Il était timoré, lâche, ombrageux, s'effrayant de toute chose et toujours prêt à trembler de peur.

Le troisième jour de ce signe s'appelait *ei tochtli*. On disait qu'il était heureux. Ceux qui y naissaient gagnaient facilement leur subsistance avec peu de travail. Ainsi que les lapins se nourrissent de l'herbe des champs, sans avoir besoin de travailler pour se la pro-

curer, l'ayant toujours à leur portée; de même ceux qui naissaient dans ce signe devenaient riches sans beaucoup de peine.

Le quatrième jour de ce signe s'appelait *naui atl*. On le disait malheureux. Ceux qui y naissaient vivaient sans cesse dans la pauvreté, l'affliction et la tristesse; le contentement et la joie n'étaient jamais leur partage, et s'ils arrivaient à gagner quelque chose, tout cela leur glissait des mains.

Le cinquième s'appelait *macuilli itzcuintli*. On le disait malheureux, parce que c'était le jour du dieu de l'enfer, appelé *Mictlantecutli*.

Le sixième jour s'appelait *chiquacen oçomatli*. On le disait malheureux. On différait le baptême de ceux qui naissaient ces jours-là jusqu'au septième jour, appelé *chicome malinalli*; car on croyait que le septième jour de tous les signes était généralement heureux, à cause du nombre sept. C'est ce jour-là qu'on les baptisait et qu'on donnait son nom à chacun.

Le huitième jour s'appelait *chicuei acatl*, et le neuvième, *chiconaui ocelotl*. On les disait malheureux, et ceux qui y naissaient vivaient dans l'infortune. On ne les baptisait que le jour suivant qui était appelé *matlactli quauhtli* et que l'on disait propre à remédier à la mauvaise influence des jours précédents; mais pour cela, il était nécessaire de faire une grande pénitence.

On disait que le dixième jour était heureux et que ceux qui y naissaient jouissaient d'une bonne fortune, étant, au surplus, audacieux et pleins de courage dans les choses de la guerre et dans les entreprises périlleuses. Le onzième jour s'appelait *matlactli oce cozcaquauhtli*. On le disait heureux et ceux qui y naissaient mouraient dans une vieillesse avancée. Le douzième jour s'appelait *matlactli omome ollin*, et le treizième, *matlactli omei tecpatl*. On disait les jours appartenant à ces derniers chiffres heureux dans tous les signes, et ceux qui y naissaient jouissaient d'une bonne fortune; car, en général, du dixième jour jusqu'au dernier, la croyance était à une influence heureuse et l'on possédait la conviction que ceux qui y naissaient étaient gratifiés d'un sort fortuné.

CHAPITRE XI

DU SEPTIÈME SIGNE APPELÉ *ce quiauitl* ET DE SON INFLUENCE DÉSASTREUSE. ON DISAIT QUE CEUX QUI Y NAISSAIENT ÉTAIENT NÉCROMANCIENS, SORCIERS, TROMPEURS ET S'OCCUPANT DE MALÉFICES. IL EST A REMARQUER QUE LE MOT *tlacatecolotl*[1] VEUT DIRE PROPREMENT NÉCROMANCIEN OU SORCIER, ET QU'ON L'EMPLOIE A TORT POUR DÉSIGNER LE DIABLE. PRESQUE TOUS LES JOURS DE CE SIGNE ÉTAIENT D'UNE INFLUENCE PÉNIBLE; MAIS EN GÉNÉRAL, DANS TOUS LES SIGNES, LE DIXIÈME ET LE TREIZIÈME JOURS ÉTAIENT HEUREUX.

Le septième signe s'appelait *ce quiauitl.* On disait qu'il était malheureux. Déjà, au premier jour, les déesses qui s'appelaient *Ciuateteo* descendaient sur la terre apportant aux enfants un grand nombre de maladies. Aussi les pères ordonnaient-ils rigoureusement à leurs fils de ne point sortir de leurs maisons. Ils leur disaient: « Ne sortez point de chez vous, parce que, si vous sortez, vous rencontrerez les déesses *Ciuateteo* qui descendent actuellement sur la terre ». Les pères et mères avaient réellement peur qu'ils fussent pris de paralysie, s'ils allaient quelque part. Pendant que ce signe régnait, on faisait des offrandes à ces déesses dans les oratoires, qui étaient très nombreux en différents endroits, et on couvrait de papiers leurs statues.

C'était aussi pendant la durée de ce signe que l'on faisait périr ceux qui étaient emprisonnés pour quelque péché criminel qui avait mérité la mort. On tuait aussi les esclaves pour la vie du roi, pour obtenir qu'il vécût un grand nombre d'années. On ne baptisait point ceux qui naissaient aux premiers jours de ce signe; on attendait jusqu'au troisième, appelé *ei cipactli.* On croyait que ce jour améliorait le sort de celui qui s'y baptisait. Cependant l'on disait que ceux qui naissaient ce jour-là étaient destinés à être nécromanciens, sorciers et *jeteurs de sorts.* Ils se transformaient en animaux et ils prononçaient des paroles propres à jeter un sort sur les femmes et à faire tourner les cœurs à ce qu'ils désiraient. Ils faisaient encore bien d'autres maléfices. Ils se mettaient aux gages de ceux qui voulaient du mal à leurs ennemis et les haïssaient à mort. Ils faisaient leurs enchantements dans l'obscurité, quatre nuits suivies, qu'ils choisissaient dans un signe malheureux. Ils allaient pendant la nuit aux maisons de ceux qu'ils voulaient frapper de leurs sortilèges. Mais quelquefois on les prenait et ceux qui étaient l'objet de leurs malé-

1. De *tlacatl*, personne, et *tecolotl*, hibou, chat-huant.

fices, s'ils avaient quelque audace, les malmenaient et leur arrachaient les cheveux du sommet de la tête, ce qui était cause de leur mort aussitôt qu'ils rentraient chez eux. Il est vrai, disait-on, qu'ils pouvaient éviter ce dénouement en se faisant prêter quelque chose, comme de l'eau, du feu, ou quelque vase dans la maison où ils avaient été maltraités ; mais celui qui avait arraché les cheveux, s'il était avisé, avait soin de veiller tout le jour à ce que personne n'emportât rien de chez lui, soit à titre de prêt, soit de toute autre façon, et les choses étant ainsi, ce nécromancien était frappé de mort. Ces sorciers, du reste, n'avaient aucun contentement ; ils allaient toujours mal vêtus et de fort mauvaise mine ; ils n'avaient point d'amis, n'entraient nulle part, et personne ne les voyait de bon œil. Si c'était une femme qui naissait dans ces jours-là, fût-elle de rang élevé, elle ne se mariait jamais et ne faisait aucun progrès en rien. Elle passait son temps à aller d'une maison à l'autre, et tout le monde disait que c'était pour être née dans ce signe qu'elle vivait en des conditions si mauvaises.

CHAPITRE XII

DES AUTRES JOURS DE CE SIGNE, DONT QUELQUES-UNS ÉTAIENT INDIFFÉRENTS ET LES AUTRES TOUS MAUVAIS.

Le quatrième jour de ce signe s'appelait *nauhecatl*. On le disait indifférent en bien et en mal. C'était pendant sa durée que l'on tuait, durant la nuit, ceux qui étaient coupables d'adultère, et on allait les jeter à l'eau aussitôt que le jour était venu. On tuait aussi les captifs pour la vie du roi et pour qu'il vécût un grand nombre d'années, ainsi que cela a été déjà dit au jour de *ce quiauitl*. C'est aussi ce jour-là que les nécromanciens faisaient leurs maléfices et leurs enchantements. Aussi était-on dans l'habitude de se méfier du jour de *nauhecatl*, et l'on prenait soin de placer des cardons aux fenêtres, dans la croyance que cela suffisait à faire fuir les sorciers.

Les marchands riches, appelés *oztomeca*[1], honoraient le signe de ce jour, et c'était pour cela qu'ils mettaient en évidence toutes les belles choses qu'ils avaient dans leurs maisons, comme pierres précieuses, riches joyaux, plumages de couleurs variées, peaux d'animaux travaillées, marchandises de cacao, couvercles en écaille pour *tecomates*, tous les bijoux enfin qu'ils possédaient. Ils plaçaient ces objets en ordre sur une étoffe riche dans la cour du *calpulco*. Ils brûlaient en même

1. Pluriel de *oztomecatl*.

temps de l'encens et ils offraient du sang de cailles. Ils disaient que c'était en l'honneur de ce signe qu'ils étalaient ces belles choses, comme s'ils les avaient exposées au soleil pour les réchauffer. Après avoir fait leurs dévotions, tous les marchands et invités commençaient à prendre part au banquet. Chacun recevait des fleurs et des roseaux à fumer; bientôt la fumée formait autour d'eux comme un brouillard. La nuit étant venue, les marchands, les vieillards et les vieilles femmes s'enivraient. Alors, chacun se vantait de son gain, des pays qu'il avait parcourus, des recoins éloignés où il était arrivé, des lieux qu'il avait explorés et des périls qu'il avait courus en pays ennemi. C'était avec ces histoires qu'ils faisaient honte à ceux qui n'avaient pas été dans de lointains pays, les accusant de s'être tenus auprès du foyer et de ne connaître d'autre marché que celui qui touche à leur maison. Ils passaient toute la nuit à parler ainsi et à vociférer à l'encontre les uns des autres, se dédaignant mutuellement, sans que chacun oubliât de se louer soi-même.

CHAPITRE XIII

DU MAUVAIS AUGURE QUE L'ON TIRAIT SI QUELQU'UN TRÉBUCHAIT CE JOUR-LA, S'IL SE FAISAIT MAL AUX PIEDS OU S'IL TOMBAIT, ET DU MAUVAIS SORT DE CEUX QUI NAISSAIENT LE HUITIÈME JOUR APPELÉ *chicuei miquiztli*, A PROPOS DUQUEL IL EST BEAUCOUP PARLÉ DE LA MAUVAISE FORTUNE DES HOMMES ET DES FEMMES QUI Y NAISSAIENT.

On rapporte que le quatrième jour de ce signe était de mauvais augure. Tout le monde prenait garde de ne pas s'y disputer ni faire un mauvais pas. On redoutait beaucoup de trébucher, de se faire mal ou de se disputer ce jour-là, dans la pensée où l'on était que ces accidents devaient ensuite continuer sans cesse, ce signe le demandant ainsi. On disait aussi que ceux qui naissaient dans ce signe seraient heureux et pleins de courage, si on ne les baptisait pas immédiatement et si l'on attendait pour cela le septième jour appelé *chicome coatl*. Les maîtres en cet art prétendaient qu'on améliorait ainsi le sort du nouveau-né, parce que *chicome coatl* était le signe préposé aux subsistances et doué d'une influence heureuse. Il était en outre le septième, et ce nombre était réputé bienheureux. Le cinquième jour de ce signe s'appelait *macuilli calli*, et le sixième, *chiquacen cuetzpallin*. On les disait tous les deux de mauvaise fortune, parce qu'ils appartenaient au dieu *Macuilxochitl* et *Mictlantecutli*. Quiconque y naissait, qu'il fût fille ou garçon, était malheureux, de mauvais caractère, turbulent, processif et trouble-fête.

17

Quand il donnait lieu à des reproches, on avait l'habitude de dire de lui : « C'est un mauvais esprit et un drôle, parce qu'il est né dans ce signe. » Les maîtres de l'art assuraient que le septième pouvait améliorer sa condition, en ne le baptisant pas le jour qu'il était né. On différait donc la cérémonie jusqu'au septième jour de *chicome coatl*, parce que le nouveau-né pourrait ainsi porter remède à son sort, pourvu que plus tard il fît pénitence ; car on prétendait que le septième jour de tous les signes était prospère, parce qu'il était toujours dédié à *Chicome coatl*.

Le huitième jour s'appelait *chicuei miquiztli*. On le disait de mauvaise fortune, de même que le neuvième ; car, on prétendait que ce dernier était malheureux dans tous les signes. Ceux qui y naissaient étaient mal vus et détestés de tout le monde. Ils avaient d'ailleurs toutes les mauvaises inclinations et les pires vices qui existent. Pour remédier en quelque sorte à ce méchant sort, les maîtres de l'art disaient qu'on ferait bien de baptiser le nouveau-né le jour suivant, *matlactli tochtli*, dans l'espoir qu'il y gagnerait quelque bonne chance, attendu que toutes les dixièmes journées ont quelque chose de bon.

CHAPITRE XIV

DES QUATRE JOURS PROSPÈRES DE CE SIGNE ET DES BONNES CONDITIONS DE CEUX QUI Y NAISSAIENT.

Le dixième jour de ce signe était appelé *matlactli tochtli*. Il passait pour être bien heureux. Ceux qui y naissaient, fussent-ils filles, fussent-ils garçons, étaient destinés à être heureux et riches, parce que, ainsi qu'on l'a déjà dit, le dixième jour de tous les signes était généralement heureux. On ne les baptisait pas tout de suite, mais bien au dernier jour appelé *matlactli omei oçomatli*, parce qu'il améliorait le sort des nouveau-nés. On disait en effet que le dernier jour de tous les signes était fortuné.

Le onzième jour de ce signe s'appelait *matlactli oce atl*, le douzième, *matlactli omome itzcuintli*, et le treizième, *matlactli omei oçomatli*. Ces quatre journées possédaient une bonne fortune. Ceux qui naissaient dans quelqu'une d'elles étaient destinés à être prospères, honorés, respectés de tous, riches, généreux, braves, habiles, intelligents et doués du don de persuader et d'émouvoir. Si c'était une femme qui naissait dans l'un de ces jours-là, on disait également qu'elle serait heureuse, riche, etc... Lorsque quelqu'un de ceux qui naissaient dans ce signe tombait dans le malheur, on prétendait que c'était par

sa faute, pour n'avoir pas eu suffisamment de dévotion à ce signe et n'avoir pas fait pénitence en son honneur. La raison qui faisait attribuer la bonne chance aux quatre derniers jours, c'est que, dans tous les signes, ils étaient dédiés à quatre dieux prospères appelés, le premier, *Tlauizcalpan tecutli*; le second, *Citlalicue*; le troisième, *Tonatiuh*, et le quatrième, *Tonaca tecutli*[1]. C'est à cela que les astrologues attribuaient la chance de ceux qui naissaient ces jours-là, d'être heureux et favorisés d'une longue vie, à la condition d'être baptisés le dernier jour.

CHAPITRE XV

DU HUITIÈME SIGNE APPELÉ *ce malinalli* ET DE SA FORTUNE ADVERSE. ON TENAIT POUR FORTUNÉE SA SECONDE JOURNÉE ET, EN GÉNÉRAL, TOUS LES JOURS QUI SUIVAIENT LE NEUVIÈME AVAIENT UNE RÉPUTATION HEUREUSE, C'EST-A-DIRE LE DIXIÈME, LE ONZIÈME, LE DOUZIÈME ET LE TREIZIÈME.

Le huitième signe s'appelle *ce malinalli*. On le disait de mauvaise condition et on en avait peur comme d'une bête féroce. Ceux qui y naissaient avaient un mauvais sort. La bonne chance leur souriait pendant quelque temps; mais tout d'un coup, ils entraient en décadence. Il leur naissait beaucoup d'enfants qui tous mouraient. A peine le premier était-il décédé que les autres suivaient à la file; de sorte que le chagrin provenant de leur mort était plus cuisant que le plaisir de les posséder n'avait été grand. Aussi disait-on que ce signe était comparable à une bête féroce. Ceux qui naissaient le premier jour de ce signe différaient leur baptême jusqu'au troisième qui s'appelle *ei ocelotl;* car les astrologues prétendaient que les troisièmes journées de tous les signes étaient généralement fortunées.

Le second jour du signe actuel s'appelait *ome acatl*. On le disait bien fortuné, comme appartenant à *Tezcatlipoca;* car son image avait la figure peinte comme celle de ce dieu. Quelques personnes, par dévotion, apportaient chez elles, ce jour-là même, la statue d'*Omacatl* et l'y gardaient deux cents jours. La quatrième journée s'appelait *naui quauhtli ;* la cinquième, *macuilli cozcaquauhtli*, et la sixième, *chiquacen ollin*. On disait que tous ces jours étaient malheureux et que ceux qui y naissaient étaient destinés à vivre dans l'infortune, turbulents, de mauvais caractère et détestés. Les astrologues regardaient comme convenable que le baptême de ceux qui naissaient ces jours-là fût

1. C'est-à-dire le seigneur de l'aube, la jupe étoilée, le soleil, le seigneur de notre chair.

transféré au suivant qui s'appelait *chicome tecpatl*, pour qu'il y puisât un meilleur sort, attendu que toutes les septièmes journées des signes étaient bonnes, du fait d'appartenir à la divinité *Chicome coatl*, déesse des subsistances.

Le huitième jour de ce signe s'appelle *chicuei quiauitl*, et le neuvième, *chiconaui xochitl*. On a déjà dit que les huitième et neuvième jours sont disgraciés. Ceux qui y naissent sont voleurs, bandits de grands chemins et adultères. Le dixième jour qui est *matlactli cipactli* passait pour fortuné. Ceux qui y naissaient vivaient heureux et pleins de joie dans ce monde, fussent-ils hommes ou fussent-ils femmes. On en disait de même des jours suivants : *matlactli oce ecatl*, *matlactli omome calli* et *matlactli omei cuetzpallin*, qui imitaient les bonnes conditions de leurs prédécesseurs ; car, dans tous les signes, le dixième jour communique la chance heureuse aux trois qui suivent.

CHAPITRE XVI

DU NEUVIÈME SIGNE APPELÉ *ce coatl* ET DE SA BONNE FORTUNE, A LA CONDITION QUE CEUX QUI Y NAISSAIENT NE LA GATERAIENT PAS PAR LEUR NÉGLIGENCE. LES MARCHANDS REGARDAIENT CE SIGNE COMME PROPICE A L'EXERCICE DE LEUR MÉTIER.

Le neuvième signe s'appelait *ce coatl*. On le disait heureux et propice et l'on croyait que ceux qui venaient au monde dans la première journée étaient fortunés et prospères. Ils devaient être bien dotés en richesses, renommés dans les choses de la guerre, et, si c'était une femme, elle serait riche et honorée. Mais, ainsi qu'il a été dit déjà, s'ils étaient négligents à faire pénitence et rebelles aux conseils de leurs pères et aïeux, ils perdraient leur sort heureux ; ils deviendraient paresseux, dormeurs, sans profit, pauvres et infortunés. Ce signe était très favorable aux marchands et trafiquants, qui avaient pour lui une grande dévotion. Quand ils étaient décidés à partir pour des provinces éloignées, dans le but de s'y livrer à leurs trafics, ils attendaient, pour se mettre en route, le règne de ce signe. Avant de partir, leurs charges étant déjà prêtes, ils invitaient à un banquet leurs parents et les vieux marchands, pour leur annoncer où ils allaient et dans quel but ils faisaient leur voyage. Ils agissaient ainsi pour prendre rang dans la renommée des trafiquants et afin qu'on n'ignorât pas que, s'ils étaient absents, c'était pour gagner de quoi vivre en parcourant différentes provinces

CHAPITRE XVII

DE L'ALLOCUTION ET DES ARGUMENTS QUE L'UN DES VIEUX MARCHANDS ADRESSAIT A CELUI QUI PARTAIT POUR LA PREMIÈRE FOIS VERS LES PROVINCES ÉLOIGNÉES DANS LE BUT D'Y TRAFIQUER.

Lorsque le banquet était achevé et que l'heure du départ approchait, si l'hôte était un trafiquant de nouvelle date et partait pour la première fois en voyage, chacun des vieillards présents lui adressait une allocution pour l'encourager à supporter les peines qui ne lui manqueraient pas dans sa route. Le premier lui parlait comme il suit : « Mon fils, puisque vous nous avez réunis, nous vos pères et mar« chands comme vous, il est bon que nous vous donnions nos conseils « en faisant notre rôle de vieillards, pour vous inspirer du courage par « nos paroles. Je me lève le premier et je veux vous dire mon avis « comme si vous étiez mon fils, puisque vous êtes sur le point de « partir pour des pays lointains, que vous abandonnez votre ville, vos « parents, vos amis, votre repos et que vous allez vous aventurer « par de longues routes, par monts et par vaux et à travers des déserts. « Prenez courage, mon fils ; car il ne serait pas raisonnable que vous « finissiez ici votre vie et que vous y mourussiez sans avoir tenté « quelque entreprise où vous puissiez gagner de l'honneur, ainsi que « nous, vos pères, en avons le désir. Aussi est-ce les larmes aux yeux « que nous demandons qu'il en soit ainsi et que vos œuvres arrivent « à la hauteur de nos souhaits. Vos prédécesseurs en ce genre travail« lèrent dans les voyages et ce fut en cela qu'ils gagnèrent les mérites « dont on leur faisait honneur, de même que les braves les gagnent « au métier de la guerre. Leurs souffrances leur permirent, avec la « protection de Notre-Seigneur, d'acquérir les richesses qu'ils ont « laissées. Il faut que vous vous armiez de courage pour souffrir les « difficultés qui vous attendent : la faim, la soif, la fatigue et le « manque de nourriture. Vous aurez à manger le pain dur et les ta« males pleins de moisissures ; vous aurez à boire de l'eau bourbeuse « et de mauvais goût. Vous arriverez à des fleuves grossis roulant « avec impétuosité, à des inondations poussant leurs eaux avec fracas « et rendant les gués impossibles. Alors, vous verrez pour plusieurs « jours vos pas arrêtés et vous souffrirez la faim et la soif. Mais « prenez bien garde de vous en laisser décourager et n'allez pas « abandonner là vos travaux commencés et nous faire la honte « de votre retour, à nous qui sommes vos pères. Ce fut par ces mêmes « chemins que passèrent vos devanciers, au péril mille fois de leur

« vie ; mais, comme ils ne manquèrent pas d'audace, ils méritèrent « la réputation de braves et ils furent honorés et riches.

« Enfin, pauvre jeune homme ! si Notre-Seigneur te réserve d'heu- « reuses chances, il te convient d'abord de faire l'expérience des peines « et de la pauvreté, et que tu souffres d'intolérables misères de l'ordre « de celles qui attendent les gens qui vont de village en village, c'est- « à-dire de grandes fatigues, des sueurs abondantes, de rudes froids « et d'insupportables chaleurs. Tu marcheras couvert de poussière ; « le mécapal (ou courroie qui supporte la charge) opprimera ton front ; « tu porteras tes mains à ton visage pour y sécher la sueur. Tu verras « encore augmenter ta peine quand tu seras obligé de coucher dans « quelque recoin et derrière quelque porte de maison étrangère, la tête « basse et humiliée et le ventre vide ; et c'est ainsi que tu iras de ville « en ville, l'esprit occupé de ton sort. En outre, tu seras affligé par le « doute qui pèsera sur la vente de tes marchandises. Elles ne se ven- « dront peut-être pas et tu en éprouveras de la tristesse, non sans « verser des pleurs. Avant d'arriver à la fortune et à la bonne chance, « tu seras affligé et travaillé par la peine autant que possible. Au « surplus, il te faudra souvent dormir dans quelque ravin ou caverne, « sous des schistes ou au pied de quelque rocher. Nous ne pouvons « savoir s'il plaira à Dieu vous faire mourir dans quelqu'un de ces « endroits et si vous reviendrez jamais dans votre pays ; et qui « pourrait le savoir ? Aussi convient-il que, par ces chemins, vous « imploriez Dieu dévotement et fassiez pénitence en servant humble- « ment les vieillards dans les choses les plus modestes, comme en « apportant de l'eau, en balayant, etc... Faites bien attention à ne pas « perdre courage, à ne point revenir sur vos pas et à ne pas porter « vos pensées sur les choses que vous laissez ici. Continuez toujours « à persévérer dans votre route au milieu de vos peines. Peut-être « que, par bonheur, Notre-Seigneur vous fera la grâce que vous « reveniez heureux et que vous soyez revu par vos parents et par « nous qui sommes vos pères. Placez ces avis que nous vous donnons « au même rang que les subsistances, pour que vous y puisiez « votre courage et votre animation. Fils bien-aimé, relevez votre « âme et que Dieu vous guide ; c'est nous, vos prédécesseurs, qui vous « confions à vos aînés, pour que vous fassiez vos affaires en vous « éloignant de votre parenté. » C'était ainsi que les vieux trafiquants parlaient, en les encourageant, aux jeunes gens qui partaient avec d'autres marchands, en leur mettant devant les yeux les difficultés et les peines qu'ils devaient rencontrer, soit dans les déserts, soit dans les lieux habités, dans l'exercice de leur métier de négociant.

CHAPITRE XVIII

D'UNE AUTRE ALLOCUTION ADRESSÉE PAR LES MÊMES A CEUX QUI S'ÉTAIENT DÉJA LIVRÉS A DE LOINTAINS TRAFICS.

Les vieux marchands adressaient aussi quelques exhortations aux jeunes gens qui allaient trafiquer et qui avaient déjà l'expérience des voyages et de leurs difficultés. Ils traitaient en peu de mots les points qui vont suivre : « Jeune homme qui êtes ici présent, vous n'êtes pas « un enfant; vous avez déjà l'expérience des voyages, de leurs peines « et des périls de ce métier qui transporte d'un village à l'autre. « Vous connaissez déjà les chemins et les lieux habités où vous « voulez aller encore une fois. Nous ignorons ce qui arrivera ; nous « ne savons même pas si nous aurons la chance de vous revoir. Peut- « être que vous perdrez la vie dans quelqu'un de ces villages ou de « ces lieux écartés. Quoi qu'il vous arrive, vous vous souviendrez des « conseils et des larmes de vos pères qui vous aiment comme leur « enfant et qui désirent être dignes du plaisir de votre retour et de « vous revoir ici sain et prospère. Courage donc, mon fils; partez et « bonne chance ! Nous n'ignorons pas que les peines ne vous manque- « ront point en route, car le chemin est par lui-même rude et fatigant. « Prenez soin de ceux qui vous suivent, ne les abandonnez point, ne « les délaissez pas, ne vous éloignez pas de leur compagnie; voyez- « les et traitez-les comme vos frères cadets. Avertissez-les de ce qu'ils « doivent faire, quand vous arriverez aux lieux de repos, pour qu'ils « recueillent de l'herbe et forment des sièges qui serviront au délasse- « ment des plus âgés. Nous avons déjà donné nos avis à vos cama- « rades qui n'ont jamais été trafiquer en parcourant les chemins vers « lesquels vous allez partir. C'est pour cela qu'il n'est pas nécessaire « d'allonger davantage ce discours. Voilà, mon fils, ce que nous avions « à vous dire en peu de mots. Allez en paix et faites votre métier avec « courage. »

Lorsque les vieillards avaient fini de parler, le jeune homme faisait cette courte réponse : « Je considère, Messieurs, que vous m'avez fait « une grande faveur en m'adressant vos consolations, sans que j'aie « rien fait pour les mériter. En me parlant comme vous venez de le « faire, vous avez rempli le rôle de pères, comme si j'étais né de vos « entrailles. Ce que vous m'avez dit est sorti du trésor de votre cœur « comme si c'était de l'or, des pierres précieuses, des plumes riches, « et c'est à leur prix que j'estime vos paroles. Je ne les oublierai « jamais et je les garderai comme un trésor dans mon cœur et dans

« mes entrailles. Ce que je vous demande en grâce, c'est que, pendant « mon absence, il ne manque jamais quelqu'un dans ma maison pour « balayer et faire du feu. Là, vont rester mon père, ma mère, ma « sœur ou ma tante. Je vous supplie de vous charger de leur protec- « tion, de manière à éviter qu'il leur soit fait aucune offense. S'il « plaisait au Seigneur de mettre un terme à mon existence pendant « ce voyage, ce qui est dit soit dit, et je pars consolé. »

Après ce discours, toutes les personnes présentes, hommes et femmes, se mettaient à pleurer en prenant congé de celui qui s'en allait, et ensuite tous commençaient à manger et à boire.

CHAPITRE XIX

DES CÉRÉMONIES QUE FAISAIENT LES PERSONNES QUI RESTAIENT, EN SOUVENIR DE L'ABSENT S'IL VIVAIT, ET DES AUTRES CÉRÉMONIES SI L'ON ENTENDAIT DIRE QU'IL ÉTAIT MORT.

Après que le trafiquant était parti en prenant congé de ses parents, de son père ou de sa mère ou de sa femme ou de ses enfants, ceux-ci ne se lavaient ni la tête, ni le visage, si ce n'est tous les quatre-vingts jours, pendant tout le temps de l'absence du voyageur. Ils donnaient ainsi à entendre qu'on faisait pénitence soit pour un fils, soit pour un mari, ou pour un père qui était parti. Lors même qu'ils se lavaient tout le corps, ils ne touchaient pas à la tête jusqu'au retour de celui qu'ils attendaient. S'il mourait en route, les vieux marchands en étaient instruits les premiers. Ils se rendaient à la maison du défunt, pour qu'on y pleurât et qu'on fît des funérailles comme on en avait l'habitude. Alors, tous les parents les visitaient et consolaient soit la femme, soit le père, soit la mère du défunt. Quatre jours après que les funérailles étaient faites, ils se lavaient le visage et se savonnaient la tête en disant qu'ils chassaient ainsi la tristesse. Si le marchand avait été tué par l'ennemi, les gens de sa maison, après l'avoir appris, faisaient sa statue avec des bâtons de sapin attachés ensemble. Ils la couvraient des ornements du défunt, tels qu'on les lui aurait mis à lui-même s'il était mort chez lui. Cela consistait en diverses sortes de papier dont on faisait usage pour les trépassés. D'autres papiers étaient déposés aux pieds de la statue. Ainsi arrangée on la portait au *calpulco*, c'est-à-dire à l'église du quartier, où on la laissait tout un jour. On venait pleurer le défunt devant elle, et, à minuit, on la portait à la cour du temple où on la brûlait en un endroit appelé *Quauhxicalco* ou *Tzompantitlan*.

Si le marchand était mort de maladie, on lui faisait toujours sa statue, ainsi qu'il est dit, mais on se contentait de la brûler dans la cour de sa maison, au coucher du soleil.

On disait aussi[1] que ce signe était favorable au départ des soldats pour la guerre, et que ceux qui naissaient pendant sa durée seraient fortunés et riches, s'ils avaient soin de faire pénitence en l'honneur de ce signe. S'ils manquaient à ce devoir, ils perdraient la bonne chance qui leur était réservée. Celui qui naissait ce jour-là (sans doute le premier jour de *ce coatl*), n'était baptisé que le troisième jour appartenant à *ei maçatl*, et on lui donnait alors son nom ; parce que, comme on l'a déjà dit, les troisièmes jours de tous les signes sont en général fortunés. Le second jour de ce signe s'appelle *ome miquiztli.* On le disait malheureux. Le troisième se nomme *ei maçatl ;* il était heureux, pour la raison qui vient d'être dite. Le quatrième jour de ce signe s'appelait *naui tochtli.* Il était malheureux comme toutes les quatrièmes journées de n'importe quel signe. Le cinquième jour s'appelait *macuilli atl.* Il était malheureux ; car les cinquièmes jours de tous les signes l'étaient, disait-on, généralement. Il s'en suivait que ceux qui naissaient le quatrième et le cinquième étaient dans des conditions mauvaises, mais on assurait en même temps que ceux qui naissaient le cinquième jour, si l'on prenait soin de les bien élever, gagnaient une meilleure chance et devenaient prospères. Ce résultat provenait de ce qu'ils avaient été dociles aux conseils des vieillards.

CHAPITRE XX

DES AUTRES JOURS DE CE SIGNE.

Le sixième jour de ce signe s'appelait *chiquacen itzcuintli.* On le disait malheureux, comme le sont, en général, toutes les sixièmes journées de tous les signes. Ceux qui y naissaient étaient médisants, rapporteurs, méfiants, de mauvaise foi, porteurs de faux témoignages. Les astrologues disaient qu'ils seraient maladifs et mourraient jeunes, et, s'ils parvenaient à vivre, ce serait en luttant contre différentes maladies. Ceux qui naissaient ce jour-là étaient baptisés le jour suivant de *chicome oçomatli.* On croyait améliorer ainsi leur sort. On disait d'ailleurs que s'ils faisaient pénitence en l'honneur de ce signe, leur infortune se changerait en bonne chance.

1. Bustamante accompagne ce passage d'une note qui ne me paraît pas inutile, pour dire que ce qui précède doit être considéré par le lecteur comme une digression et que l'auteur reprend ici, sans donner aucun avertissement, le fil de son histoire du chapitre XVI.

On appelait le septième jour *chicome ocomatli*. Il est fortuné, ainsi qu'on l'a dit. Ceux qui y naissaient étaient gais, diseurs de bons mots, plaisants, farceurs, amis de tous, se liant avec tout le monde. Si c'était une femme, elle était riche, aimant à bien vivre, bonne marchande et ne perdant jamais son avoir. Le huitième jour s'appelait *chicuei malinalli*. On le disait enclin à la mauvaise chance. Le neuvième jour s'appelait *chiconaui acatl*. Il passait pour malheureux, parce qu'il appartenait à la déesse Vénus qu'on appelait *Tlaçolteotl*. Ceux qui y naissaient étaient toujours disgraciés et de mauvaise vie. Le dixième jour s'appelait *matlactli ocelotl*. Il était heureux, ainsi qu'il a été dit, parce qu'en lui régnait toujours *Tezcatlipoca*, qui est le plus grand des dieux. Ceux qui y naissaient, s'ils vivaient, avaient la prospérité assurée. On les baptisait tout de suite ; cependant, on laissait quelquefois cette cérémonie pour le treizième jour, parce que cela contribuait à améliorer leur sort. On appelait le onzième jour *matlactli oce quauhtli*, et le douzième, *matlactli omome cozcaquauhtli*. On disait de ces deux jours qu'ils étaient en partie bons et en partie mauvais. On baptisait ceux qui y naissaient le treizième jour appelé *matlactli omei ollin*, pour améliorer leur chance, ainsi qu'on l'a déjà dit.

CHAPITRE XXI

DU DIXIÈME SIGNE APPELÉ *ce tecpatl* ET DE SA BONNE CHANCE. ON LE DISAIT LE SIGNE DE *Uitzilopochtli*, DIEU DE LA GUERRE, ET DE *Camaxtli*. LE JOUR OU COMMENÇAIT CE SIGNE ÉTAIT DESTINÉ A UNE GRANDE FÊTE EN L'HONNEUR DE *Uitzilopochtli*. ON EN FAISAIT ENCORE D'AUTRES PENDANT TOUS LES TREIZE JOURS, QUI PASSAIENT TOUS POUR PROSPÈRES.

Le dixième signe s'appelle *ce tecpatl*. On dédiait son premier jour à *Uitzilopochtli*, dieu de la guerre, et à *Camaxtli*, qui était le dieu adoré à *Uexotzinco* et à *Tlaxcala*. En ce jour on faisait dans son temple, appelé *Tlacatecco*, une grande solennité devant sa statue. On mettait en évidence tous ses ornements, que l'on étendait devant elle, et on l'encensait. Ces ornements étaient en plumes riches. L'un d'eux portait le nom de *quetzalquemitl*[1], ce qui veut dire manteau de *quetzalli* verts et resplendissants. Un autre s'appelait *xiuhtotoquemitl*[2], c'est-à-dire manteau de plumes bleues et resplendissantes. Encore un autre qui

1. De *quetzalli*, plumage brillant, et *quemitl*, vêtement.
2. De *xiuhtototl*, oiseau au plumage varié, et *quemitl*, vêtement.

s'appelait *tozquemitl*[1], ce qui signifie manteau de plumes jaunes resplendissantes. Un autre qui s'appelait *uitzitzilquemitl*[2], c'est-à-dire manteau fait de plumes resplendissantes bleues de *tzintzonme*. Il y en avait encore d'autres moins précieux que les précédents. On les étendait au soleil tous ensemble sur des étoffes riches, devant l'image du dieu, pour toute une journée, afin de les réchauffer, disait-on, et de leur faire prendre l'air. Les principaux personnages et les gens du vulgaire offraient au dieu des mets recherchés de différentes espèces, que l'on éloignait bientôt de la statue. Les ministres de ce temple les partageaient entre eux et les mangeaient en compagnie des prêtres de *Uitzilopochtli*. Le roi faisait à l'image de cette divinité l'offrande d'un grand nombre d'espèces de fleurs arrangées de façon à former des dessins variés. Elles avaient toutes un parfum exquis dont les suaves émanations remplissaient l'église. On offrait aussi des roseaux fumants en petits fagots de vingt. Ils étaient là brûlant devant la statue en laissant échapper comme un nuage de fumée. Les propriétaires de magueys ou les cabaretiers qui vendaient le pulque coupaient leurs plantes pour qu'elles donnassent leur miel pendant ce signe, quoiqu'ils fussent dans la croyance qu'étant manipulées dans cette circonstance, elles ne donneraient point un suc très abondant. Le premier pulque, qu'on appelait *uitztli*, était offert en prémices à *Uitzilopochtli*. On le versait dans des vases nommés *acatecomatl*[3], sur lesquels on plaçait des roseaux, pour que pussent boire les vieillards qui étaient autorisés à faire usage de l'*octli*. On disait que ceux qui naissaient dans ce signe, s'ils étaient garçons, seraient vaillants, honorés et riches, et, si c'était une fille, qu'elle serait habile, propre à tout, bien pourvue en choses à manger, d'un caractère viril, prudente dans son langage, discrète, etc.

Le second jour de ce signe s'appelait *ome quiauitl;* le troisième, *ei xochitl;* le quatrième, *naui cipactli;* le cinquième, *macuilli ecatl;* le sixième, *chiquacen calli;* le septième, *chicome cuetzpallin;* le huitième, *chicuei coatl;* le neuvième, *chiconaui miquiztli;* le dixième, *matlactli maçatl;* le onzième, *matlactli oce tochtli;* le douzième, *matlactli omome atl;* le treizième, *matlactli omei itzcuintli.* Toutes ces journées sont heureuses comme la première.

1. De *toztli*, plumes jaunes, fort belles, de l'oiseau de ce nom, et *quemitl*, vêtement.
2. De *uitzitzilin*, oiseau-mouche, et *quemitl*, vêtement.
3. Sorte de vase en bois auquel étaient adaptés des roseaux ; de là son nom formé de *acatl*, roseau, et de *tecomatl*, vase en bois.

CHAPITRE XXII

DU ONZIÈME SIGNE APPELÉ *ce oçomatli* ET DE SA FORTUNE.

Le onzième signe s'appelait *ce oçomatli*. On disait qu'il était heureux et que pendant sa durée descendaient les déesses *Ciuateteo* qui font mal aux enfants ; et c'était pour cela qu'on avait l'habitude de les enfermer, pour que ces déesses n'eussent pas occasion de les rendre malades. Quiconque était surpris dans sa maladie par le règne de ce signe était abandonné des médecins et des guérisseuses, qui prétendaient qu'il ne pourrait guérir, parce qu'il avait été frappé par ces déesses, et, si quelqu'un antérieurement bien constitué tombait malade ces jours-là, on disait que les déesses avaient été jalouses de sa beauté et la lui avaient enlevée. On assurait que les garçons qui naissaient dans ce signe seraient de caractère joyeux, amis de tous, chanteurs, danseurs et bons peintres, ou bien aptes à apprendre un bon métier, du seul fait d'être nés dans ce signe. Sa seconde journée, qui s'appelait *ome malinalli*, était malheureuse. Ceux qui y naissaient avaient dans la suite beaucoup d'enfants, dont aucun ne se conservait, tous mourant avant le temps. Le troisième jour s'appelait *ei acatl;* le quatrième, *naui ocelotl;* le cinquième, *macuilli quauhtli ;* le sixième, *chiquacen cozcaquauhtli ;* le septième, *chicome ollin ;* le huitième, *chicuei tecpatl ;* le neuvième, *chiconaui quiauitl;* le dixième, *matlactli xochitl;* le onzième, *matlactli oce cipactli ;* le douzième, *matlactli omome ecatl;* le treizième, *matlactli omei calli.* Toutes les autres journées de ce signe possèdent le sort des numéros qui leur appartiennent, dans les termes déjà expliqués : le troisième jour est bon ; les quatrième, cinquième, sixième mauvais ; le septième heureux ; les huitième et neuvième, malheureux ; les onzième, douzième et treizième fortunés.

CHAPITRE XXIII

DU DOUZIÈME SIGNE APPELÉ *ce cuetzpallin* ET DE SA BONNE FORTUNE.

Le douzième signe est appelé *ce cuetzpallin*, ce qui veut dire lézard. Ceux qui y naissaient étaient, disait-on, très courageux, forts et sains de corps. Les chutes ne leur feraient aucun mal, ainsi qu'il arrive au lézard qui, tombant de bien haut, n'en reçoit aucun dommage et se met tout de suite à courir. Ils étaient grands travailleurs et acquéraient facilement des richesses. On connaît les propriétés de toutes les autres

journées, conformément à ce qui a déjà été dit du numéro de chacune d'elles. Le second jour de ce signe est *ome coatl;* le troisième, *ei miquiztli;* le quatrième, *naui maçatl;* le cinquième, *macuilli tochtli;* le sixième, *chiquacen atl;* le septième, *chicome itzcuintli;* le huitième, *chicuei oçomatli;* le neuvième, *chiconaui malinalli;* le dixième *matlactli acatl;* le onzième, *matlactli oce ocelotl;* le douzième, *matlactli omome quauhtli;* le treizième, *matlactli omei cozcaquauhtli.*

CHAPITRE XXIV

DU TREIZIÈME SIGNE APPELÉ *ce ollin.*

Le treizième signe était appelé *ce ollin.* On disait qu'il était indifférent, en partie bon, en partie mauvais, et que ceux qui y naissaient mettraient du zèle à faire pénitence. Si leurs parents prenaient soin de les bien élever et de leur donner de bonnes habitudes, ils seraient très heureux; mais ils seraient infortunés et propres à peu de choses, s'ils étaient mal élevés. Le second jour de ce signe est *ome tecpatl;* le troisième, *ei quiauitl;* le quatrième, *naui xochitl;* le cinquième, *macuilli cipactli;* le sixième, *chiquacen ecatl;* le septième, *chicome calli;* le huitième, *chicuei cuetzpallin;* le neuvième, *chiconaui coatl;* le dixième, *matlactli miquiztli;* le onzième, *matlactli oce maçatl;* le douzième, *matlactli omome tochtli;* le treizième, *matlactli omei atl.*

CHAPITRE XXV

DU QUATORZIÈME SIGNE APPELÉ *ce itzcuintli* ET DE SA FORTUNE PROSPÈRE.

On appelait le quatorzième signe *ce itzcuintli.* Il passait pour bien fortuné. Le dieu du feu appelé *Xiuhtecutli* y régnait, et c'est pour cette raison qu'on découvrait son image au public, dans le temple, pour qu'on offrît devant elle des cailles et autres objets. On la couvrait de ses ornements, en papiers découpés par les maîtres en ce genre de travail. Ces papiers étaient eux-mêmes embellis par des plumes riches et des *chalchiuitl.* On faisait l'offrande de comestibles de plusieurs espèces, que l'on jetait ensuite au feu. Les gens riches et les marchands faisaient dans leurs maisons des offrandes au feu; ils donnaient des banquets auxquels assistaient les voisins et des invités. Dans la matinée, ils brûlaient des offrandes de papier et de copal, disant que de cette manière on donnait au feu son aliment. Ils déca-

pitaient des cailles, qui se trémoussaient près du feu et ensuite ils répandaient un peu de pulque aux quatre coins du foyer. Les pauvres présentaient en offrande à leurs foyers un encens qu'ils appellent *copalxalli*[1], et les indigents offraient à leur feu une herbe pulvérisée appelée *yauhtli*. On disait aussi que les rois, élus par hasard pendant ce signe, seraient heureux dans leur gouvernement. On faisait en l'honneur des seigneurs du district un grand banquet qui commençait dans la quatrième journée appelée *naui acatl*. Tous les invités venaient ce jour-là saluer le roi, auquel on apportait quelques présents accompagnés d'un discours très élégant et très respectueux, tandis qu'il était assis sur son trône entouré de ses dignitaires placés conformément à leurs rangs. Lorsque l'orateur avait fini de parler, un autre se levait pour faire au nom du roi une réponse en rapport avec le sujet que le premier avait déjà traité. Quand la fête était célébrée par le roi régnant, il donnait beaucoup de mantas et de ceintures riches aux seigneurs qui s'y étaient rendus ; de sorte qu'ils s'en retournaient plus chargés de ce qu'ils recevaient, qu'ils ne l'étaient venus avec ce qu'ils avaient apporté. Les mantas que le roi donnait, toutes fort belles, avaient été faites dans son palais, tissées et brodées de manières différentes et toujours en rapport avec la qualité des personnes auxquelles on les destinait. On leur donnait aussi des mets en abondance, et ils emportaient les restes chez eux.

CHAPITRE XXVI

COMME QUOI DANS CE SIGNE LES SEIGNEURS SE PRÉPARAIENT A FAIRE LA GUERRE A LEURS ENNEMIS.
C'ÉTAIT ALORS AUSSI QU'ON PRONONÇAIT LES SENTENCES DE MORT CONTRE CEUX QUI ÉTAIENT EMPRISONNÉS POUR QUELQUE GRAND CRIME.

Quand ils avaient fini la fête de la dédicace de leur seigneurie, les seigneurs qui étaient élus dans ce signe faisaient proclamer la guerre contre leurs ennemis. C'était là une seconde occasion de faire parade, par la guerre, de la grandeur de leur dignité ; aussi s'empressaient-ils de choisir les vaillants hommes et les forts guerriers. Ceux qui comptaient pour tels s'empressaient à l'envi de se rendre chez le seigneur, parce que chacun désirait être choisi pour cette entreprise, afin d'avoir l'occasion de montrer son mérite, de gagner du bien et de l'honneur et de prouver qu'il désirait mourir en combattant. On disait

1. De *copalli*, encens, et *xalli*, sable, pierre sablonneuse.

aussi que sous ce signe on prononçait la sentence pour tout crime qui méritait la mort. Ceux qui étaient reconnus non coupables se voyaient mis en liberté, et l'on rendait libres les esclaves qui étaient tenus pour tels injustement. Ceux qui étaient ainsi délivrés d'une injuste servitude allaient aussitôt se baigner à la fontaine de *Chapultepec*, en témoignage que la liberté leur était rendue. On assurait que ceux qui naissaient dans ce signe seraient heureux et riches ; ils auraient beaucoup d'esclaves et donneraient des banquets. On les baptisait et on leur donnait leurs noms le quatrième jour qui était appelé *naui acatl.* Les enfants étaient invités à cette double cérémonie. Il existait une autre pratique : ceux qui élevaient des petits chiens et qui faisaient leur gagne-pain de ce commerce teignaient en ocre rouge la tête de ces animaux.

Le second jour de ce signe s'appelait *ome oçomatli;* le troisième, *ei malinalli;* le quatrième, *naui acatl;* le cinquième, *macuilli ocelotl;* le sixième, *chiquacen quauhtli;* le septième, *chicome cozcaquauhtli;* le huitième, *chicuei ollin;* le neuvième, *chiconaui tecpatl;* le dixième, *matlactli quiauitl;* le onzième, *matlactli oce xochitl;* le douzième, *matlactli omome cipactli;* le treizième, *matlactli omei ecatl.* Ces journées sont bonnes ou mauvaises selon leur numéro d'ordre, ainsi qu'il est dit plus haut.

CHAPITRE XXVII

DU QUINZIÈME SIGNE APPELÉ *ce calli* ET DE SA TRÈS ADVERSE FORTUNE.

Le quinzième signe s'appelle *ce calli.* On le disait malheureux et on croyait qu'il était l'occasion d'un grand nombre de saletés et de turpitudes. Lorsqu'il régnait, les déesses *Ciuateteo* descendaient sur la terre et y causaient les dommages qui ont été expliqués plus haut. Les médecins et les accoucheuses étaient très dévots à ce signe, auquel ils faisaient des sacrifices et des offrandes dans leurs maisons. On prétendait que ceux qui y naissaient devaient mourir de mauvaise mort. Tous s'attendaient à une déplorable fin. On croyait qu'ils périraient dans la guerre où ils seraient faits captifs, qu'ils finiraient criblés de blessures sur la pierre du défi, qu'on les brûlerait vifs, qu'ils seraient serrés dans un filet, qu'on les frapperait, qu'on leur ferait sortir les boyaux par le nombril, qu'ils seraient tués dans les combats à coups de lance ou cuits dans un bain. Celui qui ne finirait pas par l'une de ces morts commettrait quelque adultère, à la suite duquel on lui aplatirait la tête en compagnie de sa complice. En l'absence de tous

ces dénouements, on disait qu'ils deviendraient esclaves et qu'ils se vendraient eux-mêmes, pour manger et boire ce qu'on aurait payé pour eux. Si rien de tout cela n'arrivait, ils vivraient tristes et mécontents ; ils seraient bandits, voleurs de grands chemins, ravisseurs, ou joueurs infatigables ; ils tricheraient au jeu où ils perdraient tout ce qu'ils auraient ; ils voleraient même leur avoir à leurs père et mère pour aller le jouer; de sorte qu'ils n'auraient pas même de quoi couvrir leur nudité et ne posséderaient plus aucun meuble dans leurs maisons. Arrivassent-ils à prendre quelque captif dans la guerre et à être nommés *tequiua* pour ce fait, rien ne leur réussirait; fissent-ils même pénitence dès leur enfance, il leur serait impossible d'échapper à leur mauvais sort.

CHAPITRE XXVIII

DU MAUVAIS SORT DES FEMMES QUI NAISSAIENT DANS CE SIGNE.

Si c'était une femme qui naissait dans ce signe, elle était malheureuse également. Elle n'était bonne à rien, ni pour filer ni pour tisser ; sotte, maladroite, rieuse, vaniteuse, babillarde, mâcheuse de *tzictli*[1], cancanière, calomniatrice. Il ne lui sortira que de mauvaises paroles de la bouche; elle sera railleuse, vagabonde, paresseuse, dormeuse, et, en fin de compte, elle se vendra pour esclave. Comme, d'ailleurs, elle ne saura rien faire, ni moudre du maïs, ni faire du pain, ni autre chose quelconque, son maître la vendra aux marchands d'esclaves pour être mangée. Elle aura donc sa fin sur la pierre des sacrifices. On portait remède à la mauvaise influence de ce signe en transportant le baptême de ceux qui y naissaient au troisième jour de *ei coatl* ou au septième de *chicome atl*, qui étaient tenus pour heureux. Le second jour de ce signe s'appelle *ome cuetzpallin;* le troisième, *ei coatl :* le quatrième, *naui miquiztli;* le cinquième, *macuilli maçatl;* le sixième, *chiquacen tochtli;* le septième, *chicome atl;* le huitième, *chicuei itzcuintli;* le neuvième, *chiconaui oçomatli;* le dixième, *matlactli malinalli ;* le onzième, *matlactli oce acatl;* le douzième, *matlactli omome ocelotl;* le treizième, *matlactli omei quauhtli.*

1. De nos jours encore il y a des gens qui font usage, comme masticatoire, de cette gomme-résine extraite du zapote, qui a la propriété d'amuser en produisant un petillement plus ou moins fort par la pression qu'elle subit entre les dents.

CHAPITRE XXIX

DU SIGNE SEIZIÈME APPELÉ *ce cozcaquauhtli* ET DE SA BONNE FORTUNE.

Le seizième signe s'appelait *ce cozcaquauhtli.* On le disait heureux et il passait pour être le signe des vieillards. On prétendait que ceux qui y naissaient avaient une longue vie prospère et joyeuse. Il n'en était pas toujours ainsi, cependant. Les pères de ceux qui naissaient ce jour-là les baptisaient immédiatement, s'ils étaient prêts à faire les frais d'usage avec leurs amis ; mais ils différaient jusqu'au septième jour, pour se donner le temps de chercher le nécessaire s'ils ne l'avaient pas dans le moment. Le second jour de ce signe s'appelait *ome ollin;* le troisième, *ei tecpatl;* le quatrième, *naui quiauitl;* le cinquième, *macuilli xochitl ;* le sixième, *chiquacen cipactli;* le septième, *chicome ecatl ;* le huitième, *chicuei calli;* le neuvième, *chiconaui cuetzpallin;* le dixième, *matlactli coatl;* le onzième, *matlactli oce miquiztli;* le douzième, *matlactli omome maçatl;* le treizième, *matlactli omei tochtli.* Toutes ces journées avaient les qualités indiquées par leurs numéros.

CHAPITRE XXX

DU SIGNE DIX-SEPTIÈME APPELÉ *ce atl* ET DE SA FORTUNE DÉSASTREUSE.

Le dix-septième signe s'appelle *ce atl.* On le disait indifférent, attendu qu'en ce jour-là régnait la déesse nommée *Chalchiutlicue.* Ceux qui trafiquaient sur l'eau faisaient des offrandes et des sacrifices en l'honneur de cette déesse devant son image située au *calpulco.* On disait qu'il résultait de l'indifférence de ce signe que quelques-uns de ceux qui y naissaient y puisaient bonne chance, mais la plupart étaient malheureux et mouraient d'une triste mort. S'ils avaient quelque bien de ce monde, ils n'en jouissaient que peu de temps ; car la bonne fortune s'épuisait pour eux au moment où ils s'y attendaient le moins. Aussi avait-on inventé le proverbe qui dit que : *dans ce monde les journées bonnes sont suivies des mauvaises,* et que ceux qui sont prospères quelque temps finissent dans la pauvreté, tandis que ceux qui ont vécu pauvres ont la chance de quelque repos avant de mourir. On ne baptisait pas tout de suite ceux qui naissaient ce jour-là. On attendait le troisième, le septième, le dixième ou quelqu'un des jours qui suivent ce dernier. Le second jour de ce signe s'appelle *ome itzcuintli;*

le troisième, *ei oçomatli;* le quatrième, *naui malinalli;* le cinquième, *macuilli acatl;* le sixième, *chiquacen ocelotl;* le septième, *chicome quauhtli;* le huitième, *chicuei cozcaquauhtli;* le neuvième, *chiconaui ollin;* le dixième, *matlactli tecpatl;* le onzième, *matlactli oce quiauitl;* le douzième, *matlactli omome xochitl;* le treizième, *matlactli omei cipactli.*

CHAPITRE XXXI

DU DIX-HUITIÈME SIGNE APPELÉ *ce ecatl* ET DE SA MAUVAISE FORTUNE.

Le dix-huitième signe s'appelait *ce ecatl.* Il passait pour malheureux, parce qu'en lui régnait *Quetzalcoatl* qui est le dieu des vents et des tourbillons. On disait que celui qui y naissait, s'il était noble, serait un traître; qu'il se transformerait de différentes manières, serait nécromancien, sorcier, malfaisant et très apte à pratiquer tous les genres de sorcellerie et de maléfices, en prenant les formes de différents animaux. S'il était de naissance vulgaire, ou *macehualli*, il serait également sorcier et enchanteur, pratiquant les tromperies de ceux qu'on appelle *temacpalitotique*[1]. Si c'était une femme, elle appartiendrait à ce genre de sorcières qu'on nomme *mometzpipinque*[2]. Tous ces sorciers attendaient, pour se livrer à leurs pratiques, un signe favorable comme *chiconaui itzcuintli*, ou *chiconaui malinalli.* Toutes les neuvièmes journées de tous les signes étaient également favorables à leurs manœuvres, toujours ennemies de toute bonne fortune. Ceux qui faisaient ce métier s'en allaient vaguant tristes et pauvres, n'ayant pas de quoi manger et ne possédant aucun domicile. Ils vivaient de ce qui leur était donné par les gens qui leur commandaient quelque maléfice. Lorsqu'ils avaient terminé leurs mauvaises actions et que le temps était venu de finir leur détestable vie, quelqu'un s'emparait d'eux et leur coupait en rond les cheveux du haut de la tête, ce qui leur enlevait tout pouvoir de sorcellerie et de maléfices, et c'est alors qu'ils mettaient, par la mort, un terme à leur odieuse existence. Lorsque ces sorciers appelés *temacpalitotique* ou *tepupuxaquauique* voulaient piller quelque maison, ils se réunissaient de quinze à vingt camarades, fabriquaient une image de *Ce coatl* ou de *Quetzalcoatl* et s'en allaient en dansant vers la maison qu'ils allaient piller. Ils avaient à leur tête un des leurs, chargé de l'image de *Quetzalcoatl* et

1. De *macpalitotia*, enchanter dans le dessein de voler.
2. Pour *mometzpipinque*, de *metztli*, mois, lune, jambe, et *pipinia*, tirer, aspirer.

un autre portant un avant-bras du coude à la main provenant d'une femme qui était morte dans sa première couche. Ce bras, qui était le gauche, avait été pris par larcin. Il était porté par un de ceux qui guidaient les voleurs, ainsi qu'on avait l'habitude de le faire quand on avait prémédité une pareille action.

Quand ils arrivaient à la maison qu'ils voulaient piller, et, avant d'y entrer, quand ils se trouvaient déjà dans la cour, ils se mettaient à battre le sol avec le bras de la morte et, arrivés à la porte, ils en frappaient de la même manière le seuil. On disait que, par ce fait, tous ceux de la maison s'endormaient ou restaient inertes, de manière que personne ne pouvait ni parler ni se mouvoir ; ils étaient comme morts, bien qu'ils entendissent et vissent tout ce qui se faisait devant eux. Quelques-uns dormaient réellement et ronflaient. Entre-temps, les voleurs allumaient des chandelles, se mettaient à la recherche de ce qu'il y avait à manger et le consommaient tranquillement, sans qu'aucun habitant de la maison parlât et les en empêchât, attendu qu'ils étaient tous ébahis et hors d'eux-mêmes. Quand ils avaient bien mangé et s'étaient remplis à leur aise, ils entraient dans les salles et les dépôts, s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient, mantas et autres objets, et portaient dehors tout ensemble : or, argent, pierres et plumes riches. Ils en faisaient des paquets séparés qu'ils chargeaient sur leurs épaules et ils s'en allaient avec leurs fardeaux. Mais, avant de partir, ils se livraient, disait-on, à un grand nombre de saletés et de malhonnêtetés avec les femmes de la maison. Ils s'en allaient ensuite précipitamment à leurs demeures, emportant ce qu'ils avaient volé. On rapporte que si quelqu'un d'eux s'asseyait en route pour se reposer, il ne pouvait plus se lever; il restait là jusqu'au jour; alors, on le prenait avec son butin et il découvrait toute sa bande.

CHAPITRE XXXII

DES PLEURS ET DES PLAINTES QUE FAISAIENT ENTENDRE CEUX QUI VENAIENT D'ÊTRE VOLÉS PAR LES NÉCROMANCIENS, ET DES AUTRES JOURNÉES DE CE SIGNE.

Les voleurs étant partis, les gens de la maison commençaient à revenir à eux et à se lever des endroits où ils gisaient étendus. Ils allaient ensuite porter leurs investigations dans les salles, les dépôts, les valises, les caisses et les coffres. N'y trouvant rien de ce qu'ils y possédaient auparavant, ils se mettaient à pleurer, à jeter des cris et à battre les mains de désespoir. Les femmes s'écriaient : *Quecannel*

oc nen quenel oc nen[1] ! ce qui veut dire : « O malheureuses que nous sommes ! » et elles tombaient étendues sur le sol en se frappant le visage et en poussant cette autre plainte : « Ils nous ont enlevé tout ce que nous avions. » Et elles ajoutaient encore bien d'autres choses. On appelait ces bandits *tetzotzonque*[2], parce que, si l'on réussissait à les prendre, on les lapidait et on s'emparait de tout ce qui se trouvait dans leurs maisons.

Quant aux autres jours de ce signe, il n'y a pas à en dire plus que ce qui a été dit auparavant. Le second jour de ce signe s'appelle *ome calli ;* le troisième, *ei cuetzpallin ;* le quatrième, *naui coatl ;* le cinquième, *macuilli miquiztli ;* le sixième, *chiquacen maçatl ;* le septième, *chicome tochtli ;* le huitième, *chicuei atl ;* le neuvième, *chiconaui itzcuintli ;* le dixième, *matlactli oçomatli ;* le onzième, *matlactli oce malinalli ;* le douzième, *matlactli omome acatl ;* le treizième, *matlactli omei ocelotl.*

CHAPITRE XXXIII

DU SIGNE DIX-NEUVIÈME QUI S'APPELLE *ce quauhtli* ET DE SA FORTUNE ADVERSE.

Le dix-neuvième signe s'appelle *ce quauhtli.* On disait qu'il était malheureux et que les déesses *Ciuateteo* descendaient ce jour-là sur la terre. Toutes ne venaient pas, mais seulement les plus jeunes, qui étaient, du reste, les plus redoutables, parce que c'étaient elles qui faisaient le plus de mal aux enfants, sur lesquels elles se jetaient en leur faisant des grimaces. C'est pour cette raison qu'on ornait avec des souchets et des fleurs les oratoires de ces déesses. Ceux qui avaient fait le vœu de les honorer couvraient leurs images avec des papiers. On offrait ce jour-là des papiers tachetés d'*ulli*, et d'autres personnes qui ne contribuaient pas à orner ces images faisaient offrande de comestibles, de boissons et de copal blanc en petits morceaux. Les ministres de ces oratoires prenaient les mets pour eux. Quand ils les avaient consommés, chacun buvait en secret son pulque dans sa demeure. On en donnait aussi aux vieillards et on avait l'habitude de se rendre visite les uns aux autres.

On disait que ceux qui naissaient dans ce signe, s'ils étaient hommes, seraient vaillants, audacieux, téméraires, éhontés, présomptueux, orgueilleux et grands diseurs de paroles hautaines et médisantes. Ils se tiendraient pour courtois et diserts et ils seraient vantards, amis de

1. *Quecannel* est mis pour *quencannel*, c'est-à-dire *quennel* avec *can* intercalé.
2. De *tetzotzona*, frapper, donner des coups de pierre (*tetl*).

la flatterie et, en somme, ils finiraient leur vie sur un champ de bataille. Si c'était une femme qui naissait dans ce signe, elle serait médisante et mal embouchée. Elle aurait pour passe-temps de médire et de faire rougir les gens de honte ; elle aurait l'audace de se lancer sur les autres femmes en leur griffant la figure, de contrefaire tout le monde et de déchirer les peplums de ses compagnes.

CHAPITRE XXXIV

DES SUPERSTITIONS DONT FAISAIENT USAGE CEUX QUI ALLAIENT VISITER LES ACCOUCHÉES ET DES COUTUMES QUI ÉTAIENT SUIVIES DANS LES MAISONS DE CELLES-CI.

Voici le cérémonial dont faisaient usage les femmes avec les accouchées. Ayant appris l'accouchement d'une personne, immédiatement toutes les voisines et parentes allaient la visiter, pour voir l'enfant qui venait de naître. Avant d'entrer dans la maison, elles frottaient leurs genoux avec de la cendre et faisaient également la même opération sur les genoux et toutes les articulations de leurs enfants, qu'elles menaient avec elles, en disant que, par cette opération, elles donnaient du ton aux jointures et les empêchaient de se relâcher. Elles se livraient à une autre manœuvre qui consistait à entretenir un foyer allumé pendant quatre jours dans la maison de la nouvelle accouchée, et l'on exerçait pendant tout ce temps la plus grande vigilance, pour empêcher que personne emportât de ce feu hors de la maison, parce que, par cette soustraction, le sort heureux du nouveau-né aurait été enlevé.

CHAPITRE XXXV

DES CÉRÉMONIES QU'ON FAISAIT EN BAPTISANT LE NOUVEAU-NÉ ; DE L'INVITATION QUE L'ON ADRESSAIT AUX ENFANTS QUAND ON LUI DONNAIT SON NOM DE BAPTÊME, ET DE L'ALLOCUTION QUE LES VIEILLARDS FAISAIENT A L'ENFANT ET A SA MÈRE.

Ce baptême se faisait au lever du soleil. On invitait, pour lors, tous les enfants et on leur servait à manger. Quand la naissance avait lieu dans un bon signe, le baptême se célébrait à l'instant ; mais s'il n'était pas opportun d'en agir ainsi, on le différait jusqu'au troisième, septième ou dixième jour, afin d'avoir le temps de se pourvoir des

choses nécessaires pour le banquet des invités. Le jour étant venu, les vieillards mangeaient et buvaient, saluaient l'enfant et la mère et disaient au nouveau-né : « Mon petit-fils, tu es venu dans un monde « où tu auras à souffrir des peines et des fatigues, parce qu'il y en a « en grand nombre. Peut-être vivras-tu longtemps ; peut-être réussira-« t-on à t'élever et pourrons-nous jouir de ta présence ; car tu es « l'image de ton père et de ta mère, le bourgeon et le rameau neuf « de tes aïeux et de tes ancêtres, que nous avons connus quand ils « vivaient dans ce monde. » Après ces paroles et autres semblables, ils caressaient l'enfant, lui portant la main sur la tête en signe d'amour. Ils passaient ensuite à la mère et lui parlaient en ces termes : « Ma « fille ou ma dame, vous avez eu du mal à accoucher de votre enfant, « qui est aimable comme une plume riche ou une pierre précieuse. « Jusqu'à présent, vous ne formiez qu'un être, vous et votre enfant, « mais maintenant vous êtes deux personnes distinctes : il vivra par « lui-même et chacun de vous doit mourir pour son compte. Peut-être « jouirons-nous de votre enfant et le verrons-nous profiter quelque « temps. Nous le regarderons comme un collier de pierres précieuses. « Prenez courage, ma fille, et ayez soin de votre santé. Gardez-vous « de tomber malade par votre faute et ayez soin de votre fils. Remar-« quez bien qu'il y a des mères peu soigneuses qui tuent leurs en-« fants en dormant, et quelquefois, si elles ne leur retirent avec soin les « tetons de la bouche, leur palais se perfore et ils meurent. Attention ! « puisque notre Seigneur nous l'a donné, que nous ne le perdions pas « par votre faute. C'est assez ; il n'est pas nécessaire de vous morti-« fier plus longtemps par nos paroles. »

CHAPITRE XXXVI

DU BANQUET QUE L'ON FAISAIT A L'OCCASION DU BAPTÊME, DE LA MANIÈRE DONT SE FAISAIT LE SERVICE ET DE L'IVRESSE QUI EN ÉTAIT LA CONSÉQUENCE.

Voici de quelle manière se faisait le banquet à propos du baptême. Son jour étant venu, les invités se réunissaient dans la maison de celui qui faisait la fête. Ils s'asseyaient par ordre, car chacun avait sa place assignée conformément à son rang, et aussitôt, les gens qui avaient été choisis pour le service commençaient leur office. Ils plaçaient d'abord des roseaux fumants sur un plat devant chacun des invités. Ils leur mettaient des fleurs à la main, des guirlandes sur la tête et des colliers de roses au cou. Chacun alors commençait à

fumer les roseaux et à humer le parfum des fleurs. Bientôt revenaient les servants du banquet, apportant des plats pris au menu du festin, et ils plaçaient devant les convives assis une file de petits paniers contenant diverses sortes de pains et alternant avec un nombre égal de plats en terre qui contenaient diverses sortes de petites terrines avec de la viande ou du poisson. Avant de commencer à manger, chacun prenait une bouchée d'un mets quelconque et allait le jeter au feu en l'honneur du dieu *Tlaltecutli;* et, immédiatement après, ils commençaient le repas. Quand ils avaient fini, on donnait les restes aux domestiques, en y comprenant les petits paniers et les plats en terre. Alors se présentaient ceux qui servaient le cacao, qui en donnaient à chacun une petite tasse accompagnée d'une baguette appelée *aquauitl* [1]. Les restes de cette boisson étaient aussi pour les domestiques. Après avoir bien bu, ils prenaient un moment de repos sur leurs sièges; mais, s'il y avait quelqu'un qui n'eût pas trouvé les mets ou la boisson de son goût, il se levait en colère, s'en allait en murmurant contre le banquet et contre celui qui l'avait donné et il rentrait chez lui de mauvaise humeur. Si quelqu'un de ceux qui étaient meilleurs partisans de l'hôte s'en apercevait, il l'en prévenait, et alors celui-ci faisait appeler le mécontent le lendemain et on lui servait à manger afin de faire passer sa fâcherie. On appelait ce jour-là *apeualo*, parce qu'on y finissait le banquet de la veille. Les femmes mangeaient à part. On ne leur donnait pas du cacao à boire, mais bien certaines sortes de brouets avec diverses espèces de *chilmolli*. Les vieillards et les vieilles femmes s'assemblaient, le soir, pour boire du pulque et s'enivrer. Pour leur en faciliter le moyen, on plaçait devant eux une grande jarre de cette boisson. Celui qui était chargé de la servir la puisait avec une grande *jicara* qu'il passait à chacun successivement jusqu'au dernier. Il donnait alternativement de l'*iztac octli*, ce qui désigne le pulque blanc qui sort des magueys, et du pulque artificiel fait avec de l'eau et du miel bouillis avec la racine de la plante et qu'on appelle *ayoctli* [2], c'est-à-dire pulque d'eau. Le maître du banquet avait pris soin de le préparer quelques jours à l'avance. Le serviteur, s'il voyait que son monde ne s'enivrait pas, redonnait à boire en commençant la tournée des invités dans le sens inverse. Quand, enfin, l'ivresse était venue, ils commençaient à chanter, les uns en pleurant, les autres avec des démonstrations de joie. Chacun choisissait son air à sa fantaisie et le prenait sur le ton qu'il voulait; aucun ne se mettait d'accord avec son voisin. Les uns chantaient à tue-tête; les autres

1. Petit moulinet. De *atl*, eau, boisson, et *quauitl*, bâton.
2. De *atl*, eau, et *octli*, vin, pulque.

marmottaient leur air tout bas. Il y en avait qui ne faisaient pas de musique, mais bavardaient disant des farces et poussant de grands éclats de rire en entendant les joyeusetés des autres. C'est ainsi que se faisaient les banquets, lorsque quelqu'un invitait pour n'importe quel motif.

CHAPITRE XXXVII

DE CE QUE L'ON FAIT ACTUELLEMENT A PROPOS DE BAPTÊMES ; C'EST PRESQUE LA MÊME CHOSE QUE DANS LE PASSÉ. DE LA MANIÈRE DONT SE FAISAIENT LES BANQUETS CHEZ LES SEIGNEURS, LES DIGNITAIRES ET LES MARCHANDS, ET DE CE QU'ON FAIT MAINTENANT DES AUTRES JOURS DE CE SIGNE.

Les Mexicains invitent aujourd'hui à leurs baptêmes de la même manière qu'ils le faisaient autrefois. Il y a à remarquer, cependant, que les seigneurs, les dignitaires, les marchands et les gens riches des temps passés, chacun à sa façon, invitaient un grand nombre de personnes et faisaient étalage d'un nombreux personnel d'officiers de bouche et de domestiques, pour qu'ils servissent les invités, en faisant honneur à chacun selon son rang, distribuant des fleurs et des mets, aussi bien que des mantas et des ceintures. A cet effet, ils faisaient provision d'une grande quantité de comestibles, de mantas, de ceintures, de fleurs et de roseaux à fumer, afin que tous les invités eussent abondamment de toutes choses et qu'il ne résultât ni déboire ni honte pour l'auteur du banquet, mais bien de l'honneur et de la gloriole, à l'occasion du bon ordre et de l'abondance de toutes choses. Les invités, qui savaient ces préparatifs, comptaient bien que rien ne manquerait au festin, et ils désiraient qu'il en fût ainsi, afin que celui qui les invitait ne reçût aucun affront et que personne n'eût de motif pour se plaindre, ni de lui, ni du banquet. Le jour du festin étant venu, tous les serviteurs et officiers de bouche se mettaient en mouvement avec le plus grand zèle, pour préparer toutes choses, répandre des fleurs dans les cours et les chemins après les avoir bien balayés et aplanis, de même que l'entrée de la maison où le banquet devait se faire. Les uns apportaient de l'eau, les autres balayaient, ceux-ci arrosaient, ceux-là sablaient le sol ; d'autres encore suspendaient des souchets à l'endroit où l'on devait faire l'*areyto* ; quelques-uns s'occupaient à plumer les poules, à tuer des petits chiens et à les flamber. Il y en avait qui rôtissaient la volaille ; d'autres encore chargeaient les roseaux de parfums. Les femmes, jeunes et vieilles, s'occupaient à faire différentes

sortes de tamales, soit avec des haricots, soit avec de la viande; d'autres lavaient le maïs bouilli, tandis que quelques-uns en retiraient le hile qui lui donne de l'âpreté, afin que le goût du pain fût plus délicat. Quelques-unes d'entre elles puisaient de l'eau, quelques autres broyaient le cacao ou le moulaient; celles-ci y mêlaient du maïs bouilli, celles-là, enfin, préparaient des sauces. Au point du jour on plaçait partout des nattes et des sièges, ainsi qu'une sorte de foin dont on repliait les bouts entrelacés, de manière à lui donner comme l'aspect d'une étoffe faite avec de l'herbe fine.

Tous ces préparatifs se faisaient dans l'ordre demandé par les circonstances, sans que le maître de la maison y mît la main. Cela regardait les serviteurs et les officiers de bouche, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui étaient chargés de distribuer les roseaux à fumer, les fleurs et les plats du banquet, de même que ceux qui préparaient la boisson de cacao, la faisaient écumer et la présentaient à ceux qui la devaient consommer. Il y avait aussi des gens désignés pour le service personnel de certains invités, ainsi que cela se pratique chez les dignitaires, les marchands et les gens riches. Quant aux personnes de basse naissance et peu fortunées, elles faisaient leurs banquets comme peuvent les faire les gens pauvres et peu cultivés, attendu qu'ils possèdent peu et ne savent guère. Là, on donne des fleurs de peu de valeur et des roseaux à fumer qui ont déjà servi.

Les autres journées de ce signe possèdent la fortune indiquée par leurs numéros. La seconde journée s'appelle *ome cozcaquauhtli;* la troisième, *ei ollin;* la quatrième, *naui tecpactl;* la cinquième, *macuilli quiauitl;* la sixième, *chiquacen xochitl;* la septième, *chicome cipactli;* la huitième, *chicuei ecatl;* la neuvième, *chiconaui calli;* la dixième, *matlactli cuetzpallin;* la onzième, *matlactli oce coatl;* la douzième, *matlactli omome miquiztli;* la treizième, *matlactli omei maçatl.*

CHAPITRE XXXVIII

DU SIGNE VINGTIÈME ET DERNIER, APPELÉ *ce tochtli.*

Le signe vingtième s'appelle *ce tochtli* et il est le dernier de tous. On disait qu'il était bien fortuné et que ceux qui y naissaient étaient prospères, riches et abondamment pourvus de subsistances. Ils le devaient à ce qu'ils avaient l'habitude d'être travailleurs, très économes, avares du temps, pensant à l'avenir et grands thésauriseurs pour leurs enfants. Ils mettaient un grand soin à conserver leur honneur et leurs biens. Si c'était un laboureur qui naissait dans ce signe,

il employait beaucoup de zèle à cultiver la terre, à semer toutes les espèces de graines et à prendre soin de les arroser. Aussi récoltait-il en abondance toutes sortes de légumes ; il remplissait sa maison de toutes les variétés de maïs, dont les épis pendaient partout des solives, placés en enfilades ou liés en faisceaux. Il savait tout mettre à profit : feuilles de maïs, tiges de cette plante, enveloppes de l'épi et toutes sortes de déchets. C'était ainsi qu'à force de travail et de zèle il devenait riche.

CHAPITRE XXXIX

L'éditeur Bustamante omet ce chapitre et le remplace par les paroles suivantes : « Nous passerons ce chapitre parce qu'il est inutile à la lecture. » Mais Kingsborough n'a pas été du même avis. Sahagun eût cependant gagné dans l'esprit du lecteur si l'éditeur anglais eût suivi l'exemple de Bustamante ; car ce chapitre XXXIX, qui me paraît intraduisible, tant il est naïf et embrouillé, se limite à dire que l'auteur voudrait bien répéter tout ce qui a déjà été décrit dans les chapitres précédents, mais que cette répétition serait fastidieuse pour le lecteur, à la manière des meilleurs mets dont la saveur fatigue quand on les renouvelle trop souvent. Tout cela est dit en paroles embarrassées et justifie surabondamment la pensée de Bustamante d'en omettre la reproduction. — (*Note du Traducteur*).

CHAPITRE XL

DES AUTRES JOURS DE CE SIGNE.

C'est avec ce signe *ce tochtli*, sur lequel nous n'avons plus rien à dire, que s'achève notre travail, en y ajoutant les journées suivantes qui lui appartiennent. Si plus tard il devait en être dit quelque chose, qui actuellement est omise, le lecteur pourrait s'en faire, dès à présent, une idée par ce qui précède. Nous nous limiterons donc à ajouter que le second jour de ce signe s'appelle *ome atl* : le troisième, *ei itzcuintli* : le quatrième, *naui oçomatli*; le cinquième, *macuilli malinalli* ; le sixième, *chiquacen acatl* : le septième, *chicome ocelotl* : le huitième, *chicuei quauhtli*; le neuvième, *chiconaui cozcaquauhtli*; le dixième, *matlactli ollin* : le onzième, *matlactli once tecpatl*; le douzième, *matlactli omome quiauitl* : le treizième, *matlactli omei xochitl*.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

APPENDICE

DU QUATRIÈME LIVRE, ÉCRIT EN LANGUE ROMANE.

C'EST UNE APOLOGIE EN DÉFENSE DE LA VÉRITÉ QUI S'Y TROUVE CONTENUE.

Puisque quelques personnes se sont trompées et persistent à rester dans l'erreur au sujet de certaines supputations dont les indigènes faisaient usage anciennement, je considère comme mon devoir de me livrer à des considérations supplémentaires, pour parler encore des trois divisions du temps qui étaient autrefois partout et sont encore aujourd'hui, en certains lieux, dans leurs habitudes. D'abord nous voyons le partage de l'année en mois, c'est-à-dire qu'ils divisaient l'année en dix-huit parties, de vingt jours chacune, qui pouvaient s'appeler mois. De sorte que leur année se composait de dix-huit mois contenant trois cent soixante jours. Les cinq jours qui restaient, pour que l'an fût complet, n'entraient point en compte. On les appelait vacants et désastreux, parce qu'ils n'étaient dédiés à aucune divinité. Cette division avait pour but de dédier chacun des mois, ou vingtaine de jours, à un dieu auquel il était fait des sacrifices et des fêtes. Il n'y avait que deux mois pendant lesquels on célébrait des fêtes en l'honneur de quatre dieux : dix jours pour chacun. Il en résultait que, les mois étant au nombre de dix-huit, les fêtes qu'on célébrait pendant leur durée arrivaient au nombre de vingt. Cette supputation forme le calendrier, dans lequel tous les jours de l'année sont dédiés aux divinités, à l'exception des cinq vacants et désastreux. Cette division ne doit pas être confondue avec les deux autres dont nous allons parler.

La seconde dont ces Indigènes faisaient usage s'appelle le compte des années, parce que cette division portait sur un certain nombre d'années, comme on va voir. Ils faisaient usage de quatre signes placés symétriquement sur un cercle. L'un de ces signes était appelé *ce acatl*, c'est-à-dire un roseau. C'était, en effet, un roseau vert représenté en peinture, et il était placé à l'orient du cercle. Le second signe s'appelait *ce tecpatl*, ce qui veut dire une pierre taillée en forme de fer de lance. Il était teint de sang dans la moitié de son étendue, et on le plaçait au septentrion du cercle. Le troisième signe était une maison peinte, appelée *ce calli*. Il était placé à l'occident du cercle. Le quatrième signe était fait à l'image d'un lapin qu'on appelle *ce tochtli*. Il était placé au midi du cercle.

Ces signes leur servaient à compter cinquante-deux ans, chacun d'eux renfermant treize années. Ils les exprimaient ainsi : *ce acatl, ome tecpatl, ei calli, naui tochtli.* Faisant le cercle complet en passant par ces signes et comptant treize années sur chacun, ils formaient quatre fois treize, c'est-à-dire cinquante-deux ans. Leur intention, en agissant ainsi, était de renouveler tous les cinquante-deux ans le pacte, l'accord ou le serment de servir les idoles. A la fin des cinquante-deux ans, en effet, ils célébraient une fête solennelle, dans laquelle ils faisaient du feu nouveau après avoir éteint l'ancien de toute part. Toutes les provinces de cette Nouvelle-Espagne avaient recours au nouveau feu. En cette occasion, on renouvelait toutes les statues des idoles et toutes leurs parures, en faisant le vœu de leur rendre hommage pendant les cinquante-deux années suivantes. Par respect pour une prophétie ou un oracle du démon, ils vivaient dans la croyance que le monde finirait avec une de ces périodes d'années.

La troisième supputation dont ces indigènes faisaient usage avait pour base l'art de deviner le sort des hommes et des femmes qui venaient de naître. Ils y procédaient comme il suit. Ils avaient vingt signes, dont le premier s'appelait *cipactli*, le second *ecatl*, le troisième *calli*, le quatrième *cuetzpallin*, etc., jusqu'à vingt, ainsi que cela se trouve dépeint dans la figure qui est à la fin de cet appendice. On disait que chacun de ces caractères régnait treize jours, lesquels réunis ensemble en forment deux cent soixante. Quelques personnes ont prétendu que ces treize jours sont les semaines du mois; mais cela n'est point ainsi; ce n'est que le nombre de journées appartenant à un signe. Les semaines des vrais mois sont de cinq jours, ce qui fait quatre semaines pour chaque mois. Les marchés se tenaient en rapport avec cette manière de compter, c'est-à-dire de cinq en cinq jours. Ce n'était donc pas une *semaine* que les Mexicains avaient, mais une *quintaine*. Cette ancienne habitude fait, du reste, qu'actuellement

en plusieurs endroits, les Mexicains tiennent leurs foires ou marchés d'après notre semaine de sept jours.

Dans cette supputation divinatoire et illicite, on interposait les signes relatifs aux années, c'est-à-dire *maison*, *fer de lance*, *roseau* et *lapin*, au moyen desquels les Mexicains formaient leur semaine, ou *hebdomade*, de cinquante-deux ans. Cette manière de compter est préjudicielle, superstitieuse et pleine d'idolâtrie, ainsi qu'on a pu le voir dans ce quatrième livre. Cependant, certaines personnes l'ont beaucoup louée, en disant que c'était fort ingénieux et non entaché d'erreur. Elles n'ont pu s'exprimer ainsi que parce qu'elles en ont ignoré le but, lequel est manifestement mauvais et idolâtre. Un pareil jugement fait croire qu'on n'a pas compris le grand nombre de superstitions, les fêtes et les sacrifices idolâtres contenus dans cette division du temps, qu'on a voulu appeler calendrier des Indiens, sans remarquer qu'elle ne renferme pas l'année entière, attendu qu'elle n'a qu'une révolution de deux cent soixante jours après lesquels elle recommence. Cela ne peut donc pas être un calendrier et cela ne le fut en réalité jamais. Le vrai calendrier, tel qu'il a été énoncé et peint au commencement du second livre, contient tous les jours de l'année avec leurs fêtes. C'est cela qu'ignorent sans doute ceux qui prétendent que l'art divinatoire est un calendrier; et, certainement, ce fut une grande distraction et une ignorance coupable de louer, en paroles et par écrit, une chose aussi mauvaise et entachée à ce point d'idolâtrie. L'amour de la vérité et de la foi catholique me pousse à reproduire ici les paroles mêmes d'un traité qu'un moine a écrit à la louange de cet art divinatoire et dans lequel il prétend que c'est un calendrier, afin que, partout où il en sera pris connaissance, on sache bien que c'est une chose préjudiciable à notre sainte foi catholique et qu'on doit détruire et brûler. Voici l'introduction de ce traité :

INTRODUCTION ET DÉCLARATION NOUVELLEMENT FAITE AU SUJET DE SAVOIR CE QU'EST LE CALENDRIER DES INDIENS DE L'ANAHUAC, C'EST-A-DIRE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE.

« C'est (dit-il) par les cercles qui précèdent que les Indiens comptent leurs jours, leurs semaines, leurs mois, leurs années, leurs olympiades, leurs lustres, leurs indictions, leurs *hebdomades*. Ils commencent leur année, comme la nôtre, au commencement de janvier, ce qui est la manière de compter le temps chez toutes les nations. Les Indiens, qui savaient certainement cette méthode, puisqu'ils y conformèrent leur usage, se montrèrent en cela imbus de la philosophie naturelle. Ils oublièrent seulement l'année bissextile; mais le grand philosophe

Aristote, Platon son maître et plusieurs autres sages la méconnurent également. Nous devons reconnaître que dans ce calendrier il n'y a nulle idolâtrie, ce qui est compréhensible pour plusieurs raisons; il suffira d'en dire une : c'est que, dans ce pays, les coutumes idolâtres commencèrent il y a peu d'années, tandis que le calendrier est très ancien. Pour ce qui est du fait de la désignation des jours, des semaines et des années avec des figures d'animaux, de bêtes et d'autres créatures, on ne doit pas en être surpris, puisque nous-mêmes nous reproduisons ainsi les planètes et les dieux que les gentils ont eus. Et s'il est vrai que dans ce calendrier se trouvent inscrits beaucoup de rites, de fictions et d'anciens sacrifices, ce n'est pas une raison pour réprouver chez ces indigènes une chose si bonne en elle-même, si vraie et si belle, car nous savons que tout bien et toute vérité, n'importe qui les dise, proviennent du Saint-Esprit. »

RÉFUTATION DE CE QUI PRÉCÈDE.

Ce qu'il dit d'abord, que « par cette supputation de l'art divinatoire les Indiens comptaient leurs semaines, mois et années », est absolument faux, parce qu'elle ne renferme que deux cent soixante jours et qu'il lui manque par conséquent cent cinq jours pour former une année entière. Les mois ne se comptaient pas davantage par cette méthode; car ils sont au nombre de dix-huit, de vingt jours chacun, ce qui fait trois cent soixante jours, chiffre auquel n'arrive pas la révolution entière dont il s'agit. Il n'y est pas non plus question de semaines. Ce qu'il dit d'une semaine de treize jours est faux, attendu que, s'il en était ainsi, deux semaines laisseraient six jours pour le mois suivant, d'où il résulterait qu'un mois ne contiendrait pas deux semaines. Il est d'ailleurs certain que la semaine des Mexicains était de cinq jours et serait, par conséquent, appelée plus justement *quintaine.* Il y en avait quatre dans chaque mois. Ce qu'il dit des olympiades, des lustres et des indictions est, pour la même raison, fiction et fausseté. Quand il prétend que l'année commençait en janvier comme la nôtre, il est absolument dans le faux; car, ce que l'on appelle une année dans cette manière de compter ne renferme que deux cent soixante jours, qui devaient forcément s'achever avant l'autre année complète. Elle ne pouvait donc commencer avec la nôtre que par intervalles très éloignés. Quand il dit que les Indiens, quand ils formèrent ce compte de l'année, se montrèrent très versés dans la philosophie naturelle, il est dans l'erreur, attendu que cette manière de compter ne ressort nullement de l'ordre de la nature et qu'elle fut uniquement l'invention du démon et de l'art divinatoire. Quand il

prétend que l'année bissextile échappa aux Mexicains, c'est encore faux, parce que ce qui s'appelait chez eux le calendrier véritable comptait trois cent soixante-cinq jours, et trois cent soixante-six tous les quatre ans, le jour additionnel servant à une fête périodique. Lorsqu'il dit que l'art divinatoire forme un calendrier non entaché d'idolâtrie, il fait un mensonge, car ce n'est point un calendrier, mais simplement un art divinatoire qui contient beaucoup de choses idolâtres, grand nombre de superstitions et des invocations au démon, dont les unes se devinent et les autres sont expressément indiquées, ainsi qu'on a pu le voir dans tout ce quatrième livre. Il en résulte que le traité susmentionné, qui a été écrit par ce moine, ne renferme aucune vérité; mais il abonde en faussetés et mensonges très pernicieux.

SUITE DU TRAITÉ DE CE MOINE.

« Les Indiens qui comprenaient très bien les secrets de ce cercle et de ce calendrier ne les enseignaient et ne les dévoilaient qu'à un petit nombre, parce que c'était leur gagne-pain et la base de leur réputation d'hommes sages et doctes. Il est vrai que presque tous les adultes connaissaient la durée de l'année et savaient la situation et le signe dans lequel ils se trouvaient ; mais, quant aux secrets et aux calculs qui y correspondaient, ces maîtres en l'art de calculer étaient seuls à les connaître. Pour comprendre les divisions dont les indigènes faisaient usage et savoir comment ils calculaient les temps d'après les cercles et les signes inscrits ici, il y avait des règles que l'on va voir à la suite. »

RÉFUTATION DE CE QUI PRÉCÈDE.

Il a déjà été dit que le calendrier est distinct de cette manière de compter et n'a rien de commun avec elle. Le calendrier contient les mois de toute l'année, ainsi que les jours, les semaines et les fêtes fixes. Il était connu de tous les satrapes, de tous les ministres des idoles et de tous les gens du peuple, parce que c'est facile et que cela intéresse tout le monde. Pour ce qui est de la manière de compter de l'art divinatoire, faussement appelée calendrier, c'est un compte à part, attendu que son but consiste à deviner les événements de la vie de ceux qui naissent dans chaque signe. Cela n'était connu que par les devins et par ceux qui avaient des aptitudes à l'apprendre, parce qu'il y a beaucoup de difficultés et de choses obscures. On appelait *tonalpouhque* les savants en cette matière; ils étaient très estimés et fortement honorés; ils passaient pour prophètes et connaisseurs des

choses futures. Aussi avait-on recours à eux en cas de doute, de même que les fils d'Israel recherchaient les prophètes de leur temps. Cet auteur prétend qu'il y a vingt mois dans l'année, et cela n'est pas vrai, puisqu'il n'y en a que dix-huit. Il dit aussi que les semaines sont de treize jours ; or, cela n'est pas exact, puisqu'elles n'ont que cinq jours et qu'il y a quatre semaines, ou plutôt *quintaines*, dans un mois. Les treize jours qu'il appelle une semaine ne désignent que la durée de chacun des vingt signes de cet art divinatoire, ainsi que cela ressort clairement de ce quatrième livre, qui en a traité. Voici la table et la manière de compter que suivaient les devins dans cet art.

AU LECTEUR.

Cette table qui est en face, ami lecteur, est celle des signes dont nous avons traité dans ce quatrième livre. Elle procède comme il suit. D'abord, on y voit placés les vingt signes suivis des noms qui leur correspondent. Après chacun d'eux, viennent les jours pendant lesquels ils règnent, représentés par les chiffres ordinaires 1, 2, 3, 4, etc... Le signe qui est joint au nombre 1 est celui qui règne pendant les treize jours. On compte ensuite successivement jusqu'à treize ; après quoi l'on revient au nombre 1, et toujours le signe qui se joint à ce chiffre est celui qui règne pendant les treize jours suivants. Il s'ensuit que chaque signe principal règne treize jours et que le nombre de tout l'ensemble s'élève à deux cent soixante, après lesquels on recommence. Au commencement de cette table se trouve inscrite également la méthode de compter les années, parce que ces deux manières de supputer sont unies ensemble et font la paire.

LA MANIÈRE DE CALCULER LE TEMPS CHEZ LES INDIENS ÉTAIT COMME IL SUIT :

Le chiffre le plus élevé de leurs calculs était de cent quatre ans. Cela s'appelait un siècle. Ils appelaient une *gerbe d'années* la moitié de ce temps, c'est-à-dire cinquante-deux ans, et c'est par cette méthode qu'ils avaient compté les années écoulées depuis l'antiquité, sans qu'on puisse dire quel était le commencement ; mais ils avaient calculé et ils croyaient comme article de foi que le monde devait finir avec une de ces gerbes d'années. L'oracle leur avait pronostiqué qu'alors cesserait le mouvement dans les cieux. Ils prenaient, pour base de leurs calculs sur les révolutions célestes, la situation des Pléiades, à l'occasion de la fête appelée par eux *toxiuh molpilia* [1], au moment

1. C'est-à-dire nos années (*xiuitl*) s'attachent (*ilpiloa* ou *ilpia*, avec le pron. réfléchi *mo*).

où ces étoiles étaient au zénith du ciel, à minuit, pour l'horizon de Mexico. C'était cette nuit-là qu'on faisait du feu nouveau, après avoir éteint l'ancien dans toutes les provinces, villes et maisons de la Nouvelle-Espagne; c'était l'occasion d'une grande procession solennelle de tous les satrapes et ministres du temple. Ils partaient de Mexico à minuit et se rendaient au haut du cerro qui se trouve près d'*Iztapalapan*[1] et qu'ils appellent *Uixachtecatl*[2]. Ils y arrivaient aux environs de minuit, près d'un temple destiné à cette cérémonie. Ils portaient immédiatement leurs yeux sur les pléiades, pour voir si elles se trouvaient au milieu du ciel. Si elles ne s'y trouvaient pas encore, ils attendaient qu'elles y arrivassent, et, quand ils s'apercevaient qu'elles l'avaient dépassé, ils tiraient la conclusion que le mouvement du ciel ne s'arrêtait pas, que ce n'était pas la fin du monde et qu'ils auraient encore cinquante-deux ans d'assurés durant lesquels il ne finirait point. Pendant ce temps, une foule de gens, attendant le feu nouveau, se tenaient sur les cerros qui environnaient toute cette province de Mexico, Tetzcuco, Xochimilco et Quauhtitlan, afin de s'assurer que le monde continuait à marcher. Cependant, les satrapes se livraient à de grandes cérémonies pour allumer le nouveau feu. Aussitôt qu'il flambait, il était aperçu du haut de toutes les montagnes environnantes. Ceux qui l'attendaient faisaient alors entendre une grande clameur qui apportait vers le ciel les manifestations de leur joie, à propos du signal annonçant que le monde ne finissait pas et qu'ils avaient encore cinquante-deux ans assurés.

La dernière fête solennelle relative à ce feu nouveau fut célébrée en l'année 1507[3]. Les choses se firent avec le plus grand éclat, parce que

1. Ou *Ixtapalapan,* de *ixtapal,* de travers, et *apan,* sur l'eau. Cette ville est située au sud de *Tenochtitlan* sur les bords du lac de Tetzcuco.

2. De *uixachin,* sorte d'arbre garni d'épines ou piquants, et *tecatl,* mis en ordre.

3. Chimalpahin dit à l'occasion de cette fête de 1507 : 2 *acatl xihuitl, ipan toxiuh molpili, Huixachtecatl in icpac uetz tlequauitl; ic nauhtetl in quilpilico Mexica, yye ixquichica cate Tenochtitlan.* « Année 2 *roseau,* alors eut lieu la ligature de nos années; au sommet du *Huixachtecatl* fut allumé le feu ; c'était la quatrième fois que les Mexicains faisaient cette ligature depuis le temps qu'ils étaient à *Tenochtitlan.* »

Le même auteur ajoute quelques lignes plus loin : *Auh inic mocempohua in ipan in xihuitl oquilpilico in Mexica in chiuhcnauhtetl inic ye ompa ohuallehuaque inchan Aztlan Chicomoztoc.* « On compte qu'en cette année les Mexicains avaient fait leur ligature pour la neuvième fois depuis qu'ils avaient quitté leur demeure de *Aztlan Chicomoztoc.* »

Ces neuf cérémonies correspondant aux années 1091, 1143, 1195, 1247, 1299, 1351, 1403, 1455 et 1507, il y a lieu de faire une remarque assez curieuse, c'est que le départ des Mexicains de *Aztlan* (1064 ou 1065) et leur établissement à *Tenochtitlan* (1325) se trouvent l'un et l'autre placés précisément au milieu d'un cycle. Faut-il voir là un rapprochement fortuit ou l'une de ces combinaisons merveilleuses que l'on rencontre assez souvent au berceau des peuples ? — Les deux passages ci-dessus rapportés sont extraits de la septième relation de l'annaliste Chimalpahin, dont nous possédons une copie et que nous nous proposons de publier avec traduction et nombreuses annotations.

les Espagnols n'étaient pas encore arrivés dans le pays. Ce fut en 1559 que finit l'autre gerbe d'années que les Mexicains appellent *toxiuh molpilia*. Ils ne firent alors aucune solennité publique, attendu que les Espagnols et les moines se trouvaient parmi eux. Il en résulte que l'année présente de 1574[1] est la quinzième de la gerbe actuelle.

Lorsqu'ils faisaient le nouveau feu, c'était au milieu d'une grande solennité qui avait pour but de renouveler avec le démon le pacte de le servir. Ils changeaient en même temps les statues qui le représentaient dans leurs demeures, ainsi que toutes les parures du service de leur culte, aussi bien que celles de leurs maisons. Ils se livraient à de grandes démonstrations de joie à propos de la certitude qu'ils venaient d'avoir, que le monde ne finirait pas pendant cinquante-deux ans. Il est évident que cet artifice pour calculer les années fut l'invention du démon, dans le but de leur faire renouveler tous les cinquante-deux ans le pacte qu'ils avaient avec lui, en les épouvantant par la menace de la fin du monde et en les tenant dans la croyance que c'était lui qui faisait durer le temps et leur faisait la grâce que le monde continuât son chemin.

Outre cette division, ils avaient tous les huit ans un jeûne de huit jours, au pain et à l'eau, qui se terminait par une fête appelée *atamalqualiztli* avec un *areyto* solennel célébré par des personnages divers. Ils croyaient s'assurer ou, du moins, mériter un sort prospère.

Ils célébraient encore une autre fête, tous les quatre ans, en l'honneur du feu, dans laquelle ils perçaient les oreilles de tous les enfants; on l'appelait *pillauanaliztli*[2]. Il est vraisemblable et l'on croit que cette fête avait pour but de célébrer l'année *bissextile*, en comptant six jours de *nemontemi*.

L'autre division du temps est ce qui constitue l'année. Elle était partagée en dix-huit mois et les mois en vingt jours. Chaque mois était dédié à un ou à deux dieux, en l'honneur desquels on célébrait des fêtes. Le mois était encore partagé en séries de cinq jours et c'était au dernier jour de chaque série qu'on faisait les foires, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre. La dernière série du mois était dé-

1. Les deux éditions portent en toutes lettres 1566, ce qui obligerait de lire : la présente année est la septième, au lieu de la quinzième, de la gerbe actuelle. Pour se convaincre que l'erreur est bien celle que nous avons relevée, il suffit de se rapporter à l'introduction même où Sahagun dit, page 6, que les douze livres de son ouvrage avaient été complètement mis au net en 1569, mais qu'il n'avait pas encore été possible de les traduire et d'y ajouter des commentaires. A ce moment il ignorait ce qui l'année suivante pourrait être fait à cet égard et manifestait même des craintes. Cependant l'œuvre se poursuivit et parvint presque à son achèvement en 1576, époque où fut écrit le XII[e] et avant dernier chapitre du livre XI[e]. L'exécution du IV[e] livre ne peut donc être placée qu'entre ces deux dates extrêmes, c'est à dire en 1574.

2. « Action d'enivrer (*tlauana*) les enfants (*pilli*). »

diée au dieu dont la fête se célébrait le premier jour du mois suivant. Les cinq jours qui dépassent les trois cent soixante de l'année étaient dits vacants et malheureux, ainsi que cela a déjà été rapporté en d'autres passages de ce livre, et on n'en faisait aucun cas pour n'importe quelle fin. Mais ils gardaient un compte exact de tous les jours de l'année, de tous les mois et de toutes les *quintaines* qui étaient au nombre de quatre par mois.

Ces indigènes avaient encore une autre division qui n'avait rien de commun avec l'année, les mois et les *quintaines* qu'on pourrait appeler improprement semaines. Elle était constituée par vingt signes, ainsi qu'on peut le voir dans la table qui se trouve au revers de ce feuillet. A chacun de ces signes étaient assignés treize jours, et ils avaient tous la même durée, de sorte que leur révolution complète formait deux cent soixante jours, c'est-à-dire cent cinq de moins qu'une année. Cette manière de compter avait pour but de deviner les événements de la vie de ceux qui naissaient. C'est une matière équivoque, car le calcul est mensonger, n'ayant rien à voir avec l'astrologie naturelle, puisque celle-ci se fonde sur les signes et planètes du ciel, ainsi que sur leur aspect particulier et leur cours. Mais l'art divinatoire prend pour point de départ des signes et des nombres qui ne se fondent en rien de naturel et qui reposent seulement sur des artifices inventés par le démon lui-même. Il n'est pas possible qu'un homme ait la pensée d'un art pareil qui ne prend pour base ni aucune révélation écrite, ni aucune raison naturelle. On dirait une affaire de sorcellerie, plutôt qu'une chose quelconque ingénieuse ou raisonnable. Quoi qu'il en soit, cet art divinatoire, qu'on nommerait plus justement tromperie diabolique, était grandement estimé. Ceux qui y étaient versés et en faisaient usage étaient fort prisés et honorés, parce qu'ils prédisaient l'avenir et qu'ils passaient pour sincères aux yeux du vulgaire, quoique en réalité, ils ne parlassent juste que par hasard et en se trompant eux-mêmes. Cet art ne compte ni par années, ni par mois, ni par semaines, ni par lustres, ni par olympiades, comme quelques-uns l'ont rêvé et l'ont dit en l'affirmant faussement.

Voyant que la table qui précède sur l'art divinatoire est difficile à comprendre et calculer, j'ai ajouté celle qui suit, parce qu'elle est plus claire et se prête mieux à compter à la manière des Mexicains. Mais qu'on n'aille pas croire que c'est là un calendrier, attendu, comme cela a été déjà dit, qu'il ne s'agit que d'art divinatoire. Le véritable calendrier des indigènes est celui qui a été placé au commencement du second livre, lequel est très clair et très facile à comprendre, au moyen des lettres de l'alphabet qui y figurent. D'un côté se voient les mois mexicains, de vingt en vingt jours, et d'autre part, s'inscrivent les

nôtres qui sont de trente jours, à un jour près. Les choses étant ainsi, il est toujours très facile de savoir à quel mois et à quel jour de notre calendrier tombaient leurs différentes fêtes. Quant à l'autre table relative aux années, elle est placée au septième livre de cette histoire ; c'est là qu'on la pourra voir, s'il plaît à Notre Seigneur que ce livre soit publié [1].

1. Toutes ces tables, à l'exception de celle qui a été inscrite au commencement du second livre, ont été perdues. Les deux éditions de Bustamante et de Kingsboroug n'en inscrivent aucune ; mais il ne serait pas difficile de les établir. Voici comment nous formerions le tableau relatif aux vingt signes de l'astrologie judiciaire :

	1er signe	5e	9e	13e	17e
Ce	cipactli.	acatl.	coatl.	ollin.	atl.
Ome	ecatl.	ocelotl.	miquiztli.	tecpatl.	itzcuintli.
Ei	calli.	quauhtli.	maçatl.	quiauitl.	oçomatli.
Naui	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.	tochtli.	xochitl.	malinalli.
Macuilli	coatl.	ollin.	atl.	cipactli.	acatl.
Chiquacen	miquiztli.	tecpatl.	itzcuintli.	ecatl.	ocelotl.
Chicome	maçatl.	quiauitl.	oçomatli.	calli.	quauhtli.
Chicuei	tochtli.	xochitl.	malinalli.	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.
Chiconaui	atl.	cipactli.	acatl.	coatl.	ollin.
Matlactli	itzcuintli.	ecatl.	ocelotl.	miquiztli.	tecpatl.
Matlactli oce	oçomatli.	calli.	quauhtli.	maçatl.	quiauitl.
— omome	malinalli.	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.	tochtli.	xochitl.
— omei	acatl.	coatl.	ollin.	atl.	cipactli.

	2e	6e	10e	14e	18e
Ce	ocelotl.	miquiztli.	tecpatl.	itzcuintli.	ecatl.
Ome	quauhtli.	maçatl.	quiauitl.	oçomatli.	calli.
Ei	cozcaquauhtli.	tochtli.	xochitl.	malinalli.	cuetzpallin.
Naui	ollin.	atl.	cipactli.	acatl.	coatl.
Macuilli	tecpatl.	itzcuintli.	ecatl.	ocelotl.	miquiztli.
Chiquacen	quiauitl.	oçomatli.	calli.	quauhtli.	maçatl.
Chicome	xochitl.	malinalli.	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.	tochtli.
Chicuei	cipactli.	acatl.	coatl.	ollin.	atl.
Chiconaui	ecatl.	ocelotl.	miquiztli.	tecpatl.	itzcuintli.
Matlactli	calli.	quauhtli.	maçatl.	quiauitl.	oçomatli.
Matlactli oce	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.	tochtli.	xochitl.	malinalli.
— omome	coatl.	ollin.	atl.	cipactli.	acatl.
— omei	miquiztli.	tecpatl.	itzcuintli.	ecatl.	ocelotl.

	3e	7e	11e	15e	19e
Ce	maçatl.	quiauitl.	oçomatli.	calli.	quauhtli.
Ome	tochtli.	xochitl.	malinalli.	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.
Ei	atl.	cipactli.	acatl.	coatl.	ollin.
Naui	itzcuintli.	ecatl.	ocelotl.	miquiztli.	tecpatl.
Macuilli	oçomatli.	calli.	quauhtli.	maçatl.	quiauitl.
Chiquacen	malinalli.	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.	tochtli.	xochitl.
Chicome	acatl.	coatl.	ollin.	atl.	cipactli.
Chicuei	ocelotl.	miquiztli.	tecpatl.	itzcuintli.	ecatl.
Chiconaui	quauhtli.	maçatl.	quiauitl.	oçomatli.	calli.
Matlactli	cozcaquauhtli.	tochtli.	xochitl.	malinalli.	cuetzpallin.
Matlactli oce	ollin.	atl.	cipactli.	acatl.	coatl.
— omome	tecpatl.	itzcuintli.	ecatl.	ocelotl.	miquiztli.
— omei	quiauitl.	oçomatli.	calli.	quauhtli.	maçatl.

	4e	8e	12e	16e	20e
Ce	xochitl.	malinalli.	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.	tochtli.
Ome	cipactli.	acatl.	coatl.	ollin.	atl.
Ei	ecatl.	ocelotl.	miquiztli.	tecpatl.	itzcuintli.
Naui	calli.	quauhtli.	maçatl.	quiauitl.	oçomatli.
Macuilli	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.	tochtli.	xochitl.	malinalli.
Chiquacen	coatl.	ollin.	atl.	cipactli.	acatl.
Chicome	miquiztli.	tecpatl.	itzcuintli.	ecatl.	ocelotl.
Chicuei	maçatl.	quiauitl.	oçomatli.	calli.	quauhtli.
Chiconaui	tochtli.	xochitl.	malinalli.	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.
Matlactli	atl.	cipactli.	acatl.	coatl.	ollin.
Matlactli oce	itzcuintli.	ecatl.	ocelotl.	miquiztli.	tecpatl.
— omome	oçomatli.	calli.	quauhtli.	maçatl.	quiauitl.
— omei	malinalli.	cuetzpallin.	cozcaquauhtli.	tochtli.	xochitl.

FIN DE L'APPENDICE DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME

QUI TRAITE DES AUGURES ET PRONOSTICS QUE CES INDIGÈNES RETIRAIENT DE CERTAINS OISEAUX, ANIMAUX ET REPTILES, POUR DEVINER LES CHOSES FUTURES.

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Ce fut l'ambition de savoir davantage qui mérita à nos premiers parents d'être privés de la science qu'ils possédaient déjà et de tomber dans la nuit obscure de l'ignorance où ils nous ont laissés. Comme nous n'avons point encore perdu cette maudite aspiration, nous ne cessons de nous obstiner, par n'importe quelles voies permises ou défendues, aussi bien à la recherche des choses naturelles que des surnaturelles; mais, quoique pour connaître celles-ci nous ayons des chemins très nombreux et pleins de certitude, nous ne voulons point nous en contenter, mais nous prétendons arriver à savoir, par des voies défendues, les choses mêmes que notre Seigneur Dieu ne veut pas que nous sachions, telles que les événements futurs et les mystères, soit au moyen du démon, soit par le beuglement des animaux, le chant des oiseaux ou l'apparition de certains reptiles. C'est un mal qui a envahi toute la race humaine, et, comme ces indigènes en font partie, ils ont reçu en partage une forte dose de cette infirmité. Frappés de cette plaie, lorsqu'ils voudront maintenant y appliquer le remède, c'est pour donner au médecin de leur âme la facilité de les comprendre, qu'on inscrit dans le présent livre un grand nom-

bre de présages auxquels ces indigènes avaient foi et il y est dit, en finissant, de quels fantômes ils étaient poursuivis pendant la nuit.

CHAPITRE PREMIER

DE CE QU'ILS AUGURAIENT QUAND ILS ENTENDAIENT, PENDANT LA NUIT, LES RUGISSEMENTS DES BÊTES FÉROCES OU UN BRUIT PAREIL A LA VIEILLE FEMME QUI PLEURE, ET DE CE QUE LES AUGURES DISAIENT EN PAREIL CAS.

Dans les temps anciens, avant que les Espagnols vinssent dans ce pays, les indigènes se basaient sur un grand nombre de présages pour deviner l'avenir[1]. En premier lieu, lorsque quelqu'un entendait une bête féroce rugir dans les bois ou quelque bruit résonnant sur la montagne et dans les vallées, il en tirait un mauvais augure, prétendant y trouver l'annonce d'un malheur ou d'un désastre à bref délai, comme par exemple : qu'il mourrait bientôt dans la guerre ou de maladie, que lui ou quelqu'un de ses fils serait fait esclave et que, en résumé, une calamité, n'importe laquelle, devait tomber sur lui ou sur sa maison. Ayant lui-même entendu ce qui motivait son augure, il allait sans retard trouver ceux qui savaient les expliquer et qu'on appelait *tonalpouhque*. Cet augure ou devin le consolait et cherchait à lui inspirer courage en lui disant : « Mon pauvre fils, puisque tu es venu chercher l'explication du présage dont tu as été témoin ; puisque tu prétends regarder dans le miroir qui explique ce qui t'épouvante, sache bien que c'est l'adversité et la peine que tu dois en augurer. Ce n'est pas parce que je le dis que cela est ainsi, mais bien parce que nos vieillards et nos aïeux l'ont écrit et prétendu. La signification de ton présage est donc que tu es destiné à te voir en la pauvreté et les peines, ou à être frappé de mort. Peut-être se fait-il que celui par qui nous vivons se soit fâché contre toi et qu'il ne veuille plus que tu vives davantage. Attends avec courage ce qui doit te survenir, parce que cela est ainsi écrit dans les livres dont nous faisons usage pour expliquer ces choses à ceux qu'elles concernent. Ce n'est pas moi

1. Plusieurs écrivains ont conservé les traditions indiennes concernant les augures. Les religieux en particulier, les traitant à bon droit comme des superstitions, se sont attachés à les combattre et en ont fait dans leurs confessionnaires l'objet de diverses questions sous la forme suivante : *Cuix otictetzamma oticteltzauhiltac in coatl mixpan oquiz ? anoço otictetzamma in netepotlamiliztli ? Cuix noce oticmotetzahui in cayolin quiquinaca, in anoço calli nanatzca ?* « As-tu pris pour mauvais augure lorsque tu as vu un serpent passant devant toi ? ou bien as-tu pris pour mauvais augure un heurt ? Est-ce que tu as aussi regardé comme un mauvais présage quand la mouche bourdonne ou que les bois de la maison craquent ? »

qui viens t'inspirer de la crainte, c'est le Seigneur Dieu lui-même qui a voulu que cela retombât sur toi. Il ne faut pas davantage accuser l'animal de ton présage, car il ne sait ce qu'il fait, puisqu'il est privé de raison et d'intelligence. Non, mon pauvre fils, tu ne dois accuser personne; c'est le signe dans lequel tu es né qui traîne avec lui ces mésaventures : la méchanceté de l'heure qui a présidé à ta naissance produit actuellement ses fruits en ta personne. Prends courage; l'expérience te démontrera que c'est nécessaire : prépare-toi à tout souffrir et, en attendant, pleure et fais pénitence. Prête bien attention à ce que je te dirai sur ce que tu dois faire pour porter remède à ta peine. Fais donc pénitence; va chercher du papier, pour qu'on prépare l'offrande que tu dois faire, achète-le en même temps que de l'encens blanc, de l'*ulli* et les autres objets que tu sais être nécessaires pour une offrande pareille. Lorsque tu auras réuni ce dont nous avons besoin, tu viendras tel jour qui est opportun pour offrir ce qui convient au seigneur dieu du feu. Alors tu t'adresseras à moi, parce que j'arrangerai moi-même les papiers et tout le reste, dans les endroits et de la manière qu'il convient de le faire pour cette offrande. C'est à moi qu'est réservé le soin d'y mettre le feu et de le brûler dans ta maison. » C'était de cette façon que répondaient ceux qui étaient consultés sur le susdit présage.

CHAPITRE II

DE L'AUGURE INDIFFÉRENT QU'ILS TIRAIENT DU CHANT D'UN OISEAU APPELÉ *uacton*, ET DE CE QUE LES MARCHANDS FAISAIENT EN PAREIL CAS, S'ILS SE TROUVAIENT EN ROUTE.

Le second présage consistait à entendre chanter l'oiseau qu'on appelle *uactli*, *uacton*. Ce présage était indifférent, attendu qu'il annonçait aussi souvent le bien que le mal. On le jugeait bon lorsque le chant simulait le rire ordinaire, parce qu'alors il semblait dire *yeccan*, *yeccan*[1], ce qui signifie beau temps, beau temps. Lorsque l'oiseau chantait ainsi, on n'avait le soupçon d'aucun mal. On se réjouissait au contraire de l'entendre, parce que l'on s'attendait à quelque bonne fortune. Mais, lorsque cet oiseau, en chantant, semblait affecter un gros rire, d'un ton très élevé et comme sortant des profondeurs de la poitrine, ainsi que cela arrive à l'occasion d'une grande joie ou réjouis-

1. De *yectli*, *bon*, favorable, uni au suffixe *can;* s'emploie aussi substantivement pour dire : lieu bon, temps propice, favorable.

sance, ceux qui l'entendaient en perdaient la voix et les forces : ils cessaient de se parler entre eux ; ils s'en allaient muets et la tête baissée, comprenant que quelque malheur devait leur arriver, que quelqu'un d'entre eux mourrait à bref délai ou deviendrait malade, ou encore qu'ils tomberaient captifs entre les mains de ceux dont ils allaient visiter le pays. Ce présage arrivait ordinairement dans quelque profonde vallée, ou sur de grands cours d'eau, ou au milieu de hautes montagnes, ou dans de grands déserts. Si les voyageurs qui l'entendaient étaient des marchands, ils disaient entre eux : « Quelque malheur va nous atteindre ; quelque inondation provenant d'une crue de rivière nous emportera, nous ou nos chargements ; nous tomberons entre les mains de quelques bandits qui nous voleront ; peut-être quelqu'un de nous tombera-t-il malade et devrons-nous l'abandonner sans secours ; peut-être encore serons-nous mangés par les fauves, ou empêchés, par quelque guerre, de poursuivre notre route. » Au milieu de ces conversations, le principal d'entre eux s'efforçait d'encourager et de consoler les plus jeunes et leur disait en cheminant : « Mes fils et frères, il ne convient pas que quelqu'un d'entre vous cède à la tristesse et au découragement, puisque, lorsque nous sommes partis de nos demeures et avons abandonné nos parents, nous n'ignorions pas le présage que nous venons d'entendre. Nous savions que nous allions nous exposer à la mort ; les pleurs et les larmes que nos parents versèrent en notre présence voulaient dire et nous donnaient à comprendre que peut-être nos ossements resteraient, nos cheveux s'éparpilleraient ou notre sang coulerait dans quelque lieu désert, sur quelque montagne ou dans le fond d'un ravin. Cela paraît nous arriver déjà, mais il ne convient pas qu'aucun de nous s'en laisse opprimer le cœur comme une femme faible et peureuse. Apprêtez-vous à mourir en hommes ; priez Notre Seigneur Dieu ; mais ne songez plus à tout ceci, car nous ne tarderons pas à savoir par expérience ce qui doit nous arriver. Il sera temps de pleurer alors tous ensemble ; pensons à notre gloire et à notre renommée ; nous le devons à nos prédécesseurs et maîtres, les marchands nobles et estimés dont nous descendons. Nous ne sommes ni les premiers, ni les derniers auxquels ces choses arrivent. Beaucoup avant nous en ont été atteints et beaucoup de gens encore après nous auront à souffrir de pareilles aventures. Donc, mes fils, prenez courage en gens de cœur. » N'importe où ils arrivaient ce jour-là pour passer la nuit : sous un arbre, sous une grande pierre de schiste ou dans quelque caverne, ils s'empressaient de réunir tous leurs bâtons de voyage et de les attacher en faisceau. Ils disaient alors que ces bâtons réunis ensemble étaient l'image de *Yacatecutli* qui est le dieu des marchands et des trafiquants. Aussi, s'em-

pressaient-ils de se prosterner devant ce faisceau et de se piquer les oreilles pour répandre leur sang. Ils se perçaient aussi la langue et passaient par l'ouverture des fétus d'osier qu'ils présentaient ensuite tout ensanglantés en offrande aux bâtons qu'ils venaient de réunir. Et tous ensemble alors promettaient de recevoir patiemment, en l'honneur de leur dieu, tout ce qui pourrait leur arriver. A partir de ce moment ils ne prenaient plus la peine de penser aux choses adverses qui pourraient les atteindre à la suite du présage de l'oiseau *uactli*. Bientôt, si le terme assigné à ses effets se passait sans que rien leur fût arrivé, ils se consolaient et reprenaient courage en voyant que leurs craintes étaient restées sans résultat. Cependant, quelques-uns d'entre eux, qui étaient timides et sans énergie, continuaient à être pris de la crainte de quelque événement adverse; aussi ne se réjouissaient-ils nullement. Ils gardaient le silence, refusaient toute consolation et poursuivaient leur route pensifs et découragés. Ils méditaient sur cette pensée que, s'il ne leur était rien arrivé encore de ce que ce présage faisait craindre, ils pourraient peut-être en être atteints par la suite. Personne du reste ne se hasardait à fixer ses idées sur ce qu'il fallait attendre, parce que, ainsi qu'on l'a déjà dit, ce présage est indifférent au bien et au mal.

CHAPITRE III

DE L'AUGURE QU'ILS RETIRAIENT DU FAIT D'ENTENDRE PENDANT LA NUIT DES COUPS COMME CEUX QUI SE PRODUISENT EN COUPANT DU BOIS.

Lorsque quelqu'un entendait pendant la nuit des coups comme on en produit en coupant des bûches, il en tirait un mauvais augure. On appelait cela *youaltepuztli* [1], ce qui veut dire hache nocturne. Cela arrivait, en général, au premier sommeil, à l'heure où tout le monde dort profondément et qu'aucun bruit ne se fait entendre. Ces coups étaient perçus par les ministres du temple appelés *tlamacazque*, au moment où ils allaient pendant la nuit faire leur offrande de roseaux et de branches de sapin. Ils étaient dans l'habitude de se livrer à l'exercice de cette pénitence, à une heure nocturne très avancée, sur les montagnes des environs, habituellement choisies pour ce genre d'offrandes. Lorsqu'ils entendaient un bruit semblable à celui qui se produit en fendant du bois avec une hache (chose qui résonne au loin avec fracas), ils s'en effrayaient et en tiraient un mauvais augure

1. De *youalli*, nuit, et *tepuztli*, cuivre, métal, par extension hache.

en disant que ces coups étaient une fantasmagorie de *Tezcatlipoca* qui effrayait et mystifiait ainsi ceux qui faisaient des excursions nocturnes. Lorsque cela était entendu par un homme courageux et brave, exercé au métier de la guerre, bien loin de prendre la fuite, il s'approchait, guidé par le bruit, jusqu'à s'assurer de la cause qui le produisait. S'il voyait une forme humaine, il courait sus avec précipitation jusqu'à ce qu'il pût s'en saisir et se rendre compte de ce que c'était. On dit que lorsqu'il réussissait à la prendre, il ne pouvait que fort difficilement la retenir ; aussi couraient-ils tous les deux l'un après l'autre en toutes directions. Bientôt le fantôme simulait une fatigue et attendait celui qui le poursuivait. Celui-ci croyait voir alors un homme sans tête. Ce n'était plus qu'un tronc décapité dont la poitrine était béante : car il y avait, à gauche et à droite, deux petites portes qui s'ouvraient et se refermaient en se rejoignant au milieu. C'était en se fermant qu'elles produisaient ce bruit qu'on entendait à distance. Or, si celui auquel le fantôme avait apparu était un vaillant soldat ou quelque satrape de solide trempe, ayant reconnu, par l'ouverture de la poitrine, à qui il avait à faire, il s'adressait au cœur, y portait la main et le serrait fortement, tirant dessus comme s'il avait voulu l'arracher. C'était alors qu'il demandait au fantôme la faveur de quelque grâce, de quelque richesse, du courage et de la force pour réduire beaucoup d'ennemis en captivité. Quelques-uns en obtenaient ce qu'ils demandaient ; mais d'autres recevaient le contraire, comme pauvreté, misère et mauvais sort. Aussi disait-on que *Tezcatlipoca* avait en main le pouvoir de donner ce qu'il voulait : adversité ou mauvaise fortune. Le fantôme, répondant à la demande, disait ce qui suit : « Vaillant et gentilhomme, mon ami, laisse-moi ; que me veux-tu ? je te donnerai ce que tu voudras. » La personne à laquelle il avait apparu lui disait alors : « Je ne te laisserai pas maintenant que je t'ai pris. » Le fantôme, en ce cas, lui donnait une épine de maguey, en disant : « Tiens, voilà cette épine et laisse-moi. » Mais celui qui le tenait par le cœur, s'il était brave et fort, ne se contentait pas d'une épine et il ne le lâchait qu'après en avoir obtenu trois ou quatre ; car elles étaient le présage qu'il serait heureux dans la guerre et qu'il y prendrait autant de captifs qu'il recevait d'épines. Il serait au surplus comblé, dans ce monde, de richesses, d'honneurs et des distinctions réservées aux hommes valeureux. On disait aussi que quelquefois celui qui saisissait le fantôme par le cœur le lui arrachait aussitôt sans rien dire, prenait la fuite en l'emportant et le cachait avec soin en l'enveloppant dans des linges solidement attachés. Le lendemain, il ouvrait l'enveloppe pour voir ce qu'il avait arraché. S'il apercevait dans le paquet quelque bonne chose, comme par

exemple de la plume aussi molle que du coton ou quelques épines de maguey, c'était le signe qu'il lui arriverait quelque bonne fortune et de la prospérité. Mais si, par hasard, il trouvait sous son enveloppe du charbon, un haillon ou quelque morceau sale de manta déchirée, il reconnaissait qu'il devait s'attendre à un mauvais sort et à de la misère.

Si celui qui entendait ce bruit nocturne était un homme sans cœur et lâche, il ne pensait nullement poursuivre le fantôme ou à courir après lui; il se contentait de trembler de peur; il tombait à quatre pattes, ne pouvant ni courir ni marcher. Il ne savait faire autre chose que penser au malheur qui devait fondre sur lui à cause du mauvais présage qu'il avait entendu. Il entrevoyait avec frayeur qu'il lui viendrait quelque maladie ou même la mort, la disgrâce qu'entraîne la pauvreté, ainsi que bien d'autres peines, à la suite de ce présage malheureux.

CHAPITRE IV

DU MAUVAIS AUGURE QU'ILS TIRAIENT DU CRI DU HIBOU.

Quand ils entendaient chanter le hibou, les indigènes de la Nouvelle-Espagne en tiraient un mauvais augure, soit que cet oiseau se trouvât sur leur maison, soit qu'il perchât sur un arbre voisin. Ils étaient aussitôt pris de frayeur, persuadés qu'une maladie ou la mort même allait les atteindre, que le terme de la vie était arrivé pour un ou pour tous les membres de la famille; que quelqu'un de leurs esclaves s'enfuirait, ou même que tout le monde courait le risque de périr dans leur maison qui resterait déserte et deviendrait un fumier ou le dépôt des ordures humaines, de manière à ce qu'on dît de la maison et de la famille : « C'est en ce lieu que vécut une personne honorée de l'estime, de la vénération et de l'attention de tous ; maintenant il ne reste plus que des murailles sans aucun souvenir de celui qui en fut l'habitant. » En pareille occurrence, celui qui entendait le cri du hibou allait trouver à l'instant un augure, pour qu'il lui dît ce qu'il y avait à faire.

CHAPITRE V

DU MAUVAIS AUGURE QU'ILS RETIRAIENT DU CRI DE LA CHOUETTE.

Lorsque quelqu'un entendait crier la chouette sur sa maison, il y voyait un mauvais présage et il en augurait que quelqu'un de sa famille devait mourir ou tomber malade. Il se confirmait dans cette pensée si l'oiseau nocturne venait faire entendre trois fois de suite le même cri sur son toit. Si par hasard il y avait un malade dans la maison sur laquelle la chouette venait crier, on y attachait un pronostic de mort, en disant que c'était là un messager du dieu *Mictlantecutli*, qui allait en enfer et en revenait. Aussi l'appelait-on *Yauhtequiua*, ce qui veut dire messager du dieu et de la déesse de l'enfer, lequel allait appeler ceux qu'on lui désignait. Si, en même temps qu'elle criait, la chouette creusait en grattant avec ses griffes, celui qui l'entendait, si c'était un homme, lui disait : « Finis donc, polisson aux yeux creux qui as commis un adultère sur la personne de ton père. » Si c'était une femme qui avait entendu le présage, elle s'écriait : « Va-t-en, *crapule!* As-tu fini de percer le cheveu avec lequel je dois boire là-bas, en enfer? Je n'y puis aller sans cela.[1] »

On lui adressait, disait-on, ces injures pour échapper aux conséquences de son mauvais présage et afin de ne pas être obligé de se soumettre à son appel.

CHAPITRE VI

DU MAUVAIS AUGURE QU'ILS RETIRAIENT DU FAIT DE VOIR LA BELETTE TRAVERSER DEVANT EUX LE CHEMIN OU LA RUE PAR OÙ ILS PASSAIENT.

L'animal que l'on appelle belette était pour les Mexicains une occasion de frayeur et de mauvais augure, quand ils la voyaient entrer dans leurs maisons ou traverser devant eux le chemin ou la rue par où ils passaient. Ils en retiraient la conviction intime qu'il pouvait leur arriver quelque malheur; qu'ils obtiendraient un mauvais résultat s'ils se mettaient en voyage; qu'ils tomberaient entre les mains des vo

1. Le texte de Bustamante dit : *Vete de ahi, puto, has ahugerado el cabello conque tengo de beber allà en el Infierno? antes de esto no puedo ir.*

Mais Kingsborough a écrit le texte comme suit : *Vete de ahi, puto, has ahugereado el cabello conque le tengo de ver alla en el Infierno? antes de esto no puedo ir.*

leurs ; qu'on les tuerait, ou qu'on porterait contre eux quelque faux témoignage. C'est pour cela que ceux qui rencontraient ce petit animal se prenaient à trembler de peur; ils en avaient le frisson et leurs cheveux se dressaient sur leurs têtes. Il y en avait qui se pâmaient et restaient interdits, dans la croyance que quelque malheur leur était réservé. Cet animal a, dans ce pays, la même forme qu'en Espagne et il a également le ventre et la poitrine blancs, tandis que tout le reste du corps est roussâtre.

CHAPITRE VII

DU MAUVAIS AUGURE QU'ILS RETIRAIENT DU FAIT DE VOIR ENTRER UN LAPIN DANS LEURS MAISONS.

Les villageois et les gens de la campagne, voyant entrer quelque lapin dans leurs maisons, en retiraient un mauvais augure. Ils étaient convaincus qu'ils seraient volés dans leurs domiciles ou que quelqu'un des leurs s'enfuirait et irait chercher un refuge dans les bois ou par les ravins hantés des cerfs et des lapins. C'était sur tout cela qu'ils allaient consulter ceux qui faisaient métier d'expliquer ces présages. Les lapins de ce pays ressemblent à ceux d'Espagne, mais ils ne sont pas aussi bons à manger.

CHAPITRE VIII

DU MAUVAIS AUGURE QU'ILS TIRAIENT DE LA RENCONTRE D'UN REPTILE OU D'UN ANIMAL RAMPANT OU INSECTE QU'ON APPELLE *pinauiztli*.

Lorsque cet insecte entrait dans une maison ou que quelqu'un le rencontrait en chemin, il s'arrêtait immédiatement à la croyance qu'il allait tomber malade, que quelque malheur allait fondre sur lui, ou que quelqu'un le ferait rougir et le couvrirait de honte. Pour y porter remède il faisait aussitôt ce qui suit. Il s'emparait de l'insecte, traçait deux raies en croix sur le sol et le plaçait à leur point d'intersection en lui crachant dessus et lui adressant ces paroles : « Qu'es-tu venu faire ? je veux le savoir » ; et il regardait pour voir dans quelle direction l'animal fuirait. S'il s'en allait vers le nord, c'était la preuve que celui qui le voyait serait frappé de mort. S'il se dirigeait autrement, la croyance était que le présage n'était pas mortel, mais simplement

l'annonce de quelque autre malheur de peu d'importance. Aussi, lui disait-on : « Va-t-en où tu voudras ; je n'en prends aucun souci. Pourquoi irais-je me tourmenter de ce que ta vue signifie, ce'a se verra avant longtemps ; en attendant, je ne penserai plus à toi. » Il reprenait ensuite l'insecte, l'apportait sur un entrecroisement de routes et l'y laissait. Quelquefois, on l'attachait avec un cheveu par le milieu du corps, et, après l'avoir suspendu à un morceau de bois, on le laissait là jusqu'au lendemain. Si celui qui agissait ainsi ne le retrouvait plus au retour, il en augurait que quelque malheur allait survenir. Mais, si par hasard, il le retrouvait au même point, il se consolait et lui crachottait dessus ou l'arrosait d'un peu de pulque. On disait que c'était pour l'enivrer. Quelquefois, on regardait ce présage comme étant indifférent au bien ou au mal. Il y avait même des gens qui, en le voyant, se croyaient destinés à rencontrer l'occasion d'un bon repas. Cet insecte a la forme d'une grande araignée, le corps gros avec une couleur roussâtre tournant au noir en certains points. Il approche de la grosseur d'une petite souris et il est sans poils.

CHAPITRE IX

DE L'AUGURE QU'ILS TIRAIENT DE L'ENTRÉE DANS LEURS MAISONS D'UN PETIT ANIMAL FORT PUANT QUI S'APPELLE *epatl* [1], OU SEULEMENT DU FAIT DE PERCEVOIR SON ODEUR QUELQUE PART.

Ils regardaient comme un mauvais présage lorsqu'un petit animal dont l'urine est très puante entrait dans leurs maisons ou faisait ses petits dans un trou qui en dépendait. Ils en tiraient un pronostic de mort pour le maître de la demeure ; car cet animal ne met bas, d'habitude, que dans les champs, ou entre un amas de pierres, ou au milieu des plants de maïs quand il y a des magueys et des figuiers de Barbarie. On prétendait aussi que cet animal était l'image du dieu *Tezcatlipoca*. Lorsqu'il lançait cette matière puante qui était son urine, sa matière fécale ou peut-être un dégagement aériforme, on disait : « *Tezcatlipoca* a lâché un vent. » L'animal a l'habitude de ne pas se presser de fuir quand il est surpris dans une maison ou au dehors ; il s'en va, de ci, de là, faisant des crochets et, lorsque celui qui le poursuit s'est assez approché pour être près de s'en saisir, il lève la queue et lui lance à la figure l'urine ou cette humeur infecte, et cela, avec autant de force que si c'était fait au moyen d'une

1. C'est le *zorrillo*, digitigrade du genre martre.

seringue. Lorsque le liquide s'éparpille en l'air, il reflète plusieurs couleurs comme l'arc-en-ciel et, n'importe où il tombe, il imprègne tellement l'objet de sa puanteur qu'on ne peut plus l'en débarrasser, du moins pour bien longtemps, soit qu'il ait atteint une partie du corps, soit qu'il pénètre les vêtements. Cette odeur infecte est si intense qu'il n'y en a pas d'assez vive, d'assez pénétrante, d'assez dégoûtante pour qu'on puisse la lui comparer. Si l'accident est récent, celui qui en perçoit l'odeur ne doit pas cracher de dégoût, parce que, de ce fait, ses cheveux deviendraient blancs à l'instant. Aussi les pères et les mères recommandaient-ils à leurs enfants de ne pas cracher quand ils percevraient cette odeur, mais de serrer fortement les lèvres. Si l'animal réussit à lancer son urine dans les yeux, il rend aveugle celui qui la reçoit. Il est blanc sous le ventre et la poitrine, et noir partout ailleurs.

CHAPITRE X

DU MAUVAIS AUGURE QUE LES MEXICAINS TIRAIENT DES FOURMIS, DES GRENOUILLES ET DES SOURIS EN CERTAINS CAS.

Lorsque quelqu'un s'apercevait que les fourmis envahissaient en grand nombre sa maison, il y voyait un mauvais présage ; il se figurait que les habitants de cette maison seraient persécutés par quelque personne malveillante ou envieuse, parce qu'on était convaincu que les fourmis qui s'élevaient dans le domicile même étaient l'indice de ce malheur. Ils croyaient aussi que les envieux et les malveillants les lançaient dans la maison, poussés par un esprit de haine et désireux de causer parmi les habitants des maladies, la mort, la pauvreté ou l'inquiétude. On éprouvait le même sentiment en voyant dans sa maison une grenouille ou un crapaud sur les murs, sur la terrasse ou entre les poutres. On croyait que ces animaux étaient introduits dans la demeure par quelque envieux, malveillant ou haineux. Ils voyaient les mêmes mauvais présages dans la présence de certaines petites souris qui ont un cri particulier différent des autres et dont on ressentait de l'inquiétude ; on les appelle *tetzauhqui michin* [1]. A propos de toutes ces choses, ils allaient consulter les augures qui donnaient le moyen d'y porter remède.

1. De *tetzauia*, épouvanter, et *michin*, souris.

CHAPITRE XI

QUI TRAITE DE L'AUGURE QU'ILS TIRAIENT DES FANTÔMES NOCTURNES.

Lorsque pendant la nuit ils avaient quelque vision, ils s'en épouvantaient en pensant que c'étaient des fantômes de *Tezcatlipoca*, car ils en tiraient le mauvais augure que celui qui voyait ces choses devait mourir, ou être fait captif en temps de guerre. Si c'était un soldat fort et valeureux, loin d'en éprouver de la frayeur, il marchait sur le spectre, le saisissait et lui demandait des épines de maguey, lesquelles, comme nous l'avons dit, sont un signe de force et de bravoure, assurant au possesseur la bonne fortune de faire autant de captifs qu'il aurait d'épines. S'il arrivait que celui qui voyait ces fantômes fût un homme simple et de peu de savoir, il crachait dessus et leur jetait des saletés. Il ne lui en résultait aucun bien, mais plutôt des disgrâces et de l'infortune. Si c'était un timide qui les voyait, il perdait contenance, il tombait en faiblesse ; sa bouche se séchait au point de ne pouvoir parler et peu à peu il s'écartait du spectre pour gagner quelque endroit d'où il ne pût plus le voir. Quand il était en chemin, il croyait toujours que le fantôme venait derrière pour le prendre, et, quand il arrivait chez lui, il ouvrait vite la porte et, à peine était-il entré, qu'il la fermait à l'instant. Il se mettait ensuite à quatre pattes pour passer en montant sur les gens qui dormaient déjà.

CHAPITRE XII

DE CERTAINS FANTÔMES QUI PARAISSENT LA NUIT ET QUE L'ON APPELLE *tlacanexquimilli*[1].

Lorsque quelqu'un voyait certains fantômes qui n'ont ni pieds ni têtes, roulent sur le sol et poussent des gémissements de malades, il n'ignorait pas que c'étaient des visions de *Tezcatlipoca*, et il en retirait un mauvais augure, croyant que certainement il mourrait dans la guerre ou de maladie à bref délai, ou que quelque disgrâce devait le frapper sans retard. Si ces visions apparaissaient à quelqu'un qui fût timide et de basse naissance, il prenait la fuite et tombait dans un grave abattement, croyant qu'il mourrait bientôt ou qu'il lui arriverait quelque malheur. Mais si les fantômes apparais-

1. De *tlacaneci*, feindre, dissimuler, et *quimilli*, lien, paquet de linges ou de vêtements.

saient à un homme brave et de grande valeur, comme le sont les vieux soldats, celui-ci s'apprêtait à l'instant, car on était toujours en sursaut pendant la nuit, dans la croyance qu'on allait rencontrer quelque vision. Il y avait même des gens qui sortaient sur les routes et dans les rues avec le désir d'apercevoir n'importe quoi de terrible, afin d'en obtenir quelque heureux sort, ou des épines de maguey qui en sont le gage. Si quelqu'un de ces fantômes lui apparaissait, il l'attaquait à l'instant, le saisissait avec force et lui disait : « Qui es-tu? Parle-moi; ne me refuse pas, puisque je te tiens et que je ne te lâcherai point. » Il lui répétait plusieurs fois ces paroles, tandis qu'ils s'agitaient en se secouant tous deux, et, après qu'il s'était débattu fortement, le fantôme se décidait enfin à parler, aux approches du jour, et lui disait : « Laisse-moi, tu me fatigues ; dis-moi ce que tu veux, je te le donnerai. » — Que me donneras-tu? reprenait le soldat. Et le fantôme répondait : « Tiens, voilà une épine. — Je ne la veux pas, disait l'autre; pourquoi faire,une épine? cela n'est bon à rien. » Et fût-ce deux, trois ou quatre, il ne lâchait pas prise jusqu'à ce qu'il lui donnât le nombre qu'il désirait. En les lui donnant, le fantôme lui disait : « Je t'accorde tout ce que tu demandes, afin que tu sois heureux dans le monde. » Le soldat laissait alors le spectre tranquille, parce qu'il avait déjà obtenu ce qu'il cherchait et désirait.

CHAPITRE XIII

DE QUELQUES AUTRES FANTÔMES QUI APPARAISSAIENT PENDANT LA NUIT.

Il y avait une autre sorte de spectre qui apparaissait, pour l'ordinaire, dans les lieux où l'on allait satisfaire ses besoins. Si l'apparition était sous forme d'une petite femme naine, appelée *cuitlapanton* ou *centlapachton*, on en augurait une mort prochaine ou la certitude de quelque grande infortune. Ce fantôme était de petite taille, portait les cheveux longs jusqu'à la ceinture et marchait comme un canard. Quiconque voyait un pareil spectre était pris d'une grande frayeur. Personne ne réussissait à s'en saisir, parce qu'il disparaissait sur place, pour apparaître en un autre endroit très rapproché. Si on voulait de nouveau le prendre, il s'échappait et dupait ainsi celui qui voulait s'en saisir, autant de fois qu'il l'essayait, jusqu'à ce qu'enfin celui-ci se décidât à abandonner la partie.

On racontait encore une autre apparition nocturne : c'était une sorte de tête de mort, qui se présentait tout à coup à la vue d'une ou de plusieurs personnes; elle suivait par derrière, venait battre sur

les mollets et faire, en sautant sur le sol, le bruit étrange qui peut sortir d'une pareille tête. Celui qui l'entendait prenait aussitôt la fuite saisi d'épouvante. S'il s'arrêtait, la tête s'arrêtait également. Si le fuyard enhardi voulait s'en saisir, elle s'envolait autre part, au moment où elle allait être prise. Quelquefois, la personne mystifiée courait encore après la tête; mais elle s'en allait en un autre endroit et continuait ainsi ce manège jusqu'à ce que le poursuivant fatigué et pris de frayeur la laissait et gagnait son domicile.

On voyait aussi pendant la nuit une autre espèce de spectre. C'était un mort étendu, enveloppé dans son linceul, gémissant et faisant entendre des plaintes. Si ceux qui le voyaient étaient gens de courage, ils s'élançaient sur lui pour s'en saisir, mais il ne leur restait entre les mains qu'une motte de terre ou de gazon. Tous ces genres de fantasmagories étaient attribués à *Tezcatlipoca*.

On tenait aussi pour mauvais présage des coups de sifflet, quand ils étaient entendus sur les montagnes. On en tirait l'augure de quelque malheur prochain. On disait encore que *Tezcatlipoca* se transformait souvent en *coyotl*, qui est comme une variété de loup[1]. Sous ce déguisement, il venait se placer devant des voyageurs pour leur couper le chemin et empêcher qu'ils allassent plus loin. Ceux-ci en auguraient que quelque danger, provenant de voleurs, les attendait sur leur route ou que quelque autre malheur leur arriverait s'ils continuaient leur voyage.

1. Ce carnassier, très commun au Mexique, fait une guerre continuelle aux animaux domestiques. Il a la voracité du loup, la ruse du renard et la forme du chien. Aussi lui donne-t-on ces différents noms, ainsi que celui de chacal; mais il se distingue de tous ces animaux et forme, dans le genre chien, une espèce à part que l'on pourrait considérer comme étant la transition du chacal au chien proprement dit; car le *coyotl* pousse des cris prolongés qui rappellent celui du chacal et, en y ajoutant des saccades de la voix qui sont de véritables *aboiements*, il rentre dans l'originalité qui distingue l'espèce canine.

APPENDICE

DU LIVRE CINQUIÈME

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

Les augures et les superstitions paraissent appartenir à la même famille ; mais les augures attribuent généralement à une créature ce qui ne lui appartient aucunement, comme, par exemple, lorsque le serpent ou la belette passent devant un voyageur et qu'on prétend que ce fait est l'indice qu'on sera atteint par quelque malheur en chemin. Il en est de même de tous les autres présages dont il est parlé en ce livre cinquième. Les superstitions dont il va être question dans cet appendice sont le revers des précédents, puisqu'elles consistent à prendre en mauvaise part des impressions et des influences qui sont bonnes quand on les considère en elles-mêmes. Ainsi l'odeur du jasmin indien appelé *omixochitl*[1], passe pour être capable de causer des maladies comme, par exemple, des hémorroïdes. On attribue également sans raison à la fleur nommée *cuitlaxochitl*[2] de produire une maladie, du même nom, sur le clitoris des femmes qui passent sur cette fleur. Comme les augures et les superstitions sont deux genres très voisins, je donne ici un petit traité de ces dernières ; cela sera comme un appendice au cinquième livre des augures. Je n'y dirai pas autant de faits qu'il s'en présente dans l'usage ; je n'y parlerai pas surtout de toutes les superstitions en cours, qui arrivent à des conséquences abusives, car c'est

1. De *omitl*, os, pointe, et *xochitl*, fleur.
2. De *cuitlatl*, excrément, et *xochitl*, fleur. On écrit aussi *cuetlaxochitl*; ce qui ferait former le mot de *cuetlachtli*, loup, etc.

surtout dans les mauvaises choses que l'on voit le plus de complications. Il y a donc des augures et des superstitions dont il n'est pas fait mention dans ce livre.

DES SUPERSTITIONS EN COURS CHEZ CES INDIGÈNES.

I

De l'*omixochitl*. — Il existe une fleur appelée *omixochitl*, d'une odeur très agréable, qui ressemble au jasmin par sa forme et par sa blancheur. D'autre part, il y a une maladie semblable aux hémorroïdes, qui attaque les parties basses des hommes et des femmes. Les superstitieux de l'ancien temps disaient que ce mal provient d'avoir trop senti le parfum de la fleur, uriné dessus ou de l'avoir foulée.

II

Du *cuetlaxochitl*. — Il existe une fleur appelée *cuetlaxochitl*, appartenant à un arbre dont les feuilles sont rougeâtres. D'autre part, il y a une maladie qui attaque le clitoris des femmes et qui porte le même nom que cette fleur. Les superstitieux anciens disaient que ce mal provenait de ce que les femmes étaient passées sur cette fleur, l'avaient sentie ou s'étaient assises sur elle. Aussi conseillait-on aux filles de prendre soin de ne pas la sentir, et de ne pas s'asseoir ou passer sur elle.

III

De la fleur déjà faite. — Les superstitieux anciens disaient que les bouquets se composant de plusieurs fleurs, qu'on prend à la main pour danser et qui se distribuent aux invités, ne doivent pas être sentis au milieu, parce que le centre est réservé à *Tezcatlipoca* ; les hommes ne doivent en sentir que le bord.

IV

Du maïs. — Les superstitieux d'un autre temps et même quelques-uns d'aujourd'hui disent qu'on doit souffler sur le maïs avant de le mettre au pot pour qu'il y cuise ; c'est afin de lui donner le courage de ne pas craindre la coction. On prétendait aussi que si quelques grains de maïs étaient répandus sur le sol, celui qui les voyait était

obligé de les recueillir. Si quelqu'un omettait de remplir ce devoir, il faisait injure au maïs, lequel s'en plaignait à Dieu en disant : « Seigneur, châtiez cet homme qui m'a vu répandu et ne m'a pas relevé; punissez-le de famine, afin qu'il apprenne à ne pas me mépriser. »

V

De *tecuencholhuiliztli*[1], ce qui veut dire : passer sur quelqu'un. — Les superstitieux d'un autre temps disaient que si quelqu'un passait sur un enfant qui était couché ou assis, il lui enlevait la propriété de croître et l'obligeait à rester toujours petit. Il y avait cependant un remède à cela, disait-on : c'était de repasser dans le sens contraire.

VI

De l'*atliliztli*[2], ce qui veut dire : boire, le petit avant le grand. — Ils avaient un autre préjugé relatif au boire : si deux frères allaient boire et que le plus petit bût le premier, le plus grand lui disait : « Ne bois pas avant moi; car si tu le fais tu ne croîtras plus : tu resteras comme tu es actuellement. »

VII

Du fait de manger a même le pot-au-feu. — Ils avaient un autre préjugé : si quelqu'un mangeait à même le pot-au-feu en y trempant des soupes ou en y prenant la *masamorra* avec la main, ses parents lui disaient : « Si tu fais encore cela, tu ne seras jamais heureux à la guerre et tu n'y captureras personne. »

VIII

Du *tamalli* cuit. — Si lorsque les tamales cuisaient dans la marmite, quelques-uns s'y collaient comme fait quelquefois la viande, on disait que la personne qui les mangerait ensuite, si c'était un homme, ne lancerait jamais bien les flèches dans le combat et que son épouse n'accoucherait pas heureusement; et si c'était une femme, elle serait malheureuse en couches, parce que son enfant se collerait à ses entrailles.

1. Substantif verbal tiré de *cuencholhuia*, sauter par-dessus (une personne ou une chose).
2. Substantif verbal venant de *atli*, boire (*i*) de l'eau (*atl*).

IX

De l'ombilic. — Quand on coupait l'ombilic des nouveau-nés, si c'était un garçon, on le donnait à des soldats pour qu'ils allassent l'enterrer en un lieu destiné à combattre. On disait que, par ce fait, l'enfant affectionnerait la guerre. Si c'était une fille, on enterrait son ombilic près du foyer, en disant qu'à cause de cela, elle affectionnerait sa maison et se plairait à faire les choses à manger.

X

De la femme enceinte. — On disait que, pour qu'une femme enceinte pût circuler pendant la nuit sans voir des spectres, il était indispensable qu'elle portât un peu de cendre près de la peau sur le sein ou sur la ceinture.

XI

De la maison d'une accouchée. — Lorsque quelque femme allait voir une nouvelle accouchée, en emmenant avec elle quelques-uns de ses fils, elle se dirigeait vers le foyer de la maison et y frottait, avec de la cendre, les tempes et les jointures de ses enfants. On croyait que si cela ne se pratiquait pas ainsi, ces enfants auraient des articulations impropres à l'usage, faisant entendre des craquements chaque fois qu'elles seraient mises en mouvement.

XII

Du tremblement de terre. — Lorsque la terre tremblait, on s'empressait de prendre les enfants par les tempes entre les deux mains et on les élevait en l'air. On était dans la croyance qu'ils ne croîtraient plus et que le tremblement les emporterait, si on ne les soumettait pas à cet usage. On avait aussi l'habitude, quand la terre tremblait, d'arroser ses objets précieux avec de l'eau prise dans la bouche et projetée sur eux. On faisait de même sur les seuils de toutes les portes, et l'on croyait que, si on omettait de le faire, le tremblement emporterait toutes ces choses avec lui. Les réfractaires à cette coutume en étaient réprimandés par les autres. Lorsque le tremblement de terre commençait, on poussait de grands cris interrompus par des battements de mains sur la bouche, afin que tout le monde remarquât que la terre était en mouvement.

XIII

Du *tenamaztli*[1]. — Les Mexicains disaient que ceux qui posaient le pied sur le triple support, composé de trois pierres en rond, sur lequel on expose au foyer le pot-au-feu, seraient malheureux à la guerre, n'y pourraient prendre la fuite et tomberaient entre les mains de l'ennemi. Aussi les pères et mères défendaient-ils à leurs fils de marcher sur ce trépied.

XIV

De la tortilla qui se tord sur le *comalli*. — Ils disaient que si la tortilla se tordait lorsqu'on la posait sur le *comalli* pour la cuire, c'était un signe indiquant que quelqu'un allait arriver à la maison. Si le mari de la femme qui cuisait le pain était absent, ce signe indiquait qu'il allait venir, puisqu'il avait déjà lancé un coup de pied à la tortilla qui se tordait.

XV

Du fait de lécher le *metlatl*. — On disait que celui qui passait la langue sur la pierre à moudre qu'on appelle *metlatl*[2], perdrait ses dents sans retard; c'est pour cela que les pères et les mères défendaient à leurs fils de lécher les metates.

XVI

De celui qui s'appuie sur un poteau. — On disait que celui qui s'appuyait à des poteaux serait menteur, parce que les poteaux le sont naturellement et communiquent cette propriété à ceux qui s'en approchent; aussi les pères et mères défendaient-ils à leurs fils de s'y appuyer.

XVII

Du fait de manger étant debout. — On prétendait que les jeunes filles qui mangeaient debout ne se marieraient pas dans leur village, mais ailleurs; c'est pour cela que les mères leur défendaient de manger en restant sur pied.

1. Pluriel *tenamaztin*. On donnait ce nom à trois enfants provenant d'une même grossesse. Ce respect pour les trois pieds de la marmite, se rattachant sans doute à quelque cérémonie religieuse, doit remonter au temps des pérégrinations des tribus mexicaines. Quoi qu'il en soit, il y a là un sujet de très curieuses recherches.

2. En espagnol metate.

XVIII

Du fait de brûler les rafles de maïs. — Lorsqu'il y avait dans une maison une accouchée, on ne jetait pas au feu les rafles de maïs, c'es - à-dire ces sortes d'épis qui restent après qu'on en a retiré le grain et qui s'appellent *olotl*. On disait que si l'on brûlait ces rafles dans la maison même, la figure du nouveau-né serait marquée de rousseurs ou de petits trous. Pour que cela n'arrivât pas, si l'on était forcé de les brûler, on les passait tout d'abord sur la figure de l'enfant sans toucher les chairs.

XIX

De la femme enceinte. — Les anciens laissèrent une autre superstition : c'était que la femme enceinte devait bien se garder de voir tuer quelqu'un par la corde ou le garrot; attendu que si elle le voyait, l'enfant qu'elle portait dans son sein naîtrait avec une corde en chair sur la gorge. On disait aussi que si la femme enceinte regardait le soleil ou la lune au moment d'une éclipse, son enfant naîtrait avec les lèvres fendues. C'est pour cela que ces femmes n'osaient nullement regarder ce phénomène, et lorsqu'elles s'y décidaient, pour éviter que l'accident en fût la conséquence, elles se plaçaient sur le sein, touchant à la peau, un petit couteau de pierre noire. On disait encore que si la femme enceinte mâchait du *tzictli*[1], l'enfant qui viendrait ensuite au monde serait pris de *motentzoponiz*[2], sorte d'embarras de la respiration dont meurent les nouveau-nés. Ce qui cause cet accident, c'est que la mère, pendant que l'enfant tette, lui retire brusquement le bout du sein de la bouche et lui fait ainsi au palais une blessure qui devient mortelle. On avait aussi la croyance que si la femme enceinte se promenait pendant la nuit, son enfant pleurerait beaucoup. Si c'était le père qui faisait ainsi des promenades nocturnes et s'il voyait des fantômes, l'enfant viendrait au monde avec une maladie du cœur. Pour éviter cet inconvénient, la femme enceinte qui sortait la nuit prenait soin d'enfermer sur son sein de petits cailloux, un peu de cendre du foyer ou de l'encens du pays appelé *iztauhyatl*. Les hommes se mettaient aussi sur le sein de petits cailloux ou du *picietl*, pour éviter les dangers que courait l'enfant qui était encore dans le ventre de sa mère. Si cela n'était pas fait, on croyait que l'enfant naî-

1. En espagnol chicle.

2. C'est-à-dire « la lèvre se piquera, se fendra »; de *tentli*, bord, lèvre, bouche, palais, et *tzoponia* ou *tzopinia*, piquer, percer.

trait avec une maladie appelée *ayomama*[1], avec une autre appelée du nom de *cuetzpaliciuiztli*[2] ou avec des loupes aux aines.

XX

De la main d'une guenon. — On avait eu autrefois et l'on a encore aujourd'hui, parmi les marchands de mantas, la superstition d'avoir une main de guenon, avec la conviction qu'en la tenant avec soi aux jours de vente, on aurait à l'instant l'écoulement de sa marchandise. Cela se pratique encore aujourd'hui. Lorsqu'ils n'ont pas réussi à vendre leurs effets, ils y introduisent le soir, en rentrant chez eux, deux piments, en disant qu'ils leur donnent du piment à manger pour que ces effets se laissent mieux vendre le lendemain.

XXI

Du pilon et du *comalli*. — Celui qui jouait à la paume plaçait le *metlatl* et le *comalli* sens dessus dessous et il pendait le pilon ou *metlapilli*[3] en un coin de la maison. Il prétendait que par ce moyen il gagnerait toujours et ne pourrait être vaincu. Lorsqu'il y avait beaucoup de souris au logis, on mettait le pilon dehors, prétendant que s'il restait dans la maison il serait impossible d'attraper les souris, parce que le pilon les avertirait de ne pas se laisser prendre.

XXII

Des souris. — On disait que les souris connaissaient ceux qui vivaient en concubinage dans une maison. Elles allaient y ronger les paniers, les nattes et les vases, annonçant ainsi qu'il y avait du concubinage dans ce domicile. On appelle cela *tlaçolli*[4]. Lorsque les souris rongeaient les jupons d'une femme, son mari comprenait qu'elle était adultère ; si elles trouaient au contraire la manta du mari, la femme tenait pour certain qu'il était infidèle.

XXIII

Des poules. — On disait que, lorsque les poules étaient à couver, si quelqu'un s'approchait d'elles chaussé de *cotaras*, les œufs ne

1. De *ayotl*, tortue, et *mama*, porter, régir.
2. De *cuetzpallin*, lézard, et *iciuiztli*, excitation.
3. De *metlatl*, pierre à moudre, et *pilli*, pilon, tout objet que l'on peut suspendre.
4. Ordure, souillure, impureté.

donneraient point de poulets, et si par hasard il en naissait, ils mouraient bientôt. Pour porter remède à cet accident, on avait l'habitude de placer à côté du nid de vieilles *cotaras*.

XXIV

Des poulets. — Autre superstition : on disait que si, au moment où les poulets sortaient de leur coquille, un homme vivant en concubinage entrait dans la maison, les petites bêtes tombaient mortes les pattes en l'air. On appelait cela *tlaçolmiqui*[1]. Si quelqu'un de la maison, homme ou femme, était en état de concubinage, le même malheur arrivait aux poulets. C'était une manière de connaître qu'il y avait du concubinage en n'importe quelle maison.

XXV

Des inégalités de largeur dans les étoffes. — On disait que lorsqu'on tissait une étoffe, soit pour manteau, soit pour jupon ou *uipilli*, si cette étoffe s'étendait d'un côté plus que de l'autre, cela signifiait que la personne pour laquelle le travail se faisait menait mauvaise vie, chose que donnait à entendre l'étoffe en écartant inégalement ses bordures.

XXVI

De la grêle. — Lorsque quelqu'un possédait un plant de maïs, de piments, de *chian* ou de haricots, et que la grêle commençait à tomber, il répandait de la cendre dans la cour de sa maison.

XXVII

Des sorciers. — On disait que, pour que les sorciers n'entrassent point pour faire du dommage dans les maisons, il convenait de mettre de nuit un couteau de pierre noire dans une écuelle pleine d'eau derrière la porte ou dans la cour. Les sorciers s'y miraient et, en voyant leur figure dans l'eau à côté du couteau, ils prenaient subitement la fuite et ils n'osaient plus revenir dans cette maison.

XXVIII

De ce qui reste d'un comestible que la souris a déjà rongé. — On disait que si quelqu'un mangeait de ce qui avait déjà été rongé

2. De *tlaçolli*, ordure, impureté, et *miqui*, mourir.

par une souris : du pain, du fromage ou autre chose, il était exposé à être victime d'un faux témoignage, d'un vol, d'un adultère ou de n'importe quel autre délit.

XXIX

Des ongles. — On disait que lorsque les Mexicains se coupaient les ongles, ils jetaient les rognures à l'eau, dans l'espérance que le petit animal appelé *auitzotl*[1], qui aime beaucoup les manger, les ferait pousser plus vite.

XXX

De l'éternuement. — On prétendait que, lorsque quelqu'un éternuait, c'était le signe qu'on parlait mal de lui.

XXXI

Des enfants, garçons et filles. — Lorsque l'on mangeait ou buvait en présence d'un enfant qui était au berceau, on avait l'habitude de lui mettre dans la bouche un peu de ragoût et de la boisson, en disant que, de cette manière, il n'aurait jamais le hoquet quand il mangerait ou boirait.

XXXII

Des tiges vertes de maïs. — Ils disaient que celui qui mangeait des tiges de maïs vertes pendant la nuit y prendrait mal aux dents. Pour éviter cet inconvénient, on avait soin de chauffer cette tige au foyer, quand on voulait en faire usage à la nuit.

XXXIII

Du craquement des madriers. — Ils avaient encore la superstition de dire que si quelque madrier contribuant à l'édifice d'habitation venait à craquer ou à se rompre, c'était le signe que quelqu'un de ses habitants devait ou mourir ou tomber malade.

XXXIV

Du *metlatl*. — On prétendait que si la pierre à moudre, appelée

1. D'après Orozco y Berra, c'est un quadrupède amphibie qui habite principalement les terres chaudes, (*Apéndice al diccionario universal de historia y de geografía, tomo I*, p. 127. Mexico, 1855). Le nom d'*Auitzotl* a été porté par le 8e roi de Mexico, prédécesseur immédiat de *Motecuhçoma II*.

metlatl, se brisait pendant qu'on travaillait sur elle, c'était le signe que celle qui moulait ou quelqu'un de la maison devait mourir.

XXXV

De la maison neuve, et du feu nouveau que l'on faisait a son occasion. — Lorsque quelqu'un édifiait une maison nouvelle, dès qu'elle était achevée, il rassemblait les parents et les voisins devant lesquels il allumait un feu nouveau dans l'intérieur de la maison. Si le feu s'allumait promptement, on disait que l'habitation y serait bonne et paisible, mais s'il tardait à flamber, la croyance était qu'on y vivrait malheureux et dans la peine.

XXXVI

Du bain ou *temazcalli*[1]. — On était dans la croyance que si un jumeau était près du bain quand on le chauffait, il le faisait refroidir par sa présence, lors même qu'il était très chaud. L'effet était encore plus sensible s'il était lui-même un des baigneurs. Pour porter remède à cette influence, il frottait avec de l'eau l'intérieur du bain quatre fois de sa propre main ; d'où il résultait que, non seulement le refroidissement n'avait pas lieu, mais que l'eau se chauffait davantage.

On disait, au sujet des jumeaux, que s'ils entraient dans un dépôt de *tochomitl*, la couleur s'en trouvait altérée, et ce qui avait été teint devenait taché, surtout si la couleur était rouge. Pour obvier à cet inconvénient, on lui faisait boire un peu du liquide qui servait à teindre. On disait encore que si un jumeau entrait en un endroit où l'on faisait cuire des tamales, il leur causait le mauvais œil ainsi qu'au pot où ils se trouvaient, et il en résultait qu'ils ne pouvaient plus cuire lors même qu'on les eût tenus sur le feu une journée entière. Ils prenaient une couleur de métal jaune et restaient crus ou cuisaient seulement par places alternatives. Pour empêcher ce résultat, on faisait que le jumeau entretînt lui-même le feu en mettant du bois sous le pot. Si c'était devant lui qu'on mettait les tamales dans le pot-au-feu, il fallait que lui-même en mît un, sans quoi ils refusaient de cuire.

XXXVII

Du moment où les enfants changent de dents. — On disait que lorsqu'un enfant changeait une dent, le père ou la mère mettaient ou

1. Établissement, maison (*calli*) de bain (*tema*, se baigner).

faisaient mettre l'ancienne dans un trou de souris. Sans cette précaution, la nouvelle ne sortirait pas et l'enfant resterait édenté.

Toutes ces superstitions sont une offense à notre foi. Aussi convient-il de les connaître et de prêcher contre elles. On n'a parlé ici que d'un petit nombre d'entre elles; mais il y en a beaucoup d'autres. Que les prédicateurs et les confesseurs zélés les cherchent, afin de les bien comprendre au confessionnal et de les réprouver en chaire, parce qu'elles sont une véritable lèpre qui nuit à la foi catholique.

FIN DE L'APPENDICE DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME

DE LA RHÉTORIQUE, DE LA PHILOSOPHIE MORALE ET DE LA THÉOLOGIE DU PEUPLE MEXICAIN OU L'ON VERRA DES CHOSES TRÈS CURIEUSES RELATIVES AUX PERFECTIONS DE LEUR LANGUE, ET D'AUTRES CHOSES TRÈS DÉLICATES AU SUJET DE LEURS VERTUS MORALES.

PROLOGUE

DU LIVRE SIXIÈME

Toutes les nations, quels qu'aient été leur degré de barbarie et l'obscurité de leur origine, ont toujours fixé leur prédilection sur les sages et les puissants dans l'art de persuader, sur les hommes éminents par leurs vertus morales, sur les gens remarquables par leur adresse et leur bravoure dans les exercices du corps, et plus encore s'ils appartenaient à la génération présente. On voit de cela tant d'exemples chez les Grecs, les Latins, les Espagnols, les Français et les Italiens, que les livres en sont partout remplis. Cette même chose se pratiquait dans cette nation indienne, surtout parmi les Mexicains, chez lesquels les rhéteurs doctes, vertueux et de valeur étaient grandement estimés. C'était parmi eux qu'on choisissait les pontifes, qu'on élisait les seigneurs, les administrateurs et les capitaines, quelle que fût l'humilité de leur naissance. Ces élus administraient la chose pu-

blique, commandaient les armées et présidaient au service des temples. Ils furent certainement éminents en toutes ces choses, très dévots à leurs divinités, très zélés dans l'administration publique et d'une urbanité exquise entre eux. Ils furent cruels pour leurs ennemis, humains et sévères pour leurs concitoyens. Je crois que ce fut à cause de ces vertus qu'ils arrivèrent à la domination, bien qu'elle ait été de courte durée. Maintenant, ils ont tout perdu, ainsi que le verra clairement celui qui comparera le contenu de ce livre avec la vie qu'ils mènent à l'heure présente. Je n'ai pas besoin d'en dire la cause, tant elle est manifeste. Ce livre mettra clairement en lumière que, en affirmant que tout ce qui est écrit dans les chapitres précédents et dans ceux qui suivent n'est que fiction et mensonge, les critiques ont parlé le langage de la passion et se sont tenus à côté de la vérité. Ce qui est écrit dans ce volume, en effet, il n'est pas donné à l'entendement humain de le feindre ; aucun contemporain ne pourrait au reste contredire le langage dont il y est fait usage, et je suis convaincu que, si l'on interrogeait tous les Indiens intelligents, ils affirmeraient que c'est bien là le langage de leurs aïeux, comme ce sont aussi véritablement leurs œuvres.

CHAPITRE PREMIER

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT ILS FAISAIENT USAGE QUAND ILS ADRESSAIENT LEURS PRIÈRES AU PRINCIPAL DIEU *Tezcatlipoca*, EN TEMPS D'ÉPIDÉMIE, POUR OBTENIR QU'IL LA FÎT CESSER. C'EST UNE PRIÈRE EN USAGE PARMI LES PRÊTRES, DANS LAQUELLE ILS LE CONFESSENT POUR DIEU TOUT-PUISSANT, NON VISIBLE NI PALPABLE. ILS Y FONT USAGE DE TRÈS BELLES MÉTAPHORES ET MANIÈRES DE PARLER.

O notre puissant Seigneur, sous les ailes duquel nous cherchons protection, défense et abri ! Vous êtes invisible et impalpable, comme l'air et la nuit. C'est moi qui viens, dans ma bassesse et mon peu de valeur, me hasarder à paraître devant Votre Majesté. Je viens vous adresser la parole comme le peut faire un personnage grossier en bégayant. Mon discours sera désordonné comme les pas de celui qui s'avance sur des sillons ou qui marche de côté. Aussi suis-je possédé de la crainte d'exciter contre moi votre colère et votre indignation, au lieu de mériter votre apaisement. Mais Votre Majesté fera de ma personne ce qu'il lui plaira. Seigneur ! il vous a plu de nous abandonner actuellement, conformément à l'avis de vos conseils tenus au ciel et

en enfer. O douleur! la colère et l'indignation de Votre Majesté sont descendues sur nous, dans ces sombres journées. Les afflictions dont votre bras indigné nous a frappés, nous submergent et nous annihilent, semblables à des pierres, à des lances et à des flèches qui pleuvraient sur nous, tristes habitants de ce monde; c'est ainsi que cette grande peste nous tient affligés et presque détruits. O Seigneur valeureux et tout-puissant! O douleur! l'humble race populaire s'achève et se consume! Grande est la destruction, grands sont les ravages que l'épidémie exerce sur tous; et ce qui est le plus déplorable, c'est que les pauvres enfants innocents et sans fautes, qui ne savaient que se divertir avec leurs jouets de petites pierres et en faisant de petits monticules de terre, meurent à foison comme si on s'amusait à les écraser en les lançant contre les murs et les rochers : chose d'autant plus douloureuse et digne de pitié que ceux qui ne peuvent ni parler ni marcher ne sont nullement épargnés, fussent-ils même encore au berceau. Oh! il est bien vrai que tous, sans distinction, petits, moyens, grands, vieillards, gens en âge de virilité, hommes et femmes, rien ne reste; on voit partout la désolation, la destruction de votre peuple, de vos créatures et de votre propre bercail.

O Seigneur très valeureux, très bon, soutien de tous! qu'est-ce donc? Est-il vrai que votre colère et votre indignation pourraient se glorifier et se réjouir en lançant des pierres, des lances et des flèches? Le feu très ardent de la maladie est dans votre cité, pareil au feu véritable d'une cabane incendiée, qui vomit des flammes et de la fumée, ne laissant rien debout sans l'avoir entamé. Vous exercez vos dents aiguës et vos coups impitoyables sur votre peuple misérable, amaigri et privé de substance comme un roseau vide. Que va-t-il arriver maintenant, Seigneur valeureux, miséricordieux, invisible, impalpable, dont la volonté est obéie par toutes choses, de l'intervention de qui tout dépend dans l'univers, qui vous est absolument assujetti? Qu'avez-vous décidé dans votre cœur divin? Avez-vous, par fortune, résolu d'abandonner entièrement votre peuple et vos enfants? Est-il vrai que vous ayez déterminé sa perte définitive, de manière qu'il ne reste pas même de lui un souvenir dans le monde et que le lieu où il habite devienne une montagne couverte de végétation ou un sol pierreux sans habitants? Est-ce que vous permettriez que vos temples, vos oratoires, vos autels et tous les lieux couverts d'édifices à votre service fussent détruits et désolés, sans qu'il restât mémoire de leur existence? Est-il possible que votre colère, votre châtiment et votre indignation soient implacables et continuent à s'exercer jusqu'à notre complète destruction? Est-il vrai qu'il ait été décidé dans votre divin conseil qu'il ne serait point fait miséricorde et que vous n'auriez

pas pitié de nous, et que vous nous lanceriez jusqu'aux dernières flèches de votre fureur pour compléter notre perdition et notre ruine? Serait-il possible que ce fléau n'eût pas seulement pour but de nous punir afin de nous rendre meilleurs, mais de nous détruire absolument, de manière que le soleil ne resplendît plus sur nos têtes et qu'à tout jamais nous fussions plongés dans les ténèbres et l'éternel silence? Est-ce que vous ne nous regarderez plus avec vos yeux de miséricorde? Voulez-vous donc que périssent ces tristes malades qui ne peuvent plus se retourner sur leur couche et n'ont pas un instant de repos, avec leur bouche et leurs dents couvertes d'une saleté terreuse et de concrétions? Qu'il est douloureux de penser et de dire que nous sommes déjà tous dans les ténèbres et qu'il n'y a en nous ni l'idée, ni le sentiment, pour nous porter à de mutuels secours et nous protéger les uns les autres!

Chacun est comme insensé et en état d'ivresse, n'attendant plus qu'on vienne à son aide. Les petits enfants meurent de faim; car il n'y a personne pour leur donner à manger et à boire, ni pour les consoler ou les satisfaire, et bien moins encore pour donner le sein à ceux qui tettent. Cela vient de ce que leurs pères et mères, qui sont déjà morts, les ont laissés orphelins, sans secours et sans abri. Les petits malheureux sont victimes des péchés de leurs parents. O Seigneur tout-puissant et miséricordieux, notre commun soutien! puisque décidément votre colère, votre indignation, vos flèches et vos frondes ont blessé grièvement ce pauvre peuple, que cela soit quelque chose de semblable aux châtiments que les pères et mères exercent sur leurs enfants quand ils leur tirent les oreilles, leur pincent les bras, les fouettent avec des orties et les arrosent d'eau glacée. Ils ne le font que pour obtenir qu'ils se corrigent de leurs espiègleries et enfantillages. Il est certain que votre châtiment et votre indignation se sont appesantis sur tous vos serviteurs, habitant ce pays, en tombant sur eux comme les gouttes d'eau que le vent, en les agitant, fait tomber, après la pluie, sur les voyageurs qui cherchent un abri sous les arbres et les roseaux. O Seigneur très humain! vous savez bien que les gens du peuple sont comparables aux enfants qui, après avoir été fouettés et punis, pleurent, soupirent et se repentent de ce qu'ils ont fait. C'est ainsi, en effet, que ces pauvres gens, ruinés par vos châtiments, pleurent sans doute et soupirent, se faisant des reproches sévères et s'accusant eux-mêmes de leurs fautes. Ils les confessent en votre présence; ils qualifient leurs mauvaises actions et s'en imposent la pénitence. Seigneur très bon, très compatissant, très noble, très précieux! que le châtiment infligé jusqu'ici vous paraisse suffire et que les maux envoyés en correction arrivent à leur terme. Qu'ils finis-

sent aujourd'hui et qu'ils soient renvoyés au temps où il serait reconnu que les coupables ne se sont pas amendés. Pardonnez-leur, oubliez leurs fautes; que votre colère et votre indignation cessent et se renferment dans votre sein pour qu'elles ne fassent plus de ravage. Que votre ressentiment s'arrête et rentre en lui-même. Nous n'échapperons pas, en réalité, à la mort pour cela, puisqu'on ne saurait l'éviter en fuyant vers n'importe quel refuge, car nous lui devons tous notre tribut; nous sommes tous ses vassaux en ce monde et personne, puisqu'elle est votre messagère, ne se refusera à la suivre quand elle lui sera envoyée : messagère affamée, toujours dominée par la soif et l'envie d'avaler quiconque vit en ce monde, et si puissante d'ailleurs qu'il n'est pas de mortel qui puisse échapper de ses mains. Alors, le jour viendra pour tous d'une justice conforme aux actions de chacun. O Seigneur miséricordieux! ayez du moins pitié des enfants qui sont au berceau et de ceux qui, ne sachant encore courir, cherchent leurs divertissements dans les petites pierres et les mottes de terre qui leur servent de jouets. Ayez compassion aussi, Seigneur, des pauvres les plus misérables qui n'ont ni de quoi manger, ni de quoi se couvrir, ni un lit pour leur sommeil, ni la joie de savoir ce que c'est qu'une bonne journée. Tous les jours sont pour eux des jours de douleur, d'affliction et de tristesse.

Il conviendrait, Seigneur, que vous fissiez miséricorde aux soldats et gens de guerre dont vous aurez un jour besoin. Mieux sera que, mourant dans les combats, ils aillent au palais du soleil faire offrande de boissons et de comestibles, au lieu de mourir maintenant de cette peste et d'aller en enfer. O Seigneur très valeureux, appui de tous, Seigneur de la terre, gouverneur du monde et maître du genre humain! daignez vous contenter du passe-temps et de la joie que vous avez cherchés dans le châtiment dont nous avons souffert; que cette fumée et ce nuage de votre colère se dissipent et que le feu brûlant de votre ressentiment s'éteigne; viennent maintenant la clarté et le ciel serein, et que les petits oiseaux de votre peuple commencent à chanter et à s'éplucher au soleil. Rendez à vos serviteurs les temps de sérénité, pour qu'ils acclament votre nom, adressent leurs prières à Votre Majesté et apprennent à vous connaître. O notre Seigneur très valeureux, très miséricordieux et très noble! j'ai prononcé ce peu de mots devant Votre Majesté et je n'ai rien à y ajouter ; il ne me reste plus qu'à me prosterner et à me jeter à vos pieds en vous priant de me pardonner l'imperfection de la prière que je viens de vous adresser ; car je ne voudrais pas vivre dans la disgrâce de Votre Majesté. Je n'ai plus rien à dire.

CHAPITRE II

DE LA PRIÈRE QUI L'ON ADRESSAIT A *Tezcatlipoca* OU *Yoalli ehecatl* EN LUI DEMANDANT SECOURS CONTRE LA PAUVRETÉ.

O notre Seigneur très valeureux, très secourable et protecteur ! c'est vous qui nous donnez la vie et qui êtes invisible et impalpable. Seigneur de tous et Seigneur des batailles, je me présente ici devant Votre Majesté qui est l'appui et la défense. Je veux lui adresser quelques paroles, à propos des besoins du pauvre peuple, des gens de basse naissance aussi pauvres de biens que d'esprit et de discrétion. Ils n'ont rien en se couchant, ils ne possèdent pas davantage à leur lever ; ils passent leurs nuits et leurs journées dans la pauvreté. Que votre Majesté sache que ses serfs et vassaux souffrent d'une grande misère, au point qu'il est vrai de dire qu'elle est aussi grande que l'abandon dont ils souffrent. Les hommes n'ont pas un morceau d'étoffe pour l'étendre sur leur corps, les femmes ne peuvent trouver des jupes pour en couvrir leur nudité. Ils n'ont que quelques haillons ouverts de toutes parts et recevant par leurs déchirures l'air et le froid. C'est à grand'peine qu'ils parviennent à recueillir ce qui est indispensable à leurs repas de chaque jour. Ils s'en vont par monts et par vaux cherchant leur subsistance, maigres et tellement affaiblis que leurs côtes se collent aux entrailles et que tout leur corps paraît comme rentré en lui-même. Ils marchent d'un air épouvanté; leur visage et tout leur extérieur sont une véritable image de la mort. S'ils sont trafiquants, ils ne vendent que du sel en morceaux et du piment de rebut, dont ne font aucun cas les gens qui sont à leur aise. Ces malheureux les vont offrir de porte en porte, de maison en maison, et, s'ils ne réussissent point à les vendre, ils s'asseoient pleins de tristesse contre un mur, un buisson ou dans un coin quelconque, et là, morts de faim, ils se lèchent les lèvres et se rongent les ongles en fixant avec anxiété leurs regards sur la bouche des gens qui passent, dans l'espoir qu'ils recevront une parole d'intérêt. O notre Seigneur très miséricordieux ! Je vais encore vous dire, comme chose bien douloureuse, que le lit sur lequel ils se laissent tomber, bien loin de leur servir de repos, ne sert qu'à doubler leurs tortures ; car ils n'ont que de mauvais haillons pour s'y couvrir pendant la nuit. C'est ainsi qu'ils dorment ; c'est là qu'ils étendent leurs corps et ceux des enfants que vous leur avez donnés. Par suite de leur immonde nourriture et de leur grande nudité, ils ont la figure jaune, le corps terreux, et le froid les fait frissonner. Ils n'ont, en effet, que de mauvais haillons d'étoffe pendant

de leur cou, et les femmes les attachent à leur ceinture. Ils s'en vont le ventre collé à l'échine, donnant leurs os à compter aux passants; la faiblesse les fait vaciller sur leurs jambes et leur coupe la marche. Pleins de tristesse, ils pleurent et soupirent, car la disgrâce est en eux tout entière, et ils ne trouvent quelque vigueur qu'en se tenant près d'un foyer allumé. O notre Seigneur très débonnaire, invisible et impalpable! je vous supplie de prendre pitié d'eux et de les reconnaître pour vos misérables vassaux, qui pleurent, soupirent, appellent votre présence et aspirent à votre miséricorde d'un cœur plein d'angoisse. O Seigneur qui avez le pouvoir de donner contentement, soutien, adoucissement, richesse et prospérité, étant le maître de tous biens, je vous prie de les avoir en pitié, car ils sont vos serfs. Je vous supplie, Seigneur, de vouloir bien leur faire éprouver un peu de votre tendresse, de votre bien-être et de votre douceur, dont ils ont en réalité grand besoin.

Daignez faire qu'ils puissent lever la tête sous l'influence de vos faveurs et de votre aide, et ayez la bonté de permettre qu'ils jouissent de quelques jours de prospérité et de repos, que leur chair et leurs os aient enfin l'occasion de se récréer et de se réjouir; qu'ils dorment et se délassent en repos dans des jours pacifiques et prospères où il leur soit permis de revivre. Il sera temps plus tard, si tel est votre bon plaisir, de leur enlever et de cacher à leurs yeux ce que vous leur donnerez maintenant, après qu'ils en auront joui quelques jours, comme on jouit d'une fleur belle et parfumée qui se fane en un instant; vous le ferez ainsi, si les grâces que vous leur aurez concédées leur sont un motif de devenir orgueilleux, inpertinents et enflés de présomption. Ces faveurs alors, vous les pourrez faire refluer sur les malheureux pleins de tristesse, pleurant, opprimés par leurs besoins, qui se seront montrés humbles, obéissants, ponctuels au service de vos temples où ils remplissent leurs devoirs avec zèle et humilité, se donnant à vous de tout leur cœur. Mais si ce peuple, pour lequel je vous adresse mes prières et demande vos bontés, ne savait point reconnaître le bien que vous lui faites, vous le lui enlèveriez et lui lanceriez votre malédiction, pour que tout mal lui arrive; qu'il soit pauvre, nécessiteux, manchot, boiteux, aveugle et sourd; afin qu'il ouvre les yeux, reconnaisse le bonheur dont il jouissait et le malheur de sa chute; il vous appellera alors, il aura recours à vous et vous ne l'écouterez pas, parce que, dans le temps de sa prospérité, il n'aura pas su reconnaître le service que vous lui rendiez. Je vous supplie donc, Seigneur très bon et très bienfaisant, de vouloir bien laisser goûter à votre peuple les richesses et les biens qui viennent de vous et que vous êtes dans l'habitude de concéder : dons précieux, doux et suaves

qui donnent joie et satisfaction, lors même qu'ils durent peu et qu'ils ne sont comparables qu'à un songe passager ; car, certainement, ce peuple est depuis longtemps triste, pensif et baigné de larmes devant Votre Majesté, à propos des angoisses, des peines et des soucis qui se sont emparés de son corps et de son cœur, sans lui laisser ni joie ni repos ; et il est bien certain — personne n'en saurait douter — que ce pauvre peuple nu et besoigneux est victime de tout ce que je viens de dire. Ce que je vous demande pour lui, c'est de votre grandeur et de votre libéralité que je l'attends ; car personne n'est digne par lui-même de recevoir vos largesses. Votre bonté seule est capable d'aller chercher sous les ordures et par les monts sauvages ceux qui sont vos serviteurs et vos amis patents, pour les élever aux richesses et aux dignités.

O Seigneur très secourable! Que votre bon plaisir se fasse, tel qu'il est réglé dans votre cœur, sans que nous ayons rien à dire. Quant à moi, homme grossier et vulgaire, je ne veux pas vous importuner et vous fatiguer longuement en disant ce qui cause mon mal, ma ruine et mon châtiment personnels. A qui parlé-je et où suis-je donc? Je parle à Votre Majesté. Je n'ignore pas que je me trouve en un lieu très élevé et que je m'adresse à un Être d'une grandeur suprême devant lequel coule un fleuve dans un ravin profond, à bords creusés à pic. Il y a donc là, en votre présence, un point glissant duquel bien des gens se sont précipités. Personne n'est exempt d'erreur devant Votre Majesté, et moi-même, homme de peu de savoir et d'un parler très défectueux, lorsque je me suis hasardé à adresser la parole à Votre Majesté, j'ai couru le risque de tomber dans le ravin et dans l'abîme de ce fleuve. Moi, Seigneur, j'en suis venu à cueillir de mes propres mains l'aveuglement pour mes yeux, la pourriture et l'immobilité pour mes membres, la pauvreté et l'affliction pour mon corps, à cause de ma bassesse et de ma grossièreté. Je ne suis pas digne de recevoir autre chose. Vivez et régnez pour toujours, en toute quiétude et repos, vous qui êtes Notre Seigneur, notre abri et notre soutien, très bon, très miséricordieux, invisible et impalpable.

CHAPITRE III

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT ILS FAISAIENT USAGE DANS LEURS PRIÈRES AU PRINCIPAL DIEU APPELÉ *Tezcatlipoca*, *Yaotl*, *Necoc Yaotl*, *Monenequi*[1], POUR DEMANDER SES FAVEURS EN TEMPS DE GUERRE CONTRE LEURS ENNEMIS; C'EST UNE PRIÈRE DES SATRAPES, QUI CONTIENT DE DÉLICIEUSES CHOSES.

Notre Seigneur très secourable, très miséricordieux, appui et défense, invisible et impalpable, par l'arbitre et la sagesse de qui nous sommes régis et gouvernés, sous l'empire duquel nous vivons, et Seigneur des batailles! Il est très certain et bien entendu que l'on commence à préparer la guerre et à combiner la campagne. Le dieu de la terre ouvre sa bouche affamée du sang des hommes qui mourront en grand nombre dans cette lutte. On dirait que le soleil et le dieu de la terre appelé *Tlaltecutli* veulent se réjouir en invitant à manger et à boire les dieux du ciel et de l'enfer dans un festin où seront servis le sang et les chairs des hommes qui vont périr dans cette guerre. Les dieux du ciel et de l'enfer sont déjà aux aguets pour voir qui remportera la victoire et qui sera vaincu; quels seront les triomphants et quels seront les morts dont le sang sera bu et dont les chairs serviront d'aliment: tristes résultats qu'ignorent encore les pères et mères de rang élevé dont les fils sont voués à la mort. Leurs parents et leurs alliés ne le savent pas davantage. Elles ne le savent pas non plus, ces gouvernantes zélées qui les élevèrent et leur procurèrent le lait dont ils furent nourris, eux pauvres enfants qui ont été pour leurs pères l'occasion de bien des peines quand il s'est agi de leur procurer le nécessaire en aliments, boissons, vêtements et chaussures jusqu'à les conduire à l'âge où ils sont aujourd'hui. Ils ne devinaient pas certainement le dénouement où en arriveraient ces enfants qu'ils élevaient avec tant de soucis; ils ne savaient pas s'ils seraient tués ou faits captifs sur le champ de bataille. Daignez faire aussi, Seigneur, que les nobles qui souffriront la mort dans les revers de la guerre trouvent un accueil paisible et gracieux, avec des entrailles d'amour, auprès du soleil et de la terre qui sont le père et la mère de tous. Et en vérité, vous n'avez pas tort de vouloir qu'ils meurent dans les combats: car vous ne les avez pas envoyés dans ce monde pour une

1. Ce nom, que Sahagun donne ici pour la première fois à *Tezcatlipoca*, vient s'ajouter à tous ceux qui ont été déjà mentionnés et signifie: qui se fait prier, du verbe *nenequi*, réclamer, exiger des prières. Le chapitre suivant en indique deux autres qui montrent clairement que ce grand dieu était invoqué dans maintes occasions et sous des dénominations appropriées chaque fois aux besoins des suppliants.

autre fin que celle de servir d'aliment au soleil et à la terre par leur sang et par leur chair. Mais, Seigneur, ne vous obstinez pas dans votre irritation à propos de ces nouveaux guerriers ; car, dans l'endroit où ils vont s'exposer à la mort ont succombé déjà beaucoup d'hommes nobles, seigneurs, capitaines et vaillantes gens ; parce que le cœur noble et généreux des hommes de rang élevé et des combattants magnanimes est toujours prêt à se signaler : et là, Seigneur, vous prenez soin de rendre manifeste le degré d'estime et d'excellence dont chacun est digne, afin qu'il en ait la réputation et les honneurs comme s'il était une pierre précieuse et un riche plumage. O Seigneur très bon, Seigneur des batailles, empereur de tous, dont le nom est *Tezcatlipoca*, invisible et impalpable ! je vous supplie que ceux qu'il vous plaira de laisser mourir dans cette guerre soient reçus au ciel dans la maison du soleil, honorablement et avec amour, et placés parmi les fameux et les braves qui sont morts en combattant ; je veux dire les seigneurs *Quitzicquaquatzin*, *Maceuhcatzin*, *Tlacauepantzin*, *Ixtlilcuechauac*, *Ihuitltemoc*, avec le seigneur *Chauacuetzin* et tous les autres vaillants et fameux guerriers qui ont péri dans la campagne précédente et qui en ce moment font la joie de notre maître le soleil dont ils jouissent, comme d'une richesse destinée à ne jamais avoir de fin, en absorbant sans cesse le doux parfum des fleurs les plus suaves et les plus délicates. Tel est le divertissant séjour destiné aux braves qui sont morts en combattant ; ils s'y enivrent de plaisir ; là, ils oublient de tenir compte de la succession du jour et de la nuit, des années et du temps, parce que leurs jouissances et leurs richesses n'ont pas de fin ; les fleurs qu'ils savourent ne se fanent jamais ; elles sont douces et suaves et c'est pour les conquérir que les hommes de bonne race se sont efforcés de mériter la mort. En somme donc, ce que je demande à Votre Majesté, qui est notre Seigneur secourable et notre empereur invisible, c'est qu'il vous plaise que ceux qui vont mourir dans cette guerre soient reçus avec des entrailles de pitié et d'amour par notre père le soleil et notre mère la terre, parce que seul vous vivez et régnez et vous êtes notre bon Seigneur.

Je ne vous prie pas seulement en faveur des personnages élevés, généreux et nobles, mais aussi pour tous les autres soldats dont le cœur est affligé et tourmenté et qui élèvent la voix en votre présence en vous acclamant, sans faire aucun cas de leur vie, désireux de s'élancer sans nulle crainte sur l'ennemi avec l'unique ambition de mourir. Accordez-leur quelqu'une des faveurs auxquelles ils aspirent : c'est-à-dire, un peu de repos et de tranquillité s'ils doivent rester dans cette vie ; et, s'ils n'y devaient jouir d'aucune chance, daignez les

choisir pour serviteurs et ouvriers du soleil, pour qu'ils distribuent le boire et le manger aux habitants de l'enfer et du ciel. Quant à ceux qui sont destinés à gouverner la chose publique, au rang de *tlacatecatl* ou *tlacochcalcatl*, donnez-leur les qualités nécessaires pour qu'ils traitent en pères les gens de guerre qui courent les plaines et les montagnes, affrontent les escarpements et descendent dans les ravins. Dans leurs mains doit être déposé le pouvoir de condamner à mort les ennemis et les criminels. Ce sont eux qui distribuent vos dignités, c'est-à-dire les emplois, les armes de guerre et les insignes; à eux est réservé le droit de désigner ceux qui porteront des mentonnières, des glands à la tête, des ornements aux oreilles, des breloques, des bracelets et cuirs jaunes attachés aux cous-de-pied. A eux encore d'assigner à chacun le genre de ceinture et de manteau qu'il lui convient de porter. Ce sont eux aussi qui peuvent permettre dans les *areytos* l'usage de pierres précieuses, *chalchiuitl* et turquoises, et des plumes riches, ainsi que les colliers et les joyaux en or qui sont autant de dons exquis, sortis de vos trésors et dont vous faites la faveur à ceux qui se distinguent dans la guerre par de hauts faits et des traits de valeur. Je prie également Votre Majesté d'honorer de ses largesses les autres soldats de rang inférieur; donnez-leur vêtements et bons gîtes en ce monde; faites qu'ils soient hardis et courageux; enlevez de leur cœur toute faiblesse, afin que non seulement ils reçoivent joyeusement la mort, mais la désirent et y trouvent du charme et de la douceur; qu'ils ne craignent ni les flèches ni les épées et qu'ils les tiennent au contraire pour chose agréable comme si c'était des fleurs et des mets exquis, et qu'ils ne s'épouvantent jamais en entendant les cris et les hurlements de l'ennemi. Faites tout cela pour eux, comme s'ils étaient vos amis. Et puisque Votre Majesté est le seigneur des batailles, de qui la victoire dépend; que vous honorez qui il vous plaît de votre aide, tandis que vous abandonnez qui bon vous semble, sans qu'il soit besoin que personne vous apporte son avis, je supplie Votre Majesté de répandre l'ivresse et l'insanité sur nos ennemis pour qu'ils se précipitent d'eux-mêmes entre nos mains et qu'ils tombent, sans nous faire aucun mal, au pouvoir de nos soldats et combattants, qui succombent à la pauvreté et à la peine. O Seigneur, puisque vous êtes dieu, que vous savez et que vous pouvez toutes choses, qu'il vous plaise faire que ce pays soit riche, prospère, glorifié, honoré, renommé dans les exercices et le courage de la guerre, et que ceux qui ont actuellement en mains le soin de ces exercices et sont au service du soleil vivent dans la prospérité. Si, plus tard, vous décrétiez qu'ils meurent dans les combats, que ce soit pour aller résider dans la maison du soleil avec les guerriers

fameux et valeureux qui s'y trouvent après être morts sur les champs de bataille.

CHAPITRE IV

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT LES MEXICAINS FAISAIENT USAGE QUAND ILS ADRESSAIENT LEURS PRIÈRES AU PRINCIPAL DIEU APPELÉ *Tezcatlipoca*, *Teyocoyani*, *Teimatini*[1], PREMIER POURVOYEUR DES CHOSES NÉCESSAIRES, POUR LUI DEMANDER QUE LE ROI FRAÎCHEMENT ÉLU FIT CONVENABLEMENT SON DEVOIR. C'EST LA PRIÈRE DES SATRAPES.

O jour fortuné! Le soleil s'est levé; il nous éclaire et nous a communiqué sa lumière et sa splendeur, pour que ce jour soit marqué d'une pierre précieuse et d'un beau saphir. Une nouvelle lumière nous est apparue, une clarté nouvelle nous est arrivée; car on nous a fait le don d'une torche très resplendissante, pour administrer et gouverner notre peuple et porter le fardeau des affaires et des soucis de notre chose publique. Ce sera l'image et le substitut des rois et gouverneurs sortis déjà de cette vie, qui s'occupèrent pendant quelques jours à partager les peines de votre peuple, qui possédèrent votre empire et votre trône, lequel représente la dignité principale de votre ville, de votre province et de votre royaume, qu'ils eurent et possédèrent peu de temps, en votre nom, et en représentation de votre personne. Ils s'en sont allés; ils ont traversé cette vie et laissé vacant le grand emploi qu'ils supportèrent comme une charge lourde et fatigante, que peu d'hommes peuvent souffrir. Actuellement, Seigneur, nous sommes émerveillés de voir que vous ayez daigné jeter les yeux sur cet homme grossier et de peu de savoir (ici son nom), afin qu'il ait pendant peu de temps l'administration de votre gouvernement, de votre ville, province ou royaume! O notre Seigneur très débonnaire! Vous manquait-il un homme ou des amis? Certainement non; car le nombre de ceux que vous avez est infini. Comment donc avez-vous pu jeter les yeux sur ce grossier et bas personnage? Est-ce par erreur ou faute de le connaître, ou n'est-ce qu'un homme d'emprunt dont vous ferez usage en attendant que vous en trouviez un autre, plus capable que cet indiscret, cet étourdi, cet être inutile, duquel on peut

1. *Teyocoyani*, « qui est le créateur des hommes »; substantif verbal tiré de *yocoya*, former, fabriquer, créer; — *Teimatini* signifie celui qui dirige les gens ou dispose d'eux; de *imati*, régler, déterminer.

dire qu'il est de trop dans le monde? Et cependant nous rendons grâce à Votre Majesté pour ce qu'elle a fait; car, le but que vous vous proposez, vous seul le savez; peut-être avez-vous pour longtemps pourvu à ce haut emploi. Que votre volonté s'accomplisse selon que votre cœur en aura résolu.

Que celui-ci fasse son service pendant quelques jours. Il se peut qu'il s'en acquitte à votre satisfaction, malgré quelques défauts ; il se peut aussi qu'il soit pour le peuple une occasion de trouble et d'épouvante; peut-être fera-t-il les choses d'une manière inconsidérée et sans suivre l'avis de personne; peut-être aussi, se croyant digne de ce haut emploi, pensera-t-il s'y perpétuer longtemps. Ne sera-ce pour lui qu'un songe plein de tristesse? Trouvera-t-il une occasion d'orgueil et de présomption dans cette dignité qu'il tient de vos mains, et en arrivera-t-il à mépriser tout le monde en affichant un fastueux apparat? Votre Majesté sait fort bien où il en arrivera dans quelques jours, car, nous autres hommes, nous sommes votre spectacle, votre théâtre et servons à votre risée et à votre divertissement. Peut-être perdra-t-il sa haute dignité par suite de ses enfantillages ou par paresse ou manque de soin; car en réalité rien n'est caché pour Votre Majesté dont les yeux et l'oreille pénètrent les pierres et les madriers. Peut-être encore la perdra-t-il par fierté et par la jactance intérieure de ses pensées, méritant ainsi que vous le précipitiez dans l'ordure et les dépôts infects, et le dernier résultat qu'il aura mérité ce sera de rester aveugle, perclus, dénué de tout jusqu'à l'heure de sa mort, lorsque vous l'accroupirez sous vos pieds. Puisque donc ce pauvre homme est exposé à ce péril, je vous supplie, vous qui êtes notre Seigneur et notre appui invisible et impalpable, par qui nous vivons, sous la volonté et l'arbitre duquel nous sommes et qui seul disposez et pourvoyez toutes choses, je vous supplie qu'il vous plaise lui faire miséricorde, attendu qu'il est dans le besoin, qu'il est votre vassal et serviteur; et puisqu'il est aveugle, daignez l'éclairer de votre lumière et de votre splendeur, afin qu'il sache ce qu'il doit penser, ce qu'il doit faire et le chemin qu'il doit suivre pour ne pas errer dans son gouvernement, en y marchant conformément à vos avis et à votre volonté. Votre Majesté sait ce qui doit lui arriver nuit et jour dans l'exercice de sa charge, et nous savons, Seigneur très bon, que notre ligne de conduite et nos œuvres ne sont pas en notre pouvoir autant qu'elles sont dans la main de celui qui gouverne nos mouvements. Il se peut qu'il fasse quelque chose de travers dans la dignité dont vous l'avez pourvu et sur le siège où vous l'avez placé et qui vous appartient, pour qu'il y traite les affaires du peuple, comme on lave un linge malpropre avec de l'eau claire : pareil au dieu antique,

votre père et père de tous les dieux, le dieu du feu, qui trône sur le même siège, dans une dignité semblable, au milieu des fleurs, dans le palais aux quatre murailles, portant pour ornement des plumes en forme d'ailes resplendissantes.

Ce que notre élu fera de répréhensible, de manière à exciter votre colère et votre indignation et à mériter votre châtiment, ce ne sera point le résultat de sa volonté et de son libre arbitre, mais bien la conséquence de votre licence et de votre propre inspiration ou de quelque autre suggestion étrangère. Aussi vous prierai-je qu'il vous plaise lui ouvrir les yeux, l'éclairer, lui tenir l'oreille attentive et devenir le guide de ce pauvre élu; et si je vous le demande, ce n'est pas autant pour lui-même qu'en faveur de ceux qu'il est appelé à gouverner et à porter sur ses épaules. Je vous prie de lui inspirer dès à présent ce qu'il doit faire et de graver dans son cœur le chemin qu'il devra suivre, puisque vous avez fait de sa personne le siège sur lequel vous devez vous asseoir et que vous l'avez transformé en instrument pour qu'il fasse résonner votre volonté. Faites, Seigneur, qu'il soit votre image et ne permettez pas qu'il s'enorgueillisse et devienne altier en se voyant sur votre trône et sur votre estrade souveraine. Qu'il vous plaise, Seigneur, qu'il gouverne avec tranquillité et sagesse ce peuple qui est confié à ses soins. Ne permettez pas, Seigneur, qu'il insulte et vexe ses sujets et qu'il fasse périr injustement personne. Évitez, Seigneur, qu'il imprime des taches à votre trône et à votre estrade avec quelque injustice ou quelque offense, car cette tache retomberait sur votre honneur et votre renommée. Déjà Seigneur, le pauvre homme a accepté et reçu l'honneur et la seigneurie que Votre Majesté lui a donnés. Il est en possession de la gloire et de la richesse; vous lui avez orné les mains, les pieds, la tête, les oreilles et les lèvres avec la mentonnière, les boucles d'oreilles, les bracelets et le cuir jaune sur les cous-de-pied. Ne permettez pas, Seigneur, que ces parures et ces insignes soient pour lui un sujet d'orgueil et de présomption; faites, au contraire, qu'il vous serve avec modestie et simplicité. O notre Seigneur très bon, qu'il vous plaise aussi qu'il gouverne votre royaume, que vous venez de lui confier, en toute prudence et sagesse. Qu'il vous plaise encore disposer qu'il ne fasse rien de mal en offense de votre divinité, et daignez l'accompagner pour le guider en toutes choses. Si vous ne devez point agir ainsi, faites dès à présent qu'il soit mal vu et abhorré et qu'il meure dans les combats aux mains de ses ennemis; qu'il aille alors au palais du soleil, afin qu'il y prenne rang comme une pierre précieuse et que son cœur y soit estimé, pour être mort dans la guerre comme un homme de valeur et d'audace. Cela sera mieux pour

lui que d'être déshonoré dans ce monde et abhorré des siens pour ses fautes et ses imperfections. Seigneur secourable qui donnez à tous le nécessaire, faites qu'il soit fait comme je viens de vous prier et supplier.

CHAPITRE V

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT LES MEXICAINS FAISAIENT USAGE QUAND ILS ADRESSAIENT LEURS PRIÈRES AU PLUS GRAND DE LEURS DIEUX, *Tezcatlipoca*, *Titlacauan*, *Moquequeloa*[1], APRÈS LA MORT DU ROI, POUR QU'IL LEUR EN DONNAT UN AUTRE. C'EST LA PRIÈRE DU GRAND SATRAPE. ELLE RENFERME DE DÉLICIEUSES CHOSES.

Notre Seigneur, Votre Majesté sait déjà que N... (ici le nom) est mort; Vous l'avez placé sous vos pieds où il repose dans son recueillement. Il est allé, par le chemin que nous devons tous parcourir, au palais de notre résidence future, demeure de perpétuelles ténèbres qui n'a ni fenêtre ni lumière. Le voilà plongé dans le repos où personne ne viendra le tourmenter. Il a accompli sa tâche ici-bas en vous servant pendant quelques jours et années, non sans avoir à se reprocher des fautes et des offenses envers Votre Majesté. Vous lui avez donné à goûter dans ce monde un peu de vos douceurs et de vos suavités en les faisant passer devant ses yeux comme un feu follet qui s'évanouit à l'instant: c'est-à-dire la dignité du poste où vous l'aviez placé et dans lequel il a été quelques jours à votre service, prosterné, en pleurs, et soupirant des oraisons dévotes devant Votre Majesté. O douleur! il s'en est allé déjà où réside notre père et notre mère, le dieu de l'enfer, celui-là même qui tomba la tête en bas dans le feu où il a soif et faim de nous emporter tous, criant jour et nuit au milieu de grands tourments et demandant qu'on y aille en grand nombre l'accompagner. Notre N... (ici le nom du défunt) est déjà avec lui, en compagnie de tous ses prédécesseurs dans le gouvernement de ce royaume, dont l'un d'eux fut *Acamapichtli*[2] et, entre autres,

1. Cet autre nom donné à *Tezcatlipoca* signifie : chatouilleux, impatient, ou qui se moque; du verbe *quequeloa : nitequequeloa*, je chatouille quelqu'un, je ris, je me moque de lui.

2. Nommé aussi *Acamapich* ou *Acamapichtzin*, « qui tient un roseau à la main », *Acamapichtli* fut le 1er roi de *Tenochtitlan; Tiçoc* ou *Tiçocicatzin* en fut le 7e; *Auitzotl ou Auitzotzin*, le 8e; *Moteuhçoma I* ou *Ilhuicamina* et *Axayacatl* régnèrent immédiatement avant *Tiçoc;* enfin *Moteuhçoma II* ou *Xocoyotl* fut le 9e roi. C'est sous lui que les Espagnols arrivèrent au Mexique. On verra plus loin, livre VIIIe, chap. 1er, dans la liste des monarques mexicains, que les 2e, 3e et 4e non mentionnés ici par Sahagun étaient *Uitzililhuitl*,

Tiçoc, *Auitzotl*, *Moteuhçoma I*, *Axayacatl*, et, parmi les derniers décédés, *Moteuhçoma II* et aussi *Ilhuicamina*.

Tous ces rois gouverneurs jouirent de la seigneurie et dignité royales et du trône impérial, assurant le concert et l'ordre dans votre royaume, tandis que vous êtes le roi et l'empereur universel, sous l'arbitre duquel se règle l'univers entier, sans que vous ayez besoin d'aucun conseil étranger. Ceux que nous venons de nommer laissèrent la lourde charge du gouvernement qu'ils eurent sur leurs épaules et la transmirent à leur successeur N... qui, pendant quelques jours, a soutenu sa seigneurie et son commandement et s'en est ensuite allé rejoindre ses prédécesseurs dans l'autre monde, parce que vous l'avez ordonné ainsi en l'appelant. Et certes, il vous doit des remerciements pour lui avoir enlevé un poids si lourd, accompagné de tant de peines, et lui avoir assuré la paix et le repos. Nous en avons joui quelque temps, et voilà que maintenant il s'est éloigné de nous pour ne plus revenir dans ce monde. Serait-il allé quelque part d'où il puisse retourner ici et montrer de nouveau son visage à ses vassaux? Viendrait-il encore, par hasard, nous dire comme en d'autres temps : faites ceci ou cette autre chose? Viendra-t-il une autre fois revoir les administrateurs et les gouverneurs de son pays? Ceux-ci le reverront-ils encore? Le reconnaîtront-ils? Auront-ils à écouter ses commandements et à respecter ses ordres? Reviendra-t-il dans quelque temps pour consoler et réconforter ses dignitaires et ses employés supérieurs? O douleur! il n'en sera rien, car c'en est fait de sa présence et il a pour toujours disparu! O douleur! notre lumière s'est éteinte, et nous avons perdu la torche qui nous éclairait. Il a laissé à tout jamais ses sujets et ses subordonnés orphelins et sans appui. Pourrait-il, par hasard, prendre souci désormais de l'administration de ces provinces ou de ce royaume, lors même qu'ils seraient menacés de ruine et de désolation avec tous ceux qui les habitent? O notre très bon Seigneur, est-ce qu'il est admissible que dans l'absence de celui qui n'est plus une grande infortune s'abatte sur le royaume, détruisant et mettant en fuite tous les sujets qui l'habitent et qui furent autrefois secourus sous l'aile tutélaire de celui qui a déjà trépassé? Non sans doute, et le péril serait grand pour votre royaume si l'on ne procédait sans retard à l'élection de quelqu'un qui le protège.

Que pense donc faire Votre Majesté? Trouve-t-elle bon que son

Chimalpopoca et *Izcoatl*. Les deux successeurs de *Moteuhçoma II* furent *Cuitlahuatl*, son frère, et *Quauhtemoctzin* (Guatimozin), son cousin ; ils régnèrent peu de temps et furent véritablement les derniers souverains de *Tenochtitlan*, car les princes mexicains maintenus dans la suite à la tête du gouvernement n'eurent qu'une autorité purement nominale.

peuple reste dans les ténèbres, sans tête et sans appui? Voudriez-vous le ravager et le détruire? Pauvres *macehualli* qui s'en vont cherchant leur père pour les gouverner et leur servir d'appui, semblables au petit enfant qui pleure ses vrais père et mère absents et se désole s'il ne réussit pas à les trouver! Pauvres marchands qui courent les montagnes, les déserts et les prairies! Pauvres laboureurs qui s'évertuent à la recherche de quelques plantes pour leur manger, de racines et de bois pour les brûler au foyer ou pour les vendre au profit de leur subsistance. Pauvres soldats et gens de guerre qui aspirent à la mort, ont horreur de la vie et n'ont présent à l'esprit que l'idée du champ de bataille et des limites au delà desquelles on se livre au combat! Qui acclameront-ils? Quand ils auront pris quelque captif, à qui pourront-ils le présenter; à qui le diront-ils, de manière à faire savoir dans son pays qu'il est en captivité? Et ce captif lui-même, qui prendra-t-il pour son père afin d'y trouver un appui en des cas semblables, puisque la mort a frappé celui qui pour tous était le père de famille? Personne ne pourra pleurer et soupirer sur le sort des captifs, puisque nous n'avons plus celui qui donnait à leurs parents la nouvelle de leur prise. Pauvres plaideurs qui sont en procès contre des adversaires détenteurs de leurs biens, qui les jugera, les pacifiera, les lavera de leurs disputes et entêtements? car ils sont dans le cas d'un enfant qui s'est sali et continue à garder sa saleté, si sa mère n'est là pour l'en délivrer. Et ceux qui se querellent les uns les autres, se soufflètent, s'abîment de coups de poing et de trique, qui mettra la paix parmi eux? Tous ces gens-là qui, pour les motifs que nous venons de dire, s'en vont pleurant et répandant des larmes, qui les consolera et portera remède à leurs pleurs? Leur serait-il possible de trouver en eux-mêmes ce remède? Et ceux qui ont mérité la mort, prononceront-ils eux-mêmes leur peine capitale? Qui donc sera la justice? Qui donc occupera l'estrade du juge, puisque ce juge n'est plus? Qui ordonnera et disposera le nécessaire au bien-être de la ville, de la seigneurie et du royaume? Qui nommera les juges particuliers chargés des gens du bas peuple dans les quartiers? Qui fera battre le rappel et jouer le fifre pour appeler les gens à la guerre? Qui réunira et commandera, dans la mêlée, les vieux soldats et les guerriers exercés?

Seigneur, notre appui! Que Votre Majesté daigne choisir et nous signaler un homme qui soit digne de votre trône et puisse supporter la lourde charge du gouvernement de la chose publique, en même temps qu'il répandra la joie et le bien-être parmi le peuple, semblable à la mère qui fait la joie de son fils en le tenant sur ses genoux. Qui réjouira, divertira le peuple à la manière du berger qui fait résonner

son instrument pour apaiser son troupeau effarouché et en demi-révolte?

O notre très bon maître, faites cette grâce à N..., qui nous paraît digne de cet emploi élevé. Choisissez-le et signalez-le pour qu'il prenne possession de votre seigneurie et de votre gouvernement. Donnez-lui, comme à titre de prêt, votre trône et votre siège royal, pour qu'il dirige ce royaume pendant tout le temps qu'il vivra. Retirez-le de la bassesse et de l'humilité dans lesquelles il se trouve, afin de le mettre en possession de la dignité et des honneurs pour lesquels il nous paraît avoir des mérites. O notre très bon Seigneur! Que votre main protectrice fasse rayonner et resplendir cet empire!

C'est ce que je suis venu demander aux pieds de Votre Majesté d'une façon bien imparfaite, comme si j'étais affaibli par l'ivresse, vacillant sur mes jambes et tombant à moitié. Qu'il soit fait en tout et pour tout comme il plaira à Votre Majesté.

CHAPITRE VI

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT ILS FAISAIENT USAGE EN ADRESSANT LEURS PRIÈRES A *Tezcatlipoca* POUR LUI DEMANDER QU'IL LUI PLUT ENLEVER DU TRONE, PAR LA MORT OU PAR D'AUTRES MOYENS, LE ROI QUI NE FAISAIT PAS BIEN SON DEVOIR. C'ÉTAIT UNE PRIÈRE OU PLUTÔT UNE MALÉDICTION DU GRAND SATRAPE CONTRE LE ROI RÉGNANT.

O notre très bon Seigneur qui ombragez tous ceux qui vous approchent, comme l'arbre qui s'étend grandement en hauteur et en largeur! Vous êtes invisible et impalpable et nous sommes dans la croyance que votre regard pénètre les pierres et jusqu'au cœur des arbres, voyant clairement ce qui s'y trouve caché. C'est pour la même raison que vous voyez et comprenez ce qui est dans nos cœurs et dans nos pensées. Devant vous nos âmes sont comme un peu de fumée ou de brouillard, qui s'élèverait de la terre. Aussi ne sauriez-vous ignorer les actions et les manières de vivre de N... (ici le nom du roi). Vous voyez et connaissez ce qui le concerne aussi bien que les causes de son orgueil et de son ambition. Vous savez qu'il possède un cœur dur et cruel et qu'il fait usage de la dignité que vous lui avez confiée comme l'ivrogne de la boisson et le fou de la jusquiame[1].

1. Ici l'auteur dit : *como el loco de los beleños*. J'ai traduit *beleños* par jusquiame parce que c'est, en effet, la véritable signification du mot. Mais je crois que Sahagun lui donne dans ce passage une signification plus étendue qui embrasserait toutes les solanées vireuses

C'est que la richesse, les grandeurs et l'abondance, qui passent comme un songe et que vous lui avez données sur votre trône dont il est en possession, tout cela lui enlève son bon sens, le rend superbe, l'agite et lui est une occasion de folie, de même que celui qui s'habitue à manger de la jusquiame en perd la tête. Quant à celui-ci, la prospérité a été cause qu'il méprise tout le monde et qu'il n'estime personne. On dirait que son cœur s'est armé d'épines très aiguës qui se voient aussi sur sa physionomie ; et il y paraît bien dans sa manière de vivre et de parler, car il ne fait ni ne dit quoi que ce soit qui donne du contentement aux autres. Il ne prend souci de personne et n'écoute aucun conseil ; il vit à sa fantaisie et comme il lui plaît. O notre très bon Seigneur, soutien de tous, pourvoyeur de toutes choses et créateur universel ! Il est très certain qu'il est devenu désordonné et pareil à un fils ingrat oubliant les bienfaits de son père ; il est comme un ivrogne sans cervelle. Les grâces que vous lui avez faites et la dignité dans laquelle vous l'avez placé ont été l'occasion de sa perte.

Outre tout ce qu'on vient de dire, on peut lui attribuer une autre chose bien répréhensible et bien dangereuse, c'est qu'il n'est pas dévot; il n'adresse point des prières aux dieux ; il ne pleure pas en leur présence ; ses péchés ne l'attristent nullement et ne le font pas soupirer, et cela provient de ce que les vices lui ont fait perdre le bon sens, comme cela arrive aux ivrognes. Il va comme une personne inoccupée, vide et très désordonnée ; il n'a le respect ni de ce qu'il est, ni de l'emploi qu'il exerce. Il est certain qu'il déshonore et couvre de honte les dignités et le trône qu'il occupe et qui sont les vôtres, tandis que cette situation devrait être très honorée et révérée, attendu que c'est d'elle que dépendent la justice et la droiture des jugements qui doivent assurer l'appui et la bonne administration de votre peuple; car vous êtes le protecteur de tous et vous devez empêcher que les gens de rang inférieur soient victimes des insultes et de l'oppression des grands, en même temps que vous assurerez le châtiment et l'humiliation de tous ceux qui manquent de respect pour le trône et la dignité qui sont les vôtres. Quant aux marchands, qui composent la classe à laquelle vous donnez plus volontiers vos richesses, — eux qui voguent et courent par monts et par vaux, cherchant, au milieu des larmes, vos dons, grâces et présents, dont vous êtes avare et que vous donnez seulement à vos amis, — ils reçoivent, comme tous les

dont les effets toxiques sont identiques. Selon toute probabilité, les plantes dont les Mexicains faisaient usage, comme les Chinois de l'opium, pour se procurer des hallucinations volontaires, appartenaient au groupe des stramoines. Peut-être était-ce de préférence la pomme épineuse (*datura stramonium*) qui croît en abondance dans presque tout le Mexique et même aux environs de Mexico. Voy. livre XI°, chap. VII.

autres, un bien grand dommage de la négligence qu'il apporte à faire son devoir comme il devrait. O Seigneur! non-seulement il vous déshonore par tout ce qu'on vient de dire, mais il continue à le faire encore lorsque nous nous réunissons pour entonner vos cantiques afin de demander vos dons et vos grâces, chanter vos louanges, adresser nos prières et fournir aux tristes, aux affligés et aux pauvres l'occasion de se consoler et de prendre courage, et aux gens de caractère faible la force de se ranimer pour oser affronter la mort dans les combats. Dans ce lieu saint et si digne d'être révéré cet homme se rend coupable de dérèglements; il porte atteinte à la dévotion; il dissipe ceux qui vous servent et vous honorent, tandis que c'est là que vous prenez plaisir à réunir et à signaler ceux qui sont vos amis, quand ils chantent vos louanges, semblable au pasteur qui marque ses brebis. Et puisque vous, Seigneur, vous savez que tout ce que j'ai dit en votre présence est bien la vérité, vous ferez selon votre sainte volonté et bon plaisir de votre cœur, pour porter remède à cette situation. Du moins, Seigneur, châtiez-le de façon à le rendre un exemple pour les autres, afin qu'ils n'imitent pas sa mauvaise conduite. Que ce soit de vous que le châtiment lui arrive, soit par maladie, soit par une autre calamité quelconque; ou bien enlevez-lui son gouvernement, pour mettre à sa place un de vos favoris qui soit humble, dévot et pénitent. Des gens de ce mérite ne vous manquent pas; vous en avez en grand nombre, tels qu'il les faut pour ce rang élevé. Ils vous attendent, vous acclament, et ils vous sont connus en leur qualité d'amis et serviteurs fidèles qui viennent soupirer et pleurer chaque jour en votre présence. Choisissez-en un parmi eux, pour l'élever à la dignité suprême du royaume. Faites l'expérience de sa valeur.

A quelle résolution s'arrêtera Votre Majesté parmi celles qui viennent d'être dites? Voulez-vous lui enlever le gouvernement, les dignités et les richesses qui l'enorgueillissent, et les donner à quelqu'un qui soit dévot et pénitent, qui vous prie avec humilité et qui soit habile, de bon caractère, humble et obéissant? Ou bien vous plairait-il que cet homme, que vos bienfaits ont rendu superbe, tombe dans la pauvreté et la misère, comme un de ces malheureux campagnards qui ont de la peine à gagner leur manger, leur boisson et leurs vêtements? Ou encore, Votre Majesté voudrait-elle faire que, pour châtiment, il devienne perclus de son corps ou que ses membres tombent en pourriture? Ou bien serait-ce, par hasard, que vous voudriez l'enlever de ce monde par la mort de son corps et qu'il aille en enfer dans la maison des ténèbres et de l'obscurité, où nous irons tous et où se trouvent notre père et notre mère, le dieu et la déesse de l'enfer? Il

me semble, en réalité, que c'est cette dernière mesure qui lui convient le mieux, pour que son cœur et son corps s'y reposent en compagnie de ses aïeux qui s'y trouvent déjà. O notre Seigneur très secourable, qu'est-ce que votre cœur désire le mieux? Que votre volonté soit faite; dans la prière que je fais à Votre Majesté je ne suis mû ni par l'envie, ni par la haine. Ce n'est pas dans de tels sentiments que j'ai cherché votre présence. Je n'y suis poussé que par le pillage et les mauvais traitements dont les gens du peuple sont victimes, au détriment de leur paisible prospérité. Je ne voudrais pas, Seigneur, provoquer votre colère et votre indignation contre moi, qui ne suis qu'un homme bas et grossier. Je n'ignore pas, Seigneur, que vous lisez dans tous les cœurs et connaissez les pensées de tous les mortels.

CHAPITRE VII

DE LA CONFESSION AURICULAIRE DONT CES INDIGÈNES FAISAIENT USAGE UNE FOIS DANS LA VIE, AU TEMPS DE LEUR INFIDÉLITÉ [1].

Après que le pénitent avait dit ses péchés devant le satrape, celui-ci adressait la prière suivante à *Tezcatlipoca:* « O notre très bon Seigneur, appui et faveur de tous ! Vous venez d'entendre la confession de ce pauvre pécheur, par laquelle il a fait l'aveu, en votre présence, de ses pourritures et de ses mauvaises odeurs. Peut-être a-t-il caché devant vous quelques-uns de ses péchés ; en ce cas, il se serait moqué de Votre Majesté et, par cette folie et cette offense, il se serait précipité dans un gouffre et dans un ravin profonds et il se serait empêtré lui-même dans des lacs et des filets. Il aurait ainsi mérité de devenir aveugle, perclus, pauvre et misérable, et que ses membres tombassent en pourriture. O douleur! si ce pauvre pécheur a eu l'audace de faire cette offense à Votre Majesté, qui est le Seigneur et l'empereur de tous et s'occupe de tout le monde, il s'est pris, avili et bafoué lui-même. Votre Majesté le sait bien, puisque, étant invisible et sans corps, elle voit clairement toutes choses. Ce pénitent est donc venu volontairement tomber dans le péril et le risque où il se trouve, puisqu'il est dans un lieu de très droite justice et devant un tribunal sévère; c'est comme une eau très claire avec laquelle vous lavez, Seigneur, les péchés de ceux qui se confessent avec sincérité ; aussi est-ce par sa faute qu'il est venu chercher sa perte et l'abréviation de ses jours.

1. Voyez livre I, chap. XII, p. 23 et suivantes.

« Mais si au contraire il a dit toute la vérité et s'est dégagé de tous ses péchés, il a reçu le pardon de toutes les fautes dont il s'était rendu coupable lorsqu'en trébuchant il était tombé devant vous en péchant de diverses manières, se salissant ainsi lui-même et se précipitant dans un abîme et dans un puits sans fond. C'était sa faiblesse et sa misère qui l'avaient fait succomber, et maintenant il gémit douloureusement sur le passé. Son cœur s'inquiète et s'afflige ; il est au plus grand regret d'avoir fait ce dont il s'est rendu coupable et il est dans le très ferme propos de ne plus vous offenser. Je parle en présence de Votre Majesté qui sait toutes choses et qui n'ignore pas que ce malheureux n'a pas péché avec la pleine jouissance de son libre arbitre, parce qu'il y a été aidé et poussé par les qualités naturelles du signe de sa naissance. Et puisqu'il en est ainsi, ô très bon Seigneur, appui et faveur de tous, quoique ce pauvre homme vous ait offensé gravement, est-ce que vous ne détournez pas de lui votre colère et votre indignation? Mettez-y un terme, Seigneur; favorisez-le et pardonnez-lui ; car il pleure, gémit et soupire en voyant la faute qu'il a commise et l'offense qu'il vous a faite. Il est dans une grande tristesse ; il répand d'abondantes larmes; la douleur de ses péchés opprime son cœur, et non seulement il s'en afflige, mais encore il en conçoit de l'épouvante. Et s'il en est ainsi, il est juste également que votre fureur et votre indignation contre lui s'apaisent et que ses péchés soient oubliés. Puisque vous êtes un Seigneur très miséricordieux, qu'il vous plaise lui pardonner et lui rendre sa blancheur. Accordez-lui, Seigneur, l'indulgence et la rémission de tous ses péchés, par cette divine intervention qui coule du ciel comme de l'eau claire avec le pouvoir de purifier, et au moyen de laquelle Votre Majesté fait disparaître les taches et souillures que les péchés causent à l'âme. Faites, Seigneur, qu'il s'en aille en paix et ordonnez ce qu'il doit faire. Qu'il se livre à la pénitence et pleure ses péchés et, quant à vous, Seigneur, donnez-lui les inspirations dont il a besoin pour bien vivre. »

Ici le satrape s'adresse au pénitent et lui dit : « O mon frère, tu es venu dans un lieu dangereux et difficile, qui excite l'épouvante, où se trouve un ravin coupé, taillé à pic, dont n'échappe jamais celui qui y est tombé. Tu es arrivé à un endroit où les lacs et les filets sont entrelacés les uns aux autres et superposés de façon que personne ne peut passer sans se prendre à quelqu'un d'entre eux ; et ce ne sont pas seulement des lacs et des filets, mais encore des excavations en forme de puits. Toi-même es tombé dans le ravin du fleuve et tu t'es pris dans les filets dont tu ne pourras jamais tout seul te dégager. Tes péchés ne sont pas seulement des lacs, des filets et des puits profonds dans lesquels tu t'es précipité, mais ce sont encore des bêtes

féroces qui tuent et réduisent en lambeaux le corps et l'âme. Peut-être as-tu caché quelqu'un ou quelques-uns de tes péchés graves, énormes, sales et puants qui sont déjà publiés dans le ciel, la terre et l'enfer et répandent une odeur infecte jusqu'aux confins du monde? Tu t'es présenté devant notre très débonnaire Seigneur, appui de tous, que tu as offensé et irrité, dont tu as provoqué la colère contre toi, celui-là même qui, demain ou un autre jour, t'enlèvera de ce monde pour te placer sous ses pieds, et t'enverra à la demeure infernale, universelle où se trouvent ton père et ta mère, le dieu et la déesse de l'enfer, avec leurs bouches béantes prêtes à vous avaler, toi et tous les habitants du monde. Là, il te sera donné ce que tu auras mérité ici-bas conformément à la justice divine et dans la mesure marquée par la pauvreté, la misère et les maladies dont tu auras souffert. De toutes façons, tu ne pourras manquer d'être tourmenté et affligé à l'extrême; tu te verras plongé dans un lac de misère et de tourments intolérables. Pour à présent, voilà que tu prends pitié de toi-même en venant t'entretenir avec Notre-Seigneur qui voit tous les secrets des cœurs. Confesse donc ce que tu as fait et les péchés graves que tu as commis en te rendant semblable à l'homme qui se jette la tête en bas dans un ravin et dans un abîme sans fond.

« Quand tu fus créé et envoyé dans ce monde, on te fit sans tache; ton père et mère, *Quetzalcoatl*, te forma semblable à une pierre précieuse et à une boulette d'or d'une grande valeur. Tu étais, en naissant, comme une riche pierre et comme un joyau d'or très beau et très resplendissant. Mais, poussé par ta volonté et jouissant de ton libre arbitre, tu t'es sali, taché, roulé dans l'ordure et les souillures des méchancetés et des péchés que tu as commis et dont tu viens de faire l'aveu. Tu t'es conduit comme un enfant sans jugement qui se salit, en jouant d'une manière repoussante dans l'ordure. C'est ainsi que tu t'es souillé et rendu haïssable par les péchés dans lesquels tu as trouvé tes délices, tels que tu viens de les découvrir et rendre manifestes aux yeux de Notre-Seigneur qui est l'appui et la purification de tous les pécheurs. Et ne prends pas ces choses pour simple badinage, car il est certain que tu es entré dans la fontaine de miséricorde où se trouve une eau très claire au moyen de laquelle sont lavées les souillures de l'âme par Notre-Seigneur Dieu, protecteur et soutien de tous ceux qui reviennent à lui. Tu t'étais lancé dans l'enfer, et voilà que maintenant tu ressuscites, comme si tu venais de l'autre monde. Tu viens de renaître; tu recommences à vivre, et Notre-Seigneur Dieu te donne à présent même un nouveau soleil et un autre foyer. Tu recommences aussi à fleurir et à briller comme une pierre précieuse sans tache, qui sort du sein de sa mère où elle s'était formée. La

chose étant ainsi, mets bien ton attention à vivre dorénavant avec prudence et discernement pour tout le temps que tu passeras dans ce monde sous la dépendance de Notre-Seigneur Dieu très bon, très bienfaisant et très généreux. Pleure, sois triste, procède avec humilité et réserve, la tête basse, adressant tes prières à notre Dieu. Ne t'enorgueillis pas en dedans de toi-même, car, si tu le faisais, tu t'aliénerais la pitié de Notre-Seigneur qui lit dans la pensée et le cœur de tous les mortels. Quelle est, en effet, l'estime que tu fais de toi-même? Quels mérites te donnes-tu? Quel est ton point de départ et ta base d'action? Quel est ton appui? Il est clair que tu n'es rien, que tu ne peux rien, que tu n'as aucune valeur; aussi Notre-Seigneur fera-t-il de toi ce qu'il lui plaira, sans que rien le puisse arrêter. Penses-tu qu'il te découvrira, d'ici-bas, toutes les choses futures avec lesquelles il tourmente et afflige, pour que tu les puisses voir, dès à présent, de tes propres yeux? Non certes, car les peines épouvantables avec lesquelles il torture dans l'autre monde ne sont point visibles, et les vivants ne les peuvent apercevoir. Si tu les avais méritées, tu y serais condamné et Dieu t'enverrait à la demeure universelle de l'enfer. Ta maison, où tu vis maintenant si joyeux, deviendrait un dépôt de saletés et d'immondices, en attendant ce que ferait de toi Notre-Seigneur, protecteur de tous, invisible, incorporel et *unique*, et qu'il lui plût faire disparaître les murs de ta demeure avec les haies vives et les fossés dont tu l'avais si laborieusement entourée.

« C'est pour cela que je te prie de te relever et de faire tes efforts pour ne pas redevenir bientôt ce que tu as été dans le passé. Fais-toi un cœur nouveau et une autre manière de vivre et prends soin de ne pas retomber dans tes péchés d'autrefois. Remarque bien qu'il t'est impossible de voir de tes yeux Notre-Seigneur Dieu, invisible et impalpable, *Tezcatlipoca* ou *Titlacauan*; mais sache bien qu'il est jeune et orné de toutes les perfections infinies et sans tache. Occupe-toi de bien balayer, nettoyer et mettre en ordre ta maison: si tu ne le faisais pas ainsi, tu chasserais de la compagnie et de ta demeure et tu offenserais gravement cette jeune et très bonne divinité qui fréquente continuellement nos maisons et nos quartiers, s'y recréant et cherchant à discerner ses amis pour les consoler et se consoler elle-même avec eux. Je te dirai enfin que tu ailles t'occuper à balayer et à enlever les ordures et les saletés de ta maison; nettoie-la bien dans son entier; nettoie aussi ta personne; cherche un esclave pour le sacrifier devant Dieu; donne une fête à tes supérieurs et chante avec eux les louanges de Notre-Seigneur. Il convient aussi que tu fasses pénitence en travaillant un an, ou plus, dans la maison de Dieu. Là, tu répandras ton sang et tu piqueras ton corps avec des épines de maguey. Afin de

faire pénitence pour les adultères et autres souillures dont tu t'es rendu coupable, tu passeras chaque jour deux fois des fétus d'osier à travers tes oreilles et ta langue alternativement, et ce ne sera pas seulement à cause des péchés charnels susnommés, mais encore en souvenir des paroles mauvaises et injurieuses par lesquelles tu as offensé ton prochain, et aussi pour expier ton ingratitude envers les grâces que tu avais reçues de Notre-Seigneur, non moins que ton inhumanité envers le prochain en ne faisant point l'offrande des biens que tu tenais de Dieu et en refusant aux pauvres une part des richesses que Notre-Seigneur t'avait données. Tu te chargeras d'offrir du papier et du copal et de distribuer des aumônes aux nécessiteux affamés auxquels manquent le boire, le manger et les vêtements, dusses-tu le retrancher de tes aliments pour le leur donner. Prends bien soin de vêtir ceux qui sont nus ou couverts de haillons, en pensant que leur chair est comme la tienne et qu'ils sont hommes comme toi; fais surtout grand cas des malades, car ils sont l'image de Dieu. Il n'y a plus rien à te dire; va en paix et prie le Seigneur de t'aider à accomplir ce que tu es obligé de faire, car il est le protecteur de tous. »

Les Mexicains, surtout les *Mixteca* et les *Olmeca*[1], adoraient *Tlaçolteotl*, déesse de la luxure. On assure qu'au temps de leur infidélité, les *Mixteca*, quand ils étaient malades, confessaient tous leurs péchés à un satrape qui leur ordonnait, en réparation, le payement des dettes, la restitution des vols, des usures et des fraudes. En général le satrape, fût-il médecin, devin ou astrologue, obligeait son pénitent à rendre le bien d'autrui dont il était le détenteur.

Les *Cuexteca*[2] adoraient et honoraient *Tlaçolteotl*. Ils ne s'accusaient point devant elle de la luxure, parce qu'ils ne croyaient pas qu'elle fût un péché.

Quant aux *Occidentaux*, comme sont les gens de *Michuacan*, les vieillards ne savent pas dire s'ils adoraient cette déesse de la luxure, appelée *Tlaçolteotl*.

Les *Chichimeca*[3] n'adoraient pas cette déesse, parce qu'ils n'avaient

1. *Mixteca*, pluriel de *Mixtecatl*, habitant de la province de *Mixtecapan*, vers l'Océan pacifique ; — *Olmeca*, pluriel de *Olmecatl*, peuples d'origine fort incertaine, qui seraient venus dans l'Anahuac par le nord-est (Panuco) et se seraient établis non loin de Cholula. On leur attribue généralement la construction des pyramides de *Teotihuacan*.

2. Pluriel de *Cuextecatl*, habitant de la province de *Cuextlan*, sur la limite septentrionale du Mexique.

3. Pluriel de *Chichimecatl*, Chichimèque. Les Chichimèques comprenaient diverses tribus dont quelques-unes parvinrent à un certain degré de civilisation ; ainsi l'État d'*Acolhuacan*, d'origine chichimèque, avait *Tetzcuco* pour capitale, qui fut un des centres les plus éclairés et mérita d'être surnommée l'*Athènes de l'Anahuac*. Les conquérants espagnols désignaient

qu'un seul dieu, appelé *Mixcoatl*[1], dont ils possédaient l'image et la statue; mais ils croyaient en un autre dieu invisible, non représenté par une image, appelé *Yoalli checatl*, ce qui veut dire dieu invisible et impalpable, bienfaisant, protecteur et tout-puissant, par la vertu duquel tout le monde vit et qui, par son seul savoir, régit volontairement toutes choses.

CHAPITRE VIII

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT ILS FAISAIENT USAGE EN PRIANT LE DIEU APPELÉ *Tlaloc*, QUE L'ON TENAIT POUR SEIGNEUR ET ROI DU PARADIS TERRESTRE, AVEC PLUSIEURS AUTRES DIEUX SES SUBORDONNÉS APPELÉS *Tlaloque*, ET SA SŒUR *Chicome coatl*, QUI ÉTAIT LA DÉESSE CÉRÈS. CETTE PRIÈRE ÉTAIT EMPLOYÉE PAR LES SATRAPES EN TEMPS DE SÉCHERESSE, POUR DEMANDER DE L'EAU AUX DIEUX SUSDITS. ELLE RENFERME UNE MATIÈRE FORT DÉLICATE, CAR ON Y VOIT FIGURER UN GRAND NOMBRE DES ERREURS DANS LESQUELLES ILS VIVAIENT ANCIENNEMENT.

« O notre très bon Seigneur, libéral donateur, Seigneur de la fraîcheur et de la verdure, Seigneur du Paradis terrestre odorant et fleuri, Seigneur de l'encens ou copal! O douleur! les dieux de l'eau qui sont vos sujets ont disparu et se cachent dans leur retraite, eux qui sont chargés de distribuer les choses nécessaires et reçoivent l'offrande de l'*ulli*, de l'*yauhtli* et du *copal;* ils ont caché toutes les subsistances indispensables à la vie et qui sont comparables aux pierres précieuses, émeraudes et saphirs; ils ont emmené avec eux leur sœur, la déesse des subsistances, ainsi que la divinité du *chilli* ou piment. O Seigneur! aie compassion de nous qui sommes vivants. Les objets qui forment notre nourriture se couchent sur le sol; tout se perd et se sèche. On dirait de la poussière recouverte de toiles d'araignée à cause du manque d'eau. Les pauvres *macehuales* et les gens du bas peuple sont épuisés par la faim; on les voit maigres, défigurés, avec des oreilles cadavériques; leurs bouches sont sèches comme du sparte, et leurs corps, sur lesquels tous les ossements se pourraient compter, sont une véritable image de la mort. Les enfants

sous le nom de Chichimèques les peuplades sauvages vivant sur les limites septentrionales du Mexique.

1. Ailleurs, Sahagun a dit que *Mixcoatl* était le dieu des Otomis en particulier. Il y a lieu de se rappeler que ces tribus sauvages reconnurent au XVe siècle la souveraineté des princes Chichimèques d'*Acolhuacan*. Les deux passages se concilient donc parfaitement. Voy. ci-dessus, p. 146.

sont défigurés et d'un jaune terreux, et je ne parle pas seulement de ceux qui commencent à marcher, mais même des plus jeunes, qu'on tient encore au berceau. Personne n'a pu se soustraire aux douleurs et aux tribulations de la famine existante; les animaux, les oiseaux eux-mêmes sont dans le besoin, à cause de la grande sécheresse que nous avons. C'est pitié de voir les oiseaux, dont quelques-uns ont les ailes tombantes et traînant par terre par suite des privations; d'autres tombent ne pouvant se tenir sur pieds; d'autres encore tiennent leur bouche ouverte aspirant à manger et à boire. Pour ce qui est des autres animaux, ô Seigneur! c'est douleur de les voir marcher en tombant de besoin, léchant la terre, la langue pendante, la gueule ouverte, haletant de faim et de soif. Tout le monde perd la tête et s'en va mourant faute d'eau; tous périssent et il ne restera bientôt plus personne. C'est aussi une grande douleur, Seigneur, de voir partout la surface du sol desséchée et ne pouvant plus produire ni herbe, ni arbre, ni chose quelconque qui pût servir de nourriture. Au lieu de nous servir de père et de mère, à son habitude, en nous nourrissant avec les subsistances ordinaires, herbes et fruits qui s'y produisaient auparavant, la terre aujourd'hui laisse tout se perdre. On dirait que les dieux *Tlaloque* ont tout emporté avec eux et l'ont caché dans leur demeure, qui est le paradis terrestre.

« Seigneur, toutes les choses dont vous aviez l'habitude de faire largesse, qui nous faisaient vivre et maintenaient en joie, qui sont le soutien et l'allégresse de tous et peuvent être comparées aux émeraudes et aux saphirs, tout cela a disparu et fui loin de nous. Seigneur, dieu des subsistances et donateur très bon et très compatissant! Qu'avez-vous résolu de faire de nous? Nous avez-vous enlevé absolument votre appui? Votre colère et votre indignation ne s'apaiseront-elles pas? Avez-vous déterminé de perdre tous vos serfs et vassaux et de laisser dans la désolation et la solitude votre ville, royaume ou seigneurie? Est-il déjà résolu qu'il en sera ainsi? Cela est-il définitivement décidé dans le ciel et en enfer? O Seigneur! du moins accordez-nous que les enfants innocents qui marchent à peine et ceux qui sont encore au berceau aient les choses indispensables à la nourriture, afin qu'ils vivent et qu'ils ne périssent pas en cette grande disette. Qu'ont-ils fait, ces pauvres malheureux, pour qu'ils soient affligés et meurent de faim? Ils ne se sont rendus coupables d'aucune offense; ils ne savent pas ce que c'est que pécher et ils n'ont offensé ni les dieux du ciel ni ceux de l'enfer. Si nous avons manqué à nos devoirs de plusieurs manières et si nos offenses sont arrivées jusqu'au ciel et jusqu'en enfer, si les puanteurs de nos péchés se sont étendues jusqu'aux confins de la terre, il est juste que nous soyons

détruits et qu'il ne reste rien de nous ; nous n'aurons rien à dire pour nous excuser et nous défendre de ce qui a été résolu contre nous au ciel et en enfer. Que cela soit fait; soyons tous perdus sans retard; mais ne restons pas condamnés à des douleurs si prolongées ; car ce que nous supportons à cause du manque d'eau est encore plus cruel que de brûler dans les flammes. C'est en effet chose horrible que le tourment de la faim : nous sommes comme le serpent qui, agacé par le désir de dévorer, avale sa salive, haletant du besoin de manger, et siffle pour que vienne à lui ce qui fait son besoin; c'est chose terrifiante de voir son angoisse tandis qu'il demande à manger. La famine dont nous souffrons est arrivée au même degré d'intensité que le feu qui brûle en scintillant et lance des étincelles.

« Qu'il soit fait, Seigneur, comme nos aïeux nous l'ont prédit : que le ciel tombe sur nous ; viennent les démons *tzitzimime*[1], lesquels doivent un jour détruire la terre avec tous ceux qui l'habitent, afin que le monde entier soit couvert d'obscurité et de ténèbres et qu'il n'y ait plus d'habitants nulle part. Les vieillards, nos aïeux, en effet, ont su et nous ont transmis de bouche en bouche que la fin du monde doit arriver lorsque la terre sera fatiguée de produire des créatures. Seigneur! ce serait pour nous un régal et un délassement que cet évènement tombant sur nous tous qui existons actuellement. Malheureux que nous sommes! Qu'il vous plaise, Seigneur, envoyer une peste provenant du dieu de l'enfer, qui nous achève sans délai! En pareil cas, peut-être la déesse des subsistances et le dieu des moissons prendraient-ils soin de nous laisser quelques friandises pour que les défunts pussent remplir leurs besaces et faire ainsi le chemin de l'enfer. Plût au ciel qu'au lieu de cette tribulation nous eussions celle de la guerre, laquelle procède de l'influence du soleil et se réveille avec force et puissance sur la terre ; car alors les soldats et vaillantes gens, belliqueux et puissants, ressentiraient une grande joie en se voyant dans la bataille, attendu qu'il y meurt bien des hommes ; le sang coule en abondance ; la terre se couvre de corps morts, d'ossements et des têtes des vaincus, et le sol disparaît sous la masse des cheveux qui pourrissent ! Rien de cela n'inquiète, parce qu'on sait que les âmes des défunts vont dans le palais du soleil, où l'on chante ses louanges avec des voix réjouissantes ; là, on passe son temps à humer avec délices les parfums variés des fleurs ; là encore, sont glorifiés tous les braves et gens de valeur morts dans la bataille. Les enfants d'un âge tendre qui ont péri par la guerre sont présentés au soleil, propres, embellis et resplen-

1. Pluriel de *tzitzimitl*

dissants comme une pierre précieuse. Et pour que le chemin se fasse jusqu'à l'astre brillant, votre sœur, la déesse des subsistances prend soin de les munir de la besace qu'ils doivent emporter, parce que cette provision des choses nécessaires est la force, le guide, le bourdon de voyage de tous les habitants du monde, et sans elle on ne saurait vivre.

« Mais cette famine dont vous nous tourmentez, ô notre bon Seigneur, est si affligeante et si intolérable que les tristes *macehuales* ne la peuvent supporter et qu'ils meurent le plus souvent sans autre maladie. Et ce ne sont pas les hommes seulement qui se ressentent de cette calamité, mais encore tous les animaux. O Notre-Seigneur très miséricordieux, Seigneur des légumes, des gommes et des herbes odorantes et médicinales, je vous supplie de vouloir bien jeter des regards de compassion sur les habitants de votre ville, royaume ou seigneurie : tout le monde se perd et court le risque d'arriver à sa fin. Les animaux eux-mêmes disparaissent et se consument sans qu'on y puisse porter remède. Et puisqu'il en est ainsi, je vous prie de vouloir bien expédier les dieux qui donnent les subsistances, les pluies et les orages, et qui sont les seigneurs des herbes et des grands arbres, afin qu'ils viennent exercer leur mission sur ce bas monde. Que la richesse et la prospérité de vos trésors s'ouvrent sur nous! Que les grelots d'allégresse qui ornent les bourdons des dieux de l'eau s'agitent et entrent en mouvement et que ces dieux s'empressent de chausser leurs *cotaras* d'*ulli* pour cheminer avec célérité! Favorisez, Seigneur, de votre aide le dieu de la terre, ne fût-ce que par une pluie légère, car c'est lui qui nous nourrit et nous entretient lorsque l'eau ne manque pas. Qu'il vous plaise, Seigneur, soulager le maïs, les épis verts et les autres subsistances aussi nécessaires que désirées; ils sont semés et plantés dans les sillons et ils y souffrent les tourments du besoin, faute d'humidité. Faites en sorte, Seigneur, que notre peuple reçoive de votre main cette grâce et cette faveur; qu'ils aient la chance de voir les légumes renaître et de jouir de la fraîcheur, biens inestimables qui sont comme des pierres précieuses. Le vrai fruit et la substance des dieux *Tlaloque*, ce sont les nuages qui les accompagnent et qui répandent la pluie sur nous. Trouvez bon, Seigneur, que la joie renaisse parmi les quadrupèdes, les herbes, les volatiles et les oiseaux au plumage précieux, tels que le *quecholli* et le *çaquan:* que ceux-ci voltigent, chantent et sucent les herbes et les fleurs, mais non point au milieu du tonnerre et des éclairs, qui sont la manifestation ordinaire de vos colères; parce que, si nos seigneurs *Tlaloque* venaient accompagnés de la foudre et des éclairs, comme les *macehuales* sont amaigris et tous les habitants affaiblis par la faim,

ils s'épouvanteraient et seraient saisis de frayeur. S'il en est qui soient déjà destinés à aller au paradis terrestre après avoir péri par la foudre, que ce soit seulement ceux qui souffrent, et qu'il ne soit fait aucun dommage ni préjudice à autres personnes quelconques, pas même parmi celles qui se trouvent éparpillées sur les montagnes et par les prairies. Qu'il n'arrive point de mal non plus aux arbres, aux magueys et aux autres plantes naissant de la terre et nécessaires à la vie, à la subsistance et au bien-être des pauvres gens malheureux et abandonnés qui ne peuvent se procurer qu'à grand'peine les aliments indispensables au soutien de leur existence et qui errent morts de faim avec le ventre vide et collé à l'échine. O Seigneur très bon, très généreux, donateur de toutes les subsistances! soyez assez bon pour porter la consolation sur le sol et sur toutes les choses qui vivent à la surface de la terre. C'est en soupirant et le cœur opprimé par l'angoisse que je vous appelle et prie, vous tous qui êtes les dieux de l'eau, qui vous trouvez à l'orient, à l'occident, au septentrion et au midi du monde, qui habitez dans les concavités de la terre, dans les airs, sur les montagnes ou dans les cavernes profondes ; venez tous consoler ces pauvres gens et arroser la terre, parce que ceux qui l'habitent, hommes, quadrupèdes et volatiles, ont leurs regards fixés sur vous et mettent leurs espérances en vos divines personnes. O nos Seigneurs! qu'il vous plaise venir! »

CHAPITRE IX

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT LE ROI FAISAIT USAGE APRÈS QU'IL ÉTAIT ÉLU, AFIN DE RENDRE GRACE A *Tezcatlipoca* POUR L'AVOIR ÉLU ROI, ET AFIN DE LUI DEMANDER LA FAVEUR DE SES LUMIÈRES POUR BIEN REMPLIR SON EMPLOI ; ON L'ENTEND S'HUMILIER DE DIVERSES MANIÈRES.

« O Notre-Seigneur très bon, protecteur invisible et impalpable! vous n'ignorez pas, je le sais, que je suis un pauvre homme, d'humble condition, créé et venu au monde au milieu de l'ordure, doué de peu de raison et d'un jugement modeste, plein d'un grand nombre de défauts et incapable enfin de me connaître moi-même et d'apprécier qui je suis. Vous m'avez fait une grande faveur et m'avez honoré d'indulgence, sans que je l'aie mérité, puisqu'après m'avoir ramassé dans la poussière, vous m'avez élevé à la dignité et au trône royaux. Qui suis-je, Seigneur, et quel est mon mérite pour que vous me placiez entre les gens que vous aimez, que vous connaissez et tenez pour amis

de choix, dignes de tous honneurs, nés et élevés pour les dignités et les trônes royaux; car étant réservés à ces fins vous les créâtes habiles et prudents et les prîtes issus de nobles et généreux parents; gens d'ailleurs instruits et bien élevés qui eurent aussi la chance d'être baptisés sous les signes et les constellations réservés à la naissance des rois, destinés qu'ils étaient à être un jour vos instruments et vos images pour administrer vos royaumes? Mais vous vous incorporiez en eux, vous parliez par leur bouche et ils prononçaient vos paroles de manière à ne jamais s'écarter de la volonté du dieu antique, père de tous les dieux, le dieu du feu appelé *Xiuhtecutli*, qui vit dans le réservoir de l'eau, entouré de créneaux et de pierres de couleur rosée, occupé à examiner et à conclure les affaires et litiges de la ville et des gens du peuple, comme s'il les lavait à l'eau claire, et toujours entouré et accompagné des généreux personnages dont nous venons de parler.

« O Seigneur très bon qui gouverne et dirige! Vous m'avez fait à la vérité une grande faveur. Cela s'est-il accompli par l'intercession et sous l'influence des larmes des rois et des reines qui ont déjà gouverné ce royaume? Ce serait grande folie de croire que vous m'avez choisi à cause de mon mérite et de ma valeur pour me mettre au poste lourd, difficile et même effrayant de gouverner votre royaume; car c'est comme un fardeau que l'on porte sur les épaules et ce ne fut qu'au prix de grandes difficultés qu'il put être soutenu par les rois antérieurs qui gouvernèrent en votre nom. O Seigneur très bon, administrateur invisible et impalpable, créateur, qui sait toutes choses et lit dans la pensée, ornement des âmes! que dirai-je encore, pauvre malheureux que je suis? Comment pourrai-je administrer et gouverner votre chose publique? Comment ferai-je pour porter le fardeau du gouvernement du peuple, moi qui suis aveugle et sourd, qui ne sais ni me connaître ni me gouverner moi-même, parce que j'ai été habitué à barboter dans la boue, et que je n'ai d'aptitudes que pour cueillir et vendre des herbes comestibles et pour porter du bois au marché? Ce que je mérite, Seigneur, c'est l'aveuglement de mes yeux, l'immobilité et la putréfaction de mes membres. Aller revêtu de haillons et d'une manta déchirée, ce serait le lot mérité qu'on devrait mettre à ma disposition. J'ai besoin personnellement d'être gouverné et porté sur les épaules d'autrui, tandis que vous avez beaucoup d'amis éprouvés auxquels vous pourriez confier cette haute dignité. Mais puisque vous avez résolu de m'exposer à la risée du monde, que votre volonté soit faite et que votre parole s'accomplisse.

« Peut-être ne savez-vous pas qui je suis et chercherez-vous, quand vous m'aurez connu, quelqu'un à mettre à ma place en m'enlevant

cet emploi que vous reprendrez pour vous-même avec les dignités et les honneurs qui s'y rattachent, étant fatigué et ennuyé de m'y souffrir, et vous le donnerez à un de vos amis éprouvés, qui soit dévot à votre divinité, qui pleure et soupire pour elle et mérite par conséquent cette haute distinction? En vérité, ce qui m'arrive, n'est-ce pas comme un songe ou comme l'illusion de quelqu'un qui se lève de son lit en sommeillant encore? O Seigneur qui êtes présent en tous lieux, qui connaissez toutes les pensées et distribuez tous les dons, qu'il vous plaise ne pas me tenir cachées votre voix et vos inspirations! C'est subitement et tout à coup qu'on nous élève aux dignités; mais j'ignore quelle route je dois suivre; je ne sais pas ce que j'ai à faire : daignez donc ne pas me refuser la lumière et le miroir qui doivent me guider.

« Ne permettez pas, Seigneur, que je fasse dévoyer et distraire de leur chemin, par les montagnes et par les précipices, ceux que j'ai le devoir de diriger et de porter sur mes épaules. Ne permettez pas que je les mène par des sentiers de lapins et de chevreuils. Ne permettez pas, Seigneur, que la guerre me soit déclarée, ni surtout qu'une peste quelconque tombe sur ceux que je dois gouverner : car je ne saurais, en tel cas, ce que j'aurais à faire, ni par où je devrais conduire ceux qui sont à ma charge. O malheureux, incapable et ignorant que je suis! Je ne voudrais pas que quelque maladie fondît sur moi ; car alors je ne saurais que desservir votre peuple, et votre royaume tomberait dans la désolation et les ténèbres. Et d'autre part, que ferais-je, Seigneur et Créateur, s'il m'arrivait de déshonorer votre royaume en tombant dans quelque péché charnel et infamant? Que ferais-je encore, si par négligence ou par paresse je laissais mes sujets se dévoyer? Que ferais-je aussi, si je poussais dans les ravins et les précipices, par ma faute, ceux que je suis chargé de conduire? Seigneur très bon, invisible et impalpable! je vous prie de ne pas vous éloigner de moi. Voyez-moi souvent ; visitez cette pauvre maison où je vous attendrai sans cesse. Je vous désire anxieusement et je réclame avec instance votre parole et vos inspirations, avec lesquelles vous avez déjà secondé vos anciens amis éprouvés qui gouvernèrent avec zèle et droiture ce royaume, qui est le trône de Votre Majesté, aux côtés duquel s'asseoient vos sénateurs et vos dignitaires qui représentent votre image et votre propre personne. Ceux-ci jugent et proposent, en votre nom, dans les choses publiques, et vous vous en servez comme d'instruments, dans lesquels vous vous introduisez pour parler en eux-mêmes, prenant soin de vous tenir dans leurs visages et dans leurs oreilles et de leur ouvrir les bouches pour bien parler.

« En ce lieu, nos niaiseries excitent le rire et les plaisants propos

des trafiquants, avec lesquels il vous plaît de vous réjouir parce qu'ils sont vos amis et vos connaissances; mais vous y inspirez aussi vos dévots qui pleurent, soupirent en votre présence et vous donnent en réalité leurs cœurs. C'est pour cela que vous les gratifiez de prudence et de sagesse, pour qu'ils sachent voir comme dans un miroir à deux faces, qui reflète l'image de chacun. Vous leur donnez aussi une torche claire et sans fumée qui répand partout son éclat. Pour cette raison aussi, vous leur faites don des joyaux précieux que vous pendez à leur cou et à leurs oreilles, comme on se pare des joyaux corporels, tels que le *nacochtli*, le *tentetl*, le *tlalpiloni*, c'est-à-dire le gland de la tête, et le *matemecatl*[1] qui est la lanière de cuir préparé que les rois attachent à leurs poignets, ainsi que le cuir jaune qu'on fixe aux mollets avec des boulettes en or et des plumes riches. Dans les temps de bonne administration et de bon gouvernement du royaume, on se rend réellement digne de vos richesses, de votre gloire, de vos délices et de vos douceurs. Alors aussi, l'on est digne de repos, de tranquillité, de vie calme et de contentement : autant de dons qui viennent de votre main. Mais cependant, on voit parfois apparaître les choses adverses et pénibles, les maladies, la pauvreté et l'abréviation de la vie : maux terribles qui découlent encore de vous pour ceux qui ne font pas leur devoir dans cette situation. O notre très bon Seigneur, qui connaissez les pensées et répandez les bienfaits, est-ce qu'il est en mon pouvoir de bien gouverner, moi qui ne suis qu'un pauvre homme? Suis-je bien le maître de ma manière de vivre? Puis-je savoir ce que m'oblige à faire mon haut emploi, qui est votre royaume et non le mien? Ce que vous désirerez que je fasse par votre aide et ce qui sera votre volonté et le fruit de vos ordres, voilà ce que je ferai. Je suivrai la route que vous m'indiquerez; ce que vous m'inspirerez et placerez dans mon cœur, c'est ce que j'exécuterai et dirai. O notre très bon Seigneur, je me mets complètement entre vos mains, parce que je me sens incapable de me conduire et de me diriger, n'étant qu'aveuglement, ténèbres et un recoin d'ordures. Soyez assez bon, Seigneur, pour me donner un brin de lumière, ne fût-ce que le rayon infime que projette une luciole en volant pendant la nuit, pour marcher dans ce songe de la vie qui passe comme en un jour, où l'on trouve bien des obstacles qui font trébucher, bien des choses qui font rire et bien des chemins raboteux qu'on ne peut parcourir qu'en sautillant.

1. Le *nacochtli* est le pendant ou boucle d'oreille; — le *tentetl*, ou pierre de la lèvre, est la pierre précieuse en forme de bouton que les chefs indiens mettaient au-dessous de la lèvre inférieure fendue à cet effet; — le *tlalpiloni* servait à lier les cheveux, de *ilpia*, lier, attacher; — enfin le *matemecatl* est le bracelet, ordinairement en or; de *maitl*, main, bras, et *temecatl*, corde dure.

J'aurai tout cela à traverser parmi les soins que vous me confiez en me donnant votre trône et vos dignités.

« Notre très bon Seigneur ! je vous prie de m'éclairer de vos lumières, pour que je ne marche pas dans l'erreur, pour que je ne m'égare pas et que mes sujets ne crient pas après moi. Notre-Seigneur plein de pitié, vous m'avez choisi pour être le dossier de votre siège et votre instrument, sans que j'eusse rien fait pour le mériter. Me voilà devenu votre bouche, votre visage, vos oreilles, vos dents et vos ongles, quoique je ne sois qu'un pauvre homme ; je veux dire que je ne suis pas digne d'être votre image et de représenter votre personne. Et cependant, les paroles que je dirai doivent être reçues avec la même estime que si elles venaient de vous ; mon visage et mes oreilles doivent être tenues pour vôtres, et les châtiments que j'ordonnerai doivent être considérés comme venant de vous. C'est pour cela que je vous prie de me pénétrer de votre esprit et de faire résonner en moi vos paroles, pour que tout le monde leur obéisse, sans que personne y contredise. »

Celui qui dit cette prière devant le dieu *Tezcatlipoca* se tient debout, les pieds joints et le corps incliné vers la terre. Les plus dévots sont nus et, avant de commencer à prier, ils offrent du copal au feu, ou font quelque autre sacrifice. S'ils sont couverts de leur manta, ils en placent le nœud sur la poitrine de manière à tenir découverte la partie antérieure du corps. Quelques-uns, pour dire cette prière, s'asseoient sur leurs talons et placent le nœud de la manta sur l'une des épaules ; on appelle cela *moquichtlalia*[1].

CHAPITRE X

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT LES MEXICAINS FAISAIENT USAGE POUR ADRESSER LA PAROLE ET DES CONSEILS AU SEIGNEUR RÉCEMMENT ÉLU. C'EST LE DISCOURS DE QUELQUE DIGNITAIRE ÉLEVÉ, *pilli* OU *tecutli*, DES PLUS APTES A PORTER LA PAROLE[2].

« O Notre-Seigneur très humain, très miséricordieux, très aimant et très digne d'être estimé au delà de toutes les pierres précieuses et de

1. Pour *mo oquichtlalia*, qui s'assied, se met ou se tient (*tlalia*) d'une manière ferme ou pénible (*oquichtli*).

2. *Pilli* et *tecutli* ou *teuctli* signifient noble, seigneur, personne de qualité et font en composition avec les possessifs *no*, *mo*, *i*, etc. : *nopillo*, *notecuyo*, mon seigneur. Mais mot qui marque une dignité supérieure est *tlatoani*, souverain, parleur habile ; il affirme un talent oratoire que les princes devaient avoir au suprême degré. Dans les premiers

toutes les plumes riches! Vous êtes ici présent; notre souverain Dieu vous a fait notre roi parce que nos seigneurs qui vous ont précédé sont morts, par disposition divine, et s'en sont allés aux lieux de leur repos. Les seigneurs N... et N... ont abandonné ce monde en laissant après eux la charge de gouverner qu'ils portaient sur leurs épaules, sous laquelle ils s'étaient essoufflés de travail, pareils à ceux qui montent dans des chemins escarpés sous le poids de très lourds fardeaux. Peut-être se rappellent-ils et honorent-ils encore de leurs soucis la ville qu'ils ont administrée et qui se trouve aujourd'hui dépeuplée, dans les ténèbres et comme déserte, puisque la volonté de Dieu l'a privée de son seigneur. Peut-être regardent-ils, avec sollicitude, le royaume qui se couvre de ronces en l'absence de toute culture et dont les habitants — pauvres gens! — se trouvent orphelins sans pères ni mères, ignorants de ce qui convient à leurs intérêts. Ils sont comme des muets sans parole ou comme un corps sans tête.

« Le dernier qui nous a abandonnés, c'est le très fort et valeureux seigneur N..., auquel Dieu confia ce royaume pour peu de jours qui s'évanouirent comme un songe, et tout échappa de ses mains parce qu'il fut appelé par Notre-Seigneur Dieu qui a voulu le placer dans la retraite dont jouissent les autres défunts ses prédécesseurs, conservés à tout jamais dans le grand coffre de leurs tombeaux. C'est avec eux qu'il s'en est allé et il se trouve déjà près de notre père le dieu des enfers appelé *Mictlantecutli*. Est-ce qu'il reviendra jamais du lieu où il s'est rendu? Non, cela n'est pas possible; il est bien parti pour toujours, et c'est pour toujours que son royaume l'a perdu. Jamais plus ceux qui vivent et ceux qui naîtront encore ne le reverront ici; il nous a laissés à tout jamais; notre flambeau s'est éteint; notre lumière s'est évanouie. La ville et la seigneurie de notre Dieu, qu'il était chargé de régir et d'éclairer, se trouvent sans appui et dans les ténèbres. Il est bien près de se perdre et d'être détruit, ce royaume qu'il portait sur ses épaules et qu'il a abandonné en même temps que l'emploi dont il supportait le fardeau. Il est là, ce royaume qu'il a laissé pacifique et tranquille, ce royaume qu'il gouverna pacifiquement tout le temps qu'il le posséda avec le trône et le siège qui lui furent cédés par Notre-Seigneur Dieu et qu'il s'efforça de tenir en repos jusqu'à sa mort. Il n'eut jamais la paresse d'abriter ses pieds et ses mains sous sa couverture, et il travailla, au contraire, avec le

temps sans doute, c'était leur plus grand titre à l'élection, à en juger par les peintures mexicaines qui distinguent les monarques et chefs en figurant, par quelques signes, des paroles sortant de leur bouche. Aussi le grand seigneur, d'origine illustre, portait-il le nom de *tlatocapilli*, de même que les chefs et les caciques s'appelaient *tlatoque*, terme dérivant, comme *tlatoani*, de *tlatoa*, parler, discourir, haranguer.

plus grand zèle pour le bien du royaume. Et maintenant, ô notre très humain seigneur! Si nous ressentons un grand contentement et une grande allegresse, c'est que le Dieu par qui nous vivons nous a donné dans votre personne un rayon resplendissant de son soleil. Son doigt se tourne vers vous pour vous signaler et il a écrit votre nom en lettres rouges : il est ainsi résolu en haut et en bas, dans le ciel comme en enfer, que vous soyez le seigneur et que vous possédiez le siège, l'estrade et la dignité de ce royaume, comme étant le fruit émané des racines de vos prédécesseurs, qui le plantèrent solidement dans les temps reculés.

« C'est vous, seigneur! qui devez supporter le lourd fardeau de ce gouvernement; c'est vous qui devez succéder aux seigneurs dont vous êtes la progéniture, pour vous mettre sous le poids qu'ils ont porté; c'est vous, seigneur! qui devez assumer sur vos épaules le lourd souci de régir ce royaume. Notre-Seigneur Dieu met dans vos bras et asseoit sur vos genoux la haute dignité qui consiste à administrer et gouverner les gens du peuple, qui sont irascibles et capricieux. Vous aurez à les alimenter et à les satisfaire pendant quelques années, comme on fait pour les enfants au berceau. Vous aurez à les tenir tous sur vos genoux et dans vos bras; et il vous faudra les caresser et leur murmurer des chansons pour les endormir pendant tout le temps que vous vivrez en ce monde. O notre seigneur sérenissime et très précieux, le ciel et l'enfer ont réfléchi et porté leur jugement, d'où il résulte que ce sort est le tien : sur toi est tombée l'élection de Notre-Seigneur Dieu souverain. Pourrais-tu par hasard te cacher ou t'enfuir? Pourrais-tu te soustraire à cette sentence? Glisseras-tu dans ses mains et lui déroberas-tu ta personne? Quel cas fais-tu de Dieu Notre-Seigneur? En quelle estime tiens-tu les hommes qui t'ont élu et qui sont des seigneurs illustres et de rang élevé? Quel est ton sentiment sur les rois et seigneurs qui t'ont désigné, marqué et élevé à ce rang par l'inspiration et l'ordre de Notre-Seigneur Dieu, dont le choix ne peut s'annuler ni s'altérer, puisqu'il est d'ordre divin et que de là découle que tu sois nommé pour être le père de ce royaume? Et puisqu'il en est ainsi, seigneur, efforce-toi, prends courage, attache à ton épaule la charge qu'on te confie et qui t'est recommandée. Que la volonté de Notre-Seigneur s'accomplisse! Peut-être la garderas-tu pour longtemps, peut-être aussi seras-tu arrêté par la mort, et ton élection s'évanouira-t-elle comme un songe.

« Prenez garde, cependant, d'être ingrat et de faire peu de cas des bienfaits de Dieu qui voit tous les secrets, de peur qu'il ne lance sur vous quelque châtiment de son choix, qu'il n'en arrive à la volonté de te faire disparaître, de t'envoyer errer par les montagnes et les

savanes, de te faire tomber dans la boue et l'ordure, ou de te rendre victime de quelque évènement désagréable et honteux. Peut-être serastu accusé de quelque infamie ou Dieu permettra-t-il des discordes, des troubles dans ton royaume pour que tu en arrives à l'abattement ou au mépris. Peut-être aussi seras-tu vaincu par quelques rois qui t'abhorrent et qui te feront la guerre. Peut-être enfin la Majesté divine permettra-t-elle que le besoin et la famine envahissent ton royaume. Que feras-tu si, de ton temps, ton royaume est détruit, ou si Notre-Seigneur Dieu décharge sur toi sa colère par l'envoi d'une grande peste? Que feras-tu si tu vois ta ville ruinée et ta splendeur faire place aux ténèbres? Que feras-tu si la désolation tombe devant toi dans ton royaume? Et qu'adviendra-t-il si la mort t'atteint inopinément ou au début de ton règne, ou même si, avant que tu le commences, Notre-Seigneur te détruit et te met sous ses pieds? Quoi encore, s'il envoie subitement contre toi des ennemis venant du côté des déserts, des plages de la mer ou d'au delà des montagnes ou des savanes solitaires, lieux sur lesquels s'engagent d'ordinaire les combats et se répand le sang dont s'abreuvent la terre et le soleil? Car Dieu tient en réserve un nombre infini de moyens pour châtier ceux qui lui désobéissent. Il faut donc, ô notre roi, que tu fasses appel à toutes tes forces et à toute ta puissance pour faire ton devoir dans l'accomplissement de ton mandat, fût-ce au milieu des pleurs et des soupirs, en adressant tes prières à Notre-Seigneur Dieu invisible et impalpable. Adressez-vous à lui, bien en réalité, avec des larmes et des sanglots, pour qu'il vous aide à régir pacifiquement votre royaume qui est son honneur.

« Faites bien attention à recevoir humblement et avec affabilité ceux qui se présentent devant vous oppressés par l'angoisse et les tribulations; ne faites jamais rien inconsidérément; écoutez avec douceur et jusqu'à la fin les plaintes et les rapports qui vous seront présentés; n'arrêtez point le cours des paroles et des raisonnements de celui qui vous parle, car vous êtes l'image de Notre-Seigneur Dieu, il compte sur vous, et vous représentez sa personne; vous êtes son instrument au moyen duquel il parle, et il écoute par vos oreilles. Faites bien attention, Seigneur, à ne favoriser personne plus que d'autres, et à ne jamais châtier qui que ce soit sans raison, parce que le pouvoir que vous en avez vient de Dieu et représente les ongles et les dents de la Divinité pour faire justice; vous en êtes l'exécuteur, et le promoteur de ces justes sentences. Que justice soit faite, que la droiture soit respectée, sans nulle attention à ceux que cela contrarie. Dieu commande d'en agir ainsi, puisque, ne prenant pas lui-même ce soin, c'est à vos mains qu'il le confie. Prenez garde

qu'il n'y ait jamais, sur l'estrade et les sièges des seigneurs et des juges, de la précipitation ou de la colère dans les faits ou dans les paroles ; rien ne doit s'y exécuter de mauvaise humeur. Qu'il ne vous arrive jamais la pensée de dire : « Je suis le roi, je ferai ce qu'il me plaira » ; car ce serait un moyen de réduire à néant votre puissance, votre estime, votre élévation et votre majesté. Que la dignité dont vous jouissez et que le pouvoir que vous exercez sur votre royaume ne vous soient pas une occasion d'orgueil et de superbe. Il vaudra mieux vous rappeler souvent ce que vous fûtes dans le temps passé et la bassesse d'où vous êtes sorti pour monter à la dignité dont vous jouissez sans l'avoir méritée. Vous devez souvent vous demander à vous-même : « Qui étais-je auparavant et qui suis-je aujourd'hui ? Je « ne méritais nullement d'être élevé au poste honorable et éminent où « je me trouve, je n'y suis que par ordre de Notre-Seigneur Dieu, « et ce qui m'arrive a plutôt l'air d'un songe que d'une réalité. »

« Ne vous endormez jamais, seigneur, d'un lourd sommeil ; ne vous laissez point glisser dans les délices et les plaisirs corporels ; ne vous abandonnez pas avec excès aux banquets et à la boisson ; ne dépensez point à profusion les sueurs et les peines de vos vassaux dans la gourmandise et l'ivrognerie ; ne mettez pas à profit la grâce que le Seigneur vous a faite en vous élisant roi, pour vous livrer aux excès, à la folie et aux rancunes. O notre seigneur roi et notre fils ! Dieu regarde ce que font les gouverneurs de ses royaumes et il trouve une occasion de rire dans les erreurs qui se commettent en gouvernant ; il en rit, en effet, et se tait, car il est Dieu, et comme tel il fait ce qu'il veut et se moque de qui il lui plaît. Il nous tient tous dans sa main, sur laquelle il nous berce ; car nous sommes pour lui comme un globe arrondi qui roule d'un lieu à un autre en excitant sa risée par ses mouvements incessants que sa main n'abandonne jamais. O seigneur et notre roi ! mettez vos efforts à accomplir vos devoirs sans vous presser. Peut-être nos péchés nous rendent-ils indignes de vous ; peut-être votre élection nous mettra-t-elle en délire ; peut-être Notre-Seigneur a-t-il résolu que vous possédiez pendant longtemps sa dignité royale ; peut-être, au contraire, qu'il veut expérimenter qui vous êtes et mettre quelqu'un à votre place si vous ne faites pas votre devoir. Est-ce que Notre-Seigneur Dieu n'a pas d'autres amis ? Serais-tu, par hasard, le seul qu'il aime ? Combien, au contraire, doit-il en connaître d'autres ! Combien qui l'appellent ! Combien qui élèvent la voix en sa présence ! Combien qui pleurent ! Combien qui l'implorent avec tristesse ! Combien qui soupirent devant lui ! Leur nombre ne s'en peut compter. Il en est beaucoup qui sont généreux, prudents et très habiles ! Plusieurs qui ont déjà eu des emplois et sont

élevés en dignité, le prient et élèvent la voix en sa présence; il ne manque donc pas de gens à qui il puisse donner la dignité de ses royaumes. Peut-être ne te présente-t-il ses honneurs et sa gloire que comme un songe sans durée; peut-être ne te les présente-t-il que comme un parfum qu'on sent et ne passe-t-il que fugitivement sur tes lèvres sa tendresse, sa douceur et les richesses qu'il est le seul à répandre, parce que seul il les possède.

« O très heureux seigneur, inclinez-vous et humiliez-vous; pleurez et soupirez avec tristesse; priez et faites ce que Notre-Seigneur désire, tout le temps qu'il lui plaira, aussi bien de nuit que de jour. Exercez votre pouvoir avec calme, au milieu de prières continuelles, animé de douceur et de bienveillance; ne causez à personne ni peine, ni fatigue, ni tristesse. Ne maltraitez point, ne repoussez point les gens par un mauvais visage; ne leur parlez pas avec colère et n'épouvantez personne avec l'humeur farouche. Il convient aussi, seigneur, de ne jamais faire usage de paroles bouffonnes et de traits d'esprit, parce que cela jetterait du mépris sur votre personne, attendu que les plaisanteries et les mots légers ne sont pas le fait de gens qui occupent votre haute dignité. Il importe encore que vous ne donniez pas facile accès aux bouffonneries d'autrui, fût-ce de la part d'un parent ou d'un allié; car, malgré votre parenté avec nous comme homme, votre dignité vous élève au rang de Dieu. Quoique vous soyez notre prochain et notre ami, notre fils et notre frère, nous ne sommes nullement vos égaux; nous ne vous tenons plus pour un homme, parce que vous êtes en possession de la personne, de l'image, de la conversation et de la familiarité de Notre-Seigneur Dieu qui parle au dedans de vous, vous inspire et se fait entendre par votre bouche. Vos lèvres, votre langue et votre visage sont les siens. Il vous a paré de son autorité et il vous arme de ses dents et de ses griffes, pour que vous soyez craint et révéré.

« Attention, seigneur, à ne pas imiter vos habitudes passées de rire et de plaisanter! il vous convient maintenant de vous faire un cœur de vieillard, d'homme grave et sévère. Prends soin de ton honneur, de la dignité de ta personne et de la majesté de ton rang; que tes paroles soient rares et très graves, parce que tu deviens un autre être, tu prends de la majesté et tu dois être pour cela respecté, craint, honoré et obéi. Tu as acquis une grande valeur; tu es un personnage hors ligne qui mérite vénération, soumission et respect. Garde-toi bien, seigneur, de diminuer ou de souiller ta dignité et ta haute valeur, pas plus que la dignité de ton altesse et de ton excellence. Regarde bien le point où tu te trouves; il est fort élevé et la chute en serait bien dangereuse. Pense que tu marches sur une haute cime,

dans un sentier étroit et qu'à tes deux côtés se trouvent creusées des profondeurs qui empêchent de dévier sans courir le risque de tomber dans un abîme sans fond. Tu dois aussi, seigneur, te précautionner contre les défauts opposés en ne devenant point irritable et farouche comme une bête féroce qui inspirerait à tous de la frayeur. Sois tempéré dans l'exercice rigoureux de ta puissance; car il te convient mieux encore de rester en deçà du châtiment et de l'exécution pénale, que d'en forcer la mesure en passant au delà; ne montre jamais toutes tes dents à découvert et ne fais point voir tes griffes autant que tu le pourrais; ne sois ni épouvantable, ni effrayant, ni âpre, ni d'un aspect épineux; cache tes dents et tes ongles. Réunis, contente et traite avec douceur les hauts personnages et les grands dignitaires de ton royaume et de ta cour. Il est aussi dans les convenances, seigneur, que tu répandes la joie et l'allégresse parmi les hommes de ton peuple selon la qualité, la condition et le grade de chacun dans ton royaume; en cela, conforme ta conduite aux habitudes établies par les différentes hiérarchies populaires. Porte ta sollicitude et tes soins sur les *areytos* et les danses, et n'oublie pas les préparatifs et les instruments qui sont nécessaires dans ce but, car ce sont là des exercices qui inspirent aux hommes de cœur le goût pour la milice et les choses de la guerre. Amusez, seigneur, et réjouissez le bas peuple par des jeux et des passe-temps convenablement choisis; c'est ainsi que vous vous assurerez de la renommée et que vous vous ferez chérir; votre souvenir vous survivra et les vieillards qui vous auront connu accompagneront votre mémoire et honoreront votre absence de leur amour et de leurs larmes.

« O très heureux seigneur, roi sérénissime et très précieuse personne! Considérez que vous êtes en voyage et que vous traversez des chemins raboteux, pleins de périls; car les dignités et les seigneuries sont parsemées de ravins et de pentes glissantes, avec la complication de pièges superposés qui ne laissent aucune route absolument sûre; il y a aussi des puits dissimulés dont l'ouverture est couverte par des plantes et qui sont armés, dans leurs profondeurs, de pieux effilés, destinés à empaler ceux qui y tombent. Aussi convient-il que vous gémissiez sans cesse et acclamiez Dieu en soupirant. Prenez garde, seigneur, de vous endormir d'un sommeil profond et de vous livrer aux femmes, car on peut les dire l'infirmité et la mort de tous les hommes. Il importe que vous vous tourniez et retourniez sur votre lit et que vous y méditiez aux choses qui concernent votre emploi; si vous vous endormez, que ce soit pour songer aux affaires de votre règne et aux subsistances que Notre Seigneur nous a données pour notre entretien, pour notre boire et pour notre manger, afin de les

partager avec vos dignitaires et vos courtisans; car beaucoup de gens envient aux rois l'abondance dont ils jouissent dans le service de leurs tables, et c'est pour cela qu'on a l'habitude de dire que les rois et seigneurs mangent le pain de la douleur. Ne vous arrêtez pas, seigneur, à la pensée que l'estrade royale et le trône sont faits pour les plaisirs et les délices; considérez-les, au contraire, comme un objet de peine et de pénitence. O bienheureux seigneur et très précieuse personne! Je ne veux être pour votre cœur ni un sujet de peine, ni une cause d'ennui; je ne veux ni votre colère, ni votre indignation. J'ai assez commis de fautes, je n'ai que trop glissé et même fait des chutes dans le cours de cette harangue. Arrêtons-nous; j'ai assez bavardé avec désordre, procédant par sauts irréguliers comme une grenouille, devant Notre-Seigneur, invisible et impalpable, qui est là présent, qui nous écoute, et qui a entendu minutieusement les paroles que j'ai dites avec tant d'imperfection, en bégayant, d'une manière désordonnée et d'un ton répréhensible. Mais enfin, ce disant, j'ai fait mon devoir, puisque les vieillards et les anciens du pays ont cette obligation envers les seigneurs récemment élus. J'ai fait aussi mon devoir envers Notre-Seigneur qui est présent et l'entend, et c'est à lui que je fais l'offrande de mes paroles. O notre seigneur roi! vivez de longues années dans vos occupations royales! j'ai fini de dire [1]. »

L'orateur qui faisait ce discours au roi récemment élu était un des prêtres les plus intelligents et les mieux imbus de leur rhétorique, ou bien l'un des trois grands prêtres que nous avons dit ailleurs s'appeler *Quetzalcoatl*, *Totectlamacazqui* et *Tlaloc*. L'orateur pouvait être encore quelque noble ou quelque dignitaire très éloquent, ou même l'ambassadeur d'un seigneur de quelque province, possédant l'art de bien parler et n'éprouvant ni embarras, ni gêne en ce qu'il devait dire. C'était, en outre, quelquefois, un sénateur instruit ou une autre personne quelconque connue pour sa fine rhétorique, ayant le langage facile, abondant et docile à sa volonté. Ces qualités sont nécessaires pour parler en cette circonstance, attendu que le nouvel élu, s'emparant d'un pouvoir qui le rend supérieur à tous, acquiert par cela même la liberté de tuer qui bon lui semble. Aussi, s'il est vrai qu'on lui dise alors tout ce qui est nécessaire à l'exercice de son mandat, ce n'est qu'avec révérence, humilité et tact, et d'un ton larmoyant entrecoupé de soupirs.

1. Le lecteur aura sans doute remarqué que l'orateur s'adresse souvent à la même personne en lui disant tantôt *tu*, tantôt *vous*. On doit voir là non une irrégularité, mais l'intention de la part de Sahagun de rendre la forme révérentielle toutes les fois qu'elle était employée dans le discours. Le traducteur était donc tenu de suivre sans hésitation le texte de Sahagun, et il l'a fait scrupuleusement.

CHAPITRE XI

DE CE QUE DIT UN AUTRE ORATEUR QUAND LE PREMIER A FINI, EN TÉMOIGNANT BRIÈVEMENT DE LA JOIE DE TOUT LE ROYAUME A PROPOS DE LA NOUVELLE ÉLECTION, ET EN MANIFESTANT LE DÉSIR DE TOUS SES VASSAUX DE VOIR LA VIE DU ROI DEVENIR LONGUE ET PROSPÈRE. CE DISCOURS N'A PAS LA GRAVITÉ DU PRÉCÉDENT.

« O seigneur sérénissime et très humain, notre roi très généreux et très valeureux, plus précieux que les pierres les plus riches et que le saphir lui-même! Ce que nous voyons, ne serait-ce, par hasard, qu'un songe? Sommes-nous ivres et privés de sens, lorsque nous voyons ce que Notre-Seigneur Dieu nous a fait en vous donnant à nous pour roi et en faisant briller sur nos têtes un soleil nouveau très resplendissant, une lumière comparable à l'aurore, un miracle, une grande merveille et les vives réjouissances d'une grande fête? O seigneur, vous seul avez mérité d'être roi de ce royaume dont Dieu vous a fait le seigneur, à la place de vos anciens aïeux qui vous y ont précédé. Notre-Seigneur Dieu vous a considéré le seul digne de cet empire, parce que vous tous, nos seigneurs, — qui êtes comparables à des pierres précieuses, *chalchiuitl* et saphirs, et qui ressemblez à des joyaux d'or — vous êtes réellement dignes de ces honneurs et de ces dignités. Aujourd'hui, seigneur, vous surpassez et vous rendez plus éclatants les insignes et les attributs dont les rois s'ornent et se couvrent. Il y a bien des jours, seigneur, que ce royaume vous désire, pareil à l'homme qui, pressé par la faim et la soif, demande à boire et à manger, et semblable au fils qui soupire après ses parents dont il est séparé, et qui pleure et s'afflige : c'est ainsi que les habitants de cette ville aspirent à être régis et gouvernés par vous. Peut-être vos vassaux auront-ils paru dignes de voir, pendant quelques années, votre visage tant désiré ; peut-être jouiront-ils de votre personne et de votre gouvernement comme d'un prêt généreux de la Divinité? Ou peut-être nos péchés nous mériteront-ils d'être orphelins et privés, avant le temps, de votre personne, si Notre-Seigneur Dieu vous appelle et vous emporte pour lui-même, ou si vous allez rejoindre votre père et votre mère le dieu et la déesse de l'enfer? Peut-être encore, partant pour la guerre et combattant sur le champ de bataille où meurent les forts et les vaillants, offrirez-vous votre sang et votre corps aux dieux du ciel, et irez-vous rejoindre vos pères les dieux du ciel et de la terre, aux lieux où se trouvent déjà les hommes vaillants comme l'aigle et le tigre, qui réjouissent et fêtent le soleil

appelé *tiacauh in quauhtleuamitl*, lequel ressent une grande satisfaction en s'abreuvant du sang que les braves ont répandu ? Nous ignorons ce que Dieu a résolu ; attendons sa sentence. O seigneur ! vivez donc de longues années pour exercer heureusement votre pouvoir; prenez votre lourde et pénible charge sur vos épaules; préparez votre poitrine et élargissez vos ailes pour y abriter vos sujets dont vous devez supporter le poids. O seigneur ! que votre peuple vienne se ranger sous votre ombrage ; car vous êtes comparable à l'arbre appelé *pochotl* ou à l'*aueuetl*, qui épanouissent grandement leurs branches et leur ombre pour offrir à la multitude leur abri : c'est bien dans un but semblable que vous avez été élevé à cet emploi. Plaise à Dieu inspirer si heureusement votre administration que tous vos sujets et vassaux soient heureux et riches ! C'est avec ce peu de paroles que j'ai baisé, seigneur, vos pieds et vos mains; je me suis également adressé à votre dignité et à votre personne, ô bienheureux seigneur ! Vivez et régnez de longues années pour venir en aide à Notre-Seigneur Dieu par l'accomplissement de vos devoirs, et prenez de bon cœur sur les épaules vos royaume et seigneurie. J'ai dit. »

Celui qui prononce ce discours se tient debout et les pieds nus, car il a enlevé ses *cotaras* avant de commencer à parler. Il a mis le nœud de sa manta sur son épaule en signe d'humilité. Quant au roi, il se lève pendant qu'on lui parle, ou bien il s'asseoit sur ses talons en dirigeant son visage vers l'orateur. Tant que le discours dure, il ne tourne la tête d'aucun côté et il tient son regard fixé sur celui qui parle. Par sa manière de se tenir assis il témoigne de sa majesté et de sa gravité. Lorsque le discours est fini, il répond par quelques paroles fort brèves, ou bien il donne à quelqu'un de ses orateurs qui se tiennent à ses côtés l'ordre de répondre. Si c'est lui-même qui se décide à parler, il le fait dans les termes suivants.

CHAPITRE XII

DE CE QUE LE ROI RÉPOND A CES ORATEURS POUR S'HUMILIER ET LES REMERCIER DE CE QU'ILS ONT DIT.

« Notre-Seigneur s'est montré miséricordieux et libéral en élisant un indigne qui n'avait aucun mérite. Peut-être ne fait-il en moi qu'une expérience. En voyant que je ne suis nullement propre à cet emploi, il le donnera sans doute à un autre; car il y a beaucoup de gens qui l'appellent, qui prient chaque jour et pleurent en sa présence et soupirent avec tristesse. Le Seigneur a beaucoup d'amis éprouvés. Nous

verrons bien ce qu'il décidera de faire. Si mes niaiseries arrivent à provoquer le rire, Notre-Seigneur Dieu reprendra, quand il lui plaira, son royaume et sa dignité, après me les avoir enlevés pour les donner à celui qu'il sait en être digne ou à quelqu'un de ceux qui le lui demandent dans leurs ferventes prières. Notre-Seigneur n'a témoigné envers moi que de sa grandeur et de sa libéralité. Ce qui m'arrive ne peut être qu'un songe. Qu'il soit fait ce que Dieu veut et commande ! Que s'accomplisse aussi ce qui a été ordonné et voté par les seigneurs qui m'ont élu ! Qu'ont-ils vu en moi ? Ils ont imité la conduite de celui qui cherche une femme habile à filer et à tisser. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me connais ni ne me comprends aucunement ; je ne sais pas proférer deux paroles bien dites. Ce que je puis assurer encore, c'est qu'on est venu me prendre dans l'ordure et les saletés où je vivais. Peut-être que ce poste où Dieu me place en signe de sa grande libéralité n'était-il nullement fait pour moi. Je reconnais que vous m'avez fait grand honneur par vos paroles. J'ai entendu certainement des choses dignes d'être notées et gravées dans le souvenir, car elles sont belles et de grande valeur, autant que des pierres précieuses et des saphirs ; ce sont de vrais conseils de père et mère, comme on en entend rarement exprimer. Ces paroles méritent de ne pas être oubliées ; aussi me convient-il de les conserver dans mon estime tout le temps que je vivrai ; j'aurai soin de les tenir dans mon cœur comme une consolation et dans ma main à titre de soutien dans l'exercice de ma charge. Ce n'est pas seulement envers moi, mais en faveur de tout mon royaume que vous venez de faire une bonne action et que vous avez prié Notre-Seigneur Dieu de me venir en aide. Je ne suis pas digne des bonnes paroles que vous venez de m'adresser et je ne les attribue nullement à mon mérite. Vous avez aussi élevé la voix en faveur des rois et seigneurs mes prédécesseurs qui gouvernèrent ce royaume et qui honorèrent la Divinité en accomplissant fidèlement leur devoir. Vivez content et prospère. Que Dieu vous donne repos et délassement, car vous avez très bien agi. »

RÉPONSE DE L'ORATEUR A QUI LE SEIGNEUR RÉCEMMENT ÉLU VIENT D'ADRESSER LES PAROLES QUI PRÉCÈDENT.

« O notre très précieux seigneur ! Je crois bien que je vous cause de la peine et de l'ennui par mes longueurs ; je vous casse peut-être la tête et brise l'estomac par mes niaiseries. Je prie notre Dieu souverain et créateur de vous donner paix, tranquillité et contentement tout le temps que vous vivrez dans ce très heureux emploi qui vous

est confié. Dieu vous voit du haut du ciel; les divinités vous regardent du fond de l'enfer, et, ici-bas, dans ce monde, tous vos sujets ont leurs regards tournés sur vous. Dieu seul connaît le temps que doit durer ce règne qu'il vous a confié. C'est en lui que nous mettons nos espérances pour l'accomplissement de sa volonté, car il est le gouverneur suprême, le possesseur de tous les secrets et le distributeur de tous les dons. O très heureux seigneur! je désire que vous viviez et régniez de longues années. »

Les rois avaient toujours à leurs côtés des orateurs habiles, pour parler et répondre autant qu'il serait nécessaire. Ils en usaient ainsi dès les premiers moments de leur élection. Lorsque ceux-ci recevaient l'ordre de répondre, ils disaient ce qui suit.

CHAPITRE XIII

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT FAIT USAGE CELUI QUI RÉPOND AU NOM DU ROI, QUAND CELUI-CI NE SE SENT PAS DISPOSÉ A LE FAIRE LUI-MÊME. LE DISCOURS EST DE QUELQUE DIGNITAIRE, AMI OU PARENT DU ROI.

Homme sage et vénérable! vous avez certainement prononcé de précieuses et estimables paroles que les seigneurs et rois nos prédécesseurs conservèrent avec soin comme un trésor précieux; car elles sont comme la voix des père et mère de la chose publique, et aussi dignes d'estime que les pierres riches appelées *chalchiuitl*, saphirs, et bien d'autres. Vous les avez prononcées à merveille en présence de notre seigneur et roi bien-aimé qui est comme une relique des seigneurs et dignitaires qui ne sont plus. Votre discours s'est efforcé de l'encourager à bien remplir l'emploi qui lui a été confié; il a eu pour but aussi de lui rendre hommage conformément à son rang. Le roi n'oubliera ni le service ni l'hommage, à moins que, dès le début de son règne, Notre-Seigneur ne l'enlève de ce monde pour le plonger dans les ténèbres de la mort. Mais si, par bonheur, il plaît à Dieu que le pauvret dure quelques années dans l'administration de son royaume et que ses sujets soient dignes de le posséder en réalisation de leur rêve, le roi vous saura gré de vos paroles et les conservera dans sa mémoire pour y conformer sa conduite ainsi qu'il convient. Mais la situation des rois est bien dangereuse; les estrades et les trônes royaux ont bien des difficultés et des routes glissantes; cela provient des dures paroles des envieux, des flèches et des dards qui partent des langues des ambitieux; ce sont comme des hurlements venant des villes et des royaumes voisins où les gens en grand nombre mena-

cent par leurs paroles d'orgueil et d'envie qu'ils lancent comme des pierres et des flèches.... Si tout cela faisait oublier au roi vos conseils si riches, si nécessaires, si précieux et si dignes d'être conservés dans la mémoire, ce serait pour son malheur. Mais s'il les garde toujours présents à son esprit et s'il sait en profiter, ce sera à lui qu'en reviendront les avantages. Le voilà placé au jeu de paume; on lui a mis le gant de cuir à la main pour qu'il la frappe et la renvoie à son adversaire. L'art de gouverner est comparable à ce jeu non moins qu'au jeu de dés. O Dieu ! qui sait ce que vous avez résolu en cette affaire? qui sait s'il vous paraîtra digne de conserver sa dignité et son royaume, ou si l'honneur et l'emploi de la seigneurie lui seront subitement enlevés, comme si Notre-Seigneur Dieu le lui avait seulement fait goûter et sentir, pour les faire ensuite passer comme un songe? Peut-être que, demain ou un autre jour, Dieu se fatiguera, car il sème la variété dans les choses humaines et il régit comme il lui plaît les royaumes et les seigneuries. Qui sait s'il ne lui enlèvera pas le royaume qu'il lui a donné, aussi bien que l'honneur qui est à Dieu et qui n'appartient à aucun autre? Qui sait s'il ne le repoussera pas pour qu'il vive dans la pauvreté et le mépris, comme s'il tombait dans la boue? Qui sait encore si nous ne verrons pas fondre sur lui les malheurs que nous méritons tous, c'est-à-dire la maladie de l'aveuglement, l'immobilité des membres, ou la mort, pour le placer sur ses pieds aux lieux où tout le monde doit aboutir? Tout cela veut dire que nous ignorons si Dieu a définitivement résolu qu'il garde ses honneurs et ses dignités. Heureux les amis et favoris de Dieu qui meurent paisiblement et en repos dans leurs seigneuries et royaumes, après en avoir joui plusieurs années! Heureux ceux qui vivent et règnent en paix dans leurs domaines au milieu des prières qu'ils adressent à Dieu ! Heureux ceux qui sont la gloire et augmentent la renommée de leurs prédécesseurs : pères, mères, aïeux et ascendants qui virent fleurir et s'accroître leurs seigneurie et royaume ! Heureux ceux qui laissèrent à leurs successeurs cette renommée en héritage ! Heureux aussi notre élu ici présent ! Est-ce qu'il oserait s'esquiver devant son élection ? Se cacherait-il ? Prendrait-il la fuite? Se hasarderait-il à faire un pas en arrière, au mépris de la parole et du désir de Notre-Seigneur Dieu, et de la volonté de la ville qui l'a élu? Quelle connaissance a-t-il de Dieu ? Est-il suffisamment avisé ? Se connaît-il lui-même? Est-il prudent? Est-il sage? Les mots lui viennent-ils aisément quand il s'agit de parler? Je pense pouvoir répondre que non. Est-ce qu'avec le temps il sera donné à quelqu'un de voir sa chute? Nous l'ignorons; nous ne verrons peut-être point cela; mais nous savons qu'il est dans les mains de Notre-Seigneur Dieu.

Il nous importe donc de prier pour lui et d'avoir la confiance que, grâce à Notre-Seigneur, il gouvernera avec sagesse. Honorable orateur ! vous avez été généreux et vous avez rendu un service à notre peuple en inspirant courage à notre roi par votre discours ; allez vous reposer ; vous avez très bien agi.

CHAPITRE XIV

VOICI UN LONG ENTRETIEN PAR LEQUEL LE ROI PARLE A TOUT SON PEUPLE POUR LA PREMIÈRE FOIS, POUR L'ENGAGER A FUIR L'IVRESSE, LE VOL ET L'ADULTÈRE. IL RECOMMANDE EN MÊME TEMPS LE CULTE DES DIEUX, LE MÉTIER DES ARMES ET LES SOINS DE L'AGRICULTURE.

Écoutez avec attention, vous tous, ici présents, que Notre-Seigneur Dieu a réunis, vous qui régissez les villes qui me sont assujetties ; toi, qui as un emploi dans la chose publique et qui dois être comme le père et la mère de tes administrés; vous tous enfin, nobles et hommes généreux qui êtes devant moi et qui n'avez aucune charge publique : vous êtes là aussi, vous qui appartenez au métier des armes, gens valeureux, animés du courage de l'aigle et du tigre; et vous aussi, femmes nobles, généreuses dames à qui je désire la paix en Notre-Seigneur Dieu tout-puissant, créateur et gouverneur de tous : je veux vous inspirer courage et vous adresser mon salut en quelques paroles que je vais dire. Vous n'ignorez pas, vous tous ici présents, que j'ai été élu roi par la volonté de Notre-Seigneur Dieu, quoique j'en fusse indigne, et que peut-être, par suite de mon ignorance à bien agir, Dieu me chassera et mettra un autre à ma place. Mais, pendant tout le temps qu'il lui plaira de me laisser mon emploi, je ferai ce que je dois pour l'administration de ce royaume, quoique grossièrement, d'une manière défectueuse et en offensant peut-être souvent Notre-Seigneur Dieu. O misérable que je suis ! Infortuné, qui ai plusieurs fois fait offense à Dieu, pour mon malheur et par suite de ma misérable condition ! Et, en même temps, j'ai offensé les dignitaires et les illustrations du royaume, mes devanciers, qui en furent les administrateurs, aussi bien que la lumière, le miroir, l'exemple et la science pour tous. Ils eurent toujours à la main une torche très brillante pour éclairer tout le monde ; ils furent très prudents, très sages et très courageux. Placés à ce rang par Notre-Seigneur Dieu, ils ne reçurent de lui ni le savoir, ni le cœur, ni la versatilité des enfants. Il les fit puissants et braves, pour qu'ils châtiassent les méchants de leur royaume et pour qu'ils sussent défendre le pays

contre ses ennemis. Il les orna enfin de toutes les vertus nécessaires à leurs fonctions. Il les avait connus bons et il les eut toujours pour amis et pour favoris. C'est à de tels hommes que je viens de succéder, pour leur faire honte et affront par mes défauts dans l'accomplissement de mes devoirs. Ce furent eux qui jetèrent les fondements de tout ce qui est édifié aujourd'hui. Ils sont les aïeux, les bisaïeux et les trisaïeux dont nous sommes descendus. Ils déboisèrent les montagnes et les plaines, pour rendre habitables les lieux où nous vivons. C'est par eux que commença la charge de gouverner ; ils fondèrent le trône et l'estrade sur lesquels ils ont exécuté la volonté de Notre-Seigneur Dieu, pendant tous les jours de leur vie.

O malheureux que je suis, homme d'intelligence bornée, de peu de savoir et de basse condition ! il ne convenait pas que je fusse élu pour un emploi aussi élevé ! Peut-être cela passera-t-il comme un songe et ma vie s'achèvera-t-elle en peu de temps. Peut-être aussi plusieurs années s'écouleront-elles pendant que je porterai sur mes épaules cette charge que mes aïeux laissèrent en mourant, charge sérieuse et très pénible, qui doit nous inspirer plus de modestie que d'orgueil et de superbe. Aujourd'hui, avant que je meure — si c'était la volonté de Dieu que je périsse — je veux vous adresser mes encouragements et mes consolations.

Ce que je vous recommande principalement c'est que vous vous teniez éloignés de l'ivrognerie et que vous ne buviez point de l'*octli*, car, semblable à la jusquiame, il fait perdre à l'homme son bon sens, chose qui inspira la crainte et l'éloignement à nos anciens, qui le tinrent pour digne d'inspirer l'horreur et le dégoût, et c'est pour ce vice que les sénateurs et seigneurs d'autrefois pendirent un grand nombre d'hommes, brisèrent la tête à d'autres à coups de pierre, et en châtièrent quelques-uns de la bastonnade. C'est le vin appelé *octli* qui est la source de tout mal et de toute perdition ; car, avec l'ivrognerie qui en est la suite, il cause des discordes et des dissensions et tous les troubles et désordres des villes et royaumes. Il est comparable à un tourbillon qui bouleverse et détruit tout ; c'est une tempête infernale qui porte avec elle tous les maux réunis. De l'ivrognerie procèdent les adultères, les viols, la séduction des vierges et la violence faite aux parentes et aux alliées ; d'elle viennent aussi le vol, le brigandage et les attaques à main armée ; d'elle encore procèdent les malédictions, les faux témoignages, les médisances, les séparations, les bruits, les disputes et les criailleries. Tout cela est le fruit de l'*octli* et de l'ivresse. Le pulque est aussi une cause d'orgueil et de superbe, qui font qu'on se tient en grande estime et que le buveur se vante sans mesure d'être de haut lignage en méprisant tout le monde et n'estimant per-

sonne. De là proviennent, en outre, les inimitiés et les haines. Les ivrognes profèrent des choses déraisonnables et sans suite, parce qu'ils sont hors d'eux-mêmes. L'homme ivre n'est en paix avec personne ; jamais ne sortent de sa bouche des paroles paisibles, mais bien des mots sans mesure qui troublent la tranquillité du pays. Les vieillards nous l'ont ainsi affirmé et nous l'apprenons par expérience.

L'ivrognerie déshonore les hommes nobles et généreux et porte en elle-même tous les maux. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a comparée à la jusquiame, puisqu'elle fait perdre la tête à la manière de la plante qui s'appelle *tlapatli* ou *omiztli*; il ne se trompait pas celui qui disait que l'ivrogne est fou et sans cervelle comme celui qui mange le *tlapatli* ou l'*omiztli*. Il ne se lie d'amitié avec personne et il n'a jamais de respect pour qui que ce soit. Il est porteur de faux témoignages; il est menteur, semeur de discordes, homme à deux langues et à deux faces. On peut le comparer au serpent à deux têtes qui mord des deux bouts[1]. Ce n'est pas seulement ces maux-là que l'ivresse produit; elle est encore la source de bien d'autres, car l'ivrogne n'a ni paix ni trêve; il n'est jamais gai; il ne boit ni ne mange avec tranquillité. Les gens ivres pleurent souvent et sont toujours tristes. Ils sont criards et portent le trouble dans les maisons. Quand ils ont bu, ils vont piller chez les voisins tout ce qu'ils ont : le pot au feu, les jarres, les assiettes et les écuelles. Rien ne dure chez eux et rien n'y prospère ; tout y est pauvreté et malheur : il n'y a ni plat, ni écuelle, ni pot. L'ivrogne n'a pas de vêtement pour se couvrir, ni de chaussures, ni de lit pour dormir. Ses fils et tous les habitants de sa maison sont sales, déchirés, déguenillés ; ses filles couvrent à peine leur nudité de quelque haillon ; car un père ivrogne ne prend souci de rien, ni du manger, ni des vêtements, ni des personnes de sa famille. C'est pour cela que les rois et seigneurs qui ont régné, qui ont possédé les estrades et les trônes royaux, et qui ont porté à leurs sujets les paroles des dieux, châtièrent de mort beaucoup d'ivrognes, en leur écrasant la tête à coups de pierre ou en les étranglant, la corde au cou. En ce moment, je vous avertis et j'ordonne, à vous nobles et hommes généreux, qui êtes jeunes et ici présents, et à vous aussi, vieillards, qui êtes de la parenté royale, de fuir absolument l'ivresse et l'ivrognerie, c'est-à-dire, que vous ne fassiez pas usage de l'*octli* ou de toute autre chose qui abrutisse, de ce dont vos aïeux eurent horreur. Le vin ne doit pas entrer dans vos usages; vous ne mourrez pas certainement pour avoir cessé de le boire. Je vous prie tous de

1. C'est le *maquizcoatl*, du genre amphisbène; au fig. ce mot, accompagné de *chiquimolin*, sorte de chardonneret, était employé pour dire rapporteur, brouillon, calomniateur, etc.: *maquizcoatl*, *chiquimolin mochiua*, c'est un brouillon.

l'abandonner. Et vous, braves et hommes courageux, qui vous occupez des choses de la guerre, je vous ordonne de le laisser. Toi, ici présent ou absent de ce lieu, qui l'as déjà goûté, laisse-le ; triomphe de toi-même, ne le bois plus ; tu ne mourras pas pour cela.

Malgré cet ordre, on n'ira pas te surveiller pour t'empêcher de boire. Si tu bois, ce sera pour la satisfaction de ton cœur ; mais quoique ta volonté t'y conduise dans le secret de ton domicile, Notre-Seigneur Dieu, que tu offenses et qui voit tout ce qui se passe, fût-ce dans l'intérieur des rochers et des boiseries, aussi bien qu'au fond de ta poitrine, Dieu, dis-je, découvre tout et connaît toute chose, tandis que j'ignore moi-même ce que tu fais. Dieu donc, qui t'aura vu, ne tardera pas à divulguer ta faute et à la rendre patente sur la place publique. On verra manifestement ta méchanceté, tes souillures, tes vols et tes paroles injurieuses. Peut-être que tu te pendras toi-même ou te jetteras au fond d'un puits ; peut-être te précipiteras-tu de quelque hauteur ou dans quelque abîme où tu trouveras ta fin. Si tu te mets à crier et à lancer des bravades ; si tu t'étends ivre-mort sur un chemin ou dans la rue ; si ton ivresse te fait marcher à quatre pattes... la justice, enfin, s'emparera de toi et tu seras châtié, battu, réprimandé, couvert de honte en présence de tous ; et même alors on te punira de mort en t'écrasant la tête sur une pierre, en t'étouffant d'un lac au cou ou en te criblant de flèches. On t'arrêtera quand tu seras occupé à manger et à boire ; peut-être même que les hommes de loi te surprendront au moment ou tu pècheras avec la femme d'autrui, ou dans le flagrant délit de vol quand tu seras occupé à dévaliser les caisses de quelque maison. Le résultat sera qu'on te brisera la tête, ou qu'on te traînera par les rues jusqu'à la place publique, et, de cette façon, tu couvriras d'infamie ta personne et tes ascendants dont on dira : « N.... et N...., son père et sa mère, ont laissé ce drôle croître indiscipliné, mal élevé, sans le reprendre ; on en voit aujourd'hui le résultat dans ses habitudes ; car comme on sème la graine on récolte le fruit. » On dira peut-être aussi : « Malheureux homme ! il déshonore ses parents, qui ont produit un pareil drôle pour en être aujourd'hui couverts d'infamie et de honte. » On se contentera peut-être de dire : « Voilà la perversité de cet ivrogne ! » Que tu sois noble ou homme du palais, cela empêchera-t-il qu'on te critique ? Echapperais-tu aux sarcasmes, parce que tu serais d'une race généreuse et illustre ? Non, certainement.

Je vous donnerai pour exemple un grand seigneur de *Quauhtitlan*, qui s'appelait *Tlachinoltzin*[1]. Il était d'illustre race, possédait des vas-

1. Forme révérentielle de *tlachinolli*, chose brûlée ; au fig. *tlachinolli teuatl*, guerre, bataille.

saux et tenait un emploi élevé ; mais comme il s'adonna au vin et qu'il s'enivrait grandement, il y perdit ses dignités et son rang. Il vendit toutes ses terres et en gaspilla le prix en buvant. Quand il eut achevé de boire la valeur de son héritage, il s'en prit aux pierres et aux madriers de sa propre maison : il vendit tout pour boire et, quand il n'eut plus rien à vendre, sa femme se mit à filer et à tisser pour lui gagner de quoi boire et acheter de l'*octli*. Ce malheureux qui était *tlacatecatl*, vaillant homme, courageux et très noble, en arrivait quelquefois, dans son ivresse, à s'étendre sur une route passagère, sale, nu et couvert de poussière. Quoiqu'il fût de rang élevé, on ne manqua pas d'en jaser, d'en rire, de se moquer de lui et de le châtier. Le bruit de cette affaire arriva à Mexico aux oreilles de *Moteuhçoma*, empereur et seigneur de ce pays, qui mit fin à ce désordre. Il donna l'ordre au roi de *Quauhtitlan*, appelé *Aztaton*[1], de procéder contre le coupable, quoiqu'il fût frère cadet dudit *Tlachinoltzin*. Malgré qu'il fût un personnage du plus haut rang et *tlacatecatl*, on ne déguisa nullement ses fautes et on l'étrangla en lui passant une corde au cou. Le pauvre *tlacatecatl* mourut donc ainsi pour s'être enivré bien souvent.

Qui pourrait dire le nombre considérable de nobles, de seigneurs et de marchands qui sont morts à cause de ce vice ? Combien aussi de gens du peuple pour ce même motif ! Qui pourrait en faire le compte ? Quant à vous, hommes courageux, braves soldats, je vous le demande : y a-t-il eu un roi qui ait ordonné de boire l'*octli*, qui a la propriété de causer aux hommes la folie ? Il n'y en a pas certainement. Cette boisson est-elle nécessaire à l'existence ? Non certes. Donc, qui que tu sois, si tu t'enivres, tu ne m'échapperas pas ; je te prendrai, je t'emprisonnerai ; car les villes, les seigneuries et le royaume disposent d'un grand nombre d'employés chargés d'emprisonner et de faire périr les délinquants. On fera de toi un exemple et un objet de terreur pour tout le monde ; car tu seras châtié et tourmenté conformément à ton délit ; tu seras étranglé et jeté sur la voie publique ; ou bien tu seras lapidé et deviendras un objet de frayeur pour tous, car on te jettera dans la rue. Quand tu en seras là, je ne pourrai nullement servir à t'éviter le châtiment et la mort ; car tu te seras mis toi-même, par ta faute, dans les mains des bourreaux, en provoquant la justice contre toi. Cela étant ainsi fait par toi-même, comment pourrais-je t'en défendre ? Cela n'est pas possible, et tu devras te soumettre à la peine habituelle. Ce serait en vain que tu lèverais tes yeux vers moi avec l'espoir d'y trouver ta délivrance, puisque tu es déjà tombé dans la gueule du

1. « Petit héron », diminutif de *aztatl*. Les deux éditions portent *Aztatzon*.

lion. Fusses-tu mon ami, le cadet ou l'aîné de mes frères, je ne te pourrais être d'aucun secours ; tu es devenu, en effet, mon ennemi et moi le tien, par la volonté de Notre-Seigneur Dieu qui nous a divisés ; je suis obligé de t'être contraire et de combattre contre toi ; je t'arracherais des entrailles de la terre et des profondeurs de l'eau si tu t'y cachais. Mais remarque donc, méchant malfaiteur, que personne ne t'ordonne de boire, et que cela ne te convient nullement. Observe au surplus que les péchés charnels sont très méprisables et qu'il importe que tout le monde les fuie; il importe aussi que personne ne pille et ne prenne ce qui appartient à autrui.

Ce que vous devez désirer et chercher, ce sont les lieux signalés pour la guerre, appelés *Teuatempan* et *Tlachinoltempan*[1], où circulent, vivent et naissent les père et mère du soleil, nommés *tlacatecatl* et *tlacochcalcatl*, qui sont chargés d'offrir, pour manger et boire, à la terre et au soleil la chair et le sang de leurs ennemis. Pour eux la vraie richesse, ce sont les boucliers et les armes ; mais en ces lieux de combats on arrive à mériter les riches ornements d'oreilles, les précieux pendants des lèvres, les glands sur la tête, les bracelets et les cuirs jaunes pour les mollets. Là, s'obtiennent aussi les boules d'or et les plumes riches, et tout cela est donné aux guerriers parce qu'ils sont braves. C'est là encore qu'on gagne la richesse et la royauté que Notre-Seigneur Dieu tient en réserve et livre à ceux qui les méritent et qui combattent contre leurs ennemis. C'est là aussi qu'on obtient les fleurs et les roseaux à fumer, les boissons et les mets délicats, les ceintures et les mantas riches, les maisons de grands seigneurs, les plants de maïs, les braves et le respect qui est la conséquence de la valeur. Ils deviennent alors comme les pères et mères, les protecteurs et les défenseurs de leur ville et de leur patrie; c'est près d'eux que viennent s'abriter les gens du peuple et de basse naissance, comme ils vont à l'ombre des arbres appelés *pochotl* et *aucuetl*, pour s'y garantir du soleil.

Remarque bien, toi qui prétends être un homme, que ceux qui se sont rendus illustres, grands et fameux par leurs actions d'éclat sont comme toi et nullement d'un métal et d'une trempe différents des tiens. Ils furent tes frères aînés et cadets ; leur cœur est comme le tien ; leur sang est comme le tien, leurs os comme les tiens, leur chair comme la tienne. Ce même Dieu qui mit en toi l'esprit dont tu vis et te fit don du corps que tu possèdes, leur donna à eux-mêmes cet esprit et ce corps dont ils vivent. Que penses-tu et t'imagines-tu

1. De *teuatl* et *tlachinolli* qui signifient guerre, bataille, mots unis à *tentli*, bord, et à la postposition *pan*, dans, sur, etc.

donc? Crois-tu que leur cœur et leur corps soient faits de bois, de pierre ou de fer? Non, ils pleurent et tombent comme toi dans la tristesse. Y a-t-il quelqu'un qui n'aime pas le plaisir? Mais, parce que son cœur est ferme et sévère, il triomphe de lui-même et s'impose de la force pour prier Dieu, afin que ce cœur devienne saint et vertueux. Il se présente à Dieu tout-puissant avec des pleurs et des soupirs; il ne cède point à l'envie de dormir; il se lève à minuit pour soupirer, gémir et appeler Dieu tout-puissant, invisible et impalpable. Il l'acclame les larmes aux yeux; il prie avec tristesse; il lui demande ses faveurs avec instance; de nuit il veille; aux heures de sommeil il ne dort pas, et si c'est une femme et qu'elle soit sage et sensée, elle prend soin de dormir à part; elle fait son lit en un coin séparé de la maison; elle y dort peu et attend que l'heure vienne de se lever pour balayer le domicile et allumer le feu. Aussi, Dieu la regarde-t-il avec des yeux de miséricorde; il répand sur elle ses faveurs dans ce monde, afin qu'elle ne manque jamais du boire et du manger, sans savoir d'où lui vient cette abondance. Ce qu'elle sème dans les propriétés de son héritage croît et se multiplie; si elle veut trafiquer au marché, tout ce qu'elle y fait conduire se vend à sa fantaisie. En récompense de ses peines et de ses veilles, Dieu lui fait la grâce d'une bonne mort. Quant à l'homme, il doit à la faveur de Dieu d'être fort, courageux, vainqueur à la guerre et digne d'être compté parmi les soldats braves et entreprenants appelés *quauhpetlatl*, *ocelopetlatl*[1]. Il en reçoit encore des richesses, des satisfactions et autres récompenses que Dieu a l'habitude de donner à ceux qui le servent, sans compter l'honneur et la renommée.

O chevaliers! ô seigneurs de villes et de provinces! que faites-vous? Il ne convient nullement que, comme conséquence de votre passion pour l'*octli* et de vos vices charnels, les gens du peuple se moquent de nous. Allez-vous-en à la guerre et aux lieux des batailles, appelés *Teuatempan*, où notre père le soleil et le dieu de la terre signalent, inscrivent et marquent en rouge les vaillants et les braves qui s'exercent au métier des armes. O jeunes gens nobles et élevés dans les palais parmi les gens de haut rang! ô guerriers vaillants et courageux comme l'aigle et le tigre! que faites-vous? que devenez-vous? Sortez de vos villes; suivez les vieux soldats à la guerre; n'ayez d'aspirations que pour le métier des armes. Imitez les hommes valeureux qui sont morts en faisant campagne et qui actuellement se réjouissent dans

1. C'est-à-dire natte d'aigle (*quauhtli*), natte de tigre (*ocelotl*). C'est par les noms de *quauhtli*, *ocelotl*, *miztli*, lion, etc., que les guerriers étaient souvent désignés. Les métaphores, ainsi que l'on a pu déjà le remarquer, étaient abondantes et formaient l'une des richesses de la langue *nahuatl*.

les délices, possesseurs de grandes richesses, humant le suave parfum des fleurs du ciel et s'occupant au service du Soleil, dont ils font la oie et qui s'appelle *Tiacauh quauhtleuamitl* et *in yaomiqui*. Ne vous est il donc pas possible de prendre votre élan et de suivre l'exemple de ceux qui sont déjà en possession des richesses du soleil? Levez-vous, marchez au ciel vers le palais du Soleil. Ne pouvez-vous donc pas abandonner l'ivrognerie et les voluptés charnelles dans lesquelles vous êtes plongés? Heureux sont les jeunes gens dont on peut déjà dire et dont on dit qu'ils ont capturé quelqu'un dans le combat ou qu'eux-mêmes, ayant été faits captifs, sont allés dans le palais du Soleil! N..... et N....., nos neveux et parents, s'y reposent déjà, tandis que leurs pères et mères pleurent, soupirent et versent des larmes pour eux.

Si tu es timide et lâche, si tu n'as pas le courage d'affronter les choses de la guerre, va-t'en labourer la terre et semer du maïs ; tu seras laboureur et tu auras, comme on dit, la bravoure des champs. Dieu tout-puissant t'y prendra en miséricorde et tu jouiras de ce que tu auras semé lorsque le fruit aura mûri. Sème et plante dans tes héritages toutes sortes de plantes, des magueys et des arbres ; tes fils et tes petits-enfants en profiteront en temps de disette, et tu en auras aussi ta part : tu mangeras et tu boiras du fruit de tes labeurs.

Prêtez-moi une oreille attentive, nobles et hommes généreux ! — Je m'adresse principalement à toi qui es illustre et de sang royal ; aie soin de t'exercer à chanter dans les chœurs et à y jouer des instruments, parce que c'est une pratique propre à relever l'esprit des gens du peuple et que Dieu se réjouit de l'entendre ; c'est d'ailleurs là le lieu qui convient pour que chacun y demande à Dieu ce qu'il désire et le prie de relever les cœurs, car il répand réellement ses faveurs toutes les fois qu'on l'appelle avec dévotion en réclamant ses secours C'est en ce lieu et dans cet exercice qu'on médite, examine et invente les ruses de la guerre.

Vous avez élu votre seigneur l'empereur ; mais il ne faut pas croire qu'il vivra toujours, ni que son existence sera comme celle de l'arbre et du rocher qui ont une longue durée. Est-ce qu'il ne mourra pas? Est-ce que vous ne devez pas avoir un autre seigneur après lui? Certainement oui qu'il y aura, avec le temps, des élections d'un autre roi et d'autres sénateurs, quand mourront ceux d'aujourd'hui et quand il plaira à Notre-Seigneur de les faire entrer au lieu de leur repos. Et parce que tu es content et que ton cœur est satisfait de voir réussir tout ce que tu désires, ou bien parce que tu es mis de côté sans que personne fasse cas de toi, forcé de vivre solitaire, isolé et oublié, faudra-t-il que, lorsque manqueront ceux qui gouvernent

actuellement, Dieu aille chercher dans un autre royaume quelque homme d'emprunt pour qu'il possède ici et régisse le trône royal et s'occupe des braves et des captifs qui ont vécu dans l'art militaire? Remarque bien que si tu suis le service de Dieu et si tu t'efforces de devenir le familier de ceux qui gouvernent en cherchant auprès d'eux tes vrais plaisirs, tu seras semblable à la femme qui se montre au public galamment ornée, pour qu'on l'aime et qu'on la désire. Il ne te servira de rien, au contraire, de vouloir soustraire ta personne à la société. Te fusses-tu transformé en revendeur de légumes et en bûcheron qui va chercher sa charge de bois à la forêt, Dieu saura t'y distinguer et t'en retirer pour t'élever sur les estrades et t'y donner le soin d'y administrer la ville ou la seigneurie; ou bien pour placer sur tes épaules quelque charge de la république ou même quelque dignité royale[1]. Sur qui fixez-vous vos regards, qui attendez-vous pour vous gouverner? Que faites-vous, homme généreux, illustre et de rang royal? Qui prétendez-vous fuir, de qui vous éloignez-vous? Est-ce de votre ville et de votre société? Vous, guerriers valeureux, pères de la milice, ne savez-vous pas que le royaume et la seigneurie ont besoin de deux yeux, de deux pieds et de deux mains? Ignorez-vous qu'ils ont besoin d'un père et d'une mère qui les lave, les nettoie et sèche leurs larmes quand ils pleurent? Ils ont besoin aussi de personnes qui exécutent les ordres de ceux qui gouvernent[2]. Ces serviteurs des choses de la guerre et de la république iront te chercher n'importe où tu te trouveras occupé à faire de l'herbe, à couper du bois ou à fumer tes sillons, et ils te porteront au trône

1. J'ai fait tous les efforts possibles pour établir quelque suite dans les phrases de ce passage et en rendre le sens compréhensible; mais j'ai vu que je n'y pourrais parvenir qu'à la condition d'altérer profondément le texte. Je m'arrête donc à la conviction que le manuscrit primitif de Sahagun a été altéré dans les copies qu'en ont eues Kingsborough et Bustamante, ou que le génie propre de la langue des Aztèques ne s'est prêté que d'une manière imparfaite à la traduction qu'en a donnée Sahagun lui-même en langue espagnole. Je traduis littéralement le passage, en regrettant qu'il ne m'ait pas été permis d'être plus clair en étant plus clair lui-même. Quelque confus qu'il soit, du reste, ce langage est à beaucoup d'égards superbe et il est, pour l'ordinaire, assez correct pour que l'on y puisse voir les pensées les plus élevées de la philosophie la plus digne de respect. (*Note du traducteur*).

2. Ces exécuteurs de la justice étaient au nombre de deux principaux. L'un était noble et appartenait au palais; l'autre, qui était un capitaine reconnu pour sa bravoure, appartenait à la profession des armes. Pour exercer ce même office sur les soldats et capitaines il y avait deux hauts personnages, dont l'un était *tlacatecutli*, et l'autre *tlacochtecutli*. L'un était *pilli* et l'autre de grade élevé dans l'armée. Il est à remarquer que pour ces emplois on réunissait toujours un soldat et un noble. Il en était de même pour les commandements de la guerre. On prenait un personnage noble et du palais conjointement avec un brave très exercé dans les choses de la guerre. L'un d'eux s'appelait *tlacatecatl* et l'autre *tlacochcalcatl*. Ils s'occupaient de tout ce qui concernait la guerre et la milice. (*Cette note est de Sahagun. Kingsborough dit la même chose dans son texte ordinaire.*)

royal pour que tu consoles le peuple dans ses afflictions et ses besoins. Ils mettront dans tes mains les choses de la justice qui sont comparables à une eau claire pour laver et purifier les souillures et les délits des gens du peuple. Tu seras chargé de faire châtier les délinquants. Notre-Seigneur Dieu qui est partout s'incarnera dans ton visage, tes oreilles, ta bouche et ton langage, et il parlera par ta voix.

Je vous en supplie, nobles et gens du palais, descendants du sang royal, et vous aussi, hommes courageux, animés de l'élan de l'aigle et du tigre, qui vous occupez des choses de la guerre, observez-vous de tous côtés et voyez s'il n'y a pas quelque part quelque défaut et quelque tache dans vos habitudes. Observez ce qu'est votre cœur, pour voir s'il est comparable à un saphir ou à une pierre précieuse et s'il est enfin tel qu'il le faut pour l'administration de la république. Si vous avez des taches ou des souillures, si vos habitudes sont mauvaises, si vous vous enivrez, si vous faites des folies, si vous buvez et mangez au delà de ce qu'il convient, vous n'êtes pas aptes à gouverner et vous ne convenez nullement ni à un trône ni à une seigneurie. Si par hasard vous êtes charnels et souillés par la luxure, vous n'êtes point gens de palais, ni dignes de vivre parmi les seigneurs. Si vous êtes enclins au vol et à vous saisir du bien d'autrui, si vous pillez et volez, vous n'êtes bons pour aucun emploi important. Examinez-vous et jugez si vous méritez de prendre sur vos épaules le peuple et son gouvernement et de devenir le père de tout le royaume. Si vous êtes vicieux comme nous venons de dire, est-ce que vous seriez propres à remplir cet emploi? Certainement non; vous n'êtes alors dignes que de reproches et de châtiment. Vous méritez qu'on vous fasse tomber en confusion, qu'on vous couvre de honte et qu'on vous punisse du fouet comme personnes viles. Vous méritez aussi d'être pris de maladie, de devenir aveugles ou perclus; vous méritez encore de vaguer toute votre vie sales et couverts de haillons comme des misérables, sans espoir d'avoir jamais ni plaisir, ni repos, ni satisfaction. Vous êtes dignes, en effet, d'avoir toutes les afflictions et de souffrir tous les tourments

O mes amis et mes seigneurs, je vous ai adressé ce peu de paroles pour vous consoler, vous exhorter au bien et réconforter vos cœurs. J'ai dû le faire pour remplir les devoirs de ma dignité, et maintenant, lorsque vous vous trouverez en faute, souvenez-vous de moi et dites : « Nous avons entendu ses paroles et nous les avons méprisées. » Je désire que Notre-Seigneur Dieu vous gouverne dans la paix et le repos. O mes bien-aimés, je vous prie encore une fois de prendre note de ce que vous venez d'entendre. Je voudrais que vous vous

habituassiez à y conformer votre conduite et que personne ne se négligeât. Si, par mépris ou faute de soin, vous oubliiez mes conseils, à qui pourriez-vous en attribuer la faute, sinon à vous-mêmes? Ceux de vous qui pratiqueront ce que j'ai dit et le garderont dans leurs cœurs se feront du bien et seront miséricordieux pour eux-mêmes. C'est ainsi que vous serez tous consolés sur la terre et que vous augmenterez votre renommée auprès des vieillards, en même temps que vous servirez d'exemple pour pratiquer la vertu. Je n'ai plus rien à dire, mais je prie Notre-Seigneur Dieu de vous donner paix et tranquillité en abondance.

CHAPITRE XV

APRÈS LE DISCOURS DU ROI, UN AUTRE HAUT PERSONNAGE SE LÈVE ET ADRESSE LA PAROLE AU PEUPLE EN PRÉSENCE DU ROI, APPUYANT SUR CE QU'IL VIENT DE DIRE, EXALTANT SA PERSONNE ET SON AUTORITÉ ET REPROCHANT AVEC AIGREUR LES VICES DONT IL A TRAITÉ DANS SON DISCOURS.

Écoutez avec attention, vous tous, hommes et femmes, qui êtes ici présents! Votre roi en personne vient de vous parler. Il a traité de choses fort précieuses, très morales et bien nécessaires. Il a répandu en votre présence des *chalchiuitl* et des saphirs, pierres bien rares et dignes d'être estimées, que les rois et les grands personnages thésaurisent dans leurs cœurs pour alimenter la terre de leurs lois et de leurs doctrines. Il a ouvert en votre présence ses *petlacalli*[1] et ses coffres où il tient ses richesses avec les trésors amoncelés des grands et des sages, afin d'en sermonner ses vassaux et de répandre sur eux les saines doctrines. Puisque vous avez entendu ces paroles et vu ces actions, il n'y a plus de raison pour qu'aucun de ceux qui sont ici présents méconnaissent l'obligation dans laquelle vous place votre roi qui vous a parlé lui-même. Vous êtes obligés de garder le souvenir de ce que vous avez entendu, et d'autant plus qu'il y a, ici présents, beaucoup de doctes sénateurs connus pour leur éloquence, qui pourraient parler en son nom, car ils ont mission d'adresser la parole au peuple pour porter à sa connaissance les lois que le roi a dictées. Mais aujourd'hui le roi a voulu vous parler lui-même, en raison des sentiments de son cœur et à cause de l'intérêt qu'il prend à vos

1. Sorte de caisse, de bahut (*calli*) fait avec des roseaux entrelacés en forme de natte (*petlatl*). Ce mot est très souvent pris au figuré pour désigner le cœur de l'homme : *Nican nocontlapoua in petlacalli :* « Ici j'ouvre, je découvre mon cœur. » (Grammaire de André de Olmos, p. 211.)

mœurs et à votre manière de vivre. O peuple, tiens pour certain qu'il est ta véritable mère et qu'aucun de vous n'est plus aimé des auteurs de ses jours que du roi qui vient de parler. C'est lui qui donne lumière et doctrine, pour qu'on vive et qu'on acquière du mérite, et peut-être n'avons-nous pas reçu de pareil bienfait de ceux qui nous ont engendrés. O peuple, tu es venu connaître ici celui qui est vraiment ton père et ta mère, à qui tu dois obéissance et amour en considérant qu'en lui sont la richesse et la bonne fortune. Toi qui as ton père et ta mère, qui es généreux et illustre, ou issu de parents valeureux appartenant à l'exercice des armes, ou fils de quelque personnage riche, né et élevé dans l'abondance, n'es-tu pas dans l'habitude de recevoir avec respect la parole et les leçons de ton père et de ta mère ? Eh bien ! les voilà représentés par ce même roi et seigneur, dont tu dois garder les paroles dans ton cœur et considérer les leçons comme un miroir. C'est à lui que tu dois obéir, et, si tu lui refuses obéissance, à qui obéiras-tu? Qui prendra sa place? Qui attends-tu pour lui donner ta soumission? Si par hasard tu te refusais à ses leçons, fais-en à ta volonté, et que sur toi retombe ce que tu auras mérité. Étant sous le coup de la colère de Dieu, il n'est pas possible qu'un grand mal n'arrive bientôt et ne soit déjà prêt à fondre sur toi. Peut-être qu'une épouvantable destinée ou un châtiment pénible et rigoureux est pendant sur ta personne par la volonté de Notre-Seigneur Dieu. Peut-être est-il décidé que tu sois aveugle ou perclus avant le temps, que quelque maladie te réduise en pourriture; peut-être tomberas-tu dans la pauvreté et la misère, sale, déguenillé à tel point qu'en te voyant ainsi tu ne pourras croire que c'est toi-même. Dis-moi maintenant : qu'est-ce que ton cœur désire? Veux-tu que Notre-Seigneur Dieu vienne en personne sous les traits d'un homme te parler d'une voix humaine? Recevras-tu alors et demanderas-tu ses conseils? Ton cœur sera-t-il satisfait? Mauvais sujet que tu es! Que veux-tu ? Que penses-tu de toi-même? Qui es-tu ? Ici, nous mettons au grand jour ce qu'il est juste de faire et ouvrons nos trésors comme un coffre précieux, pour répandre devant toi des boules d'or, des plumes riches, les pierres précieuses les plus rares, qu'on ne donne pas, dont on ne parle guère et qui sont thésaurisées dans les dépôts de grands seigneurs qui seuls les possèdent. Méchant homme! est-ce pour toi seul qu'a été élu et envoyé ton seigneur et roi N...., ce grand prince élevé avec tant de soin et si grandement aimé? Est-ce pour toi seul que nous épanchons les trésors qu'il tenait dans son cœur? Penses-tu, homme pervers, que les affaires dont il s'occupe soient en petit nombre? Sais-tu de quelle nature est l'administration de tout ce qu'il possède? Connais-tu les difficultés qu'il y a à gouverner la chose publique? Non certainement, tu ne le sais pas et tu n'y

penses guère. Sache donc que jour et nuit il ne cesse de pleurer pour toi et pour d'autres mauvais sujets de ta trempe. Ce seigneur et roi qui est sous tes yeux passe ses jours et ses nuits sur ses genoux et sur ses coudes, priant et gémissant pour toi devant Dieu, afin de savoir comment il devra faire pour te régir et te porter sur ses épaules pendant toute sa vie, connaître comme il te guidera et te conduira par les droits chemins, comprendre ce que Dieu fera de toi et ce qu'il fera de ta personne dans les cieux et dans les enfers, et savoir enfin si tu es abandonné et maudit.

Est-ce que tu prends aucun souci des adversités et des choses épouvantables qui doivent arriver et que nos prédécesseurs ont craintes sans les voir? Calcules-tu et t'inquiètes-tu à propos des éclipses de soleil, des tremblements de terre, des tempêtes de la mer ou des ruptures de montagnes? Fais-tu cas des angoisses qui étreignent lorsque les tribulations et les désordres surgissent de toute part, et qu'on s'y voit plongé sans aide ni secours? Est-ce à toi qu'incombe le soin de prendre les mesures lorsque la guerre éclate et que l'ennemi se présente pour conquérir le royaume, la seigneurie ou la ville où tu vis? Est-ce toi qui es chargé de méditer, dans la crainte et le tremblement, si la ville sera détruite et déserte et si de grandes afflictions, de grandes tribulations tomberont sur nous? Est-ce à toi de savoir quand arrivera le temps de la peste et de la destruction des villes, des royaumes et des seigneuries, lorsque tout tombera subitement dans les ténèbres et la ruine, lorsque viendra pour nous tous le moment d'être esclaves et que nous serons employés aux services les plus bas, comme sont ceux de traîner des pierres et des madriers ou de veiller au soin des malades? Peut-être viendra-t-il une époque de famine avec une telle mortalité parmi le peuple que les villes deviendront désertes. Il y a aussi des soucis et des peines, relativement aux choses de la guerre, pour penser aux moyens que l'on emploiera afin de résister à l'ennemi et conserver le royaume et la ville : car jamais ne cessent les combats et les guerres où le sang coule et les gens meurent en abondance. C'est pour penser à ces choses et s'en occuper que ceux qui régissent et gouvernent s'inquiètent et se fatiguent jour et nuit. Quant à toi qui es ici présent, tu n'as à t'occuper que de toi seul, puisque ceux qui gouvernent te tiennent dans leurs bras et te portent sur leurs épaules. Bien grands sont certainement les soucis des seigneurs, rois et gouverneurs. Et maintenant que ton roi te parle et t'exhorte à l'obéissance et à la bonne conduite, prends bien garde d'en sentir du dédain et du mépris. Tu dois, au contraire, faire le plus grand cas de ce qu'il daigne t'adresser la parole en personne et jeter ses regards sur toi. Notre-Seigneur Dieu lui inspire ce qu'il te

dit : aussi dois-tu l'avoir en grande estime et te tenir pour indigne d'entendre des paroles que tu dois garder en toi-même comme de l'or en barre ; fais-en ta provision pour tout le temps que tu vivras en ce monde et prends bien garde de t'en dessaisir. Renferme-le dans ton cœur, parce que ce sera ta consolation et ta vie pour tout le temps de ton existence. Tu viens de recevoir un grand bienfait, comme n'en reçurent peut-être jamais ni ton père ni ta mère et comme tu n'en recevras toi-même jamais plus. Pour finir, je vous désire, à vous tous qui êtes ici présents, prospérité et bonne chance ; c'est pour cela que j'ai dit ce peu de mots à votre avantage et pour le service de notre seigneur et roi. Mon fils, que Dieu te donne grande tranquillité.

CHAPITRE XVI

DE LA RÉPONSE QUE FAISAIT, DE LA PART DE LA VILLE, UN VIEILLARD DE RANG ÉLEVÉ, EXPÉRIMENTÉ DANS L'ART DE PARLER, DANS LE BUT DE TÉMOIGNER DE LA GRATITUDE POUR LA BONNE DOCTRINE DU DISCOURS ET DE PROMETTRE QU'ON EN GARDERAIT LE SOUVENIR.

O notre sérénissime et très bon seigneur ! vos sujets vous ont entendu ; ils ont pris note des paroles précieuses et dignes de souvenir qui sont sorties de votre bouche et que le Seigneur Dieu vous a inspirées. Vous les aviez thésaurisées dans votre cœur pour l'heure présente. Déjà ont adressé leurs prières à notre seigneur tous les dignitaires, les nobles et les généreux gentilshommes ici présents qui sont aussi estimables que des pierres précieuses, de même que les fils et descendants de seigneurs, rois ou sénateurs qui furent les enfants de *Quetzalcoatl* et gouvernèrent dans les temps passés l'empire et les seigneuries pour lesquels ils étaient nés par la volonté de notre seigneur et fils *Quetzalcoatl*. Tous ont écouté les inestimables paroles qui sont sorties de votre bouche. Je pense et je tiens pour certain qu'ils en ont pris note et qu'ils y conformeront leur conduite pendant toute leur vie ; elles sont écrites dans leur cœur et elles resteront déposées au fond le plus intime de leur âme ; car ils les ont entendues eux-mêmes et ils ont vu qui les a prononcées. Qu'ils en fassent donc ce qui leur paraîtra bon. Je me suis convaincu qu'ils feront leur profit d'une semblable doctrine et que par elle, grâce à leur bon sens et à leur ferme volonté, faisant ce que vous avez dit, ils pourront se montrer n'importe où et gagner honneur, réputation et fortune. Mais si, par aventure, il leur arrivait de mépriser de si précieux conseils, ce sera leur affaire, et l'on pourra voir la preuve que

Dieu les a écartés et abandonnés. Votre devoir envers eux est fait, seigneur, car vous avez accompli ce que votre rang royal et votre dignité demandaient. Ceux qui ne penseraient pas ainsi iraient comme les aveugles donner de la tête sur les murs et dans les recoins, et tomberaient à la fin dans les précipices. Alors, voyant leurs chutes, leurs erreurs et leurs folies, ils se rappelleront votre bien précieuse parole et ils diront à part eux : « O malheureux que nous « sommes! plût à Dieu que nous n'eussions jamais entendu de tels « discours et qu'on ne nous eût jamais dit les paroles qu'on nous « a adressées! O malheureux qui avons perdu par notre faute ce « qu'on nous a dit ! Nous avons maintenant ce que nous avons mé« rité, puisqu'il ne nous est pas possible de porter remède au mal « dans lequel nous sommes tombés. »

O seigneur! combien est grande la faveur que vous avez faite à vos sujets et à votre ville, aussi bien dans les rangs élevés que parmi les moyens et les plus inférieurs! Seigneur! ils auront, je l'espère, pris et mis à profit les miettes et les restes de votre discours que l'on peut comparer à ce qui tombe de la table des riches, nos seigneurs, chez lesquels les biens abondent. Partout où se trouvera un favori de Dieu, il ne manquera pas de faire tourner à son avantage le grand bienfait qui découle de ces doctrines, dont il sera reconnaissant à Dieu en se conformant toujours à sa sainte volonté. Aussi acquerra-t-il quelque dignité, soit dans les choses de la guerre, soit dans les affaires du trône et l'administration de la république, car c'est chose passée en proverbe que ceux qui vont cueillir l'herbe et le bois pour le feu sur les montagnes seront les élus de Notre-Seigneur. Quelque plongés qu'ils soient dans l'ordure, le Dieu tout-puissant les en retire et les rend dignes de régner, de gouverner et de posséder les estrades et le siège de la royauté, afin qu'ils administrent et conduisent le peuple, qu'ils soient gouverneurs et rois, jouissant de respect et d'estime comme pères et mères de tous leurs sujets, pour les consoler, les soigner et essuyer leurs larmes dans les moments d'affliction. Ce sera l'un de ces hommes qui, de bûcheron et de jardinier, s'élèvera à la mission de classer et juger les causes litigieuses, de prononcer les sentences de mort et de les faire exécuter sur les coupables. Et cela arrive ainsi parce que cet homme conserva dans son cœur les paroles de notre seigneur et y régla sa conduite, ayant su les apprécier et en tirer profit quand elles furent prononcées par notre roi, lequel est l'image même de notre Dieu, qui les fit sortir de sa bouche.

Sont ici présents encore les sénateurs et les juges placés à la droite et à la gauche de Votre Majesté. O homme et notre précieux seigneur,

vous avez dit, et nous tous qui sommes présents avons entendu les précieux conseils et les lois rares et merveilleuses que vous conserviez en vous-même. C'est une grande grâce et un grand bienfait dont vous avez gratifié ce peuple en lui parlant comme un père et une mère parleraient à leurs enfants. Vous avez accompli votre devoir envers vos sujets en leur déclarant et découvrant le secret de votre cœur, qu'ils ont entendu et retenu avec respect. Je prie Dieu que tous le comprennent et le mettent en pratique partout où ils se trouveront. Plaise à Dieu qu'ils se souviennent de cette grâce et qu'elle serve à les ranimer quand ils auront fait quelque action inconvenante! O notre seigneur et roi! ô seigneurs juges et sénateurs! peut-être vous fatigué-je par la longueur de mes paroles : soyez heureux ; que Dieu Notre Seigneur vous donne paix et tranquillité; vivez de longues années, administrant, gouvernant et venant en aide, dans vos emplois, à Notre-Seigneur Dieu qui est invisible et impalpable.

CHAPITRE XVII

DU RAISONNEMENT EMPREINT D'UNE SAINE DOCTRINE MORALE QUE LE ROI FAISAIT A SES ENFANTS QUAND ILS ÉTAIENT ARRIVÉS A L'AGE DE RAISON, LES EXHORTANT A FUIR LES VICES ET A S'ATTACHER A DES EXERCICES EMPREINTS DE NOBLESSE ET DE BONTÉ.

O mes enfants, écoutez ce que je veux vous dire, car je suis votre père; je prends soin du gouvernement de cette province (ville ou village) par la volonté des dieux, et peut-être y ai-je commis bien des fautes devant Dieu et devant les hommes qui sont mortels. Toi ici présent, qui es le premier et l'aîné de tes frères, et toi qui es le second, et toi qui es le troisième, et toi qui es le dernier et le plus jeune, sachez que je suis triste et affligé en pensant que l'un de vous sera inutile et capable de peu de choses, qu'un autre se montrera inhabile au point de ne savoir parler, et qu'aucun de vous enfin ne sera ni un homme ni un vrai serviteur de Dieu. Ah! je ne sais pas, en vérité, si l'un de vous aura assez d'aptitudes pour mériter la dignité et la seigneurie que je possède, ou si par aventure, aucun n'étant dans ce cas, ma dignité et mon rang s'éteindront dans ma personne. Peut-être Notre-Seigneur a-t-il résolu que cette maison où je vis, qui a été édifiée par moi à grand'peine, s'écroule sur le sol et devienne un dépôt de saletés et d'ordures; peut-être voudra-t-il que le souvenir s'en perde, que personne ne se rappelle mon nom ni s'entretienne de ma personne et qu'après ma mort tout le monde

m'oublie. Écoutez donc maintenant ce que j'ai à vous dire, pour que vous appreniez à vous conduire en ce monde et à vous approcher de Dieu afin de mériter ses faveurs. Sachez que ceux qui pleurent, s'affligent, soupirent, prient et contemplent, et ceux qui volontairement et de tout cœur veillent la nuit et se lèvent de bonne heure pour balayer les rues et les chemins, nettoyer les demeures, arranger les nattes et les sièges et préparer les lieux où Dieu reçoit les sacrifices et les offrandes, sans oublier d'encenser les dieux de bonne heure..., ceux qui font cela se tiennent en la présence de Dieu, deviennent ses amis et obtiennent ses faveurs. Il leur ouvre ses entrailles pour leur donner dignités, prospérité et richesses, à la condition qu'ils soient hommes de valeur pour les entreprises de guerre. C'est dans ces exercices et en de pareilles œuvres que Dieu reconnaît quels sont ses amis et qui le prie avec ferveur. Il met à leur disposition des emplois et des insignes militaires pour qu'ils aillent répandre le sang dans les combats, ou honorer les tribunaux qui rendent la justice; il les fait pères et mères du Soleil pour qu'ils lui donnent à boire et à manger, et non seulement au Soleil qui est sur nos têtes, mais aussi aux dieux de l'enfer qui sont sous nos pieds. Ils sont révérés des soldats et des gens de guerre, et on les tient pour paternels protecteurs de tous, parce qu'il a plu à Notre-Seigneur Dieu qu'il en soit ainsi, sans tenir compte de leur mérite. Quelquefois même il les rend aptes à occuper le siège et l'estrade de la souveraineté et à s'acquitter du soin de gouverner les villes ou provinces avec justice et droiture, et il les place aux côtés du dieu du feu, père de toutes les divinités, et le plus ancien de tous, appelé *Ayamictlan*[1], et *Xiuhtecutli*, qui réside dans le bassin des eaux parmi les fleurs et derrière les murs crénelés, entouré de nuages. Peut-être encore les élève-t-il au rang des seigneurs nommés *tlacatecutli* et *tlacochtecutli*[2], ou les place-t-il dans une autre dignité inférieure. Toujours est-il qu'il leur donne quelque emploi élevé en rapport avec l'ordre établi dans la république, afin qu'ils y soient honorés et respectés; ou bien il les rend dignes d'une distinction plus précieuse et les élève au rang de seigneur et de sénateur, ainsi que cela s'est fait pour la dignité que je possède actuellement et qui m'est venue comme un songe, sans que j'y eusse aucun mérite, Notre-Seigneur Dieu ayant daigné ne pas s'arrêter à la pensée de mon indignité.

Cet honneur ne vient ni de moi, ni de ma valeur, ni de mes aspirations; car je n'ai jamais dit : *je veux être ceci, je veux avoir cette*

1. De *ayauitl*, nuée, brouillard, et *mictlan*, enfer.
2. *Tlacatecutli* signifie seigneur des gens, et *tlacochtecutli*, seigneur des flèches.

dignité. C'est Notre-Seigneur qui l'a voulu; c'est un effet de sa miséricorde, car tout est à lui, tout est un don de lui, et tout vient de sa main. Personne ne doit dire : *je veux être ceci, je veux avoir cette dignité;* puisque personne n'est libre de choisir ce qu'il désire; Dieu seul donne ce qu'il veut et à qui il lui plaît, sans avoir besoin de conseil ni d'autre chose que sa volonté.

Écoutez encore une autre tristesse et angoisse qui m'afflige, à minuit, lorsque je me lève pour prier et faire pénitence. Mon cœur monte et descend d'une pensée à une autre, pareil à l'homme qui s'élève au haut d'une montagne et s'abaisse au fond des vallées, parce qu'aucun de vous ne me donne de la satisfaction et du contentement. Toi, N...., qui es l'aîné, tu ne témoignes d'aucun amendement favorable dans tes habitudes ; je ne vois en toi que futilités et enfantillages ; tu ne te montres avec aucune des qualités de la primogéniture. Quant à toi, N...., qui es le second, et toi N...., qui es le troisième, je ne vois non plus en vous rien qui indique votre bon sens; vous ne vous attachez nullement à être des hommes; on dirait que vous ne voulez prendre aucun soin de vous-mêmes, parce que vous êtes et que Dieu vous a faits les cadets. Que deviendrez-vous dans ce monde? Remarquez que vous descendez de parents nobles et de seigneurs, nullement de jardiniers ou de bûcherons. Je le répète, que deviendrez-vous? Voulez-vous être des marchands qui portent un bâton à la main et une charge sur les épaules? Voulez-vous être laboureurs ou terrassiers, jardiniers ou bûcherons? Je veux vous dire ce que vous devez faire; écoutez-le et prenez-en note.

Appliquez-vous à l'*areyto*, à l'atabal et aux grelots; apprenez à chanter; vous réveillerez ainsi le peuple et vous ferez plaisir à Notre-Seigneur Dieu qui est en tous lieux. Vous emploierez ces moyens pour lui demander ses faveurs, et c'est ainsi que vous mettrez la main au sein de ses richesses, car celui qui prend l'habitude de chanter et de jouer des instruments demande par cela même les grâces de Notre-Seigneur Dieu.

Efforcez-vous de connaître quelque métier honorable comme l'est celui de fabriquer des objets en plumes, ou quelque autre art mécanique ; car ces choses peuvent servir à gagner la subsistance dans des moments de besoin.

Portez vos soins surtout vers ce qui concerne l'agriculture, attendu que la terre produit toutes choses, sans demander à boire ni à manger, se suffisant à elle-même pour les faire naître. Vos prédécesseurs prirent soin de savoir et de faire ces choses-là; car, quoiqu'ils fussent hidalgos et nobles, ils ne négligèrent pas de faire labourer et cultiver leurs héritages, et ils nous informèrent que leurs aïeux

avaient fait de même. Si vous vous attachiez seulement à soigner votre hidalguia et votre noblesse, sans souci des choses susdites et surtout de l'agriculture, avec quoi alimenteriez-vous les gens de votre maison? Et avec quoi vous entretiendriez-vous vous-mêmes? Je n'ai vu nulle part que quelqu'un se nourrisse de sa noblesse et de son hidalguia. Il vous importe seulement de porter vos soins sur les choses nécessaires au corps comme sont les subsistances, car c'est le fondement de notre vie. Ce n'est pas sans raison qu'on les appelle *tonacayo tomio*[1], c'est-à-dire notre chair et nos os, parce que c'est avec cela que nous nous nourrissons, que nous réparons nos forces, travaillons et marchons. C'est là que nous puisons notre joie et notre divertissement; on peut dire que la nourriture du corps fait les seigneurs et les administrateurs des armées; il n'est pas d'homme au monde qui n'ait besoin de manger et de boire, puisqu'il a des intestins et un estomac; pas de seigneur ni de sénateur qui ne mange et boive; pas de soldat ni de combattant qui n'ait besoin de son havresac. Les subsistances donnent du poids à tous ceux qui vivent et la vie à tout le monde, et de cette façon la population s'étend en tous lieux. Les aliments corporels sont pour tous ceux qui vivent l'espoir de l'existence. Prenez donc soin, mes enfants, de semer vos maïs, de planter vos magueys et vos *tunas*, parce que, comme les anciens l'ont dit, le fruit est la joie des enfants, car il les réjouit, rafraîchit et apaise leur soif. Et toi, mon garçon, tu ne désires pas de fruits? Et d'où les auras-tu si tu ne plantes pas et si tu ne les produis dans tes héritages? Remarquez donc, mes enfants, la fin de mon discours; inscrivez-la dans votre mémoire et dans votre cœur.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais ce serait à n'en pas finir; je n'ajouterai que deux paroles dignes d'être notées, que les anciens nous ont recommandées. Premièrement, prenez bien soin d'être les amis de Dieu qui est partout, invisible et impalpable; il importe que vous lui fassiez abandon de votre corps et de votre cœur. Mettez votre attention à ne pas vous écarter de ce chemin; ne présumez pas de vous-mêmes; ne laissez pas l'orgueil pénétrer dans votre cœur et que votre âme ne désespère ni ne s'intimide jamais. Soyez au contraire humbles de cœur et mettez votre espérance en Dieu. Sans cela il s'irriterait contre vous, attendu qu'il pénètre tous les secrets, et il vous imposerait le châtiment qu'il jugerait convenable. Secondement, vivez en paix avec tout le monde, ne soyez insolents ni irrévérencieux

1. De *noacayotl*, chair; en composition : *noacayo*, ma chair ou mon corps; *monacayo*, ta chair, etc., et de *omiotl*, os; en composition : *nomio* (pour *no-omio*), mon os; etc. Le mot subsistance se dit *tonacayotl*.

envers personne. Ayez du respect et de la déférence pour tous ; ne soyez jamais impertinents avec qui que ce soit. Ne faites affront à personne et ne donnez point à entendre tout ce que vous savez. Quoi qu'on dise de vous, ne vous écartez pas d'une humble contenance. Renfermez-vous dans le silence ; laissez-vous humilier autant qu'on voudra et ne dites pas une parole. N'imitez pas le serpent : ne provoquez personne ; évitez la grossièreté, soyez patients et modérés, sachant que Dieu vous voit, qu'il répondra pour vous et vous vengera. Soyez modestes avec tout le monde, et vous obtiendrez ainsi que Dieu répande sa grâce sur vous et vous fasse honneur.

En troisième lieu, vous devez prendre soin de ne pas gaspiller le temps dont Dieu vous permet de disposer en ce monde ; ne perdez ni un jour ni une nuit, car le temps nous est aussi nécessaire que la nourriture. Adressez vos soupirs et vos prières à Dieu, en tout temps, en lui demandant ce dont vous avez besoin ; occupez-vous jour et nuit de choses utiles ; ne vous esquivez pas du temps qui passe.

Que ce que j'ai dit vous suffise ; en le disant j'ai fait mon devoir. Peut-être l'oublierez-vous, ou n'en ferez-vous qu'un vain usage. Agissez, en tous cas, comme il vous plaira ; j'ai fait, quant à moi, ce que je devais. Lequel de vous s'appliquera mes paroles? Ce sera-t-il toi qui es l'aîné, ou toi qui es le second, ou toi qui es le troisième? Sera-ce enfin toi, le plus jeune, qui seras le plus avisé, prudent, intelligent et, comme on dit, le devin de la famille? Est-ce toi qui sauras pénétrer les pensées des autres, voir les choses de loin, les comprendre, les inscrire et les garder dans ton cœur sans les communiquer à personne? Celui de vous qui agira ainsi se fera du bien à lui-même et vivra de longues années sur la terre.

CHAPITRE XVIII

DU RAISONNEMENT QUE LES SEIGNEURS FAISAIENT A LEURS FILLES LORSQU'ELLES ARRIVAIENT A L'AGE DE LA DISCRÉTION, POUR LES EXHORTER A BIEN DES CHOSES.

CE SONT DE TENDRES PAROLES QUI TOUCHENT A DES POINTS ESSENTIELS.

Toi, ma fille, précieuse comme un grain d'or et une plume riche, issue de mes entrailles, que j'ai engendrée et qui es mon sang et mon image ; toi, ici présente, écoute avec attention ce que je vais te dire, car tu es arrivée à l'âge de la discrétion. Le Dieu créateur de toutes choses et qui est en tous lieux t'a donné l'usage de la raison et t'a faite habile à comprendre ; et puisque ta raison s'est ouverte, elle est

arrivée à bien saisir les choses du monde et à savoir qu'il n'y a pas de vrai plaisir ni de repos véritable, mais, bien au contraire, des peines, des afflictions, des fatigues extrêmes et une grande abondance de misère et de pauvreté. O ma fille, ce monde est, en effet, un lieu de pleurs, de tristesse et de mécontentement, où règnent le froid, l'intempérie de l'air, les chaleurs afflictives du soleil, la faim et la soif. C'est une grande vérité que nous connaissons par expérience. Retiens donc bien ce que je te dis, ma fille : ce monde est mauvais et pénible, dépourvu de plaisir et abondant en déboires. Il y a un proverbe qui dit qu'il n'y a pas de plaisir qui ne s'accompagne de grandes tristesses et qu'il n'y a pas de repos qui ne se lie avec quelque affliction sur la terre. C'est une maxime que les anciens nous léguèrent, comme un avertissement pour que personne ne s'afflige en versant trop de larmes et en s'abandonnant d'une manière excessive à la tristesse. Notre-Seigneur nous donna le rire, le sommeil, le manger et le boire, qui nous font vivre et croître ; il nous donna aussi la faculté d'engendrer pour nous multiplier dans le monde : tout cela répand quelque joie dans notre existence, quoique pour peu de temps, afin que toute notre vie ne se passe pas dans la mélancolie et les pleurs continuels. Quoiqu'il en soit bien ainsi et que le monde soit fait de telle sorte qu'un peu de plaisir s'y mêle à de nombreuses peines, on se refuse à le voir, et cela n'excite ni nos craintes ni nos chagrins, parce que cela est passé dans nos habitudes et que les uns l'oublient dans les seigneuries et les royautés, les autres dans les choses de la milice au milieu des dignités, des honneurs et des hauts emplois. Ce que j'ai dit des choses de ce monde est cependant bien vrai ; mais personne n'y réfléchit, personne ne pense à la mort. On concentre son attention sur le présent, pour y gagner le manger et le boire, chercher à vivre, édifier des maisons, travailler pour l'existence et découvrir des femmes pour se marier ; et les femmes de leur côté entrent en ménage pour passer tout de suite de l'adolescence à la vieillesse : tout cela, ma fille, est absolument comme je l'ai dit.

Écoute bien maintenant avec calme : voici ta mère ; tu es sortie de son sein comme fragment d'une pierre qu'on partage ; elle te mit au monde, de même qu'une plante qui en engendre une autre : c'est bien ainsi que tu as germé chez ta mère et que tu es née d'elle. Jusqu'à présent tu avais été comme endormie, et voilà que tu es bien réveillée maintenant ; profites-en pour comprendre que l'affaire de ce monde est bien comme je viens de te le dire. Je prie Dieu que tu vives de longs jours ; mais il importe que tu saches comment tu dois vivre et comment tu dois poursuivre ta route, car les pas dans ce monde sont semés de difficultés ; et remarque bien, ma fille chérie, ma petite

tourterelle, que la route à suivre dans ce monde n'est pas peu, mais épouvantablement difficile. Sache bien, toi qui es l'aînée de mes filles, que tu descends de parents nobles, hidalgos et de rang élevé ; tu es d'un sang de rois et de sénateurs, morts depuis longtemps, qui régnèrent, fondèrent leur trône, se couvrirent de réputation et d'honneurs dans les dignités qu'ils occupèrent et donnèrent un nouveau lustre à leur noblesse.

Voici donc ce que je veux te dire : tu es noble et de rang élevé ; prends-toi et considère-toi pour telle. Quoique tu ne sois qu'une bien jeune fille, tu es précieuse comme un *chalchiuitl* et un saphir et tu as été pétrie et sculptée d'un sang noble et d'une généreuse parenté. Tu descends de hauts et illustres personnages, et ce que je te dis là, ma fille, je sais bien que tu en comprends l'importance, car le temps est passé pour toi de jouer avec d'autres fillettes aux palets, aux petites montagnes et aux objets de terre cuite ; tu sais comprendre, discerner et faire usage de ta raison. Prends donc bien garde de te déshonorer toi-même et de faire affront à nos aïeux, les rois et les gouverneurs. Ne fais aucune vilenie ; car, je te le répète, tu es noble et de sang généreux. Voici la règle que tu dois suivre pour bien vivre dans ce monde avec les gens qui t'y entourent. Tu es femme ; note bien ce que tu dois faire. Tu dois adresser nuit et jour plusieurs fois des prières et des soupirs au dieu invisible et impalpable, au dieu appelé *Yoalli ehecatl*. Acclame-le et fais-lui ta demande les bras tendus et dans le secret de ta retraite ; ne sois pas dormeuse ; réveille-toi et lève-toi à minuit et prosterne-toi devant lui sur tes genoux et sur tes coudes ; incline-toi et croise les bras sur la poitrine. Appelle par les cris de ton cœur Notre-Seigneur Dieu invisible et impalpable, parce qu'il se réjouit, de nuit, avec ceux qui l'acclament. Il t'écoutera et il te sera miséricordieux ; il te donnera ce qui te convient et ce dont tu seras digne. Si, par aventure, avant le commencement du monde, un mauvais sort fut jeté sur toi avec une destinée adverse que tu apportas en naissant, tu amélioreras ta situation en priant et en faisant pénitence, et Dieu t'aidera à la rendre plus favorable.

Oui, ma fille, je le répète, lève-toi la nuit, veille et mets-toi en croix. Lance bien loin et vite tes couvertures, lave ton visage, tes mains et ta bouche ; prends lestement le balai et nettoie avec zèle. Ne reste pas au lit par paresse ; lève-toi pour laver les bouches des dieux et leur offrir l'encens ; ne néglige pas ce devoir ; c'est par ces pratiques que nous devons acclamer Dieu et lui adresser nos demandes, afin qu'il nous donne ce qui convient. Cela étant fait, mets-toi à l'ouvrage qui t'incombe, soit pour faire la boisson de cacao, soit pour moudre le maïs, soit pour filer ou tisser. Prends soin de bien apprendre

comment se préparent les mets et les boissons, pour que tu puisses les bien faire ; je veux dire ces mets et ces boissons qui se destinent aux grands seigneurs, à eux seuls, et qui pour cela s'appellent *tetonal tlatocatlaqualli*[1]. En agissant ainsi, tu obtiendras la richesse dans n'importe quel lieu que Dieu t'aura choisi pour te marier. Mais en prévision du cas où tu tomberais dans le besoin et la pauvreté, tu dois apprendre avec grande attention les métiers propres aux femmes de tisser et de filer. Ouvre bien tes yeux, afin de voir parfaitement les méthodes dont les artisans font usage pour tisser et peindre leurs toiles, et comprendre comment ils placent leurs couleurs et les agencent de façon à ce qu'elles se marient bien les unes avec les autres. Les dames qui veulent être habiles dans cet art apprennent comment la toile s'ourdit, comment les fils se combinent avec la lisse et comment enfin se placent les rouleaux avec les fils pour que la navette passe entre les deux chaînes. Applique à cela tout ton zèle et toute ton intelligence. Ne manque pas de t'instruire par négligence ou par paresse.

Maintenant que tu es jeune et que le temps ne te manque pas pour t'appliquer à ces choses, tu possèdes aussi un cœur simple et habile, comparable au saphir et au *chalchiuitl* le plus fin. Il possède l'aptitude à apprendre, parce qu'il n'est pas encore souillé par le péché, mais pur, naïf, sans tache, nullement mélangé de mauvaises inclinations; car nous vivons encore près de toi, nous qui t'avons engendrée. Tu ne t'es pas, en effet, formée toute seule; c'est moi et ta mère qui t'avons fait venir au monde; car telle est la manière de procéder de la nature; personne ne l'a inventée; c'est Notre-Seigneur Dieu qui a voulu que la génération existe par le moyen de l'homme et de la femme, afin que l'humanité se multiplie et que la population augmente. Or, pendant que nous vivons et que tu jouis de notre présence avant que Notre-Seigneur nous appelle à lui, il importe beaucoup, ma fille chérie, mon aimée, ma tourterelle, que tu t'occupes de toutes ces choses et les saches très bien, afin qu'après notre mort tu puisses vivre honorée parmi les personnes que l'honneur distingue. Car enfin, aller chercher de l'herbe, vendre aux coins des rues du bois, du piment vert, du sel ou du salpêtre, cela ne pourrait te convenir, puisque tu es d'un sang généreux et que tu descends d'hidalgos et de nobles. Il adviendra peut-être—ce que ni nous ni personne ne pouvons savoir — que quelqu'un s'attache à toi et devienne ton maître. Qu'arrivera-t-il alors, si tu ne t'es pas rendue habile dans les métiers qui conviennent à ton sexe? Ne nous le reprochera-t-on

1. C'est-à-dire : la portion (*tonalli*), le manger (*tlaqualli*) des grands (*tlatoque*).

pas en nous humiliant? On dira que nous ne t'avons pas enseigné ce que tu aurais dû savoir. Si nous étions déjà morts en ce moment, ta mère et moi, on médirait de nous, parce que nous ne t'aurions pas élevée comme il convenait quand nous vivions, et l'on dirait : « Soient-ils maudits, parce qu'ils n'ont pas instruit leur fille! » De ton côté, tu t'attirerais des disputes et des malédictions et tu serais ainsi la cause de ton propre malheur.

Si, au contraire, tu te rends habile en tout ce que tu dois faire et dont tu auras besoin, tu ne donneras jamais lieu à ce que personne te gronde; les reproches deviendront impossibles, et alors tu seras louée et honorée avec raison; tu seras fière de toi-même et on fera cas de toi autant que si tu étais élevée aux estrades de ceux qui ont mérité les honneurs dus aux hauts faits de guerre. Tu te glorifieras de ton mérite comme les bons soldats de leurs exploits, si tu parviens au même degré d'adresse en ton métier que le guerrier dans l'exercice des armes. On se souviendra de nous, n'importe où nous soyons alors, et on nous bénira, on nous honorera à ton occasion. Si au contraire tu ne fais rien de bien en tout ce qui te concerne, tu seras maltraitée et battue et l'on dira de toi que « tu n'auras ni le loisir de te laver, ni le temps de te gratter la tête. » Dieu seul sait laquelle de ces deux destinées t'est réservée: ou que tu sois aimée et respectée pour ton zèle et ton adresse à exécuter les choses de ta condition, ou que tu sois maltraitée et haïe à cause de ta paresse, de ta négligence et de ta niaiserie.

Fais attention, ma fille, à bien noter ce que je vais encore te dire. Prends bien garde de déshonorer tes parents ou aïeux et de couvrir de saletés et de poussière les peintures qui ont tracé leurs bonnes actions et leur gloire; ne déverse par sur eux l'infamie en t'adonnant aux délices charnelles; ne te lance pas sur l'immondice et la puanteur de la luxure. Si tu devais en arriver là, il vaudrait mieux que tu mourusses à l'instant. Fais en sorte, ma fille, de mettre peu à peu à profit les choses que je t'ai dites; et, s'il plaisait à Notre-Seigneur que quelqu'un t'aime et te demande en mariage, ne le repousse pas, ne méprise pas la volonté de Notre-Seigneur; car c'est lui qui l'envoie. Reçois-le; prends-le; ne t'excuse pas; ne le renvoie pas avec dédain; ne te le fais pas dire trois fois. Ne fuis point, ne l'esquive pas en tournant la chose en plaisanterie. Quoique tu sois notre fille et que tu descendes de parents nobles et généreux, ne t'en vante pas; ce serait offenser Dieu et on te lancerait des boules d'ordures et de saletés; Notre-Seigneur permettrait que tu tombasses dans la honte et la confusion à cause de ta mauvaise vie; lui-même en rirait, et l'on dirait de toi : « Voilà qu'elle veut bien et voilà qu'elle ne veut plus. » Ne

t'arrête pas à choisir entre les hommes celui qui te plaît le mieux, pareille aux gens qui vont acheter leurs étoffes au marché; reçois celui que Dieu t'envoie; n'imite pas la conduite de ceux qui, allant chercher des épis tendres de maïs, qui s'appellent *xilotl*, *elotl*, choisissent les meilleurs et les plus savoureux. Ne porte pas tes désirs sur quelque homme pour le seul fait qu'il te paraîtra des mieux dispos, et ne t'en rends pas passionnément amoureuse. Si celui qui te demande est bien de sa personne, reçois-le; s'il est mal et laid, ne le repousse pas; prends-le, parce que Dieu l'envoie. Si tu le refusais, il se moquerait de toi, il te déshonorerait en s'efforçant de voir ton corps par de mauvais moyens et en t'affichant ensuite comme une mauvaise femme. Travaille, ma fille, et prends bien garde que personne puisse se moquer de toi. Ne te donne jamais à qui tu ne connais pas, à quelque passant vagabond et mauvais sujet. Fais attention, ma fille, à ne pas t'accoupler avec un autre que celui qui t'aura demandée; persévère avec lui jusqu'à ce qu'il meure; ne le quitte pas, lors même qu'il voudra t'abandonner, ne fût-il qu'un pauvre laboureur, un artisan ou un homme ordinaire de basse origine. Quoiqu'il n'eût pas de quoi manger, ne le dédaigne pas, ne t'éloigne pas de lui; car Notre-Seigneur a le pouvoir de vous approvisionner et de vous honorer, et, sachant toutes choses, il répand ses grâces sur qui lui plaît. Ce que j'ai dit, ma fille, je te le donne pour ta règle à suivre, afin que tu saches te conduire, et, ce faisant, j'accomplis près de toi ce que je dois devant Dieu. Si tu le perds et si tu l'oublies, ce sera ta faute; quant à moi, j'ai fait mon devoir. O ma fille et mon aînée bien-aimée! sois heureuse et que Notre-Seigneur te tienne en paix et repos!

CHAPITRE XIX

AUSSITÔT QUE LE PÈRE AVAIT ACHEVÉ D'EXHORTER SA FILLE, LA MÈRE, DEVANT LUI, PRENAIT LA MAIN A CELLE-CI ET LUI DISAIT EN PAROLES AFFECTUEUSES QU'ELLE DEVAIT FAIRE GRAND CAS DES CONSEILS DE SON PÈRE ET LES GARDER DANS SON CŒUR COMME UNE CHOSE DES PLUS PRÉCIEUSES. ELLE COMMENÇAIT ENSUITE A L'ÉCLAIRER AU SUJET DE LA MANIÈRE DE SE COSTUMER, DE PARLER, DE REGARDER ET DE MARCHER, LUI RECOMMANDANT DE NE PAS S'OCCUPER DE LA VIE DES AUTRES ET DE NE POINT RÉPÉTER LE MAL QU'ELLE ENTENDRAIT DIRE D'AUTRUI. CES DEUX DISCOURS PRONONCÉS EN CHAIRE SERAIENT PLUS UTILES QUE BIEN DES SERMONS AUX JEUNES GENS DES DEUX SEXES, POURVU QU'ILS FUSSENT DITS DANS LE LANGAGE ET LE STYLE QU'ON VOIT ICI.
(*Mutatis mutandis.*)

Ma fille chérie, ma très aimée petite tourterelle, tu as entendu et noté les paroles que ton seigneur père t'a adressées. Elles sont précieuses et telles qu'on en entend et qu'on en dit rarement de semblables; elles sont sorties du cœur et des entrailles où elles étaient dès longtemps thésaurisées. Ton père bien aimé sait fort bien que tu es sa fille, engendrée par lui, son sang et sa chair, et Dieu Notre-Seigneur sait qu'il en est ainsi. Quoique tu sois femme, tu es l'image de ton père. Que pourrais-je ajouter, ma fille, à ce qui a déjà été dit? Que pourrais-tu entendre au delà de ce que tu as entendu de ton seigneur et père, qui t'a abondamment parlé de ce qu'il t'appartient de faire et d'observer? Il n'y manque rien de tout ce qui te convient. Néanmoins, afin d'accomplir mes obligations envers toi, je veux t'adresser aussi quelques paroles. Ce que je te recommande d'abord beaucoup, c'est que tu conserves et que tu n'oublies pas ce que ton seigneur père t'a dit, parce que ce sont des choses d'autant plus précieuses que les personnages de son rang n'ont pas l'habitude de les prodiguer. Ce sont là des paroles de roi et de sage, dignes d'être appréciées à l'égal des pierres riches très bien taillées. Garde-les donc dans ton cœur et inscris-les dans tes entrailles. Si tu vis, par la grâce de Dieu, ce sera avec les mêmes paroles que tu endoctrineras tes enfants, si Dieu t'en donne. Ce que je veux te dire en second lieu, c'est que je t'aime beaucoup et que tu es ma fille chérie. Souviens-toi que je t'ai portée neuf mois dans mon sein, que tu es née et que tu as été élevée dans mes bras. Je te couchais dans ton berceau, je te plaçais ensuite sur mes genoux et je t'ai nourrie de mon lait. Je te dis tout cela pour que tu saches que moi et ton père t'avons engendrée

et que maintenant nous t'instruisons dans la saine doctrine. Prends soin de recueillir nos paroles et de les garder dans ton cœur.

Fais en sorte que tes vêtements soient modestes comme il convient; ne t'habille pas avec des choses voyantes et très travaillées; car cela signifie vanité, peu de tète et folie. Il ne convient pas davantage que tes vêtements soient vils, sales ou déchirés, ainsi que cela arrive aux gens du bas peuple; attendu que ces haillons ne conviennent qu'à des vilains et à des gens qui se tournent eux-mêmes en ridicule. Tu dois t'habiller modestement et avec propreté, de manière à ne paraître ni vile ni fantasque. Lorsque tu parleras, ne te presse pas; prononce peu à peu et avec calme; que ta voix ne soit ni trop basse ni trop élevée, mais d'un ton moyen. Quand tu salueras et dans ta conversation, tu ne parleras pas du nez, ni en fausset; ta parole devra être sans prétention, le ton modéré et clair. Qu'il n'y ait jamais aucune recherche dans ton discours.

Il importe, ma fille, que tu mettes de la retenue dans ta démarche. Ne va ni trop vite ni trop lentement, attendu que la marche, quand elle est trop lente, a un air prétentieux, et qu'elle est le signe de peu de calme et d'un esprit inquiet quand elle est accélérée. Quand tu marcheras, donc, tu prendras un juste milieu entre la lenteur et l'allure trop pressée. Cependant, il est des circonstances où il est nécessaire de doubler le pas; tu as de la discrétion et tu sauras juger quand il convient de le faire. Lorsqu'il sera indispensable de sauter une flaque d'eau, tu sauteras honnêtement de manière à ne paraître ni lourde, ni maladroite, ni trop légère. Quand tu passeras dans la rue ou sur un chemin, n'incline pas et ne relève pas trop la tête, ne tiens pas ton corps courbé; car tout cela est le signe d'une mauvaise éducation. Tu marcheras droite, avec la tête légèrement baissée. Ne couvre pas ta bouche et ne donne pas à ta figure un aspect de honte. Ne regarde pas d'un air pleurnicheur et ne fais pas en marchant des mouvements fantaisistes avec les pieds; avance dans la rue avec calme et modestie. Ce que tu dois observer encore, ma fille, c'est de ne pas porter tes regards à tort et à travers, de ne point tourner la tête pour voir de toutes parts, de ne point lever les yeux vers le ciel, de ne pas les fixer non plus sur la terre. Quand tu rencontreras quelqu'un, ne le regarde pas d'un air fâché, mais bien avec un aspect de sérénité; de cette façon, tu ne donneras à personne l'occasion de se courroucer contre toi. Donne-toi un visage convenable, de manière à ne paraître ni trop sérieuse ni trop souriante. Fais bien attention aussi, ma fille, de ne pas prendre souci des paroles que tu entendras sur la voie publique; quoi que disent ceux qui vont et viennent, tu ne dois en faire aucun cas. Ne cherche pas à répondre ou à parler, mais

conduis-toi comme si tu n'avais rien entendu ; de cette façon, personne ne pourra prétendre avec sincérité que tu aies dit quoi que ce soit. Qu'il ne t'arrive jamais de te farder et d'étendre des couleurs sur ta figure et sur tes lèvres pour t'embellir, parce que c'est le propre de femmes mondaines et charnelles. Les cosmétiques sont des ingrédients dont font usage les mauvaises femmes qui ont perdu toute honte, toute pudeur et même le bon sens, et qui vaguent comme si elles étaient prises de vin et de folie ; ce sont des prostituées. Certes, pour que ton mari ne se fatigue pas de toi, tu dois soigner ta toilette, te laver et blanchir ton linge ; mais cela demande de la mesure et de la discrétion. Si tu faisais cela tous les jours on pourrait dire de toi qu'il y a excès de propreté et que tu es trop soigneuse de ta personne ; on t'appellerait *tapepetzon, tinemaxoch*[1].

Ma fille, voilà le chemin que tu dois suivre ; parce que c'est ainsi que nous ont élevées nos aïeules dont tu descends. Les anciennes dames nobles, nos grand'mères, couvertes de cheveux blancs, ne nous ont point dit autant de choses que je viens de t'en dire moi-même ; elles ne nous adressaient que quelques paroles en parlant comme il suit : « Écoutez, mes enfants : Il faut vivre dans ce monde très avisées et avec prudence ». Vois cette comparaison ; souviens-t'en et tâche d'y puiser un exemple et un modèle pour bien vivre. Dans ce monde nous avançons dans un chemin très étroit, très élevé et très dangereux, situé sur une hauteur considérable et qui, à cause même de son escarpement, se réduit à un sentier très étroit, aux bords duquel se trouvent des ravins sans fond. Pour peu qu'il t'arrivât de dévier d'un côté ou d'autre dans ta marche, tu tomberais inévitablement dans le gouffre. Il importe par conséquent d'y poursuivre ta route avec la plus grande prudence. Ma fille tendrement aimée et ma petite tourterelle, conserve cette comparaison dans ton cœur, ne l'oublie pas ; elle sera ton flambeau pour tout le temps que tu vivras dans ce monde.

Je n'ai plus qu'une chose à te dire, ma fille, pour terminer mon discours. Si Dieu te donne vie sur la terre pour quelques années, prends soin de ne donner ton corps à aucun homme ; surveille-toi avec la plus grande circonspection, pour empêcher que personne s'empare de toi. Si tu perdais ta virginité et si tu te mariais ensuite avec quelqu'un qui t'aurait demandée, il ne se trouverait jamais à son aise avec toi et il ne te porterait point un amour véritable ; il se rappellerait toujours qu'il ne t'a pas trouvée vierge, et cela serait l'occasion continuelle de peines et d'afflictions. Tu n'aurais jamais la paix et tu

1. *Tapepetzon* (pour *ti-apepetzon*), tu es une petite perle (*apepetztli*) ; — *tinemaxoch*, tu es une fleur, un bouquet.

serais toujours en butte aux soupçons de ton mari. O ma fille, ma petite tourterelle bien-aimée ! si tu vis sur la terre, que tu ne sois jamais connue que par un seul homme.

Ce que je vais encore te dire, prends-le pour un commandement formel. Lorsque qu'il plaira à Dieu que tu prennes un mari, quand tu seras en son pouvoir, ne sois point hautaine, ne le dédaigne jamais et ne permets point à ton cœur de s'incliner d'un autre côté ; ne le menace pas, et que jamais, et en aucun lieu, tu n'aies l'audace de le trahir en devenant adultère. Prends garde de donner ton corps à un autre, parce que cela, ma fille chérie et bien-aimée, c'est une chute dans un précipice sans fond, qui est désormais sans remède. D'après la loi du monde, si cela se découvrait, si tu étais surprise, tu serais punie de mort pour ce délit. Pour servir d'exemple à tous les autres, on te jetterait dans la rue, ta tête y serait écrasée par justice et ton corps traîné sur le sol. Un proverbe a dit de ces femmes : « Tu tâteras de la pierre, tu seras traînée et ta mort servira d'exemple. » Il s'ensuivrait de l'infamie et du déshonneur pour nos aïeux, ces seigneurs et sénateurs dont nous descendons et dont tu naquis. Tu souillerais leur illustre renommée et leur gloire avec l'immondice et la boue de ton péché. Tu perdrais toi-même ta réputation et ta généreuse noblesse; ton nom serait oublié et abhorré, et on t'appliquerait le proverbe qui dit : « Tu fus enterrée sous la poussière de ton péché. » Remarque bien, ma fille, que tu aurais beau ne pas être surprise par personne : malgré que ton mari ne sût rien de ce qui se passe, Dieu qui est partout t'aurait vue; il se fâcherait contre toi, il réveillerait l'indignation du peuple sur ta personne et il se vengerait à son gré, et alors tu deviendrais percluse ou aveugle par son ordre; ton corps tomberait en pourriture ou tu en arriverais à la dernière misère, parce que tu aurais eu l'audace de te lancer dans une mauvaise action contre ton mari. Peut-être te donnerait-il la mort et te placerait-il sous ses pieds en t'envoyant en enfer. Notre-Seigneur est miséricordieux sans doute, mais si tu trahissais ton mari, bien que cela ne se sût point et que cela ne devînt pas public, Dieu qui est en tout lieu vengerait ton péché en permettant que tu ne jouisses plus ni de contentement, ni de repos, ni de vie tranquille et en poussant ton mari à être toujours fâché contre toi et à te parler avec colère. O ma fille chérie que j'aime tendrement, fais en sorte de vivre dans ce monde en paix, repos et joie pendant tout le temps que durera ton existence. Ne fais pas d'infamie; ne tache pas ton honneur, et ne souille point le lustre et la renommée des seigneurs nos aïeux dont tu descends ; honore-moi, honore ton père et augmente notre renommée par ta bonne vie. Que

Dieu te rende heureuse, ma fille, mon aînée; et prosterne-toi devant Dieu qui est en tous lieux!

CHAPITRE XX

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT LE ROI OU SEIGNEUR FAISAIT USAGE POUR ENCOURAGER SON FILS A L'HUMILITÉ ET A LA CONNAISSANCE DE LUI-MÊME, AFIN DE SE RENDRE PROPICES LES DIEUX ET LES HOMMES. ON Y VOIT DES CONSIDÉRATIONS TRÈS JUSTES AVEC UNE MERVEILLEUSE MANIÈRE DE PARLER, DES MÉTAPHORES EXQUISES ET LES EXPRESSIONS LES MIEUX APPROPRIÉES AU SUJET.

Mon fils bien-aimé et bien chéri, note bien ce que je vais te dire. Notre-Seigneur t'a conduit à cette heure et en ce lieu où je veux te parler au sujet de ce que tu dois respecter tous les jours de ta vie. Je vais le faire parce que tu es mon fils bien-aimé et plus estimé que toutes pierres précieuses et plumes riches; car tu es mon seul enfant: mon premier, mon second, mon troisième et mon dernier. J'ai pensé à te dire certaines choses qu'il t'importe de savoir; c'est pour moi un devoir, puisque je suis ton père. Je veux l'accomplir, parce que demain ou un autre jour Dieu m'enlèvera de ce monde; car il est tout-puissant, et, assujettis que nous sommes à la faiblesse humaine et à la mort, nous n'avons sur la terre qu'une vie incertaine. Note donc bien, mon fils, et comprends ce que je vais te dire. Vis de longues années pour le service de Dieu et sois bien heureux; sois prudent, car ce monde est bien dangereux, semé de difficultés, de troubles, de cruautés et de peines. Aussi nos anciens ont-ils dit avec beaucoup de raison que personne dans ce monde ne peut éviter les hauts et les bas, les tourbillons et les tempêtes qu'on y rencontre. Le monde est fort trompeur, en effet: il se rit des uns, il s'amuse des autres et il se moque de tous. Tout y est mensonge, nulle part vérité et pas un n'y échappe à la raillerie.

Je vais te dire, mon fils, ce qu'il te convient beaucoup de noter et de mettre en pratique: ce sont des choses qui méritent d'être appréciées et gardées comme de l'or en feuilles et comme des pierres précieuses mises sous clef, car elles nous ont été léguées pour telles par nos anciens. Les vieillards, nos prédécesseurs, qui passèrent par ces royaume et seigneuries, vécurent entre les hommes du lieu et y possédèrent des dignités et des commandements. Quoiqu'ils eussent la suprématie du royaume et du sénat, ces très grands seigneurs ne devinrent ni orgueilleux ni superbes; ils furent humbles, au con-

traire, et ils s'inclinèrent vers la terre au milieu des pleurs, des larmes et des soupirs. Ils ne s'estimèrent pas grands seigneurs, mais pauvres et pèlerins sur la terre. Ces aïeux dont tu descends connurent l'humilité, et nullement la présomption, l'orgueil, la vanité et l'envie des honneurs. Malgré cela, ils furent révérés et grandement estimés; ils possédèrent les dignités du royaume, furent seigneurs et capitaines, eurent en main l'autorité pour tuer et faire la guerre et ils nourrirent le soleil et la terre de la chair et du sang des hommes. Par la miséricorde de Dieu, ils furent grands; ils régnèrent sur la terre; ils gouvernèrent la république que Notre-Seigneur qui est en tous lieux leur confia; il jugèrent et examinèrent les litiges du pays; ils consolèrent et secoururent de leurs bienfaits les gens du peuple; et cependant, ils ne perdirent rien pour cela de leur humilité; ils ne furent pas éblouis et ils ne firent absolument rien qui fût indigne de leurs personnes. Quoiqu'ils fussent riches et puissants; possesseurs de grands biens que Notre-Seigneur leur donna; couverts de fleurs, de parfums et de toute sorte de *mantas* riches; repus de mets et de boissons de toute espèce; pourvus d'armes, d'ornements très riches et de grande distinction, comme mentonnières, nœuds éclatants pour la tête, superbes anneaux pour les oreilles, de manière que tout tremblait devant leur autorité; est-ce qu'ils perdirent pour cela rien de leur humilité et grave maintien? Est-ce qu'ils se laissèrent éblouir et devinrent superbes? Est-ce qu'ils méprisèrent leurs inférieurs et eurent pour eux peu d'estime? Est-ce que leur cervelle en reçut quelque atteinte et en perdirent-ils la raison? Non certainement; ils étaient au contraire toujours convenables dans leur langage, très humbles et bien élevés. Ils respectaient tout le monde, s'abaissaient jusqu'à terre et se prisaient avec modestie. Plus ils étaient honorés et estimés, et plus ils pleuraient, soupiraient, tombaient dans la tristesse et se tenaient courbés en signe d'humilité.

C'est ainsi, mon fils, que vécurent en ce monde tes aïeux, bisaïeux qui nous ont laissés après eux et dont tu es issu. Porte tes regards sur eux, vois leurs vertus, contemple leur renommée avec la clarté et la splendeur qu'ils nous ont léguées. Regarde le miroir et le modèle qu'ils nous ont laissés; mets-les devant toi et tiens-les sous tes yeux. Regardes-y ton image pour voir qui tu es et faire en sorte que ta vie devienne semblable à la leur. Regarde-toi bien et tu ne pourrais méconnaître les fautes et les taches que tu portes en toi-même.

Je veux, mon fils bien-aimé, ajouter encore une parole dont je te prie de prendre note avec attention. Sache que tu es né en un temps très difficile, affligé de beaucoup de pauvreté; car moi, ton père, je

suis à bout et j'éprouve de grands besoins. Quoique nos aïeux aient été grands et riches, nous n'avons hérité d'eux ni leurs richesses, ni leurs grandeurs ; il est, au contraire, vrai que nous manquons de tout. C'est la pauvreté qui règne en souveraine et qui a fait de nous ses sujets. Nous, tes vieux parents, nous sommes sans ressources. Mon fils, si tu veux t'en assurer, porte tes regards sur le foyer de cette maison ; vois où le feu s'allume et tu verras qu'il n'y a que pauvreté et besoin, attendu que nous n'arrivons qu'à grand'peine à réunir le nécessaire en fait de mets et de boissons. Il en est de même de nos vêtements ; ce qui fait que le froid nous saisit de toutes parts ; nous n'avons pas de quoi nous couvrir. Regarde-nous et tu verras que la maigreur et le besoin de nourriture ont mis nos os à découvert ; nous devons cela à la volonté de Notre-Seigneur et à nos péchés. Regarde tes cousins plus jeunes que toi ; vois s'ils sont replets, gras et forts ; vois bien s'ils ont le nécessaire et s'ils abondent en nourriture et en vêtements. Ne vois-tu pas comme la pauvreté les a faits? Ils sont absolument couverts de misère.

Dans un pareil état, en face de cette disgrâce, il n'y a vraiment pas lieu de lever la tête avec orgueil. Ce serait le fait d'ivrognes et de vilains de conserver quelque présomption et vaine gloire au milieu d'autant de pauvreté et de misère qu'il y en a dans cette maison parmi ceux qui l'habitent. C'est là une occasion de s'humilier avec tristesse et de marcher la tête basse, puisqu'il t'a été donné de naître dans un temps pareil. Et pour qu'il ne me reste rien à te dire, écoute : le plus âgé de tes cousins, N..., ne le vois-tu pas? Qu'il te serve d'exemple pour la manière dont Dieu l'a élevé : il est déjà gouverneur de la ville ; il est en plein dans les dignités ; il a le pouvoir de juger les litiges des gens du peuple, de condamner et châtier les délinquants ; il a en main l'autorité pour mettre à mort les criminels, imposer des admonestations et des peines ; car il est élevé au poste distingué et à l'estrade et il est en possession d'une autorité principale qui lui vient de Notre-Seigneur. Il porte déjà les titres de *tlacatlato, tlacatecutli*[1] sous lesquels il est connu par tout le peuple. Est-ce qu'il a été élevé à ce rang faute de personnes plus avisées et plus dignes par leur sagesse de gouverner cette seigneurie? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres personnages nobles, de grande fortune et d'une généalogie illustre Est-ce que tous ont disparu ? S'il en restait un seul, Notre-Seigneur l'aurait désigné et pris dans l'État pour exercer la royauté ou occuper la seigneurie. Je ne sais vraiment où ira aboutir ce pauvre jeune

1. *Tlacatlato*, qui gouverne, commande aux gens ; — *tlacatecutli*, seigneur, maître des gens.

homme que son emploi fait gémir. Peut-être s'y perdra-t-il ; peut-être aussi Notre-Seigneur ne l'y a-t-il placé que jusqu'à ce qu'apparaisse quelqu'un plus capable de le remplir. Dieu ne manque pas d'amis éprouvés pour cela. Tu sais bien à quoi ce parent passait son temps avant d'arriver à sa dignité. S'occupait-il de bouffonneries et d'enfantillages? Était-ce un libertin et un effronté? Se montrait-il orgueilleux? N'était-il pas humble? Est-ce qu'il n'était pas très respectueux? On le voyait certainement la tête basse et sans aucun aspect de superbe et de vaine gloire; il priait Notre-Seigneur Dieu avec dévotion ; il veillait et il se prosternait à minuit, tombant à genoux, pour prier et soupirer en présence de Dieu, et il conserve encore aujourd'hui cette même habitude. Il se levait lestement le matin de bonne heure, prenait le balai et balayait, et il nettoyait les oratoires avec l'éventoir. Et à présent, comment crois-tu qu'il vive? Comment se tient-il? Est-il orgueilleux et superbe? Est-ce qu'il se souvient qu'il est dans la dignité de seigneur? Il est, au contraire, aussi humble et aussi obéissant qu'auparavant ; il continue à pleurer, à soupirer et à prier avec la plus grande dévotion. L'entends-tu jamais dire : « Je suis seigneur, je suis roi ! » Il veille maintenant de nuit, il balaie et il offre l'encens absolument comme auparavant. Quoique tu sois son aîné, efforce-toi de le surpasser dans toutes ses bonnes habitudes.

Prends note de ceci : que ce que je t'ai dit soit comme une épine et de l'eau glacée qui te saisit et t'afflige pour que tu rentres en toi-même et t'humilies. Pense que tu es né en un temps d'afflictions et de peines et que Dieu t'a envoyé au monde dans des moments de pauvreté. Considère que je suis ton père et vois la vie que nous menons, ta mère et moi ; personne ne pense à nous et ne fait aucun cas de nos personnes. Il est vrai que nos aïeux furent grands et puissants ; mais nous laissèrent-ils cette grandeur, cette puissance? Non certainement. Regarde tes parents et alliés qui ne possèdent plus rien dans l'État ; ils sont délaissés et pauvres. Quoique tu sois noble, généreux et d'une race éclatante, il convient que tu ne perdes pas de vue cette règle de conduite : remarque bien que l'humilité, l'abaissement du corps et de l'âme, les pleurs, les larmes et les soupirs sont la vraie noblesse, le vrai mérite et le véritable honneur. Sache bien, mon fils, que jamais un superbe, un vaniteux, un présomptueux, un tapageur, n'a été élu roi. Aucun homme discourtois, mal élevé, mal embouché, impertinent dans son langage, disant tout ce qui lui vient à l'esprit, n'a été élevé à l'estrade et au trône royaux. Si, en quelque lieu, il s'est trouvé un seigneur prenant l'habitude des plaisanteries, ou quelque sénateur lançant des paroles bouffonnes, on se hâtait de lui appliquer

le nom de *tecuecuechtli*[1], ce qui veut dire truand. Jamais on n'a donné un noble emploi de l'État à quelqu'un qui fût insolent, bouffon et incontinent de langage. On les appelait *quaquachictin*, parole qui désigne des fous, vaillants dans les actions de guerre. On les nommait aussi *Otomis tlaotzonxintin*[2], c'est-à-dire : *Otomis* tondus et extravagants. C'étaient de grands matadors inhabiles aux choses de gouvernement.

Ceux qui, dans les temps passés, dirigèrent l'État et les armées furent tous des gens adonnés à la prière, à la dévotion et aux soupirs, très humbles et obéissants et doués d'un caractère reposé et tranquille. Tu sais, mon fils, et tu as gravé dans ta mémoire que le roi est comme le cœur du peuple. Il était aidé dans le gouvernement par deux sénateurs, dont l'un était *pilli* et l'autre élevé dans les guerres ; ils s'appelaient *tlacatecutli* et *tlacochtecutli*. Deux autres capitaines aidaient le roi dans les choses de la milice ; l'un était *pilli*, élevé dans la guerre, et l'autre ne l'était pas. On les appelait *tlacatecatl* et *tlacochcalcatl*. C'est de cette manière, mon fils, que marche le gouvernement de l'État. Ces quatre hommes que j'ai dits s'appeler *tlacatecutli*, *tlacochtecutli*, *tlacatecatl* et *tlacochcalcatl* ne tenaient pas ces emplois par droit d'hérédité, à titre de propriétaires. Ils étaient élus sous l'inspiration de Notre-Seigneur Dieu, après avoir été reconnus comme étant les plus habiles. Fais bien attention à ce que je te dis, mon fils très aimé et très estimé : Ne t'enorgueillis pas, si le hasard veut que tu sois choisi pour l'un de ces emplois. Peut-être Dieu t'appellera-t-il pour remplir quelqu'un d'entre eux; peut-être aussi n'en posséderas-tu aucun et vivras-tu comme un plébéien et homme vulgaire. Si tu étais appelé et élu pour n'importe lequel de ces emplois, encore une fois, je te recommande de ne point présumer de toi-même et de ne pas t'estimer grand, valeureux et de rang élevé, parce que Dieu s'en irrite grandement. Si tu arrivais à quelque dignité et à être quelque chose, si tu étais élu pour quelqu'un des emplois susdits, sois humble, marche incliné, la tête basse et les bras relevés sur la poitrine, adonne-toi aux pleurs, à la dévotion, à la tristesse et aux soupirs et sois respectueux de la volonté d'autrui ; sois soumis et modeste. Note bien, mon fils, que ce que je t'ai dit de l'humilité, de la soumission et du mépris de toi-même, tu dois le pratiquer de tout cœur en présence de Notre-Seigneur Dieu. Garde-toi de feindre l'humilité ; parce qu'alors on t'appellerait *titoloxochton*[3],

1. De *tecutli*, seigneur, et *cuecuechtli*, hardi, audacieux.
2. De *tzontli*, cheveux, et *xima*, couper.
3. C'est-à-dire : tu es une petite fleur (*xochitl*) qui s'incline (*toloa*).

c'est-à-dire hypocrite, ou bien encore *titlanixiquipile*[1], ce qui veut dire homme feint et simulé. Pense que Notre-Seigneur Dieu voit les cœurs et toutes les choses secrètes, quelque cachées qu'elles soient; il entend aussi ce que nous remuons dans notre cœur, nous tous qui vivons dans ce monde. Fais attention à ce que ton humilité soit pure, sans aucun mélange d'orgueil, pure devant Dieu comme une pierre précieuse très fine, et que tu ne sois jamais un homme à deux visages.

CHAPITRE XXI

DU LANGAGE ET DE L'EFFUSION DONT LE PÈRE, LE SEIGNEUR ET L'HOMME DE RANG ÉLEVÉ FAISAIENT USAGE POUR INSPIRER A LEUR FILS L'AMOUR DE LA CHASTETÉ. ON Y DIT A QUEL POINT LES DIEUX AIMAIENT LES CHASTES, A L'AIDE DE COMPARAISONS ET D'EXEMPLES BIEN CHOISIS. EN TRAITANT CE SUJET ILS PROMETTENT DE PARLER DE BEAUCOUP D'AUTRES CHOSES AGRÉABLES A LIRE.

Mon fils bien-aimé, fais attention aux paroles que je vais dire et mets-les dans ton cœur, parce qu'elles nous viennent de nos vieux, sages et prudents aïeux qui vécurent en ce monde. C'est ce qu'ils nous dirent en nous recommandant de le garder comme sous clef et de l'or en feuille. Remarque, mon fils, que les vieux d'un autre temps nous ont fait transmettre que les enfants et fillettes et les jeunes adolescents des deux sexes sont les bien-aimés de Dieu : Notre-Seigneur qui est en tous lieux les estime grandement; il se réjouit avec eux et les tient pour amis. Aussi, les vieillards qui étaient adonnés au culte divin, à la pénitence, aux jeûnes et à l'offrande de l'encens, firent-ils grand cas des enfants qui priaient. Ils les réveillaient de nuit au moment de leur plus doux sommeil, les déshabillaient, les arrosaient d'eau froide, les faisaient balayer et offrir du copal aux dieux. Ils leur lavaient la bouche en disant que Dieu recevait et entendait de bon cœur leurs prières, leurs exercices, leurs larmes, leur tristesse et leurs soupirs, parce qu'ils ont le cœur pur, sans mélange de péché et qu'ils sont parfaits et sans tache, comme des pierres précieuses, des *chalchiuitl* et des saphirs. Ils ajoutaient que c'était pour eux que Dieu faisait durer le monde et qu'ils étaient nos intercesseurs auprès de Notre-Seigneur.

1. C'est-à-dire : tu es maître d'une bourse cachée; de *tlani*, cacher, et *xiquipilli*, bourse; *xiquipile* est donc le possesseur de la bourse.

Il y a une autre sorte de gens qui sont agréables à Dieu et aux hommes, ce sont les bons satrapes qui vivent chastement et qui conservent leurs cœurs propres, purs, bons, lavés et blancs comme la neige; leur manière de vivre n'a aucune tache, aucune souillure, il n'y a aucune poussière de péché dans leurs habitudes. Et parce qu'ils sont ainsi, ils sont les bienvenus auprès de Dieu auquel ils adressent de l'encens et des oraisons en priant pour le peuple. Le roi avait l'habitude de dire : « Ce sont les vrais sujets de mes dieux », parce qu'ils étaient d'une vie pure et donnaient le bon exemple. Les anciens, les sages et les savants dans les livres de notre doctrine nous ont transmis que ceux qui ont le cœur pur sont bien dignes d'être aimés, parce qu'ils vivent éloignés de tout désir charnel entaché de souillures; et parce que ceux qui vivent de la sorte sont chose précieuse, les dieux les désirent, les recherchent et les appellent à eux à l'égal de tous ceux qui meurent à la guerre après avoir vécu dans la pureté. Les anciens nous ont dit que le soleil les appelle à lui pour qu'ils vivent au ciel en sa compagnie et enfin qu'ils le réjouissent et le délectent en chantant en sa présence. Ils goûtent des plaisirs sans fin avec le soleil, ils vivent dans de continuelles délices, ils sucent et hument le suc et le parfum de toutes les fleurs savoureuses et odorantes: ils n'éprouvent jamais ni tristesse, ni douleur, ni dégoût, parce qu'ils demeurent dans le palais du soleil où abondent les délices. Non seulement ceux qui vivent dans les combats sont honorés sur la terre, mais encore leur mort est enviée du plus grand nombre, parce que ceux qui meurent de la sorte sont couverts de louanges. On dit qu'un généreux jeune homme de *Uexotzinco*, du nom de *Mixcoatl*, mourut dans une guerre où il fut tué par les Mexicains. Un chant composé à sa louange disait ce qui suit : « O bienheureux *Mixcoatl!* tu mérites bien qu'on chante tes louanges, que ta renommée vive dans le monde et que ceux qui dansent dans les areytos répètent ton nom autour des atabals et des tambourins de *Uexotzinco*, pour que tu apportes la joie et apparaisses à tes amis, les nobles et généreux parents. » Suit encore un autre chant à la louange de ce jeune homme, vantant sa virginité et la pureté de son cœur : « O glorieux jeune homme, digne de toutes louanges, pur comme un chapelet de précieux saphirs, toi qui offris ton cœur au soleil! tu germeras encore une fois; tu fleuriras de nouveau dans le monde, tu viendras aux *areytos* entre les tambours et tambourins de *Uexotzinco*; tu apparaîtras aux nobles et aux hommes de cœur et tes amis te reverront. »

Il y a encore un autre genre de personnes aimées et désirées de Dieu; ce sont celles qui ont été noyées sous les étreintes de quelque animal aquatique, comme sont l'*auitzotl*, la *teponaztli*, ou autre quel-

conque. Ceux qui sont tués par la foudre sont dans le même cas. La raison en est, d'après ce que les anciens nous ont dit, qu'étant aimés des dieux, tous ces gens-là sont enlevés pour le paradis terrestre, afin qu'ils y vivent avec le dieu *Tlalocan tecutli*, qu'on célèbre avec l'*ulli* et l'*yauhtli* et qui est le dieu de la verdure. Ceux qui sont morts comme on vient de dire vivent ensuite dans la gloire avec le dieu *Tlalocan tecutli*, au milieu de la verdure, des maïs frais et de toute sorte d'herbes et de fleurs. Le printemps y est éternel, les plantes toujours vertes, les fleurs fraîches et odorantes. Il en est de même des enfants qui meurent, avant de connaître le péché, dans l'état d'innocence, de naïveté et de virginité. Nos anciens disent qu'ils reçoivent en abondance les grâces de Notre-Seigneur Dieu, parce qu'ils sont comme des pierres précieuses et qu'ils se présentent à lui purs et sans souillure. Ceux qui sont encore aimés, bienheureux et dignes d'être enlevés par les dieux, ce sont les enfants au berceau, bien comparables à de riches parures. Ils ne vont point au lieu épouvantable de l'enfer, mais bien au palais du dieu *Tonaca tecutli*, qui vit au milieu des jardins appelés *Tonacaquauhtitlan*[1], où poussent toutes sortes d'arbres, de fleurs et de fruits; ils y voltigent comme des *tzintzonme*, sorte de petits oiseaux de diverses couleurs qui s'en vont partout suçant le nectar des fleurs. Ce n'est pas sans raison qu'on enterre ces enfants, après leur mort, près des silos où l'on conserve le maïs et les autres subsistances. Cela signifie que leurs âmes se trouvent en des lieux de délices où règne l'abondance, parce qu'ils sont morts aussi purs et aussi nets que des pierres précieuses et de fins saphirs. Sache bien encore que les enfants charmants, beaux et aimables, quand ils se trouvent dans leur état de naïve innocence, sont précieux comme saphirs et turquoises. Un autre genre de personnes est également aimé et désiré des dieux; ce sont les hommes et les femmes de bon caractère et de bonne conduite, qui inspirent confiance à tous, que tout le monde honore, qui n'ont aucune tache répréhensible, qui vivent paisiblement en harmonie avec les autres et qui s'attirent partout l'affection.

Remarque bien, mon cher fils, si Dieu te donne vie en ce monde, comment tu dois y vivre: éloigne-toi des délices charnelles et ne les désire aucunement. Préserve-toi de toutes les saletés qui tachent et souillent les hommes, non seulement en leur âme, mais encore sur leur corps en y produisant des maladies et des morts matérielles. Les anciens nous ont dit que c'est à l'enfance et à la jeunesse que Dieu prodigue ses grâces et ses dons; c'est dans cet âge aussi qu'il fait choix de ceux qui devront être seigneurs, rois, gouverneurs ou capi-

1. De *nacatl*, chair, et *quauitl*, bois, suivi de la postposition *tlan*.

taines. Dieu répand aussi ses délices et ses richesses parmi les enfants et les adolescents ; c'est cet âge qui mérite la bonne mort.

Note encore, mon fils, que le monde possède sa manière d'engendrer et de multiplier ; or, en ces actes, Dieu a ordonné que la femme fît usage de l'homme et réciproquement ; mais il convient que cela se pratique avec modération et d'une manière discrète. Ne te jette pas sur la femme comme le chien sur sa nourriture. N'imite point cet animal dans sa manière d'avaler ce qu'on lui donne. Ne te donne pas aux femmes avant le temps. Quoique tu en aies l'appétit, fais résistance ; résiste à ton cœur jusqu'à ce que tu sois un homme fait et fort. Observe que si l'on ouvre un maguey, pendant qu'il est jeune, pour lui prendre sa sève sucrée, il n'en donne aucune et il meurt. Aussi, s'il s'agit de l'ouvrir pour en extraire le suc, on a soin de le laisser croître et arriver à sa perfection, afin de prendre sa sève sucrée dans un moment opportun. C'est ainsi que tu dois faire : avant de t'approcher d'une femme, tu dois te laisser croître, grossir et devenir homme complet ; tu seras alors propre à te marier et tu engendreras des fils d'une bonne taille, forts, agiles, beaux et de visage bien fait, tandis que, de ton côté, tu resteras vigoureux, apte au travail corporel, actif et agile. Mais si, par aventure, tu t'adonnais aux plaisirs charnels avant le temps, ce serait le cas de se rappeler ce qu'ont dit nos aïeux : que celui qui se jette ainsi dans ces délices n'acquiert jamais tout son développement et qu'on le voit pâle et sans nul attrait. Tu seras semblable à un homme pris de fièvre quarte, jaunâtre, amaigri, et comme un morveux sans force, maladif, ridé comme les vieilles gens. En te mariant ainsi, tu seras comparable à celui qui va chercher de la sève de maguey, laquelle ne coule nullement parce qu'on a percé la plante avant le temps ; celui qui va pomper alors le suc n'en obtient absolument rien, et le maguey dédaigné est mis de côté. C'est ainsi que ta femme en agira avec toi ; comme tu es déjà sec, épuisé et que tu n'as rien à lui donner, tu lui diras : « Je n'en puis plus » ; ce qui fait qu'elle te haïra et te délaissera, parce que tu ne satisferas plus son désir, et elle en cherchera un autre, attendu que tu seras épuisé. Quoiqu'elle n'en ait jamais eu la pensée, elle commettra un adultère, à cause de la défaillance qu'elle aura découvert en toi. Tout cela n'aura lieu que parce tu te seras donné aux femmes et détruit avant l'âge.

Il faut encore, mon fils, faire bien attention, même lorsqu'on te marie et que tu prends femme dans un âge convenable, de ne pas te livrer à elle avec excès, parce que tu te ruinerais. Quoique ce soit ta femme et que son corps soit le tien, il te convient d'être modéré dans l'usage que tu en feras, de la même manière qu'il est opportun d'user

de tempérance dans le manger. Je veux dire que tu ne dois pas dépasser les bornes avec ta femme, mais bien mettre de la modération dans l'acte de la chair. Ne va pas croire, en te plongeant dans ces plaisirs, que tu ne fais pas autre chose que t'y délecter et qu'il ne peut y avoir aucun mal à cela. Sache, au contraire, que tu te tues et que tu te fais le plus grand tort par la répétition excessive de cet acte. Nos anciens nous ont dit que tu seras en ce cas comparable au maguey, qui se sèche quand on a pompé son suc; tu seras encore comme la *manta*, qui se gonfle quand on la met dans l'eau pour la laver et qui se sèche ensuite quand on la tord. Tu seras de même : si tu abuses de cette habitude, bien que ce soit avec ta femme seulement, tu te dessècheras et tu te rendras toi-même malheureux, de mauvais caractère et de pire aspect; tu ne voudras parler à personne, personne ne voudra parler avec toi et tu seras tout honteux. Voici un exemple à ce sujet. Un vieillard très avancé en âge, couvert de cheveux blancs, fut arrêté comme adultère et on lui demanda comment il se faisait qu'étant si vieux il n'eût pas encore cessé les manœuvres de la chair. Il répondit qu'il avait en ce moment plus de désirs et plus d'aptitude que jamais pour cela, parce qu'il ne s'était approché d'aucune femme pendant sa jeunesse, ne s'exerçant en ce temps-là à nul acte de cette espèce, et que, n'ayant commencé que dans sa vieillesse, il y était actuellement plus vigoureux. Je veux te donner encore un exemple; prends-en bien note, pour qu'il t'encourage à vivre chastement dans ce monde. Pendant que vivait le seigneur de *Tetzcuco*, appelé *Neçahualcoyotzin*[1], on s'empara de deux vieilles, couvertes de cheveux blancs comme la neige, parce qu'elles furent prises en flagrant délit d'adultère, trahissant leurs maris qui étaient vieux comme elles; deux jeunes petits sacristains étaient leurs complices. Le seigneur *Neçahualcoyotzin* leur demanda, quand on les amena en sa présence : « Nos aïeules, est-il vrai que vous ayez encore la tentation des plaisirs de la chair? Étant si vieilles, vous n'en êtes donc pas encore dégoûtées? Que sentiez-vous donc quand vous étiez jeunes? Dites-le moi, puisque vous êtes pour cela en ma présence? » Elles répondirent : « Notre seigneur et roi, que Votre Altesse écoute. Vous autres, les hommes, vous cessez de désirer la délectation charnelle quand vous êtes vieux, pour en avoir abusé dans la jeunesse, parce que l'impuissance arrive et la semence humaine se tarit; mais nous, les femmes, nous ne sommes jamais rassasiées ni dégoûtées de cet acte, parce que notre corps est comme un gouffre et comme un ravin

1. Forme révérentielle de *Neçahuacoyotl* « chacal (*coyotl*) qui jeûne (*çahua*) », célèbre monarque d'*Acolhuacan*.

profond qui ne s'emplit jamais, qui reçoit tout ce qu'on lui donne et en désire et en demande toujours davantage ; nous ne vivons plus quand cela nous manque. » Voilà ce que je te dis, mon fils, pour que tu vives dans la réserve et la discrétion, que tu procèdes peu à peu et que tu ne te précipites point en cette vilaine et pernicieuse affaire.

CHAPITRE XXII

DANS LEQUEL EST CONTENU LA DOCTRINE QU'UN PÈRE DE RANG ÉLEVÉ, OU LE ROI, ENSEIGNAIT A SON FILS AU SUJET DE SES RAPPORTS ET DE SA CIVILITÉ ENVERS LES AUTRES, C'EST-A-DIRE : COMMENT IL DEVAIT SE CONDUIRE POUR DORMIR, MANGER, BOIRE, PARLER, S'HABILLER, MARCHER, REGARDER ET ÉCOUTER. AJOUTONS QU'IL DEVAIT PRENDRE GARDE DE MANGER LES METS PRÉPARÉS PAR DE MAUVAISES FEMMES, PARCE QU'ON Y PUISE LE MAUVAIS SORT.

Mon fils, je t'ai déjà dit bien des choses, nécessaires à tes principes et à ta bonne éducation, pour que tu vives dans le monde comme doit vivre un noble, un hidalgo, une personne qui descend d'aïeux illustres et généreux. Il me reste encore à t'en dire beaucoup d'autres qu'il te convient de savoir et de garder dans ta mémoire, parce qu'elles nous viennent de nos aïeux et que ce serait leur faire injure de ne pas répéter tout ce qu'ils nous ont légué. Nous y voyons d'abord que tu dois avoir soin de te réveiller, de ne point dormir toute la nuit, pour qu'on ne dise pas de toi que tu es un dormeur, un paresseux et un somnolent. Lève-toi à minuit pour prier, soupirer et adresser tes demandes à Notre-Seigneur qui est en tous lieux, invisible et impalpable. Tu auras soin de balayer les endroits où sont les idoles et de leur offrir de l'encens.

En second lieu, quand tu iras par la rue et les chemins, tu dois faire en sorte de marcher avec calme, sans te presser et sans trop de lenteur, mais honnêtement et avec gravité. Ceux qui ne procèdent point ainsi sont appelés *ixtotomac cuecuetz*[1], ce qui veut dire : homme qui regarde de tous côtés comme un fou et marche malhonnêtement, sans gravité, comme une personne légère et turbulente. On dit aussi des personnes qui marchent trop lentement : *uiuilanpol*, *xocotezpol*, *eticapol*[2], ce qui veut dire : gens qui traînent les pieds, qui marchent comme un lourdaud, comme quelqu'un que l'obésité entrave ou à la

1. Fou, léger, effronté.
2. De *uiuilana*, traîner les pieds ; *xocotl*, fruit très gros, et *etic*, très lourd.

manière d'une femme enceinte qui s'en va chaloupant avec son corps. En route, tu ne marcheras pas la tête basse ou inclinée de côté, regardant de toutes parts, afin que l'on ne dise pas de toi que tu es niais, bêta, mal élevé, sans éducation et que tu marches comme un petit enfant.

Ce que tu dois noter, en troisième lieu, concerne ta manière de parler. Il convient que tu parles avec calme, sans te presser et sans précipitation, ayant soin de ne pas élever la voix, afin que l'on ne dise pas de toi que tu es un babillard à voix fausse, un sot, un fou ou un rustre. Prends-le sur un ton modéré, ni trop bas, ni trop haut, et que ton parler soit suave et doux.

Tu dois noter, en quatrième lieu, qu'il te convient de ne pas faire cas des choses que tu vois et entends, surtout quand elles sont mauvaises, absolument comme si tu ne les avais point entendues. Ne regarde pas à la figure des gens, ne fais pas agir ta curiosité sur les ornements de leurs costumes et la manière dont ils sont agencés. Ne porte pas non plus des regards curieux sur les allures des gens de rang élevé, surtout sur les femmes et moins encore si elles sont mariées; car le proverbe a dit : que « celui qui regarde une femme avec trop de curiosité commet avec ses yeux un adultère. » Des gens ont été punis de mort pour cette faute.

Tu dois noter, en cinquième lieu, qu'il t'importe de ne point écouter les choses qui se disent et ne te regardent pas, surtout au sujet de la conduite d'autrui et des nouvelles qui s'y rattachent. Qu'on dise ce qu'on voudra ; n'en prends aucun souci ; fais comme si tu ne l'avais pas entendu et, s'il ne t'est pas possible de t'éloigner des lieux où tu entends ces choses et où elles se disent, ne réponds jamais et ne dis rien de semblable; entends et tais-toi. Lorsqu'on traite de la vie des autres et qu'il est fait mention de quelque péché digne de châtiment, si tu l'écoutes et, ce qui est pire, si tu dis ton mot au sujet de cette affaire ou de ce péché, ce sera sur toi qu'on en fera retomber toute la faute ; on mettra sur tes épaules tout ce qui aura été dit, tu seras arrêté et puni pour le méfait, et, comme dit le proverbe, « les innocents payeront pour les coupables. » On fera tout peser sur toi ; tout le monde s'excusera et toi seul deviendras l'accusé ; tous les autres que ces paroles concernent, qui les ont entendues ou dites, resteront en paix, tandis que tu seras traîné devant les juges. Pour tout ce que je viens de dire, mon fils bien-aimé, il te convient de bien ouvrir les yeux et d'être bien avisé, afin de ne pas mourir par suite de ta sottise ou faute de savoir-vivre ; prends bien garde à toi.

Le sixième point dont je dois t'instruire, mon fils, c'est que tu ne dois jamais attendre qu'on t'appelle deux fois ; réponds à la première,

sans tarder; lève-toi et va à qui t'appelle. Si quelqu'un t'envoie quelque part, vas-y en courant; si l'on te charge d'aller prendre quelque chose, va le prendre sans tarder, aie de l'agilité et du zèle; ne sois pas paresseux; tu dois être léger comme l'air; fais de suite la chose qu'on te commande, ne te le fais pas dire deux fois : attendre qu'on répète un ordre ou un appel, c'est le propre d'un drôle, d'un paresseux, d'une personne vile et de nulle valeur. Tu passeras pour tel et pour un fort mauvais commissionnaire ou un orgueilleux qui aurait mérité que, pour ce fait, on lui brisât sur la tête ou sur les épaules ce qu'il devait porter.

La septième chose dont je t'avise, mon fils, c'est que tu sois modéré et modeste dans tes vêtements; n'y sois ni recherché ni fantasque, ne cours pas après les *mantas* rares et très travaillées, et, d'autre part, ne porte point des habits déchirés et vils, parce qu'ils sont le propre de gens pauvres et bas que Notre-Seigneur a déshérités, misérables et sans nulle qualité, qui s'en vont par monts et par vaux cherchant des herbes pour leur nourriture et du bois pour le vendre au marché. Il ne te convient point d'imiter ces personnes qui se moquent de tout, tandis que leur manière de vivre ne prête qu'à rire. Traite-toi toi-même honnêtement, comme doit se traiter un honnête homme. Ne laisse point traîner ta *manta* de façon à marcher sur elle comme par genre. Ne noue pas ta *manta* trop court de façon à la faire porter haut; prends en cela un juste milieu. Ne fais point non plus le nœud sous l'aisselle, et, si tu vois faire ces choses par d'autres, que ce ne soit pas une raison pour les imiter. Les soldats appelés *quachicque*[1] sont grandement estimés à la guerre, parce qu'ils se battent comme des fous, ne faisant aucun cas de la vie et cherchant la mort pour prouver leur courage. Les truands et les bouffons, les danseurs et les fous s'affublent de n'importe quel costume nouveau qui leur tombe sous la main; ils portent la *manta* traînante entre leurs jambes et ils se l'attachent par un nœud sous l'aisselle; ils ont le bras nu, prennent une allure burlesque, se donnent mauvais air, traînent les pieds et se déhanchent en marchant; ils se chaussent de *cotaras* de fantaisie, plus amples et plus longues qu'il ne faudrait, attachées par les tours abondants d'une courroie trop large. Fais en sorte, mon fils, d'être prudent, modéré et modeste dans l'emploi de tes *mantas* et de tes ceintures, de sorte que tout soit convenable et bien porté.

Ce que je veux te faire remarquer, en huitième lieu, mon fils, est relatif à la conduite que tu dois suivre dans le boire et le manger. Sois bien avisé; ne mange pas trop, ni le matin, ni le soir : sois tem-

1. De *quaitl*, tête, et *chiqui*, racler, gratter.

pérant à ton dîner et à ton souper. Si tu as un travail à faire, il convient que tu déjeunes avant de le commencer. La réserve que tu dois mettre dans ton manger est la suivante : ne mange pas trop vite et d'une façon trop dégagée ; ne mords pas au pain par trop grandes bouchées et ne remplis pas trop ta bouche de tes mets pour ne pas t'étouffer et avaler comme les chiens. Tu mangeras posément et avec calme et tu seras tempérant dans ta boisson. Ne mets pas ton pain en morceaux et ne débarrasse pas les plats de leur contenu d'une manière inconvenante. Sois d'un manger tranquille, pour ne pas donner à rire à ceux qui te voient. Si tu t'étranglais en avalant et si tu faisais quoi que ce soit méritant que tes commensaux se moquent de toi, ils te donneraient, tout exprès, de ce qui reste, pour se ménager une occasion de te railler, parce qu'ils te tiendraient pour un glouton. Tu laveras tes mains et ta bouche avant de commencer à manger. Si tu es avec des convives, ne t'assieds pas tout de suite ; tu t'occuperas, auparavant, de présenter la cuvette aux autres et tu leur feras couler de l'eau sur les mains. Tu feras la même chose après le repas : tu offriras de l'eau pour les mains à tout le monde et, cela fait, tu ramasseras ce qui est tombé par terre et tu balaieras l'endroit où l'on a mangé. Tu te laveras ensuite toi-même les mains et la bouche, et te nettoieras les dents.

Je t'ai dit ce peu de mots, mon fils, et il y aurait bien plus à dire au sujet de l'honnêteté de la vie, dont nos aïeux des deux sexes ont longuement parlé ; mais il serait difficile pour toi de classer le tout dans ta mémoire. Je veux cependant ajouter encore une chose qu'il te convient beaucoup de connaître, dont il t'importe de tenir note et qui nous vient des trésors et des réserves de nos prédécesseurs. La route la plus sûre que nous devions suivre dans ce monde est très élevée, très étroite et fort distincte des chemins frayés ; de l'un et l'autre côté de cette route, nous n'en pourrions sortir que pour tomber dans un ravin profond et nous précipiter d'une hauteur considérable ; cela veut dire qu'il est nécessaire que toutes nos paroles et nos actions soient réglées par la Providence et que nous soumettions à la même sagesse nos propres pensées et ce que nous entendons chez les autres.

Je veux encore que tu prennes note de ceci : que tu ne dois point te hâter de manger les mets qu'on te présente, mais porter d'abord ton attention sur ce qu'on te donne à manger ; car ce monde est semé de dangers et il y a grand nombre d'ennemis qui nous abhorrent en secret. Prends garde qu'on ne t'offre à manger ou à boire quelque substance empoisonnée. Tu dois surtout t'en méfier à propos de ceux qui te haïssent, surtout des femmes et en particulier de celles

qui sont mauvaises. Tu ne devras ni manger ni boire ce qu'elles t'offriront, parce que bien souvent elles y ajoutent des sortilèges dans le but de provoquer à la luxure. Ces pratiques ne se limitent pas à nuire au corps et à l'âme; mais elles tuent, parce que celui qui boit ou mange ces choses s'obstine dans l'acte charnel jusqu'à en mourir. On dit que ceux qui sont dans l'habitude de faire volontairement usage de la chair du *maçacoatl*[1], sorte de serpent à cornes, la consomment modérément et en petite quantité; mais ceux qui la prennent sans mesure en arrivent à pouvoir faire usage de quatre ou cinq femmes en répétant l'acte quatre ou cinq fois sur chacune; mais, après ces excès, ils meurent, parce qu'ils se sont vidés de toute la substance de leur corps. Ils s'éteignent tout à coup en marchant, secs, défaits, exténués. C'est ainsi qu'ils arrivent à leur fin subitement après avoir perdu la beauté de leurs formes et de manière à être méconnaissables dans toutes les parties de leur corps. Lors donc que quelqu'un qui t'inspire des soupçons te donnera à boire ou à manger ne l'accepte qu'après qu'il en aura goûté lui-même. Sois avisé, prends garde à toi dans ce monde. Tu as entendu ce que je t'ai dit; tiens-toi dans un juste milieu en toutes choses.

CHAPITRE XXIII

DE LA MANIÈRE DONT SE FAISAIENT LES MARIAGES CHEZ CES INDIGÈNES.

Il est traité ici de la manière dont les parents d'un jeune homme faisaient les mariages, dans ce pays. Quand on le voyait propre à se marier, on réunissait la parenté et, quand ils étaient tous ensemble, le père disait : « Il est temps de chercher femme à notre pauvre enfant, pour qu'il ne fasse pas d'espièglerie et n'aille pas s'enlacer avec quelque maîtresse, car il est déjà homme. » Cela dit, on faisait venir le jeune homme devant tout le monde, et le père lui adressait ces paroles : « Mon fils, te voilà en présence de tes parents; nous venons de parler de toi, car nous prenons souci de ta personne, mon pauvre ami. Tu es décidément un homme, et il nous paraît opportun de te choisir une femme pour que tu te maries. Demande à ton supérieur et maître la permission de te séparer de tes amis, les jeunes gens avec lesquels tu as été élevé, et que les *telpochtlatoque* qui vous instruisent en aient connaissance. » A cela le jeune homme répondait : « Je regarde comme une faveur et un bienfait de votre part ce que

1. De *maçatl*, cerf, et *coatl*, serpent.

vous venez de dire, ainsi que la bienveillance dont vous faites usage envers moi en vous occupant de ma personne. Je vous ai sans doute causé bien des peines et des fatigues; que ce que vous dites s'accomplisse, car mon cœur le désire également; il est temps que je commence à faire l'expérience des difficultés et des périls du monde. Qu'ai-je donc à faire? »

Cela étant dit, on apprêtait le repas en faisant des *tamales*, moulant du cacao et cuisant le *molli*. Ils achetaient ensuite une hache à couper du bois. Après ces préparatifs, on faisait appeler les maîtres des jeunes gens, qu'on nommait *telpochtlatoque*. On leur donnait à manger et on leur présentait des roseaux à fumer. Le repas étant fini, tous les vieux parents et les habitants du quartier s'asseyaient. On plaçait devant eux la hache dont les jeunes hommes font usage quand ils habitent avec leurs maîtres. C'était alors que l'un des parents du jeune homme à marier prenait la parole en disant : « Vous, ici présents, seigneurs et maîtres des jeunes gens, ne trouvez pas mauvais que votre frère N..., qui est notre enfant, veuille s'éloigner de votre compagnie. Il prétend prendre femme. Voici cette hache qui est le signe de son désir de se séparer de vous, selon la coutume des Mexicains ; prenez-la et laissez-nous notre fils. » Alors le supérieur des jeunes gens répondait : « Moi et les jeunes gens avec lesquels votre fils a été élevé pendant quelque temps, nous avons entendu que vous avez résolu de le marier; à partir de ce moment, il sera séparé d'eux pour toujours : qu'il soit fait comme vous l'ordonnez. » Ils prenaient aussitôt la petite hache et s'en allaient en laissant le jeune homme dans la maison de son père. Alors ses vieux parents se réunissaient en une conférence pour voir quelle serait la jeune fille qui pourrait lui convenir. Après qu'on était tombé d'accord sur celle qui lui conviendrait et qu'on demanderait pour lui, on en prévenait les vieilles matrones qui avaient pour métier d'intervenir dans l'agencement des mariages, et les parents du jeune homme les priaient d'aller de leur part parler à la personne qui avait été choisie par les parents réunis. Le lendemain, elles se rendaient à la demeure de la future et priaient ses parents de donner sa main au jeune homme. Elles s'acquittaient de cette commission dans un langage éloquent et persuasif. Après avoir entendu l'objet de leur message, les parents de la jeune fille répondaient en s'excusant, comme voulant se faire prier, donnant pour prétexte que la demoiselle n'était pas encore disposée à se marier et qu'elle ne méritait point un si bon jeune homme. Suivaient ensuite quelques paroles de cajolerie et, la conversation étant finie, on prenait congé et les vieilles s'en allaient en disant qu'elles reviendraient le lendemain, après

avoir prié les parents de réfléchir posément à ce qu'il conviendrait de faire. Elles revenaient le lendemain de bonne heure pour reprendre les conversations relatives à l'affaire ; les parents de la jeune fille les congédiaient de nouveau avec mille cajoleries et les priaient de revenir encore le jour suivant. Elles revenaient, en effet, le quatrième jour pour entendre la réponse et la détermination définitive des parents qui se décidaient alors à parler en ces termes : « Señoras, cette petite vous cause bien du tracas, puisque vous mettez tant d'obstination à la rechercher pour femme de ce jeune homme dont vous parlez ; nous ne comprenons pas qu'il se fasse à ce point illusion, car elle n'est bonne à rien et ce n'est qu'une petite niaise. Mais puisque vous y mettez tant d'insistance, il est nécessaire — car cette jeune fille a des oncles, des tantes et d'autres parents — qu'ils voient tous ensemble ce qu'il est convenable de faire ; voyons donc ce qu'ils diront. Il est juste aussi que notre fille l'entende. Revenez donc demain et vous emporterez la conclusion de l'affaire. » Le lendemain les parents de la jeune fille se réunissent et s'entretiennent de la chose tranquillement et avec calme et, quand on est arrivé à conclure, les parents de la jeune fille disent ce qui suit : « C'est bien ; c'est fini ; le jeune homme sera bien content d'apprendre ce qui a été résolu ; c'est avec plaisir qu'il se mariera avec elle, dût-il lui en résulter de la pauvreté et des peines, puisqu'il semble être réellement attaché à cette jeune fille, malgré qu'elle ne sache rien faire et qu'elle soit tout à fait novice en son métier de femme. » Et sans tarder, les parents de la jeune fille s'adressaient à ceux du futur pour leur dire : « Señores, que Dieu vous ait en paix ; l'affaire est conclue ; convenons du jour où nous devons les réunir. » Après qu'ils s'étaient séparés, les vieux parents du jeune homme allaient demander aux devins quel serait le jour propice à la célébration de cet acte. On en recevait pour réponse que le moment le plus opportun pour la conclusion de cette affaire devrait être choisi dans les jours où règnent les signes d'*acatl*, d'*oçomatli*, de *cipactli*, de *quauhtli* ou de *calli*. Aussitôt après, on se mettait à l'ouvrage afin de préparer les choses nécessaires pour le jour de la noce qui devait se célébrer sous un des signes qu'on vient de dire. On mettait en état les pots qui devaient servir à cuire le maïs, à faire le cacao moulu qu'on appelait *cacauapinolli*[1] ; on cueillait les fleurs dont on aurait besoin, les roseaux à fumer appelés *yetlilli*[2], les plats nommés *molcaxitl*[3], les gobelets appelés *çoquitecomatl*[4], les *chiquiuitl* ou paniers.

1. De *cacauatl*, graine de cacao, et *pinolli*, farine de maïs.
2. Sorte de tabac brun ; de *yetl*, tabac, et *tlilli*, couleur noire.
3. Tout vase (*caxitl*, pour ragoût (*molli*).
4. Plat, tasse, écuelle (*tecomatl*) en terre (*çoquitl*).

On commençait à moudre le maïs et à le mettre dans des *apaztli* ou cuvettes; on s'occupait à faire des *tamales* jour et nuit pendant deux ou trois jours; on dormait à peine, afin de ne pas interrompre tous ces travaux. La veille de la noce, on invitait d'abord les gens honorés et nobles; on passait ensuite à d'autres personnes, comme par exemple les maîtres des jeunes gens et les jeunes gens eux-mêmes, et on finissait par les parents du futur et de la jeune fille. Le jour de la noce étant venu, les invités entraient de bonne heure dans la maison de ceux qui allaient se marier. C'étaient d'abord les maîtres des jeunes gens avec toute leur suite; ils prenaient seulement du cacao et buvaient du pulque. Tous les vieillards des deux sexes venaient manger à midi ; c'était l'heure où dînaient aussi un grand nombre de personnes auxquelles on servait des mets, des fleurs et des roseaux à fumer. Beaucoup de femmes invitées apportaient des *mantas* et en faisaient offrande. D'autres qui étaient pauvres n'offraient que du maïs. Ces offrandes se faisaient devant le feu, tandis que les vieillards, hommes et femmes, buvaient de l'*octli* modérément dans des vases de petit volume. On les vidait trois, quatre ou cinq fois, sans dépasser ce nombre; cela suffisait, du reste, à tourner la tête des buveurs, parce que c'était du vin préparé. Dans l'après-midi de ce jour on baignait la future ; on lui lavait les cheveux ; on lui couvrait les bras et les jambes de plumes rouges et on lui collait sur la peau du visage de la poudre de marcassite. Si la mariée était très jeune, on lui mettait des poudres jaunes appelées *tecoçahuitl*[1]. Après ces premiers préparatifs, on la faisait monter sur une estrade, près du foyer, et tous les vieillards, parents ou invités du marié venaient l'y saluer, en lui disant : « Par vous, ma fille ici présente, sont honorés les vieillards à l'égal de vos parents. Vous augmentez le nombre des femmes âgées ; vous avez fini d'être une jeune fille et vous commencez déjà à entrer dans la vieillesse ; il est donc temps que vous laissiez vos enfantillages. Vous ne devez plus à l'avenir vous conduire comme une enfant, mais il convient que vous adressiez vos paroles et vos saluts à tout le monde dans les termes d'usage. Vous aurez à vous lever la nuit, balayer la maison et allumer le feu avant qu'il fasse jour. Vous devrez quitter le lit chaque jour avant l'aurore. Prenez garde, ma fille, de nous déshonorer ou de nous faire tomber en affront, nous tous qui sommes vos pères et mères. Vos aïeux ne viendront pas vous dire ce qu'il vous importe de faire, parce qu'ils sont déjà morts; c'est en leur nom que nous vous parlons. Vois bien, ma pauvre petite, prends courage : tu vas te séparer de ton père et de ta mère; ton

1. De *tecoçauia*, peindre, colorier, teindre en jaune (*coztic*)

cœur ne doit plus leur donner la préférence; ce n'est plus avec eux que tu dois rester; tu dois les abandonner absolument. O notre enfant, nous désirons que tu sois heureuse et prospère. »

La mariée, après avoir entendu ces paroles, répondait les larmes aux yeux : « Señor de toute mon estime, vous m'avez tous fait une grande faveur en venant ici; votre cœur s'est montré bon et vous vous êtes dérangés pour moi, afin de m'honorer. Je tiens pour précieuses et très estimables les paroles que vous m'avez dites. Vous vous êtes conduits comme de véritables pères et mères en me parlant et en me donnant vos conseils; je suis très reconnaissante pour le bien qu'on m'a fait. » A l'heure du coucher du soleil les parents du jeune homme venaient en compagnie de plusieurs matrones âgées et honorables pour emmener la mariée et ils disaient en entrant dans la maison : « Peut-être vous causerons-nous quelque émoi par notre bruyant empressement; sachez que nous sommes ici pour notre fille et que nous désirons qu'elle s'en vienne avec nous. » Tous les parents de la jeune fille se levaient aussitôt, et une forte matrone, qui venait dans ce but, préparait une grande *manta* appelée *tlilquemitl*[1], qu'elle étendait sur le sol en écartant les coins. La mariée s'y plaçait à genoux et la matrone la chargeait sur ses épaules. On allumait alors des torches préparées à l'avance : c'était le signal donné pour le départ vers la maison du mari. Tout le monde l'accompagnait en formant deux rangs, comme on le fait pour les processions, à l'exception des parents de la jeune fille qui se groupaient autour d'elle. Tous les yeux étaient fixés sur la mariée, et ceux qui étaient dans les rues pour jouir du spectacle disaient à leurs filles : « Heureuse jeune fille ! Regarde bien comme elle va... On voit bien qu'elle a été obéissante à ses parents et qu'elle a profité de leurs conseils. Tu n'en fais pas autant, toi ; ce que l'on te dit pour ton bien, les observations qu'on te fait, tu prends tout à l'envers et tu ne mets rien en pratique. Cette jeune fille qui se marie, là, avec éclat, est, paraît-il, bien élevée, imbue de saines doctrines; elle a bien écouté les conseils et les leçons de ses honorables parents : non seulement elle n'a pas désobéi à ses père et mère, mais elle leur fait honneur, ainsi qu'on voit actuellement. » Aussitôt que la mariée était arrivée dans la maison de son époux, on les plaçait tous les deux près du foyer, la femme à la main gauche et le jeune homme à la main droite. La belle-mère se présentait à l'instant pour offrir ses cadeaux à sa bru ; elle la couvrait d'abord d'un *uipilli* et plaçait ensuite à ses pieds un *cueitl*, ou jupon, le tout parfaitement brodé. La belle-mère du marié venait ensuite avec ses présents pour

1. Sorte de vêtement (*quemitl*) brun ou noir (*tlilli*).

son gendre : elle le couvrait d'abord d'une *manta* nouée sur l'épaule et plaçait une ceinture à ses pieds. Cela étant fait, les *marieuses* nouaient la *manta* du marié avec le *uipilli* de la jeune fille et la belle-mère de celle-ci venait lui laver la bouche; elle plaçait en même temps des *tamales* auprès d'elle dans une assiette en bois, ainsi qu'un plat de *molli* appelé *tlatonilli*. Elle en donnait quatre bouchées à sa bru; c'était la première chose qu'on mangeait. Elle en offrait quatre autres immédiatement après au marié et, tout aussitôt, on les conduisait dans une chambre; les *marieuses* les faisaient tomber sur leur lit; on fermait les portes et on les laissait seuls. Tout le monde étant sorti de la chambre, les vieilles *marieuses*, appelées *titici*, qui étaient comme les prêtresses du mariage, s'occupaient à faire la garde à la porte. Elles ne s'en allaient point chez elles ; elles buvaient et passaient là toute la nuit. Les choses continuaient ainsi pendant quatre jours, après lesquels on faisait une cérémonie consistant à porter au milieu de la cour la natte sur laquelle les mariés avaient couché; on l'y secouait d'une certaine façon et on la reportait ensuite à la chambre nuptiale. Pendant tout ce temps, les parents de la mariée mangeaient et buvaient dans la maison avec les parents du mari. Ils se traitaient mutuellement comme beaux-frères et alliés, et c'était à ces titres qu'ils s'adressaient la parole et établissaient leurs relations. Cela étant fini, ils rentraient tous chez eux bien contents, et les vieilles parentes du marié parlaient à la jeune femme en ces termes : « Ma fille, nous ici présents, qui sommes vos mères et vos pères, nous voulons vous consoler. Prenez courage; ne vous affligez point du poids des obligations que le mariage va vous imposer. Quoique la charge soit lourde, vous la supporterez avec l'aide de Notre-Seigneur. Priez-le qu'il vienne à votre secours. Qu'il lui plaise vous faire vivre de longues années et vous conduire dans le chemin abrupt des difficultés de la vie. Espérons, ma fille, que vous arriverez au sommet sans que Dieu s'y oppose par aucun empêchement ni fatigue; mais nous ne savons pas ce que sa majesté divine jugera à propos de faire : espérez en elle. Voici cinq *mantas* que votre mari vous donne pour vos affaires du marché, afin qu'elles vous servent à acheter du *chilli*, du sel, de l'*ocotl* et du bois, à l'usage de votre cuisine. Telle est la coutume qui nous a été transmise par nos prédécesseurs. Travaillez, ma fille, et faites toute seule votre métier de femme ; personne ne vous y aidera. Nous nous en allons ; soyez heureuse et prospère autant que nous vous le souhaitons. » Cela étant dit, la belle-mère du nouveau marié lui parlait en ces termes : « Vous voilà, mon fils, devenu notre tigre, notre aigle, notre plume riche et notre pierre précieuse; car vous êtes notre fils bien tendrement aimé. Comprenez bien que vous

êtes marié et que notre fille est votre femme ; ne prenez point cela pour une plaisanterie : vous êtes bien certainement dans un monde nouveau. Vous êtes émancipé et vous avez devant vous une manière de vivre différente de celle que vous avez eue jusqu'ici. Soyez homme et abandonnez votre cœur d'enfant. Il ne vous convient plus désormais d'être un jeune espiègle, ni de vous associer aux jeunes gens dans des parties de plaisir, ni de passer votre temps avec les maîtresses et dans des farces de jeune homme, parce que vous appartenez au rang de marié, c'est-à-dire que vous êtes *tlapaliui*[1]. Adonnez-vous au travail en chargeant vos épaules, sur les routes, de *chilli*, de sel, de salpêtre et de poissons, pour les porter de village en village. Habituez-vous aux difficultés et aux fatigues de l'esprit et du corps, couchant dans les recoins, dans les demeures étrangères et sur le seuil des maisons inconnues. Familiarisez-vous avec le danger de traverser les rivières, de monter dans les chemins escarpés et de voyager dans les déserts. Accoutumez-vous au froid et aussi à ces grands soleils dont vous aurez besoin de modérer la chaleur au moyen de l'éventail de plumes que vous devez porter à la main. Habituez-vous à manger du pain desséché, avec du maïs torréfié. Ne pensez point à vivre désormais délicatement dans le luxe et les douceurs, car il faudra gagner la vie à la sueur de votre front. Le boire et le manger ne poussent tout seuls dans la demeure de personne ; ce dont on a besoin ne tombe pas à l'improviste devant nous. Les provisions ne se rassemblent pas sans qu'on s'en occupe ; il est nécessaire de travailler de toutes nos forces pour mériter la miséricorde de Dieu. Il n'y a pas autre chose à vous dire. Soyez heureux. »

CHAPITRE XXIV

OÙ IL EST DIT CE QU'ON FAISAIT LORSQUE LA NOUVELLE MARIÉE SE SENTAIT ENCEINTE.

Lorsque la mariée se sent enceinte, elle le fait savoir à ses parents, et ceux-ci se mettent aussitôt en devoir de préparer des boissons, des fleurs odorantes et des roseaux à fumer. Ils invitent et rassemblent les pères et mères des conjoints avec les dignitaires de la ville et ils mangent et boivent tous ensemble. Après le repas, un vieillard de la parenté du marié vient se placer au milieu d'eux, s'asseoit sur ses

1. C'est le jeune homme en état de se marier, l'homme fort, robuste, le paysan, le cultivateur.

talons, et parle comme il suit : « Vous tous qui êtes ici présents, écoutez la volonté de Notre-Seigneur qui est en tous lieux. Je veux vous adresser quelques paroles simples et grossières, à vous qui êtes nos alliés, puisque vous voilà réunis par la volonté de Notre-Seigneur qui s'appelle *Yoalli ehecatl*, c'est-à-dire air et ténèbres, qui est en tous lieux et qui a conservé votre vie jusqu'à ce jour : vous servez d'ombre et d'abri, pareils à l'arbre qui s'appelle *pochotl*, dont l'ombrage est considérable, ou semblables à l'*aueuetl*, à l'ombre duquel les animaux vont s'abriter. C'est de cette manière que vous êtes, seigneurs, les protecteurs et l'abri des petits et des gens de basse condition qui demeurent dans les montagnes et les déserts. Vous abritez aussi les soldats et hommes de guerre qui vous appellent leurs pères et dont vous êtes la consolation. Vous avez sans doute à supporter des difficultés et des tribulations bien souvent; nous vous donnons nous-mêmes du mal et du tracas dans les occupations ressortant de l'emploi dont Notre-Seigneur vous a chargés; vous en trouvez également dans les postes de l'État qui vous sont confiés. Peut-être venons-nous y ajouter l'ennui d'entendre nos compliments et les paroles qui nous sont inspirées par le rang que vous occupez dans vos emplois et dans le gouvernement. Écoutez donc, seigneurs qui êtes ici présents, et vous tous aussi, vieillards qui m'entendez; sachez que Notre-Seigneur nous a fait miséricorde en la personne de la jeune señora N..., nouvellement mariée; car il a placé au-dedans d'elle-même une pierre précieuse et une plume riche, attendu que la pauvre petite est enceinte. Il paraît que Notre-Seigneur lui a mis dans le sein une créature. Quelle sera maintenant la volonté de Dieu? Le jeune marié sera-t-il jugé digne de ses faveurs, et votre fille N... méritera-t-elle que ce qu'elle a conçu voie la lumière du jour? Que n'avons-nous ici maintenant les anciens dont les jeunes époux descendent et qui passèrent leur courte vie dans ce monde! Que n'avons-nous aussi d'autres vieillards à cheveux blancs qui s'en sont allés dans la caverne du recueillement, au milieu du bassin des eaux, et en enfer où ils jouissent du repos, sans se souvenir de ce qui se passe parmi nous, parce qu'ils sont partis pour ne plus revenir; jamais nous ne les reverrons. Plût à Dieu que ce qui arrive aujourd'hui se passât en leur présence, pour que vous pussiez recevoir de leurs bouches les compliments que je vous adresse! Maintenant, nous n'avons plus ici ni l'autorité de la vieillesse, ni le mérite des cheveux blancs. Qui pourrait vous complimenter et prononcer en votre présence quelques paroles dignes d'être entendues? Ce que vous entendez aujourd'hui, seigneurs, ce sont des mots dits en bégayant, articulés en désordre et parvenant à vos oreilles d'une manière déréglée. Nous ne savons

qu'une chose : c'est que Notre-Seigneur veut bien donner un fils ou une fille à vos pauvres enfants. Mettez que je n'ai dit que cela et que vous n'avez pas entendu autre chose. Paix et joie pour vous dans la prospérité et la bonne chance !

LORSQU'ON FAIT UNE HARANGUE CE SONT DES ORATEURS EN TITRE QUI EN SONT CHARGÉS ;
LE SECOND ORATEUR S'EXPRIME COMME IL SUIT.

Mes enfants et seigneurs, nous ne voulons pas vous fatiguer ni vous donner mal à la tête et des douleurs d'estomac ; nous ne voulons pas être pour vous l'occasion d'une indisposition quelconque. Vous avez entendu et compris en deux ou trois paroles que Notre-Seigneur Dieu, qui réside en tous lieux, veut bien donner les fruits du mariage à la jeune fille récemment mariée. Que la volonté de Sa Majesté divine soit faite ; nous en attendrons les effets. Reposez-vous et réjouissez-vous, mes enfants.

ICI RÉPOND CELUI QUI EST COMPLIMENTÉ OU QUELQU'UN A SA PLACE ;
IL PARLE AINSI.

Soyez heureux et prospères, vous tous qui êtes venus ici comme des messagers de Notre-Seigneur Dieu, qui est en tous lieux. Je dirai quelques mots, non pas pour nous réjouir, mais pour pleurer et verser des larmes en ce lieu même où Dieu nous a réunis. Nous venons d'entendre des choses exquises et bien précieuses, bien dignes d'être tenues en haute estime et que nous n'avons mérité ni d'entendre ni de voir. Certes, il eût été mieux qu'elles fussent entendues par nos anciens ; mais comment pourrions-nous les posséder parmi nous, puisqu'ils sont morts et qu'ils s'en sont allés à la caverne des eaux. Notre-Seigneur les a emportés pour lui-même. Ils furent nos aïeux, en même temps ils étaient l'appui et l'ombrage, comme les grands arbres appelés *pocholl* et *auevetl*. Ceux qui vivaient alors s'abritèrent à leur ombre ; ils réchauffèrent nos pieds et nos mains à la chaleur de leurs *mantas* et ils étendirent leurs ailes pour protéger constamment leurs sujets et vassaux, parents et amis : tels furent le señor et la señora N... Plût à Dieu que cette affaire se traitât en leur présence et pendant leur vie ! Plût au ciel qu'ils eussent eu connaissance de cette œuvre si merveilleuse dont on vient de nous parler et de la grâce que Notre-Seigneur veut nous faire de nous donner une pierre précieuse

et une plume riche, c'est-à-dire la créature qu'il a commencé à former dans le sein de notre nouvelle mariée. S'il leur était donné de le voir et de l'entendre, ils pleureraient sans doute de joie et se livreraient à de grandes actions de grâce pour cet éclatant bienfait. Mais Notre-Seigneur, qui est partout, nous a laissés à ce point de dénuement, qu'il n'y a plus ni vieillard ni personne quelconque qui puisse s'intéresser à un semblable événement. Qui donc pourra pleurer et s'affliger? Qui pourra admirer assez ce qui se passe? Il n'y a que nous-mêmes, qui gouvernons et tenons les hauts emplois, nous, qui sommes comme des enfants de peu de science et de mince valeur, qui ne savons rien faire de bien et qui gaspillons et gâtons tout ce qui nous passe entre les mains. Qui nous pourra répondre? Et qui pourra aussi porter la parole en réponse à ce que vous avez dit? Si tout ceci se passait en présence de vos pères, dont nous avons rappelé ici la vieillesse et le savoir, ils eussent dûment répondu à votre discours et ils auraient versé des larmes de joie en admirant ce qui a fait le sujet de vos paroles. Mais, à leur défaut, nous, pauvres ignorants que nous sommes, nous ne pourrons dire en balbutiant que quelques mots incomplets, sans ordre ni méthode, pour répondre à ce que vous avez dit.

Ce qui tout de suite nous vient à la pensée, c'est que Notre-Seigneur qui est en tous lieux a ouvert pour nous le trésor de ses miséricordes, dont il est le seul maître. Avons-nous réellement mérité cette faveur? A-t-elle été méritée aussi par nos pères qui sont sortis de ce monde, parce que le Seigneur en les enlevant de la terre les a placés aux lieux de l'obscurité, qui n'ont ni fenêtre ni ouverture quelconque par où leur vienne la lumière? Est-ce que par hasard nous verrons germer et fleurir ce qu'ils ont tant désiré et qu'ils plantèrent profondément comme des magueys en terre : c'est-à-dire la multiplication de leur race? Nous ne pouvons juger le bijou ou la précieuse couronne de fleurs dont Notre-Seigneur a orné cette jeune femme, parce que la faveur qu'il nous a faite est encore cachée en elle comme en un dépôt fermé. Peut-être ne serons-nous pas jugés dignes de voir ce don précieux et d'en jouir; peut-être ne sera-t-il pour nous qu'une illusion délirante qui s'évanouit. Notre-Seigneur aura-t-il la bonté d'amener à la lumière du jour cette réjouissance et cette merveille? Viendra-t-elle au monde, sera-t-il possible que nous la voyions, ou n'aura-t-elle été pour nous qu'un songe? Mais comme la pensée me vient que ma prolixité fatigue vos têtes et fait du mal à vos estomacs, il me paraît que ce que j'ai de mieux à faire est de garder le silence. Prions Dieu et espérons en sa miséricorde. Peut-être aurons-nous mérité que cette créature voie le jour; mais peut-être aussi la perdrons-nous dans son

âge le plus tendre si nous ne l'avons pas perdue avant qu'elle vienne au monde. Je n'ajouterai plus rien, si ce n'est pour prier le Seigneur qui est en tous lieux qu'il laisse vos os en repos et donne à vos cœurs toute espèce de contentement.

Après cela, l'orateur adresse la parole à la jeune femme enceinte et, si elle est noble, il s'exprime comme il suit.

CHAPITRE XXV

DU LANGAGE DONT LES MEXICAINS FAISAIENT USAGE POUR COMPLIMENTER LA FEMME ENCEINTE ;
C'ÉTAIT UN DISCOURS PRONONCÉ PAR QUELQU'UN DES PARENTS DU MARI.
ON LUI DONNAIT AVIS DE BIEN DES CHOSES ET APRÈS AVOIR TERMINÉ, ON ADRESSAIT LA PAROLE AUX PARENTS DES MARIÉS,
DONT L'UN D'EUX FAISAIT RÉPONSE A L'ORATEUR. LA FEMME ENCEINTE PARLE AUSSI A SON BEAU-PÈRE ET A SA BELLE-MÈRE.

Ma petite fille bien-aimée, précieuse comme *chalchiuitl* et saphir, noble et généreuse ! Il est maintenant certain que Notre-Seigneur qui est partout et répand ses grâces sur qui il lui plaît, s'est souvenu de vous. Il est clair que vous êtes enceinte et que Dieu veut vous donner le fruit de votre mariage en plaçant en vous un joyau et en vous donnant une plume riche. Vous l'avez peut-être mérité par vos soupirs et vos larmes, en étendant vos bras devant Notre-Seigneur Dieu et récitant vos oraisons dans vos veillées nocturnes en présence de Sa Majesté qui est appelée ténèbres et air. Vous avez peut-être veillé, balayé et offert de l'encens devant Dieu ; c'est pour ces bonnes œuvres qu'il vous a fait miséricorde et qu'on avait résolu dans le ciel et en enfer, avant le commencement du monde, que cette grâce vous fût accordée. C'est pour ces raisons que Notre-Seigneur *Quetzalcoatl*, qui est auteur et créateur, vous a fait cette grâce ; c'est ainsi qu'en a résolu dans le ciel celui qui est homme et femme sous les noms d'*Ome tecutli* et *Ome ciuatl*[1]. Prenez garde de vous enorgueillir jusqu'à vous dire au dedans de vous-même à propos de la faveur qui vous a été faite : « Je suis enceinte parce que je l'ai mérité. » N'attribuez point cette grâce à vos mérites, parce que si vous faisiez une telle chose, ce que vous penseriez en vous-même ne pourrait rester ignoré de Notre-Seigneur pour qui rien n'est caché ni dans l'intérieur des pierres ni dans le cœur des arbres. Il se fâcherait donc contre vous et vous

1. *Ome tecutli*, deux fois seigneur, et *Ome ciuatl*, deux fois femme.

enverrait quelque châtiment de manière à nous faire perdre ce qui est en vous, soit en le faisant périr tout de suite, soit en permettant qu'il naisse avant le temps, soit encore en le faisant mourir en son âge le plus tendre. Peut-être aussi que Notre-Seigneur vous enverrait à vous-même une maladie qui vous tuerait; car l'accomplissement heureux du désir que nous avons de posséder un fils, nous vient seulement de la miséricorde de Dieu. Par conséquent, lorsque nous allons à l'encontre de cette vérité en pensant que cela n'est dû qu'à notre mérite, nous nous frustrons nous-mêmes volontairement de la grâce qui nous est faite. Peut-être alors, ma fille, ne paraîtrais-tu plus digne, à cause de ton orgueil, de voir venir à la lumière du jour ce qui n'est qu'ébauché, mais qui est déjà en chemin. Ç'a été la volonté de Dieu de faire germer en toi la race de tes aïeux et de tes père et mère qui t'ont mise en ce monde. Oui, c'est la volonté de Dieu que le maguey qu'ils ont eux-mêmes planté profondément engendre et produise ses fruits, afin que celui qui va naître soit leur image, après qu'ils auront été enlevés eux-mêmes par Notre-Seigneur qui les tient cachés pour lui seul, mais qui veut bien leur permettre de lever la tête et de ressusciter, en quelque sorte, par l'avènement de leur postérité. Ce qu'il est nécessaire que tu fasses maintenant, ma tendre fille, c'est que tu t'efforces autant que possible de prier, pleurer et soupirer en présence de Notre-Seigneur. Travaille aussi à balayer, à débarrasser, à régler et à nettoyer les autels et les oratoires de votre maison, en l'honneur de Notre-Seigneur Dieu. Fais en sorte de lui offrir aussi l'encens qu'on appelle *tlenamactli*[1]. Veille la nuit; prends garde de te livrer avec excès aux douceurs du sommeil; passe le meilleur de ton temps à soupirer et à dire : « Que sera-t-il de moi dans quatre ou cinq jours? » Car nous sommes faibles et bien fragiles. Écoute encore bien, ma fille, une autre chose que je te recommande : ménage avec soin cette créature de Dieu qui est dans ton sein; ne va pas par ta faute t'attirer quelque maladie qui nuise à la faveur que Notre-Seigneur vous a faite en vous donnant un fils pareil à un bijou dont il vous aurait ornée. Garde-toi bien de te charger de quelque poids trop lourd ou de faire des efforts pour lever n'importe quel objet, afin de ne pas blesser ton enfant. Ne va pas au bain avec excès, pour ne pas le tuer par la chaleur excessive. Voici encore un autre avis; mais je veux qu'il soit entendu par notre fils, ton mari, qui est ici présent; nous sommes vieux et nous savons ce qui convient. Ayez

1. De *tletl*, feu, et *namaca*, vendre; c'est-à-dire : ce qui est vendu pour être brûlé. L'encens était aussi appelé *copalli*, sorte de résine qui répand une excellente odeur; on donnait aux parfums mêlés le nom de *xochitlenamactli*.

soin de ne pas jouer ensemble, pour ne pas blesser votre créature; ne faites pas un usage immodéré des plaisirs du mariage, car il en pourrait résulter un mal pour l'enfant : il viendrait au monde manchot, pied-bot, estropié des mains ou des pieds[1].... Evitez, ma fille, de regarder les choses qui épouvantent ou répugnent, c'est un conseil qui nous vient des aïeux qui nous ont précédés. O ma fillette, ma petite tourterelle, j'ai dit ce peu de mots pour t'inspirer du courage : ce sont les propres paroles de vos ascendants et des dames âgées ici présentes qui servent à vous apprendre tout ce qui est nécessaire, afin que vous ne doutiez pas qu'on vous affectionne beaucoup et qu'on vous considère comme une pierre précieuse et une plume riche. On ne vous a rien laissé ignorer, et en cela on s'est conduit comme de vrais sages et des gens d'expérience. Sois heureuse et prospère, ma fille ; vis dans la joie et le contentement, et que l'être qui est en toi soit sain et bien portant. Attendons avec confiance de Notre-Seigneur ce qui arrivera demain ou un autre jour et ce qu'il déterminera à ton sujet. Sois heureuse; je prie que celui qui est dans ton sein voie un jour la lumière.

APRÈS AVOIR TERMINÉ CE DISCOURS, L'ORATEUR ADRESSE LA PAROLE AUX PÈRES ET MÈRES DES MARIÉS EN CES TERMES.

Vous êtes ici présents, vous, les pères et mères de ces précieuses et riches plumes, les nouveaux mariés, qui sont des fragments détachés de vos gorges et de vos entrailles. Les voilà devant vous, ceux qui ont germé de vos corps comme ongle et chevelure. Nous allons recevoir de Notre-Seigneur Dieu un bien riche trésor, car nous savons qu'il est enfermé dans des cavités secrètes; nous voulons parler de la créature cachée dans le sein de cette jeune femme et qu'il ne nous est point encore donné de voir. Peut-être n'étions-nous pas dignes d'en recevoir la confidence. Ceux qui l'auraient mérité, c'est-à-dire les anciens et les sages qui ne sont plus, ont été enlevés de la terre par Notre-Seigneur Dieu. Quant à nous qui vivons après eux et sommes ici présents, nous ne savons dire que des niaiseries et des enfantillages. Mais il ne nous est pas possible de rappeler nos anciens près de nous, puisqu'ils ne sont pas en un lieu d'où ils puissent revenir et qu'il serait oiseux de les attendre en aucun temps. Ils ne feront plus

1. *Suit un passage dont le traducteur se refuse à donner la reproduction en français. En voici le texte espagnol*. « Si pluguiera á Dios que merezcamos que nazca vuestra criatura que Dios os ha dado, y viniere muy envuelta de la suciedad que causa el acto carnal, por ventura morirás en el parto, porque hubo efusion de simiente sin haber para que, y asi se hace pegajosa como engrudo y podreis morir del parto. »

leur métier de pères et de mères parmi nous, parce qu'ils s'en sont allés pour toujours. Notre-Seigneur les a enfermés dans ses dépôts; ils ont disparu à jamais et ils ne reviendront plus. Nous qui vivons actuellement, nous avons l'avantage de jouir, en leur absence, du plaisir qui leur était réservé. Mais que voudra faire maintenant Notre-Seigneur en voyant que nous n'avons, pour notre part, aucun mérite? Est-ce qu'il aura la bonté de nous accorder la faveur que nous rêvons? Nous parlons actuellement d'une chose encore obscure et entourée de doute, car nous ignorons quelle grâce Dieu a faite à votre pierre précieuse, à cette plume riche qui est votre enfant et notre petite-fille. Plaise à Dieu qu'en votre présence nous puissions jouir de l'aube et de la lumière du jour où Notre-Seigneur dévoilera le mystère! Plaise à Dieu encore que nous voyions et connaissions le don qui nous sera fait alors! Il est nécessaire que vous, ici présents, remplissiez avec zèle vos devoirs de pères et mères; il importe que vous exhortiez vos fils avec instance, quoiqu'ils soient déjà grands; le marié est encore jeune et la jeune femme bien davantage; ils ne comprennent pas encore toute l'importance de leur situation, car ils jouent ensemble comme le feraient de jeunes enfants. Il est donc bien nécessaire de les avertir et de les exhorter. C'est pour cela que je vous prie, señores et señoras, de bien faire votre devoir en les informant avec zèle par des paroles efficaces, afin qu'ils soupirent, pleurent et s'attendrissent. Après cela, la grâce que Dieu veut nous faire se vérifiera-t-elle pour nous? Ou bien ne sera-ce qu'un rêve, parce que Notre-Seigneur irrité aura changé de résolution? Nous n'en savons rien; mais persévérez dans vos conseils, pour que les mariés fassent ce qui convient.

ICI LE PÈRE ET LA MÈRE DE LA JEUNE FEMME RÉPONDENT A L'ORATEUR.

Señores, vous nous avez fait grand merci en travaillant pour nous de votre corps et de votre âme, au détriment de vos têtes et de vos estomacs. Plaise à Dieu que la peine que vous avez prise pour nous ne vous cause ni maladie ni indisposition! Vous vous êtes conduits en vrais pères et mères en vous exprimant comme vous l'avez fait, avant que Notre-Seigneur vous ait enlevés de ce monde et que vous ayez laissé le métier d'informer et d'instruire ceux qui ne savent que fort peu de chose. Vous mettez pour nous à profit le temps où vous êtes encore l'ombre et l'appui du peuple, pareils aux arbres appelés *pochotl* et *auevetl*, à l'ombre desquels s'abritent non seulement les hommes, mais encore les animaux. Vous nous favorisez pendant que dure entre vos mains le commandement qui vous vient

de vos aïeux et que vous portez sur vos épaules comme une lourde charge dont vous avez reçu la succession de ceux que Notre-Seigneur a recueillis pour lui-même, nos seigneurs et ancêtres qui sont morts en faisant peser sur vous le lourd gouvernement de l'Etat qui a besoin d'être porté dans les bras comme une mère porte son fils. Nous avons vu et entendu de quelle manière vous avez ouvert les dépôts de votre éloquence et en avez retiré les paroles que nous avons accueillies comme venant de pères et mères ; car vous les aviez vous-mêmes reçues des anciens nos prédécesseurs et nos pères, et vous aviez pris soin de les thésauriser dans votre gorge et dans vos entrailles où elles se trouvaient rangées en ordre comme des vêtements précieux jusqu'au moment où vous venez de les en retirer pour conseiller et instruire vos enfants ici présents, qui ont grand besoin de ces leçons et de cette éducation. Il y a bien des gens de peu de savoir qui ignorent ce qui les intéresse ; ils vivent dans le monde comme des hommes avant de l'être. Comme ils sont nouveaux dans la vie, ils se figurent qu'il y a des plaisirs sans danger et de la sécurité sans tromperie, qu'ils peuvent dormir tranquillement, qu'ils n'ont besoin d'aucune fatigue, ni de chercher Dieu pour qu'il les aide en récompense de l'offrande de leur encens et du soin qu'ils auraient pris de se lever pour balayer. Ils ne pensent à rien de tout cela et le cœur ne leur dit jamais : Que sera-t-il de nous demain ou un autre jour ? que fera de nous Notre-Seigneur qui est en tous lieux? Et de cette façon, ils vivent dans l'indifférence ; ils n'ont aucun souci de savoir s'ils seront dignes de jouir d'un don de Dieu semblable à celui qui n'est en ce moment que comme un songe ; car telle est encore, en effet, pour nous la grossesse de cette jeune mariée. C'est à ce propos que vous lui avez parlé et dit des choses merveilleuses sur tout ce qu'il lui importe de connaître, sans rien oublier. Ce ne sont pas seulement ces jeunes gens qui ont entendu vos conseils ; nous avons, nous-mêmes qui sommes vieux, reçu de votre bouche les anciens avertissements de nos pères et mères. Vous nous avez instruits comme vos propres enfants. Nous tenons vos paroles en grand'merci et les considérons comme un bienfait. Nous garderons vos merveilleuses observations de la même manière qu'on saisit et qu'on retient avec soin des conseils paternels, et les vôtres ont bien eu ce caractère. C'est pour les entendre que nous sommes réunis ici, par la grâce de Notre-Seigneur, à propos de cette jeune mariée que vous estimez autant qu'une pierre précieuse et une plume riche, à l'égal de vos ongles et de votre barbe et comme une rose qui a germé sur nos aïeux défunts, lesquels ont été enlevés de ce monde et cachés par Notre-Seigneur Dieu ; car Sa Majesté divine nous veut faire la grâce

de nous donner une pierre précieuse, une plume riche, c'est-à-dire une créature qu'il va achever de conduire à la perfection dans le sein de cette jeune femme. C'est par cette raison que Notre-Seigneur, par lequel nous vivons tous, nous a conduits ici, comme vous le savez très bien. Señores, nous n'avons plus rien à dire, car l'affaire dont nous traitons est encore dans les rêves. Peut-être nos enfants ici présents paraîtront-ils dignes de jouir de ce que nous désirons. Peut-être Notre-Seigneur daignera-t-il faire voir la lumière à cet enfant. Quoique nous soyons, à ce sujet, dans l'obscurité et les ténèbres, nous espérons que Dieu aura la bonté de nous faire cette faveur, car c'est lui qui régit et gouverne toutes les choses qui nous conviennent. Señores, nous désirons votre prospérité comme celle de nos enfants; reposez-vous, et que Notre-Seigneur vous accorde toutes sortes de contentements.

ICI PARLE LA JEUNE FEMME ENCEINTE EN RÉPONSE A CE QUE LES VIEUX ORATEURS ONT DIT.

Nos seigneurs et nos pères bien-aimés, c'est pour moi que vous avez fait une route fatigante dans laquelle il y a des chutes et des mauvais pas, malgré les grandes affaires et les occupations importantes dont Notre-Seigneur vous a chargés. Vous avez tout abandonné pour moi, afin de me donner contentement, repos, satisfaction par vos paroles, vos conseils et vos précieux avis paternels, que vous aviez thésaurisés dans vos gorges et dans vos entrailles comme on fait pour les choses les plus désirables. Nous n'oublierons point ces paroles, ni moi ni mon mari ici présent, votre serf et serviteur, auquel Notre-Seigneur m'a unie. Pourrait-on croire par hasard que l'indifférence lui fasse jamais oublier ni votre conduite ni le motif qui vous a fait venir ici?

Il est très vrai qu'il a plu à Notre-Seigneur de nous donner une pierre précieuse ou une plume riche; j'aurai le bonheur de voir venir à la lumière du jour ce qui n'est que commencé, si tel est le plaisir de Dieu; mais peut-être aussi serai-je privée de ce bienfait et ne jouirai-je point de la présence de mon enfant; j'ignore ce que Notre-Seigneur aura déterminé en cette importante affaire. Ce que je sais uniquement, c'est que je n'ai aucun mérite pour que cette créature vienne au monde; je ne puis savoir si elle verra le jour afin de mettre bien en évidence la grâce qui m'a été faite. Votre serf et serviteur est ici présent; lui et moi allons toujours ensemble comme si nos mains étaient attachées l'une à l'autre. Qui sait s'il lui sera donné de voir et de connaître le visage de celui qui est dans mon sein et qui a

été fait de son propre sang? J'ignore s'il verra son image dans la créature qui est en moi, ou si le Seigneur qui est en tous lieux se rira de nous en la faisant couler comme de l'eau, en l'affligeant de quelque maladie, à son âge le plus tendre, ou en la faisant naître avant le temps; et de la sorte, il ne nous resterait plus que notre désir de posséder de la famille, sans que nos pleurs et notre pénitence parussent dignes d'autre chose. Espérons cependant en Notre-Seigneur, quoique nous soyons sans mérite. Mes pères et seigneurs bien-aimés, je vous souhaite toutes sortes de repos et de contentements.

CHAPITRE XXVI

OU L'ON DÉTAILLE CE QUE LES PÈRES DES MARIÉS FAISAIENT LORSQUE LA FEMME ENCEINTE ÉTAIT ARRIVÉE A SON SEPTIÈME OU HUITIÈME MOIS.

Lorsque la jeune femme enceinte approchait du terme de sa grossesse, les vieux parents se réunissaient pour la seconde fois et l'on apprêtait les mets et les boissons. Après le repas, on appelait l'accoucheuse qui leur paraissait convenir le mieux. Dans ce but les pères des mariés entraient d'abord en conférence; là, un des vieillards appartenant à l'une des deux familles se levait et parlait comme il suit: « Señores, pères et mères de ces jeunes mariés, qui êtes ici présents, vous voyez que cette jeune femme arrive au terme de sa grossesse et se sent déjà fatiguée de son état, parce qu'elle approche du moment où nous allons connaître enfin la volonté de Dieu. Savons-nous si elle en mourra? Il convient donc qu'on vienne à son aide; il importe qu'elle se baigne et qu'elle entre dans le sein de la mère des bains, qui est la déesse *Yoalticitl*[1], confidente de tous les secrets et dans les mains de laquelle nous avons tous été nourris. Il est temps et il convient que vous la livriez aux soins et à la responsabilité de quelque bonne accoucheuse, appelée *ticitl*, adroite en sa profession; il importe qu'on l'appelle et qu'on la prie de venir, comme c'est l'habitude. Vous qui êtes les pères et les mères, vous devez en cette qualité lui adresser la parole pour la prier de prendre en mains cette affaire; c'est vous que cela regarde, puisque vous êtes les pères et les mères de ces pierres précieuses et de ces plumes riches et que Dieu ne vous a pas encore enlevés à vos enfants. Ce n'est qu'après votre mort que cessera votre obligation de veiller à ce qui les concerne; car, lorsque vous aurez

1. C'est-à-dire: le médecin (*ticitl*) de la nuit, des ténèbres (*yoalli*) et, au figuré, la dépositaire des secrets.

cessé de vivre, lorsque Notre-Seigneur vous aura emportés, où iront-ils vous chercher? Puisque Dieu vous fait encore la grâce que vous soyez vivants, faites votre devoir. » Cela étant dit, l'accoucheuse, que l'on était allé chercher, se mettait en évidence. Les hommes vieux et les femmes âgées l'entouraient aussitôt, et l'une de celles-ci lui adressait la parole en ces termes.

CHAPITRE XXVII

COMME QUOI UNE MATRONE PARENTE DU JEUNE MARIÉ PARLAIT A L'ACCOUCHEUSE POUR QU'ELLE SE CHARGEAT DE L'ACCOUCHEMENT. DE LA FAÇON DONT CELLE-CI RÉPONDAIT EN ACCEPTANT LA DEMANDE, ET DES CONSEILS QU'ELLE DONNAIT A LA FEMME ENCEINTE POUR ÉVITER QUE L'ACCOUCHEMENT FUT DIFFICILE.

Señora très honorée et digne de vénération, Notre-Seigneur, qui est en tous lieux, vous a conduite près de nous. Les vieillards vos grands parents et vos aînés sont également présents. Sachez donc, señora, que cette jeune femme est enceinte et qu'elle est mariée à ce jeune homme votre serviteur qui est devant vous. Ses père et mère et ses parents vous la présentent et recommandent, parce que Notre-Seigneur qui gouverne le monde veut se montrer pour eux miséricordieux en leur donnant une pierre précieuse et une plume riche par l'avènement de cette créature qui est enfermée dans le sein de sa mère, votre servante ici présente, qui est mariée avec votre serf et serviteur N... Celui-ci la met entre vos mains, sur vos genoux et sur vos épaules; en même temps, que les vieux parents et ses père et mère vous recommandent leur bien chère enfant. Mettez-la dans le bain, comme vous savez qu'il convient de le faire, c'est-à-dire dans la case de Notre-Seigneur, appelée *xochicaltzin*[1], où la mère et aïeule, la déesse *Yoalticitl*, prend soin de fortifier et rendre vigoureux les corps des enfants. Que la jeune femme entre donc au bain sous votre surveillance, puisqu'il y a déjà quatre ou cinq mois qu'elle a conçu. Que vous en semble, señora? Nous ne voulons pas que notre ignorance l'expose à tomber malade. Peut-être n'est-il pas temps encore de lui redresser sa créature, ni d'arriver jusqu'à elle. Nos paroles n'ont pas d'autre but que de vous recommander notre bien chérie. Je désire contentement à votre cœur et à votre corps dans la meilleure santé.

1. Forme révérentielle de *xochicalli*, maison fleurie, nom servant à désigner les établissements de bains ou *temazcalli*.

Il n'y a pas d'autre personne plus habile que moi pour vous adresser la parole avec cette courtoisie et bon style que vous méritez. Si nous l'avions, elle ne serait point tenue à l'écart par ces vieillards, les pères et les mères de ces jeunes mariés, qui ont germé et procédé de leurs aïeux et ancètres, seigneurs et créateurs de cette jeune femme N... et de son mari, votre serf et serviteur. Ils ignorent, ces aïeux, ce qui se fait en leur absence, parce qu'ils se trouvent dans le recueillement et la retraite où Dieu les a mis. Ils s'en sont allés se reposer dans la demeure où nous devons tous aboutir, qui n'a ni fenêtre ni lumière, dans laquelle ils contribuent au délassement de leur dieu, le père de nous tous, *Mictlantecutli*, le dieu de l'enfer. Plût au ciel qu'ils fussent actuellement présents! ils pleureraient et s'affligeraient à l'occasion de ce qui n'est pour nous qu'un rêve encore, de cette grande réjouissance et de cette merveille dont Notre-Seigneur veut les gratifier. S'ils vivaient, ils vous parleraient et vous adresseraient leur prière comme vous le méritez. Mais, comme ils sont absents, nous qui sommes leurs successeurs, nous ne faisons que des enfantillages en bégayant en votre présence des paroles sans ordre et sans style, pour vous faire part de nos besoins. Nous vous prions donc, señora, d'avoir pitié de cette jeune femme et d'exercer sur elle les devoirs de votre profession, puisque Notre-Seigneur vous a fait médecin et maîtresse et que c'est par son ordre que vous pratiquez votre art. Nous n'avons plus rien à ajouter à ce que vous venez d'entendre. Que Dieu vous donne de longs jours de vie pour le servir et l'aider dans la profession qu'il vous a donnée.

ICI PARLE L'ACCOUCHEUSE, QUI FAIT MÉTIER DE PRÉPARER A L'AVANCE LES FEMMES ENCEINTES AFIN QU'ELLES ACCOUCHENT FACILEMENT ; CELLE-LA MÊME QUI LES ASSISTE AU MOMENT DE L'ACCOUCHEMENT.

Vous êtes ici présents, señores et señoras ; Notre-Seigneur qui régit le monde vous y a réunis. Vous êtes là, vous, les anciens, et vous, les pères et mères et parents de ces pierres précieuses et riches plumes qui ont procédé de vos personnes comme l'épine de la plante, comme les cheveux de la tête, comme les ongles des doigts, et de même que les poils des sourcils prennent naissance sur la peau placée au-dessus de l'œil. Vous êtes aussi présents, vous seigneurs qui, étant les pères de l'État et nos maîtres, faites l'office de Dieu sur la terre dans les emplois de *Xomotl*[1] et *Cipactli* dont le devoir est de déclarer le sort de

1. Ou *Xumotl*. C'est le nom d'un canard.

ceux qui viennent de naître. J'ai écouté et compris vos paroles, vos soupirs, et l'angoisse qui vous opprime à propos de votre pierre précieuse ou plume riche, cette jeune femme qui est un fragment de vos personnes et la première ou peut-être la dernière que vous avez engendrée. C'est pour elle que vous appelez à haute voix la mère des dieux, des médecins et des guérisseuses, *Yoalticitl*, qui est aussi notre mère commune. Son pouvoir et son autorité s'étendent sur les *temazcalli* appelés *xochicalli*[1], lieu où cette déesse voit les parties les plus cachées sur les corps des hommes, redresse celles qui sont dérangées et fortifie les points tendres ou trop ramollis. Vous allez placer sur ses mains, sur ses genoux et sur ses épaules votre pierre précieuse et plume riche. Ce qui est dans son sein provient de la grâce de Dieu, qui ordonne toutes choses et qui sait si ce sera une fillette ou un petit garçon.

Je ne voudrais pas dire autre chose, moi qui ne suis qu'une malheureuse et misérable vieille. J'ignore ce qui peut vous avoir poussés à me choisir, car je n'ai ni discrétion ni savoir et je ne sais — sotte et niaise que je suis — rien faire qui soit agréable à Notre-Seigneur; tandis que vivent et fleurissent, en ce moment, beaucoup de servantes de Notre-Seigneur, très savantes, expérimentées, prudentes et maîtresses en leur art, lesquelles Notre-Seigneur Dieu a enrichies de son esprit et de ses inspirations en leur donnant une réelle autorité pour exercer cette profession. Elles ont en outre des disciples instruites comme elles et élevées à leur image, qui exercent et savent à merveille ce dont vous venez de m'entretenir. En présence du nombre si considérable de ces personnes, je ne comprends pas que vous ayez jeté vos regards sur moi. Je pense que c'est arrivé ainsi par ordre de Notre-Seigneur, présent en tous lieux, qui est un abîme et s'appelle air et ténèbres. N'est-ce que pour mon malheur et pour que ce soit la fin de mon existence? Peut-être ai-je assez fatigué Dieu et les hommes et qu'il veut en finir avec moi. Quoiqu'on dise que je suis médecin, est-ce que j'aurai assez de savoir et d'expérience pour soigner et accoucher une pierre aussi précieuse et cette plume riche? Pourrai-je pénétrer la volonté de Dieu ou compter sur nos mérites pour assurer qu'il nous fera la grâce de conduire à la lumière celui qui est dans le sein de votre fille précieuse, aussi belle que les riches plumes? Quoique je sois médecin et accoucheuse, oserai-je compter sur mon expérience et mon adresse pour mettre ma main dans les secrets du corps de ma fille bien-aimée, ici présente, au sujet de laquelle vous êtes plongés dans la peine et les angoisses? Dieu me refusera-t-il son aide pendant que

1. Voyez la note de la page 425.

je ferai tous mes efforts et que je remplirai tous les devoirs de ma profession ? Peut-être que, présumant de moi-même, je ferai tout de travers, tournant l'enfant de côté ou perçant avant le temps la bourse dont il est enveloppé. Malheureuse que je suis ! Cela ne sera-t-il pas l'occasion de ma mort ? Mais, enfin, ô mes enfants, señores et señoras, mes précieux petits fils ! Il se peut que votre résolution ne vienne pas de vous-mêmes, mais de Notre-Seigneur Dieu qui a entendu vos pleurs. Et s'il en est ainsi, accomplissons maintenant sa volonté ; qu'il soit fait selon votre désir ; mettons la main à l'œuvre et agissons pour le service de l'enfant que Dieu nous a envoyé et donné, pour en faire présent, comme venant de sa grâce, à cette jeune petite femme qui est notre meilleure joie. Que dirons-nous de plus ? Nous ne pouvons certes pas assurer que nous tenons la faveur au complet, mais que Notre-Seigneur se prépare à nous la concéder ; car nous parlons d'une chose obscure encore comme l'enfer. Que pourrions-nous donc ajouter décidément ? Espérons en celui par lequel nous vivons et attendons ce que l'avenir nous prépare et qui a été déterminé dans le ciel et en enfer avant le commencement du monde. Nous verrons bien ce qui a été résolu sur nous tous, et si le sort qui nous a été réservé sera prospère comme la lumière de l'aurore lorsque Notre-Seigneur fait lever le jour. Peut-être verrons-nous le visage de cette petite créature, précieuse comme une plume riche, que Notre-Seigneur veut nous donner. Peut-être au contraire périra-t-elle dans le petit état où elle est maintenant ou bien à l'âge le plus tendre. Peut-être encore, par malheur, mon exquise fille bien-aimée mourra-t-elle avec l'enfant qu'elle a dans son sein. Mais je crois que je vous fatigue, señores et señoras, et que je vous fais mal à la tête et à l'estomac avec mes longueurs. O señores, señoras et mes enfants, commençons à faire ce que désire Notre-Seigneur qui est en tous lieux : qu'on chauffe le bain qui est la case fleurie de notre Dieu ; que ma fille y entre comme dans le sein de notre mère *Yoalticitl*.

———

ICI LA MÈRE ET LES PARENTS DE LA MARIÉE RÉPONDENT A L'ACCOUCHEUSE.

Très chère señora, notre mère spirituelle, faites votre métier, agissez selon le vœu de notre déesse *Quilaztli*[1], et procédez au bain de cette jeune femme. Le bain est la fleur de Notre-Seigneur ; nous l'appelons *temazcalli*. C'est là que *Yoalticitl*, qui en est la déesse, aide et guérit.

1. Plus connue sous le nom de *Cinacoatl*, femme serpent, ou mère du genre humain, à laquelle *Itzcoatl*, 4e roi de Mexico, fit élever un grand temple. Voy. la note 2 de la page 16.

Cela étant dit, l'accoucheuse se mettait aussitôt en devoir d'allumer elle-même le feu pour chauffer le bain. Elle y introduisait ensuite la femme enceinte et elle faisait manœuvrer ses mains sur son ventre pour redresser sa créature. Si elle la trouvait mal placée, elle lui faisait faire volte-face. Si l'accoucheuse était indisposée ou un peu vieille, une autre allumait le feu du bain à sa place. Quand la jeune femme était retirée du bain, l'accoucheuse lui palpait le ventre et pratiquait plusieurs fois cette opération qui s'appelait *palper à sec*. On a l'habitude de flageller le dos de ceux qui se baignent avec des feuilles de maïs bouillies dans l'eau même du bain ; mais l'accoucheuse ordonnait quelquefois que cela ne se pratiquât point sur la femme enceinte. Elle ordonnait aussi, bien souvent, qu'on ne chauffât pas beaucoup l'eau du bain, parce que, disait-elle, le fœtus aurait couru le danger de s'échauffer et même de s'y brûler. Il en serait résulté qu'il se collât au sein de sa mère, de manière à naître ensuite avec difficulté. Elle donnait donc des ordres pour qu'on ne flagellât point le dos de la baigneuse et que l'eau ne fût pas très chaude, afin que l'enfant ne courût pas de danger. Elle commandait aussi que la femme enceinte ne chauffât pas trop devant le feu, ou au soleil, son ventre et son dos, à cause de la crainte de brûler le petit enfant. L'accoucheuse prévenait aussi la jeune femme de ne point dormir dans le jour, pour que l'enfant ne vînt pas au monde avec la figure difforme. Elle donnait encore bien d'autres ordres ou conseils à la femme, pour qu'elle s'y soumît pendant tout le temps de sa grossesse : comme, par exemple, de ne pas manger cette sorte de bitume noir appelé *tzictli*, afin que l'enfant n'y courût pas le danger nommé *netentzoponiliztli* [1], et que le palais de sa bouche ne devînt pas dur ni les gencives engorgées, parce qu'il en résulterait qu'il ne pourrait plus téter et qu'il mourrait. Elle conseillait à la jeune femme de ne pas s'affliger ou se mettre en colère, de ne pas s'exposer à des frayeurs, de peur qu'elle n'avortât ou que la petite créature en reçût du dommage. Elle prévenait en même temps les gens de la maison de lui porter sans retard tout ce qui lui ferait envie, de crainte que l'enfant ne reçût quelque préjudice si on ne donnait pas à la mère ce qu'elle voulait aussitôt qu'elle en aurait témoigné le désir. Elle ordonnait également à la femme enceinte de ne point fixer les objets rouges, pour ne pas s'exposer à ce que l'enfant, en naissant, se présentât de côté. La jeune femme ne devait point jeûner, afin que l'enfant ne souffrît point de la faim ; elle devait s'abstenir de manger de la terre et du *tiçatl*, de peur que l'enfant ne naquît malade ou entaché de quelque défaut corporel, attendu que ce

1. « Action de se piquer (*tzoponia*) les lèvres (*tentli*). »

que la mère mange et boit s'incarne dans la petite créature qui puise en cela sa propre substance. L'accoucheuse disait encore à la jeune femme que, dès qu'elle se verrait enceinte d'un, de deux ou de trois mois, elle devrait continuer, avec modération, s'entend, ses rapports charnels avec son mari ; car, si elle s'en abstenait absolument, l'enfant viendrait au monde malade et sans force ; mais elle ordonnait en même temps que la privation de cet acte fût absolue lorsqu'on approcherait du moment de la délivrance[1].

Mentionnons ici une chose qui mérite d'être connue. Lorsque l'enfant meurt dans le sein de sa mère, l'accoucheuse coupe son corps avec un couteau d'obsidienne et le ramène au dehors en petits morceaux; c'est par ce moyen qu'on empêche la mère de mourir. La femme enceinte recevait le conseil de ne point pleurer et de ne pas se livrer à la tristesse ; personne ne devait lui faire du chagrin, afin qu'il n'en résultât pas un dommage pour celui qu'elle portait dans son sein. L'accoucheuse prescrivait également de donner à la jeune femme suffisamment à manger des mets de choix, chauds et bien préparés, si surtout elle continuait à avoir ses règles. On appellait cela : *laver les pieds de l'enfant*, pour qu'il ne reste pas dans le vide et que, l'humeur nécessaire ou le sang lui manquant, il n'en reçoive aucun préjudice. L'accoucheuse conseillait encore à la femme enceinte de ne pas travailler beaucoup et d'abandonner la prétention de paraître diligente et laborieuse pendant tout le temps de sa grossesse ; de ne lever aucune chose trop lourde, de ne point courir et de ne s'exposer à aucune frayeur, parce que tout cela peut être une cause d'avortement. Tels étaient les ordres et les conseils que l'accoucheuse donnait à la femme enceinte.

1. *Le traducteur croit devoir ici, à l'imitation de Bustamante, supprimer un passage scabreux que les délicatesses de la langue française rendraient insoutenable à la lecture. Mais il reproduit le texte espagnol pris dans Kingsborough* : « Porque sino lo hiciere asi, la criatura saldria sucia cubierta de una viscosidad blanca, como si fuera bañada con *atulli* blanco, y en aquello parceria que nunca dejaron el acto carnal en todo el tiempo que estuvo preñada ; y esto es cosa vergonzosa à la mujer preñada ; y esta misma viscosidad dá mucha pena y dolor á la mujer ; quando pare tiene mal parto, y aun queda lastimada por dos ó tres dias ; y quando pariere dara muchas voces, porque aquella viscosidad es pegajosa y no dejará salir la criatura libremente y esto porque recibio la simiente del varon quando no convenia : y para sacar la criatura es menester que la partera tenga mucha maña, para no lastimar á la madre y á la criatura ; y si la partera no tiene aquella destreza que conviene, muere la criatura antes de nacer o de acabar de nacer, porque se apega o se vuelve de lado, ó algunas veces tambien por esta causa muere la parida, porque con aquella viscosidad se pega y se revuelve en las partes y no puede salir ; por eso muere dentro de su madre, y tambien la madre muere. Y el no cesar de la copula carnal quando es menester, es causa que la simiente del varon se vuelva viscosidad pegajosa, donde se causa el peligro dicho. »

ICI PARLE L'ACCOUCHEUSE.

« O mes fils bien-aimés et señores ici présents, vous n'êtes point des enfants, mais des personnes sages et prudentes; nous savons tous et vous voyez de combien de grands périls de mort la femme est menacée dans l'intérieur de son corps. Cette petite femme qui est enceinte n'a encore aucune expérience des choses ; vous devez donc avoir bien soin d'elle et la mettre à l'abri de toute négligence. Occupez-vous-en activement ; veillez à ce qu'elle ne tombe en aucun danger et qu'il ne lui arrive quoi que ce soit susceptible de causer quelque mal à la petite créature qui est dans son sein. Me voilà, moi, qui me nomme médecin et qui le suis en effet dans ces cas; je suis là pour avertir de toutes les choses qui peuvent être dangereuses en pareille circonstance. Mais, si, malgré tout, quelque danger nous menace, est-ce que j'aurai les moyens de le prévenir? Pourrai-je faire quelque chose pour y porter remède? Suis-je par hasard investie du pouvoir de délivrer de la mort? Nous ne pouvons que venir en aide à Notre-Seigneur par des conseils et des remèdes, en nous conformant à sa volonté. Ce que nous pouvons faire, c'est quelque chose de comparable au soin de chasser les mouches avec un émouchoir sur les gens qui ont chaud. Pourrions-nous commander que ceci ou cela arrive? Suffirait-il d'ordonner que l'enfant naisse, pour obtenir que cela soit fait à l'instant? Pourrions-nous mettre à la place de notre volonté la miséricorde de Dieu qui est partout? Cela n'est pas possible assurément, pas plus que d'obtenir que toutes choses arrivent à notre fantaisie. Ce que nous tous devons faire, c'est d'élever nos prières vers Notre-Seigneur et espérer de lui que sa volonté se fasse sans que nous la connaissions, avec la conviction que nous n'avons aucun mérite pour voir s'accomplir ce que nous avons désiré. Rien ne nous est plus nécessaire que pleurer et répandre des larmes. Señores et mes petits-fils bien chéris, soyez bien heureux ; je n'ai plus rien à dire. »

CHAPITRE XXVIII

DES SOINS QUE PRENAIT L'ACCOUCHEUSE, A L'HEURE DE L'ACCOUCHEMENT, POUR QUE LA FEMME ENCEINTE ACCOUCHAT SANS DIFFICULTÉ, ET DES REMÈDES QU'ELLE LUI APPLIQUAIT SI L'ACCOUCHEMENT ÉTAIT MAUVAIS.

Le temps de l'accouchement étant arrivé, les fils et les filles des seigneurs nobles, des riches et des marchands faisaient appeler l'accoucheuse qui venait résider avec eux quatre ou cinq jours avant l'événement, en attendant l'heure de la délivrance. Lorsque commençaient les douleurs de l'accouchement, les accoucheuses préparaient elles-mêmes, disait-on, les mets de l'accouchée ou de la femme enceinte. Lorsque les douleurs étaient bien manifestes, on donnait un bain à la femme en couches et on lui faisait boire la racine pulvérisée du *ciuapatli*[1] qui a la propriété de pousser l'enfant au dehors. Si les douleurs devenaient violentes, on lui donnait aussi à prendre un demi-doigt de la queue pulvérisée de l'animal appelé *tlaquatzin*[2]. Avec cela l'accouchement devenait facile, parce que la queue de cette bête possède une grande vertu expulsive. Une fois, un chien mangea à la dérobée un de ces animaux qu'on appelle *tlaquatzin*, et aussitôt il lâcha par l'anus toutes ses entrailles, de sorte qu'il ne lui resta rien dans le corps. Egalement, si quelqu'un mangeait ou buvait pulvérisée une queue entière de cette bête, il rendait, sans retard, par en bas, tous ses boyaux. Aussi, lorsqu'après avoir bu les deux remèdes susdits, la femme n'accouchait pas, l'accoucheuse et ceux qui l'accompagnaient en tiraient le pronostic qu'elle devait mourir ; ils se mettaient tous à pleurer et l'accoucheuse disait : « Mes fils et mes filles, que nous adviendra-t-il maintenant, bonté divine ! L'affaire devient bien dangereuse ; prions Notre-Seigneur, qui est partout, qu'il ne nous arrive pas malheur. » Ensuite, elle relevait la femme en couches en lui prenant la tête des deux mains, la secouait, lui frappait le dos avec ses mains ou avec ses pieds et lui parlait en ces termes : « Ma fille, prends courage, que te ferons-nous ? Nous ne savons plus quoi t'appliquer. Voilà ta mère et tes parents, mais c'est toi seule qui dois terminer cette affaire : fais des efforts avec le canal de la matrice pour

1. *Eriocoma floribunda* (espèce du genre montanoa, de la famille des composées), plante stomachique et diurétique. Hernandez dit que de son temps on en faisait un usage fréquent dans les accouchements. Cela se pratique encore de nos jours.
2. Forme révérentielle de *tlaquatl*. C'est la sarigue (*didelphis*), mammifère de l'ordre des marsupiaux.

que l'enfant sorte. Ma fille bien-aimée, sois courageuse; fais des efforts et conduis-toi en femme virile; fais comme la déesse appelée *Ciuacoatl* ou *Quilaztli*, qui accoucha la première. » (Ce fut Ève qui accoucha pour la première fois.) Si un jour et une nuit se passaient sans que la femme accouchât, on la mettait dans un bain; l'accoucheuse la palpait et lui mettait l'enfant en position. S'il était placé de côté ou en travers, elle le redressait pour qu'il sortît en longueur. Mais si cela ne réussissait pas et si la femme ne pouvait accoucher, on l'enfermait dans une chambre seule avec l'accoucheuse. Celle-ci alors se mettait à prier en appelant la déesse *Ciuacoatl* ou *Quilaztli*, que nous avons dit être Ève, ainsi que *Yoalticitl* et je ne sais combien d'autres déesses. En reconnaissant par la cessation de tout mouvement que l'enfant était mort dans le sein de sa mère, et que, d'ailleurs, celle-ci éprouvait de grandes souffrances, l'accoucheuse qui était adroite et habile dans son art introduisait la main par l'ouverture de la génération et, au moyen d'un couteau d'obsidienne, elle coupait le corps de l'enfant, qu'elle extrayait en morceaux.

CHAPITRE XXIX

COMME QUOI ON CANONISAIT COMME DÉESSES ET ADORAIT COMME TELLES LES FEMMES QUI MOURAIENT EN COUCHES; ON PRENAIT DES RELIQUES SUR LEUR CORPS. DES CÉRÉMONIES QUE L'ON FAISAIT AVANT DE LES ENTERRER, OU L'ON VOIT DES CHOSES QU'IL EST FORTEMENT NÉCESSAIRE QUE LES CONFESSEURS SACHENT. ON APPELAIT *mociuaquetzque* LES FEMMES MORTES EN COUCHES, D'OU L'ON A FAIT *ciuatlampa*[1] POUR DÉNOMMER L'OCCIDENT.

Si par hasard les parents de la femme ne permettaient pas à l'accoucheuse de dépecer l'enfant, celle-ci fermait la porte de la chambre dans laquelle se trouvait la malade et l'y laissait seule. Si elle mourait, on l'appelait *mociuaquetzqui*[2], ce qui veut dire femme vaillante Aussitôt qu'elle était morte, on lui lavait tout le corps, on lui savonnait la tête et la chevelure, et on la revêtait de ses vêtements les meilleurs et les plus neufs. Pour aller ensuite l'enterrer, le mari la chargeait sur ses épaules jusqu'au lieu de la sépulture. La défunte avait les cheveux déliés et flottants. Toutes les vieilles accoucheuses

1. C'est-à-dire : vers les femmes; les Indiens supposaient que les nouvelles accouchées qui mouraient des suites de leur enfantement résidaient dans la partie du ciel où le soleil se couche; de là l'expression figurée *ciuatlampa* pour désigner l'occident.
2. De *ciuatl*, femme, et *quetzqui*, qui se lève (*quetza*); pluriel, *mociuaquetzque*.

se réunissaient pour l'accompagner. Elles s'armaient d'épées et de boucliers et poussaient des cris semblables à ceux des soldats au moment où ils vont attaquer l'ennemi. Les jeunes gens qu'on appelait *telpopochtin* marchaient à leur rencontre et engageaient un combat pour s'emparer du corps de la morte. Cette attaque n'était nullement simulée, à la manière d'un divertissement ; c'était un combat en forme.

On allait enterrer la défunte au coucher du soleil, vers l'heure de l'*angelus*. L'inhumation avait lieu dans la cour du temple de certaines déesses, appelées femmes célestes ou *Ciuapipiltin*, auxquelles ce temple était dédié. On s'empressait de la couvrir de terre aussitôt qu'on arrivait dans la cour, et son mari accompagné de quelques amis gardait le corps quatre nuits de suite, pour que personne ne le volât. De leur côté, les soldats valeureux faisaient la veillée pour tâcher de s'en emparer, parce qu'ils l'estimaient à l'égal d'une chose sainte et divine. Si ces soldats, dans leur premier combat contre les accoucheuses, réussissaient à remporter la victoire et à s'emparer du corps, ils lui désarticulaient aussitôt le doigt médius de la main gauche en présence des accoucheuses. Si plus tard, pendant la nuit, ils avaient la chance de s'emparer du cadavre, ils lui coupaient ce même doigt ainsi que les cheveux, et les gardaient comme reliques. La raison qui inspirait aux soldats tant d'ardeur pour s'emparer du doigt et de la chevelure de cette défunte, c'est qu'en allant ensuite à la guerre, ils plaçaient ces objets à l'intérieur de leurs boucliers, dans la croyance que cela les rendait vaillants et intrépides de telle façon que personne n'osât se mesurer avec eux pendant la campagne. Ils pensaient aussi que, délivrés par ce moyen de toute crainte, ils affronteraient un grand nombre d'ennemis à la fois et feraient des captifs. C'était pour de pareils exploits que les cheveux et le doigt de la défunte appelée *mociuaquetzqui* inspiraient du courage en même temps qu'ils aveuglaient les soldats ennemis.

Certains sorciers, appelés *temamacpalitotique*[1], faisaient en sorte de s'emparer du corps de cette défunte pour lui couper le bras gauche muni de la main. Ils prétendaient, dans leurs habitudes d'enchantements, que ce bras et cette main possédaient la vertu d'enlever le sentiment aux gens qui habitaient les maisons où ils allaient commettre leurs larcins. Ils en ressentaient une telle prostration, qu'ils ne pouvaient ni remuer ni parler, quoiqu'ils vissent tout ce qui se passait. Malgré la tristesse et les pleurs que la mort des femmes

1. [illegible] de *maitl*, main, bras, et [illegible]

mociuaquetzque causait aux accoucheuses, ses pères et parents en ressentaient de la joie, par suite de la croyance où ils étaient qu'elle n'allait point en enfer, mais dans le palais du soleil, attendu que cet astre l'avait choisie et emportée pour lui-même à cause de sa valeur. Voici, du reste, ce que disaient les anciens au sujet de ceux qui allaient au palais du soleil. Tous les braves et tous les soldats qui mouraient dans la guerre y étaient transportés. Ils habitaient la partie orientale de sa demeure. Le matin, au lever de cet astre, ils se couvraient de leurs armures et allaient à sa rencontre en poussant des cris et en faisant grand bruit. Ils le précédaient ensuite en s'escrimant dans un combat simulé en signe de réjouissance et ils l'escortaient ainsi jusqu'au point de midi, qu'ils appellent *nepantla tonatiuh*. Les anciens disent aussi que non-seulement les femmes qui meurent dans la guerre, mais encore celles qui mouraient en couches et qui se confondaient avec les précédentes, vont également au palais du soleil, pour y résider dans la partie occidentale du ciel, où le soleil se couche et qui pour cette raison était appelée *ciuatlampa*, parce que c'est l'habitation des femmes. Le matin donc, lorsque le soleil se levait, les hommes allaient le fêter et l'accompagnaient jusqu'au point de midi. Là, les femmes, revêtant leurs arm res, commençaient à l'escorter et à guerroyer en signe de réjouissance. Les hommes le laissaient en leur compagnie et se répandaient par tout le ciel et ses jardins, en suçant les fleurs jusqu'au jour suivant. A leur tour les femmes, à partir de midi, accompagnaient le soleil de leurs divertissements, en descendant vers l'occident. Elles le portaient sur un palanquin construit en plumes riches appelées *quetzalli apanecayotl*[1]. Elles voltigeaient en poussant des cris de joie et en s'escrimant pour le réjouir. Bientôt, elles le laissaient au point où il se couche et les habitants de l'enfer venaient l'y recevoir pour le conduire à leur demeure. Les anciens disaient qu'au moment où il fait nuit pour nous, le jour commence en enfer. Les morts qui l'habitent, se réveillant alors, se levaient de leur sommeil et s'emparaient du soleil, tandis que les femmes qui l'y avaient conduit s'éparpillaient et descendaient sur la terre, cherchant des fuseaux pour filer, des navettes pour tisser, des coussinets et tous autres outils propres à ti ser et à faire des broderies. C'était assurément le démon qui faisait tout cela pour tromper le monde ; car il apparaissait souvent sur la terre sous la figure de ces femmes appelées *mociuaquetzque*, qui se présentaient à leurs maris et en recevaient des jupons et des *uipilli*. C'est

1. On désignait ainsi les travaux de plumes dus aux artisans, *amanteca*, qui faisaient usage pour leur art des plumes les plus belles, notamment du *quetzalli*.

pour cela qu'on appelle *mocimaquetzque* les femmes qui meurent en couches, dans la croyance qu'elles sont devenues déesses; aussi, lorsque l'une d'elles meurt, l'accoucheuse lui adresse-t-elle ses adorations comme à une divinité, avant même qu'on l'enterre, en s'exprimant comme il suit : « O ma fille bien-aimée! vaillante, belle et tendre petite tourterelle! vous avez travaillé et fait des efforts en femme courageuse; vous avez vaincu en vous conduisant comme votre mère et maîtresse *Ciuacoatl* ou *Quilaztli;* vous avez combattu avec intrépidité. C'est avec une terrible valeur que vous avez fait usage du bouclier et de l'épée dont votre mère *Ciuacoatl* ou *Quilaztli* avait armé votre main. Réveillez-vous et debout, ma fille! Le jour a paru et l'on voit déjà les lueurs de l'aube matinale. Les hirondelles et tous les autres oiseaux font entendre leurs chants. Levez-vous, ma fille, et couvrez-vous de vos ornements; partez pour ces lieux enchanteurs où s'étale la demeure du soleil votre père; là, tous les êtres vivent dans la joie, le contentement et les délices. Allez avec le soleil, emportée par les femmes célestes, ses sœurs, qui sont toujours réjouies et rassasiées de plaisir en sa compagnie, car il est le père universel. Ma bien tendre et petite maîtresse, vous avez combattu et vaincu virilement. Ce n'est pas sans fatigue que vous avez obtenu la gloire de votre triomphe et de votre valeur. Vous avez eu bien de la peine et grande a été votre pénitence; mais aussi, la bonne mort que vous avez eue passe pour bienheureuse parmi nous et elle vous sied à merveille. Est-ce que, par hasard, cette mort aurait été stérile, sans mérite et sans honneur? Bien certainement, non; elle a été fort honorable et très fructueuse. Qu'est-ce qui aurait pu vous combler de tant de faveurs? Qui remporte mieux que vous une heureuse victoire, puisque votre mort vous a fait gagner la vie éternelle, pour en jouir dans les délices avec les déesses célestes appelées *Ciuapipiltin?* Partez donc maintenant, ma fille bien-aimée : montez lentement vers elles, pour partager leur divinité. Allez, afin qu'elles vous reçoivent et que vous soyez en leur compagnie occupée à réjouir de vos chants notre père le soleil. Accompagnez-le sans cesse partout où il ira répandre l'allégresse. O ma fille bien-aimée, ô ma maîtresse! vous nous avez abandonnés, et nous restons ici, nous, pauvres vieux et vieilles, indignes que nous sommes de tant de gloire. Vous avez délaissé votre père et votre mère et vous êtes partie. Ce n'est pas votre volonté qui en est cause; vous avez été appelée et vous suivez la voix qui vous attire. Que sera-t-il de nous en votre absence? Ma fille, nous allons vivre comme perdus, orphelins et sans appui! Nous ne serons plus que de pauvres et malheureux vieillards qui feront la joie de la misère. O ma maîtresse! vous nous laissez sur la terre pour que nous allions

de porte en porte dans les rues, pauvres et misérables. Nous vous prions de vous souvenir de nous dans votre nouvelle demeure et de prendre soin de la pauvreté dont nous aurons à souffrir dans ce monde. Nous succomberons à la chaleur du soleil, au froid de l'air et au tourment de la gelée ; tout cela plonge dans l'angoisse nos misérables corps pétris de terre. La faim s'est emparée de nous et nous n'avons nul moyen de nous en défaire. Ma fille bien-aimée et valeureuse señora, je vous prie de nous rendre visite sur la terre, en descendant de ce lieu de plaisir et de félicité où vous êtes pour toujours et où vous vivrez éternellement dans la compagnie de Notre-Seigneur que vous voyez déjà de vos propres yeux et à qui votre bouche adresse la parole. Priez-le pour nous et demandez-lui ses faveurs ; c'est sur cela que nous fondons notre repos. »

CHAPITRE XXX

COMME QUOI L'ACCOUCHEUSE ADRESSE LA PAROLE A L'ENFANT AU MOMENT DE SA NAISSANCE : QUELLES ÉTAIENT CES PAROLES DE FLATTERIE, DE JOIE, DE TENDRESSE ET D'AMOUR. C'EST EN MOTS TRÈS CLAIRS QU'IL EST DIT ICI QUE LE SORT ET LA BONNE FORTUNE AVEC LESQUELS CHACUN VENAIT AU MONDE LUI AVAIENT ÉTÉ ASSIGNÉS ET ACCORDÉS PAR LES DIEUX AVANT LE COMMENCEMENT DU MONDE. L'ACCOUCHEUSE, BABILLANT AVEC LE PETIT ENFANT, LUI DEMANDE QUEL EST LE SORT QUI LUI EST ÉCHU EN PARTAGE.

Lorsque l'heure de l'accouchement, appelée « heure de mort », était arrivée, on lavait la femme enceinte et on lui savonnait la tête et la chevelure. On apprêtait en même temps la pièce où elle devait accoucher et souffrir afflictions et tourments. Si c'était une femme de rang élevé ou riche, il y avait auprès d'elle deux ou trois accoucheuses pour faire ce qui serait nécessaire et recevoir ses ordres. Lorsque les douleurs devenaient très vives, on la mettait dans un bain et on faisait tout ce que nous avons dit plus haut, jusqu'à l'application du petit morceau de queue de *tlaquatzin*, qui terminait l'accouchement en faisant naître l'enfant avec la plus grande facilité. On avait préparé à l'avance tout ce qu'il était nécessaire pour le recevoir, comme les couches et les langes. Aussitôt que la naissance avait eu lieu, l'accoucheuse poussait des cris semblables aux cris de guerre, pour indiquer que l'accouchée avait vaincu virilement et venait de prendre un enfant en captivité. Elle adressait ensuite la parole à l'enfant en disant, si c'était un garçon : « Soyez le bienvenu, mon fils bien-aimé » ; et,

si c'était une fille : « Ma maîtresse bien-aimée, soyez la bienvenue, vous avez eu bien de la peine. Vous avez été envoyée en ce lieu par votre très bon père, créateur et rédempteur, qui est en tous lieux. Vous êtes venue dans ce monde où vos parents vivent dans les difficultés et les fatigues, où il y a des chaleurs brûlantes, des vents et de la froidure : où l'on ne voit ni plaisir ni contentement, puisque c'est un lieu de labeurs, de tourments et de besoins. Nous ignorons, ma fille, si vous vivrez longtemps sur cette terre ; peut-être ne méritons-nous pas de vous posséder ; nous ignorons si vous vivrez assez pour connaître vos grands-pères et grand'mères et pour qu'ils puissent jouir de vous quelque temps. Nous ne savons rien du sort qui vous est échu, ni des grâces et présents que vous ont faits vos père et mère, le Grand Seigneur et sa Compagne qui sont dans les cieux. Nous ignorons ce que vous apportez en naissant, quel est votre sort et quelles les qualités dont nous pourrions nous réjouir. Nous ne savons pas si vous réussirez à vivre et si Notre-Seigneur qui est partout vous fera prospérer et grandir. Nous ignorons si vous venez au monde avec quelques mérites ou si vous êtes née pareille à l'épi de maïs niellé qui ne sert à rien. Nous ne savons, enfin, si vous êtes accompagnée de quelque mauvais sort qui vous poussera aux saletés, aux vices ou peut-être aux larcins. Quels sont les dons dont vous avez été ornée ? Quelles sont les choses que vous avez reçues soigneusement emmagasinées avant que le soleil fût pourvu de sa lumière ? Soyez la bienvenue, ma fille ; nous nous réjouissons de votre arrivée, ma bien-aimée fillette, pierre précieuse, plume riche, chose très estimée. Vous voilà ; reposez-vous devant vos grands-pères et grand'mères qui vous attendent. Vous êtes dans leurs mains et en leur pouvoir. Ne soupirez et ne pleurez plus, puisque vous voilà arrivée après avoir été tant désirée. Malgré tout, des peines et des fatigues vous attendent ; car c'est la volonté de Notre-Seigneur, que nous gagnions à force de travail et de sueurs les choses nécessaires à notre existence, et que nous mangions et buvions dans la peine et la fatigue. Tout cela, ma fille, vous le saurez par expérience, si Dieu vous prête vie. Soyez la bienvenue, je le répète. Que celui qui est partout et qui est votre père et votre mère en même temps que le père universel de tous, vous garde, vous protège, vous embellisse et pourvoie à vos besoins. Vous êtes notre fille, sans doute, mais nous n'avons rien fait pour vous mériter. Peut-être que celui qui vous a faite vous appellera à lui, toute petite encore comme vous êtes ; peut-être que vous serez comme ces choses qui glissent rapidement à notre vue et que nous ne vous verrons que pour cesser de vous voir. Ma fille bien-aimée, espérons en Notre-Seigneur ! »

Cela étant dit, l'accoucheuse coupait l'ombilic de l'enfant; elle prenait ensuite le placenta dans lequel il avait été enveloppé et l'enterrait en un recoin de la maison. Quant au nombril, on le gardait, on le faisait sécher et on le portait en terre dans un lieu où se livraient les combats, si le nouveau-né était un garçon.

CHAPITRE XXXI

DE CE QUE L'ACCOUCHEUSE DISAIT A L'ENFANT EN LUI COUPANT L'OMBILIC.

« Mon tendre fils bien-aimé, voici les préceptes que nous ont légués le seigneur *Yoaltecutli* et sa compagne *Yoalticitl*, tes père et mère. Je coupe ton nombril au milieu de ton corps. Sache bien et comprends que la maison où tu es né n'est pas ta demeure: tu es soldat; tu es l'oiseau appelé *quecholli;* tu es aussi l'oiseau appelé *çaquan;* tu es encore oiseau et soldat de celui qui est en tous lieux. Quant à la maison dans laquelle tu es venu au monde, ce n'est qu'un nid; c'est une hôtellerie où tu as mis pied à terre; elle est le lieu de ta sortie parmi nous. C'est ici que tu germes et fleuris, ici que tu te sépares de ta mère, comme le fragment de pierre abandonne le bloc dont on l'extrait. C'est ton berceau, le lieu où tu reposes ta tête; mais la maison n'est que ta demeure de passage. Ta vraie patrie est ailleurs; tu es promis à d'autres lieux. Tu appartiens aux rases campagnes où s'engagent les combats; c'est pour elles que tu as été envoyé; ton métier et ta science, c'est la guerre; ton devoir, c'est de donner à boire au soleil le sang des ennemis et de fournir à la terre qui s'appelle *Tlaltecutli* les corps de tes adversaires, pour qu'elle les dévore. Quant à ta patrie, ton héritage et ta félicité, tu les trouveras au ciel dans le palais du soleil. C'est là que tu chanteras les louanges et feras la joie de Notre-Seigneur qui s'appelle *Tonametl in maniz.* Ce sera pour toi un heureux sort de paraître digne de finir ta vie sur les lieux des combats et d'y recevoir la mort fleurie. Ce que je coupe maintenant de ton corps et du milieu de ton ventre est la propriété due à *Tlaltecutli*, qui est la terre et le soleil. Quand la guerre commencera à bouillonner et que les soldats s'assembleront, nous confierons ce nombril à ceux qui sont de valeureux soldats, pour qu'ils l'offrent à ton père et à ta mère, le soleil et la terre. Ils l'inhumeront au milieu du camp, où se livrent les actions de guerre : ce sera la preuve que tu es offert et promis à la terre et au soleil; ce sera le signe de ta promesse de te livrer au métier de la guerre. Ton nom sera écrit sur les champs de bataille, pour qu'il ne soit jamais ou-

blié, pas plus que ta personne. Cette offrande précieuse qui se cueille sur ton corps est comme une offrande d'une épine de maguey, de roseaux à fumer et de rameaux d'*acxoyatl*. Par elle se confirme ton vœu et ton sacrifice. Il nous reste maintenant à attendre les mérites, les dignités et les vertus qui ressortiront de ta vie et de tes œuvres. Je désire que celui qui est en tous lieux te conduise, t'embellisse et te pourvoie du nécessaire. »

Si l'enfant était une fille, l'accoucheuse, en lui coupant l'ombilic, lui parlait comme il suit : « Ma fille et ma maîtresse, vous êtes venue dans ce monde où vous a envoyée Notre-Seigneur qui est partout ; vous êtes venue au lieu des fatigues, des labeurs et des tristesses, où règnent le vent et la froidure. Remarquez, ma fille, que j'ai pris et coupé votre ombilic au milieu de votre corps, parce qu'ainsi l'ont ordonné vos père et mère *Yoaltecutli* qui est le seigneur de la nuit et *Yoalticitl* qui est la déesse des bains. Vous devez rester à la maison comme le cœur dans la poitrine ; vous ne devez point sortir ni prendre l'habitude d'aller ailleurs. Votre devoir est d'être la cendre destinée à couvrir la braise du foyer ; vous devez être le trépied qui supporte le pot-au-feu. C'est en cet endroit que Notre-Seigneur vous enterre. Votre obligation est d'y travailler et votre métier doit consister à porter de l'eau et à moudre le maïs sur la pierre. Vous devez répandre votre sueur auprès de la cendre du foyer. » Cela étant dit, l'accoucheuse enterrait près du feu l'ombilic qu'elle avait coupé sur la petite enfant. C'était, disait-on, le signe que la fillette ne sortirait pas de la maison, qu'elle ne vivrait pas autre part et qu'il ne conviendrait nullement qu'elle fût ailleurs. Cela signifiait encore qu'elle aurait le soin de préparer le manger, la boisson et les vêtements, et que son occupation serait de filer et de tisser.

CHAPITRE XXXII

COMME QUOI L'ACCOUCHEUSE, APRÈS AVOIR FAIT TOUT CE QUE NOUS VENONS DE DIRE, LAVAIT L'ENFANT ; COMMENT ON PRATIQUAIT CETTE ABLUTION, ET LA PRIÈRE QUE FAISAIT L'ACCOUCHEUSE PENDANT LE LAVAGE. CETTE PRIÈRE ÉTAIT A L'ADRESSE DE LA DÉESSE DE L'EAU QUI S'APPELLE *Chalchiuhtlicue*.

Après avoir fait l'opération de l'accouchement, l'accoucheuse coupait l'ombilic et lavait l'enfant. Pendant que se faisait l'ablution, elle parlait au nouveau-né en ces termes, si c'était un garçon : « Mon fils, approchez-vous de votre mère la déesse de l'eau, appelée *Chal-*

chiuhtlicue. Qu'il lui plaise vous recevoir, vous laver et vous délivrer de la saleté que vous avez reçue de votre père et de votre mère. Qu'il lui plaise aussi de délivrer votre cœur et le rendre bon et sans tache : qu'il lui plaise encore vous donner de bonnes habitudes. » L'accoucheuse adressait ensuite la parole à l'eau en disant : « Notre dame miséricordieuse *Chalchiuhtlicue*, votre serviteur ici présent est venu dans ce monde où l'ont envoyé nos père et mère *Ome tecutli* et *Ome ciuatl*, qui résident au neuvième ciel. Nous ignorons quels sont les dons qu'il apporte, nous ne savons pas ce qui lui a été attribué avant le commencement du monde, ni quel est le sort dont il vient enveloppé. Nous ignorons si ce sort est bon ou adverse et à quel point il sera poursuivi par la mauvaise fortune. Nous ne savons pas davantage quels vices et quels travers il a hérités de ses père et mère. Le voilà entre vos mains ; lavez-le et délivrez-le de ses souillures comme vous savez qu'il convient, car il est confié à votre pouvoir. Purifiez-le des impuretés qu'il a prises sur ses parents ; que l'eau emporte les taches et les concrétions et qu'elle le nettoie de toute immondice. Qu'il vous plaise, ô déesse, que son cœur et sa vie soient purifiés, pour qu'il vive en ce monde dans la paix et la sagesse. Que cette eau les délivre de toutes souillures, car cet enfant est mis entre vos mains, à vous, qui êtes la mère et la sœur des dieux, c'est à vous qu'on le confie, parce que vous seule avez été digne de posséder le don de laver toutes les souillures dès avant le commencement du monde. Daignez faire ce que nous vous demandons, maintenant que cet enfant est en votre présence. » Suivent d'autres prières que l'accoucheuse adressait à la déesse de l'eau, en disant : « Notre-Dame, cet enfant se présente devant vous ; je vous supplie de le recevoir. » Cela étant dit, l'accoucheuse prenait l'eau, soufflait dessus, la donnait à goûter à l'enfant et en mouillait sa poitrine, sa nuque et sa tête comme on a l'habitude de le faire quand on applique les saintes huiles aux nouveau-nés ; elle lui disait en même temps : « Mon fils bien-aimé (ma fille bien-aimée, si c'était une fille), approchez-vous de vos père et mère *Chalchiuhtlatonac*[1] et *Chalchiuhtlicue*. Que la déesse vous prenne, parce que c'est elle qui va vous porter dans ce monde sur ses bras et sur ses épaules. » Et elle plongeait aussitôt l'enfant dans l'eau, en disant : « Entrez, mon fils, entrez dans l'eau qui s'appelle *metlalac* et *tuzpalac* ; soyez lavé par elle ; soyez-le aussi par celui qui est en tous lieux ; qu'il daigne éloigner de vous tout le mal que vous apportez avec vous-même dès avant le commencement du monde. Qu'il sorte, qu'il s'éloigne de vous, ce mal qui vous a été

1. C'est-à-dire : pierre précieuse (*chalchiuitl*) éclatante ou qui jette des feux (*tona*).

communiqué par vos père et mère. » En achevant de laver l'enfant, l'accoucheuse l'enveloppait en disant ce qui suit : « O pierre précieuse ! ô plume riche ! ô émeraude ! ô saphir ! vous avez été formé aux lieux où le grand dieu et la grande déesse se tiennent placés au-dessus de tous les cieux. Vous fûtes créé par vos père et mère l'homme et la femme célestes, qui s'appellent *Ome tecutli* et *Ome ciuatl*. Vous êtes venu dans ce monde où règnent sans mesure la chaleur et le froid, les vents, la faim, la soif, la fatigue et les pleurs. Nous ne pouvons dire, en vérité, que ce soit autre chose qu'un lieu de larmes, de tristesse et de déplaisir. Ce sera donc votre métier ici-bas de pleurer, de verser des larmes, d'être dans la tristesse et de vivre dans la fatigue. Vous voilà arrivé, mon fils ; reposez-vous et délassez-vous sur cette terre ; que Notre-Seigneur qui est partout vous y apporte le soulagement à vos maux et qu'il vous y pourvoie du nécessaire. » L'accoucheuse prononçait ces paroles comme en priant à voix basse, et, aussitôt après, elle élevait la voix, appelait l'accouchée et lui parlait en ces termes.

CHAPITRE XXXIII

DU RAISONNEMENT QUE L'ACCOUCHEUSE FAISAIT A L'ACCOUCHÉE, DES REMERCIEMENTS QUE LES PARENTS DE CELLE-CI LUI ADRESSAIENT POUR SON OPÉRATION ET DE LA RÉPONSE QU'ELLE FAISAIT.

« Ma fille bien-aimée, femme vaillante et intrépide, vous vous êtes conduite comme un aigle et comme un tigre ; vous avez courageusement fait usage du bouclier dans la bataille, à l'imitation de votre mère *Ciuacoatl* ou *Quilaztli*, et c'est pour cela que Notre-Seigneur vous a distinguée et assise sur les sièges des vaillants soldats. O ma fille ! aigle valeureux, vous avez employé tout le possible de vos forces pour conquérir le titre de mère. Reprenez courage ; attendons la volonté de Notre-Seigneur qui est en tous lieux. Nous ignorons si, par aventure, votre mort et celle de votre enfant seront grandement séparées par le temps, le fils survivant beaucoup à la mère ; car vous précéderez peut-être votre fils dans la mort ; peut-être aussi, ce fils, malgré son bas âge, sera repris de Dieu qui l'a fait. Gardez-vous, ma fille, de vous enorgueillir d'avoir un fils ; tenez-vous, au contraire, pour indigne de le posséder et priez Dieu, dans les larmes, qu'il veuille bien le faire vivre. »

L'accoucheuse ayant achevé son œuvre venait s'asseoir près des vieilles. L'une de celles-ci, de la parenté de l'accouchée, prenait alors

un siège en face de la jeune femme, la saluait, la complimentait sur le succès de son travail et lui parlait en ces termes : « Ma maîtresse et ma fille bien-aimée, précieuse personne, vous avez agi avec bonheur et vous êtes venue seconder la déesse *Ciuacoatl* ou *Quilaztli*. Nous sommes toutes ravies que cette créature de Notre-Seigneur ait vu la lumière en venant au monde. Depuis plusieurs jours nous attendions qu'elle nous fût donnée, vivant dans l'anxiété de savoir quel serait le dénoûment et de quelle manière *Ciuacoatl* se conduirait en cette affaire. Que ferions-nous, ma fille, si votre délivrance ne s'était pas effectuée avec bonheur? Que ferions-nous, si vous aviez succombé avec l'enfant qui était dans votre sein ? Que pourrions-nous dire et faire et de qui pourrions-nous nous plaindre ? Mais enfin Notre-Seigneur Dieu nous a fait la grâce d'une heureuse délivrance et nous voyons de nos propres yeux cette pierre précieuse et cette plume riche. Ce pauvre petit, comme s'il venait de loin, est arrivé bien fatigué; maintenant nous ignorons s'il nous donnera le bonheur complet en prolongeant sa vie; cela est pour nous aussi douteux que les rêves. Mais, quoi qu'il arrive à la petite créature par disposition divine, vous avez fait votre devoir ; reposez-vous et soyez satisfaite. Que la volonté de Dieu se fasse; attendons avec confiance ce qu'il nous réserve pour l'avenir. Nous ne savons pas plus ce qu'il sera de nous que de l'enfant qui vient de naître. Soyez bien heureuse, précieuse señora. Je n'en veux pas dire davantage, afin de ne pas fatiguer votre tête et votre estomac; vivez de longs jours dans la joie ; que Notre-Seigneur vous donne paix et contentement. »

L'accoucheuse répond : « Très valeureuses señoras ; vous voilà assises, en cet endroit, par la volonté de Notre-Seigneur qui est en tous lieux. J'ai bien vu la peine que vous avez éprouvée dans ces derniers jours : vous n'avez eu ni sommeil ni repos, en attendant dans l'angoisse l'événement de la délivrance et ce que notre mère et señora *Ciuacoatl* daignerait faire en cette circonstance. Vous attendiez, également dans l'anxiété et la peine de savoir à quel point votre fille tendrement aimée se conduirait avec virilité pour expulser ce qu'elle avait dans son sein : chose en vérité bien pénible, pitoyable et quelquefois mortelle. C'est là une vraie bataille où nous autres femmes courons les plus grands dangers ; car, c'est un tribut de mort qui nous est imposé par notre mère *Ciuacoatl* ou *Quilaztli*. Mais je rends grâces maintenant à Notre-Seigneur, puisqu'il a daigné permettre que cette jeune femme ait fait voir le jour à son fils bien-aimé. C'est pour s'être conduite avec valeur et courage que la volonté de Notre-Seigneur a permis que cet événement fût prospère. La bien jeune femme, votre fille, a été fort heureuse, heureux aussi son jeune

mari. C'est sous vos yeux qu'est née cette créature de Notre-Seigneur, qui est comme un bijou précieux et une plume riche. Vous voyez son visage. Le petit enfant est comme une plante que nous léguèrent ses aïeux, et comme un fragment de pierre précieuse coupé de nos ancêtres qui sont morts depuis longtemps. Notre-Seigneur nous l'a donné; mais nous n'avons pas la certitude qu'il continuera à vivre; il est comme le rêve de notre sommeil. Nos yeux ont vu cette pierre précieuse et plume riche germer en notre présence. Ce que je puis dire maintenant c'est que Notre-Seigneur *Quetzalcoatl*, qui est le créateur, a placé un joyau dans cette poussière et dans cette pauvre maison faite de roseaux; ce que je puis affirmer encore, c'est qu'il a orné votre gorge, votre cou et vos mains avec un bijou de pierres précieuses et de plumes riches d'une beauté que l'on rencontre rarement, même en les recherchant avec sollicitude. Je puis dire encore qu'il a mis dans vos mains un faisceau de plumes de *quetzalli* de la forme et de la couleur les plus parfaites. Il convient que vous répondiez à Notre-Seigneur qui est en tous lieux par des pleurs et des prières dévotes, en reconnaissance de ce grand bienfait : soupirez et pleurez jusqu'à savoir si, par sa volonté, vivra cette pierre précieuse et cette plume riche dont nous ne parlons actuellement qu'en rêvant, puisque nous ignorons si cet enfant croîtra, s'il s'élèvera, s'il vivra quelques années, s'il sera l'image, l'honneur et la gloire des vieillards qui ne sont plus et dont il descend. Nous ne savons pas davantage s'il fera revivre la destinée et relèvera les têtes de ses aïeux. Je désire, señores, que vous viviez, que les choses se passent en votre présence et que vos yeux puissent voir quelle situation Notre-Seigneur lui réserve. Nous ignorons si Sa Majesté divine vient de nous donner un épi de maïs niellé, impropre à l'usage; si ce sera un objet inutile ou si, petit encore et tendre comme l'eau, Dieu l'emportera pour lui-même, et si, répondant à son appel, cet objet précieux retournera à celui qui l'a fait. Mes très heureux señores, priez de toutes vos forces, soupirez et approchez-vous de Notre-Seigneur qui est en tous lieux. Plaise à Dieu que vous ne soyez pris d'aucun orgueil intérieur en pensant que cet enfant vous a été donné à cause de vos mérites. S'il en était ainsi, Notre-Seigneur verrait vos pensées, il vous priverait de ce qu'il vous a donné et enlèverait lui-même de votre gorge la pierre précieuse dont il vous avait ornés. Soyez heureux et prospères, señores et mes fils. Ce n'est qu'en bégayant que j'ai balbutié sans ordre cette réponse aux paroles paternelles que vous m'aviez adressées. Je vous souhaite tranquillité et repos; qu'il plaise à Dieu de vous les donner et vous rendre aussi heureux que je l'en prie et que je le désire, ô mes señores très estimés. »

CHAPITRE XXXIV

IL ÉTAIT D'HABITUDE ENTRE LES PRINCIPAUX PERSONNAGES ET LES MARCHANDS DE SE COMPLIMENTER A PROPOS DE LA NAISSANCE DU PREMIER ENFANT DE LA FAMILLE, D'ENVOYER DES CADEAUX ET DE CHOISIR QUELQU'UN CHARGÉ DE PARLER DE LEUR PART ET DE DONNER LEURS SALUTS A L'ENFANT, A LA MÈRE, AU PÈRE ET AUX GRANDS-PÈRES.
ON CHOISISSAIT POUR CELA QUELQUE VIEILLARD HONORÉ, DOCTE ET HABILE A PARLER, LEQUEL S'EXPRIMAIT EN ADRESSANT LA PAROLE A L'ENFANT EN UN LANGAGE TRÈS TENDRE, TRÈS AFFECTUEUX, PLEIN DE MILLE LOCUTIONS APPROPRIÉES.
ON EN AGISSAIT AINSI POUR LE CONTENTEMENT DES PARENTS DE L'ENFANT.

Aussitôt qu'on apprenait la délivrance de la dame, les amis et les parents des villages environnants s'empressaient d'aller rendre visite à l'enfant, à la mère et aux parents. Ils adressaient, avant tout, la parole au nouveau-né en lui présentant leurs saluts. La mère prenait soin de le découvrir pour le mettre bien en évidence devant celui qui parlait. S'il était fils de roi, de seigneur ou de haut personnage descendant de grands seigneurs, l'orateur, vieillard de haute catégorie, lui parlait en ces termes : « Mon petit-fils et seigneur, personne de haute valeur, de grand prix et de haute estime ! O pierre précieuse, émeraude, saphir, plume riche, fruit d'éminente génération ! soyez le bienvenu parmi nous. Vous avez été formé aux lieux les plus élevés, au delà du neuvième ciel, où habitent les deux divinités suprêmes. Sa Majesté divine vous a coulé dans son moule comme on fait pour les boules d'or; vous avez été troué comme une pierre riche artistement travaillée par vos père et mère, le grand dieu et la grande déesse, assistés de leur fils *Quetzalcoatl*. O douleur ! vous avez été envoyé dans ce monde, lieu de fatigue, de douleurs et de déplaisirs où résident l'extrême labeur et l'affliction, où les souffrances et les angoisses règnent dans toute leur gloire. Oui, vous êtes venu sur la terre, non pour vous y réjouir et pour y trouver du contentement, mais pour y être affligé et torturé dans vos chairs et vos os. Vous aurez à y travailler et à vous efforcer jusqu'à la fatigue; car c'est pour cela que vous avez été envoyé dans ce monde. Nous savons que vous fûtes orné, avant la création du monde, des dons les plus propres à vous faire estimer, honorer et chérir. Il y a bien des jours, disons bien des années, que vous avez été désiré. Tous les temps passés, vos vassaux et vos serfs et tous les sujets de votre royaume soupiraient après vous. Peut-être que le royaume (ville ou seigneurie) ne méritera de

jouir de votre personne que peu de temps; peut-être vénérera-t-il votre respectable visage pendant quelques années, sans vous posséder autrement qu'à la manière d'un prêt généreux de la divinité; peut-être encore avez-vous été réellement envoyé pour porter le poids de l'État et pour avoir en garde le gouvernement du royaume de celui qui est en tous lieux. Vous prendriez alors la charge qui a été laissée par nos seigneurs, les princes, sénateurs, tous personnages qui régirent en passant, gouvernèrent et tinrent en paix cet empire de Notre-Seigneur. Vous aurez, seigneur, à préparer vos épaules pour y placer le peuple et l'État et vous supporterez cette lourde charge dont le poids vous est destiné. De vous ressortiront la protection et l'ombrage sous lesquels, pendant votre gouvernement, viendra s'abriter votre royaume. O notre sérénissime seigneur, personne de haute valeur! peut-être aurons-nous mérité de jouir de vous comme d'un prêt généreux. Peut-être le royaume aura-t-il la chance de profiter de votre administration. Mais aussi, il se pourrait qu'il ne méritât pas de vous avoir: peut-être que jeune encore, comme vous l'êtes, vous serez brisé en éclats, comme une pierre précieuse, ou rompu comme une plume riche. Votre père qui vous a créé ne viendra-t-il pas vous chercher? Sera-ce là sa volonté? Le royaume ne tombera-t-il pas dans la solitude, les ténèbres et la désolation, par suite de cette détermination de Notre-Seigneur? O notre précieux seigneur, personne de haute valeur, soyez le bienvenu parmi nous, reposez-vous après avoir été tant désiré. »

Aussitôt après, l'orateur adressait la parole, en ces termes, à la dame récemment accouchée : « O ma fille et ma petite-fille, bien tendre et bien-aimée tourterelle, comment êtes-vous? Comment vous sentez-vous? Vous avez eu bien du mal, bien de la fatigue et vous les avez surmontés, à l'égal de votre mère la déesse *Ciuacoatl* ou *Quilaztli*. Nous rendons grâce à Notre-Seigneur pour avoir daigné permettre que cette précieuse pierre, ce riche *quetzalli*, vît la lumière, en venant à propos pour remplacer nos seigneurs disparus qui sont morts. Leur arbre a germé et fleuri de nouveau, car voilà la génération des consuls et des rois; voilà aussi que déjà sort de terre cette épine de maguey et ce roseau à fumer que plantèrent profondément nos rois et seigneurs d'autrefois, qui furent des braves fameux. C'est sur vous, grande dame, qu'une pierre précieuse vient d'être cueillie; c'est sur vous encore que notre fils *Quetzalcoatl* a pris cette plume riche. Que Notre-Seigneur soit loué d'avoir écarté de vous tout péril et de vous avoir délivrée dans la bataille où vous avez combattu contre la mort en accouchant. Votre enfant aura, j'espère, la chance de vivre encore après vous. Sera-ce là bien réellement la

volonté de Notre-Seigneur, ou voudra-t-il qu'il meure le premier? Est-ce que le Seigneur du monde brisera en éclats, à cet âge tendre, cette pierre précieuse et ce collier de bijoux? Ne sera-t-il pas emporté par celui qui l'a créé? Serait-il vrai qu'il ne fasse que passer légèrement devant les yeux de son royaume, en nous laissant mystifiés, parce que nos péchés nous auront rendus indignes d'en jouir? Que la volonté de Notre-Seigneur soit faite; qu'il agisse comme il lui plaira; mettons en lui toutes nos espérances. Je crains, señora, de vous fatiguer et causer de l'ennui. Je ne voudrais pas vous être le sujet d'une indisposition quelconque, de quelque douleur ou nouvelle fatigue, attendu que vous êtes encore délicate. Je vous souhaite, señora, longue vie et prospérité, car vous êtes ma maîtresse et dame de haute valeur. C'est en bégayant que j'ai balbutié ces quelques paroles désordonnées et sans mesure pour vous saluer et vous adresser mes compliments. Soyez heureuse et prospère, noble dame bien-aimée. » Cela étant dit, l'orateur adressait la parole aux vieillards des deux sexes qui étaient chargés de l'éducation de l'enfant. Il s'exprimait comme il suit : « Señores et señoras, ici présents, qui avez jugé convenable de vous charger de notre petit-fils nouvellement arrivé, qui est notre pierre précieuse et notre plume riche, apparaissant comme un chapelet de grains d'or pour continuer la race de ses aïeux. Il aura besoin, pendant quelque temps, de votre aide et de vos services. Employez tous vos efforts à cet office; car c'est une grande affaire que vous avez entreprise. Et par qui pensez vous avoir été placés dans ce poste? Ce n'est certainement que par Notre-Seigneur qui est en tous lieux qu'il vous sera donné de le voir, de le posséder et d'en faire vos délices comme d'une merveille et d'une grande réjouissance que désirèrent dans les soupirs et dans les larmes ceux qui passèrent par ce monde, que Notre-Seigneur a appelés près de lui, et qui n'eurent point la joie de le voir; tandis que nous avons le bonheur que Notre-Seigneur l'ait mis en notre présence en faisant pour nous le miracle que ses aïeux ont tant désiré. C'est vous qui jouissez de la pierre précieuse et de la plume riche tant souhaitée par les anciens, et qui est aujourd'hui votre gloire et votre réjouissance, comme serait un précieux collier de gros saphirs arrondis et de *chalchiuitl* très fins, très longs et d'un vert bien transparent. Vous possédez là, de même, un faisceau de plumes riches aux vives couleurs, et parfaitement disposées en ornement. Vous êtes estimés ici à l'égal de véritables pères. Jouissez donc de cette plume riche et tenez-là pour votre propre trésor. Ce faisceau de riches plumes et cette pierre précieuse détachée en fragments du bloc de ses très nobles aïeux, est une suite de leurs personnes. Tenez-vous pour les pères véritables de

cet illustre enfant; ayez soin de verser des pleurs pendant la nuit et d'adresser vos prières pour obtenir de pouvoir l'élever. Importunez Notre-Seigneur de vos larmes. Appelez dévotement notre Dieu qui est partout, qui fait tout ce qu'il lui plaît et se réjouit avec nous. Qu'arriverait-il si Notre-Seigneur envoyait au-dessus de nous les éclipses ou le tonnerre? Qu'arriverait-il s'il venait nous enlever notre enfant? Que sera-t-il de nous si Dieu nous impose les pleurs et la tristesse? Quelque indignes que nous soyons, espérons la réalisation de notre rêve, c'est-à-dire que notre petit-fils vivra. Attendons avec confiance ce que l'avenir nous réserve et ce qu'aura déterminé pour cet enfant, qui est son bien, celui qui l'a créé. Nous saurons avant longtemps ce qu'il a résolu d'en faire.

« Voici encore en notre présence notre fille et notre maîtresse bien-aimée et de haute valeur qui vient de traverser de grandes fatigues et de sortir faible, mais victorieuse, du sérieux combat qu'elle a eu à soutenir contre la mort. Soignez-la bien, je vous en supplie, pour qu'elle reprenne des forces par vos secours. Prenez bien garde qu'elle ne reçoive aucune atteinte dans sa santé; car c'est pour cela qu'on vous place ici à son service. O mes fils et nos maîtres, je désire que vous soyez heureux et que vous viviez de longs jours. »

Après cela, l'orateur adresse la parole au père de l'enfant en disant : « Seigneur et mon petit-fils, personne précieuse et de haute valeur, peut-être vous offenserai-je et troublerai-je vos occupations et vos exercices habituels en vous importunant de quelques paroles qui ont pour but de vous présenter mes salutations. Je sais, seigneur, que vous êtes le trône, le dossier et l'instrument de Notre-Seigneur qui est en tous lieux et qui s'appelle la nuit et le vent. Seigneur éminent, vos attributs consistent à rendre la justice et à gouverner l'État, ainsi que le firent, avec un incomparable zèle, vos prédécesseurs qui, en abandonnant leurs hauts emplois, les ont laissés entre vos mains. C'est vous qui avez maintenant le devoir de gouverner ce royaume à titre de représentant de Notre-Seigneur. C'est vous qui siégez maintenant dans les estrades dont Dieu s'honore. Je viens donc vous saluer par quelques paroles peu ordonnées et mal dites, ou plutôt, je viens glisser, trébucher et tomber en votre présence avec le désir d'exciter votre joie, de ranimer votre cœur et de ramener la vigueur à vos pieds et à vos mains, en faisant ressortir la miséricorde de notre Dieu qui est partout et par lequel nous vivons et qui a daigné envoyer dans ce monde une pierre précieuse et une plume qui est votre image, votre sang, vos cheveux, vos ongles et le résultat de fragments détachés de vous même. O notre maître, il est très vrai que votre image vient de naître; vous venez de germer et de fleurir. Que Notre-Seigneur en soit

béni. Il est né et il vient vivre dans ce monde. Il est descendu et il a été envoyé de la demeure des dieux suprêmes qui résident au neuvième ciel, afin qu'il porte sur ses épaules ce gouvernement de Notre-Seigneur, dont il est certainement digne. Espérons qu'il vivra, grandira, arrivera à la vieillesse, servira Dieu longtemps et sera connu de tout son royaume. L'État se montrera digne d'en jouir et de s'abriter sous son ombre. O notre très bon seigneur, mon fils bien-aimé et personne de haute valeur, si je faisais durer davantage mon discours, je finirais par fatiguer votre tête et votre estomac, et je serais un embarras et un empêchement pour vos occupations qui appartiennent à l'État. Je désire que vous viviez un grand nombre d'années dans le poste éminent que vous possédez. C'est par ce peu de paroles que j'ai adressé mes saluts et mes compliments à votre royale personne et à votre dignité suprême. Vivez donc, ô mon petit-fils et personne de haute valeur. »

CHAPITRE XXXV

DES DISCOURS QUE PRONONÇAIENT LES AMBASSADEURS ENVOYÉS PAR LES SEIGNEURS D'AUTRES PROVINCES POUR SALUER L'ENFANT ET SES PARENTS, ET DE CE QUE L'ON RÉPONDAIT DE LA PART DE CEUX-CI.

« O notre seigneur, personne de haute valeur et notre petit-fils bien-aimé, vous vivez, vous possédez la puissance et l'action. Je ne voudrais pas vous troubler dans vos occupations. Si je suis venu et me tiens ici debout en votre présence, c'est que j'ai été envoyé par votre frère le seigneur N... qui gouverne *telle* province, lequel m'a dit : « Va trouver mon frère N... qui vit et gouverne; salue-le de ma part, parce que j'ai su que Notre-Seigneur a été miséricordieux pour lui en lui donnant un fils qui est son œuvre. Dis-lui que, d'ici, je le salue, à propos de l'arrivée dans ce monde de sa pierre précieuse et plume riche, qui est la plante germée de nos seigneurs et rois dont le passage a laissé la race après eux, comme une émanation de leurs personnes, leurs ongles et cheveux, leur sang et leur image. Elles ont germé et fleuri, la renommée et la gloire appelées à faire revivre la mémoire et l'honneur des aïeux, dont Notre-Seigneur nous transmet ici l'image et l'empreinte. Nous ne savons point ce que Dieu voudra faire; nous ignorons ce qu'il pense et ce qu'il dit; nous ne savons pas davantage s'il fera prospérer cet enfant et si nous serons dignes de jouir de cette pierre précieuse et de ce collier de saphirs; s'il grandira, s'il vivra quelque temps, s'il servira Notre-Seigneur pendant quelques

années, s'il arrivera à gouverner et si l'État méritera de le posséder. Nous ne savons pas non plus si, avant qu'il soit grand, Dieu l'enlèvera et l'appellera près de lui, car il est son seigneur et son père. Ce qui convient, c'est que nous attendions avec confiance la volonté de Dieu par qui nous vivons et qui est en tous lieux. C'est par ces paroles, que vous venez d'entendre, que N... vous salue. O nos maîtres! notre seigneur, roi et personne de haute valeur, je désire que vous viviez longtemps dans l'exercice de votre pouvoir. »

Cela étant dit par l'envoyé, l'une des personnes âgées se levait à l'instant et répondait comme il suit, de la part de l'enfant et de son père, et au nom des vieillards qui étaient présents : « Señor, soyez le bienvenu. Vous venez d'employer tout votre cœur à faire œuvre de miséricorde en portant, selon la coutume de nos anciens, un message paternel de salutation, que vous avez su garder comme un trésor dans votre gorge et vos entrailles, comme chose des plus rares. Vous avez adressé vos saluts à l'enfant nouveau-né; mais comme il ne parle pas encore, vos paroles sont allées, avec vos prières, vers Notre-Seigneur qui est en tous lieux et qui est son vrai père, son créateur et son seigneur. Nous ignorons quelle sera sa volonté; nous ne savons pas si nous serons dignes de conserver cet enfant; nous ignorons s'il grandira, s'il vivra et si Notre-Seigneur lui donnera le temps de le servir, afin que, devenant l'image de nos seigneurs sénateurs ses aïeux, il puisse relever leur renommée et leur gloire. Nous ne savons nullement s'il sera, au contraire, sans mérite et sans dignité. Nous ignorons si, malgré son bas âge, il sera enlevé par Notre-Seigneur; car ce ne sont pas seulement les vieillards qui sont frappés de mort, mais chaque jour meurent aussi tous ceux qu'appelle à lui notre père *Mictlantecutli*, le dieu de l'enfer. Les enfants au berceau, d'autres un peu plus grands qui s'amusent déjà avec leurs palets, d'autres aussi qui commencent à marcher, d'autres encore qui courent aisément, des femmes d'un âge raisonnable, des hommes complètement développés, tous deviennent la proie de la mort. C'est ainsi que nous ne pouvons posséder aucune certitude au sujet de l'existence de ce nouveau-né; nous la voyons seulement en rêve et nous désirons bien ardemment que cette pierre précieuse en jouisse de longues années. Mais sommes-nous réellement dignes de le posséder? N'est-il venu que pour paraître un moment devant nous? Señor, vous avez montré votre bonté et votre courtoisie en prononçant les paroles paternelles, admirables et merveilleuses que nous avons entendues. Vous avez aussi adressé vos saluts et vos consolations à tous les personnages ici présents, père, mère et vieillards aux cheveux blancs, sous les yeux desquels est né cet enfant qui est la descendance incarnée de

ses aïeux que Notre-Seigneur a appelés près de lui. Nous tous qui sommes devant vous, nous avons entendu votre merveilleux discours et vos précieuses et rares paroles, certainement bien paternelles. Vous avez ouvert pour nous le trésor de votre poitrine en y puisant, pour les répandre devant nous, des pierres précieuses fort rares que Notre-Seigneur avait mises dans votre cœur et dans votre bouche. Plaise à Dieu que nous ne les oubliions jamais, ces belles choses de Notre-Seigneur; car nous sommes oublieux et nous perdons souvent les meilleurs dons. Le grand seigneur N..., ici présent, homme de haute valeur, que notre Dieu a mis pour quelque temps à la tête du gouvernement, en attendant qu'il en trouve un autre capable de mieux faire, a entendu et compris votre discours paternel si bien orné d'admirables pierres précieuses. Notre-Seigneur Dieu, qui est partout, les avait mises dans votre poitrine, aussi ne suis-je pas surpris que vous ayez dit de si belles choses. Il y a bien longtemps que vous prononcez ces merveilles qui vous sont fournies par Notre-Seigneur, et c'est avec ses dons que vous êtes devenu vénérable en acquérant vos cheveux blancs dans l'exercice de votre emploi. Celui qui est en tous lieux vous a rendu supérieur en vous gratifiant d'une rare sagesse. Vous avez obligé notre roi bien tendrement aimé. Qui sera maintenant capable de répondre aux saluts paternels que vous avez adressés? Il n'y a plus de vieillards, notre maître ne possède plus entre nous quelques anciens recommandables; Notre-Seigneur les a tous achevés en les frappant du froid de la mort. Ceux qui vivent ne sont que des enfants. Quant à moi qui n'y ai aucun mérite, je viens de dire ce peu de paroles désordonnées qui n'ont ni commencement ni fin, en réponse au discours paternel que vous avez prononcé. Reposez-vous; que vos pieds et vos mains se reposent, car vous avez fort bien agi. »

Ici parle encore une fois l'orateur envoyé pour présenter des salutations et des compliments. Il s'excuse, en ces termes, des fautes qu'il a commises dans ses paroles antérieures: « Je crains de vous avoir ennuyé et causé quelque indisposition par mes longueurs et le peu de dignité de mes paroles. Aussi ne vous en dirai-je pas davantage; je vous souhaite seulement repos et contentement. »

Après cela, l'un des vieillards présents ou quelqu'un des personnages les plus honorés répond au nom du roi qui a été complimenté, en disant : « Très noble señor, vous avez été envoyé par le très valeureux seigneur qui gouverne *telle* province. Vous avez apporté ses paroles et ses salutations que nous avons entendues et jugées admirables, très précieuses et de grand savoir. Vous aviez apporté là, bien soigneusement serrée dans vos mains, une chose bien rare et très

élégamment composée, qui n'a ni faute ni laideur aucune. C'est comme un bijou précieux sans tache ni rayure, un saphir très fin, avec lequel vous avez salué et harangué en présence de ces seigneurs et personnages, à propos de l'avènement d'une pierre précieuse que Notre-Seigneur a envoyée, car il nous est né un *chalchiuitl* et nous avons vu recroître une riche plume. A son tour, notre grand seigneur N..., ici présent, baise les pieds et les mains de notre seigneur N..., et il se prosterne devant lui, souhaitant qu'il puisse accomplir tous ses devoirs dans la charge de gouverner son royaume et d'administrer l'État dont il a à supporter le lourd fardeau. C'est par ce peu de paroles qu'il est fait réponse aux salutations de nos seigneurs qui vous ont envoyé. »

Le messager parle encore une fois et dit : « Je vous ai transmis les salutations de nos seigneurs qui m'ont envoyé près de vous. Peut-être ai-je oublié quelque chose qui aura fui de ma mémoire. Je viens d'entendre la réponse que nos seigneurs ici présents ont faite. Je veux m'empresser de rapporter leurs paroles à mon maître. »

Lorsqu'une femme de basse naissance accouche, on va saluer l'enfant, la mère, les vieillards et le père de l'enfant dans le même style que l'on vient de voir, avec la différence cependant que les uns sont salués à titre de hauts personnages, et les autres comme personnes vulgaires. Dans le premier cas, on parle à l'enfant de l'administration, du gouvernement et de la seigneurie qui doivent lui échoir lorsqu'il aura l'âge demandé pour ces dignités. Dans le second cas, quand il s'agit d'enfants de basse naissance, on leur parle comme à des gens qui auront à chercher leur nécessaire par le travail, les sueurs et les fatigues. Dans tous les cas il était dit de belles choses à chacun selon son rang. Les Mexicains n'ont pas de règle dans leur habitude de saluer les enfants au berceau et leurs parents ; cela dure de dix à vingt jours, quand il s'agit de hauts personnages et de seigneurs. Les visiteurs, en ce cas, font présent de *mantas* riches, ou de vingt à quarante jupons et *uipilli*, si l'enfant est une fille. Le présent s'appelle *ixquemitl*[1], c'est-à-dire étoffe pour envelopper l'enfant. Ceux qui, sans être seigneurs, sont honorés et riches, présentent une *manta* et une ceinture, ou bien des jupons et un *uipil* si le nouveau-né est une fille. Les pauvres gens ont l'habitude de présenter leurs compliments en offrant quelques mets et de la boisson.

1. De *ixtli*, face, visage, et *quemi*, envelopper, recouvrir : d'où dérive *quemitl*, vêtement.

CHAPITRE XXXVI

COMME QUOI LES PARENTS FAISAIENT APPELER LES DEVINS, POUR QU'ILS DISSENT LE SORT QUE L'ENFANT APPORTAIT AVEC LUI, SELON LE SIGNE SOUS LEQUEL IL ÉTAIT NÉ.

Aussitôt que l'enfant avait vu le jour, on se mettait en mesure de savoir sous quel signe il était né, afin de connaître son sort à venir. A cet effet, on se rendait chez le devin appelé *tonalpouhqui*, ce qui veut dire celui qui sait connaître la fortune de ceux qui naissent. Celui ci s'informait d'abord de l'heure de la naissance, et la personne qui le consultait le renseignait à cet égard. Le devin se mettait alors à feuilleter ses livres et à chercher le signe qui correspondait au rapport qu'on venait de lui faire. Il demandait ensuite si l'enfant était né de nuit ou de jour et s'il était venu au monde à minuit. S'il était né avant cette heure, cela regardait le signe du jour précédent. Si la naissance avait eu lieu après minuit, elle appartenait au signe du jour qui suivait. Mais, si l'enfant était né à minuit juste, on plaçait la naissance sous les deux signes dont l'un précédait et l'autre suivait cette heure-là. Si le nouveau-né était venu au monde près du jour naissant ou après le lever du soleil, la naissance appartenait au signe qui régnait ce jour-là et à toutes les autres influences qu'il entraînait. Lorsque le devin était informé de l'heure de la naissance, il cherchait aussitôt dans ses livres le signe qui lui correspondait, et tous les autres signes secondaires qui en dépendent, et qui sont au nombre de treize. Quand le signe principal était mauvais, si, par aventure, l'un des treize signes secondaires qui en dépendent était favorable et annonçait une bonne fortune, le devin disait aux parents de l'enfant et aux vieillards : « Votre fils est né sous un bon signe ; il sera seigneur ou sénateur, riche, homme redoutable, belliqueux, brave et intrépide à la guerre. Il s'élèvera à un rang distingué entre ceux qui commandent dans la milice. Il saura vaincre et donner la mort. » Le devin disait quelquefois aussi : « L'enfant n'est pas né sous un bon signe ; le sien est désastreux ; mais il y a en lui quelque signe secondaire qui en dépend et qui tempère, en l'améliorant, cette mauvaise influence. » Il marquait ensuite le jour du baptême en disant : « On le baptisera d'ici à quatre jours. »

Lorsque le signe était absolument contraire et ne possédait aucun correctif favorable, le devin annonçait à la famille le mauvais sort réservé à l'enfant pour être né sous un signe malheureux, dont l'influence était sans remède ; il disait : « Ce qui arrivera à cet

enfant, c'est qu'il sera vicieux, charnel et voleur. Sa fortune est malheureuse. Il aura beau travailler, s'efforcer, thésauriser; son labeur et ses bénéfices finiront par passer en fumée; ou bien, il sera paresseux et dormeur. » Quelquefois aussi, le devin prédisait que ce serait un ivrogne. Il disait encore que l'enfant vivrait peu sur la terre, ou bien que le signe était indifférent, moitié bon, moitié mauvais.

Cela dit, il cherchait un jour favorable pour le baptême, c'est-à-dire qu'on ne le baptisait pas le quatrième jour, mais bien en une journée que l'on tenait pour fortunée dans les douze qui appartenaient au signe principal. On donnait au devin, pour sa séance, à manger et à boire, quelques *mantas*, d'autres choses encore, comme des poules et une charge de comestibles.

CHAPITRE XXXVII

DU BAPTÊME DE L'ENFANT ET DE TOUTES LES CÉRÉMONIES QU'ON Y FAISAIT; DE LA MANIÈRE DE DONNER UN NOM AU NOUVEAU-NÉ ET DE L'INVITATION FAITE AUX JEUNES ENFANTS.

Lorsque arrivait le moment de baptiser l'enfant, on apprêtait les choses nécessaires à la cérémonie. On lui faisait une petite rondache et un arc minuscule avec quatre très petites flèches, que l'on disposait de manière qu'elles regardassent l'une l'orient, l'autre l'occident, la troisième le midi et la quatrième le nord. On préparait aussi un très petit bouclier en masse de blettes sur lequel on plaçait un arc, des flèches et d'autres objets faits avec la même pâte. On faisait encore un plat de *mulli* ou un mélange de haricots et de maïs torréfié. On préparait aussi une petite *manta* avec un petit ceinturon. Chez les pauvres, on se bornait à préparer l'arc, les flèches, la petite rondache, quelques *tamales* et du maïs torréfié. Si l'enfant qu'on devait baptiser était une fille, on l'entourait de tous les objets d'utilité féminine pour tisser et pour filer, comme sont le fuseau, la quenouille, la navette, le nécessaire et autres objets propres à filer. On y ajoutait le petit *uipilli* et des jupons minuscules. Tout étant ainsi préparé pour le baptême, tous les parents du nouveau-né et les vieillards se réunissaient et appelaient l'accoucheuse, qui devait baptiser l'enfant qu'elle avait aidé à venir au monde. La réunion se faisait de très bon matin, avant le lever du soleil. Aussitôt que cet astre avait bien paru sur l'horizon, l'accoucheuse faisait apporter une cuvette pleine d'eau; elle prenait l'enfant entre ses deux mains, et les assis-

tants, ayant recueilli tous les objets qui étaient préparés à l'occasion du baptême, venaient les placer au milieu de la cour de la maison. Pour effectuer le baptême de l'enfant, l'accoucheuse se tournait vers l'occident et commençait ses cérémonies en disant : « O aigle! ô tigre! ô vaillant homme, mon petit-fils! tu es venu dans ce monde où tu as été envoyé par tes père et mère le grand dieu et la grande déesse; tu as été créé et engendré dans ta demeure, qui est celle des dieux suprêmes qui habitent au-dessus du neuvième ciel; tu as reçu les grâces de notre fils *Quetzalcoatl* qui est en tous lieux; maintenant, viens rejoindre ta mère la déesse de l'eau qui s'appelle *Chalchiuhtlicue.* » Cela étant dit, l'accoucheuse donnait à l'enfant de l'eau à goûter, en lui portant ses doigts mouillés à la bouche, avec ces paroles : « Prends et reçois; voilà ce qui doit te faire vivre sur la terre pour que tu croisses et te fortifies. C'est par elle que nous possédons les choses nécessaires à la vie sur la terre; reçois-la. » Après cela, elle lui touchait les seins avec les doigts trempés dans l'eau, en disant : « Voilà l'eau céleste; voilà l'eau très pure qui lave et nettoie notre cœur et qui enlève toute souillure; reçois-la; qu'elle daigne purifier et blanchir ton cœur. » Elle lui jetait ensuite de l'eau sur la tête, en prononçant ces paroles : « O mon petit-fils! ô reçois et prends l'eau du Seigneur du monde, qui est notre vie, afin que notre corps croisse et se fortifie. Elle est destinée à laver et à nettoyer. Je prie qu'elle entre en ton corps et qu'elle y vive, cette eau céleste et azurée d'un bleu clair. Je supplie qu'elle détruise et écarte de toi tout le mal qui t'est contraire et qui te fut donné avant le commencement du monde; car nous tous, les hommes, nous avons été confiés à ses mains, attendu qu'elle est notre mère *Chalchiuhtlicue.* » Cela fait, elle lavait avec de l'eau tout le corps de l'enfant en parlant ainsi : « Quoi que tu sois, toi qui es chose nuisible, laisse-le; toi qui es cause nuisible à l'enfant, laisse-le et va-t'en; éloigne-toi de lui, parce qu'en ce moment il prend une nouvelle vie; cet enfant renaît; il se purifie encore une fois et se blanchit, et notre mère *Chalchiuhtlicue* le forme et l'engendre à nouveau. »

Lorsque tout ce qu'on vient de dire était terminé, l'accoucheuse prenait l'enfant des deux mains et l'élevait vers le ciel, en disant : « Seigneur, vous voyez ici votre créature que vous avez envoyée dans ce lieu de douleurs, d'affliction et de pénitence, qui est ce bas monde; gratifiez-le, Seigneur, de vos dons et de vos inspirations, car vous êtes le Dieu suprême en compagnie de la grande déesse. » En prononçant ces paroles, elle avait les yeux fixés sur le ciel. Elle posait ensuite un instant l'enfant à terre et le relevait pour la seconde fois, en parlant ainsi : « Notre-Dame qui êtes mère des cieux et qui

vous appelez *Citlaltonac*[1], c'est à vous que j'adresse mes paroles et mes cris en vous priant d'imprimer votre vertu sur cet enfant : quelle qu'en soit la nature, daignez la lui inspirer. » Elle l'abaissait de nouveau et l'élevait ensuite pour la troisième fois vers le ciel, en disant : « O dieux célestes qui êtes dans les cieux, voici cette petite créature ; qu'il vous plaise la pénétrer de votre grâce et de votre souffle, pour qu'elle vive sur la terre. » Elle abaissait de nouveau l'enfant aussitôt et l'élevait peu d'instants après pour la quatrième fois vers le ciel, en s'adressant au soleil en ces termes : « O seigneur le soleil et *Tlaltecutli*, qui êtes notre père et notre mère, voici cette petite créature qui est comme un oiseau richement emplumé, le *çaquan* ou le *quecholli;* elle est à vous, car j'ai résolu de vous la présenter en offrande, à vous, notre seigneur le soleil, qui vous appelez aussi *Tonametl* et qui êtes tacheté comme le tigre de gris et de noir en signe de votre valeur à la guerre. Comprenez que cet enfant est votre bien et votre patrimoine, puisqu'il a été créé pour vous servir et vous donner à boire et à manger; il appartient à la famille des soldats et des guerriers qui combattent sur les champs de bataille. »

Cela étant dit, l'accoucheuse prenait la rondache, l'arc et la flèche qui étaient là tout préparés et elle ajoutait les paroles suivantes : « Voici les instruments militaires inventés pour vous servir, qui font vos délices, et dont vous aimez à vous parer. Gratifiez cet enfant du don que vous distribuez à vos guerriers, afin qu'il puisse un jour aller dans votre palais de délices où reposent, dans les jouissances, les vaillants soldats morts à la guerre, qui déjà sont avec vous et chantent vos louanges. Ce pauvre petit *macehualli* sera-t-il du nombre de ces heureux? O très bon Seigneur! soyez pour lui miséricordieux. »

Un volumineux faisceau de grandes torches brûlait tout le temps que duraient ces cérémonies. Quand elles étaient finies, on appliquait à l'enfant le nom de quelqu'un de ses aïeux, pour qu'il partageât, en les relevant, la fortune et le sort de ce parent. C'était l'accoucheuse ou prêtresse chargée du baptême qui lui donnait ce nom. Supposons le cas que le nom fût *Yaotl;* elle élevait la voix avec une intonation virile en s'adressant à l'enfant en ces termes : « *Yaotl* (c'est-à-dire homme vaillant)! reçois et prends ton bouclier et ton dard; c'est avec eux que tu devras te récréer et réjouir le soleil. » Elle lui nouait, aussitôt après, sa petite *manta* sur l'épaule et le ceignait d'un *maxtli*.

Pendant que tout cela se pratiquait, on voyait se réunir peu à peu tous les enfants du quartier. Les cérémonies étant finies, ils entraient dans la maison, s'emparaient de tous les mets qu'on y avait préparés

1. C'est-à-dire : étoile (*citlalin*) brillante, qui jette des feux (*tona*).

pour eux, qu'on appelait le nombril de l'enfant, et ils sortaient aussitôt en fuyant avec leur butin et en mangeant les vivres qu'ils venaient d'enlever. Ils proclamaient en même temps, à grands cris, le nom de l'enfant en disant : « O *Yaotl*, ô *Yaotl!* pars vers le champ de bataille, va prendre place au centre du lieu où s'engagent les combats. O *Yaotl*, ô *Yaotl!* ton métier est de réjouir le soleil et la terre en leur donnant à boire et à manger. Ton sort est celui des guerriers, aigles et tigres, qui sont morts à la guerre et qui se réjouissent aujourd'hui en chantant devant le soleil. » Ils ajoutaient ensuite : « O soldats et gens de guerre, accourez ici, venez manger le nombril de *Yaotl!* » Ces enfants jouaient ainsi le rôle d'hommes de guerre, parce qu'ils pillaient et emportaient en désordre les comestibles qu'on appelait l'ombilic de l'enfant. Aussitôt que l'accoucheuse ou prêtresse avait achevé les cérémonies du baptême, on rentrait l'enfant dans la maison, les porteurs des torches enflammées marchant devant, et c'est ainsi que finissait le baptême.

CHAPITRE XXXVIII

DU BAPTÊME DES PETITES FILLES EN CE QUI REGARDE CERTAINES PARTICULARITÉS DE LA CÉRÉMONIE.

Le baptême des jeunes filles était semblable à celui que nous venons de décrire pour les garçons; à cette différence près, cependant, que pour les filles on apprêtait d'avance les vêtements et autres objets en usage pour les femmes. On faisait pour elles les mêmes prières que nous venons de détailler à propos des garçons. Lorsque l'accoucheuse lavait les mains, le corps et les pieds, elle faisait une prière appropriée à chaque partie : aux mains, pour demander que l'enfant ne fût pas une voleuse; au corps et aux aines, pour qu'elle ne fût point charnelle, et ainsi de suite pour les autres parties. Elle parlait très bas en priant, de façon qu'on entendait à peine ce qu'elle disait. Aussitôt qu'on finissait toutes les cérémonies, elle enveloppait la petite fille dans ses langes, on la rentrait dans la maison, et, en la couchant, l'accoucheuse adressait la parole au berceau en ces termes : « O toi qui es la mère de tous, qui t'appelles *Yoalticitl* et dont le giron est destiné à recevoir tout le monde, voici venir sur la terre cette petite fille qui est descendue d'où résident les dieux suprêmes, au delà du neuvième ciel. Elle est venue sur la terre, parce qu'elle a été envoyée par nos père et mère le grand dieu et la grande déesse, pour y souffrir dans les labeurs et les fatigues; elle se met

entre tes mains, car c'est toi qui dois l'élever sur ton giron, attendu qu'elle nous est envoyée par nos père et mère les dieux célestes *Yoaltecutli*, *Yacauiztli* et *Yamaniliztli*[1]. » Après avoir prononcé ces mots à voix basse, elle ajoutait en s'adressant toujours au berceau : « O toi qui es sa mère, reçois-la ; ô ma vieille, prends bien garde de faire aucun mal à cette enfant ; tiens-la mollement. » Cela étant dit, l'accoucheuse mettait la petite fille dans son berceau et ses parents attendaient ce moment pour prononcer les paroles qui suivent : « O toi qui es sa mère, reçois cette enfant que nous te confions. » Après cela, ils se livraient tous à la joie, en mangeant et en buvant l'*octli* qui est le vin du pays. On appelle cela *pillauano* ou *tlacoçolaquilo*, ce qui veut dire : remise de l'enfant au berceau[2].

CHAPITRE XXXIX

COMME QUOI LES PÈRE ET MÈRE, DANS LEUR DÉSIR DE VOIR VIVRE LEURS ENFANTS, PROMETTAIENT DE LES METTRE DANS LES MAISONS RELIGIEUSES, DONT IL Y AVAIT DEUX DANS CHAQUE VILLE, L'UNE PLUS RIGOUREUSE QUE L'AUTRE, POUR HOMMES ET POUR FEMMES, AUXQUELLES ON LES CONFIAIT A L'AGE CONVENABLE.

Lorsqu'on élevait l'enfant, les parents, possédés du désir de le voir vivre, faisaient la promesse de le livrer au temple destiné au service des dieux, afin d'obtenir la conservation de ses jours. Les parents avaient la liberté de choisir pour cela, ou l'établissement appelé *calmecac*, ou un autre qu'on nommait *telpochcalli*. Si la promesse était faite au *calmecac*, c'était pour y faire pénitence, se dédier au service des dieux, vivre dans la candeur, l'humilité et la chasteté et fuir absolument les vices charnels. Si c'était une fille, elle se mettait au service du temple sous le nom de *ciuatlamacazqui*, s'assujettissant aux supérieures qui avaient mission de conduire les exercices religieux de leur ordre. Elles devaient vivre chastes, éloignées de tout plaisir charnel, en compagnie des religieuses vierges qui portaient le nom de sœurs et qui fixaient leur demeure dans le couvent appelé *calmecac*, où elles vivaient enfermées.

Lorsque l'enfant, garçon ou fille, était offert au monastère, les père et mère célébraient une fête en compagnie de leurs parents auxquels

1. *Yacauiztli* ou épine pointue ; *yamaniliztli*, douceur, tendresse.
2. Ou plus littéralement : on introduit, on met (*aquia*) l'enfant dans le berceau (*coçolli*). Pour *pillauano*, voyez la note 4 de la page 29.

ils donnaient à manger et à boire. S'ils devaient le confier au *telpochcalli*, ils faisaient appeler le supérieur de cette maison, qui portait le nom de *telpochtlatoque;* on mangeait et buvait en sa compagnie, et l'on avait l'habitude de distribuer amicalement à ce propos quelques cadeaux de *maxtli*, de *mantas* et de fleurs. Le supérieur de cette institution, après avoir mangé, bu et reçu des dons, prenait dans ses bras l'enfant, garçon ou fille, pour témoigner qu'il resterait sous sa dépendance tout le temps qu'il ne serait point marié et que, dès ce moment, il appartenait à sa confrérie et à ses règlements intimes. On lui trouait la lèvre inférieure et on y plaçait, pour mentonnière, une pierre précieuse. Quant à la jeune fille offerte au *telpochpan* [1], on la livrait à la femme qui était chargée des autres pupilles. Lorsqu'elle était déjà grandelette, il lui fallait apprendre à chanter et à danser, afin qu'elle pût faire le service du dieu appelé *Moyocoya*, *Tezcatlipoca* et *Yaotl*. Quoiqu'elle appartînt à cette communauté, la jeune fille continuait à rester avec ses père et mère. Mais si elle était destinée au *calmecac*, on la mettait dans ce monastère pour qu'elle y restât au service de *Tezcatlipoca* jusqu'à son mariage. Le jour de son entrée, on offrait un banquet aux religieuses les plus anciennes de cette communauté, lesquelles portaient le nom de *quaquacuiltin*, ce qui veut dire femmes ayant les cheveux coupés d'une certaine façon. Elles reçevaient l'enfant ou la jeune fille et le faisaient savoir au ministre du temple qui s'appelait *Quetzalcoatl*. Celui-ci ne sortait point du temple et n'entrait jamais dans d'autres maisons que le palais du roi, parce qu'il était très vénérable, très grave et prisé comme dieu. Quand on l'avait instruit de l'entrée de la jeune fille dans cet établissement, on y installait celle-ci définitivement. On la menait par la main ou on la portait dans les bras et, la présentant au dieu *Quetzalcoatl* au service duquel le personnel de la maison se dédiait, on lui parlait dans les termes suivants : « O très bon seigneur, protecteur de tous ! voici ces vassales qui vous conduisent une nouvelle servante offerte par ses parents pour qu'elle reste attachée à votre service. Vous connaissez bien la pauvre petite qui vous appartient. Qu'il vous plaise la recevoir, afin qu'elle balaye et orne pendant quelque temps votre maison de pénitence et de pleurs, où les filles des nobles viennent se mêler à vos richesses, en vous priant et en vous acclamant avec grande dévotion et au milieu de leurs larmes, sans jamais cesser de demander à s'inspirer de vos paroles et de vos vertus. Veuillez bien, seigneur, l'honorer de vos faveurs et la recevoir ; faites-la entrer dans la compagnie des vierges appelées *tlamacazque*, qui

1. Établissement d'éducation pour la jeunesse (*telpochtli* suivi de la postposition *pan*).

font pénitence, servent dans le temple et coupent leurs cheveux. O seigneur très bon, protecteur de tous, qu'il vous plaise faire pour elle selon votre sainte volonté, en lui concédant les grâces que vous savez lui convenir. » Cela étant dit, si la jeune fille était déjà grandelette, on lui scarifiait les côtés et les seins pour témoigner qu'elle était religieuse. Si elle était encore très petite, on lui mettait au cou un collier qui s'appelle *yacualli*. Elle le portait jusqu'à ce qu'elle arrivât à l'âge convenable pour entrer au monastère ; c'était comme une preuve du vœu qu'elle devait accomplir. Elle restait jusque-là dans la maison de ses parents ; mais aussitôt qu'elle avait l'âge nécessaire, on la faisait entrer au *calmecac*, autrement dit maison de pénitence, et elle était inscrite, à l'âge requis, parmi les religieuses.

CHAPITRE XL

COMME QUOI, LE TEMPS ÉTANT VENU DE FAIRE ENTRER UN FILS OU UNE FILLE AU COUVENT CONFORMÉMENT A LA PROMESSE FAITE, TOUS LES VIEUX PARENTS SE RÉUNISSAIENT POUR DONNER AVIS AU JEUNE GARÇON OU A LA JEUNE FILLE DU VŒU QUE SES PARENTS AVAIENT FAIT, DE LA MAISON OU IL DEVAIT ENTRER ET DE LA VIE QU'IL ÉTAIT DESTINÉ A Y MENER.

Le père du garçon (ou de la jeune fille), après l'avoir conduit au *calmecac* et présenté aux maîtres qui devaient l'élever, lui parlait en ces termes : « Mon fils (ou ma fille), te voilà arrivé où Notre-Seigneur, qui est en tous lieux, t'a conduit. Ton père et ta mère qui t'ont engendré sont devant toi. Quoiqu'il soit vrai que tu dois l'existence à ton père et à ta mère, il est plus vrai encore que tes véritables pères sont ceux qui doivent t'élever, t'enseigner les bonnes mœurs et t'ouvrir les yeux et les oreilles pour que tu voies et entendes. Ils ont l'autorité pour châtier, pour blesser et pour réprimander leurs fils qu'ils instruisent. Écoute bien maintenant et sache que lorsque tu étais dans ton jeune âge le plus tendre, tes père et mère firent vœu de t'offrir pour que tu résidasses en cette maison du *calmecac*, afin d'y balayer et nettoyer par amour pour Notre-Seigneur et fils *Quetzalcoatl*. C'est pour cela que nous, ton père et ta mère ici présents, nous venons te placer en ce lieu où tu dois rester désormais et dont tu es le fils véritable. Écoute, mon fils bien-aimé, tu es né et tu vis dans ce monde où t'envoya Notre-Seigneur. Quand tu vins, tu n'étais pas comme aujourd'hui ; tu ne savais ni marcher, ni parler, ni faire quoi que ce fût. Ta mère t'a élevé ; elle a souffert pour toi bien des

fatigues ; elle te veillait quand tu dormais ; elle te nettoyait des souillures de ton corps et elle te nourrissait de son lait. Et maintenant, quoique encore en bas âge, tu crois déjà en taille et en intelligence ; tu vas entrer en ce lieu appelé *calmecac* où ton père et ta mère ont fait vœu de te mettre, maison de pleurs et de tristesse dont les élèves sont taillés et perforés comme des pierres précieuses, et ils y germent et fleurissent comme des roses. Ils y deviennent comparables aux pierres précieuses et aux plumes riches, servant sans cesse Notre-Seigneur qui les gratifie de ses miséricordes. Là s'élèvent ceux qui gouvernent, les rois, les sénateurs, les personnes nobles qui administrent le pays. De là sont sortis ceux qui possèdent actuellement les postes élevés de l'État, où les place et tient en ordre Notre-Seigneur qui est en tous lieux. Là se sont élevés aussi ceux qui sont dans les emplois militaires et qui ont le pouvoir de donner la mort et de répandre le sang. C'est pour cela qu'il convient, mon fils bien-aimé, que tu y entres de bonne volonté et que tu ne conserves aucun attachement aux choses de ta maison. Ne pense pas en toi-même, et ne dis point : « Mes père et mère vivent encore ; vivent « aussi mes autres parents ; tout abonde et fleurit dans la maison où je « suis né ; il y a des vivres et des richesses ; j'y possède de quoi boire et « de quoi manger ; l'abondance et les délices règnent dans la maison « où je suis né. » Ne te souviens d'aucune de ces choses. Écoute bien ce que tu dois faire : tu auras à balayer, à ramasser les balayures, à tenir en ordre les choses qui sont dans la maison ; tu te lèveras le matin, tu veilleras pendant la nuit, tu feras ce qui te sera ordonné et tu accepteras l'emploi qu'on te donnera. S'il est nécessaire de sauter ou courir pour faire quoi que ce soit, tu le feras ainsi. Tu marcheras lestement ; tu ne seras ni lourd ni paresseux ; fais à l'instant ce qu'on t'aura commandé ; quand on t'appellera, tu accourras avec zèle, sans attendre qu'on t'appelle deux fois. Lors même que ce n'est pas à toi qu'on s'adresse, va en courant où l'on appelle et fais toi-même ce que tu sais qu'on désire : empresse-toi toujours d'exécuter ce qu'on te commande. Fais bien attention, mon fils, que tu ne vas pas là pour être honoré, obéi et considéré, mais pour qu'on te commande, que tu sois humilié, dédaigné et abaissé. Si ton corps voulait s'emporter et prenait trop de nerf, châtie-le, humilie-le et perds tout souvenir des désirs charnels. O malheur, si par aventure tu permettais que quelque mauvaise et sale pensée entrât dans ton cœur ! Tu y perdrais tous tes mérites et toutes les grâces que Dieu t'aurait faites. Aussi convient-il que tu fasses tous tes efforts pour étouffer tous tes appétits de sensualité et de révolte. Ce que tu devras faire, ce sera couper chaque jour des épines de maguey pour faire péni-

tence et des bouquets pour orner les autels. Tu auras aussi à saigner ton corps avec des épines de maguey et à te baigner de nuit, quoiqu'il fasse grand froid. Prends bien soin de ne point trop te remplir le ventre en mangeant; sois tempérant; aime et exerce l'abstinence et le jeûne. Ceux qui sont maigres et n'ont que la peau sur les os n'ont pas un corps qui aspire aux choses charnelles; si le désir vient quelquefois, il passe bien vite, comme un accès de fièvre. Ne te blottis pas sous beaucoup de couvertures, ne mets pas de lourds vêtements; que ton corps s'endurcisse sous le froid : car, en vérité, tu vas faire pénitence, demander les grâces de Notre-Seigneur, aspirer à ses richesses et mettre les mains dans ses trésors. En temps de jeûne, ne le romps pas; fais comme les autres, n'y vois rien de fâcheux; pratique résolument le jeûne et la pénitence. Tu dois aussi, mon fils, t'attacher à comprendre les livres de Notre-Seigneur; approche-toi des sages et des gens instruits et de bon caractère. O mon fils bien-aimé, tu es déjà intelligent et discret; tu n'es plus un dindon. Voici un autre conseil que nous te devons, nous autres vieillards et hommes sages; garde-le bien dans ta mémoire; ne l'oublie point; si tu en riais, tu serais malheureux. On te dira bien d'autres choses dans la maison où tu vas, car on y dit de grandes vérités. C'est à ces leçons données par des vieillards que tu ajouteras celles que tu entends de moi. Écoute donc : Si jamais l'on te dit quelque chose que tu ne comprennes pas clairement, n'en ris pas. O mon fils bien-aimé, il est temps que tu te rendes à l'établissement où l'on a fait vœu de te mettre; va commencer tes exercices du balai et de l'encensoir. »

(*Suit le discours qu'on adressait à la jeune fille quand on la conduisait au* calmecac.)

Lorsque les vieillards parlaient au jeune homme, ils ne faisaient pas des discours longs, mais brefs et en bonne forme. Il n'en était pas de même des vieilles qui adressaient la parole aux jeunes filles. Leurs discours étaient longs, parce que celles qui les faisaient avaient été élevées dans le monastère et y étaient devenues babillardes. Celle qui adressait la parole à la jeune fille avant son entrée au couvent lui parlait ainsi : « Ma fille, ma petite bien-aimée, exquise tourterelle des plus chéries, vous avez entendu les paroles de vos pères ici présents. Ils vous ont dit de belles choses, aussi belles que pierres précieuses très éclatantes et plumes riches très vertes, très épaisses et sans défauts, qu'ils avaient thésaurisées dans leur gorge et dans leur poitrine. Ce que je viens faire maintenant, c'est remplacer ceux qui ont harangué avant moi et prendre mon tour après eux. Ils ont parlé comme de vrais pères et en hommes discrets et sages qui sont miroirs et lumière. Écoute, ma fille bien-aimée; voici ceux qui t'ont engendrée et qui ont

fait vœu, quand tu étais petite, de l'offrir à Notre-Seigneur qui est en tous lieux, pour que tu deviennes l'une des sœurs parfaites de sa majesté divine, parmi les vierges qui sont comme des pierres précieuses et des plumes riches. Ils firent l'offrande de ta personne pour que tu entres et vives en compagnie des religieuses du *calmecac*. Et maintenant que tu es arrivée à l'âge de raison, je te supplie d'accomplir de tout ton cœur le vœu qu'ils ont fait pour toi. Ne le romps pas, ne le détruis point aujourd'hui que, devenant adulte, tu n'es plus un enfant, mais une jeune fille apte à bien comprendre. Remarque bien que tu ne viens pas dans une maison de mauvaises femmes, où l'on a l'habitude de se mal conduire; tu entres dans la demeure de Dieu, où on l'acclame et l'adore avec des pleurs et des larmes. C'est un lieu de dévotion, où Notre-Seigneur fait part de ses richesses à ses servantes, qui ont les mains pleines de ses dons. C'est là qu'on cherche et qu'on demande par la pénitence son affection et son amour. En ce lieu, celui qui pleure, soupire avec dévotion, s'humilie et s'approche de Notre-Seigneur, se fait grand bien à lui-même, parce que Notre-Seigneur le comblera de ses dons et l'ornera de ses grâces et de ses dignités. Dieu, en effet, ne méprise et ne repousse personne. C'est au contraire celui qui méprise et dédaigne le service de Notre-Seigneur qui creuse lui-même le ravin et le gouffre où il ira se précipiter. Notre-Seigneur le châtiera en envoyant la pourriture à son corps, l'aveuglement à ses yeux ou n'importe quelle maladie, afin qu'il vive misérable sur la terre et que la pauvreté, les afflictions et les plus grandes infortunes établissent chez lui leur domaine. C'est pour cela, ma fille bien-aimée, que je te conseille d'aller toi-même volontairement et en paix te joindre aux vierges et sœurs bien-aimées de Notre-Seigneur, appelées sœurs de pénitence, qui pleurent avec dévotion en ce saint lieu. Voici ce que tu dois faire et observer : jamais tu ne porteras dans ta pensée ni dans ton cœur absolument rien de charnel. Ta volonté, ton désir et ton cœur doivent être comme une pierre précieuse et un saphir très fin; tu dois violenter ton cœur et ton corps pour oublier et repousser loin de toi tout plaisir de la chair. Tu prendras également le plus grand soin de toujours balayer et tenir propre la maison de Notre-Seigneur; tu donneras aussi tes soins aux mets et aux boissons de notre Dieu qui est partout. Il est vrai qu'il n'a nul besoin de boire et de manger comme les mortels; mais il l'accepte à titre d'offrande; aussi, devras-tu t'occuper avec zèle à moudre et à préparer la boisson de cacao pour l'offrir à la divinité. Prends bien note d'être obéissante; n'attends pas d'être appelée deux fois. La saine doctrine, le progrès dans la vertu, la vénération, la crainte de Dieu, l'humilité et la paix forment la véritable noblesse et la vraie grandeur. Prends garde, ma

fille, d'être dissolue, éhontée ou écervelée. Que les autres vivent à leur guise; n'imite ni leur mauvais exemple, ni leurs mauvaises habitudes; quant à toi, prends bien note que tu dois vivre humble et la tête basse. Mets tout ton zèle à t'approcher de Notre-Seigneur; appelle-le, élève vers lui ta voix en toute dévotion. Ma fille bien-aimée, fais bien attention à ce que je te dis encore : on ne te demandera pas compte de ce que les autres font en ce monde, mais nous devrons le rendre de nos œuvres, n'importe ce que les autres auront fait. Prends garde à toi; ne sors point du droit chemin de Notre-Seigneur et ne va pas trébucher sur quelque offense envers Dieu. C'est par ces paroles que tes père et mère et frères aînés ont accompli leurs devoirs envers toi. Va, ma fille, et bonne chance; entre dans la maison religieuse qui t'est destinée. »

CHAPITRE XLI

DE QUELQUES PROVERBES EN USAGE PARMI LES MEXICAINS [1].

Messager du corbeau. — Ce proverbe se dit de quelqu'un qui est chargé de porter un message ou de faire une commission et ne revient point avec la réponse. Il eut son point de départ, dit-on, dans ce fait que *Quetzalcoatl*, roi de *Tulla*, vit, de sa maison, deux femmes qui prenaient un bain dans une fontaine où il avait coutume de se baigner lui-même. Il chargea aussitôt un de ses bossus d'aller voir qui elles étaient; mais celui-ci ne revint pas porter la réponse. *Quetzalcoatl* envoya alors faire la même commission par un de ses pages, qui ne revint pas non plus. Il en envoya un troisième. Or, tous les trois s'occupaient à regarder les femmes qui étaient en train de se laver, et aucun d'eux ne se rappelait qu'il eût à revenir avec la réponse. C'est à propos de ce fait que l'on commença à dire : *moxoxolotitlani* [2], ce qui signifie : il y fut et ne revint pas.

Celui qui sait tout. — Ce proverbe s'applique, pour le railler, à celui qui sait tout, comprend tout, parle de tout et se mêle de toutes choses. On se moque de lui en disant *tomachizoa* [3], comme si l'on disait : c'est un bachelier, ou autrement, *petrus in cunctis*.

1. C'est ici que le lecteur regrettera sans doute avec nous de n'avoir point le texte *nahuatl* de ces locutions, ainsi que des énigmes et métaphores indiquées dans les chapitres suivants. Si le fond en est parfois ennuyeux, comme le dit Sahagun, la forme doit avoir pour le philologue un intérêt tout particulier. N'est ce pas, en effet, dans ces images, dans ces expressions figurées, que se révèle surtout le génie d'une langue?

2. Littéralement « page, serviteur (*xoxolotl*) qui va en messager (*titlani*) ».

3. Ce mot n'est pas correct. Je propose de lire *momachiztia* « qui dit savoir. »

Entremetteur en toutes choses. — Ce mot se dit de celui qui entre là où il ne devrait pas aller voir, de celui qui se met à faire ce dont on ne l'a pas chargé ou qui se mêle à ceux qui s'en occupent, sans que ce soit son emploi.

Il est encore temps d'échapper à ce danger. — Ce proverbe s'applique à celui qui, étant ivre, donne la mort à quelqu'un et qui, quand il revient à lui et se voit arrêté comme homicide, dit : « Je ne suis pas encore perdu tout à fait ; je puis me libérer parce que j'étais ivre lorsque je tuai et je ne sus guère ce que je fis. C'est pour cela que j'espère encore m'échapper du filet. »

C'est un Merlin. — Ce mot se dit de celui qui fait des réponses aisées en n'importe quelle chose qu'on lui demande, alors même qu'elle est difficile, et qui a des ressources propres à tout.

Il y a des jours de malheur. — Cela se dit de l'impossibilité de faire aujourd'hui une chose qu'on fait aisément un autre jour.

Il est de coutume dans le monde que les uns montent et les autres descendent. — La signification de ce dicton est fort claire : aussi disait-on de quelqu'un : Il fleurit dans le monde comme le petit pommier appelé *texocotl*[1], lequel porte des pommes les unes mûres, les autres en voie de mûrir et d'autres encore en fleur. On dit la même chose du monde.

Quelque vil qu'on te paraisse, ne méprise jamais personne. — Cela se dit ainsi parce que les gens qui paraissent vils et méprisables possèdent quelques qualités honorables et dignes d'estime.

La goutte creuse la pierre. — Ce dicton s'applique à ceux qui s'obstinent et persévèrent en quelque entreprise qui paraît difficile. Ainsi, lorsque quelqu'un, n'ayant pas l'adresse nécessaire pour réussir dans un métier mécanique, s'y acharne pour l'apprendre et finit par atteindre son but, on dit à son propos que la persévérance fait beaucoup.

Il saute comme grêle sur bât. — La signification de ce dicton est claire[2].

Un loup dans la peau d'une brebis ou *un faux bonhomme.* — Ce dicton s'applique à ceux qui dans leur manière de parler, de regarder et de marcher, paraissent simples et tout ronds, tandis qu'en dedans

1. *Cratægus mexicana*, plante très commune sur les hauteurs qui sont dans les environs de Mexico. Le fruit en est astringent et sert à faire une gelée très agréable ; la racine est apéritive et s'emploie pour combattre l'hydropisie. Les Espagnols l'appellent tejocote.

2. Le traducteur croit devoir faire observer que rien n'est moins clair que cette signification, n'en déplaise à Sahagun. « Salta como granizo de albarda » est, d'ailleurs, un proverbe espagnol, et non mexicain, qui se dit d'un homme qui se fâche et rage niaisement de tout ce qu'il entend dire.

ils sont malicieux, trompeurs et haineux. Ils disent une chose et en font une autre.

Il a quelque fantôme qui vient à son aide. — Cela se dit de ceux qui ont l'air de ne rien faire et qui sont riches; de ceux aussi qui travaillent peu pour apprendre et cependant savent mieux et possèdent plus que ceux qui s'efforcent davantage pour apprendre ou gagner leur vie.

Visage sans vergogne ou *visage de bois.* — Cela se dit de ceux qui, étant de peu de savoir et de bien peu de valeur, ne se gênent pas pour parler et se pavaner entre les sages.

Obstiné. — Cela se dit de ceux qui ont beaucoup de confiance en ce qu'ils disent, tandis qu'ils ne trouvent rien de bon dans ce que disent les autres.

Se glorifier ou *se vanter d'un enfantillage.* — Cela se dit des personnes qui, ayant l'âge requis pour ne plus faire d'enfantillages, y persistent encore et y trouvent leur plaisir.

J'arrache mes plants ou *mes propres semailles.* — Cela se dit de ceux qui, ayant un ami, se brouillent avec lui et s'en séparent pour une offense légère et, s'ils savent quelque chose de ses secrets, les divulguent ou les lui jettent à la face.

Il mange une seconde fois ce qu'il avait déjà rendu par la bouche ou *par le corps.* — Cela se dit de celui qui, ayant donné quelque chose en cadeau, demande qu'on le lui rende.

Il a la poutre dans l'œil et ne la voit pas, ou bien *il ne voit pas ses vilenies et ses saletés.* — Cela s'applique à celui qui a la figure sale sans le savoir, ou plutôt à celui qui, étant niais, se tient pour instruit, ou à celui qui, étant pécheur, se tient pour juste.

Il ne se palpe pas lui-même. — C'est le même sens que le précédent.

Il ne fait ni n'entend les choses qu'à l'envers. — Cela se dit des sots et des niais.

Arbre sans fruit ou *travail sans récompense.* — Cela se dit de ceux qui ont travaillé pour obtenir quelque chose et qui, après beaucoup de peines, n'obtiennent rien et ne réussissent nullement.

Ravisseur ou *égratigneur.* — Ce dicton désigne clairement le voleur.

Ma jouissance est tombée dans le puits. Ou j'attendais de la reconnaissance, je n'ai reçu que confusion. — Ce dicton s'applique à celui qui, ayant fait du bien à un autre, est payé par l'ingratitude de celui qui a reçu le bienfait. On dit alors : Mes cheveux ont couvert mon visage.

Parler par des détours. — Cela se dit de quelqu'un qui, ne voulant pas dire la vérité, emploie des détours pour qu'on ne comprenne pas

ce qui doit être caché, et satisfait ainsi son interlocuteur sans lui dire le vrai.

Avec quel visage me vois-tu? — Cela se dit de celui qui a voulu tromper quelqu'un et n'y a pas réussi. Après avoir découvert sa mauvaise foi, celui qui ne s'y est pas laissé prendre lui dit : Où est ton visage? C'est-à-dire avec quel œil me regardes-tu, éhonté?

Il me le payera. — On le dit lorsque quelqu'un s'enfuit après avoir fait un affront à un autre. Alors celui-ci s'écrie : *Çan noyacauh!* ce qui veut dire : Il ne m'échappera pas sans qu'il le paye.

Notre espinilla ou *le remède de notre affliction.* — Cela se dit, à titre de moquerie, de celui qui se vante faussement de quelque haut fait. C'est comme si l'on disait : Ce fanfaron conte ses prouesses.

Il sait tout. — Ce dicton est d'une signification bien claire, dans le sens d'une application à celui qui se vante trop de savoir et d'avoir vu bien des choses.

Je l'ai gagné par ma lance. — Ce dicton s'applique à celui qui, ayant gagné bien justement quelque chose, est en butte à la contradiction d'un autre qui le revendique. Le premier s'en défend en disant : *Nomiuh,* c'est-à-dire : C'est ma sueur et mon travail.

Les ailes ne peuvent pas être plus noires que le corbeau. — Cela se dit de celui qui, ayant mis tout son avoir dans une marchandise, l'a perdu en mer, ou d'une autre façon, et qui dit, pour donner une idée exagérée de sa perte : *Icnopillotl omomelauh*[1], tous les maux me sont tombés dessus.

Je fus chercher de la laine, je revins tondu[2] *et je trébuchai sur la pierre.* — Cela se dit de celui qui, allant solliciter quelque faveur auprès d'une personne fortunée, n'en obtient que la disgrâce, sans aucun profit.

Je pensais gagner quelque chose et je ne fis que perdre ce que j'avais emporté. — Il m'arriva ce qui arrive au papillon qui, pendant la nuit, s'approche du flambeau à cause de la lumière et s'y brûle. Ce dicton s'applique d'ailleurs à bien d'autres choses; on le comprend clairement.

Figure de Cendrillon. — Cela se dit de celui qui, ayant fait quelque chose, pense que tout le monde l'ignore lorsque tout le monde le sait.

Trouble-fête et épouvantail d'amis. — Cela se dit de quelqu'un qui est mal vu à cause de son caractère et qui, entrant quelque part où un

1. L'infortune, la misère s'est étendue complètement; *melauh* est le prétérit de *melaua*.
2. Cette partie du proverbe n'a jamais pu être mexicaine, tandis que c'est un proverbe espagnol très connu.

grand nombre de personnes s'amusent, voit fuir tout le monde, les uns par une porte, les autres par une autre.

Travail sans fruit. — Sa signification est bien claire.

Grand fanfaron. — Ce dicton est également d'une signification bien claire.

Le mécontent. — On est dans l'habitude de dire par raillerie aux personnes que ce dicton désigne clairement : L'oiseau-mouche se contente de moins que cela.

Long à parler. — On le dit par ironie de ceux auxquels on ne peut arracher une parole quand on en a besoin, tant ils en sont avares. C'est pour cela qu'on dit plus justement qu'ils sont courts de parole, parce qu'ils se taisent beaucoup trop.

Bouche d'hirondelle. — Cela se dit des grands hâbleurs.

Ce n'est pas un nœud bien difficile à dénouer que celui qui nous unit, il est bien peu serré. — Ce dicton s'applique à celui qui est accusé de quelque chose dont il peut aisément se défendre.

Il y a je ne sais combien d'autres proverbes qui, sans doute, empruntent quelque mérite à l'énergie des mots ou au génie de la langue mexicaine ; mais dans la nôtre ce ne sont que des extravagances fastidieuses, ainsi qu'on peut s'en convaincre par ceux qu'on vient de voir, quoiqu'ils soient choisis parmi les moins ennuyeux. Qui sait même s'il se trouvera quelque lecteur qui ait le courage d'achever de les lire ?

CHAPITRE XLII

DE QUELQUES ÉNIGMES D'ENFANTS EN USAGE CHEZ LES MEXICAINS.

Qu'est-ce qu'une écuelle bleue parsemée de maïs cuits appelés momochtli ? — C'est le ciel qui est parsemé d'étoiles.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui va par un vallon, traînant ses boyaux ? — C'est l'aiguille quand on coud et qu'elle traîne son fil.

Qu'est-ce que c'est qu'un teponaztli en pierre précieuse entourée de chair vive ? — C'est le pendant d'oreille en pierre qui est mis dans le trou de l'oreille.

Qu'est-ce que c'est que dix pierres qu'on porte sur soi ? — Ce sont les ongles qui sont sur les doigts.

Qu'est-ce que c'est que la chose que l'on prend sur une montagne noire et qui se tue sur un tapis blanc ? — C'est le pou qu'on prend sur la tête et que l'on tue sur l'ongle.

Qu'est-ce que c'est qu'un roseau vide qui chante ? — C'est la saquebute (instrument que les Espagnols apportèrent en Amérique).

Qu'est-ce que c'est qu'un négrillon qui écrit avec du verre fin? — Ce sont les petits escargots noirs qui, en marchant, laissent derrière eux une bave vitrée.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui, partout, se courbe au-dessus de nous? — Ce sont les panaches du maïs qui se courbent quand ils se sèchent.

Qu'est-ce que c'est qu'une monstrueuse vieille qui mange et ronge sous terre? — C'est la taupe.

Qu'est-ce que c'est qu'une petite chose en argent attachée par un fil châtain? — C'est la lente qui est comme attachée aux cheveux.

Qu'est-ce que c'est qu'un miroir dans une maison faite en branches de sapin? — C'est l'œil dont les sourcils sont comme des branches de pin.

Qu'est-ce que c'est qu'un monticule comme un coteau et qui coule en dedans? — C'est le nez.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui moud avec des morceaux d'obsidienne ayant un morceau de cuir blanc couché, le tout entouré de chair? — C'est la bouche qui a les dents pour mâcher et la langue couchée au milieu; la chair qui l'enferme, ce sont les lèvres.

Qu'est-ce que c'est qu'une vieille qui a des cheveux de foin blanc et qui est près de la porte de la maison? — C'est la meule de maïs.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui dit : Saute, et je sauterai? — C'est la main du *teponaztli*, qui sert à le battre.

Qu'est-ce que c'est qu'une pierre blanche d'où sortent des plumes vertes? — C'est l'oignon.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui a des cheveux blancs jusqu'à la pointe et qui forme des plumes vertes? — C'est encore l'oignon.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose dans laquelle nous entrons par trois portes et d'où nous sortons par une seule? — C'est la chemise.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui crie quand on lui gratte les côtes? — C'est l'os dont on fait usage dans les *areytos* en manière de tambour de basque.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui va au bois en tirant la langue? — C'est la hache.

Qu'est-ce que c'est que ce fripon à tête de pot-au-feu qui s'appuie sur l'azotea? — C'est l'échelle que l'on place pour monter à la terrasse de la maison.

Qu'est-ce que c'est que cette chose qui marche devant en plumes rouges, et les corbeaux suivent après? — C'est l'incendie des savanes.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui a des sandales de pierre et s'élève à la porte du logis? — Ce sont les piliers latéraux de la porte.

Qu'est-ce que c'est qu'une pierre rougeâtre qui saute? — C'est la puce.

Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui s'en va par les vallons, battant de la paume de ses mains comme la femme qui fait des tortillas? — C'est le papillon qui vole.

CHAPITRE XLIII

DE QUELQUES JOLIES MÉTAPHORES AVEC LEURS EXPLICATIONS.

Tu perds le brillant et la beauté de la pierre précieuse; tu la transformes en une pierre rugueuse qu'on a foulée aux pieds.

Tu manies, tu éparpilles et tu froisses la plume riche. — On dit cela par métaphore à propos de celui qui profane une chose sacrée ou déshonore une personne respectable d'une valeur reconnue, de quelqu'un aussi qui va recevoir le Saint-Sacrement d'une manière peu révérencieuse. Cela s'applique encore à quelqu'un qui déshonore une jeune fille.

Est-ce que, par hasard, j'ai enjambé le chevet de son lit quand il dormait, témoignant ainsi de mon mépris et de mon peu d'estime? — Il est fait usage de cette métaphore par ceux qui se plaignent de Notre-Seigneur Dieu, s'en croyant maltraités et affligés outre mesure. Ils le disent de même de quelque autre personne dont ils croient être maltraités sans raison.

Je veille à ce que personne ne passe sur ta tête quand tu dors. — Cette métaphore veut dire : je surveille et défends ton honneur pour que personne n'y porte atteinte.

C'est pour moi le boire et le manger. — Veut dire : Je gagne avec cela ma boisson et ma nourriture.

On a mis sur ma tête un plumet d'esclave et on a ceint mon corps d'une corde. — Cela veut dire, par métaphore : Par cet emploi qu'on m'a donné, on m'a fait l'esclave de l'État ou des personnes que j'administre.

Je t'ai donné le petit drapeau que tu porteras quand tu seras mort et le papier appelé teteuitl que l'on donne à celui qu'on va exécuter par sentence de justice, et qui indique qu'il prend congé de ce monde. — C'est la métaphore dont fait usage celui qui avertit un ami d'abandonner un vice qui lui est familier et qu'il lui a conseillé plusieurs fois de fuir. C'est comme s'il lui disait : Je t'en avertis encore cette fois, mais c'est la dernière.

Quand tu seras devant le bûcher ou au pied de la potence, tu te souviendras de ce que je t'avais conseillé. — Cela veut dire : Je t'ai conseillé plusieurs fois de te corriger, et tu n'as pas voulu. Quand tu seras

au pied de la potence ou près du bûcher, tu te repentiras d'avoir mal accueilli mes avis.

Coquin mal peigné, sale. — Cela se dit de celui qui s'est rendu coupable ou de quelque affront ou de quelque désobéissance à ses aïeux ou aux gouvernants.

Cet endroit est plein de scorpions, d'orties, de ronces et d'épines. — On dit par métaphore : Tu es en procès par devant le seigneur et le juge; prends garde, tu cours des risques entre les scorpions, les orties, etc....

Il est plein de poussière et d'ordure. — On le dit par métaphore de ceux qui ont acquis une seigneurie ou le bien qu'ils possèdent au moyen de tromperie. C'est comme si on leur disait : Ton avoir (ou ta seigneurie) n'a pas été acquis bien proprement, car il est plein de poussière, d'ordures, de tromperie et de larcins.

Tout le monde a les yeux sur toi. — Cela veut dire que les gens de la basse classe ont l'espoir d'être protégés par leurs supérieurs. C'est pour cela qu'ils disent du seigneur, de l'archevêque, de l'évêque ou du vice-roi *mitzualixtlapalitztica, mitzualnacazitztica*[1] : Seigneur, toute la ville a les yeux sur vous, dans l'espoir que vous répandrez sur elle vos bienfaits.

Il est tombé du ciel ou *des nues.* — Cela se dit, par métaphore, d'une personne de haut rang qui est venue quelque part sans y être attendue et qui fait le plus grand bien à tous.

La fumée ou *le nuage qu'il répand ne s'est pas encore évanoui.* — Cela veut dire : On n'a pas encore perdu le souvenir de sa renommée et de sa gloire.

La mer ou *la chamusquina s'est précipitée sur nous.* — On dit cela d'une épidémie ou des ravages d'une guerre qui vient de finir.

Il y a des sièges et des estrades de tigres et d'aigles. — Cela veut dire qu'il y a des soldats et de vaillants hommes de guerre qui sont morts en défendant la patrie.

Aile d'oiseau et queue d'oiseau. — Cela veut dire des gens du peuple et des serviteurs de l'État.

L'oiseau qui a des ailes et une queue. — Cela se dit, par métaphore, du seigneur, du gouverneur et du roi.

Chose épineuse ou *rugueuse dont on n'ose s'approcher à cause de ses épines.* — Cela désigne une personne vénérable et digne du plus grand respect comme sont les seigneurs, les gouverneurs, etc.

Chose sucrée et agréable à manger. — Cela se dit d'une ville ou d'un pays qui est délicieux et fertile.

1. C'est-à-dire : Il est tourné vers toi, il a les oreilles tendues vers toi.

Cheveux, ongles, barbe, sourcils et fragment de pierre précieuse. — Cela se dit de celui qui est noble et de lignée seigneuriale.

Visage et oreilles de quelqu'un. — Cela se dit des ambassadeurs.

Portraits ou *images de quelqu'un.* — Cela se dit de celui qui succède à un autre dans son emploi ou sa dignité.

Cela est sorti des entrailles ou *de la gorge.* — Se dit du discours et des paroles d'un orateur.

Son souffle, son haleine ou *sa parole.* — Cela se dit du discours qu'un roi adresse à ses seigneurs ou un prédicateur à ses fidèles.

Lumière ou *torche brillante, modèle et grand miroir.* — Se dit du sermon d'un prédicateur, ou du bon exemple que quelqu'un donne.

Coffre et réservoir. — Se dit, par métaphore, d'une personne très discrète qui garde bien un secret qu'on lui a recommandé.

Abeille ou *frelon qui cueille le suc des fleurs.* — Cela se dit de celui qui se fait souvent inviter à dîner.

Le dépotoir et le chemin du gibet sont mon père et ma mère. — Cela se disait, par métaphore, des femmes qui se donnaient au hasard à n'importe qui et des hommes vicieux qui avaient plusieurs femmes.

Jeter à terre sa figure et ses dents. — On le dit par métaphore des personnes vénérables qui disent ou font quelque chose indigne d'elles.

Ce n'est pas une chose qu'on puisse serrer dans un coffre. — Cela se dit des jeunes filles qui, n'ayant pas été enfermées chez elles, tombent entre les mains de quelqu'un qui les déshonore. Quand on vient le dire aux parents, ils répondent : C'est sa faute, nous ne pouvions pas l serrer dans un coffre.

Il a coulé, on a répandu des pierres précieuses, des saphirs et des émeraudes fines. — Cela se dit d'un prédicateur qui a très bien prêché, ou du discours des rois et seigneurs.

Il fabrique des fers de lances, prépare des pierres et des épées et redresse des bois de flèches pour les lancer. — Cela se dit de celui qui hait quelqu'un et cherche les moyens de lui nuire ou de le tuer.

Crachat. — Par métaphore, veut dire mensonge ou fausseté.

Ils sont liés les uns aux autres. — Cela se dit de ceux qui vivent en paix, s'aiment et se traitent bien.

Plume riche et de couleur parfaite. — Se dit d'un discours élégant et bien fait.

Tu es un cèdre et un arbre de grand ombrage. — Se dit de n'importe quel seigneur ou haut personnage qui est généreux, console et favorise ses vassaux.

Notre muraille. — Se dit du seigneur qui défend ses sujets.

Tu t'en vas barboter dans l'eau profonde, ou bien, *le vent souffle de ci de là.* — Se disent d'un homme inquiet.

Tu t'es fait lapin, ou *cerf.* — Cela se dit de celui ou de celle qui quitte la maison de son père et s'en va de village en village et d'un marché à l'autre, sans vouloir obéir à ses parents.

Notre-Seigneur envoie de l'eau froide et de l'eau glacée. — Cela se dit par métaphore de l'épidémie, de la famine ou d'autres fléaux que Notre-Seigneur envoie pour notre châtiment.

Tu t'es lancé toi-même dans le précipice. — Cela se dit de quel qu'un qui s'est lancé par sa faute dans un grand crime ou dans un péril.

Beaucoup de gens glissent et tombent devant le trône et l'estrade et personne n'en échappe. — Cela veut dire que celui qui excite la colère du seigneur et roi ne peut échapper de ses mains.

Ceux qui rongent leurs ongles ou *ceux qui prennent leur cou de leurs mains.* — Cela s'applique au pauvre malheureux mourant de faim et de besoin. On disait ainsi : « Faites, Seigneur, miséricorde à vos orphelins et aux pauvres qui s'en vont morts de faim, rongeant leurs ongles et les mains croisées sur leur poitrine à cause de la pénurie où ils se trouvent ; et ils tendent la main de porte en porte. »

En vérité, il a des yeux et des oreilles. — Cela veut dire : C'est une personne prudente, sage, habile et d'expérience.

Ronces et épines. — Cela se dit des perturbateurs qui troublent la paix publique par de faux rapports et des cancans.

Notre-Seigneur nous a pincé l'oreille ou *l'épaule.* — Cela se dit à propos de la gelée qui tombe sur les subsistances, ou pour n'importe quel autre motif de disette.

La grande impétuosité de l'eau entraîne les pierres et les madriers. — Cela se dit par métaphore à propos de quelques grandes difficultés qui tombent sur l'État et affligent beaucoup de gens.

Cela est resté écrit ou *peint pour mémoire par les anciens.* — Cela se dit des lois et coutumes que les anciens établirent dans l'État.

Je te mettrai à ma gauche et sous mon aisselle. — Cela veut dire : C'est toi qui me seras le plus attaché, tu seras un autre moi-même. Le roi disait à quelque *pilli* ou *tecutli :* Sois-moi fidèle, je te ferai mon second.

Le ciel s'ouvre, la terre se brise. — Cela signifie une merveille, un miracle jamais vu.

Il y a bien d'autres métaphores dont la connaissance est plus nécessaire aux confesseurs pour comprendre les indigènes qu'elles ne sont propres à satisfaire par leur signification la curiosité d'un

lecteur. C'est pour cela que je me suis contenté de celles qui précèdent, convaincu que cela suffit pour comprendre les conversations des indigènes.

Ceci a été traduit, en langue espagnole, dans le cours de cette année 1577, par le R. P. Bernardino de Sahagun, après avoir été écrit trente ans auparavant en langue mexicaine [1].

1. Le lecteur est prié de vouloir bien remarquer que cette note qui termine le livre sixième est de Sahagun lui-même et non pas du traducteur.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

PROLOGUE

DU SEPTIÈME LIVRE DE CETTE HISTOIRE

A quel point les gentils et nos ancêtres les Grecs et les Latins furent dans l'erreur au sujet des choses créées, cela ressort clairement de leurs propres écrits qui ont mis au jour leurs fables ridicules relativement au soleil, à la lune, à quelques étoiles, à l'eau, au feu, à la terre, à l'air et aux autres objets de la création. Le pire de tout, c'est qu'ils leur attribuèrent la divinité, les adorèrent, leur firent des offrandes et des sacrifices et les révérèrent comme des dieux. Cela provient en partie de l'aveuglement dans lequel nous sommes tous tombés à la suite du péché originel, et, sans nul doute aussi, de la méchanceté et de la vieille haine de notre ennemi Satan, qui s'ingénie toujours à nous entraîner à des choses viles, ridicules et coupables. Mais, si cela est arrivé comme nous le savons parmi des gens d'une telle culture d'esprit, personne n'a lieu d'être surpris de voir de semblables choses parmi les pauvres habitants de ce pays, si grossiers et si faciles à tromper. C'est pour qu'ils soient tirés de leur aveuglement par les prédicateurs et les confesseurs que nous décrirons dans le présent livre quelques fables frivoles et sans valeur que leurs aïeux leur ont transmises sur le soleil, la lune, les étoiles, les éléments et les corps composés. Nous placerons à la fin du livre leur manière de compter les années et de calculer le jubilé qui avait lieu tous les cinquante-deux ans. Il est fait mention, en même temps, des remarquables cérémonies qui étaient faites en cette occasion.

AVIS AU LECTEUR

Le lecteur aura grandement raison d'éprouver de l'ennui à la lecture de ce septième livre, si surtout il comprend la langue indienne en même temps que l'espagnole. Le style du texte en cette dernière langue n'est pas moins défectueux que la manière dont le sujet se trouve traité. Cela provient de ce que les indigènes eux-mêmes racontèrent les choses, en langage fort ordinaire, avec la simplicité qu'ils mettaient à les comprendre. C'est dans ce même style et avec cette même entente des choses que ce livre a été traduit en espagnol, sans autre prétention que de connaître et d'écrire ce que les gens de ce pays possédaient en fait d'astrologie et de philosophie naturelle — et c'était en réalité fort superficiel. — Il y a surtout une particularité qui causera un certain dégoût à celui qui s'en apercevra, c'est qu'une même chose se trouve dite en *nahuatl* en plusieurs termes synonymes et qu'une même pensée s'exprime de différentes façons. Cela a été fait à dessein, afin d'en prendre occasion de dire tous les mots qui s'appliquent à chaque chose et toutes les variantes dans la manière d'exprimer une pensée. Ce procédé a été suivi non-seulement dans ce livre, mais dans tout le reste de l'ouvrage. *Vale.*

LIVRE SEPTIÈME

QUI TRAITE DE L'ASTROLOGIE NATURELLE QUE CONNURENT LES INDIGÈNES DE CETTE NOUVELLE-ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER

DU SOLEIL.

Le soleil possède les propriétés d'être resplendissant, d'éclairer et d'émettre des rayons. Il est chaud, il brûle, il fait suer, et il rend bruns le corps et la figure des gens. On célébrait une fête en l'honneur du soleil une fois chaque année, dans le signe de *naui olin*. On s'y préparait par une vigile de quatre jours de jeûne, pendant lesquels on offrait, quatre fois par jour, de l'encens et du sang qu'on se retirait des oreilles, au lever du soleil, à midi, à l'heure de vêpres et au soleil couchant. Le matin, à son lever, on avait l'habitude de dire : «Le soleil commence son œuvre ; qu'arrivera-t-il aujourd'hui ? » Et, à l'heure de son coucher, on disait : « Il a fini son ouvrage ». Le matin, le soleil apparaît tantôt de couleur de sang, tantôt d'un aspect blanchâtre, et quelquefois d'une teinte maladive, à cause des ténèbres ou des nuages qui l'obscurcissent. Quand il s'éclipse, il paraît rouge, il semble se troubler, s'altérer et devenir jaunâtre. En le voyant ainsi, les gens s'inquiètent et s'effrayent, les femmes pleurent bien haut, les hommes poussent des cris en se frappant la bouche avec les mains, et de tous côtés on entend pousser comme des hurlements. Alors, on se procurait des hommes dont la peau et les cheveux fussent blancs et on les sacrifiait au soleil, avec d'autres captifs. On se frottait le corps

avec du sang retiré des oreilles au moyen d'épines de maguey et on se faisait passer des morceaux d'osier ou des objets semblables par les trous qu'on pratiquait avec ces épines. En même temps des chants étaient entonnés dans les temples et l'on faisait grand bruit avec des instruments. Si le soleil s'éclipsait tout à fait, on disait : « Il n'éclairera jamais plus ; les ténèbres vont être éternelles, les démons descendront et viendront nous dévorer. »

CHAPITRE II

DE LA LUNE.

Lorsque la lune renaît de nouveau, elle ressemble à un petit arc fait avec un mince fil métallique ; elle ne rayonne pas alors, mais elle croît peu à peu. Quinze jours après, elle est pleine, et alors elle se lève en orient quand le soleil se couche. Elle semble être en ce moment une grande pierre de meule très ronde et très rouge, tandis que, lorsqu'elle a monté, elle est blanche ou rayonnante. On voit une sorte de lapin au milieu d'elle, et, s'il n'y a pas de nuages, elle resplendit presque comme le soleil et répand à demi la clarté du jour. Après avoir été complètement pleine, elle diminue peu à peu jusqu'à ce qu'elle devienne comme elle était en commençant. Les indigènes disent alors : « La lune se meurt, elle dort beaucoup. » C'est alors qu'elle se lève avec l'aurore. Au moment de la conjonction, on a l'habitude de dire : « La lune est morte. » Voici la fable qu'on raconte au sujet du lapin que l'on y voit. On dit que les dieux jouant avec la lune lui lancèrent à la figure un lapin dont l'image s'y imprima. C'est de cette façon qu'ils lui firent un bleu sur la face qui en resta pochée.

Voici comment la lune a commencé à éclairer le monde. On dit qu'avant que le jour existât les dieux se réunirent au lieu appelé *Teotiuacan* (c'est le village de San-Juan, entre *Chicomauhtlan*[1] et *Otumba*), et qu'ils se dirent les uns aux autres : « Qui sera chargé d'éclairer le monde? » A quoi un dieu appelé *Tecuciztecatl* répondit : « C'est moi qui me charge de l'éclairer. » Les dieux parlèrent pour la seconde fois et dirent : « Quel autre encore? » Ils se regardèrent ensuite les uns les autres en cherchant quel serait celui-là, et aucun d'eux n'osait s'offrir à remplir cet emploi ; tous craignaient et s'en

1. C'est-à-dire neuf. Ville située à l'orient du lac de *Xaltocan* et au nord de la lagune de *Tetzcuco*. La ville de Otompan est au bas de la pente orientale de la chaîne des monts *Quauhtepan*, qui limitent à l'est la vallée de Mexico.

excusaient. L'un d'eux, dont on ne tenait pas compte et qui avait des *bubas*, ne parlait pas et écoutait le dire des autres. Ceux-ci lui adressèrent donc la parole en disant : « Que ce soit toi, petit *buboso.* » Il obéit volontiers à ce qu'on lui commandait et répondit : « Je reçois votre ordre comme une grâce ; qu'il en soit ainsi. » Les deux élus commencèrent aussitôt une pénitence de quatre jours. Ils allumèrent ensuite un feu au foyer pratiqué dans un rocher, qui actuellement porte le nom de *Teotexcalli*[1]. Le dieu nommé *Tecuciztecatl* n'offrait que des choses précieuses, car au lieu de bouquets il faisait offrande de plumes riches appelées *quetzalli ;* à la place de pelotes de foin il offrait des boules d'or ; des épines faites avec des pierres précieuses au lieu d'épines de maguey, et des épines de corail rouge au lieu d'épines ensanglantées. Au surplus, le copal qui lui servait à l'offrande était des meilleurs. Le *buboso*, qui s'appelait *Nanauatzin*[2], offrait neuf roseaux verts attachés de trois en trois, au lieu de rameaux ordinaires. Il offrait des pelotes de foin et des épines de maguey ensanglantées de son propre sang, et au lieu de copal il faisait offrande des croûtes de ses *bubas*.

On édifia une tour en forme de monticule pour chacun de ces deux dieux. C'est là qu'ils firent pénitence quatre jours et quatre nuits. Ce sont ces monticules qu'on appelle actuellement *Tzaqualli ;* ils sont situés près du village de San-Juan, nommé *Teotiuacan.* Les quatre nuits de pénitence étant finies, on jeta tout autour de ce lieu les rameaux, les bouquets et tous les autres objets dont ils avaient fait usage. La nuit suivante, un peu après minuit, lorsque les offices devaient commencer, on apporta les ornements à *Tecuciztecatl ;* ils consistaient en un plumage appelé *aztacomitl*[3] et en une jaquette d'étoffe légère. Quant à *Nanauatzin*, le buboso, ils lui couvrirent la tête d'une toque de papier appelée *amatzontli*[4], et lui mirent une étole et un ceinturon également en papier. Minuit étant venu, tous les dieux se rangèrent autour du foyer nommé *teotexcalli*, où le feu brûla quatre jours. Ils se partagèrent en deux files qui se placèrent séparément aux deux côtés du feu. Les deux élus vinrent prendre place en face du foyer, la figure tournée vers le feu, entre les deux rangées des dieux qui se tenaient debout et qui, s'adressant à *Tecuciztecatl*, lui dirent : « Allons, *Tecuciztecatl !* jette-toi dans le feu. » Celui-ci essaya, en effet, de s'y lancer, mais, comme le

1. Rocher divin ; de *teotl*, dieu, et *texcalli*, roche, lieu élevé.
2. Révérentiel, de *nanauatl*, celui qui est atteint de *bubas*.
3. De *aztatl*, héron, aigrette, et *comitl*, vase.
4. De *amatl*, papier, et *tzontli*, cheveux.

foyer était grand et très ardent, il fut pris de peur en sentant cette grande chaleur et recula. Une seconde fois, il prit son courage à deux mains et voulut se jeter dans le foyer, mais, quand il s'en fut rapproché, il s'arrêta et n'osa plus. Il en fit ainsi vainement la tentative à quatre reprises différentes. Or, il avait été ordonné que personne ne pourrait s'y essayer plus de quatre fois. Lors donc que les quatre épreuves furent faites, les dieux s'adressèrent à *Nanauatzin* et lui dirent : « Allons, *Nanauatzin*, essaie à ton tour. » A peine lui eut-on dit ces paroles qu'il rassembla ses forces, ferma les yeux, s'élança et se jeta au feu. Il commença aussitôt à crépiter comme le fait un objet qui rôtit. *Tecuciztecatl*, voyant qu'il s'était jeté au foyer et qu'il y brûlait, prit aussi son élan et se précipita dans le brasier. On dit qu'un aigle qui y entra en même temps s'y brûla et que c'est pour cela que cet oiseau a maintenant les plumes noirâtres. Un tigre l'y suivit sans s'y brûler et s'y flamba seulement : aussi en resta-t-il tâcheté de blanc et noir. C'est de cette légende qu'est sortie la coutume d'appeler *quauhtli*, *ocelotl*, les hommes adroits dans le métier des armes. On dit d'abord *quauhtli*, parce que l'aigle entra le premier au feu : *ocelotl* ensuite, parce que le tigre s'y jeta après l'aigle.

Après que les deux divinités se furent jetées au feu et s'y furent consumées, les autres dieux s'assirent, dans la croyance que *Nanauatzin* ne tarderait pas à se lever. Ils avaient déjà attendu longtemps, lorsque le ciel commença à devenir rougeâtre, et l'on vit apparaître la lumière de l'aube. Les dieux, dit-on, tombèrent à genoux pour attendre *Nanauatzin* devenu soleil, sans savoir par où il sortirait. Ils portèrent leurs regards tout à l'entour, mais ils ne purent jamais dire par où s'effectuerait son lever. Quelques-uns pensaient que ce serait du côté du nord et ils tournaient leurs regards dans ce sens. D'autres crurent que ce serait au sud. En réalité leurs soupçons se portèrent partout parce que l'aube resplendissait de toutes parts. Quelques-uns fixèrent surtout leur attention vers l'orient et assurèrent que le soleil sortirait de ce côté-là. Ce fut cette opinion qui fut la véritable. Ceux qui s'y rangèrent furent, dit-on, *Quetzalcoatl*, appelé aussi *Ecatl: Totec*, qui porte également les noms de *Anaoatlytecu* et de *Tlatlauic Tezcatlipoca* : d'autres qu'on appelle *Mimizcoa*, qui sont innombrables, et quatre femmes dont la première se nomme *Tiacapan*, la seconde *Teicu*, la troisième *Tlacoeua* et la quatrième *Xocoyotl*. Quand le soleil vint à se lever, il apparut très rouge, se dandinant d'un côté et d'autre, et personne ne pouvait fixer sur lui ses regards, parce qu'il aveuglait, tant il était resplendissant avec les rayons qui s'en échappaient et qui se répandirent de toutes parts. La lune sortit en même temps que lui également de l'orient : d'abord le soleil et la lune à sa suite, dans le

même ordre qu'ils étaient entrés auparavant au foyer. Ceux qui se plaisent à conter des fables et des hâbleries disent que le soleil et la lune avaient alors une égale lumière et que les dieux, s'étant aperçus de cette égalité de splendeur, s'entretinrent encore une fois et dirent : « O dieux! comment cela pourra-t-il se faire? Sera-ce un bien qu'ils soient égaux et qu'ils éclairent d'une égale façon? » Et alors ils se prononcèrent en disant : « Que ce soit comme il suit. »... Et aussitôt l'un d'eux se prit à courir et alla frapper avec un lapin la figure de *Tecuciztecatl*, qui se rembrunit, perdit son éclat et prit une face semblable à celle que nous lui connaissons aujourd'hui. Lorsque le soleil et la lune se furent levés sur la terre, ils restèrent tous deux sans mouvement. Les dieux se parlèrent alors de nouveau et dirent : « Comment pourrions-nous vivre ainsi? Le soleil ne bouge pas. Est-ce que nous passerons toute notre existence entre les indignes mortels? Mourons tous et faisons que notre mort donne la vie à ces astres. » Le vent alors se chargea de donner la mort aux dieux et il les tua. Le nommé *Xolotl* refusait, dit-on, de mourir, et il disait aux dieux : « Dieux! que je ne meure point! » Et il pleurait tant que ses yeux se gonflèrent. Quand celui qui faisait le massacre arriva à lui, il prit la fuite et se cacha dans un champ de maïs où il se métamorphosa en une tige de cette plante, à deux pieds, que les laboureurs appellent *xolotl*. Mais, ayant été reconnu parmi les maïs, il prit la fuite une seconde fois et se cacha entre les magueys où il se métamorphosa en maguey double, qu'on appelle *mexolotl*[1]. Ayant été découvert une autre fois, il se prit à fuir encore et se jeta dans l'eau où il se changea en poisson appelé *axolotl*.

Ce fut là qu'on le prit et qu'on lui donna la mort. Mais, quoique les dieux eussent été tués, le soleil n'entrait pas pour cela en mouvement. Le vent alors commença à siffler et à courir avec violence, ce qui obligea l'astre à se mouvoir et à parcourir sa carrière; mais la lune resta en repos dans l'endroit où elle se trouvait. Elle n'entreprit son mouvement qu'après que le soleil eut commencé le sien. Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent l'un de l'autre et, de cette manière, ils ont pris l'habitude de se lever à des heures différentes. Le soleil dure une journée entière, et la lune éclaire ou travaille pendant la nuit. On a dit du reste avec justice que *Tecuciztecatl* eût été le soleil, s'il se fût jeté le premier au feu, car il avait été désigné le premier et ses offrandes avaient consisté en objets très précieux.

Lorsque la lune s'éclipse, elle paraît presque obscure, elle noircit; elle semble cuivrée, et l'obscurité se répand sur la terre. Quand cela

1. De *metl*, maguey, et *xolotl*, de *Xolotl*.

arrivait, les femmes enceintes craignaient d'avorter ou de voir se changer en rat l'enfant qu'elles avaient dans leur sein. Pour conjurer ce mal, elles se mettaient un morceau d'*iztli* dans la bouche ou se l'appliquaient sur le ventre, afin que l'enfant ne vînt pas au monde sans lèvres, sans nez, la bouche de travers, louche, ou à l'état de monstre. Les habitants de *Xaltocan*[1] adoraient la lune comme une divinité lui faisaient des offrandes et des sacrifices.

CHAPITRE III

DES ÉTOILES APPELÉES GÉMEAUX.

Ces indigènes révéraient grandement et honoraient de sacrifices les Gémeaux du ciel, qui se trouvent près des pléiades, au signe du Taureau. Ils employaient à cela différentes cérémonies, au moment où cette constellation apparaissait de nouveau vers l'orient, après la fête du soleil. Ils disaient après lui avoir offert de l'encens : « *Yoaltecutli*, *Yacauiztli* s'est levé; qu'arrivera-t-il cette nuit? Ses influences seront-elles prospères ou adverses? » Ils offraient de l'encens trois fois, sans doute parce que la constellation se compose de trois étoiles. Ces offrandes avaient lieu à la première heure de la nuit, à trois heures du matin et aux premières lueurs de l'aurore. On appelle ces étoiles *mamalhuaztli*[2]. Si l'on applique ce même mot aux bâtons dont on se sert pour produire du feu, c'est parce que ces indigènes trouvent à ces morceaux de bois quelque ressemblance avec les trois étoiles et qu'ils voient là l'origine de ce procédé. De là vint aussi pour les jeunes garçons la coutume de se faire des brûlures aux poignets en l'honneur de cette constellation. On disait que celui qui ne serait pas porteur de ces marques à l'heure de la mort servirait en enfer à la production du feu, parce qu'on l'allumerait sur son poignet par la même manœuvre qu'on emploie pour le produire au moyen de morceaux de bois.

Les indigènes appelaient l'étoile Vénus *citlalpol*, *uei citlalin*, étoile grande, et ils disaient que, quand elle se lève du côté de l'orient, elle n'apparaît qu'après quatre tentatives successives, brillant fort peu aux trois premières, pour s'éclipser encore. Elle apparaît enfin avec toute sa clarté à la quatrième tentative et continue ensuite sa car-

1. Ville située dans le lac de ce nom au nord de la lagune de *Tetzcuco*.

2. De *mamali*, frotter : d'où dérive *tlemamali*, faire du feu (*tletl*). On disait au figuré *nocuexanco*, *nomamalhuazco yeboatinh*, ou vient se mettre dans ma jupe, dans ma constellation, c'est-à-dire je gouverne, je commande.

rière. On prétend que sa lumière vient de la lune. On tenait sa première apparition pour une chose de mauvais augure, prétendant qu'elle entraînait des maladies à sa suite : aussi fermait-t-on les portes et les fenêtres pour empêcher sa lumière d'entrer. Quelquefois, cependant, on augurait bien de cette apparition, dans certains moments où s'effectuait son lever.

CHAPITRE IV

DES COMÈTES.

Les Mexicains appelaient la comète *citlalin popoca*, ce qui veut dire étoile fumante. Elle était considérée comme signe de la mort de quelque prince ou roi, ou comme une annonce de guerre ou de famine. Le vulgaire disait : « Voilà notre famine. » Ces indigènes appelaient la queue de cet astre *citlalin tlamina*, exhalaison de la comète, ou, mot à mot, l'étoile lance la flèche. On prétendait que, lorsque cette flèche tombait sur un être vivant, lièvre, lapin ou autre animal quelconque, un ver se formait soudain dans la plaie et le rendait impropre à servir de nourriture. C'est pour cela qu'on prenait grand soin de se couvrir la nuit pour se mettre à l'abri de ces émanations enflammées.

Les indigènes appellent *citlalxonecuilli* la constellation de la petite Ourse. On la figure par sept étoiles placées en forme de S, séparées des autres et très brillantes. On leur a donné le nom de *citlalxonecuilli* à cause de la ressemblance qu'elles ont avec la forme d'un pain contourné en S, appelé *xonecuilli*, que l'on mangeait dans toutes les maisons, un fois l'an, le jour de *xochilhuitl*.

Les étoiles qu'en plusieurs endroits on appelle le Char sont nommées dans ce pays le Scorpion, parce qu'elles en ont la forme. En réalité, c'est ainsi qu'on les appelle en plusieurs contrées de la terre.

CHAPITRE V

DU VENT.

Les Mexicains attribuaient le vent à *Quetzalcoatl*, qui devenait ainsi le dieu des vents. Il souffle des quatre points cardinaux sous l'influence de cette divinité, d'après ce qu'on affirme. Il vient d'abord du côté de l'orient, où les croyances des Mexicains placent le paradis terrestre appellé *Tlalocan*. Ce vent qu'on nomme *tlalocayotl* ne souffle pas avec furie. Quand il règne, il n'empêche pas les embarcations de voguer sur les eaux. Le second vent souffle du nord, où ces indigènes placent l'enfer. Aussi l'appellent-ils *mictlampa checatl*, c'est-à-dire vent qui vient de l'enfer. Il est furieux et, par cela même, fort redouté. Lorsqu'il souffle, les embarcations ne peuvent pas naviguer ; celles qui sont surprises filent chercher un refuge le plus vite qu'elles peuvent, car sans cela elles seraient souvent en danger. Le troisième vent vient de l'occident, où les Mexicains placent l'habitation des déesses *Ciuapipiltin*. On l'appelait *ciuatlampa checatl* ou *ciuatecayotl*, ce qui veut dire : vent qui souffle du lieu où habitent les femmes. Ce vent n'est pas furieux, mais il est froid et il fait greloter. On navigue sûrement quand il règne. Le quatrième vent souffle du sud. On l'appelle *uitztlampa checatl*, ce qui veut dire : vent qui souffle du point où s'en furent les déesses *Uitznaua*. Ce vent souffle très fort dans ce pays et il est dangereux pour la navigation. Sa fureur est telle que quelquefois il arrache des arbres, fait écrouler des murailles, et il forme de grandes vagues sur la mer. Il porte à la cime des flots ou plonge dans les abîmes les embarcations qu'il rencontre. Il est aussi furieux que le vent du nord.

Les Mexicains appliquent plusieurs noms à l'éclair ou à la foudre, qu'ils attribuent aux dieux *Tlaloque* ou *Tlamacazque*. On disait que c'étaient eux qui fabriquaient les éclairs et le tonnerre, dont ils frappaient qui ils voulaient.

CHAPITRE VI

DES NUAGES.

Les nuages et les pluies étaient attribués par ces indigènes au dieu *Tlalocan tecutli*, qui avait sous ses ordres un grand nombre d'autres dieux appelés *Tlaloque* ou *Tlamacazque*. On les regardait comme les

générateurs de toutes les choses nécessaires à la vie du corps, comme maïs, haricots, etc.... Ils envoyaient, en effet, les pluies pour que naquissent toutes les choses que la terre produit. Lorqu'on faisait une fête à ce dieu et à ses acolytes les *tlamacazque* qui demeuraient dans la maison du temple appelé *calmecac*, on s'y préparait par un jeûne de quatre jours. Cette pénitence étant terminée, si quelque faute avait été commise parmi eux, on allait faire subir le châtiment sur la lagune pour honorer ces divinités. Le coupable était traîné et abîmé de coups de pied dans l'eau et dans la boue, ainsi que cela a été dit ailleurs, jusqu'à ce qu'on le laissât presque pour mort. On enfermait, pour les châtier ce jour-là, tous ceux qui dans le *calmecac* avaient démérité en cassant quelque plat ou en faisant d'autres choses semblables. Quelquefois les parents de celui qui était emprisonné donnaient aux *tlamacazque* des poules, des *mantas* ou autres objets, pour qu'on le mît en liberté et qu'on n'allât pas le noyer. Quant à ceux dont on n'avait pas obtenu le pardon, quand ils étaient enfermés, les parents n'osaient plus intervenir au moment où le châtiment leur était appliqué de la sorte. Les traitements qu'on leur faisait subir allaient à ce point qu'on les laissait presque morts, étendus au bord de la lagune où les parents allaient les prendre pour les porter chez eux. Dans la fête de ces dieux, tous les *macehualli* mangeaient du maïs cuit et préparé à la manière du riz, et les *tlamacazque* s'en allaient chantant et dansant dans les rues, en portant d'une main un pied de maïs vert et de l'autre un pot avec son anse. Ils priaient partout qu'on leur donnât du maïs bouilli, et les *macehualli* s'empressaient d'en mettre dans leurs pots. On disait que ces dieux faisaient les nuages, les pluies, la grêle, la neige, le tonnerre, les éclairs et la foudre.

L'arc-en-ciel est comme une sorte d'arc en maçonnerie qui affecte différentes couleurs. Son apparition est le signe d'un ciel serein. Lorsqu'il paraissait se reposer sur quelque maguey, on prétendait qu'il le flétrissait et faisait sécher. On disait aussi que, lorsqu'il se montrait souvent dans le ciel, c'était le signe que les pluies allaient cesser.

CHAPITRE VII

DE LA GELÉE, DE LA NEIGE ET DE LA GRÊLE.

Les Mexicains avaient noté dans leurs calculs qu'il gelait cent vingt jours par an et que les gelées commençaient depuis le mois d'*ochpaniztli* pour finir au mois de *tititl*. Quand venait la fête de ce mois,

le vulgaire disait qu'il était temps de préparer et de labourer la terre, semer du maïs et faire n'importe quel autre genre de semailles. Tous mettaient, en conséquence, la main à l'œuvre. On appelait *cepayauitl* la neige qui tombe comme un brouillard et presque semblable à de l'eau fondue. Quand on la voyait tomber, on en pronostiquait une bonne récolte et une année fertile. Lorsque d'épais nuages se montraient sur les cimes élevées, on disait que les *Tlaloque*, dieux des eaux, allaient venir. Lorsque ces nuages situés en haut des montagnes affectaient une couleur très blanche, on prétendait que c'était le signe de la grêle qui venait détruire les moissons et l'on en avait grand'peur. La grêle était, du reste, très avantageuse aux chasseurs, parce qu'elle causait la mort d'un grand nombre d'oiseaux de toutes espèces. C'est pour éviter que ces dommages tombassent sur les plants de maïs qu'il y avait des sorciers appelés *teciuhtlazque* [1], c'est-à-dire conjurateurs de grêle, qui avaient la réputation d'avoir à leur disposition des sortilèges pour empêcher la grêle de tomber sur le maïs et pour l'envoyer sur des lieux incultes où l'on ne fait aucune semaille.

CHAPITRE VIII

DE LA MANIÈRE DES MEXICAINS DE COMPTER LES ANNÉES.

Les gens du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne, au temps de leur idolâtrie, avaient l'habitude de compter les années au moyen d'un cercle figurant quatre signes, placés comme aux quatre points cardinaux, de sorte que chaque année prenait la dénomination de quelqu'une des quatre parties du cercle. Voici les noms qu'on leur appliquait : *uitztlampa*, qui est le midi ; *tlapcopa*, qui est l'orient ; *mictlampa*, qui est le nord ; *ciuatlampa* [2], qui est l'occident. Les noms des signes figurant ces quatre points cardinaux étaient les suivants : *tochtli*, lapin, était assigné à *uitztlampa*, c'est-à-dire au midi ; *acatl*, roseau, représentait l'orient ; *tecpatl*, obsidienne, était dédiée au septentrion ; *calli*, maison, signalait l'occident. C'était donc le lapin qui figurait le commencement d'une série d'années, et l'on disait ainsi : *ce tochtli*, un lapin ; *ome acatl*, deux roseau ; *ei tecpatl*, trois obsidienne ; *naui*

1. Exorcistes, ceux qui conjurent les orages. Substantif formé du verbe *teciuhtlaça*, éloigner (*tlaça*), la grêle, l'orage (*teciuitl*).

2. Ces noms des quatre points cardinaux sont pris au figuré, ainsi que nous l'avons vu pour *ciuatlampa*, litt. vers les femmes. Les trois autres signifient : *uitztlampa*, vers les épines ou les piquants (*uitztli*) ; *tlapcopa*, du côté où l'on voit le ver luisant (*copitl*), et *mictlampa*, vers l'enfer (*mictlan*).

calli, quatre maison, et l'on continuait ainsi en augmentant les nombres jusqu'à treize. Quand on avait fini cinquante-deux ans, le compte était ramené à *ce tochtli*.

Acatl, roseau, est le signe appliqué à l'orient, appelé *tlapcopa tlauilcopa*[1], source de la lumière ou du soleil. *Tecpatl*, obsidienne, était le signe dédié à *mictlampa* dans la direction de l'enfer, parce qu'on croyait que les morts s'en allaient vers le septentrion. C'est pour cette raison que, dans leurs pratiques superstitieuses relatives aux morts, après les avoir enveloppés dans leurs couvertures, on asseyait les corps des défunts en tournant leurs figures dans la direction de *mictlampa*. Le quatrième signe, « la maison, » était dédié à l'occident appelé *ciuatlampa*, qui veut dire presque la maison des femmes, parce qu'on était dans la conviction que les femmes défuntes, devenues déesses, fixaient leur demeure au couchant, tandis que les hommes résidaient à l'orient. On croyait également que les hommes morts qui habitent le palais du soleil conduisaient cet astre, en s'évertuant à le réjouir depuis son lever jusqu'à la hauteur de midi, et que les femmes appelées *Ciuapipiltin*, que l'on tient pour déesses, partaient de l'occident pour l'aller recevoir au point de midi et le conduire à son coucher, au milieu de grandes réjouissances.

En calculant le temps de treize en treize années, chacun des quatre signes commence ce compte à son tour et l'on dit ainsi : *ce tochtli*, *ome acatl*, *ei tecpatl*, *naui calli*, *macuiltochtli*[2], six *acatl*, sept *tecpatl*, huit *calli*, etc., et, en treize fois quatre, on finit le compte de cinquante-deux ans. Cette période étant terminée, ainsi qu'il est dit, le calcul revenait à *ce tochtli*, qui était le signe de midi appelé *uitztlampa*. Quand on y arrivait à nouveau, tout le monde craignait la famine, parce qu'on le tenait pour signe de disette.

CHAPITRE IX

DE LA CRAINTE QU'ILS AVAIENT DE LA FAMINE LORSQUE LA SÉRIE DES ANNÉES COMMENÇAIT EN *ce tochtli* ET DES PROVISIONS QUE L'ON FAISAIT L'ANNÉE AUPARAVANT.

Avant qu'on arrivât à *ce tochtli*, que l'on craignait beaucoup à cause de la disette, tout le monde s'évertuait à recueillir et à cacher dans la

1. C'est-à-dire : du côté de la lumière (*tlauilli*).

2. La suite de ces treize noms est : *Chiquace acatl*, *chicome tecpatl*, *chicuei calli*, *chiconaui tochtli*, *matlactli acatl*, *matlactli oce tecpactl*, *matlactli omome calli*, et *matlactli omei tochtli*. La seconde *treizaine* commence par *ce acatl*, etc.

maison beaucoup de subsistances et toutes sortes de produits qui se prêtent à la consommation, bien qu'ils soient d'une qualité inférieure, comme, par exemple, ceux qui suivent : *polucatl;* c'est une graine de plante que l'on ne mange que dans le cas d'une grande nécessité ; *popoyotl*, qui est le maïs niellé ; *xolotzontli*[1], qui est la chevelure s'épanouissant sur l'épi de maïs quand il est en pied ; *miauatl*[2], qui est le panache qui termine la tige de maïs quand l'épi est déjà grand ; *metzolli*[3] (vulgairement appelé mezote), produit par les raclures du maguey quand on le racle pour faire sortir la sève ; *nochxochitl*[4], qui est la fleur de la tuna ; *mexcalli*, qui sont les feuilles cuites du maguey ; *necutlatotonilli*[5], qui est la sève nouvelle sortie du maguey réchauffée au feu ; *uauhtli polocayo*, qui est la graine de la sarriette non émondée de ses saletés.

Quant aux haricots, on les conservait avec leurs tiges, leurs feuilles et leurs gaînes, parce qu'on mettait tout à profit en temps de disette. Lorsque la famine se déclarait, il y avait de pauvres gens, hommes et femmes, qui se vendaient pour esclaves et étaient achetés par des riches qui avaient de grandes provisions. Ce n'était pas seulement eux-mêmes que ces malheureux vendaient : ils vendaient aussi leurs fils, leurs descendants et toute leur race. Il en résultait un esclavage perpétuel, attendu que la servitude commencée pour ce motif ne pouvait plus, pour n'importe quelle raison, se terminer en aucun temps. Cela provenait de ce que les pères, en se vendant pour échapper à la mort et pour éviter de tomber dans les plus extrêmes besoins, étaient descendus à ce degré de malheur absolument par leur faute ; car, sachant bien que la disette allait venir, ils avaient manqué de soin en négligeant de se prémunir à l'avance. On disait donc ensuite que ces esclaves et leurs descendants étaient tombés en servitude dans l'année de *ce tochtli* et que cette servitude était perpétuelle. L'année de *ce tochtli* étant passée, le compte des ans revenait à *ome acatl*, qui appartient à *tlapcopa* où naît le soleil.

1. De *xolotl*, maïs, et *tzontli*, cheveux.
2. Epi du maïs en fleur.
3. C'est la moelle du maguey, qui est aussi appelée *metalotl*.
4. De *nochtli*, nopal, et *xochitl*, fleur.
5. De *necutli*, miel, et *tlatotonilli*, chauffé.

CHAPITRE X

DE LA GERBE OU NŒUD DES ANNÉES, QUI AVAIT LIEU APRÈS QUE CHACUN DES QUATRE SIGNES AVAIT GOUVERNÉ A SON TOUR UN TOTAL DE TREIZE ANS, CE QUI FAISAIT CINQUANTE-DEUX ANNÉES, ET DE CE QUE L'ON FAISAIT AU BOUT DE CETTE CINQUANTE-DEUXIÈME.

Lorsque le cercle des ans avait été parcouru, les habitants de Mexico et des environs avaient l'habitude de célébrer, au commencement de la nouvelle période, qui portait le nom d'*ome acatl*, une fête ou grande solennité appelée *toxiuh ilpilia*, qui signifie à peu près nœud des années. Elle se célébrait tous les cinquante-deux ans, c'est-à-dire lorsque chacun des quatre signes avait régi à son tour un groupe de treize années. On appelait cette fête *toxiuh ilpilia*, voulant dire : nos années sont attachées, parce qu'on allait en commencer une autre série de cinquante-deux. On disait aussi *xiuhtzitzquilo*[1], ce qui veut dire : nous entrons dans l'année nouvelle, et pour témoigner de cet événement, tout le monde portait les mains sur les herbes, afin de donner à entendre qu'une autre série de cinquante-deux ans allait commencer pour parfaire le nombre de cent quatre qui formait le siècle.

C'était alors aussi qu'on faisait le feu nouveau. Quand le jour de cette cérémonie approchait, tous les habitants de Mexico avaient l'habitude de jeter à l'eau, dans les canaux et les lagunes, les blocs de pierre ou de bois qu'on adorait comme dieux de la maison, ainsi que d'autres pierres qui servaient à l'installation des foyers pour faire la cuisine, et celles encore sur lesquelles on avait la coutume de moudre le piment. En même temps, on nettoyait parfaitement les maisons, et, pour finir, on éteignait tous les feux. Un endroit était réservé à la cérémonie où l'on faisait ce feu nouveau : c'était le sommet d'un monticule, appelé *Uixachtlan*[2], qui se trouve situé à deux lieues de Mexico, aux confins d'*Iztapalapan* et de *Colhuacan*[3]. Cela se pratiquait à l'heure de minuit. On plaçait le morceau de bois, duquel le feu devait être extrait, sur la poitrine du plus généreux des captifs, pris à la guerre, car on allumait ce feu dans un morceau de bois bien sec, au moyen

1. Impersonnel signifiant on prend l'année; de *xiuitl*, année, herbe, et *tzitzquia*, toucher, saisir.

2. Cette montagne, appelée aussi *Uixachtecatl*, était couverte de *uixachin*, arbre très épineux et peut-être propice à la rénovation du feu qui avait lieu à chaque période. Voy. la note 2 de la page 289.

3. Ville au sud de Mexico. Voy. la note 3 de la page 1.

d'un autre morceau long comme un bois de flèche qu'on faisait tourner très rapidement entre les paumes des mains. Lorsque le feu était allumé, on ouvrait aussitôt la poitrine du captif, on en arrachait le cœur, on le jetait au feu en l'y poussant avec tout le corps qui s'y consumait aussi en entier. C'étaient seulement les prêtres qui remplissaient l'office de faire le nouveau feu et tout particulièrement celui qui appartenait au faubourg de *Calpulco*.

CHAPITRE XI

DES RÈGLES SUIVIES POUR EXTRAIRE LE FEU NOUVEAU A LA CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE, ET DE TOUTES LES CÉRÉMONIES QUE L'ON FAISAIT A CE PROPOS.

Nous avons déjà dit que la sierra de *Uixachtlan* était destinée à cette cérémonie. Voici maintenant quelles étaient les règles suivies pour s'y rendre. La veille de cette fête, au coucher du soleil, les prêtres des idoles s'apprêtaient et se revêtaient des ornements de leurs dieux, de manière à leur ressembler absolument. Dès les premiers moments de la nuit, ils se mettaient en route peu à peu, marchant lentement, gravement et en silence. C'est pour cela qu'on disait *teonenemi*, ce qui signifie : ils marchent comme des dieux. Partis de Mexico, ils arrivaient à la susdite sierra quand il était près de minuit. Le prêtre du quartier de *Calpulco*, dont l'office était de faire ce feu nouveau, portait dans ses mains les instruments dont il devait l'extraire. Pendant tout le parcours, il ne cessait d'essayer le procédé qui devait le conduire à faire le feu plus facilement. La nuit de cette cérémonie étant venue, tout le monde était saisi de frayeur et attendait dans l'anxiété ce qui allait arriver; car ils étaient imbus de la croyance que, s'il devenait impossible de faire du feu, ce serait la fin de la race humaine et les ténèbres de cette nuit deviendraient éternelles; le soleil ne se lèverait plus, et, des hauteurs de l'espace, descendraient les *tzitzimime*, formes repoussantes et terribles, qui viendraient dévorer les hommes et les femmes. C'est pour cela que tout le monde montait sur les terrasses où se réunissaient les habitants de chaque maison, personne n'osant rester en bas. On appliquait sur les figures des femmes enceintes un masque fait de feuilles de maguey. On prenait soin aussi de les enfermer dans les silos, parce qu'on était dans la croyance que, si le feu ne pouvait se faire, elles se convertiraient en bêtes féroces et dévoreraient hommes et femmes. On agissait de même avec les enfants, en leur mettant sur la figure ce même masque de maguey.

On ne les laissait point s'endormir et leurs parents prenaient bien soin de les tenir éveillés en les malmenant et en leur criant aux oreilles, attendu qu'ils croyaient que, si on les laissait tomber dans le sommeil, ils seraient changés en souris. De sorte que personne ne pensait à autre chose qu'à être attentif vers le lieu où la lumière devait paraître et tout le monde attendait dans l'anxiété l'heure et le moment où le feu se verrait. Quand on avait réussi à l'allumer, on faisait un grand foyer qui pût être aperçu de loin. A peine l'avaient-ils vu briller que les gens s'ouvraient les oreilles avec de petits couteaux, prenaient le sang qui en découlait et aspergeaient vers l'endroit où la lumière venait d'apparaître. Tout le monde était obligé de se livrer à cette pratique, sans même en excepter les enfants qui étaient au berceau. On leur incisait aussi les oreilles en disant que c'était ainsi qu'on faisait pénitence et qu'on acquérait des mérites. C'est à ce moment que les ministres ouvraient la poitrine et les entrailles du captif avec un couteau d'obsidienne bien affilé, ainsi que nous venons de le dire plus haut et en bien d'autres endroits.

CHAPITRE XII

DE CE QUE L'ON FAISAIT APRÈS AVOIR ALLUMÉ LE FEU NOUVEAU.

Le grand foyer ayant été allumé, ainsi que nous venons de le dire, les ministres des idoles qui étaient venus de Mexico et d'autres villes s'empressaient de prendre du feu pour lequel ils étaient là et ils commissionnaient des hommes bons coureurs et très agiles qui étaient chargés de l'emporter au moyen de torches faites de morceaux de bois de pin. Ils couraient très vite et à qui mieux mieux pour que le feu parvînt sans retard à toutes les résidences. Les habitants de Mexico étant arrivés chez eux avec leurs torches allumées les apportaient aussitôt au temple de *Uitzilopochtli* et venaient placer le feu, avec beaucoup d'encens de copal, sur un grand chandelier fait de maçonnerie et s'élevant devant l'idole. On en prenait ensuite, là même, pour l'emporter à l'habitation des prêtres et chez tous les habitants de la ville. C'était chose fort curieuse à voir que cette multitude de gens qui en venaient chercher. Aussi faisait-on de grands foyers en nombre considérable dans chaque quartier et on les accompagnait de grandes réjouissances. Les prêtres des autres lieux habités se conduisaient de même, car le feu leur arrivait très vite, attendu que celui des coureurs qui gagnait du terrain sur les autres prenait le faisceau allumé, et de cette manière ils arrivaient en un instant aux

lieux de leur résidence, où chacun venait prendre sa part de ce feu nouveau. C'était vraiment chose très curieuse de voir la quantité de feux qui rayonnaient de tous les lieux habités ; on aurait dit la clarté du jour. Mais partout les premières habitations où ce feu s'allumait étaient celles des ministres des idoles.

CHAPITRE XIII

COMME QUOI, APRÈS AVOIR FAIT PROVISION DU FEU NOUVEAU, TOUT LE MONDE RENOUVELAIT SES VÊTEMENTS ET SON INSTALLATION.
C'EST ICI QU'ON PLACE LE CERCLE DES SIGNES FIGURANT LE COMPTE DES ANNÉES.

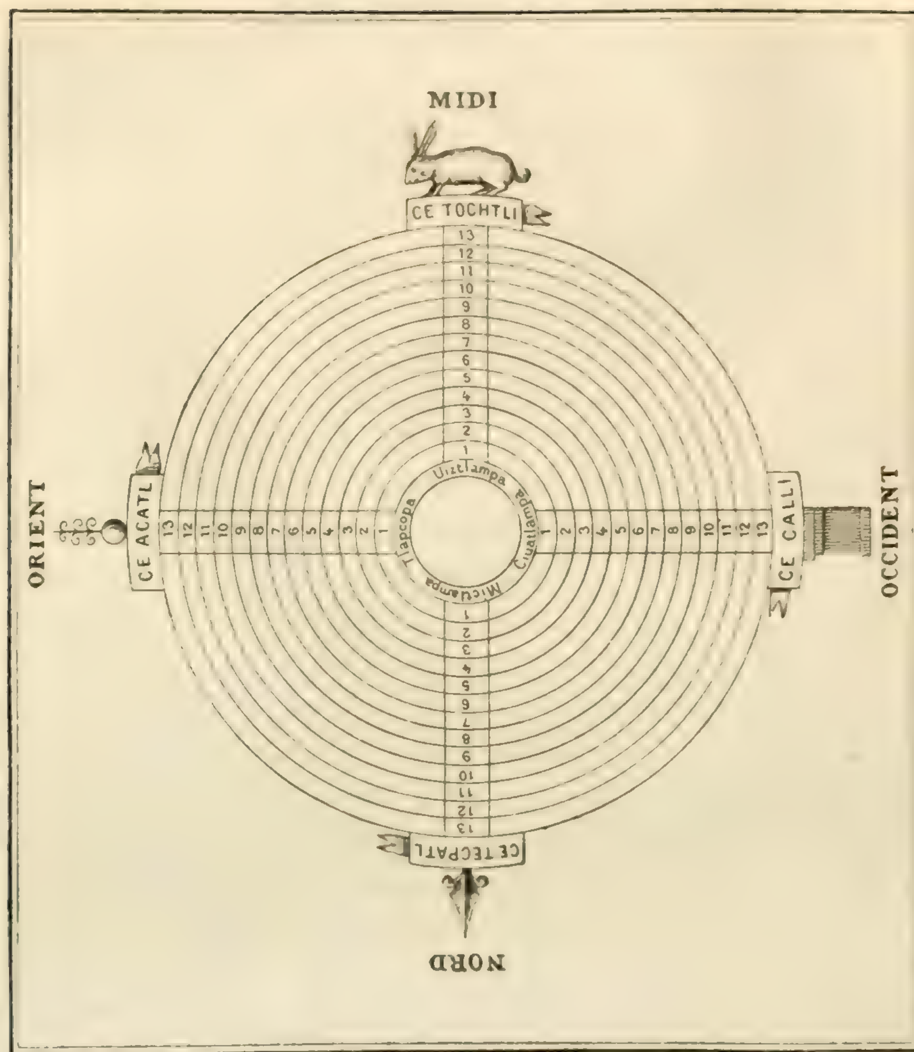
Le feu étant fait de la manière dite, les habitants de chaque maison, dans tous les villages, renouvelaient leur installation. On couvrait le sol de nattes fraîches et tous, hommes et femmes, se vêtaient d'habits neufs. Il en résultait que toutes les choses d'usage dans les maisons étaient renouvelées en l'honneur de l'année nouvelle qui commençait. On se livrait, en cette occasion, à de grandes fêtes et réjouissances en disant qu'ils en avaient fini avec la peste et la famine. Ils mêlaient au feu beaucoup d'encens ; ils décapitaient des cailles et ils encensaient leurs dieux vers les quatre points cardinaux, avec leurs encensoirs de terre cuite, au milieu des cours de leurs habitations. Après avoir lancé dans le foyer tous les objets dont ils avaient fait l'offrande, ils se mettaient à manger du *tzoualli*, qui est un mets provenant d'un mélange de miel et de farine de blettes. Tout le monde devait jeûner et personne ne devait boire de l'eau jusqu'à minuit. A midi commençaient les sacrifices de captifs et d'esclaves, et c'est ainsi que s'embellissait la fête, tandis qu'on prenait soin d'entretenir les grands feux, sans cesser les banquets. Quant aux femmes enceintes qu'on avait enfermées comme des bêtes fauves, s'il arrivait qu'elles accouchassent au milieu de ces circonstances, on donnait à leurs enfants les noms de *Molpilia*, si c'étaient des garçons, et de *Xiuhnenetl*[1], si c'étaient des filles, en souvenir de ce qui arriva au moment de leur naissance. Cette fête eut lieu, pour la dernière fois, sous le règne de *Motecuhçoma*, qui donna des ordres par tout son royaume pour qu'on s'évertuât à prendre un captif qui portât ce nom-là. On prit en effet un homme de *Uexotzinco*, très noble, du nom de *Xiuhtlamin*. Ce fut un soldat du *Tlatelolco* appelé *Itzcuin* qui s'en empara dans une

1. De *xiuitl*, année, et *nenetl*, poupée, vulve.

bataille. Cela lui fit donner le nom de *Xiuhtlaminmani*, ce qui veut dire preneur de *Xiuhtlamin*.

Le cercle inscrit plus haut est la manière de compter les années[1]. C'est une chose très ancienne. On en attribue l'invention à *Quetzalcoatl*. On y procédait en commençant par l'orient, où se trouvent figurés les roseaux; d'autres disent par le midi, où l'on a figuré le lapin. On dit *ce acatl*, et l'on passe au nord, où se trouve l'obsidienne, en disant *ome tecpactl*. On passe ensuite à l'occident, où se trouve la maison, en disant *yei calli*. Après cela, on passe au sud, où est le lapin, en disant *naui tochtli*. On revient alors à l'orient en disant *macuilli acatl* et l'on fait ainsi quatre tours jusqu'à ce qu'on arrive au nombre treize qui se complète sur le signe par lequel on avait commencé. On reprend ensuite le nombre « un », en disant *ce tecpatl*. C'est de cette façon qu'en continuant à faire le tour on commence successivement les treize années par chacun des quatre caractères ou, autrement dit, par chacun des quatre points cardinaux. Ainsi se complètent les cinquante-deux ans qui forment une gerbe, après laquelle on célèbre le grand jubilé et l'on fait le feu nouveau de la façon qui vient d'être décrite. On recommence ensuite à compter comme auparavant. On n'est pas partout du même avis au sujet du moment où commençait l'année. On m'a dit en plusieurs endroits que c'était à une certaine date de janvier. Ailleurs on m'a assuré que c'était au premier février, et, autre part, au commencement de mars. Je pris soin de réunir au *Tlatelolco* un grand nombre de vieillards des plus habiles que je pus trouver avec les plus instruits de nos collégiens. On mit la matière en discussion pendant plusieurs jours, et tous ensemble tombèrent d'accord pour assurer que l'année commençait chez eux le jour qui est notre deux de février.

1. Le lecteur trouvera au verso de cette page la figure dont parle ici Sahagun et que Bustamante a insérée à la fin du tome Ier de son édition. Nous faisons suivre cette figure d'un petit tableau indiquant la succession des signes pendant le cours des quatre *treizaines* qui formaient la gerbe d'années ou le cycle de 52 ans. Nous commençons le cycle par le signe *ce tochtli*, un *lapin*, parce que c'est l'opinion généralement admise qu'il en était ainsi chez les Mexicains, avant la conquête. Sahagun l'a reconnu lui-même un peu plus haut, chapitres VIII et IX, pages 486 et 487. Il devait, d'ailleurs, en être absolument ainsi, puisque la cérémonie du feu nouveau tombait en l'année *ome acatl*, 2 *roseau*, et nous savons qu'on la célébrait dans la seconde année du cycle.



1re TREIZAINE.	ANNÉES du cycle.	2e TREIZAINE.	ANNÉES du cycle.	3e TREIZAINE.	ANNÉES du cycle.	4e TREIZAINE.	ANNÉES du cycle.
1 lapin.	1	1 roseau.	14	1 silex.	27	1 maison.	40
2 roseau.	2	2 silex.	15	2 maison.	28	2 lapin.	41
3 silex.	3	3 maison.	16	3 lapin.	29	3 roseau.	42
4 maison	4	4 lapin.	17	4 roseau.	30	4 silex	43
5 lapin.	5	5 roseau.	18	5 silex	31	5 maison.	44
6 roseau.	6	6 silex.	19	6 maison	32	6 lapin	45
7 silex.	7	7 maison.	20	7 lapin.	33	7 roseau.	46
8 maison.	8	8 lapin.	21	8 roseau.	34	8 silex.	47
9 lapin.	9	9 roseau.	22	9 silex	35	9 maison.	48
10 roseau.	10	10 silex.	23	10 maison.	36	10 lapin	49
11 silex	11	11 maison.	24	11 lapin.	37	11 roseau	50
12 maison.	12	12 lapin.	25	12 roseau.	38	12 silex	51
13 lapin	13	13 roseau	26	13 silex	39	13 maison.	52

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

PROLOGUE

DU HUITIÈME LIVRE DE CETTE HISTOIRE

D'après ce qu'affirment les vieillards aux mains desquels se trouvaient les peintures et les mémoires sur les choses anciennes, ceux qui vinrent les premiers peupler ce pays de la Nouvelle-Espagne procédèrent de la région du nord en marchant à la recherche du *paradis terrestre.* Ils se faisaient appeler *Tamoanchan*, contraction de *tictemoa tochan*, qui veut dire : « Nous cherchons notre maison naturelle. » Ils étaient peut-être poussés à croire, sur la foi de quelque oracle reçu et divulgué par des gens estimés parmi eux, que le paradis terrestre était situé vers le sud. Presque tous les écrivains affirment, en effet, que c'est la vérité, puisqu'il se trouve sous la ligne équinoxiale. Ces émigrants avaient l'habitude de choisir les points élevés des plus hautes montagnes pour y asseoir leurs demeures, obéissant au récit qui leur avait été fait que le paradis terrestre est situé à une très grande hauteur, ce qui est sans nul doute la vérité. Ces premiers habitants furent des gens très robustes, très doctes et très belliqueux, ainsi que le démontrent de fort anciens édifices qu'on peut voir facilement aujourd'hui. Entre bien d'autres choses remarquables qu'ils firent, ils bâtirent une très forte ville au milieu d'une contrée fertile, dont la prospérité et les richesses ont laissé de magnifiques traces dans les ruines de ses édifices détruits. Ils appelèrent *Tullan* cette ville, ce qui veut dire : lieu de fertilité et d'abondance. On lui donne encore aujourd'hui le même nom, et c'est toujours un pays agréable et fertile. Un roi appelé *Quetzalcoatl* y régna un grand nombre d'années. C'était un grand nécromancien, inventeur de cet art magique qu'il légua à ses descendants, parmi lesquels l'usage en est encore suivi. Il posséda, d'ailleurs, à un haut degré, les vertus morales. Son règne est resté dans le souvenir des indigènes de ce pays, comme celui du roi Arthus parmi les Anglais. Cette ville fut détruite et son roi chassé. On dit

qu'il fit route vers l'orient et qu'il s'en fut, appelé par le soleil, vers la ville de cet astre, nommée *Tlapallan*. On dit qu'il vit toujours et qu'il doit revenir pour régner et rebâtir cette ville qu'on lui a détruite. On est donc encore aujourd'hui dans l'attente de son retour. Lorsque Fernand Cortès arriva, il fut pris pour lui et accueilli pour tel, jusqu'à ce que le contact continu de ce guerrier et de ses compagnons eût complètement détrompé les indigènes.

Les fuyards de *Tullan* édifièrent une autre ville très prospère appelée *Chololllan*, à laquelle les Espagnols appliquèrent le nom de Rome en voyant sa magnificence et ses beaux édifices. Il semble, en effet, que les destinées de ces deux villes aient eu quelque ressemblance avec celles de Rome et de Troie. Un grand nombre d'années après ces événements, les Mexicains commencèrent à peupler le pays. Dans l'espace de trois cents ans environ, ils se rendirent maîtres de la plus grande partie des royaumes et seigneuries qui composent ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Espagne et ils bâtirent la ville de Mexico, qui est une autre Venise. Ses maîtres furent des empereurs, le dernier surtout, *Moteuhçoma*, homme intrépide, très belliqueux, expert au jeu des armes, magnanime, très habile et d'une grande magnificence dans le traitement de sa personne. Malheureusement, il était cruel. Ce fut sous son règne qu'arrivèrent les Espagnols. Plusieurs prophéties lui avaient annoncé qu'ils viendraient de son vivant. Les Castillans étant venus, ce fut la fin de l'empire des Mexicains, et celui de l'Espagne commença. Comme il y a de remarquables choses dans la manière de gouverner de ces indigènes, j'ai compilé ce volume qui traite des rois et seigneurs et de toutes leurs coutumes.

LIVRE HUITIÈME

DES ROIS ET SEIGNEURS ET DES RÈGLES QU'ILS SUIVAIENT POUR LEUR ÉLECTION ET DANS LE GOUVERNEMENT DE LEURS ROYAUMES

CHAPITRE PREMIER

DES SEIGNEURS ET GOUVERNEURS QUI RÉGNERENT A MEXICO DEPUIS LE COMMENCEMENT DU ROYAUME JUSQU'EN L'ANNÉE 1560.

Acamapich[1] fut le premier roi de *Mexico-Tenochtitlan.* Il régna pendant vingt et un ans au milieu d'une paix et d'une tranquillité générales, puisqu'il n'y eut point de guerre pendant tout ce temps.

Uitziliuitl[2] fut le second roi de *Tenochtitlan.* Il régna vingt et un ans. Par lui commencèrent les guerres, surtout avec les habitants de *Colhuacan.*

Chimalpopoca[3] fut le troisième roi de *Tenochtitlan.* Il régna dix ans.

Itzcoatzin[4] fut le quatrième roi de *Tenochtitlan.* Son règne dura

1. Ou *Acamapichtli.* Voy. la note 2 de la page 333.

2. Ou *Huitziliuitl,* fils de *Acamapich.* Chimalpahin donne à son règne une durée de 25 ans (1391-1415).

3. C'est-à-dire : bouclier (*chimalli*) qui fume (*popoca*). Ce monarque était, selon la plupart des historiens, le frère de *Huitziliuitl.* Chimalpahin dit qu'il en était le fils. Quant à la durée de son règne, le même chroniqueur la fixe à 12 ans (1415-1426) au lieu de 10.

4. Ou *Itzcoatl,* était fils naturel de *Acamapich* ; il régna de 1427 à 1440.

quatorze ans. Il subjugua par ses guerres les habitants d'*Azcaputzalco* et ceux de *Xochimilco*.

Moteuhçoma Ier[1] fut le cinquième roi de *Tenochtitlan*. Il gouverna les Mexicains pendant trente ans. Il fit également la guerre aux provinces de *Chalco* et *Quauhnauac* et à tous les habitants de leurs districts. Il fut en guerre aussi avec les gens de *Quauhtemalan*[2]. Il y eut pendant son règne une grande famine qu'on appela *necetochuiloc*[3] et qui dura quatre ans. Elle eut pour conséquence que beaucoup de Mexicains, de *Tepaneca* et d'habitants d'*Acolhuacan* émigrèrent en d'autres lieux pour y chercher les moyens d'existence.

Axayacatl[4] fut le sixième roi de Mexico. Son règne dura quatorze ans. Il fit la guerre aux habitants de *Tlatelulco* dont les possessions perdirent le titre de royaume par suite de la victoire que les Mexicains remportèrent sur eux. C'était *Moquiuitztli*[5] qui régnait alors à *Tlatelulco*. Cet événement eut pour conséquence que les Tlatelulcains n'eurent pas de roi pendant quarante-six ans. *Axayacatl* conquit également les royaumes et provinces de *Tlacotepec*, *Cozcaquauhtenco*, *Callimayan*, *Metepec*, *Caliztlauacan*, *Ecatepec*, *Teultenanco*, *Malinaltenanco*, *Tzinacantepec*, *Coatepec*, *Cuitlapilco*, *Teuxaoalco*, *Tequaloyan*, *Ocuillan*.

Tiçocicatzin[6] fut le septième roi de *Tenochtitlan*. Il régna quatre ans sans entreprendre aucune guerre.

Auitzotl fut le huitième roi de *Tenochtitlan*. Il régna dix-huit ans. Ce fut sous son règne que Mexico fut inondée, par suite de l'ordre qu'il donna de faire couler vers cette ville cinq sources qui se trouvent aux confins de *Coyoacan* et de *Uitzilopochco* et qu'on appelle *Acuecuexcatl*[7], *Tiilatl*, *Uitzilatl*, *Xochcaatl* et *Coatl*. Cet événement

1. Ce prince, dont nous avons déjà parlé, aurait régné, d'après Chimalpahin, 29 ans (1440-1468).

2. Aujourd'hui Guatimala.

3. Ce fut en 1454 que la famine frappa extrêmement le pays, et les victimes y furent si nombreuses qu'au dire de Chimalpahin on ne prenait pas la peine de les enterrer ; elles étaient abandonnées et devenaient la proie des bêtes féroces et des tzopilotes.

4. Ce prince, petit-fils d'*Itzcoatl*, par son frère *Teçoçomoc*, mourut en 1481. Il avait n 1473, conquis, sur *Moquiuitztli*, l'Etat de *Tlatelulco* qui, depuis sa création (1379), avait compté quatre rois : *Quaquapitzauac*, *Tlacateotl*, *Quauhtlatohuatl* et *Moquiuitztli* ou *Moquihuix*.

5. On dit aussi *Moquiuixtli*, *Moquiuix* ou *Moquiuixtzin*. D'après Chimalpahin, ce prince aurait régné 14 ans. Si l'on compare la somme d'années que les quatre monarques de *Tlatelulco* ont fourni dans Sahagun et dans Chimalpahin, on remarque une différence de 60 ans en plus chez le premier, qui la porte à 157 ans, tandis que Chimalpahin la réduit à 97 ans.

6. Ou *Tiçoc*, fils de *Moteuhçoma Ier*.

7. *Acuecuexcatl*, eau houleuse, qui fait des vagues (*acuecueyotl*) ; — *Tlilatl*, eau noire ; — *Uitzilatl*, eau des oiseaux mouches ; — *Xochcaatl*, eau des grenouilles ; et *Coatl*, eau des serpents.

arriva quatre ans avant sa mort et vingt-deux avant l'arrivée des Espagnols. En ce temps-là eut lieu aussi une grande éclipse de soleil avant midi. L'obscurité dura cinq heures. Les étoiles parurent au ciel et les gens furent pris d'une grande frayeur. On disait que des monstres nommés *tzitzimime* allaient descendre des cieux pour venir dévorer les hommes et les femmes. *Auitzotl* conquit les provinces de *Tziuhcoac*, *Molanco*, *Tlapan*, *Chiapan*, *Xaltepec*, *Izoatlan*, *Xochtlan*, *Amaxtlan*, *Mapachtepec*, *Xoconochco*, *Ayotlan*, *Maçatlan*, *Coyoacan*.

Le neuvième roi de Mexico fut *Moteuhçoma*, second du nom, qui régna dix-neuf ans. Sous son règne une grande disette dura trois années, pendant lesquelles il ne tomba pas de pluie. Ce fut l'occasion pour les habitants de Mexico d'émigrer en d'autres pays. Ce fut en ce temps-là que Mexico fut témoin d'une grande merveille. Il arriva, en effet, qu'en une importante habitation où l'on se réunissait pour danser et chanter, une poutre qui allait d'un mur à l'autre se mit à entonner ce qui suit, d'une voix humaine : *Ueya noqueztepule! uel tomitotia, atlan tiuetztoz*[1], ce qui veut dire : « Malheur à toi, ma hanche! danse bien aujourd'hui, tu seras bientôt sous les eaux. » Cet événement eut lieu lorsqu'il commençait à être question des Espagnols à Mexico. Ce fut également sous le règne de *Moteuhçoma* que le diable appelé *Ciuacoatl* voguait de nuit par les rues de la ville où on l'entendait crier : « O malheur ! mes enfants, je vais vous abandonner. » Il arriva aussi un autre signe en ce même temps. Une femme de Mexico étant morte de maladie fut enterrée dans la cour de l'habitation et l'on mit une grande pierre par-dessus sa tombe. Elle ressuscita pendant la nuit quatre jours après sa mort, à la grande frayeur de tous ceux qui se trouvèrent présents; car la sépulture s'ouvrit, les pierres qui s'y trouvaient roulèrent au loin et la ressuscitée s'étant rendue au palais de *Moteuhçoma* lui conta en ces termes ce qu'elle avait vu : « Ce qui m'a fait ressussiter, c'est le besoin de te dire que de ton temps finira la royauté de Mexico ; tu en es le dernier roi, parce que d'autres hommes arrivent qui s'empareront du gouvernement du pays et peupleront Mexico. » Cette femme, après avoir ressuscité, vécut encore vingt et un ans et accoucha d'un autre enfant[2]. *Moteuhçoma* conquit les provinces de *Icpatepec*, *Cuezcomaixtlauacan*, *Cozollan*, *Tecomaiztlauacan*, *Çacatepec*, *Tlachquiauhco*, *Yolloxonecuilan*, *Atepec*, *Mictlan*, *Tlaoapan*, *Nopallan*, *Ixtectlallocan*, *Cuextlan*, *Quetzaltepec*, *Chichiualtatacalan*.

1. *Queztepulli*, hanche; en composition *noqueztepul*, ma hanche; vocatif *noquetztepule; uel*, bien, *tomitotia* (pour *ti-om-itotia*) tu danses; *atlan*, dans l'eau, *tiuetztoz*, tu seras enfoncé.

2. D'après Torquemada, cette femme était la propre sœur du roi. (*Mon. ind.* lib. II, cap. XCI.)

Sous le règne de ce prince, huit ans avant l'arrivée des Espagnols, on vit, à la grande frayeur de tout le monde, s'élever pendant la nuit une lueur resplendissante, comme une flamme d'un foyer naturel qui prenait naissance du côté de l'orient et disparaissait vers le lever du soleil après avoir duré la nuit entière. L'apparition dura quatre ans, toujours pendant la nuit, et elle prit fin quatre années avant que les Espagnols arrivassent. Ceux-ci vinrent pendant que ce roi gouvernait. Ils conquirent la ville de Mexico, où ils sont présentement, de même que dans toute la Nouvelle-Espagne. Cette conquête s'effectua de l'an 1519 à 1521.

SUITE DE L'HISTOIRE DES ROIS MEXICAINS.

Le dixième roi de Mexico portait le nom de *Cuitlaua* ou *Cuitlauatzin*[1]. Il régna quatre-vingts jours pendant que les Espagnols étaient à Mexico. Ce fut sous son règne qu'apparut dans tout le pays une épidémie de petite vérole, maladie qui, au dire des vieillards, n'avait jamais été observée à Mexico ni en aucun autre point de la Nouvelle-Espagne. Tout le monde en fut défiguré, parce qu'elle faisait de grands trous au visage. Les victimes furent en si grand nombre que les bras manquaient pour les enterrer. C'est pour cela qu'on jetait les morts dans les canaux, qui étaient alors très profonds. La puanteur qui s'exhalait des corps morts était considérable.

Le onzième roi de *Tenochtitlan* s'appelait *Quauhtemoc*[2]. Il gouverna les Mexicains pendant quatre ans. Ce fut alors que les Espagnols conquirent cette capitale et tous les environs. Ce fut en son temps également qu'arrivèrent en ce pays les douze frères de l'ordre de Saint-François qui ont converti les indigènes à la sainte foi catholique. C'est à eux et à leurs collègues que l'on doit la destruction des idoles et l'introduction de la foi catholique dans la Nouvelle-Espagne.

Le douzième gouverneur de *Tenochtitlan* s'appelait D. Andres *Motelchiuh*[3]. Il gouverna trois ans, du temps des Espagnols qu'il accompagna dans la conquête des provinces de *Cuextlan*, de *Honduras* et

1. Ce prince était frère de *Motecuhçoma Ier*.

2. Ou *Quauhtemoctzin*; c'est ce malheureux prince si connu par sa triste fin et dont le nom altéré est devenu Guatimozin parmi nous. Les Espagnols l'avaient appelé don Hernando de Alvarado. Les douze franciscains dont il est ici question avaient pour supérieur le F. Martin de Valence. Ils arrivèrent à Mexico en 1524, peu de temps avant la mort de *Quauhtemoctzin*.

3. Chimalpahin donne d'abord Juan Velasquez *Tlacotzin*, qui mourut en venant prendre possession du gouvernement de *Tenochtitlan*. Il fut remplacé par *Motelchiuh*.

d'*Anahuac*. Il suivit ensuite Nuño du Guzman pour aller conquérir le pays de *Colhuacan*, où il termina ses jours.

Le treizième gouverneur de *Tenochtitlan* portait le nom de D. Pablo *Xochiquen*[1]. Il gouverna trois ans les Mexicains.

Le quatorzième gouverneur de *Tenochtitlan* fut D. Diego *Uanitl* qui gouverna quatre ans.

Le quinzième gouverneur de *Tenochtitlan* fut D. Diego *Teuetzquiti*[2], qui gouverna treize années. Ce fut de son temps qu'eut lieu la grande mortalité par l'épidémie qui s'étendit sur la Nouvelle-Espagne. Il sortait par la bouche des indigènes, hommes et femmes, une grande quantité de sang qui coulait comme de l'eau. Un nombre infini d'habitants furent victimes. Comme il n'y avait personne dans les maisons pour soigner les malades, ils mouraient de faim. Chaque jour, dans tous les lieux habités, on enterrait un grand nombre de morts. Ce fut encore du temps de D. Diego qu'éclata la guerre contre les *Chichimeca* de *Xochipillan*[3]. Elle fut conduite par D. Antonio de Mendoza, premier vice-roi de cette Nouvelle-Espagne.

Le seizième gouverneur de Mexico fut D. Cristobal *Cecepatitl* qui gouverna quatre ans.

CHAPITRE II

DES ROIS QUI RÉGNÈRENT A *Tlatelulco* AVANT QU'ILS PERDISSENT LA ROYAUTÉ ET APRÈS QUE LES ESPAGNOLS LA LEUR RENDIRENT JUSQU'EN L'ANNÉE 1560.

Le premier roi de *Tlatelulco* fut *Quaquapitzaoac*[4] qui gouverna soixante-deux ans. Il triompha des habitants de *Tenayocan*, de *Coacalco* et de*Xaltocan*. Il régna pendant que gouvernaient à *Tenochtitlan* les rois *Acamapichtli* et *Uitziliuitl*.

Le second roi de *Tlatelulco*, du nom de *Tlacateotl*[5], régna trente-huit ans, pendant lesquels on conquit les pays d'*Acolhuacan* et de *Coyoacan*.

Le troisième roi de *Tlatelulco* s'appelait *Quauhtlatoa*. Il régna trente-huit ans, pendant qu'*Itzcoatl* et *Moteuhçoma* régnaient à *Tenochtitlan*.

1. De *xochitl*, fleur, et *quen* ou *quemitl*, vêtement.
2. Bouffon, plaisant, du verbe *uetzquitia*, faire rire.
3. « Lieu où l'on cueille (*pi*) des fleurs (*xochitl*) ».
4. Ou *Quaquapitzauac* dont le règne, d'après Chimalpahin, aurait été à peine de 40 ans (1379-1418). C'était un fils de *Teçoçomoc*, souverain de *Azcaputzalco*.
5. Chimalpahin n'est pas d'accord non plus ici avec Sahagun pour la durée du règne de ce prince, qu'il dit être de dix ans seulement (1418-1427).

Ce fut sous son gouvernement que furent conquises les provinces d'*Azcaputzalco*, de *Coaixtlauacan*, de *Cuetlaxtlan*, de *Quauhtinchan*, de *Xochimilco* et de *Quauhnauac*.

Le quatrième roi de *Tlatelulco* fut *Moquiuixtli* qui gouverna neuf ans. Ce fut dans sa personne que s'éteignit la royauté de *Tlatelulco*, par suite de la haine qui s'alluma entre lui et son beau-frère *Axayacatl*, roi de *Tenochtitlan*. Ayant été enfin vaincu, *Moquiuixtli*, cédant à son désespoir, monta au haut du temple de ses idoles, qui était très élevé, se précipita vers le sol et termina ainsi son existence.

Le cinquième roi, D. Pedro *Temil*, fut gouverneur de *Tlatelulco* après la conquête et du temps des Espagnols, qui lui rendirent cet ancien titre. Ce D. Pedro accompagna les Castillans à la conquête des provinces de *Cuextlan*, *Honduras* et *Quauhtemalan*.

D. Martin *Ecatl* fut le second gouverneur de *Tlatelulco* après la conquête. Il gouverna trois ans. Ce fut sous son gouvernement que le diable, en forme de femme et sous le nom de *Ciuacoatl*, apparaissait jour et nuit; il dévora un enfant au berceau dans la ville de *Azcaputzalco*. En ce temps-là aussi on vit une autre merveille dans la ville de *Tlatelulco*. Deux aigles que l'on tenait enfermés séparément dans deux cages pondirent, chacun à part, deux œufs.

D. Juan *Auelitoc*, qui fut le troisième gouverneur de *Tlatelulco*, gouverna quatre ans.

D. Juan *Quauiconoc*, fils du dernier, fut le quatrième gouverneur de *Tlatelulco* et gouverna sept ans, pendant que D. Pablo *Xochiquen* gouvernait à *Tenochtitlan*. Ce fut en ce temps-là qu'eut lieu à *Tlatelulco* la représentation du jugement dernier, et ce fut une chose curieuse à voir.

D. Alonso *Quauhnochtli*, qui fut le cinquième gouverneur de *Tlatelulco*, gouverna deux ans.

D. Martin *Tlacatecatl* fut le sixième gouverneur de *Tlatelulco* et gouverna six ans. Ce fut de son temps qu'eurent lieu la grande épidémie dont nous avons déjà parlé et la guerre que D. Antonio de Mendoza fit aux *Chichimeca* de *Nochixtlan*, *Xochipillan*, *Totoltan* et *Sibola*.

D. Diego *Uitznauatlailotlac* fut le septième gouverneur de *Tlatelulco*. Sous son gouvernement régna une autre épidémie de goitre qui fit périr beaucoup de monde. Il gouverna dix ans.

———

CHAPITRE III

DES ROIS DE *Tetzcuco*.

Le premier roi de *Tetzcuco*, du nom de *Tlaltecatzin*[1], gouverna quatre-vingts jours seulement, pendant lesquels il ne se passa rien qui fût digne de souvenir. Ce prince est appelé le roi des *Chichimeca*.

Le second roi de *Tetzcuco* portait le nom de *Techotlala*[2] *Chichimeca*. Son règne, qui dura soixante-dix ans, ne fut marqué par aucun événement digne de mémoire.

Le troisième roi de *Tetzcuco* ou d'*Acolhuacan* porta le nom d'*Ixtlilxochitl*[3]. Il régna soixante et un ans pendant lesquels il ne se passa rien de notable.

Le quatrième roi de *Tetzcuco*, appelé *Neçahualcoyotzin*[4], régna soixante et onze ans pendant lesquels les guerres commencèrent. Son règne eut lieu lorsqu'*Itzcoatzin* régnait à Mexico. Les deux rois s'allièrent pour faire la guerre aux *Tepaneca*, aux habitants de *Azcaputzalco* et d'autres villes et provinces. Il fut le véritable fondateur du royaume de *Tetzcuco* ou d'*Acolhuacan*.

Le cinquième roi de *Tetzcuco*, appelé *Neçahuilpilli*[5], régna cinquante trois ans pendant lesquels eurent lieu plusieurs guerres et conquêtes d'un grand nombre de pays et de provinces. Sous ce règne et sous le précédent les habitants de *Tlaxcala* et de *Uexotzinco* soutinrent des guerres contre les Mexicains et les Teztcucans. Ce fut également en ce temps-là qu'apparut au ciel cette grande lueur resplendissante qui éclaira toutes les nuits, sous forme de flammes, pendant quatre années de suite; car on commença à la voir à la date des années appelées *chicome tecpatl* et elle finit en *matlactli oce tecpatl*. Des montagnes et des rochers se fendirent en plusieurs lieux. Ce signe lumineux disparut quatre ans avant l'arrivée des Espagnols. Ce fut alors que mourut le roi *Neçahuilpilli*.

Le sixième roi de *Tetzcuco*, appelé *Cacamatzin*, régna quatre ans. Ce fut sous son règne que les Espagnols arrivèrent dans le pays.

Le septième roi, nommé *Coanacochtzin*, régna cinq ans, lorsque

1. Forme révérentielle de *Tlaltecatl*, c'est-à-dire qui aplanit (*teca*) la terre (*tlalli*). Ce souverain avait eu pour prédécesseurs *Xolotl* ou *Amacui*, *Nopal* et *Tlotli*.

2. Ce monarque vivait au commencement du 14e siècle. C'est sous lui que les Aztèques arrivèrent dans l'Anahuac et se fixèrent à *Tenochtitlan*.

3. Ce prince mourut en 1418 après un fort long règne auquel Chimalpahin va jusqu'à donner 124 ans de durée; mais il y a là une erreur évidente.

4. Ou *Neçahualcoyotl*, surnommé *Acolmiztli* et *Yoyontzin*.

5. Chimalpahin ne donne à ce prince que 44 ans de règne (1472-1515).

régnait *Quauhtemoctzin* à Mexico. C'est alors que fut détruite cette capitale.

Le huitième roi de *Tetzcuco*, *Tecocoltzin*, régna un an lorsque déjà les Espagnols étaient maîtres du pays.

Le neuvième roi de *Tetzcuco*, nommé *Ixtlilxochitl*, régna huit ans. Avant d'arriver à la royauté, il vit prendre la ville de Mexico. Devenu roi, il fut le dévoué serviteur de Cortès et fit avec lui la campagne du Honduras.

Le dixième roi de *Tetzcuco*, appelé *Yoyontzin*[1], régna un an.

Le onzième roi, appelé *Tetlauetzquitz*, régna cinq ans.

Le douzième roi, nommé D. Antonio *Tlauiltoltzin*, régna six ans.

Le treizième, appelé D. Hernando *Pimentel*, régna près de vingt ans.

Les rois de *Tetzcuco* régnèrent environ trois cents ans jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

CHAPITRE IV

DES ROIS DE *Uexotla*[2].

On assure que les premiers *Chichimeca* qui vinrent dans la province de *Tetzcuco* ou d'*Acolhuacan* s'établirent d'abord au point connu aujourd'hui sous le nom de *Uexotla*.

Le premier roi de *Uexotla*, nommé *Maçatzintecutli*[3], régna soixante-dix-huit ans.

Le second, connu sous le nom de *Tochintecutli*[4], régna trente-huit ans.

Le troisième roi, appelé *Ayotzintecutli*[5], régna quatre ans.

Le quatrième, nommé *Quatlauicetecutli*, régna cinquante-cinq ans.

Le cinquième, du nom de *Totomochtzin*, régna cinquante-deux ans.

Les règnes de ces cinq rois de *Uexotla* durèrent trois cents ans. Ils n'imposèrent jamais de tributs et tous les *macehuales* furent libres.

Le sixième roi, appelé *Yaotzintecutli*[6], gouverna cinquante-trois ans. Le premier tribut, qui fut alors payé, fut imposé par lui à ceux qu'on appelle *Tepanoayan tlaca*.

1. De *yoyoma, crissare*. Il ne faut pas confondre ce prince avec le monarque *Neçahualcoyotl*, qui était surnommé *Yoyontzin*.
2. Ville au sud de Tetzcuco.
3. C'est-à-dire : seigneur-cerf (*maçatl*).
4. C'est-à-dire : seigneur-lapin (*tochin*).
5. C'est-à-dire : seigneur-tortue (*ayotl*).
6. C'est-à-dire : seigneur ennemi (*yaotl*).

Le septième roi, appelé *Xilotzintecutli*[1], régna vingt-huit ans.

Le huitième roi, du nom d'*Itlacauhtzin*, régna vingt-huit ans.

Le neuvième roi, appelé *Tlacuiliantzin*, régna treize ans. Sous son règne *Neçahualcoyotzin* fut élu roi de *Tetzcuco*. Ils régnèrent en même temps l'un à *Uexotla* et l'autre à *Tetzcuco*.

Le dixième roi, appelé *Tzontemoctzin*, régna quinze ans.

Le onzième, nommé *Cuitlauatzin*, régna quarante et un ans.

Le douzième roi, du nom de *Tzapocuetzin*, régna treize ans.

Le treizième, appelé *Cuitlauatzin* le jeune, régna treize ans.

Tous ces rois de *Uexotla* régnèrent ensemble un peu moins de quatre cent huit ans.

CHAPITRE V

OU L'ON CALCULE LES ANNÉES QUI SE SONT ÉCOULÉES DEPUIS LA DESTRUCTION DE *Tullan* JUSQU'A 1565.

Tullan fut une ville très grande et très renommée. Elle fut habitée par des hommes doctes et vigoureux, ainsi que cela a été dit dans les livres III et X, chapitre XXIX. Il sera dit plus tard comment elle fut détruite. Il n'est question ici que du temps qui s'est écoulé depuis sa destruction. Or, on trouve que, depuis l'époque de sa ruine jusqu'à cette année de 1571, un peu moins de 1890 ans se sont écoulés. Ce fut vingt-deux ans après la destruction de *Tullan* que les Chichimèques vinrent peupler la province de *Tetzcuco*. Le premier roi qu'ils eurent fut élu en l'an 1246 de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le premier roi d'*Azcaputzalco*, appelé *Teçoçomoctli*, fut élu en l'an 1348. Le premier roi de Mexico, nommé *Acamapichtli*, fut élu en 1384; et le premier roi de *Tlacuba*, appelé *Chimalpopoca*, en 1489.

CHAPITRE VI

DES SIGNES ET PRONOSTICS QUI FURENT OBSERVÉS AVANT QUE LES ESPAGNOLS VINSSENT DANS CE PAYS TANDIS QU'ON N'EN AVAIT ENCORE AUCUNE NOUVELLE.

Ce chapitre se trouve être presque littéralement reproduit, et beaucoup mieux à sa place, au premier chapitre du XIIe livre. Nous croyons donc

1. C'est-à-dire : seigneur du maïs (*xilotl*).

devoir l'omettre ici, en renvoyant le lecteur au dernier livre de l'ouvrage. (Note du traducteur.)

CHAPITRE VII

DES CHOSES NOTABLES QUI EURENT LIEU DEPUIS QUE LES ESPAGNOLS ARRIVÈRENT DANS LE PAYS JUSQU'EN L'ANNÉE 1530.

Le capitaine D. Hernando Cortès arriva dans ce pays en 1519 avec cinq cent cinquante Espagnols et onze navires. *Moteuhçoma* en fut instruit par les rapports de garnisons qu'il entretenait sur les côtes et qui lui envoyèrent des messagers. Aussitôt qu'il apprit l'arrivée de ces navires et de ces hommes, il s'empressa d'envoyer des personnages de distinction pour les voir et leur parler. Ils étaient porteurs d'un présent d'une grande valeur, car on pensait que c'était *Quetzalcoatl;* celui-ci était attendu par eux, en effet, depuis un grand nombre d'années, parce qu'il avait été roi du pays et en était parti en disant qu'il reviendrait. Mais il n'avait jamais plus reparu et on l'attendait toujours. D. Hernando Cortès reçut le présent dont les messagers de *Moteuhçoma* étaient porteurs.

Après plusieurs événements qui eurent lieu aux bords de la mer, les Espagnols commencèrent à s'avancer dans le pays. Une multitude de gens de *Tlaxcala*, que leur valeur à la guerre a fait surnommer *Otomi*, accoururent à leur rencontre pour les combattre. Ces hommes, comme les Germains, meurent et ne fuient jamais. Ils en vinrent aux mains avec les Espagnols et, comme ils ne connaissaient pas leur manière de guerroyer, ils moururent presque tous et un bien petit nombre prit la fuite. Les Tlascaltèques, ébahis de ce résultat, envoyèrent des personnages de distinction en qualité de messagers, avec des vivres et tout ce qui était nécessaire au bien-être des Espagnols. Ceux-ci s'empressèrent alors de se rendre à *Tlaxcala* où ils furent pacifiquement reçus. Ils s'y reposèrent quelques jours en se renseignant sur ce qui concernait Mexico et son roi *Moteuhçoma*. Ils partirent ensuite pour *Chololلan* dont ils massacrèrent un grand nombre d'habitants. Les rapports qui furent faits à *Moteuhçoma* de tous ces événements inspirèrent une grande frayeur aux Mexicains. Le roi envoya des messagers au capitaine D. Hernando Cortès. Il choisit pour cela des gens de distinction qu'il fit porteurs d'un présent en or. Ils rencontrèrent le chef espagnol au milieu de la *sierra Nevada* du volcan, en un point qu'ils nomment *Itoalco*. Ce fut là qu'ils lui offrirent le présent et lui rapportèrent ce que *Moteuhçoma* les avait

chargés de lui dire. Les Espagnols suivirent leur marche par étapes, droit sur Mexico où ils entrèrent armés en guerre. Lorsqu'ils approchèrent des premières maisons de la capitale, *Moteuhçoma* alla pacifiquement au-devant de Cortès et de tout son monde. Ils se rencontrèrent un peu en deçà du lieu appelé *Xoloco*, près de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'hôpital de la Conception. Ce fut le 8 novembre de cette année-là.

Après qu'on eut fait à ce capitaine une réception conforme aux usages du pays, avec des fleurs, des présents et un discours de *Moteuhçoma*, ils se rendirent tous ensemble aux maisons royales de Mexico où les Espagnols furent logés et pourvus de tout le nécessaire pendant plusieurs jours. Peu de temps après leur arrivée ils mirent *Moteuhçoma* en prison. Ce fut en ce même temps qu'on reçut la nouvelle que d'autres Espagnols venaient de débarquer. Le capitaine D. Hernando Cortès marcha à leur rencontre avec un petit nombre de ses hommes, laissant les autres à Mexico avec Pedro de Alvarado qui resta fortifié dans les maisons royales. Pendant que D. Hernando Cortès était absent, Pedro de Alvarado assista, avec ses Espagnols, à la fête que l'on fit à *Uitzilopochtli* dans la ville de Mexico. Tandis qu'on la célébrait avec la solennité d'usage, D. Pedro de Alvarado résolut, avec ses Espagnols, de tomber sur les Indiens dans la cour même du temple où ils faisaient un grand *areyto*. Ils commencèrent donc les hostilités. Les uns prirent position aux portes, les autres se précipitèrent sur les assistants à pied ou à cheval et massacrèrent un grand nombre de personnages de distinction et d'autres gens. Ce fut le commencement de la guerre entre Espagnols et Mexicains. Lorsque Cortès revint de la côte, vainqueur de Pamfilo de Narvaez, il amena avec lui tous les Espagnols nouvellement venus et, en arrivant à Mexico, il y trouva tout le monde en état de guerre. En l'année 1520, *Moteuhçoma* mourut au pouvoir des Espagnols d'un coup de pierre que lui lancèrent ses propres sujets. En cette même année, après plusieurs jours de combat entre Indiens et Espagnols, ceux-ci sortirent de Mexico en fuyards pendant la nuit. Ce fut alors que les Mexicains massacrèrent la plus grande partie d'entre eux, ainsi que tous leurs Indiens alliés, et prirent tous leurs bagages. Ayant échappé avec quelques-uns de ses soldats, Cortès s'en alla en fuyard à *Tlaxcala*. Les Espagnols revinrent une seconde fois sur Mexico en 1521. Ils s'établirent à *Tetzcuco* et ayant attaqué les Mexicains par terre et par eau, il les vainquirent enfin au mois d'août de cette année-là, le jour de saint Hippolyte[1]. Il

1. Voici ce que dit Chimalpahin à ce sujet : *Auh yye ohnacic nauhpohuallonmatlaquilhuitl yn otechicalque, tlaxochimaco yye quin ic tixitinque; yhcuac canque in*

sera traité longuement de ces événements au douzième livre. Les Mexicains qui avaient fui leur capitale par suite de la guerre y revinrent en 1522. Ce fut en 1524 qu'arrivèrent à Mexico douze frères de Saint-François envoyés pour s'occuper de la conversion des Indiens de cette Nouvelle-Espagne[1].

CHAPITRE VIII

DES VÊTEMENTS DONT LES ROIS FAISAIENT USAGE.

On décrira, dans ce chapitre, seize espèces de manteaux en usage pour le vêtement des rois. Une première espèce très riche, appelée *coaxayacayo tilmatli*[2], était de couleur roussâtre parsemée partout de cercles argentés portant sur champ rouge une figure de monstre ou de démon. Une frange s'étendait sur ses bords, ornée intérieurement d'SS contre-posés dans des petits carrés dont quelques-uns étaient sans ornement. Extérieurement cette frange portait de petites sphères massives peu rapprochées l'une de l'autre. C'étaient les rois qui faisaient usage de ces manteaux et ils en donnaient, pour s'en vêtir, à des personnages de distinction et à des hommes qui s'étaient signalés par des faits de guerre.

Ils faisaient usage aussi d'autres manteaux appelé *teccizyo tilmatli*, qui portaient ce nom parce que leur tissu formait des dessins figurant des escargots de mer en *tochomitl* rouge sur un champ où se trouvait dessiné le remous des vagues en bleu clair. Ce manteau était encadré d'une première bande bleue moitié claire moitié foncée et d'une autre bande en plumes blanches avec une frange en *tochomitl* rouge non effilée mais percée de petits trous.

tlahtohuani Cuauhtemoctzin ypan cemilhuitonalli ce cohuatl, yn ypan tlamico, cehuico yaoyotl ic matlactlomey mani metztli agosto. ypan ylhuitzin S. Tipolito, martyr; Tlatilulco yn cehuito yaoyotl. Auh ynic tepeuh Mexico yn capitan general Hernando Cortes quipalehuique yn Chalca pipiltin yhuan macehualtin. Ye omihto yehuatl yn tlahtohuani Cuauhtemoctzin ypan mochiuh yaoyotl ynic moyahuac Mexicayotl Tenuchcayotl. (7e relation.) « Après 90 jours de lutte, nous succombâmes au mois de *tlaxochimaco*; alors ils (les Espagnols) prirent le roi *Quauhtemoctzin* le jour un *serpent*; là finit, tomba la guerre le 13 du mois d'août, le jour de la fête de saint Hippolyte, martyr; c'est à *Tlatelulco* que se termina le combat. Dans la conquête de Mexico, le général en chef Fernand Cortes eut pour auxiliaires les seigneurs et les vassaux chalcas. Ce fut sous le roi *Quauhtemoctzin* qu'eut lieu la lutte et que fut renversé l'empire des Mexicains-Tenochcas. »

1. Ces moines, parmi lesquels il faut distinguer le supérieur Martin de Valence, et celui que son humilité fit surnommer le P. *Motolinia* ou le pauvre, se fixèrent, en 1534, à *Amaquemecan*.

2. Vêtement (*tilmatli*) qui a une figure (*xayacatl*) de serpent (*coatl*).

3. C'est-à-dire : vêtement (*tilmatli*) qui a de gros coquillages (*tecciztli*).

Ils faisaient usage d'un autre manteau appelé *temalcacayo tilmatli tenixio*[1]. Il était fait d'une étoffe à fond brun roussâtre dans lequel avaient été tissés des dessins figurant une sorte de roue de moulin dont la circonférence était noire ; un cercle fait d'une bande blanche plus large était tracé plus en dedans ; vers le centre se voyait un petit rond entouré d'un autre de couleur noire. Il y avait douze de ces figures groupées de trois en trois et formant un carré. Les bords de ce manteau étaient formés par une frange dans laquelle étaient figurés des yeux sur un champ noir. C'est pour cela qu'on l'appelait *tenixio*.

Ils faisaient encore usage d'autres manteaux appelés *itzcoayo tilmatli*[2]. On y voyait six dessins figurant comme des fers de scie, placés deux sur les côtés et deux au milieu, contre-posés sur un champ roussâtre. Entre les groupes de deux scies, on voyait dessinés des SS alternant avec des OO. La partie libre de tout dessin formait deux bandes sur un champ de couleur fauve. Une frange s'étendait tout autour du manteau avec des lacets de plumes sur un champ noir.

Ils faisaient usage encore de manteaux appelés *ome tetecomayo tilmatli*[3], qui étaient parsemés de *xicaras* très belles et très riches montées sur trois pieds et ornées de deux ailes semblables à celles des papillons. La partie inférieure en était ronde et de couleur rouge et noire; les ailes étaient vertes avec une bordure jaune et trois petits ronds de cette même couleur dans chacune. Le collet de cette *xicara* avait la forme d'une *marquesota*[4] de chemise surmontée de quatre bâtonnets brodés en plumes bleues et rouges. Ces dessins des *xicara* étaient disséminés sur un champ blanc. Ce manteau avait sur les bords de devant deux bandes rouges que traversaient des bandes blanches rapprochées deux à deux.

Nous ne décrirons pas d'autres *mantas* que celles que nous venons de dire, parce qu'elles sont communément à l'usage de tout le monde. Mais il est important de faire remarquer l'habileté des femmes qui font métier de les tisser. Ce sont elles-mêmes qui tracent les dessins en confectionnant le tissu, et placent la couleur du fil dans la toile conformément au dessin, prenant le soin de tisser de la même façon qu'elles l'ont d'abord dessinée, en changeant la nuance du fil selon que la peinture le réclame.

1. C'est-à-dire : vêtement (*tilmatli*) qui a des meules (*temalacatl*), et le bord (*tentli*) garni d'yeux (*ixtli*).
2. C'est-à-dire : vêtement (*tilmatli*) qui a des serpents (*coatl*) garnis d'obsidienne (*itztli*).
3. C'est-à-dire : vêtement (*tilmatli*) qui a deux (*ome*) vases (*tecomatl*) ; *xicaltetecon* signifie grand papillon.
4. Forme particulière imitée des vêtements des marquis. (Dict. de Ch. Oudin, 1621.)

Ils faisaient usage d'autres *mantas* appelées *papaloyo tilmatli tenixio*[1], qui ont un fond roux sur lequel ont été tissés des papillons en plumes blanches, portant chacun un œil humain au milieu de son corps. Ces papillons étaient placés en rang allant d'un coin à l'autre du manteau, dont les bords se terminaient par une bordure portant des yeux tissés sur un fond noir, avec une frange rouge percée à jour par de petits trous.

Ils faisaient usage aussi d'autres manteaux roussâtres parsemés de fleurs appelées *ecacozcatl*, groupées de trois en trois et séparées par de petits bouquets de plumes blanches, tissés dans l'étoffe. Ce manteau est orné tout autour d'une frange en plumes, avec une bordure d'yeux. Il porte le nom de *xaualquauhyo tilmatli tenixio*[2].

Ils faisaient usage d'autres *mantas* appelées *ocelotentlapalli yitic ica ocelotl*[3] figurant au milieu une peau de tigre et ayant pour bordure des bandes rouges se terminant en dehors par un tissu de plumes blanches. Les susdites *mantas* font supposer des idées superstitieuses. Il en est de même de celle qu'on appelle *ixneztlacuilolli*[4] et d'une autre du nom d'*ollin*, sur laquelle se trouvait figuré le soleil en différentes couleurs et broderies.

CHAPITRE IX

DES PARURES DONT LES ROIS FONT USAGE DANS LEURS *areytos*.

Le premier des ornements dont faisaient usage les rois dans les *areytos* s'appelait *quetzalilpiloni*[5]; il consistait en deux glands formés de plumes riches, garnis d'or et curieusement travaillés. Ces glands, qui s'attachaient aux cheveux du haut de la tête, pendaient vers les tempes. Avec cela, on faisait usage d'un ornement riche en plumes qui s'attachait sur le dos et auquel on donnait le nom de *tlauhquechloltzontli*[6]. Ils portaient aux bras des bracelets en or dont ils font encore usage aujourd'hui, et des boucles d'oreilles du même métal dont ils ne se servent plus actuellement. Ils s'entouraient les

1. C'est-à-dire : vêtement (*tilmatli*) qui a des papillons (*papalotl*), et le bord (*tentli*) garni d'yeux (*ixtli*).

2. C'est-à-dire : vêtement (*tilmatli*) qui a un ornement (*xaualli*) de plumes d'aigle (*quauhtli*), et le bord (*tentli*) garni d'yeux (*ixtli*).

3. C'est-à-dire : dont l'intérieur (*itic*) représente un tigre (*ocelotl*) avec le bord (*tentli*) de couleur rouge (*tlapalli*).

4. C'est-à-dire : qui est peint (*tlacuilolli*) d'une manière très apparente (*ixneztica*).

5. C'est-à-dire : plumes de *quetzalli* qui sont attachées (*ilpia*).

6. C'est-à-dire : chevelure (*tzontli*) de plumage brillant (*tlauhquechol*).

poignets d'une large bande de cuir noir apprêté avec des substances balsamiques, surmontée d'une grosse enfilade de *chalchiuitl* ou autres pierres précieuses. Ils s'ornaient également le menton d'une mentonnière en *chalchiuitl* montée en or, et implantée dans les chairs. Ils ont abandonné cette coutume. Ils portaient encore ces mêmes mentonnières faites en cristal, et plus longues, dans lesquelles on introduisait des plumes bleues qui leur donnaient l'aspect de saphirs. Ils mettaient du reste à contribution beaucoup d'autres pierres précieuses pour ce genre d'ornement qui pendait d'un trou fait à la lèvre inférieure et paraissait ainsi sortir des chairs. Quelquefois c'étaient des pièces d'or en demi-lune qui leur tombaient de la lèvre. Les grands seigneurs avaient aussi les ailes du nez trouées et ils mettaient d'un côté et d'autre dans les trous des turquoises très fines ou d'autres pierres précieuses. Ils portaient au cou des colliers de pierres riches et ils avaient généralement, pendant d'un collier en or, une médaille au milieu de laquelle on voyait une belle pierre plate, tandis que de sa circonférence sortaient des breloques en perles. Ils faisaient usage de bracelets de turquoises placées en mosaïques. Leurs bords étaient garnis de belles plumes et il s'en échappait d'autres plumes très riches et si longues qu'elles dépassaient, en montant, les têtes de ceux qui les portaient; elles étaient accompagnées de lames d'or. Ils avaient la coutume de couvrir leurs jambes, du genou jusqu'en bas, d'une armure d'or très mince, se terminant par des plumes très fines. Ils portaient en guise de couronne un oiseau fabriqué avec de riches plumages, qui levait haut la tête et le bec en l'air, tandis que sa queue, formée avec de longues plumes, venait s'épanouir en se relevant vers le cou; ses ailes se relevaient aussi pour venir former sur les tempes comme des mèches en plumes riches. Ils avaient aussi l'habitude de porter à la main des émouchoirs, appelés *quetzalecaceuaztli*[1], qui avaient des lames d'or accompagnant les plumes. Ils avaient au poignet gauche des bracelets en turquoises sans plumes. Ils portaient un collier fait de boules d'or avec de petits escargots de mer interposés de deux en deux boules. Ils faisaient usage de colliers en or fabriqués avec des pièces simulant les anneaux d'un serpent. Les seigneurs avaient aussi l'habitude de porter des fleurs à la main, dans les *areytos*, en même temps qu'un cylindre qu'ils fumaient. Ils avaient un miroir dans lequel ils se regardaient quand ils faisaient toilette. Après s'y être bien mirés, ils le donnaient à garder à un page. Ils portaient des *cotaras* bien peintes faites de peau de tigre dans la partie qui contournait le talon, avec une semelle de cuir de cerf

1. C'est-à-dire : émouchoir (*ecaceuaztli*) orné de plumes de *quetzalli*.

en plusieurs morceaux bien cousus. Ils faisaient usage de tambours et de tambourins. Les tambours étaient d'une hauteur arrivant à la ceinture et on les tendait comme ceux d'Espagne. Le tambourin, toujours bien bariolé, était fait de bois creux de la grosseur d'un corps d'homme et de trois empans de long, quelques-uns un peu plus et d'autres un peu moins. Tambours et tambourins sont encore en usage de la même façon. Ils faisaient usage également de grelots en or et d'autres en bois comme aujourd'hui. Ils battaient aussi du tambour sur des écailles de tortue faites en or, tandis qu'on emploie aujourd'hui des carapaces naturelles. Ils faisaient usage de masques faits de mosaïques, surmontés d'une huppe en or et accompagnés de perruques comme actuellement.

CHAPITRE X

DES PASSE-TEMPS ET DES RÉCRÉATIONS DES ROIS.

Lorque les rois sortaient de leur palais pour aller se récréer, ils portaient à la main une petite canne qu'ils faisaient mouvoir en accord avec ce qu'ils disaient aux personnages qui les accompagnaient. Ceux-ci se tenaient aux deux côtés de la personne royale. Quelques-uns marchaient devant pour écarter le monde et empêcher qu'on passât devant le roi ou trop près de lui. Aucun de ceux qui circulaient n'osait lui regarder la figure; ils baissaient la tête et prenaient une autre direction. Quelquefois, par façon de passe-temps, le roi s'amusait à chanter et à apprendre les chants dont on fait usage dans les *areytos*. D'autres fois, pour le récréer, des truands lui disaient des facéties et des gracieusetés. Parfois aussi, il jouait à la paume, et c'est pour cela qu'on avait en réserve pour lui des balles d'*ulli*. Celles-ci étaient de la grandeur des boules dont on fait usage au jeu de quilles. Elles étaient faites d'une certaine résine ou gomme massive, appelée *ulli*, qui est très légère et saute comme une pelote gonflée d'air. Elles étaient sous la garde d'un page. Le roi se faisait suivre de bons joueurs de paume pour les faire jouer en sa présence. Il choisissait aussi quelques personnages pour jouer contre lui. On gagnait des *chalchiuitl*, des colliers d'or, des turquoises, des esclaves, des *mantas*, des ceinturons riches, des plantations de maïs, des maisons, des armures en or, des grands anneaux d'or, des bracelets en plumes riches, des robes en plumes et des charges de cacao. L'établissement de jeu de paume s'appelait *tlaxtli* ou *tlachtli*. Il consistait en deux murailles placées à vingt ou trente pieds de distance l'une

de l'autre, d'une longueur de quarante ou cinquante pieds et d'un estado et demi de hauteur. Le sol et les murailles étaient brunis à la chaux. Une raie partageait l'espace par le milieu et, à la partie moyenne des deux murailles, se trouvaient placées de grandes pierres rondes comme deux meules, trouées au centre et se faisant vis-à-vis. Le trou était d'une dimension telle que la paume y pouvait passer. Celui qui réussissait à l'y introduire gagnait la partie. Ils ne recevaient pas la balle avec les mains, mais avec les fesses. Ils avaient des gants et ils plaçaient sur leurs fesses une bande en cuir pour repousser la balle.

Les rois aussi, par passe-temps, s'amusaient à un jeu appelé *patolli* qui est comme une sorte de marelle et ressemble un peu au jeu de dés. On y fait usage de quatre haricots de grande dimension percés d'un trou ; on les jette avec la main sur un tapis, où se trouve tracée une figure, comme on le fait au jeu des osselets. On jouait ainsi des choses de prix, comme colliers en or, pierres précieuses et turquoises très fines. Ce jeu, ainsi que celui de paume, a été abandonné à cause de certaines superstitions idolâtriques qu'on lui supposait. Ils avaient aussi l'habitude de jouer au tir de l'arc et on y gagnait des choses de valeur. Ils s'amusaient également au tir de la sarbacane, et ils portaient dans des filets leur provision de projectiles. On en fait encore usage aujourd'hui pour tuer des oiseaux. On en prend aussi au filet.

Ils se récréaient également en formant des parterres où ils réunissaient toute espèce d'arbrisseaux à fleurs. Ils avaient des truands pour s'amuser de leurs facéties. Ils faisaient jouer devant eux le jeu des bâtons pour s'en divertir. Des pages les accompagnaient toujours pour les servir et ils avaient l'habitude d'avoir à leur suite des nains, des bossus et d'autres gens contrefaits. Ils élevaient des bêtes fauves, des aigles, des tigres, des ours, des chats sauvages et des animaux d'autres espèces.

CHAPITRE XI

DES SIÈGES DONT LES ROIS FAISAIENT USAGE.

Les rois faisaient usage de sièges à dossier faits en jonc et en roseaux, qu'ils appellent *tepotzoicpalli*[1] et dont ils se servent encore aujourd'hui. Mais dans les temps passés, pour honorer Sa Majesté, et

1. C'est-à-dire : siège (*icpalli*) à dossier (*tepotztli*).

pour leur donner un aspect plus imposant, on les recouvrait de peaux de tigre, lion, once, chat sauvage et cerf. Ils faisaient usage aussi de petits bancs de pierre carrés, de la hauteur d'un empan, qu'ils appellent *tolicpalli*[1]. Pour en faire des sièges royaux, on les recouvrait des peaux dont nous venons de parler. On en étendait aussi sur les estrades où l'on plaçait ces sièges. Pour ce dernier usage on se servait également de nattes curieusement peintes qu'on appelait *alauaca-petlatl*[2]. On faisait encore usage de hamacs faits en filet pour s'y faire porter d'un lieu à un autre comme en litière. On se servait aussi des *icpalli* mentionnés plus haut en les peignant sans les couvrir de peaux.

CHAPITRE XII

DES ORNEMENTS DONT LES ROIS SE SERVAIENT A LA GUERRE.

Quand les rois faisaient campagne, ils se coiffaient d'un casque de plumes très rouges appelées *tlauhquechol*, avec une couronne de plumes riches tout autour, du milieu de laquelle s'élevait un bouquet de belles plumes de *quetzalli* formant panache. De cet ensemble de plumes se détachait par derrière, pour tomber sur le dos, un petit tambour placé dans une sorte de crochet semblable à ceux qui servent à porter des fardeaux. Tout cela était doré. Ils portaient une armure de plumes vermeilles tombant jusqu'au milieu de la cuisse, toute parsemée de petits escargots en or et accompagnée d'une jupe de plumes riches. Ils avaient un bouclier bordé d'un cercle en or et couvert sur champ de belles plumes rouges, vertes, bleues, etc. De la partie la plus inférieure de sa circonférence pendaient des franges en plumes riches avec des boutons et des glands également en plumes. Ils se paraient d'un collier de pierres précieuses très fines, rondes, égales en grosseur : c'étaient des *chalchiuitl* et des turquoises du meilleur choix. Ils se coiffaient de plumes vertes entremêlées de lames d'or, pour remplacer la chevelure, et ces plumes retombaient sur la nuque avec le petit tambour vert placé dans un *cacaxtli*. Ils avaient en même temps des jupes d'or et de plumes riches, avec une armure parsemée de flammes dorées. Ils portaient une sorte d'insigne qu'on appelait *ocelototec*[3] qui était fait de peau de tigre, avec des rayons

1. De *icpalli*, siège, et *tollin*, jonc.
2. C'est à dire : natte (*petlatl*) faite de joncs.
3. De *ocelotl*, tigre, et *totec*, écorché.

d'or par-dessus. Le tambour qui tombait par derrière était en ce cas recouvert d'une peinture tigrée et ses bords étaient ornés de plumes riches terminées à la pointe par des feuilles d'or. Il existait une autre sorte de rondache en plumes riches appelées *xiuhtototl*, ayant à son centre un carré en or. Ils portaient quelquefois sur le dos des plumes vertes façonnées en papillons et, en même temps, une sorte de jupe en plumes jaunes, appelées *tociuitl* parce qu'elles sont de perroquet. Cette jupe, parsemée de flammes d'or, descendait jusqu'aux genoux. Ils faisaient usage d'une autre rondache faite de plumes riches, portant en son milieu une plaque ronde en or, au centre de laquelle un papillon était sculpté. Ils se couvraient parfois d'une armure faite de plumes de *quetzalli* imbriquées comme le chaume d'un toit, dont les bords étaient formés par une frange de riches plumes et d'or. Ils portaient encore des jupes en plumes jaunes et, quand ils mettaient ces jupes, ils faisaient usage à la guerre d'une sorte de cabasset en or, orné de deux bouquets de *quetzalli* formant comme des cornes. Ils se servaient aussi d'un casque d'argent et de bien d'autres insignes de plumes riches et d'or, et, avec ce casque, d'une jupe faite des mêmes plumes mêlées de flammes d'or. En même temps les rois, quand ils étaient en campagne, avaient l'habitude d'arborer un petit drapeau fait en *quetzalli* et en feuilles d'or, surmonté d'un bouquet de *quetzalli* formant panache. Il y avait d'autres petits drapeaux en argent toujours surmontés du bouquet de plumes, et d'autres encore en lames d'or avec un panache.

Les rois portaient sur leur dos une sorte d'insigne appelé *itzpapalotl*; c'était comme une forme de démon avec sa queue et des ailes de papillon en belles plumes; ses yeux, ses ongles, ses pieds, ses sourcils et tout le reste étaient en or; les cornes qui surmontaient sa tête étaient deux bouquets de *quetzalli*. Ils avaient aussi l'habitude de mettre sur leur dos un autre insigne appelé *xochiquetzalpapalotl*[1] simulant également le diable par la figure, les mains, les pieds, les yeux, les ongles et le nez; ses ailes et sa queue étaient faites avec la plume dont nous avons parlé; son corps était formé par un plumage varié, vert, bleu et or. Deux papillons en plume formaient ses cornes. Ils faisaient usage quelquefois d'un autre insigne appelé *quetzalpatzactli*[2] avec une jupe en plumes vertes, accompagnée d'une rondache de ces mêmes plumes portant au milieu une plaque ronde en or. Ils faisaient encore usage d'autres insignes du nom de *tozquaxolotl*[3]; c'était comme un

1. C'est-à-dire : papillon (*papalotl*) de brillantes plumes (*xochiquetzalli*).
2. C'est-à-dire : *quetzalli* fané (*patzactli*, du verbe *patzaua*).
3. C'est-à-dire : serviteur (*xolotl*) à la tête (*quaitl*) jaune ou dorée (*toztli*, oiseau au plumage jaune).

petit panier en plumes avec un petit chien portant un long plumet sur la tête, et ornementé d'yeux, d'ongles, etc., faits en or. Ils mettaient alors une jupe de plumes jaunes parsemées de flammes dorées. Quelquefois ils revêtaient le même costume, avec la différence que les plumes de la jupe étaient bleues et qu'elles étaient mêlées d'une plus grande quantité d'or. Parfois encore ce même ajustement était fait de plumes blanches et même rouges. Un autre costume qu'ils appelaient *çacatzontli*[1] consistait en riches plumes jaunes avec jupe de même couleur ; un autre encore, du nom de *toztzitzimitl*[2], fait en or et plumes riches, caractérisé par une figure de monstre en or, surmontée d'un panache en belles plumes. Ils se paraient d'un autre insigne appelé *xoxouhqui tzitzimitl*. C'était un monstre en figure de démon fait de plumes vertes mêlées d'or et portant sur le haut de la tête un panache de plumes de la même couleur. Un autre costume encore appelé *iztac tzitzimitl*, semblable au précédent, sauf que les plumes étaient blanches. Ils faisaient usage aussi d'une sorte de béguin nommé *coztic cuextecatl* avec un panache qui sortait de sa pointe. Une médaille d'or pendait d'une guirlande formant cordon et s'attachant au béguin. La jupe dont on faisait en même temps usage était en plumes jaunes mêlées de flammes d'or. Celui qui était ainsi vêtu portait aux narines des pendants d'or en demi-lune, et des boucles d'oreilles en forme d'épis de maïs tombaient jusqu'aux épaules. On appelait *iztac cuextecatl* une manière de se vêtir à peu près semblable à la précédente. Une autre encore du même genre s'appelait *chictlapanqui cuextecatl*[3], parce que le béguin et la jupe étaient moitié verts et moitié jaunes. Une autre variété de cette même espèce portait le nom de *coztícteocuitlacopilli*[4], parce que le béguin était tout en or et qu'il portait en haut de sa pointe un vase avec des plumes. Une autre variété encore qui s'appelait *iztacteocuitlacopilli*[5] était comme la précédente, mais faite en argent.

Ils faisaient usage à la guerre de trompettes et d'une espèce d'escargot de mer, pour appeler aux armes, et d'une sorte de drapeau en or qu'ils arboraient à la main, quand on donnait aux soldats le signal de l'attaque. Ils avaient aussi un étendard en plumes riches, ayant la forme d'une grande roue qui portait à son centre l'image en or du soleil. Ils portaient quelquefois pour insigne une sorte de cas-

1. Littéralement chevelure (*tzontli*) de paille ou d'herbe (*çacatl*).
2. C'est-à-dire : diable (*tzitzimitl*) jaune, doré (*toztli*).
3. C'est-à-dire : béguin formé, composé de plusieurs couleurs. Ceux qui précèdent n'avaient qu'une nuance, c'est-à-dire tout blanc (*iztac*) ou tout jaune (*coztic*).
4. Sorte de couronne (*copilli*) toute d'or (*coztic teocuitlatl*).
5. Couronne (*copilli*) en argent (*iztacteocuitlatl*).

que appelé *xiloxochipatzactli*[1] surmonté de grands panaches et ayant deux yeux en or. Ils se servaient parfois d'épées en bois dont le tranchant était en obsidienne et qui simulaient nos armes sans pointe. Ils faisaient usage également d'autres insignes en plumes et or, appelés *quetzalaztatzontli*[2] et d'autres encore nommés *ocelotlachicomitl*, qui représentent un vase recouvert d'une peau de tigre, duquel sortait un pied d'œillet rempli de fleurs fabriquées en plumes riches.

CHAPITRE XIII

DES ALIMENTS DONT LES ROIS FAISAIENT USAGE.

On appelait *totonqui tlaxcalli tlacuelpacholli* les *tortillas* que les rois mangeaient chaque jour ; cela veut dire, *tortillas* blanches, chaudes, pliées, arrangées dans un panier et recouvertes d'un linge blanc. Ils mangeaient aussi chaque jour une autre espèce appelée *uei tlaxcalli*, ce qui veut dire, *tortillas* grandes; elles sont très blanches, minces, larges et très molles. Ils en mangeaient d'autres appelées *quauhtlaqualli*[3], qui sont très blanches, grosses, grandes et rugueuses. Il y en avait d'une autre espèce appelée *tlaxcalpacholli*[4]. Ils mangeaient aussi une sorte de petits pains allongés, qu'ils nomment *tlaxcalmimilli*[5]. Ils sont renflés, blancs et longs d'un peu moins d'un empan. Ils consommaient encore une autre variété de *tortillas*, appelée *tlacepoalli tlaxcalli*[6], qui était feuilletée et d'un goût délicat. Ils mangeaient des *tamales* de plusieurs espèces. Les uns sont blancs, en forme de pelote irrégulière, ni ronde ni carrée ; ils portent, à leur partie supérieure, un dessin en spirale formé par les haricots mêlés à la masse. D'autres sont blancs aussi et fort exquis, comme qui dirait pain de *bamba* ou à la *guillena*. On mangeait encore d'autre *tamales* blancs, mais moins bons et plus durs que les précédents. Quelques variétés de cette espèce étaient rouges et portaient la spirale dessinée par-dessus. Cette couleur rouge provenait de ce qu'on exposait la masse au soleil ou au feu deux jours avant de la pétrir définitivement. On en consommait encore d'autres modérément blancs, avec leur spirale comme

1. C'est-à-dire : fleur de maïs (*xiloxochitl*) fanée, desséchée (*patzactli*).
2. C'est-à-dire : chevelure (*tzontli*) à aigrette (*aztatl*) de *quetzalli*.
3. De *quauitl*, bois, et *tlaqualli*, mets, nourriture.
4. De *tlaxcalli*, pain, et *pacholli*, pressé, aplati.
5. De *tlaxcalli*, pain, et *mimilli*, roulé, gros, épais, du verbe *mimiloa*.
6. C'est-à-dire : pain tendre, amolli.

c'est expliqué plus haut. On faisait usage, en outre, d'autres sortes qui n'avaient aucun mélange.

Les seigneurs ou rois consommaient ces nombreuses variétés de pains avec diverses espèces de poules rôties ou bouillies. Les unes étaient accommodées tout entières en pâté; les autres étaient dépecées et mêlées à la masse avec du piment jaune, ce qu'on appelait « petits pâtés de poule ». On mangeait aussi cette volaille rôtie. Les Mexicains faisaient usage de cailles rôties et ils avaient beaucoup d'autres sortes de *tortillas* pour les gens du bas peuple. Les grands seigneurs consommaient une grande variété de ragoûts. L'un d'eux était fait avec de la poule mêlée de piment rouge, de tomates et de pepins de calebasse moulus; cela porte aujourd'hui le nom de *pipian*. Un autre de leurs ragoûts, de poule aussi, était assaisonné de piment jaune. Ils en mangeaient bien d'autres encore, ainsi que beaucoup d'oiseaux, qui se trouvent énumérés dans le texte mexicain de ce livre. Ils consommaient également un grand nombre de fricots accommodés aux piments; il y en avait au piment jaune, quelques-uns au *chilmolli* accompagné de *chiltecpitl*[1] et de tomates; d'autres au *chilmolli* faits avec des tomates et du piment jaune.

Ils avaient aussi l'habitude de manger des plats de poisson : d'abord, du poisson blanc accommodé au piment jaune; ensuite du poisson gris fricoté avec du piment rouge, des tomates et des pepins de calebasse moulus; cela formait un manger délicat. Ils mangeaient encore un plat fait avec des grenouilles assaisonnées de piment vert; un autre avec l'animal appelé *axolotl* arrangé au piment jaune; un autre plat encore fait d'une sorte de têtards préparé au *chiltecpitl;* plus, un autre plat d'un petit poisson accommodé comme le précédent. Ils consommaient également un fricot de fourmis ailées au *chiltecpitl*, et des sauterelles d'un goût savoureux, ainsi qu'une sorte de ver du maguey assaisonné au *chiltecpitl molli*. Ils faisaient usage d'un plat d'écrevisses arrangées au *chiltecpitl*, aux tomates et aux pepins de calebasse moulus. Ils mangeaient une sorte de poisson appelé *topotli*[2] préparé au *chiltecpitl* comme les précédents, et un autre grand poisson assaisonné de la même façon. On leur servait un plat fait avec des prunes non mûres, un petit poisson blanc, du piment jaune et des tomates. Les seigneurs mangent un grand nombre de fruits variés. L'un d'eux qu'on nomme *tzapotl* est rouge en dedans et recouvert d'une écorce grise et rugueuse. Il en est un autre qui est rouge et ressemble à une prune : d'autres prunes encore jaunes, ver-

1. Sorte de piment.
2. Petit poisson.

meilles ou orangées. Les Mexicains ont l'habitude de manger différentes variétés de *tzapotl* et, entre autres, celle dont l'écorce est cendrée, qu'on appelle *anona* et qui renferme des pepins ressemblant à des haricots dans une pulpe blanche comme de la crême, d'une saveur exquise. D'autres fruits de cette espèce sont petits comme des poires; il y en a de jaunes en dehors et qui ressemblent en dedans à un jaune d'œuf après la cuisson. Un autre fruit qui porte le nom de *quauhcamotli* n'est en réalité qu'une racine. Le *camotli* est encore une racine à laquelle nous donnons le nom de *batata*. Nous ne mentionnons pas un bien grand nombre d'autres fruits.

Ils avaient aussi l'habitude de manger certaines graines qu'on leur servait comme fruit. L'une d'elles était le *xilotl*, sorte d'épi tendre de maïs qu'ils mangeaient cuit. Une autre s'appelle *elotl*[1]; c'est un épi bien formé, mais tendre encore, qu'on mange bouilli. L'*exotl*[2] est la gousse verte de haricots, qu'on fait cuire. Ils mangeaient aussi une sorte de *tamal* fait avec les panaches du maïs, mêlés avec des graines de blettes et des noyaux de cerises moulus. On leur faisait une espèce de *tortillas* avec de la graine de maïs prise sur l'épi jaune et tendre, et d'autres *tamales* encore avec des blettes. Ils faisaient usage anssi de certains brouets assaisonnés à leur manière. Ils mangeaient une variété de blettes accommodées avec du piment jaune, des tomates et des graines de calebasse, ou avec du *chiltecpitl* seulement. Une autre encore avec du piment vert. Ils se faisaient servir certaines herbes crues, sans les cuire.

Ils avaient la coutume de manger une infinité de bouillies. L'une d'elles qui s'appelait *totonqui atolli* était un atole chaud. Le *necuatolli*[3] était de l'atole avec du miel; le *chilnecuatolli*[4], de l'atole avec du miel et du piment jaune. Le *quauhnexatolli*[5] est fait avec beaucoup de farine, très blanche et accompagnée de *tequixquitl*[6]. Ils faisaient encore bien d'autres bouillies chez les grands seigneurs; les gouverneurs étaient chargés d'y porter leurs soins. On servait aux monarques tant de plats qu'ils arrivaient à la centaine. Lorsque le roi avait fini son repas, il ordonnait à ses pages ou serviteurs de faire servir à manger aux seigneurs et aux ambassadeurs qui étaient venus d'autres pays. On servait également le repas à ceux qui faisaient la

1. Épi de maïs vert dont les grains sont déjà formés. Le *xilotl* est l'épi naissant encore laiteux.
2. Haricot vert dans sa gousse; de *etl*, haricot et, *xotl*, pied, c'est-à-dire sur la plante.
3. De *necutli*, miel, et *atolli*, boisson.
4. De *chilli*, piment, et *necuatolli*, boisson (*atolli*) avec du miel (*necutli*).
5. De *quauhnexatl*, eau de maïs cuit, et *atolli*, boisson.
6. Natron impur qui s'effleurit sur le sol et dont les substances principales sont le sesqui-carbonate de soude et le chlorure de sodium.

garde du palais. On donnait encore à manger aux maitres des jeunes gens, appelés *telpochtlatoque*; aux prêtres des idoles, aux chanteurs, aux pages, à tous les gens du palais, aux ouvriers lapidaires, en plumes riches et en mosaïques; à ceux qui font de belles *cotaras* pour les grands seigneurs et à leurs barbiers.

Après le repas, on servait plusieurs boissons de cacao délicatement préparées, comme celle qui est faite avec le fruit tendre, laquelle est fort savoureuse; celle qu'on fait avec du miel d'abeilles; une autre, avec du *uei nacaztli*[1]; une autre encore, avec du *tlilxochitl*[2] tendre; une autre rouge; une autre vermeille; une autre orangée; une autre noire; une autre blanche. On servait ces boissons dans des *xicaras* très variées. Les unes sont couvertes de peintures diverses; leurs couvercles sont richement ornés et on y ajoute des cuillères en écaille pour remuer le cacao. Il y avait une autre espèce de *xicara* peinte en noir avec un tapis de peau de tigre ou de chevreuil sur lequel on la faisait reposer. Ils étaient dans l'habitude de les garder dans des filets disposés en sacoches. Ils avaient à leur service d'autres *xicaras* percées de trous pour passer la liqueur de cacao, ainsi qu'une espèce plus grande et très bien peinte pour se laver les mains. Un autre genre d'une grandeur moyenne était embelli de peintures riches et servait à prendre les bouillies. Ils avaient la coutume d'employer des petits paniers pour y mettre les *tortillas*, ainsi qu'une sorte de petites écuelles qui servaient à prendre des mets liquides. Ils faisaient usage aussi de saucières et de bien d'autres petites écuelles.

CHAPITRE XIV

DES CONDITIONS DES MAISONS ROYALES ET DE L'AUDIENCE DES CAUSES CRIMINELLES.

Le palais des rois avait un grand nombre de salles. La première était la salle de justice où se tenaient le roi, les seigneurs, les sénateurs les auditeurs et les personnages nobles pour entendre les causes criminelles, les procès et les pétitions des gens du peuple. On y jugeait les criminels et on y prononçait les sentences capitales, soit par la corde, soit par le bâton; car les rois avaient l'habitude de varier e genre de mort. C'est là qu'on jugeait aussi les hauts personnages, les nobles et les sénateurs. Quand ils avaient commis

1. Sorte d'épice très aromatique : litt. grande oreille.
2 Vanille; de *tlilli*, noir, et *xochitl*, fleur, plante, gousse, etc.

quelque crime, on prononçait contre eux une sentence de mort ou d'exil ; on les condamnait à être tondus, et à descendre au rang de prolétaires; on les chassait pour toujours du palais et, quelquefois, on les enfermait dans de grandes cages. C'était là encore que les rois mettaient en liberté ceux qui avaient été injustement réduits en esclavage. Sous le règne de *Moteuhçoma*, il y eut pendant deux ans une grande famine, à propos de laquelle plusieurs gens de qualité se virent forcés de vendre leurs fils et leurs filles, parce qu'ils n'avaient plus rien à manger. Le roi l'ayant su fut pris de pitié et ordonna à ses sujets de réunir tous les esclaves *hidalgos* ainsi achetés. Il fit donner à chacun des maîtres le prix d'achat payé en *mantas* légères taillées à quatre côtés, et en pièces d'étoffes de coton. On donna aussi du maïs à ceux qui étaient devenus possesseurs de gens de qualité. Ils furent tous rachetés pour un prix double de celui qu'ils avaient coûté. Dans cette première salle qui s'appelait *tlaxitlan*[1] les juges n'admettaient pas dans les procès de grandes explications, mais ils faisaient en sorte de les terminer au plus vite. Ils ne se laissaient pas suborner, ne protégeaient jamais les coupables et ils rendaient une équitable justice.

CHAPITRE XV

DE L'AUDIENCE EN AFFAIRES CIVILES.

Une autre salle du palais s'appelait *teccalli* ou *teccalco*[2]. Là, se tenaient les sénateurs et les anciens pour entendre les procès et les demandes des gens du peuple. Les juges s'efforçaient de faire leur métier avec prudence et pénétration et ils rendaient prompte justice. Ils se faisaient d'abord présenter les peintures qui représentaient les sujets de la cause, comme ferme, maison ou champ de maïs. Avant d'en finir, les sénateurs redemandaient les témoins, afin de se bien confirmer dans ce qu'ils avaient déjà vu ou entendu, et c'était ainsi qu'ils en arrivaient à conclure. Si le roi venait à savoir que les juges ou sénateurs prolongeaient au delà de ce qui était juste les procès des pauvres gens, qu'ils auraient pu finir en peu de temps, et qu'ils les faisaient durer pour se faire payer ou pour des considérations de parenté, il donnait ordre de les enfermer dans de grandes cages jus-

1. « Dans le bas du palais », sorte d'adverbe signifiant au pied d'un arbre, d'un lieu ou d'un objet quelconque.
2. De *tecpan*, palais, et *calli*, salle ou *calco*, dans la salle.

qu'à ce qu'on prononçât contre eux la peine de mort. C'était pour cela que les sénateurs et les juges étaient très prudents et très avisés dans l'accomplissement de leurs devoirs. Au temps de *Moteuhçoma*, on arrêta un grand nombre de sénateurs et de juges qui furent enfermés séparément dans des cages. On prononça contre eux la peine capitale, parce que le roi avait été informé qu'ils ne faisaient point bonne justice et qu'ils l'appliquaient partialement ; aussi furent-ils punis de mort. Ce furent les personnages suivants : *Mixcoatlailotlac*, *Teicnotlamachtli*, *Tlacochcalcatl*, *Iztlacamizcoatlailotlac*, *Umaca*, *Toqual* et *Uictlolinqui*[1]. Ils étaient tous de *Tlatelulco*.

CHAPITRE XVI

DE L'AUDIENCE POUR LES AFFAIRES DES GENS NOBLES.

Une autre salle du palais s'appelait *tecpilcalli*[2]. Là, se réunissaient les soldats nobles et les hommes de guerre. Si le roi venait à savoir que quelqu'un d'entre eux s'était rendu coupable du délit d'adultère, il le condamnait immédiatement à mort, quelle que fût sa noblesse. On le tuait à coups de pierres. Sous le règne de *Moteuhçoma*, cette sentence fut prononcée contre un haut personnage appelé *Uiznauatlecamalacotl* qui avait commis un adultère ; il fut lapidé devant tout le monde.

CHAPITRE XVII

DU CONSEIL DE GUERRE.

Une autre salle du palais s'appelait *tequiuacacalli*[3], autrement dit, *quauhcalli*. Là, se réunissaient, pour le conseil de guerre, les capitaines qui portaient les noms de *tlatlacochcalca* et *tlatlacateca*[4]. Il y avait une autre salle qu'on appelait *achcauhcalli*[5]. Là, se tenaient

1. *Mixcoatlailotlac*, juge des tourbillons ; — *Teicnotlamachtli*, qui procure beaucoup de peines aux gens ; — *Tlacochcalcatl*, qui a soin des armes ; — *Iztlacamixcoatlailotlac* faux (*iztlacatqui*) juge des tourbillons (*mixcoatlailotlac*) ; — *Umaca* ou *Omaca* deux roseaux ; — *Toqual*, notre bon ; — *Uictlolinqui*, bêche (*uictli*) qui remue (*olinia*).

2. C'est à-dire : maison, salle des grands (*tecpilli*).

3. Salle (*calli*) de ceux qui prennent soin des gens (*tequiuaque*). — *quauhcalli* signifie maison (*calli*) des aigles (*quauhtli*).

4. *Tlatlacochcalca*, pluriel de *tlacochcalcatl*, qui se tient dans la salle des armes ; — *tlatlacateca*, pluriel de *tlacatecatl*, qui charge les personnes, leur impose un travail.

5. Maison des chefs *achcauhtin*, pluriel de *achcauhtli*, principal.

les *achcauhtin* qui étaient chargés de donner la mort à ceux que le roi condamnait et, s'ils n'obéissaient pas à cet ordre, eux-mêmes étaient condamnés à la peine capitale. Il y avait au palais une autre salle appelé *cuicacalli* dans laquelle se réunissaient les maîtres des jeunes gens, qu'on nommait *tiachcauan* et *telpochtlatoque*, pour y attendre les ordres du roi au sujet de quelque travail public à faire. Ils avaient, du reste, l'habitude d'aller chaque jour, au coucher du soleil, presque nus, à la susdite salle du *cuicacalli* pour s'y livrer au chant et à la danse. Ils étaient simplement couverts d'une *manta* tissée en filet; ils attachaient à leur tête des panaches en plumes avec des cordons de coton rouge, appelés *tochacatl*, qui servaient à natter les cheveux. Ils portaient des turquoises aux trous des oreilles et des mentonnières en petits escargots de mer. C'était ainsi que tous les jeunes gens élevés dans le *telpochcalli* allaient danser chaque nuit. Ils finissaient leurs danses vers onze heures. Aussitôt après, les prêtres et les ministres des idoles commençaient à sonner matines en soufflant dans de grands escargots de mer; car c'était l'heure d'aller faire pénitence selon leur coutume. En finissant leurs danses, les jeunes gens s'en allaient coucher au *telpochcalli;* aucun d'eux ne s'en retournait chez lui. Ils dormaient séparément, nus ou simplement couverts de la mante légère qu'ils avaient en dansant. A peine avaient-ils sommeillé un instant qu'ils se levaient pour se rendre au palais royal et, si le roi arrivait à savoir que quelqu'un d'eux avait laissé perdre les parts assignées aux maîtres des jeunes gens pour leur boisson et leur manger, il les faisait aussitôt arrêter et mettre séparément dans les grandes cages. Si le roi parvenait à découvrir que n'importe lequel d'entre eux s'était enivré, mis en concubinage ou rendu coupable d'adultère, il le condamnait à mort, et on le tuait par le garrot, à coups de bâton ou en le lapidant devant tout le monde, afin d'inspirer la crainte et que personne n'osât se rendre coupable de délits semblables.

CHAPITRE XVIII

DES GRENIERS OU MAGASINS.

Un autre appartement du palais s'appelait *petlacalco*[1]. Là, se tenait un majordome du roi qui avait à sa charge les comptes de tous les dépôts et subsistances de maïs, qui se conservaient pour l'approvi-

1. Dans la salle (*calco*) des nattes ou sièges (*petlatl*) sur lesquels s'asseyaient les grands seigneurs.

sionnement de la ville et du pays. Chaque dépôt renfermait mille *fanegas*[1] de maïs. Il y en avait qui étaient là depuis vingt ans sans que cette graine s'y fût gâtée. D'autres pièces contenaient une grande réserve de haricots ; d'autres encore servaient à garder de nombreuses variétés de blettes et de graines. Il y avait aussi des dépôts de sel en cristaux qui était apporté en tribut des contrées chaudes du pays. Il existait également des pièces où l'on conservait des ballots de piment et des graines de courges des espèces grandes et petites. Dans ces magasins se tenaient encore enfermés des gens qui étaient coupables de quelque délit n'entraînant pas la peine capitale.

CHAPITRE XIX

DE L'APPARTEMENT DES MAJORDOMES.

Un autre endroit du palais s'appelait *calpixcacalli*[2] autrement dit *texancalli.* En ce point se réunissaient tous les majordomes du roi dont chacun venait présenter le compte des tributs qui étaient à sa charge et devaient être portés à la connaissance du roi lorsqu'il l'exigeait. Chacun donc mettait en ordre tous les jours le rayon qui lui était confié. Si le roi venait à savoir que quelqu'un des majordomes avait reçu et s'était appliqué à lui-même une part du tribut dont il avait l'administration, il le faisait arrêter sans retard et enfermer dans une cage construite en grosses solives. En même temps, il donnait l'ordre qu'on chassât de la maison du majordome toutes ses concubines avec leurs fils et parents, après les avoir dépouillés de tous les biens que le coupable possédait auparavant. Sa maison avec ses biens devenait la propriété du roi qui la faisait fermer, et le majordome était condamné à mort.

Il y avait un autre appartement du palais appelé *coacalli*[3] où tous les seigneurs étrangers, amis ou ennemis du roi, recevaient l'hospitalité. On leur donnait en présents plusieurs riches joyaux, des *mantas* brodées, de belles ceintures, des mentonnières d'or qu'on attachait au trou de la lèvre, des pendants d'oreilles, d'autres mentonnières de *chalchiuitl* montées en or, des colliers d'émeraudes et des enfilades de la même pierre dont on faisait usage pour bracelets. Les seigneurs ennemis que je viens de dire étaient ceux qui, au moyen d'un

1. Mesure de capacité qui équivaut à douze picotins.
2. De *calpixqui*, intendant, majordome, et *calli*, maison, salle
3. De *coatl*, serpent, et *calli*, salle.

sauf-conduit, venaient rendre visite au roi de Mexico, voir les édifices des temples, le culte des dieux et le bon ordre que le roi ou seigneur de Mexico avait établi dans son pays.

CHAPITRE XX

DE LA MAISON DES CHANTEURS ET DE LA MANIÈRE DONT ON SE PARAÎT POUR LES *areytos*.

Il y avait un autre appartement qu'on nommait *mixcoacalli*[1]. Là, se réunissaient tous les chanteurs de Mexico et de *Tlatelulco*, pour attendre les ordres du roi, en cas qu'il voulût danser ou se donner le spectacle de la danse, ou entendre quelque chant de composition nouvelle. On y avait sous la main, préparé d'avance, tout ce qui était nécessaire à l'*areyto* : le tambour et le tambourin avec leurs accessoires, les grelots que l'on appelle *ayacachtli* ou *tetzilacatl* et *omichicauatztli*[2], et des flûtes, avec tous les maîtres musiciens, chanteurs et danseurs, ainsi que tous les ornements de l'*areyto* à la disposition de n'importe quel chanteur. Et si le roi voulait qu'on entonnât les chants de *Uexotzinco* ou de l'*Anahuac*, on les chantait, et l'on dansait revêtu de tous les ornements de l'*areyto* de ces pays. Si le roi voulait que les maîtres des chanteurs entonnassent le chant des *Cuexteca*, ils prenaient pour leur *areyto* les ornements que ce chant demande. Ils se faisaient pour cela des chevelures et des masques avec des nez troués et des cheveux roux, la tête haute et large comme les *Cuexteca*, et ils se couvraient de manteaux tissus en filets. En réalité, les chanteurs se paraient de diverses manières en rapport avec ce que demandaient les genres de chants et de danses.

CHAPITRE XXI

DE LA MAISON DES CAPTIFS.

Un autre appartement s'appelait *malcalli*[3]. Là, se tenaient lesmajordomes qui gardaient les captifs pris à la guerre. Ils en faisaient

1. De *mixcoatl*, tourbillon, et *calli*, salle.
2. *L'ayacachtli* était un instrument de musique composé d'une boule creuse, garnie de pierres à l'intérieur et fixée à l'extrémité d'un bâton. On l'agitait en dansant. Le *tetzilacatl* était en cuivre, et le *omichicauatztli* était formé avec des os (*omitl*).
3. De *malli*, prisonnier, pluriel *mallin*, et *calli*, salle.

grand cas, en tenaient bonne note et prenaient bien soin de leur fournir des mets et des boissons ainsi que toute autre chose dont ils faisaient la demande.

Il y avait un autre appartement appelé *totocalli* [1] où des majordomes conservaient des oiseaux de toutes espèces. C'est là que se réunissaient tous les artisans, comme orfèvres, forgerons, ouvriers en plumes, peintres, lapidaires et graveurs. Là, encore se tenaient des majordomes gardiens de tigres, lions, onces et chats sauvages.

CHAPITRE XXII

DE LA TOILETTE DES DAMES.

Les dames faisaient usage de *uipilli* brodés et tissus de plusieurs manières différentes. Elles avaient aussi l'habitude de varier l'aspect de leurs visages en se fardant de couleurs rouge, jaune ou d'un noir fait avec de l'encens carbonisé et mêlé avec de l'encre, sorte de vernis qui leur servait également à se noircir les pieds. Elles laissaient pousser leurs cheveux jusqu'à la ceinture, quelques-unes seulement jusqu'aux épaules, tandis que d'autres ne les gardaient que sur les tempes et les oreilles en les coupant ras sur tout le reste de la tête. Quelques dames nattaient leurs chevelures avec du fils noir de coton et les ramenaient sur la tête en formant des tresses qui contournaient le front, ainsi qu'elles le font encore aujourd'hui. Quelques-unes avaient les cheveux plus longs et elles prenaient soin de les couper tous de la même longueur pour se donner plus d'attraits, de telle façon qu'en en formant plusieurs nattes elles étaient partout égales. Il y avait des dames enfin qui se coupaient les cheveux ras sur toute la tête.

Les femmes avaient aussi l'habitude de se teindre les cheveux avec un limon noirâtre ou avec une plante verte appelée *xiuhquilitl* [2], afin de les rendre plus luisants sur une nuance brune. Elles se frottaient les dents avec une substance rouge tirée de la cochenille et elles avaient l'habitude de se teindre les mains, le cou et la poitrine. Les dames avaient aussi la coutume de se baigner et de se savonner. On les élevait, du reste, à se tenir avec réserve, à parler avec déférence, à respecter tout le monde et à s'occuper des soins de la cuisine avec zèle et discernement.

1. De *tototl*, oiseau, et *calli*, salle.
2. De *xiuitl*, herbe, et *quilitl*, plante comestible.

CHAPITRE XXIII

DES OCCUPATIONS DES DAMES.

Les dames avaient habituellement une grande variété d'outils et d'instruments pour filer, ourdir, tisser, broder, carder le coton, et bien d'autres encore nécessaires à leurs travaux et dont la liste se trouve dans le texte de ce livre en langue du pays. Elles avaient l'obligation de préparer les mets et les boissons délicatement. Des gouvernantes surveillaient leur conduite et leur éducation. Elles avaient à leur service des bossues, des boiteuses et des naines qui chantaient et battaient un petit tambourin, appelé *ueuetl*, pour récréer leurs maîtresses.

CHAPITRE XXIV

DES CHOSES DONT LES ROIS S'OCCUPAIENT POUR BIEN GOUVERNER LE ROYAUME ET DES MOYENS ET DU BON ORDRE DONT ILS FAISAIENT USAGE POUR ATTAQUER EN TEMPS DE GUERRE.

La principale occupation du roi était la guerre, soit pour se défendre des ennemis, soit pour conquérir d'autres provinces. Lorsqu'il voulait faire la guerre à quelque autre roi ou à quelque pays, il réunissait ses soldats et leur faisait part de ses intentions. On envoyait aussitôt des espions à la province dont on voulait faire la conquête, pour qu'ils observassent toutes les conditions du pays, ses plaines et ses aspérités, ainsi que les passages dangereux par lesquels ils pourraient s'introduire sans obstacle. Ils revenaient en apportant au roi la représentation en peinture de toutes ces choses, pour qu'il vît bien les conditions de la contrée. Cela étant bien vu, le roi mandait les principaux capitaines, qui étaient toujours au nombre de deux : le *tlacochcalcatl* et le *tlacatecatl*. Après leur avoir montré la peinture, il leur prescrivait la route qu'ils devaient suivre avec leurs soldats, le nombre de jours qu'ils devaient employer pour arriver au but et le lieu où ils auraient à établir leurs quartiers. Il nommait les mestres de camp qui devaient les accompagner. Il s'occupait ensuite des provisions en armes et en subsistances. Pour cela, il faisait appeler tous les majordomes ou *calpixque* des provinces qui lui étaient soumises, pour qu'ils lui apportassent tous les tributs en *mantas*, plumes, or, armes et subsistances. Lorsque tout était réuni, le roi distribuait les

armes aux soldats, aux capitaines et aux hommes d'une valeur reconnue. Après cette distribution, il ordonnait aux *calpixque* de porter les armes à tous les personnages des provinces qui devaient prendre part à la guerre, tant pour eux que pour leurs soldats. Ils s'empressaient de réunir et d'armer tout leur monde. L'armée étant organisée, on se mettait en marche dans l'ordre suivant. Les prêtres des idoles marchaient devant, portant les dieux sur leurs épaules, et précédant tout le monde d'une journée. Après eux, les capitaines et les braves prenaient un jour d'avance sur l'armée. Les soldats mexicains venaient ensuite, et les Tezcucans les suivaient avec une journée d'intervalle. Les gens de Tacuba marchaient une journée après eux, et enfin, encore à un jour d'intervalle, venaient toutes les autres provinces. Tous marchaient dans le plus grand ordre. Quand ils étaient arrivés près de la province à conquérir, les ordonnateurs du camp prescrivaient la manière d'établir les quartiers et signalaient à chacun la place qu'il devait occuper. Si quelqu'un se refusait à faire ce qui était commandé, les ordonnateurs du camp faisaient qu'on s'emparât de sa personne. Tout le monde étant à son poste, avant de commencer à combattre, on attendait que les satrapes donnassent le signal en faisant briller le feu nouveau et en soufflant dans leurs porte-voix. Ce moment venait enfin et le cri des satrapes se faisait entendre. Le combat s'engageait aussitôt, dans la nuit même de l'arrivée. Les premiers captifs qu'on faisait étaient mis sans retard aux mains des prêtres, pour qu'ils les sacrifiassent en leur arrachant le cœur devant les statues des dieux qu'ils avaient apportées. Lorsque, après cela, l'on avait remporté la victoire et soumis la province contre laquelle on venait de marcher, on faisait le compte des captifs pris sur l'ennemi et des morts qu'on avait à déplorer soi-même. Ce soin étant pris, on allait faire au roi le rapport de ce qui s'était passé ; on notifiait aussi à leurs familles la mort des hommes de qualité pour qu'on célébrât leurs funérailles. On n'oubliait pas de mentionner ceux qui s'étaient distingués par quelque fait notable dans le combat, afin qu'ils reçussent des dons et des honneurs en récompense, si surtout ils étaient de noble race. Lorsque la guerre était finie, on s'enquérait de ceux qui avaient désobéi aux ordres des ordonnateurs du camp et, fussent-ils capitaines, on les mettait à mort. Les mêmes mestres de camp prenaient soin de découvrir si deux soldats se disputaient au sujet de savoir auquel des deux revenait le captif qu'ils avaient pris. Ils écoutaient les parties et donnaient leur avis en faveur de celui qui avait fourni les meilleures preuves. Dans le cas où aucun d'eux ne pouvait justifier suffisamment sa prétention, on prenait leur captif et on le donnait à quelqu'un du quartier des contendants pour qu'il le

fît sacrifier sans se donner le titre de son maître. La province étant pacifiée, les mestres de camp indiquaient les tributs à payer par tête de conquis, afin qu'on les donnât chaque année au roi vainqueur. Ces tributs consistaient en objets qui se produisaient ou qui étaient fabriqués dans le pays. On élisait des gouverneurs et des commissaires pour administrer cette province. Ils n'étaient pas choisis parmi les habitants du lieu, mais bien parmi ceux qui en avaient fait la conquête.

CHAPITRE XXV

DE LA MANIÈRE D'ÉLIRE LES JUGES.

Les seigneurs ou rois prenaient soin de conserver la paix dans le peuple et de juger les procès et les différends qui s'élevaient entre les prolétaires. Ils choisissaient pour cela des personnes nobles et riches, retrempées aux fatigues de la conquête, gens de bonnes mœurs, prudents et sages, élevés au monastère du *calmecac* et aussi dans le palais. C'étaient ces sortes de personnes que le roi élisait pour être juges entre les gens du peuple. Il prenait bien soin qu'ils ne fussent ni ivrognes, ni accessibles aux cadeaux, ni susceptibles de favoriser les personnes, ni passionnés. Il leur recommandait fortement de faire bonne justice en tout ce qui leur serait soumis. Il leur désignait les salles où ils auraient à exercer leur emploi. L'une d'elles, appelée *tlacxitlan*, était située sous celle du roi. On y jugeait les affaires des nobles. Une autre, appelée *teccalli*, était destinée aux juges qui avaient à connaître des affaires du peuple et qui en prenaient note au moyen de leurs peintures. La chose étant ainsi entendue et expliquée par écrit, on portait la cause au tribunal supérieur appelé *tlacxitlan*, pour que la sentence y fût prononcée par de plus grands juges. Quand les affaires étaient graves et très difficiles, on les portait devant le roi, pour qu'il les jugeât à l'aide de treize personnages très qualifiés qui l'accompagnaient et résidaient avec lui. Ceux-ci étaient les juges suprêmes appelés *tecutlatoque*[1]. Ils examinaient avec la plus grande attention les causes qui leur étaient soumises, et lorsque ce tribunal, qui était le plus élevé, condamnait quelqu'un à mort, on remettait aussitôt le condamné aux exécuteurs de la justice, qui, conformément à la sentence, l'étouffaient, le faisaient mourir par le garrot, le lapidaient ou l'écartelaient.

1. De *tecutli*, seigneur, et *tlatoque*, souverains suprêmes.

CHAPITRE XXVI

DE LA MANIÈRE DONT ON FAISAIT LES *areytos*.

La troisième chose dont le roi se préoccupait c'était les *areytos* et les danses dont il était fait usage pour l'amusement du peuple. Il disait d'abord quel serait le chant qui serait chanté et il ordonnait aux chanteurs de le mettre au ton qu'il avait lui-même choisi et de s'en occuper avec le plus grand soin. Il faisait confectionner les pelotes d'*ulli* qui servent à battre le *teponaztli* et il recommandait que cet instrument et le tambour fussent des meilleurs. Il désignait les mouvements qui seraient adoptés dans la danse ainsi que les costumes et les devises que les danseurs devraient porter. Il nommait ceux qui auraient à battre le tambour et le *teponaztli*, ceux aussi qui seraient les conducteurs de la danse, et il fixait le jour du divertissement à propos de la fête de quelque dieu. Pour cette circonstance, il se costumait lui-même comme il suit : il attachait aux cheveux du haut de sa tête des glands en plumes et or ; il mettait à sa lèvre inférieure un ornement en or et en pierres précieuses, et des boucles d'or aux oreilles; il ornait son cou d'un collier de différentes espèces de belles pierres; il parait ses poignets de bracelets consistant en enfilades de *chalchiuitl* ou de turquoises; plus haut, sur ses bras, il mettait d'autres bracelets en or et d'autres encore supportant des plumes qui s'élevaient plus haut que la tête; il portait en même temps un autre bouquet de plumes à la main ; il se couvrait d'une *manta* riche nouée sur l'épaule, et il se ceignait d'une ceinture, appelée *maxtlatl* dans le pays, qui sert en même temps à couvrir les parties honteuses. Il habillait de cette même manière tous les hauts personnages, les gens de guerre, les capitaines et toutes autres personnes qui devaient faire partie du bal. Il offrait copieusement à manger et à boire à tout ce monde. Quand on était à danser, si quelqu'un des chanteurs se trompait dans son chant, si les joueurs de *teponaztli* et de tambour battaient faux, si ceux qui conduisaient la danse commettaient une erreur de mouvement ou d'attitude, le roi les faisait arrêter sans retard, et il ordonnait le lendemain qu'on les mît à mort.

CHAPITRE XXVII

DE LA SURVEILLANCE DE NUIT ET DE JOUR ET DE LA GARDE DE NUIT.

La quatrième chose dont le roi prenait grand soin, c'était d'établir des gardes de nuit comme de jour, pour qu'elles fissent le guet dans la ville et sur ses limites, afin que les ennemis ne s'introduisissent pas sans qu'on les sentît venir et sans qu'on les reconnût. C'est pour cela que les satrapes combinaient leurs veilles avec les heures de la nuit, ainsi que le faisaient, d'autre part, des soldats qu'on appelait *teachcauan* [1]. Le roi prenait bien soin que ses veilleurs ne manquassent pas à leur devoir; il sortait souvent lui-même en secret pour s'assurer qu'ils étaient bien alertes à leur poste et savoir s'ils dormaient ou s'ils s'enivraient, auquel cas il les châtiait durement. Il avait d'autres surveillants choisis parmi les personnages de qualité, lesquels avaient, jour et nuit, l'œil ouvert sur la frontière des pays ennemis pour savoir si l'on s'y préparait à la guerre et pour découvrir des espions, afin de surprendre leurs secrets. Du reste, tout espion était mis à mort, de même que tous les habitants de la maison où on l'avait logé. Les jeunes gens qui étaient élevés dans le *telpochcalli* veillaient également et chantaient une grande partie de la nuit, afin que, si quelque ennemi s'approchait en silence, il pût s'apercevoir de loin qu'on ne dormait pas. Les satrapes veillaient pendant la nuit, criant dans leurs porte-voix, et de toutes parts on leur répondait par le même cri du porte-voix et par les sons des *teponaztli* et des tambours. Bien souvent ils continuaient jusqu'au jour cette manœuvre. Il y avait aussi des veilleurs continuellement dans les maisons des seigneurs ou rois; et jamais on n'éteignait le feu pendant la nuit, pas plus dans les palais des grands que dans les maisons particulières, les temples, le *telpochcalli* et le *calmecac*.

CHAPITRE XXVIII

DES JEUX QUI SERVAIENT AUX DIVERTISSEMENTS DU ROI.

Les rois avaient pour passe-temps des exercices de prédilection. Le principal était le jeu de la pelote à vent. C'était un exercice très en usage parmi les rois et principaux personnages. Il y avait un jeu de

1. Pluriel de *teachcauh*, frère aîné, principal, supérieur en force, en courage.

paume uniquement édifié pour cet objet. Il consistait en deux murs de la hauteur de deux *estados*, séparés entre eux par un espace d'environ vingt pieds. Au milieu de chacun se trouvait une pierre ronde portant un trou au centre, par où pouvait passer tout juste la paume avec laquelle on jouait. Ces pierres étaient posées à un *estado* du sol et à la même distance des deux bouts du mur. Le joueur qui faisait passer la pelote dans les trous des pierres rondes gagnait la partie. Les joueurs étaient nus, et ne portaient qu'une ceinture large de laquelle pendait un cuir de chevreuil bien travaillé qui recouvrait les fesses. Quand ils jouaient, ils ne repoussaient la paume ni avec la main ni avec le pied, mais uniquement avec le derrière. On perdait et gagnait à ce jeu des *mantas* riches, des bijoux en or, des pierres et des esclaves. Leur second passe-temps consistait en un jeu semblable au jeu de dés. On traçait sur une natte des carrés placés en croix, comme on le fait au jeu de la marelle; on prenait trois grands haricots marqués de certains points et on les laissait tomber sur la croix peinte. C'est en cela que consistait ce jeu, auquel on perdait et gagnait des bijoux et d'autres choses comme il a été dit plus haut.

CHAPITRE XXIX

DE LA GÉNÉROSITÉ DU ROI.

Les rois cherchaient l'occasion de se montrer généreux et de s'en faire la réputation, c'est pour cela qu'ils faisaient de grands frais pour la guerre et les *areytos*. Ils engageaient au jeu des choses très précieuses et, lorsque quelqu'un du bas peuple, homme ou femme, se hasardait à les saluer et à leur adresser quelques paroles qui excitaient leur contentement, ils lui donnaient des mets et des boissons, ainsi que des étoffes pour se vêtir et pour se coucher. Si quelqu'un encore leur composait des chants qui leur fussent agréables, ils lui faisaient des dons en rapport avec son mérite et avec le plaisir qu'il leur avait causé.

CHAPITRE XXX

DE LA MANIÈRE D'ÉLIRE LES ROIS.

Lorsque le seigneur ou roi était mort, on réunissait, pour en élire un autre, les sénateurs appelés *tecutlatoque*, les anciens du lieu ap-

pelés *achcacauhtin*, les vieux capitaines de la milice nommés *yaotequiuaque*[1], d'autres officiers supérieurs de l'armée et les satrapes que l'on nommait *tlamacazque* ou *papauaque*[2]. Ils se réunissaient tous dans les maisons royales. Ils y délibéraient et décidaient quel serait le roi. Ils choisissaient un des plus nobles de la race des rois précédents, homme vaillant rompu aux choses de la guerre, audacieux, plein d'ardeur et n'ayant pas l'habitude de boire du vin. Il fallait qu'il fût prudent, instruit et élevé dans le *calmecac;* qu'il fût apte à bien parler, intelligent, discret et doué d'activité. Lorsque toutes les voix, ou la plupart, concordaient sur un des personnages, on le nommait roi sans retard. Cette élection n'avait pas lieu au scrutin; c'était dans une conférence entre tous qu'on tombait d'accord sur le sujet à élire. Le choix étant fait, on élisait quatre autres personnages dont les noms étaient différents selon les lieux; c'étaient comme des sénateurs, qui devaient toujours se tenir aux côtés du roi et connaître des affaires graves du royaume. Au moment de l'élection, beaucoup d'entre ceux qui s'attendaient à être choisis se cachaient pour éviter d'être élus et d'avoir à assumer une charge aussi lourde. Les cinq étant nommés, on choisissait un jour qui passât pour fortuné en astrologie judiciaire et, quand arrivait ce jour, on présentait au public ces personnages et on les conduisait au temple de *Uitzilopochtli.*

CHAPITRE XXXI

COMME QUOI LES ÉLUS ÉTAIENT HABILLÉS EN PÉNITENTS ET CONDUITS A LA MAISON DE *Uitzilopochtli.*

Le jour choisi parmi les fortunés étant venu, les grands satrapes allaient chercher le roi élu et les autres personnages. Ils les conduisaient nus au temple de *Uitzilopochtli.* C'était devant ce temple qu'on vêtait le roi à la manière des satrapes qui offrent l'encens aux dieux, c'est-à-dire d'une jaquette d'un vert foncé sur laquelle étaient peints des ossements de mort et qui avait la forme d'un *uipilli* de femme; on l'appelait *xicolli.* On lui pendait derrière le dos une petite calebasse pleine de tabac avec des glands d'un vert foncé. Une étoffe verte sur laquelle étaient peints des ossements s'atta-

1. C'est-à-dire : qui prennent soin (*tequiua*) des ennemis (*yaotl*) ou de la guerre (*yaoyotl*).
2. « Ceux qui ont les cheveux tombant en touffe sur les oreilles »; singulier *papaua*, formé du substantif *papatli*, chevelure longue et en désordre.

chait à sa tête et tombait devant son visage. On lui mettait à la main gauche une bourse pleine de copal ou d'encens blanc et faite de la même étoffe sur laquelle des ossements étaient représentés. On lui chaussait des sandales vertes et on lui plaçait à la main droite un encensoir de la forme habituelle, bariolé de têtes de morts. Au bout de son manche pendaient des papiers faisant fonction de glands. Les satrapes le prenaient alors et le faisaient monter par les degrés du temple jusqu'à ce qu'on arrivât à la statue de *Uitzilopochtli*. Là, le roi prenait de l'encens, le projetait sur la braise dont l'encensoir était muni et il encensait la statue, sans cesser d'avoir le visage couvert du voile dont nous avons parlé. Tout le peuple assemblé regardait d'en bas le nouveau roi encenser l'idole et les ministres du temple soufflaient dans leurs cornets et jouaient d'autres instruments pendant cet instant de la cérémonie. Les autres élus faisaient de même. On les habillait d'une égale façon et on les conduisait offrir l'encens après le roi. Leurs vêtements étaient noirs et couverts de peintures représentant des ossements.

CHAPITRE XXXII

COMME QUOI LES ÉLUS FAISAIENT PÉNITENCE DANS LE TEMPLE SANS EN SORTIR PENDANT QUATRE JOURS.

Lorsque le roi et les personnages élus avaient offert l'encens devant la statue de *Uitzilopochtli*, les satrapes les faisaient descendre, en leur donnant le bras, dans le même ordre qu'ils étaient montés : d'abord le roi, après lui le principal d'entre les autres et ainsi de suite, chacun selon le degré de sa dignité. Ils étaient conduits au *Tlacochcalco* [1], qui se trouve dans l'enceinte du temple de *Uitzilopochtli*, où ils devaient faire leurs quatre jours de pénitence. Ils y séjournaient sans sortir et jeûnaient pendant tout le temps, ne mangeant qu'une seule fois par jour, vers midi. Ils allaient tous, dans le milieu du jour et à minuit, offrir du sang devant la statue de *Uitzilopochtli*. Ils étaient vêtus comme nous l'avons dit précédemment ; les satrapes les conduisaient, en leur donnant le bras, dans l'ordre antérieurement dit, et les ramenaient ensuite à leurs logements. Pendant ces quatre jours, à minuit, après avoir encensé et offert du sang, ils se baignaient dans un bassin par pénitence, ainsi que les satrapes en avaient l'habitude.

1. C'est-à-dire, dans la maison (*calco*) des flèches (*tlacochtli*). Voy. la note de la p. 62.

CHAPITRE XXXIII

COMME QUOI, LA PÉNITENCE ÉTANT FINIE, ON CONDUISAIT LE ROI A SON PALAIS ET LES AUTRES PERSONNAGES DANS LEURS MAISONS.

Lorsque les quatre jours de pénitence étaient finis, le roi et les quatre sénateurs étaient reconduits aux demeures royales et, de là, ceux-ci s'en retournaient dans leurs maisons. Aussitôt, le roi consultait les devins ou astrologues, pour qu'ils lui désignassent un jour bien fortuné qui serait choisi pour faire la fête de son élection, qu'on appelait *motlatoapaca*[1]. Il ordonnait ensuite à ses majordomes ou *calpixque* de tenir prêts tous les plumages et tous les ornements de l'*areyto*, dont on aurait besoin en cette occasion.

CHAPITRE XXXIV

COMME QUOI LE ROI FAISAIT UNE CONVOCATION SOLENNELLE.

Après qu'on avait désigné le jour où l'on devait faire la fête de l'élection, l'élu, si c'était le roi de Mexico, envoyait ses ambassadeurs à tous les royaumes voisins, depuis *Quauhtemalan* jusqu'à *Michuacan*. De tous les pays entre les deux mers, les rois eux-mêmes se rendaient à l'invitation ou envoyaient leurs représentants pour assister à la fête de l'élection. Tous les invités se trouvaient réunis un certain jour avant cette fête. Le roi tenait prêts les plumages, les *mantas* ou les ceintures et les joyaux qui leur devaient être distribués, à chacun selon son rang. Pour prendre part aux réjouissances et au bal, on recevait des plumes, des bijoux et des vêtements propres à cette fin. Quand l'heure l'indiquait, on servait le repas à tous les invités, avec des plats divers différemment apprêtés, beaucoup d'espèces de tortillas exquises et plusieurs sortes de boissons de cacao dans de très riches tasses, à chacun selon son rang. On leur offrait aussi plusieurs sortes de roseaux à fumer posés sur des plats, et une grande variété de fleurs recherchées. Après cela, on distribuait un grand nombre de *mantas* riches et de belles ceintures, en rapport avec la dignité de chacun. Leur logement était très bien décoré et bien garni de sièges et de nattes absolument neufs. On choisissait l'appartement destiné au principal invité et à tous ceux qui étaient venus avec lui pour y danser

1. De *tlatoani*, souverain, et *paca*, se laver, se purifier.

pendant la nuit et on y entonnait avec grand apparat des chants solennels. Cela durait une, deux, trois nuits, ou plus, et autant de jours. Lorsque la fête était finie, les invités prenaient congé et s'en retournaient dans leurs pays.

CHAPITRE XXXV

COMME QUOI LE ROI SE PRÉPARAIT A PORTER LA GUERRE EN QUELQUE PROVINCE.

Quelques jours après la fête de son élection le roi faisait proclamer la guerre pour aller conquérir quelque province. Il réunissait dans ce but ses guerriers et ses capitaines et leur donnait des armes et des devises. Il allait lui-même avec eux, à titre de commandant en chef, et disposait son campement comme nous l'avons expliqué plus haut. Lorsqu'il avait gagné cette province qu'on était allé conquérir et que toutes les dispositions étaient prises, telles que nous les avons expliquées, pour y assurer la tranquillité, il s'en retournait à sa capitale, emmenant un grand nombre de captifs qu'il sacrifiait au dieu de la guerre *Uitzilopochtli* en lui faisant une grande fête pour la victoire qu'il leur avait fait remporter. Il faisait ensuite des libéralités à tous les soldats nouveaux, surtout à ceux qui s'étaient fait distinguer par quelque action d'éclat, en leur donnant des *mantas* et des ceintures brodées, avec l'autorisation de les porter désormais et de faire usage de mentonnières en pierres riches, en argent ou en or, selon qu'ils s'étaient plus ou moins distingués dans la guerre. Il leur donnait aussi des titres de noblesse avec devises et écussons, afin qu'ils fussent honorés et réputés valeureux. Il leur concédait encore l'autorisation de porter des glands en or et en plumes sur la tête lorsqu'ils assisteraient aux *areytos*.

CHAPITRE XXXVI

DE L'ORDRE QUI RÉGNAIT DANS LE *tianquiztli* DONT LE ROI OU SEIGNEUR PRENAIT GRAND SOIN.

Le roi s'occupait aussi du *tianquiztli* et de toutes les choses mises en vente, dans l'intérêt des gens du peuple et des étrangers qui s'y rendaient, afin d'empêcher qu'elles fussent l'occasion de fraudes ou de transactions injustes. C'est pour cela qu'on avait l'habitude de placer, par ordre et chacun à sa place, tous les objets qui se vendaient.

C'est pour cela encore qu'on élisait des commissaires, appelés *tianquizpan tlayacaque*[1], qui étaient chargés de la surveillance du marché et de toutes les choses qui s'y vendaient en marchandises et subsistances. L'un d'eux avait le devoir de désigner le prix des objets à vendre et d'éviter qu'il se fît des fraudes dans les transactions. Dans une partie du marché se tenaient ceux qui vendaient de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et toutes espèces de plumes riches avec lesquelles se fabriquaient les devises, les armures et les rondaches. Sur un autre point se rangeaient les vendeurs de cacao et d'espèces aromatiques que l'on appelle dans le pays *uei nacaztli*, *tlilxochitl*, *mecaxochitl*. Autre part se réunissaient ceux qui vendaient de grandes étoffes blanches ou brodées, des ceintures alors en usage, les unes unies, les autres riches et brodées. Là, aussi se vendaient les objets servant à l'habillement des femmes, les uns déjà confectionnés et les autres encore à faire, ceux-ci riches, ceux-là ordinaires ; on y offrait aussi des *mantas* communes qu'on appelle *quachtli*, *ayatl*[2]. Un peu plus loin on voyait, chacun à son rang, ceux qui vendaient des choses à manger, comme maïs blanc, bleu foncé, noir, rouge et jaune ; des haricots jaunes, blancs, noirs, rouges, tachetés et une espèce noire de la grandeur d'une fève ; de la graine de blettes, brune ou cendrée, rouge ou jaune ; de la *chian* blanche ou noire et une autre variété qu'on appelle *chiantzotzotl*. En ce même point se rangeaient ceux qui vendaient du sel, des poules, des coqs, des cailles, des lapins, des lièvres, de la viande de chevreuil, différentes espèces d'oiseaux, comme canards, canards sauvages et autres variétés aquatiques. Là, se réunissaient encore les vendeurs de miel de maguey et de miel d'abeilles. Dans ce même rayon se trouvaient les vendeurs de différentes variétés de *chilli*, qui vendaient également des tomates appelées *miltomatl* et *chiltomatl*[3]. En un autre endroit se rangeaient ceux qui vendaient du fruit, comme cerises, avocats, prunes sauvages, des patates douces appelées *quauhcamotli*[4], des *tzapotl* de différentes espèces et bien d'autres fruits. Là, se tenaient également les vendeurs de nougats de *chian*, de bulbes de racines, de réglisse, de *chayotl* et de pepins grands et petits de calebasse. En ce même point prenaient place également ceux qui vendaient du poisson, des grenouilles, du menu fretin semblable à de petits

1. « Ceux qui mènent, dirigent (*yacana*) les choses dans le marché (*tianquiztli*). »
2. Le *quachtli* est un vêtement grand, tandis que l'*ayatl* est petit ; l'un et l'autre sont en coton ou en *maguey*.
3. C'est-à-dire : tomate (*tomatl*) des champs cultivés (*milli*) ou couleur de *chilli*.
4. De *quauitl*, bois, et *camotli*, patate douce ou racine tubéreuse d'une plante de la famille des convolvulacées.

lézards et bien d'autres petits reptiles aquatiques. Là, se rangeaient encore les vendeurs de papier fait avec des écorces d'arbres, d'encens blanc, de gomme noire appelée *ulli*, de chaux, d'instruments tranchants, de bois à brûler, de bois de charpente équarri ou arrondi, de planches minces et épaisses, de *coas* et de grandes barres, de pelles, de rames, de perches, de cordes, de cuir travaillé, de sandales, de haches de cuivre pour couper le gros bois, de poinçons et de ciseaux et autres instruments pour travailler le bois. On voyait encore à leur place désignée ceux qui vendaient des herbes à manger, comme oignons et autres légumes. Les mêmes marchands vendaient aussi des *xilotl*, des *elotl* cuits, du pain fait avec les panaches du maïs, du pain de maïs nouveau, du pain enfin de toutes sortes. On voyait également à leur place les vendeurs de plusieurs sortes de roseaux à fumer. Là, se vendaient aussi du *xochiocotzotl*[1], des plats pour y placer les roseaux allumés et bien d'autres sortes d'ustensiles en terre cuite comme cuvettes, pots, grandes jarres pour y mettre l'*octli*, et tous les autres objets de vaisselle. Si les commissaires du marché n'exerçaient pas fidèlement leur emploi, on le leur enlevait et on les chassait de la ville. Quant aux vendeurs d'objets volés, comme *mantas* riches ou pierres précieuses, dès lors qu'on soupçonnait le vol, s'ils ne pouvaient pas dire la provenance, on les arrêtait et les juges et seigneurs les condamnaient à mort. De cette façon on imposait à la foule de manière que personne n'osât acheter des choses volées.

CHAPITRE XXXVII

DE LA FAÇON DONT LES ROIS ET LES NOBLES ÉLEVAIENT LEURS ENFANTS.

Voici la méthode que suivaient les rois et les nobles dans la manière d'élever leurs enfants. Lorsque leurs mères ou leurs gouvernantes les avaient élevés pendant six ou sept ans et qu'ils commençaient à s'émanciper, on les confiait à un, deux ou trois pages pour qu'ils jouassent et se récréassent avec eux. La mère ordonnait à ces employés de ne pas permettre que les enfants se livrassent à aucune malhonnêteté ni vilenie quand ils iraient dans la rue ou par les chemins. Ils dressaient leur élève à s'exprimer en paroles toujours polies et en langage convenable, à ne manquer de respect à personne, à traiter avec déférence tous ceux qu'ils rencontraient en chemin : employés de l'État, capitaines, *hidalgos* ou graves personnages, de même que tous

1. Liquidambar, résine aromatique ; de *xochitl*, fleur, et *ocotzotl*, résine.

les vieillards, hommes ou femmes, fussent-ils de basse condition. Si quelque personne d'humble position saluait l'enfant, il s'inclinait et lui rendait le salut en disant : « Que Dieu vous conduise, mon bon aïeul! » à quoi l'interpellé répondait : « Mon petit-fils, pierre précieuse et plume riche, tu m'as fait honneur; poursuis ton chemin en bonne chance. » Ceux qui entendaient l'enfant parler de la sorte se réjouissaient beaucoup et disaient : « Si cet enfant vit, il sera très noble, car il est généreux; il méritera certainement un haut emploi. »

Lorsque l'enfant arrivait à sa dixième ou douzième année, on le mettait dans la maison d'éducation ou *calmecac*. On l'y confiait aux satrapes ou prêtres du temple, pour qu'il fût élevé et instruit comme nous l'avons dit au sixième livre. Si ce n'était pas dans cette maison d'éducation, on le mettait dans l'établissement des chantres où on le recommandait aux principaux d'entre eux. Là, il était dressé à balayer le temple, à chanter et à pratiquer les austérités habituelles. Lorsqu'il arrivait à l'âge de quinze ans, il commençait à apprendre le métier de la guerre. Quand il avait vingt ans, on le menait faire campagne; mais auparavant, son père et ses parents invitaient à un banquet les capitaines et les vieux soldats. Après leur avoir donné des *mantas* et des ceintures brodées, ils les priaient de s'occuper beaucoup de ce jeune homme pendant la guerre, en lui enseignant à combattre et en le protégeant contre l'ennemi. Ces guerriers l'emmenaient, en effet, avec eux aussitôt que se présentait l'occasion d'une guerre. Ils en avaient le plus grand soin et lui enseignaient toutes les choses nécessaires soit pour sa défense, soit pour marcher à l'offensive. Quand la bataille était engagée, ils ne le perdaient point de vue et ils portaient son attention sur ceux qui s'emparaient d'un ennemi, afin qu'il apprît à faire de même et eût le mérite de prendre quelques captifs, dès la première guerre, grâce à la protection de ceux qui s'étaient chargés de lui. Bientôt les messagers qui s'appelaient *tequipan titlantin*[1] allaient signaler au roi tous ceux qui avaient fait des captifs, en lui donnant la nouvelle de la victoire que ses sujets venaient de remporter. Arrivés aux palais royaux, ils y pénétraient pour parler au monarque et le saluaient en disant : « Seigneur, salut et longue vie, sachez que le dieu de la guerre *Uitzilopochtli* nous a protégés et que, grâce à ses secours, votre armée a vaincu ses ennemis et s'est emparée de la province contre laquelle nous avons marché. La victoire a été pour les *Tenochca*, pour les guerriers de *Tlatelolco* et de *Tlacopan*, pour les *Tetzcucans* et les *Otomi*, pour ceux de *Matlatzinco*, de *Chinampa* et de la terre sèche. »

1. C'est-à-dire : les messagers (*titlantin*, pluriel de *titlantli*) pour le tribut (*tequitl*, suivi de la postposition *pan*).

Le roi répondait : « Soyez les bienvenus ; je me réjouis d'entendre ces nouvelles ; asseyez-vous et attendez, car je veux m'en assurer davantage. » Il les faisait garder à vue et, s'il apprenait que ces nouvelles fussent fausses, il ordonnait qu'on les mît à mort. Après qu'on avait conquis la province attaquée, on s'occupait d'abord de compter les captifs qu'on avait faits et à supputer combien en avaient pris les guerriers de *Tenochtitlan*, combien ceux de *Tlatelolco*, et ainsi de suite pour les autres capitaineries. Les captifs étaient comptés par les *tlacochalca* et les *tlatlacateca*, c'est-à-dire capitaines et mestres de camp, et par d'autres officiers de l'armée. Quand on connaissait le nombre exact des prisonniers, on envoyait des messages au roi. C'étaient des capitaines qui lui appportaient ainsi le récit certain des choses, avec la notice des prisonniers qu'on avait faits et les noms de ceux qui avaient capturé des ennemis, afin qu'on donnât à chacun sa récompense conformément au mérite acquis dans le combat. Tout étant bien entendu, le roi se livrait à la joie et, faisant mettre en liberté les porteurs des premières nouvelles qu'il avait enfermés, il répandait sur eux ses faveurs comme sur les autres.

Si plus tard on entreprenait de nouvelles guerres contre les habitants d'*Atlixco* ou de *Uexotzinco*, et si ceux qui avaient déjà fait des captifs en prenaient encore d'autres, ils étaient grandement estimés du roi qui leur faisait le notable honneur de les élever au rang de *pilli*, en leur donnant des noms de braves. Ils étaient dès lors susceptibles d'être élus seigneurs, et ils pouvaient s'asseoir près des rois et manger avec eux. Ils en recevaient les insignes des gens intrépides, comme sont les pierres précieuses de différentes couleurs pour les lèvres, des glands pour mettre sur leurs têtes, faits avec des plumes riches entrelacées de feuilles d'or, le tout accompagné de breloques en or mêlées de belles plumes ; ils recevaient encore des pendants d'oreilles en cuir et des manteaux royaux ornés de devises diverses. Le roi leur donnait aussi des ceintures très belles et très bien brodées, d'un usage royal, et d'autres marques distinctives dont ils pouvaient se servir toute leur vie. Ils étaient pourvus d'emplois honorables, comme celui de *calpixcayotl*[1], qui est comme majordome major, et, le roi étant mort, c'était parmi eux qu'on élisait son successeur. C'est parmi eux encore qu'on prenait les sénateurs et les juges appelés *tlacxitlantlalico*[2], qui connaissaient des affaires graves

1. Intendance d'une maison ; nous avons déjà vu que l'intendant lui-même s'appelait *calpixqui*.

2. C'étaient les juges qui se tenaient dans la salle des grandes causes, nommée *tlacxitlan*. Voy. ci dessus, chapitre xxv, page 529.

de l'État. On leur appliquait les noms suivants qui étaient très honorables : *Tlacochcalcatl tecutli*, *ticociuacoatl tecutli*, *ciuacoatl tecutli* ou *titlancalqui tecutli*[1].

CHAPITRE XXXVIII

DES GRADES PAR LESQUELS ON PASSAIT POUR ARRIVER A CELUI DE *tequitlatoque*[2].

Voici les grades par lesquels devaient passer ceux qui étaient réservés aux hautes dignités. Quand ils étaient petits, ils avaient la tête tondue. Lorsqu'ils arrivaient à l'âge de dix ans, on leur laissait croître une mèche de cheveux à la nuque, qu'on appelait *mocuezpaltia*[3]. A quinze ans, cette mèche était déjà longue; ils étaient alors appelés *cuexpalchicacpol*[4], parce qu'ils ne s'étaient encore rendus notables par aucun fait de guerre. Mais s'il arrivait qu'un, deux, trois d'entre eux fissent quelque captif, on leur coupait la mèche de cheveux, ce qui était une marque d'honneur. Lorsqu'ils avaient été associés plusieurs pour prendre un captif à l'ennemi, le partage en était fait de manière que celui qui s'était le plus distingué dans l'affaire recevait la cuisse et la jambe droites, celui qui venait en second prenait la cuisse et la jambe gauches; le troisième avait le bras droit, et le quatrième le bras gauche, du coude à l'épaule; le cinquième recevait l'avant-bras droit, et le sixième l'avant-bras gauche. Quand on coupait, en ce cas, la mèche de la nuque, on en laissait croître une autre qui couvrait l'oreille droite. Cela donnait un aspect plus honorable, parce que c'était le signe qui annonçait qu'on avait fait un captif, à l'aide de quelques autres camarades. C'était à cause de cette association qu'en le complimentant sur la coupe de sa mèche, comme étant un signe d'honneur, ses aïeux ou ses oncles lui disaient : « Notre petit-fils, le soleil et la terre ont lavé ta figure; tu en possèdes une toute nouvelle, pour avoir eu l'audace de prendre un ennemi, à l'aide de tes camarades; mais remarque bien qu'il vaudrait mieux périr ou être capturé par l'ennemi que d'avoir encore besoin du secours d'autrui pour faire un captif; car si cela t'arrivait on t'obligerait à porter

1. *Tlacochcalcatl tecutli*, seigneur chef des armes; — *ticociuacoatl tecutli*, seigneur grand vice-roi; — *ciuacoatl tecutli*, seigneur vice-roi, lieutenant; — *titlancalqui tecutli*, seigneur qui est à la tête des messagers (*titlantli*).

2. C'est-à-dire : les souverains, les maîtres des tributs, des charges, des emplois.

3. « Se laisser sur la nuque une touffe de cheveux (*cuexpalli*). »

4. Mèche de cheveux (*cuexpalli*) de celui qui est déjà très fort (*chicacpol*, augmentatif de l'adjectif *chicactic*, vigoureux).

une autre mèche sur l'autre oreille, à la manière des jeunes filles. Il vaudrait mieux pour toi mourir que recevoir cet affront. »

Le jeune homme qui, porteur d'une mèche à la nuque, allait à la guerre deux ou trois fois et en revenait sans avoir capturé quelqu'un, soit seul, soit en compagnie, était appelé honteusement *cuexpal-chicacpol*, ce qui veut dire : *polisson qui porte une mèche à la nuque et qui n'a été propre à rien toutes les fois qu'il est allé à la guerre.* C'était pour lui un grand affront ; aussi s'efforçait-il de se jeter au milieu des ennemis pour arriver à en capturer quelqu'un, ne fût-ce qu'en compagnie. Quant à ceux qui faisaient des captifs en association, on leur coupait la mèche et on leur collait un casque de plume sur la tête. Pour ce qui est de ceux qui ne prenaient personne dans les combats, ni seuls ni à l'aide d'autrui, on ne leur coupait point la mèche, on ne leur mettait pas de toupet, mais on leur marquait sur la tête une couronne qui était un grand sujet de honte. Si quelqu'un parmi ceux qui recevaient cet affront possédait du bien, en plants de maïs ou autrement, il se résolvait à vivre de sa propriété sans plus songer à la guerre, et, en ce cas, il coupait sa mèche. Mais il ne lui était plus permis de porter des *mantas* et des ceintures en coton, elles devaient être d'*ixtli* sans nulle broderie, et c'était la marque des vilains. Le jeune homme qui faisait à lui seul un captif, la première fois qu'il allait à la guerre, était appelé *telpochtli yaquitlamani*[1], ce qui veut dire : jeune guerrier qui a fait un captif. On l'amenait devant le roi dans son palais afin qu'il fût réputé pour brave. Le roi l'autorisait alors à se teindre tout le corps en jaune, tout le visage en rouge avec des plaques jaunes sur les tempes. Cette opération était faite la première fois par les majordomes du roi, pour lui faire honneur. Dès lors que le jeune homme était teint comme on vient de dire, il recevait les dons du roi, qui consistaient en une *manta* brodée de rayures violettes, une autre *manta* ornée de certaines broderies, une ceinture brodée en rouge à bouts longuement pendants et une autre ceinture portant des broderies de toutes couleurs. Cela lui était donné comme marques d'honneur et désormais il était autorisé à porter des ceintures et des manteaux toujours brodés. Celui qui faisait deux captifs était également amené au palais devant le roi, de qui il recevait des dons comme on vient de dire. Le jeune homme qui faisait trois prisonniers était gratifié comme les autres : mais il était en même temps investi de l'autorité de commander à d'autres en temps de guerre. On le désignait en même temps pour être élu aux emplois destinés à instruire les jeunes gens dans le *telpochcalli*. Son autorité s'étendait aussi

1. C'est-à-dire : jeune homme qui est allé capturer.

sur les jeunes gens qui se rendaient de nuit à la maison destinée à apprendre à chanter.

Quant à celui qui prenait seul quatre captifs, le roi ordonnait qu'on lui coupât les cheveux à la manière des capitaines; on lui en donnait le nom aussi, en disant de lui : le capitaine *mexicatl*, ou *tolnauacatl*, ou d'autres noms qu'on appliquait aux braves. Désormais il pouvait s'asseoir aux estrades sur des nattes et des *icpalli*, dans la salle où s'asseyaient les autres capitaines et guerriers de valeur, qui occupent le premier rang des sièges et portent des mentonnières longues, des ornements d'oreilles en cuir et des glands sur la tête. Ceux qui capturaient six, sept ou dix ennemis *Cuexteca* ou *Tenime* ne prenaient pas pour cela rang parmi les personnages susdits. On les nommait seulement capitaines. Pour arriver à l'honneur d'être confondus avec eux, il était nécessaire de capturer des guerriers d'*Atlixco*, de *Uexotzinco* ou de *Tliliuhquitepec*[1].

Quiconque réduisait en captivité cinq de ceux-ci était mis au rang des plus grands et plus honorés capitaines et chefs intrépides, qu'on appelait *quauhyacatl*[2], ce qui veut dire : « aigle qui guide. » A celui-là le roi donnait une longue mentonnière verte, des glands pour la tête avec des bandes d'argent mêlées aux belles plumes, des ornements d'oreilles en cuir et une *manta* riche appelée *quechintli*. Ils recevaient une autre *manta* du nom de *chicoapalnacazminqui*[3], ce qui veut dire *manta* teinte de deux couleurs qui la partageaient diagonalement en deux parties égales. On lui donnait une autre *manta* ornée partout de courroies de cuir qui y étaient attachées. Celui qui capturait deux guerriers d'*Atlixco* ou de *Uexotzinco* était tenu pour terrible et très vaillant; on lui donnait une longue mentonnière en ambre jaune et une autre verte en *chalchiuitl*. Il faisait usage indistinctement de l'une et de l'autre.

1. C'est-à-dire : sur la montagne (*tepec*) noire (*tliliuhqui*).
2. De *quauhtli*, aigle, et *yacati*, guider, conduire.
3. De *chico*, en travers, *yapaltic*, teint, *nacaztli*, oreille, par extension côté, et *minqui*, dirigé, du verbe *mina*, lancer, darder.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

PROLOGUE

DU NEUVIÈME LIVRE

Conformément au plan que nous nous sommes proposé de suivre en écrivant cette histoire, nous avons d'abord traité, dans les premiers livres, des dieux, de leurs fêtes, de leurs sacrifices, de leurs temples et de tout ce qui concerne le service de leur culte. Ces sujets ont fourni la matière des cinq premiers livres, dont le dernier traite de l'art divinatoire, dans lequel il est aussi question des choses surnaturelles. Le sixième livre s'occupe de la rhétorique et de la philosophie morale, dans les limites auxquelles ces indigènes purent atteindre. On y voit plusieurs sortes de prières très élégantes, très morales, et l'on peut ajouter très théologiques en ce qui concerne leurs divinités et les cérémonies qui en dépendent. On parle dans ce même livre de l'estime dont étaient honorés les rhéteurs et les orateurs.

On traite, après cela, dans le septième livre, des choses naturelles, et, dans le livre suivant, des seigneurs, rois, gouverneurs et hauts personnages. Il est traité dans le neuvième livre des marchands, lesquels, après les seigneurs, les capitaines et les braves, étaient les plus estimés de tout l'État. Il est question ensuite des artisans en plumes, or et pierres précieuses. Il est traité, dans le dixième livre, des qualités, des conditions et des coutumes des artisans et des personnes de toutes classes. C'est là qu'il est question aussi de tous les membres du corps, des maladies, des remèdes qu'on leur opposait et des nombreuses différences qui existent entre les diverses races d'hommes qui habitent ce pays. Dans le onzième livre, on traite des quadrupèdes, des oiseaux, des herbes et des arbres. Dans le douzième livre, il est question des guerres qui accompagnèrent la conquête de ce pays, comme d'une chose horrible et contraire à la nature humaine.

LIVRE NEUVIÈME

DES MARCHANDS ET DES ARTISANS EN OR, PIERRES PRÉCIEUSES ET PLUMES RICHES

CHAPITRE PREMIER

DE L'ORIGINE DES MARCHANDS A MEXICO ET A *Tlatelulco*.

Nous allons nous occuper des coutumes suivies anciennement par les marchands dans leurs trafics. Lors de leurs débuts à *Tlatelulco*, *Quaquapitzauac* étant roi, les chefs des marchands étaient au nombre de deux : *Itzcoatzin* et *Tziutecatzin*[1]. Leurs premières marchandises furent alors les plumes de perroquet vertes ou *quetzalli*, bleues ou *cuitlatexotli*[2] et rouges comme cochenille ou *chamulli*. Ces trois choses formaient tout leur trafic. Après la mort du susdit roi, on en élut un autre du nom de *Tlacateotl*. Sous son règne, les chefs marchands furent au nombre de deux : *Cozmatzin* et *Tzompantzin*[3]. Ce fut en leur temps qu'on commença à vendre et acheter les plumes appelées *quetzalli*, les turquoises qu'on appelle *xiuitl*[4], les pierres vertes ou *chalchiuitl* et les *mantas* et ceintures de coton. Jusqu'alors on n'avait fait usage que de mantes et ceintures de *nequen*, et les

1. *Itzcoatzin*, forme révérentielle de *Itzcoatl*, serpent (*coatl*) d'obsidienne (*itztli*); — *Tziutecatzin*, forme révérentielle de *tziutecatl*, ou *xiuhtecatl* celu i qui prend soin (*teca*) des choses vertes (*xiuitl*).

2. De *cuitlatl*, excrément, et *texotli*, couleur bleue.

3. *Tzompantzin*, forme révérentielle de *tzompantli*, pieu (*pantli*) de la tête, des cheveux (*tzontli*).

4. Turquoise, herbe, année ou comète.

femmes se vêtaient de *uipilli* et de jupes d'*iztli*. Après la mort de ce nouveau roi, on en élut un autre nommé *Quauhtlatoatzin*. Sous son règne, les chefs des marchands furent *Tullamimichtzin*[1] et *Miczotziyautzin*. A leur époque, on commença à acheter et à vendre des mentonnières, des bagues et des grains en or, des pierres bleues taillées en boules, de grands *chalchiuitl*, des *quetzalli*, des peaux travaillées d'animaux féroces, et d'autres plumes riches de couleurs et de formes variées. Le dernier roi étant mort, on élut *Moquiuixtzin*. De son temps, *Popoyotzin* et *Tlacochintzin*[2] furent les chefs des marchands. Alors commencèrent à se vendre et à être achetées les *mantas* riches diversement brodées et les belles ceintures dont les bouts avaient des broderies de trois empans en longueur et en largeur, les jupes riches et les beaux *uipilli*, ainsi que des *mantas* de huit brasses de long tissues de fils tordus comme en treillis. Alors aussi commença le commerce du cacao. Ce fut du reste à cette époque que le trafic de toutes les autres marchandises déjà nommées augmenta notablement. *Moquiuixtzin* fut le dernier roi de *Tlatelulco*; ses propres sujets le tuèrent. Alors s'éteignit la royauté. Les Tlatelulcains tombèrent sous le régime administratif des consuls, par lequel ils avaient primitivement commencé. Le premier qui les administra portait le nom de *Tlacatecatzintli Tzioacpopocatzin*. Le second fut *Tlacochcalcatzintli Itzquauhtzin* : ces deux fonctionnaires étaient de très hauts personnages. Le troisième fut *Tlacochcalcatzintli Tezcantzin*; le quatrième, *Tlacatecatzintli Toloçacatzin*. Tous étaient de nobles et vaillants Mexicains.

CHAPITRE II

COMME QUOI LES MARCHANDS PRIRENT RANG PARMI LES GENTILSHOMMES ET FURENT HONORÉS COMME TELS.

Au temps des consuls dont nous venons de parler, les chefs des marchands furent, dans l'ordre suivant, *Quauhpoyaualtzin*, *Nentlamatitzin*, *Uetzcatocatzin*, *Canatzin* et *Ueicomatzin*. Ce fut en ce temps, lorsque *Auitzotzin* régnait à *Tenochtitlan*, que les marchands allèrent trafiquer dans les provinces d'*Ayotlan* et d'*Anauac*. Les habitants de ces provinces les retinrent quatre ans en captivité dans la ville de *Quauhtenanco*[3] où ils eurent à subir un siège par les troupes de *Tehuantepec*,

1. De *Tullam*, ville de Tula, et *michin*, poisson.
2. *Popoyotzin*, forme révérentielle de *popoyotl*, maïs niellé; — *Tlacochintzin*, de *tlacochtli*, flèche.
3 De *quauitl*, bois, et *tenamitl*, mur, enceinte, avec le suffixe *co*, dans.

Icoatlan, *Xochitlan*, *Amaztecatl*, *Quauhtzontla*, *Atlan*, *Omitlan* et *Mapachtecatl.* Toutes ces villes étaient considérables ; d'autres petits villages leur avaient fourni des renforts pour le siège. Les marchands se défendaient dans la ville de *Quauhtenanco* qui était bien fortifiée. Ils y capturèrent plusieurs Indiens de qualité et quelques autres d'une distinction inférieure dont on ne tint pas compte. Les plus hauts personnages réduits en captivité portaient chacun sa devise particulière. Ils avaient les oreilles ornées de *nacaztepuztli*[1] avec des breloques qui pendaient jusqu'aux épaules. Ils portaient pour drapeaux des *quetzalpanitl* et des *çaquanpanitl*[2] et ils avaient des bracelets appelés *maxoncotl*[3]. On raconte à propos de ces prises que quelques-uns des marchands firent les uns vingt, les autres onze captifs. Lorsque ces trafiquants, après avoir combattu quatre années, eurent conquis la province d'*Anauac* dont tous les habitants se soumirent, les conquérants tlatelulcains s'assemblèrent pour tenir conseil. Le plus qualifié d'entre eux parla le premier et dit : « O marchands mexicains! *Uitzilopochtli*, dieu de la guerre, a daigné nous protéger et nous faire conquérir cette province; nous pouvons certainement retourner à nos foyers. Il convient qu'aucun de nous ne s'enorgueillisse ni se tienne pour brave à cause des captifs que nous avons faits, puisque nos actions n'ont eu pour but que l'acquisition d'une contrée nouvelle pour notre seigneur dieu *Uitzilopochtli.* Nous venons d'exposer nos têtes au plus grand péril; mais maintenant, lorsque nous rentrerons dans notre pays, nos fatigues trouveront leur récompense dans les mentonnières d'ambre, les ornements d'oreilles appelés *quetzalcoyolnacochtli*[4], nos bâtons noirs qu'on appelle *xauactopilli*[5], les éventails et les émouchoirs, les mantes riches et les *maxtli* de prix dont nous nous parerons. Là sera notre récompense, là le signe de notre valeur. Aucun des Mexicains et des marchands qui n'aura pas essuyé les fatigues de cette conquête ne pourra faire usage de ces précieuses marques. » Comme ces marchands passèrent quatre ans à conquérir ces provinces sans jamais couper leurs cheveux, ils les portaient longs jusqu'à la ceinture, et même davantage, quand ils revinrent dans leur pays. Le roi de Mexico, *Auitzotzin*, ayant su la gloire dont s'étaient couverts ces marchands dans l'expédition d'*Ayotlan*, ordonna qu'on fût au-devant d'eux pour leur faire une réception solennelle. Les satrapes, accompa-

1. De *nacaztli*, oreille, et *tepuztli*, cuivre.
2. *Quetzalpanitl* vient de *quetzalli*, plume, et *panitl*, étendard; — *çaquanpanitl*, de *çaquan*, plume de l'oiseau connu sous le nom de *çaquantototl*, et *panitl*, étendard.
3. Ces sortes de bracelets sont faits avec des plumes.
4. De *quetzalli*, plume précieuse, *coyolli*, crochet, et *nacochtli*, pendant.
5. « Bâton, baguette (*topilli*) orné, bruni (*xauac*). »

gnés d'un grand nombre de hauts personnages et de nobles de Mexico, furent les recevoir. Ils portaient de l'encens et d'autres parfums propres à encenser; ils avaient les conques marines dont on fait usage pour sonner dans les temples, et de petits sacs pleins de parfums. Les hauts personnages et les nobles s'étaient parés des jaquettes qu'ils avaient l'habitude de porter quand ils assistaient aux sacrifices solennels. Ils marchaient sur deux rangs, d'un côté les prêtres, de l'autre les personnages. La rencontre eut lieu dans le village d'*Acachinanco*. Alors, on commença à brûler l'encens et des parfums en faisant aux marchands tous les signes révérencieux dont on avait alors la coutume. Lorsqu'on eût fini toutes les cérémonies qui dans les anciens temps se pratiquaient aux grandes réceptions, les prêtres et seigneurs reprirent le chemin du retour, dans le même ordre, en marchant devant les guerriers, et tous les habitants des environs s'approchaient de la route pour venir les considérer comme une merveille. Arrivés à Mexico, aucun d'eux ne gagna son domicile; mais ils se rendirent tous ensemble au palais du roi *Auitzotzin*. Lorqu'ils entrèrent dans la cour du palais, on commença à brûler beaucoup de parfums, en l'honneur des dieux, dans des foyers préparés à cet effet. Le roi vint leur faire le grand honneur de les y recevoir et il leur adressa ces paroles : « Mes chers marchands et trafiquants bien-aimés, soyez les bienvenus; reposez-vous et délassez-vous. » Aussitôt après, on les conduisit dans la salle réservée aux plus éminents personnages et aux plus valeureux; ils s'y trouvaient assis d'après les rangs que leurs hauts faits leur avaient mérités. *Auitzotzin* lui-même occupa son siége, et les marchands vinrent aussitôt déposer à ses pieds les devises dont leurs captifs avaient fait usage dans la guerre. Après cela, l'un d'eux se prit à parler au roi en ces termes : « Seigneur, vivez de longues années. Nous étalons en votre présence le plus beau de notre butin, parce que nous, vos oncles les *pochteca* [1], ici présents, nous avons mis nos têtes et nos vies en péril au milieu de constantes fatigues de jour et de nuit. Malgré que nous portions le titre de marchands et que nous paraissions l'être, nous sommes en réalité des soldats qui allons conquérir d'une manière dissimulée. Nous avons beaucoup souffert et beaucoup travaillé pour acquérir ce qui jusque-là ne nous appartenait pas et dont la guerre nous a rendus maîtres. » Le roi les ayant entendus répondit : « Mes oncles, vous avez enduré bien des fatigues et traversé bien des peines en hommes valeureux. Notre seigneur *Uitzilopochtli*, dieu de la guerre, a bien voulu que vous réussissiez dans votre entreprise et que vous reveniez

1. Pluriel de *pochtecatl*, marchand, trafiquant.

sains et saufs, ainsi que je vous vois. J'entends que ce que vous me présentez là, ce sont les insignes des ennemis que vous avez vaincus, au sujet desquels vous avez mis vos vies et vos têtes en péril. Je vous les donne, afin que vous seuls en fassiez usage ainsi que vous l'avez mérité. » Cela étant dit, le roi leur fit distribuer de grands présents en témoignage de sa reconnaissance pour leurs belles actions. Il leur donna un grand nombre de *mantas* riches et variées, ainsi que des ceintures de prix. Il fit remettre en même temps à chacun d'eux une charge d'étoffe de *tochpanecayotl*[1], une *fanega* de maïs, une autre de haricots et une certaine quantité de *chian*.

Les *pochteca* employèrent à la conquête d'*Ayotlan* quatre années pendant lesquelles ils se virent assiégés. Mais, au bout de quatre ans, ils furent vainqueurs ; ils défirent les valeureux guerriers ennemis et ils emportèrent leurs dépouilles et insignes. Lorsqu'ils étaient occupés à cette campagne, le roi de Mexico, *Auitzotzin*, apprit que les marchands mexicains étaient assiégés par les indigènes du lieu où ils se trouvaient. Il envoya aussitôt à leur aide, avec beaucoup de monde, *Moteuhçoma* qui, n'étant pas encore roi, était général et portait le titre de *tlacochcalcatl*. Il se trouvait déjà en route lorsque des gens qu'il rencontra lui apprirent que la ville d'*Ayotlan* était vaincue et que les *pochteca* l'avaient prise. Ceux-ci, ayant su qu'il venait à leur secours, accoururent à sa rencontre en chemin et lui dirent : « Seigneur *tlacochcalcatl*, soyez le bienvenu ; mais il n'est pas nécessaire que vous alliez plus avant, attendu que le pays est déjà pacifié et que votre aide n'est plus nécessaire. Notre seigneur *Uitzilopochtli* tient déjà la conquête en son pouvoir, et les marchands mexicains ont bien fait leur devoir. » A cette nouvelle, le *tlacochcalcatl* reprit avec eux le chemin du retour.

Depuis cette conquête le champ est resté libre et sûr pour entrer à la province d'*Anauac*, sans que les *Tzapoteca*[2] ni les *Anauaca* ni autres quelconques y aient pu mettre obstacle. Depuis lors aussi les *quetzalli* et les plumes riches sont mises en usage parmi nous. Les marchands riches de *Tlatelulco* les apportèrent les premiers et en firent usage en même temps que le roi de Mexico, *Auitzotzin*. Ces marchands de *Tlatelulco* portaient aussi les noms de capitaines et n'étaient que des soldats dissimulés sous l'habit de trafiquants. C'est ainsi qu'ils entraient partout et faisaient la guerre aux villes et provinces. Le roi *Auitzotzin* détermina qu'ils se distingueraient par les mentonnières

1. C'est-à-dire : formée de poils de lapin (*tochtli*).
2. Pluriel de *Tzapotecatl*, habitant de *Tzapotlan* ; — *Anauaca*, pluriel de *Anauacatl*, habitant de l'Anahuac.

d'or qu'ils rapportaient de leurs conquêtes et qu'ils seraient seuls à en faire usage en leur qualité de messagers du roi. Il voulut aussi que les autres insignes qu'il leur distribua fussent portés par eux seuls, les jours de grandes fêtes, comme étaient celles de *tlacaxipeualiztli* et autres semblables, pendant lesquelles on se rendait à Mexico de toutes les provinces environnantes. Alors (c'est-à-dire une ou deux fois par an), ils se paraient de ces insignes au moment où se trouvaient réunis tous les grands personnages des provinces voisines.

C'est à l'occasion de ces fêtes qu'on combattait les captifs sur la grande pierre ronde, comme nous l'avons dit dans le second livre. Quelques-uns d'entre eux résistaient et devenaient, en se défendant, l'occasion d'un curieux spectacle, car ils faisaient montre d'un grand courage. Il y en avait au contraire qui, doués de peu de valeur, se laissaient tuer en un instant. D'autres genres de captifs étaient menés à l'*areyto* par leurs maîtres qui les traînaient par les cheveux. Les gens les plus caractérisés se couvraient des insignes dont nous avons parlé plus haut et jouissaient de ce spectacle à l'ombre de leurs maisons. Ces marchands étaient déjà des gentilshommes et se distinguaient par les devises que leurs hauts faits leur avaient méritées. S'il se faisait, au courant de l'année, quelque petite fête, ils ne se couvraient point de ces insignes ; ils se bornaient à se vêtir de *mantas* de maguey d'un tissu délicat. Mais les personnages de la noblesse qui s'appellent *pipiltin* se paraient de leurs *mantas* riches et de leurs belles plumes dans toutes les fêtes ordinaires. Cependant, à l'occasion d'une fête donnée par un particulier dans son domicile, les nobles ne se paraient jamais de ces riches vêtements; ils se couvraient seulement de *mantas* d'*ichtli* d'un fin tissu; mais ils les attachaient de telle façon que l'on pouvait voir, au-dessous, d'autres *mantas* par lesquelles ils faisaient montre de leur noblesse.

Lorsque le roi de Mexico voulait envoyer des marchands, qui n'étaient que des capitaines et des soldats dissimulés, pour qu'ils fissent surveiller quelque province, il les faisait venir à son palais et s'entretenait avec eux de ses intentions. Il leur donnait seize cents pièces de monnaie, appelées *quauhtli*, pour servir à des échanges. Les marchands les emportaient à *Tlatelulco*, où venaient les rejoindre les trafiquants de Mexico pour parler de l'entreprise que le roi leur avait recommandée. Ils se traitaient mutuellement avec la plus grande courtoisie. Après s'être fait leurs confidences, ils partageaient entre eux par parts égales les monnaies données par le roi. Ils les employaient à l'achat de *mantas* riches, tant pour hommes que pour femmes, et après ce premier emploi des avances faites par le roi, ils

achetaient pour leur propre compte et pour leurs négoces personnels beaucoup d'autres joyaux et objets de parure, tant pour hommes que pour femmes, soit de luxe pour de hauts personnages, soit d'un mérite inférieur pour des acheteurs vulgaires.

CHAPITRE III

DES PRATIQUES AUXQUELLES SE LIVRAIENT LES MARCHANDS QUAND ILS ALLAIENT PARTIR POUR TRAFIQUER QUELQUE PART.

Lorsque les marchands voulaient partir de leurs demeures pour aller se livrer à leurs trafics, ils commençaient par s'enquérir d'un signe favorable pour le faire coïncider avec leur départ. Ayant fait choix de celui qui leur paraissait le meilleur, ils se coupaient les cheveux un jour avant de partir, et se savonnaient dans leurs maisons, car ils ne devaient plus se laver la tête jusqu'à leur retour. Pendant le temps qu'ils étaient en route, ils ne se coupaient plus les cheveux ni ne se savonnaient la tête, ils se lavaient seulement le cou tant qu'ils voulaient, mais ils ne se baignaient jamais. Au milieu de la nuit qui précédait leur départ, ils coupaient du papier de la manière qu'ils en avaient l'habitude, pour faire des offrandes au feu qu'ils appelaient *Xiuhtecutli*. Ils donnaient aux papiers la forme d'un drapeau qu'ils attachaient à une hampe teinte en vermillon. Après avoir préparé ces papiers pendant la nuit, ils y traçaient des dessins avec de l'*ulli* qu'ils faisaient fondre dans un long tube de cuivre d'où on le faisait couler goutte à goutte, de façon qu'en tombant il vînt dessiner une figure d'homme avec sa bouche, son nez et ses yeux. On disait que c'était la tête du soleil en feu. Après cela, on coupait un autre morceau de papier pour l'offrir à *Tlaltecutli* et s'en ceindre ensuite la poitrine. On prenait soin d'y dessiner une figure semblable à celle qu'on vient de dire. On coupait ensuite d'autres papiers pour les offrir à *Yacatecutli* qui est le dieu des marchands. On en entourait, de haut en bas, un bâton massif, qu'on adorait comme un dieu lorsqu'il était ainsi recouvert. Lorsque les trafiquants partaient, ils emportaient leur bâton avec les papiers peints d'*ulli* qui étaient leur ornement. Après tout cela on coupait d'autres papiers, en quatre bandes pour en faire l'offrande à *ce coatl olli melauac*, qui est un des vingt signes de l'art divinatoire. On y dessinait au moyen de l'*ulli* des serpents avec leurs têtes, yeux, bouches, langues et leurs cous. On coupait encore d'autres papiers en forme de papillons teintés de gouttes d'*ulli*, pour les offrir aux dieux du voyage appelés *Çacatzontli* et *Tlacotzontli*. Tous ces papiers

étant préparés ainsi qu'on vient de le dire, on en faisait l'offrande à minuit, d'abord au feu, en les posant devant le foyer. On s'en allait ensuite au milieu de la cour de la maison et l'on y plaçait en rang premièrement les papiers qu'on offrait au dieu de la terre *Tlaltecutli*, ensuite ceux qu'on dédiait au dieu du voyage et enfin ceux dont on faisait offrande au dieu des marchands, dont on couvrait les bâtons massifs. Ceux-ci n'étaient jamais brûlés, car ils étaient destinés à revêtir le bâton de voyage. Après avoir placé en ordre les offrandes au milieu de la cour comme on vient de le dire, ils rentraient dans la maison, venaient se placer debout devant le foyer et décapitaient quelques cailles en l'honneur du feu. Après avoir fait le sacrifice de ces oiseaux, ils se saignaient aux oreilles avec de petites lancettes de pierre d'obsidienne et quelques-uns s'incisaient la langue. Lorsque le sang coulait, ils le recevaient sur la main, en disant : *teonappa*[1], en lançaient quatre fois dans le foyer et en faisaient aussitôt couler quelques gouttes sur les papiers dont on avait fait offrande au feu. Après cela, ils sortaient dans la cour et lançaient vers le ciel du sang qu'ils avaient fait couler sur leur ongle, et ils faisaient de même vers les quatre points cardinaux. Quand ils avaient lancé leur sang dans les directions qu'on vient de dire, ils en aspergeaient aussi les papiers qui avaient été placés en ordre au milieu de la cour. Cette cérémonie étant terminée, ils entraient de nouveau dans la maison, se plaçaient devant le feu et lui parlaient en ces termes : « Vis de longues années, noble seigneur *Tlalxicteuticale*, *Nauhiotecatl* » (ce sont les noms qu'on donnait au feu quand on l'invoquait). Ou bien on lui adressait cette prière : « Je vous prie, Seigneur, de recevoir bénévolement cette offrande, et pardonnez-moi si j'ai commis envers vous quelque offense. » Après avoir prononcé ces paroles, on plaçait sur des braises le papier dédié au feu, ayant soin de le faire reposer sur du copal blanc très odorant, très pur et très propre, pour qu'il brûlât sans retard. Celui qui en faisait l'offrande regardait le papier et le copal. Si on les voyait fumer sans brûler, on en tirait mauvais augure ; celui qui en faisait le sacrifice commençait à craindre quelque malheur et à se convaincre qu'il tomberait malade pendant le voyage. S'il voyait au contraire que l'offrande prenait feu et faisait du bruit en brûlant, il en ressentait de la joie, parce qu'il y lisait un bon pronostic, et il disait : « Notre Seigneur le feu m'a été favorable et m'a fait comprendre que mon voyage sera prospère. » Cela étant fait, il sortait de nouveau dans la cour où les offrandes avaient été mises en ordre et il prenait chacune d'elles, élevant la première pour l'offrir quatre fois vers

1. C'est-à-dire : quatre fois (*nappa*) dieu (*teotl*).

l'orient, quatre autres fois vers l'occident et ainsi de suite vers les autres points cardinaux. Il agissait ainsi d'abord avec celles qui étaient destinées au dieu *Tlacotzontli* et ensuite avec les objets réservés au dieu *Ce coatl*. Ceux-ci se plaçaient au-dessus des autres. Après avoir fait l'offrande aux quatre parties du monde comme on vient de le dire, il les prenait toutes ensemble et les jetait sur le feu qui avait été allumé dans la cour. Il faisait ensuite un trou en terre dans ce même endroit et il y enterrait les cendres des papiers qu'il venait de brûler soit dans la maison, soit au dehors; et il prenait ces cendres avec un tel soin qu'il ne les confondait nullement avec celles qui provenaient du reste du foyer, et il n'y mêlait aucune particule de terre appartenant au sol. Tout cela se faisait à minuit. Lorsque le jour venait à poindre, celui qui célébrait cette offrande, en usage parmi les trafiquants au moment de leur départ, faisait appeler les marchands principaux, qui n'étaient que des capitaines déguisés, et les autres négociants riches qui achetaient et vendaient des esclaves. Il leur adjoignait les jeunes gens, les vieilles et les autres femmes leurs tantes. Tous étant réunis, ils se lavaient les mains et se rinçaient la bouche, après quoi on plaçait à manger devant chaque invité. Le repas étant fait, on se lavait de nouveau les mains et la bouche, des tasses de cacao étaient servies aux invités et l'on buvait. Ensuite, on plaçait devant les convives les tubes à fumer et ils fumaient. Alors, celui qui avait fait l'invitation s'asseyait devant eux et leur parlait en ces termes : « Soyez les bienvenus dans ma pauvre maison. Je veux que vous écoutiez quelques paroles de ma bouche; puisque vous êtes mes pères et mères je dois vous faire savoir que je vais partir. C'est pour cela que je vous ai fait inviter, afin de vous laver les mains et la bouche avant d'abandonner cette ville et ce quartier; car j'ai déjà acheté tous les objets qui doivent me servir à des échanges par tous les endroits où j'irai. J'ai fait emplette de beaucoup de couteaux en pierre, d'un grand nombre de grelots, de beaucoup d'aiguilles, de cochenille et de pierres à feu. J'espère que le Seigneur par qui nous vivons et qui nous gouverne me donnera bonne chance. C'est pour cela que je prends congé de vous tous. » Quand il avait fini ces paroles, les principaux marchands des quartiers de *Pochtlan*, *Auachtlan* et *Atlauhco* lui répondaient comme on va voir.

Quand il est donné un banquet, les invités y prennent place dans l'ordre suivant: tous s'assoient sur des *petlatl* et des *icpalli* en s'adossant aux murailles. Les plus distingués prennent la droite dans l'ordre indiqué par leur importance, comme sont les *pochtecatlatoque* parmi les marchands. A gauche se plaçaient ceux d'un rang moins élevé, comme sont les marchands qu'on appelle *naualoz-*

tomeca[1]. Les jeunes hommes prenaient place par rang d'importance, à la suite des précédents.

Celui qui prenait le premier la parole en réponse au discours qui venait d'être fait était le personnage qui tenait le premier rang à la droite. Il le faisait en ces termes : « Les paroles que vous venez de prononcer et que nous venons d'entendre sont très bien dites. Nous tous ici présents désirons que le voyage que vous allez entreprendre soit prospère et que vous n'y soyez arrêtés par aucun événement adverse. Allez en paix et lentement, aussi bien par les plaines que par les collines. Mais il convient que vous partiez armés de courage pour tout ce qu'il plaira à Notre Seigneur, qui gouverne le ciel et la terre, de faire à votre sujet, voulût-il absolument vous détruire en vous envoyant la mort par maladie ou de n'importe quelle autre façon. Nous prions Dieu, dès à présent, que vous mouriez en poursuivant votre voyage plutôt que de retourner sur vos pas ; car nous aimerions mieux savoir que vos *mantas* et vos *maxtli* ont été mis en pièces sur les chemins et que vos cheveux y sont restés épars pour votre gloire, plutôt que de vous voir déshonorer nos noms et vos propres personnes en reculant. S'il plaît à Notre Seigneur que vous ne mouriez point et que vous accomplissiez votre voyage, tenez-vous pour honorés de vous nourrir sans piment et sans sel, de manger du pain dur et rassis, de l'*apinolli*[2] mal fait et du maïs brûlé et humide. Garde-toi, mon fils, d'offenser personne par tes paroles ou par tes actes ; sois envers tout le monde respectueux et bien élevé. Si Dieu t'a gratifié des biens de ce monde, ne t'enorgueillis pas et ne méprise personne. Lorsqu'il t'arrivera de te réunir avec des gens que tu ne connais pas, avec quelqu'un de *Tenochtitlan*, de *Quauhtitlan*, de *Azcapotzalco* ou de *Uitzilopocho*, ne les dédaigne pas ; parle-leur, salue-les humblement ; et si Dieu te fait arriver aux villes où tu vas négocier, emploie-toi avec humilité à charrier du bois, à balayer la maison, à faire du feu, à arroser, à battre les nattes, à servir de l'eau pour laver les mains et à faire toutes choses qui concernent le service des dieux ; comme par exemple, observer la pénitence et orner l'autel de bouquets. Sois toujours prompt à t'humilier. Que ce que tu viens d'entendre te suffise, je n'en veux pas dire davantage. »

Ceux qui donnaient ces banquets et qui invitaient les principaux parmi les marchands et les personnages des autres quartiers, étaient des gens riches et des trafiquants qui avaient les reins solides pour faire honneur à leurs hôtes par la dépense. Quant à ceux qui étaient

1. Pluriel de *naualoztomecatl*, formé de *naualli*, devin, et *oztomecatl*, marchand.
2. De *atl*, eau, et *pinolli*, boisson.

pauvres et qui n'avaient pas encore bâti fortune, ils se limitaient à inviter les marchands de leurs quartiers. Mais celui qui devait être le chef de la caravane conviait non-seulement ceux de son quartier, mais encore tous les autres qui devaient partir avec lui. Si quelques-uns de ceux-ci étaient nouveaux dans le métier, jeunes et engagés pour la première fois dans une expédition de marchands, leurs pères et mères les recommandaient au capitaine et le priaient instamment de veiller sur eux ainsi que cela a été dit plus haut en traitant ce sujet. Le moment étant venu de partir, tout le monde se réunissait dans la maison du chef. Ils y apportaient aussi toutes les charges de marchandises et tout ce qui leur était recommandé pour la vente par les vieux marchands, appelés *pochtecatlatoque;* car ils ne partaient pas eux-mêmes; ils se bornaient à confier leurs produits en commission, sauf à partager ensuite les bénéfices. Quelques femmes trafiquantes confiaient aussi leurs marchandises dans le même but. Tous accouraient se réunir dans cette maison; ils réglaient leurs colis et attendaient que les voyageurs partissent en leur présence. On faisait en même temps les provisions pour la route, comme *pinolli* et autres objets, que l'on avait soin de réunir dans la maison pendant la nuit. Lorsque tout le chargement était complet, on plaçait les ballots sur les *cacaxtli* et on les distribuait aux hommes de peine qu'on avait à son service, pour que chacun en prît sa part, et les choses étaient combinées de façon que le poids ne fût pas trop considérable et qu'il fût égal pour tous. Tout marchait ainsi par les ordres et sous la surveillance du chef. Ceux qui étaient jeunes et partaient pour apprendre le métier n'avaient aucune charge à porter. On se contentait de leur confier les boissons de *pinolli*, les tasses et les instruments, la plupart faits d'écaille de tortue, qui servent à remuer ou à battre les boissons. Quand on était bien convenu de tout ce qui devait être emporté, à la nuit on le chargeait dans une, deux ou trois canoas que l'on avait préparées dans ce but. Tout s'y trouvant transporté, le capitaine revenait auprès des vieillards qui se trouvaient là pour attendre le départ et il leur parlait en ces termes: « Vous voilà ici présents, vous, gens âgés des deux sexes, vieillards honorés qui êtes arrivés à un tel âge que vous pouvez à peine marcher. Restez en paix; nous allons partir, après nous être bien imbus des conseils que vous aviez conservés, thésaurisés dans vos entrailles pour notre instruction. Nous avons reçu vos paroles, les larmes aux yeux. Encouragés par elles, nous abandonnons sans chagrin notre ville et nos demeures, nos fils et nos femmes, en les confiant à nos pères, nos amis et nos parents, qui, nous l'espérons, ne nous oublieront pas pendant notre absence. » Les vieillards répondaient aussitôt: « Nos chers fils, vous avez très

bien parlé, allez en paix; nous désirons que vous n'ayez à traverser aucune grande difficulté. N'ayez aucun chagrin au sujet de vos maisons et de vos biens; nous ferons pour vous ce qui convient. Nous vous avons dit ce que nous devions comme à nos enfants, pour vous encourager, vous conseiller et vous admonester. N'oubliez rien de tout cela, car ce sont vos pères et mères qui l'ont versé dans votre sein. Remarquez bien que ces jeunes gens qui vont avec vous n'ont aucune expérience des difficultés de la route; vous devez les conduire comme par la main. Vous vous en servirez dans vos stations, pour qu'ils vous préparent des sièges avec des herbages et dressent les endroits où vous devez faire vos repas et vous coucher. Prenez bien soin aussi de leur enseigner tout ce qui concerne le service des dieux, c'est-à-dire le partage des nuits avec les veillées, pour qu'ils s'y emploient avec le plus grand zèle. Ne négligez point de leur apprendre la bonne éducation, ainsi qu'il convient de le faire pour des jeunes hommes. » C'était ainsi qu'ils prenaient congé d'eux tout à fait. Leurs entretiens étant finis, tous se levaient. Il y avait là un grand foyer allumé près duquel se trouvait une écuelle teinte en vert et pleine de copal. Chacun de ceux qui se mettaient en route en prenait une petite part, la jetait au feu et se rendait tout droit à la canoa. Personne ne retournait vers les femmes ni ne portait ses regards en arrière, lors même qu'on aurait oublié quelque chose dans sa demeure. On ne faisait plus rien pour le ravoir, ni pour parler à ceux qui restaient. Quant à ceux-ci, ils se tenaient immobiles et aucun d'eux ne faisait un pas vers les partants. Si quelqu'un de ceux qui se mettaient en route regardait derrière lui, on en tirait un mauvais présage et on tenait la chose pour un grand péché. C'était ainsi que partaient les marchands pour aller trafiquer en de lointains pays.

CHAPITRE IV

DE CE QU'ILS FAISAIENT EN ARRIVANT A LEUR DESTINATION.

Lorsque les marchands arrivaient à la province d'*Anauac* ou à d'autres, ils commençaient par déballer les *mantas* riches, les jupons et les précieuses chemises de femme que le roi de Mexico leur avait données, et ils les présentaient aux seigneurs de la province en les saluant de la part de leur souverain. En recevant ces dons les grands seigneurs de cette province s'empressaient de remettre d'autres présents, consistant en plumes riches de couleurs et de formes variées, pour qu'ils fussent offerts au roi de Mexico. Tout le monde n'entrait

pas à la province d'*Anauac*, mais seulement ceux qui venaient de la part du grand seigneur de Mexico, qui était leur allié et confédéré. C'étaient les *Tenochca*, les *Tlatelulca*, les gens de *Uitzilopochco*, d'*Azcaputzalco* et de *Quauhtitlan*. Ils s'accompagnaient les uns les autres et ils arrivaient ensemble au village de *Tochtepec*[1], où ils se séparaient. Les uns allaient à *Anauac*, *Ayotlan* et les autres à *Anauac Xicalanco*[2]. Les marchands de *Tlatelulco* se partageaient en deux groupes et les *Tenochca* en deux autres. Les gens de *Uitzilopochco* ou d'*Azcaputzalco* et ceux de *Quauhtitlan* se joignaient à ces différents groupes. Après avoir passé *Tochtepec*, entrant dans ces provinces, ils s'armaient en guerre avec leurs rondaches et leurs épées, et enseignes déployées, parce qu'ils passaient par un pays ennemi. En certains endroits ils recevaient du dommage, en d'autres au contraire ils capturaient des habitants. En arrivant à *Xicalanco*, ils distribuaient aux principaux personnages les présents qu'ils apportaient en *mantas*, jupes, *uipilli* et ceintures riches très bien brodées. Les marchands déballaient ensuite les joyaux en or et les pierres qu'ils savaient être estimées dans cette province. L'un de ces joyaux était une sorte de couronne en or. Ils avaient aussi des bandes flexibles et minces dont on se ceignait le front, ainsi que d'autres objets de formes variées. Tout cela était destiné aux grands seigneurs. Ils apportaient aussi d'autres joyaux pour les dames : de petits vases en or pour mettre le fuseau quand elles filent, des pendants d'oreille en or et d'autres en cristal. Ils avaient aussi pour le vulgaire des boucles d'oreilles en pierre noire appelée *itztli* et d'autres en cuivre très poli et très brillant. Ils apportaient encore des couteaux d'*itztli* pour couper les cheveux et des lancettes très menues pour saigner. Ils avaient en même temps une provision de grelots dont ils font usage, de cochenille, de pierres à feu et de *tochomitl*. Ils emportaient également une certaine plante très odorante, appelée *tlacopatli*[3], et une autre encore du nom de *xochipatli*.

Les principaux de ces marchands, qu'on appelle *tealtinime*, *tecoanime*[4], amenaient des esclaves, hommes, femmes et enfants des deux sexes, et les vendaient dans cette province de *Xicalanco*. Quand ils leur faisaient traverser des pays ennemis, ils prenaient soin de les couvrir d'armes défensives, pour que les gens de *Tehuantepec*, de *Tzapotlan* et de *Chiapanecatl*, dont ils dépassaient les frontières, ne réussissent pas à leur donner la mort. Quand ils allaient entrer en

1. C'est-à-dire : sur la montagne (*tepec*), du lapin (*tochtli*).
2. De *xicalli*, sorte de vase en calebasse, avec *co*, suffixe de noms de lieu.
3. *Aristolochia mexicana*, plante médicinale, dont la racine aromatique était employée pour dissiper les douleurs flatulentes et fabriquer des colliers. Voy. ci-dessus, page 232.
4. C'est-à-dire : ceux qui font boire, qui appellent les convives.

pays ennemi, ils faisaient prévenir les habitants de la province où ils voulaient se rendre pour qu'on y sût leur approche et qu'on s'apprêtât à les recevoir pacifiquement. Quant aux districts qui leur étaient contraires, ils les traversaient de nuit et nullement de jour. Les messagers envoyés à *Anauac* pour y donner avis de leur approche étant arrivés, les seigneurs du pays se portaient à leur rencontre armés en guerre, jusqu'en plein pays ennemi, et les conduisaient en leur domaines d'*Anauac Xicalanco*. En arrivant dans cette province les marchands s'empressaient de donner à ces seigneurs ce que le roi de Mexico leur envoyait et les saluaient de sa part. De leur côté, les seigneurs des villes de *Xicalanco*, de *Cimatecatl* et de *Quatzaqualco* leur offraient de grandes pierres vertes taillées, d'autres pierres longues, rouges et gravées, des émeraudes qu'on appelle actuellement *quetzalitztli*, une autre sorte d'émeraude et un grand nombre de pierres fines de différentes espèces. Ils leur donnaient aussi des coquillages, des éventails rouges et jaunes, des palettes en écaille pour remuer le cacao, peintes en rouge et d'autres tigrées de noir et blanc. Ils leur offraient encore des plumes riches de différentes espèces et des peaux de bêtes féroces préparées et ornées de dessins. Les marchands rapportaient donc de la province de *Xicalanco* tous ces objets pour le roi de Mexico et s'empressaient de les lui présenter aussitôt qu'ils arrivaient dans cette capitale. C'est ainsi que les trafiquants mexicains, qu'on appelait *tecunenenque*[1], effectuaient leurs voyages au pays d'*Anauac* qui confine à des régions ennemies. Le roi de Mexico affectionnait beaucoup ces marchands. Il les considérait comme ses enfants et les tenait pour nobles, prudents et braves.

CHAPITRE V

D'OU VINT QUE LES MARCHANDS S'APPELAIENT *naualoztomeca*.

Ce qui les a fait appeler *naualoztomeca*, c'est que les marchands mexicains entraient dans les provinces en se déguisant. Ils en prenaient le costume et en adoptaient la langue. Cela leur permettait de traiter avec les habitants sans qu'on connût qu'ils étaient Mexicains. Dans cette province de *Tzinacatlan*[2] on recueille l'ambre et de longues plumes appelées *quetzalli*, car il y a un grand nombre de cette espèce d'oiseaux qu'on appelle *quetzaltotome*[3], surtout en été, parce qu'ils

1. « Qui vivent (de *nemi*) en seigneurs (*tecutli*). »
2. De *tzinacan*, chauve-souris, uni à la postposition *tlan*, auprès.
3. Pluriel de *quetzaltototl*.

viennent manger des glands. Il y a aussi beaucoup d'autres oiseaux du nom de *xiuhtotome*[1] et d'autres encore qu'on appelle *chalchiuhtotome*[2], qui s'y nourrissent du fruit d'un arbre nommé *xiuhtototl*. Les chasseurs n'osent pas les prendre directement avec les mains ; ils s'entourent les doigts d'herbes vertes, de manière à ne pas toucher les plumes, parce que leur couleur passe au bleu sale à moitié déteint lorsqu'on y porte la main. Il y a aussi dans cette province de très belles peaux d'animaux féroces. Les marchands appelés *naualoztomeca* achetaient tous ces objets en échange de couteaux et de lancettes d'*itztli*, d'aiguilles, de grelots, de cochenille, de pierres à feu, d'ocre rouge et d'écheveaux de poil de lapin, appelés *tochomitl*.

Les marchands *naualoztomeca* avaient une provision de toutes ces choses pour acheter les mentonnières riches d'ambre et d'autres encore, appelées *tencolli*, dont faisaient usage les braves pour faire montre de leur courage, car ils méprisaient la mort et ils étaient très adroits dans l'art de guerroyer et de faire des captifs. Ils achetaient aussi avec les objets qu'on vient de dire des plumes riches, comme sont les *quetzalli*, les *xiuhtototl* et les *chalchiuhtototl*. Si ces marchands étaient reconnus par les natifs du lieu, ils étaient incontinent mis à mort. Aussi le danger qu'ils couraient leur inspirait-il toutes les précautions inséparables de la crainte. Quand ils se mettaient en route pour sortir de cette province et rentrer dans leur pays, ils partaient vêtus du même costume dont ils avaient fait usage parmi les habitants. Arrivés à *Tochtepec* où ils étaient fort estimés, ils abandonnaient ces habits pour reprendre les mexicains. Là, on leur donnait des mentonnières d'ambre, des ornements d'oreille, des *mantas* de maguey tissues comme de la toile à bluter, des éventails, des émouchoirs de plumes riches et des bâtons ornés de glands faits d'une plume jaune de perroquet. C'est ainsi qu'ils continuaient leur route jusqu'à leur entrée à Mexico. En arrivant dans cette ville, ils allaient visiter les principaux parmi les marchands, auxquels ils faisaient le rapport de tout ce qu'ils avaient vu dans le pays qu'ils venaient de visiter. Ceux-ci, après avoir entendu leur récit, allaient incontinent en rendre compte au roi de Mexico et lui disaient : « Voici, seigneur, ce qu'il y a et ce qui se passe dans la province de *Tzinacatlan* : c'est ce que nous apportons là et que nous mettons en votre présence. Nous ne l'avons pas obtenu pour rien ; cela a coûté la vie à quelques *naualoztómeca* qui sont morts dans l'entreprise. » Et après le récit complet de tout ce qui s'était passé, ils finissaient

1. Pluriel de *xiuhtototl*.
2. Pluriel de *chalchiuhtototl*, oiseau (*tototl*) aux plumes d'émeraude (*chalchiuitl*).

en disant : « De sorte que, grâce à l'appui de Notre Seigneur Dieu *Uitzilopochtli*, ils ont découvert d'abord la province d'*Anauac* et l'ont visitée en tous sens quand elle était pleine de richesses, en couvrant sous des habits de marchands leurs secrets espionnages. » Après la mort du roi de Mexico appelé *Auitzotzin*, on élut le seigneur *Moteuhçoma*, natif de *Tenochtitlan*, qui favorisait les habitudes des marchands; il honorait d'une manière particulière les principaux d'entre eux et ceux qui faisaient le commerce d'esclaves. Il les faisait asseoir près de lui comme l'avaient fait ses prédécesseurs, en les traitant comme les nobles et les capitaines de sa cour.

Les gouverneurs qui administraient *Tlatelulco* et les chefs des marchands s'entendirent toujours très bien. Ils étaient fort amis et se maintenaient en union étroite. Les marchands qui régissaient leurs camarades avaient leur juridiction propre. Si quelqu'un des leurs commettait un délit, on ne le conduisait pas devant les sénateurs pour y être jugé. Eux-mêmes, qui étaient les juges des leurs, prononçaient les sentences dans les causes qui se soulevaient entre eux. Lorsqu'il y avait peine de mort, c'étaient eux-mêmes qui la prononçaient et qui la faisaient exécuter, soit dans la prison, soit dans le propre domicile, soit en un autre lieu selon la coutume. Lorsque ces juges s'érigeaient en tribunal, ils se couvraient d'habits sévères indiquant leur autorité et s'ornaient de mentonnières d'or ou autres. Lorsque les chefs des *pochteca* se constituaient juges, ils se costumaient comme on vient de dire, et leurs insignes indiquaient en même temps qu'ils étaient des braves et qu'ils avaient été à la province d'*Anauac* en traversant des peuplades ennemies. Ils se costumaient de même les jours de grandes fêtes. Les chefs des marchands prenaient soin du bon ordre dans le *tianquiztli* et parmi tous ceux qui allaient y acheter et vendre, afin que personne n'eût à souffrir de son voisin. Ils châtiaient ceux qui s'y rendaient coupables de quelque faute et ils prenaient soin de régler le prix de toutes choses. Lorsque le roi de Mexico ordonnait à des marchands de se rendre déguisés à quelque province, s'il arrivait qu'ils y fussent arrêtés et mis à mort, au lieu d'y recevoir bon accueil et d'obtenir une bonne réponse à leur message, aussitôt le grand seigneur de Mexico levait des troupes pour porter la guerre dans cette province. L'armée qui se mettait en marche avait pour officiers et commandants des marchands élus par les chefs de leur corporation. C'étaient ceux-ci qui les investissaient de leur emploi et les instruisaient de ce qu'ils auraient à faire. C'était parmi les principaux trafiquants qu'on prenait le commandant en chef qui portait

le nom de *Quauhpoyaualtzin*[1]. La levée des troupes se faisait par son ordre à *Mexico*, à *Tetzcuco*, à *Uexotla*, à *Coatlichan*, à *Chalco*, à *Uitzilopochco*, à *Azcaputzalco*, à *Quauhtitlan* et à *Otumpan*. Les hommes qui devaient prendre part à cette guerre, dont le poids retombait sur les marchands, se recrutaient dans toutes ces localités. Quand on était en route, les gens de *Tlatelulco*, stationnant en n'importe quel endroit, se logeaient tous ensemble dans la même maison sans qu'aucun y manquât. S'il arrivait que quelqu'un se rendît coupable de viol, les principaux parmi les hommes de *Tlatelulco* se réunissaient, prononçaient la sentence et le mettaient à mort. Lorsque quelqu'un des *pochteca* de *Tlatelulco* tombait malade et mourait, on ne l'enterrait pas ; il était mis dans un *cacaxtli*, et, selon l'habitude qu'on suivait pour les défunts, on lui mettait sa mentonnière, on lui teignait les yeux en noir et le pourtour de la bouche en rouge, on lui entourait tout le corps de bandelettes blanches et on lui passait de larges bandes de papier à la manière de l'étole que les diacres se mettent de l'épaule à l'aisselle. Ainsi préparé, il était mis dans un *cacaxtli* où on l'attachait solidement. On l'emportait ainsi au sommet de quelque montagne et on plaçait le *cacaxtli* suspendu à un pieu planté en terre. C'est là que le corps se consumait, et l'on disait qu'il n'était pas mort, mais qu'il s'en était allé au ciel où se trouve le soleil. On disait de même de tous ceux qui mouraient à la guerre qu'ils s'en allaient où le soleil réside.

CHAPITRE VI

DES PRATIQUES QUI AVAIENT LIEU PARMI LES MARCHANDS QUAND ILS ARRIVAIENT A LA MAISON, ET QU'ON APPELAIT LAVEMENT DES PIEDS.

Lorsque les marchands, de retour de leur trafic dans les provinces, revenaient dans leurs maisons, ils n'y rentraient pas de jour, ni dans la ville non plus; ils attendaient la nuit pour cela, et même un signe favorable comme celui de *ce calli* ou de *chicome calli*. Ils tenaient *ce calli* (ou une maison) pour prospère, parce qu'ils prétendaient que les objets dont ils étaient porteurs, entrant ce jour-là dans la maison, s'y introduisaient comme choses sacrées et, comme tels, y devraient persévérer. Le principal d'entre eux allait ensuite voir, cette nuit même, le chef sous lequel ils étaient enrégimentés, afin de lui faire savoir qu'ils étaient arrivés sains et saufs, et il lui parlait ainsi : « Homme

1. Aigle (*quauhtli*) noir (de *poyaua*, teindre en brun).

valeureux, Dieu vous garde ; sachez que nous sommes revenus pleins de vie et de santé. » Et après lui avoir dit ces paroles, il ajoutait : « Demain, j'irai rendre visite à nos pères les vieux marchands ; ils viendront boire un peu de cacao dans ma pauvre demeure, où il a plu à Dieu de me rappeler vivant. » Le chef lui répondait : « Soyez les bienvenus, mes chers amis ; vous avez rempli de joie vos pères les vieux marchands. Ils vous parleront demain ; allez maintenant vous reposer. »

Ce marchand ayant donc vu dans la soirée son chef et les autres principaux membres de sa corporation et les ayant invités à un banquet, il se mettait en mesure, lorsque minuit était venu, de couper des papiers, afin de les offrir en reconnaissance du secours que les dieux leur avaient donnés pour le succès de leur voyage. On en coupait en quantité suffisante pour le feu et pour *Yacatecutli*, dieu des marchands. Dès que les papiers étaient prêts, l'offrande en était faite, à minuit, à ces divinités en action de grâces. Cela étant fini, le marchand donnait ses ordres pour apprêter les mets dont on aurait besoin, comme poules en tourtes et en petits pâtés, et d'autres cuites avec du maïs, qu'on appelle *totollaolli*[1]. Il s'évertuait à faire préparer du bon cacao mêlé avec des épices, qu'on nomme *teonacaztli*[2]. Les marchands invités se rendaient à la maison du banquet à l'heure où les satrapes faisaient leurs sonneries, de la même manière que se font entendre aujourd'hui les sons des cloches à l'aube ou à la première heure de la matinée. Les marchands, hommes et femmes, et les parents de l'hôte étant réunis dans sa maison, on apportait de l'eau et tous se lavaient les mains et se rinçaient la bouche. Avant tout, on servait l'offrande du dieu *Xiuhtecutli*. On la mettait en bon ordre devant le foyer : c'étaient des têtes de poules servies avec du *molli* dans de petits plats. On servait ensuite des mets devant l'image d'*Yacatecutli*, dieu des marchands. Après avoir fait les offrandes à ces dieux, on servait les invités et, quand le repas était fini, tout le monde se lavait de nouveau les mains et on se rinçait la bouche. On apportait alors les tasses de cacao, qu'on appelle *teotecomatl*[3]. On en servait une au dieu du feu, une autre au dieu des marchands et l'on donnait ensuite la sienne à chaque invité. Pour finir, on distribuait des roseaux à fumer. Quand on avait fini de manger et de boire, chacun restait assis à sa place dans l'attente de ce que le maître du

1. De *totolin*, poule, et *tlaolli*, maïs. Le mot est écrit *totollaolli*, le *t* disparaissant toujours entre deux *l*.
2. De *teotl*, dieu ou divin, et *nacaztli*, oreille.
3. « Vase divin », de *teotl*, dieu, et *tecomatl*, vase.

banquet allait distribuer. Les Mexicains appellent cela *quimueuechiua* [1], ce qui veut dire: don de vieillards vénérables. Chaque principal recevait deux *tecomatl* qu'on appelle *ayotectli* [2]. On donnait à chacun des autres deux cents amandes de cacao, cent grains de l'espèce appelée *teonacaztli* et une palette d'écaille pour battre le cacao. C'est ainsi qu'agissaient tous les marchands quand ils revenaient de loin.

L'hôte se plaçait ensuite devant ses invités et leur parlait comme il suit: « Vous tous, señores, ici présents, sachez que je viens d'exercer mon métier de marchand avec ballots, bâtons et *cacaxtli*. Me voilà de retour; Notre-Seigneur tout-puissant m'a préservé de la mort. Si, par hasard, j'ai fait quelque offense à mon prochain, vous l'entendrez dire et vous le saurez quelque jour; car j'ai à me reprocher bien des péchés et des fautes. J'ai paru digne, néanmoins, de revoir vos visages comme vous en avez la preuve, je suis revenu me joindre à mes parents, à mes oncles et à mes neveux; peut-être plaira-t-il au Seigneur tout-puissant de me faire mourir au milieu d'eux demain ou un autre jour. Voilà, señores, ce que je voulais vous faire entendre. » Ceux qui étaient présents lui répondaient aussitôt: « Te voilà, notre fils; c'est en ta présence que nous venons de manger et de boire le fruit des fatigues que tu as endurées en courant par monts et par vaux, et le résultat de tes soupirs et de tes larmes devant le Seigneur tout-puissant. Nous avons reçu de toi ce que tu as répandu après l'avoir recueilli de la miséricordieuse bienveillance dont Dieu t'a honoré en te donnant ses biens temporels que tu as rapportés de tes voyages. Est-ce que tu penses que, par le fait de nous donner à manger et à boire, tu nous as fermé la bouche? Crois-tu nous inspirer de la crainte pour cela? Est-ce que par hasard tu nous empêcherais ainsi de parler comme pères et de te donner les conseils que nous devons à nos enfants? Nous voudrions bien savoir d'où te viennent les mets que tu nous as donnés. N'as-tu pas dérobé quelque part ce que tu as apporté? Peut-être n'es-tu qu'un joueur de pelotte, un enjôleur de femmes, un voleur qui a pris son bien à son légitime possesseur? N'as-tu pêché qu'en eau trouble le manger et le boire que tu viens de nous servir? Nous ignorons s'il s'y trouvait mêlé quelque saleté, quelque poussière, quelque excrément. Nous ne savons pas si tu t'es laissé choir de quelque grand précipice, dans quelque ravin profond. S'il en était ainsi, ce que tu fais ne te vaudrait aucun mérite. Voilà les paroles que les pères doivent à leurs enfants: des réprimandes, d'âpres et dures corrections qui piquent et entament le

1. « Il les fait participer à ses biens. »
2. Ces vases sont faits avec des calebasses (*ayotctl*).

fond du cœur et des entrailles. C'est par ses remontrances que Notre Seigneur Dieu fait sentir ses coups et ses orties. » Après lui avoir adressé ces paroles qui sont comme des pierres et des coups de bâton, les vieillards finissent par des consolations et des larmes. Ils lui défendent de se livrer à l'orgueil et à la vaine gloire; ils ne veulent pas qu'il s'attribue à lui-même ce qu'il a gagné, mais qu'il le fasse remonter à la bonté de Dieu à qui il doit les biens qu'il a acquis : les plumes riches, les pierres précieuses et toutes les autres choses qu'il vient d'apporter. C'était par ces paroles que les vieux marchands exhortaient aux larmes et à l'humilité ces trafiquants qui revenaient heureux, afin qu'ils s'habituassent à ne point mépriser les grâces de Dieu. Celui qui les entendait ne s'en fâchait nullement; il s'humiliait au contraire, en était reconnaissant comme d'une bonne action et répondait les larmes aux yeux : « Mes maîtres, j'estime fort la faveur qu'on me fait en me corrigeant ainsi. Je vous ai fait de la peine et du chagrin. Qui suis-je pour que vous ayez daigné ouvrir pour moi le trésor de vos entrailles? Est-ce que ma pauvreté me fera oublier et perdre ces paroles plutôt divines qu'humaines? N'aurai-je pas pour elles l'estime qu'elles méritent? Tranquillisez-vous et reposez-vous. »

Ces paroles des vieillards étaient tenues en grande estime par les jeunes gens qui les entendaient. Ils les gardaient dans leur cœur comme un trésor, sans en perdre une seule. Les vieillards les adressaient aux trafiquants les plus jeunes qui rapportaient du bien de leurs marchés. Ceux-ci se réjouissaient de les entendre et c'est pour cela qu'ils les invitaient en disant aux personnes de leurs maisons : « Señores et señoras, Notre Seigneur m'a fait part de ses biens. Peut-être me suis-je trop enorgueilli pour cela; peut-être ai-je ressenti du mépris pour mon prochain. Je veux entendre les bonnes doctrines et les conseils des vieillards; qu'on les appelle et qu'ils viennent. » C'était ainsi que parlaient les jeunes gens bien élevés et bien disciplinés. Ils invitaient les vieillards, comme on vient de le dire, pour qu'ils les fortifiassent de leurs conseils. Aussi, le métier de marchand était-il fort honoré et aucun d'eux n'était vicieux. Ils avaient en grande estime et ils suivaient les principes et les conseils des vieillards. Nous avons déjà dit comment les marchands revenaient de leur long voyage et par quels chemins; ils n'y marchaient pas sans faire leurs offrandes et leurs sacrifices partout où ils rencontraient des oratoires d'idoles, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au village d'*Itziucan*. Ils s'arrêtaient là, attendant le signe prospère pour entrer dans leur pays. Lorsque ce signe approchait et qu'ils y étaient déjà arrivés, ils partaient en toute hâte vers leurs demeures pour y entrer pendant sa durée. Ils s'y introduisaient de nuit et secrètement. Personne ne

voyait ce dont ils étaient porteurs, parce qu'ils avaient soin de le bien couvrir. Ils n'allaient point tout d'abord dans leurs maisons, mais ils entraient tout droit dans celle de quelque oncle, de leur frère ou de n'importe quelle autre personne qui leur inspirait confiance et sur la discrétion duquel ils comptaient, parce qu'ils le connaissaient modeste, judicieux, peu parleur et point enclin au bien d'autrui. Les voyageurs déposaient là ce qu'ils apportaient et retournaient nuitamment dans leurs demeures, de façon que, lorsque le jour venait, il n'apparaissait aucune trace de ce qui était arrivé. Le marchand, propriétaire de tout cet avoir, ne se vantait nullement que cela lui appartînt. Il avait au contraire l'habitude de dire aux dépositaires : « Ce chargement n'est point à moi; gardez-le et ne pensez pas que je vous le confie parce que c'est mon bien ; il appartient aux marchands principaux qui m'ont recommandé de l'apporter ici ». Par tout le chemin où ils passaient, dans tous les villages où ils entraient, à *Tochtepec*, à *Anauac*, ou à *Xoconochco* [1], bien loin d'avouer que ce fût là leur avoir, ils avaient l'habitude de dire : « Ce que j'apporte ne m'appartient nullement; c'est la propriété de mes pères et mères les marchands. » Bien loin de se servir de leurs biens pour se grandir, ils y puisaient un moyen d'abaissement et d'humiliation, ils ne voulaient point passer pour riches, ni s'en faire la réputation; ils courbaient au contraire la tête avec humilité. Ils ne cherchaient ni réputation, ni honneurs, on les voyait passer avec une *manta* déchirée. Nous avons dit, en effet, que le roi de Mexico aimait beaucoup les marchands et les traitants d'esclaves, comme ses propres enfants. Or, lorsqu'il les voyait s'enorgueillir et s'enivrer des faveurs de la fortune, il en devenait triste, cessait de les aimer et il cherchait quelque prétexte, avec apparence de bonnes raisons, pour les humilier et les faire périr sans motif véritable et sans autre mobile bien souvent que l'aversion que leur orgueil lui avait inspirée. Il donnait leurs biens aux vieux soldats de sa cour, appelés *quaquachictin* et à d'autres, qui contribuaient à rehausser la pompe de son entourage.

CHAPITRE VII

DE LA MANIÈRE DONT LES MARCHANDS FAISAIENT LEURS BANQUETS.

Lorsque quelque marchand arrivait à la fortune et se tenait pour riche, il donnait une fête ou un banquet à tous les marchands de

1. De *xocotl*, fruit, et *nochtli*, tuna, avec *co*, dans, suffixe de noms de lieu.

haute catégorie et aux seigneurs, parce qu'il aurait considéré comme une bassesse de mourir sans faire une splendide dépense qui pût rehausser le lustre de sa personne en faisant montre de la faveur des dieux qui lui avaient tout donné, et qui procurât de la satisfaction à ses parents et amis et surtout aux chefs de la corporation des marchands. Dans ce dessein, il se mettait en mesure d'acheter tout ce qui devait être depensé dans la fête qu'il se proposait de faire. Après avoir réuni le nécessaire, il donnait la nouvelle de ce banquet à ses parents et à tous ceux qui devaient y concourir de leurs personnes, ainsi qu'aux chanteurs et aux danseurs de l'*areyto*. Il s'enquérait ensuite du signe du jour le plus prospère pour réaliser son dessein. Anciennement, ceux qui donnaient une fête s'y préparaient de la manière qui a été dite dans les précédents livres, ayant soin de choisir les personnes nécessaires pour distribuer les fleurs, servir le dîner, présenter les boissons et les roseaux à fumer, recevoir et placer les invités de la manière qui a déjà été décrite. On signalait aux serviteurs le genre d'offices qu'ils devaient remplir dans le service, désignant pour chefs les plus discrets et les plus adroits pour que le cérémonial eût lieu sans qu'il fût fait aucune infraction à l'étiquette dont ils faisaient usage et que nous avons décrite plus haut.

CHAPITRE VIII

DES CÉRÉMONIES QUE FAISAIT L'AUTEUR DU BANQUET LORSQUE LES CHANTEURS COMMENÇAIENT L'*areyto*, ET CE QU'ON FAISAIT PENDANT TOUTE LA NUIT.

Au moment de commencer l'*areyto*, avant toute autre chose, on offrait des fleurs au dieu *Uitzilopochtli* dans son oratoire sur un grand plat en bois peint. On passait ensuite à faire des offrandes dans les autres petites chapelles d'idoles. On finissait en apportant des fleurs à l'oratoire de celui qui faisait la fête et devant le tambour et le *teponaztli*, en même temps que deux plats où l'on avait placé des roseaux pleins de parfums allumés. Cela se faisait à minuit. Lorsque les offrandes de fleurs qu'on vient de dire étaient faites, on commençait à chanter. Avant tout, on sifflait en mettant le petit doigt recourbé dans la bouche. En entendant ces sifflets, les gens de la maison se mettaient à soupirer et à porter de la terre sur leurs lèvres après avoir touché le sol avec la main, et ils disaient : « Notre Seigneur a sonné, » et prenant leur encensoir ils puisaient au foyer des braises sur lesquelles ils projetaient du copal blanc très propre et

très odorant. De là devait venir, disaient-ils, leur bonne fortune. Un satrape sortait aussitôt de la maison, suivi d'un enfant de chœur qui lui apportait des cailles. Étant arrivés devant le tambour, ils y plaçaient l'encensoir et le prêtre décapitait une caille qu'il jetait à terre en regardant de quel côté elle prenait sa direction en se débattant sur le sol. Si elle prenait la direction du nord, qui est à la droite de la terre, on en tirait mauvais augure et le maître de la maison disait : « Je tomberai malade ou je mourrai. » Si la caille en se débattant s'en allait vers l'occident ou à la main gauche de la terre qui est le midi, il se réjouissait et disait : « Dieu est tranquille ; il n'est pas fâché contre moi. » Après cela, il prenait l'encensoir qu'il élevait vers l'orient en se tenant devant le tambour. Il se tournait ensuite vers l'occident et encensait quatre fois dans cette direction. Il se tournait ensuite vers le midi et enfin vers le nord en se livrant à la même pratique. Cela étant fait il jetait les braises de l'encensoir au foyer ; ceux qui devaient faire l'*areyto* sortaient aussitôt et l'on commençait à danser et à chanter. En tête de tous allait le *tlacatecatl;* venaient ensuite tous les soldats que l'on appelle *quaquachictin*, les *Otomi* et ceux qu'on nomme *tequiuaque* qui sont de vieux soldats. Mais les marchands ne dansaient pas. Ils se tenaient dans leurs pièces, jouissant du spectacle, parce qu'ils étaient les auteurs de la fête. Les vieux marchands recevaient les arrivants auxquels ils distribuaient des fleurs, à chacun selon son mérite, parce qu'on en avait fait des bouquets de différentes formes.

La première chose que l'on mangeait pendant la fête c'étaient de petits champignons noirs qu'on appelle *nanacatl*, qui ont la propriété d'enivrer, de causer des hallucinations et même de provoquer à la luxure. Ils les mangeaient avant qu'il fît jour et ils prenaient aussi du cacao avant l'aurore. On mangeait les petits champignons avec du miel, et, quand on se sentait échauffé par leur influence, on commençait à danser. Quelques-uns chantaient, d'autres pleuraient parce qu'ils étaient ivres. Il y en avait qui restaient sans voix, s'asseyaient dans l'appartement où ils se tenaient comme absorbés. Les uns se sentaient mourir et pleuraient dans leur hallucination ; d'autres se voyaient manger par une bête féroce ; d'autres encore se figuraient capturer un ennemi dans la mêlée ; celui-ci qu'il serait riche, celui-là qu'il aurait un grand nombre d'esclaves. Il y en avait qui, se croyant pris en adultère, supposaient qu'on leur écraserait la tête pour ce méfait, ou qu'ils se rendraient coupables de quelques larcins pour lesquels on leur donnerait la mort.... et mille autres visions encore. Lorsque l'ivresse avait passé ils s'entretenaient entre eux de leurs hallucinations. L'heure de minuit étant arrivée, le maître de la mai-

son, auteur de la fête, faisait offrande de papiers teintés d'*ulli* avec les cérémonies qui ont été décrites plus haut. Ils prenaient aussi du cacao une ou deux fois avant qu'il fît jour, sans cesser la danse, et ils entonnaient quelques chants. Lorsque le maître de la maison avait terminé ses offrandes et les cérémonies déjà décrites, il enterrait les cendres et d'autres objets au milieu de la cour en disant : « Nous avons semé là *uitztli, yietl* ; c'est de là que naîtront le manger et le boire de nos fils et petits-enfants ; rien ne se perdra. » Il voulait dire qu'au moyen de cette offrande leurs fils et leurs petits-enfants devaient être heureux dans ce monde.

CHAPITRE IX

DES CÉRÉMONIES QU'ILS FAISAIENT A L'APPARITION DE L'AURORE, ET CE QU'ILS FAISAIENT ENCORE AU LEVER DU SOLEIL.

Lorsque l'aurore allait paraître et que l'on voyait déjà l'étoile du matin, ils enterraient les cendres provenant de l'offrande, ainsi que les fleurs et les roseaux où brûlaient les parfums, de crainte que ces objets ne fussent vus par quelqu'un entaché de vices, comme serait un homme vivant en concubinage, un voleur, un adultère, un joueur ou un ivrogne; car on tenait tous ces gens-là pour maculés et l'on ne voulait nullement qu'ils vissent enterrer les cendres du sacrifice. Après qu'on les avait mises en terre, on commençait à chanter et à danser au son du tambour et du *teponaztli*. Un chant sacré était également entonné au lever du soleil. On donnait ensuite à manger à tous les invités, sans en excepter aucun, et on leur distribuait des fleurs et des parfums. En finissant, on avait soin de répartir des vivres entre les invités âgés du bas peuple, et les femmes emportaient chacune un panier de grandeur moyenne plein de maïs qu'elles chargeaient sur une épaule. C'était pour faire des tamales. En rentrant dans les habitations où les invités ont l'habitude de se réunir et qui sont comme des cellules entourées d'une cour, chacun allait occuper la pièce qui lui était destinée. Les femmes dont nous venons de parler marchaient de cinq en cinq ou de six en six vers la maison du banquet et se dirigeaient sur les pièces des femmes, où l'on préparait le repas. Elles venaient se placer près des portes où se faisait le pain. Elles étendaient sur une natte le maïs qu'elles avaient apporté et on leur donnait à manger. Après le repas, ce n'était pas du cacao qu'on leur distribuait, mais de l'*atolli* qu'on servait dans de petites écuelles peintes en blanc. Avant tout cela, chacune de ces femmes avait offert

à l'auteur de la fête une *manta* d'*iztli*, afin qu'il l'employât à acheter du bois à brûler pour les cuisines, comme un moyen d'aider à la dépense.

Cette coutume était en usage parmi tous ceux qui faisaient des banquets. C'était également l'habitude de donner de ces mêmes *mantas* aux défunts, pour qu'ils en fussent enveloppés; on les déposait en offrande sur leurs corps.

Pendant le repas, on cessait les chants et la danse et l'on ne faisait point autre chose ce jour-là. Le lendemain, on recommençait à manger et à boire et il était fait une nouvelle répartition de fleurs et de roseaux à fumer. Les invités de ce jour-là étaient choisis par le maître du festin entre les meilleurs amis et les plus proches parents. Lorsqu'il ne restait rien de la veille pour ce second jour, les vieillards avaient l'habitude d'y voir la preuve que l'auteur de la fête ne recevrait en échange aucun bien temporel, pour le seul fait que la dépense n'avait suffi qu'au premier jour, sans qu'il restât absolument rien pour le second. Si, au contraire, il y avait eu des restes abondants en roseaux, fleurs, comestibles, boissons, paniers, petits plats, coupes à boire, les vieillards en auguraient que l'hôte ferait encore d'autres banquets et ils disaient : « Notre Seigneur Dieu nous a fait la grâce que notre fils qui nous a invités paraisse digne de faire d'autres banquets avec le temps. » Après cela, ils l'appelaient, le faisaient asseoir devant eux et lui parlaient selon leur habitude en lui adressant leurs admonestations, leurs conseils et quelquefois de durs reproches. Ils prétendaient que l'aspérité de leur parole n'avait pas d'autre but que d'obtenir la prolongation de sa vie. Quand ils l'avaient bien savonné et humilié, ils finissaient par des paroles douces et affectueuses, comme il suit : « Te voilà, notre fils; tandis que Notre Seigneur Dieu t'inondait de ses biens, tu ne les a pas certainement rendus inutiles. Quelques-uns de tes pères et mères que tu as appelés et qui sont venus dans ta maison en ont profité. Que cela ne t'enorgueillisse point. Te sentiras-tu flatté pour cela? Ne vas-tu pas désormais penser seulement aux douceurs de boire, de manger et de dormir? Mieux vaudra que tu n'abandonnes point les fatigues du voyage et des trafics et le soin de charger comme auparavant les ballots sur tes épaules. Oui, mieux vaudra, notre fils, que tu t'exposes à mourir dans quelque désert, sur la montagne, au pied d'un arbre ou au bord d'un précipice et que là tes os restent séparés, tes cheveux épars, tes *mantas* déchirées et tes ceinturons pourris ; parce que tel est notre combat, tel aussi le signe de notre valeur, à nous marchands, qui y avons puisé l'occasion de beaucoup d'honneur et de grandes richesses, que Dieu nous a donnés, à nous qui sommes les

pères et mères. Si tu persévères en de tels travaux, quoique tu ailles bien souvent dans de lointains pays, tu en reviendras heureux ; ce sera avec joie que nous reverrons ton visage et que nous fréquenterons ta maison. Continue, notre fils, dans ton métier de voyageur ; ne crains pas les obstacles du chemin. Prends note de tout ce que nous t'avons dit ; c'est ainsi que nous accomplissons notre devoir envers toi, nous qui sommes tes pères et mères. Accepte-le comme une *manta* riche dont tu te couvriras. »

CHAPITRE X

D'UNE AUTRE ESPÈCE DE BANQUET BEAUCOUP PLUS COUTEUX QUI ÉTAIT DONNÉ PAR LES MARCHANDS ET DANS LEQUEL ON TUAIT DES ESCLAVES.

Les marchands faisaient un banquet dans lequel ils servaient à manger de la chair humaine. Cela se passait dans la fête appelée *panquetzaliztli*. On achetait à cet effet des esclaves qui étaient appelés *tlaaltiltin*[1], ce qui veut dire lavés, parce qu'on prenait soin de les laver et de les bien traiter, afin que leur chair fût savoureuse quand arriverait le moment de les tuer et de les manger. On les achetait à *Azcaputzalco* où il y avait un marché de cet article qui y était vendu par ceux qui faisaient commerce de cette triste marchandise. Pour les vendre, on les couvrait de beaux ornements ; les hommes portaient de bonnes *mantas* et de belles ceintures ; ils étaient chaussés d'excellentes *cotaras*. On leur mettait des mentonnières en pierres précieuses et de beaux oreillons de cuir avec boucles pendantes ; on leur coupait les cheveux à la manière des capitaines ; et on les ornait de colliers de fleurs. Ils avaient leurs rondaches au poing et ils fumaient leurs roseaux parfumés en dansant et en faisant leur *areyto* sous ces beaux ornements.

Ceux qui vendaient les femmes prenaient également bien soin de les parer. On les vêtait de très bons *uipilli* et de jupes fort riches, et on leur coupait les cheveux de manière qu'ils ne dépassassent pas quatre ou cinq doigts tout autour de la tête. Le marchand louait des chanteurs, afin qu'ils chantassent et jouassent du *teponaztli* pour faire danser les esclaves sur la place où ils étaient mis en vente. Chaque trafiquant faisait danser les siens en groupe séparé. Ceux qui voulaient acheter des esclaves pour les sacrifier et s'en repaître allaient les examiner là pendant qu'ils dansaient sous leurs belles

1. Pluriel de *tlaaltilli*, adjectif verbal tiré de *altia*, laver.

parures. Il s'arrêtait devant celui qui chantait le mieux et dansait le plus intelligemment au son de la musique, qui était bien dispos, bien alerte dans ses mouvements, le corps sans tache, point bossu, pas trop gros, bien proportionné et bien fait dans ses formes. Ayant porté son choix sur tel homme ou telle femme, il s'approchait du marchand pour parler de son prix. Ceux qui ne chantaient ni ne dansaient avec goût étaient livrés au prix de trente *mantas*, tandis que ceux qui mettaient du sentiment dans la danse et dans le chant et étaient bien dispos, valaient quarante *quachtli* ou *mantas*. Après avoir reçu le prix de son esclave, le marchand lui enlevait ses belles parures et on le couvrait de vêtements plus ordinaires. Il était fait de même pour les femmes ; car les acheteurs venaient munis du nécessaire, parce qu'ils n'ignoraient pas qu'on devait enlever aux esclaves les ornements dont ils étaient parés. Le nouveau propriétaire arrivé à son domicile les enfermait en lieu sûr pendant la nuit. Il les en retirait le matin, et on donnait aux femmes tout ce qu'il fallait pour filer, en attendant qu'arrivât le temps de les sacrifier ; mais on ne donnait aux hommes aucun travail à faire. Celui qui se proposait d'acheter des esclaves préparait d'avance trois ou quatre logis et il les faisait danser chaque jour sur les terrasses de ces habitations. Celui qui se procurait ainsi des esclaves dans le but de les faire servir à un banquet prenait soin aussi de réunir et de garder dans sa maison toutes les choses nécessaires, tant en comestibles qu'en objets qui se devaient donner en présents aux invités, comme *mantas* dont le nombre s'élevait au chiffre de huit cents ou mille, et ceintures dont on réunissait quatre cents des plus riches et bien d'autres de qualité ordinaire. Ces *mantas* et ces ceintures étaient réservées aux plus intrépides et vaillants capitaines, car l'auteur du banquet leur offrait à tous des présents. Après les leur avoir distribués, il faisait des dons aux principaux marchands qu'on nomme *pochteca tlailotlac*, ainsi qu'à tous ceux qu'on appelait *naualoztomeca* et *teyaualouani*[1], qui faisaient le commerce des esclaves. On ne faisait pas de cadeaux à tous les *pochteca*. On se limitait à choisir les plus riches et les plus nobles pour leur donner des *mantas* et des *maxtli* de valeur. On distribuait ensuite des dons aux principaux marchands venus de douze villes environnantes, choisis parmi un grand nombre d'autres qui faisaient le commerce des esclaves. Venait, après cela, le tour des marchandes et des trafiquantes d'esclaves ; on leur donnait des jupes et des *uipilli* de différentes espèces. C'est de tout cela que l'auteur du banquet faisait la dépense. Il en était suffisamment pourvu. Il se

1. « Celui qui cerne, enveloppe l'ennemi. »

procurait aussi tout le maïs nécessaire, qu'il mettait en dépôt avec les haricots et différentes sortes de *chian*. Il tenait tout cela en réserve pour la consommation des gens du service. On réunissait également des vases de différentes formes pour donner l'*atolli* et on faisait provision de plusieurs paquets de *chilli* et d'une grande quantité de sel. On achetait des tomates en échange de *mantas*, quatre-vingts ou cent poules et vingt ou quarante petits chiens. La viande de ceux-ci se servait conjointement avec les poules, de façon que la viande de chien était servie sous celle des poules pour augmenter l'aspect de la masse. On faisait provision d'environ vingt charges de cacao et de deux ou quatre mille palettes devant servir à remuer cette boisson. Provision était faite aussi de petits plats, de paniers, de vases à boire et de toutes les autres choses nécessaires.

Lorsque l'auteur du banquet avait préparé tout ce que l'on vient de dire, il se rendait à *Tochtepec*, où se trouvent un grand nombre de marchands et de trafiquants, et dans tous les autres endroits où il y en avait aussi d'autres qui possédaient d'habitude un pied à terre ou même des maisons à Mexico ou à *Tlatelulco*. Il se rendait, en un mot, dans toutes les localités, à huit lieues à l'entour de Mexico, dont les habitants faisaient le commerce dans les provinces jusqu'à *Tochtepec*. Les marchands d'autres pays n'entraient point dans la province d'*Anauac*. Cela était réservé aux gens de Mexico et de *Tlatelulco* et à leurs associés de *Uitzilopochco*, de *Quauhtitlan*, etc... Il allait partout inviter pour le banquet.

CHAPITRE XI

DE CE QUI SE PASSAIT LORSQUE CELUI QUI FAISAIT LE BANQUET ALLAIT A *Tochtepec* INVITER LES AUTRES MARCHANDS.

Celui qui faisait le banquet s'occupait d'abord d'aller inviter ceux qui devaient y assister. Il allait avant tout à *Tochtepec*. Il amenait avec lui des *tameme* qui portaient sur leur dos les objets dont il devait faire don aux invités tlatelulcains qui résidaient en ce lieu. En arrivant au village, il allait d'abord rendre visite à *Yacatecutli*, dieu des marchands; il balayait son temple et étendait des nattes devant son image. Il ouvrait ensuite les ballots dans lesquels il avait mis de nouveaux ornements pour ce dieu; il détachait le faisceau de bâtons des marchands qu'il avait apporté et il plaçait devant cette image autant de bâtons qu'il devait tuer d'esclaves. S'il en plaçait deux, appe-

lés *otlatopilli*[1], cela voulait dire qu'il devait sacrifier deux esclaves, un homme et une femme. S'il en mettait quatre, cela signifiait deux hommes et deux femmes. Il choisissait pour cela les meilleurs bâtons dont il était porteur et, les attachant ensemble, il les plaçait devant l'image de *Yacatecutli*, et les parait avec des papiers qu'il avait apportés dans ce but. Il étendait devant eux une natte sur laquelle il mettait des papiers. Il couvrait ensuite les bâtons avec des *mantas* qui portaient sur leurs bords des franges en belles plumes. Il mettait aussi des *maxtli* à bouts allongés, ainsi que des jupes et des *uipilli*, sur le bâton qui figurait la femme. Tout cela était étalé devant l'image de *Yacatecutli*, afin que l'on sût que c'était avec ces ornements qu'il devait parer les esclaves dont il ferait le sacrifice. Il annonçait ainsi que la fête serait très belle afin d'inciter les invités à s'y rendre.

Après avoir fait son offrande au dieu *Yacatecutli*, il se rendait à l'habitation des marchands tlatelucains qui résidaient dans ce village. Il s'occupait ensuite de commander les mets et les boissons. Tout étant prêt, il faisait venir les marchands riches et les traitants d'esclaves, ainsi que tous les négociants des douze localités environnantes. Les invités se rendaient près de lui à minuit. Lorsqu'ils se trouvaient réunis, on apportait le lave-mains, on servait le repas et tous y prenaient part. Quand ils avaient fini de manger, ils se lavaient de nouveau les mains et se rinçaient la boucne, après quoi on servait la boisson de cacao et les roseaux à fumer. Venait ensuite le tour des *mantas*, des fleurs et autres choses qu'on distribuait et, enfin, l'auteur du banquet se rendait dans la cour de la maison pour le sacrifice. Un de ses gens qui le suivait apportait autant de cailles qu'il devait tuer d'esclaves. Se tenant debout devant le foyer préparé dans ce but, il décapitait les oiseaux un à un; il jetait les têtes au feu et il offrait l'encens vers les quatre points cardinaux. Il venait s'asseoir ensuite devant ceux qui avaient assisté au repas et priait l'un d'eux, qui parlait facilement, d'adresser un discours aux assistants. Celui-ci s'exprimait en ces termes : « Vous voilà réunis, vous, les principaux des marchands; vous avez daigné prendre la peine de vous rendre dans cet humble lieu, malgré l'importance de vos personnes. Toi aussi qui es fort et courageux, habitué aux fatigues des voyages pour lesquels tu mets en péril ta vie et ta santé, te hasardant sans crainte à monter et à descendre péniblement par les montagnes, les ravins et les précipices à la recherche des bienfaits et des délices que Notre Seigneur Dieu nous réserve. Vous voyez pré-

1. De *otlatl*, sorte de roseau ferme, et *topilli*, baguette.

sentement ici le résultat de tant de fatigues essuyées dans les sierras et les ravins. Or, il ne serait pas juste que Notre Seigneur Dieu perdît la récompense et le fruit des choses acquises et de ses propres richesses. Aussi, celui que vous voyez ici présent s'occupe d'organiser un service au dieu *Uitzilopochtli* en signe de reconnaissance, avec le dessein de tuer quelques esclaves en sa présence, et c'est pour cela qu'il vient vous inviter. Je n'ai rien à vous dire au delà ce que vous venez d'entendre, seigneurs et principaux marchands. » Ayant entendu ces paroles, les principaux marchands mexicains et tlatelulcains, qui sont les seigneurs de ces douze localités, répondaient ce qui suit : « Nos seigneurs les marchands qui êtes ici présents, nous avons entendu ce dont vous venez nous prier avec attendrissement et pleurs ; nous avons compris le désir de vos cœurs, qui restait secret et gardé dans vos entrailles depuis les lieux dont vous venez et qui est la conséquence des labeurs de notre camarade qui vient vous inviter. C'est une grande faveur que nous acceptons et qui nous est faite pour l'amour de Notre Seigneur Dieu. » Après avoir fait cette démarche dans le but d'inviter tous les marchands et seigneurs, celui qui devait donner le banquet prenait congé de la maison où il était venu prendre son pied à terre et, s'emparant de son bâton orné de glands de plumes riches, il s'en revenait à son pays de Mexico et de *Tlatelulco*.

CHAPITRE XII

DE CE QUI SE PASSAIT ENTRE L'AUTEUR DU BANQUET ET LES MARCHANDS DE SA VILLE LORSQU'IL REVENAIT DE FAIRE SES INVITATIONS.

L'auteur du banquet, s'étant donné un peu de repos, se mettait en devoir d'apprêter tout le nécessaire pour les principaux marchands et pour ceux que l'on appelait *naualoztomeca*. Il en informait d'abord trois chefs distingués, qui avaient mission d'administrer les gens de leur corporation. Il leur servait des mets, des boissons, des roseaux à fumer, des *mantas* et des *maxtli* riches, en rapport avec leurs mérites ; après quoi, il s'asseyait devant eux et leur disait : « Mes seigneurs, quoique je doive vous paraître diffus et désagréable, je veux vous dire en deux mots que j'ai résolu de me mettre en présence de Notre Seigneur Dieu *Uitzilopochtli* en célébrant un petit service en son honneur. Notre Seigneur m'a fait la grâce que je sois retourné avec quelque bien qu'il m'a lui-même donné. J'ai le désir de le dépenser dans quelque bonne action qui ait pour but de l'honorer. C'est tout ce que je fais savoir à vos grâces. » Ils lui répondaient en disant : « Ho-

noré jeune homme, te voilà présent devant nous. Nous avons entendu tes paroles. Mais nous nous tenons pour indignes de connaître les secrets que Notre Seigneur Dieu *Uitzilopochtli* exerce en ta faveur et dont tu nous fais part avec des soupirs et des larmes. Nous savons que ta dévotion n'est pas d'hier ni d'une ou deux années de durée; mais, comme ce que tu te proposes de faire est d'une exécution difficile, nous avons lieu de craindre que tu ne fasses quelque enfantillage. Réfléchis bien et pense que tu ne suffis point à bien faire la cérémonie que tu te proposes et que tu n'y réussiras aucunement. Mets ton attention à ne point nous faire tomber en confusion, nous et tous les marchands *yaque*, *tecoanime* et *tealtianime* [1]. Tu n'as peut-être pas bien calculé tout ce qui est nécessaire ni réuni ce que tu dois dépenser pour tes invités. Fais-nous voir ce que tu as préparé dans ta maison ; il convient que tu nous le montres, puisque nous sommes les vieux. »

Après ces paroles des vieillards, le jeune homme qui devait faire le banquet leur rendait compte de tout ce qu'il se proposait de dépenser et les principaux marchands s'étant convaincus lui disaient : « Honoré jeune homme, nous voilà au courant de ce que tu as préparé pour la fête de Notre Seigneur. Entreprends-la, à la bonne heure, en toute diligence, sans paresse aucune et avec courage. Observe-toi bien dans ton parler ; sois modeste dans tes expressions ; ne raconte point ce que tu vas faire aux gens du vulgaire ; continue à causer avec tout le monde comme à l'ordinaire; voilà notre avis. Tu sais qu'il faudra que tu donnes quatre fois à manger : la première, lorsque tes invités arriveront et que tu leur feras part de la fête que tu dois célébrer; la seconde, lorsque tu feras la cérémonie appelée *tlaixnextia* [2]; la troisième, lorsque les esclaves se couvriront de leurs papiers et qu'on fera la cérémonie appelée *teteoaltia* [3]; la quatrième, lorsque tu sacrifieras les esclaves qui doivent mourir. Fais bien attention à ne prendre à personne son bien pour la dépense de toutes ces choses. Voilà le conseil que nous te donnons. » Ayant entendu cela, le jeune homme disait aux vieillards et aux principaux : « Illustrissimes señores, vous m'avez fait grande faveur par les paroles que vous avez eu la bonté de me dire. Il ne convient certainement pas que je les oublie. Dites-moi tout ce que votre cœur vous inspire, et que vos principes, fruit de vos vieilles années, soient entendus, publiés et

1. *Yaque*, voyageurs, de *yauh*, aller ; — *tecoanime*, ceux qui appellent les convives ; — et *tealtianime*, ceux qui font boire (*altia*).
2. Ce verbe signifie acquérir une chose avec habileté, adroitement.
3. C'est-à-dire : faire boire (*altia*) les dieux (*teteo*).

inscrits dans la mémoire. » Les vieillards lui répondaient à l'instant : « Notre fils, tenons-nous-en à ce qui vient d'être dit et cherchons un jour prospère par l'intervention des gens qui possèdent l'art de sonder les journées. » Ils faisaient appeler aussitôt ceux qui s'occupaient de cet art et qui y gagnaient leur vie. Ceux-ci se mettaient à la recherche d'un jour convenable et, l'ayant trouvé, ils disaient : « Tel jour de *ce calli*, *ome xochitl* ou *omei oçomatli* sera bon pour ce qu'on désire. » C'était dans un de ces jours-là, en effet, que l'auteur de la fête commençait son banquet. Lorsque les vieux marchands principaux n'avaient plus rien à dire, ils prenaient congé du jeune homme en ces termes : « Notre fils, nous avons entendu et compris ton désir, que tu nous as communiqué avec attendrissement. Nous te conseillons de ne point t'enorgueillir et de ne mépriser personne. Révère les vieillards, même lorsqu'ils sont pauvres, et sois miséricordieux avec les humbles sans fortune. Donne-leur de quoi se vêtir, ne fût-ce qu'avec ce qui t'est inutile. Donne-leur à manger et à boire, car ils sont les images de Dieu. Le Seigneur accroîtra pour cela les années de ta vie. Au contraire, si tu ne fais point ce que nous te conseillons, tu deviendras aveugle, perclus ou contrefait; toi seul en auras la faute, et, si Dieu t'en punit, c'est parce qu'il pénètre de ses regards l'intérieur des pierres et des boiseries. Il te serait impossible de te cacher de lui. Fais attention à ne point désirer la femme d'autrui; que ta vie soit irréprochable. Avec ce que nous venons de dire, nous avons accompli notre devoir envers toi. Arrêtons-nous là. »

CHAPITRE XIII

COMMENT L'ON COMMENÇAIT LE BANQUET OU LA FÊTE ET DE CE QUI S'Y PASSAIT.

La première chose dont s'occupait l'auteur de la fête, c'était de donner l'ordre de faire beaucoup de *tamalli* dans sa maison et il signalait la grosseur qu'ils devaient avoir. Il s'entendait aussi avec ceux qui en fabriquaient dans les villages environnants pour qu'ils en apportassent chez lui avec des poules pour ce même jour. S'étant pourvu de tout le nécessaire, il faisait prévenir les douze villages pour qu'ils sussent quel était le jour du banquet. Il donnait ses soins tout d'abord à revêtir d'ornements les esclaves qui devaient mourir, hommes et femmes, chacun selon son sexe. Il leur mettait des oreillons en cuir avec leurs breloques et des mentonnières

recourbées, avec des papiers appelés *amapatlachtli*[1] et des *quetzalli*, que l'on rattachait aux oreillons au moyen de fils teints en rouge. On leur plaçait aux cous-de-pied de petits escargots de mer rattachés en breloques à des peaux de tigres qui montaient en guêtres jusqu'aux genoux. Ils portaient, pendant de leurs tempes, un cuir jaune surmonté de bandelettes faites d'or et de turquoises interposées. De l'extrémité de ce cuir se détachaient des cailloutages rouges alternant avec des pierres miroitantes et des mèches de cheveux. Les esclaves étant ainsi parés, on les faisait danser dans un *areyto* sans fin, portant des colliers et des guirlandes de fleurs. Ils avaient aussi des rondaches fleuries et des roseaux parfumés qu'ils fumaient et sentaient tour à tour. On couvrait aussi d'ornements les femmes dont les cheveux étaient tordus et attachés avec des fils mous de coton de différentes couleurs, entremêlés de plumes blanches. Tandis qu'ils étaient tous revêtus de ces ornements, vers minuit, on les plaçait sur leur estrade avec des sièges et des nattes, au seuil même de la porte d'entrée, pour que les invités pussent bien les voir, et on leur distribuait des mets et des boissons en leur témoignant beaucoup d'égards. Ceci rappelle ce que nous avons dit plus haut, qu'on s'évertuait à annoncer la fête au public. On allait et venait dans cette maison en y mangeant et buvant toute la nuit. Après s'être bien repu, bien muni de roseaux à fumer et d'autres dons, on sortait et on s'en retournait chez soi. Les mêmes choses se répétaient le jour suivant qui s'appelait *tlaixnextia*. On mangeait et buvait encore et l'on recevait des cadeaux de la même façon dans la troisième journée qui s'appelait *teteoaltia*, parce qu'on ornait les têtes des esclaves qui devaient mourir, de plumes riches de couleurs diverses, tombant comme une chevelure. On leur mettait des oreillères en bois, peintes en couleurs variées; on leur mettait aussi aux narines des pendants en pierres noires larges et simulant des papillons. On les revêtait de jaquettes qui tombaient jusqu'aux cuisses, avec des franges en bordure, lesquelles portaient des carrés bariolés de têtes de mort et d'ossements, peints en bleu clair et avec de l'encre noire et rouge. Ces malheureux portaient des ceintures appelées *xiuhtlalpilli*[2]. On leur mettait sur les épaules des ailes d'épervier, appelés *tlomaitl*[3], qui adhéraient par leur base à la jaquette et s'y confondaient avec des papiers qui étaient peints de couleurs diverses mêlées de marcassite. Du coude jusqu'en haut du bras droit ils portaient des bracelets appelés *matacaxtli*. Du côté

1. De *amatl*, papier, et *patlachtli*, grand, étendu.
2. De *xiuitl*, herbe, et *tlalpilli*, liées.
3. De *tlotli*, épervier et *maitl*, main, bras, aîle.

gauche on leur plaçait au poignet une sorte de manipule et on leur donnait des sandales teintes d'une peinture noire mêlée de marcassite. Une garde leur était assignée pour les surveiller nuit et jour jusqu'à l'heure de leur mort. Deux femmes avaient également pour devoir de leur laver la figure. Ces gens-là ne les perdaient pas de vue jusqu'à ce qu'ils mouraient. Ils étaient payés pour cela en *mantas* et ceintures; les femmes chargées de leur laver la figure recevaient des jupes et des *uipilli*, et l'on prenait soin de leur orner les pieds, les bras et le visage avec des plumes rouges.

CHAPITRE XIV

DE LA BOISSON QUE L'ON FAISAIT PRENDRE AUX ESCLAVES AVANT DE LES TUER ET D'AUTRES PRÉAMBULES AVANT DE LES SACRIFIER.

La quatrième fois que l'auteur de la fête réunissait ses invités c'était pour sacrifier ses esclaves. A ce propos, un instant avant le coucher du soleil, il amenait ceux-ci au temple de *Uitzilopochtli* où on leur donnait à boire un breuvage appelé *teooctli* et on les ramenait, après qu'ils l'avaient bu, tandis qu'ils s'en allaient vacillants comme s'ils eussent consommé beaucoup de *pulque*. Ce n'est pas à la maison de leur maître qu'on les reconduisait, mais bien à une des *paroisses* qu'on appelait *Pochtlan* ou *Acxotlan*. On les obligeait à veiller là toute la nuit en chantant et dansant. A minuit, quand on sonnait matines, les employés du temple les plaçaient devant le feu sur une natte qui s'y trouvait étendue. Venait alors l'auteur de la fête qui s'habillait d'une jaquette du nom de *teoxicolli*, pareille à celle que les esclaves portaient. Il se parait également de papiers peints et mettait les sandales qu'on appelle *poçolcactli*[1]. L'auteur de la fête s'étant ainsi revêtu, on éteignait le feu et c'était au milieu de l'obscurité qu'on donnait à manger aux esclaves une masse appelée *tzoalli* trempée dans du miel, à chacun quatre bouchées que l'on coupait au moyen de petites cordelettes d'*iztli*. Quand ils avaient achevé de les avaler, on s'occupait de leur arracher les cheveux du haut de la tête. On jouait, à cette occasion, d'un instrument appelé *chiztli*, duquel on tirait un son qui disait *chich* et qui donnait ainsi le signal de l'arrachement des cheveux. Que les esclaves fussent nombreux ou en petit nombre, le son se reproduisait quand le tour de chacun d'eux arrivait. Celui qui jouait de cet instrument tournait tout autour en

1. De *poçolli*, gonflé, et *cactli*, soulier.

dansant, portant à la main un vase appelé *quacaxitl*[1], dans lequel on plaçait les cheveux à mesure qu'on les arrachait. Cette opération étant terminée on se prenait à crier en battant de la main l'ouverture de la bouche comme c'était l'habitude. Celui qui avait reçu les cheveux dans l'écuelle s'en allait, et l'auteur de la fête prenait l'encensoir nommé *tlemaitl*, plein de braise, et allait encenser dans la cour vers les quatre points cardinaux. Les esclaves qui devaient mourir ne dormaient pas un seul instant dans la nuit. Au lever de l'aurore, on leur offrait à manger; mais ils ne pouvaient se résoudre à rien prendre, malgré l'insistance qu'on y mettait, car ils étaient pensifs et tristes, ayant devant les yeux le supplice qu'ils allaient subir et croyant, à tout instant, voir entrer le messager de la mort, qui s'appelait *Paynalton*. C'était la divinité précurseur du dernier moment de ceux qu'on devait sacrifier aux dieux. Il se présentait d'abord en courant à l'endroit où ils devaient être immolés et partait ensuite de *Tenochtitlan* pour *Tlatelulco;* de là il prenait sa course à travers le quartier de *Nonoalco* pour *Popotlan*, *Maçatzintamalco*, *Chapultepec* et *Maçatlan;* de cet endroit il s'en allait parcourant en droite ligne le chemin de *Xoloco* et entrait à *Tenochtitlan.* Pendant que le *Paynalton* parcourait ces stations, on amenait les esclaves qui devaient mourir au quartier de *Coatlan ;* là se trouvait le lieu où ils devaient combattre certains guerriers qui étaient déjà préparés dans ce but. C'était dans la cour même du temple appelé *Uitzcalco*[2]. Lorsqu'arrivaient les esclaves armés déjà pour le combat, ceux qui devaient les attaquer se présentaient et en venaient aussitôt aux mains avec eux en toute réalité. On appelait *tlaamauique*[3] ceux qui combattaient les esclaves avec le plus de valeur. S'ils arrivaient à en capturer quelqu'un en combattant, sentence était prononcée à l'instant pour fixer la valeur de l'esclave, et celui qui était son maître était obligé de l'acquitter aux vainqueurs, moyennant quoi il reprenait son bien. Mais s'il n'avait pas les moyens d'en payer le prix, ceux qui l'avaient capturé au lieu dit de *Uitzcalco* mangeaient l'esclave après sa mort. Ce combat avait lieu pendant que le *Paynalton* parcourait les stations susdites. Aussitôt qu'il était de retour, on plaçait en rang devant l'image de *Uitzilopochtli* les malheureux qui devaient mourir, dans l'endroit qu'on appelle *Apetlac*, et l'on partait en procession pour faire quatre fois le tour du temple. Cela fait, on les remettait de nouveau en rang devant *Uitzilopochtli*, et le *Paynalton* montait au

1. De *quaitl*, tête, et *caxitl*, vase, plat.
2. « Dans la maison (*calco*) des épines (*uitztli*).
3. C'est-à-dire : ceux qui enveloppent les objets de papier (*amauia*).

haut de l'édifice. Quand il y était parvenu, on descendait certains papiers que l'on venait déposer au lieu appelé *Apetlac* et *ytlaquaian Uitzilopochtli ;* on les élevait successivement vers les quatre points cardinaux, en manière d'offrande, et on les déposait là convenablement arrangés. Alors descendait du temple un satrape dissimulé dans le corps d'un serpent qui avait l'air de marcher tout seul. Des plumes rouges simulant des flammes sortaient de sa bouche. Il arrivait ainsi à *Apetlac* où se terminaient les degrés du temple. Là, se trouvait un grand massif de maçonnerie duquel on descendait par quatre ou cinq marches au niveau du sol de la cour. Ce massif s'appelle *apetlatl* ou *ytlaquaian Uitzilopochtli* et se trouve placé à l'orient du temple. Celui qui s'était donné la forme du serpent faisait une accolade vers la partie du monde où le soleil se lève et la répétait vers les trois autres points cardinaux. Cette cérémonie étant terminée, il se dépouillait de son reptile qu'il laissait tomber sur le papier étendu au-dessus de l'*Apetlac* et y mettait le feu de manière à consumer ce serpent appelé *Xiuhcoatl* et il remontait ensuite au haut du temple. Quand il y était arrivé, les satrapes commençaient à sonner de leurs trompettes et de leurs conques marines.

En ce moment la cour du temple se voyait pleine de gens qui venaient jouir du spectacle de la fête et se tenaient assis sur toute l'étendue de cette cour. Aucun d'eux n'avait pris ni ne prenait aucun aliment, car tous jeûnaient ce jour-là ; ils n'avalaient pas une seule bouchée avant le coucher du soleil, heure à laquelle ils faisaient leur repas, après que toutes les cérémonies étaient achevées et avant qu'on sacrifiât les esclaves. Pendant tout ce temps, le roi se tenait assis près d'une colonne sur un siège à dossier placé sur une estrade recouverte d'une peau de tigre. Le siège lui-même était recouvert d'une peau de *cuetlaxtli* et faisait face aux hauteurs du temple de *Uitzilopochtli.* Devant le roi s'élevait un arbrisseau artificiellement fabriqué au moyen de roseaux et de petites baguettes. Il était partout garni de plumes et de son sommet s'élevait un grand nombre de *quetzalli* ou plumes riches qui paraissaient germer d'une boule en or qui formait la partie supérieure de l'arbrisseau, lequel se terminait, en bas, par une frange de riches plumes. En ce moment descendait le *Paynalton* qui s'emparait de tous les esclaves voués à la mort et, les amenant de l'*Apetlac*, il les faisait monter au haut du temple en marchant devant eux pour aller les sacrifier au sommet de l'oratoire de *Uitzilopochtli.* Les satrapes qui devaient les tuer étaient prêts, revêtus de leurs jaquettes et d'une sorte de mitre en plumes de laquelle retombaient des bandes de papier qui s'y trouvaient attachées. Ils avaient le visage teint en ocre rouge appelée *teotlauitl.* Ils ouvraient

les poitrines des victimes avec des pierres d'obsidienne taillées en fer de lance, très bien affilées et insérées dans un manche fort court. Lorsque la victime leur était livrée, elle était aussitôt étendue, le dos sur une sorte de billot en pierre, et quatre aides la tenaient par les pieds et les mains en tirant fortement dessus. Quand le pauvre esclave était étendu de la sorte, le prêtre armé de son couteau s'approchait, le lui enfonçait dans la poitrine et, après lui avoir arraché le cœur par l'ouverture, le déposait dans un vase. Après cela, il jetait par les degrés du temple le corps, qui s'en allait roulant jusqu'en bas où se trouvait l'*Apetlac*. Le maître de l'esclave ou du captif prenait personnellement son cadavre (car personne n'osait toucher à l'esclave d'autrui) et il l'emportait dans sa maison. Voici du reste l'ordre qu'on suivait pour sacrifier les victimes : on faisait d'abord monter les captifs et on les tuait les premiers en disant qu'ils formaient le lit de ceux qui les suivaient. Les esclaves venaient après eux et, en dernier lieu, les malheureux qu'on avait engraissés et qu'on appelait *tlaaltiltin*. Chacun y passait à son tour. Leurs maîtres s'occupaient de les conduire, tenant à la main des bâtons ornés de plumes riches. Si l'auteur du banquet ou de la fête était marié, la femme accompagnait les esclaves avec son mari jusqu'au haut du temple; tous les deux portaient des bâtons ornés de plumes de *quetzalli*. S'il n'était pas marié et s'il avait un oncle, celui-ci montait avec lui et les deux portaient les bâtons comme nous l'avons déjà dit. S'il n'avait ni oncle ni père, mais un fils, celui-ci l'accompagnait; de sorte que c'était toujours l'un de ses plus proches parents qui montait avec lui. Portant leurs bâtons, ils avançaient en soufflant dans leurs mains qu'ils élevaient ensuite sur leurs têtes comme pour y porter leur respiration. Telle était la coutume qu'ils suivaient en montant les degrés du temple de *Uitzilopochtli*. Étant parvenus au sommet, ils faisaient une fois le tour de l'image, en procession, tandis que les personnes qui restaient en bas s'occupaient à les considérer. Ils descendaient ensuite et, quand ils étaient descendus, les gens qui avaient été payés à la journée pour donner leur aide, prenaient les esclaves morts et les portaient à la maison en suivant les maîtres de la fête. A leur arrivée, ils préparaient eux-mêmes le corps appelé *tlaaltilli* et le faisaient cuire. Mais, avant tout, ils cuisaient le maïs, qui se mangeait avec la chair des morts. Celle-ci était servie en petite quantité, placée sur le maïs. On n'ajoutait point de *chilli* à la confection de ce plat qui était préparé avec du sel seulement. Les auteurs du banquet et leurs parents en prenaient aussi leur part.

Telle était la manière dont les marchands se conduisaient à la fête de *panquetzaliztli*. Ils gardaient toute leur vie les ornements dont

avaient été couverts les esclaves sacrifiés ; ils les tenaient enfermés dans une valise en mémoire de cet événement. Cela consistait en *mantas*, *maxtli* et *cotaras*, pour les hommes ; jupes, *uipilli* et autres ajustements, pour les femmes. Les cheveux qu'on avait arrachés du haut de la tête étaient conservés avec le reste dans cette sacro-sainte valise. Lorsque l'auteur de la fête mourait, on brûlait celle-ci à ses funérailles avec tous les ornements qu'elle contenait.

CHAPITRE XV

DES ARTISANS QUI TRAVAILLAIENT L'OR.

Il est traité, dans ce chapitre, des ouvriers qui travaillent l'or et l'argent. Ceux qui travaillent l'or étaient de deux sortes. Les uns s'appellent marteleurs ou batteurs, parce qu'ils travaillent l'or au marteau, en le battant avec cet instrument ou avec des pierres, pour l'amener à être mince comme une feuille de papier. D'autres s'appellent *tlatlalianime*[1], ce qui signifie sertisseurs en or et en argent. Ceux-ci sont de véritables artistes et s'appellent aussi *tolteca*. On les partage en deux catégories, parce que chacune d'elles travaille l'or à sa manière. Ces artisans, au temps de leur idolâtrie, honoraient un dieu appelé *Totec*. Ils faisaient chaque année, au mois de *tlacaxipeualiztli*, une fête dans le temple de *Yopico*. On y écorchait plusieurs captifs et c'est de là que vient la dénomination de *tlacaxipeualiztli*, qui veut dire écorchement de personnes. L'un des satrapes se revêtait d'une des peaux des captifs et devenait ainsi l'image du dieu *Totec*. On le couvrait des plus précieux ornements de cette divinité. C'était d'abord une couronne très curieusement travaillée avec des plumes riches qui formaient en même temps sa chevelure. C'était ensuite une demi-lune en or qui pendait de la cloison du nez. On lui mettait aussi des oreillons en or et il portait à la main droite un bâton creux rempli de grelots qu'il mettait en mouvement et faisait sonner en marchant. Il avait à la main gauche une rondache en or, comme celle dont on faisait usage parmi les habitants de l'*Anauac*. Il chaussait des *cotaras* peintes d'une couleur vermeille et ornées de plumes de cailles, qui tenaient tout le cou-de-pied. Il avait derrière le dos, comme devises distinctives, trois petits drapeaux en papier qui ondoyaient au gré du vent, faisant un bruit caractéristique de frottement. On le parait également d'une jupe en plumes riches formant des bourrelets sem-

1. Pluriel de *tlatlaliani*, celui qui place, qui enchâsse les choses (*tlalia*).

blables à des vertugadins. On lui mettait au cou un collier d'or fait au marteau. Des sièges étaient toujours préparés pour lui, et quand ce dieu ou cette déesse (ou pour mieux dire diable ou diablesse) était assis, on lui offrait une sorte de pâte appelée *uilocpalli*, faite de farine de maïs non cuite. On lui offrait de petits faisceaux d'épis de maïs choisis parmi ceux qu'on conserve pour les semailles. On lui offrait également les prémices des fruits et les premières fleurs de l'année. C'était par ces offrandes qu'on l'honorait. Il marchait en faisant des mouvements majestueux de danse qu'il accompagnait des secousses de sa rondache et de son bâton creux dont il faisait sonner les grelots en mesure. Pour finir, on faisait une manœuvre de guerre en présence de ce *Totec*.

Le texte de cet ouvrage[1] dit ici toutes les cérémonies qui se faisaient dans cette fête appelée *toçoztontli*. Mais cela a été déjà décrit en son lieu dans le livre II qui traite des fêtes qu'on faisait en l'honneur des dieux; c'est là qu'on le pourra voir.

CHAPITRE XVI

DE LA MANIÈRE DE TRAVAILLER DES ORFÈVRES.

Le contenu de ce chapitre n'a rien à voir avec la foi et n'intéresse en aucune façon la morale; car il s'agit uniquement de pratiques géométriques. Si quelqu'un, désireux de connaître des paroles et des manières de dire exquises, voulait s'instruire sur la matière, il n'aura qu'à interroger les artisans qui s'occupent de ce métier et qu'on trouve facilement partout.

CHAPITRE XVII

DES OUVRIERS QUI TAILLAIENT LES PIERRES PRÉCIEUSES.

Les lapidaires qui taillaient des pierres précieuses adoraient, au temps de leur idolâtrie, quatre dieux, ou, pour mieux dire, quatre démons : *Chiconaui itzcuintli*, *Naualpilli*, *Macuilcalli* et *Cinteotl*[2]. On

1. Il est question ici sans doute du texte *nahuatl* dont l'auteur paraît ne nous donner qu'une analyse au lieu de le traduire en entier dans ce passage.

2. *Chiconaui itzcuintli*, « neuf chiens ». Nom d'une divinité et d'un signe en astrologie judiciaire ; — *Naualpilli*, « seigneur nécromancien », — *Macuilcalli*, « cinq maisons ; — enfin *Cinteotl*, la divinité des moissons.

faisait une fête à ces trois derniers lorsque régnait le signe appelé *chiconaui itzcuintli*, ce qui est un nom de femme. Aussi habillait-on en femme la déesse qui porte ce même nom. On lui attribuait l'origine des objets de toilette des femmes, ce que l'on indiquait en la peignant avec un bâton à la main droite et une rondache à la main gauche, sur laquelle un pied était dessiné. On lui mettait aussi des oreillons en or; un papillon du même métal pendait de la cloison de son nez. Elle était revêtue d'un *uipilli*, d'une chemise de femme et d'un jupon tissus de blanc et de rouge. Elle était chaussée de *cotaras* avec des crénelures peintes sur un fond rouge.

Les quatre personnes qu'on choisissait pour représenter ces divinités étaient affublées de leurs noms et de leurs ornements, pour qu'elles mourussent au service qui leur était fait au jour de leur fête. L'un d'eux était appelé *Naualpilli;* on lui coupait les cheveux sans soin, en désordre, et on les ébouriffait en les partageant au milieu en deux moitiés. On lui mettait au front une feuille d'or et des boucles de même métal aux oreilles ; d'une main il tenait un bâton orné de plumes riches et de l'autre main une rondache simulant un filet et portant sur quatre points des plumes riches mal arrangées. On le vêtait d'une jaquette tissue de blanc et de rouge et se terminant en bas par des franges. Il était chaussé de *cotaras* rouges. Un autre s'appelait *Macuilcalli*. On l'habillait en homme; ses cheveux étaient arrangés de manière à former au milieu de la tête une élévation qu'on appelle *quachichiquilli* et qui n'était point faite avec des cheveux, mais en plumes riches. On lui mettait aux tempes des feuilles d'or très légères ; un joyau rond en coquillage pendait de son cou ; il avait à l'une de ses mains un bâton orné de plumes riches, et à l'autre une rondache sur laquelle se trouvaient peints plusieurs cercles rouges les uns dans les autres; son corps était teint en vermillon et il portait des *cotaras* de la même couleur. Celui qui s'appelait *Cinteotl* était également habillé en homme, avec la figure couverte d'un masque de mosaïque d'où sortaient comme des rayons. On lui mettait une jaquette en toile, teinte en bleu clair, un joyau d'or pendait à son cou. On le plaçait sur une estrade appelée *cincalli*[1] recouverte de tiges de maïs, à la manière des chaumières. Il chaussait des *cotaras* blanches attachées aux pieds avec des cordelettes molles de coton.

C'est à ces dieux, dit-on, qu'on attribuait l'art de tailler les pierres précieuses et de faire des mentonnières et des oreillons en pierres noires, en cristal, en ambre, et d'autres en matière blanche. On les

1. De *cintli*, maïs, et *calli*, case, maison.

disait aussi les inventeurs des colliers, des bracelets qui se portent aux poignets, de l'art de tailler les pierres et les *chalchiuitl*, de les trouer et de les polir. On faisait remonter jusqu'à eux l'origine de toutes ces choses; aussi les honorait-on comme dieux. Les vieux artisans de ce métier et tous les lapidaires en général célébraient une fête qui leur était dédiée. Le soir de cette fête, on se livrait à des chants de réjouissance et on tenait en veille les captifs qui devaient mourir. Cela se pratiquait à *Xochimilco*, parce que, disait-on, les aïeux et prédécesseurs de ces lapidaires étaient venus de cette localité. Ce fut l'origine de tous les gens de ce métier.

(*Suit maintenant la description des méthodes que suivaient les lapidaires pour travailler les pierres.*)

Dans cette partie du texte se place la manière dont les lapidaires taillaient les pierres précieuses : on ne le traduit point en langue romane parce que, la chose étant d'un usage commun et d'une pratique constante dans toutes les localités de cette Nouvelle-Espagne, celui qui voudra se familiariser avec les termes et les manières de parler qui s'y rapportent n'aura qu'à les prendre dans les conversations des ouvriers eux-mêmes.

CHAPITRE XVIII

DES OUVRIERS QUI TRAVAILLENT LA PLUME ET EN FABRIQUENT DES OBJETS DIVERS.

D'après le dire des anciens, au sujet de la dénomination d'*amanteca* [1], c'est que les premiers habitants de ce pays portèrent avec eux, des régions d'où ils venaient, un dieu qui s'appelait *Coyotlinauatl* et qu'ils ne cessèrent jamais d'adorer. Ces immigrants s'appelaient *iconitlacapixoani mexiti* [2] ce qui signifie : *les premiers colonisateurs qui s'appelaient Mexiti*, d'où dériva le nom de *Mexico*. Ces hommes, qui se fixèrent en cet endroit, s'y multiplièrent et leurs descendants fabriquèrent une statue en bois sculpté et édifièrent un temple dans un quartier auquel ils donnèrent le nom d'*Amantlan*. On y adora ce dieu qu'ils appelaient *Coyotlinauatl* et on lui fit des offrandes, et, à cause du nom de ce quartier qui est *Amantlan*, ses habitants prirent celui d'*Amanteca*. C'était avec une peau de *coyotl* préparée qu'on

1. Pluriel de *amantecatl*, artisan, ouvrier habile dans l'art de travailler, disposer (*teca*) les plumes.

2. C'est-à-dire : qui disperse les gens malheureux (*icnotlacapixoa*). Les deux éditions portent *iconitlacapixoani*.

revêtait ce dieu, aux jours de ces fêtes. Le soin de préparer cette peau était réservé aux habitants de ce quartier d'*Amantlan*. Elle conservait sa tête de *coyotl* recouverte d'un masque d'homme. Ses dents canines étaient en or et toutes ses autres dents très longues et pointues. Il portait à la main un bâton orné de pierres noires d'*itztli*, sur lequel il s'appuyait, et il avait une rondache formée de joncs, aux bords de laquelle était peint un cercle en bleu clair. Il chargeait sur son dos un pot de l'ouverture duquel sortaient un grand nombre de plumes de *quetzalli*. On lui mettait au-dessus du cou-de-pied des sortes de guêtres avec un grand nombre de petits escargots blancs en manière de grelots. Il était chaussé de *cotaras* faites avec les feuilles d'un arbre qu'on nomme *yecotl*, parce que c'était la chaussure dont faisaient usage les immigrants quand ils vinrent dans le pays. On les lui mettait toujours pour donner à entendre que ce furent eux les premiers colons *Chichimeca* qui s'établirent dans ce pays de Mexico.

On n'adora pas seulement ce dieu dans ce quartier d'*Amantlan;* mais encore sept autres idoles, dont cinq étaient habillées en hommes et deux en femmes. Néanmoins, le *Coyotlinauatl* était le principal de tous. Le second qui venait après lui s'appelait *Tiçaua;* le troisième *Macuilocelotl;* le quatrième *Macuiltochtli*[1]; les deux femmes venaient au cinquième rang. L'une d'elles s'appelait *Xiuhtlati* et l'autre *Xilo*[2]. Le septième qui s'appelait *Tepuztecatl* se plaçait en face de tous les autres.

Les manières de revêtir tous ces dieux étaient les suivantes : ceux qui étaient hommes portaient le costume de *Coyotlinauatl;* seul, le dieu appelé *Tiçaua* n'était pas revêtu d'une peau de *coyotl;* il portait seulement sur le dos le pot avec les plumes de *quetzalli* et des oreillères en coquillages de mer. Il avait aussi son bâton, sa rondache, ses petits escargots sur les jambes et des *cotaras* blanches. Le dieu qui s'appelait *Macuilocelotl* était revêtu de la peau de *coyotl;* sa tête en était couverte et il regardait par la gueule de l'animal. Il portait aussi sur le dos le pot avec ses *quetzalli*, et il avait le bâton, la rondache et les *cotaras* blanches. On arrangeait de la même manière le dieu *Macuiltochtli*. Quant aux femmes, celle qui s'appelait *Xiuhtlati* était habillée d'un *uipilli* bleu; l'autre, appelée *Xilo*, qui était la seconde, était revêtue d'un *uipilli* rouge teint avec de la cochenille. Toutes les deux avaient ce vêtement parsemé de plumes riches four-

1. *Tiçaua*, qui a de la craie, de la poudre blanche (*tiçatl*) ; — *Macuilocelotl*, cinq tigres ; — *Macuiltochtli*, cinq lapins.

2. *Xiuhtlati* « qui place les plantes » ; — *Xilo*, chargée sans doute des *xilotl* ou épis de maïs.

nies par tous les oiseaux d'un beau plumage; ses bords étaient formés par de belles plumes comme nous l'avons déjà dit. Ces déesses portaient à l'une des mains des tiges vertes de maïs en manière de bâton, un éventail en plumes riches à l'autre main, et un joyau d'or qui avait la figure d'un *comal.* Elles avaient des oreillères d'or bien polies et très brillantes; elles ne portaient rien sur leur dos et des bandes de papier leur tenaient lieu de chevelure. Leurs poignets étaient ornés de plumes riches de toutes sortes et leurs jambes étaient emplumées de la même façon du genou jusqu'à la cheville. Elles portaient également des *cotaras* en feuilles de *yecotl*, pour donner à entendre qu'elles appartenaient aux *Chichimeca* qui avaient peuplé ce pays.

CHAPITRE XIX

DE LA FÊTE QUE LES OUVRIERS EN PLUMES FAISAIENT A LEURS DIEUX.

On faisait une fête à ces divinités deux fois l'an : l'une dans le mois appelé *panquetzaliztli*, et l'autre dans celui qu'on nomme *tlaxochimaco.* C'était dans le mois de *panquetzaliztli* qu'on tuait l'image de *Coyotlinauatl.* Si personne ne se présentait pour sacrifier quelque esclave qu'on appelait *tlaaltiltin*, ces *amanteca* se réunissaient et en achetaient un, pour le tuer en l'honneur de ce dieu, en échange de *mantas*, nommées *quachtli*, dont on se servait pour payer les tributs. Mais si quelque *amantecatl* célébrait par lui-même une fête et y tuait quelques esclaves, l'un de ceux-ci était sacrifié en l'honneur du dieu *Coyotlinauatl.* On le couvrait de tous les ornements de ce dieu comme on l'a dit plus haut. Si celui qui faisait la fête était un homme riche, il tuait un, deux, trois esclaves et même davantage, toujours en l'honneur de ces divinités. S'il n'était pas fortuné, il se contentait d'une seule victime pour honorer *Coyotlinauatl.* Lorsqu'on célébrait la fête, tous les vieillards, hommes et femmes, se réunissaient dans le quartier d'*Amantlan.* Là, on chantait et l'on obligeait à veiller tous ceux qui devaient être sacrifiés. On avait l'habitude de leur faire prendre un breuvage appelée *itzpachtli* pour qu'ils ne craignissent pas la mort. Cette boisson enivrait et faisait perdre le sentiment; c'est pour cela qu'ils en faisaient usage, afin qu'ils se trouvassent hors d'eux-mêmes lorsqu'on leur ouvrirait la poitrine. Il y avait de ces esclaves qui étaient assez fous pour se mettre à courir volontairement vers le haut du temple, poussés par le désir de se faire tuer sans retard, afin d'en finir avec la vie.

Lorsqu'on faisait, pour la seconde fois, la fête à ces divinités, au mois de *tlaxochimaco*, on ne sacrifiait aucun esclave. La solennité se célébrait alors en l'honneur des deux déesses susnommées, sans oublier cependant les cinq autres dieux. Toutes les femmes *amanteca* se réunissaient en cette occasion dans le quartier d'*Amantlan* et se paraient à la manière de ces déesses, de la façon que nous avons déjà expliquée. Quant aux hommes, ils se contentaient de se couvrir les jambes avec des plumes rouges. C'était alors que les *amanteca* offraient leurs fils et leurs filles à ces divinités, en promettant de mettre les garçons au *calmecac* pour qu'ils apprissent le métier de *toltecayotl*. Quant aux filles, on suppliait ces déesses de leur venir en aide pour qu'elles fussent bonnes ouvrières et bonnes teinturières en *tochomitl* de toutes couleurs, soit pour la plume, soit pour le poil de lapin.

Les quartiers des *amanteca* et des *pochteca* se confondaient et il en était de même pour leurs dieux, dont l'un s'appelait *Yacatecutli*, dieu des marchands, et l'autre *Coyotlinauatl*, qui est la divinité des *amanteca*. C'est pour cela que les marchands et les ouvriers en plumes s'honoraient mutuellement, et quand ils s'asseyaient à un banquet, les marchands prenaient place d'un côté et les ouvriers en plumes de l'autre. Ils étaient presque égaux en richesses et dans leur manière de célébrer les fêtes et les banquets. Cela provenait de ce que les marchands apportaient de pays lointains les plumes riches, et les *amanteca* les travaillaient et arrangeaient pour en fabriquer les armes et les devises, ainsi que les rondaches, dont les rois et les hauts personnages faisaient usage, qui étaient de formes fort nombreuses et portaient des dénominations diverses ainsi que c'est expliqué dans le texte. Avant qu'ils eussent connaissance des plumes riches avec lesquelles on fabrique aujourd'hui les devises et les armures, ces *tolteca* faisaient des parures pour la danse avec des plumes blanches et noires de poules, de hérons et de canards. Ils ne savaient pas encore alors les finesses de ce métier. Ils se bornaient à arranger grossièrement la plume qui se coupait avec des couteaux d'*itztli* sur des planches d'*aueuetl*. Les plumes riches furent connues au temps du roi *Auitzotl*. Elles furent apportées par les marchands *tecunenenque* quand ils firent la conquête des provinces d'*Anahuac*, ainsi que nous l'avons raconté. Ce fut alors que les *amanteca* commencèrent à faire des ouvrages fins et délicats.

CHAPITRE XX

DES INSTRUMENTS DONT SE SERVENT LES OUVRIERS EN PLUMES.

Dans cette partie du texte se trouvent inscrits tous les instruments dont ces ouvriers en plumes faisaient usage et dont ils se servent encore en ce moment, quelle que soit leur résidence. Je ne les mentionne pas en langue espagnole. Celui qui voudrait les voir et apprendre leurs noms les pourra connaître et satisfaire sa vue auprès des ouvriers eux-mêmes.

CHAPITRE XXI

DE LA FAÇON DONT CES OUVRIERS FONT LEUR TRAVAIL.

Dans cette partie du texte se trouve expliquée la manière de faire de ces travailleurs en plumes ; on y décrit en détail toutes les particularités du métier. Celui qui voudrait les voir et les comprendre pourra les observer de ses propres yeux dans les établissements des ouvriers eux-mêmes, attendu qu'ils existent dans toutes les parties de cette Nouvelle-Espagne et que partout ils y exercent leur métier.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

AVIS DES TRADUCTEURS

Arrivés à ce point de notre traduction, nous sommes arrêtés par la pensée que ce qui va suivre embrasse des sujets s'écartant plus ou moins des vues qui nous ont fait entreprendre ce travail. Notre intention, en effet, a été de présenter le tableau des mœurs, des coutumes et des pratiques religieuses du peuple mexicain avant la conquête. Les neuf livres du P. Sahagun que nous venons de traduire répondent parfaitement à ce projet et en représentent les éléments les plus dignes d'estime, tandis que les trois derniers livres ont pour nous le double défaut d'être inférieurs aux précédents par l'exposition et de sortir du cadre que nous nous étions proposés de remplir. Notre traduction va d'ailleurs se heurter à une difficulté que l'œuvre de Sahagun ne nous avait pas encore présentée. Les dixième et onzième livres, en effet, renferment un grand nombre de termes, la plupart mal orthographiés par les éditeurs, qui désignent ou des espèces disparues ou des noms de plantes et d'animanx existant encore, mais que l'on ne connaît aujourd'hui que sous des dénominations *nahuatl* absolument nouvelles.

Nous conserverons forcément beaucoup de ces noms sans les traduire, ainsi que l'a fait Sahagun. L'exécution de notre travail sera par conséquent inférieure à celle qui précède, et nous croyons devoir rendre sensible aux regards du lecteur la modestie de cet aveu en employant pour l'impression des trois derniers livres un caractère typographique différent. Il n'a pas été en notre pouvoir de mieux faire. Voulant savoir jusqu'à quel point une compétence supérieure à la nôtre pourrait nous tirer d'embarras, nous avons pris le soin d'écrire à Mexico pour demander le secours des nombreux philologues estimables qui se trouvent dans cette capitale. La réponse a été qu'il serait sans doute possible d'établir la signification réelle de quelques-uns de ces termes, mais que la plupart resteraient incompris et qu'on ne pourrait arriver qu'à une interprétation incomplète.

Cela est regrettable sans doute, puisqu'il est question, dans cette partie de l'ouvrage, des plantes et des animaux du Mexique; mais la description que l'auteur en donne est si incomplète et si souvent mêlée de fables qu'elle ne pourrait réellement être d'aucune utilité pour le lecteur qui désirerait s'instruire à fond sur ces matières et voudrait, en particulier, classer dans nos nomenclatures modernes les plantes et les animaux dont le P. Sahagun nous entretient. Si l'on tenait à s'occuper de cette question, on trouverait plus de profit à lire le grand ouvrage d'Hernandez sur l'histoire naturelle

du Mexique, quoique cet auteur estimable se contente le plus souvent de donner une description des plantes et des animaux, exacte sans doute, mais sans classification d'aucune espèce.

Quant au douzième livre, on peut assurer qu'il est réellement un hors-d'œuvre dans le travail du moine franciscain. Il traite, en effet, d'une manière très succincte de la conquête du Mexique par les Espagnols, telle qu'elle était comprise et interprétée par les Mexicains eux-mêmes. Ce sont les survivants des jours calamiteux de la défaite qui ont dicté les récits que le P. Sahagun nous a transmis. Ce ne peut donc pas être toujours par l'exactitude absolue des faits que ces récits intéressent, mais bien par une interprétation originale, qu'un lecteur philosophe ne saurait lire sans profit. Cet écrit fait, d'ailleurs, comprendre, mieux que tout autre sur ce sujet, l'état d'esprit du peuple conquis et du roi qui gouvernait ce malheureux pays au moment de sa chute. Les prophéties avaient prédit qu'une nation conquérante, partie d'où le soleil se lève et guidée par *Quetzalcoatl*, viendrait reprendre possession de l'empire du Mexique dont *Moteuhçoma* ne croyait être que le dépositaire. Son respect religieux pour ces prédictions paralysa sans nul doute ses moyens de défense et facilita aux envahisseurs le succès d'une entreprise téméraire qu'une résistance opportune aurait fait échouer dès ses débuts. La lecture de ce récit embrouillé et défectueux dans la forme ne sera donc pas inutile à l'instruction de ceux qui voudront s'en occuper, et ce ne sera pas sans quelque profit pour eux que nous pousserons jusqu'au bout la tâche que nous nous sommes proposés de remplir.

Nous ne devons pas, d'ailleurs, passer sous silence que ce douzième livre, reproduit en des termes identiques par Bustamante et par Kingsborough, a été amendé plus tard par le P. Sahagun, ainsi que le prouve son deuxième manuscrit sur ce sujet, que Bustamante a imprimé en 1846, avec ce titre extravagant : *la aparicion de Nuestra Señora de Guadalupe de Mexico, comprobada con la refutacion del argumento negativo que presenta D. J. B. Munoz, fundandose en el testimonio de S. B. Sahagun, etc...* Ce nouvel opuscule fut probablement inspiré à Sahagun par la pensée de compléter certains récits indiens que la pression administrative l'avait obligé à tronquer lorsqu'il composa son premier écrit. Le passage relatif à la mort de *Moteuhçoma* est de ce nombre. Les variantes relatives aux autres événements ne sont pas assez importantes pour nous faire préférer ce second récit qui, d'ailleurs, n'est pas celui que l'on trouve dans le manuscrit principal de l'auteur en douze livres. (*Voyez livre XII, chapitre* 23.)

PROLOGUE

DU DIXIÈME LIVRE DE CETTE HISTOIRE

Si l'on veut porter une sérieuse attention sur la prédication évangélique et apostolique, on verra clairement que les prédicateurs catholiques ont pour devoir de s'occuper des vertus et des vices, dans le but de détourner des uns et d'attirer vers les autres. Leur plus grand zèle doit se concentrer dans les efforts à faire pour inspirer l'amour des vertus théologales et l'horreur des vices qui leur sont opposés. On trouvera un vaste sujet d'étude sur la matière dans les six premiers livres de cette histoire et dans le commentaire que j'ai fait sur les Épîtres et les Évangiles des dimanches de toute l'année ; on trouvera mieux encore dans la doctrine chrétienne que les douze premiers prédicateurs proclamèrent à ces populations Indiennes : doctrine que ma présence en ce pays m'a permis de transcrire en langue mexicaine. C'est pour augmenter les ressources des missionnaires de cette nouvelle église que j'ai traité, dans cet ouvrage, des vertus morales d'une façon qui soit en rapport avec les idées que ces Indigènes se font d'elles et avec la manière dont ils les expriment en leur langage. Dans ce traité je n'ai pas cru devoir suivre l'ordre que les autres écrivains ont adopté sur la matière. J'ai mieux aimé me guider par le rang des personnes, leurs dignités, le métier et le commerce qu'ils font, ayant soin de faire ressortir les bonnes qualités d'abord et les vices ensuite de chaque classe de gens en particulier. Ce livre contient également le plus grand nombre des maladies auxquelles le corps humain est exposé dans ce pays, et les remèdes qu'on peut leur opposer. J'y parle enfin de presque toutes les races d'hommes qui sont venus coloniser ces contrées.

LIVRE DIXIÈME

DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VERTUS ET DES VICES, TANT MORAUX QUE CORPORELS, DE TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER[1]

DES QUALITÉS ET DES PARTICULARITÉS PROPRES AUX PERSONNES UNIES PAR LA PARENTÉ.

Le *père* est la racine et la souche de la famille. Son devoir est d'être attentif, zélé et persévérant dans le soin de gouverner et d'entretenir sa maison. Un bon père élève et alimente ses enfants; il leur donne une bonne éducation et leur inspire de bons principes. Il les gronde et leur adresse de sages conseils et d'utiles exemples. Il thésaurise pour eux et il conserve ce qu'il a acquis. Il tient compte de sa dépense, s'en sert pour tenir ses enfants en bon état et réunit le nécessaire pour l'avenir. Ce qui caractérise un mauvais père, c'est d'être paresseux, négligent et oisif; de ne faire cas de personne, d'omettre par insouciance tout ce qui appartient à ses obligations, et de perdre son temps en toutes choses.

1. Le lecteur pourrait être tout d'abord dérouté en parcourant le contenu de ce dixième livre, s'il n'était prévenu dès à présent, par le traducteur, de la pensée originale qui a dominé l'auteur lorsqu'il a composé cette partie de son ouvrage. En ayant l'air de vouloir nous présenter un tableau exact des diverses classes de la société mexicaine d'avant la conquête, il est avant tout guidé par la pensée de réunir dans son texte tous les termes de la langue *nahuatl* tirés des habitudes et de la manière de vivre des Mexicains dans les différentes sphères où se passait leur existence. C'est donc un dictionnaire en action. Sans ce renseignement préalable, le lecteur ne verrait dans la plupart des chapitres qui vont suivre qu'un effort oiseux pour nous dépeindre des mœurs et des caractères qui n'ont rien à voir avec l'originalité exceptionnelle d'un peuple quelconque.

Le devoir de la *mère* est d'avoir des enfants et de les nourrir de son lait. La mère vertueuse est vigilante, agile, attentive, pleine de sollicitude. Elle élève ses enfants et a pour eux des soins continuels ; elle prend garde de ne les laisser manquer de rien ; elle les tient dans l'abondance et elle se rend l'esclave de toutes les personnes de sa maison. Elle s'inquiète du besoin de chacun ; elle n'est indifférente à aucune des choses nécessaires à son ménage ; elle aime l'épargne ; elle est laborieuse et travaille sans cesse. La mauvaise mère est étourdie, niaise, dormeuse, paresseuse, dissipatrice ; elle ne conserve rien ; elle laisse tout perdre par indifférence ou par ennui. Elle ne prend aucun souci des besoins des personnes de sa famille ; elle ne surveille nullement les choses de sa maison et ne corrige point les fautes de ceux qui l'habitent. Aussi les choses y vont-elles chaque jour de mal en pis.

Il y a parmi les habitants de ce pays des enfants légitimes et des fils bâtards.

Le *fils bien doué* est obéissant, humble, reconnaissant et respectueux ; il imite la bonne conduite de ses parents et hérite des qualités physiques de ses père e mère.

Le *mauvais fils* est dissipé, rebelle, désobéissant, fou, dédaigneux des bons conseils. Il rejette avec mépris les bons principes ; il est inquiet, dissipateur, fanfaron, orgueilleux, mal élevé, sot et grossier. Il n'admet aucun bon exemple. Les bons conseils de son père et de sa mère, entrés par une oreille, sortent par l'oreille opposée. Ni correction matérielle ni châtiment ne lui sont d'aucun profit.

La *jeune fille* qui s'élève dans la maison de son père possède les bonnes qualités suivantes : elle est vierge ; elle n'a certainement jamais connu d'homme. Elle est obéissante, réservée, intelligente, habile, pleine de gentillesse, honnête, soumise, bien élevée, imbue de bons principes, instruite dans les règles de la prudence, discrète et méfiante du mal.

La *méchante fille* fait mauvais usage de son corps ; elle est dissolue, prostituée, d'un gentil physique ; elle se pavane après s'être parée avec recherche ; elle court les rues, s'adonne au vice charnel, vit dans la volupté, car c'est là son unique plaisir. Sa vie est comme une constante folie.

Les *enfants* qui héritent des qualités de leurs pères et qui sont de race noble et généreuse sont délicats, gâtés, tendres et beaux.

Fille aînée, *fille seconde*, *fille troisième*, *fille dernière*. Le lecteur ne doit pas s'étonner qu'on se limite ici, comme en bien d'autres endroits du livre, à inscrire des substantifs sans les accompagner d'une proposition complète. Le principal but de ce traité, en effet, est de faire connaître la langue indienne en l'appliquant, afin que les Espagnols apprennent à parler en cette matière des vertus et des vices.

L'*enfant garçon ou fille* bien doué est vigilant, spirituel, intelligent, agile, prévenant, discret, obéissant ; il fait de bon cœur ce qu'on lui commande.

L'*enfant vicieux* est paresseux, ennuyeux, gros, niais, sot, grossier, indiscret ; il comprend les choses de travers et les fait de même. Il est maladroit, fripon, affolé ; il s'en va de maison en maison, d'une place à l'autre ; c'est un coquin raffiné et son corps est vicié de tous les maux.

L'*oncle fidèle*. Les Mexicains avaient pour habitude de le nommer curateur ou tuteur de leurs fils, de leurs biens, de leurs femmes et de la maison entière.

L'oncle fidèle régissait les biens d'un frère et de sa femme comme sa propre maison. Le propre d'un *mauvais oncle* est d'être dissipateur, étourdi. Il n'a que de la haine et du mépris pour les autres.

La *bonne tante* a pour habitude d'entretenir et de protéger ses neveux. Elle est compatissante, fait du bien aux siens et les entoure de ses soins. Elle est d'un précieux naturel et elle ne pense qu'à la recherche du nécessaire pour sa parenté.

La *mauvaise tante* est mal douée. Elle est irascible, d'un aspect irrité, refrognée. Personne n'est bien avec elle et elle s'éloigne de tout le monde. Elle regarde les gens de travers ; elle ne sait que mépriser son prochain.

Neveux et nièces. Les hommes et les femmes appellent différemment leurs neveux. Les hommes les nomment *nomach,* et les femmes *nopilo* ou *nopilotzin*[1]. La principale qualité d'un bon neveu est de s'empresser de faire ce qui convient, sans que personne le lui commande. Il n'est nullement nécessaire de lui donner deux fois le même ordre. Les défauts d'un *méchant neveu* qui a perdu ses père et mère et s'est élevé avec un oncle et une tante qui n'ont pas pris soin de le corriger, ne sont pas différents de ceux des autres enfants vicieux et dissipés. Parmi les natifs de ce pays, les hommes désignent un neveu par le mot *machtli* et les femmes par ceux de *tepilo* ou *pilotl.* Le neveu a besoin d'être instruit des bonnes doctrines, corrigé et battu. Le *bon neveu* est comme le bon fils ; il remplit les humbles offices de la maison et il est docile aux réprimandes. Le *méchant neveu* est vagabond, paresseux et dormeur. Il se cache ; il est pillard ; il vole ce qu'on lui donne à garder.

Le *grand-père* se reconnaît aux signes suivants. Sa peau est à la fois rugueuse et flexible ; sa chevelure lui fait une tête blanche, il est impotent et il ne sert à rien ; c'est un enfant, et comme un saint dans sa niche. Le *bon aïeul* est comme un bon père ; mais il est caduc et de peu de cervelle.

La *grand'mère.* On la désigne dans ce pays par le nom de *citli* ou *teci*[2]. Elle a des fils, des petits-fils et des arrière-petits-fils. Le propre d'une bonne grand'mère est de reprendre ses enfants et ses petits-enfants. Elle les gronde, les châtie, les instruit et leur enseigne le savoir-vivre. La mauvaise grand'mère paraît plus vieille ; elle est sotte, grossière, désordonnée, dissipatrice et de mauvais exemple.

Le *bisaïeul* est décrépit, tombé dans l'enfance. Mais, quand il a la tête solide, il est encore bon à servir d'exemple par ses bons principes et par sa bonne renommée. Sa vie, ses richesses, sa famille forment déjà un attrait pour la mémoire, comme serait un excellent livre. Le *méchant bisaïeul* est comparable à un dépotoir et à des ténèbres dignes de mépris. Il mérite les reproches et les mauvais propos de la médisance, n'importe où il se trouve. En enfer tous le bafouent et lui crachent à la face. Son souvenir ou sa vue fait peine et inspire l'ennui.

1. Mon neveu ; de *machtli,* en composition *nomach,* mon neveu ; *momach,* ton neveu ; *imach,* son neveu ; etc. — *nopilo* est dans le même cas et a pour primitif *pilotl,* ainsi que le dit Sahagun quelques lignes plus loin ; *nopilotzin* est la forme révérentielle qui fait au vocatif *nopilotzine* ; *tepilo* signifie le neveu de quelqu'un.

2. En composition *noci,* mon aïeule ; *teci,* l'aïeule de quelqu'un.

La *bisaïeule* est décrépite et tombe en enfance. Quand elle est *bonne* elle est digne d'être louée et de recevoir des marques de reconnaissance pour le bien qu'elle a fait à ses descendants, qui se réjouissent de l'appeler leur aïeule. Elle est la souche d'une bonne race. La *méchante bisaïeule* est abominable ; personne ne l'entend nommer sans dégoût ; sa présence ou son souvenir donne des nausées et de l'ennui.

Le *trisaïeul ou la trisaïeule*. Sa tête et son corps tremblent, il tombe sous le poids de la faiblesse, et il est au dernier échelon de la vieillesse. Le *bon trisaïeul* et la *bonne trisaïeule* sont les vrais père et mère de leur descendance, et comme un précieux fondement. Le *méchant trisaïeul* est un vieux méprisable, une souche mise de côté. Il a mené mauvaise vie et il inspire le dégoût à tous les siens.

Le *petit-fils* (ou la *petite-fille*) est le bien chéri, le préféré. Il procède de ses aïeux comme l'épine de sa branche, comme le fragment de la pierre qu'on travaille, comme le rejeton de l'épi double appelé *cacamatl*, rogaton vivant, chose estimée comme pierre précieuse et plume riche, véritable reflet des siens dans le geste et les œuvres. Le *bon petit-fils* suit les conseils de ses parents dont il est l'image et qu'il honore par sa bonne conduite. Il germe comme une fleur entre les siens. Le *petit-fils de mauvais aloi* déshonore sa famille et salit son honneur. Il est débauché, altier ; il ne prend conseil de personne en rien de ce qu'il doit dire ; il se gouverne à sa guise ; il se juge à sa fantaisie ; c'est en somme un petit fripon.

CHAPITRE II

DES DEGRÉS D'AFFINITÉ.

Le *beau-père* est celui qui a une bru ou un gendre vivant. S'ils sont morts, il s'appelle *micoamontatli*[1]. Le beau-père procure une femme à son fils ; il marie ses filles et prend soin de ses petits-enfants. Le beau-père qui est bon ne néglige pas de donner ce dont ils ont besoin à son gendre et à sa bru et il les loge dans sa maison. Le méchant beau-père sème la discorde entre sa fille et son gendre et entre son fils et sa bru. Il ne veut recevoir personne chez lui ; il est mesquin et avare.

La *belle-mère* fait son possible pour concourir aux bonnes actions du beau-père en ce qui regarde ses fils. La bonne belle-mère surveille sa bru et fait la garde avec discrétion. Quant à la mauvaise belle-mère, elle se réjouit que sa bru soit désordonnée. Elle dépense inconsidérément son bien et celui des autres et elle est envers sa bru une belle-mère infidèle.

Le *père du beau-père* affecte les mêmes qualités que celui-ci. Quand il est bon, il est riche et possède de grands capitaux gagnés par son travail. Quand il est mauvais, au contraire, il est vil, pauvre, mesquin, sans profits et jamais il ne sort de la misère.

1. Sahagun veut indiquer ici que beau-père se dit simplement *montatli* ; *micoa*, impersonnel de *miqui*, mourir, signifie qu'il y a eu perte soit du gendre, soit de la bru.

La *mère d'un beau-père ou d'une belle-mère* possède les qualités de celle-ci. Quand elle est bonne, elle est honnête, aimable et vénérée. Quand elle est mauvaise, elle fait du tort à elle-même et aux siens et elle laisse après elle des dettes à payer par ses héritiers.

Le *gendre* est un jeune marié; il n'appartient pas à l'ordre des *tlamacazque* et des *telpopochtin*. Le bon gendre est honnête, respectueux et affectionné à son beau-père. Le mauvais gendre est éhonté, escroc, envieux; il vole ce qu'il peut dans la maison de son beau-père et il aime le concubinage.

La *bru* a été demandée en mariage; elle est femme légitime. Quand elle est bonne, elle n'est pas parleuse et criarde; elle est discrète, patiente; elle reçoit humblement les remontrances; elle aime, soigne, flatte et apaise son mari. Mais quand elle est mauvaise, elle répond avec impertinence; elle est obstinée, colère, irascible, intraitable, furibonde, envieuse: elle se fâche et se met en fureur.

Le *beau-frère* doit être maniable, d'un caractère doux, économe, travailleur, obligeant, débonnaire et franc. Quand il est de mauvais aloi, il est envieux, rancunier; il se fâche et il est obstiné. Le beau-frère a beau-frère et belle-sœur; il a aussi beau-père et belle-mère, ainsi que des parents des deux sexes. Quand il est mauvais, il fait concubinage avec sa belle-sœur et même avec sa belle-mère; il importune pour qu'on lui donne toujours quelque bien.

La *belle-sœur* a un frère ou même plusieurs, soit plus âgés, soit plus jeunes. Quand elle est bonne, elle est douce, débonnaire, secourable; elle entretient la paix entre le frère et son mari. Quand elle est mauvaise, elle sème la discorde entre eux. La femme appelle sa belle-sœur *nouezui*[1]. Elle a des parents; elle est sœur aînée ou cadette; elle est friande ou bienfaisante. La bonne belle-sœur est reconnaissante; la mauvaise est voleuse et intéressée.

Le *frère aîné* gouverne toute la maison de son père; il instruit ses frères cadets et leur épargne le travail jusqu'à ce qu'ils soient en âge de le supporter.

Le *beau-père* est celui qui se marie avec une femme déjà veuve qui a des enfants qu'il prend pour beaux-fils ou belles-filles. Il met de la constance au travail. Le mauvais beau-père hait ses beaux-fils. Il ne peut pas les souffrir et il les voudrait voir mourir.

La *belle-mère* est celle qui s'est mariée avec un homme veuf qui a des enfants. La belle-mère de bon aloi traite affectueusement et avec bonne grâce ses beaux-fils et elle est aux petits soins pour eux. Quand elle est mauvaise, au contraire, elle est colère, rancunière, de méchant aspect, regardant toujours d'un air furibond.

Les *beaux-fils* sont ceux qui ont perdu un père ou une mère et qui entrent au pouvoir d'un beau-père ou d'une belle-mère. Quand le beau-fils est bon, il vit humble, retiré, respectueux. Lorsqu'il est mauvais, au contraire, on le voit inquiet, fripon, audacieux, présomptueux; il obéit avec répugnance; il fait le malade; il est médisant, calomniateur; il méprise tout le monde.

1. De *uezuitli*, en composition *nouezui*, ma belle-sœur; *mouezui* ta belle-sœur; etc. Molina donne *uezuatli*. Cette expression n'est employée que par les femmes. Les hommes disent *uepilli*, mot dont se sert aussi une femme pour désigner son beau-frère. Enfin, l'homme appelle ce dernier *textli*.

CHAPITRE III

DES PERSONNES DE DIFFÉRENTS AGES ET DE LEURS QUALITÉS BONNES OU MAUVAISES.

Le *vieillard* a la tête blanche, la chair coriace; il est couvert d'années et d'une grande expérience. Ses fatigues le firent possesseur de bien des choses. Le bon vieillard est renommé et honoré : il est homme de bon conseil et ses réprimandes sont respectables; il raconte les choses passées et il guide les autres par ses bons exemples. Le méchant vieillard imagine des mensonges; il est trompeur, ivrogne, voleur, caduc, fanfaron et grossier.

La *femme âgée* est toujours à la maison ; elle en est la gardienne. Quand elle est honnête, elle donne à sa famille les ordres concernant ce qu'on doit faire; elle en est la lumière, le miroir et le modèle. Quand elle est méchante, au contraire, elle est réléguée dans son coin, car elle trompe et déshonore.

L'*adolescent* est robuste, fort, bien membré, audacieux. Quand il est bon, il est travailleur, alerte et diligent. Quand il est mauvais, au contraire, il est paresseux, lourd, traître et voleur.

La *femme* d'un âge moyen a son mari, des fils et des filles. Quand elle est bonne, elle est adroite dans les travaux de tissage et de broderie; elle est passée maîtresse dans l'art de préparer les mets et les boissons. Elle est diligente et discrète. La méchante femme est sotte et sans utilité.

L'*homme* arrivé au bel âge de la vie est un homme de cœur, courageux, prudent, intelligent et fin. Quand il est bon, il est travailleur et il supporte très bien la fatigue. Quand il est méchant, au contraire, il est mal inspiré, étourdi et sans jugement.

La *femme* arrivée à ce même âge est honnête et digne d'être respectée. Elle a de la gravité, reste chez elle, fuit le repos, s'efforce au travail et en est récompensée par la longévité. Si elle est méchante, c'est une coquine malhonnête et une mauvaise femme ; elle s'adonne à la prostitution, s'habille avec coquetterie ; elle est éhontée, impertinente et ivrognesse.

Le *jeune garçon* de bon aloi est gentil, de bel aspect, agile, adroit, d'un parler gracieux et d'un maintien distingué. Il est obéissant, paisible, soigneux, diligent, chaste, travailleur, et il mène sagement sa vie.

La *jeune fille*, quand elle est bonne, a de la gentillesse; elle est belle, décente, judicieuse; elle fait cas de l'honneur et tient à le conserver; elle ne consent pas que personne joue avec elle. Vertueuse, elle est réservée, concentrée en elle-même; elle surveille sa personne, se conserve chaste et prend soin de son honneur et de sa réputation. La jeune fille malhonnête fait bon marché de son corps: elle est éhontée, d'une folie présomptueuse; elle ne pense qu'à se baigner et à soigner son corps; elle a la démarche effrontée, cadencée et prétentieuse.

L'*enfant* déjà grand, quand il est dans l'aisance, est délicat, chéri de ses père et mère, qu'il soit unique ou qu'il ait des frères plus ou moins âgés que lui. Il est docile, bien élevé, humble et respectueux pour les grandes personnes. Quand

il est mauvais, il est coquin, turbulent, incorrigible, porté au mal, de mauvais cœur, vagabond, voleur et menteur.

L'enfant est délicat, bien fait, sans défaut corporel; il est beau, bien élevé, sans infirmité, noble, entouré de soins délicats. L'enfant turbulent ne fait pas cas de sa noblesse; il est vilain, sans grâce, de mauvais caractère, maladif, instinctivement passionné et souvent estropié des pieds ou des mains.

L'enfant de cinq ou six ans gentil et de bon caractère est gai, souriant, gracieux, réjoui, sautillant. L'enfant de cet âge qui a mauvais caractère est pleureur, colère et il se livre à des accès de rage.

CHAPITRE IV

DES OCCUPATIONS, DES CONDITIONS ET DES DIGNITÉS DES PERSONNES NOBLES.

L'*homme noble* et de grande race est en haute estime; il a une grande valeur et il est digne d'être respecté et même craint. Sa personne impose et mérite l'obéisance. Le noble de bon aloi est affectueux, miséricordieux, compatissant, généreux; il force au respect ceux qui le regardent. Quand il est doué de mauvaises qualités, au contraire, il est insupportable et tandis qu'il prétend mériter un timide respect, il ne fait qu'inspirer la crainte et l'épouvante et il sème la zizanie entre les siens. L'appellation de *tlacatl* veut dire personne noble, généreuse ou magnifique, et son composé *atlacatl* [1] signifie, au contraire, homme vil et de basse condition. D'autres composés de *tlacatl*, qui se forment avec les noms de nombres, désignent des personnes vulgaires. Ainsi, *ce tlacatl* signifie une personne quelconque, homme ou femme; *ome tlacatl*, deux personnes. Quand on dit *cuixtlacatl* [2], on désigne une personne vile et de basse condition. Lorsqu'au contraire on dit *ca cenca tlacatl* [3], on prétend désigner un homme de bien, généreux et noble.

Les qualifications du seigneur, du roi, de l'empereur, de l'évêque ou du pape se désignent en termes métaphoriques par mot composé *ceuallo ecauhyo* [4], qui veut dire chose qui fait ombrage, parce que le supérieur doit ombrager ceux qui lu sont soumis. L'expression *malacahyo* [5] désigne un objet d'un large circuit qui fait de l'ombre, parce que le personnage de grande élévation doit protéger tout le monde, grands et petits. Le *pochotl* est un arbre à grand ombrage, remarquable par le nombre considérable de ses branches. L'*aueuetl* est du même port, et on les mentionne l'un et l'autre pour dire que le roi doit leur ressembler, afin que ses sujets viennent y chercher un appui. L'homme élevé en dignité doit être respectable, imposant, estimé et craint de tous. Quand il remplit bien ses devoirs,

1. De *a*, privatif, et *tlacatl*, personne. Le même mot signifie encore marin, mais il es alors composé de *atl*, eau, et *tlacatl*, personne.

2. De *cuichtli*, suie, ou de *cuixin*, milan, et *tlacatl*, personne.

3. C'est-à-dire : tout à fait une personne distinguée.

4. *Ceuallo* vient de *ceualli*, ombre, qui dérive lui-même du verbe *ceua*, faire froid; — *ecauhyo* est formé de *ecauhyotl*, ombre, fraîcheur, qui est tiré du *ecatl*, vent, air.

5. Se dit surtout des arbres qui ont beaucoup de feuilles.

il porte ses sujets, les uns sur ses épaules et les autres sur ses genoux ou dans ses bras. Il a l'obligation de les couvrir de ses ailes comme la poule fait pour ses poussins.

Le *sénateur* a pour devoir d'être juge et de bien étudier les procès. Il doit être respecté, sévère, imposant, d'un aspect digne et grave qui inspire la crainte et la soumission. Le bon sénateur est un juge intègre. Il écoute les deux parties. Il pèse mûrement leurs situations respectives: il donne à chacun ce qui est à lui et ne s'écarte jamais de la droite justice. Il ne fait point acception de personne et il juge sans passion. Le mauvais sénateur, au contraire, est personnel, passionné ; il se laisse influencer par l'une des parties ; il est intéressé et se laisse aisément suborner.

L'*homme de noble race* a bon cœur, il est de loyal caractère et d'honnête vie. Il est modeste, avisé, discret, aimé de tous, paisible, juste, posé, de conduite sans tache, instruit et prudent. Lorsqu'au contraire l'homme de bonne race est mauvais, il veut se mêler de toutes choses ; il est présomptueux, remuant, orgueilleux, affolé, semi-bouffon, désagréable à tous, moqueur déterminé et audacieux.

Le véritable gentilhomme est très estimé, aimé et de bon caractère. Il affectionne et estime tout le monde et il n'est personne avec qui il ne vive en harmonie. Il honore tout le monde et traite n'importe qui avec bienveillance en employant de bonnes paroles. Le gentilhomme de mauvais aloi est de mince valeur, imprudent, sot, incivil, étourdi, inconsidéré en toutes choses et ennuyeux pour tout le monde.

Celui qui est illustre et généreux est comparable à une pierre précieuse, à un oyau riche ou à une plume estimée. Il mérite d'être bien traité, choyé comme personne noble et généreuse d'une race distinguée et appartenant à la classe des plus fins et des meilleurs gentilshommes.

CHAPITRE V

DES PERSONNES NOBLES.

L'*hidalgo* est fils légitime et il ressemble à ses parents par les traits et les œuvres. En fait de fils *hidalgos*, il y a le premier né, le fils unique, l'aîné, le second, le troisième et le dernier. Il y a des *hidalgos* qui ont des frères et des sœurs, des grands-pères et des grand'mères; il y en a aussi qui sont chéris, traités avec délicatesse, choyés et servis à souhait. Le bon *hidalgo* est obéissant ; il suit l'exemple de ses pères dans les bonnes mœurs ; il a de la droiture ; il est juste, diligent et gai en toutes choses ; il a absolument l'aspect physique de ses ascendants. Le mauvais *hidalgo* est affolé, maladroit, d'un mauvais caractère, sans grâce, pervers, diabolique. Il est le déshonneur et l'affront de sa race.

Celui qui descend de personnes nobles est doué d'un aspect sympathique; il est remarquable en ses actions et par ses bonnes qualités. Il est discret, désireux de connaître et de chercher ce qui convient. En tout il use de prudence et de réflexion. Lorsque le descendant de bonne race n'en a pas les qualités, il est orgueilleux,

extrêmement avide et il prétend passer pour supérieur aux autres. Mais le vrai noble, digne de sa race, cherche les bons exemples et il n'aspire qu'à imiter la conduite des braves gens. Il y devient exemplaire et se fait remarquer par d'autres excellentes qualités ; tandis qu'au contraire les mauvais nobles, quoique descendants de bonne race, sont arrogants, émeutiers et inaccessibles à aucun genre de bonté.

CHAPITRE VI

DES HOMMES ROBUSTES.

On voit généralement entre les hommes que les uns sont de taille élevée et les autres petits ; ceux-ci sont gros et ceux-là sont maigres ; il en est de bon et de mauvais aspect, comme aussi quelques autres de moyenne stature. Le propre des hommes robustes est d'aimer la guerre, d'être forts et d'avoir grand cœur et grand courage. L'homme véritablement fort est ardent, irritable, déterminé ; il combat vaillamment ; il s'engage résolûment dans la lutte ; il taille et tue les ennemis sans jamais craindre personne. Le lâche, au contraire, a recours à la dissimulation pour perdre les siens et les vendre, car il est faux, malicieux, peureux et sans nulle attention pour ses amis.

L'homme brave, appelé *tiacauh*, est invincible, robuste, dur et fort ; il compte pour rien les dangers et il ne recule jamais. Celui qui est réellement brave combat avec ardeur et courage ; il remporte victoire et fait des captifs. Il désole les lieux habités et l'on dirait qu'il les balaie, car il ne laisse rien sur le sol et il finit toujours par un triomphe complet sur les vaincus. Le faux brave, au contraire, est vaniteux, vantard ; il se dit un aigle et un lion dans la guerre par sa vaillance, tandis qu'il est toujours mort de peur.

L'*homme vaillant et fort*, appelé *quachic*, est l'appui et le rempart des siens. Furieux et plein de rage contre ses ennemis, il fonde sa vaillance sur la force de ses muscles et il marque parmi les hommes de valeur. Cet homme-là est bien dispos et très apte à la guerre ; il porte aide et secours à tous les siens sans craindre la mort ; il défait ses adversaires et se rit de tous, inspirant ainsi le courage et la confiance à ceux qu'il commande, blessant, tuant et capturant les ennemis sans faire quartier à aucun d'eux. Celui qui ne ressemble pas à ce vaillant homme est efféminé, craintif en toutes choses, plus prompt à fuir qu'à poursuivre l'ennemi ; il est faible, timide et se montre en tout lâche et affaibli.

Le *mestre de camp* ou l'homme qui commande en cette qualité est celui qui, pour faire montre de son rang, porte les cheveux en queue tombant sur le dos, la mentonnière à la lèvre et des oreillons. Il est toujours couvert de ses armes. Celui-là est adroit et expérimenté dans les choses de la guerre. Il sait inventer des ruses, choisir les lieux sûrs et les bons chemins contre l'ennemi ; il inspire à tous la crainte et l'épouvante tandis qu'il est lui-même très confiant dans sa valeur. Quant à celui qui ne lui ressemble point, il s'abandonne au sommeil ; est sans soin en toutes choses et il est tel, enfin, qu'il gâte tous les autres par sa peur et sa lâcheté.

Le *capitaine général* a pour devoir de commander dans la bataille, de prendre ses mesures et de mettre ses escadrons en ordre pour la livrer. Il se tient pour grand aigle et lion et fait parade de sa confiance dans la victoire par les insignes dont il est orné, donnant d'ailleurs à entendre qu'il est de son devoir de mourir pour les siens dans la campagne. Le bon capitaine général est vigilant : il range bien ses escadrons et, par son adresse aussi bien que par son intelligence, il invente des moyens de vaincre. Pour cela, il fait pourvoir tout le monde d'armes et de vivres; il ouvre des chemins, voit tout par lui-même, fait dresser des tentes, asseoir son quartier général, placer des sentinelles, répartir les soldats destinés à porter les défis, provoquer, former des embuscades et s'avancer en espions. Le capitaine qui n'a pas ces qualités est bien souvent la cause de grands maux, et de bien des morts, et il met fréquemment les siens dans les périls et les embarras.

CHAPITRE VII

DES ORFÈVRES ET DES OUVRIERS EN PLUMES.

L'*ouvrier* en n'importe quel métier mécanique est d'abord apprenti. Il passe ensuite maître en plusieurs industries, à tel point qu'on peut dire de lui qu'il est l'*omnis homo*.

L'*ouvrier dans les travaux manuels*, qui compte parmi les bons, s'entend à fabriquer et à inventer n'importe quel travail qu'il exécute ensuite avec facilité et sans aucun malaise. Il est enfin très apte et très adroit pour tracer, composer, ranger et appliquer chaque chose comme il convient. Le mauvais ouvrier est étourdi, trompeur, voleur et tel enfin que jamais il n'effectue un travail parfait.

L'*ouvrier en plumes* est le seul qui soit habile et ingénieux dans son métier. Quand il est bon, il a de l'imagination et de l'activité; il est fidèle et il possède l'aptitude qui convient pour ajuster et coller les plumes, les mettre en harmonie et embellir ainsi son travail au moyen de la diversité de leurs couleurs. En un mot, il a l'habileté nécessaire pour les appliquer judicieusement. Celui qui n'est pas bon ouvrier est maladroit, il a l'intelligence obtuse, l'esprit bouché et ne possède nullement la vivacité propre à son métier ; il gâte tout ce qu'on lui recommande.

L'*orfèvre* sait discerner quel est le bon métal et en fabriquer n'importe quel objet délicatement et avec adresse. Le bon orfèvre a de bons procédés; il fait tout au compas et sur mesure. Il sait purifier n'importe quel métal et faire des palets ou des lames avec de l'or ou de l'argent fondu. Il connaît aussi manière de fabriquer des moules en charbon et d'exposer le métal au feu pour le fondre. Le mauvais orfèvre ne sait point affiner l'argent ; il le mêle à de la cendre; mais en revanche il est fort adroit pour séparer et voler des fragments de ce métal.

Le *forgeron* est un homme fin, adroit, de bon jugement et d'appréciation juste dans ses œuvres. Il sait fendre son métal avec la hachette, le battre au marteau, le mettre à la forge, l'y soumettre au soufflet et au charbon et le couper ensuite

comme si c'était de la cire. Le mauvais forgeron est menteur, moqueur, paresseux, sans soin, épuisé de force; il fait mal son ouvrage pour le terminer plus vite et il le façonne sans justesse après y avoir employé beaucoup de temps.

Le *lapidaire* a été instruit et examiné dans son métier. Il se connaît en pierres fines et il sait fort bien les délivrer de leurs imperfections, les tailler et les combiner avec d'autres en les collant au moyen de béton pour faire de la mosaïque. Le bon lapidaire travaille avec art, invente des formes délicates, sculpte et polit à merveille les pierres avec les instruments dont il fait usage. Le mauvais lapidaire est lourd, maladroit; il ne sait pas polir, mais il gâte les pierres en les travaillant avec étourderie, en les fendant ou en les mettant en morceaux.

CHAPITRE VIII

D'AUTRES ARTISANS COMME CHARPENTIERS ET TAILLEURS DE PIERRES.

Le *charpentier* a pour devoir de couper à la hache, former les poutres, couper en fragments, scier, abattre les branches d'arbres et fendre à l'aide de coins toutes sortes de bois. Le bon charpentier mesure son bois, le ramène à un certain niveau, le rend droit avec son instrument, le rabote, l'ajuste, le cheville, incorpore les planches les unes avec les autres, place comme il convient les poutres sur les murailles et il n'oublie rien enfin pour se montrer adroit dans son métier. Le mauvais charpentier ne sait que déranger ce qui avait été bien raboté déjà. Il est négligent, trompeur, gâcheur, maladroit et sans finesse en tout ce qu'il fait.

Le *tailleur de pierres* est fort, résistant, prompt et adroit pour travailler et mettre en place n'importe quelle pierre. Le bon tailleur de pierres est bon ouvrier, intelligent, habile à tailler, à dégrossir, à équarrir, à fendre à l'aide d'un coin, à former des arceaux et à sculpter avec finesse. Il appartient encore à son métier de dessiner le plan d'une maison, de faire de bonnes fondations, de consolider ses angles, de ménager les portes et les fenêtres et d'élever des cloisons dans les endroits qui en ont besoin. Le mauvais ouvrier est paresseux; il taille mal. Quant aux murailles, il les nivelle mal, il les laisse pencher d'un côté et les fait pleines de bosselures.

Le métier du *maçon* consiste à faire du mortier et à placer des masses de gâchis en prenant soin de l'aplanir et de le polir comme il convient. Tout ce qu'exécute un maçon maladroit prouve son inhabileté. Son placage fait avec étourderie n'est point lisse, mais rugueux, ondulé et plein de trous.

C'est le propre du *peintre* de savoir faire usage des couleurs, dessiner, faire ses figures au charbon, mêler bien ses couleurs après les avoir moulues. Le bon peintre mène, conduit ses pinceaux avec grâce; il juge bien son sujet, exécute les nuances avec art, comprend les ombres, et saisit, comme il convient, les lointains et le feuillage. Le mauvais peintre est de détestable caractère et d'un esprit obtus; aussi est-il ennuyeux et ne correspond-il nullement aux espérances de celui qui l'occupe. Il ne donne aucun éclat à ce qu'il peint; il nuance mal et avec

confusion ; son travail ne se développe nullement avec harmonie et dans de justes proportions et il est fait à la hâte.

La voix du *chanteur* est émise avec clarté ; il l'élève et l'abaisse, et il compose des chants de sa propre invention. Le bon chanteur a la voix bonne, claire et saine ; il possède un esprit ouvert et une bonne mémoire. Il chante en ténor, monte, descend, adoucit la voix, met les autres dans le ton, compose et enseigne la musique, et il a soin de s'essayer avant de chanter en public. Le mauvais chanteur a la voix creuse, dure ou enrouée ; il est ignorant et sans culture ; mais il est présomptueux, vantard, éhonté, envieux et ennuyeux pour tout le monde à cause de sa mauvaise manière de chanter. Il a mauvaise mémoire, il garde pour lui ce qu'il sait sans le communiquer aux autres. Il est orgueilleux et se conduit comme un fou.

Le *savant* est comme la flamme et la grande torche allumée. C'est un miroir éclatant et poli des deux faces, bon modèle pour tous, instruit et sagace. Il est la voix et le guide des autres. Le bon savant, comparable au bon médecin, apporte le remède à toutes choses, donne de bons conseils, prêche les bons principes au moyen desquels il éclaire et conduit les autres à cause de la confiance et du crédit qu'inspirent ses qualités d'homme complet et sûr en toutes choses. De lui émanent l'ordre et l'accord qui laissent tout le monde content et satisfait de lui. Répondant aux désirs et à l'espérance de ceux qui l'approchent, il vient toujours à leur aide par son grand savoir. Le mauvais savant est, au contraire, comparable au mauvais médecin : sot et sans mérite, désireux du nom de sage et plein de vanité. Comme ce n'est qu'un niais, il est l'origine de grands maux et de bien des erreurs : homme dangereux et débauché, enjôleur et trompeur.

C'est le propre du *médecin* de soigner les maladies et d'y porter remède. Le bon médecin comprend son métier ; il connaît les propriétés des plantes, des minéraux, des arbres et des racines. Il a l'expérience des traitements et il s'occupe également de rebouter les os, de purger, de saigner, de suturer le malade et de l'arracher aux portes de la mort. Le mauvais médecin est un mystificateur. Comme il est inhabile, il empire ses malades par les breuvages qu'il leur donne, et, parfois même, il a recours aux sorcelleries et aux superstitions pour mieux faire croire qu'il fait des cures excellentes.

CHAPITRE IX

DES SORCIERS ET DES CHEVALIERS D'INDUSTRIE.

Le *naualli*[1] ou sorcier est celui qui épouvante les hommes et suce le sang des enfants pendant la nuit. Celui qui pratique bien ce métier n'ignore rien de ce qui concerne les sorcelleries et il en fait usage avec ruse et adresse : il s'emploie à faire du bien sans jamais causer de préjudice. Celui qui exerce cet office au moyen de maléfices les emploie à endommager les corps, à faire perdre la tête et à étouffer les gens. C'est un fourbe ou un enchanteur.

1. Nécromancien, magicien, enchanteur ; de ce mot est formé *naualloll*, nécromancie.

L'*astrologue judiciaire* ou *nécromancien* tient compte des jours, des mois et des années; c'est à lui qu'est réservé le soin de bien connaître les signes et les caractères de son art. Quand il est habile, il comprend fort bien les signes sous lesquels chacun est né; il a présent à la mémoire ce que ces signes représentent et cela lui sert à comprendre l'avenir. S'il est inhabile au contraire, ce n'est qu'un fourbe et un menteur, un artisan de sorcelleries qui ont pour but de tromper les hommes.

Le *nécromancien*. L'homme qui a fait un pacte avec le démon prend la figure de divers animaux. Son humeur haineuse lui fait désirer la mort du prochain et dans ce but il fait usage de sorcelleries et de maléfices. Il n'obtient pour résultat que de tomber dans la pauvreté, à ce point même qu'il ne sait plus à quoi se vouer, qu'il n'a pas même un mauvais pain à manger dans sa maison et qu'en somme la plus grande misère fond sur lui, car il est toujours dans le malheur.

Le *procureur* épouse, dans les procès, les intérêts de l'une des parties et applique tout son zèle et son pouvoir aux soins de ses affaires et il en appelle au besoin. Il reçoit des honoraires dans l'exercice de son emploi. Le bon procureur est adroit, zélé, audacieux, diligent, obstiné et persévérant dans les affaires, à propos desquelles il fait en sorte de ne pas être vaincu. Il proclame son droit, en appelle, qualifie les témoins et compte pour rien la fatigue jnsqu'à ce qu'il ait triomphé de la partie contraire. Le mauvais procureur est intéressé, demande sans cesse et fait durer les affaires dans de mauvaises intentions. Il fait de grandes démonstrations pour peu de chose, néglige son procès et pratique à tel point la fraude qu'il reçoit des honoraires des deux parties.

Le *solliciteur* ne se repose jamais; il est toujours anxieux et sur pied. Le bon solliciteur est très soigneux, résolu et anxieux en toutes choses. Il oublie souvent de manger et de dormir pour remplir bien son devoir. On le voit aller de porte en porte pour recommander son affaire à propos de laquelle il devient pressant, de crainte qu'elle ne tourne mal par sa négligence. Mais le mauvais solliciteur est indifférent, paresseux, adroit à tirer de l'argent de la bourse d'autrui, facile à corrompre et toujours prêt à mal parler d'une affaire et à servir de faux témoin. C'est de la sorte qu'il arrive souvent à donner à des procès une mauvaise tournure.

CHAPITRE X

DE QUELQUES AUTRES OUVRIERS, COMME TAILLEURS ET TISSERANDS.

Le *tailleur* sait couper, essayer et bien coudre un vêtement. Le bon tailleur est bon ouvrier, intelligent, habile et loyal dans son métier. Il sait bien coudre, assortir les morceaux, ourler, faire les bordures et confectionner le vêtement en rapport avec la forme du corps. Il place des ganses, des garnitures; en un mot, il fait tous ses efforts pour satisfaire son client. Le mauvais tailleur trompe et fraude dans son métier; il vole ce qu'il peut et il garde pour lui tout ce qui reste du drap qu'on lui a confié. Il coud mal,

allonge ses points, demande plus qu'il n'est juste pour son travail et, se refusant à toute politesse, il ne sait être qu'exigeant.

Le *tisseur au rouet* ou *au fuseau* sait en même temps effilocher les vieux tissus. Ce que fait le bon fileur est uni, fin, bien tordu ; il l'enroule en fusée, le dévide en bobine ou en écheveau, et il est, enfin, très zélé et très constant dans les choses de son métier. Le mauvais fileur, au contraire, fait du fil grossier, inégal, mal tordu, mou ; il ne connaît aucune finesse de son métier et il n'y est que lourd et négligent.

Le *tisseur* ou la *tisseuse* ourdit, transporte la chaîne sur le métier, met les pédales en mouvement avec ses pieds, lance la navette et place comme il convient la toile sur les lisses. La bonne tisseuse est habile à serrer et à battre ce qu'elle tisse ; elle redresse ce qui est mal tissé avec une épine ou une épingle et s'ingénie à rendre plus clairs les points qui ont été trop serrés. Elle sait placer fort bien la chaîne sur le métier et la tendre au moyen du cylindre, de manière à former un tissu partout égal ; elle est adroite également à tramer sur ladite chaîne. Le mauvais tisseur est paresseux, négligent, mauvais ouvrier. Il gâte tout ce qu'il tisse ; sa toile est mauvaise et toujours mal serrée.

CHAPITRE XI

DES PERSONNES VICIEUSES, COMME SONT LES PAILLARDS ET LES ENTREMETTEURS.

L'homme corrompu et de vie folle met de l'étourderie et de l'ineptie à toutes choses, il est malade de quelque partie de son corps, très malheureux, ami du vin et de toute chose qui enivre. Il vague comme un possédé sans crainte ni respect pour personne, s'exposant à n'importe quels risques et dangers. Un jeune homme dissipateur erre comme un ensorcelé ou un ivrogne, se livrant à des fanfaronnades. Il ne garde jamais un secret ; il est porté aux femmes, victime de quelque sorcellerie ou autres choses qui ont pour effet d'enlever à l'homme son jugement, à la manière des mauvais champignons et de quelques herbes qui ont la propriété de rendre fou. Le vieux libertin est peu estimé ; il a mauvaise réputation et il est affolé, sot et niais.

L'*entremetteur* peut être comparé à un rat, parce qu'il court en cachette trompant les femmes à l'aide de belles paroles, d'un nombre infini de flatteries et de démarches insidieuses avec lesquelles il les enjôle. Ces tromperies et faussetés sont comparables aux roses qui plaisent par leur beauté et leurs parfums.

Le propre de l'*emboiseur* ou de l'*emboiseuse* c'est d'avoir toujours à son aide un langage qui trompe aisément les femmes. Celles-ci en possèdent à leur tour pour enjôler les hommes. Chaque emboiseur, donc, sait rendre hommes et femmes charmés, ensorcelés, vains, fous, ébahis et présomptueux.

Le *sodomite succube* est abominable, exécrable, détestable et digne d'exciter contre lui la moquerie de tout le monde. La puanteur et la vilenie de son péché ne peuvent manquer d'exciter le dégoût. Dans son parler et dans sa démarche il a tout l'aspect d'une femme et, certes, ses actions méritent le bûcher.

L'*homicide* a mauvais cœur, il est méchant, furibond comme un chien enragé, avide de sang versé. Il met tout son zèle et ses soins à faire naître la discorde

entre les gens; il est brouillon, il porte de faux témoignages; son métier est de blesser et de donner la mort.

Le *traître* sème la zizanie même entre ses amis; il est bavard, menteur et perturbateur de la paix entre tous.

Le *bouffon* a l'habitude de dire des gracieusetés et des plaisanteries. Le bon bouffon est doucereux dans sa manière de parler; il aime à conter des histoires et il a la parole courtoise. Le mauvais bouffon, au contraire, cherche à nuire en parlant. Il se mêle aux conversations d'autrui sans y être sollicité et, au lieu de mots plaisants, il ne sait dire que des méchancetés et des choses obscènes.

Le *turlupin* est audacieux, éhonté, fou, aimant la bouteille et se souciant peu de la renommée. Le bon turlupin a le parler agréable et il est habile à lâcher le bon mot. Le mauvais, au contraire, a le parler pénible; il est sot et inhabile à débiter une gracieuseté; il la lâche hors de propos et ne réussit qu'à causer de l'ennui, au lieu de plaisir, à ceux qui l'écoutent, quelque mal qu'il se donne par ses chants et sa danse.

Le *voleur* a beau piller, il est toujours pauvre, misérable, déchiré, à bout de ressources, famélique, envieux du bien d'autrui et très instruit sur les mille manières de le prendre. Il ment, se tient aux aguets, se fait un passage à travers les murs; ses mains sont comme des crochets toujours prêts à s'emparer de ce qui est à leur portée. Sa convoitise le fait errer comme un chien haletant ou pris de rage, pour voler ce qu'il a désiré. Le voleur qui avait recours aux enchantements connaissait fort bien tout ce qui lui servait à priver de sentiment et à jeter dans la stupéfaction les gens de la maison où il entrait. Tandis qu'on y était ainsi sans mouvement, il volait à son aise et s'en allait portant son butin sur ses épaules; mais, auparavant, il profitait de l'état d'enchantement des gens de la maison pillée pour faire de la musique, chanter, danser et manger même tout à son aise avec ses compagnons.

Le *voleur de grand chemin* peut se comparer à une bête fauve pour la rage et la cruauté avec lesquelles il se montre sans pitié. Il sait avoir recours à mille moyens pour attirer vers lui les voyageurs, les voler et même leur donner la mort quand ils sont à sa portée.

CHAPITRE XII

D'UNE AUTRE ESPÈCE D'OUVRIERS COMME LES LABOUREURS ET LES MARCHANDS.

Le *richard* est discret et ingénieux, il a de grands biens qu'il met beaucoup de zèle à augmenter. Le bon riche est libéral et miséricordieux; il est reconnaissant des biens acquis qu'il sait garder et dépenser avec mesure sans cesser de les accroître. Le mauvais riche est dissipateur ou avare et, en ce dernier cas, il prête son argent à des intérêts démesurés.

Le *laboureur* est dispos, fort, diligent, apte aux travaux des champs. Le bon laboureur est robuste, zélé et soigneux. Il se lève de bonne heure, afin de ne rien perdre de son avoir. Il se prive volontiers de manger et de dormir pour augmen-

ter son bien. Il travaille sans cesse à briser les mottes de terre, à creuser, à sarcler, à enlever les arbrisseaux, à égaliser le sol, faire des sillons, ramollir la terre, la labourer en temps opportun, placer des bornes et des clôtures, défaire les mottes en temps de pluie, choisir les meilleurs terrains pour y placer les semailles, pratiquer des trous pour y enfouir la graine et arroser en temps de sécheresse, bien répandre la semence, pratiquer des trous dans la terre pour y semer des haricots, boucher les trous dans lesquels le maïs est semé, butter ou relever la terre sur le pied de la plante quand elle est née, ôter les mauvaises plantes, enlever les pieds surabondants, écarter les épis, enlever les faux épis, couper le haut des tiges pour mieux arriver à la maturité, cueillir en temps opportun les épis verts; au moment de la récolte, couper les pieds et récolter le maïs quand il est bien mûr, dépouiller les épis, les attacher les uns aux autres au moyen de leurs feuilles, faire des chaînes, apporter la récolte à la maison et la mettre dans les silos, couper les pieds qui n'ont plus leurs fruits, égréner, émonder, vanner. Le mauvais laboureur est négligent, fainéant; tout travail lui paraît pénible; il est lourd, abrupt, grossier, vilain, glouton, avare, nullement enclin à donner et très porté à prendre.

Le *jardinier* a pour devoir d'ensemencer, de planter, de faire des aires, de creuser et d'amollir son terrain. Le bon jardinier est ordinairement discret, soigneux, prudent, judicieux; il note bien sur ses livres les conditions de temps par mois et par année.

Le *potier* est fort, agile; il connaît très bien les terreaux qu'il emploie; il est habile à faire des vases de toute sorte dans la forme qu'il a devinée. Le mauvais potier est lourd, sot et niais.

Le *trafiquant* est marchandeur; il sait prêter à intérêt et y trouver son compte, s'entendre avec les acheteurs et faire fructifier son bien. Le bon marchand transporte ses marchandises hors de son pays et les vend à prix modéré, chaque chose selon sa valeur et pour ce qu'elle est en réalité, ne faisant jamais usage de fraude et se guidant en tout par la crainte de Dieu. Le mauvais marchand est mesquin, serré, trompeur, hableur, obstiné, renchérisseur, âpre au gain, voleur, menteur. Ce qu'il a gagné est au détriment de sa conscience, car son bénéfice est injuste. Pour vendre, il a la parole aisée et il vante sa marchandise au point qu'il trompe aisément ses acheteurs.

CHAPITRE XIII

DES FEMMES NOBLES.

La *femme noble* est très estimée et très digne d'être honorée et révérée, tant pour ses vertus que pour sa noblesse. Elle est le soutien et la protectrice de ceux qui ont recours à elle. Quand elle est bonne, les pauvres viennent se mettre sous son aile; elle les aime et, en les protégeant, elle les traite à merveille. Quand elle a mauvais cœur, au contraire, elle ne fait nul cas des autres à cause de sa présomption et de son orgueil.

La *femme hidalga* est très estimée et chérie de tous; elle est grave, dédai-

gneuse de la flatterie, digne qu'on la révère et qu'on l'honore. Quand elle est bonne, elle gouverne très bien sa famille et la nourrit. Par bonté elle témoigne de l'affection et de la bienveillance à tous, prouvan bien en cela qu'elle est *hidalga* et de noble sang. Quand elle n'est pas bonne, elle a mauvais caractère et mauvais cœur; elle regarde les autres avec dédain. Elle est rude et de méchant aspect, irritable; ennuyeuse et difficile à contenter.

La *dame mère de famille* est généreuse, juste, digne d'être obéie, car elle est de celles qui sont nobles et bonnes. Elle ne fait jamais rien qui soit indigne de sa personne; elle est gentille femme, très honnête, grave et courageuse. Quand elle est réellement bonne, elle est honnête, bien famée et en grande estime. Elle aime le prochain; elle ne méprise personne et elle affectionne tout le monde comme si l'on était de sa famille. Quand elle est méchante, elle est irritable et peu endurante, susceptible, antipathique, malheureuse, inquiète, turbulente; elle soupire sans cesse, se fâche pour rien et tout l'ennuie.

La *femme de haute condition* régit très bien sa famille et la soutient, méritant en cela qu'on lui obéisse, la craigne et qu'on la serve. Elle gouverne virilement, elle ambitionne la réputation et l'honneur. Quand elle est bonne, elle est patiente, douce, humaine, constante, virile, de bon caractère et elle gouverne et maintient la paix et la concorde aussi bien que le pourrait faire un homme de son rang. Quand elle est méchante, au contraire, elle est téméraire, perturbatrice et de telle condition que pour rien elle devient menaçante et inspire aux autres la crainte et l'épouvante; on dirait qu'elle va manger vif tout le monde.

La *grande dame ou reine* commande à l'égal du grand seigneur. Quand elle est bonne, elle gouverne très bien ses sujets et châtie ceux qui sont méchants. Elle est respectée; elle légifère, fait pénétrer ses ordres là où il convient et elle est obéie en toutes choses. Si elle est mauvaise, elle est insouciante et paresseuse; elle laisse les choses se gâter par négligence. Exagérée dans sa conduite, elle donne en tout le mauvais exemple, laisse les affaires courir des dangers et des risques et devient très scandaleuse.

L'*enfant ou demoiselle noble* possède l'éducation des cours; elle est distinguée et bien digne d'être estimée et aimée de tout le monde. Noble et de rang illustre, celle qui est bonne est aussi de conduite pure, douce, affectueuse, paisible, modeste et en tout bien élevée. Celle qui est mauvaise est vile, vulgaire, altière et finit toujours par faire œuvre de vilain. Elle est femme perdue, concubine et peu soigneuse de son rang.

C'est aux manières pleines de délicatesse qu'on reconnaît la jeune fille de bonne race et qui descend de père bon et honoré. Quand elle est de bonne conduite et pratique le respect d'elle-même, elle surveille sa personne; discrète et prudente, elle s'approche des braves gens, se met humblement à leur service et se fait respecter de tous. Celle qui est mauvaise ne sait point garder un secret; elle fait tout avec précipitation, s'altère pour un rien et se fâche facilement, méprisant les autres et ne respectant personne.

La *fille de bon lignage* est aimée et honorée de tous. Celle qui est bonne aime tout le monde, sait être reconnaissante pour le bien qu'on lui fait et met de la circonspection à toute chose. Celle qui est mauvaise est folle, incorrigible, grossière, éhontée et compte pour peu de chose de déshonorer son rang. La fille noble, de

bonne maison et de bonne race est l'honneur et comme la précieuse relique de ses pères. Celle qui est bonne correspond à son lignage et, bien loin de déshonorer ses parents, elle fait revivre par sa bonté la bonne renommée des aïeux. Elle est pacifique, distinguée, affectueuse et pleine de respect pour tout le monde. La mauvaise, au contraire, déshonore sa race, devient vile par la bassesse de son caractère, éhontée, présomptueuse, dissolue, entière, imprudente, orgueilleuse et fanfaronne. Elle méprise tout le monde et ne fait cas de personne. La femme noble et de bonnne maison est de rang distingué et descend de gentilshommes.

La *femme de sang noble et royal*, quand elle est bonne, marche sur les traces de ses pères, imite leurs vertus et donne le bon exemple. Elle est chaste, suit la bonne voie et évite les chemins dangereux. Elle est calme dans sa magnificence ; en tout elle fait montre de sa noblesse et sa conduite est d'accord avec sa généalogie et les leçons de sa race. Elle est modeste, paisible, de relations aimables, reconnaissante pour les bienfaits, ennemie des louanges et peu désireuse d'une réputation de supériorité. Elle est compatissante et ne méprise point les pauvres, mais elle les aime et vient à leur aide. Elle a la parole aisée, douce et reposée. Lors même qu'elle est fille naturelle, elle a de la pudeur et éprouve du dégoût pour tout ce qui est mauvais. Elle a bon cœur ; elle est affectueuse, grave, timide, estimée, révérée et respectée de tous. Les femmes qui descendent d'un sang noble, de gentilshommes et de rois, possèdent, quand elles sont bonnes, bien d'autres qualités et vertus. Quand elles sont mauvaises, elles ont les vices contraires et bien d'autres encore dans lesquels leurs mauvais penchants les font tomber.

CHAPITRE XIV

DES PROPRIÉTÉS ET DES CONDITIONS DES FEMMES D'UN RANG INFÉRIEUR.

La *femme de peuple* douée de grandes forces physiques et d'un âge moyen est travailleuse, résistante, membrue, diligente, courageuse, virile et patiente. Lorsque la femme de cette classe est bonne, elle mène une honnête et chaste vie ; il n'y a dans ses actions rien de répréhensible ; tout ce qu'elle fait est le propre d'une honnête femme ; aussi est-elle estimée comme une pierre précieuse. Quand elle est mauvaise, au contraire, elle est discourtoise, mal élevée, audacieuse, écervelée, elle est irréfléchie et agit sans examen.

La *femme de probité* est loyale et judicieuse. Quand elle est de bon aloi, elle met de la constance dans ses bonnes actions et n'y fait jamais un pas en arrière. Elle s'arme d'un courage viril et se met au-dessus d'elle-même pour résister aux coups de la fortune et souffrir avec patience les maux de l'adversité. Mais la femme qui affecte une fausse probité n'est qu'une vile créature qui afflige tout le monde. Désespérée, méfiante, elle se fatigue aisément de toutes choses, elle ne possède aucun genre de bonté et elle finit par avoir une aussi mauvaise réputation que sa vie est détestable.

La *tisseuse de broderies* s'occupe de tisser des mantas bien ouvragées et

peintes avec élégance. Celle qui est bonne en ce métier y est intelligente et adroite. Elle sait fort bien combiner les couleurs, disposer les rayures sur ses étoffes. En un mot, elle les brode à merveille et sait les nuancer de couleurs diverses. C'est aussi son métier de fabriquer les bordures des *mantas*, broder la poitrine des *uipilli*, faire des *mantas* en toile à fils rares comme celle qu'on emploie pour les coiffures, les fabriquer, au contraire, grosses et bien fournies à la manière des cotonnades de Castille. Celle qui est mauvaise est impropre à ce métier; elle y est maladroite ; elle brode mal et ne sait que gâter les toiles.

La *fileuse* s'occupe à démêler les fils et à bien battre ce qu'elle a déjà mis en état. Celle qui est bonne en ce métier sait faire du fil fin et bien égal, témoignant ainsi de l'adresse de sa main. Elle s'entend à bien faire sa fusée, la dévider sur sa bobine, bien placer son fuseau sur le dévidoir pour l'ourdissage, tripler les fils et les filer à son gré gros et flasques. Celle qui est mauvaise fait des fils grossiers; elle est négligente et paresseuse au point de ne penser qu'à l'heure où elle cessera son travail.

La *couturière* doit savoir coudre, broder et se signaler par son bon ouvrage en tout ce qu'elle fait. Celle qui est bonne couturière excelle en son métier et prend soin de bien dessiner tout d'abord ce qu'elle doit broder. Celle qui est mauvaise, au contraire, coud à grands points, salit de ses mains son ouvrage, travaille mal en toutes choses et ne fait que tromper les maîtres qui l'occupent.

Celle qui est vraiment *cuisinière* doit savoir bien préparer à manger, faire des bouillies de maïs, pétrir sa pâte, mettre son levain, faire des tortillas plates, rondes et bien confectionnées, les faire aussi longues, minces, plissées ou entortillées sur de l'axi, ajouter de la pâte de haricots cuits à la masse des tortillas, fabriquer celles-ci avec de la viande fourrée et faire enfin tous autres mets en usage dans le pays. Celle qui est distinguée en cet office sait goûter ses plats et discerner s'ils sont bons; elle a de l'adresse et de l'expérience en toutes sortes de ragoûts ; intelligente et propre, elle donne à ses plats bon goût et bon aspect. Celle qui n'est pas bonne est désagréable parce qu'elle assaisonne mal, qu'elle est sale et gloutonne; elle cuit mal ses tortillas, brûle ses sauces, les sale trop, les rend acides; elle est enfin grossière et maladroite en toutes choses.

La *guérisseuse.* La bonne guérisseuse connaît bien les propriétés des herbes, des racines, des arbres et des minéraux. Elle possède en cela une grande expérience et elle n'ignore presque aucun secret de la médecine. Celle qui est réellement bonne praticienne sait bien soigner les malades, à ce point même qu'elle les fait revenir de la mort à la vie par les remèdes qu'elle leur applique. Ils ne tardent pas en tout cas à se soulager ou à entrer en convalescence. Elle sait saigner, purger, donner un clystère, frotter le corps, rendre mou par la palpation ce qui s'y était induré, rebouter les os, faire des scarifications, soigner les plaies, la goutte, le mal d'yeux et couper les bourgeons charnus qui s'y forment. Celle qui est mauvaise guérisseuse a recours à la sorcellerie. Elle est superstitieuse par métier et par suite d'un pacte qu'elle a fait avec le diable. Elle possède l'art des potions qui tuent les hommes. Dans l'ignorance où elle est, d'ailleurs, de la pratique, au lieu de guérir les malades, elle les empire, met leur vie en péril et les fait mourir à la fin. Elle trompe les gens avec ses sortilèges en soufflant sur les malades, en liant et déliant les cordelettes avec délicatesse, en regardant dans

l'eau, en faisant le jeu des gros grains de maïs, ainsi qu'elle en use dans ses mesures superstitieuses, affirmant que de la sorte elle arrive à connaître et à bien comprendre les maladies. Pour faire usage de ses manœuvres, elle fait croire qu'elle retire des vers des dents gâtées, ainsi que du papier et des petits morceaux d'obsidienne des autres parties du corps: après quoi, dit-elle, on est guéri. Or, tout cela n'est que fausseté et superstition notoire.

CHAPITRE XV

DE PLUSIEURS SORTES DE MAUVAISES FEMMES.

La *prostituée* est une femme publique chez laquelle on note les particularités suivantes. Elle vend son corps en commençant fort jeune et sans abandonner le métier quand elle est vieille. On la voit passer comme une vagabonde prise de vin. Elle est cependant soignée et propre dans sa mise, mais très éhontée et se livrant à n'importe qui en lui vendant son corps, car elle est fort portée à la luxure et à l'obscénité. Elle est sans vergogne et très vicieuse dans les actes charnels. Elle soigne beaucoup sa mise et elle y met tant de zèle qu'on dirait une rose quand elle est bien arrangée. Elle fait grand usage de son miroir pour se bien attiffer. Du reste, elle se baigne et se lave à grande eau et se rafraîchit pour mieux arriver à plaire. Elle a l'habitude aussi de se frotter avec de l'onguent jaune du pays, appelé *axin*, pour se donner une figure reluisante, et elle s'applique en même temps de belles couleurs, car elle est perdue et mondaine. Elle a encore la coutume de se teindre les dents avec de la cochenille et de dénouer ses cheveux pour se rendre plus belle en les tenant à demi épars. Quelquefois elle en laisse la moitié en liberté tandis que l'autre moitié est ramenée sur l'oreille ou sur l'épaule. D'autres fois aussi elle les tresse et redresse les pointes sur le haut de la tête en forme de petites cornes. Ainsi faite, elle s'en va se pavanant comme une mauvaise femme qu'elle est, dissolue, infâme et sans vergogne. Elle a l'habitude également de se parfumer avec des parfums odorants et de mâcher du *tzictli* pour se nettoyer les dents; elle le fait aussi par genre en faisant claquer cette substance en la mâchant comme si c'étaient des castagnettes. Elle mène une vie vagabonde dans la rue et sur les places publiques. Elle s'en va se promenant à la recherche de gens vicieux; elle passe en riant et ne s'arrête jamais. Son cœur est sans repos et, quant aux délices après lesquels elle court sans cesse, elle y suit l'exemple des bêtes, car elle s'unit à tout le monde. Elle a pour coutume d'appeler les gens par des gestes de sa figure; elle fait l'œil aux hommes, leur parle avec des clignements, leur fait signe de la main et tourne l'œil en faisant des haut-le-corps. Elle a le rire pour tous, mais son choix est pour celui qui lui plaît le mieux. Elle veut qu'on la désire; elle aime à tromper les adolescents et elle veut être bien payée. Elle court après les femmes pour les procurer aux hommes et les leur vendre.

La *femme adultère* est perfide ou traîtresse; aussi est-elle perdue de réputation; elle vit déshonorée et passe pour morte parce qu'elle est sans honneur.

Elle a des fils bâtards. Elle prend des breuvages pour se faire avorter. Sa luxure est telle qu'elle se donne à tout le monde. Traîtresse à son mari, elle le tient aveuglé et le trompe en toutes choses.

L'hermaphrodite. La femme qui a deux sexes ou qui est homme et femme à la fois s'appelle *hermaphrodite.* C'est une monstruosité. Elle a des succubes. Elle a beaucoup d'amies et de sigisbés. Son corps est celui d'un joli garçon. Elle parle et marche comme un homme. Elle est poilue et fait usage de deux natures; quelquefois même elle devient ennemie des hommes parce qu'elle fait usage du sexe masculin.

La *proxénète*, quand elle fait son métier, est comparable au démon, dont elle a toutes les allures. Elle est son œil et son oreille et peut passer pour sa vraie messagère. Elle pervertit le cœur des autres femmes et sait les faire arriver à tout ce qu'elle désire. Elle possède pour cela une grande éloquence en tout ce qu'elle dit; sa parole emmiellée réussit aisément à tromper et sa conversation est comparable à de belles roses qui séduisent les femmes et attirent les hommes en les rendant aussi niais qu'enchantés.

CHAPITRE XVI

DES TRAFIQUANTS.

Le *marchand* trafique et pour exercer son métier il se tient au courant de tous les points où se tiennent les marchés. Le bon marchand sait faire prospérer son savoir et mettre en sûreté son bénéfice. Il vend et achète à juste prix; il est équitable en toutes choses et possède la crainte de Dieu. Il a du tact et il observe les convenances en tout ce qui regarde les accords à faire dans ses marchés. Le mauvais marchand trompe avec grâce, soit en vendant, soit en marchandant au delà de ce qui est raisonnable; il est trompeur et menteur; il jette facilement de la poudre aux yeux et il surfait de plus de moitié ses marchandises au profit de ses extorsions.

Le *trafiquant en esclaves* est le premier des marchands en faisant de l'homme la base de ses richesses. La bonne chance le poursuit, car il est un favori de *Tezcatlipoca* et quand il arrive à avoir un grand nombre d'esclaves il devient le gouverneur des autres marchands. Celui qui est adroit et bon dans ce métier sait conserver son avoir et il emploie sa dévotion à le demander à *Tezcatlipoca* auquel il en témoigne toute sa reconnaissance. Il est la fleur et la plus fine expression des marchands. Celui qui est mauvais, au contraire, est dissipateur; il dépense en choses inutiles tout ce qu'il gagne et il finit souvent par tomber dans la pauvreté. D'autres fois, au contraire, il est avare et mesquin.

Le *seigneur ou principal des marchands.* Le premier ou le principal des marchands est habituellement appelé *pochtecatlailotlac*, ou *acxotecatl* [1], ce qui

1. De *pochtecatl*, marchand, négociant, et *tlailotlac*, chef. Pour *acxotecatl*, pluriel *acxoteca*, voyez ci-dessus, page 256.

revient à dire gouverneur des marchands. Ces deux noms et d'autres encore qui sont signalés dans le texte aztèque de ce livre sont donnés à celui qui est le principal gouverneur ou seigneur, presque le père et la mère de tous les marchands. Le gouverneur qui est bon est le père et l'appui des pauvres à l'aide desquels il accourt dans leurs besoins comme s'ils étaient ses enfants. Tout le monde le révère et lui obéit comme au chef principal. Lui-même confie ses marchandises à ceux qui vont trafiquer au loin, pour qu'ils les vendent. Il est aimé et respecté comme étant supérieur à tous, et, de son côté, il gouverne et dirige très bien les siens, qu'il châtie quelquefois quand ils le méritent. Celui qui est mauvais gouverneur est habituellement intéressé; il demande sans cesse, se refuse aux soins auxquels il est obligé et il ne veut rien faire de ce qui est le propre d'un bon gouverneur des marchands.

Le *trafiquant* est celui qui va vendre au loin ses marchandises. Quand celui qui exerce ce métier est bon, il est discret, prudent; il connaît les routes, sait très bien à quelles distances se trouvent les auberges, et, par conséquent, où les voyageurs pourront aller passer la nuit, dîner, goûter ou faire leur souper. Celui qui n'est pas bon est idiot, niais; il marche vite et en aveugle sans savoir où il va. Aussi lui arrive-t-il d'avoir à s'arrêter dans les bois, dans les vallées, dans les précipices, à cause de son ignorance des vrais chemins.

Le *lapidaire ou marchand de pierres précieuses* sait tailler adroitement et polir les pierres de manière à leur donner tout leur éclat. Parfois il fait le polissage au moyen de la canne massive qu'on appelle *teotlatl*[1]. D'autres fois il les lime et il les rend moins épaisses. Celui qui vend de bonne foi connaît à fond les plus précieuses, comme l'émeraude fine, la perle nette, le jais, les pierres caractérisées par la variété de leurs nuances que leur finesse rend très brillantes. Celles qu'il regarde comme ayant du mérite sont vendues par lui en conséquence en tenant compte des qualités propres de chacune d'elles. Celui qui vend des pierres fausses est un trompeur, parce qu'il présente comme précieuses celles qui ne le sont nullement, qui ne sont que fort ordinaires et peu dignes d'estime. Du reste, il vend trop cher et en s'appuyant toujours sur des paroles trompeuses.

L'*orfèvre en or* vend des boucles d'or, d'argent ou de cuivre, ou bien des chaînes et des colliers d'or, ainsi que des bracelets pour les poignets. S'il est bon ouvrier, animé de la crainte de Dieu et doté d'une bonne conscience, il vend les objets qu'il fabrique, chacun pour sa valeur réelle. Il est souvent à sa convenance de faire des objets en or, les uns larges, les autres ronds, quelques-uns en façon d'écrevisse. Celui qui n'est point loyal a l'habitude de mêler le bon avec le faux or ou d'employer un métal bas auquel il donne du brillant. C'est ainsi qu'il trompe l'acheteur. En fait de prix il marchande fort, est peu accommodant et fort obstiné.

L'*ouvrier en plumes* compte parmi les marchands. Celui qui est bon en ce métier a les plumes en grande estime; il les garde et soigne fort bien. Son occupation est de vendre des plumes estimées de toutes couleurs et de toutes

1. On dit aussi *otlatl* et non, comme portent les deux éditions, *metlatl* qui signifie pierre à moudre le maïs ou le cacao.

espèces d'oiseaux ; les plumes vertes, les plus appréciées qui ont le bout recourbé et d'autres encore qui ont un éclat chatoyant. Celui qui est déloyal fait des plumes fausses et transforme les vieilles en neuves au moyen de couleurs empruntées.

Celui qui achète l'argent est un marchand. Il possède du bien et il a des dépôts d'argent et d'or. Celui qui acquiert des métaux précieux en échange connaît bien la valeur de l'or et de l'argent eu égard au poids et au degré de finesse. Il est diligent et soucieux en son métier. Il ne fraude pas en pesant, il aimerait mieux ajouter au poids que de le diminuer en quoi que ce fût. Le petit marchand en métaux précieux a l'habitude de tromper en vendant; il demande de sa marchandise plus qu'elle ne vaut, se tient à ses prix et marchande outre mesure.

CHAPITRE XVII

DE CEUX QUI VENDENT DES *mantas*.

Celui qui vend des *mantas* est obligé d'acheter en grand pour vendre en détail. Celui qui connaît bien ce genre d'affaires n'a point recours à la fraude, mais il est juste et droit dans sa vente. Il a l'habitude d'être calme et convenable dans l'exercice de son métier et il vend sa marchandise à un prix juste et modéré. Les mantas qu'il vend sont neuves, fortes et épaisses; il en vend aussi de fines, à fils rares, comme celles qui servent de coiffure, ou encore des lisses unies, larges et longues. Le mauvais trafiquant en ce genre est un homme sans conscience, un trompeur et menteur. Il fait l'éloge de sa marchandise en paroles choisies; il marchande beaucoup; mais en somme, il baisse ses prix au-dessous des habitudes des acheteurs. C'est qu'alors les *mantas* qu'il vend sont avariées, moisies, rapiécées et d'un aspect faux, attendu qu'il est fort adroit au métier de raccommodage. Il sait aussi les apprêter avec l'emploi d'une masse qui donne de la couleur. Les vieilles défroques sont mises à la lessive pour être blanchies; quelquefois il étend par-dessus un *atole* épais; il les repasse avec soin, de sorte qu'on les dirait neuves et d'un bon service. On fait encore d'autres tromperies et fraudes semblables. Le marchand de *mantas* a l'habitude de les acheter à des confrères qui vendent en gros. Son métier consiste à faire le commerce des *mantas* d'hommes et des chemises de femmes, qui sont élégantes et bien brodées et qu'on appelle *uipilli* dans le pays. Le bon marchand de mantas est habile connaisseur. Il vend ses marchandises pour leur valeur réelle et n'en offre que de celles qui sont bonnes, bien étoffées, d'un long usage, élégantes et bien travaillées. Le mauvais marchand en ce genre n'est ni discret ni raisonnable. Il a recours au mensonge et aux tromperies en vendant ses marchandises; il les vend en dehors de toute justice et, soit *mantas*, soit *uipilli*, elles ont déjà été portées, sont vieilles, mises à neuf par les soins susmentionnés, de telle façon qu'elles portent des broderies fausses et postiches.

CHAPITRE XVIII

DE CEUX QUI VENDENT DU CACAO, DES HARICOTS, DU MAÏS.

Le *marchand de cacao* en possède habituellement une grande réserve; il en a même reçu en héritage. Il en vend au loin, et il en achète en gros pour l'écouler en détail. Le bon trafiquant en ce genre de marchandises ne vend que des amandes grosses, massives et choisies. Chaque qualité est vendue pour ce qu'elle est : d'un côté les grosses et massives; d'autre part les petites, les brisées et les vides. Les débris sont mis à part. Chaque espèce est à sa place : celles de *Tochtepec*, de *Anauac*, de *Guatemala*, de *Guatulco*, de *Xolotepec*, n'importe qu'elles soient blanchâtres, cendrées ou rouges. Le mauvais marchand les falsifie en les cuisant. Il les grille même pour leur donner un aspect de bonté; il les fait tremper dans l'eau pour qu'elles grossissent et il leur donne artificiellement une couleur cendrée ou fauve pour mieux tromper, car c'est la couleur des meilleures qualités. Il a encore l'adresse de les arranger quand elles sont fraîches pour leur donner plus de grosseur en les faisant séjourner dans de la cendre chaude, il les entoure ensuite de craie ou de terre humide afin que celles qui étaient petites paraissent grosses et fraîches. Il a encore recours à un autre genre de tromperies, qui consiste à mettre dans l'intérieur de l'écorce qui recouvrait l'amande une masse ou cire noire qui ressemble au noyau. Quelquefois même, il partage des noyaux d'avocat en petits morceaux qu'il arrondit pour les introduire dans l'intérieur des écorces vides de cacao. En outre, les graines petites sont mêlées à celles qui sont cendrées et fraîches; il en ajoute d'autres bâtardes qui ressemblent à du cacao et qu'on appelle *quauhpotlaxtli*. Il fait tout cela pour duper les acheteurs.

Celui qui vend du maïs est habituellement laboureur. S'il ne l'est pas, il l'achète aux laboureurs pour le revendre. Le bon marchand en ce genre vend la graine propre, grosse, sans tache, dure et massive. Chaque espèce est vendue à part : la blanche, la brune, etc. Le marchand déloyal trompe en vendant du maïs piqué de charançons, ou mêlé avec des qualités plus petites et gâtées. Il mêle aussi de la graine fraîche avec du maïs qui a deux, trois et même dix ans, et même avec celui qui est déjà piqué. Il vante beaucoup ce mélange, y attache une grande estime, et il a soin de cacher la mauvaise graine en faisant remonter par-dessus celle qui est la meilleure.

Celui qui vend des haricots, si c'est un marchand loyal, vend à part chaque espèce à son juste prix, sans tromperie. Il met en vente des graines nouvelles, propres, bien développées, sans avarie, dans un tel état de bonne conservation qu'on peut les enfermer dans les silos comme si c'étaient des pierres précieuses, qu'il s'agisse, soit de haricots jaunes, rouges, blancs, petits et tachetés, soit d'espèces de couleurs différentes ou de celle qui a des grains d'une grosseur semblable à la fève qu'on appelle *ayecotli* en langue mexicaine. Celui qui est déloyal dans ce commerce trompe les acheteurs avec lesquels il use de supercherie en mêlant les graines piquées et mal développées avec les meilleures.

Celui qui vend de la graine de cunile [1] met en vente un grand nombre de variétés en mêlant les nouvelles avec celles qui ont déjà deux ou trois années. Le marchand déloyal vend les bonnes graines mêlées avec celles qui sont avariées et fausses. Celui qui vend la variété semblable à la graine de lin et qui s'appelle *chian* a le soin de séparer les blanches, les tachetées et celles qui ont mal mûri à cause de la gelée; il vend à part chaque qualité. Mais le marchand déloyal mêle les bonnes graines avec les fausses et avec les avariées qui ne donnent plus d'huile.

Le *marchand d'axi* [2], qui est le piment du pays, vend toutes les pièces ainsi détaillées : ceux qui sont longs ou épais; les petits, les verts et secs, l'espèce d'été; toute la collection provenant de pieds différents et ceux qui sont cueillis après avoir été atteints de la gelée. Le marchand déloyal en ce genre de marchandises vend les piments avariés et puants, les vieux et les mal mûris qui sont restés verts et petits.

Celui qui fait le commerce des tomates vend les grosses et les petites des différentes espèces nommées dans le texte mexicain, comme sont les jaunes, les rouges et les mûries à point. Le mauvais marchand en ce genre vend les fruits gâtés et mâchés qui sont encore aigres faute d'être mûrs, qui assaisonnent mal et qui causent des fluxions.

Celui qui vend de la graine de calebasse en a de différentes espèces et tient surtout celles dont la saveur est appétissante lorsqu'on les torréfie et qu'on les mêle et fait cuire avec une pâte convenablement salée. Le marchand déloyal met en vente celles qui sont gâtées, ont un goût amer et se trouvent mal torréfiées et salées à l'excès.

CHAPITRE XIX

DE CEUX QUI VENDENT DES *tortillas*, DES *tamales* ET DU PAIN DE CASTILLE.

Celui qui fait des *tamales* en achète aussi pour les revendre. Il en offre à l'acheteur d'espèces différentes faites avec du poisson, des grenouilles, des poules ou de n'importe quelle autre façon ainsi qu'on l'a vu décrit dans le chapitre XIII du VIIIe livre. Le bon ouvrier leur donne une belle forme et les fait savoureux et bien propres. Le mauvais ouvrier, au contraire, a pour habitude de les vendre mal faits, sales, sans saveur, mêlés à d'autre farine, gâtés, puants parce qu'ils sont faits depuis plusieurs jours; des tamales, enfin, qui n'ont aucune valeur.

Celle qui vend seulement des tortillas en a de plusieurs sortes, ainsi qu'on l'a expliqué au livre VIII, chapitre XIII. Elle vend aussi des *tortillas* qui contien-

1. *Cunile,* du latin *cunila*, plante labiée voisine de la sarriette. Il y en a un grand nombre de variétés.

2. Il est important de ne pas confondre *axi* avec *axin*. *Axi*, que les Espagnols écrivent également *aji*, est un mot qu'ils ont pris dans les îles. Il est l'équivalent du mot mexicain *chilli* et signifie piment; tandis que l'*axin* est une expression *nahuatl* servant à désigner un onguent qui était préparé avec une espèce de chenille (*coccus axin*) et jouissait d'une réputation excessive parmi les anciens Mexicains.

nent en dedans du piment moulu ou de la viande, d'autres qui sont seulement frottées avec le piment pendant qu'on les met en boule entre les mains, d'autres aussi qui sont trempées dans du *chilmolli*. Elle vend, de même, des *tortillas* faites avec des œufs ou mêlées avec du miel et cuites sous la cendre chaude, et beaucoup d'autres espèces encore.

Celui qui vend des fricots faits avec du *chilli* et des tomates est dans l'habitude d'y mêler les choses suivantes : de l'*axi*, des pepins de courge, des tomates, du piment vert et d'autres choses encore qui rendent les sauces savoureuses. Il vend en même temps des rôtis et des viandes cuites sous la terre, du *chilmolli* de toute espèce et beaucoup d'autres fricots dont on a parlé au VIIIe livre.

Les propriétés du *bon boulanger* consistent à savoir bien bluter la farine, la réduire en pâte, la battre, gonfler les pains, les faire fermenter, les réduire en tourte, les mettre au four et les bien cuire. Le pain qu'il vend est blanc, bien cuit, doré quelquefois, savoureux et tendre [1].

Le *marchand de blé* est laboureur et il possède des héritages. Il vend du blé de toute espèce : blanc, jaune, brun, donnant du pain très blanc, renflé, bien plein et dur. Si le marchand n'est pas laboureur, il achète son blé pour le revendre. Celui qui agit mal dans ce métier a l'habitude de vendre du blé mal venu, petit, creux, gâté, moisi, mêlé et pris par la gelée. Il mêle le bon grain avec celui qui est mal venu, creux, mal mûri et piqué du charançon.

Celui qui vend la farine de Castille apporte lui-même son blé au moulin et sa farine est bien moulue, bien débarrassée du son et aussi blanche que la neige. Le vendeur peu loyal vend de la farine mal moulue, faite avec précipitation. Pour en augmenter le volume, il a l'habitude de la mêler à du maïs qui ressemble à de la farine.

CHAPITRE XX

DE CEUX QUI VENDENT DES MANTAS LÉGÈRES APPELÉES *ayatl*, ET DES MARCHANDS DE *cactli* ET *cotaras*.

Celui qui vend des mantas légères de *maguey* est obligé de bien savoir griller les feuilles et les râper, y ajouter de la masse de maïs, laver le fil, le nettoyer et le bien battre dans l'eau. Les mantas qu'il vend sont blanches, bien empesées, bien repassées, bien tissées, larges, étroites, longues, épaisses, à fils serrés, et toutes espèces de mantas de *maguey* couvertes de broderies. Il en vend quelques-

1. Ce passage, avec bien d'autres du livre de Sahagun, prouve que l'auteur ne décrit pas ici seulement les coutumes des Indiens avant la conquête, mais aussi quelques-unes de celles qui s'étaient établies parmi eux depuis le triomphe des Espagnols jusqu'au moment ou cette étude fut écrite. Il n'existait pas, en effet, de ble au Mexique avant l'arrivée des Européens. Il n'en est pas moins vrai que, si l'on se reporte aux six premiers livres du travail de Sahagun, on se trouve uniquement en presence de détails qui appartiennent exclusivement aux mœurs indigènes antérieures à la conquête. C'est là la partie réellement sérieuse de l'œuvre et celle que nous avons tenu particulièrement à porter à la connaissance de nos lecteurs.

unes à tissu léger, semblables à celles qui servent aux coiffures, telles que les mantas fines tissues en fil simple de *nequen* et celles encore qui sont faites avec des fils tordus de cette plante. Il en vend aussi d'autres à gros tissu très serré, et d'autres encore grossières et épaisses, soit en *pita*, soit en fils de maguey.

Le *vendeur de cotaras* est expert habituellement dans l'art de les bien coudre, mettre les semelles, après avoir tendu et bien tordu les fils qui doivent servir à ce travail. Il lui importe d'avoir à sa disposition des poinçons, de grosses semelles et de savoir bien laver les vieux cuirs avec de l'eau de lessive, faire un bon choix des meilleurs fils, fabriquer les talons des chaussures, y attacher les courroies qui doivent servir à les chausser, faire des tresses avec les doigts; attacher le bouton aux cotaras et les confectionner avec du cuir solide; en fabriquer de molles, à longs ou à petits points; les bien polir quand elles sont faites et couper les pointes en biais. Il fait aussi des sandales en fils de *maguey*, teintes en couleurs diverses, et il sait y ajouter, après les avoir cousues, de charmantes broderies en plumes ou en laines de couleur. Il en fabrique aussi de grossières, mal faites et mal cousues. Le regrattier en ce genre est habituellement très cher; il surfait sa marchandise et la vante le plus possible pour la bien vendre. Il donne aux vieilles sandales l'aspect de chaussures neuves en ajoutant quelques broderies et de bonnes courroies.

Celui qui vend du miel[1] possède des *magueys*. Il a pour habitude de vendre le vin du pays qu'il fabrique avec la sève de cette plante, après l'avoir d'abord fait bouillir. Pour que le miel ne lui fasse jamais défaut, il a soin de transplanter les petits rejetons de la plante. Quand ils sont arrivés à maturité, il en creuse le cœur entre les feuilles et râpe très bien les parois du trou afin que par là suinte la sève, qui sert à faire le *pulque* après avoir subi la cuisson. Il en remplit des jarres ou des peaux d'animaux quand elle a fermenté. Le miel qu'il vend est épais à ce point qu'il paraît former une gelée sucrée et savoureuse. Il met aussi en vente du miel qui gratte la gorge par son acidité; il est alors si clair qu'on dirait de l'eau. Le bon négociant en ce genre ne fait subir à son miel aucune préparation. Il le vend vierge comme la nature l'a fait, que ce soit du miel d'abeille ou une autre espèce quelconque, blanche ou foncée. Le mauvais marchand a l'habitude de l'altérer en le mêlant avec des substances qui l'épaississent, comme les *metzolli*[2] ou les raclures du cœur du *maguey*, ou de l'eau de chaux dans laquelle on a cuit du maïs, ou encore de la poudre de racine de mauve moulue et la farine de quelques graines. A l'aide de ces mélanges, le miel devenu épais prend les apparences d'une bonne qualité. Quelquefois on n'y ajoute que de l'eau simple ou de l'eau de lessive.

Habituellement celui qui vend du coton en possède des plantations; il le sème lui-même. Celui qui l'achète pour le revendre n'est qu'un regrattier. Les graines qui se vendent sont bonnes, grosses, rondes et bien fournies de bourre. Le

1. Au Mexique, on appelle miel non-seulement le produit élaboré par les abeilles, mais toute substance sucrée plus ou moins liquide, qui généralement est susceptible de fermenter et de produire de l'alcool. Ainsi le jus de canne et la sève du *maguey* sont nommés miel de canne et miel de *maguey*.

2. De *metl*, maguey, et *tzolli*, chose étroite, mot dérivé du verbe *tzoloa*, rétrécir, réduire, comprimer. Voy. la note 3 de la page 488.

meilleur coton et le plus estimé est celui qui vient sur les terres arrosables. Celui qui se cultive à l'est du pays se place au second rang et c'est à cette qualité qu'appartient aussi celui qui se produit à l'occident. Au troisième rang on met le coton du village appelé *Ucitlalpan*[1] et celui qui se cultive au nord du pays. La qualité la plus inférieure est celle qui est appelée *quauhichcatl*[2]. Chaque sorte se vend à part pour son juste prix et sans tromper personne. Le coton jaune et les graines brisées sont cotés séparément. Le mauvais marchand en ce genre a l'habitude d'enlever un peu de coton à chaque graine. Il en prend au centre de la boule formée par sa laine et il la remplace par de la bourre de mauvaise qualité, ou bien il fait bouffer ce qui reste au moyen d'une aiguille, de façon à faire croire que c'est plein[3].

Celui qui vend du *chientzotzotl*[4], sorte de graines qui ressemblent à des lentilles blanches, en possède d'ordinaire des plantations. Il les égrène en les frottant entre les mains. Chaque qualité de cette graine est vendue séparément et cotée d'après sa provenance. Il met aussi à part les blanches et les foncées, celles qui sont bien pleines, les mal venues, les vides, les vertes et les ratatinées.

Celui qui fait et vend des *mantas* fabriquées avec des palmes appelées *iczotl* du pays, a l'habitude de les aller vendre au loin, bien au-dessus de leur véritable valeur. Il en a de deux brasses, d'autres qui sont sans coutures et d'une grandeur bien proportionnée au corps; quelques-unes ont des rayures en arceaux; d'autres enfin sont comme de la toile d'emballage. En un mot, ces *mantas* sont de bien différentes espèces, ainsi que cela s'énumère dans le texte mexicain de cet ouvrage.

1. C'est-à-dire : grand Tlalpan ou sur la grande (*uei*) terre (*tlalli*, avec le suffixe *pan*); ville, en effet, située sur les hauteurs à 50 lieues environ Nord-est de Mexico.

2. De *ichcatl*, coton, et *quauitl*, arbre. Nous rappellerons en passant que les Mexicains ont, par extension, donné au mot *ichcatl* la signification de brebis.

3. Nous n'apprendrons probablement rien à nos lecteurs en leur disant que ce pays qui fut dans l'ancien temps si riche en production cotonnière, dans l'extension presque totale de son vaste territoire, a cessé absolument de produire ce précieux végétal pendant une bien longue période de la domination européenne. On y avait cessé sa culture pour s'adonner à celle de la canne à sucre. De nos jours, il n'a été possible d'établir au Mexique des filatures et des métiers à tisser qu'à la condition de faire venir des Etats-Unis le coton destiné à les alimenter. Ce n'est que plus tard et tout à fait dans l'actualité qu'on a recommencé à s'adonner à cette culture, surtout dans le nord du pays; mais nous croyons savoir que la quantité qu'on en récolte ne forme qu'un minime appoint aux fabriques qui s'y sont établies.

4. Ou *chiantzotzotl*, que Clavigero nomme *chiantzotzolli*, plante employée comme remède contre les fièvres, la dysenterie.

CHAPITRE XXI

DE CEUX QUI VENDENT DES COULEURS, DU *tochomitl* ET DES *xicaras*.

Le *marchand de couleurs* a l'habitude de les placer au-dessus d'un grand panier. Chacune d'elles est mise à part dans un petit panier qui se place ensuite sur le grand. Les couleurs mises en vente sont de toute espèce : les couleurs sèches et pulvérisées, la cochenille, le jaune et le bleu clair, l'argile, le poussier de torche brûlée, le vert-de-gris, l'alun, l'onguent jaune appelé *axin*, le *chapopotli*, lequel mêlé à cet onguent jaune s'appelle *oxitl*[1], et enfin l'ocre rouge. Il vend aussi des choses odorantes et des espèces aromatiques, quelques substances médicinales comme la queue de l'animal appelé *tlaquatzin*, ainsi que plusieurs herbes et racines d'espèces diverses. Outre ces objets, il vend le béton semblable à la poix, l'encens blanc, des noix de galle pour faire de l'encre, de la cévadille, des pains de couleur bleue, de terre à encre et de *marcassite*.

Celui qui est *teinturier* a pour métier de teindre la laine en différentes couleurs et quelquefois il le fait avec des substances de mauvaise qualité. En général, cependant, la laine qu'il vend est bien teinte et cuite à point. Ses nuances sont très variées : jaune, vert, fauve, violet, vert foncé, vert clair et rouge.

Le *marchand de xicaras* les achète au producteur pour les revendre afin d'en tirer bon parti ; il a soin d'abord de les polir; quelquefois il les frotte avec un vernis qui les rend plus luisantes. Il gratte ce qu'elles ont de rugueux et pour leur donner un meilleur aspect il les frotte avec l'*axi* ou avec l'amande de *tzapotl* jaune moulue. Il les expose ensuite à la fumée de la cheminée pour les durcir. En les mettant en vente, il sépare celles qui proviennent de Guatemala de celles de Mexico ou d'autres localités. Les unes sont blanches, les autres sont brunes, jaunes, grises. Quelques-unes ont la surface seulement polie; quelques autres sont recouvertes d'un vernis qui les rend brillantes. Il y en a qui sont peintes, tandis que d'autres n'ont aucun dessin. Celles-ci sont rondes, celles-là sont allongées et pointues. Il en est qui sont supportées par des pieds; d'autres ont des anses, quelques-unes un manche. Il en est de fort grandes; il y en a même qui sont comme de petits chaudrons. Les unes servent à boire de l'eau, les autres à prendre de la bouillie. Ces marchands vendent, en outre, des *xicaras* d'*Izucan* fortement peintes, les unes pareilles à des bassins propres à se laver les mains, les autres grandes et rondes. Ils vendent des vases transparents et des *xicaras* trouées pour servir de passoires. Ils achètent ordinairement ces derniers objets aux fabricants pour les revendre partout ailleurs.

Le *marchand de papier* fabrique lui-même celui qui est fait dans le pays.

1. L'édition de Bustamante porte *tzictli*, et celle de Kingsborough *tzichtli*. Ce sont des erreurs.

Mais il vend aussi le papier de Castille qui est blanc et fort; parfois mince, d'autres fois large ou long, épais, mal fait, gâté, gris ou d'un blanc sale.

Le *marchand de chaux* casse la pierre qui sert à la faire, la cuit et l'éteint après l'avoir cuite. Dès qu'il s'agit de la cuire ou de la rendre vive, il commence par ramasser la pierre nécessaire à cet effet; il la met ensuite dans le four avec une grande quantité de bûches. Quand elle est bien grillée, il l'éteint pour en augmenter le volume. Il la vend tantôt vive, tantôt éteinte. La meilleure chaux se fabrique avec la pierre appelée *cacalotetl* ou le *tepetlatl*.

CHAPITRE XXII

DE CEUX QUI VENDENT DES FRUITS ET AUTRES CHOSES A MANGER.

Le *marchand de fruits* va les chercher où ils se cultivent pour les porter ensuite et les revendre dans d'autres localités. Il les achète en gros pour les écouler ensuite au détail. S'il possède lui-même un jardin, il prend soin de planter et transplanter les arbres fruitiers. Lorsque le fruit est mûr il le récolte pour en faire de l'argent. Il vend de la canne à sucre, des *xilotl* et des épis verts de maïs qu'il égrène quelquefois pour en faire des *tamales* et des *tortillas*. Il vend aussi des épis torréfiés, des *tortillas* faites avec une masse mêlée de miel, de grains de maïs et de la farine torréfiés et tassés dans du miel; des graines de calebasses bouillies, des écorces des mêmes calebasses cuites et bien d'autres comestibles qui sont inscrits dans le texte mexicain. Il vend aussi un fruit hérissé, une sorte de navet appelé *xicama* qui n'est autre qu'une racine comparable aux patates, d'autres racines comestibles appelées *tocimatl*, des ananas, toutes espèces de *tzapotl*, des poires, des anones, des *mameyes*, toutes sortes de prunes, des goyaves, des petites pommes du pays, toutes variétés de cerises, des tunas jaunes, rouges, blanches et rosées; de petites tomates sucrées qu'on vend comme fruit.

Le *marchand de poissons* s'occupe lui-même de les pêcher et, pour cela, il fait usage de filets et d'hameçons; dans la saison des pluies, il attend la crue des rivières afin de prendre le poisson plus facilement. Pour gagner sa vie il s'adonne à la vente des crevettes et de toute espèce de poissons. Il vend aussi des petits reptiles d'eau qui abondent comme les grains de sable, des petits scarabées cuits qui sont comme des pucerons et dont on fait des beignets longuets et de couleur brune, et une sorte de vers blancs qui sont bons à donner aux oiseaux.

Celui qui vend de la viande a du bétail et du gibier; aussi vend-il de la viande de toute espèce : des poules, des lapins, des chevreuils, des lièvres, des canards, des oies, des cailles, de la chair d'aigle, de bêtes sauvages, l'animal qui porte ses petits dans une poche. Il vend aussi de la viande des animaux de Castille, comme volailles, bœufs, porcs, moutons et chevreaux. Il vend ces viandes cuites ou crues, ou desséchées à l'air, ou cuites sous terre. Celui qui est déloyal dans ce commerce vend de la viande pourrie, puante,

aigre, battue et, pour tromper les acheteurs, il vend du chien pour viande bonne à manger.

Le *marchand de bois à brûler* possède des bois. Pour en faire la coupe il a des haches au moyen desquelles il abat, rogne, fend et met les bûches en tas. Il vend toute espèce de bois : du cyprès, du cèdre, du pin. Il vend aussi des étais, des piliers en bois, des planches, des lattes et des madriers, que tout cela soit vieux, neuf ou déjà gâté. Celui qui va chercher à la forêt du bois à brûler met en vente celui de chêne, de pin, de frêne, d'arbousier et une espèce qui pétille et fume beaucoup. Il vend également du bois coupé et fendu à la main, des écorces de cèdres et d'autres arbres secs ou verts. Il tient aussi de la bruyère, des feuilles de *maguey*, des cannes à sucre sèches et des chardons.

CHAPITRE XXIII

DE CEUX QUI FONT DE LA VAISSELLE, POTS ET JARRES, ET DE CEUX QUI FABRIQUENT DES PANIERS ET DES VALISES.

Les *potiers* vendent des pots, des jarres, des cruches, des bassins, des brasiers, des petits vases vernis et toute sorte d'ustensiles comme cuillères, casseroles, chandeliers. Certains objets sont bien cuits, d'autres fort mal réussis. Il y en a que l'excès de feu a fendus ; il en est d'autres qui ne sont pas suffisamment cuits. Lorsqu'ils ne sont pas venus à point et qu'ils sonnent mal, le marchand, pour les faire paraître bons et bien cuits, les couvre d'une couleur artificielle ou les teint en jaune.

Celui qui vend des comalli, sorte de gros plats en terre cuite servant a faire des *tortillas*, est dans l'habitude de mouiller sa terre, de la battre et de la mêler avec le duvet des glaïeuls. Quand elle est ainsi préparée, il en fait des *comalli* en l'amincissant, l'aplatissant et en la polissant. Ainsi préparés, il les met au four après l'avoir bien chauffé. Quand il les juge suffisamment cuits, il fait éteindre le feu. De la sorte les *comalli* qu'il vend sont bons, possèdent un son satisfaisant, et ils sont durs et bien compacts. Il vend en même temps ceux qui ont été imparfaitement cuits, ceux aussi qui sont noirâtres ou d'une autre mauvaise nuance et qui rendent un vilain son, parce qu'ils ont été cassés ou qu'ils se sont fendillés au feu.

Le *marchand de paniers* qu'on appelle *chiquiuitl*, avant de les faire, met les branches d'osier ou de joncs à l'eau pour qu'elles s'y ramollissent, les fend ensuite et les met en ordre pour en faire des paniers après les avoir jointes par un cordon de *nequen* et consolidé le fond par des roseaux partagés en deux moitiés et solidement attachés au dehors. Les paniers qu'ils mettent en vente sont de formes très variées. Les uns sont partagés en compartiments comme des encriers ; d'autres ont leurs côtés crénelés ; d'autres encore grossiers ou très bien faits pour mettre des *tortillas*. On vend également de grands paniers faits avec de gros roseaux, ainsi qu'une petite espèce de forme aplatie. Quelques-uns sont mal tissus, à mailles lâches, grossiers et mal faits.

Celui qui vend de petites valises de femme en fait de carrées, de longues, de hautes, de rondes, soit avec des roseaux, soit avec des palmes, du cuir ou du bois; toutes très bien travaillées et bien tressées.

Le *marchand de sel* le fabrique ou l'achète pour le revendre. S'il s'agit de le faire, il rassemble de la terre salée, la lave très bien et fait passer l'eau dans un bassin où il fait cristalliser le sel en pain dans des formes préparées à cet effet. Celui qui revend le sel qu'il a acheté le transporte autre part pour y faire son bénéfice; il ne perd aucun des marchés qui se tiennent dans les localités de son district. Il y vend des pains ronds ou allongés comme pains de sucre, bien propres, sans mélange de sable, bien blancs, sans défauts extérieurs. Quelquefois il en vend qui sont mêlés avec de la chaux et y perdent de leur goût. Il écoule aussi parfois des pains minces mêlés de terre, et du sel grossier qui sale mal.

CHAPITRE XXIV

DE CEUX QUI VENDENT DES POULES, DES ŒUFS ET DES REMÈDES.

Le *marchand d'œufs* élève ordinairement les poules qui les pondent. Il vend aussi des œufs de canard et de perdrix, frais et nouvellement pondus. Il en fait parfois des omelettes et d'autres fois un autre plat en casserole. Le marchand déloyal en ce genre trompe en vendant des œufs gâtés, ainsi que des œufs de canards sauvages, de corbeaux, d'auras et d'autres oiseaux dont les produits ne se mangent pas.

Le *marchand de poules* a l'habitude de les élever. Quelquefois il en achète pour les revendre, de l'espèce du pays et de celle de Castille, grosses, tendres, jeunes; ainsi que des poulets et des coqs à jabot. Le mauvais marchand en ce genre vend des poules vieilles, dures, maigres, malades, prises de pépie ou déjà mortes et de mauvaise odeur.

L'ouvrier qui fait des rasoirs ou couteaux du pays les retire de la pierre noire avec un instrument en bois en s'aidant des pieds et des mains. A chaque coup il fait éclater un couteau. Les uns sont faits pour raser la tête, les autres pour d'autres usages. Il en est qu'on fait sauter de la surface même de la pierre; on en prépare d'autres à deux tranchants qui servent à racler des *magueys* pour en faire sortir la sève. Quelques-uns de ces couteaux sont blancs, d'autres sont jaspés ou jaunes. Il y en a d'ordinaires qui servent à raser les soies de porcs après qu'on les a flambés.

L'*apothicaire* qui vend des remèdes connaît les herbes, les racines, les arbres, les minerais, l'encens du pays et toutes les substances médicales dont il est traité dans le XI[e] livre. Il les dispose séparément sur une natte, au marché, pour en faire la vente.

Le *fabricant de nattes* possède une grande provision de joncs et de feuilles de palmes. Il les étend d'abord sur un sol plan pour les exposer au soleil. Il fait choix des meilleurs et il les range en bon ordre. Les nattes qu'il vend sont tissues de différentes couleurs, ou faites de feuilles de palmes sans autre nuance.

Celles-ci sont également employées à fabriquer des paniers, semblables à des cabas de sparte, que l'on appelle *otlatompiatli*[1]. Il vend également des nattes de jonc très épaisses et longues. Parmi ces marchandises, il y en a de grossières et de peu de valeur, tandis que d'autres sont très belles et de premier choix. Les nattes sont parfois longues et larges; d'autres fois carrées. Il en est de longues et étroites, bariolées de couleurs. Ces marchands vendent aussi des sièges à dossier et d'autres qui sont d'une forme carrée. Il en ont aussi qui servent d'oreiller et qui sont les uns peints et les autres unis sans aucun dessin. Celui qui n'est pas bon ouvrier en ce genre vend des nattes faites avec des joncs gâtés.

Celui qui fabrique des paniers en joncs fend d'abord les joncs et les tresse ensuite pour en former les paniers dont il consolide l'ouverture au moyen d'une bordure. Il fait les uns ronds et hauts, les autres larges ou minces. Ceux-ci avec un fond solide, ceux-là surmontés de couvercles.

Le *colporteur* qui vend des enfilades de verroterie vend aussi des petits couteaux, du cristal blanc, foncé ou arrondi, du jais et autres vétilles; ainsi que des joyaux fondus en or, comme des chalumeaux et des jalets. Il vend encore de la bijouterie de Castille : des colliers, des chapelets, des bracelets, qui paraissent faits d'émeraudes, des cristaux blancs, jaunes, verts, rouges, noirs, bleus, fauves, verts foncés, violets ; les couleurs en sont artificielles.

Ce sont les lapidaires qui vendent des miroirs; car ils s'exercent à couper délicatement des pierres polies en glaces. Il les raclent avec l'instrument qu'on appelle *teuxalli*, au moyen d'un béton fait avec des excréments de chauves-souris et ils les polissent avec des joncs appelés *quetzalotlatl*[2]. Ils vendent des miroirs polis à deux faces et d'autres d'une face seulement. Ils en vendent qui sont concaves et d'autres qui sont faits de pierre blanche et noire; on en fait fort peu usage aujourd'hui.

Le *marchand d'aiguilles* les fond, les nettoie ensuite et les polit avec soin. Il s'occupe aussi à fabriquer des grelots, des aiguillons, des poinçons, des clous, des haches ordinaires, des haches à deux tranchants, des herminettes, des ciseaux.

Le *marchand de gomme noire* appelée *ulli* est propriétaire d'arbres desquels il la recueille. Cette gomme fond comme des tranches de jambon dans la rôtissoire et ne se solidifie plus ensuite. Il en fait des masses rondes, élargies, minces et longues, qu'on utilise pour la santé. On en fabrique des balles pour le jeu de paume, qui sautent comme les balles à vent, en faisant le même bruit qu'elles.

Le *marchand de balais* va s'approvisionner à la montagne et couper la plante avec des feuilles. Il les vend au marché, longs, résistants, propres. Quelques-uns ont la pointe rognée.

Celui qui vend de l'empois l'extrait de racines qu'il arrache, nettoie, humecte et bat fortement. Cela fait, il les expose au soleil, les sèche et les réduit en poudre fine. Quelquefois il trompe ses acheteurs parce que ses racines sont mal pulvérisées. Il les mêle d'ailleurs quand elles sont sèches avec des cannes de maïs, des graines de la même plante ou des haricots bien moulus. Après avoir fait ce mélange, il présente faussement son empois pour un produit naturel.

1. De *otlatl*, roseau, et *tompiatli*, panier profond.
2. De *quetzalli*, brillant, et *otlatl*, roseau, jonc ferme.

Le *marchand de résine odorante*, si c'est un brave homme, la vend de bonne qualité et sans mélange. Mais, s'il est déloyal, il présente la fausse pour véritable après l'avoir mêlée avec de la farine de haricots ou de maïs.

Celui qui vend des cylindres à fumer coupe d'abord les roseaux, les émonde de leurs feuilles et les nettoie très bien. Il pulvérise ensuite très finement le charbon qu'il mouille et dont il bourre les roseaux. Il en embellit quelques-uns de peinture; il en dore quelques autres; il en fait aussi sans ces enjolivements, tout unis, très longs, noircis de charbon ou blanchis avec de la craie qu'on met par dessus, quand ils ne sont pas rayonnants de l'or dont on les aurait couverts. Certains de ces tubes ont une peinture cachée qui se voit seulement à mesure que le feu les consume. Quelques-uns sont jaspés, d'autres ont des peintures représentant des fleurs, des poissons, des aigles, etc. Les plus ordinaires et les plus mal faits sont fabriqués pour être vendus au marché. Ils perdent facilement le charbon dont ils sont recouverts. Il y a une grande variété de ces cylindres, lesquels sont confectionnés avec diverses espèces d'herbes odorantes pulvérisées et mêlées les unes avec les autres et qui servent à les bourrer, de même que d'autres espèces aromatiques, le bitume appelé *chapopotli*, certains champignons, la rose appelée *poyomatli* et bien d'autres.

Qu'est-ce que c'est que le *chapopotli?* Le *chapopotli* est un bitume qui vient de la mer et qui ressemble à la poix de Castille quand elle est friable. Les flots de la mer le rejettent, de préférence en certains jours, au temps de l'accroissement de la lune. Il vient étendu sur les flots comme une grosse pièce d'étoffe et les riverains vont le recueillir sur la côte. Ce *chapopotli* est odorant et fort estimé des femmes. Quand on le jette sur le feu son odeur se répand au loin.

Il y a deux espèces de ce bitume. L'une d'elles se mêle à la masse qu'on a l'habitude d'introduire dans les chalumeaux odoriférants. L'autre forme une sorte de poix que les femmes appellent *tzictli*. Pour qu'on puisse la mâcher on en fait un mélange avec de l'*axin* qui a la propriété de ramollir; sans cela la mastication en serait impossible, attendu que la substance se briserait. La plupart des femmes qui mâchent le bitume sont des jeunes filles à peine adultes et aussi quelques femmes plus âgées. Mais il n'est pas d'usage que toutes indistinctement pratiquent cette mastication en public; cela n'est permis qu'aux femmes non mariées. Les mariées et les veuves, si elles se livrent à cette pratique, ne le font que dans l'intérieur de leurs maisons. Les filles publiques, qui ont perdu toute honte, le mâchent en tout lieu, dans les rues et dans les marchés, en faisant sonner les coups de dents comme des castagnettes. Quant aux femmes non publiques qui se permettent d'agir de même, elles acquièrent la note de mauvais sujets, fort dignes de mépris. Le motif qui porte les femmes à mâcher le *tzictli* est d'expulser les mauvaises mucosités, et aussi pour éviter que leur bouche sente mauvais et qu'elles soient mises de côté à cause de la fétidité de leur haleine. Les hommes aussi mâchent le *tzictli* pour se débarrasser des flegmes et pour nettoyer les dents; mais ils le font en secret. Ceux qui sont connus comme entachés de vices contre nature n'éprouvent aucune honte à le mâcher et ils ont la coutume de le faire sans scrupule en public. Si d'autres hommes agissent de même, ils acquièrent la note de sodomites. On mêle ce bitume avec le copal, ou encens du pays, et avec la résine odoriférante et on obtient ainsi de bons parfums.

Qu'est que c'est que l'*axin ?* L'onguent jaune appelé *axin* est d'un jaune très prononcé, mou et échauffant. On le fait avec des chenilles qui naissent sur un arbre appelé *axquauitl*[1]. Certaines mouches qui s'y nourrissent pondent des œufs dont naissent les susdites chenilles. Elles s'arrondissent en croissant. Quand elles sont devenues grandes, on secoue l'arbre et on les prend. Après les avoir fait cuire, on en exprime l'*axin* qui est comme un onguent jaune et on l'enveloppe dans des feuilles d'épis de maïs.

La principale propriété de cet *axin* est d'être échauffant, d'après ce qu'assurent ceux qui l'ont expérimenté, si échauffant même qu'il est comme un véritable feu. Les voyageurs s'en frottent les pieds pour les préserver du froid et des engelures. Il calme les accès de goutte quand on l'applique sur le siège de la douleur. On le met aussi sur les lèvres pour empêcher les gerçures. Pour le rendre applicable contre la goutte, on le mêle avec la poudre d'une herbe appelée *colotzitzicaztli*[2] et, pour qu'il préserve du froid, on y ajoute de la poussière de charbon afin d'empêcher qu'il fonde. Il est utile également contre le flux de ventre qu'on ne peut arrêter. Pour cela il est d'abord nécessaire de le bien cuire, et tandis qu'il est ramolli et tiède, on l'applique en clystère au malade. Cela suffit pour arrêter la diarrhée.

Des différentes espèces de tzictli. — Il y a une espèce qu'on appelle *tepetzictli, tacanaltzictli*[3], ce qui revient à dire *tzictli* agreste. On le mâche comme le précédent, mais, au lieu d'être noir, il est jaune comme la cire. Ceux qui le mâchent n'en ressentent pas mal à la tête; ils s'en égayent au contraire et le trouvent savoureux. L'autre espèce de *tzictli*, qui est formé du *chapopotli*, fatigue la tête de ceux qui le mâchent. Le *tepetzictli* est une plante dont la racine sert à extraire ce bitume.

CHAPITRE XXV

DES MARCHANDS DE CHANDELLES, DE BOURSES ET DE CEINTURONS.

Le *marchand de chandelles* est obligé de savoir mettre la cire en bon état, la fondre, la blanchir, la laver, la cuire et, quand elle est bien fondue, la couler sur la mèche et la rouler entre deux tablettes. D'autre part, il doit savoir aussi combiner les choses de manière à enfermer une couche de cire noire avec sa mèche dans l'intérieur d'une couche de cire blanche. Il vend des chandelles de n'importe quelle couleur, blanches, jaunes, foncées. Il en vend aussi qui sont falsifiées et qui ont la mèche grossière. Les unes sont lisses et polies et d'autres sont rugueuses. Il y en a de grosses et de minces.

Le *marchand de bourses* s'occupe d'abord de leur coupe. Il les coud ensuite et, qu'elles soient faites d'étoffe ou de cuir, il les ferme avec une coulisse et des cor-

1. De *axin*, matière onctueuse, et *quauitl*, arbre. Voy. la note 2 de la page 621.
2 De *colotl*, scorpion, et *tzitzicaztli*, ortie.
3. Ces deux mots sont composés de *tzictli* joint à *tepetl*, montagne, et à *tacanalli*, racine de la plante agreste nommée *tacanalquilitl*.

dons en peau. Les unes sont grandes et de forte contenance, tandis que les autres sont étroites et petites.

L'*ouvrier qui fabrique des ceinturons* en coupe d'étroits, de larges, et il les munit tous de boucles pour qu'on puisse les appliquer. Ces ceinturons sont jaunes, blancs, noirs, vermeils et rouges.

Le *cordonnier* coupe d'abord ses souliers; il coud très bien ses semelles. Les uns sont petits et étroits, les autres larges; tous sont bien faits et bien soignés, car ils sont pour les grands seigneurs.

Le *colporteur* achète en gros pour aller vendre en détail : du papier, des ciseaux, des couteaux, des aiguilles, des mouchoirs, du linge, des lisières, des bracelets, des colliers et bien d'autres choses qu'il est possible d'acheter en gros.

Celle qui a l'habitude de frotter les têtes avec des herbes appelées *xiuhquilitl* qui sont bonnes pour les maladies de cette partie du corps, est obligée de se procurer de l'argile noire et de la porter au marché pour en oindre les têtes de ceux qui le demandent, après y avoir mêlé les susdites herbes moulues conjointement avec les feuilles d'un arbre appelé *uixachin*[1] et une écorce qui porte le nom de *quauhtepuztli*[2]. Quelquefois elle vend sa terre noire mêlée seulement avec les feuilles et l'écorce dites, sans les autres herbes.

La *marchande de plumes filées* a l'habitude d'élever un grand nombre d'oiseaux dont elle prend le plumage. Elle l'enveloppe dans de la craie. Elle choisit séparément les plumes qui sont en dessus et les douces et fines comme du coton qui sont en dessous. Elle en fabrique des fils bien unis, quelquefois mal, quelquefois bien tordus. Elle tord la plume, file le *nequen* avec le fuseau dont font usage les femmes *otomi*. Elle file au rouet la plume tordue. Elle travaille aussi la plume de poulet ainsi que celle d'oie, de canard, de canard du Pérou, de canard sauvage et de poule.

La *marchande d'herbes à manger* plante quelques-unes d'entre elles; elle cueille les autres à la campagne en temps de pluie. N'importe l'espèce à laquelle elles appartiennent, elle vend toutes celles qui sont comestibles. Leurs noms se trouvent inscrits au chapitre VII du XI[e] livre, comme sont le piment, les blettes, l'oseille, le cresson, le pouliot et bien d'autres herbes encore qui sont bonnes à manger.

CHAPITRE XXVI

DE CEUX QUI VENDENT DE L'*atolli*, DE LA BOISSON DE CACAO, DU *tequixquitl* ET DU NITRE.

Celui qui vend de l'*atolli*, qui est une *mazamorra*, le débite chaud ou froid. Le chaud se fait avec une masse de maïs moulu ou torréfié, ou avec les *tortillas* et les restes d'épis de maïs torréfiés et moulus, en les mêlant avec des haricots

1. *Mimosa.* Arbre garni de piquants.
2. De *quauitl*, arbre, et *tepuztli*, fer, cuivre, métal, chose dure.

et de l'eau de maïs fermentée, de l'*axi* et de l'eau de chaux, ou avec du miel. Celui qui est froid se fait avec une semence qui ressemble à de la graine de lin, avec la graine de sarriette et autres, qui d'abord sont réduites en farine. L'*atolli* ainsi fait paraît passé au tamis. Mais lorsque les graines n'ont pas été bien moulues, on dirait que l'*atolli* est fait avec du son. De toute façon, lorsque l'*atolli* est confectionné, on lui ajoute de l'*axi* ou du miel pour lui donner du goût.

Celui qui vend de la boisson de cacao moud d'abord celui-ci de telle façon que, dans une première opération, il brise seulement les amandes; dans une seconde, il les moud un peu mieux; dans une troisième et dernière enfin il les pulvérise tout à fait en les mêlant avec des grains de maïs cuits et bien lavés. Cela fait, on les met dans un vase avec de l'eau. Si l'eau est en petite quantité, on n'y peut produire aucune écume. Pour que cette boisson soit bien faite, il faut d'abord la tamiser. On la fait ensuite couler de haut afin qu'elle forme de l'écume en tombant. Quelquefois, si elle est trop épaisse, il importe d'y ajouter de l'eau. Celui qui est adroit à la bien faire la vend bonne et de bel aspect, telle que les grands seigneurs la prennent; elle est douce, écumeuse, vermeille, rouge, sans mélange et sans beaucoup de masse de cacao. Parfois on y ajoute des espèces aromatiques et même du miel d'abeille et un peu d'eau de rose. La mauvaise boisson de cacao est faite de masses mal mêlées avec beaucoup d'eau; elle est baveuse et n'écume pas.

Celui qui vend des natrons les entasse dans des endroits où l'on en fait la réserve. Il en vend du blanc, du rouge qui a des croûtes, du jaune, et de celui qui est réduit en poudre. Tous sont visqueux ou doux au toucher. Celui qui vend de la terre glaise la fait cuire et la rend spongieuse par cette opération. Le plâtre torréfié est le produit de pierres qu'on extrait des filons où elles se forment.

Celui qui vend du picietl en moud d'abord les feuilles en les mêlant avec un peu de chaux, et il frotte ensuite très bien le mélange entre les mains. Quelques-uns font le *picietl* avec de l'encens du pays. Mis dans la bouche, il produit des vertiges et enivre. Il aide à faire la digestion et il est utile pour dissiper la fatigue.

CHAPITRE XXVII

DE TOUS LES MEMBRES EXTÉRIEURS ET INTÉRIEURS DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

L'auteur n'a rien traduit absolument de ce chapitre en langue castillane. Au lieu de cette traduction, il a placé ici le récit suivant qui est bien digne de remarque et sera plus agréable au lecteur que ne le serait la reproduction du texte *nahuatl*[1].

1. Cette réflexion appartient à Sahagun lui-même qui l'a placée dans son livre en tête du récit notable qu'il annonce. Ce passage est, du reste, une des plus curieuses variantes que l'auteur ait fait subir à son texte. En ce qui regarde la matière traitée dans ce chapitre, il est probable qu'on serait offusqué par le réalisme et la naïveté des descriptions qui y

RÉCIT NOTABLE DE L'AUTEUR.

Après avoir décrit l'habileté que possédaient les Mexicains dans la pratique des différents métiers avant leur conversion au christianisme, l'auteur raconte les vices et les vertus qu'ils ont acquis depuis lors. Nous savons d'abord par expérience qu'ils ont les meilleures aptitudes pour apprendre et pratiquer les arts mécaniques ainsi que l'usage en est connu parmi les Espagnols. Ils savent mettre à profit, par exemple, les leçons de géométrie pour construire des édifices, et ils sont, autant que les Espagnols, bons maçons, menuisiers et tailleurs de pierres. Ils connaissent à merveille les métiers de tailleurs, cordonniers, ouvriers en soie, imprimeurs, écrivains, lecteurs, comptables, musiciens de plain-chant, organistes, joueurs de flûte, de sacquebutte et de trompette. Ils savent la grammaire, la logique, la rhétorique, l'astrologie et la théologie; car l'expérience nous a appris qu'ils ont des aptitudes pour s'y instruire et enseigner ces différentes branches, et nous pouvons assurer que l'habileté ne leur manque nullement pour apprendre quoi que ce soit et en faire usage. S'il est vrai qu'ils témoignèrent de plus d'aptitudes encore dans les temps passés, soit dans l'administration de la chose publique, soit dans le service de leurs dieux, c'est qu'ils vivaient sous un régime plus en rapport avec leurs aspirations et leurs besoins; aussi élevaient-ils leurs enfants avec la plus grande sévérité jusqu'à ce qu'ils fussent adultes, non dans l'habitation de leur propre père, — puisque chacun n'avait pas également les moyens de les élever chez lui ainsi qu'il était convenable de le faire, — mais bien en communauté, dans des établissements, sous la direction de maîtres zélés et sévères, prenant soin de mettre à part et séparément les hommes et les femmes. Là, on leur enseignait la meilleure manière d'honorer leurs dieux et le devoir de respecter les pouvoirs publics et d'obéir à ceux qui les exercent. On avait recours à de sévères châtiments pour punir ceux qui se montraient désobéissants et irrespectueux envers leurs maîtres, et l'on prenait surtout le plus grand soin pour empêcher que les personnes qui avaient moins de cinquante ans bussent des liqueurs enivrantes; on les soumettait le jour et la nuit à des exercices de force et on les élevait ainsi dans la plus grande austérité, de façon que les vices et les tentations de la chair ne pussent trouver occasion de s'enraciner ni chez l'homme ni chez la femme. Ceux qui vivaient dans les temples étaient assujettis jour et nuit à tant d'occupations, ils étaient d'ailleurs si sobres que leur esprit n'avait pas le temps de tourner aux pensées sensuelles. Les guerres qu'ils se faisaient entre eux étaient si fréquentes, que les hommes qui appartenaient au métier des armes ne voyaient presque jamais cesser leurs fatigues. Cette manière de se conduire était bien en rapport avec les principes d'une philosophie naturelle et morale, car les douceurs et la fertilité

sont contenues. C'est là sans doute la raison qui a empêché l'auteur de le reproduire en langue espagnole. Cette variante est peut-être aussi le résultat des conseils donnés à Sahagun par ses supérieurs et par les nombreux lecteurs de son manuscrit. Quoi qu'il en soit, il est très certain que nous devons, à cette résolution de l'auteur, des détails très curieux et très intéressants qui ont été mis par lui à la place du chapitre détruit.

du climat aussi bien que l'influence des astres y pousseraient aisément la nature humaine à l'oisiveté et à la pratique vicieuse des plaisirs sensuels. L'expérience avait donc démontré aux naturels de ce pays que, pour ne pas sortir du chemin de la morale et de la vertu, il était nécessaire d'être austères et de s'adonner rigoureusement, d'une manière incessante, à des occupations utiles au bien public. Comme toutes ces pratiques cessèrent à l'arrivée des Espagnols, qui prirent à tâche de fouler aux pieds toutes les coutumes et toutes les habitudes administratives des naturels, avec la prétention de les réduire à vivre comme en Espagne, autant dans les pratiques divines que dans les choses humaines, par le seul fait de les considérer comme idolâtres et barbares, on en arriva à détruire toutes les coutumes intimes établies parmi les Indiens. Il fut en effet indispensable de faire disparaître tout souvenir d'idolâtrie avec les édifices qui s'y rattachaient, non moins que la plupart des coutumes administratives qui se mêlaient aux rites de la religion et se manifestaient par des cérémonies superstitieuses dans presque toutes les branches du gouvernement. Tout dut donc être remanié, et il devint nécessaire de faire vivre les naturels sous un régime nouveau qui ne rappelât en rien les idolâtries passées. Mais on est arrivé maintenant à reconnaître que cette nouvelle manière de vivre fait les hommes vicieux, produit en eux de fort mauvais penchants et de pires œuvres qui les rendent odieux à la divinité et aux hommes, sans compter les mauvaises maladies et l'abréviation de leur vie. On voit donc la nécessité de chercher un remède à ces maux, et comme il paraît à tout le monde que la cause principale en est dans l'ivrognerie, comme d'ailleurs on a renoncé à la rigueur extrême de châtier ce vice par la peine de mort, on a pris l'habitude de punir les ivrognes en les fouettant, en leur rasant la tête et les vendant comme esclaves pour un certain nombre de mois ou même d'années. Mais ce n'est pas là un châtiment suffisant pour qu'aucun d'eux cesse de s'enivrer. On n'y aboutit pas davantage par des prédications fréquentes contre ce vice; les menaces de l'enfer ne lui sont pas non plus un frein suffisant. Ces ivresses sont d'ailleurs si désordonnées et si préjudiciables à la chose publique, à la santé comme au salut de ceux qui s'y livrent, que par elles des morts d'hommes sont fréquemment à déplorer, car ils se malmènent les uns les autres, en paroles et en actions, et ils se tuent entre eux fort souvent. De là naissent aussi de grandes dissensions publiques, et les hommes du gouvernement se déshonorent, se rapetissent et manquent aux devoirs de leurs charges en les jugeant indignes d'eux. Ce vice en fait classer un grand nombre comme étant incapables d'exercer le ministère sacerdotal, d'autant plus que les Indiens, et surtout ceux qui s'enivrent, paraissent inhabiles à se maintenir dans les règles de la continence et de la chasteté nécessaires aux vraies pratiques du sacerdoce. Au début de la conquête, on fit pour eux l'expérience de la vie monastique, parce qu'il nous parut qu'ils avaient des aptitudes pour les choses de l'Église et la vie religieuse. On commença donc par vêtir de la robe de saint François deux jeunes Indiens des plus intelligents et réservés qu'il y eût, et qui s'étaient déjà fait connaître de nous en prêchant avec beaucoup de ferveur à leurs compatriotes les choses de notre sainte foi catholique. Il nous sembla que si, sous l'habit du moine et en donnant l'exemple des vertus de notre saint ordre franciscain, ils continuaient à prêcher avec la même onction que par le passé, ils arriveraient à produire les meilleurs

fruits sur les âmes en les initiant à la pratique des vérités de notre sainte religion. Mais l'expérience démontra qu'ils n'avaient point les qualités nécessaires pour cela, de sorte qu'il fallut se résoudre à les défroquer, et, depuis lors, nous n'avons plus admis d'Indiens dans notre ordre, et on les a tenus pour inhabiles à l'exercice du sacerdoce. Au début, lorsque nos moines ignoraient encore la langue des indigènes, ils se contentaient d'instruire le mieux qu'ils pouvaient ceux qui leur paraissaient avoir des aptitudes, pour les faire prêcher en leur présence. Mais, lorsque les nôtres eurent appris les langues indigènes et purent commencer à prêcher seuls, on enleva aux Indiens cette prérogative, en reconnaissant qu'ils avaient la bassesse de se montrer honnêtes et recueillis en apparence, sans l'être en réalité, genre d'hypocrisie qui leur est fort naturel. Il ne faut du reste pas être surpris de trouver en eux ces défauts, ordinaires en leur pays, parce que les Espagnols qui y habitent, et plus encore ceux qui y sont nés, acquièrent ces mêmes tendances non moins que les Indiens eux-mêmes ; ils ont bien tout l'extérieur européen, tandis que leurs qualités n'ont rien de leur provenance. Nos natifs de l'Espagne, s'ils n'y prennent garde, deviennent tout autres peu d'années après leur arrivée dans le pays, et j'ai toujours pensé que cela est le résultat du climat et de la latitude. C'est une honte de voir que les Indiens d'autrefois, hommes judicieux et sages, surent remédier aux dangers que le séjour de cette contrée fait courir, au moyen de pratiques qui en étaient la préservation, tandis que nous succombons à nos mauvais penchants. Il en résulte que nous voyons croître une population, tant espagnole qu'indienne, fort difficile à conduire et à sauver. Les pères et les mères n'ont pas l'autorité suffisante sur leurs enfants, fils et filles, pour les écarter des vices et des aspirations sensuelles dont ce pays est l'origine. Les anciens habitants furent très bien inspirés lorsqu'ils abandonnèrent l'éducation de leurs fils aux pouvoirs publics qui se substituaient aux droits paternels. Si cette méthode n'eût été empoisonnée par les rites et les superstitions de l'idolâtrie, elle m'eût paru excellente. Je crois, par conséquent, que si on la dépouillait de toute pratique idolâtre en la faisant chrétienne et si on l'introduisait à nouveau dans la nation indo-espagnole, il en résulterait un grand bien et on arriverait à délivrer ceux qui gouvernent de bien des difficultés provenant de l'une et de l'autre race. Il nous est déjà impossible de supporter ceux qui s'élèvent dans nos écoles, parce que, n'étant plus retenus par la crainte et l'assujettissement d'autrefois, ne se voyant plus conduits avec la rigueur et la sévérité des temps idolâtres, ils n'obéissent point, ne s'instruisent nullement et ne suivent aucun conseil, bien différents en cela de leurs devanciers à l'époque des antiques rigueurs scolaires. Tout d'abord, à l'imitation de leurs anciennes habitudes qui réunissaient les enfants dans les temples où on les dressait à la discipline, au respect de leurs dieux et à l'obéissance nationale, nous voulûmes les élever de même dans nos établissements ; nous les réunîmes en un édifice qui s'élevait près de nos demeures. Nous les habituions à se lever au milieu de la nuit et à chanter les matines de Notre-Dame ; au petit jour nous leur faisions réciter les Heures ; nous exigions même d'eux qu'ils se flagellassent pendant la nuit et s'occupassent à des oraisons mentales. Mais, comme ils ne s'adonnaient pas aux travaux matériels d'autrefois, comme l'eût demandé la force de leurs aspirations sensuelles, comme d'ailleurs ils mangeaient beaucoup mieux que dans les anciens temps,

par suite de la douceur et de la compassion dont nous avons l'habitude parmi nous, ils commencèrent à ressentir des ardeurs sensuelles et à s'instruire dans des pratiques lascives. Il fallut se résoudre à les faire sortir de nos demeures pour qu'ils allassent passer la nuit chez leurs parents ; ils venaient le matin aux écoles pour apprendre à lire, écrire et chanter, et c'est ainsi qu'on en use actuellement. Mais ces exercices se sont relâchés insensiblement avec le temps, car on ne trouve point parmi les indigènes de gens qui aient assez d'amour-propre et d'aptitude pour se rendre capables d'enseigner eux-mêmes comme nous. Si nous ne nous en occupons pas personnellement, il n'y a pas dans nos écoles un seul individu qui enseigne à lire, écrire et faire de la musique, de sorte que tout est en décadence. Nous voulûmes aussi porter nos expériences sur les femmes, pour voir s'il ne serait pas possible de peupler des couvents comme au temps de l'idolâtrie où elles servaient dans les temples en observant les règles de la chasteté. Nous voulûmes donc savoir si elles pourraient de même devenir nonnes de la religion chrétienne avec l'observation des vœux perpétuels qui s'y rapportent. On fit dans ce but des monastères et des congrégations de femmes ; on les instruisit dans les choses spirituelles; plusieurs d'entre elles ont appris à lire et à écrire.

Celles qui nous parurent être les mieux instruites dans la foi et les plus judicieuses matrones furent instituées par nous directrices des autres, pour qu'elles les guidassent et les instruisissent dans les choses du christianisme et des bonnes coutumes. Tout d'abord, ainsi que nous avions cru que les hommes pourraient être de bons religieux et de bons prêtres, nous crûmes qu'elles seraient aussi des religieuses recommandables ; mais nous nous trompâmes ; l'expérience nous démontra qu'ils n'étaient ni les uns ni les autres, pour l'heure, capables de tant de perfection, et on mit fin aux congrégations et aux monastères auxquels nous avions d'abord songé. A présent même, nous en sommes encore à avouer que le temps n'est pas venu de recommencer l'épreuve.

On prit encore une autre mesure en certains points de la Nouvelle-Espagne où les moines ont établi leur demeure, comme à *Cholula*, à *Uexotzinco*, etc. Elle consistait à faire résider les nouveaux mariés tout près des monastères pour qu'ils vinssent chaque jour y entendre la messe. On leur expliquait les vérités du christianisme et les convenances des pratiques matrimoniales. C'était un bon moyen pour les soustraire aux influences malfaisantes de l'idolâtrie et de plusieurs autres habitudes auxquelles ils auraient pu rester attachés par suite de leurs conversations avec leurs parents. Mais cela dura peu, parce que ces adeptes firent comprendre à nos religieux que leur idolâtrie, avec tous ses rites et cérémonies, était déjà chose tellement oubliée qu'il n'y avait plus de motif pour prendre toutes les précautions dont nous faisions usage, attendu qu'ils étaient tous baptisés et sincères serviteurs du vrai Dieu. Or tout cela était faux, ainsi que nous pûmes nous en convaincre plus tard ; car, encore aujourd'hui, ils n'ont pas cessé de conserver parmi eux des restes honteux d'idolâtrie, d'ivrognerie et de plusieurs autres mauvaises habitudes, autant de choses qui auraient disparu si l'on avait poursuivi notre entreprise sur le pied où nous l'avions commencée, et si, au lieu de l'avoir exécutée en un petit nombre de localités, on y avait procédé partout avec persévérance jusqu'à ce jour. Mais actuellement le remède est déjà impossible.

Nous nous vîmes dans de bien grandes perplexités lorsqu'il nous fallut, au

début, marier selon le christianisme ceux qui l'étaient déjà d'après les mœurs du pays et, surtout, lorsqu'ils avaient plusieurs femmes, pour leur attribuer celle qui leur revenait de droit; car lorsque nous en vînmes à examiner les différents degrés de parenté et à rechercher quelle avait été réellement la première en date, pour la choisir définitivement, nous nous vîmes dans un véritable labyrinthe de difficultés, attendu que les intéressés étaient dans l'habitude de mentir au sujet de la priorité et inventaient des supercheries afin d'être mariés à celle qui leur plaisait le mieux. Pour que nous pussions donc arriver à savoir avec laquelle ils avaient fait la cérémonie en usage quand on prenait une femme légitime, il nous fallut pénétrer dans leurs mœurs et nous mettre au courant des cérémonies et des rites de l'infidélité idolâtre. Or, comme nous n'avions qu'une connaissance fort imparfaite de la langue, nous comprenons maintenant que presque jamais nous ne fûmes dans le vrai tout d'abord.

Pour ce qui est des autres sacrements, ceux de la confession et de la communion, par exemple, nous avons eu de telles difficultés pour les y dresser justement, que même aujourd'hui il n'y en a qu'un fort petit nombre qui aillent les recevoir par les voies légitimes, ainsi qu'il serait dû. Il résulte pour nous un véritable tourment d'esprit en voyant clairement combien peu ils ont profité dans la connaissance du christianisme. Au commencement, les jeunes gens nous aidèrent beaucoup, tant ceux que nous élevions dans nos écoles, que ceux qui s'élevaient dans nos préaux; car, à l'imitation des coutumes anciennes, nous élevions dans l'intérieur des écoles les fils de bonnes familles, leur enseignant là à lire, à écrire et à chanter, tandis que nous enseignions dans nos préaux la doctrine chrétienne aux fils des prolétaires. On en rassemblait un grand nombre; après quelques heures de leçon, un moine partait avec eux; on montait au haut d'un temple et on le faisait disparaître en peu de jours. Ce fut ainsi qu'on détruisit rapidement tous les *cues* et tous les autres édifices destinés au service des idoles, dont il ne resta plus vestige. Ces jeunes gens furent très utiles pour cette exécution. Ceux que nous avions à demeure furent d'un secours très efficace pour extirper les cérémonies idolâtres qui se pratiquaient nuitamment, et pour mettre fin aux ivrogneries et aux danses auxquelles ils s'adonnaient en secret auss pendant la nuit, pour honorer leurs idoles. Ils tâchaient de savoir pendant le jour le lieu où de pareilles choses devaient se passer la nuit suivante. Appuyés alors par soixante ou cent de nos hommes, ils partaient avec un ou deux de nos Frères et ils tombaient sur les délinquants, les arrêtaient et les conduisaient attachés au couvent où l'on prenait soin de les châtier en leur imposant une pénitence. Nous leur enseignions la doctrine chrétienne et les obligions à se rendre la nuit à matines et à se flageller. Cela durait quelques semaines, jusqu'à ce qu'ils se montrassent repentants de leurs méfaits et promissent de ne plus s'en rendre coupables. C'est ainsi qu'ils sortaient catéchisés et punis. Ils servaient d'exemple aux autres qui décidément n'osaient plus tomber en faute. S'ils le faisaient, du reste, ils étaient pris au piège et recevaient le châtiment dont je viens de parler. Nos jeunes gens parvinrent à inspirer une telle peur à ce pauvre peuple que, bientôt, il ne fut plus nécessaire d'aller avec eux ni de les envoyer en force, quand il y avait quelques divertissements nocturnes. Il suffisait qu'ils se réunissent dix ou douze et, les délinquants fussent-ils cent ou même deux

cents, il les arrêtaient tous et les menaient attachés au couvent pour y faire pénitence. Ce fut ainsi qu'on mit fin à ces scènes idolâtres; car personne n'osa plus s'y livrer publiquement ou d'une manière qui pût être découverte. Lorsqu'ils voulaient faire quelque fête pour se réjouir sans penser au culte ou pour en prendre occasion d'inviter leurs parents ou amis, ils le faisaient avec l'approbation préalable des moines, en garantissant à l'avance qu'il ne devait y avoir absolument rien qui touchât à l'idolâtrie et qui fût capable d'offenser le vrai Dieu. Bientôt cessa cette immixtion des Frères dans les choses dont je viens de parler, parce qu'on ne vit plus rien qui méritât publiquement d'être châtié. Il en résulta que les Indiens perdirent la crainte qu'ils avaient auparavant, car ils virent aussi que les jeunes gens qui s'élevaient dans les monastères cessèrent d'y coucher et d'y prendre leurs repas, l'habitude étant maintenant qu'ils restent chez leurs parents. Actuellement, arrivassent-ils à savoir l'existence de pratiques idolâtres ou de débauches, ces jeunes adeptes n'oseraient plus les dénoncer. Il est vrai aussi que défense a été faite aux moines d'enfermer ou de châtier qui que ce soit dans leurs établissements, pour n'importe quel délit. Il en résulte que les Indiens chantent, s'enivrent et célèbrent leurs fêtes quand ils veulent et comme ils l'entendent; ils se livrent à leurs chants antiques absolument de la même manière qu'ils le faisaient au temps de leur idolâtrie. Ils ne se conduisent pas, il est vrai, tous ainsi; mais les délinquants sont nombreux, sans que personne puisse entendre ce qu'ils disent, parce qu'ils sont très discrets dans leur manière de faire. Si dans leurs divertissements ils font usage de quelque scène inventée depuis leur conversion et où il soit question des choses de Dieu et des saints, tout est plein d'erreurs et d'hérésies, et, même alors, dans leurs danses accompagnées de chants, on voit apparaître bien des pratiques émanant de leurs anciennes superstitions et de leurs rites idolâtres, surtout lorsqu'ils ne se voient entourés de personnes qui les comprennent. Cela se pratique surtout parmi les marchands quand ils célèbrent leurs fêtes et leurs banquets avec des invités. Ces désordres empirent chaque jour sans que personne s'efforce d'y porter un remède; car ce n'est compris que d'un petit nombre qui n'ose rien dire. Les débauches d'ivrognerie deviennent à tout instant plus communes. Les châtiments qu'on leur oppose, bien loin d'être une barrière au désordre, contribuent plutôt à l'augmenter. Il est certain que quelques-uns des jeunes gens qui s'élevaient d'abord dans nos maisons nous révélaient les choses idolâtres que faisaient leurs pères quoiqu'ils fussent baptisés, ce qui nous mettait à même de les châtier. Mais ils en étaient punis de mort ou châtiés sévèrement par leurs propres pères. Actuellement même, ayant su bien des choses dignes de reproche et de châtiment, nous les signalons dans nos prédications. Aussitôt il s'établit une surveillance tout autour de ceux qui les font, pour arriver à connaître le dénonciateur de ce qui s'est dit en chaire. Presque toujours ils arrivent à le découvrir et ils le châtient indirectement, d'une manière dissimulée, en faisant peser sur lui de lourds services matériels et en le rendant victime de plusieurs autres vexations dont il n'ose nullement se plaindre, et auxquelles il ne voit aucun remède. Ces malheureux viennent s'en entretenir avec nous en secret, nous priant de n'en rien dire, de crainte qu'ils n'aient à souffrir encore davantage, ce qui nous met dans la nécessité de nous taire et de nous contenter de recommander l'affaire au bon Dieu pour qu'il daigne y porter remède.

Nous recevons un grand secours, pour la diffusion de la foi, de la part de ceux à qui nous avons enseigné la langue latine. Les habitants de ces pays ne faisaient usage ni de lettres ni de caractères d'aucune sorte, et, ne sachant ni lire ni écrire, ils s'entendaient par des images et des peintures. Tout leur passé et les livres qui s'y rapportaient étaient peints avec des signes et des figures d'une telle précision qu'ils conservaient le souvenir de tout ce que leurs ancêtres avaient fait et consigné dans leurs annales, pour plus de mille ans avant l'arrivée des Espagnols dans ce pays. La plus grande partie de ces livres et de ces écritures fut brûlée en même temps qu'on détruisit les autres choses qui se rapportaient à l'idolâtrie. Mais on en conserva un grand nombre qui restèrent cachés et que nous avons vus. On les conserve même avec soin, et c'est par là que nous avons pu nous mettre au courant de leur passé. Aussitôt que nous fûmes arrivés dans e pays pour y prêcher la foi, nous rassemblâmes des jeunes gens dans nos établissements, ainsi que je l'ai dit, et nous commençâmes à leur apprendre la lecture, l'écriture et le chant. Comme ils réussirent à s'y instruire, nous prîmes nos mesures pour leur enseigner la grammaire; on fit à Mexico un collège dans ce but, dans les dépendances de Santiago *Tlatelulco*. On fit choix, dans les villages des environs et dans toutes les provinces, des jeunes gens les mieux doués et qui savaient bien lire et écrire, et on les logea dans le collège même, où ils prenaient leurs repas, leurs sorties étant du reste très rares. Les Espagnols et les moines d'autres ordres qui virent cette entreprise se fonder, se prirent à rire bien fort et à nous railler, considérant comme hors de doute que personne ne serait assez habile pour enseigner la grammaire à des gens qui possédaient si peu d'aptitudes. Mais, après que nous eûmes travaillé avec eux deux ou trois ans, ils arrivèrent à se bien pénétrer de toutes les matières qui concernent la grammaire, comprirent, parlèrent, écrivirent le latin et même composèrent des vers héroïques. Ce voyant, les Espagnols laïques ou ministres du culte furent surpris que cela eût été possible. Ce fut moi qui travaillai avec ces élèves les quatre premières années et qui les initiai dans tous les points relatifs à la langue latine. Lorsque les laïques et les gens du clergé se convainquirent que les Indiens progressaient et étaient capables de plus encore, ils commencèrent à élever des objections et à contrecarrer l'affaire dans le but d'empêcher qu'elle se poursuivit. Comme je me trouvai mêlé à la discussion, puisque c'était moi qui enseignais la grammaire aux élèves du collège, il me sera facile de dire avec vérité l'opposition qui était faite et les réponses qu'on adressait aux opposants. Ceux-ci disaient que puisque ces gens-là ne devaient pas entrer dans les ordres, à quoi cela servait-il de leur enseigner la grammaire? On les mettait ainsi en danger de devenir hérétiques, et, en lisant les Saintes Écritures, ils s'apercevraient que les anciens patriarches avaient plusieurs femmes à la fois, absolument comme ils en avaient eux-mêmes l'habitude; d'où il résulterait qu'ils se refuseraient à croire ce qu'actuellement nous leur prêchons, c'est-à-dire que personne ne peut avoir qu'une femme comme épouse légitime, *in facie Ecclesiæ*. On mettait en avant d'autres objections de même nature, auxquelles il était répondu que, même dans le cas de ne pas être ordonnés prêtres, nous voulions savoir jusqu'où allaient leurs aptitudes, afin que, après l'avoir su par expérience, nous pussions affirmer ce dont ils étaient capables, et qu'ainsi on se conduisit avec eux conformément à

leurs capacités, en sainte justice, ainsi que nous y sommes obligés envers notre prochain. Pour ce qui regarde l'accusation qu'on nous lançait, de les exposer à devenir hérétiques, nous répondions qu'attendu que ce n'était point à cela que nous visions, mais plutôt à les mettre en mesure de mieux comprendre les choses de la foi; comme nous sommes les sujets d'un prince très chrétien, il serait toujours possible de réprimer les écarts s'ils venaient à se présenter. Pour ce qui est des femmes, l'Évangile rapporte le châtiment que le Rédempteur infligea à l'homme qui prenait plusieurs femmes, conformément à l'usage d'autrefois. On prêchera donc ce passage des Écritures aux Indiens, qui seront obligés de le croire; et, s'ils sont rebelles, on les châtiera comme hérétiques, attendu que les autorités ecclésiastiques et séculières en ont le pouvoir. Il y eut à ce sujet plusieurs autres altercations qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Il y a plus de quarante ans que ce collège existe, et l'on ne peut accuser ses élèves d'aucun délit, ni contre Dieu, ni contre l'Église, ni contre le Roi, ni contre la chose publique. Mais ils ont donné leur concours à la fondation et au maintien de notre sainte foi catholique; car, s'il existe des sermons, des critiques et des exposés de doctrine en langue indienne pouvant paraître et étant en effet libres de toute hérésie, ce sont ceux-là mêmes qui ont été faits par eux. Comme ils sont déjà instruits dans la langue latine, ils nous font comprendre le véritable sens des mots et les tournures de leur langue, ainsi que les choses incongrues que nous disons parfois dans nos sermons ou que nous mettons dans nos écrits. Ils nous corrigent tout cela, et rien de ce qui doit être traduit en leur langue ne peut être privé de fautes si cela n'est passé sous leurs yeux. Il n'y a qu'eux qui puissent écrire convenablement les langues latine, espagnole et même indienne. Pour ce qui est de l'orthographe et de la bonne écriture, ceux-là seulement qui s'élèvent parmi nous les possèdent. Après les avoir instruits pendant plus de dix ans dans la discipline et les règles qui devaient être observées dans le collège, lorsque déjà il existait des élèves capables d'enseigner et paraissant propres à la direction de l'établissement, nos moines en ordonnèrent quelques-uns; on élut parmi eux un recteur et un conseil pour diriger le collège, et on les laissa seuls pour professer et se gouverner comme ils l'entendraient pendant vingt ans. Ce temps fut suffisant pour que l'ordre et les bonnes règles du collége tombassent absolument, en partie par la faute du majordome qui était Espagnol, en partie par suite de la négligence et du manque de soins du recteur et du conseil, par la faute aussi des moines qui ne surveillèrent pas la marche des choses. Quoi qu'il en soit, l'entreprise arriva à sa ruine. Quarante ans après la fondation du collège, on procéda à l'examen de sa situation et on reconnut que tout était perdu. Il fallut s'arrêter à d'autres mesures, faire d'autres ordinations, outre les premières, afin que le collège pût de nouveau marcher. Je me trouvais à la première fondation du collège et j'assistai de même à la seconde qui donna plus de difficutés que la précédente. L'épidémie qui éclata il y a trente et un ans fit beaucoup diminuer les élèves, et celle de l'année actuelle 1576 n'a pas été moins funeste à l'établissement, car il n'y reste presque plus personne; quasi tous sont partis, morts ou malades. J'ai grand'peur que tout échoue encore complètement, d'abord parce que les Indiens sont difficiles à conduire et très peu désireux d'apprendre, ensuite parce que les Frères se fatiguent de la peine qu'ils causent

pour les mettre en voie de progrès, et par-dessus tout parce que je vois que ni laïques ni prêtres ne favorisent l'entreprise, pas même par le secours d'un maravédis. Si don Antonio de Mendoza (Dieu l'ait en sa sainte gloire!), qui fut vice-roi de cette Nouvelle-Espagne, ne les eût aidés de son propre bien et d'une petite rente qui n'en peut soutenir fort médiocrement qu'un petit nombre, il ne serait déjà plus question ni du collège ni de ses élèves. Cela eût servi cependant à produire le plus grand bien dans ce peuple d'indigènes et à conserver au Roi notre seigneur plus de sujets qu'il n'en a et qu'il n'en aura par la suite, car ils diminuent chaque jour. J'ai vu de mes propres yeux que, dans l'épidémie d'il y a trente ans, la plupart moururent de faim et aussi parce qu'il n'y avait personne qui sût soigner les malades et leur appliquer des médecines. La même chose arrive dans l'épidémie actuelle et il en sera de même dans celles qui viendront plus tard, jusqu'à ce que la race disparaisse. Si l'on eût pris soin d'instruire ces Indiens dans la grammaire, la logique, la philosophie naturelle et la médecine, ils auraient pu porter un secours efficace à beaucoup de ceux qui sont morts; car, dans cette ville de Mexico, nous voyons guérir ceux que l'on parvient à soigner comme il convient en temps opportun, tandis que tous les autres meurent. Comme d'ailleurs les médecins et les barbiers espagnols qui savent soigner sont peu nombreux et ne peuvent donner leurs secours qu'à peu de malades, d'autant moins qu'ils sont fatigués et que plusieurs succombent, il n'y a déjà plus personne qui veuille secourir les Indiens pauvres, de sorte qu'ils meurent pour n'avoir pu obtenir ni aide ni médecine d'aucune sorte.

CHAPITRE XXVIII

DES MALADIES DU CORPS HUMAIN ET DES REMÈDES QUI LEUR SONT OPPOSÉS [1].

§ Ier. — *Des maladies de la tête, des yeux, des oreilles, des dents et du nez.*

Quand se présente la maladie de la *horquilla* qui attaque les cheveux, il faut raser ceux-ci parfaitement, se laver la tête avec de l'urine et la frotter avec

1. C'est à propos de ce chapitre XXVIII qu'on peut regretter le plus vivement de manquer de renseignements précis sur la véritable signification moderne des différentes substances dont il était fait usage par les Mexicains dans les maladies. Ce n'est pas qu'il fût possible d'en retirer de réels avantages pour le progrès des méthodes thérapeutiques suivies de nos jours; mais il serait curieux de pouvoir déterminer d'une manière exacte le degré de connaissances auquel ce peuple était parvenu au sujet des propriétés curatives des agents dont il se servait dans la pratique médicale. Ce qui est certain, c'est que les personnes qui exerçaient l'art de guérir y étaient autorisées et se trouvaient désignées par leur réputation à la confiance des malades. On en verra la preuve plus loin au § 7, chapitre VII du XIe livre, où il est dit que les renseignements fournis à Sahagun provenaient de quatre médecins indiens exerçant à *Tlatelolco* et dont les noms sont donnés par l'auteur. L'exercice de l'art de guérir n'était, d'ailleurs, pas toujours privé de désagréments. Le P. Juan de Torquemada nous en donne une preuve intéressante, à la page 525 du 2e volume de sa *Monarchie Indienne*. En parlant des obsèques des rois de

une herbe appelée *nanacace*[1] qu'on enlève ensuite avec un second lavage d'urine. Si on ne coupe pas les cheveux, on les lave avec de l'urine et on se frotte la tête avec de l'onguent jaune mêlé de suie prise dans la cheminée. Après quoi on se met sur la tête une certaine terre noire qui s'emploie en teinture et on étend par-dessus de la poudre faite avec l'écorce d'un bois qu'on appelle *quauhtepuztli* en langue mexicaine et qui ressemblerait à du liège s'il n'était beaucoup plus lourd.

Contre les pellicules de la tête il faudra se résoudre à raser les cheveux, laver la tête avec l'urine et boire de la décoction de certaines plantes qui s'appellent en langue mexicaine *coyoxochitl*[2], *amolli*[3] et *iztauhyatl*[4] qui est l'absinthe du pays ; ou bien se frotter avec la poudre du noyau d'avocat, mêlée avec de la suie, en mettant ensuite par-dessus la terre noire dont il a été question et une certaine quantité de l'écorce susdite.

Pour traiter la maladie des croûtes galeuses de la tête, il est nécessaire de se raser, de se laver avec de l'urine et de placer ensuite sur le cuir chevelu la poudre de noyau d'avocat, ou bien se laver avec l'eau dans laquelle on aura fait macérer la résine appelée *oxitl*, mêlée avec de la poudre de graine de coton ou avec l'absinthe du pays, prenant soin de chauffer le tout avant de l'appliquer sur la tête.

Pour les abcès et les gros boutons de la tête, on doit faire usage d'un peu de chaux mêlée à de la poudre de tabac en assez grande quantité; ou bien on doit se résoudre à y faire des incisions en croix, en exprimer la matière, se laver avec de l'urine et appliquer ensuite un emplâtre d'*ocotzotl* ou d'*oxitl* étendu avec les barbes d'une plume.

Contre les douleurs continuelles de la tête, nous ferons usage des moyens suivants : sentir l'herbe appelée *ecuxo* ou les feuilles vertes du *picietl;* se serrer la tête avec un mouchoir et recevoir la fumigation de quelques parfums. Si le mal augmente, on pulvérisera l'herbe appelée *çoçoyatic*[5] et on aspirera cette poudre de

Michuacan, il énumère les différentes personnes qui devaient être sacrifiées sur la tombe du défunt. Dans la liste figurent « quelques-uns des médecins qui n'avaient pas pu le guérir, afin d'assurer un correctif au mauvais succès du traitement de la maladie du roi décédé ». (*Voyez nos notes à la fin du volume.*)

1. *Nanacace*, plante de la famille des Composées, d'après Hernandez, voisine des *Onopordes* ou appartenant à ce genre. Il dit : « Radix est amara, et gustu paulisper mordens quo fit ut calidam ac siccam esse conjectem curetque aliunde vacuata caussa, febres, aut rigoribus pulsis. Aiunt etiam Indi medici crudam sudorem evocare, alvumque... »

2. Squille, oignon sauvage; de *coyotl*, chacal, et *xochitl*, fleur. Selon Hernandez, il existerait plusieurs variétés de cette plante entre lesquelles, d'après ses propres paroles (quin et broniam nostram *chichi amolli* vocant Indi) serait notre *Bryone* (bryonia dioica, de la famille des Cucurbitacées). J'ignore si c'est cette variété dont il est question dans le texte de Sahagun. Quant au *coixcoxochitl*, je soupçonne une erreur de copiste et pense qu'il faudrait écrire *coyolxochitl*, qu'Hernandez prétend être le Martagon volubile Mexicanum....... Sanguinem narium sistit; radium vero extinguet febres... Dysenteries coibet, etc..... (Hernandez.)

3. La propriété que possède cette plante, de détacher et de tenir lieu de savon, lui a sans doute fait donner son nom qui est formé de *atl*, eau, et *molli*, potage, ragoût, aliment.

4. *Iztauhyatl.* Absinthium indicum. *Voy.* la note de la page 64.

5. *Çoçoyatic*, seu herba palmæ similis. Hæc est illa nobilis planta, quæ concisa minutim et in mulsam conjecta muscas omnes pererrantes domum, æstatisque præcipuè tem-

manière à la faire entrer dans le nez. Si les douleurs augmentent encore, on mêlera cette poudre avec un peu d'eau et on en absorbera quelques gouttes par le nez. Lorsque tout cela n'aura pas enlevé la souffrance, il faudra prendre un petit couteau pointu du pays, se piquer la tête et s'y faire une saignée.

Pour ce qui est des blessures et des plaies de la tête, il faut les laver avec de l'urine et mettre sur les plaies du suc de la feuille de *maguey* cuit. Si l'on voit de la matière se former, il sera nécessaire de moudre la feuille de la plante appelé *chipilli* ou de celle qu'on nomme *toloa*, la mêler avec un blanc d'œuf et la mettre sur la plaie. S'il arrivait que l'os fût fracturé, tu prendras un petit os très mince, tu rapprocheras les fractures et tu appliqueras par-dessus le suc de la feuille de *maguey* cuit ou cru.

Contre les douleurs et les maladies purulentes des oreilles, il faudra prendre du suc tiède de l'herbe appelée *coyoxochitl* mêlé avec du *chilli* et en introduire quelques gouttes dans l'oreille, trois fois par jour et autant de fois pendant la nuit. De cette façon, on fera sortir la mauvaise humeur ou la matière. On pourra encore râper la poudre d'un certain poisson appelé *cuechtli*, la mêler avec de l'eau tiède et du sel et en introduire quelques gouttes dans les oreilles.

Contre les plaies qui se forment aux parties extérieures des oreilles, il faudra avoir recours aux moyens suivants : prendre la feuille de *coyoxochitl*, la pulvériser, la mêler avec de l'*ocotzotl* et la mettre sur la plaie; ou bien la pulvériser, la mêler avec de l'*axin* et l'appliquer sur la plaie; ou bien encore prendre la plante appelée en mexicain *cicimatic*, la mêler avec du blanc d'œuf et l'appliquer sur la partie malade; ou faire de même avec toutes les plantes bonnes en pareil cas, comme le *chipilli* et le noyau d'avocat.

Contre le gonflement du visage qui provient de la douleur d'oreille et qu'on appelle *nacazqualoliztli* [1], on fera usage d'une application de n'importe quelle plante astringente, mêlée avec de l'*oxitl* et de la suie.

Pour ceux qui ont le visage contus et enflé, on fera usage des moyens suivants : prendre l'animal appelé *tapayaxin*, le faire cuire beaucoup, et que le malade le mange; moyennant quoi, il se verra débarrassé de son mal. Pour cela encore il tirera profit de n'importe quel purgatif dont il fera usage, s'il prend surtout la racine appelée *ololtic* [2] en mexicain; cela fera évacuer la maladie, soit par en haut, soit par en bas. Si le malade sentait son estomac en trop forte révolution, il boirait un certain *atolli* qu'on appelle *yolatolli* ou du bouillon de poule. Pour mieux assurer la convalescence, le malade boira pendant quelques jours une décoction de *tlatlauhqui* [3] privé de son écorce.

pore morosas atque molestas, dulci escâ invitatas delet ac perdit. (Hernandez). Les médecins indiens attribuaient au surplus à cette plante, d'après le même auteur, des propriétés merveilleuses pour relever les forces des moribonds, pour guérir les dysenteries, etc... Il ne dit pas son équivalent dans la nomenclature de son temps. *Cocoyatic* vient de *coyatl*, palmier.

1. « Maladie des oreilles »; de *nacaztli*, oreille, et *qualo*, être privé, passif de *qua*, manger. Les deux éditions portent *nacazqualiztli*, nous avons suivi l'orthographe donnée dans le vocabulaire de Molina.

2. C'est-à-dire : rond, contourné ; du verbe *ololoa*, arrondir.

3. Rouge; d'après Hernandez : radix rotunda, caulis scandit ; folia triaphaseoli modo, sed longiora, flores fabæ....

Les taches de la peau du visage qui procèdent habituellement des hémorroïdes, des *bubas*, de quelque ulcère intérieur ou du mal des aines, se traitent avec la plante appelée *tlellemaitl*, pulvérisée, dont on boit le suc avec de l'eau. Après avoir pris quatre fois ce breuvage, le malade fera usage de quelques bains, et il guérira en ajoutant l'application sur lesdites taches de la plante pulvérisée que les Mexicains appellent *yichcayo*. Cette maladie des taches de la figure atteint communément les accouchées, surtout lorsque leur travail a été excessif; elles doivent faire usage, en boisson, d'une décoction de toutes les plantes que nous venons de nommer et prendre quelques bains au sortir desquels elles se frotteront tout le corps avec la poudre de ces mêmes herbes et racines *tlatlauhqui patli*, *tlacoçaçalic*, *coztomatl*[1].

Les rugosités et les trous de la figure qui procèdent de la petite vérole ou d'autres maladies semblables se traitent de la manière suivante : prenez de l'urine chaude, lavez-vous-en la figure; après cela frottez-vous avec du piment jaune moulu, lavez-vous de nouveau avec de l'urine ou avec du suc de copal. Faites constamment usage du suc chaud de la plante appelée *azpan* et buvez celui de l'herbe nommée *tlatlauhqui* avec de l'eau; moyennant quoi, vous rendrez par l'urine ou du sang ou de la matière ou du gravier. On tirera grand profit des purgatifs et de la privation de vin, de graisse, de poissons et d'autres choses nuisibles.

Lorsqu'on commence à sentir la douleur des yeux, il sera utile de moudre l'herbe appelée *iztecauhticmixitl* et de l'appliquer tout autour du mal : ou bien de faire couler dans les yeux quelques gouttes de *pulque* qui a passé la nuit au serein, du suc des feuilles du cerisier, le lait du chardon que les Mexicains appellent *chicalotl*[2], ou le suc des bourgeons du *mizquitl*. Peu de jours après, il faudra instiller dans les yeux quelques gouttes du suc de la plante appelée *tonalchichicaquilitl*[3] ou le lait de l'herbe nommée *tlachinoltetzmitl*[4]. On tirera profit des purgatifs et de la boisson qu'on appelle *xoxouhcapatli*[5] avec laquelle on se mouillera aussi la tête. Une saignée ne ferait pas de mal.

Les cataractes des yeux doivent se racler et ratisser avec la racine appelée *cocoztic* en langue mexicaine. Le soir, on en exprimera le jus et on le fera couler dans les yeux. On pourra encore racler l'intérieur des paupières avec une plante âpre appelée *çacamalinalli*, qui ressemble à du sparte, et faire couler immédiatement après dans l'intérieur des yeux quelques gouttes de pulque exposé au serein, prenant soin de se frotter tout autour avec le baume qu'on nomme *acaoxitl*[6]. On tirera profit également de l'usage en boisson d'une eau d'*iztacquauitl*[7] qui pousse en terre chaude. Les saignées et les purgatifs feront aussi du bien.

1. *Tlatlauhqui patli*, remède fait avec un certain bois rouge (*tlatlauhqui*); — *tlacoçaçalic*, de *tlacoa*, endommager, et *çaçalic*, qui se colle; — *coztomatl*, sorte de tomate jaune (*coztic*).
2. *Argemone mexicana*, en espagnol chicalote.
3. De *tonalli*, d'été, et *chichicaquilitl*, laiteron (Sonchus), de la famille des Composées.
4. De *tlachinolli*, brûlée, et *tetzmitl*, plante laiteuse du genre Sedum, famille des Crassulacées.
5. De *xoxouhqui*, vert, cru, et *patli*, remède.
6. De *acatl*, roseau, et *oxitl*, résine.
7. C'est-à-dire : arbre (*quauitl*) blanc (*iztac*).

Les ramifications sanguines des yeux exigeront qu'on soulève la membrane au moyen d'une épine de *maguey* et qu'on l'incise pour introduire ensuite quelques gouttes de lait de femme mêlé avec le suc de l'herbe *chichicaquilitl*. On introduira également quelques gouttes du suc de la plante appelée *yiztaquiltic*. Moyennant quoi, la ramification se dissipe. L'homme qui devient aveugle doit se préserver d'une clarté exagérée, du soleil, du vent et du froid.

Lorsque l'on a des taies dans les yeux, il faut y instiller quelques gouttes du suc de la plante nommée *azcatzontecomatl*[1]. Si cela produit une cuisson trop vive, il faudra introduire dans les yeux quelques gouttes de l'herbe appelée *tlalayotli*[2]. Il sera bon qu'on se saigne. Les taies qui se forment sur la pupille doivent se panser avec de la fiente de lézard mêlée de suie et délayée dans l'eau. On introduira dans les yeux quelques gouttes de ce mélange, à moins qu'on ait recours à du vert-de-gris mêlé avec du jus de tomates pour en mettre quelques gouttes.

Pour ce qui est du coryza ou catarrhe du nez, on prendra l'herbe appelée *yecuxoton*[3] en mexicain ou le *picietl*. On en sentira les feuilles vertes ou pulvérisées et on s'en frottera avec le doigt l'intérieur de la bouche pour obtenir que l'humeur soit expulsée. Il faudra s'abstenir de manger ou de boire des choses froides et se préserver de l'air, du froid et du soleil.

Le coryza des nouveau-nés se traitera en introduisant dans le nez des malades quelques gouttes de rosée du matin, du lait de la mère ou du suc d'une racine appelée *cimatl*[4]. On leur frottera aussi le nez avec le doigt mouillé de tomate ou de sel d'*ocotzotl* en ayant soin de mettre les malades à l'abri des inconvénients susmentionnés.

La rugosité ou la sécheresse du nez doit se traiter ni plus ni moins que les taches dont nous avons parlé. Si le mal n'est pas considérable, il suffira de se laver avec de l'urine ou avec une décoction de la plante appelée *azpan*; ou bien il faudra fondre un peu d'*ulli* mêlé avec du sel et l'appliquer sur le nez. Il sera également utile de se laver avec de l'eau chaude ou de l'encens du pays.

Contre la maladie des croûtes du nez, qui provient d'un voyage et des ardeurs du soleil, il faudra prendre la racine appelée *iztacpatli*[5], la mêler avec l'herbe *chichipiltic* et avec l'encens du pays mis dans l'eau, incorporer le tout et s'en laver le nez. Il faudra boire ensuite le suc des tomates jaunes et s'en humecter le nez, les lèvres et les dents; ou bien prendre un peu de miel d'abeille ou de *maguey*, si on ne préfère l'*axin* qui est un onguent jaune, et s'en frotter le nez.

L'enrouement se guérit en se frottant la gorge avec de l'*ulli*, en buvant du miel d'abeille et en se faisant instiller quelques gouttes de miel dans le nez.

Si on se blesse ou si l'on se coupe le nez en tombant de haut par accident, on se pansera en cousant le nez avec un cheveu de la tête et en mettant sur la suture

1. Tête (*tzontecomatl*) de fourmi (*azcatl*).
2. De *tlalli*, terre, et *ayotli*, calebasse.
3. De *yecuxoa* ou *ecuxoa*, éternuer.
4. La plante porte le même nom ou s'appelle *quauecoc*.
5. C'est-à-dire : remède (*patli*) blanc (*iztac*).

du miel blanc mêlé avec du sel. Si le nez tombait malgré ces soins, le pansement ne servant à rien, on en placera un postiche fait avec n'importe quoi.

Les plaies des lèvres devront se suturer avec un cheveu; après quoi, on prendra un peu de suc de *maguey* fondu, qu'on appelle *meulli*[1] et on l'étendra sur la plaie. Si, après cicatrice, il résultait un aspect défectueux, il faudra inciser, cautériser, coudre de nouveau avec le cheveu et panser avec de l'*ulli* fondu.

Quand il y a une exfoliation des lèvres par excès de froid ou de chaleur, les panser avec du miel blanc, du miel de *maguey* ou de l'*ulli* fondu. Si cette exfoliation procédait d'inflammation du foie, on mettrait sur les lèvres la poudre de la racine appelée *tlatlauhcapatli;* on s'en frotterait les dents et on en ferait une décoction qu'on boirait.

Pour le gonflement des gencives, on se fera des incisions et on y appliquera un peu de sel en frottant avec le doigt. Quant au mal de dents, il faudra chercher le ver qui naît de la fiente, le moudre avec de l'*ocotzotl* et le mettre sur les joues du côté où la douleur existe. En même temps, on chauffera un piment qu'on appliquera sur la dent dont on souffre, après y avoir pressé avec le doigt un grain de sel. La gencive sera incisée et l'on mettra par-dessus une certaine plante appelée *tlalcacauatl*. Si cela ne suffisait pas, on arracherait la dent et on mettrait un peu de sel à la place.

Pour éviter d'être atteint de cette affection des dents, il sera bon de s'abstenir de tout aliment trop chaud et éviter de boire de l'eau très froide après avoir mangé chaud. On se nettoiera les dents après le repas, prenant soin d'arracher la viande entre les interstices au moyen d'un petit morceau de bois; sans quoi, elle pourrirait et gâterait les dents.

Pour ce qui regarde l'inconvénient du tartre sur les dents, il sera bon de chercher à l'éviter en nous rinçant la bouche avec de l'eau froide et, après avoir frotté les dents avec de la poudre de charbon se laver avec de l'eau salée. On fera usage aussi d'une certaine racine appelée *tlatlauhcapatli* et d'un mélange de cochenille, de piment et de sel pour se frotter les dents. On s'appliquera aussi un certain remède appelé *tliltictlamiaualli*[2] qui, à la vérité, n'est guère bon que pour les dents devenues noirâtres. On pourra encore se laver les dents avec de l'urine, avec de l'eau et de l'encens du pays, une décoction d'une certaine écorce d'arbre appelée *quauhtepuztli*, si on ne préfère faire usage de la poudre de cette même plante. De toute façon, il sera bon d'enlever le tartre durci avec un instrument et de mettre à la place un peu de poudre d'alun, de cochenille, de sel et de piment.

Les petites tumeurs et les gonflements de la langue demandent à être piqués pour en faire sortir le sang ou la matière. On mettra par-dessus un peu de charpie avec du sel et l'on boira la décoction du bois appelée *iztacquauitl;* moyennant quoi il sortira un peu de sang décomposé et l'on rendra du sable par l'urine.

Si la langue devient grosse, il faudra se rincer la bouche avec un liquide acide et en faire sortir du sang en la piquant par-dessous.

Pour les ampoules et les feux de la langue, il faudra les toucher avec de l'alun et même le laisser en place.

1. De *mell*, agave, et *ulli*, gomme, suc.
2. Qui est utile pour ce qui est noir (*tliltic*).

Il sera bon de se laver avec une eau appelée en mexicain *xocoatl*[1], et avec le suc de tomate douce qui s'appelle *miltomatl* dans le pays.

Lorsque la langue sort de la bouche, il faudra la frotter avec de l'*ulli*.

Le bégaiement des enfants provient de ce qu'ils ont teté trop longtemps; aussi convient-il de les sevrer et de les faire manger.

Les morsures de la langue se pansent avec du piment cuit, un peu de sel, ou du miel blanc et de *maguey*.

§ 2. — *Des maladies du cou et de la gorge et de leurs remèdes.*

Pour la maladie du goître et le gonflement de la gorge, il faudra frotter la partie gonflée avec la main, se saigner, appliquer une certaine plante appelée *cocoxiuitl*[2], mêlée avec de la suie qui se forme sur les pots et boire une décoction d'*acaxilotic*[3].

Lorsque le cou sera perclus, il sera bon de prendre quelques bains, de serrer entre les mains la partie endolorie. Si cela ne produisait aucun effet, il serait nécessaire de se procurer et de mettre sur le cou les herbes susnommées : *tecomaxochitl*[4] *coyoxochitl*, *quimichpatli*[5] *tzitzicaztli*.

Les maladies des glandes du cou se traitent en incisant le gonflement avec quelque petit couteau. Après en avoir extrait la matière jusqu'à la racine, on y appliquera le *picietl* moulu, mêlé avec l'herbe appelée *yietl* et du sel, le tout bien chaud.

Lorsque la chair tombera en pourriture, on prendra la feuille de *maguey* qu'on coupera en morceaux; on exposera ceux-ci au soleil, et quand ils seront bien secs, on les réduira en poudre et l'on appliquera sur la partie malade.

Les abcès du cou doivent se laver avec de l'urine, et l'on appliquera par-dessus les plantes susnommées, réduites en poudre. On appliquera au surplus sur lesdits abcès et tout autour beaucoup de sel *iztauhyatl*, *calcuechtli*, *yapaxiuitl*.

Pour l'affection de la toux, il faudra se frotter la gorge avec le doigt et boire de l'eau de la racine appelée *tlacopopotl*, ou de l'eau où l'on aura fait macérer de la chaux et du piment, ou une décoction de l'absinthe du pays, ou encore une boisson faite avec la racine appelée *pipitzauac*[6]. Il est entendu que les grandes personnes doivent prendre ces eaux-là à la dose d'un *cuartillo* et les enfants le quart de cette quantité; moyennant quoi, on expulsera les flegmes par en haut ou par en bas. Qu'on boive en outre une décoction d'*yiztaquiltic*. Pour ce qui est des enfants, il faudra imbiber un coton de la demi-grosseur d'un œuf dans la susdite décoction, deux ou trois fois, en en exprimant l'eau pour la donner à

1. « Eau (*atl*) de fruit acidulé (*xocotl*). »
2. De *cococ*, malade, et *xiuitl*, plante, herbe.
3. C'est-à-dire : roseaux (*acatl*) qui sont encore jeunes, qui poussent (*xiloti*).
4. De *tecomatl*, vase, tasse, et *xochitl*, fleur. On donne à la fleur de cette plante le même nom.
5. *Veratrum album*, qui empoisonne les rats ; de là son nom, *quimichpatli* : de *patli*, poison, et *quimichin*, rat, souris.
6. *Eupatorium sessilifolium*; la racine fournit un acide dit riolozique, du nom de son auteur, M. Rio de la Loza. Drastique ; reactif tres sensible pour eprouver les alcalis.

boire à l'enfant et il ne sera pas mauvais que sa nourrice la boive également. Il est bien entendu que les grandes personnes prendront ces boissons et se frotteront comme c'est convenu. En outre, on boira de l'eau bouillie avec des piments qu'on appelle *chilpoçonalli*. Qu'on ne mange que des viandes rôties ou des tortillas grillées ; qu'on se préserve des choses réfrigérantes, qu'on boive la décoction de la plante appelée *chipilli*, celle du *coatli*, ou un peu de vin. Qu'on se prive de cacao, de fruits et du *pulpe* jaune *aoctli;* qu'on se préserve de l'air et du froid; qu'on s'enveloppe bien et qu'on prenne des bains.

§ 3. — *Des maladies des seins, du côté et du dos.*

Pour la douleur de poitrine, il sera bon de prendre les racines susnommées, les moudre, les faire cuire et en boire la décoction tiède deux ou trois fois, ou bien il conviendra de boire l'eau d'*ezpatli*[1], qui est un composé de plusieurs plantes. On les fait bien bouillir avec de la graine de calebasse et du piment. Le malade placera tard son principal repas. Les courriers et les messagers, qui marchent très vite, boivent cette eau-là en route pour empêcher que leur poitrine s'ouvre.

Les femmes qui ont peu de lait devront boire deux ou trois fois, en sortant du bain, la décoction de la racine appelée *tacanalquiltic*, après s'être lavé les seins avec du *tequixquitl*. Le premier lait qui sortira après ce pansement purgera un peu l'enfant. Afin de le purger tout à fait, il sera bon de lui donner deux ou trois gouttes de cette eau, au moyen d'un peu de coton qu'on y aura imbibé. Que la nourrice ne mange pas d'avocats, qu'elle boive de l'eau de calebasse bouillie ou d'une plante appelée *cuetlaxochitl*, et qu'elle mange, rôties, des verges de petits chiens ou l'*izcauitli*[2].

Pour le gonflement des seins, il faudra pulvériser la plante appelée *ixiayaual*, mêlée avec celle qu'on appelle *eloquiltic* et l'appliquer sur le gonflement. Il en résultera que le mal mûrira et se résoudra. Si le remède ne produisait point de résultat, on fera une incision et on appliquera les plantes susnommées. Si la pourriture s'empare de la plaie produite par l'incision, on y appliquera un emplâtre fait avec lesdites plantes auxquelles on ajoutera de la poudre de *chichicaquilitl* et de l'*ocotzotl*. Le malade boira en même temps une décoction de la plante appelée *tetetzmitic*.

Lorsqu'on aura des douleurs sur la poitrine, sur le dos, sur les côtes, ou des courbatures par tout le corps, on pulvérisera les plantes et les racines dont il a été fait mention, on les mêlera avec de la suie et de l'*axin* et l'on s'en frottera tout le corps, après s'être lavé d'abord avec l'eau de l'absinthe du pays. Si on est atteint de démangeaisons, on prendra quelques bains et on boira ensuite la décoction des plantes qu'on vient de dire. De cette façon, le mal sera expulsé par la vertu du *tlalquequetzal* et du *tonalxiuitl*.

Les *niguas* qui viennent sur le dos et aux pieds et qu'on appelle *qualocatl*[3]

1. *Croton sanguifluum* ; de *eztli*, sang, et *patli*, remède.
2. Sorte de ver qui se tient dans la vase ou dans l'eau.
3. *Pulex indicus*, chique ou ciron qui s'insinue entre cuir et chair, où il forme une petite bourse et d'où il faut l'extraire avec précaution.

en langue mexicaine, doivent se traiter sans faire usage de vin et sans qu'on se lave. Quelques personnes se traitent par la plante appelée *toloa* exposée au soleil, pulvérisée et appliquée sur la tumeur. Si, par ce moyen, celle-ci se ramollit, on y appliquera les poudres de la racine appelée *iztacpatli*. Si cela ne guérissait pas par ce moyen, il faudrait faire une double incision en croix et extraire les petits vers qui sont comme des cirons. On placera ensuite sur la plaie les plantes susdites pulvérisées et mêlées avec de la suie et de la chaux. On appliquera surtout un emplâtre d'*ocotzotl*. Quelques personnes traitent ce mal au moyen de la feuille de *maguey*, prenant soin d'en arranger un morceau en forme d'emplâtre pour l'appliquer sur la tumeur après l'avoir ouverte, de manière à mettre le remède en contact avec l'intérieur. Il faut prendre un peu d'*oxitl* et l'appliquer sur l'ouverture, de façon qu'en y mettant le feu on cautérise la tumeur. Cela étant fait, on posera un emplâtre d'*ocotzotl* mêlé avec la plante appelée *yiauhtli*. Le malade ne mangera que des tortillas et des œufs, se privant de *chilli*, de viande, d'*atolli* chaud, de boisson de cacao et de vin. Il ne boira que de l'eau froide et une décoction de gayac.

Les fractures de l'épine, des côtes, des pieds ou de n'importe quel autre os doivent se traiter en tirant dessus pour les mettre en place. Après cela, on appliquera sur la fracture la racine moulue appelée *çaçalic;* on posera quelques tablettes et on les liera avec soin pour que cela ne se dérange plus. Si l'enflure survenait autour de la fracture, il faudrait faire des incisions et appliquer la racine appelée *çaçalic* mêlée avec celle qu'on nomme *ternemetlatl*[1]. On se lavera le corps avec la décoction de cette dernière plante; on boira du vin et on prendra quelques bains. S'il survient des démangeaisons, on se frottera avec la plante appelée *xipetziuh*[2], mêlée avec la racine d'*iztac çaçalic*. Si la guérison ne se confirmait pas, il faudrait racler et trépaner l'os au-dessus de la fracture. On prendra alors une tige d'*ocotl* bien pourvue de résine, on l'enfoncera dans le trou de la moelle de l'os pour le tenir en place, on liera avec soin et on fermera l'incision avec le *patli* susmentionné.

Les gonflements qui proviennent des os luxés se traiteront avec la poudre de certains épis de maïs qui viennent gros, tachetés ou fauves, qu'on appelle *tzatzapalli*. *xochicintli*, *quappachcintli*[3], qu'on fait torréfier avant de les moudre. On appliquera cette poudre sur le gonflement et on le pressera avec la main.

Pour ce qui est des personnes qui toussent continuellement et expulsent beaucoup de flegmes et de matière sanguinolente compacte, il faudra boire une décoction de la plante appelée *teouaxin* mêlée avec du piment et du sel et bien bouillie. Qu'on boive aussi une certaine racine appelée *iztac chichicquauitl* qu'on aura d'abord fait cuire dans du *pulque*. Quand on en fera usage, il ne faudra pas boire immédiatement après, ni manger du fruit ou autres choses réfrigérantes, mais on pourra prendre un peu de *pulque*. On tirera profit également d'une boisson faite avec le bois nommé *chichiualquauitl*[4], mêlée avec de l'eau et exposée au so-

1. C'est aussi le nom du gésier.

2. Qui sert pour les écorchures, les ruptures; du verbe *xipeua*, écorcher.

3. *Tzatzapalli xochicintli*, tige de maïs (*cintli*) de diverses couleurs (*xochitl*); — *quappachcintli*, maïs foncé (*quappachtli*).

4. De *chichiualli*, mamelle, et *quauitl*, arbre.

leil. On se trouvera bien également de l'usage du bois appelé *tlapalezquauitl*[1] bien bouilli, avec addition d'un peu de *tequixquitl* rouge. Bien entendu qu'on boira un jour de l'un et un jour de l'autre de ces bois.

Ceux qui crachent le sang se soigneront en buvant la boisson de cacao mêlée avec les espèces aromatiques appelées *tlilxochitl*, *mecaxochitl* et *uei nacaztli* et avec une certaine espèce de piment nommé *chiltecpin*[2] bien torréfié, avec addition d'*ulli*. Tout cela pourra se boire dans du vin, pourvu qu'il n'y ait point d'*ulli*. Le malade pourra encore boire la décoction du bois appelé *tlapalezquauitl* ou prendre le bol nommé *ezpatli* fait d'un grand nombre de plantes moulues. On le mêle avec de l'eau.

§ 4. — *Des maladies de l'estomac, du ventre et de la vessie.*

Pour le mal d'estomac, il faudra se purger en mangeant deux ou trois pignons bien torréfiés que l'on appelle en mexicain *quauhtlatlatzin*[3]. Pour faire arrêter les selles diarrhéiques, on boira le *yolatolli*[4] ou le jus de tomate jaune mêlé avec du piment et des pépins de calebasse. On boira également la décoction du bois appelée *chichicquauitl* ou de l'eau de chaux. Il sera bon aussi d'administrer au malade quelques clystères avec la plante appelée *xoxocoyoltic*[5], mêlée avec une autre du nom de *xococotl*. Cette médecine nettoiera l'estomac et fera rendre quelques petits vers et on expulsera le mal par l'urine. Pour finir, le malade prendra la boisson appelée *yamanqui patli*[6] et, de cette façon, l'estomac entrera en repos.

Pour la colique de *miserere*, on se mettra un suppositoire fait avec de la suie mêlée de *tequixquitl*, d'*ulli* et de piment. Avec cela, le malade rendra ce qui lui pesait sur l'estomac.

Les selles de matière blanche ou mêlées de sang se traiteront en prenant des euilles d'une plante appelée *ciuapatli;* on les fait cuire après les avoir mêlées auparavant avec de la suie et du blanc d'œuf. On boira la décoction qui en résulte, ou bien on prendra la boisson de cacao mêlée avec de l'eau de chaux. Celle-ci devra être préparée de la veille et l'eau de cacao devra être mêlée d'un peu de piment torréfié. Le malade mangera des tortillas faites avec du maïs cuit à l'avance ou bien des tortillas grillées. Il se privera de toute espèce de viandes bouillies ou rôties. S'il en avait grande envie, il en prendrait seulement le bouillon en y mettant un peu de sel.

Pour la maladie de la strangurie, il faudra boire l'eau toute seule de la racine appelée *amaxtlatl*[7] ou la mêler avec la boisson de cacao, ou bien avec le vin accompagné de piment et de graines de calebasse.

Pour la maladie de la vessie, il faudra moudre les racines qui sont ici nommées

1. Arbre (*quauitl*) du sang (*eztli*) rouge (*tlapalli*).
2. Ou peut-être *chiltecpitl*, comme nous avons imprimé, page 518.
3. De *quauitl*, arbre, et *tlatlatzin*, brûlé, frappé de la foudre.
4. Bouillon, potage, breuvage (*atolli*), fait avec de la viande, des êtres vivants (*yoli*).
5. C'est-à-dire : oseille, de *xoxocoyolli*, plante aigre, acidulée.
6. « Breuvage doux, agréable. »
7. C'est-à-dire : eau (*atl*) du *maxtlatl* ou *tradescantia virginica*, en espagnol *maxtlate*.

et l'on boira la décoction qui en sera faite en la mêlant avec du cacao ou du vin. Mais il sera nécessaire avant tout que le malade se clystérise avec les poudres de la racine appelée *cacamotic*, ou qu'il boive la décoction du bois d'*iztacquauitl* qui prospère à *Quauhtitlan*.

Il boira aussi une décoction faite avec la poudre de la queue d'un certain petit animal nommé *tlaquatzin* en prenant un peu de la queue du mâle et de la femelle pour les mêler ensemble, ou bien il boira l'eau de la racine appelée *iztacaxixpatli* avec du vin.

La maladie des hémorrhoïdes se traitera avec l'eau de la plante appelée *tletlemaitl*, dont on boira quelques verrées. On se donnera en même temps un clystère avec la même décoction; il est entendu qu'il faudra pour cela que les hémorrhoïdes soient rentrées. Si elles étaient dehors. on pulvériserait ladite plante et l'on appliquerait la poudre par-dessus.

§ 5. — *Des maladies et des remèdes qui leur sont contraires.*

La maladie des *bubas* se traite en buvant une décoction de la plante appelée *tletlemaitl*, en prenant en même temps quelques bains et en saupoudrant les parties malades avec la plante pulvérisée appelée *tlalquequetzal* ou même un peu de limaille de cuivre. Ces *bubas* sont de deux sortes : les unes, très sordides, portent le nom de *tlacaçolnanauatl;* les autres, qui sont moins repoussantes, s'appellent *tecpilnanauatl* et quelquefois *puchonanauatl*[1]. Celles-ci font éprouver de grandes douleurs; elles rendent perclus des pieds et des mains et s'enracinent dans les os. Lorsqu'elles feront explosion au dehors, le malade prendra la bouillie de maïs mêlée d'une graine appelée *michiuauhtli*[2], ou bien la décoction de racine de *quauhtepatli*, quatre ou cinq fois par jour, en ayant soin de prendre quelques bains. Si le malade devient perclus, il boira la décoction de racine de *tlatlapanaltic*[3] et se fera appliquer une saignée. Ces remèdes seront même mis en usage pour l'autre sorte de *bubas* dont j'ai déjà parlé.

Pour les dartres, lorsqu'elles ne sont pas très étendues, il faudra faire un emplâtre d'*ocotzotl* et l'appliquer plusieurs fois pour enlever les racines du mal. On fera ensuite usage de l'animal qui est une sorte d'escarbot nommé *tlalxipiquilli*[4] en mexicain; on l'exprimera sur la dartre et, cela fait, on appliquera un emplâtre d'*ocotzotl* mêlé avec la racine de *tlalamatl*[5], ou bien on couvrira le mal avec la poudre verte de la plante appelée *atlepatli*. Lorsque le malade se baignera, il se lavera avec la feuille d'*iztcuinpatli*[6].

1. *Tlacaçolnanauatl.* Ces *bubas* sont larges et forment de grandes plaies; de *tlacaçolli*, glouton, intempérant. Les deux autres genres produisent de légers boutons et n'affectent point le visage; ces mots sont composés de *tecpilli*, seigneur, et *puchotl*, bouton, unis à *nanauatl*, *buba*. Voyez à ce sujet une note importante à la fin du volume.
2. Espèce de blette.
3. Adjectif tiré de *tlatlapana*, briser en plusieurs morceaux, en diverses parties.
4. *Tlalxipiquilli*, sorte de ver; de *tlalli*, terre, et *xiquipilli*, bourse.
5. La plante de cette racine porte le même nom.
6. *Itzcuinpatli*, de *itzcuintli*, chien, et *patli*, poison. Cette plante que sa propriété canicide a fait appeler par les Espagnols *yerba del perro*, est un seneçon qu'on a spécifié par le qualificatif de *canicida* en botanique. Cette espèce fort curieuse par sa propriéte croît abon-

Il arrive à ceux qui ont la lèpre que leurs sourcils tombent et qu'ils ont grande faim. Pour les soulager, il faudra leur faire prendre des bains répétés deux ou trois fois et les frotter en en sortant avec les racines et les plantes susmentionnées. Ils boiront aussi l'eau d'une certaine plante qu'on appelle *tecpatli* [1]. Si ces remèdes ne donnent aucun profit, il faudra écarter ces malades des autres personnes pour empêcher que la maladie se communique.

La diarrhée qui attaque les enfants ou les grandes personnes se traite avec la décoction de racine de *tzipipatli* [2]. Il sera bon qu'on la fasse prendre aussi à la nourrice de l'enfant malade. Quand le patient est une grande personne, on lui fera prendre de l'*atolli* fait avec une graine appelée *chiantzotzotl* mêlée avec la pâte d'une autre graine appelée *chian*, et, pour que le malade puisse prendre la boisson avec plaisir, on y ajoutera un peu de piment moulu. Les enfants en feront usage sans cette addition, ou bien ils prendront l'eau de la racine d'un arbre appelé *iztacquauitl* qui pousse dans le village de *Quauhtitlan* et qu'on fera cuire avec un peu de cacao moulu. Si cela ne suffit pas à arrêter la diarrhée, il s'agit de faire chauffer trois ou quatre onces d'*axin* pour l'appliquer au malade en lavement; ou bien le malade boira de l'eau d'*axin* bien cuit; mais s'il se refuse à la boire, il prendra du bouillon de poule.

Pour le gonflement ou loupe du genou, il faudra le piquer pour faire sortir l'eau sanguinolente et appliquer ensuite un emplâtre fait avec une certaine herbe pulvérisée qu'on appelle *toloa*.

Pour le gonflement des pieds, il sera bon de se piquer, comme nous l'avons dit, et de s'appliquer un emplâtre d'*ocotzotl* mêlé avec la graine pulvérisée d'une plante nommée *coalxoxouhqui*. Les humeurs des pieds et leur insensibilité doivent se traiter par une décoction d'absinthe du pays très chaude, dont on imbibera un linge pour l'appliquer sur le pied, ou bien encore se laver les pieds avec une décoction de la plante appelée *tlatlauhqui xiuitl* [3], si l'on n'aime mieux les frotter avec l'*axin* mêlé avec les poudres d'orties.

Il arrive quelquefois que le canal de l'urine se ferme, à cause de quelques matières épaisses qui l'obstruent ou par suite de mauvaises digestions de l'estomac. Quand cela arrivera, il faudra donner au malade un lavement avec la racine qu'on appelle *cococpatli* [4] ou une autre nommée *tzontecomaxochitl* [5]. On le répétera deux ou trois fois. Ce remède sera très profitable dans les cas où un enfant rompt ses boyaux par une chute ou lorsqu'il perd le sentiment dans un accès de toux. Il faudra sucer le jus de ces plantes et l'avaler. Ces mêmes racines feront encore du bien pour les maux de tête en en aspirant le suc par les narines, moyennant

damment dans les environs de la ville de Puebla qui en expédie dans diverses parties du pays, où on l'emploie pour empoisonner les *coyotes*. Les médecins de Puebla l'emploient quelquefois de nos jours comme sudorifique en faisant infuser huit grammes de la plante dans un litre d'eau à prendre dans la journée.

1. *Seu fracturarum medicina* (Hernandez); *tecpatli* vient, en effet, de *tecqui*, couper, fracturer, et *patli*, remède.
2. Remède (*patli*) des enfants tout jeunes (*tzipitl*).
3. Herbe vermeille, rouge (*tlatlauhqui*).
4. De *cococ*, malade, souffrant, et *patli*, remède.
5. De *tzontecomatl*, tête coupée, séparée du tronc, et *xochitl*, fleur.

quoi il sortira beaucoup de mucosité ou de sang coagulé. Si cela ne faisait pas de bien, il n'y aurait plus de remède.

Ceux qui sont irrités retireront profit de l'eau de la racine d'une plante appelée *chichipilli* et d'une autre qu'on nomme *chichicaquilitl* mêlée avec la décoction de *xocoatl*. Il sera bon aussi que le malade se purge et boive ensuite une décoction de la racine des tomates qu'on appelle *xaltomatl*[1] mêlée avec la racine nommée *tacanalquilitl*. La racine des susdites tomates est grosse; elle doit bouillir dans un *asumbre*[2] d'eau. Les grandes personnes pourront en boire une pinte et les enfants la moitié de cette dose. On boira également la plante appelée *aitztolin* moulue et mêlée avec l'eau acidulée qu'on appelle *xocoatl*.

L'humeur des pieds qu'on appelle *xoteteçonauiliztli*[3] se traite avec la plante nommée *uei patli*[4] qui croît à *Tepepulco*. On la pulvérise et on en applique la poudre sur les pieds. Ce même remède sera utile pour le gonflement des aines.

Les plaies doivent se panser avec la poudre d'un bois appelé *chichicquauitl*[5] mêlée dans du blanc d'œuf.

§ 6. — *Des remèdes pour les plaies, pour les fractures et pour les luxations des os.*

Les fractures des os des pieds doivent se traiter par la poudre de la racine appelée *acocotli* et celle de *tuna*, que l'on mettra sur le point fracturé en l'enveloppant avec un linge. On placera ensuite quatre attelles ou tablettes tout autour de la fracture. On les serrera fortement au moyen d'un cordon pour faire sortir du sang corrompu. On pratiquera aussi une saignée sur les veines qui se joignent en sortant du gros orteil et de celui qui suit, afin que la pourriture ne s'empare pas de la blessure. Les tablettes se maintiendront en place pendant vingt jours. On posera ensuite un emplâtre d'*ocotzotl* avec des poudres de la racine de *maguey* et un peu de chaux. On pourra prendre quelques bains quand on se trouvera un peu soulagé.

Les luxations des mains ou des pieds se traitent en pressant fortement l'endroit luxé avec la main. On tire en même temps pour que l'os reprenne sa place. On moudra ensuite de la racine appelée *cococpatli*, on la mêlera avec de la poussière de charbon et on la placera sur l'endroit malade en refaisant l'application deux, trois ou quatre fois. Si la luxation se complique d'enflure et d'inflammation, on y pratiquera une saignée. Les entorses des tendons du cou devront se frotter doucement avec la main et il sera bon qu'on boive de l'eau de l'herbe réfrigérante appelée *coaxiuitl*[6]. Par ce moyen, le sang se dissipe et ne se coagule pas sur place comme il aurait pu arriver. Il faudra en même temps extraire du sang sur l'endroit où l'entorse s'est produite.

Les plaies de la tête doivent se laver avec de l'urine chaude. Il faut y exprimer

1. *Xaltomatl*, de *xalli*, sable, et *tomatl*, tomate; (*Saracha dentata*) genre de la famille des solanées.

2. Mesure pour les liquides, contenant un peu plus de 2 litres.

3. De *xotl*, pied, et *teteçonauia*, fendre, ouvrir; *xotete çonauiliztli* signifie particulièrement crevasse, engelure, mules aux pieds.

4. C'est à-dire : grand remède.

5. De *chichic*, amer, et *quauitl*, arbre; l'écorce porte le nom de *chichicpatli*, remède amer.

6. De *coatl*, serpent, et *xiuitl*, herbe. *Herba colubrina*, d'après Hernandez.

du suc chaud d'une feuille de *maguey*. Il faudra y appliquer encore ce même suc de la plante torréfiée, mêlée avec l'herbe appelée *matlalxiuitl* [1] et un peu de suie et de sel. Il faudra couvrir le tout avec un linge, afin que le spasme ne s'empare pas de la blessure et que les bourgeons charnus y poussent facilement. Pour celui qui sera d'un tempérament irrité, il sera nécessaire de renouveler deux ou trois fois cette dernière application; une seule fois suffira pour les autres. Lorsqu'une croûte commencera à se former sur la plaie, on appliquera un emplâtre pour terminer la guérison.

On pansera de la même manière les plaies d'estoc, de coups de poignard ou de coups de couteau, que ce soit le bois ou le fer qui les ait produites.

Les pinçons et les bleus produits sur la peau par des coups, s'ils causent du gonflement, se panseront une fois seulement en les frottant avec la plante appelée *poçaualizpatli* [2]. On prendra immédiatement après quelques bains et l'on boira l'eau de la racine nommée *iztac patli* mêlée avec du piment, ou bien on boira cette même eau mêlée avec du vin du pays. Cela suffira pour ramener la santé.

Lorsque quelqu'un tombera en trébuchant et se blessera vers la poitrine, il boira tout de suite de l'urine chaude dans laquelle on aura délayé la poudre de trois ou quatre petits lézards; il y ajoutera un peu de poussière de charbon. Plus tard, il boira une décoction des racines et des plantes déjà nommées. On pratiquera une saignée à la veine du côté gauche, afin d'éviter que l'état s'empire et que le malade maigrisse et se sèche peu à peu, ou qu'il enfle du ventre, ou crache le sang ou soit pris de toux incessante. Pour cette toux et pour le crachement de sang, il boira une décoction de la racine appelée *cocauicpatli* bien bouillie. On la prendra tiède deux ou trois fois. Si cela ne suffisait pas, le malade devrait se purger et prendre quelques clystères.

CHAPITRE XXIX

QUI TRAITE DE TOUTES LES RACES QUI SONT VENUES PEUPLER CE PAYS.

§ 1er. — *Qui traite des Tullans ou Toltèques, premiers habitants de ce pays, qui furent comparables aux Troyens.*

Les Toltèques qui, en langue romane, peuvent être appelés d'habiles ouvriers, furent, dit-on, les premiers habitants du pays et les premiers aussi qui vinrent dans cette région qu'on appelle les terres de Mexico ou des Chichimèques. Ils vécurent d'abord un grand nombre d'années dans la ville de *Tullantzinco*, ainsi qu'en rendent témoignage un grand nombre d'antiquités et, entre autres, un temple appelé en mexicain *Uapalcalli* [3], qui dure encore et qui a résisté au temps parce qu'il a été bâti avec du roc et des pierres.

1. De *matlalin*, vert, verte, et *xiuitl*, herbe.
2. C'est-à-dire : remède (*patli*) pour enflure (*poçaualiztli*, du verbe *poçaua*, gonfler).
3. De *uapalli*, planche, poutre et *calli*, maison.

De là, ils furent s'établir sur les bords d'une rivière près de la ville de *Xocotitlan* [1], qu'on appelle aujourd'hui *Tullan* ou *Tula*. On peut assurer qu'ils y vécurent longtemps réunis en voyant les nombreux travaux qu'ils y firent, parmi lesquels se remarquent les ruines de l'un d'eux resté inachevé et qu'on appelle *quetzalli*. Ce sont des piliers avec la forme d'un serpent dont la tête est à la base, tandis que les grelots de la queue se trouvent au sommet. Ils ont laissé un monticule qui ne fut jamais terminé, et l'on voit encore aujourd'hui leurs vieux édifices avec leur crépissure. On trouve de nos jours de leurs œuvres consistant en morceaux de poterie en terre cuite, des vases, des écuelles et des jarres. On retire de dessous terre des joyaux et des pierres précieuses, des émeraudes et des turquoises fines. Le véritable nom des *Tulteca* était *Chichimeca*. Le nom de *Tulteca* provient de la finesse et de la supériorité des objets qu'ils fabriquaient. C'est comme si l'on disait : ouvriers délicats et achevés, comme sont actuellement ceux des Flandres. Cette dénomination était méritée, car ils étaient très adroits et fort supérieurs en tout ce qui sortait de leurs mains. Tout était excellent, délicat et plein de grâce. Ce qu'ils faisaient était remarquable par sa beauté. Leurs édifices abondaient en ornements. Les murs étaient parsemés en dedans de pierres précieuses vertes bien incrustées, et lorsque cet embellissement faisait défaut, il était remplacé par une crépissure supérieurement brunie et très digne d'être admirée. Les pierres qui concouraient à ces travaux étaient si bien travaillées et si parfaitement incrustées qu'on aurait dit de la mosaïque. Ce n'est pas sans raison que tout cela a été attribué plus tard à des ouvriers délicats, car c'était d'un travail charmant et de premier ordre. Il y avait aussi un temple appartenant à leur grand-prêtre appelé *Quetzalcoatl*, encore plus précieux et plus beau que tous les autres objets sortis de leurs mains. Il était partagé en quatre appartements. L'un d'eux, situé du côté de l'orient, était en or; on l'appelait la maison dorée, parce que les crépissures étaient remplacées par des plaques d'or très délicatement incrustées. L'autre appartement, situé vers l'orient, s'appelait la maison des émeraudes et des turquoises, parce qu'elle était intérieurement embellie par des pierres précieuses de toute sorte, incrustées en mosaïque avec une telle perfection que c'était admirable. Un autre appartement, situé au midi, était tapissé d'une grande variété de coquillages de mer, si parfaitement incrustés dans les murs qu'on n'en voyait point les joints, et partout ailleurs le sol et les parois étaient couverts de plaques d'argent. Le quatrième appartement, situé au nord, était formé d'une pierre rouge jaspée et orné de coquillages.

Il y avait un autre édifice remarquable par des ornements de plumes, dans l'intérieur duquel la plume remplaçait la crépissure des murs. On y comptait aussi quatre appartements. L'un, situé vers l'orient, était couvert intérieurement de plumes riches, de couleur jaune, de toutes provenances. Un autre appartement, situé vers le couchant, était appelé l'appartement des plumages. Ses murs étaient couverts de la plume richissime appelée *xiuhtototl*, provenant d'un oiseau d'un très beau bleu. Elle était appliquée sur les murs en forme de tapisserie après avoir été collée sur des *mantas* et des filets. Cette pièce portait, à cause de cela, le nom de

1. De *xocotl*, fruit, avec la postposition *tlan*.

quetzalcalli[1], c'est-à-dire appartement de plumes riches. Un autre appartement, situé vers le sud, dit de plumes blanches, portait ce nom parce qu'il était formé intérieurement de toute sorte de plumes blanches arrangées en panache. Un autre appartement, situé au nord, dit de plumes rouges, était tapissé en dedans de plumages provenant des plus beaux oiseaux. Outre ces différents édifices, ils en construisirent un grand nombre d'autres très remarquables et de grand prix.

La demeure ou l'oratoire de *Quetzalcoatl* était situé au milieu d'une grande rivière qui passait par la ville de *Tullan*. C'était le lieu des ablutions de cette divinité. On l'appelait *Chalchiuhapan*[2]. En ce district se trouvent un grand nombre de constructions souterraines où les Toltèques laissèrent bien des choses enfouies sous le sol. Ce n'est point seulement à *Tullan* et *Xocotitlan* que l'on a découvert des restes exquis provenant des Toltèques, tant en édifices qu'en autres produits. On en trouve encore dans toutes les parties de la Nouvelle-Espagne ; partout on a découvert de leurs œuvres en poteries, fragments de terre cuite à tous usages, jouets d'enfants, joyaux et mille autres objets fabriqués par eux. C'est que, en réalité, les Toltèques s'étaient répandus de toutes parts dans le pays.

Ceux qu'on appelait *Amanteca* et qui s'adonnaient aux ouvrages en plumes excellaient en toutes les belles œuvres qui sortaient de leurs mains. Ils furent les véritables inventeurs de l'art de travailler la plume. Ils en fabriquaient des rondaches et autres insignes qu'on appelait *apanecayotl*, ainsi que tous autres dont on faisait anciennement usage. Ces objets dont ils furent les inventeurs étaient fabriqués par eux à merveille, avec un grand art, en y mêlant des plumes riches. Afin d'y arriver à la perfection, ils avaient soin, avant de les exécuter, de faire des épreuves au moyen du dessin. C'était après ces essais qu'ils les confectionnaient de la manière la plus exquise.

Les Toltèques avaient également acquis une grande expérience en ce qui concerne les propriétés des plantes. Ils savaient distinguer celles qui sont utiles de celles qui sont nuisibles ou mortelles. La connaissance qu'ils en avaient leur permit de signaler à l'attention celles dont on fait usage aujourd'hui pour guérir les maladies ; car ils furent médecins et même les premiers dans l'exercice de cet art, à propos duquel on les appelait *Oxomoco*, *Cipactonal*, *Tlaltetecuin* et *Xochicauaca*. Ils mirent tant d'habileté à connaître les plantes qu'ils furent réellement les inventeurs de l'art de guérir et même les premiers médecins herboristes. Ce furent eux encore qui, par leur grande connaissance des choses, découvrirent les pierres précieuses et en firent usage les premiers, comme sont les émeraudes, les turquoises, les fines pierres bleues et toutes autres espèces de pierres exquises.

Leurs connaissances en ce genre s'élevèrent au point que, lors même que les pierres précieuses étaient enveloppées de rochers ou placées sous la terre, leur finesse naturelle et leur raisonnement les leur faisaient découvrir. Ils savaient toujours où les trouver et ils y parvenaient de la façon suivante. Ils se levaient de bon matin, se transportaient en un lieu élevé et tournaient leurs regards du côté du soleil levant. Lorsque cet astre commençait à paraître ils regardaient de

1. De *quetzalli*, plume riche, brillante, et *calli*., salle, maison.
2. C'est-à-dire : dans l'eau (*apan*) brillante, précieuse ou d'émeraude (*chalchiuitl*).

tous côtés pour découvrir le point du sol sous lequel gisait une pierre précieuse. Ils choisissaient surtout pour la chercher des endroits où la terre apparaissait humide et mouillée. Au moment où le soleil achevait de paraître ou, plutôt, au premier instant où il commençait à se lever, on voyait se former une vapeur légère qui s'élevait dans les airs. C'était là qu'ils devaient trouver la pierre précieuse sous la terre ou dans l'intérieur de quelque rocher, et ils le devinaient par l'apparition de cette vapeur.

Ce furent encore les Toltèques qui découvrirent le filon de vraies turquoises, qu'on appelle *xiuitl* au Mexique. Ce filon, au dire des anciens, se trouve dans un grand cerro, situé aux environs de la ville de *Tepotzotlan*[1] et qu'on nomme *Xiuhtzone*. C'était de là qu'on retirait lesdites pierres. On allait ensuite les laver dans une rivière appelée *Atoyac*. Ce fut même parce qu'on allait les y laver que ce cours d'eau s'appela *Xipacoyan*[2]. Aujourd'hui, c'est ainsi qu'on nomme le village qui s'y est fondé près de la ville de *Tullan*. Les Toltèques étaient si cultivés qu'ils connaissaient presque tous les métiers mécaniques et en tous ils excellaient; car ils étaient peintres, lapidaires, menuisiers, maçons, brunisseurs, ouvriers en plumes, potiers, fileurs et tisserands. Comme ils étaient d'ailleurs fort intelligents et d'esprit inventif, ils ne connurent pas seulement les pierres précieuses avec toutes leurs qualités; ils surent aussi découvrir les mines d'argent, d'or, de cuivre, de plomb, le laiton naturel, l'étain et d'autres métaux qu'ils apprirent à extraire et à travailler de façon à nous en laisser le souvenir après eux. Ils élaborèrent également l'ambre, le cristal, les améthystes, les perles en tous genres. Ils en formaient des joyaux et des colliers tels que ceux dont on fait encore usage, tandis que certains de leurs procédés de fabrication sont aujourd'hui oubliés et perdus.

Les Toltèques furent si habiles en astrologie naturelle qu'ils furent les premiers à former le compte des jours de l'année, des nuits, des heures, de la différence des temps, etc... Ils connaissaient fort bien quelles étaient leurs influences favorables ou nuisibles et ils représentèrent leurs connaissances en ce genre par vingt figures ou caractères qu'ils nous ont transmis. Ils inventèrent aussi l'art d'interpréter les songes et leur science s'était élevée jusqu'à connaître les étoiles du ciel, auxquelles ils avaient donné des noms et dont ils savaient les propriétés et les influences. Ils connaissaient également les mouvements des cieux calculés par les étoiles.

Ils savaient aussi et affirmaient l'existence de douze cieux dont le plus élevé était la demeure du Grand Seigneur et de son épouse. Celui-là portait le nom d'*Ome tecutli*, ce qui veut dire deux fois seigneur, et celle-ci s'appelait *Ome ciuatl* ce qui signifie deux fois notre dame. Les deux se nommaient ainsi pour donner à entendre qu'ils régnaient sur les douze cieux et sur la terre. On disait que de ce Grand Seigneur dépendait l'existence de toutes choses et que, par sa volonté, de lui procédaient l'influence et la chaleur au moyen desquelles les enfants étaient engendrés dans le sein de leurs mères. Les Toltèques étaient de fort braves gens, enclins à la vertu. Le mensonge leur était inconnu. D'habitude, leurs

1. De *tepotzotli*, bossu, et *tlan*, suffixe de noms de lieu.
2. De *xiuitl*, turquoise, pierre précieuse, et *paca*, laver, avec *yan*, suffixe de noms de lieu.

façons de parler et de se saluer les uns les autres étaient comme il suit : « *Señor et señor mon frère aîné*, ou *señor mon frère cadet* ». En place de serment ils se contentaient de dire : « C'est vrai, c'est ainsi, c'est bien reconnu », *oui* quand c'était *oui*, et *non* quand c'était *non*. Leur manger habituel avait pour base le même maïs d'aujourd'hui. Ils semaient et récoltaient la variété blanche, de même que celles qui ont d'autres couleurs. Ils s'en nourrissaient et ils en faisaient la base de leurs trafics comme on le fait d'une monnaie. Ils faisaient usage pour vêtements de mantas ou étoffes sur lesquelles des scorpions étaient dessinés en bleu. Leurs chaussures consistaient en *cotaras* bleues avec des courroies de même couleur. Les Toltèques étaient hauts de taille, beaucoup plus que ceux qui vivent aujourd'hui, et cette stature leur permettait de courir et de faire de longs trajets. Cela les faisait surnommer *tlanquacemilhuique*[1], ce qui veut dire qu'ils couraient un jour entier sans se reposer. Ils étaient également bons chanteurs et ils accompagnaient leurs chants et leurs danses de tambours et de grelots en bois qu'ils appellent *ayacachtli*. Ils composaient eux-mêmes de très beaux chants. Ils étaient très dévots et bons orateurs. Ils adoraient un seul Seigneur qu'ils tenaient pour dieu, auquel ils donnaient le nom de *Quetzalcoatl* et dont le grand prêtre s'appelait de même. Celui-ci était d'une grande dévotion et très attentif au culte de son dieu. Aussi était-il grandement estimé parmi eux. Ce qu'il commandait était toujours exécuté et ses sujets allaient même au delà de ses ordres. Il leur disait bien souvent qu'il y avait un seul dieu et seigneur appelé *Quetzalcoatl* et qu'il ne demandait pas d'autres sacrifices que ceux de serpents et de papillons. Comme d'ailleurs les Toltèques croyaient en sa parole et qu'ils n'étaient pas moins enclins aux choses du culte que le grand prêtre lui-même, et qu'au surplus ils étaient possédés de la crainte de leur dieu, ils ne s'écartaient jamais de ses ordres.

Le temps arriva même que *Quetzalcoatl* leur persuada qu'ils devaient sortir de leur ville de *Tullan*. Ils l'abandonnèrent, en effet, par son ordre, quoiqu'ils y eussent établi depuis bien du temps leur demeure en y bâtissant des maisons belles et somptueuses, des temples et des palais avec la plus grande magnificence, de même qu'ils possédaient de grandes richesses dans tous les lieux où ils s'étaient répandus pour y fixer leur séjour. De partout ils effectuèrent leur départ, abandonnant leurs maisons, leurs terres, leurs villes et leurs richesses; car, ne pouvant point emporter celles-ci en totalité, ils en enfouirent beaucoup sous le sol, d'où on les retire aujourd'hui en se sentant pris d'admiration pour la supériorité de leurs œuvres.

Obéissant donc aux ordres de *Quetzalcoatl*, ils partirent, poussant devant eux, avec des difficultés infinies, leurs femmes, leurs fils, les malades et les vieillards, sans qu'aucun d'eux fît résistance à ce qui était commandé. Tous se mirent en route aussitôt que *Quetzalcoatl* lui-même sortit de *Tullan* pour gagner la région appelée *Tlapallan* d'où il n'est jamais revenu. Ils étaient fort experts en langue mexicaine, quoiqu'ils ne la parlassent pas dans la perfection qu'on lui connaît aujourd'hui. Comme ils étaient intelligents et adroits, ils acquirent promptement par leur activité des richesses qu'ils disaient tenir de leur dieu *Quetzalcoatl*. Aussi avaient-ils l'habitude de dire entre eux de celui qui s'enrichissait en peu

1. Voyez la note 1 de la page 208.

de temps, qu'il était fils de cette divinité. Ils mettaient beaucoup de soin dans la manière de porter leur chevelure, la laissant pousser par derrière depuis le milieu de la tête et la coupant ras sur l'occiput. On leur donnait aussi le nom de Chichimèques. Il ne sera pas dit ici d'autres choses du caractère et des qualités des premiers colonisateurs de ce pays appelé le Mexique. Nous ajouterons cependant, au sujet desdits Toltèques, que ceux qui parlent aujourd'hui clairement la langue mexicaine et qu'on appelle *Nahua* sont leurs descendants. Ils procèdent de ceux qui ne purent suivre *Quetzalcoatl* et qui restèrent, les uns à cause de leur vieillesse, les autres par suite de leurs infirmités, quelques femmes en couche et quelques-uns enfin parce que telle fut leur volonté.

§ 2. — *Où l'on dit combien de races chichimèques il y eut dans ce pays.*

Ceux qui portaient le nom de Chichimèques formaient trois groupes : les *Otomi*, les *Tamime*[1] et les *Teochichimeca*[2]. Nous parlerons plus loin des mœurs et du caractère des *Otomi*. Quant aux *Tamime*, cette dénomination veut dire tirailleurs à l'arc et à la flèche. Ils étaient de la même race que les Teochichimèques et ils eurent du goût pour l'état républicain. Bien qu'ils vécussent généralement dans des cavernes et sous des rochers, quelques-uns d'entre eux bâtissaient des cabanes et de petites maisons en chaume. Ils faisaient aussi quelques semailles de maïs et, après les avoir faites, ils s'en venaient vivre avec des Mexicains ou *Nahua* et avec des familles *Otomi*, dans le but de se familiariser avec leurs manières de parler, et de cette façon ils parvenaient à savoir un peu les langues des Mexicains et des Otomi, dont ils cherchaient également à s'approprier les mœurs et les façons de vivre. Pour ce qui est de leurs vêtements, ils faisaient usage de quelques vieilles défroques déchirées ou de haillons mis en pièces. Quant à leur subsistance, ils faisaient quelques petites semailles et récoltaient le nécessaire pour leur entretien. Le nom de *Tamime* par lequel on les désignait et qui signifie tirailleurs provenait de ce qu'ils étaient presque toujours armés de l'arc et de la flèche afin d'être sans cesse prêts à faire le tir et à se livrer à la chasse. Les *Tamime* étaient les serfs de seigneurs ou gouverneurs sur les terres desquels ils venaient vivre. Pour tout tribut, ils donnaient une partie du produit de leur chasse consistant en lapins, chevreuils et serpents. Ils connaissaient parfaitement un grand nombre de plantes et de racines, ainsi que leurs propriétés et leurs vertus. Ils savaient distinguer celles qui étaient vénéneuses et qui pouvaient causer une mort subite ou faire que les gens s'éteignissent peu à peu sous leur influence. Ils connaissaient encore une certaine espèce de serpents qu'on appelle *maçacoatl*. Ils avaient l'habitude de circuler avec un petit porte-manteau sur le dos et ils s'introduisaient dans les maisons pour y vendre les plantes médicinales qu'ils nomment *patli*. Ils ne coupaient point leurs cheveux. Les hommes et les femmes les portaient longs et non tressés.

Ceux qu'on appelait *Teochichimeca*, ce qui signifie entièrement barbus, s'appe-

1. Altération sans doute du mot *tlaminanime*, du verbe *tlamina*, tirer de l'arc, darder, lancer des flèches.

2. Chichimèques divins (*teotl*).

laient aussi *Çacachichimeca* [1], ou hommes des bois. Ils habitaient des lieux éloignés des grands centres de population, au milieu des campagnes, des savanes, des monts et des cavernes. Ils n'avaient point d'habitations fixes; mais ils menaient une vie vagabonde. Quand la nuit les surprenait ils s'arrêtaient pour dormir en tout endroit où il y avait quelque caverne. Ils avaient un chef ou seigneur qui régnait sur eux et les gouvernait. C'était pour lui qu'il se livraient à la chasse. Lorsqu'ils tuaient un tigre, un lion, un chat sauvage, des lapins ou des chevreuils, ils lui en présentaient la viande et la peau. Ce gibier, par lequel ils reconnaissaient sa suprématie, servait à son alimentation. C'était comme un tribut que ses sujets lui présentaient en même temps qu'ils lui donnaient des arcs et des flèches. Ce chef avait pour tout palais des maisons en chaume ou simplement des cavernes. Il n'avait qu'une seule femme et tous les Chichimèques pareillement ne possèdaient qu'un seule compagne. Chacun d'eux vivait comme à part avec elle et cherchait à se procurer le nécessaire pour la vie.

On dit que ces gens-là ne commettaient jamais d'adultère. Rarement, — presque jamais — on découvrait quelqu'un coupable de ce crime. S'il s'en trouvait un, on le tuait. Tous les sujets du même chef étaient rassemblés dans le but de lui présenter le criminel avec sa complice. Il prononçait la sentence, d'après laquelle chacun des vassaux devait tirer quatre flèches sur les deux adultères.

Ce chef portait une *manta* de peau de chat sauvage, de tigre, de lion ou d'écureuil. Il ajustait sur sa tête une peau d'écureuil de façon que le museau de l'animal reposait sur son front tandis que la queue tombait sur la nuque. Il avait à la main un éventail rond en plumes rouges. Sa femme était vêtue d'un jupon et d'une chemise faits avec les mêmes peaux. Les autres femmes portaient aussi une jupe et des peplums en peaux d'animaux, et elles étaient, pour l'ordinaire, armées de l'arc et du carquois. Lorsqu'ils étaient en route, ils tenaient toujours leurs armes. Quand ils se couchaient pour dormir, ils les plaçaient à leur chevet, prétendant qu'elles faisaient la garde pour eux. Leurs chaussures consistaient en *cotaras* de feuilles de palmier. Le lit où le chef dormait et la chaise où il s'asseyait étaient en peaux de tigre et de lion arrangées avec art. Un grand nombre de Teochichimèques formaient sa garde. Tous en général étaient vêtus de peaux de chevreuils ou de chacals. Mais personne ne se couvrait de peau de lion. Les Teochichimèques étaient lapidaires. Ils savaient choisir l'obsidienne et l'élaborer pour en fabriquer des pointes de flèches. Ils avaient l'habitude de porter des miroirs qui leur pendaient à la ceinture. Quand ils étaient en marche, ils avançaient en rang l'un après l'autre à la suite de celui qui servait de guide, lequel, ainsi que tous les autres, portait par derrière le miroir attaché à la taille dans lequel se mirait celui qui venait après lui. Ils travaillaient et taillaient très bien les pierres bleues ou turquoises, appelés *teoxiuitl* [2], avec lesquelles ils fabriquaient des bijoux, des colliers, des bracelets et des orcillons de différentes formes. Ils avaient une grande connaissance des plantes et des racines, de leurs qualités et de leurs vertus. Ils furent les premiers à découvrir et à mettre en usage la racine

1. De *çacatl*, paille, herbe grossière, et *Chichimeca*.
2. Turquoise (*xiuitl*), magnifique, divine (*teotl*).

appelée *peyotl* [1] qui entrait dans leur consommation à la place de vin. Ils faisaient de même avec une espèce de champignon vénéneux appelé *nanacatl*, dont ils fabriquaient une boisson. Après l'avoir bue, ils se réunissaient sur un plateau où ils se livraient au chant et à la danse de jour et de nuit tout à leur aise, le premier jour surtout, car, le lendemain, ils pleuraient tous abondamment en disant que ces larmes servaient à laver leurs yeux et leur visage.

Ils étaient également ouvriers en plumes et ils en fabriquaient des produits exquis, comme par exemple des sortes de petits éventails de couleur rouge. Il y avait aussi parmi eux des corroyeurs qui apprêtaient des peaux de chevreuils servant à faire des jupes et autres vêtements. Les femmes préparaient à manger pour les hommes des viandes sautées ou rôties; mais les hommes ne rendaient pas ce service à leurs femmes et ils en donnaient pour motif l'obligation où ils étaient de conserver leur vue pour pouvoir chasser, tandis que la fumée la leur aurait gâtée. C'est que les Teochichimèques possédaient une fort longue vue et ils savaient très bien atteindre le but, car ils touchaient toujours de leur flèche ce qu'ils avaient visé, cela fût-il fort loin et de dimension minime. Les mets dont ils faisaient usage pour leur subsistance consistaient en feuilles de *tunas*, les *tunas* elles-mêmes, la racine appelée *cimatl;* d'autres qu'ils arrachaient de dessous terre, comme sont les *tzioactli* et *necuametl;* les *mizquitl*, les palmes, les fleurs d'*icçotl;* le miel provenant des palmiers, du maguey et des abeilles; d'autres racines encore qu'ils connaissaient et qu'ils prenaient sous le sol; toutes sortes de viandes de lapins, de lièvres, de chevreuils, de serpents et d'un grand nombre d'oiseaux. C'est en mangeant toutes ces choses sans mélange de condiments qu'ils vivaient longtemps sains et robustes. C'était miracle de voir mourir quelqu'un, et celui qui mourait était déjà si vieux et tellement blanchi par l'âge qu'on pouvait dire que c'était l'unique cause de sa fin. Si l'un d'eux était atteint de quelque maladie et n'en guérissait pas dans trois ou quatre jours, tous les gens de la tribu se réunissaient et le tuaient en lui plongeant une flèche dans la gorge. En général quand les anciens arrivaient à une trop grande vieillesse, on leur donnait ainsi la mort d'un coup de flèche, prétendant qu'on les tirait de peine en les délivrant des souffrances de ce monde, et l'on évitait ainsi soi-même de compatir à leurs soucis. On les enterrait au milieu de grandes réjouissances; la fête durait deux ou trois jours pendant lesquels on se livrait au chant et à la danse. Comme une conséquence de leur sobriété et de la légèreté de leur vêtement, outre qu'ils étaient sains et vigoureux, ils se maintenaient fort agiles; car ils gravissaient les sierras élevées vigoureusement et avec prestesse; on aurait dit qu'ils volaient en marchant. Ils n'en étaient, du reste, nullement empêchés par leur rate et leur obésité, attendu que leur corps ne connaissait nullement ces incommodités. Chacun d'eux emmenait sa femme avec lui, ainsi que nous l'avons déjà dit. Lorsqu'elle était enceinte, le mari lui réchauffait le dos et l'arrosait ensuite en disant que cela faisait l'office de bain. Aussitôt qu'elle avait accouché, le mari lui lâchait deux ou trois coups de pieds par derrière pour que le sang achevât de sortir. Après cela, ils prenaient l'enfant, le mettaient dans un petit *cacalli*, la femme le plaçait sur son dos et ils continuaient aussitôt leur route jusqu'à l'endroit où la nuit

1. La plante porte le même nom. On appelle également ainsi le cocon du ver à soie.

les prenait. Ils y dormaient, et le lendemain et les jours suivants ils faisaient de même jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au but de leur voyage. Si l'enfant mis au monde était une fille, on la donnait, dès qu'elle avait quatre ou cinq ans, à un garçon de son âge qui la recevait et s'en allait avec elle. Si l'enfant était du sexe masculin, dès qu'il avait un an, on lui mettait entre les mains un arc dont on lui enseignait à se servir sans lui apprendre aucun autre jeu. Ils faisaient usage de maléfices pour ensorceler les gens. Ils portaient les cheveux longs et tressés. Hommes et femmes ne les coupaient jamais.

Cette variété de *Chichimeca* s'appelait, les uns, *Nahua Chichimeca*, parce qu'ils parlaient à la fois leur propre langue et celle des Mexicains ou *Nahua ;* les autres étaient dits *Otonchichimeca*, parce qu'ils parlaient l'otomi en même temps que leur propre langue. Il y en avait aussi qu'on nommait *Cuexteca Chichimeca*, parce qu'ils parlaient à la fois leur langue et la *guaxteca*. Tous vivaient en société policée; ils avaient leur gouvernement, leurs seigneurs, leurs caciques et leurs gouverneurs. Ils formaient des centres habités avec leurs maisons bien pourvues de vêtements et de choses à manger. Leur habitude était également d'être armés et de faire usage de l'arc et de la flèche.

§ 3. — *Où l'on dit ce qu'étaient ceux qui se nommaient* Nahua.

Les *Nahua* étaient ceux qui parlaient la langue mexicaine, bien que ne la prononçant pas comme les vrais Mexicains. Ils s'appelaient aussi Chichimèques et ils prétendaient descendre des Toltèques qui restèrent dans le pays lorsque leurs compatriotes s'exilèrent, à l'époque où *Quetzalcoatl* partit pour *Tlapallan*. Les *Nahua* ne manquaient pas d'esprit pratique, car ils avaient leur gouvernement, leurs caciques, leurs chefs subalternes qui administraient et faisaient en sorte d'agrandir leurs domaines. Ils avaient leurs habitudes de réjouissance; leurs chants, leurs danses pour l'amusement du peuple. Tout le monde possédait le nécessaire pour le manger et le boire. Ils avaient des métiers. La prospérité et même les richesses ne leur manquaient pas en étoffes, bijoux, belles plumes et autres propriétés : maisons, semailles et silos pleins. Ils reconnaissaient un dieu qu'ils adoraient, invoquaient et priaient en demandant ce qui était à leur convenance; ils l'appelaient *Yoalli checatl*, ce qui veut dire air et nuit, ou *opu*, invisible. Ils lui étaient très dévots dans leurs prières. Les veilles qu'ils lui dédiaient pendant la nuit se faisaient en chantant avec accompagnement du tambourin qu'ils appellent *teponaztli*. Ils lui offraient le sacrifice de leur sang en s'incisant avec des épines de maguey et en accompagnant cet acte des sons d'une grande conque marine qui remplaçait la trompette parce qu'elle résonnait au loin. Ils faisaient des ablutions à minuit, même pendant les grands froids. Ils célébraient des sacrifices à leur dieu dans des fêtes, tous les vingt jours. Habiles à concevoir, ils étaient adroits et délicats dans l'exécution, car ils étaient artisans en plumes, peintres, brunisseurs, orfèvres, doreurs, forgerons, charpentiers, maçons et lapidaires. Ils excellaient dans l'art de tailler et de polir les pierres précieuses. Ils étaient aussi fileurs, tisserands, élégants dans leur langage, recherchés dans leur manière de manger et de se vêtir, très enclins à la dévotion et à l'offrande à leur dieu, prenant soin de l'encenser dans ses temples. Du reste, vaillants à la guerre, pleins d'élan, fé-

conds en ruses pour faire de grandes prises. Nous nous bornerons à ce peu de paroles sur les *Nahua*; mais il y aurait beaucoup à dire sur leur gouvernement et sur leur manière de vivre.

§ 4. — *Ce que sont les* Otomi *et leurs coutumes.*

La dénomination d'*Otomitl* provient d'*Oton*, leur chef. Ses fils, ses descendants et les sujets qu'il gouverna, tous ensemble et chacun en particulier, furent appelés *Otomi*. Ils n'étaient point sans civilisation. Ils se réunissaient dans des centres habités et y formaient un gouvernement. Les hommes faisaient usage des *mantas* et couvraient de *maxtles* leurs parties secrètes; ils se chaussaient de *cotaras*. Les femmes avaient des jupons et des *uipilli* qui leur tenaient lieu de chemises. Les *mantas* des hommes étaient élégantes et bien tissées, leurs chaussures faites avec goût. Les femmes faisaient également usage de jupons et de chemises de très bonne fabrication. Parmi eux, il y avait des seigneurs et des chefs chargés du gouvernement et de l'administration du peuple. Il y avait de hauts employés, personnes de valeur reconnue qui, comme ceux appelés *calpixque*, avaient mission d'administrer la tribu. Il y en avait d'autres appelés *otontlamacazque*[1], ainsi qu'un suprême grand prêtre du nom de *tecutlato*[2]. On voyait encore parmi eux des devins nommés *tlaciuhque*[3], ce qui signifie les familiers ou les pareils de leur dieu. Ils prétendaient savoir ce que cette divinité déterminait sur toutes choses, attendu qu'ils lui parlaient et recevaient ses réponses. Aussi était-ce à eux que les *Otomi* venaient demander quand et comment ils devaient partir en guerre et quel serait le succès de leurs armes; s'il pleuvrait beaucoup ou pas du tout cette année-là; s'il y aurait de la famine, des maladies, une grande mortalité. Bien d'autres choses encore étaient demandées à ces devins. Si leurs réponses, qui étaient comme des oracles, devenaient quelquefois des vérités, on les tenait pour dieux et on les adorait comme tels. La réputation qu'ils en acquéraient leur attirait bien des gens qui venaient des pays lointains pour les voir.

Ces mêmes *Otomi* possédaient des semailles et des silos; ils avaient abondamment à manger et à boire, de bonnes subsistances. Leur dieu s'appelait *Yocippa*. On lui avait érigé un temple remarquable. C'était une construction couverte en chaume, d'une fabrique particulière qui n'était en usage que pour cet édifice, car il n'était point permis de bâtir une maison sur ce modèle. Les cabanes dans lesquelles ils vivaient étaient recouvertes d'un chaume grossièrement placé, car les *Otomi* se souciaient peu des aises excessives du domicile. Des prêtres appelés *tlamacazque* vivaient dans le temple et s'y occupaient à l'éducation des enfants. Ils y faisaient pénitence pour tout le monde. Ils veillaient la nuit entière quand c'était l'époque des sacrifices. Ils se piquaient et se saignaient aux lèvres ou aux cuisses avec des épines de maguey et ils se baignaient à minuit dans les saisons froides. Ils jeûnaient et ils montaient au temple avec leur tambourin ou *teponaztli*, qu'ils disaient être leur compagnon de veille ou leur garde.

1. De *otomitl*, et *tlamacazque*, ministres.
2. De *tecutli*, seigneur, chef, et *tlato*, qui parle, harangue (*tlatoa*).
3. Pluriel de *tlaciuhqui*, astrologue.

Les *Otomi*, quand ils étaient enfants, se rasaient la tête et laissaient pousser quelques cheveux seulement près de la nuque, qu'ils appellent *piochtli*. Ils avaient l'habitude de faire un trou à leur lèvre inférieure ainsi qu'à leurs oreilles. Ils mettaient à leurs lèvres une mentonnière et aux oreilles des pierres précieuses et autres objets ressemblant à des anneaux. Quand ils arrivaient à l'âge qui les faisait hommes, ils coupaient ras leurs cheveux en arrière, depuis l'occiput jusqu'au milieu de la tête et les laissaient pousser partout ailleurs. Ils prenaient alors le nom de *piocheque*[1]. Ceux qui étaient seigneurs ou hauts fonctionnaires portaient à la lèvre une mentonnière d'émeraude, de nacre, d'or ou de cuivre. Ceux qui s'étaient distingués à la guerre avaient des oreillons d'or, de cuivre, de nacre, de pierres dont on fait les miroirs ou de turquoises ornées de mosaïque. Les autres, en général, portaient des mentonnières en cristal, en obsidienne ou en fausses émeraudes, et ils avaient aux oreilles des ornements analogues ou bien fabriqués avec la terre cuite bien polie, quelquefois même en bois de roseau, ce qui était considéré comme la plus vile parure des oreilles. Les femmes se rasaient la tête quand elles étaient enfants. A l'âge de jeune fille, elles laissaient pousser leurs cheveux sans nul apprêt, et elles les coupaient ras seulement sur le front, à la mode des hommes. Quand elles étaient tout à fait femmes et avaient eu des enfants, elles faisaient la toilette de leur chevelure; elles portaient des boucles d'oreilles et elles se faisaient sur la poitrine et sur les bras des dessins de couleur bleue au moyen de petits instruments qui fixaient cette couleur dans les chairs. Leur manger consistait en maïs, haricots, piments, sel et tomates. Ils faisaient usage aussi de *tamalli* rouges appelés *xocotamalli* et de haricots bouillis. Ils mangeaient également des petits chiens, des lapins, des chevreuils et des taupes.

§ 5. — *Des défauts et mauvaises qualités des* Otomi.

Les *Otomi* étaient gauches, rustres et maladroits. Quand on gronde quelqu'un pour sa gaucherie, on a l'habitude de lui dire par méchanceté : «Que tu es sot, tu es bien *Otomitl*; tu ne saurais comprendre ce qu'on te dit..... Tu es peut-être un vrai *Otomitl?* Ce n'est pas que tu lui ressembles; seulement, tu l'es bien tout à fait. » Cela se disait comme une injure à celui qui était grossier et sot pour lui reprocher son peu d'intelligence et son manque d'habileté. Le clinquant excite leur envie. Ils désirent à ce point les objets qui leur paraissent jolis qu'ils les achètent sans en avoir nul besoin. Ils étaient recherchés dans leurs vêtements, ayant pour habitude de se parer de tout ce qu'ils voyaient chez les autres et, lors même que c'était le propre des grands seigneurs et des hauts employés d'en faire usage, ils s'en revêtaient en se l'ajustant si mal et avec si peu de goût qu'on ne trouvait rien de mieux pour les injurier que l'appellation d'*Otomi*. Les femmes ne faisaient pas autrement. Elles se couvraient de n'importe quelle étoffe qui leur tombait sous la main; mais elles ne savaient se vêtir avec goût ni de leurs jupes ni de leurs peplums. Leur désir de s'attifer était tel que les jeunes filles se paraient les bras, les pieds et les jambes de plumes rouges, se fardaient le visage avec un vernis jaune appelé *tecoçahuitl* et se teignaient

1. Qui ont de longs cheveux sur la nuque (*piochtli*).

les dents en noir, faisant ensuite sur le vernis des dessins en couleur. Les vieilles se coupaient ras quelques cheveux sur le front à la manière des hommes et se peignaient comme les jeunes filles. Elles s'emplumaient les pieds, les jambes et les bras de la même manière, se teignaient les dents en noir et se fardaient le visage comme elles. Quoique déjà vieilles, elles faisaient usage, comme les jeunes filles, d'élégantes étoffes bariolées pour leurs jupes et leurs peplums. Les *Otomi* étaient très paresseux. Quoiqu'ils fussent robustes, capables d'efforts et bons laboureurs, ils ne s'appliquaient guère à gagner leur vie par un travail soutenu; car, aussitôt qu'ils avaient labouré leurs terres, ils s'en allaient vaguant sans rien faire en aucun autre genre d'occupation. Ils s'amusaient seulement à chasser des lapins, des lièvres, des cailles et des chevreuils avec des filets, des flèches, de la glu et autres ingrédients dont ils avaient l'habitude de faire usage. Ils s'occupaient aussi de châtrer les magueys, afin de recueillir la sève pour la boire ou en faire du *pulque*. Ils s'enivraient volontiers chaque jour et cherchaient leur passe-temps dans des visites aux dépôts des cabaretiers. Lorsque les pieds de maïs étaient déjà grands et commençaient à donner des épis, ils s'empressaient de cueillir les plus petits de ceux-ci pour les manger ou pour les vendre en échange de viande, de poissons et de vin du pays. Ils faisaient de même avec des calebasses et les piments verts de la saison d'été. Lorsque le maïs était mûr ils faisaient disparaître tout ce qu'ils pouvaient des gros épis pour servir à l'achat de ce dont ils avaient besoin et en les mangeant bouillis et sous forme de *tortillas* et de *tamales*. Quand venait le moment de la récolte, ils n'en recueillaient que fort peu, parce qu'ils les avaient dépensés ou mangés avant leur complète maturité. Après avoir récolté le peu qui restait, ils achetaient des poules et des petits chiens pour les manger ; ils faisaient un grand nombre de *tamales* rouges avec leur maïs et, à la suite de ces apprêts, ils s'amusaient à banqueter en s'invitant les uns les autres. Après le manger, ils buvaient leur vin et, de la sorte, ils dépensaient en bien peu de temps ce qu'ils avaient récolté. Ils se disaient les uns aux autres : « Que tout notre maïs s'achève, et nous aurons ensuite recours aux herbes, aux tunas et aux racines ». Ils prétendaient que leurs aïeux avaient dit que le monde était ainsi fait, qu'un jour l'abondance était excessive et qu'un autre jour manquait le nécessaire. On avait pris l'habitude dans le pays d'injurier celui qui mangeait son bien en peu de temps en disant qu'il dépensait à la manière des *Otomi*, ce qui équivalait à dire qu'il agissait en animal.

Les *Otomi* mangeaient les *zorrillos* qui puent, des serpents, des loirs, des rats de toute espèce, des belettes, des reptiles de la plaine et de la montagne, des lézards de toute sorte et différentes variétés de frelons et de sauterelles. Beaucoup de leurs femmes savaient fabriquer de très belles broderies sur les *mantas*, les jupes et les *uipilli* qu'elles tissaient avec beaucoup de goût. Elles faisaient ces travaux avec du fil de maguey qu'elles retiraient des feuilles. Elles le filaient et savaient en faire des tissus avec de beaux dessins. Mais elles n'en confectionnaient guère de compliqués, bien qu'elles fussent aptes à les fabriquer de toutes façons, et cela afin de les pouvoir vendre à bas prix.

Les *Otomi* adoraient deux dieux. Ils appelaient l'un d'eux *Otontecutli*[1]. Ce fut

1. De *Otomitl*, et *tecutli*, seigneur.

le premier seigneur qui gouverna leurs aïeux. Ils appelaient l'autre *Yoccipa* et ils lui faisaient une plus grande fête qu'au premier. Quand ils voulaient la célébrer, ils allaient coucher et se réjouir en rase campagne et ils y vivaient pendant quatre jours. Ils préparaient pour cette solennité toutes sortes de mets et de boissons. Ils y faisaient de fortes dépenses en *tamales* rouges et en *tortillas* faites avec un mélange de maïs et de miel. C'était leur plus grande fête. On appelait *Totopaina*, *Yocippa totoca*[1] le jour où elle se célébrait. Leurs dieux principaux étaient ceux que nous venons de nommer. Mais ils en avaient un troisième qu'ils appelaient *Atetein*. Ils avaient l'habitude d'aller prier et faire des sacrifices sur les hauteurs des montagnes.

Il était de coutume chez les *Otomi* que les garçons se mariassent à un âge fort tendre. Il en était de même pour les femmes. On donnait aux enfants mâles des fillettes de leur âge qu'on cherchait pour en faire leurs femmes. On demandait leurs filles à ceux qui régnaient, gouvernaient, et étaient les chefs de l'administration. Lorsque quelqu'une d'entre elles était déjà formée, sans qu'on en eût fait la demande, ils la donnaient en cadeau, quelquefois parce qu'elle demandait elle-même un mari, afin que sa vie ne finît pas sans qu'elle laissât après elle des enfants. On prétend que si l'homme, passant la nuit avec la femme, ne comptait pas jusqu'à dix avec elle, celle-ci en était mécontente et ils se séparaient. D'autre part, si la femme était trop faible pour subir huit ou dix fois l'approche de l'homme, le mécontentement s'en suivait et elle était bientôt abandonnée.

Telles sont en somme la vie et les mœurs des *Otomi*.

§ 6. — *Des* Matlatzinca, Quaquata *et* Toluca.

La dénomination de *Matlatzincatl* est prise de *matlatl*, filet qui servait à l'opération de l'égrénage du maïs et à bien d'autres choses encore. Ceux qui s'appelaient *Matlatzinca* avaient, en effet, l'habitude d'égréner leur maïs en mettant dans un filet les épis qu'ils soumettaient ainsi à un battage. Les objets qu'ils chargeaient sur leur dos n'étaient pas placés dans un sac ordinaire, mais dans un filet qui renfermait un peu de paille afin d'empêcher que le contenu pût s'échapper à travers les mailles. On les appelle *Matlatzinca*, comme dérivant également du mot *tematlatl*[2] qui veut dire fronde. D'où il résulterait que cette dénomination, interprétée différemment, signifierait gens armés de frondes. Il est certain, en effet, que les *Matlatzinca*, dès leur enfance, avaient la coutume de porter la fronde sur eux comme les *Chichimeca* leurs arcs, et ils lançaient sans cesse des pierres avec elle. Si leur nom dérivait du mot qui signifie filet, c'est principalement pour cette raison que, lorsqu'ils voulaient sacrifier quelqu'un à leur idole, ils l'entouraient d'un filet dans lequel ils le serraient jusqu'à lui faire sortir les boyaux.

L'habitude d'appeler *quatlatl* un seul individu et *quaquata* plusieurs ensemble,

1. *Totopaina*, oiseau (*tototl*) qui court (*paina*) ; — *Yocippa totoca*, c'est-à-dire : *Yocippa* qui va rapidement (*totoca*).
2. De *tetl*, pierre, et *matlatl*, filet.

provenait de ce qu'ils ceignaient leurs têtes avec la fronde. *Qua* est l'abrégé de *quaitl* qui veut dire tête, et *ta*, pour *tematlatl*, qui veut dire fronde. D'où il suit que *quatlatl* désigne un homme portant sa tête enguirlandée d'une fronde. Une autre interprétation lui ferait signifier un homme à tête de pierre. Comme il fait grand froid dans leur pays appelé *Matlatzinco*, ces *quaquata* sont ordinairement très forts et très résistants à la fatigue. L'habitude qu'ils avaient de faire usage de la fronde et d'en atteindre fort loin leur but les rendait très hardis et fort résolus ; aussi étaient-ils craints en temps de paix comme en temps de guerre. On avait la coutume de dire, en façon d'injure, de celui qui était peu estimé : « Il a l'air d'un *quata* », c'est-à-dire d'un impertinent et d'un mal élevé. C'est pour cela que, lorsque le vin leur montait à la tête et leur faisait perdre la raison, cette boisson était appelée *quatlatl*, comme pour signifier que le vin rendait l'homme méprisable et sans cervelle.

Ce qui les a fait appeler *Toluca* et *Tolucatl* au singulier, c'est que dans le pays de Toluca se trouve une sierra du nom de *Tolutzin* on *Tolutepetl*, de laquelle les *Toluca* tirent leur nom. Ils prétendent eux-mêmes s'appeler ainsi du nom de leur ville qui est Toluca. On peut dire encore qu'ils s'appellent de la sorte à cause du *tollin*, espèce de jonc dont on fait des *petlatl;* car on s'adonne beaucoup à ce travail dans cette localité. Ces *Toluca*, autrement dit *Matlatzinca*, ne parlaient point la langue mexicaine, mais une autre différente qui est fort obscure. La vérité est cependant qu'il y a parmi eux des *Nahua* et des Mexicains, mais leur langue propre possède la lettre *r*. Leur pays produit seulement du maïs, des haricots et une graine comestible appelée *uauhtli*. Il n'y a ni sel ni piment. Leur manger habituel se compose de *tamales* et de haricots, leur boisson est la mazamorra appelée *xocoatolli* [1]. Ils font aussi du maïs torréfié qui, sous le nom de *momochtli*, imite parfaitement une fleur très blanche. Leurs vêtements étaient faits d'étoffes de *maguey*. Ils étaient partisans des maléfices et faisaient usage de sorcelleries.

Leur idole s'appelait *Coltzin* [2]. Ils l'honoraient et fêtaient de différentes manières. Quand ils lui faisaient une fête, ils contribuaient seuls, à l'exclusion des Mexicains et des *Tepaneca*. Quand ils sacrifiaient quelqu'un, ils tordaient et serraient la victime dans un filet, de telle façon que les os des bras et des jambes sortaient à travers les mailles. Ils répandaient du sang devant l'idole. Leur principale qualité provenait de ce qu'ils étaient très attentifs à bien travailler leurs terres, très forts et très résistants sous le poids de charges considérables. Ils avaient l'habitude de se baigner tous les matins.

§ 7. — *Des* Ocuilteca, Maçaoaque *et* Totonoca.

Les gens qu'on appelle *Ocuilteca* vivent dans le district de Toluca sur des terrains qui leur appartiennent. Ils ont les mêmes mœurs et coutumes que ceux de Toluca, quoiqu'ils parlent une langue différente. Ils faisaient grandement usage de maléfices et de sorcelleries.

1. Boisson (*atolli*) acidulée, rafraîchissante (*xocotl*).
2. De *coloa*, tordre, presser, écraser.

Les *Maçaoaque* sont distincts des autres, quoiqu'ils vivent en un district de Toluca dans le village de *Xocotitlan*. Leur langage diffère, mais ils ont les mœurs et coutumes des Tolucains, avec quelque grossièreté d'allures et des aptitudes restreintes. Les vieilles femmes se fardent comme les jeunes avec le vernis *tecoçahuitl* ou d'autres fards colorés ; elles se couvrent de plumes les bras et les jambes et elles se livrent à la danse en faisant sonner les grelots appelés *ayacachtli*. Les hommes de ce pays ont l'habitude de porter sur eux ces mêmes grelots et, quand ils ont l'occasion de faire quelque fête ils s'entourent la tête d'une courroie à laquelle ils attachent une de ces sonnettes. Ils s'adonnent beaucoup au labourage et ils sont forts et très résistants. Il fait très froid dans leur pays, car il vivent au pied d'une *sierra* neigeuse qu'ils appellent *Xocotepetl*. Leur nom de *maçaoa* leur est resté de celui de leur premier chef; mais ils appartiennent à la race chichimèque.

Les *Totonaca* habitent vers le nord du pays. Ils se disent *Guastèques*. Ils ont le visage long et la tête aplatie. La chaleur est très forte dans leur pays. Les denrées et les fruits y croissent en abondance. Il n'y a point de cacao ni de *uei nacaztli*, mais beaucoup de liquidambar ou de racines odorantes qu'on appelle *xochiococotl*. Actuellement déjà les fruits de Castille y sont très communs. On y fait des *petates* et des sièges de feuilles de palmiers peints en couleurs. On y récolte le coton et même une espèce de ce produit appelé *Guaichcatl*, qui pousse en arbre. Ils ont des mœurs civilisées; les hommes se couvrent de bonnes étoffes et de ceintures ; ils font usage de chaussures, ornent leur cou de colliers; ils portent de beaux plumages, se servent d'éventails et de bien d'autres minuties, dont ils s'ajustent avec goût en faisant usage de miroirs. Les femmes revêtent des jupes peintes et de vraies chemisettes. Elles sont proprettes et recherchées en toutes choses. Parce qu'elles se disaient *Guastèques*, elles avaient l'habitude d'orner d'oripeaux leurs jupes et leurs chemises. Quelques-unes d'entre elles portaient un vêtement appelée *camitl* qui est un *uipilli* fabriqué en filet. Ce que nous venons de dire des habitudes d'habillement se rapporte aux hauts personnages et à leurs femmes. Les autres personnes s'habillaient différemment. Les femmes du peuple portaient des jupes rayées de bleu et de blanc. Les cordons qu'elles ajoutaient aux tresses de leurs cheveux étaient de couleurs diverses et tordus avec de la plume. Quand elles allaient aux marchés, elles s'habillaient coquettement. Leur adresse était très grande dans le métier de brodeuses. Les hommes et les femmes ont le teint blanc et se distinguent par la beauté du visage. Ils sont bien plantés et de bel aspect. Leur langage diffère de celui de leurs voisins, quoique quelques-uns d'entre eux parlent l'*otomi* et d'autres le *nahuatl* ou mexicain et même la langue *guastèque*. Ils chantent bien et dansent avec grâce en faisant des mouvements attrayants. Ils font usage de mets savoureux préparés avec propreté. C'est de leur pays que viennent les bons patés de poules, *nacatamalli*. Leurs tortillas étaient de la longueur du bras en rond. Leur manger principal était le piment moulu dont ils frottaient les *tortillas* chaudes, à leur sortie du *comal*, et ils les mangeaient réunis en commun.

§ 8. — *Qui sont les* Cuexteca, Toueyome *et* Panteca *ou* Panoteca.

Ces différentes dénominations dérivent de la province de *Cuextlan*, dont les habitants s'appellent *Cuexteca* au pluriel et *Cuextecatl* au singulier. On les nomme aussi *Toueyome*[1] et *Toueyo*, ce qui veut dire notre prochain. On leur donnait encore le nom de *Panteca* ou *Panoteca*[2], c'est-à-dire hommes d'un lieu de passage. Ceux-là vivent dans la province de Panuco, proprement appelée *Pantlan* ou *Panotlan*, pour *Panoayan* qui veut dire où l'on passe. Ce lieu se trouve placé sur le bord de la mer et l'on dit que la raison qui fit donner à ses habitants la dénomination de *Panoayan*, c'est que les premiers hommes qui vinrent coloniser ce point du Mexique arrivèrent au port avec des navires dont ils s'étaient servis pour traverser la mer. Ce fut cette traversée qui fut l'origine du nom de *Pantlan*, autrefois *Panotlan*, pour *Panoayan* qui, comme on l'a déjà dit, signifie lieu où l'on passe par la mer. Il fait très chaud dans cette partie du pays. On y produit toutes sortes d'objets de consommation et beaucoup de fruits qui ne se trouvent point ici, comme par exemple celui qu'on appelle *quequexquic* et beaucoup d'autres admirables, sans compter les patates. Il y a également toutes les variétés de coton, des arbres, des fleurs, des roses. Cela a fait surnommer le pays *Tonacatlalpan*[3], ou lieu de subsistances, autrement dit *Xochitlalpan* ou pays des roses.

Les habitants ont le front large et la tête aplatie. Ils portaient leurs cheveux teints de couleurs diverses, les uns jaunes, les autres rouges ou d'autres nuances différentes. Quelques-uns les laissaient pousser fort longs sur la nuque. D'autres les coupaient différemment. Ils faisaient des trous dans leurs dents, les aiguisaient en pointe. Ils ornaient leurs bras de bracelets en or, leurs poignets de *chalchiuitl*, leurs jambes de chaussons de plumes. Ils plaçaient sur leur tête, près de l'oreille, des plumes façonnées en petit éventail et sur leur dos un plumage rond ressemblant à de grands émouchoirs en palmier, quelquefois aussi de longues plumes rouges formant roue, ou de grands éventails également en plumes rouges. Ils avaient l'habitude aussi de porter des arcs avec des flèches amincies et très polies qui avaient des pointes en obsidienne ou en pierre dure. Ils coupaient la tête à tous les captifs faits à la guerre. Ils les emportaient après avoir abandonné le corps entier et ils les exposaient en bon ordre avec leur chevelure, en signe de victoire. Leur coutume est d'aller fort bien vêtus. Leurs étoffes et leurs *mantas* sont très soignées et enjolivées de beaux dessins, car c'est chez eux qu'on fabrique les *mantas* appelées *centzontilmatli centzonquachtli*[4], ce qui veut dire *mantas* de mille couleurs. C'est de là qu'on apporte les *mantas* sur lesquelles se trouvent peintes des têtes de monstres, ainsi que celles qui portent des dessins de remous enchevêtrés les uns dans les autres. Les travail-

1. Pluriel de *toueyo*.
2. Pluriel de *Pantecatl*, etc. ; de *panoa*, traverser, passer un cours d'eau. Les autres termes qui suivent ont la même étymologie.
3. Sur la terre (*tlalpan*) des aliments (*tonacayotl*) ou des fleurs (*xochitl*).
4. Ou, plus littéralement : vêtement (*tilmatli* ou *quachtli*) de quatre cents couleurs (*centzontli*).

leurs en ce genre s'ingéniaient à leur donner de l'attrait. Ils possèdent beaucoup de bijoux : des émeraudes, des turquoises fines et des pierres précieuses de tous genres. Les femmes se soignent avec beaucoup de coquetterie, se mettent avec goût et se présentent partout bien vêtues. Elles entourent leur tête de leurs cheveux tressés avec de la plume et teints de couleurs diverses. Le défaut principal des *Cuexteca*, c'est que les hommes ne font pas usage de ceintures pour cacher leurs parties honteuses, quoique les étoffes soient très communes parmi eux. Ils ont les narines trouées et dilatées au moyen de feuilles de palmes. Ils font passer dans le trou un tube en or à travers lequel ils ajustent un ornement en plumes rouges. Ils aiguisent leurs dents en pointe et les teignent en noir.

§ 9. — *Des gens appelés* Tlalhuica.

Les *Tlalhuica*[1] habitent les terres chaudes. Ce sont des *Nahua* parlant la langue mexicaine. Leur pays produit beaucoup de coton, de piment et d'autres sortes de subsistances. Actuellement on y voit prospérer toute espèce de fruits de Castille. Ce pays est situé vers le midi. Les *Totonaca* et *Toueyome* habitent nord. Les dénominations de *Tlalhuicatl*, *Totonacatl* et *Toueyo* renferment l'idée de peu d'intelligence et d'habileté. Aussi dit-on de quelqu'un qui est grossier et possède peu d'aptitudes qu'il est *Tlalhuicatl*, *Totonacatl*, *Cuextecatl* ou *Toueyo*. C'est pour témoigner du mépris qu'il inspire qu'on l'appelle ainsi. On lui applique quelquefois également le mot d'*Otomitl*. Ils se donnent le ridicule de se parer avec exagération et de porter des roses à la main. Ils sont timides, grossiers et peu intelligents.

Des *Couixca*[2] *Tlapaneca*. Ces noms, qui se disent au singulier *Couixcatl* et *Tlapanecatl*, sont portés par des gens qui résident à *Tepecacuilco*, à *Tlachmalacac* et dans la province de *Chilapan*. Ils sont riches et parlent la langue mexicaine. Les *Yopime Tlapaneca* habitent le district de *Yopitzinco*. On les appelle *yiopes* parce que leur pays s'appelle *Yopitzinco*. On leur donne aussi le nom de *Tlapàneca* qui veut dire hommes teints en ocre rouge, parce qu'ils se maquillaient avec cette couleur. Leur idole s'appelaient *Totec tlatlauhqui Tezcatlipoca*, ce qui veut dire idole rouge, parce que ses vêtements étaient de cette couleur. Ses prêtres s'habillaient de même et tous les habitants de ce district avaient l'habitude de se teindre. Ces gens-là sont riches ; leur langue est différente de celle de Mexico. Ce sont eux précisément qu'on appelle *Tenime*, *Pinome*, *Chinquime*, *Chochontin*[3], et au singulier *Pinotl*, *Chinquitl*, *Chochon*. On leur applique, en général, le nom de *Tenime*, qui veut dire hommes barbares. Ils sont, en effet, inhabiles, incapables et grossiers, pires que les *Otomi*. Ils vivent sur un sol stérile, pauvre, privés du nécessaire dans un pays scabreux. Ils connaissent cependant les pierres riches et leurs propriétés.

1. Pluriel de *Tlalhuicatl*.
2. Habitants de la province de *Couixco*.
3. Le singulier de *Tenime*, que Sahagun a omis, est *Tenitl*, qui signifie étranger, grossier.

§ 10. — *Des* Olmeca, Uixtotin *et* Mixteca.

Ceux qu'on nomme ainsi habitent du côté où le soleil se lève. On les appelle aussi *Tenime* parce qu'ils parlent une langue barbare. Ils se disent *Tolteca*, ce qui veut dire ouvriers en tous métiers les plus délicats et adroits en toutes choses. Ils prétendent aussi descendre des Toltèques dont nous avons précédemment parlé. Ils sont fort riches, parce que leurs terres sont fertiles et toutes les subsistances y poussent en abondance. On y récolte beaucoup de cacao ainsi que la rose ou plante aromatique appelée *teonacaztli*. On y recueille aussi l'*ulli*, gomme noire qui coule d'un arbre nommé *olli*. La rose appelée *yolloxochitl*, ainsi que toutes les autres de même genre, y poussent en grande quantité. Ce pays est comme la mère aux oiseaux à plumes riches; on y voit les perroquets grands et petits et l'oiseau qu'on appelle *quetzaltototl*. C'est de là qu'on apporte les *chalchiuitl* et les turquoises. L'or et l'argent y abondent. C'est un pays certainement très fertile, et c'est pour cela que les anciens l'appelèrent *Tlalocan*, ce qui veut dire terre de richesses et Paradis terrestre. Les vêtements dont ils faisaient usage étaient très variés. Les uns se couvraient de *mantas*, les autres faisaient usage d'une sorte de petite jaquette ; d'autres encore portaient une ceinture qui couvrait leurs parties honteuses. Leurs femmes sont d'adroites tisseuses ; elles font sur la toile des broderies fort délicates et ce n'est pas sans raison qu'elles possèdent cette adresse puisqu'elles appartiennent à un pays si riche. Elles ont aux bras de gros bracelets et aux poignets des enfilades de pierres riches, des colliers au cou et des bijoux en or. Elles font usage de belles *cotaras* comme les hommes; mais ceux-ci en portent de plus soignées. On porte également des chaussures de gomme *ulli*. On disait d'eux anciennement qu'ils étaient fils de *Quetzalcoatl*, parce qu'ils possédaient des richesses et qu'il ne leur manquait rien de ce qui est nécessaire à la vie; car on croyait dans les anciens temps que celui qui était riche et vivait dans l'abondance était le favori de cette divinité. Ils étaient armés, comme les autres, d'arcs, de flèches et de haches, afin de se défendre des bêtes féroces qu'ils rencontraient dans les montagnes. Beaucoup d'entre eux sont *Nahua* ou Mexicains.

§ 11. — *Des habitants de* Michuacan *ou* Quaochpanme.

Michuaca au pluriel, ou *Michua* au singulier, veut dire hommes (ou homme) qui abondent en poissons, parce que la province de *Michuacan*, qui est la leur, est la mère des poissons. On les appelle aussi *Quaochpanme*[1], ce qui signifie hommes à têtes rasées ou rayées, parce qu'anciennement ils ne portaient point les cheveux longs; les hommes et les femmes, celles-ci fussent-elles vieilles, avaient l'habitude de couper ras leur chevelure; un bien petit nombre laissaient leurs cheveux devenir longs. En leur pays les subsistances viennent en abondance : le maïs, les haricots, les pepins de calebasses, les fruits et les graines appelées *uauhtli* et *chian*. Leur principal vêtement consistait en une petite jaquette sans manches,

1. De *quaitl*, tête, et *tlachpana*, racler, balayer.

à la manière des *uipilli*, sur laquelle ils portaient toujours leurs arcs et leurs flèches mises dans des carquois. Au lieu d'étoffes ils se servaient de peaux de chats sauvages, de tigres, de lions ou d'écureuils. Ils y ajoutaient comme ornement une sorte d'éventail en plumes rouges partant de la peau d'écureuil dont ils se couvraient la tête. Leurs maisons étaient de bel aspect quoique couvertes en chaume. Les hommes étaient des ouvriers consommés dans leurs métiers de charpentiers, tailleurs de pierres, peintres, lapidaires et fabricants de *cotaras*. Les femmes étaient d'excellentes tisseuses et supérieurement habiles dans l'art de broder de coquettes *mantas*, celles surtout qui se portent en double. Ils préparaient leur manger pour deux ou trois et même huit jours, afin de n'en pas faire leur occupation journalière.

Une chose répréhensible, c'était qu'anciennement les hommes ne se préoccupaient pas de cacher leurs parties honteuses autrement que par la petite jaquette appelée *cicuiloxicolli*, ressemblant au *uipilli* des femmes de Mexico et qui couvrait tout le corps jusqu'aux genoux. Ils faisaient un trou dans leur lèvre inférieure pour y mettre leurs mentonnières, et ils portaient des ornements aux oreilles. Les femmes faisaient usage de jupes qui ne dépassaient pas les genoux, sans aucun *uipilli*. Ils n'étaient ni délicats, ni propres dans leur manger. Leur dieu s'appelait *Taras*. C'était de lui que les habitants de *Michuacan* prirent leur nom de *Tarasca*. Ce *Taras* s'appelle *Mixcoatl* en langue mexicaine. Il était aussi le dieu des *Chichimeca* qui lui sacrifiaient des serpents, des oiseaux et des lapins, mais jamais des hommes, pas même les captifs, parce qu'ils en faisaient usage comme esclaves. Ils révéraient leur roi, l'honoraient de leurs respects et lui obéissaient en toutes choses. Les hauts personnages et seigneurs de la province le reconnaissaient pour leur chef. Tous les Indiens lui payaient tribut en qualité de ses vassaux. Il n'était pas moins puissant que le roi de Mexico.

§ 12. — *Des Mexicains.*

Cette dénomination de *Mexicatl* se disait anciennement *Mecitl*, formé de *me* ou *metl*, qui signifie *maguey*, et *citli*, lièvre. Cela devrait donc s'écrire *Mecicatl*. C'est en changeant le *c* en *x* qu'on a fait *Mexicatl* par corruption. Au dire des anciens, la cause de cette appellation provient de ce que les Mexicains en arrivant dans ce pays avaient pour chef ou seigneur le nommé *Mecitl*, qu'on avait surnommé *Citli* (ou lièvre) au moment de sa naissance. Comme d'ailleurs on lui donna pour berceau une grande feuille de *maguey*, on l'appela désormais *Mecitl* comme pour dire : homme élevé dans cette feuille de *maguey*. Devenu grand, il fut prêtre d'idole et en cette qualité il avait des entretiens avec le démon, chose qui assurait le respect aux yeux de ses sujets, qui l'honoraient de leur obéissance et qui, au dire des anciens, empruntant le nom de ce grand prêtre, s'appelèrent *Mexica* ou *Mexicatl*. C'étaient des étrangers, puisqu'ils vinrent des provinces des *Chichimeca*. Voici, du reste, ce que l'on peut raconter à leur propos.

Il y a un nombre indéterminé d'années que les premiers habitants arrivèrent dans cette partie de la Nouvelle-Espagne qui est pour ainsi dire un autre monde. Venus de la mer avec des navires, ils abordèrent au port qui se trouve vers le nord. Comme ils débarquèrent en cet endroit, on l'appela

Panotlan, pour *Panoayan*, c'est-à-dire lieu où l'on arrive par la mer. Présentement on dit, par corruption, *Pantlan*. Partant de ce port, ils se mirent en marche en suivant la plage, à la vue des sierras nevadas et des volcans, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la province de Guatemala. Ils étaient guidés par un grand prêtre qui portait sur lui leur dieu dont ils suivaient les conseils en tout ce qu'il convenait de faire. Ils furent habiter *Tamoanchan* où ils résidèrent longtemps. Jamais ils n'avaient cessé de compter parmi eux des sages ou devins appelés *amoxoaque*[1], c'est-à-dire hommes initiés au langage des peintures anciennes. Ceux-ci venus avec les immigrants ne restèrent pas en leur compagnie à *Tamoanchan*. Les abandonnant en cette résidence, ils s'embarquèrent de nouveau et ils emportèrent les peintures relatives à leurs rites et aux métiers mécaniques. Mais, avant de partir, ils adressèrent cette allocution à ceux qui restaient : « Sachez que Notre Seigneur Dieu vous ordonne de résider dans ce pays dont il vous fait les maîtres en vous en assurant la possession. Il s'en revient au point d'où il est venu et nous y allons avec lui. S'il s'en va, néanmoins, ce n'est que pour revenir vous rendre visite lorsqu'il sera temps que le monde finisse. En attendant, vous resterez sur ces terres que vous possèderez avec tout ce qui dépend d'elles ; car vous êtes venus pour les prendre et en être les propriétaires. Restez donc et bonne chance ! nous nous en allons avec Notre Seigneur Dieu. » Ce fut ainsi qu'ils partirent avec leur idole enveloppée dans des *mantas*. Cette divinité leur parlait sans cesse et leur disait ce qu'ils devaient faire. Ils s'en furent ainsi vers l'orient, emportant avec eux toutes leurs peintures, dépositaires des choses anciennes et des métiers mécaniques.

Il ne resta d'autres sages avec les nouveaux colons que les quatre dont les noms suivent : *Oxomoco*, *Cipactonal*, *Tlaltetecuin* et *Xochicauaca*. Après le départ des autres, ils entrèrent en conseil et se dirent : « Le temps viendra où se fera la lumière pour l'administration de notre société : mais, durant l'absence de Notre Seigneur Dieu, à quel moyen aurons-nous recours pour administrer notre peuple ? Comment s'établira l'ordre en toutes choses, puisque les sages ont emporté les peintures par lesquelles ils gouvernaient ? » C'était, en effet, avec elles que l'astrologie judiciaire et l'art d'interpréter les songes avaient été inventés. Ces sages établirent le compte des années, des nuits, des heures et la différence des temps, toutes choses qui se conservèrent sous le gouvernement des rois des Toltèques, des Mexicains, des Tepanèques et des Chichimèques. Mais on ne peut établir par elles combien de temps les immigrants résidèrent à *Tamoanchan*, quoique cela fût très bien établi dans les peintures qu'on brûla sous le règne d'*Itzcoatl*, roi de Mexico, lorsque les hauts personnages qui vivaient alors décidèrent de les détruire par le feu, afin d'empêcher qu'elles tombassent entre des mains vulgaires et qu'elles cessassent d'être respectées.

De *Tamoanchan* les nouveaux colons allaient faire des sacrifices au lieu appelé *Teotiuacan* où ils élevèrent deux monticules en l'honneur du soleil et de la lune. C'était dans cette ville qu'on élisait ceux qui devaient gouverner le peuple. Cette

1. De *amoxtli*, papier, livre ; d'où est venu *amoxoa ou amoxua*, celui qui a un livre ou des livres ; pluriel *amoxoaque*.

coutume la fit appeler *Teotiuacan*, ou *Ueitiuacan*, ce qui veut dire lieu où l'on faisait les rois. C'était là qu'on enterrait les rois et les nobles, dont les sépultures étaient recouvertes de *tumuli* en terre, que l'on voit encore aujourd'hui. On dirait de petits monticules faits à la main. On peut voir encore les excavations d'où l'on retira les pierres et la terre dont ils furent construits. Ceux qu'on éleva en l'honneur du soleil et de la lune sont comme des montagnes édifiées à main d'homme. On les dirait naturels quoiqu'ils ne le soient pas. Il paraîtrait même peu raisonnable d'assurer que les hommes les ont construits, quoique cela soit incontestable. Mais ceux qui en furent les auteurs étaient des géants. Cela se voit, d'ailleurs, clairement dans le cerro de *Chollolan* où la main de l'homme est évidente, puisqu'on y trouve des briques et de la chaux.

La ville dont nous parlons s'appela *Teotiuacan*, mot dérivé de *teotl*, dieu, parce que les seigneurs qu'on y enterrait étaient canonisés et passaient pour dieux après leur mort. On disait d'eux qu'ils ne mouraient point, mais qu'ils se réveillaient d'un rêve qui avait constitué leur vie. C'est pour cela que les anciens avaient l'habitude de dire que, lorsque les hommes mouraient, ils commençaient en réalité à revivre en se réveillant d'un songe et qu'ils passaient à l'état d'esprits ou de divinités. Aussi avait-on l'habitude de leur dire : « Señor ou señora, réveille-toi; le jour commence à paraître; on voit déjà les lueurs de l'aurore, car on entend le chant des oiseaux au plumage jaune et les papillons aux couleurs variées commencent à voler. » Lorsque quelqu'un mourait, on disait de lui qu'il était *teotl*, c'est-à-dire qu'il avait abandonné la vie pour devenir esprit ou divinité. Les anciens s'abusaient au point de croire que les rois se changeaient en dieux après leur mort, et ils le disaient ainsi pour qu'on s'habituât à obéir et à témoigner de la crainte à ceux qui régnaient. Ils prétendaient aussi que les uns étaient changés en soleil, d'autres en lune et d'autres encore en différentes planètes.

A l'époque où les gens dont nous parlons étaient réunis à *Tamoanchan*, certaines familles s'en allèrent habiter les provinces que l'on appelle aujourd'hui *Olmeca*, *Uixtotin*. Ces émigrants, dans les temps passés, étaient très versés dans la pratique des maléfices et des sorcelleries. Leur chef et seigneur avait un pacte avec le démon. Son nom était *Olmecatl Uixtotli*. C'est de lui que les gens de son peuple s'appelaient *Olmeca*, *Uixtotin*. On raconte qu'ils marchèrent à la suite des Toltèques lorsque ceux-ci s'en allaient de leur ville de *Tullan* dans la direction de l'orient. Ils emportaient avec eux les peintures renfermant les secrets de leurs sorcelleries. Mais, arrivés au port, n'ayant pu s'embarquer, ils restèrent sur la rive et c'est d'eux que descendent ceux qu'on appelle aujourd'hui *Anauaca*, *Mixteca*. Ce fut là que s'établirent, en effet, leurs aïeux, parce que celui qui était alors leur roi fit choix de ce district à cause de sa richesse et de sa fertilité. Ils inventèrent l'art de faire le vin du pays. Ce fut une femme qui enseigna la première à creuser les magueys pour en extraire la sève qui se convertit en vin. Son nom était *Mayauel*. Celui qui découvrit le premier les racines qu'on mêle à la sève s'appelait *Pantecatl*. Mais les vrais inventeurs de l'art de faire le *pulque*, tel qu'on le fabrique aujourd'hui, furent *Tepuztecatl*, *Quatlapanqui*, *Tliloa*, *Papaztactzocaca*. Cette invention eut lieu sur la montagne de *Chichinauhia*, et comme ce vin forme de

l'écume, on appela cette montagne *Popoçonaltepetl*[1], c'est-à-dire montagne écumeuse. Le vin étant fait, ses inventeurs invitèrent les gens de distinction, vieux et vieilles, à venir sur la montagne susdite. Ils leur y donnèrent à manger, et à boire le vin qu'ils venaient de fabriquer. Ils mirent quatre tasses à la disposition de chacun des invités. Personne n'en eut cinq, afin d'éviter qu'on s'enivrât. Mais il y eut un *Cuextecatl*, chef et seigneur des *Cuaxteca*, qui en but cinq tasses qui lui firent perdre la raison. Etant dans cet état, il jeta sa ceinture et découvrit ses parties honteuses. Les inventeurs du vin, offensés et humiliés de cette conduite, s'assemblèrent pour en assurer le châtiment. Le *Cuextecatl*, l'ayant su, en eut honte et prit la fuite avec ses sujets et tous ceux qui parlaient sa langue. Ils s'en allèrent à *Panotlan*, appelé *Pantlan* aujourd'hui, et Panuco par les Espagnols. C'était de là, du reste, qu'ils étaient venus. Arrivés au port, n'ayant pu aller plus loin, ils s'y établirent. Ce sont ceux que l'on appelle actuellement *Toueyome*, en mexicain *Touampouan*, ce qui veut dire en espagnol notre prochain. Quant à leur nom de *Cuexteca*, ils le tiennent de leur chef et seigneur qui s'appelait *Cuextecatl*. En revenant à *Panotlan*, ces *Cuexteca* rapportèrent avec eux les chants et les ornements dont ils faisaient usage dans leurs danses. Ils étaient grands amateurs d'enchantements au moyen desquels ils faisaient illusion au pauvre monde, présentant pour vrai ce qui était faux, en faisant croire, par exemple, qu'une maison était en flammes quand rien de pareil n'avait lieu. Ils montraient des poissons dans une fontaine quand il n'y avait pas autre chose qu'une erreur des yeux. Ils se tuaient eux-mêmes et coupaient leur chair en morceaux, ainsi que bien d'autres choses qui n'étaient qu'illusoires et nullement vraies. Ils ne perdirent jamais leur réputation d'ivrognes, car ils étaient très adonnés à la boisson. A l'imitation de leur chef ou seigneur qui avait découvert ses parties honteuses étant en état d'ivresse, les hommes se présentaient partout sans *maxtli* jusqu'à ce que les Espagnols vinssent dans le pays. De même que leur seigneur avait bu cinq tasses de vin sur la montagne de *Popoçonaltepetl*, ses sujets ont toujours été regardés comme des ivrognes et, en réalité, ils avaient toujours l'air d'être pris de vin et de conserver fort peu leur raison. Aussi avait-on l'habitude d'injurier n'importe lequel d'entre eux en lui jetant à la face le nom de *cuextecatl*, en ajoutant qu'il avait bu ses cinq tasses de vin jusqu'à la dernière goutte, et aussi qu'il n'était qu'un ivrogne.

Après plusieurs années de règne à *Tamoanchan*, ils se transportèrent tous à *Xomiltepec*. Là, les seigneurs, les vieillards et les prêtres d'idoles se réunirent et convinrent que leur dieu leur prescrivait de ne point toujours habiter à *Xomiltepec* et qu'ils eussent à poursuivre leur marche en avant. Aussi se mirent-ils tous en route, enfants, vieillards, hommes et femmes, marchant lentement jusqu'à ce qu'ils arrivassent à *Teotiuacan*, où furent élus ceux qui devaient être à la tête du gouvernement. Le choix porta sur les sages et devins et sur tous ceux qui connaissaient les secrets de sorcellerie. L'élection des seigneurs étant faite, ils partirent de ce point, chaque chef s'en allant avec ceux qui parlaient sa langue et plaçant à leur tête celui que chaque bande reconnaissait pour son dieu. Les Toltèques marchaient toujours au premier rang. Après eux venaient les *Otomi*, les

1. De *popoçonaltl*, écume, et *tepetl*, montagne.

quels, étant arrivés à *Coatepec*, ne poursuivirent plus leur route avec les autres. Celui qui était leur chef les conduisit aux sierras de ce district pour y établir leurs demeures. C'est pour cela que les gens de cette tribu conservaient la coutume de faire leurs sacrifices sur les sierras élevées et d'en habiter les versants.

Les autres bandes, les Toltèques, les Mexicains ou *Nahua* et tous les autres poursuivirent leur marche à travers les plaines et les déserts pour découvrir des pays, chaque famille ou tribu conservant à sa tête son dieu qui les guidait. On n'a pas gardé le souvenir du temps qu'ils pérégrinèrent de la sorte. Ce que l'on sait, c'est qu'ils aboutirent à un vallon entre des rochers où ils pleurèrent sur leurs deuils et leurs peines, car ils eurent à souffrir grandement la faim et la soif. Là se trouvaient sept cavernes où tous les émigrants établirent leurs oratoires, et ils y faisaient leurs sacrifices aux époques voulues par la coutume. On n'a pas davantage conservé le souvenir de la durée de leur séjour en cet endroit. Mais on dit que les Toltèques étant là avec tous les autres, leur dieu leur parla à part et leur donna l'ordre de revenir au point d'où ils étaient venus, attendu qu'ils ne devaient pas rester en ce lieu. Ayant reçu cet ordre, ils firent leurs sacrifices dans ces cavernes, avant de s'en éloigner, et cela étant fait, les Toltèques partirent tous et furent aboutir à la ville de *Tullantzinco*. De là, ils passèrent plus tard à *Xocotitlan*, qui est la ville de *Tullan*. Après leur départ, les Michoaques se mirent également en route à la suite de leur chef appelé *Amimitl*. Ils s'en allèrent vers l'occident au pays où ils habitent aujourd'hui, mais avant leur départ ils firent aussi leurs sacrifices dans les sept cavernes. Les *Nahua* entreprirent également leur marche, formant la tribu des *Tepaneca*, *Acolhuaca*, *Chalca*, *Uexotzinca* et *Tlaxcalteca*. Ils marchèrent par bandes séparées et vinrent aboutir à cette partie-ci du Mexique. Ce fut alors que leur dieu parla aux Mexicains qui partirent les derniers et leur dit qu'ils ne devaient point continuer à habiter ce vallon, mais poursuivre leur route pour découvrir plus de pays; et ils partirent vers le couchant. Chacune de ces tribus, du reste, célébra ses sacrifices dans les sept cavernes avant de partir. C'est pour cela que tous les peuples du Mexique se vantent d'avoir pris leur origine dans lesdites cavernes d'où sont sortis leurs aïeux. Or, cela n'est pas exact; ils ne sont nullement sortis de ces cavernes. Ce qui est vrai, c'est qu'ils allaient y faire leurs sacrifices lorsqu'ils habitaient la vallée dont il a été question.

Quand ils furent tous arrivés dans cette contrée et qu'ayant pris possession des territoires ils eurent posé les limites assignées à chaque tribu, les Mexicains poursuivirent leur route vers le couchant et, au dire des anciens, ils arrivèrent à une province appelée *Colhuacan* (Mexico) et de là ils revinrent encore une fois sur leurs pas. Combien de temps dura encore leur pérégrination après leur sortie de *Colhuacan*, c'est ce qu'on ignore absolument. Mais avant leur départ de cette station, on rapporte que leur dieu leur parla et leur dit qu'ils eussent à revenir à leur première demeure et qu'il les guiderait par les chemins qu'ils devraient suivre. Ce fut ainsi qu'ils revinrent dans ce pays aujourd'hui appelé Mexico, sous la conduite de leur dieu. Les stations du parcours où les Mexicains s'arrêtèrent sont toutes signalées par leurs noms dans les peintures anciennes qui sont les annales de ce peuple. Après avoir erré longtemps, ils furent les derniers arriver à Mexico. Tandis qu'ils étaient en route, on refusa de les recevoir en bien des endroits; car on ne les connaissait pas et, après leur avoir demandé

qui ils étaient et d'où ils venaient, les habitants les chassaient de leur ville. Quand ils passèrent par les districts de *Tullan*, d'*Ichpochco* et d'*Ecatepec*, ils stationnèrent quelque temps sur la montagne de *Chiquiuhio* qui se trouve un peu en deçà d'*Ecatepec*. Après quoi, ils arrivèrent ensemble à *Chapultepec*. A cette époque, il y avait en ce district trois chefs-lieux principaux : *Azcaputzalco*, *Coatlichan* et *Colhuacan;* mais il n'était nullement question de Mexico, attendu que le point où elle se trouve n'était alors autre chose qu'un massif de roseaux. Tandis que les Mexicains étaient à *Chapultepec*, les habitants des environs leur faisaient sans cesse la guerre, et ils les obligèrent à se réfugier à *Colhuacan* où ils passèrent quelques années. Ils se rendirent de là à l'endroit qu'on appelle actuellement *Tenochtitlan* (Mexico), qui était enclavé dans les limites des *Tepaneca* qui formaient les royaumes d'*Azcaputzalco* et de *Tlacopan* aux confins des sujets de *Tetzcuco*. Ils établirent là leur demeure sur un sol envahi par les roseaux, car tout le reste du district était occupé par ceux qui étaient arrivés avant eux. Comme d'ailleurs ils se trouvaient sur les possessions des *Tepaneca*, ils furent sujets et tributaires de la ville d'*Azcaputzalco*.

Toutes ces différentes familles se donnent le nom de *Chichimeca* et se vantent de cette dénomination. Cela provient de ce que toutes s'en vinrent errantes comme des *Chichimeca*, à travers les pays dont nous avons parlé, pour aboutir à cette partie-ci du pays. La réalité est cependant que les pays par où ils passèrent ne portaient point le nom de *Chichimeca*, mais bien s'appelaient *Tlaotlalpan*, *Tlacoçhcalco* et *Mictlampa*, ce qui veut dire : campagne unie et spacieuse qui se trouve située vers le nord. Si on les appelle terres de *Chichimeca*, c'est parce qu'actuellement elles sont habitées par cette race barbare qui vit de la chasse et qui ne forme aucun établissement. S'il est vrai que les Mexicains se disent *Chichimeca*, ils varient cette dénomination en s'appelant proprement *Atlacachichimeca*[1], ce qui veut dire pêcheurs provenant de lointains pays. Les *Nahua* qui parlent la langue mexicaine[2] se disent aussi *Chichimeca*, parce qu'ils provinrent des pays susdits où se trouvent les sept cavernes. Ces *Nahua* se divisent actuellement en *Tepaneca*, *Acolhuaca*, *Chalca*, en habitants de terres chaudes, et en *Tlatepotzca* qui vivent de l'autre côté des sierras vers l'orient, comme sont les *Tlaxcalteca*, les *Uexotzinca*, les *Chololteca* et beaucoup d'autres encore, qui tous sont armés d'arcs et de flèches. Les *Tolteca* aussi s'appellent *Chichimeca;* les *Otomi* et les *Michuaca* se donnent également cette dénomination; mais ceux qui habitent dans la direction où le soleil se lève s'appellent *Olmeca*, *Uixtotin*, *Nonoalca* et ils ne se disent nullement *Chichimeca*.

1. De *atlacatl*, pluriel *atlaca*, marins, hommes de la mer, et *Chichimeca*, Chichimèques.
2. Ou *nahuatl*, mot qui signifie harmonieux, qui sonne bien. D'après ce passage de Sahagun, la langue *nahuatl* était parlée par un grand nombre de tribus ; il est à regretter que l'auteur n'en ait pas fait un relevé exact et complet; les explications mêmes qu'il donne à propos des différentes familles venues dans l'Anahuac y auraient gagné en éclaircissement et auraient offert un intérêt capital qui disparait sous une exposition obscure et embarrassée.

FIN DU DIXIÈME LIVRE

LIVRE ONZIÈME

DES PROPRIÉTÉS DES QUADRUPÈDES, DES OISEAUX, DES POISSONS, DES ARBRES, DES HERBES, DES FLEURS, DES MÉTAUX, DES PIERRES ET DES MATIÈRES COLORANTES

CHAPITRE PREMIER

DES QUADRUPÈDES.

§ 1. — *Des bêtes féroces.*

Le tigre court et s'agite sur les sierras, à travers les rochers et les précipices et même dans les eaux des rivières. On le dit le roi des autres animaux. Il est avisé, prudent et, comme les chats, il a soin de sa personne. Il évite de se donner de la peine; il répugne à boire trouble et puant et il se tient en grande estime. Il est bas de taille et gros de corps; sa queue est longue, ses pattes larges, son cou épais. Il a la tête grosse, les oreilles petites, le museau fourni, charnu, plat, rembruni, et le nez grassouillet. Sa face est élargie et ses yeux reluisent comme braise. Ses canines sont longues et épaisses; ses incisives séparées, petites et pointues; ses molaires grosses en haut; sa bouche grande; ses griffes longues et effilées. Il a des griffes aux quatre pattes. Son poitrail est blanchâtre; son poil d'abord lisse prend des taches avec la croissance, tandis que croissent aussi ses griffes et ses dents. Il gronde et mord; ses crocs déchirent. Il grogne et rugit d'un son cuivré. Le tigre blanc passe pour être le chef de tous les autres; sa blancheur est très grande. Il y en a qui sont blanchâtres avec des taches brunes, et il en existe une espèce de couleur rougeâtre, tachetée de noir.

C'est le propre du tigre de se nourrir de quadrupèdes, comme cerfs, lapins et autres semblables. Il est délicat et peu ami de la fatigue. Il se soigne

beaucoup et se baigne. Il voit pendant la nuit les bêtes qui sont l'objet de ses chasses. Sa vue porte très loin. Quoique l'obscurité règne et qu'il y ait de la brume, il aperçoit les plus petits objets. Il ne fuit point à l'aspect du chasseur armé de l'arc et de la flèche. Il s'asseoit en le regardant, sans prendre le soin de s'abriter avec n'importe quoi, et il se met à grogner. Il prend cette attitude pour inspirer la crainte au chasseur et lui faire perdre contenance avec son grognement saccadé. Mais celui-ci tire sur lui sans tarder. Le tigre prend avec sa griffe la première flèche qui est en roseau et la brise sous sa dent. Il commence à rugir et il reçoit de même une seconde flèche. Les chasseurs étaient convaincus qu'ils ne devaient pas lui lancer plus de quatre traits. Tel était le préjugé dont ils s'étaient fait une habitude. Si les quatre flèches ne réussissaient pas à le tuer, le chasseur se tenait pour vaincu. Le tigre alors s'étend de son long, se secoue et se lèche. Cela fait, il se replie et s'élance comme en volant sur le chasseur et, la distance fût-elle de dix ou quinze brasses, il ne fait jamais qu'un seul saut, hérissant son poil comme un chat devant le chien. Il tue aussitôt sa victime et la mange. En voyant que le tigre accueille la première flèche et la met en morceaux, les bons chasseurs prennent une feuille de chêne et l'appliquent sur la seconde flèche. Ils tirent. La feuille fait du bruit comme le vol de la sauterelle. Elle tombe à moitié chemin ou aux pieds du tigre qui s'en amuse. Mais la flèche suit son parcours ; elle arrive à son but et traverse le fauve qui fait un bond en l'air, retombe à la même place, se rasseoit comme auparavant et meurt assis, les yeux ouverts, de telle sorte qu'on le dirait vivant encore, bien qu'il soit déjà mort.

Lorsque le tigre chasse, il fixe d'abord sa proie et la fascine par son attitude. Sa chair a mauvais goût et est très échauffante.

Il y avait une classe de gens dont l'assassinat était le métier. On les appelait *nonotzalique*[1]. Ils possédaient l'audace et l'adresse qu'il faut pour le meurtre. Ces hommes-là portaient toujours sur eux des morceaux de peau de tigre pris sur le front et la poitrine de l'animal, ainsi que l'extrémité de sa queue, ses griffes, son cœur, les crocs et le museau. On croyait que cela les rendait forts, hardis et redoutables pour tous. Tout le monde en avait peur, en effet, et ils ne craignaient personne, confiants dans ces restes du tigre qu'ils portaient sur eux. On leur donnait aussi le nom de *pixeque teyolpachoanime*.

Le loup cervier est appelé *tlacooceloll* et *tlacomiztli*[2], parce qu'il est petit, de la taille d'un chat. Il est gris; il a des griffes et porte des taches noirâtres comme le tigre.

Il y a dans ce pays un quadrupède appelé *tlacaxolotl*. Il dépasse la taille d'un grand bœuf. Sa tête est large, son museau s'allonge ; il a de grosses oreilles ; ses dents et ses molaires sont très fortes et elles ont la forme des dents de l'homme. Son cou est gros et fourni, ses pieds très développés et ses sabots comme ceux d'un bœuf, quoique un peu plus grands. Il a la croupe large et la queue grosse et longue. Sa couleur est roussâtre comme celle d'un bœuf ; sa peau est épaisse et sa chair est bonne à manger. Celle-ci a, dit-on, le goût réuni de

1. Qui méritent châtiment, du verbe *nonotza*.
2. *Tlacooceloll*, demi-tigre ; — *tlacomiztli*, demi-lion.

tous les quadrupèdes, des oiseaux et même de l'homme. C'est un animal rare. Il habite les provinces d'*Atzacan*, de *Tepotzotlan* et de *Tlaquilapan*[1], du côté des Honduras, sur les montagnes désertes, au milieu des rochers. Il se nourrit d'arachides sauvages et d'une autre espèce de cette plante appelée *quapatlachtli*. Il mange aussi les tiges vertes et les épis de maïs. Quand il tombe sur un champ de cette plante, il détruit tout et il n'y laisse plus rien. Quand sa nourriture habituelle lui fait défaut, il mange des feuilles d'arbustes et même de grands arbres. Sa fiente renferme des graines de cacao sans être entamées. Il en lâche près d'une charge chaque fois. Les habitants du pays suivent ses traces pour recueillir le cacao qu'il rend de cette manière. Il ne craint pas l'homme et il ne meurt point à coups de flèches. La manière de le prendre consiste à faire un grand trou dans la terre. On le recouvre avec des branches et des herbes afin que l'animal s'y laisse tomber. C'est là qu'on le tue; on le retire ensuite avec des cordes et on mange sa chair qui a très bon goût.

Il y a un quadrupède qu'on appelle *tzoniztac*[2]. Il habite du côté de la mer du sud dans la province de *Toztlan*. On l'appelle de ce nom parce qu'il a la tête très blanche. Il est de la taille d'un tigre, court de jambes et gros de corps. Il se nourrit de la chair de bêtes sauvages. Lorsqu'il veut chasser il commence à miauler d'abord comme un chat et se lance aussitôt sur sa proie. Ses pattes ressemblent à celles du tigre, son corps est noir et sa queue longue. C'est un animal qu'on ne découvre guère. Si celui qui le rencontre par hasard lui voit la tête jaune, c'est une preuve qu'il ne tardera pas à mourir; mais s'il lui voit la tête blanche, cela signifie qu'il vivra longtemps pauvre, lors même qu'il s'évertuera à beaucoup travailler. Tel était l'augure qu'on retirait de cet animal. On le tue à coups de flèches.

Il y a un autre quadrupède qui, par la description qu'on en donne, paraît être un ours. S'il ne l'est pas, je ne saurais auxquelles de nos bêtes connues le comparer. Son poil est long; sa queue est très poilue comme celle du renard. Sa couleur est d'un gris foncé et sa laine devient crépue en vieillissant. Il a les oreilles petites. Sa figure ronde et large rappelle un peu le visage humain, et son museau est gros et épais. Il exhale une haleine envenimée capable d'altérer ce qu'elle touche. L'air qui sort de sa bouche a plusieurs couleurs comme l'arc-en-ciel. C'est un animal très avisé et il se met à l'affût pour tuer ou chasser sa proie.

Le lion est de la taille du tigre; mais il n'est pas tacheté. Son poil est lisse. La forme de son corps est aussi celle du tigre si ce n'est qu'il a les griffes plus grandes et plus longues. Il est d'un roux foncé. Il y a des lions de couleur vermeille; d'autres sont blanchâtres et on les appelle lions blancs.

Il existe un animal appelé *quauhmiztli*[3]. Son aspect est celui d'une once. S'il ne l'est pas, je ne saurais dire à quel autre animal il ressemble. On le dit un peu semblable au lion; mais il vit toujours sur les arbres, sautant de l'un à l'autre, à la recherche de sa nourriture. Il marche rarement sur le sol.

1. C'est-à-dire : « sur l'eau (*apan*) arrêtée (*tlaquilli*). »
2. De *tzontli*, chevelure, et *iztac*, blanche.
3. De *quauitl*, bois, arbre, et *miztli*, lion.

Il y a par ici un animal qu'on nomme *maçamiztli*[1], c'est-à-dire lion-cervier. J'ignore s'il est connu ailleurs. Il est de la taille et de la couleur du cerf, et il a les pieds pareils aux siens. Le mâle a des cornes comme cet animal, mais il a la corne du pied très effilée et les dents comme le lion. Il ne mange pas l'herbe. Il se mêle aux autres animaux et, lorsqu'il a faim, il prend un cerf entre ses pattes et lui ouvre le ventre avec ses griffes, depuis les jambes de derrière jusqu'à la gorge, mettant à nu tous les boyaux, et il le mange. Les autres cerfs ne le distinguent que par la mauvaise odeur qu'il exhale.

Il y a dans ce pays un autre quadrupède qu'on appelle *cuitlamiztli*[2], ce qui veut dire lion bâtard. D'après ce qu'on dit de lui, ce doit être un loup. Il se nourrit de cerfs, de poules et de brebis. Quand il a pris un cerf, il s'en emplit à n'en pouvoir plus et il s'endort ensuite pour deux ou trois jours, sans se soucier d'aller à la chasse. Si on le nomme lion bâtard, c'est donc parce qu'il est glouton; mais il ne se ménage pas un antre comme les lions. C'est de nuit qu'il mange les poules et les brebis, et, lorsqu'il est rassasié, il massacre tout le poulailler et la bergerie autant qu'il peut.

Il y a un autre animal du nom d'*itzcuinquani*[3], ce qui veut dire mangeur de chiens. Il ressemble au précédent. On l'appelle mangeur de chiens, parce qu'il s'approche la nuit des habitations et, quand il en est à peu de distance, il se met à hurler. Les chiens qui l'entendent lui répondent par le même cri et s'en vont courant vers l'endroit où il se trouve. Quand il s'en voit entouré, il tue ceux qu'il désire pour manger, les met en pièces, et les autres prennent la fuite. Les chiens, qu'il trouve savoureux, composent sa nourriture. D'après cela, il semble que ce soit un loup.

§ 2. — *Des quadrupèdes comme renards, loups et autres semblables.*

Il y a dans ce pays un quadrupède qu'on nomme *coyotl*. Quelques Espagnols l'appellent renard, d'autres le disent loup. A ma manière de voir, il n'est ni l'un ni l'autre, mais tout simplement un animal propre au pays. Il a le poil long et fourni; sa queue est grosse et bien pourvue de poils. Ses oreilles sont petites et pointues; son museau est allongé et noirâtre; ses jambes sont fortes, ses griffes noires et recourbées. Il exhale une odeur prononcée. Il chasse avec adresse. Il se couche sur le ventre pour se mettre à l'affût et porte ses regards de toutes parts pour y chercher sa proie qu'il sait guetter avec finesse. Quand il veut tomber sur elle, il lui lance d'abord son haleine pour l'infecter et lui faire perdre sa force; car c'est une bête diabolique. Si quelqu'un vient détourner sa proie, il en prend note, attend l'heure propice et fait en sorte de s'en venger en lui tuant ses poules et quelques autres de ses animaux domestiques. Si son ennemi n'a dans son avoir absolument rien où il puisse exercer sa vengeance, il l'attend sur la route quand il voyage et il va se placer devant lui en aboyant comme s'il voulait l'avaler, afin de lui inspirer de la frayeur. Quelquefois il

1. De *maçatl*, cerf, et *miztli*, lion.
2. C'est à dire: loup (*cuitlachtli*) lion (*miztli*).
3. De *itzcuintli*, chien, et *quani*, mangeur.

demande l'assistance de trois ou quatre de ses camarades pour mieux le terrifier, et il joue ce tour indifféremment de jour ou de nuit.

Ce quadrupède a quelques qualités recommandables, entre autres celle d'être reconnaissant. De nos jours il arriva un fait digne d'être conté, à propos d'un individu de cette espèce. Un voyageur faisant route aperçut un de ces animaux qui lui faisait signe avec sa patte pour qu'il s'approchât de lui. Tout surpris de cela, il se décida à s'en approcher et, quand il en fut à peu de distance, il vit un serpent entortillé à son cou, la tête sous son aisselle et le serrant avec violence. C'était l'espèce qu'on appelle *cincoatl*[1]. Le voyageur témoin de ce spectacle se dit à lui-même : « Auquel des deux donnerai-je mon aide? » Et il se détermina à secourir le quadrupède. Il prit une houssine et en porta des coups à la couleuvre qui défit ses replis, tomba à terre et s'en alla se cacher sous l'herbe. Le quadrupède prit également la fuite. Peu de temps après, il se retrouva sur les pas du voyageur dans un champ de maïs. Il portait à la gueule deux coqs saisis par le cou, qu'il plaça devant l'homme qui venait de le délivrer du serpent, en lui faisant un signe qui paraissait lui dire de les prendre. Il se plaça ensuite derrière lui et se mit à le suivre jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa maison. S'en étant assuré, il alla chercher une poule et l'apporta à son domicile; il y porta un coq deux jours plus tard.

Ce quadrupède mange de la chair crue, des épis de maïs secs et verts, des tiges de cannes, des poules, du pain et du miel. On le prend au piège, au panneau ou au lacet. On lui lance aussi des flèches et on le prend sur les *magueys* lorsqu'il va y boire la sève.

Il y a dans le pays un autre animal de cette espèce qu'on appelle *cuitlachcoyotl*[2]. Il ressemble en tout au précédent, si ce n'est qu'il a le poil de l'ours. Sa nuque est grosse et très poilue. Son poitrail a des touffes de poils qui se répètent sur sa face et la rendent effrayante.

Il existe encore un autre quadrupède de la même espèce qu'on nomme *azcacoyotl*[3]. Il a les propriétés des précédents et, en outre, il est dans l'habitude de s'asseoir sur les fourmilières; c'est même ce qui lui a fait donner le nom d'*azcacoyotl*. Quand il hurle la nuit, il pousse alternativement et presque en même temps des sons graves et aigus.

Un autre de cette espèce est appelé *tlalcoyotl*[4]. Il a les caractères des précédents, mais il n'habite pas comme eux les montagnes; il s'établit près des habitations. Quelques personnes le prennent pour un renard. Il mange des poules, des fruits, des épis de maïs, des bêtes mortes et des reptiles.

Il existe un autre quadrupède qu'on nomme *ocotochtli*[5] qui habite les bois et vit au milieu des rochers. Il a le corps rondelet et la taille d'un chien basset. Son poil est gris sur le dos et blanc sous le ventre avec de petites taches noires clairsemées. Il a la tête ronde et les oreilles petites comme le chat,

1. De *cintli*, maïs, et *coatl*, serpent.
2. C'est-à-dire : loup (*cuitlachtli*) chacal (*coyotl*).
3. De *azcatl*, fourmi, et *coyotl*, chacal.
4. De *tlalli*, terre, plaine, et *coyotl*, chacal.
5. Marte. Le mot est formé de *ocotl*, pin, et *tochtli*, lapin.

le visage arrondi, le museau court, la langue rude comme armée d'épines, l hurlement aigu, en fausset. Il est très agile; on dirait qu'il vole en sautant. Cet animal a la singulière propriété de se livrer à la chasse pour donner à manger à d'autres bêtes. Il chasse l'homme, le cerf ou d'autres animaux. Lorsqu'il voit arriver sa proie, il se cache derrière un arbre et, quand elle est à sa portée, il l'attaque et lui passe la langue sur les yeux. Or, cette langue est si venimeuse qu'elle cause la mort aussitôt qu'elle touche. A peine l'homme ou la bête qui en est victime est-il tombé, qu'il le couvre avec de l'herbe et monte au haut d'un arbre d'où il se met à pousser des hurlements qui s'entendent au loin. A ce cri, les bêtes féroces, comme tigre, lion, etc., comprenant qu'on les convie à un repas, accourent en toute hâte à l'endroit où se trouve l'*ocotochtli*, aperçoivent la proie, en sucent d'abord le sang, la mettent en pièces et la dévorent pendant que l'*ocotochtli* les regarde se repaître. Quand le repas est fini, il s'approche et mange les restes. On dit qu'il en agit ainsi parce que sa langue est tellement venimeuse que, s'il mangeait cette chair le premier, il l'empoisonnerait et causerait la mort des bêtes qui en mangeraient après lui.

Il y a une autre petite bête qu'on appelle *oztoa*[1]. On lui donne ce nom, parce qu'il habite toujours dans des cavernes et y élève ses fils. Il est petit; son museau ressemble à celui d'un porc; il a le poil luisant et un peu rude. Il est de couleur foncée. Il se nourrit de rats, d'écureuils et de lapins.

Il y a une autre petite bête qu'on appelle *mapachtli*, *ciuatlamacazqui* et *tlamaton*[2], ce qui signifie petite vieille. Sa main et ses pieds ressemblent à ceux de l'homme. Il ruine les plants de maïs vert en en mangeant. Il monte sur les arbres et se nourrit de leurs fruits. Il boit la sève des magueys. Il habite dans des cavernes, sur les montagnes, dans les précipices et même au milieu des plantes aquatiques. Pendant l'hiver, lorsqu'il n'y a ni fruits ni maïs, il mange des rats et des reptiles. Tantôt il marche sur ses pieds de derrière comme l'homme et tantôt à quatre pattes comme les animaux. Il pille tout ce qu'il trouve, car il est voleur par nature. Comme d'ailleurs il a des mains semblables à celles de l'homme, on l'appelle *mapachtli*. Il est bas de taille et rondelet. Il a le poil long, la queue dure, allongée et poilue comme le renard. Sa tête est grosse, ses oreilles petites, son museau allongé, fin et foncé; son corps gris et poilu.

Il y a un autre petit animal qu'on appelle *peçotli*. Il ressemble au précédent; mais il en diffère en ceci qu'il n'a plus des extrémités humaines, mais des pattes d'animal. Sa couleur est foncée. On l'appelle *peçotli*, c'est-à-dire glouton, parce qu'il mange de tout sans jamais se rassasier. Aussi a-t-on pris l'habitude d'appeler *peçotl* l'individu qui mange beaucoup et qui, n'étant jamais rassasié, rumine sans cesse et est toujours prêt à se précipiter sur tout ce qui lui parait bon.

Il y a une autre bête qu'on nomme *coyametl* ou *quauhcoyametl*[3]. Elle ressemble beaucoup au porc de Castille; certaines personnes disent même que c'en est

1. De *oztotl*, caverne.

2. *Mapachtli* ou *mapach*, qui a des mains (*maitl*); — *ciuatlamacazqui*, de *ciuatl*, femme, et *tlamacazqui*, prêtresse; — *tlamaton*, diminutif de *tlama*, vieille.

3. C'est le pécari ou sanglier d'Amérique. Il habite surtout les pays montagneux et boisés; de là son nom de *quauhcoyametl* ou sanglier des bois (*quauitl*).

un. Il a les soies longues et rudes et les pieds comme nos porcs. On se sert de son poil pour faire des brosses, comme, en Espagne, des soies de cochon. Cet animal mange des glands nommés *quauhcapulin*[1], du maïs, des haricots, des racines et des fruits, comme nos porcs, et, comme d'ailleurs il lui ressemble, on a pris l'habitude d'appeler *peçotli* la race venue d'Espagne, attendu que les individus de celle-ci sont gloutons ou *peçotli*, comme l'animal dont nous parlons.

§. 3. — *De quelques autres petits animaux comme écureuils et autres semblables.*

Il y a plusieurs variétés d'écureuils dans ce pays. Les uns sont grandelets, allongés, de couleur brune. Ils ont le poil doux, les oreilles petites et fines, la queue touffue avec le poil plus dur se terminant par une couleur noirâtre. Ils mangent toute espèce de choses, du pain, de la viande, du fruit, n'importe quoi enfin. Lors même qu'on y veut mettre obstacle, ils n'ont point peur et n'abandonnent pas leur proie. Ils se dissimulent pour voler et manger ce que l'on a voulu conserver; aussi appelle-t-on les voleurs *techalotl*. Le cri de cet animal est vif et aigu.

Il en est d'autres qui vivent sur les montagnes et sur les arbres. Ils se nourrissent de pignons, des bourgeons tendres et des vers qui s'y trouvent renfermés. Ils ont même l'adresse de les ouvrir et d'en retirer le contenu.

Il y a une autre variété d'écureuils appelée *tlaltechalotl*[2], et on les nomme ainsi parce qu'ils fréquentent les champs de maïs et vivent dans les cavernes, au milieu des pierres, où ils élèvent leurs petits comme les taupes. Ils font grand mal aux champs de maïs.

Il y a un autre petit animal appelé *mototli*. Il est de couleur brune. Il a la queue longue et blanchâtre et le poil très doux. Il se nourrit de tout ce que mangent les écureuils.

Il y a une autre petite bête qu'on nomme *motoyauitl*[3]. Elle ressemble à la précédente et est de la même espèce. Elle est de couleur gris foncé, comme les rats, et habite sous terre comme eux.

§. 4. — *De ce petit animal qui s'appelle* tlaquatzin, *qui est porteur d'une bourse où il met ses petits et dont la queue est très médicinale.*

Il existe un petit animal appelé *tlaquatl* ou *tlaquatzin*, de la taille d'un chat ou un peu moindre. Il est gris foncé; son poil, long et très blanc, tombe dans la vieillesse. Il a le museau long et mince, parsemé de taches; les oreilles petites, la queue longue et pelée. Il demeure dans les champs de maïs, entre les pierres, où il forme sa tanière et élève ses petits. Il est porteur d'une poche placée entre son ventre et sa poitrine, et dans laquelle il place ses petits. Ils y tètent et la mère les transporte ainsi où elle veut. Ce petit quadrupède ne sait ni mordre, ni griffer, ni faire un dommage quelconque quand on le prend. Si l'on s'en saisit à la chasse, il crie et pleure, les larmes lui sortent des yeux comme il arrive aux hommes.

1. De *quauitl*, bois, et *capulin*, prunes.
2. C'est-à-dire : « *techalotl* des champs (*tlalli*). »
3. De *mototli*, écureuil, et *yauitl*, brun.

Lorsqu'on lui prend ses petits, il pousse des cris perçants et pleure à leur propos. Il mange du maïs, des haricots et des raclures qui se forment quand on châtre les magueys pour en avoir la sève. Il boit aussi ce liquide sucré. Sa chair se mange; elle a bon goût comme celle du lapin. Mais ni ses os, ni sa queue ne peuvent se manger. Si quelqu'un en fait usage, fût-il chien ou chat, il rend aussitôt tous ses intestins. Il arriva une fois qu'un chien ayant rongé les os de cet animal fut aperçu traînant ses boyaux qui lui étaient sortis par derrière. Sa queue est très médicinale. Son usage suivi expulse n'importe quoi qui se trouve dans les chairs et dans les os. Lorsque les femmes ne peuvent pas accoucher, il leur suffit de boire une décoction de la queue de l'animal pour être délivrées sans retard. Si quelqu'un est constipé au point de ne pouvoir rien rendre, il n'a qu'à avaler un peu de cette queue pulvérisée pour être purgé tout de suite, car ce remède ouvre et nettoie tous les pores. Quand on est affligé de toux, on guérit en buvant une décoction de cette queue. Les espèces de plantes qu'on appelle *uei nacaztli* et *tlilxochitl*, pulvérisées et prises avec du cacao, sont bonnes pour cette même fin. Cela fait du bien aussi à ceux qui ne peuvent pas digérer et qui ont l'estomac endommagé par des obstructions.

§ 5. — *Des lièvres, des lapins et des belettes.*

Le lièvre a les jambes longues et bien faites, le poil et les ongles rougeâtres, le corps long, le cou allongé, les oreilles pointues, longues, larges et fortement creusées. Son museau est rond et court; son poil, noirâtre à la pointe, devient blanc à la base; il n'est ni trop long ni trop court et il est médiocrement lisse. Cet animal est très agile; il court très vite; il fend l'air comme une flèche. Il a la queue courte, le poitrail blanc, le crottin comme des grains de maïs. Sa chair est bonne à manger.

Le lapin est un peu moins grand que le lièvre. Il creuse son trou et il y fait un lit pour ses petits. Il les cache en des lieux secrets. Sa chair est très bonne.

La belette est mince; elle a la queue longue, le museau tacheté, le poil roussâtre et le poitrail blanc. Elle mange des rats, des vers et des poules dont elle suce le sang par le cou. Sa fiente exhale une très mauvaise odeur. Elle aime surtout les poulets et les œufs qu'elle mange volontiers. Elle cherche les poules quand elles couvent leurs œufs pour les dévorer. Sa chair n'est pas bonne à manger.

Il y a dans ce pays un animal qui exhale une puanteur grande et persistante. Il est de la taille d'un chat; son poil est long et noirâtre. Sa queue est touffue. Il est bas de corps; ses oreilles sont petites et pointues, son museau mince. Il habite entre les pierres et dans les trous. Il y élève ses petits. Il vit de scarabées et de vers et surtout de petits escarbots qui volent. Il tue volontiers les poules et en mange les œufs comme la belette. Lorsqu'il est rassasié, il continue à tuer les poules, il n'en mange que les têtes et laisse les corps morts étendus sur le sol. Son urine ou sa fiente a une odeur épouvantable; on dirait une chose infernale et pestilentielle. Il en arrose un grand espace. Si quelqu'un veut le prendre, il lève la queue et asperge l'imprudent avec sa déjection. Là où cette saleté a touché les vêtements apparaît une tache jaunâtre qui ne peut jamais s'en-

lever. Si cette matière tombe dans les yeux, on devient aveugle. La chair de cet animal guérit les vénériens et les goutteux qui en mangent.

Il y a beaucoup de singes ou de sagouins dans ce pays. Ils habitent les parties de l'*Anauac* qui sont situées à l'orient de Mexico. Ces animaux sont ventrus. Ils ont la queue longue et prenante. Ils ont des pieds et des mains de forme humaine et des ongles allongés. Ils sifflent, crient et grimacent; ils lancent des pierres et des bâtons contre les voyageurs. Leur figure a presque une forme humaine. Leur poil est long et épais et leur croupe élargie. Ils habitent les ravins et ils mettent bas un seul petit. Ils se nourrissent de maïs, de haricots, de fruits, de viande et de jeunes pousses d'arbrisseaux et ils les mangent comme nous-mêmes.

Pour s'emparer de ces animaux, on a recours à la ruse suivante : On fait un grand feu en un lieu habité par eux. On entoure ce foyer d'épis de maïs, après avoir placé au milieu du feu une grosse pierre appelée *cacalotetl*[1]. Les chasseurs s'enfoncent dans des trous sous terre ou se cachent d'une autre façon. A l'aspect du feu, les singes s'approchent pour se réchauffer et découvrir ce que cela veut dire. Les femelles portent leurs petits sur leurs épaules. Tous s'asseoient et se chauffent autour du foyer. Cependant, la pierre s'est échauffée; elle éclate avec un grand fracas en projetant la braise et la cendre sur les singes qui s'effraient et prennent la fuite. Dans leur précipitation ils oublient leurs petits et ils ne voient plus, tant la cendre les a aveuglés. Les chasseurs sortent de leur cachette en toute hâte et s'emparent des petits singes. Ils les élèvent ensuite et les apprivoisent, car ces animaux sont très faciles à domestiquer. Ils s'asseoient comme nous, cajolent les femmes, jouent avec elles, tendent la main pour demander à manger et poussent des cris.

§ 6. — *Des cerfs et des différentes espèces de chiens que ces indigènes élevaient.*

Il y a dans ce pays un grand nombre d'espèces de cerfs. Ils vivent sur la montagne. Leur taille est élevée. Ils ont les jambes longues et bien faites; ils sont ventrus. Leur cou et leur museau sont longs et minces, les oreilles allongées, pointues et fortement creusées. Leur museau est gras et mollasse. Ils ont le sabot fendu. Leur croupe est arrondie, la queue grosse et courte. La chair en est comestible et d'un goût délicat. Leur couleur est cendrée. Ils se tiennent sur les jambes sitôt qu'ils sont nés et se mettent à marcher comme les agneaux et les poulains. Cet animal est très léger à la course. Il se nourrit d'herbe, de haricots, de feuilles de cette plante, du feuillage d'autres arbres, de bois pourri, de vermisseaux qui y naissent, de foin et de jeunes pousses d'arbrisseaux.

La plupart des cerfs ont des cornes de la couleur d'un bois sec et blanchâtre, avec plusieurs rameaux. Pour changer leurs cornes ils les engagent dans la division de deux branches d'arbre, tirent dessus et les y laissent suspendues. C'est ainsi que leur tête s'en débarrasse et qu'ils se rajeunissent.

Le cerf femelle n'a pas de cornes. Lorsque cet animal est petit, il a des taches blanches parsemées par tout le corps. Ce *maçatl* est une chèvre sauvage.

Le cerf blanc passe pour être le roi des cerfs. On le voit paraître bien rarement.

1. De *cacalotl*, corbeau, et *tetl*, pierre.

Les autres animaux du genre lui font compagnie. Son poil n'est pas absolument blanc, mais blanchâtre et un peu rude.

Il y a une autre variété de cerfs du nom de *tlamacazcamaçatl*[1], qui est long et haut de taille. Il a un cercle noirâtre autour des yeux et une raie blanche partant du dessous de ce cercle et parcourant tout le museau.

Les chiens de ce pays portent quatre dénominations différentes : *chichi*, *itzcuintli*, *xochiocoyotl* et *tetlamin*, et même *teuitzotl*. Ils sont de couleurs diverses : noirs, blancs, cendrés, roux, châtains foncés, bruns gris et tachetés. Les uns sont grands, les autres d'une taille moyenne ; ceux-ci ont le poil court, ceux-là allongé. Ils ont en général le museau long, les dents grandes et effilées, les oreilles poilues et fortement creusées, la tête grosse. Ils sont corpulents ; leurs griffes sont pointues. Doux et domestiques, ils accompagnent et suivent leurs maîtres. Habituellement gais, ils remuent la queue, grognent, *aboient* et laissent tomber l'oreille sur le cou en signe d'amitié. Ils mangent du pain, du maïs vert, de la chair crue et cuite, des corps morts et des viandes corrompues.

On élevait dans ce pays certains chiens sans poils ou fort peu poilus si tant est qu'ils le fussent. Quant à l'espèce de chien appelés *xoloitzcuintli*[2], ils étaient absolument pelés, de sorte qu'on était obligé de les couvrir avec des *mantas* pour passer la nuit. Ce n'est pas ainsi qu'ils viennent au monde ; mais dès leur bas âge on les frotte avec de la résine d'*oxitl*, qui fait tomber le poil et qui rend la peau très lisse. Quelques personnes disent cependant qu'ils naissent sans poils dans les bourgs de *Teotlixco* et de *Toztlan*. Il existe d'autres chiens nommés *tlalchichi*[3], petits et rondelets, qui sont très bons à manger.

Il y a un autre quadrupède appelé chien d'eau, parce qu'il vit dans l'eau en effet. Il est le même que celui que nous appelons loutre. Il a la taille d'un basset ; son poil est d'un brun cuivré, fort doux au toucher. L'eau n'y pénètre pas ; elle glisse à la surface comme sur un corps gras. Il se nourrit de poissons et de tout ce qui vit dans l'eau.

Les taupes de ce pays sont de la taille d'un rat. Leur poil est roux ; elles sont grassouillettes et de jambes courtes, de telle façon qu'elles traînent pour ainsi dire leur ventre. Leur queue est courte, les ongles longs et recourbés. Deux incisives supérieures et inférieures sont allongées et suivies de chaque côté d'autres dents plus petites. Ces dents sont très résistantes. Les oreilles sont petites et arrondies. Cet animal, qui est grassouillet, est très bon à manger. Lorsqu'on ronge ses os, on en a les dents agacées. Sa vue est courte, elle ne lui permet même pas de rien voir au grand jour. La taupe se creuse des tannières et vit toujours sous la terre. Si elle en sort, elle ne sait plus retrouver son gîte et elle fabrique un autre trou où elle se cache. Elle mange les racines de toute sorte d'arbres, d'herbes et de magueys. Elle mange aussi les racines de maïs et les tiges de la même plante lorsqu'elles sont tendres. Elle emporte sous terre les jeunes épis et la plante de haricots en herbe qu'elle ronge et mange sous le sol.

1. De *tlamacazqui*, serviteur, et *maçatl*, cerf.
2. De *xolotl*, serviteur, et *itzcuintli*, chien.
3. C'est-à-dire : chien (*chichi*) qui vit dans les campagnes ou dans les habitations.

§ 7. — *Des souris et autres animaux semblables.*

Les souris sont de diverses espèces et portent des noms différents. On les appelle *quimichin*, c'est-à-dire souris; *tepanchichi*[1], ce qui signifie petits chiens de murailles; *tepanmamalli*[2], ce qui veut dire perce-murailles, et *calxoch*[3], c'est-à-dire casanier. Les souris sont de couleur cendrée, de poil ras, d'un gris foncé sur le dos. Leur corps est allongé, la queue longue et le museau pointu. Elles mangent nos comestibles: du maïs, du piment, du cacao moulu, des amandes, du pain, toute sorte de fruits et, en un mot, tout ce que nous mangeons nous-mêmes. Elles rongent tout, à tout elles portent préjudice. Elle font leur nid avec de la paille menue et d'autres substances molles. Elles rongent les vêtements, les mantas et les plumes riches et tout ce que l'on conserve dans des coffres. Elles volent des pierres précieuses et les vont cacher dans leurs trous. Rien n'échappe à leur destruction, quelque bien gardé qu'on le suppose. Leur nom fut appliqué, pour ce motif, à ceux qui espionnent, écoutent ce qui se dit et se livrent à d'autres manœuvres pour aller raconter ailleurs ce qu'ils ont appris. On les appelle *quimichtin*[4] ou *sourisiers*, d'où l'on a fait *quimichin*, pour dire : « Les souris m'ont raconté en secret ce que faisaient et disaient mes ennemis, parce qu'elles ont envoyé des espions pour voir leurs actes et écouter leurs paroles. » On prend les souris avec des chats vivants et des chats en bois, ainsi qu'avec une plante appelée *quimichpatli*.

Il y a des rats d'eau qui savent nager et traversent l'eau à la nage; ils sont gros, ont la queue longue et de la même couleur que les autres rats. Il en est d'autres qui vivent dans les bois et qui sont fort gros. Il en est aussi qui vivent dans les champs de maïs. Ceux qui habitent les maisons s'appellent *calquimichtin*[5]. Ceux qui habitent les domiciles et qui ont de très petits yeux se nomment *tecoconton* ou *tecocon*. Ceux qu'on appelle *uicacotl* ont la queue longue et le corps mince et allongé.

Il existe ici une sorte de petits animaux semblables à des rats ou à des taupes sans être aveugles. Ils vivent sous terre, dans les champs de maïs. Ils se nourrissent de cette plante et de haricots. Ils en volent autant qu'ils peuvent et, après s'en être rassasiés, ils cachent le reste dans leurs trous. Ils ont deux abajoues comme les singes. Ils les remplissent du produit de leurs larcins, l'apportent ainsi dans des excavations pratiquées à cette fin et ils le mangent ensuite peu à peu.

1. De *tepantli*, mur, et *chichi*, chien.
2. De *tepantli*, mur, et *mamalli*, perceur, du verbe *mama*, trouer, perforer.
3. Apocope de *calxochitl*, fleur (*xochitl*) de la maison (*calli*).
4. Pluriel de *quimichin*, rat, souris.
5. Pluriel de *calquimichin*, c'est-à-dire : rat (*quimichin*) de la maison (*calli*).

CHAPITRE II

DES OISEAUX.

§ 1er. — *Des oiseaux à plumes riches.*

Il y a dans ce pays un oiseau qu'on appelle *quetzaltototl*[1]. Il a de magnifiques plumes de différentes couleurs. Son bec est jaune et très pointu et ses pattes jaunes également. Il porte sur la tête une touffe de plumes à la manière des crêtes de coq. Il a la taille de l'oiseau qu'on nomme *tzanatl*, lequel est lui-même comme une pie d'Espagne. Sa queue a la forme et l'arrangement naturel du *tzanatl* ou *teotzanatl*, que l'on élève dans des lieux habités. Les plumes qui forment sa queue et portent le nom de *quetzalli* sont d'un très beau vert et brillent beaucoup. Elles ont la largeur d'une feuille de souchet. Elles plient au souffle du vent en projetant les reflets des plus belles couleurs. Des plumes noires qui poussent également sur sa queue recouvrent et entourent les plumes riches. Ces plumes noires sont d'un brun très foncé en dehors, tandis qu'elles affectent une couleur brun verdâtre vers la partie qui recouvre les plumes de prix. La touffe que cet oiseau porte sur sa tête est très belle et fort brillante; les plumes qui la composent s'appellent *tzinitzcan*. Le cou et la poitrine sont d'un rouge resplendissant. Cette plume qui les couvre porte le nom de la précédente. Mais la partie postérieure du cou ainsi que le dos sont recouverts de plumes vertes d'un brillant magnifique. Sous la queue et entre les jambes existe un plumage mollet de la même couleur, un peu plus claire et aussi brillante. Les coudes de ses ailes sont recouverts de plumes vertes qui deviennent noires en dessous. Celles qui sont placées dessous sont de la couleur de l'ongle et affectent une forme imbriquée. Elles sont larges et pointues, et elles recouvrent les tuyaux des plumes minces de l'aile qui portent le nom de *quetzaluitztli*[2] et sont larges, droites, pointues et brillent de leur couleur vert clair. Ces oiseaux habitent la province

1. Le *quetzaltototl* est un oiseau grimpeur, assez bien décrit par Sahagun et inscrit dans la nomenclature moderne sous le nom de *togon pavoninus*. Hernandez dit à son propos : « Vivunt in provinciâ *Tecolotlan* ultrà *Quauhtemallan* tendentibus in vocatas *Honduras* ubi magnâ curâ cavetur ne quisquam eas occidat aves. Tantùm licet eas plumis exuere, ac statim dimittere, nec omnibus sed solis dominis ; sunt enim opimorum prædiorum loco, ac transeunt ad hæredes. » Ce précepte qui tendait à ménager la vie de ces précieux volatiles n'aura sans doute été suivi que d'une manière bien imparfaite, car le *quetzal* n'existe plus dans les provinces méridionales du Mexique, et nous ignorons à quel point on en trouve encore dans les pays limitrophes au sud de cette République.

Leur nombre ne dut cependant pas être peu considérable dans les temps passés, car des vetements ornés de leur plumage n'etaient pas d'une extrême rareté. Comme d'ailleurs les plus belles plumes qui excitaient la convoitise étaient celles de la queue et que l'oiseau n'en avait que deux principales, plus longues que les autres et exceptionnellement brillantes par leur coloris, il faut croire qu'à une certaine époque le *quetzal* n'était pas rare, car les ornements qui étaient embellis par ces longues plumes de sa queue figuraient en grand nombre dans les fetes principales et dans les réunions d'apparat.

2. De *quetzalli*, plume riche, precieuse, et *uitztli*, pointe.

de *Tecolotlan*[1] vers Honduras. Ils vivent dans les épais fourrés et font leurs nids sur les arbres pour y élever leurs petits.

Il y a dans ce pays un oiseau appelé *tzinitzcan* ou *teotzinitzcan*. Il a le plumage noir, et il vit dans l'eau. Les précieuses plumes dont il est porteur poussent sur son poitrail et sous les ailes. Elles sont moitié brun, moitié vert brillant.

Un autre oiseau, appelé *tlauhquechol* ou *teoquechol*[2], vit dans l'eau et ressemble à un canard. Il en a les pieds élargis et rougeâtres. Son bec est rouge également et imite l'instrument que les apothicaires appellent spatule. Il porte un toupet rouge; la poitrine, le ventre, la queue, le dos et les ailes sont aussi d'un rouge très fin. Le bec et les pattes sont quelquefois jaunes. On dit cet oiseau le prince des hérons blancs, lesquels viennent se joindre à lui partout où ils le voient apparaître.

Il y a un autre petit oiseau à plumes riches qu'on appelle *xiuhquechol*[3]. Il a le plumage vert comme l'herbe, avec des ailes et la queue bleues. Il habite vers les parties du pays appelées *Anauac*, c'est-à-dire à l'orient de Mexico, vers la mer du Sud.

Il existe un autre oiseau du nom de *çaquan*. Son bec pointu est recouvert de plumes rouges. Son plumage est fauve par tout le corps, excepté à la queue qui a des plumes jaunes très fines et très brillantes, recouvertes par d'autres de couleur noire. Quand il vole, sa queue s'épanouit. On voit apparaître les plumes jaunes qui, en se mariant avec celles qui sont noires, forment comme des rafales de feu sur or. Ils vivent sur l'*Anauac*.

Il y a un autre oiseau appelé *ayoquan* qui habite les montagnes de *Cuextlan*[4] et de *Michuacan*. Il a le bec noir et pointu et son plumage de la même couleur, excepté à la queue, laquelle se compose de plumes moitié blanches et moitié noires.

Il y a un autre oiseau appelé *ayoquan* qui vit dans l'eau et que tous les autres oiseaux aquatiques entourent comme s'il était leur prince. Son bec est jaune et les coudes de ses ailes sont verts, tandis que les grandes plumes et celles de la queue sont moitié blanches et moitié vertes. Le plumage de tout le reste du corps est vermeil et presque rouge.

Il existe un autre oiseau du nom de *chalchiuhtototl*[5] qui habite les montagnes de *Pequena*. Il a le bec pointu, la tête et la queue de couleur verte plus foncée aux ailes. Sous l'aile et sur tout le corps le plumage est d'un bleu clair.

Il y a un autre oiseau appelé *xiuhtototl* qui habite les provinces d'*Anauac* vers la mer du Sud dans les villages de *Tecpatlan*, *Tlapilolollan* et *Oztotlan*. Il est de la taille d'un geai. Son bec est noir et pointu, les plumes du poitrail brunes, celles du dos bleues et cette dernière couleur devient plus claire sur les ailes. Les plumes de la queue offrent un mélange de vert, de bleu et de noir. On chasse ces oiseaux en octobre, au moment de la maturité des prunes. On les tue alors

1. De *tecolotl*, hibou, et *tlan*, suffixe de noms de lieu.
2. *Quechol*, magnifique, rare, divin (*teotl*). Le *tlauhquechol* se fait aussi remarquer par l'éclat de son plumage rouge.
3. De *xiuitl*, herbe, et *quechol*.
4. Province septentrionale du Mexique.
5. De *chalchiuitl*, pierre précieuse, et *tototl*, oiseau.

sur les arbres au moyen de sarbacanes. Lorsqu'ils sont tombés à terre, le chasseur arrache de l'herbe pour ne pas les toucher avec la main, prétendant que si on y porte les doigts la plume perd sa couleur et se tache.

Il y a un oiseau appelé *xionpalquechol*. Il a le bec allongé et les pattes noires. La tête, la queue, les ailes et le dos sont d'un bleu clair; le poitrail et les coudes des ailes sont de couleur fauve.

Un autre oiseau qu'on nomme *xochitenacatl*[1] habite les montagnes et perche sur les arbres, dans les provinces de *Totonacapan*[2] et de *Cuextlan*. Il fait son nid sur les palmiers. Ce nid qui a la forme d'une bourse pend d'une branche de l'arbre. Il a le bec long et recourbé, de couleur jaune. La tête et presque tout le corps sont verts; les ailes et la queue prennent une couleur fauve mêlée d'un peu de blanc et de noir. Un autre oiseau appelé *quappachtototl*[3] a tout le corps fauve.

Il y a un autre oiseau nommé *elotototl*[4] dont les ailes sont brunes et le bec d'un vert foncé mêlé de bleu.

§ 2. — *Des perroquets et des* tzinzonme.

Il y a une très grande variété de perroquets dans ce pays. Celui qu'on appelle *toznene*[5] a le bec jaune et recourbé, à la manière des éperviers; sa tête est rouge. Il habite la province qu'on appelle *Cuextlan*. Lorsque ces oiseaux sont petits et encore dans leurs nids, ils ont le cou, la queue et les ailes de couleur verte. Les petites plumes qui couvrent les grandes des ailes sont d'un vert jaunâtre, tandis que celles du poitrail et du ventre sont d'un jaune foncé. On les appelle *xolotl*. Les plumes des ailes et de la queue sont bordées de rouge. Ces oiseaux font leur nid au sommet des rochers escarpés et sur les branches des arbres. Ils y pondent leurs œufs, font éclore leurs petits, et c'est là qu'on va les prendre pour les apprivoiser.

Il est une autre espèce de perroquets qu'on appelle *toztli*. Ils ressemblent aux précédents, lorsque, devenus grands, ils sont habitués à voler et aptes à former de la famille. Ils ont alors les plumes jaunes et brillantes. Plus ils augmentent en âge et plus ils jaunissent. C'est pour cela qu'on les appelle *toztli*, ce qui signifie chose très jaune.

Il y a une autre espèce qu'on appelle *alo*. Ce perroquet habite la province de *Cuextlan*; il vit sur les hauteurs des montagnes et des rochers, et il élève ses petits dans d'épais fourrés. Il se laisse apprivoiser. Il a le bec jaune et recourbé comme le faucon. Ses pattes et ses jambes sont calleuses; sa langue est rugueuse, dure, arrondie et noirâtre; ses yeux sont à la fois rouges et jaunes; le poitrail et le ventre sont jaunâtres; le dos est brun; les plumes de la queue et des ailes sont d'une couleur vermeille presque rouge. On appelle ces dernières

1. De *xochitl*, fleur, et *tenacatl*.
2. Région située sur les côtes du golfe du Mexique.
3. De *quappachtli*, couleur brune, et *tototl*, oiseau.
4. De *elotl*, tige de maïs verte, et *tototl*, oiseau.
5. De *toztli*, oiseau au plumage jaune, et *nene*, poupée; ce perroquet est très petit et très babillard; tandis que le perroquet dit *alo* est de grande taille.

cuetzalin[1], ce qui veut dire flammes de feu. Celles qui recouvrent les tuyaux des ailes et de la queue sont d'un bleu mêlé de rouge.

Il y a une autre espèce qu'on appelle *cocho*[2]. Ce perroquet ressemble à celui qu'on appelle *toznene*. Il a le bec jaune et recourbé; la tête rouge, le corps, en général, de couleur brune, les coudes et tout l'extérieur des ailes d'un rouge foncé mêlé de jaune. Les petites plumes qui se rapprochent de la peau et qu'on appelle *xolotl* sont de cette dernière couleur, et il en est de même du duvet qui pousse près de la queue et des ailes. Cet oiseau chante, jabote, parle n'importe quelle langue qu'on lui enseigne, contrefait les autres animaux, répète ce qu'on lui dit et entonne ce qu'on lui a chanté. Il est d'une grande docilité.

Il y a une autre espèce de perroquet qu'on appelle *quiliton*[3]. Celui-ci est petit. Il a la tête rouge, le corps vert et le dessus des ailes rougeâtre. Il mange du maïs et des haricots, et il apprend à dire ce qu'on lui enseigne.

Il y a un autre perroquet que l'on appelle *tlalacuezalli* et qui habite les montagnes. Il a le bec jaune et recourbé. Sa tête est rouge, les coudes de ses ailes d'un brun rougeâtre, le poitrail jaune, les ailes, la queue et le dos de couleur verte.

Il y a dans ce pays des oiseaux extrêmement petits qu'on prendrait volontiers pour de grosses mouches. Il en existe une très grande variété. Ils ont le bec petit, noir et mince comme une aiguille. Ils font leurs nids sur des arbustes. Ils y pondent leurs œufs et les couvent jusqu'à l'éclosion de leurs petits. Ils ne pondent pas plus de deux œufs. Ils se nourrissent de la rosée des fleurs comme l'abeille. Ils sont très légers et volent comme la flèche. Leur couleur est brune, et ils muent tous les ans. Pendant l'hiver, ces oiseaux pendent leurs corps par le bec à la branche d'un arbre. On dirait qu'ils y sèchent en perdant leurs plumes. Mais, lorsque l'arbre reverdit, ils se reprennent à vivre et leur plumage renaît. C'est lorsque le tonnerre commence à se faire entendre qu'ils se réveillent, ressuscitent et prennent leur vol. Ils sont un remède contre les *bubas*. Celui qui en mange est à l'abri de cette maladie, mais il devient stérile.

Il y a une espèce de ces petits oiseaux qu'on appelle *quetzaluitzitzilin*[4]. Ceux-ci ont la gorge très rouge, les ailerons de couleur vermeille, le poitrail vert ainsi que les ailes et la queue, qui ressemblent aux fins *quetzalli*. D'autres oiseaux de cette espèce sont absolument bleus, mais d'un bleu clair très fin, comparable à la plus brillante turquoise. Il en est aussi qui sont d'un vert tendre comme l'herbe; d'autres affectent une couleur brune mêlée de gris et de rouge. Quelques-uns brillent d'un éclat de feu. On en voit qui sont d'un jaune fauve. D'autres sont de forme allongée avec une couleur cendrée ou noire. Les cendrés ont une raie noire autour des yeux; chez les noirs cette raie est blanche.

Il y en a qui ont la gorge rouge rayonnant comme une braise, de même que la couronne qu'ils portent sur la tête. Ils sont cendrés sur tout le reste

1. Le mot ordinaire signifiant flamme de feu est *tlecueçallotl*.
2. Ou *cochotl*, pluriel *cochome*.
3. Diminutif de *quilitl*, herbe, c'est-à-dire perroquet au plumage verdâtre.
4. Oiseau-mouche (*uitzitzilin*) au plumage vert (*quetzalli*).

du corps. Il en existe une variété rondelette de couleur cendrée avec des flocons blancs.

Il y a un autre petit oiseau qu'on appelle *yollototoll*[1]. Il habite la province *Teotlixco* vers la mer du Sud. Il est de la taille d'une caille. On l'appelle *yollototoll* parce que les indigènes de cette province sont dans la croyance que les cœurs ou les âmes des défunts revivent sous la forme de cet oiseau. Son chant est suave et doux. La tête, le poitrail et le dos sont d'un gris jaunâtre, la queue noire et les ailes d'un jaune cuivré. Sa chair est comestible.

Il y a un oiseau nommé *pohpocales*, qui vit dans les montagnes. On l'appelle ainsi parce qu'il dit *pohpocales* au coucher et au lever du soleil. Il habite les ravins des provinces de *Toztlan* et de *Catemaco*. Il mange des poissons. Il est de la taille d'un canard, mais il a les jambes longues, le bec pointu, rond et rouge; ses yeux sont rouges également. Sa tête est d'un jaune foncé; son cou, son dos, son poitrail et la queue sont gris. Les plumes de dessous la queue sont grisâtres aussi et ses pattes rouges. Cet oiseau est bon à manger.

Il y a un autre oiseau qui s'appelle *tecuciltototl*. Ce nom provient de ce qu'il dit en chantant : *teculciton*, *teculciton*. Il possède un petit filet de voix. Sa taille est celle d'une caille et sa chair est bonne à manger. Il habite les provinces de *Teotlixco* et de *Toztlan*.

Il y a un autre oiseau appelé *ixmatlatototl*. Il habite les montagnes vers la mer du Sud. On l'appelle ainsi parce qu'il a l'air de parler en chantant et qu'il dit : *campauce*, *campauce*, mot dont font usage les habitants du pays, de sorte que cet oiseau semble les imiter. Il a le bec argenté, et la tête, le poitrail, les ailes, la queue, le corps entier et les pattes de couleur cendrée. Il est bon à manger.

§ 3. — *Des oiseaux qui vivent dans l'eau ou qui y accomplissent quelques-unes de leurs habitudes.*

Il y a dans ce pays une grande variété de canards qui vivent dans l'eau et se nourrissent de poissons, d'insectes, de vers et d'autres habitants aquatiques. Il y a une espèce qu'on appelle *concanauhtli*[2]. Ils sont grands, ont les jambes courtes et la couleur cendrée. Leur bec et leurs pattes sont élargis. Ils habitent les lagunes. Ils font leurs nids au milieu des souchets, y pondent leurs œufs, les couvent et y font éclore leurs petits. C'est le plus grand des canards.

Il y a d'autres canards qui s'appellent *canauhtli*. Ils ont le poitrail et le ventre blancs et le corps grisâtre, avec des plumes d'un vert foncé aux ailerons. Ils sont de taille moyenne, un peu plus petits que les précédents. Le bec est large et noir, ainsi que le dos. Ils ont aux ailes des plumes à gros tuyaux et d'autres simulant un coquillage. Ils sont munis d'un duvet fin comme du coton.

Il y a d'autres canards qui portent sur la tête un plumage vert foncé très brillant. En tout le reste, ils sont comme les précédents. Tous ces oiseaux sont bons à manger.

Il y a dans ce pays beaucoup d'oies sauvages auxquelles on donne le nom de

1. De *yollotl*, cœur, *tototl*, oiseau.
2. De *comitl*, vase en terre, et *canauhtli*, canard.

tlalalacatl[1]. Elles sont grandes comme celles d'Espagne; elles ont les pieds rouges, le bec jaune et les plumes blanches et douces dont on se sert pour fabriquer des mantas. Les plumes des ailes sont très fortes et elles ont de bons tuyaux pour écrire. Leur chair est bonne à manger.

Il y a dans ce pays des grues comme celles d'Espagne. Elles ont un grand bec pointu comme un clou. Elles sont d'un gris cendré. Leurs jambes sont longues et noirâtres. Elles sont bonnes à manger.

Il y a des oiseaux qu'on dirait des canards et qu'on appelle *xomotl*. Ils portent un toupet sur la tête. Ils sont bas sur jambes. Leurs pattes sont noires et larges. Ils vivent dans l'eau et dans les bois. Il y en a de gris, de noirs, de cendrés et de blancs. Leur plume est très douce et l'on s'en sert pour faire des mantas. Ils mangent du poisson et du maïs.

Il y a un petit canard, semblable à la sarcelle, qui fait grand bruit en volant.

Il y a un oiseau aquatique qu'on appelle *atotolin*[2], ce qui veut dire « poule d'eau ». Il a une large bouche fendue jusqu'au cou. Il la tient ouverte comme un filet pour pêcher. Il est de la taille d'un dindon. Il en existe une espèce blanche et une autre cuivrée. Cet oiseau s'en va en différentes directions faire éclore ses petits et il revient l'hiver par ici à l'époque du maïs.

Il y a un autre oiseau d'eau appelé *quachilton*[3]. Sa tête est très rouge, son bec pointu, ses pattes noires et son corps cendré. Il se multiplie dans l'eau au milieu des souchets.

Il en est un autre semblable au précédent, appelé *xacazintli*. Il a les pieds et le bec allongés, et il est bon à manger. Il se nourrit de poissons et il vit dans l'eau. D'autres oiseaux aquatiques du nom de *uexocanauhtli*[4] ont les jambes longues d'un vert foncé, le bec pointu de cette même couleur, tandis que le plumage est d'un gris obscur.

Il existe un autre oiseau appelé *açolin*[5], c'est-à-dire caille de l'eau. On le nomme aussi *çoquiaçolin*[6], ce qui signifie caille de la boue ou qui vit dans la boue. Il a le bec pointu, les jambes longues et les plumes à la manière des cailles. Il vit dans l'eau au milieu des souchets.

Il y a un autre petit oiseau qu'on appelle *atzitzicuilotl*, dont le corps est arrondi. Il a les jambes longues, minces et noirâtres. Il est de couleur cendrée avec le poitrail blanchâtre. On le dit originaire de la province d'*Anahuac* et il se rend à la lagune de Mexico en temps de pluie. Il est très bon à manger. On prétend que les oiseaux de cette espèce, de même que les étourneaux, se changent en poissons à une certaine époque où on les voit entrer dans les eaux de la mer sans qu'ils reparaissent jamais plus.

Il y a dans ce pays des martinets semblables à ceux de Castille qui nichent comme ceux-ci dans leurs petits nids en terre. Il existe également des hirondelles

1. Grand canard ou oie sauvage.
2. De *atl*, eau, et *totolin*, poule.
3. De *quaitl*, tête, et *chilton*, diminutif de *chilli*, piment rouge.
4. De *uexotl*, saule, et *canauhtli*, canard.
5. De *atl*, eau, et *çolin*, caille.
6. De *çoquitl*, boue, et *açolin*, caille equatique.

comme celles d'Espagne, qui se reproduisent, chantent et volent comme ces dernières.

Il y a aussi une espèce d'oiseaux appelés *aztatl*[1]. En certains points de l'Espagne, on les nomme *dorales*, tandis qu'ici les Espagnols les appellent hérons blancs. Ils sont, en effet, blancs comme la neige. Ils ont peu de chair. Leur cou est long et recourbé; leur bec courbe, mince et noir. Ils ont les jambes longues et noirâtres, et la queue courte. On ne remarque en eux aucune autre nuance. Ils portent des bouquets de plumes aux cuisses et aux aisselles. Ils se nourrissent de poissons. Leur chair n'est pas comestible.

Il y a dans ce pays un oiseau appelé *axoquen*[2] qui a la même couleur que les grues, mais qui est de beaucoup plus petite taille. Il a les jambes et le bec allongés; il nage dans l'eau comme un poisson et il en a l'odeur.

Il existe des coqs et des poules sauvages qui ressemblent à l'espèce domestique, tant par la taille que par le plumage et tout le reste. Ils sont très bons à manger et ils habitent les bois.

Il y a dans ce pays un oiseau aquatique appelé *atotolin*, ce qui veut dire poule d'eau[3]; on la dit être la reine des oiseaux aquatiques. Elle vient à la lagune de Mexico en même temps que tous les autres oiseaux de passage, c'est-à-dire au mois de juillet. Elle a la tête grosse et noire, le bec jaune, arrondi et long d'un empan. Son poitrail et son dos sont blancs, sa queue et ses jambes courtes; ses pattes, de la largeur d'un empan, sont presque directement attachées au reste du corps qui est gros et allongé. Ses ailes et ses plumes sont courtes. Cet oiseau ne se réfugie point au milieu des plantes aquatiques. Il se tient au large sur l'eau dont on le dit être le cœur, parce qu'il en occupe le centre et apparaît rarement sur les bords. Il submerge les embarcations avec les gens qui les montent; parce qu'il crie, dit-on, en appelant le vent, qui vient avec furie et produit ces désastres.

Voici ce qu'on fait lorsqu'on veut le prendre. Les chasseurs poursuivent cet oiseau pendant deux ou trois jours; c'est généralement au troisième jour qu'on peut parvenir à s'en emparer. Si l'on n'y parvient pas, tous les chasseurs se réunissent le quatrième jour et vont à lui après s'être préparés à mourir, car leur poursuite se limite à quatre journées, pendant lesquelles l'*atotolin* les attend à la surface de l'eau et les voit approcher sans les fuir. S'ils ne réussissent pas à le prendre avant le coucher du soleil du quatrième jour, ils se tiennent pour vaincus et s'attendent à la mort, parce qu'ils ont épuisé le temps où ils pouvaient s'emparer de leur proie. Ce terme étant passé, cet oiseau commence à lancer des cris de grue en appelant le vent pour qu'il vienne les submerger. Celui-ci se précipite, en effet, et soulève les vagues. Les oiseaux aquatiques crient de toutes parts; ils s'assemblent en troupes et battent des ailes, tandis que les poissons viennent à la surface des eaux. Dès lors, les chasseurs ne peuvent échapper, quoi qu'ils fassent; leurs bras se paralysent, ils sont submergés et se noient.

Mais si, au lieu de ce dénouement, les chasseurs réussissent à prendre l'oiseau dans les quatre journées, ils le saisissent par le bec, le mettent dans l'embarca-

1. Kingsborough ajoute : ou *tenaztatl* ; de *tentli*, bec et *aztatl*, héron.
2. Héron à aigrette.
3. Sahagun a déjà parlé quelques lignes plus haut de ce genre de gallinacé.

tion et, tandis qu'il vit encore, ils lui ouvrent le ventre avec un dard à trois branches qu'on appelle *minacachalli*. La raison qui les obligeait à le prendre par le bec, c'était pour l'empêcher de vomir ce qu'il avait dans son ventre, chose qu'il aurait faite sans cette précaution. Quand on l'ouvre, on lui arrache le gésier et on y trouve une pierre précieuse ou diverses sortes de plumes riches. Si ces objets en sont absents, les chasseurs n'y découvrent qu'un charbon, ce qui veut dire que celui qui a pris ou tué cet oiseau ne tardera pas à mourir. Lorsqu'au contraire on y trouvait ce qui a été dit auparavant, le possesseur était destiné à être heureux à la chasse et à la pêche, en même temps que fort riche, tandis que ses petits-fils seraient voués à la misère. La chair de cet oiseau était répartie entre tous les pêcheurs ou chasseurs aquatiques qui la mangeaient après se l'être partagée. La part de chacun était fort petite; mais ils en faisaient le plus grand cas, parce que cet oiseau était le cœur des eaux. Quand il s'en allait vers les parages où il se multiplie, tous les autres oiseaux le suivaient dans la direction de l'occident. Les chasseurs disaient que l'*atotolin* était comme leur miroir dans lequel ils pouvaient voir quels seraient ceux d'entre eux qui seraient fortunés ou malheureux à la chasse et à la pêche.

Il y a un autre oiseau aquatique appelé *acoyotl*[1] qui ressemble à la poule d'eau dont nous venons de parler. Il arrive vers la Saint-Jacques à la lagune de Mexico. Il a la tête de la grosseur de celle d'une poule du pays. Son bec est pointu, noir et arrondi, avec une bande jaune sur les bords. Son poitrail est blanc; son dos, ses ailes, et sa queue sont gris à la manière des canards; le corps est gros et allongé. Ses jambes sont courtes et ses pieds, larges comme une main humaine, se portent très près de la queue. Cet oiseau est rare aussi et il ne se voit pas souvent. Il submerge également ceux qui naviguent dans des embarcations. Toute la fable de l'*atotolin* se renouvelle à son propos. Il est très bon à manger.

Un autre oiseau aquatique s'appelle *acitli*[2], ce qui veut dire « lièvre de l'eau. » C'est un oiseau rare qui vient de passage à la lagune de Mexico en même temps que ceux dont on vient de parler. Sa tête est petite et noire, son bec long et effilé, son œil rouge comme braise. Il a le corps allongé et grassouillet, le poitrail blanchâtre et le dos noir. Les grosses plumes des ailes sont blanches, tandis que les ailerons deviennent noirâtres vers la queue comme chez les canards. Il habite le centre des eaux où on lui fait la chasse avec des filets. Cet oiseau vole peu. Lorsqu'on le poursuit en canoa pour lui lancer des flèches et quand on en est assez près pour le tuer, il redresse ses plumes et pousse des cris pour appeler le vent. Les vagues grossissent aussitôt et l'oiseau disparaît des yeux du chasseur en plongeant. Il est rare qu'on puisse lui lancer des flèches. Ce n'est pas ici qu'il se multiplie, mais bien loin de nous. Il est bon à manger.

Il y a un autre oiseau d'eau qu'on appelle *tenitztli*[3], ce qui veut dire « pointe de pierre à couteaux ». Il vole pendant la nuit et ne paraît point dans le jour. Il a la taille d'une palombe; sa tête est petite et noire, son poitrail couleur de fumée,

1. De *atl*, eau, et *coyotl*, chacal, sans doute à cause de la couleur de son plumage.
2. De *atl*, eau, et *citli*, lièvre.
3. De *tentli*, lèvre, bec, et *itztli*, obsidienne.

ses plumes noires, les plumes des ailes petites, le corps arrondi, la queue courte, les pattes semblables à celles de la palombe. Il a trois becs l'un sur l'autre avec deux bouches et deux langues, qui toutes deux appréhendent l'aliment; mais il n'a qu'un seul gosier pour avaler. On augure que celui qui prend cet oiseau à la chasse doit mourir, de même que tous ceux qui partagent sa demeure. Aussi l'appelait-on oiseau de mauvais augure. Il se nourrit de moucherons qui vont sur l'eau et de fourmis qui volent. Sa chair est bonne à manger.

Un autre oiseau aquatique s'appelle *quapetlauac* ou *quapetlanqui* [1], ce qui veut dire « tête sans plume », comme l'oiseau qu'on nomme *axoquen*. Ce doit être un héron. Il a, comme le dindon, la tête chauve; ses griffes sont rouges, son cou long, son bec gros, rond, noir et allongé et légèrement recourbé en arc. Les ailes et tout le corps sont cendrés, les ailerons noirs et la queue courte. Il vient à cette lagune en même temps que les autres. C'est un oiseau qu'on voit rarement et il est de mauvais augure. Lorsqu'on en prenait un à la chasse, c'était le signe que quelque seigneur ou haut personnage devait mourir, ou qu'on devait attendre un mauvais résultat si on allait en ce moment en guerre. Les chasseurs savaient par expérience que quelque malheur public devait arriver lorsqu'on s'emparait à la chasse de cet oiseau. Il se nourrit de poissons et d'autres animaux aquatiques. Sa chair est très bonne à manger.

Il y a un autre oiseau d'eau qu'on nomme *quatezcatl* [2], ce qui veut dire « tête de miroir ». Il arrive à cette lagune à la même époque que les autres. Il a la taille d'une palombe et il possède comme un miroir arrondi autour duquel surgissent de petites plumes de couleur cendrée. Le bec est rond et court, le poitrail et le dos bleus, ainsi que les ailes et la queue; mais le duvet devient blanc en approchant de la peau. Les pattes sont jaunes. Il est bon nageur et, quand il plonge, on voit sous l'eau quelque chose comme une braise qui brille. On tenait pour mauvais augure l'apparition de cet oiseau, car on disait que c'était un signe de guerre. Celui qui s'en emparait à la chasse connaissait en regardant dans la glace s'il devait être captif parce qu'il s'y voyait porté par l'ennemi; tandis que s'il devait être victorieux il s'y apercevait capturant un adversaire.

Il y a un autre oiseau d'eau qu'on nomme *tolcomoctli* et *ateponaztli* [3]. Il a la taille d'un chapon de Castille, la tête noire, le bout des plumes et le bec jaunâtres, ainsi que le poitrail, les ailes, la queue et les pattes. On l'appelle *tolcomoctli* à cause de sa voix retentissante, et *ateponaztli*, parce qu'on dirait entendre le son de cet instrument. Cet oiseau demeure toujours sur cette lagune où il se multiplie en pondant quatre ou cinq œufs au milieu des souchets. Les pêcheurs et les chasseurs d'eau augurent de son chant s'il doit ou non pleuvoir et si la pluie sera rare ou abondante. Lorsqu'il chante toute la nuit, c'est le signe, dit-on, que les pluies approchent, qu'il pleuvra beaucoup et que le poisson sera abondant. Ils devinent qu'il pleuvra peu et que le poisson sera rare, en voyant que l'oiseau chante peu, par intervalles de trois jours ou davantage.

1. De *quaitl*, tête, et *petlauac*, dénudée, ou *petlanqui*, dépouillée.
2. De *quaitl*, tête, et *tezcatl*, miroir.
3. De *atl*, eau, et *teponaztli*, tambour.

Il existe un animal aquatique qu'on appelle *acuitlachtli*[1]. Il est de la taille d'un roquet et ressemble en tout au *cuitlachtli* qui hante les bois, à cela près qu'il a la queue d'une anguille, de la longueur d'un avant-bras, et qu'il est recouvert d'un enduit glutineux qui adhère aux mains qui le touchent. Il y a peu d'années, les pêcheurs en prirent un à l'endroit de la lagune appelé *Quauhacalco*[2], d'où part la fontaine qui va à *Tlatelolco*. Cet animal produit une ébullition dans l'eau et les poissons montent à sa surface. Quelquefois il s'insinue sous la vase et trouble ainsi les eaux. Quelques-uns de ceux qui prirent cet animal vivent encore aujourd'hui. L'un d'eux porte le nom de Pedro Daniel. Il y a quarante-trois ans qu'il fit cette prise pendant que Jean *Auelitoc* gouvernait *Tlatelolco*. On le lui montra et il en fut épouvanté. Il le fit enterrer près de *Tepetzinco*.

Il y a un oiseau d'eau qu'on appelle *couixin;* on lui donne ce nom parce qu'il dit *couixi, couixi* quand il chante. Il est un peu plus grand qu'une palombe. Sa tête est petite et son bec qui est rouge à sa base devient noir à son milieu en s'arrondissant. Il a le dos, les ailes et la queue de la couleur d'une caille. Son poitrail est fauve, ses jambes longues et cendrées. Ses plumes changent chaque année; les nouvelles, d'abord fauves partout, redeviennent, comme les antérieures, de la couleur d'une caille. Il est de passage comme les autres. Il se nourrit de poissons et sa chair est fort bonne à manger.

Il y a un oiseau qu'on nomme *icxixoxouhqui*[3], ce qui veut dire « pieds verts », et c'est parce que ses pieds sont, en effet, de cette couleur qu'on lui donne ce nom. Son bec est rond, mince, noir et recourbé vers la pointe. La tête est petite et blanche, le cou allongé; le poitrail, le dos et la queue, qui est courte, sont blancs. Les plumes apparentes des ailes sont noires ainsi que les ailerons, tandis qu'à l'intérieur elles sont blanchâtres. Il mue chaque année et les pousses nouvelles sont rouges. Il fait son nid dans cette lagune en temps de pluie et élève trois ou quatre petits. Il est bon à manger et il s'en va d'ici avec les autres oiseaux de passage.

Il y a un autre oiseau d'eau qu'on appelle *quetzaltecololton*[4]. Il est connu sous ce nom parce qu'il a de très belles plumes vertes. C'est un canard et il porte ce beau plumage sur la tête et autour de ses yeux. Les plumes cependant deviennent d'un jaune foncé vers le milieu de la tête, et le bec est noir et large, le cou d'un jaune foncé. Il porte aux ailes des plumes d'un vert éclatant; mais ces mêmes ailes, le dos et la queue sont cendrés; le poitrail est blanc et les pattes qui sont larges prennent une couleur d'un gris rougeâtre. Cet oiseau ne fait pas son nid par ici. Sa chair est bonne à manger.

Il existe un autre oiseau aquatique appelé *metzcanauhtli*[5], ce qui veut dire « canard qui porte sur sa face une demi-lune formée de plumes blanches ». Elles deviennent cendrées vers le milieu de la tête, ainsi que sur le dos et la queue, un peu comme la caille. Il a aux ailes des plumes de trois couleurs. Les

1. De *atl*, eau, et *cuitlachtli*, loup.
2. Dans le vaisseau (*acalco*) de bois (*quauitl*).
3. De *icxitl*, pieds, et *xoxouhqui*, verts.
4. Ce mot est formé de *quetzalli*, plumes vertes très brillantes, et *tecololton*, diminutif de *tecolotl*, diable.
5. De *metztli*, lune, et *canauhtli*, canard.

premières sont argentées, les secondes blanches et les troisièmes, qui occupent le bout des ailes, sont vertes comme les plumes riches. Les six premières pennes sont noires. Elles sont blanches aux aisselles. Les pattes sont larges et jaunes. Il ne fait point son nid sur cette lagune, mais fort loin d'ici. Il est bon à manger.

Il y a un autre oiseau d'eau appelé *quacoztli*[1], c'est-à-dire : qui a la tête jaune foncé et le cou fauve jusqu'à la naissance des ailes. Il a la taille d'un canard du Pérou, les yeux rouges, le poitrail blanc, le dos cendré et légèrement jaunâtre ainsi que la queue qui est petite. Les plumes des aisselles sont teintées de blanc et cendrées. Ses pattes sont larges et d'un gris rougeâtre. Le duvet intérieur est blanc et doux comme du coton; on en fait des mantas. Cet oiseau ne se multiplie pas sur cette lagune. Il fait son nid loin d'ici. Sa chair est fort bonne à manger.

Il existe un autre oiseau aquatique qu'on appelle *ecatototl*[2]. On l'appelle ainsi parce qu'il a la face rayée de noir, à la façon dont faisaient usage les Mexicains en l'honneur de l'air. Il est de la taille d'un canard. Sa tête qui est petite est surmontée d'une huppe. Son plumage est d'un fauve foncé avec le poitrail blanc, des rayures noires sur le ventre, des pattes noires et larges. Il ne fait point son nid dans cette lagune, mais dans des parages lointains d'où nous viennent beaucoup d'autres oiseaux. Sa chair est bonne à manger.

Il y a un autre oiseau d'eau nommé *amanacoche*[3]. On l'appelle ainsi parce qu'il a les tempes blanches comme du papier. C'est comme si l'on disait : oiseau qui a des oreillons de papier. Il a la taille d'une sarcelle, avec la tête et le cou de couleur cendrée, le poitrail blanc et le dos noir ainsi que la queue. Celle-ci a deux grosses plumes blanches placées de chaque côté, et les ailerons blancs aussi. Les plumes de ses ailes sont alternativement blanches et noires. Ses pieds sont noirs également. Il ne se reproduit point non plus sur cette lagune. Il nous en vient beaucoup de passage. C'est un bon manger.

Il y a un autre oiseau aquatique appelé *atapalcatl* et *yacatextli*[4]. C'est un canard qui arrive à cette lagune avant tous les autres immigrants. On le nomme *atapalcatl* parce que, un jour et une nuit avant qu'il pleuve, il fait grand bruit dans l'eau, ce qui donne à entendre que la pluie approche. Son nom d'*yacatextli* vient de ce qu'il a le bec large et bleu avec un filet blanc. Sa tête est fauve. Ses ailes, son dos, sa queue et son poitrail sont fauves également. Le ventre est un mélange de blanc et de noir; ses pattes sont noires aussi et élargies. Il fait son nid par ici. Il pond dix, quinze et vingt œufs. Un grand nombre de ces oiseaux restent parmi nous. Leur chair est bonne à manger.

Un autre oiseau d'eau s'appelle *tzitziua*. C'est un canard et il se nomme ainsi parce qu'il porte à la queue deux plumes blanches fort longues placées l'une sur l'autre et séparées par une autre plus courte de même couleur; elles se recourbent en haut à leur extrémité. Son cou et sa gorge sont blancs; la tête, la partie postérieure du cou et la queue sont de couleur cendrée. Le poitrail est

1. De *quaitl*, tête, et *coztic*, jaune.
2. De *ecatl*, vent, air, et *tototl*, oiseau.
3. De *amatl*, papier, et *nacoche*, qui a des boucles d'oreille (*nacochtli*).
4. *Atapalcatl*, petit canard; — *yacatextli*, de *yacatl*, nez, bec, et *textli*, pâte; ce dernier mot dérive du verbe *teci*, broyer, moudre, d'où vient aussi l'adjectif *teztic*, blanc.

blanc; les pieds sont noirs et larges. Il ne se reproduit pas par ici; mais en des endroits fort éloignés. Il nous arrive en bandes. Sa chair est bonne à manger et elle n'a aucun goût de poisson comme d'autres oiseaux aquatiques.

Il y a un autre oiseau d'eau appelé *xalquani*[1], c'est-à-dire « qui mange du sable », parce qu'en effet il est dans l'habitude d'en consommer. Rarement il y ajoute quelques plantes aquatiques. Il est de la taille des canards de Castille, peut-être un peu plus petit. Il porte des plumes blanches sur la tête et des plumes vertes très luisantes sur les tempes. Son plumage est sur le cou comme celui de la caille; il est cendré sur le dos, blanc au poitrail et gris foncé à la queue. Il a autour de celles-ci des plumes blanches. Ses ailes sont argentées et les six plus grosses pennes sont noires. Les ailerons sont fauves et les pieds noirs et larges. Il ne se reproduit point par ici; il nous arrive par bandes pendant l'hiver. Sa chair est très bonne à manger.

Il y a un autre oiseau aquatique qu'on nomme *yacapitzauac*, et *nacaztzone*[2]. Son premier nom vient de ce qu'il a le bec mince. Il s'en sert comme arme offensive. Il plonge presque toujours. On l'appelle *nacaztzone* parce qu'il a de longues plumes fauves sur les tempes tout autour des oreilles. Le milieu de la tête est d'un gris foncé. Ses yeux sont luisants comme braise. Le cou et le dos sont d'un noir cendré et le poitrail est blanchâtre. La queue est petite et cendrée également; les ailes sont noires avec des plumes blanches par-dessous. Les pattes, qui ressemblent à celles de la poule, possèdent des doigts un peu larges. Il ne fait pas son nid par ici; il se reproduit ailleurs. Il se nourrit de ses propres plumes; quelquefois il mange du poisson, mais il n'en prend pas le goût comme d'autres oiseaux et il est très bon à manger.

Il y a un autre oiseau d'eau appelé *tzonyayauhqui*[3], et on le nomme ainsi parce qu'il a la tête jusqu'au cou noire comme du charbon. Ses yeux sont jaunes, le cou et le poitrail très blancs, le dos gris foncé; la queue qui est courte est de cette dernière couleur. Le ventre est noir et de chaque côté à la base de la queue il a quelques plumes blanches; les pieds sont noirs et larges. Il ne se reproduit point ici, mais dans des parages éloignés. Il en arrive beaucoup de bandes à cette lagune. Il vole et il mange les grains dans les silos et se nourrit aussi de fèves. Il engraisse beaucoup et il est fort bon à manger.

Il existe un autre oiseau d'eau appelé *çolcanauhtli*[4], ce qui veut dire « canard de la couleur de la caille », parce qu'il a les plumes comme celle-ci. Il est de la taille du canard du Pérou. Les ailerons seulement sont blancs, son bec est large et les pieds sont noirs. Il se nourrit d'herbes aquatiques et de lentilles d'eau. Il ne se reproduit point sur cette lagune. Il y vient par bandes de fort loin. Il est fort bon à manger.

Un autre oiseau d'eau s'appelle *chilcanauhtli*[5]. Ce nom lui vient de ce qu'il a la tête, le poitrail, le dos et la queue de la couleur du *chilli* fauve. Ses

1. De *xalli*, sable, et *quani*, mangeur.
2. *Yacapitzauac* ou bec (*yacatl*) éfilé (*pitzauac*); — *nacaztzone*, qui a des cheveux ou des plumes (*tzontli*) sur les oreilles (*nacaztli*).
3. De *tzontli*, chevelure, tête, et *yayauhqui ou yayactic*, brune, noire.
4. De *çolin*, caille, et *canauhtli*, canard.
5. De *chilli*, piment, et *canauhtli*, canard.

yeux et ses ailes sont argentés; le bout des ailerons est mêlé de blanc et de jaune. Son ventre est noir et ses pieds sont rouges. Il se nourrit de poissons. Il ne se reproduit point par ici; il va faire son nid ailleurs et retourne ensuite parmi nous. Il en vient beaucoup sur cette lagune. Il est bon à manger.

Il y a un autre oiseau d'eau appelé *chalalactli*. Ce nom lui vient de ce que son chant dit : *chacha*, *chuchu*, *chala*, *chala*, *chola*, *chola*. Il a la taille d'une sarcelle. Cet oiseau ne fréquente pas la grande lagune, parce qu'il n'aime pas l'eau salée. Il est toujours sur le lac d'eau douce, et il habite aussi dans les ravins. Il ne se tient pas sur l'eau, mais sur les branches des arbres, et de là il s'abat sur la lagune pour y prendre la proie dont il se nourrit et qui consiste en poissons et grenouilles. Sa pêche étant faite, il retourne à son arbre pour avaler ce qu'il a pris. Il porte sur la tête une huppe cendrée. Ses tempes sont blanches; son bec est noir, rond et pointu et le cou allongé. Les plumes du cou sont mêlées de blanc et de noir. Le poitrail est blanc, la queue d'un gris foncé est petite. Ses ailerons sont blancs, mais les ailes sont d'un gris foncé. Ses pattes sont noires et larges. Il habite toujours parmi nous; il y fait son nid, sans qu'on sache où il le place. Cet oiseau est rare et bon à manger.

Un autre oiseau aquatique porte le nom de *yacapatlauac*[1]. C'est un canard. On l'appelle ainsi parce qu'il a le bec long et aplati vers la pointe. Il est de la taille des plus gros canards. Lorsqu'il arrive à la lagune, tout son plumage est gris. Il mue deux fois, dont la dernière coïncide avec son départ. De la tête à la naissance des ailes, la plume est noire et luisante; l'œil est jaune, le poitrail blanchâtre, le dos cendré, la queue moitié blanche, moitié noire, l'aileron argenté. Les grandes plumes sont d'un vert éclatant avec le bout noir, et les six premières pennes cendrées, tandis que le ventre est fauve et les pattes rouges. Il ne fait point son nid par ici, mais bien loin de nous. Il est bon à manger et très abondant.

Il existe un autre oiseau d'eau qu'on appelle *oactli;* c'est un canard. On l'appelle ainsi parce qu'il dit *oac*, *oac*, en chantant. Il a la taille d'un coq. Un autre encore qui s'appelle *pipitztli*[2].

Un autre aussi qu'on nomme *acachichictli*, parce qu'il dit en chantant *acachichic*. Il se tient au milieu des souchets et des joncs. Son cri indique au pêcheur qu'il va faire jour, parce qu'il est dans l'habitude de chanter un peu avant que la lumière paraisse, et aussitôt les cris des autres oiseaux aquatiques lui répondent. Il ne sort pas de cette lagune et il est bon à manger.

§ 4. — *Des oiseaux de rapine.*

Il y a dans ce pays plusieurs espèces d'aigles. Le plus grand a le bec jaune, gros, recourbé et fort. Ses serres sont jaunes aussi et ses ongles longs, recourbés et durs. Son œil brille comme la braise. Sa taille est élevée. Les

1. De *yacatl*, bec, et *patlauac*, gros, épais.
2. Pluriel *pipitztin*.

plumes du cou et du dos jusqu'à la queue sont recourbées comme des écailles et portent le nom de *tapalcatl*[1]. On appelle ses ailes *mamaztli* ou *aaztli;* sa queue porte le nom de *quaquetzalli.* Les plumes intérieures sous les plus grandes sont blanches comme du coton; on les appelle *quauhtlaxcayotl.* L'aigle a la vue perçante et il fixe le soleil. Il crie et se secoue comme la poule. La couleur est d'un gris foncé. Il chasse et se nourrit d'animaux vivants; il ne mange point de chair morte.

Il y a un aigle de couleur cendrée de la taille du précédent. Il a le bec et les serres jaunes. Un autre qu'on appelle nocturne ne paraît que fort rarement de jour. Il cherche sa proie pendant la nuit. Un autre encore, qu'on nomme demi-aigle et qui ressemble par sa couleur à la crécerelle, a les serres et le bec jaunes. Un autre qu'on appelle aigle d'eau est de taille moyenne; il vit sur les rivières et y chasse les oiseaux qui les hantent. Il y a un autre aigle qu'on appelle *itzquauhtli*[2]. Il est de la taille du précédent et il a le bec et les serres jaunes. On lui donne ce nom parce qu'il porte au cou, sur le dos et sur le poitrail des plumes dorées très belles. Celles des ailes et de la queue sont teintées de noir et de gris. Il est grand chasseur; il attaque les cerfs et même les animaux féroces. Il les tue en les étourdissant à grands coups d'ailes sur la tête. Il leur arrache les yeux aussitôt et les mange. Il prend aussi de grands serpents et toutes espèces d'oiseaux qu'il emporte de toutes parts dans les airs et il les mange.

Il y a aussi dans ce pays des aigles pêcheurs qui ressemblent beaucoup au précédent, à cela près que la couleur dorée de leurs plumes n'est pas aussi prononcée. Ils ont le bec noirâtre, le poitrail, le dos et les ailes noirs; la queue un peu tachetée, à la manière du faucon, est de la longueur de l'avant-bras. Leurs serres sont d'un jaune verdâtre. Ils visent les poissons dans l'eau, des hauteurs de l'air où ils planent et, quand ils veulent s'en emparer, ils se précipitent sur l'eau et saisissent le poisson dont ils désirent se nourrir. Ils le prennent avec leurs serres sans recevoir aucun dommage et c'est en volant qu'ils le mangent.

Il y a dans ce pays des aigles qu'on appelle *mixcoaquauhtli*[3]. Ils ne sont pas si grands que les précédents; leur taille est celle de la poule mexicaine. On les appelle ainsi parce qu'ils portent sur la nuque deux paires de plumes longues et dirigées vers le haut. Aucun autre oiseau n'en a de pareilles. La tête est noire; une raie blanche la traverse à la hauteur des yeux; le bec est jaune et recourbé; en général, toutes les plumes sont noires avec un reflet de jaune foncé. Les pieds sont jaunes également. Cette espèce est très abondante et très chasseresse. Toutes les espèces d'aigles font leurs nids sur les hautes montagnes, au milieu des rochers les plus escarpés, presque inaccessibles. Voici comment le chasseur se conduit pour s'en emparer. Il se couvre la tête avec un panier d'osier ou de feuilles de palmier. Ainsi déguisé il commence à escalader le rocher. Quand il approche de l'endroit où l'aigle se tient, celui-ci s'abat sur lui et prend le panier

1. C'est aussi le nom des tessons ou débris de vase.
2. De *itztli*, obsidienne, noir, et *quauhtli*, aigle.
3. De *mixcoatl*, tourbillon, et *quauhtli*, aigle.

avec ses serres. Se persuadant que c'est l'homme qu'il tient, il l'emporte fort haut dans les airs, le laisse tomber et le suit dans sa chute en déchargeant sur lui des coups d'ailes. Pendant ce temps le chasseur lui prend ses petits et disparaît avec eux. Tous les aigles se nourrissent de la chair provenant de leur chasse et jamais d'une autre.

Il y a un autre oiseau qui est de la famille des aigles et leur ressemble. Il est gris; les plumes de ses ailes et son bec sont recourbés.

Il y a un oiseau qu'on appelle *oactli;* il ressemble à celui qui porte le nom de *cozcaquauhtli.* Il a des manières de crier qui sont de bon ou de mauvais augure. Quelquefois il dit et répète souvent *yeccan*, *yeccan*. Quand il rit il fait : *a*, *a*, *a*, et cela, surtout, quand il se voit en présence de son manger.

Il y a dans ce pays des oiseaux que l'on appelle communément *auras*[1]. Ils sont noirs et leur tête est laide. Ils vont par troupes et se tiennent généralement deux à deux. Ils mangent de la charogne. On les voit partout et ils assiègent les villes et les villages.

Il y a aussi des hiboux semblables à ceux d'Espagne et qui crient comme eux. On voit également dans ce pays des chats-huants comme en Espagne et qu'on nomme *mecatecolotl*[2]. Il y a aussi des corbeaux comme les nôtres. On les appelle *calotl* ou *calli* ou *cacalli*. On y voit également des corbeaux marins ou aquatiques comme ceux d'Espagne.

Il y a dans ce pays un oiseau qu'on appelle *pipixcan.* Il est blanc, de la taille d'une palombe et il vole très haut. Il se reproduit vers les terres maritimes et il vient par ici à l'époque de la récolte du maïs. On voit également dans ce pays des éperviers semblables à ceux d'Espagne, fort bons chasseurs, qu'on appelle *tlotli;* ainsi que des autours, pareils aux nôtres, qui chassent des lapins et qu'on appelle *tloquauhtli*[3]. Des sacres se mêlent aux précédents.

Il y a dans le pays une espèce de faucon qui va par paire, mâle et femelle. La femelle est plus grande et chasse mieux. Elle n'a pas pour habitude de poursuivre sa proie à coups d'ailes, mais de la prendre avec ses serres et de boire le sang par une ouverture faite à la gorge. Lorsque ce faucon veut manger la chair de l'oiseau dont il s'est emparé, il plume tout d'abord le point par lequel il doit l'entamer.

On voit ici des crécerelles comme celles d'Europe avec les mêmes couleurs. On y voit aussi des éperviers comme ceux d'Espagne, absolument semblables à ceux-ci par la couleur, la taille et les habitudes.

Il y a donc dans ce pays, comme on vient de voir, des faucons, des autours et des éperviers. Les Espagnols croient même qu'ils sont de meilleure race que les nôtres. Il n'y manque que les gerfauts.

1. Sahagun veut parler ici du vautour qu'on appelle actuellement *zopilote*, du genre sarcoramphe. Il est très commun au Mexique dont il habite tous les niveaux depuis Vera Cruz jusqu'à Mexico. Il est dans les villes un auxiliaire de la police sanitaire, car il a l'habitude de se précipiter sur tous les détritus d'animaux dont la décomposition serait un élément d'insalubrité dans les rues. C'est en rendant des services de cette nature qu'il s'est mis à l'abri de toute poursuite indiscrète des chasseurs.

2. Molina donne *quammecatecolotl* et Kingsborough porte *cacatecolotl*.

3. De *tlotli*, faucon, épervier, et *quauhtli*, aigle.

On voit ici des faucons et des émérillons qui sont grands chasseurs. Il y en a qui voient et chassent très bien la nuit. On les appelle *yoaltlotli*[1], ce qui veut dire « oiseau de rapine qui chasse la nuit ».

Il existe aussi dans le pays un oiseau de rapine qui me paraît être l'émérillon d'Espagne. On le nomme *ecachichinqui*[2], ce qui signifie « qui aspire le vent ». Il porte aussi le nom de *cenotzqui*[3], ce qui veut dire « qui appelle la gelée ». On le nomme encore *tletleton*[4], ce qui signifie feu. Il est petit; son bec est pointu et recourbé. Il mange des rats, des lézards et des petits oiseaux appelés *cacacilin*. Il est tacheté de noir et de roux comme la crécerelle. On dit que cet oiseau ne boit pas. Après avoir mangé, il ouvre le bec pour y aspirer l'air, ce qui lui tient lieu de boisson. C'est ainsi qu'il reconnaît l'approche de la gelée, et cela lui fait pousser des cris. Il vient par ici en hiver. Il n'est pas bon à manger.

Il y a un petit oiseau qu'on appelle *tentzompanmamana*. Ses ailes sont tachetées de blanc et noir; son bec est aigu comme un poinçon. On l'appelle ainsi parce qu'après avoir mangé le nécessaire, il continue à chasser des rats et des lézards qu'il ne mange plus et qu'il suspend aux extrémités des feuilles de maguey ou aux branches des arbres.

§ 5. — *D'autres oiseaux de différentes espèces.*

Il y a un oiseau qu'on appelle *xochitototl*[5], c'est-à-dire oiseau-fleur. Il a la gorge, le poitrail et le ventre jaunes comme le serait une fleur de cette même couleur. Sa face est rayée; la tête, le dos, les ailes et la queue sont mouchetés de noir et de blanc. Les pattes sont noires.

Un autre oiseau de couleur fauve qu'on appelle *ayacachtli* produit en chantant un son métallique en disant : cha, cha, cha, xi, xi, xi, charexi, charexi, charexi, cho, cho, cho.

Il y a un autre oiseau rondelet et verdâtre qui vit sur les montagnes. Il accompagne les voyageurs en chantant. On l'appelle *tachitouia*, parce que son chant dit, en effet, *tachitouia*.

Il y a un oiseau dans ce pays qu'on appelle *quauhtotopotli*, ce qui veut dire « qui fait des trous dans les arbres ». Il a le bec pointu comme un poinçon, résistant et fort comme une pierre à couteau. Il est de couleur cendrée. Son agilité est très grande, il grimpe de bas en haut sur les arbres, volant de l'un à l'autre; il y pratique des trous, quelle que soit la dureté du bois. Il mange des vers. Il fait son nid et s'y reproduit.

Il y a un oiseau qu'on appelle *pachaquatl*[6], c'est-à-dire sot. Il ressemble à la chouette. Ses plumes sont hérissées. Il vole à tort et à travers comme la chouette et c'est pour cela qu'on l'appelle *pachaquatl*.

1. Faucon (*tlotli*) de nuit (*yoalli*).
2. De *ecatl*, air, vent, et *chichinqui*, qui aspire, du verbe *chichina*.
3. De *cetl*, gelée, et *notza*, appeler.
4. Diminutif de *tletl*, feu.
5. De *xochitl*, fleur, et *tototl*, oiseau.
6. A la tête (*quatl* ou *quaitl*) velue (*pacha*). Les deux éditions portent *paxaquatl*; il faudrait peut-être lire : *puxaquatl*, oiseau nocturne, idiot (Voc. de Molina).

Il y a un autre oiseau qui vit sur la montagne. On le peut comparer à la poule sauvage. Sa couleur est d'un gris foncé comme la fumée. Il porte une huppe sur la tête et il est bon à manger. Il y a des chouettes dans le pays. Elles ont les yeux et tout le reste comme celles d'Espagne.

Il y a un autre oiseau qui ressemble à la chouette, à cela près que son chant rappelle le son produit par deux tuiles frappant l'une sur l'autre.

Il existe ici un petit oiseau qu'on nomme *tlamatototl* [1], ce qui veut dire « oiseau ressemblant à une vieille ». Il est rondelet et grisâtre. Son bec est gros et court. Il porte une huppe sur la tête. Il hante les maisons et les lieux habités.

Il y a un autre petit oiseau semblable au précédent pour la taille et la couleur, mais il en diffère par le chant qu'il a pour habitude de faire entendre avant le lever du jour. Il chante sur les terrasses en grimpant sur les murs, réveillant le monde par son petit cri qui semble dire : *tlatuicicitli* [2], ce qui signifie : *holà! holà!* le jour paraît!

Il y a un oiseau qui a le bec pointu, le poitrail jaune, la partie postérieure du dos, les ailes et la queue grises comme la caille.

Il en est un autre qui est rondelet, de couleur de fumée et qu'on nomme *çacatatlon* [3], parce qu'il vit dans les savanes et entre les herbes. Il se nourrit de la graine de blettes.

Il y a un autre oiseau qui se nomme *tlapaltototl* [4], c'est-à-dire, oiseau rouge. Il a, en effet, le corps de cette couleur de la nuance la plus fine; mais les ailes et la queue sont grisâtres. Il fait entendre son chant quatre et cinq fois toutes les nuits. Il est bon à manger et il n'a pas de graisse.

Il en est un autre rouge, aussi comme le précédent, qui n'est pas bon à manger; il n'a pas de sang, mais une sorte d'eau sanguinolente.

Il y a des moineaux dans ce pays. Ils diffèrent de ceux d'Espagne en ce qu'ils sont de plus petite taille; mais ils sont aussi turbulents que les nôtres. Ils chantent très bien et on a l'habitude de les élever en cage pour jouir de leur chant. Ils muent chaque année. Les mâles ont des plumes rouges au milieu de la tête et sur la gorge. Ils vivent dans les lieux habités et font leur nids sur les édifices. Ils sont bons à manger. On les prend avec de la glu. Les mâles sont appelés *quachichitl*, parce qu'ils ont une partie de la tête rouge. Ces oiseaux portent aussi le nom de *nochtototl* [5], ce qui veut dire « oiseau des *tunas* », parce qu'ils se nourrissent le plus ordinairement de ce fruit. Ils mangent aussi de la *chian* et du maïs cuit ou moulu.

Il existe dans ce pays des petits oiseaux qu'on appelle *cocotli*. Les Espagnols les nomment petites tourterelles. Elles ne sont pas aussi grandes que celles de Castille; mais elles ont bien la même couleur. L'oiseau est bas de jambes; il a les ailes rousses; son corps est teinté, la plume très lisse et les pattes rouges. On l'appelle *cocotli* parce que son chant dit : *coco, coco*. Il se nourrit de la graine

1. De *tlama* ou *tlamatl*, vieille, et *tototl*, oiseau.
2. De *tlatui*, poindre, paraître.
3. De *çacatl*, paille, herbe.
4. De *tlapalli*, couleur rouge, et *tototl*, oiseau.
5. *Quachichitl*, de *quatl* ou *quaitl*, tête, et *chichiltic*, rouge. — *nochtototl*, de *nochtli*, nopal, et *tototl*, oiseau.

des plantes et de *chian*. Ces oiseaux ne s'appareillent qu'une fois. Lorsque l'un d'eux meurt, l'autre erre en pleurant toujours solitaire et chantant *coco*, *coco*. On dit que leur chair est un préservatif de la tristesse. On la donne à manger aux femmes jalouses et même aux hommes, pour qu'ils oublient leur jalousie.

§ 6. — *Des cailles.*

Il y a des cailles dans ce pays, qu'on appelle *çolin* ou *çoli*. Elles sont de la taille de celles de Castille et meilleures à manger, parce qu'elles ont la poitrine comme la perdrix. Leur bec pointu est d'un gris verdâtre. La couleur en général est celle de la caille d'Espagne. Cet oiseau court beaucoup. Il pond un grand nombre d'œufs et fait éclore chaque fois de trente à quarante poussins. Il se nourrit de maïs et de *chian*. Le mâle porte le nom de *tecuçolin* [1]. Il a beaucoup de chair au poitrail qui est recouvert de plumes fauves teintées. Il porte une huppe sur la tête. La femelle est appelée *ouaton* [2]. Elle est plus petite que le mâle. Le nid de ces oiseaux est très étroit ; l'un d'eux seulement peut y tenir. Quelquefois cependant ils le font plus large, de façon à les contenir tous deux. Ils s'y mettent alors à couver ensemble, tandis que, lorsqu'il est étroit, le mâle et la femelle couvent alternativement. On peut élever ces petits oiseaux en cage. A la campagne ils ont l'habitude d'aller par bandes. Quand on les disperse, ils se réunissent de nouveau après s'être appelés les uns les autres. Les chasseurs après les avoir fait lever dans un endroit y tendent aussitôt leurs filets. Un de ces oiseaux qui s'y trouve caché se met à chanter aussitôt que le chasseur s'éloigne ; à cet appel les autres reviennent, tombent dans le filet et y sont pris. Lorsqu'un chasseur découvre une troupe de petits qui ne vole pas encore, la mère qui ne les abandonne jamais se met à voltiger autour de celui qui les a découverts. Elle fait semblant de ne pas savoir s'en aller et elle s'approche du chasseur pour l'amuser et le distraire, afin qu'il ne songe pas à prendre ses petits et que ceux-ci aient le temps de se cacher. Qaund elle voit qu'ils y ont réussi, elle s'éloigne et peu de temps après elle siffle pour que les poussins se dirigent vers le point où elle a mis pied à terre. C'est une véritable astuce, et l'on dit que les perdrix d'Espagne en font usage également.

§ 7. — *Des étourneaux, geais, pies, et palombes.*

Il y a un oiseau appelé *tzanatl*. Il est noir ; son bec est recourbé et il est de la taille d'un étourneau. Sa chair n'est pas bonne à manger.

Il y en a un autre qu'on appelle *teotzanatl*. Il a le bec long, dur et pointu ; la queue longue en ciseaux. Il chante bien et haut. La femelle n'est pas très noire, tandis que le mâle est d'un noir très fin, en même temps qu'il est plus gros. On l'appelle *teotzanatl* pour dire oiseau rare ou *tzanatl* précieux. Il n'est point originaire de cette partie du pays. Il n'y a pas longtemps qu'il apparut à Mexico pour la première fois. Ce fut sous le règne d'*Auitzotl* que ces oiseaux

1. De *tecutli*, seigneur, chef, et *çolin*.
2. Au figuré, petit roseau, diminutif de *ouatl*.

furent apportés par son ordre de *Cuextlan* et de *Totonacapan*. A cette époque on devait prendre soin de leur donner à manger; mais bientôt ils se multiplièrent tellement qu'ils se répandirent dans toutes les régions du Mexique. Ils mangent des lézards et autres reptiles semblables. Au début personne n'osait les tuer, parce que le roi en avait fait la défense. Il y a d'autres variétés de ces oiseaux appelées *tzanatl*. Les unes sont grises, les autres noires. Elles sont très abondantes et se nourrissent de maïs aux récoltes duquel elles font grand dommage. Leur chair n'est pas bonne à manger.

Il y a un autre oiseau nommé *coyoltototl*[1]. Il ressemble aux étourneaux précédents, à cela près qu'il a la gorge, le poitrail et les ailes rouges ainsi que les plumes de la queue. Quelques-uns ont le poitrail jaune et les ailerons blancs. Ils chantent très bien. C'est même pour cela qu'on les appelle *coyoltototl*, ce qui veut dire chanter en produisant un son comme des grelots. Ils font leur nid au milieu des plantes aquatiques.

Il est un autre oiseau appelé *uilotl* qui ressemble à la palombe. Il a le bec mince et pointu. Il est de couleur cendrée; ses jambes sont longues et minces; sa queue est allongée et son cou également. Il mange du maïs, de la *chian*, de la graine de blettes et d'autres plantes. Cet oiseau est étourdi. Quand il fait son nid, il y réunit quelques pailles en désordre. Il ne boit pas pendant le jour, mais le soir seulement. Il a les yeux larmoyants. Il a beaucoup des propriétés de la petite tourterelle et sa chair est bonne à manger.

Il y a aussi dans le pays des palombes qui ressemblent aux pigeons ramiers d'Espagne. Elles sont d'un gris plus ou moins clair comme ceux-ci. C'est un gibier très bon à manger.

§ 8. — *Des oiseaux qui chantent bien.*

Il y a dans ce pays un oiseau qu'on appelle *cuitlacochtototl* ou *cuitlacochin*. Il a les jambes longues et grêles; le bec mince, pointu et un peu recourbé. Il est d'un violet cendré. Il chante très bien et son nom lui vient de son chant qui semble dire : *cuitlacoch*, *cuitlacoch*, *taratitarat*, *tatati*. On le prend quand il est tout petit et on l'élève en cage à cause de son chant qui est très doux. Il chante pendant trois mois de l'année et il procrée partout. Il fait son nid sur les arbres, dans les creux des pierres et sur les endroits élevés. Il mange des vers, des mouches, de la viande et du maïs moulu. Il ne chante pas l'hiver, mais l'été, en tournant toujours pour cela son bec vers l'endroit d'où vient le vent.

Il y a dans le pays un petit oiseau qu'on appelle *centzontlatole*[2]. Il est grisâtre avec un poitrail blanc, des ailes teintées et des rayures blanchâtres à la face. Son corps est allongé. Il habite les montagnes et les rochers élevés. Son chant est doux et très varié. Il imite tous les oiseaux et c'est même pour cela qu'on le nomme *centzontlatole*. Il contrefait aussi la poule, le chien et le chat, et il chante pendant la nuit. On l'élève en cage.

1. De *coyolli*, grelot, et *tototl*, oiseau.
2. « Qui a quatre cents voix »; de *centzontli*, quatre cents, et *tlatolli*, paroles. C'est l'oiseau du genre *merle*, connu sous le nom de *moqueur*.

Il y a un autre petit oiseau de couleur d'un vert tendre. Il chante très bien, d'un son très agréable.

Il y a dans le pays un oiseau appelé *chiquimolin*. Il est de la taille d'un étourneau et ressemble au pic d'Espagne quant à ses mœurs. Il porte sur la tête une huppe d'un rouge pâle. Son bec est blanc et les plumes de presque tout le corps sont noires teintées de gris. La partie antérieure du cou est jaune. Ses pattes ressemblent à celles de l'étourneau. Il mange des vers qui procréent sous l'écorce des arbres. Il fait son nid dans le bois même des arbres, dans lequel il fait un trou avec son bec. Il pousse un cri clair et aigu. Il gazouille; quelquefois il siffle et même il jabote comme si plusieurs oiseaux étaient ensemble. Lorsqu'il crie comme une souris, c'est signe de colère et les Indiens y voient un mauvais augure. Ils disent alors : « Le *chiquimolin* crie contre nous; fais attention; tiens-toi pour avisé que quelque malheur doit nous arriver. » Quand il siffle, au contraire, on y voit un heureux présage et les voyageurs qui l'entendent disent : « Le *chiquimolin* siffle; il va nous arriver quelque bonne chance. » On est dans l'habitude de dire aux hommes et aux femmes qui se querellent qu'ils sont des *chiquimolin*, parce qu'ils élèvent la voix les uns contre les autres. Lorsque quelqu'un venant du dehors entre quelque part où plusieurs personnes réunies se réjouissent, et commence à chercher dispute à quelqu'un sans motif, on est dans la coutume de lui dire : « Va-t'en d'ici, *chiquimolin*. »

Il y a dans le pays un oiseau appelé *chachalacametl*[1]. Il est de la taille d'un geai. Son corps est couvert d'une plume d'un jaune brun. Sa queue est teintée de noir et de blanc. Il mange du fruit et du maïs moulu. Il procrée au haut des arbres. Il chante en été, et c'est pour cela qu'on l'appelle *chachalacametl*. Lorsque plusieurs de ces oiseaux se réunissent, aussitôt que l'un d'eux commence à chanter tous les autres l'imitent. Cet oiseau porte de petites taches au cou, qui forment collier, comme la poule du pays. Il chante trois fois dans la nuit, comme le coq de Castille. On dit qu'il se réveille pour faire lever ceux qui dorment.

§ 9. — *Des coqs et des poules de ce pays.*

On appelait *totollin* les poules et les coqs de ce pays. Ce sont des volatiles domestiques bien connus. Ils ont la queue ronde et de grandes plumes aux ailes, quoiqu'ils ne volent point. Ils sont très bons à manger et leur chair est la meilleure de tous les oiseaux. Ils mangent du maïs mouillé lorsqu'ils sont petits, ainsi que des blettes cuites et moulues et plusieurs autres plantes herbacées. Ils pondent des œufs et en font éclore des poussins. Leur couleur est variée; il en est de blancs, de roux, de noirs et de gris. On appelle le mâle *uexolotl;* il porte un grand jabot; son poitrail et son cou sont charnus. Il a un collier rouge et sa tête est d'un bleu particulier. Quand il se met en colère, il fronce les sourcils. Une masse charnue s'abat sur son bec. Il bouffe, s'enfle, hérisse ses plumes. Lorsqu'une personne en veut à une autre, elle donne à manger à celle-ci

1. Qui chante (*chachalaca*) à l'époque du maguey (*metl*).

de cette chair molle qui retombe sur le bec de cet oiseau, afin que son appendice génital ne puisse pas raidir.

La femelle est plus petite que le mâle. Elle est basse sur jambes; elle a des grains de corail sur la tête et la gorge. Elle s'accouple à son coq, pond des œufs, les couve et fait éclore ses poussins. Sa chair est grasse et savoureuse. Son corps est gros. Elle met ses poussins sous son aile et leur procure à manger en se mettant à la recherche de petits vers ou autre chose. Quand ses œufs se forment, ils se couvrent tout d'abord d'une membrane qui se convertit bientôt en coquille tendre, laquelle se durcit lorsque l'œuf est pondu.

§ 10.

Sahagun avertit par une note qu'il n'insère point dans son manuscrit espagnol la traduction de ce paragraphe qui, dans le texte *nahuatl*, a eu pour but de grouper les dénominations des différentes parties tant intérieures qu'extérieures des oiseaux. (*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE III

DES ANIMAUX AQUATIQUES.

§ 1er. — *De quelques oiseaux qui habitent toujours dans l'eau.*

Les oies sauvages sont en partie des oiseaux d'eau et des oiseaux de terre, parce qu'elles vivent alternativement sur l'une et dans l'autre. Elles viennent de l'Occident à cette région du Mexique, ainsi que les canards d'eau appelés *canauhtli*. Ces oiseaux, de même que tous ceux qui vivent dans l'eau, ont été déjà décrits plus haut.

§ 2. — *Des Poissons.*

Les poissons de ce pays qui s'appellent *michin* ressemblent à ceux de Castille tant pour la queue qui est fourchue que pour les nageoires, les écailles, le corps large, le cou gros et l'extrême agilité qui les fait glisser de nos mains. Les poissons de mer portent le nom de *tlacamichin*, ce qui veut dire poissons grands qui vont dans la mer. Ils sont bons à manger. Ces gros poissons se nourrissent des plus petits.

Les anguilles et congres s'appellent *coamichin* [1], c'est-à-dire serpents-poissons. On les nomme serpents parce qu'ils sont allongés et ont une tête comme eux; et on les dit poissons parce qu'ils ont la queue et les nageoires comme ceux-ci.

La tortue de mer s'appelle *chimalmichin* [2], ce qui veut dire « rondache-poisson »,

1. De *coatl*, serpent, et *michin*, poisson.
2. De *chimalli*, bouclier, rondache, et *michin*, poisson.

parce qu'elle a la carapace ronde comme une rondache. On la dit poisson parce que la partie intérieure tient du poisson.

Il y a dans la mer un poisson qu'on appelle *totomichin*[1], ce qui veut dire « oiseau-poisson ». Il est dit oiseau parce qu'il a la tête et le bec comme celui-ci et qu'il mord de la même manière. Il est dit poisson, parce qu'il en a la queue et les nageoires.

Il y a un poisson dans la mer qu'on appelle *uitzitzilmichin*[2], parce qu'il a la bouche très mince comme le petit oiseau nommé *tzintzon* qui s'en va en suçant les fleurs.

Il y a un autre petit poisson dans la mer qu'on appelle *papalomichin*[3] ce qui veut dire « poisson semblable au papillon », parce qu'il a la forme de celui-ci.

Il y a un autre poisson de mer appelé *ocelomichin*[4], ce qui veut dire « poisson-tigre ». On le nomme ainsi parce qu'il ressemble au dit animal par la tête et le corps tacheté. Il n'a point d'écailles.

Il en est un autre qu'on appelle *quauhxouilin*[5]. On le nomme ainsi parce qu'il a la tête comme celle de l'aigle, le museau courbe et d'un jaune d'or. Il n'a pas d'écailles. Son corps est lisse comme celui de l'aigle, grand et long. Il n'a point d'os; il est pulpeux partout et bon à manger.

§ 3. — *Des écrevisses de mer et des tortues.*

On appelle *tecuicitli* les écrevisses de mer. Elles sont aussi bonnes à manger que celles des lagunes; mais elles sont plus grosses. La partie bonne à manger est aux épaules. Le corps n'est pas comestible. Les intestins sont noirs et ne se mangent pas. Les bonnes écrevisses habitent la mer, les grandes rivières et les étangs qu'elles forment. Elles sont plus grandes que celles de par ici. Elles sont rouges et très savoureuses.

Il y a des tortues; on les appelle *ayotl*. Elles sont bonnes à manger comme les grenouilles; elles ont des écailles grosses et grisâtres qui sont blanches en dessous. Quand elles ont peur, elles se cachent en entier dans cette écaille. Elles procréent dans le sable, sous lequel couvent les œufs après avoir été pondus. C'est là que les petits arrivent à l'éclosion. On mange ces œufs qui sont meilleurs que ceux de poule. Pour s'emparer des tortues, les pêcheurs attendent qu'elles sortent de l'eau pendant la nuit. Ils courent alors à elles et les retournent le ventre en l'air l'une après l'autre, mettant ainsi sens dessus dessous un grand nombre d'entre elles. Ne pouvant plus se retourner, elles restent en cet état et c'est ainsi que le pêcheur en prend de quinze à vingt en une seule fois.

Les Mexicains appellent *tecciztli* les escargots de mer. Ils ont des cornes et sont bons à manger. La coquille dans laquelle l'animal se cache est très blanche,

1. Mot composé de *tototl*, oiseau, et *michin*, poisson.
2. De *uitzitzilin*, oiseau-mouche, et *michin* poisson.
3. De *papalotl*, papillon, et *michin*, poisson.
4. De *ocelotl*, tigre, et *michin*, poisson.
5. De *quauhtli*, aigle, et *xouilin*, sorte de poisson.

comme un os tordu en couleuvre. Tantôt il retire au dehors la moitié du corps avec ses cornes et tantôt il se cache tout entier.

Ils appellent *tapachtli* aussi bien les coquillages de rivière que ceux de la mer. L'écaille et l'animal qu'elle renferme portent le même nom; on les appelle *ticicaxitl*[1], parce que les guérisseuses en font usage dans leurs augures. Ces coquilles sont larges et concaves. Quelques-unes d'entre elles forment des perles. Elles sont en général dures comme un os et de couleurs diverses, blanches, vertes ou rouges. Quelques-unes ont en dedans un émail de nuances variées. C'est dans celles-ci que se forment les perles. On les appelle aussi huîtres. Les huîtres de rivière portent le nom d'*atzcalli*. On les vend pour la consommation. Elles ont l'écaille noire comme celles d'Espagne qui habitent les rivières. Le bitume semblable à la poix, dont on fait usage dans ce pays, s'appelle *chapopotli*. Il se forme dans la mer dont les flots le jettent sur la plage. C'est là qu'on le recueille.

§ 4. — *De l'animal qu'on appelle armado ; de l'*iguana *et des poissons de rivière ou de lagune.*

Il existe dans ce pays un animal appelé *ayotochtli*[2], ce qui veut dire « lapin en forme de calebasse ». Il est en entier recouvert d'un coquillage. Sa taille est celle d'un lapin et la carapace dont il est partout revêtu ressemble à des morceaux d'écorce de calebasse, durcis et très résistants.

Il y a dans ce pays un autre animal qu'on nomme *quauhcuetzpalin* et que les Espagnols appellent *iguana*[3]. Son aspect est effrayant, car il ressemble à un dragon. Une écaille le recouvre. Il est de la longueur du bras et tacheté de noir et de jaune. Il mange de la terre, des mouches et divers scarabées. Il est tantôt sur les arbres et tantôt sur l'eau. Il n'a point de venin et ne fait aucun mal; il est au contraire bon à manger. Il passe quatre ou cinq jours sans prendre aucun aliment et vit uniquement de l'air qu'il respire.

Il y a des lézards dans ce pays. On les appelle *tecouixin*[4]. Ils ressemblent à ceux de Castille. Ils ont des écailles et ils sifflent. Il y en a une autre espèce qu'on appelle *milquaxoch*. Il est rayé de vert, de bleu et de jaune de la tête à la queue. Il court très vite, il mange des mouches et il mord.

Il y a une espèce de poissons un peu gros qu'on appelle *topotli*[5]. Ils sont grisâtres et ils habitent les étangs. Ils ont un goût savoureux. On nomme *amilotl* ou *xouilin* les poissons blancs. C'est *amilotl* qui est leur nom ordinaire, surtout quand ils sont grands et gros. Les *xouilin* sont ces petits poissons grisâtres qui procréent dans le limon des eaux et font beaucoup d'œufs. Les poissons blancs qu'on appelle *amilotl* sont un mets délicat et de grand seigneur. Il y a aussi un petit poisson, très petit, qu'on nomme *xalmichin*[6].

1. De *ticitl*, médecin, et *caxitl*, écuelle.
2. De *ayotli*, calebasse, et *tochtli*, lapin. C'est le tatou.
3. Iguane, lézard amphibie, de la famille des eumérodes.
4. C'est une espèce de lézard à longue queue. Le terme générique serait plutôt *cuetzpalin*, puisqu'on distingue le *quauhcuetzpalin*, iguane ou lézard des bois, et l'*acuetzpalin*, caïman ou lézard aquatique.
5. Kingsborough porte *topochtli*.
6. De *xalli*, sable, au figuré fin, menu, et *michin*, poisson.

Il en est une autre espèce fort petite aussi et de ventre arrondi qui procrée dans la vase. On les appelle *cuitlapetlatl*[1]. Ils servent de médicament aux enfants.

Il y a encore d'autres très petits poissons appelés *michçaquan*[2], ce qui veut dire « poissons très petits ». Ils fourmillent en bandes nombreuses et nagent comme une flèche. Il existe bien d'autres poissons de petite taille. Quand ils sont barbus, on les appelle *tentzonmichin*[3]. Ils habitent les rivières et les étangs. Ils sont un peu plus grandelets et ils ont des barbes et des écailles.

§ 5. — *Des têtards et autres reptiles des eaux qui servent de nourriture aux indigènes de ce pays.*

Il y a des têtards qu'on appelle *atepocatl.* Les uns habitent des eaux propres, au milieu des joncs, des varechs et autres plantes aquatiques. On les trouve aussi dans les lagunes, mais non pas dans l'eau saumâtre. Ils se nourrissent de limon et de quelques vermisseaux qui vivent dans l'eau. Ils sont noirs sur le dos, ventrus et sans cou. Leur queue est large et taillée en couteau. Les gens du bas peuple les mêlent à leur nourriture.

On appelle les grenouilles *cueyatl.* Les unes sont noires, les autres grisâtres. Leur ventre est très prononcé. On les écorche pour les manger. Celles qui sont de forte taille s'appellent *tecalatl.* Les grenouilles pondent des œufs d'où proviennent les têtards qui se changent en grenouilles. Il y a une petite espèce qu'on nomme *acacueyatl*[4], ce qui veut dire « grenouille de vase ». Elles habitent les étangs. Elles ne meurent pas lorsque l'eau s'évapore, parce qu'elles se réfugient dans la terre humide. Elles sont bonnes à manger. Il y a un animal aquatique qu'on appelle *axolotl*[5]. Il a des pieds et des mains comme les lézards, tandis que la queue et le corps sont d'une anguille. Sa bouche est très grande et il a des barbes au cou. Il est très bon à manger. C'est un mets de grand seigneur.

Il y a de petits animaux d'eau qu'on appelle *acocili.* Ils ressemblent aux crevettes : leur tête est comme celle des écrevisses. Ils sont grisâtres, mais quand on les fait cuire ils deviennent rouges comme les crevettes. On les mange bouillis et même grillés. Il est un autre petit animal d'eau appelé *aneneztli.* Il est long et rondelet; il a des pieds et des mains, la tête grosse et il est de couleur grisâtre. Sa chair est bonne à manger. Il se convertit en scarabée qui a quatre ailes et vole. On l'appelle alors *gavilan* de Castille.

Il y a des scarabées d'eau qu'on nomme *axaxayacatl.* Ils sont ordinairement noirs et de la taille d'un puceron de Castille, dont ils ont également la forme. Ils volent dans l'air et nagent dans l'eau. On les mange. Il y a aussi des moucherons appelés *amoyotl*[6] qui vivent à la surface des eaux. On les pêche et on les mange.

1. De *cuitlatl*, excrément, et *petlatl*, natte.
2. De *michin*, poisson, et *çaquan*, petit oiseau.
3. De *tentzontli*, barbe, et *michin*, poisson. On dit aussi *tentzone michin.*
4. De *acatl*, roseau, et *cueyatl* ou *cuiyatl*, grenouille.
5. Batracien; de *atl*, eau, et *xolotl*, serviteur, familier.
6. Moucheron (*moyotl*) d'eau (*atl*).

Il y a aussi des vers aquatiques qu'on nomme *ocuiliztac*[1]. Ils sont très agiles et on les mange.

Il y a des scarabées d'eau appelés *michpilli*[2], petits comme des cirons. On les pêche et on les dit fort bons à manger. Il en est d'autres semblables aux précédents qu'on nomme *michpiltetei*[3] et qu'on mange aussi.

Il y a d'autres vers aquatiques du nom d'*izcauitli*. Ils ont deux queues et pas de tête. Ils sont rougeâtres. On les fait servir à manger.

On trouve sur l'eau une substance (urronas)[4] qu'on appelle *tecuitlatl*, de couleur bleu clair. Lorsque cela forme une couche épaisse, on le recueille, on l'étend sur de la cendre et l'on en forme des tourteaux qu'on mange après les avoir fait cuire.

CHAPITRE IV

D'AUTRES ANIMAUX AQUATIQUES QUI NE SONT PAS COMESTIBLES.

§ 1er. — *Des caïmans et d'autres animaux semblables.*

Il y a dans ce pays de grandissimes lézards que les Mexicains appellent *acuetzpalin*[5] et que les Espagnols nomment *caimanes*. Ils sont longs et gros. Ils ont des pieds, des mains et une très longue queue finissant par une pointe à trois divisions. Leur gueule est très grande et leur gorge également. Ceux de plus forte taille avalent un homme tout entier. Leur peau est noire, recouverte sur le dos d'écailles très dures qui exhalent une mauvaise odeur. Ces animaux aspirent par leur haleine ce qu'ils veulent manger. Ils n'habitent pas la mer, mais les bords des grandes rivières.

Il y a un animal de mer qu'on appelle *acipaquitli*. Il est long, grand et gros. Il a des pieds et des mains, de grandes griffes, des ailes, la queue longue et pleines de pousses comme une branche d'arbres; elle lui sert à blesser, à tuer et à couper tout ce qu'il veut. Il mange des poissons et avale même des hommes. Il déchire avec ses dents qui, de même que la figure, sont de forme humaine. Les Mexicains appellent la loutre *aitzcuintli*[6]. Elle fréquente aussi les eaux. Il y a un animal aquatique appelé *acoyotl*[7]. Il est de la taille d'un basset. Son poil est long et lisse et l'eau ne le pénètre pas. Son poitrail est blanc. Nous avons déjà parlé de cet animal en le plaçant parmi les *coyotes*.

1. De *ocuilin*, ver, et *iztac*, blanc.
2. De *michin*, poisson, et *pilli*, petit.
3. Bustamante a écrit *milpichtetey*. Nous soupçonnons que les deux orthographes sont vicieuses; il faudrait peut-être lire : *michpiltetic*, c'est à dire « *michpilli* dur ».
4. Pour ce dernier produit et les précédents, voyez les notes de la fin du volume, relatives aux produits comestibles des lagunes de la vallée de Mexico.
5. De *atl*, eau, et *cuetzpalin*, lézard.
6. C'est-à-dire : chien (*itzcuintli*) d'eau (*atl*).
7. Chacal (*coyotl*) d'eau (*atl*).

§ 2. — *D'un animal appelé* auitzotl *ou* ahuitzotl, *remarquablement monstrueux par sa forme et par ses habitudes. Il vit dans les étangs ou dans les conduits des fontaines.*

Il y a dans ce pays un animal qui vit dans l'eau et tout à fait inconnu jusqu'à présent. On l'appelle *ahuitzotl*. Il est de la taille d'un jeune petit chien. Son poil est court et glissant, ses oreilles petites et pointues, le corps noir et lisse, sa queue longue et portant à son extrémité comme une main humaine. Il a des pieds et des mains semblables à ceux du singe. Cet animal vit dans des étangs profonds et si quelque personne arrive au bord de l'eau dans les profondeurs de laquelle il habite, il s'en saisit aussitôt avec la main de sa queue et l'emporte au fond de sa demeure. Il trouble l'eau et y soulève des vagues qui viennent se briser sur les bords en formant de l'écume comme s'il s'agissait d'une tempête. Un grand nombre de poissons et de grenouilles s'empressent de venir à la surface en s'y ébattant en désordre. Celui que l'animal a submergé meurt au fond de l'eau et, peu de jours après, les vagues repoussent de leur sein son cadavre privé d'yeux, de dents et d'ongles, tout cela lui ayant été enlevé par l'*ahuitzotl*. Ce corps mort n'a aucune blessure, mais sa peau porte de toute part des traces de suçons. Personne, du reste, n'osait enlever ce cadavre. On avertissait les satrapes des idoles de sa présence. Seuls, ils pouvaient s'en emparer, car on disait qu'aucun autre n'était digne de le toucher. Les dieux *Tlaloque*, prétendait-on, avaient envoyé l'âme du noyé au paradis terrestre, et c'est pour cela qu'on l'emportait sur une litière avec la plus grande vénération pour l'enterrer dans un des oratoires qu'on appelle *ayauhcalco*. On ornait cette litière de plantes aquatiques et des musiciens précédaient le convoi en jouant de la flûte. Si par hasard quelque laïque se hasardait à retirer le corps de l'eau, il s'y noyait à son tour, ou ses articulations étaient atteintes de goutte. On disait que celui qui mourait ainsi succombait, ou parce qu'il était très bon et que les dieux *Tlaloque* désiraient l'avoir en leur compagnie au paradis terrestre, ou bien parce qu'il possédait peut-être quelque pierre précieuse, chose qui courrouçait les dieux *Tlaloque*, attendu qu'ils ne voulaient point que les hommes eussent en leur pouvoir ce genre de richesse. C'était pour cela qu'ils lui donnaient la mort et qu'ils l'emportaient au paradis terrestre. Les parents de ces victimes se consolaient par la pensée que les défunts se trouvaient en compagnie des dieux de ce paradis et que par leur intercession ils seraient riches et prospères dans ce monde. Lesdits parents avaient encore le préjugé de croire que quelqu'un d'entre eux mourrait de la même mort ou frappé de la foudre, à la demande des défunts qui voulaient l'avoir auprès d'eux dans le paradis où ils étaient. Aussi évitait-on d'aller se baigner.

On disait aussi que ce petit animal avait recours à une autre ruse pour s'emparer de quelque homme lorsqu'il s'était écoulé un long espace de temps sans qu'il en eût pris aucun. Il faisait réunir un grand nombre de poissons et de grenouilles sur un point où il se tenait lui-même. Les pêcheurs les voyant sautiller à la surface de l'eau et désirant s'en emparer y jetaient leurs filets. L'*ahuitzotl* se saisissait alors de l'un deux, le noyait et l'emportait dans sa

caverne. On disait qu'il avait recours à un autre stratagème. Lorsqu'il y avait longtemps qu'il n'avait pris personne, il se portait au bord de son étang et il se mettait à pleurer comme un enfant. La personne qui prenait cela pour une réalité s'approchait de l'eau et l'*ahuitzotl* la saisissait avec la main de sa queue, l'emportait sous l'eau et lui donnait la mort dans sa caverne. On prétendait aussi que si quelqu'un voyait cet animal sans en éprouver aucune crainte et si d'ailleurs il n'en était point attaqué, c'était la preuve qu'il mourrait bientôt. On raconte qu'une vieille qui allait chercher de l'eau s'empara d'un de ces petits animaux, le mit dans sa cruche qu'elle boucha avec son *uipilli* et l'emporta pour le faire voir aux dignitaires de la ville. Ceux-ci l'ayant aperçu dirent à la vieille qui s'en était emparée qu'elle avait commis un péché en le prenant, attendu que c'est un sujet et un ami des dieux *Tlaloque*. Ils lui ordonnèrent de le reporter à l'endroit même où elle l'avait pris.

§ 3. — *D'un serpent d'eau qui est un monstre de férocité et d'œuvres.*

Il y a dans ce pays un serpent qu'on appelle *acoatl* ou *tlilcoatl* [1]. Il habite l'eau et la vase. Il est si gros qu'un homme peut à peine l'embrasser et il est aussi fort long. Sa tête est grosse et des barbes s'en échappent comme on le voit chez le cyprin barbu. Il est d'un noir luisant et ses yeux sont comme de la braise. Sa queue est bifurquée. Il habite les cavernes qui se trouvent submergées par l'eau. Il mange des poissons qu'il attire vers lui avec son haleine. Il noie sous l'eau ce qu'il a pris, que ce soit une personne ou un animal. Pour s'emparer d'une personne, ce serpent a recours à une ruse remarquable. Il fait une excavation de la dimension d'une grande cuvette à peu de distance de l'eau qu'il habite. Il prend de gros poissons, des cyprins barbus ou autres espèces, et les porte avec sa bouche à l'excavation qu'il a pratiquée. Avant de les y mettre il lève la tête et regarde de tout côté. Ce n'est qu'après cela qu'il les place dans son petit réservoir et qu'il va en chercher d'autres. Quelques Indiens hardis lui prennent les poissons qu'il a placés dans son excavation, pendant qu'il s'en éloigne, et ils prennent la fuite en les emportant. Lorsque le serpent revient, il s'aperçoit qu'on lui a enlevé sa proie; il lève droit son corps en s'appuyant sur sa queue, regarde de toutes parts et aperçoit le voleur lorsqu'il est déjà loin. S'il ne le voit pas, il reconnaît sa trace par l'odorat et il se met à courir après lui avec la légèreté d'une flèche. On dirait qu'il vole au-dessus de l'herbe et des massifs de plantes. Ayant atteint le ravisseur, il s'enroule autour de son cou en serrant fortement et il lui introduit les deux bifurcations de sa queue par les deux ouvertures du nez et même dans le fondement. Ainsi placé, il serre vigoureusement le corps de celui qui lui a enlevé ses poissons et le tue. Mais si celui-ci a de la prudence, il se ménage une excavation dans quelque arbre peu éloigné, avant d'aller commettre son larcin. Dans sa fuite, il va se réfugier dans cette cavité. Le serpent accourt s'entortiller autour de l'arbre et serre avec force dans la croyance que c'est l'homme qu'il étreint. Il y emploie une telle vigueur

1. Serpent (*coatl*) d'eau (*atl*) ou noir (*tlilli*).

qu'il ne tarde pas à mourir enroulé autour de son arbre, et celui qui emporte les poissons peut s'échapper.

Ce serpent a une autre manière de tuer ceux qui passent près de sa demeure. Il se place au bord de l'eau et lance son venin sur le passant qui tombe aussitôt comme un homme ivre. Le reptile l'attire à lui par son haleine, malgré ses convulsions désordonnées, le place dans sa bouche, l'étouffe sous l'eau et le mange.

§ 4. — *D'autres couleuvres et reptiles de l'eau.*

On appelle les serpents aquatiques *acoatl.* Ils ne diffèrent pas de ceux de Castille. Le texte *nahuatl* décrit les manières d'être de ces serpents et la rapidité avec laquelle ils glissent, ainsi que la nourriture dont ils font usage. Ce passage du texte mexicain de ce livre renferme un nombreux et très beau choix de mots appropriés [1].

Il y a de petits lézards d'eau qui ne sont pas bons à manger. Ils ont le corps étoilé et le ventre vert teinté de blanc.

Il existe un autre animal semblable au crapaud que l'on appelle *açacatl* [2]. Il crie encore plus que les grenouilles et il devient ennuyeux. Il y a dans ce pays des crapauds comme ceux d'Espagne. On les appelle *tamaçolin* à cause de la maladresse avec laquelle ils avancent en sautant, avec lenteur et des poses incessantes. Cela a fourni l'occasion d'une manière de parler à l'adresse des lenteurs de ceux qu'on envoie quelque part. On leur dit : Va aussi vite que le crapaud qui s'arrête à chaque saut comme pour contempler ce qu'il voit. (Ici, le texte *nahuatl* renferme un grand nombre d'excellentes expressions concernant la forme et les habitudes de ces crapauds.)

Il y en a une autre variété qu'on appelle *milcalatl.* Ils sont un peu plus verts que les précédents.

CHAPITRE V

DES SERPENTS ET D'AUTRES ANIMAUX TERRESTRES DE DIVERSES ESPÈCES.

§ 1er. — *Des serpents venimeux. De l'aspic.*

Il y a dans ce pays un serpent appelé *tecutlacoçauhqui* [3]. On le dit être le prince des serpents. Il est gros et long. Il a des anneaux à la queue comme la

1. Voilà déjà bien des fois que Sahagun nous fait voir par sa manière de s'exprimer qu'il n'a pas traduit absolument tous les passages de son livre tels qu'ils étaient écrits dans le texte *nahuatl.* Il est peut-être juste de ne pas le regretter lorsqu'il s'agit, comme dans ce paragraphe, de passages où l'auteur n'a pas eu d'autre but que celui d'apprendre à son lecteur le plus possible d'expressions indigènes ou de modismes de la langue *nahuatl.* Mais cela indique l'intérêt considérable qu'il y aurait pour un philologue à posséder le texte véritable, original et primitif de cet important ouvrage du moine franciscain.

2. De *atl*, eau, et *çacatl*, paille.

3. De *tecutli*, chef, principal, grand, et *tlacoçauhqui*, jaune.

vipère. Sa bouche et sa tête sont grandes. Il a des dents. Sa langue est bifurquée; ses écailles sont grosses. Il est de couleur jaune comme la fleur de calebasse, tigré de taches noires. Ses anneaux sont durs et grisâtres. Ce serpent siffle. Il mange des lapins, des lièvres, des oiseaux et d'autres animaux de toute espèce. Quoiqu'il ait des dents, il ne mâche pas ; il avale sa proie tout entière et la digère intérieurement. S'il prend quelque oiseau, il l'avale sans le dépecer. S'il le voit au haut d'un arbre, il lui lance son venin qui le fait tomber mort. Un chasseur fut témoin des moyens qu'il emploie pour s'emparer des oiseaux perchés sur les arbres. (Cela se trouve décrit dans le texte *nahuatl*.) Ce serpent s'accompagne toujours de sa femelle; mais ils ne sont pas précisément ensemble. Quand ils veulent s'unir, l'un d'eux siffle et l'autre arrive. Si l'un est tué, le survivant poursuit le meurtrier jusqu'à ce qu'il se soit vengé. L'âge de ce serpent se compte par ses anneaux, parce qu'il en forme un par année. Il ne lui est pas possible d'avancer sur la terre nue, tandis qu'on dirait qu'il vole quand il est sur l'herbe ou les plantes touffues. Il ne fait de mal à personne quand on ne lui en fait pas à lui-même. (Il est dit dans le texte *nahuatl* le moyen qu'on emploie pour le prendre. On se sert du tabac, et c'est avec cette plante qu'on prend aussi tous les autres serpents venimeux.) La graisse de ce serpent est médicinale contre la goutte. Il suffit d'en frotter le point malade pour que la douleur s'apaise. Sa peau pulvérisée et prise en boisson est un remède contre les fièvres.

Il y a un serpent très venimeux appelé *iztaccoatl*, ce qui veut dire « serpent blanc ». Il est gros et long; sa tête est grande, il a des dents et des crocs ; sa langue est bifurquée. Il crache du venin. Il a des anneaux et des écailles. Il glisse avec légèreté ; on dirait qu'il vole. Il est féroce et il s'élance comme le vent à l'attaque des personnes ; il s'entortille à leur cou et les étouffe. Il y a, du reste, dans le pays d'autres serpents qui se conduisent de même. Celui dont nous parlons ici est rare.

Il en est un autre appelé *tleua*[1], ce qui veut dire « qui porte avec lui du feu ». Ce serpent est gros et long ; et il a les propriétés du précédent. Son dos est gris, le poitrail rougeâtre ainsi que la queue. Il glisse avec rapidité et vole sur les herbes comme le vent en s'appuyant sur la queue et levant en l'air le reste du corps. On l'appelle *tleua* parce qu'on dirait qu'il brûle avec du feu celui qu'il mord. Son venin est mortel et sans remède.

§ 2. — *D'un serpent très monstrueux et très féroce.*

Il y a dans ce pays un serpent appelé *chiauitl*[2]. Il est long et gros. Sa tête est grande. Il a des anneaux à la queue et de grosses écailles. Il crache du venin. Il est grisâtre avec des taches foncées. Il est effrayant ; sa morsure tue. Il attaque ceux qui passent par les chemins. Il s'en tient éloigné autant qu'il faut pour atteindre le passant d'un seul saut. Il en fait d'abord l'épreuve contre un arbre en sautant dessus et en le piquant. Après cet essai, il fait de même sur les passants qu'il tue. Ce serpent est plus féroce et mord plus souvent en temps de pluie, parce qu'il forme alors plus de venin. Il en fait usage surtout le matin,

1. Qui a du feu (*tetl*).
2. C'est aussi le nom du vercoquin ou liset, qui ronge les plantes.

parce qu'au milieu du jour et le soir son venin a moins de force. Le point mordu enfle sans retard et il s'en écoule une eau sanguinolente. Si l'on n'y porte remède tout de suite, le mordu ne tarde pas à mourir, et s'il ne meurt pas lorsqu'il a été piqué à la main ou au pied, cette partie se sèche. Le remède contre les morsures des serpents consiste à sucer le plus vite possible la partie mordue On la scarifie et on applique une membrane mince et transparente qui se forme sur la feuille de maguey. On approche aussi du feu la morsure, on la chauffe et la frotte avec du tabac sauvage moulu. Ces serpents existent en plusieurs endroits, dans les bois et dans les savanes. Ils font un nid et y procréent leurs petits.

Il y a un autre serpent très grand et féroce, qu'on appelle *ulcoatl*[1]. Il est gros et long comme le *tecutlacoçauhqui*. Tout son corps est gris, à l'exception des bords de la bouche, qui sont rouges, et du poitrail qui est jaune. Son venin tue. Il procrée sur les montagnes et les rochers escarpés.

Il en existe un autre nommé *çolcoatl*[2], c'est-à-dire « serpent ennemi des cailles », parce qu'il les trompe par son chant et les mange. Il est de dimension moyenne, ni très gros ni très long. Il a des maillures comme la caille, avec le poitrail blanc et le pourtour de la bouche jaune. Il est très venimeux, sa morsure n'a pas de remède. Il est très astucieux et trompe par son chant les cailles et les gens. Il chante en effet comme ces oiseaux et, quand ceux-ci l'entendent, ils s'y méprennent, s'en approchent, et alors le serpent les prend et les mange. Quelques Indiens étourdis l'entendant chanter se figurent que c'est la caille, vont à lui, se font mordre et meurent. Ceux qui sont plus prudents, entendant le serpent chanter, écoutent si une autre perdrix lui répond. S'il n'y a pas de réponse, le serpent se reprend à siffler ou à chanter au même endroit qu'auparavant. Les Indiens comprennent alors que c'est bien le serpent et ils se précautionnent contre lui. On dit que ce serpent vole.

§ 3. — *Du serpent à deux têtes.*

Il y a dans ce pays un serpent qui a deux têtes : l'une à sa place naturelle et l'autre au lieu de queue[3]. On l'appelle *maquizcoatl*. Chacune des deux têtes possède des yeux, une bouche, des dents et une langue. Il n'a point de queue. Il n'est ni long ni gros, mais bien de petite dimension. Il porte quatre raies noires sur le dos, quatre autres rouges d'un côté et autant d'une couleur jaunâtre du côté opposé. Il marche dans les deux sens : tantôt c'est l'une, tantôt l'autre des deux têtes qui sert de guide. Ce serpent est appelé phénoménal, à cause de ses rares apparitions. Les Mexicains retirent de cet animal certains augures qui sont détaillés dans le texte *nahuatl* de ce livre. On donne aux gens trop prompts à parler le nom de ce serpent, en prétextant qu'ils ont comme lui deux langues et deux têtes.

Il y a encore dans ce pays un serpent qu'on appelle *maçacoatl*. Il est très gros

1. De *ulli* noir, brun, et *coatl*, serpent.
2. De *çolin*, caille, et *coatl*, serpent.
3. C'est une erreur des plus évidentes. Il s'agit ici de l'*amphisbène* qui a la faculté de se mouvoir aussi facilement en arrière qu'en avant.

et très grand, de couleur brun foncé. Il a des anneaux à la queue et il porte à la tête des cornes comme un cerf; c'est même pour cela qu'on l'appelle *maçacoatl.* Il habite les montagnes escarpées. Quand il a atteint toute sa croissance, il se réfugie en quelque lieu retiré ou caverne et, sans sortir, il attire à lui par son haleine des lapins, des oiseaux, des cerfs et des hommes, qu'il mange. C'est ainsi qu'il s'alimente en restant tranquille dans sa caverne.

Il existe un autre serpent qu'on appelle aussi *maçacoatl.* Il est gros, noir et long; mais il n'a ni dents ni anneaux à la queue. Il est paresseux, doux et facile à domestiquer. Quelques personnes l'élèvent dans leurs maisons pour le manger; car il est de fort bon goût.

§ 4. — *De quelques serpents cornus et de leurs monstruosités.*

Il y a un autre serpent qu'on appelle encore *maçacoatl.* Il est petit et porte des cornes. Il est de couleur foncée, il ne fait aucun mal et il n'a point d'anneaux à la queue. On fait usage de sa chair quand on veut acquérir assez de force pour soutenir les approches de plusieurs femmes. Ceux qui en prennent beaucoup ou en font abus restent toujours en érection, éjaculent sans cesse et en meurent.

Il y a dans ce pays des escargots comme ceux de Castille, qu'on appelle également *maçacoatl.* Ils provoquent à la luxure et celui qui en fait un usage immodéré en meurt comme nous venons de le dire à propos du serpent.

Il y a dans le pays un serpent qu'on nomme *tetzauhcoatl*[1]. Il n'est ni gros ni long. Il a le poitrail rouge et son cou reluit comme braise. On le voit rarement. Celui qui l'aperçoit est saisi d'une telle frayeur qu'il en meurt ou en reste très malade. C'est même pour cela qu'il est appelé *tetzauhcoatl*, attendu qu'il tue par épouvante.

Il en existe un autre appelé *tlapapalcoatl*[2]. Il est de taille moyenne et on lui donne ce nom parce qu'il est bariolé de presque toutes les couleurs.

Il y a un autre serpent monstrueux nommé *petlacoatl*[3]. On dit que plusieurs d'entre eux s'assemblent et s'entremêlent de manière à former comme un tissu de petatl. Ils marchent en tous sens, parce qu'ils ont toutes leurs têtes en dehors du tissu qu'ils ont formé. On conte à leur sujet certaines superstitions qui sont détaillées dans le texte *nahuatl* de ce livre.

Il en est un autre appelé *coapetlatl*[4]. Il est de la largeur d'une feuille de papier dont un angle porte la tête, tandis que la queue est à l'angle opposé. Il marche de travers comme les crabes et il fait en marchant le même bruit qu'un *petatl* que l'on traîne. On le voit rarement.

Il en est un autre que l'on nomme *chimalcoatl*[5]. C'est un serpent long et gros qui a des anneaux à la queue et qui porte sur le dos une sorte de rondache bariolée de couleurs et faite de sa propre substance. Il apparaît rarement.

1. C'est-à-dire : serpent (*coatl*) qui épouvante (*tetzauia*).
2. De *tlapapalli*, nuancé, rayé, et *coatl*, serpent.
3. De *petlatl*, natte, et *coatl*, serpent.
4. De *coatl*, serpent, et *petlatl*, natte.
5. De *chimalli*, bouclier, et *coatl*, serpent.

Quand on l'aperçoit, certaines personnes en tirent bon augure, tandis que d'autres y voient un mauvais présage. Ceux-ci pensent qu'ils en mourront bientôt; ceux-là prétendent qu'ils seront heureux et vaillants à la guerre.

Il y a un autre serpent nommé *citlalcoatl* ou *citlalin imiuh*[1]. Il est d'un vert parsemé d'étoiles. On le voit rarement. Il est venimeux et son venin est mortel. Les Chichimèques ont, à son propos, certaines superstitions qui sont détaillées dans le texte *nahuatl*.

Il en est un autre appelé *metlapilcoatl*[2], ce qui veut dire serpent à taille arrondie comme la pierre avec laquelle les femmes moulent. Ce serpent est gros et, pour quelqu'un qui le voit de loin, il n'est pas possible de distinguer où est la queue et où se trouve la tête, car il paraît avoir une queue à chaque bout. Il est d'un brun foncé. Il glisse en marchant; quelquefois il roule comme une pierre à moudre. Il n'est point venimeux et ne fait aucun mal. Il procrée dans la province de *Totonacapan*.

§ 5. — *D'un serpent d'une grandeur monstrueuse et très venimeux. D'autres serpents encore qui lui ressemblent.*

Il existe un serpent très grand appelé *aueiactli*. Il est long de dix brasses. Il a des grelots ou anneaux à la queue et il porte des dents et des crochets. Il glisse aisément et il est d'une couleur gris foncé comme le *tlilcoatl*. Il a le poitrail jaunâtre et le pourtour de la bouche rouge. Il est venimeux et sa morsure n'a pas de remède. Il habite les terres chaudes et tout particulièrement la province de *Totonacapan*. Il mord, pique et avale. Il attend les voyageurs sur les routes, où il choisit la partie la plus étroite, en travers de laquelle il s'étend, afin que personne n'y puisse passer sans être aperçu, et c'est ainsi qu'il se saisit de sa proie. Si quelqu'un se met à fuir après l'avoir vu, le serpent court après lui avec la rapidité du vol. En prévision de cette rencontre, certains voyageurs portent sur eux des paquets de papier ou de petits pots pleins de poudre de tabac sauvage. Ils les lancent sur le monstre. Les pots se brisent en tombant et le tabac se répand. Cette poudre enivre et endort le serpent, et, le voyant en cet état, le voyageur s'approche et lui enfonce dans la gueule avec un bâton un morceau d'étoffe contenant du tabac qui achève de lui enlever tout sentiment; c'est ainsi qu'on le tue. Lorsque cet animal s'approche des étangs, il avale tous les poissons et bêtes quelconques qui s'y trouvent.

Il y a un autre serpent qu'on nomme *palancacoatl*[3]. Il a une brasse de long et il est de la grosseur du bras. Sa couleur est d'un gris foncé. On l'appelle *palancacoatl* parce qu'il exhale une odeur de charogne; on le dirait couvert d'ulcères par tout le corps. Partout où il va, il emporte avec lui sa puanteur. Un essaim de mouches bourdonnent après lui. Il est très venimeux. Celui qui en est mordu n'en saurait échapper : il se pourrit et meurt.

1. C'est-à-dire : serpent étoilé ou flèche d'étoiles.
2. De *metlapilli*, pilon, et *coatl*, serpent.
3. De *palanqui*, pourri (du verbe *palani*), et *coatl*, serpent.

Il y a un autre serpent appelé *ecacoatl*[1]. Il n'est pas très gros, mais fort long. Il atteint parfois trois ou quatre brasses. Il est jaune et rouge avec des rayures blanches et vertes sur le dos. Il n'est point venimeux, mais si on lui fait mal ou s'il fait sa chasse, il s'entortille autour de sa proie et la tue en la serrant. On l'appelle *ecacoatl*, ce qui veut dire « serpent de vent », parce que, quand il veut se rendre quelque part, il va comme le vent en se tenant debout sur sa queue, soit qu'il avance sur la terre nue, soit qu'il serpente sur l'herbe. On dirait aussi que partout où il passe il soulève autour de lui un petit air très fin.

Il y a un autre serpent qu'on appelle *tzoalcoatl*[2]. Il n'est ni gros ni long et n'a ni grelot ni dent. Il est d'un gris foncé. Il n'a point de venin et ne fait mal a personne. Il a peu de vivacité.

§ 6. — *D'autres serpents monstrueux avec des propriétés étranges.*

Il existe un autre serpent de taille moyenne appelé *cincoatl*. Il n'a point de grelot et ne mord pas. Il est d'un gris mêlé de jaune et de rouge. Sa tête est large et sa bouche grande. Il ne fait pas de petits; mais il prépare son nid, y pond des œufs et les fait éclore. Il s'entortille au corps de celui qu'il veut tuer; il pique de sa langue et il avale; mais il n'a pas de venin. Le texte *nahuatl* reproduit ici ce qui arriva au *coyotl* avec ce serpent, parce qu'il était, dit-on, de cette espèce[3].

Il existe de petits serpents presque aussi minces qu'un cheveu. Ils marchent en se recoquillant. On en voit rarement.

Il en existe d'autres qu'on nomme *mecacoatl*[4]. Ils sont de la grosseur du pouce; mais on ne saurait dire quelle en est la longueur, car, lorsqu'on les aperçoit on ne parvient jamais à en voir la fin. Ils habitent les terres chaudes en des lieux rocailleux et couverts de bruyères, ainsi que dans des bois épais.

Il y a un autre serpent appelé *tetzmolcoatl*. Il ressemble au *cincoatl* en longueur et en grosseur. Il est d'un vert piqueté de gris. Il est très venimeux et se précipite sur les gens avec la rapidité du vol. Il s'entortille au cou et tue. Il serre si fort qu'on ne peut s'en défendre, que la victime soit un animal ou un homme.

Il existe un autre serpent nommé *quetzalcoatl*. Il y en a beaucoup dans la terre chaude de *Totonacapan*. Il est de taille moyenne, à peu près comme les couleuvres d'eau. On l'appelle *quetzalcoatl* parce qu'il forme des plumes semblables aux plumes riches appelées *quetzalli*. Il en porte au cou qu'on nomme *tzinitzcan*. Elles sont petites et d'un vert clair. Il porte à la queue et sur ses anneaux des plumes pareilles à celles de l'oiseau nommé *xiuhtototl* qui est bleu. Le poitrail de ce serpent est rouge. On le voit rarement et on ignore de quoi il se nourrit. Quand on le voit, c'est qu'on va en être mordu. Or, son venin est mortel : celui qui en est atteint meurt subitement. Cet animal vole quand il veut mordre, et, cela fait, il meurt aussi parce qu'il rend en une fois tout son venin avec la vie.

1. De *ecatl*, vent, et *coatl*, serpent.
2. De *tzoalli*, lacet, et *coatl*, serpent.
3. Voyez le § 2 du chapitre Ier de ce même livre.
4. De *mecatl*, corde et *coatl*, serpent.

§ 7. — *De certains autres serpents monstrueux par leur aspect et leurs propriétés.*

Il y a un autre serpent qu'on appelle *xicalcoatl*[1], c'est-à-dire couleuvre de *xicara*. Il y en a de grands et de petits. Ils vivent dans l'eau. Quand ils sont parvenus à toute leur croissance, ils portent sur leur dos un dessin naturel formant une *xicara* nuancée de toutes les couleurs. Lorsque ce serpent veut s'emparer de quelqu'un, il s'approche d'un endroit où passent des voyageurs. Il laisse paraitre la *xicara* à fleur d'eau, comme si elle flottait, et il cache tout son corps au-dessous d'elle. Le passant qui l'aperçoit, pris du désir de s'emparer de la *xicara*, entre dans l'eau tandis que de son côté la *xicara* s'enfonce. L'imprudent la suit et arrive ainsi à l'endroit où la profondeur est plus grande. L'eau commence alors à se troubler, des vagues s'y forment et le voyageur s'y noie. On dit que ce serpent est noir et que seulement le ventre est teint de différentes couleurs.

Il existe un autre serpent de taille moyenne rayé de différentes couleurs. Il n'est point venimeux.

Un autre encore fort petit et noirâtre qui n'a point de venin et ne fait aucun mal.

On dit qu'il y a certains serpents qui s'assemblent et s'entortillent en boule, les queues en dedans et les têtes à la surface. Ils roulent en cet état; on appelle cela : gros paquet de couleuvres. Lorsque quelqu'un les surprend, ces serpents se détachent et prennent la fuite en différentes directions.

Il en est un autre de forme ronde comme une pelote. Il est noir comme de l'*ulli*. Il a une tête et une queue de serpent, qui se détachent de cette rotondité.

Il y a dans ce pays cette espèce de vers que nous appelons *cent pieds* et qui ressemblent à ceux de Castille. Le texte *nahuatl* de ce livre décrit l'aspect et les propriétés de ces vers : ce qui est l'occasion de réunir un grand nombre d'expressions en cette langue. On y voit aussi l'énumération des traits et des divers membres de toutes les couleuvres. On les dit grosses, minces, longues, à queue et à tête larges; elles piquent, avalent, glissent, serpentent, rampent sur le sol et chassent comme les chats. Quelques-unes ont des grelots et d'autres n'en ont pas; il en est qui ont des écailles, tandis que d'autres sont lisses, et d'autres encore ont la propriété de s'enrouler autour de leur proie pour la tuer. Elles excitent l'épouvante; elles ont du venin et quelques-unes le crachent sur ceux qu'elles veulent tuer.

§ 8. — *Des scorpions et d'autres animaux comme sont les araignées.*

Il y a dans ce pays des scorpions qui ressemblent à ceux d'Espagne et qui sont venimeux. Ils habitent principalement les terres chaudes où leur venin est plus prononcé. Il y en a qui sont gris, d'autres blanchâtres et d'autres verts. Pour combattre leur piqûre on est dans l'habitude de la sucer et de frotter la partie

1. De *xicalli*, vase, et *coatl*, serpent.

avec de la poudre de tabac; mais l'ail mouillé et appliqué sur la lésion est beaucoup plus efficace.

Il existe dans le pays des araignées venimeuses. Elles sont noires avec une queue rouge. Leur piqûre qui n'est pas mortelle produit trois ou quatre jours de grande fatigue. L'huile qu'on forme avec ces araignées est bonne contre un grand nombre de maladies, ainsi que cela se détaille dans le texte *nahuatl*. Pour apaiser la douleur produite par la morsure de cet animal, on boit le pulque fort appelé *uitztli*.

Il y a d'autres araignées qui ne sont pas venimeuses et ne font aucun mal. Il y a aussi des punaises semblables à celles de Castille. On les appelle *texcan*.

Il existe de petits cancrelats grisâtres. Ils ont des ailes d'une forme particulière qui leur servent à voler. Ils ont un venin qui cause de la démangeaison et de l'enflure. Pendant la nuit ils s'approchent de la lumière du foyer. Il y a d'autres cancrelats de la forme d'une fourmi et de la taille d'une petite souris. Quiconque les voit en retire un mauvais présage et se figure être menacé de quelque malheur. Nous trouvons inscrit dans le texte *nahuatl* le raisonnement auquel se livre celui qui les rencontre.

§ 9. — *Des différentes espèces de fourmis.*

Il y a un grand nombre d'espèces de fourmis dans ce pays. Les unes sont grandes; elles mordent et sont venimeuses. Elles ne tuent pas, mais elles causent de la douleur.

Il en est d'autres qui sont encore plus grandes que les précédentes. Leur venin fait enfler les aines et les aisselles.

Il est une autre espèce plus rougeâtre que les susdites. Celles-là ne pratiquent point d'excavations, ne vivent pas en société et comme elles restent seules on les appelle *solitaires*.

Il y en a d'autres qui vivent sur les arbres. Elles mordent et sont venimeuses.

Il est d'autres fourmis appelées *cuitlaazcatl*[1]. Les unes sont d'un blanc grisâtre et les autres sont d'un jaune foncé. Elles habitent les dépotoirs et les racines des magueys; elles exhalent une mauvaise odeur. Leur piqûre cause de la cuisson. Elles se réunissent en troupe.

Il y en a d'autres qui habitent les terres froides; elles sont noires et petites. Leurs œufs sont blancs. On les mange en certains pays et c'est pour cela qu'on les appelle *azcamolli*[2].

Il est une autre espèce presque semblable à la précédente, qui habite les lieux humides où elle trouve sa subsistance.

Il y a un serpent qu'on appelle *tzicatl inan*[3], parce qu'on le dit la mère des fourmis. Il est gros et il habite le fond des fourmilières. Il est nuancé de toutes les couleurs et sa vue est effrayante.

1. De *cuitlatl*, excrément, fiente, et *azcatl*, fourmi.
2. De *azcatl*, fourmi, et *molli*, ragoût.
3. Ce reptile est grand et dangereux. Kingsborough écrit *tzicanantli*, qui est formé de *tzicatl*, fourmi, et *nantli*, mère; en composition *noman*, ma mère; *inan*, sa mère; etc.

Il y a d'autres fourmis qui habitent les terres chaudes. Elles détruisent les arbres et tout ce qu'elles rencontrent. Elles marchent en escadrons comme les gens de guerre. C'est un animal très destructeur.

Il en est d'autres qu'on appelle *necuazcatl*[1], c'est-à-dire fourmis de miel. Elles habitent sous terre et portent à la queue une petite vessie, transparente comme un grain d'ambre, remplie d'un miel excellent qui se mange comme celui de l'abeille.

§ 10. — *D'autres reptiles du pays.*

Il y a dans ce pays un ver qui, dans la Vieille-Castille, s'appelle *corraleja* et qui y habite les vignes. Il est très venimeux. Ici sa morsure est mortelle. On l'appelle *tlalxiquipilli.*

Il y a aussi de petits cancrelats qui naissent sous terre. Ils ont quatre pieds. Ils sont les uns rouges, les autres blanchâtres ou tout à fait blancs. Ils habitent les lieux humides, ne sont pas venimeux et ne font aucun mal.

Un certain animal qui fréquente les chemins ressemble au petit lézard, un peu plus large cependant. Il a des épines sur divers points du corps et une plus grande à la queue. Il est de couleur grisâtre. Le mâle s'unit à la femelle à la manière de l'homme avec sa compagne. La femelle meurt en mettant bas, parce que ses petits sortent par une ouverture qui se forme dans son ventre. Ils se mettent immédiatement en mouvement à la recherche d'une plante qui pousse sur les routes et qui s'appelle *memeya*[2], parce qu'il s'en écoule du lait quand on la brise. C'est avec ce suc que ces petits animaux se nourrissent, et, quand ils sont plus grands, ils mangent des mouches.

Il y a dans ce pays de certains vers qu'on appelle *coyaçaoal*, qui existent aussi en Espagne où j'ignore comment on les nomme. Ils sont les uns jaune foncé, les autres rouges, d'autres encore blanchâtres ou gris foncé. Ils sont longs comme la moitié du doigt et gros tout au plus comme une plume de poule castillane. Ils ont un grand nombre de pieds. Quand on les touche ils se recoquillent et restent immobiles. Ils ne mordent point et ne font aucun mal ; mais ils donnent la mort, dit-on, à celui qui les mange. On en fait usage en médecine contre le mal de dents en les appliquant sur la joue. La douleur cesse aussitôt.

Il y a dans ce pays d'autres vers qu'on appelle *tlalomitl*[3], ce qui veut dire « os de la terre ». On les appelle ainsi parce qu'ils sont blanchâtres, durs et luisants. Ils sont petits et se cachent toujours sous le sol. Ils ne s'enroulent jamais et ils restent toujours droits. Ils ne sont ni venimeux ni nuisibles. Ceux qui sont impuissants pour l'acte charnel les mangent crus et ils recouvrent la puissance.

Il y a de petits escarbots blanchâtres. Ils ne font ni du bien ni du mal. Il y en a aussi qui ressemblent à ceux de Castille. Ils s'amusent à faire des boules d'excréments et ils les font rouler ; quelquefois deux ensemble. Ils ne sont ni

1. De *necutli*, miel, et *azcatl*, fourmi.
2. Fréquentatif du verbe *meya*, couler, distiller.
3. De *tlalli*, terre, et *omitl*, os.

utiles ni nuisibles. Une autre espèce a son analogue en Espagne. Cet insecte est noir et répand une mauvaise odeur. Il ne fait pas d'autre mal, ni d'autre bien non plus.

Il y a aussi dans ce pays des *martinetes* comme ceux d'Espagne. On les appelle *pieds de cheveux*, parce qu'ils ont les jambes longues et minces, avec un corps petit et rond. Cette petite araignée a une mauvaise odeur.

§ 11. — *Des abeilles qui font le miel (les espèces en sont nombreuses), et des papillons.*

Il y a dans ce pays une grosse abeille qui fait du miel; elle se creuse des tanières sous le sol pour le fabriquer. Son miel est très bon. Sa piqûre fait du mal et produit l'enflure.

Il existe d'autre abeilles plus petites qui se creusent aussi leurs tanières pour faire leur miel qui est très jaune et bon à manger.

Il y en a d'autres qui font leur miel sur les arbres. Elles y fabriquent une boîte, semblable à un alambic, dans l'intérieur de laquelle elles font leurs rayons qu'elles remplissent de miel. Elles n'engendrent pas comme les autres bêtes, mais elles élèvent dans leurs rayons leurs petits qui ressemblent à des vermisseaux blancs. Elles travaillent comme celles de Castille et font un très bon miel.

Il y a dans ce pays une grande variété de papillons de couleurs diverses; beaucoup plus qu'en Espagne. Il y en a une espèce diversement bariolée qu'on appelle *xicalpapalotl*[1]. D'autres sont noirs, tachetés de blancs, qu'on nomme *tlilpapalotl*[2]. D'autres sont fauves et très luisants; d'autres encore, d'un blanc jaunâtre. Il en est qui sont très diversement nuancés. Il y en a aussi qui sont d'un bleu clair; d'autres, merveilleusement peints. Il en est enfin de fort beaux qui sont rouges et tachetés.

§ 12. — *De différentes espèces de sauterelles et autres animaux semblables, et des chenilles.*

Il y a plusieurs espèces de sauterelles dans ce pays; elles ressemblent à celles d'Espagne. Il en est qu'on appelle *acachapolin*[3], c'est-à-dire sauterelles qui sont comme une flèche. On les nomme ainsi parce que leur vol est très rapide et produit un sifflement comme la flèche. Parfois on les mange. Il en est d'autres qui sont rouges et de taille moyenne. On les voit au temps de la récolte du maïs. Elles sont bonnes à manger. Il y a des sauterelles d'été, grandes et grosses; elles ne volent pas, mais rampent sur le sol. Elles se nourrissent surtout de haricots. Quelques-unes d'entre elles sont brunes, d'autres grisâtres ou vertes. On a la coutume de les manger. Il en est d'autres qu'on appelle aveugles; elles sont nombreuses et petites. Elles fréquentent les chemins et ne s'en écartent jamais quoiqu'on les foule aux pieds. Elles sont bonnes à manger. Il en est d'autres que l'on

1. De *xicalli*, vase, et *papalotl*, papillon.
2. De *tlilli*, noir, et *papalotl*, papillon.
3. De *acatl*, roseau, flèche, et *chapolin ou chapulin*, sauterelle.

mange aussi et qui sont tachetées comme la caille. Il en est enfin qui chantent continuellement en faisant *chi*, *chi*, *chi*. Elles vivent au milieu des foins et elles sont bonnes à manger.

On appelle *capulocuilin*[1] les chenilles qui se tiennent sur les cerisiers ou autres arbres. Elles font leurs cocons sur les arbres, en mangent les feuilles et se transforment en papillons ; on ne les mange pas.

Il est d'autres chenilles qui se tiennent également sur les arbres. Quelques-unes sont noires ; d'autres sont rouges et très velues. Leurs poils piquent et font souffrir comme la piqûre du scorpion. Elles se transforment aussi en papillons.

Il y en a qui vivent sur les magueys. Elles sont grandes et velues.

§ 13. — *De différentes espèces de vers.*

Il y a des vers qu'on appelle *mesureurs* parce que, quand ils marchent, ils ont l'air de mesurer par empan. Aussi les nomme-t-on *tetatamachiuhque*[2]. Ils ne font ni bien ni mal.

Il en est d'autres qu'on appelle *meocuilin*[3], c'est-à-dire vers de maguey. Ils sont très blancs. Ils vivent sur cette plante dans laquelle ils pénètrent au moyen d'un trou qu'ils y pratiquent. Ils y mangent et ils lâchent leurs excréments par le trou qui leur a servi d'entrée. Ils sont très bons à manger.

Il y en a d'autres qui procréent sur les racines des magueys. Ils sont très rouges et ils ne sont ni bons ni mauvais.

Il en est d'autres qui sont blancs et vivent aussi sur les mêmes racines ; ils ne sont non plus ni bons ni mauvais.

Il existe d'autres vers qui sont blancs et qui vivent dans les excréments. Ils ne sont ni bons ni mauvais.

Il y a des vers qui vivent dans le corps humain. Ceux qui les ont démontrent leur présence par un visage souffreteux, jaune et plein de taches.

On appelle *tzoncoatl*[4] les vers intestinaux que l'on rend par les selles.

Il en est d'autres qui procréent dans la *chian* verte. Ils sont gros et vert blanchâtre. Ils acquièrent la longueur d'un empan. Ils portent des cornes à la tête ; ils ne sont ni bons ni mauvais, mais leur aspect paraît effrayer ceux qui les voient.

Il y a des vers qui procréent sous le sol. Ils sont de la longueur et de la grosseur du doigt. En temps de sécheresse, ils rongent les racines du maïs et le font sécher. Ils ont des pieds, mais ils ne s'en servent pas, car ils marchent sur le dos. C'est pour cela qu'on dit proverbialement de ceux qui font les choses au rebours que ce sont des *nextecuilin*[5], car tel est le nom qu'on donne à ce ver.

Il en est d'autres qu'on appelle les vers de maïs. Ils procréent dans les épis verts de cette plante qu'ils rongent et détruisent. Il sont bons à manger.

1. C'est-à-dire : ver (*ocuilin*) de prunier (*capulin*).
2. Pluriel de *tetamachiuhqui*, adjectif tiré du verbe *tatamachiua*, mesurer.
3. De *metl*, maguey, et *ocuilin*, ver.
4. De *tzontli*, chevelure, et *coatl*, serpent.
5. Ver (*ocuilin*) qui naît dans les ordures (*nextli*).

Il y a d'autres vers qu'on nomme vers des excréments. Ils sont grisâtres et de moyenne taille. Ils ne font ni du bien ni du mal. Il y en a d'autres qui vivent sur la plante des *tunas* et dans le fruit lui-même, en y causant du dommage. Il y en a d'autres qui existent dans les membres des lapins et des souris, auquels ils causent la mort. Ils se tiennent dans les chairs en tournant leur têtes en dehors.

Il y a de petits escarbots de couleur fauve, qu'on nomme *temolin*. Sous leur coquille ils ont des ailes avec lesquelles ils volent. On les voit en été. Dans la saison des pluies ils mangent les fleurs.

Il en est d'autres semblables aux précédents qui vivent dans les excréments.

Il y en a d'autres encore qui ressemblent aux antérieurs et vivent sur les fleurs des calebasses. Il y en a d'autres roussâtres et un peu grands, qu'on appelle *quauhtemolin*[1], parce qu'ils vivent dans l'intérieur des madriers. Ils ne font ni du bien ni du mal. Les vers qui se tiennent dans l'intérieur des boiseries s'appellent *quauhocuilin*[2]. Ils sont très blancs et vivent sans cesse au dedans du bois. Ils y naissent, s'y nourrissent et y meurent. Il ont la bouche très dure; ils perforent le bois et avancent dans son intérieur. Ce sont eux qu'on appelle en espagnol *carcoma*.

§ 14. — *Des lucioles, dont il existe une grande variété; des mouches, des taons et des moustiques.*

Il y a plusieurs espèces de lucioles dans ce pays; mais elles sont toutes désignées par le mot *icpitl*. Les unes sont semblables à des sauterelles, quoique un peu plus longues. On les voit en temps de pluie. Elles volent pendant la nuit en grand nombre. Il en émane une lumière comme si elles avaient une chandelle à la queue. C'est même plus qu'une chandelle lorsque la nuit est très obscure : elles éclairent alors comme une torche de pin. Quelquefois beaucoup d'entre elles se réunissent et volent en rang. Il y a des niais qui les prennent alors pour des sorciers errant la nuit et lançant du feu par la tête ou par la bouche.

Il y a des lucioles semblables à des papillons et qui éclairent par leur queue. Il y a des vers qui portent de la lumière et qui éclairent la nuit. Il existe en outre des lucioles qui ont des ailes et qui couvrent et découvrent alternativement leur foyer de lumière. Toutes paraissent pendant la nuit et éclairent en volant, à l'exception des vers qui ne peuvent voler.

Il y a un petit escarbot, appelé *mayatl*, qui est très beau; ses écailles reluisent comme des émeraudes. Il ne fait aucun mal. Il y a dans ce pays des guêpes qui ressemblent à celles de Castille.

Il existe une grosse mouche appelée *tecmilotl*. Je pense que c'est un taon. Elle pique beaucoup les animaux et leur suce le sang. Il y a des mouches qui servent d'ornements et qu'on appelle *miccaçayolin*[3]. Elles ressemblent à celles de Castille.

Il est une petite mouche d'un vert foncé qui reluit et bourdonne en volant. On

1. De *quauitl*, bois, et *temolin*, scarabée.
2. De *quauitl*, bois, et *ocuilin*, ver.
3. De *miqui*, mourir, et *çayolin*, mouche.

la voit en temps de pluie. Elle ne fait aucun mal. Il y a une autre grosse mouche noire appelée *tzonuatzalton*. Elle fréquente les chemins, où elle enterre les vers. On l'appelle ainsi parce qu'elle est formée de peu de substance, et on la nomme *tetotoca* parce qu'elle enterre les vers qu'elle rencontre sur les chemins. Elle pique et fait mal.

Il y a des moustiques qu'on nomme *chilton* [1]. Il sont petits et volent aux yeux. Leurs piqûres cuisent comme du piment et, s'ils s'introduisent dans les yeux, ils causent beaucoup de douleur.

Il y a des mouches qui fréquentent les dépotoirs où se trouvent des saletés et des excréments. On les nomme *cuitlaçayolin* [2], c'est-à-dire mouche de saletés. Les mouches communes, qui se tiennent sur ce que nous mangeons et buvons et recherchent le miel, sont appelées *cuitlaçayolin*. Il y a d'autres petites mouches qui vont partout et ne font aucun dommage. En terre chaude cependant elles piquent et sont nuisibles.

Il y en a de vertes qui ne causent aucun préjudice. Il existe des moustiques *zancudos*, (longipèdes) appelés *moyotl*. Ils sont grisâtres, ressemblent à ceux de Castille et piquent comme eux.

Il y a d'autres petits moucherons qui habitent les terres chaudes et y incommodent beaucoup.

CHAPITRE VI

DES ARBRES ET DE LEURS PROPRIÉTÉS.

§ 1er. — *Des caractères des montagnes.*

Les caractères des montagnes sont les suivants : elles sont couvertes de beaucoup d'herbes verdoyantes. L'air et les vents y soufflent fort. Elles sont humides et il y gèle. Ce sont des parages tristes et solitaires qui font pleurer d'ennui. On y voit des cavernes, des escarpements, des surfaces pierreuses ou boueuses, de la terre fragile et jaune, des coteaux élevés ou escarpés, couverts de foin, d'épaisses forêts ou d'arbres clairsemés. Quelquefois il y a des plateaux sur les montagnes et on y trouve des arbres desséchés. On y voit aussi des lieux sombres et des pierres arrondies. Quelques endroits présentent un sol aplati et sec sur lequel ne pousse aucune plante, ainsi que des points rocailleux et des lieux profonds creusés en vallée. Les montagnes sont des parages épouvantables, habités par les bêtes féroces, sans que l'homme trouve les moyens de s'y récréer ; car il n'y a que de la pierre sèche, des escarpements et des cavernes où vivent les tigres, les ours et les chats sauvages, et où poussent les magueys incultes très épineux, les ronces, les épines, les tunas sauvages et les pins les plus durs. C'est là qu'on va couper du bois ; c'est de là qu'on tire les solives pour les édifices ; c'est là

1. Diminutif de *chilli*, piment.
2. De *cuitlatl*, excrément, et *çayolin*, mouche.

encore que les vents font grand bruit et soufflent en tourbillon. Ce sont des lieux de grands froids et de fortes gelées, qui ne produisent aucun genre de comestibles, lieux de famine et de frimas, où l'homme tombe quelquefois glacé, où les fauves mangent les gens et où l'homme lui-même assassine dans des guet-apens.

§ 2. — *Des plus grands arbres.*

Il y a dans ce pays des cyprès sauvages, dont les montagnes sont couvertes. Ils ne sont pas aussi fournis en feuillage que ceux d'Espagne. Leurs branches sont plus rares. Ils poussent très hauts et très droits. Le bois en est très odorant et ils portent des petites pommes comme les nôtres. Ce bois est très précieux pour toute sorte d'édifices et pour fabriquer des boîtes, des coffres et des bureaux. On le travaille aisément.

Il y a dans ce pays d'autres arbres appelés *oyametl* qui n'ont pas leurs pareils en Espagne, du moins que je sache. On y cueille un liquide fort utile et médicinal qu'on nomme *abeto*. Les Indiens n'en faisaient pas usage et ne le connaissaient nullement. C'est de nos jours qu'on l'a découvert. Ces arbres sont très grands et poussent très haut. Les montagnes en sont couvertes

Il existe un autre arbre qui paraît être une espèce de pin. Il est sylvestre, long et gros. Son bois est léger et très estimé. On en faisait grand usage pour le service des temples et des dieux. Il y a dans ce pays des pins comme ceux d'Espagne, ils portent des pignons et ce sont eux qui fournissent des torches, la poix et la résine. Leur feuillage chevelu est très touffu. Il produit un certain bruit comme en Espagne.

Il y a des frênes, ainsi qu'un très grand arbre qu'on dit être un cèdre, qui a la feuille très mince et qui produit des noix comme le cyprès, quoique un peu plus petites. Son bois est très odorant. Il croît très gros, s'étend beaucoup en rondeur et il est toujours vert. Il y en a un autre qui croit également très haut et dont le tronc est très lisse. Il s'étend en grande roue et produit un ombrage étendu. Il est toujours couvert de feuilles et celles-ci sont un peu plus larges. On y recueille une manne médicinale qui est blanche et sucrée.

Il y a aussi dans ce pays des chênes qu'on nomme *auaquauitl*, ainsi que des kermès et des arbrisseaux qu'on appelle *auatetzmolli*[1].

§ 3. — *Des arbres sylvestres de moyenne grandeur.*

Il y a dans ce pays des buissons, il y a aussi des chênes dont l'écorce a un ou deux doigts d'épaisseur. On s'en sert pour teindre, et pour tanner des cuirs. Il y en a d'autres dont la tige est très droite; on en fait des *coas*. Ils croissent au milieu des rochers et des escarpements. On appelle *necalizquauitl*[2] le bois qui pétille au feu, quelle que soit son espèce.

1. *Auaquauitl*; de *auatl*, chêne, et *quauitl*, arbre; — *auatetzmolli*; de *auatl*, chêne, o' *tetzmolli*.

2. C'est-à-dire : arbre (*quauitl*) à bataille (*necalistli*).

Il y a un petit arbre sylvestre, appelé *teocotl*[1], dont la racine a l'odeur de l'encens quand il brûle. Seuls les seigneurs et les dignitaires avaient l'habitude d'en faire usage. Les autres personnes n'y étaient pas autorisées et n'avaient point le droit de le brûler dans leurs maisons. Il y a un arbre sylvestre appelé *coatli* dont on fait des baguettes pour fabriquer des paniers auxquels on donne le nom d'*uacales*. C'est un bois souple, et, si on le met dans l'eau, celle-ci devient bleue. Il est médicinal pour les voies urinaires. Il y a un autre arbre sylvestre du nom de *topoçan*[2], dont l'écorce est mince. Il est de basse taille, touffu, à feuilles larges, vertes d'un côté et d'un blanc velouté de l'autre. Elles ont mauvaise odeur et l'arbre est médicinal. Sa racine cuite dans l'eau sert à purifier l'urine, à régulariser la digestion et à tempérer la chaleur du corps.

Il y a dans ce pays deux espèces de saules : l'un très gros et l'autre moins. Il y en a d'autres qui sont plus estimés que les précédents. Ils ont la feuille mince et très verte ; les branches sont droites et le bois en est souple et résistant.

Il y a un certain arbre qu'on appelle *icçotl*. Il est gros; son écorce est noire ou roussâtre comme celle des palmes. Ses feuilles sont aussi comme celles des palmiers. Il est spongieux et sa moelle peu consistante. Ses fleurs sont très blanches et ne produisent aucun fruit. On avait l'habitude de placer ces arbres devant les temples.

Il existe de petits magueys sauvages qui ont des feuilles pointues comme les autres et des épines comme les ronces de Castille. Il y a dans ce pays des palmiers qui ressemblent à ceux d'Espagne. Ils sont hauts et gros comme ces derniers. Ils fleurissent et donnent un fruit sucré bon à manger semblable aux dattes. On les trouve vers *Panuco*.

Il y a un arbre sylvestre appelé *tlacuilolquauitl*[3] ce qui veut dire : ayant le bois bariolé; parce qu'il est rougeâtre avec des rayures noires qui paraissent peintes sur le fond. C'est un arbre très estimé parce qu'il sert à faire des *teponaztli*, des tambourins et des guitares. Ces instruments sont très sonores quand ils sont fabriqués avec ce bois, qui, à cause de ses nuances sympathiques est très apprécié.

Il y a un arbre sylvestre très haut, très droit et très mince qui est employé à fabriquer des sarbacanes, parce qu'on peut le trouer facilement. Il existe un arbre peu haut dont les feuilles et le bois sont rouges.

Il y a d'autres arbres sylvestres appelés *chichicquauitl* ou *chichicpatli*[4], ce qui veut dire « remède amer ». L'écorce pulvérisée de cet arbre est médicinale. Elle facilite la digestion, nettoie les intestins et guérit le mal d'urine. On boit cette poudre mêlée avec de l'eau. Le cœur de cet arbre est très dur. On en fait des baguettes dont on se sert à la place des fers de flèches. Il y a dans ce pays un certain arbre appelé *amaquauitl*[5], dont l'écorce est lisse et les feuilles très vertes. Il est de la grandeur du pêcher. On le coupe quand il est vieux et il

1. *Teocotl* (pins teocote).
2. On dit aussi : *topoçan* (*Budleia americana*).
3. Arbre (*quauitl*) peint (*tlacuilolli*, du verbe *tlacuiloa*, écrire, peindre).
4. Espèce décrite par Hernandez, chapitre VI, page 31.
5. De *amatl*, papier, et *quauitl*, arbre.

repousse à nouveau. Il y a aussi un certain arbre sauvage dont le bois est à la fois dur et léger. On en fait des tasses et des coupes.

Il est un arbre d'où découle la résine blanche appelée *copal* qui est l'encens offert aux dieux par les Mexicains. On en vend actuellement beaucoup dans les marchés, parce qu'il est employé comme remède et est bon pour un grand nombre de choses. Il se produit dans les provinces de *Tepequacuilco*, *Youala* et *Couixco*. Il existe un autre arbre appelé *ocotzoquauitl* [1]. Il est haut, gros, et porte des feuilles comme l'alisier. Il en découle une résine que l'on emploie dans les roseaux qui servent à fumer. Un autre arbre qu'on nomme *ulquauitl* [2] est grand, haut et très touffu. Il en découle une résine noire qu'on appelle *ulli*. Elle est très médicinale et s'emploie contre presque toutes les maladies. C'est un remède pour les yeux, pour les abcès et pour les suppurations. On la prend avec du cacao. Elle est utile pour l'estomac, les intestins, pour les pourritures intérieures et pour la constipation. Cette résine devient très élastique. On en fait des pelotes à jouer, qui sautent plus que des balles faites avec du vent.

Il y a d'autres arbres rouges dont le bois sert à teindre le *tochomitl*. Ils sont de la grandeur d'un pêcher. Leurs feuilles ressemblent à celles de l'arbousier. Ce mot de *quauitl* s'emploie pour désigner un arbre vert qui fait sa croissance et qu'on arrose. Il signifie aussi arbre devenu grand et même vieux. Les particularités relatives aux arbres qui naissent et croissent sont longuement détaillées dans le texte *nahuatl*.

§ 4. — *Des différentes parties d'un arbre, comme racines et branches.*

Les différentes parties d'un arbre sont les suivantes : racines grosses, minces, rondes ou renflées. Ces racines poussent sous terre, s'enfoncent profondément ou s'étalent près du sol ; c'est par elles que l'arbre reçoit sa croissance. La souche est grosse et ronde, l'écorce en est rude et c'est d'elle que les racines partent en toutes directions. Le point où celles-ci prennent naissance est dur et enflé. La terre l'étreint de tous côtés. Les racines le fixent au sol. C'est sur cette souche que l'arbre tout entier s'appuie, puisque c'est sur elle que tout le reste s'étale.

Les autres parties, c'est-à-dire le tronc, les enfourchures, les nœuds, les rejetons, les branches, la cime, les bourgeons, les tiges et la moelle ; ainsi que toutes les autres dénominations, sont clairement exprimées dans le texte *nahuatl*.

§ 5. — *Des arbres qui restent sur pied ou gisent étendus sur le sol, et du bois travaillé pour construire.*

Les arbres secs qui sont debout ou tombés par terre s'appellent *quauitl*. On peut les travailler. Quelques-uns sont employés pour la teinture : d'autres sont fendus et destinés à brûler ; d'autres encore sont mis à profit pour des solives

1. De *ocotzotl*, résine, et *quauitl*, arbre. C'est sans doute l'*ocozotl* ou *liquidambar stiraciflua* (Hamamelidées).

2. C'est-à-dire : arbre (*quauitl*) qui produit la gomme brune ou noire (*ulli*, c'est-à-dire le caoutchouc mexicain).

et des planches. Il y a un arbre dont on fait des planches et dont le bois brûle parfaitement; on l'appelle *tlatlapantli*[1], qu'il soit vert ou sec. Les planches portent le nom de *uapalli*. Les unes sont minces, les autres épaisses, quelques-unes plates, les autres concaves.

Les madriers sont gros et larges; les uns longs, les autres courts. Il y a des bois dont on fait des cerceaux pour les cribles. Ce sont des tablettes minces et souples. On en fait aussi des cercles. Il y a des soliveaux de toute sorte, gros, minces, etc.; des madriers forts, de grosses planches longues et résistantes. En un mot, on fabrique tout ce qui se peut faire avec du bois, ainsi que cela se voit dans le texte *nahuatl*.

§ 6. — *Des choses qui se rapportent aux arbres, et des arbres eux-mêmes.*

L'arbre se plante, se sème et se transplante. Il y en a un qui s'appelle *tzapotl*[2]. Il est lisse; son écorce est verte, la feuille ronde, le bois blanc, mou et léger. On en fait des fauteuils. Son fruit ressemble à une grosse pomme; sa surface est verte ou jaunâtre et l'intérieur est blanc et tendre. Le goût en est sucré. Il renferme trois ou quatre noyaux. Il cause de la diarrhée quand on en mange beaucoup. Il y a d'autres *tzapotl* qu'on appelle *cochitzapotl* parce qu'ils causent du sommeil. Ils ressemblent au précédent, à cela près qu'ils sont plus petits Il y en a d'autres encore comparables au premier mais qui, sont beaucoup plus grands. Il en est un qu'on appelle *atzapotl*. Son tronc est lisse et le fruit, qui porte le nom d'*atzapotl*, est jaune en dehors et en dedans et d'un goût très sucré; sa chair a la consistance du jaune d'œuf durci. Ses noyaux sont châtain foncé.

Il y a un autre arbre de cette espèce qu'on appelle *xicotzapotl*. Les Espagnols les nomment poiriers sauvages. Le fruit en est très sucré et d'excellent goût. Cet arbre pousse en terre chaude. Il y en a un autre qu'on nomme *totolcuitlatzapotl* et qui habite la terre chaude. Le fruit porte le même nom; il est gros, vert en dehors, noir en dedans; il est très sucré et bon à manger. Il y en a un autre qu'on nomme *tecotzapotl*. Le fruit a la grosseur et la forme d'un cœur de mouton. L'écorce est rugueuse et dure; la chair est rouge, très sucrée et très bonne à manger. Le noyau est noir, très lisse et très luisant. Il existe un autre arbre de cette espèce, appelé *etzapotl*. Le fruit porte le nom d'*yotzapotl*. C'est l'anone, qui renferme un grand nombre de noyaux noirs semblables au haricot. On l'appelle aussi *quauhtzapotl*.

1. « Que l'on peut fendre, scier (*tlatlapana*). »

2. Nous avons déjà dit ce qu'il faut entendre par le mot *tzapotl*; mais il est important de faire remarquer ici que les Espagnols rencontrèrent en Amérique des fruits divers auxquels ils appliquèrent cette dénomination espagnolisée (zapote). Le *chicozapote*, que les Mexicains appelaient *xicotzapotl*, était le plus savoureux; c'est le *sapota achras*. Le *zapote prieto*, en mexicain *tliltzapotl*, est le fruit du *diospyros obtusifolia* de la famille des Ebénacées. Il possède un goût qui ne ressemble en rien à celui du précédent et qui est loin d'être aussi délicat. Les premiers Espagnols d'Amérique confondirent aussi sous cette même dénomination le fruit beaucoup plus gros du *tetzontzapotl* ou *lucuma mammosa*, de la famille des *zapote*, qu'ils appellent aujourd'hui *mamey*. C'est probablement le même fruit que les Aztèques connaissaient sous le nom de *tecotzapotl*.

Quant à l'arbre appelé par les Mexicains *etzapotl* et produisant le fruit connu sous le nom d'*yotzapotl*, c'est l'*anona reticulata* de la famille des Anonacées.

Il y a un autre arbre qu'on appelle *auacatl*[1]. Ses feuilles sont d'un vert foncé. Le fruit porte le même nom. Il est noir par dehors, vert et blanc en dedans. Il a la forme d'un cœur et porte un noyau de forme semblable. Il y a d'autres *auacatl* qu'on nomme *tlacacolauacatl*[2]. Ils sont gros comme le précédent. Les femmes qui nourrissent n'osent pas les manger parce qu'ils donnent la diarrhée aux nourrissons. Il y en a d'autres encore qu'on nomme *quilauacatl*[3]. Ils sont verts au dehors, très beaux d'aspect et fort bons à manger.

§ 7. — *Des fruits plus petits, comme prunes, etc.*

Les arbres qui produisent des prunes, des goyabes et de petites pommes s'appellent *xocoquauitl*[4]. Ceux qui donnent les petites pommes du pays sont touffus et de taille moyenne. Le bois en est très dur et le fruit s'appelle *texocotl*[5] comme l'arbre. Ce fruit est jaune ou rouge en dehors et blanc à l'intérieur; il a plusieurs noyaux et il est très bon à manger. On appelle *maçaxocotl* l'arbre qui produit des prunes. Il appartient aux terres chaudes. Le fruit est tantôt rouge et tantôt jaune; quelquefois gros et d'autres fois plus petit. L'*atoyaxocotl*[6] est une prune grosse, sucrée et très bonne à manger, soit crue, soit après être bouillie. On en fait une boisson qui enivre plus que le *pulque*. Toutes les prunes renferment de gros noyaux.

L'arbre qui produit les goyabes s'appelle *xalxocotl*[7]. Il est petit; ses branches et ses feuilles sont distantes. Le fruit porte le même nom. Extérieurement il est jaune ou d'un vert foncé. L'intérieur en est blanc ou rougeâtre. Il renferme un grand nombre de pépins. Il est très bon à manger et il arrête la diarrhée.

L'arbre qui produit le cacao est appelé *cacauaquauitl*[8]. Il a de larges feuilles; il est touffu et de taille moyenne. Son fruit est de la grosseur d'un épi de maïs ou un peu plus fort. Il contient intérieurement les grains de cacao. Il est violet en dehors, rouge ou vermeil en dedans. Quand le fruit est nouveau, il enivre si l'on en boit beaucoup, tandis qu'il est rafraîchissant quand on le prend avec modération.

Il y a un certain arbre appelé *teonacaztli*. Les fleurs en sont très belles, très jaunes et d'une odeur pénétrante. On en fait beaucoup usage pour en sentir l'arome et pour en boire après les avoir moulues avec du cacao. Leur action est enivrante quand on les prend d'une manière immodérée.

Il existe un arbre du nom de *uaxin*. Il est moyen de taille; son tronc est lisse, de même que les feuilles qui sont presque comme celles de l'arbre du Pérou.

1. Avocatier, *laurus persea*: en espagnol aguacate (beurre végétal), fruit délicieux des terres chaudes et mêmes des terres froides du Mexique, puisqu'il y en a sur différents points des côtes, de même que dans les jardins qui entourent Mexico.

2. C'est-à-dire: avocatier grand et dangereux (*tlacaçoltic*).

3. C'est l'avocatier vert (*quilitl*).

4. C'est-à-dire: arbre qui porte des fruits (*xocotl*).

5. Nous avons dit déjà ailleurs que c'est le *cratægus mexicanus* de la famille des Nosacées, lequel produit un fruit appelé *tejocote* qui donne une excellente gelée.

6. De *atoyatl*, rivière, et *xocotl*, fruit; c'est probablement le *spondias purpurea* (Térébinthacées).

7. De *xalli*, sable, et *xocotl*, fruit. *Pomum arenosum*, d'Hernandez, livre III, chap. 41.

8. De *cacauatl*, cacao, et *quauitl*, arbre (*theobroma cacao*).

Il produit un fruit, semblable à celui du caroubier, qui est bon à manger et se vend au marché.

Il y a un arbre appelé *mizquitl*[1], dont l'écorce est brune à la surface et qui intérieurement est blanche et souple. Elle est médicinale et l'on en prépare une boisson qui remplace le *pulque*. Cet arbre possède un bois très dur. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de l'*aucuetl*, s'emploient comme remède, de même que ses bourgeons, contre les maladies des yeux. Leur suc s'instille dans cet organe. Le fruit se compose de petites gousses cylindriques renfermant quelques graines. Ces gousses sont sucrées et bonnes à manger. On les mâche sans les avaler pour en sucer seulement le jus. Leur usage immodéré fait enfler le ventre.

Il y a dans le pays des mûriers. On les appelle *amacapulin*[2]. Cet arbre est lisse et touffu. Les branches sont fort nombreuses et les feuilles très rapprochées sont vertes et un peu plus claires en dessous. Il produit des mûres un peu plus petites que celles de Castille.

Il existe dans le pays un arbre que les Mexicains appellent *capulin* et les Espagnols prunier, parce qu'il ressemble quelque peu au prunier d'Espagne par sa feuille et par son fruit. Celui-ci porte le nom de *capulin*, ce qui désigne la prune du pays. Les feuilles et les bourgeons de cet arbre s'instillent dans les yeux comme remède. Ces prunes font du mal quand on en mange beaucoup, parce qu'elles produisent la diarrhée. L'amande du noyau se mange grillée. Une autre espèce de ce prunier s'appelle *elocapulin*[3]. L'arbre et le fruit sont plus grands, et celui-ci est très bon à manger. Une autre espèce se nomme *tlaolcapulin*[4], parce que l'arbre et le fruit sont plus petits.

Un autre prunier s'appelle *xitomacapulin*[5]. Il produit de grosses prunes dont le noyau est petit, la peau épaisse et le jus très abondant.

Il y a un arbre appelé *quauhcamotli* dont on fait cuire les racines qui prennent le goût de patates et sont bonnes à manger.

§ 8. — *Des diverses espèces de tunas.*

Il y a dans ce pays une plante que l'on appelle *nopalli*, ce qui désigne le végétal qui produit les tunas. Cette plante est étrange; car le tronc en est formé par les feuilles dont l'épanouissement forme aussi les branches. Ces feuilles sont larges et épaisses. Elles portent des épines et renferment un suc abondant et visqueux. Le fruit que cette plante produit s'appelle tuna. Il a bon goût et il est

1. Le *mezquite*, nom que les Espagnols ont retiré du mot mexicain *mizquitl*, a été appelé *prosopis dulcis*, *inga circinalis* et *mimosa circinalis* par différents botanistes. Il produit un légume d'environ un décimètre de long et un centimètre et demi de largeur. Sa saveur douceâtre l'avait fait adopter par les anciens Chichimèques pour l'un de leurs principaux aliments, et il en est encore fait usage par les indigènes. Son emploi suivi irrite la gorge, mais sa substance est réellement nutritive. Cette plante produit une concrétion semblable à la gomme arabique officinale. Son bois est dur, de bel aspect, résistant et de longue durée.
2. De *amatl*, papier, et *capulin*, prunier.
3. De *elotl*, épi de maïs vert, et *capulin*, prunier.
4. De *tlaolli*, grain de mais sec, et *capulin*.
5. De *xitomatl*, et *capulin*, prunier.

fort estimé. Le meilleur vaut une pomme calville. Les feuilles se mangent cuites et crues. Une espèce de cette plante porte des fruits qui sont jaunes en dedans. Une autre espèce les produit rouges ou rosés; ceux-ci sont d'un excellent goût. Il y a une variété de cette plante qui a sur la feuille des rayures rouges, son fruit est rouge en dehors et violet en dedans. Il est gros et recouvert d'une peau épaisse.

Une autre espèce donne des fruits rouges intérieurement et extérieurement. Ils sont gros et allongés. Il est une autre variété dont la feuille est ronde, d'un gris verdâtre et de grosseur moyenne. Cette variété qui est basse de taille porte un fruit de la rondeur du *tzapotl*. Il en est une autre dont les tunas sont d'un violet foncé et rondes comme les précédentes. Une autre encore dont la tuna est blanche avec une peau épaisse et acide; mais la chair en est sucrée. Il y a une espèce chargée de nombreuses épines longues et pointues. Ses tunas sont aigres et blanches; la peau en est épaisse et d'une acidité qui agace les dents. La chair est peu abondante, mais elle est sucrée. On les mange crues et cuites.

Il y a une variété de cette plante qui croît à l'état sauvage et qu'on appelle *tenopalli*[1]. Elle pousse sur les escarpements de rochers et aussi sur les plaines. Son fruit porte le nom de *çacanochtli*[2]. Sa peau est acide. Cette tuna est petite et on la mange cuite ou crue. Il en est d'autres, sauvages aussi, qu'on nomme *azcanochtli*[3], dont le fruit est de couleurs très variées. Les uns sont blancs, les autres sont rouges; d'autres encore sont violets. La forme en est ronde et le goût sucré. Les pépins sont petits. Il y a d'autres variétés de cette plante dont les tunas sont couvertes d'une enveloppe très épaisse.

Le nom véritable de la tuna est *nochtli*[4].

§ 9. — *Des racines comestibles.*

Les racines de la plante qu'on appelle *quauhcamotli* sont comestibles ainsi que nous l'avons dit. Il y a d'autres racines bonnes à manger qui croissent comme les navets sous la terre et qu'on appelle *camotli*. Ce sont des patates de ce pays. On les mange crues, bouillies et cuites au four.

Il existe beaucoup de racines qu'on mange crues et qu'on appelle *xicama*[5]. Elles sont blanches, sucrées et apaisent beaucoup la soif. Il en est d'autres qu'on appelle *cimatl*. On les mange bouillies; car elles feraient mal si on les mangeait crues. Elles sont naturellement blanches, mais elles deviennent jaunes en cuisant. Il en est d'autres qu'on mange crues ou bouillies et qu'on nomme *tolcimatl*[6]. Elles sont rondes et blanches, et jaunes après la cuisson. Il y a une

1. De *tetl*, pierre, et *nopalli*, nopal.
2. De *çacatl*, paille, et *nochtli*, nopal.
3. De *azcatl*, fourmi, et *nochtli*, nopal.
4. On donne le nom de *nopal*, aujourd'hui, à différents cactus dont deux espèces (*cactus opuntia vulgaris* et *opuntia cochinillifera*) sont precieuses parce que l'une produit le fruit connu par nous sous le nom de figue de Barbarie ou de tuna par les Espagnols et l'autre sert de support et d'aliment au fameux hémiptère que l'on nomme cochenille.
5. *Xicama*, comestible appelé en botanique *pachyrrhizus tuberosus*.
6. De *tollin*, jonc, et *cimatl*.

autre racine qui ressemble à la *xicama* et qu'on nomme *cacapxon*. Il en est d'autres encore qui se mangent cuites, dont le nom est *cacomitl*[1]. La pulpe en est blanche et a le goût de châtaigne. La feuille de cette plante ressemble à celle de l'oignon. On mange aussi cuite ou crue la racine de certains souchets. On consomme également la racine appelée *atzatzamolli* qui appartient à une plante aquatique d'eau douce formant des feuilles de la rondeur d'une assiette et des roses blanches. Il y a une autre racine appelée *cacateztli* qui est ronde et petite comme un grain de maïs. On la mange cuite et elle est d'un goût savoureux. Une autre encore appelée *cuecuexqui*, qui ne pousse pas en terre chaude; on la mange cuite. Une autre racine encore d'une plante nommée *xaltomatl* est comestible, crue, bouillie ou cuite au four. Elle est d'une douceur aigrelette.

CHAPITRE VII

OU IL EST TRAITÉ D'AUTRES PLANTES.

§ 1er. — *De certaines plantes qui enivrent.*

Il y a une plante qu'on appelle *coatl xoxouhqui*[2]. Elle produit une graine qui porte le nom de *ololiuhqui*. Elle enivre et rend fou. On la donne en breuvage à des personnes auxquelles on veut du mal. Ceux qui la prennent ont des hallucinations qui leur font voir des choses épouvantables. Les sorciers la font boire ou manger à ceux qu'ils haïssent, pour leur causer du mal. Cette plante est médicinale quand on l'emploie extérieurement en poudre, en l'appliquant sur la douleur dans les cas de goutte. Il y a une autre plante qui rappelle la truffe. On l'appelle *peyotl*. Elle est blanche. Elle se produit dans les parties septentrionales du pays. Ceux qui la mangent ou boivent voient des choses effrayantes ou risibles. Cette ivresse dure deux ou trois jours et disparaît ensuite. Cette plante entre dans la consommation habituelle des Chichimèques. Elle les soutient et leur donne du courage pour le combat en les mettant à l'abri de la peur, de la soif et de la faim. On croit même qu'elle les préserve de tout danger.

Il y a une autre plante appelée *tlapatl*. C'est presque un arbuste. Elle produit un petit fruit arrondi entouré d'une peau verte sans épine. Ses feuilles sont larges et ses fleurs blanches; ses graines noires et puantes enlèvent l'envie de manger à ceux qui en prennent, les enivrent et les rendent fous pour toujours. Cette graine est bonne contre la goutte, en frottant le point douloureux avec sa décoction. La plante entière est aussi dangereuse que sa graine.

Une autre plante du même genre est appelée *tzitzintlapatl*[3] parce que son fruit arrondi est épineux. Elle produit les mêmes effets que la précédente. Il en est une autre qu'on nomme *mixitl*. Elle est petite, verte et fortement étalée. Elle

1. *Tigridia pavonia* (Iridée), en espagnol *cacomite*.
2. C'est-à-dire : serpent vert (*xoxouhqui*). La graine en est ronde (*ololiuhqui*).
3. De *tzitzimitl*, démon, et *tlapatl*.

produit une graine qui est bonne contre la goutte, en l'appliquant en poudre sur le siège de la douleur. On ne la mange pas, car elle excite le vomissement et serre la gorge et la langue. Elle n'a pas mauvais goût, mais elle enlève absolument les forces, de telle sorte que celui qui l'a prise ne peut plus ni fermer les yeux s'il les avait ouverts, ni les ouvrir s'il les avait fermés, ni se courber s'il était droit. Il perd la parole. Le vin est le contre-poison.

Il y a dans ce pays un petit champignon appelé *teonanacatl*[1] qui pousse sous le foin dans les champs et dans les déserts. Il est rond ; son pied est haut, mince et cylindrique. Il a mauvais goût, fait mal à la gorge et enivre. Il est médicinal contre les fièvres et la goutte. On en mange deux ou trois, pas davantage. Il cause des hallucinations et des angoisses précordiales. A forte et même à petite dose il porte à la luxure.

Il y a une autre plante vénéneuse qu'on appelle *tochtetepo*. Elle a les feuilles minces comme l'arbre du Pérou[2] et les racines blanches. Si quelqu'un la mange, il ne tarde pas à mourir parce qu'elle lui met les boyaux en pièces. Si on la mêle au pulque ou à de l'eau, la retirât-on tout de suite, elle y laisse son poison, et celui qui le boit en meurt. On dit que les fabricants de sortilèges se servent de cette plante. Il en est une autre qu'on appelle *atlepatli*. Elle pousse sur le bord de l'eau et près des marécages. Elle est mortelle. L'animal qui la boit ou la mange en meurt. Appliquée sur la peau, elle forme des ampoules. Elle est un remède contre la dartre qu'on appelle *xiotl*.

Il y a une autre plante appelée *aquiztli*[3]. Elle a des feuilles longues et minces. C'est presque un arbrisseau. Si quelqu'un crache ou urine sur elle, sa figure et tout son corps s'enflent à l'instant. Elle forme des ampoules sur le point qu'elle touche. Elle est un remède dans les cas de petite vérole ; elle fait sortir les pustules quand on en boit le suc. Il y a une autre plante nommée *tenxoxoli*. Elle a des feuilles minces comme les souchets. Sa racine fait vomir et cracher le sang.

Il y a une autre plante appelée *quimichpatli*. Elle a le port d'un arbrisseau et son usage est mortel. Elle tue les souris quand on la mêle à leur aliment habituel. Appliquée sur les plaies de mauvais caractère, elle en prend toute la pourriture et met à découvert la chair vive.

§ 2. — *Des cèpes.*

Les cèpes forment une espèce sauvage qui croît dans les bois. Ils sont bons à manger. On les fait cuire pour la consommation. Crus ou mal cuits ils causent la diarrhée, les vomissements et la mort. Comme remède contre ces accidents on applique en lavement l'onguent jaune appelé *axin*. Une variété de cette espèce est appelée *tzontecomananacatl*[4]. Elle est grande et ronde. Il en est une autre qui a

1. C'est-à-dire : champignon dangereux. Le terme générique est *nanacatl* qui se met en composition avec d'autres mots pour désigner les diverses espèces de champignons.

2. Les Mexicains appellent arbre du Pérou ou simplement *piru* ou *pirul* le *schinus molle* ou poivrier d'Amérique, de la famille des Anacardiacées.

3. Décrite par Hernandez au chapitre IX.

4. De *tzontecomatl*, tête, et *nanacatl*, champignon.

la particularité de produire plusieurs individus sur un seul pied, les uns hauts et les autres plus bas.

Il y a d'autres cèpes larges et ronds comme une assiette. Tous ceux que nous venons de dire sont comestibles, mais ils ont besoin d'être bien cuits. Il y en a d'autres qui sont blancs et ronds et qui cuisent facilement. On les grille aussi sur un *comal ;* ils ont très bon goût. D'autres encore sont ronds et aplatis sur un pied long et mince. Ils cuisent très vite et sont très bons. Ils poussent dans les lieux solitaires quand commencent les pluies. Il en est encore d'autres qui sont bons à manger, bouillis et grillés.

Il y a une racine appelée *cimatl*. La plante qui la produit s'appelle de même ou *quauecoc*. Elle donne une fève semblable à un gros haricot. C'en est un, en effet, à l'état sauvage. Elle pousse des tiges longues et rampantes sur la terre. Sa racine mangée crue ou mal cuite fait vomir, cause la diarrhée et tue. Son remède, c'est l'onguent jaune appelé *axin* appliqué en lavement. Pour manger ses racines, il est nécessaire de les faire cuire pendant deux jours consécutifs.

Il y a une plante appelée *amolli* qui a les feuilles comme les petits souchets et la tige blanche. Sa racine fait l'office de savon pour blanchir le linge. Les petites radicelles servent à laver la tête. On les emploie aussi comme appât pour priver les poissons de sentiment. Les personnes qui font usage de cette racine en meurent, et quelquefois, au contraire, y puisent du soulagement. Lorsque quelqu'un a avalé une sangsue, cette plante bue en décoction fait mourir l'animal.

Il y a une racine qu'on appelle *tecpatli*. Elle s'attache comme de la glu et elle a aussi la propriété de saponifier comme la racine du savon. Elle est un remède contre les fractures des os et on l'emploie comme de la glu pour prendre les oiseaux, en ayant soin d'en envelopper des pailles que l'on place dans les endroits où ceux-ci ont l'habitude d'aller boire ou manger. On appelle aussi cette matière *tlaçalolli* [1] parce qu'elle est glutineuse. On lui donne aussi le nom de *tecpaolotl* [2]. Une autre plante appelée *yamolli* produit de petites pommes noires très amères qui sont un remède contre les pellicules de la tête.

§ 3. — *Des herbes qu'on fait cuire comme comestibles.*

L'une des herbes qu'on mange bouillies s'appelle *uauhquilitl* [3]. C'est une blette très verte qui a les rameaux minces et longs et les feuilles larges. La tige et la graine portent le nom de *uauhtli*. Cette plante se mange bouillie. Elle a le goût de la sarriette. On en exprime l'eau après l'avoir fait cuire. On en fait des *tamales* auxquels on donne le nom de *quiltamalli*. On la mêle aussi aux *tortillas*. Elle est très répandue et son usage est considérable, comme la sarriette d'Espagne.

Une autre herbe se mange aussi bouillie. On l'appelle *quiltomilli*. Elle a les feuilles larges quand elle n'a pas acquis toute sa croissance. On la mange. Devenue grande on l'appelle *petzicatl*. On la fait cuire avec du *tequixquitl*

1. Du verbe *çaloa*, coller, cimenter. Bustamente porte *tlacolli* et Kingsborough *tlaoalli*.
2. De *tecpatli*, et *ololl*, épis de maïs.
3. De *uauhtli*, sarriette, et *quilitl*, herbe comestible.

et on en exprime l'eau pour la manger. Elle produit une graine noire appelée *pitzitl*.

Il y a une autre plante qu'on mange également bouillie. On la nomme *itzmiquilitl*. Elle est grisâtre. Ses branches sont grandes, ses feuilles rondes et plates.

On appelle *ayoxochquilitl*[1] les fleurs de calebasse. On les mange. Elles sont très jaunes et un peu épineuses. On les nettoie avant de les faire cuire en prenant soin d'enlever une petite écorce qui les couvre. Les bourgeons et les extrémités des rameaux de la calebasse se mangent également bouillis.

Une autre herbe qu'on appelle *axoxoc*[2] et qui a les feuilles longues et larges se mange bouillie. Elle est aigrelette et fort bonne.

Une autre herbe appelée *mizquilitl*[3] est haute et très verte, avec des feuilles découpées. Elles se mange bouillie et a fort bon goût.

Il y en a une autre qu'on appelle *acuitlalpalli*. Elle pousse au bord de l'eau et ses branches s'étalent au loin. Elle est bonne à manger.

Il y en a une autre appellée *tziuinquilitl*[4]. Elle pousse également au bord de l'eau; ses feuilles sont harpées et bleues. On la mange bouillie.

Une autre herbe qui s'appelle *tacanalquilitl* croît sur la montagne. Sa racine porte le nom de *tacanalli*. Elle est de couleur cendrée. On la mange bouillie et cuite au four.

Une autre encore *mamaxtli*, et qui ressemble à l'*acuitlalpalli*, pousse au bord de l'eau et se mange bouillie. Elle est très bonne.

Une autre qui ressemble à l'ortie se mange bouillie.

Il y a d'autres blettes sauvages, appelées *uei quauhquilitl*[5], qui se mangent bouillies et sont fort bonnes, quoiqu'elles aient un goût amer avant d'être cuites.

Une plante nommée *etenquilitl* est celle qui produit ces haricots qui tombent quand on en touche la gousse. On la mange bouillie.

Il en est enfin une autre qui se nomme *tlalayoquilitl*[6]. C'est une calebasse sauvage qui, comme le *xaltomaquilitl*[7], se mange bouillie.

§ 4. — *Des herbes qu'on mange crues.*

Parmi les herbes qu'on mange crues, il en est une qu'on nomme *tzitziquilitl*. Elle est très tendre. Elle forme des fleurs et de la graine. Elle est d'un vert foncé et très bonne à manger.

Une autre, *eloquilitl*[8], est très verte et très tendre. Elle porte des fleurs et a fort bon goût.

1. De *ayoxochitl*, fleur de calebasse, et *quilitl*, herbe comestible.
2. Bustamante porte : *axoxoco*.
3. De *miztli*, lion, et *quilitl*, plante comestible.
4. De *tziuintli*, et *quilitl*, herbe comestible.
5. *Uei quauhquilitl*, c'est-à-dire : grande herbe comestible des bois (*quauitl*).
6. De *tlalayotl*, et *quilitl*, herbe comestible.
7. De *xaltomatl*, sorte de tomate, et *quilitl*, herbe comestible.
8. De *elotl*, épi de maïs vert, et *quilitl*, herbe comestible.

Une autre, *quauheloquilitl* [1], est sauvage et naît surtout entre les tunas. Elle est très tendre et bonne à manger.

Une autre, *moçoquilitl*, est verte, très tendre, velue et fort bonne. Il en est une nommée *tzayanalquilitl* [2] qui pousse dans l'eau. Elle a les rameaux creux et les feuilles découpées. Elle est très bonne à manger.

Une autre, *axoxoquilitl* [3], est d'un vert clair. Elle pousse près de l'eau et elle a bon goût. On prétend que si les enfants de l'un et l'autre sexe la mangent, ils se rendent pour plus tard impropres à la génération ; mais les grandes personnes en font usage impunément.

La *tzonquilitl* [4], est très verte et ses tiges sont comme des roseaux creux semblables à l'*axalli* [5]. Elle pousse au bord de l'eau. Elle craque entre les dents quand on la mâche.

L'*iztacquilitl* [6] est basse et touffue. Son goût est salé. On la mange crue et cuite.

La *tepicquilitl* [7] a les feuilles longuettes et pointues. Elle cause la diarrhée quand on en mange beaucoup.

L'*eçoquilitl* [8] a les feuilles et les tiges comme les haricots et, en outre, un peu dures et velues. On la mange crue et elle produit des renvois.

Le *uitzquilitl* [9] est le cardon du pays. Il a des épines ; les feuilles les plus inférieures sont cendrées et les supérieures vertes. Elles sont bonnes à manger. Elles ont des filaments comme le cardon de Castille. Cette plante pousse au bord de l'eau, et on la cultive dans les potagers.

Il y a un certain cardon sauvage semblable au précédent qui croît sur la montagne et porte le nom de *quauitzquilitl* [10]. On lui fait dire : « *Je mange celui qui me mange* », parce qu'il est épineux et qu'il pique celui qui le consomme.

Le *chichicaquilitl* est une herbe comestible qui croît au bord de l'eau et en terre molle et labourée. Il est très tendre ; ses racines sont blanches et il est un peu amer.

Le *tonalchichicaquilitl* [11] pousse en terrain sec, dans les lieux solitaires et sur la montagne. Il est vert, cendré et très amer. Il calme la chaleur intérieure, facilite la digestion et purifie les intestins, surtout quand on le mange à jeun.

Le *coyocuexi* ressemble au *uitzquilitl* dont on parle plus haut. Il n'est point épineux. Il forme une tige et des fleurs. Les enfants n'en font point usage. Il est amer, il fait mal à la gorge et rend la voix rauque, surtout aux enfants.

1. C'est-à-dire : *eloquilitl* des bois (*quauitl*).
2. « Herbe comestible (*quilitl*) fendue (*tzayanalli*). »
3. C'est-à-dire : herbe comestible (*quilitl*) verte (*xoxoctic*) qui vient près de l'eau (*atl*).
4. De *tzontli*, chevelure, et *quilitl*, herbe comestible. Kingsborough porte *tentzonquilitl*.
5. De *atl*, eau, et *xalli*, sable.
6. C'est-à-dire : herbe comestible (*quilitl*) blanche (*iztac*).
7. De *tepictli*, et *quilitl*, herbe comestible.
8. C'est-à-dire : herbe comestible (*quilitl*) tachetée de rouge (*eço*, qui a du sang).
9. De *uitztli*, épine, et *quilitl*, herbe comestible.
10. De *quauitl*, bois, et *uitzquilitl*.
11. Le mot *chichicaquilitl* est formé de *chichic*, amer, et *aquilitl*, herbe comestible qui vient près de l'eau (*atl*). L'autre espèce, *tonalchichicaquilitl*, demande la chaleur, c'est une plante d'été (*tonalli*).

Le *popoyauh* [1] est presque un arbrisseau. Sa feuille est teintée de vert et de noir. On la mange crue et cuite. Mêlée à la masse de maïs, elle entre dans la confection des tortillas.

L'*exixi* a de petites feuilles. Il se mange cru et cuit. On en fait des tortillas et des tamales. Si l'on en mange beaucoup il fait venir des ampoules et produit de la chaleur. Sa graine est jaune. On la mange beaucoup. On la mêle à l'*atole* à l'usage de ceux qui ont des selles de matières et de sang. Il a la propriété de purifier les intestins.

Le *xoxocoyolli* est l'oseille de ce pays. Il est aigre et il se mange cuit et cru.

Le *xoxocoyopapatlac* [2] a la tige haute et mince ; les feuilles longues et larges. Les feuilles de la base sont très bonnes à manger bouillies.

Le *xoxocoyolcuecuepoc* [3] a la tige grosse et cylindrique et les feuilles rares. Cette plante fleurit. Elle commence à pousser au début des pluies. C'est un manger aussi bon que les tomates.

Le *xoxocoyololuiuila* est grisâtre ; ses feuilles sont petites et rondes. Le goût en est excellent.

Le *miccaxoxocoyolli* [4] ressemble au *xoxocoyolpapatlac* dont il a été question plus haut, à cela près qu'il a la tige grosse et velue. Ses larges feuilles sont très acides et agacent les dents.

Le *quauhxoxocoyolli* [5] est comme le précédent un manger très tendre; mais il est un peu plus grand.

Le *quananacaquilitl* [6] signifie herbe que mangent les poules d'Espagne. C'est la *serraja* de Castille. On dit que cette plante n'existait pas dans le pays avant l'arrivée des Espagnols. Il y en a tellement aujourd'hui que le sol en est partout couvert. Comme la graine est ailée, elle vole et elle produit sa multiplication par tout le pays.

Il y a dans ce pays un petit oignon qu'on appelle *xonacatl* et qui a le goût des oignons d'Espagne. On le sème dans les potagers.

Il y a d'autres petits oignons sauvages qui croissent dans les champs et brûlent beaucoup la bouche.

Il en est un autre fort petit appelé *maxten* qui croît et fleurit et n'a aucun goût. On en mange la racine et la tête bouillies. Il en naît beaucoup en un même lieu.

Le *papaloquilitl* [7] est une herbe odorante et savoureuse dont la feuille est ronde. Elle pousse en terre chaude.

Il est une autre herbe appelée *ayauhtona* qui croît dans les champs et dans les bois à l'état sauvage. Elle ressemble à la précédente, est basse de taille, touffue et porte des fleurs odorantes.

Une autre plante comestible, c'est celle qui produit la *batata* douce.

On mange aussi les feuilles de la *xicama*.

1. C'est-à-dire : brun ; fréquentatif de *popaua*, brunir, noircir.
2. De *xoxocoyolli*, oseille, et *papatlac*, large.
3. De *xoxocoyolli*, oseille, et *cuecuepoc*.
4. De *miqui*, mourir, tuer, et *xoxocoyolli*, oseille.
5. C'est-à-dire : oseille (*xoxocoyolli*) des bois (*quauitl*).
6. De *quanaca*, coq, poule, et *quilitl*, herbe comestible.
7. C'est-à-dire : herbe comestible (*quilitl*) du papillon (*papalotl*).

Il y a une autre herbe comestible appelée *tolcimaquilitl*[1]. Sa fleur est très belle; on en mange la racine dont il a été question plus haut.

Il y a un petit fruit appelé *xaltomatl* ou *xaltotomatl* que produit une plante nommée *xaltomaxiuitl*[2]. Ce petit fruit, qui est rond, sucré et juteux, est tantôt blanc et tantôt noir. Sa racine se mange crue, bouillie et cuite au four.

Il y a une herbe du nom de *coyototomatl*[3] qui produit un petit fruit comestible semblable à de petites tomates et qu'on appelle *miltomatl*. Il a la peau jaune; le goût en est sucré, mais il serre un peu la gorge. La décoction de la racine bue modérément est médicinale. Elle nettoie les intestins. Les femmes nourrices la boivent, parce qu'elle purifie leur lait.

Une herbe appelée *atlitiliatl* produit un petit fruit noirâtre, sucré et un peu aigrelet. Ses feuilles s'emploient dans les *temaxcalli* pour préparer l'eau dans laquelle se baignent les malades.

L'herbe qu'on nomme *tlalxilotl* et celle qui est appelée *tlalayotl* sont comestibles.

§ 5. — *Des plantes médicinales.*

Il y a une plante médicinale qu'on appelle *cocoyactic* et dont les médecins font usage au début d'un traitement. Elle forme sous la terre une tête pareille à celle de l'ail. Quand on commence à traiter un malade, on pulvérise cette plante avec sa racine et sa graine. On la fait absorber au malade par le nez, et, si la dose en est forte, le sang jaillit des narines. Cette plante se produit dans l'endroit que l'on nomme *Motlauhxauhcan*[4], et qui se trouve situé au pied des montagnes de *Quauhnauac*.

Il y a une autre plante médicinale qu'on appelle *pipitzauac*, et qui ressemble à du foin haut de taille. Sa racine se met en poudre et on la donne à boire à celui qui se plaint d'une chaleur intérieure trop considérable. Il s'ensuit des vomissements et des selles qui tempèrent cette chaleur. Ce remède fait expulser de la matière aux hommes et aux femmes. Après sa purgation le malade devra boire du *yolatolli* qui se fait avec du maïs moulu. Cette plante pousse sur les montagnes de *Chalco*.

Il y a une autre plante médicinale qu'on appelle *iztacquauitl*. Sa racine est comme celle du *cimatl* dont nous avons parlé; elle est tout aussi grosse, très blanche, un peu spongieuse et légèrement sucrée. C'est un tempérant de la chaleur. La décoction de cette racine est bue par ceux qui ont fait usage d'un purgatif. Elle purifie l'urine, guérit les parties génitales des hommes et des femmes et fait venir au dehors un amas de pus s'il existait intérieurement. Si quelqu'un a été blessé à la tête, cette plante appliquée entière ou pulvérisée sur la plaie la fait guérir. Cette même racine fait encore du bien à ceux qui ont mal aux yeux et qui ont les paupières gonflées et rouges de chaleur. Ils guérissent en se frottant

1. De *tolcimatl*, sorte de racine, et *quilitl*, herbe comestible.
2. Solanée dont le nom est formé de *xaltomatl*, sorte de tomate, et *xiuitl*, herbe, plante.
3. De *coyotl*, chacal, et *totomatl*, sorte de tomate.
4. « Lieu où l'on se pare, se met du rouge (*tlauhxaua*). »

légèrement. Les feuilles de cette plante sont rougeâtres ou violettes et les branches minces. Ces parties de la plante ne sont pas médicinales. Elle pousse sur la montagne.

Il y a une autre plante médicinale qu'on appelle *coanenepilli*[1]. Sa racine est blanche, peu flexible, légèrement sucrée et de couleur brune. Sa surface et sa moelle sont blanches. Pour se purger on prend une racine entière en quatre fois. Elle expulse les mauvaises humeurs par la bouche et par les selles et elle tempère la chaleur exagérée. Les feuilles, qui sont rondes et d'un vert clair, ne font aucun bien. Quand on se purge, si l'effet est trop considérable, il faudra prendre pour l'arrêter un peu de bouillon de poule, ou la bouillie appelée *yolatolli*. Cette plante pousse dans la province de *Tetzcuco*, dans les champs et dans les lieux incultes, mais rarement sur la montagne.

Il y a une autre plante qu'on appelle *ilacatziuhqui*. Sa racine ressemble à un cordon tordu. Cette plante a un goût piquant et sucré. Elle est noire extérieurement et blanche en dedans. On donne une racine entière de cette plante en quatre fois pour purger et mettre les humeurs en mouvement. Elle expulse par la bouche et par les selles les humeurs mauvaises. C'est un tempérant dans le cas de chaleur exagérée. Les feuilles petites et rondes ne font aucun bien. Le malade qui s'est purgé avec cette plante prendra, si le flux est trop considérable, un peu de bouillon de poule ou la bouillie appelée *yolatolli*. On trouve cette plante, qui est rare, dans la province de *Tetzcuco*, dans les lieux incultes et dans les bois.

Il y a une espèce de maguey appelé *teometl*, dont la feuille qui est verte porte une raie jaune sur ses bords. Cette feuille est médicinale. On la fait cuire sous la cendre chaude; on en exprime le jus que l'on mêle ensuite avec dix graines de calebasse moulues et le suc de *miltomatl* et on fait boire cette mixture à la personne qui a eu une rechute de quelque maladie. Il doit la prendre à la fin du repas, sans faire usage d'aucune autre boisson, et cela guérit. Ces magueys poussent partout sur les montagnes et sur les terrasses. La personne qui en fait usage doit se baigner avant d'avoir bu.

Il y a un arbuste appelé *chapulxiuitl*[2]. Il n'a point de branche; ses feuilles naissent de la tige qui est verte. C'est celle-ci qu'on pulvérise avec les feuilles et on applique cette poudre sur la plaie, lorsque quelque morceau de flèche est resté dans le corps, ou quand un éclat de bois, une épine ou un os est entré dans le pied. Ce remède les fait expulser. Il guérit aussi les coupures qui ont été suivies de suppuration. Cet arbrisseau croît partout : sur les plaines, sur les coteaux et sur les montagnes.

Il y a une autre herbe médicinale qu'on appelle *totoncaxiuitl*[3] et dont les feuilles sont rondes et très vertes. Elle n'est point rampante mais un peu haute. La feuille et les racines moulues guérissent les tumeurs, comme bubons et furoncles. En plaçant la poudre mêlée d'eau sur ces tumeurs, on obtient quelquefois qu'elles se résolvent. Cette plante croît sur les montagnes.

Il y a une autre racine médicinale qu'on nomme *uei patli*. Elle est arrondie

1. « Langue (*nenepilli*) de serpent (*coatl*). »
2. C'est-à dire : herbe (*xiuitl*) de la sauterelle (*chapulin*).
3. De *xiuitl*, erbe, et *totonqui*, chaude.

comme les tubercules de terre. Ces tubercules sont unis les uns aux autres. Les feuilles de cette plante sont arrondies et se terminent par une pointe. Elles ne sont d'aucun usage. Mais les racines moulues et bues dans de l'eau sont utiles à ceux qui ont la digestion affaiblie. Les enfants atteints de diarrhée guérissent en la buvant avec de l'eau. Cette plante pousse dans les champs et dans les lieux incultes.

Il y a une autre plante appelée *ixiayaual*. Elle a les feuilles rondelettes et vertes et la racine noirâtre. Bue en décoction elle tempère la chaleur et purifie l'urine. Si on l'applique en poudre sur la tête des enfants, elle fait disparaître les éruptions maladives. Elle les guérit aussi de la diarrhée et d'une excessive chaleur. Moulue avec la feuille de l'herbe appelée *eloquiltic*, cette racine est bonne contre la constipation, qu'elle fait cesser. On trouve cette plante au milieu des rochers et des endroits escarpés.

Il y a une autre plante appelée *eloquiltic*, qui a les branches longues et minces. Les feuilles pulvérisées et bues avec de l'eau facilitent la digestion et provoquent l'urine. Elle croît sur les montagnes. Il y en a une autre très médicinale qu'on nomme *toçancuitlaxcolli*[1]. Elle a les feuilles rougeâtres, rondes et dentelées ; les branches sont vermeilles et quelquefois moitié vertes et moitié rouges. Sa racine est blanche en dedans et rougeâtre en dehors. Ses racines sont multiples, arrondies et entrelacées les unes avec les autres. On les fait griller avec du *chilli* et cuire ensuite dans de l'eau. Ainsi préparé, ce remède guérit les selles sanguinolentes. Quand on l'a bu, les selles deviennent plus abondantes ; mais bientôt elles s'arrêtent. Après cela le malade doit boire une eau mêlée de *chiantzotzotl* et peu de temps après il pourra manger. Les feuilles de cette plante ne sont bonnes à rien. Elle croît au milieu des rochers et sur les montagnes.

Il en est une autre appelée *coztomatl*. Sa racine est très amère; elle est blanche et rondelette avec la peau jaunâtre. Les feuilles sont comme celles de la plante qu'on appelle *miltomatl*. Elle produit un petit fruit jaune, sucré et bon à manger. Sa racine facilite la digestion et tempère l'excessive chaleur. On trouve cette plante sur les plaines, sur les coteaux, sur les montagnes et dans les déserts.

Il y en a une autre médicinale également qu'on appelle *cacacilli* et qui ne dépasse guère le niveau du sol. Ses feuilles sont minces et larges ; elle produit des fleurs blanches qui ne sont d'aucune utilité. Sa racine est sucrée ; elle est bonne contre le flux de sang, en en buvant la poudre mêlée avec de l'eau additionnée d'un peu de *chiantzotzotl*. On en fait usage également contre les fracture des os. Elle est bonne en ce cas à la condition de l'appliquer sur la lésion avec une substance adhésive comme *tzacutli*[2] ou *xochiocotzotl*. Elle est utile aussi contre les abcès et les bubons, ou autres choses semblables, attendu qu'elle en produit la maturation en l'appliquant par dessus. Elle est bonne aussi pour faire expulser du corps un éclat de bois, une épine, un os ou un morceau de flèche. Cette plante pousse sur les montagnes de *Xochimilco* et sur toutes les autres.

1. C'est-à-dire : boyaux (*cuitlaxcolli*) de taupe (*toçan*).
2. Colle.

Il en est une autre médicinale qu'on appelle *iztac palancapatli*[1]. Elle est très verte. Ses feuilles sont très minces et ses fleurs sont moitié blanches et moitié rouges; les unes et les autres sont sans utilité. Elle a un grand nombre de racines, longues, grosses, blanches et dures comme celles d'un arbre. Cette racine se boit en poudre mêlée dans de l'eau. Cette même poudre s'emploie sur les plaies pourries et l'on en fait aussi des emplâtres qu'on applique sur les plaies en voie de guérison, pour qu'elles cicatrisent. Elle pousse sur les coteaux et les lieux élevés.

Il y a une autre plante salutaire qu'on appelle *cototzauhqui xiuitl*[2]. Ses feuilles et ses branches sont minces et étroites ; sa racine est un peu piquante et sucrée. Elle est purgative et expectorante. Elle est mise en usage par ceux qui ont la poitrine ou la gorge desséchée, afin de soulager cet état. On doit la boire pulvérisée en petite quantité. Prise ainsi, elle fait expulser les flegmes et les matières coagulés. Ses branches ne sont bonnes à rien. Elle croît sur les lieux élevés.

Il y a une autre plante qu'on appelle *cococxiuitl* ou *cococpatli*. Elle ne croît pas au delà d'une *vara* et ne forme pas plus de trois ou quatre rameaux. Le vert de ses rameaux et de ses feuilles est un peu jaunâtre; les unes et les autres ne valent rien. La racine ressemble à un radis; elle est utile contre la constipation. On ne la boit pas, mais on la prend en lavement. Elle est presque aussi piquante que le piment. On ne doit en faire qu'un usage modéré. Cette plante pousse sur toutes les montagnes.

Il y a une autre plante médicinale qu'on appelle *chichientic*. C'est un arbuste. Ses feuilles et ses branches sont un peu rougeâtres. Sa racine, qui ressemble à un petit radis, est un peu sucrée. On la fait boire pour unique boisson à ceux qui se purgent avec la plante précédente. Cet arbuste croît sur toutes les montagnes. Il y a un autre arbrisseau qu'on appelle *cococxiuitl*. Ses branches sont minces et tronquées; ses fleurs ressemblent à celles de la *chian* et ses racines sont nombreuses, grosses et un peu jaunes. Cette plante fait du bien aux personnes qui ont une grande chaleur concentrée et suent beaucoup. On ne la boit pas, mais on la donne en lavement. Les branches ne sont d'aucune utilité. Cette plante fait aussi du bien aux gens empoisonnés. Elle débarrasse la gorge et la poitrine des flegmes. Elle croît sur toutes les montagnes.

Il y en a une autre qui s'appelle *xaltomatl*. C'est un arbrisseau qui porte une sorte de petits raisins bons à manger. Sa racine qui ressemble à un radis est un peu sucrée. Elle se boit en décoction par les personnes qui ont été purgées pour une maladie de l'urine. Cette plante croît partout, sur les plaines comme sur les montagnes.

Il y en a une autre qu'on nomme *ixnexton*. Elle rampe sur le sol. Ses feuilles sont vertes, arrondies et pointues. Elles ne sont bonnes à rien. La racine est un peu amère. Pulvérisée avec quelques grains de maïs, elle est administrée en boisson aux accouchées, avant qu'elles se baignent. Elle croît partout.

Il y a une autre plante médicinale qui s'appelle *tacanalxiuitl*. Elle a les branches

1. « Remède pour les plaies, les maux ulcérés (*palanqui*). »
2. C'est-à-dire : herbe (*xiuitl*) repliée (*cototzauhqui*).

très vertes et poilues; les feuilles sont longues et minces, elles ne sont d'aucune utilité. Les racines sont blanches et arrondies. Elles poussent enchevêtrées les unes avec les autres et sont d'un goût sucré comme les *xicama*. On les moud avec un peu de maïs et ceux qui sentent un excès de chaleur les prennent en boisson. La plante se mange bouillie. Elle pousse entre les plants de maïs et sur les montagnes.

Il y a une autre plante salutaire qu'on appelle *xoxocoyoltic*. Elle a une tige longue avec des rameaux qui en émanent. Ses feuilles en forme de cœur sont dentelées et rougeâtres. Elles n'ont aucune utilité. Elle a une racine unique de l'aspect d'une pierre arrondie ; la surface en est vermeille et le dedans est blanc et d'un goût amer. Elle est un remède pour ceux qui ont le membre endommagé; on en fait alors usage en l'injectant au moyen d'une seringue. Elle est bonne aussi en lavement pour ceux qui sont constipés. Mêlée avec un peu de pulque blanc, ou sans ce mélange, elle fait vomir. Elle fait rendre aussi et expulser la matière qui est renfermée dans le membre. Après son usage, le malade devra prendre un peu de bouillon de poule ou de la bouillie qu'on appelle *yolatolli*. Cela fait, il mangera; mais il ne devra pas boire de l'eau froide. Cette plante pousse sur les escarpements des rochers.

Il en est une autre médicinale aussi qui s'appelle *tlacoxiuitl*. C'est un arbuste dont les rameaux sont verts comme les feuilles. Ses fleurs sont jaunes, les branches anguleuses et les racines minces. L'ensemble de la plante n'est bon à rien à l'exception des racines. Celles-ci moulues avec de l'eau et prises en boisson modèrent la chaleur et tempèrent ceux qui ont la figure congestionnée. On en arrose celle-ci ainsi que les yeux. On la met dans de l'eau, qui en devient violette, pour la prendre en boisson et en faire usage en lotion. Elle fait suer celui qui la boit. Elle croît sur les montagnes.

Il y a une autre herbe médicinale qu'on appelle *acocoxiuitl*. C'est un arbrisseau qui a les feuilles étroites et longuettes et les branches hautes. Les unes et les autres sont sans vertu. La racine qui est un peu piquante et a l'odeur d'herbe moulue s'applique en lavement. Prise avec de l'eau, elle est utile à celui qui a un abcès dans le membre ou dans une partie interne ou qui rend de la matière par l'urine et dont tout le corps s'amaigrit. Avec ce remède la maladie entière est expulsée. Le liquide qui se donne ainsi en lavement ne doit pas être très épais et il ne faut pas prendre chaud celui qu'on boit. Il modère la chaleur intérieure. Cette plante croît sur les montagnes.

Il y a une autre plante médicinale appelée *izeleua*. C'est un arbrisseau; Il porte des feuilles rondes très vertes et des fleurs violettes qui ne sont d'aucune utilité. La racine de cette plante est grande et noire comme celle d'un arbre. On la coupe pour en tirer profit. On la met en morceaux et on la fait cuire avec des pépins de calebasse et des grains de maïs. On passe la décoction et on la fait boire à ceux qui ont eu des rechutes. Si une femme, après avoir été malade, cohabite avec son mari et est prise d'une rechute pour ce motif, elle boit deux ou trois fois de ce remède et cela la guérit. Ce remède se boit également cru, pulvérisé et mêlé avec de l'eau, pour les personnes qui sont au début d'une maladie : cela fait rendre la bile et le flegme par la bouche. Cette boisson est administrée aussi à ceux qui éprouvent trop de chaleur et des angoisses sur le

cœur ; cela suffit pour apaiser le mal. Les malades, après l'avoir bue, prennent un peu de bouillon de poule. Cette plante est rare ; elle croît sur les montagnes.

Il y en a une autre médicinale qui s'appelle *chilpanton*. Elle est de taille élevée. Ses feuilles longues et larges et ses fleurs rouges ne sont bonnes à rien. Les racines sont noires en dehors, blanches intérieurement, épaisses et longues. Elles sont amères. Cuites sur un *comal* et pulvérisées, elle sont utiles à celui qui perd le sang par le nez, en les absorbant mêlées avec de l'eau. On les donne à boire aux personnes qui ont de la toux. Leur poitrine se ramollit et des flegmes sont expulsés par la bouche. Cette plante croît sur la montagnes.

Il y a une autre plante qu'on appelle *chichilquiltic*[1]. Elle est rougeâtre sur l'écorce, ses rameaux sont longs et fortement espacés. Ses feuilles sont étroites en bas, s'élargissent ensuite et se terminent en pointe. Les branches ont des nœuds comme le roseau. L'ensemble n'est d'aucune utilité ; mais la racine est bonne pour ceux qui sont trop échauffés intérieurement et refroidis à la surface. Ce remède fait sortir la chaleur au dehors. Quand on le boit, on ne doit point faire usage de tortillas chaudes ni d'aucune chose acide. Cette plante croît partout par les plaines et sur les coteaux.

Il y a une autre plante médicinale qu'on appelle *tlatlalayotli*. Elle est rampante comme les calebasses sauvages. Les feuilles en sont comestibles. La racine, comme le *tocimatl*, est d'un goût à la fois sucré et amer. Moulue et mêlée avec de la résine *ocotzotl*, elle guérit les abcès que l'on en frotte. On emploie aussi la poudre pour le même motif. Cette plante croît dans les plaines et sur les lieux élevés.

Il en est une médicinale appellée *tepeamalacotl*[2]. Elle ressemble à la plante aquatique nommée *amamalacotl*[3]. Elle a les feuilles rondes et aplaties, les branches minces, longues et vides. La feuille est terminale ; car la tige des rameaux est nue depuis le point de sa naissance jusqu'à son extrémité. La racine ressemble à une pelote arrondie ; elle est piquante et utile contre la toux et pour la digestion. On prend chaque fois quatre de ces pelotes ; les enfants n'en prennent qu'une. Cette plante croît sur les rochers et les escarpements.

Il en est une autre médicinale qu'on nomme *iztaquiltic*[4]. Elle a les rameaux rouges et les feuilles d'un vert cendré. Les uns et les autres ne sont d'aucune utilité ; mais la racine, qui est longue, moulue et prise en boisson avec de l'eau, est bonne pour ceux qui ont la gale. Ils ne la boivent qu'une fois ; ils s'en frottent en même temps tout le corps et c'est ainsi qu'ils guérissent. La plante croît sur les coteaux et sur les montagnes.

Il y en a une autre médicinale appelée *tlalmizquitl*[5]. C'est un arbrisseau qui a les feuilles comme l'arbre nommé *mizquitl*. Elles ne sont d'aucune utilité. Sa racine est jaune comme celle du *cimatl*. Elle est unique, longue et de bon goût. On la moud et on la boit à jeun avec de l'eau. Elle est bonne pour ceux qui ont

1. Jaune (*chichiltic*) et verte (*quiltic*).
2. Qui croît sur les rochers (*tepetl*).
3. Molina donne *amalacotl*, sorte de plante aquatique (*atl*).
4. Blanche (*iztac*) et verte (*quiltic*).
5. C'est-à-dire : *mizquitl* de la terre ou plaine (*tlalli*)

la diarrhée et une chaleur intérieure trop forte. Celle-ci se tempère avec ce remède. Après l'avoir bue, le malade devra manger des choses froides. La plante croît en montagne et en plaine.

Il y a une plante médicinale également, qui s'appelle *poçaualizpatli*[1]. Ses feuilles sont larges; leur forme ressemble à celle des feuilles du figuier, quoiqu'elles soient plus petites. Elles sont vertes, dentelées et terminées en pointe. Elles rampent sur le sol et elles sont amères. La racine, qui ressemble au radis, est jaune au dehors et blanche intérieurement. Moulue avec les feuilles, elle est bonne pour ceux qui sont enflés ou qui ont des plaies sur le corps. On en applique la poudre sur celles-ci ou sur les gonflements, et cela guérit. Cette plante croît sur les montagnes.

Il y en a une autre, médicinale, qui s'appelle *uauauhtzin* ou *iztacquauitl;* on a déjà dit qu'elle est bonne contre un excès de chaleur et pour le gonflement ou la suppuration du membre. Pour cela on doit la moudre avec les feuilles et les fleurs de la plante appelée *matlalli*[2] et la mêler avec de l'eau chaude. Cette plante moulue et prise en boisson est bonne aussi contre le *tabardillo*. On l'administre dans cette maladie lorsque commencent à paraître des taches de la couleur de vert-de-gris. Cela fait sortir le mal en dehors, mais il faut saigner en même temps le malade. Ce remède est également utile à celui qui est atteint d'une diarrhée continuelle. La racine se prend en ce cas dans de l'eau, mélangée avec un peu de *chian*. Elle croît partout sur les montagnes.

Il y a une autre plante appelée *tlacoxiuitl* qui est de taille un peu haute, dont les feuilles et les branches sont en petit nombre, minces, longuettes et très vertes; ses fleurs sont blanches. Aucune de ces parties de la plante n'est bonne à rien. Les racines sont épaisses et blanches. On les fait cuire dans l'eau et celui qui, atteint de diarrhée, boit de cette décoction, guérit pourvu qu'il prenne soin de boire après cela de la bouillie appelée *yolatolli*. Cette racine est en même temps un remède contre les abcès et les gonflements qu'elle résout ou fait suppurer. Cette plante croît partout en plaine et sur les montagnes.

Il y en a une autre, médicinale aussi, qu'on nomme *tlalchipilli*[3]. Elle est de la hauteur de deux empans. Ses feuilles, qui n'ont aucune utilité, sont vertes, larges, pointues et parsemées d'un grand nombre de veines. Sa racine est d'un vert foncé extérieurement et d'un brun violet en dedans. Elles est amère. Réduite en poudre, mêlée avec de la résine *ocotzotl*, et appliquée sur les abcès, elle les guérit. Elle croît en plaine et sur les montagnes.

Il y a une autre plante médicinale qui s'appelle *acaxilotic*[4]. C'est un arbuste; ses feuilles, qui sont très nombreuses, sont réunies par leur tiers inférieur formant des groupes de deux, de trois ou de cinq. Les branches sont minces et les feuilles ongues et larges. Les unes et les autres sont sans utilité. Les racines sont longues, blanches, petites et d'un goût styptique. Pulvérisées et délayées dans l'eau,

1. « Remède pour les tumeurs, les enflures (*poçaualiztli*). » L'édition de Bustamante porte *poçauizpatli*.
2. Ou *matlalin*, qui sert à faire la couleur vert foncé.
3. De *tlalchi*, près de terre, et *pilli*.
4. De *acatl*, tige, roseau, et *xilotic*, qui porte épi.

elles font du bien à ceux qui ont rechuté de quelque maladie et ressentent une trop grande chaleur intérieure. Elles ont pour effet de leur faire rejeter par la bouche de la bile, du flegme et de la matière. Après ce débarras, on prend de la bouillie appelée *yolatolli*. Cette plante croît sur les montagnes.

Il y en a une autre appelée *chichilquiltic* dont la racine ressemble à un cep de vigne. Ses branches sont longues; les feuilles rondelettes, dentelées et rougeâtres ne sont d'aucune utilité. La racine est un peu sucrée, noire en dehors et blanche en dedans. Moulue avec de la graine de maïs, elle fait du bien à ceux qui sont atteints d'une grande chaleur intérieure. Elle purifie l'urine et provoque l'excrétion. Après en avoir fait usage, on doit manger des choses froides. Cette plante croît sur les montagnes.

Il y en a une autre qu'on nomme *vauauhtzin*. Elle est haute; ses feuilles sont velues et un peu cendrées. Sa racine est épaisse, jaune extérieurement et blanche en dedans. Moulue avec la branche, elle est bonne contre la maladie des seins. Cette plante croît dans les plaines et sur les coteaux.

Il y a un arbuste médicinal appelée *iztaquiltic*. Ses branches sont longues, ses feuilles minces comme celles du cèdre. Son écorce est très lisse. Sa racine n'est bonne à rien; mais la tige, qui est un peu piquante, fait du bien à ceux qui ont des rétentions d'urine. Ils doivent la boire pulvérisée et délayée dans de l'eau sans faire usage d'aucune autre boisson. Elle est utile également à ceux qui crachent du sang par la bouche et elle fait vomir les mauvaises humeurs. Si ceux qui sont atteints d'épilepsie la boivent au début de leur mal, ils guérissent. Elle fait du bien aussi à ceux qui crachent de la matière. On la mêle en ce cas avec la plante que nous avons déjà appelée *uauauhtzin* et elle fait alors évacuer les humeurs par en bas. Cette plante croît sur les montagnes et dans les précipices.

Il y a une autre plante médicinale qu'on appelle *quauheloquiltic* ou *quauheloxochitl*. C'est un arbuste. Ses feuilles sont larges, longues, pointues et un peu épaisses. Sa fleur est d'un bleu clair. Toutes ses parties ne sont d'aucune utilité. Sa racine est médicinale; elle pique la gorge. Pulvérisée et bue dans de l'eau, elle fait du bien à ceux qui sont atteints de chaleur intérieure trop considérable. Ils ne doivent pas prendre d'autre boisson. Ceux qui se portent bien la boivent aussi; elle est utile pour l'urine. Cette plante pousse partout, mais elle es rare.

Il y en a une autre qu'on appelle *uiuitzquiltic*. Elle ressemble au cardon que l'on mange en Castille. Mais les feuilles ne dépassent pas la longueur d'un empan. Elle produit des thalles et des fleurs. Celles-ci sont jaunes. Toutes ces parties font du bien. La racine a l'odeur d'urine; elle est noire au dehors et blanche en dedans. Sa décoction est utile à ceux qui ont rechuté de quelque maladie. On doit la boire deux fois à jeun. Elle est un tempérant pour tout le corps. Celui qui en fait usage ne doit pas manger de piment. Cette plante croît sur la montagne et les endroits escarpés.

Il y en a une autre médicinale appelée *memeya*, c'est-à-dire qui suinte du lait. Elle n'a qu'une seule tige; ses feuilles sont longues, un peu larges et pointues; la fleur est blanche. Tout cela n'est d'aucune utilité. Sa racine est châtain en dehors et blanche en dedans. Elle n'a aucun goût. On doit la prendre délayée dans de l'eau tiède, pulvérisée et mêlée avec quelques grains de maïs. Sa racine

entière, ou oignon, se prend en trois ou quatre fois. Elle est bonne pour ceux qui ont mal au ventre, sont enflés de cette partie et atteints de borborygmes. Ils guérissent en expulsant par la bouche de la bile, du flegme et de la matière. On la boit à jeun, après quoi l'on prend du *yolatolli* et on mange ensuite sans faire usage de piment. Elle provoque aussi les selles et fait rendre les vers intestinaux. Cette plante croît sur toutes les montagnes.

Il y a une autre plante médicinale qu'on nomme *tetzmitic*. Elle ressemble à l'arbuste appelé *tetzmetl*. On lui donne aussi le nom de *quauholli*. Ses feuilles sont très vertes, flexibles et rondes. Il s'en écoule aussi du lait et ses branches sont rouges. Le lait suinte des feuilles et des bourgeons quand on les coupe. Si on l'applique aux yeux il tempère leur chaleur, en fait disparaître la rougeur, les rend clairs et les purifie. Ses racines sont épaisses, longues et un peu sucrées. Leur couleur est châtain en dehors et blanche en dedans. L'intérieur de cette racine pulvérisée provoque l'urine et la purifie. C'est aussi un tempérant d'une chaleur excessive. Cette plante croît sur les montagnes et dans les marais.

Il y a une autre plante qu'on appelle *tzatzayanalquiltic*[1]. Un grand nombre de petites tiges s'étalent sur la terre. Ses feuilles ressemblent à celles du *tzayanalquilitl;* elles sont petites, très vertes et dentelées. Ces parties de la plante ne sont d'aucune utilité. La racine est unique; elle est comme une enfilade de grains de chapelet, châtain en dehors et blanche intérieurement. Pulvérisée et délayée dans de l'eau, elle est bonne pour les femmes qui nourrissent et dont le lait devient aigre. Celui-ci se purifie par l'usage prolongé de cette boisson. On la donne à prendre aussi aux enfants qui ont la diarrhée. Le mal s'arrête par son emploi. Le suc que l'on en extrait en la pilant nettoie l'urine des enfants. Les nourrices ne doivent pas manger d'avocat, parce que ce fruit donnerait la diarrhée aux nourrissons. Cette plante croît sur les montagnes et entre les rochers.

Il y a une autre plante médicinale appelée *ichcayo*[2]. Ses feuilles sont nombreuses et de la longueur du doigt. Elles procèdent du sol comme le maguey, parce que la plante n'a pas de tige. Elle sont velues et cendrées. Moulues elles sont bonnes pour les gens qui ont des *bubas;* on les applique sur les plaies. Les personnes qui ont cette maladie ne doivent manger ni de la viande ni du poisson. Cette plante croît sur les montagnes.

Il y a une autre plante médicinale appelée *tlalyetl*. Les feuilles qui procèdent du sol sont très vertes, larges et dentelées. La plante forme une fleur jaune et ses racines sont minces et très fournies. Celles-ci, aussi bien que les feuilles, sont piquantes; moulues ensemble, elles sont bonnes contre les hémorroïdes, sur lesquelles on les applique. Cette application doit se renouveler plusieurs fois pour que le mal guérisse. Cette plante croît en tous lieux, dans les champs et sur les montagnes.

Il y en a une autre qu'on nomme *mexiuitl*[3]. Elle a plusieurs branches procédant d'un pied unique. Branches et feuilles sont de couleur rougeâtre. Ses fleurs sont de la même nuance et les feuilles sont larges et dentelées. Le goût en est

1. Plante divisée (*tzatzayana*).
2. Qui a du coton (*ichcatl*).
3. « Herbe (*xiuitl*) qui vient au milieu des magueys (*metl*). »

piquant. On pulvérise la racine avec les feuilles et ce mélange fait du bien contre les bubons et contre les petites bêtes parasites. On mêle la poudre de cette plante avec un peu de résine de pin, on met des plumes par-dessus et on en fait l'application. Cette plante croît entre les magueys et aussi sur les montagnes.

Il y en a une autre qu'on appelle *uitzocuitlapilxiuitl*[1]. C'est un arbuste dont les branches sont un peu rougeâtres. Il n'y a qu'une seule tige droite. C'est d'elle que sortent les branches qui se dirigent directement en haut. Ses feuilles sont larges, dentelées, très vertes et pointues. Les fleurs sont jaunes. Toutes ces parties sont sans utilité; mais la racine est efficace. Elle est noire en dehors et jaune intérieurement. Elle est d'un goût piquant. Moulue et délayée dans de l'eau, elle s'applique en lavement et elle expulse la matière coagulée des parties génitales de l'homme et de la femme. Elle est utile aussi pour les douleurs de la vessie et contre la constipation. On la prend à jeun et on ne mange pas avant que l'effet soit produit. Cette plante croît partout sur les plaines comme sur les coteaux.

Il y en a une autre appelée *iztacpatli*. Elle s'étale sur l'herbe et ses feuilles sont fines comme celles du cèdre, *aueuetl*. Elles sont d'une couleur vert clair et des fleurs rouges poussent entre les feuilles. Les racines sont grosses, blanches et d'un goût amer. Elles sont souvent salutaires. Ces racines moulues et appliquées en friction sont bonnes dans les cas d'abcès sous-cutanés. On boit en même temps la décoction de la racine d'*iztacquauitl*. Cette plante croît sur les plaines et sur les coteaux.

Il y en a une autre appelée *quauhtlacalhuaztli*. C'est un arbuste dont les feuilles sont vertes, larges, dentelées, rondes et espacées. Ses fleurs sont de couleur fauve. Les racines sont médicinales. Elles sont grosses, blanches, flexibles et d'un goût amer. Ses racines éclatées en petits morceaux et mises à macérer dans l'eau pendant quelque temps s'administrent en boisson à ceux qui sont atteints de la gale du pays appelée *nanauatl*. On doit la prendre à jeun. On en prend aussi la poudre délayée dans l'eau. Elle purifie l'urine. Ladite poudre s'applique sur cette gale qui en reçoit du soulagement. Elle est également utile à ceux qui ont le mal de poitrine et souffrent de mauvaise digestion. Elle fait du bien dans les cas de rechute de quelques maladies et elle purifie le lait des nourrices. Cette racine croît sur les montagnes, sur les plaines et dans les champs.

Il y a un autre arbuste qu'on appelle *aauaton* ou *tlalcapulin*[2]. Il est très touffu. Ses branches sont d'un rouge foncé extérieurement et très rouges en dedans. Les feuilles sont comme celles de l'abricotier. Il produit des amandes qui sont rougeâtres extérieurement quand elles mûrissent. Les branches, les feuilles et le fruit ne sont d'aucune utilité. La racine est rougeâtre et longue d'une coudée ou d'une *vara* à mesurer. Elle est styptique et happe la langue. L'écorce aussi bien que le cœur de cette racine est salutaire. La décoction de cette écorce guérit ceux qui ont des selles purulentes. Cette plante croît sur les montagnes, dans les plaines et sur les coteaux.

1. C'est-à-dire : herbe (*xiuitl*) au bout (*cuitlapilli*) épineux (*uitzo*).

2. *Aauaton*, diminutif de *aauatl*, chêne; — *tlalcapulin*, c'est-à-dire prunier (*capulin*) de la terre ou plaine (*tlalli*).

Il y a une autre plante qui s'appelle *ololiuhqui* ou *xixicamatic*. Ses feuilles sont comme celles du *miltomatl*. Ses fleurs en petit nombre sont jaunes. Aucune de ces parties n'est utile. Sa racine est ronde et de la grosseur du navet. Elle est utile à ceux qui ont le ventre enflé et sont atteints de borborygmes. On en doit boire la poudre à jeun. Elle purge et tempère l'excessive chaleur. Le malade doit prendre le *yolatolli* après l'avoir bue. Cette racine est un peu sucrée. Une seule suffit à trois prises. La plante croît sur les montagnes et dans les plaines.

Il y a une autre plante médicinale qu'on appelle *iztauhyatl*. Elle ressemble à l'absinthe de Castille. Sa poudre est amère. Cette plante est bonne à plusieurs choses. Pulvérisée et bue avec de l'eau, elle fait rendre de la bile et du flegme; elle est bonne aussi pour ceux qui ont des embarras d'estomac; elle fait sortir l'excès de chaleur intérieure; elle purifie l'urine et fait du bien à ceux qui ont des élancements dans la tête. Moulue avec l'intérieur des bourgeons de la plante appelée *quauhyayaual*, elle est utile à ceux qui ont des angoisses dans le cœur à cause de quelque humeur qui l'opprime. On en boit la décoction et on guérit. Cette plante croît partout dans les champs.

Il y en a une autre appelée *quauhyayaual*. Ses rameaux sont longs et deviennent verts à leur extrémité. Les feuilles sont petites et arrondies. L'extérieur de la plante moulue avec de l'encens fait l'office de parfum. La racine n'est d'aucune utilité. On trouve cette plante sur les montagnes.

Il y en a une autre qu'on appelle *mamaxtli;* elle est bonne à manger crue et cuite. La racine est médicinale dans les cas de lésions produites sur les pieds en trébuchant. Elle croît dans les marécages.

Il en est une autre du nom de *xaltomatl*. Sa racine pulvérisée avec la précédente est utile à ceux qui urinent difficilement. On y mélange quelques grains de maïs. On en boit la décoction à jeun ou en mangeant, car on ne doit pas boire d'autre eau. Prise de la sorte, elle purifie l'urine et la rend claire. Elle croît partout dans les prairies et dans les savanes.

Une autre plante, nommée *quapopultzin*, a des rameaux longs, minces et fourchus. Les fourchures et les fleurs sont de couleur jaune. Les racines sont touffues, minces et de goût amer. Elles sont utiles à ceux qui sentent de la chaleur intérieure. On en boit la décoction en mangeant, sans faire usage d'aucune autre boisson. Elles purgent et sont tempérantes. La plante pousse sur les montagnes.

Une autre qu'on nomme *tlalamatl* a des feuilles très vertes réunies de trois en trois. Ses fleurs qui sont jaunes et dentelées ne sont d'aucune utilité. Sa racine qui est longue et blanche en dehors est rougeâtre en dedans. Réduite en poudre, elle est bonne en l'appliquant sur les brûlures et sur les parties suppurantes. Cette plante croît partout.

Une autre, nommée *xoxotlatzin*, est rampante, très verte et de fort mauvaise odeur. Elle forme des fleurs à l'aisselle des feuilles. Cette plante pulvérisée est bonne pour les abcès qui procèdent de chaleur. Son application les fait ouvrir. On la mêle aussi avec du *tequixquitl* et, lorsque l'abcès s'est ouvert sous l'influence de ce mélange, on en imbibe des mèches qu'on introduit par l'ouverture et la guérison s'ensuit.

Il y a une autre plante appelée *tonalxiuitl*[1]. Ses feuilles sont de couleur cendrée, fragiles et minces. Cette plante rampe sur le sol. Ses fleurs qui sont blanches affectent une couleur jaune vers leur milieu. La poudre des feuilles et des tiges est bonne contre la gale. La racine de cette plante n'a aucune utilité. Sa partie extérieure happe la langue quand on la mange. Cette plante croît dans des lieux humides, en plaine et sur les hauteurs.

Une autre appelée *tlacoxochitl* est de taille élevée, branchue et étroite. Elle donne de petites fleurs blanches avec une légère nuance violacée. Ces parties de la plante ne sont d'aucune utilité. Sa racine est noire en dehors, blanche en dedans, de la grosseur d'un navet et d'un goût un peu sucré. Moulue avec les rameaux de la plante appelée *chilpanton*, elle est utile pour arrêter le sang qui sort du nez, si l'on en absorbe la poudre. Elle est bonne aussi pour ceux qui sentent une grande chaleur intérieure. Elle doit être bue à jeun. Elle purifie l'urine lorsqu'elle est devenue épaisse. Cette plante croît sur la montagne et partout ailleurs.

Il en est une autre qu'on nomme *ocopiaztli* ou *tlilpotonqui*[2]. Ses feuilles sortent de terre sans aucun rameau ; elles ont un empan de long et sont dentelées et d'une couleur verte ; elles affectent une forme arrondie. Une tige les surmonte. Les racines de la plante sont touffues, minces et longues. Les feuilles et les racines moulues ensemble sont bonnes contre les gonflements qui procèdent de chaleur et sur lesquels on les applique. On boit aussi ce mélange délayé dans l'eau à jeun. Si on en fait usage après avoir mangé, il faut attendre que la digestion soit finie. Quand on l'emploie sur les tumeurs, ce remède les fait mûrir ou résoudre. On le mêle alors à la racine de la plante nommée *xalacocotli*. Délayé dans du pulque blanc, on le prend en boisson contre les tumeurs susdites.

La plante que nous venons de nommer *xalacocotli* est vide comme le roseau de Castille. Elle forme plusieurs rameaux qui commencent à partir du sol. Ces petits rameaux sont nombreux ; ils se subdivisent eux-mêmes et sont de couleur verte. Les fleurs sont jaunes. Toutes ces parties extérieures ne sont d'aucune utilité. Il n'y a que la racine qui soit mise à profit comme nous venons de le dire. Cette plante croît sur toutes les montagnes.

Il y a un arbre médicinal qu'on appelle *tepoçan*. Ses feuilles sont larges, velues, arrondies et pointues. La couleur en est d'un vert un peu blanchâtre. Il exhale un peu de mauvaise odeur. Il est bon contre la chaleur de la tête chez les enfants et les grandes personnes. Les racines sont grosses et longues ; elles sentent un peu mauvais. Fendues, pulvérisées et mêlées avec de la racine du *tepexiloxochitlacotl*[3], elles sont bonnes pour coaguler le sang qui sort du nez. Cet arbre croît sur les montagnes et dans les ravins.

La plante appelée *xiloxochitlacotl* est un arbrisseau. Ses rameaux sont compactes, minces et cylindriques comme les rejetons du cognassier. Les feuilles

1. C'est-à-dire : herbe (*xiuitl*), d'été (*tonalli*).

2. De *ocotl*, pin, et *piaztli*, calebasse longue. — *tlilpotonqui* : noir (*tlilli*) qui sent mauvais (*potoni*).

3. C'est-à-dire : *xiloxochitlacotl* des montagnes (*tepetl*), *xiloxochitlacotl* est formé de *xiloxochitl*, *carolinea princeps* et *tlacotl*, tige, arbrisseau

ne sont pas nombreuses; elles sont vertes et dentelées. Les fleurs sont rouges, peu nombreuses et affectent la forme de celles du *xiloxochitl*, avec le même chevelu. Elles ne sont d'aucune utilité. La racine seule est médicinale de la manière qu'on a dite plus haut. Cette plante croît en tout temps sur les montagnes.

Il existe un arbre médicinal qu'on appelle *quetzaluexotl*[1]. C'est un saule de petites dimensions. Ses feuilles et ses pousses moulues avec des tortilles grillées et du *chian* et délayées dans de l'eau froide ou tiède sont bonnes pour ceux qui sont affectés de diarrhée et de flux de sang. On doit les boire à jeun, quelque temps après avoir mangé. C'est ainsi que l'on arrête les selles sanguinolentes; mais on doit préférer pour cela la moelle des branches décortiquées. Les feuilles de ce même arbre pulvérisées et appliquées sur la tête sont bonnes contre la chaleur exagérée et les croûtes de cette partie du corps. On les boit également délayées dans l'eau tiède contre les excès de chaleur intérieure. Cet arbre pousse partout.

Il y a une plante médicinale qu'on appelle *tlayapalonixiuitl*. Ses branches et ses feuilles ressemblent à celles du *xoxocoyolli*. Les branches sont rougeâtres et cylindriques; les feuilles, qui sont vertes, sont situées à l'extrémité des rameaux. Elles sont dentelées et forment cinq divisions. Cette plante pousse une tige et forme des fleurs de couleur fauve. Tout cela n'est d'aucune utilité. La racine fortement divisée a une écorce épaisse, violacée en dehors et rouge intérieurement. On la fend et on en fait une décoction à réduire la moitié de l'eau en bouillant. Son usage guérit les gens qui sont atteints de selles continuelles. Prise avant ou après le repas, elle est bonne pour ceux qui sont affligés de la rechute de quelque maladie. La femme ou l'homme qui rechutent pour avoir eu un rapprochement ensemble doivent le boire à jeun. Les enfants guérissent de la diarrhée en la prenant moulue avec cinq grains de cacao et délayée dans l'eau.

Il y a une autre plante appelée *uei patli* Ses branches sont longuettes, grosses et vertes. Les feuilles d'abord rondes et dentelées se terminent en pointe; elles sont un peu velues. Les fleurs forment des campanules d'un blanc violacé; elles sont nombreuses et de nul usage. Ses racines sont grosses et dures comme celles d'un arbre; elles sont au nombre de deux ou trois, blanches en dedans et en dehors. L'écorce en est très mince; il n'y a que de la moelle. Cette racine est d'une amertume un peu sucrée et piquante. Moulue avec quelques graines de cacao et de calebasse, elle est bonne pour ceux qui crachent le sang. On la prend à jeun, délayée dans de l'eau. Si on la boit après le repas, ce doit être lorsque la digestion est faite. Le sang s'arrête après qu'on l'a bue quatre ou cinq fois. Le malade ne doit manger ni de la viande ni du poisson pendant son usage. On boit aussi l'eau provenant de la décoction de cette racine; cela expulse la maladie par en bas. Cette plante croît partout, mais elle est rare.

Il en est une autre médicinale appelée *ololiuhqui* ou *uei itzontecon*[2]. Ses rameaux et ses feuilles s'élèvent sur le sol. Elles sont d'un vert foncé et croissent par bouquets de trois. Les fleurs qui se mêlent aux feuilles sont d'un blanc violacé.

1. De *quetzalli* belle plume, pour beau feuillage, et *uexotl*, saule.
2. C'est-à-dire: ronde ou dont la tête est grande.

La racine est ronde, noire en dehors et blanche en dedans. Sa saveur est fade comme celle de l'herbe. L'écorce en est mince et sa poudre est bonne contre les douleurs de ventre et les borborygmes, ainsi que pour les gens dont le cœur a des défaillances et dont les veines battent fortement sur les tempes. On doit la prendre à jeun, délayée dans de l'eau. Le malade rend de la bile et du flegme par la bouche et les battements de son corps disparaissent. Pour purger par l'urine, cette eau doit s'administrer tiède. Ceux qui ont des fièvres tierces ou quartes doivent boire le remède quand la fièvre commence et de cette manière elle disparaît ou s'apaise. Cette plante pousse en tous lieux, sur les plaines et sur les coteaux; mais elle est rare. Nous avons déjà mentionné ailleurs ce nom d'*ololiuhqui*, mais ce sont deux plantes différentes.

Il y en a une autre qu'on appelle *aitztoli*. Elle est entièrement verte et croît entourée de beaucoup d'autres. Ses feuilles sont dures et pointues comme celles du roseau; elles coupent la main quand on les prend. Les fleurs sont d'un fond obscur. Les pétales, qui sont au nombre de trois ou quatre, sont étroits. On les mange, mais ils détruisent l'appétit. On en fait des tortilles et on les cuit pour les manger. La racine en est ronde, noire en dehors et blanche intérieurement. On enlève son écorce avant de la moudre. Elle est utile à ceux qui sont constipés. Elle se prend à jeun et cela purge. Ce remède expulse aussi les sables et l'humeur épaisse qui empêchaient d'uriner. Cet plante croît partout sur le bord des eaux douces.

Il en est une autre qu'on appelle *quauhxoxouhqui* ou *xoxouhcapatli*[1]. Cette plante ressemble à du lierre; elle monte en s'appuyant aux arbres et aux murailles. Elle a des rameaux verts et des feuilles arrondies se terminant en pointe. Ses fleurs sont blanchâtres et la graine qui est ronde est unique pour chaque fleur. Cette graine moulue avec les feuilles et mêlée avec de l'eau teinte sert à laver tout le corps dans le cas de goutte. On l'applique aussi avec une mixture de résine, au moyen d'une plume, sur les points fortement endoloris, lorsque le mal a gagné tout le corps, et cela calme les douleurs. Ce même effet se produit lorsqu'on boit la poudre de la graine délayée dans de l'eau. On dit que lorsqu'un malade est pris d'un mal que les médecins ne comprennent point et auquel ils ne savent appliquer un remède, il boit cette graine mêlée avec de l'eau, tombe en état d'ivresse et dévoile en quel endroit est sa maladie. On dit aussi que ce remède est bon pour les plaies pourries qu'on ne sait comment traiter. Pulvérisé, il guérit les vieux ulcères incurables. Cette plante croît en terre chaude.

Il y en a une autre qu'on nomme *acocoxiuitl*. Cette plante a des rameaux verts et minces. Elle est haute et forme des thalles. Ses fleurs, qui sont vertes à la surface extérieure, prennent intérieurement une couleur rouge. Tout cela n'est d'aucune utilité. Sa racine a la grosseur de celle d'un arbre; elle est longue et projette des radicelles. Elle est noirâtre extérieurement et jaune en dedans; son écorce est mince et elle est d'un goût piquant. Pulvérisée et bue délayée dans de l'eau, elle est bonne pour ceux qui retombent de quelque maladie. Cette racine doit se boire au moment où le malade entre dans le bain, pour qu'il n'en ressente

1. « Bois (*quauitl*), ou remede (*patli*), vert (*xoxouhqui*). »

pas autant la chaleur. Il en doit boire aussi un peu en en sortant. Les bien portants la boivent également pour faciliter la digestion et pour tempérer la chaleur intérieure. On la doit prendre à jeun, mais on peut en faire usage aussi après avoir mangé. Cette plante croît sur toutes les montagnes.

Il y a un arbuste qu'on nomme *tepetomatl*[1]. Ses branches sont épaisses et vertes; ses feuilles clairsemées sont larges et dentelées; les fleurs qui sont jaunes poussent auprès des feuilles. Tout cela n'est d'aucune utilité, car d'autres petites feuilles ne sont pas même bonnes à manger. Les racines minces et dures happent à la langue. Pulvérisées avec quelques-unes des feuilles, elles sont bonnes pour ceux qui ont les selles et l'urine arrêtées. Elles sont utiles également aux personnes qui ont les humeurs empêchées de façon à ne pouvoir ni uriner, ni déféquer, ni manger. Délayées dans un peu d'eau tiède et bues à jeun ou après avoir mangé quand la digestion est faite, elles font excréter par en bas les mauvaises humeurs et elles guérissent.

Il y a une autre plante appelée *tlatlacotic*. Elle est longue et haute; elle a un grand nombre de rameaux massifs, verts et noueux. C'est sur les nœuds que naissent les feuilles qui sont larges, vertes, pointues, longuettes et de nulle utilité. Les racines sont touffues et minces, noires extérieurement et jaunes en dedans. Leur écorce est mince, et elles ont très bon goût. On fait usage de cette racine quand on s'est purgé. On la moud et on la délaie dans de l'eau pour la prendre avant ou après le repas, quand on a déjà bu la bouillie appelée *yolatolli*. Cette plante croît sur les plaines et sur la montagne.

Il y en a une autre nommée *texoxocoyolli*[2], dont les rameaux et les pédoncules des feuilles sont allongés. Celles-ci sont larges et teintées de vert et de violet. La fleur est unique et sa couleur est violette. Elle a un goût de foin un peu amer. Toutes ces parties de la plante réduites en poudre et appliquées sur les tumeurs sont salutaires. La racine est unique, ronde, noire en dehors, jaune en dedans, et d'elle se détachent de petites radicelles minces. Elle a un goût âcre qui happe à la langue. Cette racine moulue est bonne pour les femmes qui ont fait une rechute parce que leurs maris ont eu des rapports avec elles avant leur guérison complète. Elle est également utile à l'homme qui s'est approché de sa femme avant d'être complètement guéri. Sa poudre doit se mêler avec un peu de coton et s'introduire ainsi dans les parties de l'homme et de la femme et c'est par là que s'expulse ce qui était nuisible au corps. Le même bénéfice résulte de son emploi pour ceux qui se sont épuisés par leur commerce avec la femme. Cette racine moulue et mêlée avec celle de la plante appelée *chilpanton* est bonne pour les personnes qui ont le ventre enflé à cause de quelque abcès intérieur. On la doit boire délayée dans de l'eau et à jeun; elle fait rendre par en bas l'abcès qui causait le mal. Nous avons dit plus haut ce que c'est que le *chilpanton*. Quant au *texoxocoyolli*, il croît sur les montagnes et dans les déserts.

Il y a une autre plante qu'on appelle *tlatlanquaye*. Elle est longuette et elle n'a qu'une tige comme les arbres. Vers le haut, de petites branches sont chargées de feuilles rayées qui sont larges à la base et très aiguës à la pointe. Des fleurs nais-

1. C'est-à-dire : « tomate des montagnes (*tepetl*). »
2. De *tetl*, pierre, et *xoxocoyolli*, oseille (*oxalis violacea*).

sent entre les feuilles ; elles sont fauves, longuettes et un peu arrondies: elles donnent lieu à une graine pareille à celle des blettes. Les fleurs moulues avec les feuilles ont un bon goût. On les fait bouillir dans de l'eau et on les prend en boisson avant de manger. C'est un remède contre la dyssenterie ; avec lui les selles durcissent. On l'emploie aussi contre le flux de ventre et le vomissement. C'est bon encore contre les douleurs utérines en le prenant comme on vient de dire. C'est utile au surplus contre la paralysie en en faisant usage en boisson et lotion extérieure. Pour cette maladie, on ne doit point moudre, mais faire cuire ensemble les rameaux et la fleur et laver tout le corps avec cette décoction. Cela fait du bien encore aux gens qui rendent de la matière par les selles. Cette plante a une grosse racine unique avec de petites radicelles qui en sortent; elle n'est bonne à rien. Mais la partie herbacée de la plante est utile à ceux qui ont le ventre enflé. En en buvant une décoction, ils guérissent après avoir expulsé l'humeur malfaisante et s'être ainsi purifiés dans leur intérieur. Elle est salutaire encore contre les fraîcheurs qui, s'étant introduites dans le corps, y causent des douleurs partout et des angoisses sur le cœur. Elle croît sur les montagnes et est rare sur les terres tempérées.

Il y a une fleur médicinale qu'on nomme *tonacaxochitl* [1]. Elle est odorante. La plante qui la produit rampe sur la terre et grimpe sur les arbres et les rochers. Ses feuilles sont vertes, longues et larges et les fleurs naissent parmi les feuilles. Celles-ci sont d'un jaune rougeâtre, de la longueur d'un doigt, concaves et un peu velues. Leur odeur est suave. On les moud mélangées avec l'herbe qu'on appelle *tlachichinoaxiuitl* et, après les avoir délayées dans de l'eau, on en fait usage contre la chaleur intérieure. Elles éclaircissent l'urine. Au surplus, tout le monde — malades ou bien portants — a l'habitude de la boire avec du cacao. Cette plante avec sa fleur croît en terre tempérée, entre les rochers et les arbres.

Il y en a une autre qu'on appelle *tlachichinoaxiuitl* [2]. Elle est petite. Ses rameaux sont verts et minces; ses feuilles groupées de trois en trois sont étroites et pointues. On la boit moulue dans de l'eau contre la chaleur de la bouche et de l'estomac. Elle est utile également contre la pourriture des plaies et la gale, sur lesquelles on l'applique. La racine n'est d'aucune utilité. Cette plante croît sur les rochers.

Il y a une autre plante médicinale qu'on nomme *tlacoxochitl* [3]. Elle a la taille un peu haute ; les feuilles groupées de deux en deux ou de trois en trois sont vertes, larges, renflées et un peu velues. Les fleurs sont orangées, rondes et concaves ; elles ne font aucun bien. Les racines sont un peu grosses, noires à la surface et blanches intérieurement. Elles sont recouvertes d'une pellicule mince. Leur goût est à la fois amer et douceâtre. Elles sont bonnes contre la chaleur et les défaillances du cœur. Moulues avec une quinzaine de grains de maïs et autant de cacao et délayées dans de l'eau, elles doivent être prises plusieurs fois à jeun ou après avoir mangé. C'est un tempérant. Cette plante croît partout, sur les montagnes et dans les déserts.

1. C'est-à-dire : fleur (*xochitl*) pour le corps (*tonacayotl*).
2. « Herbe (*xiuitl*) contre la chaleur (*chichinoa*). »
3. *Aristolochia mexicana.*

Il y a un arbre médicinal de petite taille qu'on nomme *quetzalmizquitl*[1]. Il a des branches nombreuses. Ses feuilles ressemblent à celles du cèdre ; elles sont vertes et longues d'un empan. Ses fleurs sont jaunes et tombent. De même que le saule, elles ne donnent point de graine. Les feuilles de cet arbre sont utiles quand on les moud avec la racine qui porte le nom de *coztomatl*[2]. On les boit délayées dans de l'eau dans les cas de rechute de quelque maladie, causée par n'importe quel aliment indigeste ou par le fait de s'être livré à l'acte charnel. Cette boisson se renouvelle trois ou quatre fois, et si le malade la prend avant d'entrer au bain il devra en reprendre en en sortant. La racine de cette plante ne fait aucun bien. Nous avons déjà dit les propriétés des deux plantes avec lesquelles on mêle celle-ci. Elle croît en terre chaude.

Il y a un arbre médicinal qu'on nomme *yoalxochitl*[3]. Il est de la taille d'un figuier. Ses feuilles qui ont mauvaise odeur et mauvais goût sont vertes, longues, larges et pointues. Moulues avec les bourgeons et appliquées sur le mal, elles guérissent les gonflements qu'on appelle *iztactotonqui*[4]. Tantôt la tumeur se résout et tantôt elle mûrit et suppure. On en fait usage aussi contre la gale et les ampoules, en l'appliquant dessus. Les fleurs sont blanches, s'ouvrent seulement la nuit et répandent beaucoup d'odeur. Cet arbre ou arbrisseau est rare. Il croît sur les montagnes, dans les lieux incultes et dans le village qu'on appelle *Ecatepec*.

Il y a un autre arbrisseau qu'on nomme *cozcaquauhxiuitl*[5]. Il est bas de taille et porte un grand nombre de branches verdâtres. Les feuilles sont larges, longues et pointues. Cette plante produit une sorte de petit raisin rond et vert, dans l'intérieur duquel se forment de petites graines qui sont la semence. Les feuilles séches, moulues et mêlées avec celles de la plante appelée *quauhyayaual*, forment un remède pour les fractures des os et l'altération des nerfs. Après avoir réduit la fracture, on applique ces plantes avec de la résine en forme d'emplâtre. Ces poudres se mélangent aussi avec l'encre du pays en y ajoutant de la plume et on en fait usage lorsque le malade n'a point de fièvre. La racine n'est d'aucune utilité. Cette plante croît dans le district de *Chiconauhtlan* et en terre chaude. Elle se multiplie par semis.

Le *maguey* de ce pays, spécialement celui qu'on appelle *tlacametl*, est très médicinal à cause de la sève sucrée qu'on en retire, laquelle, étant convertie en *pulque*, se mêle à un grand nombre de remèdes pour les administrer par la bouche, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ce *pulque* est bon aussi pour ceux qui ont rechuté de maladie. On le boit deux ou trois fois mélangé avec une gousse d'*axi* et quelques pépins de calebasse réduits en poudre. Après quoi, on prend un bain et l'on est guéri. Le suc de la feuille du jeune *maguey* cuite sous la cendre, ou bien l'eau dans laquelle on l'a fait bouillir avec du sel, guérit les blessures de la tête ou quelque autre partie sur lesquelles on l'applique. Cette même feuille de

1. *Mizquitl* beau par son feuillage (*quetzalli*).
2. De *coztic*, jaune, et *tomatl*, tomate.
3. C'est-à-dire : fleur (*xochitl*) brune, noire (*yoalli*).
4. Blanc et brûlant.
5. De *cozcaquauhtli*, et *xiuitl*, herbe.

maguey desséchée et moulue avec de la résine de pin, appliquée ensuite avec une plume sur la partie endolorie, guérit la goutte et n'importe quel autre mal. Le *pulque* se mêle aussi avec le remède qu'on appelle *chichicpactli*. Après les avoir fait bouillir, ces substances sont utiles à ceux qui ont des douleurs sur la poitrine, dans le ventre et sur le dos, à ceux aussi qui deviennent étiques. En les buvant à jeun, une ou plusieurs fois, ils guérissent. Ce remède qu'on appelle *chichicpactli* est l'écorce de l'arbre nommé *chichicquauitl*, dont l'écorce seule est utile et qui croît sur les montagnes de Chalco. Les feuilles de *maguey* sont bonnes aussi pour frotter le dos afin de ne pas sentir les coups que l'on reçoit.

Il y a une plante médicinale qu'on appelle *ciuapatli*. C'est un arbuste sur lequel poussent en grand nombre des baguettes d'un *estado* de long, avec des feuilles cendrées et pointues. Les fleurs sont jaunes et blanches. La graine ressemble à celle des blettes. La décoction des feuilles est utile. La femme enceinte qui est sur le point d'accoucher la boit pour faciliter le travail sans qu'il en résulte de la fatigue. Elle perd du sang à l'instant et cela signifie que l'enfant va naître. Les nombreuses racines de cet arbuste sont minces et longues. Elles sont noires à la surface et jaunes en dedans. L'odeur est fade. Moulues et délayées dans de l'eau tiède, elles sont bonnes pour ceux qui ont des selles sanguinolentes. Les malades les peuvent boire à jeun ou après le repas. Ceux qui en font usage doivent manger avec discrétion. Cette plante pousse partout dans les champs, sur les montagnes et même dans l'intérieur des maisons.

La plante qu'on appelle *tuna* a des feuilles grandes, épaisses, vertes et couvertes d'épines. C'est sur ces mêmes feuilles que pousse la fleur qui est ou blanche ou vermeille ou jaune ou très rouge. Cette plante produit un fruit appelé *tuna* qui est très bon à manger et qui pousse sur la feuille. Dépouillé de son écorce, moulu et délayé dans de l'eau, on le donne à boire à la femme qui ne peut accoucher ou qui a son enfant de travers. Par son influence le travail s'achève. Ce sont des cas dans lesquels la femme souffre fortement pendant deux ou trois jours avant d'accoucher. Cela arrive surtout à celles qui ne se sont pas abstenues des plaisirs du mariage avant l'accouchement.

La graine de *chian* moulue avec un doigt de la queue du *tlaquatzin*, délayée dans de l'eau et bue par la femme qui ne peut pas accoucher, la délivre à l'instant. Ce breuvage est bien meilleur que le précédent et peu de gens le savent. La racine de cette plante se mêle crue et se pulvérise avec celle du *quetzalhuexotl*. On en fait ensuite une bouillie qui est bonne pour ceux qui crachent le sang et sont attaqués d'une toux continuelle. Avec cela une toux qui a duré longtemps guérit. Ce même remède est utile, pris deux ou trois fois, à ceux qui ont des selles mêlées de matières. On moud la graine de cette plante, et le suc qui en résulte, pris à jeun, nettoie la poitrine. Mélangé avec de la bouillie et pris avant le repas, il produit le même effet. Le suc de cette *chian* ressemble à l'huile de graine de lin de Castille, dont font usage les peintres pour vernir.

Il y a une autre plante médicinale qu'on appelle *auexotic*. Elle est mince et verte. Elle a une tige unique de la hauteur d'un empan. Les fleurs sont blanches et les feuilles, qui ne sont d'aucune utilité, rappellent celles de l'herbe nommée *iztacquiltitl*. La racine est unique, cylindrique et longue d'un empan. Elle est blanche extérieurement et son goût est un peu piquant. Son écorce est

efficace et sa moelle n'est d'aucun effet. On l'emploie contre le *tabardillo*. Ce remède délayé dans de l'eau fait vomir au malade de la bile et du flegme, et c'est ainsi que la chaleur du corps se tempère. Cette herbe croît sur les plaines, sur les coteaux et partout. Elle se sèche en hiver et repousse de sa racine au printemps.

Il y a une autre plante médicinale qu'on nomme *oquichpatli*[1]. Elle rampe sur le sol comme l'herbe de l'hirondelle[2]. Ses feuilles très vertes sont rondelettes comme des lentilles et un peu pointues. Elles alternent avec les fleurs comme avec des plumes blanches. Ses fleurs sont emportées par le vent. Rien de tout cela n'est utile. La racine longue d'un empan est cylindrique, jaunâtre au dehors et blanche en dedans. Elle est d'un goût piquant. Mise en poudre, elle est bonne pour l'homme qui, n'ayant pu achever d'éjaculer sa semence par suite d'un saisissement ou d'un autre motif quelconque, s'en trouve tout ruiné, se dessèche, tousse continuellement et voit son corps devenir noir. Quoi qu'il soit ainsi depuis deux ou trois ans, prenant ce remède en lavement, il expulse pendant deux ou trois jours une humeur corrompue de très mauvaise odeur. Il excrète en même temps une urine blanche comme de l'eau de chaux et très puante. La femme fait de même. Ce moyen est également bon dans les cas où quelqu'un n'a pas achevé de lancer sa semence en rêve. La quantité qu'on prend en une fois est la poudre résultant d'un demi-doigt de la racine. On trouve cette plante dans les champs de *Tullantzinco*.

Il y a une autre plante médicinale nommée *tlamacazqui ipampa*. Ses branches sont grosses et longues d'un *estado*. Les feuilles sont, comme pour le coignassier, de couleur cendrée d'un côté et verte de l'autre. Les rameaux sont droits et portent des fleurs jaunes et dures sans pétales. Tout cela n'est d'aucun usage. Les racines sont nombreuses, minces, longues d'un empan et formant comme un petit fagot. Elles sont d'un goût qui pique la gorge. Elles sont rougeâtres extérieurement et vermeilles en dedans. L'écorce de cette racine est mince et l'intérieur est composé de fibres très flexibles et très déliées comme celles du *nequen*. Cette racine moulue et bue avec de l'eau, à jeun, est bonne pour la maladie qu'on vient de dire plus haut, relative à la matière séminale. Prise en ces circonstances, elle expulse par en bas l'humeur mauvaise qui était retenue. On la boit une fois de bon matin et l'on ne doit rien prendre avant midi. Ce que l'on mange alors doit être assaisonné de *chilli*. Cette plante croît partout, sur les montages et sur les coteaux.

Une autre plante médicinale qui s'appelle *cicimatic* rampe sur le sol. Ses nombreuses feuilles très vertes et larges se groupent de trois en trois, à la manière des haricots. Il n'y a point de fleur. Tout cela n'est d'aucune utilité. La racine est fade et dure comme un tronc, de la grosseur d'une tête de personne et de la longueur de l'avant-bras. L'écorce en est épaisse. Elle est noire en dehors et elle est teintée de rouge en dedans. Cette racine moulue est bonne dans les cas où les yeux malades paraissent se couvrir d'une chair rouge. C'est une maladie qu'on appelle *ixnacapachiui*[3]. On enveloppe cette racine avec un linge et on l'exprime

1. C'est-à-dire : remède (*patli*) de l'homme (*oquichtli*).
2. En mexicain *tianquizpepetla* (*Euphorbia maculata*), plante de la famille des Euphorbiacées.
3. De *ixtli*, yeux, *nacatl*, chair, et *pachiui*, se remplir.

sur les yeux. La rougeur charnue disparaît à l'instant. Cette plante pousse sur toutes les montagnes.

Il y a une autre plante médicinale appelée *cuitlapatli*[1]. Ses branches sont longuettes et creuses en dedans. Il en naît deux ou trois sur chaque pied. Les feuilles sont larges comme l'oseille de Castille ; les fleurs blanches, et le tout n'est d'aucune utilité. Les racines de cette plante sont de la grosseur d'un radis. Elles sont blanches au dehors et d'un jaune clair en dedans. L'écorce et la moelle sont de la grosseur des radis. Cette racine desséchée et moulue est bonne dans les cas de petites tumeurs dans la gorge et pour les écrouelles. Sa poudre se mêle avec de la résine et on étend le mélange sur la partie malade avec une plume. Cette racine est bonne encore pour les hommes et les femmes qui perdent de la matière par les parties génitales. Elle est utile aussi dans le cas de la maladie qu'on nomme *xochiciuiztli*[2] (c'est-à-dire hémorroïdes). C'est un remède qu'on ne boit pas. La plante croît sur les montagnes.

Il y a dans le pays une résine qui est de l'encens ni plus ni moins. On appelle *tepecopalquauitl*[3] l'arbre dont elle coule. On la recueille quand il ne pleut pas ; car l'eau la détruit. Elle est bonne contre la diarrhée consistant en une humeur claire comme de l'eau. On la moud une journée d'avance et on la délaie dans de l'eau tiède pour qu'elle s'y incorpore. On la prend à jeun et si on la boit après le repas, on doit la mêler avec un peu de liqueur colorée. Elle est bonne encore contre les diarrhées sanguinolentes et les crachements de sang ; mais alors on ne la délaie pas dans une liqueur de teinture. Elle est utile également contre les tumeurs. En l'appliquant dessus, elle les ramollit et les fait ouvrir. Ces arbres croissent en terre chaude comme vers *Quauhnauac*, etc.

Il y a une autre plante appelée *cocopi* qui ressemble beaucoup au maïs. La graine de cette plante étant carbonisée et mêlée avec quelques grains de maïs grillés de même, on les pulvérise et on en fait une bouillie mêlée de *chilmolli*, qui est utile aux personnes qui ont des selles sanguinolentes. On doit la boire trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. Cette plante pousse dans les champs de maïs sans que personne la sème. Quelquefois elle croît avant les semailles et d'autres fois après. Elle est pour le maïs ce que l'ivraie est pour le blé.

1. C'est-à-dire : remède (*patli*) du fondement (*cuitlatl*).
2. De *xochitl*, fleur, et *iciuiztli*, action de presser (*iciui*).
3. C'est-à-dire : copal des montagnes (*tepetl*). Nous avons déjà dit, à la page 23, ce qu'il faut entendre en botanique par l'expression de copal. Nous pouvons ajouter ici que ce mot servait à désigner, en réalité, toutes les résines odorantes dont les anciens Mexicains faisaient usage pour brûler dans leurs temples, à la manière de notre encens. Il provenait donc de plusieurs arbres résineux desquels il découlait par incision. Le médecin botaniste Monardès fut le premier, en Europe, qui designa de ce nom la résine du *courbaril* dans son ouvrage (*De las drogas de las Indias*) imprimé à Séville en 1565. Plus tard, ce mot de copal a servi dans l'industrie à désigner des résines qui s'emploient pour la confection de vernis siccatifs.

§ 6. — *Des pierres médicinales.*

Il y a une pierre médicinale qu'on appelle *quiauhteocuitlatl*[1]. Elle n'est pas très dure, mais elle est lourde; elle est noire ou teintée de noir et de blanc. Elle n'est ni savoureuse, ni amère, ni insipide. Quant au goût, elle est comme de l'eau. Elle est utile pour les personnes que la foudre a effrayées et qui en sont restées comme muettes et hors d'elles-mêmes. En buvant des raclures de cette pierre délayées dans de l'eau claire et froide, ces personnes reviennent à elles. Prise en boisson comme on vient de dire, cette pierre est bonne pour les gens qui ressentent une chaleur intérieure. Elle produit le même effet si on la mêle aux raclures de la pierre appelée *xiuhtomoltetl*[2]. Elle fait du bien également dans le cas d'un mal au cœur qui cause des faiblesses et des envies de vomir. On la boit alors une ou deux fois. Cette pierre se trouvait à *Xalapa*, *Itztepec* et *Tlatlauhquitepec*[3]. Les natifs de ces pays prétendent que quand il commence à tonner et à pleuvoir sur la montagne, ces pierres tombent des nuages et s'enfoncent sous un petit volume dans la terre. Elles croissent chaque année et deviennent grandes, les unes rondes, les autres longues comme les bourses d'un mouton, plus ou moins. Les habitants du pays se mettent à leur recherche et, quand ils voient un pied d'herbe isolé, ils reconnaissent que là se trouve une pierre. Ils creusent et la recueillent. Les bien portants la boivent aussi de la manière qu'on a dite, comme un tempérant de chaleur excessive.

Il y a une autre pierre médicinale appelée *xiuhtomoltetl*. Elle est verte et blanche simultanément, comme *chalchiuitl*. Elle est fort belle. Ses raclures bues de la façon dite plus haut font du bien dans les cas des maladies susdites. On l'apporte de *Guatemala* et de *Xoconochco*. Elle ne se forme point par ici. On en fait des enfilades en chapelet pour les enrouler autour du poignet.

Il y a une autre pierre médicinale nommée *eztetl*[4] qui est bonne pour arrêter le sang qui sort du nez, en prenant soin de la tenir à la main ou de la placer sur le cou de façon à lui faire toucher les chairs. Cette pierre est teinte d'un grand nombre de couleurs : rouge, blanc, vert clair, jaune, noir; il en est même de transparentes et cristallines parmi toutes les autres. Ces différentes teintes n'apparaissent pas avant que la pierre soit polie, mais on les voit très clairement après le polissage. Elle se produit en plusieurs parties du pays.

Il y a une autre pierre médicinale appelée *atlchipin*[5]. Elle est utile contre un excès de chaleur intérieure. Mise en poudre, délayée dans de l'eau et prise en boisson après avoir macéré environ une heure, elle purifie l'urine. Cette pierre n'est pas très dure. On dirait de la mousse. Elle affecte une grande diversité de couleur et de forme. Elle est grossière, froide et facile à moudre ou à racler. Quand on

1. De *quauitl*, pluie, eau, et *teocuitlatl*, métal.
2. De *xiuhtomolli*, turquoise, et *tetl*, pierre.
3. *Itztepec :* sur la montagne (*tepec*) d'obsidienne (*itztli*); — *tlatlauhquitepec :* sur la montagne jaune (*tlatlauhqui*).
4. De *eztli*, sang, et *tetl*, pierre.
5. C'est-à-dire : eau (*atl*) qui tombe goutte à goutte (*chipini*).

la prend comme remède, on ne doit pas faire usage en même temps de choses irritantes. Elle se forme sur les rochers et s'accroît d'année en année. Cette pierre naît bien comme les mousses et cette origine est très apparente sur les autres substances rocheuses. Elle se produit en différentes parties du pays et surtout du côté de *Malinalco* [1].

On trouve dans ce pays, sur les montagnes et sous le sol, des os de géants très grands et très durs. Mis en poudre, ils sont bons contre les selles sanguinolentes ou puriformes qu'aucun autre remède n'a pu arrêter. On les prend dans la boisson de cacao faite comme on en a généralement l'habitude.

La chair du tigre est un remède, dit-on, pour empêcher que les gens qui ont été mariés et sont devenus veufs pensent aux femmes et soient fatigués par les tentations charnelles. Ils doivent la manger bouillie ou rôtie. Elle est bonne aussi pour les personnes qui perdent le bon sens et pour celles qui sont atteintes de fièvres intermittentes. On la mange en ce dernier cas quand la fièvre commence et on prend en même temps un peu de bouillon. Les rois et seigneurs en font usage aussi pour devenir forts et courageux. Pour les cas de folie on moud ensemble un morceau de peau, un peu d'os et de la fiente de cet animal qu'on a grillés auparavant; on les mêle avec un peu de résine ou *ocotzotl*. On en fait des fumigations avec lesquelles les fous guérissent.

Il existe dans ce pays, comme en Espagne, des vers qui ont un grand nombre de pattes, sont recouverts d'une peau comme des écailles et qui, aussitôt que quelque chose les touche, s'enroulent et restent immobiles [2]. On en fait usage en médecine en les pulvérisant après les avoir desséchés et en les mêlant avec de la résine. Appliqués ainsi sur les parties endolories par la goutte, ils font disparaître la douleur. Ils sont bons également pour les personnes dont les dents se carient ou sont douloureuses. Pulvérisés comme on vient de le dire et mêlés avec de la teinture, ils sont appliqués sur la joue du côté de la dent malade et la douleur disparaît à l'instant. Ces vers existent partout.

On fait usage des bains, dans ce pays, pour bien des choses. Pour qu'ils fassent réellement du bien au malade, il faut que ces bains qu'on appelle *temazcalli* soient chauffés avec le plus grand soin avec du bois de bonne qualité qui ne fasse pas de fumée. Ils sont utiles pour les convalescents de quelques maladies afin qu'ils achèvent d'arriver plus vite à la santé. Ils sont bons aussi pour les femmes enceintes dont l'accouchement est proche, parce que les accoucheuses leur font subir dans ces bains certaines manœuvres qui ont pour but de rendre leurs couches meilleures. Ils sont utiles également aux nouvelles accouchées, pour qu'elles se rétablissent et que leur lait soit purifié. Tous les malades se trouvent bien de ces bains, surtout ceux qui ont des contractures de nerfs, ainsi que les gens qui ont pris un purgatif dont l'effet est fini. Le bain fait aussi du bien à

1. Dans les lianes (*malinalli*, herbe rampante, sinueuse, avec *co*, suffixe de noms de lieu).

2. Nous ne pouvons nous empêcher de faire observer à nos lecteurs que beaucoup de descriptions de Sahagun nous mettent en mesure de donner leurs noms modernes aux objets d'histoire naturelle dont il nous parle sous des dénominations qui nous sont par elles-mêmes inconnues. Ainsi, dans le cas présent, qui ne reconnaîtrait qu'il veut parler des cloportes?

ceux qui font une chute étant debout, ou tombent de haut, ou ont reçu des coups ou autres mauvais traitements, lorsqu'il résulte de ces causes que les nerfs se sont contractés. Les bains sont utiles encore aux galeux et aux vénériens; on les y lave et, après les avoir lavés, on leur applique les remèdes que ces maladies demandent; mais, pour ces derniers cas, il faut que le bain soit très chaud[1].

Les renseignements que nous venons de donner sur les plantes médicinales et sur les autres objets dont il est fait mention plus haut ont été fournis par les vieux médecins du *Tlatelulco* très experts dans les choses de la médecine et qui exercent leur art publiquement. Leurs noms et celui du notaire qui les a inscrits sont les suivants (ne sachant pas écrire, ces médecins prièrent le notaire de signer leurs noms) : Gaspar Matias, habitant de la Concepcion; Pedro de Estrago, habitant de Santa Ines; Francisco Simon et Miguel Damian, habitants de Santo Toribio; Felipe Hernandez, habitant de Santa Anna; Pedro de Requena, habitant de la Concepcion; Miguel Garcia, habitant de Santo Toribio; Miguel Motilinia, habitant de Santa Ines[2].

§ 7. — *Des plantes odorantes.*

Il y a une plante qu'on appelle *axocopaconi* qui croît sur les montagnes et qui répand une très forte odeur. Une autre nommée *quauhxiuhtic* est très molle. Mise dans l'eau, celle-ci en prend l'odeur et devient une boisson savoureuse qui fait grand plaisir.

1. Les anciens Mexicains ont transmis aux habitants modernes comme un reflet de leurs anciennes habitudes auxquelles les gens de descendance européenne plus ou moins pure ont eux-mêmes une tendance à prendre part. Les bains font partie de cet héritage. Le Mexicain aime beaucoup se baigner. La manière varie selon les régions. Dans le Yucatan, l'Indien, l'Indienne surtout, possède un grand baquet qu'il remplit d'eau froide et dans lequel il se donne fréquemment un bain d'irrigation. Sur les hauteurs du centre du Mexique, l'Indien suit une autre méthode. Ce n'est pas précisément à l'immersion ou à l'irrigation qu'il a recours. Il préfère encore aujourd'hui, de même qu'autrefois, le *temazcal* qui n'est autre chose qu'un bain de vapeur. Le passage de Sahagun que le lecteur vient de lire serait difficilement compris sans l'explication que nous allons y ajouter. Le *temazcal* n'est autre chose qu'une sorte de four à voûte fort basse et à bouche étroite, construit généralement avec des adoles ou briques séchées au soleil Au-dessous de ce four se trouve creusé un espace dans lequel on allume un foyer dont la chaleur se communique au-dessus jusqu'à donner au four la température désirée. Le plus souvent le creusement inférieur avait pour but de chauffer fortement l'eau d'une chaudière dont la vapeur se communiquait au four supérieur au moyen de trous pratiqués dans ce but. La personne qui s'introduisait couchée dans le *temazcal* y prenait donc un bain d'air chaud ou de vapeur, à volonté. Lorsque Sahagun parle de feuilles de différente nature avec lesquelles on flagellait le baigneur au moyen d'eau chaude, il ne veut point parler de l'eau dans laquelle le baigneur aurait été submergé, mais bien de l'eau qui servait à rendre humide l'air dans lequel il venait de suer. C'était dans cette eau qu'on laissait macérer les branches, le plus souvent les feuilles de maïs, avec lesquelles, humides encore, on frottait ou flagellait le baigneur quand il avait sué suffisamment. Aujourd'hui encore, il est d'usage chez les Indiens qu'on n'omette jamais cette pratique à certaines périodes de la grossesse et surtout pour terminer les relevailles après l'accouchement.

2. Une longue note qu'on lira à la fin de l'ouvrage appelle l'attention sur ce passage pour dire que ces médecins, tout en ayant des noms européens, étaient assurément des Indiens. Des médecins espagnols auraient su signer.

Il y a une autre plante appelée *mecaxochitl*. Elle croît en terre chaude et ressemble à des cordes tordues. Elle répand un très fort parfum et elle est médicinale. Une autre, appelée *ayauhtona*, est d'un vert clair; ses feuilles sont larges, rondelettes et provenant d'un grand nombre de rameaux qui tous portent des fleurs. On la mange.

Il y en a une autre qu'on appelle *tlalpoyomatli*, dont les feuilles sont cendrées, molles et velues. Elle porte des fleurs. Son odeur l'a fait choisir pour des parfums que l'on introduit dans les roseaux à fumer. Son arome se répand au loin.

Il y a une plante qu'on appelle *yauhtli*. Elle est très verte, elle a un grand nombre de branches qui se dirigent toutes en haut. Elle est continuellement odorante et c'est un remède pour ceux qui ont la diarrhée. On la moud et on la pulvérise avec du cacao. Après avoir grillé le mélange, on en fait usage en boisson. Cela est bon pour ceux qui crachent le sang ou qui ont des fièvres.

Il y en a une autre qu'on nomme *ocoxochitl*. Ses rameaux sont verts et minces; ils rampent sur le sol et produisent un petit fruit comme un grain de raisin. On la trouve sur les montagnes et partout elle répand de l'odeur.

Il est une autre plante nommée *iztauhyatl*. C'est l'absinthe du pays; elle ressemble à celle d'Espagne.

Une autre qui s'appelle *itztonquauitl* répand une odeur suave.

Une autre qu'on nomme *epaçotl*[1] est bonne à manger. On en fait de la bouillie qui est saine. Une autre qu'on nomme *etzpanxiuitl* est haute et mince; elle forme de la graine et elle est amère. Elle est utile pour adoucir par des lavages la peau de la figure. Il en est une autre encore appelée *tlalquetzal*[2] qui a des feuilles groupées en forme de panache. Elle est un remède contre la toux et l'indigestion. Il y en a une autre de mauvaise odeur qu'on nomme *itzcuinpatli*; elle est très amère. Une autre de mauvaise odeur aussi, nommée *itztonquauitl*. On la boit dans de l'eau et elle est utile à la digestion.

§ 8. — *Des plantes qui ne sont ni comestibles, ni médicinales, ni vénéneuses.*

Il y a une sorte de foin très flexible qui est bon à être mêlé avec de la terre glaise pour contribuer aux murs des édifices. On s'en sert aussi pour fourrer les bâts. Il est un autre foin un peu plus dur, qu'on appelle *çacanoualli* et qui sert au même usage. Un autre encore très dur qui croît sur les sols salins et qu'on appelle *tequixquiçacatl*[3], c'est-à-dire foin de *tequixquitl*. Il est bon comme combustible.

Il y en a un autre long et mince qui sert à faire des toitures et qu'on nomme *çacamamaxtli*[4] ou *teocalçacatl*. Une autre sorte de foin nommé *uauhçacatl*[5] est long et mince.

1. Epazote, *chenopodium ambrosioides*, ou *ocimum americanum*.
2. De *tlalli*, terre, et *quetzalli*, plume précieuse, à cause de son panache
3. De *tequixquitl*, natron, et *çacatl*, paille
4. De *çacatl*, paille, et *mamaxtli*. Le *teocalçacatl* est le chaume des temples (*teocalli*).
5. De *uauhtli*, sariette, et *çacatl*, paille.

Un autre encore appelé *xiuhtecuçacatl*[1] est long et roussâtre. Un autre nommé *çacateztli*[2] est une herbe qui sert communément de pâturage aux animaux. Elle croît sur nos campagnes, ce qui est la preuve d'un terrain stérile. Le foin qu'on nomme *eloçacatl*[3] est très vert; il a des feuilles à la manière des graminées et il est tendre. Il sert de nourriture aux lapins et à d'autres animaux. Il en est un autre encore qu'on appelle *ocoçacatl*[4]. On donne à l'herbe que les chevaux mangent à Mexico le nom de *caltollin*[5]. Elle croît au milieu des étangs. On l'appelle *carriso* en certains endroits de la Castille. Il y a une sorte de jonc nommé *itztollin*[6] à tige triangulaire qui porte des fleurs. Les racines et les fleurs sont médicinales. Les glaïeuls nommés *tolpatlactli*[7] sont comme ceux d'Espagne. Les joncs portent le nom de *tolmimilli* et ressemblent aussi à ceux d'Espagne.

Il existe un jonc médicinal qui sert à faire des nattes. On l'appelle *petlatollin*[8]. Il y en a une autre espèce qui sert à faire des nattes et dont la tige est triangulaire et résistante. On l'appelle *nacacetollin*. Un autre encore s'appelle *toliama* ou *atollin*[9]. Un autre porte le nom de *tolnacochtli*[10]. Tous ces joncs servent à faire des nattes.

L'espèce qu'on connaît en Espagne s'appelle *xomalli*. Une petite herbe comestible qui naît dans l'eau comme les joncs est appelée *atetetzon*, et l'on donne le nom d'*acapapacquilitl*[11] à de petits roseaux qui croissent dans l'eau. Il y a une petite herbe dont la feuille, grande comme *tomin*[12], est un peu large et s'étale à la surface de l'eau. On l'appelle *malacotl*.

Il y a un roseau mince et portant de nombreuses feuilles velues, dures et tranchantes. Il existe une herbe aquatique appelée *achilli*[13] longue et élastique, qui est rougeâtre et porte des nœuds. Il y a aussi des roseaux qui croissent au bord de l'eau et sont comme ceux de Castille. On appelle les fougères *ocopetlatl*[14]. On donne le nom de *quauhmamaxtla*[15] à une plante champêtre. Il y a une plante sauvage qu'on nomme *itzmoli*. Elle a les feuilles lisses, vertes et souples.

Il y en a une autre sauvage aussi qu'on appelle *quauhichpoli*[16]. Il y a de la doradille dans ce pays. On l'appelle *tetequetzal*[17]. Les plantes et les fleurs qui vont suivre sont de peu d'importance. On prétend seulement inscrire et faire

1. De *xiuitl*, herbe, *tecutli*, principale, et *çacatl*, paille.
2. De *çacatl*, paille, et *teztli*, broyée.
3. De *elotl*, épi de maïs, et *çacatl*, paille.
4. De *ocotl*, pin, et *çacatl*, paille.
5. De *calli*, maison, et *tollin*, jonc.
6. De *itztli*, obsidienne, et *tollin*, jonc.
7. De *tollin*, jonc, et *patlactli*, grand.
8. « Jonc (*tollin*) pour les nattes (*petlatl*). »
9. *Toliama* ou *atollin*; jonc (*tollin*) de la mer (*amaitl*), ou jonc aquatique (*atl*).
10. De *tollin*, jonc, et *nacochtli*, pendant.
11. De *acatl*, roseau, *papac*, agréable, et *quilitl*, herbe comestible.
12. *Tomin*, petite monnaie du poids de 2 gros.
13. « *Chilli* qui vient dans l'eau (*atl*). »
14. De *ocotl*, pin, et *petlatl*, natte.
15. De *quauitl*, bois, et *mamaxtla*.
16. « Laiteron (*ichpoli*) des bois (*quauitl*). »
17. *Asplenium*.

connaître leur nom en langue indienne. Aussi omettra-t-on le nom qui leur correspond en langue espagnole.

§ 9. — *Des plantes sauvages.*

Il y a une fleur sauvage très odorante qu'on nomme *omixochitl*. On en connaît deux espèces : l'une blanche et l'autre rouge. Une autre qu'on nomme *tlalizquixochitl* : elle pousse sur une plante rampante et elle est blanche. Il en est une autre, également sauvage, qu'on trouve en terres chaudes ; elle est très odorante et pousse sur une plante qui grimpe sur les arbres. Elle est verte sur la plante et devient noire en séchant. Elle est très belle et médicinale.

Il est une autre fleur appelée *coçauhqui yexochitl*. Elle est jaune et odorante. Les grands seigneurs en font beaucoup usage.

La fleur qu'on appelle *cacaloxochitl* est de deux sortes. L'une d'elles qui croît sur des arbres de terres chaudes possède une odeur très suave. Mais celle dont nous parlons ici et qu'on nomme *tlalcacaloxochitl* [1] croît dans nos champs, ne répand aucune odeur, quoique en apparence elle soit identique à la précédente qui croît sur un arbre. La fleur de la plante qu'on nomme *tolcimatl* est très belle, mais elle n'a aucune odeur. La plante qu'on nomme *caxtlatlapan* donne sur un même pied des fleurs de différentes couleurs : blanches, jaunes, rouges et mélangées, qui ne sont pas odorantes.

La fleur qu'on nomme *cempoalxochitl* est jaune et sent très bon. Elle est large et belle. La plante qui la produit croît spontanément ou se cultive dans les jardins. Il y en a deux espèces : l'une, qu'on prétend être la femelle, est grande et belle ; l'autre, qu'on dit être le mâle, n'est ni aussi belle ni aussi grande.

Une autre appartenant à ce genre et qui s'appelle *macuilxochitl* est petite, jaune et odorante. Il existe un très grand nombre d'autres espèces.

§ 10. — *Des forêts et des arbres qui y croissent.*

Les forêts sont très agréables, fraîches et fournies d'un grand nombre d'arbres, de plantes et de fleurs variées. Elles ont de l'eau d'étangs et de rivières qui sert à arroser les points fertiles du sol. Ce sont des lieux paisibles et délicieux. On y trouve des arbres couverts de précieuses fleurs odorantes qu'on nomme *yolloxochitl* provenant de la plante appelée *yolloxochiquauitl* [2].

Ces belles fleurs ont la forme d'un cœur. Autrefois les grands seigneurs seuls en faisaient usage, surtout de l'espèce connue par le nom de *tlacayolloxochitl* ; car il y en a une autre de moindre valeur, qu'on nomme *itzcuinyolloxochitl* [3], qui n'est remarquable ni par sa beauté ni par son odeur et dont se servent les gens du peuple.

1. De *tlalli*, terre, champ, et *cacaloxochitl*.
2. *Magnolia glauca* : de *yolloxochitl*, fleur du cœur (*yollotl*), et *quauitl*, arbre.
3. C'est-à-dire : *yolloxochitl* des personnes (*tlacatl*) ; — *itzcuinyolloxochitl*, ou des chiens (*itzcuintli*).

Cette fleur qu'on appelle *yolloxochitl* croît sur des arbres grands comme des noyers [1] et qui portent le nom de *yolloxochiquauitl*. Celle-ci est remarquablement belle et d'une odeur très suave. Sa forme, ainsi que nous l'avons dit, est celle d'un cœur et elle est très blanche en dedans. Cette fleur est de deux espèces. C'est celle qu'on nomme *tlacayolloxochitl* que préfèrent les grands seigneurs et les gens de goût: elle est remarquable par ses dimensions et sa beauté. L'autre espèce appelée *itzcuinyolloxochitl* est très médicinale et on la mêle à la boisson de cacao pour lui donner sa bonne saveur.

Il y a aussi dans les forêts d'autres arbres à fleurs que l'on nomme *eloxochiquauitl* [2], sur lesquels naissent de grandes fleurs qui affectent la forme des épis de maïs verts renfermés dans leur enveloppe. Elles sont très odorantes et se mêlent à la boisson de cacao. Elles enivrent quand on en met beaucoup; on doit en user modérément. Ces fleurs rendent aussi l'eau savoureuse. Il y a d'autres arbres appelés *quauheloxochitl;* ils sont petits et ressemblent, de même que les fleurs, aux précédents; mais ils ont moins d'odeur et sont moins beaux. Il y a aussi d'autres arbres appelés *cacauaxochitl* [3] qui produisent des fleurs portant le même nom. Elles sont petites et répandent une odeur très suave et très pénétrante de jasmin. D'autres arbres nommés *izquixochiquauitl* [4] produisent des fleurs blanches, odorantes, belles et très appréciées, qu'on nomme *izquixochitl*.

D'autres fleurs appelées *tlapalizquixochitl* [5] portent ce nom, non pas précisément parce qu'elles sont entièrement rouges, mais parce qu'elles sont rayées de cette couleur. Il y a dans les bois un arbre du nom de *cuetlaxochitl*, duquel découle une humeur laiteuse ou blanche lorsqu'on en rompt les branches. Cet arbre produit une fleur appelée *cuetlaxochitl*, dont les pétales sont comme ceux de la fleur de cerisier, mais avec des couleurs rouges très vives et très blanches. Elle n'a point d'arome. Seulement, sa beauté fait qu'elle est très appréciée.

Il y a une fleur que l'on trouve aussi dans les bois et qu'on nomme *teonacaztli*, c'est-à-dire oreilles précieuses ou divines, parce qu'elle est très odorante, très belle et fort salutaire, car c'est une espèce aromatique dont on fait usage dans la boisson de cacao.

On voit également dans les forêts un arbre nommé *uitzteculxochitl* qui porte des fleurs, les unes blanches, les autres violettes ou rouges et nullement odorantes, auxquelles on donne le nom de l'arbre. Elles sont d'un précieux aspect. Il est d'autres arbres qu'on plante dans les forêts et qu'on appelle *tzonpanquauitl* [6], d'une taille moyenne. Ils ont des branches très touffues et forment un ensemble

1. L'édition de Bustamante dit: *grandes como los nogales*, tandis que celle de Kingsborough porte *grandes como nopales*. Nous avons préféré suivre la pensée de Bustamante. Il ne sera pas oiseux de faire observer que le présent paragraphe se confond avec une partie du précédent en ce qui regarde cet arbre et la fleur qu'il produit. Le traducteur n'a pas cru devoir faire disparaître cette superfétation, quoiqu'elle lui ait paru absolument inutile.

2. De *elotl*, épi de maïs, *xochitl*, fleur, et *quauitl*, arbre.

3. De *cacauatl*, cacao, et *xochitl*, fleur.

4. De *izquixochitl*, tout fleurs, et *quauitl*, arbre.

5. De *tlapalli*, coloré, rouge, et *izquixochitl*, fleurs nombreuses.

6. De *tzonpantli*, et *quauitl*, arbre.

arrondi. Leurs fleurs qu'on appelle *equimixochitl*[1] sont rouges et de bel aspect. Elles n'ont aucune odeur. On nomme *equimitl* les feuilles de cet arbre.

On voit encore dans les forêts un arbre du nom de *mapilxochitl* (c'est-à-dire fleurs à doigts) qui porte des fleurs figurant une main avec ses doigts. Les feuilles sont très épaisses. Cet arbre s'appelle aussi *macpalxochitl*[2], parce que ses fleurs ressemblent à la paume de la main avec ses doigts. Il prend son nom de la paume et des doigts réunis.

§ 11. — *Des arbustes qui ne sont ni arbres ni herbes, et de leurs fleurs.*

Il y a un arbuste appelé *teoquauhxochitl*[3] qui porte des fleurs rouges qui durent deux ou trois jours sans se faner. Elles sont belles mais sans odeur. Cette plante pousse sur les autres arbres, sur les branches ou leurs enfourchures. Une autre plante qui se produit également sur les branches et leurs enfourchures porte le nom de *quauhxochitl.*

Une autre plante s'appelle *tecolotlyatlya.* Il existe un arbre qui ressemble au palmier par ses feuilles, sans en avoir les branches. Il produit une fleur blanche qui affecte la forme des grappes du palmier et est suivie d'un fruit semblable à la datte, fort sucré et très bon à manger.

Il y a un arbuste appelé *cacaloxochitl* qui a les feuilles larges, longuettes et velues. Ses branches, droites et spongieuses, de même que les feuilles, suintent un lait collant comme du miel, quand on les coupe. Les fleurs qui portent le même nom, sont belles et d'une odeur suave qui réconforte le cœur. Cette fleur se produit dans les environs de Mexico; mais celles qui viennent des terres chaudes sont meilleures, et quelquefois elles sont noires. En d'autres temps elles étaient réservées aux rois. Celles qui viennent de terre chaude sont, les unes courtes et portent le nom de *necuxochitl*[4]; les autres, très estimées, s'appellent *uitzitziltentli*[5]; d'autres encore s'appellent *caxochitl.* Il en est d'autres qui sont diversement dénommées.

Il y a une fleur nommée *xiloxochitl* qui est rouge et ressemble aux filaments d'une frange. Elle pousse sur une plante du même nom. Elle n'est point odorante, mais d'un très bel aspect.

Il y a des fleurs nommées *tecomaxochitl* qui sont jaunes et renflées comme une vessie. Elles sont odorantes et belles ; on les mêle à la boisson de cacao. La plante qui les produit porte le même nom. Elles grimpent sur les arbres et les murailles. On appelle aussi cette fleur *chichiualxochitl*[6], parce qu'elle a la forme du sein d'une femme.

La fleur qu'on appelle *tonacaxochitl* est rouge et violette. Elle pousse sur une plante qui s'élève dans les campagnes. Elle est sans odeur, mais d'un bel aspect.

1. « Fleur (*xochitl*) de *equimitl*. »
2. « Fleurs des doigts (*mapilli*) ou de la main (*macpalli*) » (*cheirostemon platanoides*).
3. *Teoquauhxochitl*, » fleur divine qui vient sur les arbres. »
4. « Fleur (*xochitl*) de miel (*necutli*). »
5. De *uitzitzilin*, oiseau-mouche, et *tentli*, bec.
6. De *chichualli*, mamelle, et *xochitl*, fleur.

CHAPITRE VIII

DES PIERRES PRÉCIEUSES.

§ 1er. — *Des pierres précieuses en général; comment on les cherche et où on les trouve.*

Les pierres précieuses ne se trouvent pas dans la nature comme on les voit quand elles sont au pouvoir de ceux qui les possèdent ou les ont pour les vendre, belles, polies, et éclatantes. Elles se forment dans des pierres grossières qui n'ont aucune apparence de beauté et gisent perdues dans les champs et dans les villages, où on les remue dans tous les sens. Ce sont ces blocs qui renferment dans leur intérieur les pierres précieuses, non pas grandes, mais petites, qui sont placées tantôt au centre et tantôt près de la surface. Il y a des personnes qui savent où ces pierres se produisent, parce que n'importe laquelle d'entre elles répand sur l'endroit où elle se trouve une vapeur ou exhalaison semblable à une fumée légère. Cela apparaît avant que le soleil se voie ou au moment de son lever. Ceux qui les cherchent et les savent reconnaître se placent en ce moment en un lieu approprié. Ils regardent du côté où le soleil se lève et, s'ils voient sortir une fumée déliée, ils en augurent qu'il y a là des pierres précieuses, qu'elles s'y sont formées ou qu'elles y ont été cachées. Ils courent à l'instant vers cet endroit et s'ils y trouvent quelque pierre d'où cette vapeur est sortie, ils s'imaginent qu'elle renferme une pierre précieuse et ils la brisent pour l'y trouver. Si, au contraire, ils ne voient rien dans l'endroit d'où la fumée s'est exhalée, ils creusent le sol et y trouvent quelque boîte en pierre dans laquelle des pierres précieuses se trouvent cachées, ou quelquefois elles sont égarées ou gardées dans la terre elle-même.

Il y a un autre signe qui fait reconnaître où se trouvent des pierres riches, en particulier celle qu'on nomme *chalchiuitl*. L'endroit est toujours recouvert d'une herbe verdoyante, parce que ces pierres exhalent une fraîcheur et une humidité très grandes. On creuse la terre au point où cela existe et l'on y trouve ces *chalchiuitl*.

Les turquoises se trouvent dans des mines. Il y a de ces mines d'où l'on en retire de plus ou moins belles. Les unes sont claires, fines et transparentes, tandis que d'autres ne le sont pas. Il y a aussi des mines où l'on trouve de l'ambre fin, du cristal, des pierres à faire des couteaux et du jaspe. Il en est aussi d'où l'on retire les pierres dont on fait les miroirs, qui sont noires comme du jais et quelquefois rouges comme du sang. Ces objets précieux existent dans la montagne et on les y cherche au moyen de mines. Il y a une grande quantité de ces pierres de jaspe très précieuses dans les dépendances du village de *Santiago de Tecalco*[1]. On en fait des autels et autres objets très estimés. On trouve sur les plages de la mer des pierres précieuses et des perles, des coquilles blanches et

1. De *tecali*, jaspe, avec *co*, suffixe de noms de lieu.

rouges, ainsi que différentes autres pierres nommées *uitzitziltetl* [1] qui gisent au bord des rivières dans la province de *Totonacapan*. Les connaisseurs lapidaires, quand ils trouvent une pierre fine au dedans d'une autre plus grossière, brisent d'abord celle-ci pour en retirer celle qui y est renfermée. Ils la taillent, la raclent et ensuite la nettoient pour lui donner de l'éclat. Après cela, ils la polissent sur une canne massive.

§ 2. — *De l'émeraude et d'autres pierres de son espèce.*

Il y a dans ce pays des émeraudes, qu'on appelle *quetzaliztli*, fort bonnes, précieuses et d'une grande valeur. On les nomme ainsi de *quetzalli* qui veut dire plumes très vertes, et d'*iztli*, pierre à couteaux, laquelle est très belle et sans aucune tache. La bonne émeraude possède, en effet, cet ensemble de qualités d'être verte, sans tache, polie, transparente, et de briller en même temps d'un grand éclat.

Il y a une autre espèce de pierre, appelée *quetzalchalchiuitl* parce qu'elle est très verte et qu'elle ressemble au *chalchiuitl*. Les meilleures n'ont aucune tache et elles sont d'un très beau vert transparent. Les inférieures portent un mélange de rayures et de taches. On taille ces pierres de manière à les rendre ou rondes avec un trou, ou allongées, ou renflées avec un trou, ou triangulaires ou coupées en biseau, ou carrées. D'autres pierres qu'on nomme *chalchiuitl* sont d'un vert mêlé de blanc, sans transparence. Les hauts personnages en font beaucoup usage et en entourent leurs poignets en enfilades, ce qui est un signe de noblesse. Il n'était pas permis aux *macehuales* de les porter.

Il y a d'autres pierres appelées *tzitzitl*. Ce sont des turquoises de qualité inférieure, fendues et tachées. Elles n'ont pas de dureté. Quelques-unes sont carrées, d'autres affectent différentes figures. C'est avec elles qu'on fait des mosaïques représentant des croix ou des images, ainsi que d'autres objets.

§ 3. — *Des turquoises fines et d'autres pierres.*

Teoxiuitl veut dire turquoise des dieux. Personne n'avait le droit de la posséder ou d'en faire usage; elle devait toujours être offerte ou destinée aux divinités. C'est une pierre fine sans aucune tache et fort brillante. Elle est rare et nous vient de loin. Il y en a qui sont rondes et ressemblent à une noisette coupée par la moitié. On les appelle *xiuhtomalli*. Il en est d'autres élargies et plates, et quelques-unes sont bosselées, comme si elles fussent rongées.

Il y a un autre genre de pierres nommées *tlapalteoxiuitl* [2], ce qui veut dire turquoise fine rouge. Je crois que ce sont les rubis du pays. Elles sont rares et précieuses. Il y a aussi des perles dans cette Nouvelle-Espagne. Elles portent le nom d'*epyollotli* [3], ce qui veut dire « cœur de coquille », parce qu'elles se forment dans la coquille d'huître. Les perles sont bien connues de tout le monde. Le

1. Pierre (*tetl*) de l'oiseau-mouche (*uitzitzilin*).
2. De *tlapalli*, couleur rouge, et *teoxiuitl* pierre précieuse, divine.
3. De *eptli*, perle, et *yollotli*, cœur.

cristal de ce pays s'appelle *teuilotl*. C'est une pierre que l'on trouve dans des mines en pays de montagne. Les améthystes, qui sont des pierres violettes transparentes, se forment avec cette dernière espèce.

L'ambre de ce pays est appelé *apoçonalli* [1] parce que ses pierres ressemblent aux clochettes ou ampoules d'eau qui prennent un jaune doré quand les rayons du soleil levant tombent sur elles. Ces pierres se trouvent dans les mines de pays de montagnes. Il y en a de trois espèces dont l'une qui porte le nom d'ambre jaune paraît avoir une étincelle de feu au dedans d'elle-même; elle est très belle. Une autre se nomme *iztalapoçonalli*, parce qu'elle est d'un jaune mêlé de vert clair. La troisième espèce porte le nom d'*iztacapoçonalli* [2], parce qu'elle est d'un jaune blanchâtre, sans transparence, et de peu de prix.

Il y a une pierre qu'on nomme *quetzalizcpyollotli* [3] qui paraît avoir un grand nombre de couleurs, lesquelles varient selon la direction de la lumière. Cette pierre est précieuse à cause de la variété de ses reflets. Il y a une autre pierre qu'on nomme *tlilayotic* [4]. Elle appartient au genre *chalchiuitl* et présente un mélange de noir et de vert.

§ 4. — *Du jaspe et d'autres pierres de son espèce.*

Outre les pierres qu'on vient de dire, il y a du jaspe de différentes couleurs. L'une de ces espèces est blanche comme la coquille de l'œuf; c'est l'albâtre. Parmi ces pierres blanches, il s'en trouve qui sont vertes et qu'on nomme pour cela *iztacchalchiuitl*. Il en est d'autres qui sont veinées de vert ou de bleu clair et même d'autres couleurs incrustées dans le blanc. Toutes ces pierres possèdent des propriétés contre les maladies.

Il en est une autre qu'on appelle *mixtecatetl* [5]. On la nomme aussi pierre tachetée comme le tigre. Elle est de peu de valeur et possède des propriétés contre quelques maladies.

Il y a d'autres pierres noires qu'on appelle *itztetl* [6] et dont on fait les couteaux qu'on nomme *itztli*. Ceux-ci servent à raser la tête et à couper des choses qui ne sont pas très dures. Il en existe des blocs qui, étant entiers, sont très noirs, très lisses et très brillants. Quand on les travaille et que des objets en sont fabriqués, ceux-ci sont transparents, très polis et sans mélange d'aucune autre couleur. Plusieurs de ces pierres sont rouges ou blanchâtres. Toutes me paraissent être des émeraudes noires à cause des propriétés que je leur ai reconnues par expérience, car, réduites en poudre et mises sur des plaies récentes, elles les guérissent promptement sans permettre qu'elles forment de la matière. Ainsi pulvérisées et mêlées avec de la pulpe de coing ou avec n'importe quelle autre conserve dans laquelle on puisse les incorporer en grande quantité, elles sont très utiles contre

1. C'est-à-dire : écume (*poçonalli*) de l'eau (*atl*).
2. *Iztalapoçonalli*; de *apoçonalli*, écume de l'eau, et *iztaleux*, jaune; — *iztacapoçonalli*, c'est-à-dire ambre blanc (*iztac*).
3. De *quetzaliztli*, et *epyallotli*, perle.
4. De *tlilli*, noir, et *ayotic*, couleur de l'eau, c'est-à-dire verdâtre.
5. C'est-à-dire : pierre (*tetl*) du pays des Miztèques (*Mixteca*).
6. Pierre (*tetl*) d'obsidienne (*itztli*).

les rhumatismes, pour donner de la résonnance à la voix et mitiger la chaleur intérieure. On en consomme pour cela une ou deux grosses pilules. Je sais cela par une longue expérience.

Il y eut autrefois dans ce pays et il existe encore — ainsi que l'attestent différents morceaux contenus dans des édifices anciens — ces pierres d'un vert clair qu'on nomme *toltecaitztli*[1]. Elles sont très belles et je les crois plus efficaces que les précédentes. Il en est d'autres de ce genre, qu'on nomme *matlalitztli*[2] qui sont ou bleu foncé ou claires ou très bleues. Elles sont très belles. On les travaille comme les pierres à couteaux. Elles sont rares et je leur crois plus de vertus qu'à celles ci-dessus nommées.

Il y a encore d'autres pierres du même genre que les précédentes et qu'on nomme *xiuhmatlaliztli*[3]. D'après ce qu'on a dit, c'est le saphir et elle serait beaucoup plus précieuse que toutes les autres. On assure que c'est comme la goutte d'eau que distille du bois vert que l'on brûle, laquelle est très claire et d'un reflet bleu très transparent. Cette pierre travaillée à la manière des couteaux resplendit pendant la nuit. On la retire des mêmes mines que celles qui servent à fabriquer des instruments tranchants; mais on en trouve rarement et on les garde avec soin, parce qu'elles ont encore plus de vertus que l'émeraude. Je connais par expérience sa beauté et ses vertus.

Il y a certaines pierres noires du nom de *teotetl* qui ressemblent au jais. Elle sont rares et d'un noir très fin sans mélange d'aucune autre couleur. Sa finesse et sa pureté sont telles qu'aucune autre pierre ne les possède au même point. Elles ne manquent pas de vertus, mais je n'en ai aucune expérience.

Il est d'autres pierres du nom d'*eztetl*, ce qui veut dire « pierre de sang ». Elles sont d'un gris parsemé d'un grand nombre de gouttes rouges comme du sang se mêlant à d'autres de couleur verte. Elles ont la propriété d'arrêter le sang qui sort du nez. Je le sais par expérience, parce que je possède une de ces pierres grosse comme le poing ou un peu moins. Sa forme est grossière, telle qu'elle l'a reçue en se séparant de sa roche. En cette année de 1576, pendant cette épidémie, elle a donné la vie à plusieurs malades qui perdaient le sang et la vie par le nez. Il suffisait de la prendre et de la tenir un certain temps à la main pour faire cesser l'écoulement de sang et on guérissait de cette maladie dont sont morts et meurent encore un très grand nombre de gens dans cette Nouvelle-Espagne. J'ai eu de ce fait beaucoup de témoins dans cette ville de *Tlatelolco de Santiago.*

§ 5. — *Des pierres dont on fait les miroirs et les instruments tranchants.*

Il y a dans ce pays des pierres dont on fait des miroirs. Il en existe des filons dans des mines d'où on les extrait. Les unes sont blanches et servent à faire de beaux miroirs pour les gens comme il faut. On les prendrait pour un métal quand elles sont en blocs; mais, après qu'ils ont été travaillés et polis, les miroirs sont très beaux, très lisses, sans aucune rayure. Ils reflètent la figure tout à fait au

1. C'est-à-dire : obsidienne des toltèques ou artisans.
2. Obsidienne (*itztli*) verte (*matlalin*).
3. De *xiuitl*, pierre précieuse, et *matlaliztli*, obsidienne verte.

naturel. Il y a d'autres pierres du même genre, qui sont noires après avoir été travaillées et polies. On en fait des miroirs qui reflètent la figure différemment de ce qu'elle est, car ils agrandissent et rendent difformes les diverses parties du visage. On leur donne différentes formes, ronde, triangulaire, etc.

Il y a aussi dans le pays de l'obsidienne excellente, affectant différentes formes et des couleurs diverses, ainsi que c'est expliqué d'une façon très détaillée dans le texte *nahuatl*.

Il en est de vertes qu'on nomme *xoxouhquitecpatl*, et qui se rapprochent des *chalchiuitl*. Les lapidaires les appellent *tecelic* [1] parce qu'elles sont faciles à travailler et qu'elles affectent une nuance plus claire. On appelle *chopilotl* les pierres précieuses taillées qu'on porte aux poignets, qu'elles soient en cristal ou d'autre nature. Cette dénomination peut s'appliquer à n'importe quelle pierre délicatement taillée ou très belle.

Il existe de petites pierres très blanches rayées ou veinées d'autres couleurs, qu'on appelle *tepochtli*. Il y a dans cette Nouvelle-Espagne du marbre comme celui de Castille; on le nomme *aitztli* [2].

Il y a aussi une pierre précieuse qui s'appelle *uitzitziltetl*, c'est-à-dire qui ressemble au *tzintzon*. Elle est petite et blanche; mais elle affecte différentes nuances, comme la plume du *tzintzon*, en rapport avec la lumière qui la frappe. Elle a la forme d'une fourmi. On la trouve mêlée au sable du bord de la mer, et dans une rivière qui coule au pays de *Totonacapan*. On la voit de loin, parce qu'elle luit comme une luciole ou la flamme d'une petite chandelle. De loin c'est pour une luciole qu'on la prendrait, si l'immobilité du reflet ne faisait comprendre que c'est la pierre en question. Elle est précieuse et rare; les rois seuls en font usage. Elle est transparente, quand elle n'est pas de la couleur d'une perle très fine.

Les coquillages dont les indigènes font usage comme chose précieuse sont de formes très variées. On les appelle *atzcalli*. Les couleurs en sont différentes en dedans; on dirait des émaux très riches que les reflets de la lumière font varier de mille façons.

Il y a aussi des escargots ou volutes d'espèces variées, ainsi que cela se voit dans le texte *nahuatl*, où tout ceci se trouve bien expliqué. Les coquilles d'huîtres dans l'intérieur desquelles se forment les perles sont grossières au dehors, sans nulle apparence et d'une couleur grisâtre, comme un os pourri. Mais intérieurement elles sont lisses, vitrifiées et très belles, comme émaillées de toutes les couleurs : on dirait l'arc-en-ciel.

1. C'est-à-dire : silex (*tecpatl*) vert (*xoxouhqui*). Le mot *tecelic* vient de *tetl*, pierre, et *celic*, fraîche, tendre, verte.
2. De *atl*, eau, et *itztli*, obsidienne.

CHAPITRE X

DES MÉTAUX.

Il y a dans ce pays de l'or qui s'est formé dans des mines. Le signe qui trahit sa présence est le filon qui paraît à la surface du sol et qui dénote que le métal existe sous la terre. Ce signe apparaît surtout quand il pleut. Il est très bien expliqué dans le texte *nahuatl*. Celui qui voudrait le savoir et le bien comprendre n'aura qu'à demander les mots en langue mexicaine qui correspondent à ceux qui sont ici.

Il y a aussi de l'argent, du cuivre et du plomb. Ils se sont produits en différents endroits dans des ravins ou dans des rivières. Avant que les Espagnols vinssent à la Nouvelle-Espagne, personne ne pensait ni ne courait à la recherche de l'argent ni du plomb. Les indigènes cherchaient seulement l'or dans les rivières. Ils l'extrayaient des cours d'eau avec des baquets en lavant le sable. C'est ainsi qu'ils trouvaient des grains de ce métal, quelquefois gros comme des grains de maïs, d'autres fois plus petits et souvent comme du sable.

Après avoir traité dans les chapitres précédents des plantes médicinales, des pierres qui possèdent des vertus pour le soutien de notre santé et de l'or qui a sur elle aussi des influences très favorables, il m'a semblé qu'il serait bon de placer ici les propriétés des gommes de ce pays, dont les indigènes font grand usage pour leur santé. Je possède une grande expérience de leurs vertus.

Si on fait fondre ensemble, de manière à en former comme une masse de résine, la gomme qu'on appelle copal blanc, celle qu'on nomme *chapopotli* qui ressemble à la poix de Castille, et une autre nommée *ulli* qui est noire, élastique et très légère, et si on les applique sur les jambes ou sur le corps, elles font le plus grand bien à tous les organes intérieurs et extérieurs. Il faut savoir que le *copal* et le *chapopotli* peuvent se fondre fort bien en un pot placé sur des braises, avec la précaution de les réduire en morceaux l'une et l'autre auparavant. Quant à l'*ulli*, il est indispensable de le fondre d'abord en le traversant avec une broche et en y appliquant le feu. Il brûle et des gouttes d'un liquide noir comme de l'encre tombent dans une écuelle. On peut en fondre ainsi la quantité qu'on veut, moindre que le mélange antérieur; quoique en réalité celui-ci doive être d'autant meilleur que la quantité d'ulli sera plus grande. Lorsque ce dernier sera fondu on le mêlera avec les autres sans qu'il soit nécessaire de les soumettre tous ensemble à l'ébullition. Il suffira de les mêler et de les battre de temps en temps au soleil pendant trois ou quatre jours pour que le mélange s'effectue très bien. Pour que ce goudron ou onguent soit utile pendant plusieurs jours et se puisse appliquer au corps toutes les fois qu'on voudra, on prendra la peau tannée d'un chevreuil. On y coupera le nécessaire pour faire des chausses allant des pieds jusqu'aux aines. Il ne faudra pas les coudre; mais on y appliquera cet onguent en l'étendant sur la partie intérieure de la peau. On laissera le cuir s'en bien imbiber pendant deux ou trois jours. On en appliquera ensuite d'autres couches jusqu'à ce que la peau ne l'absorbe plus et qu'il en reste une certaine

quantité à la surface. Sur cette couche d'onguent ainsi étendue on appliquera deux morceaux d'étoffes coupés de la largeur du cuir et on les coudra sur les bords. On attachera ensuite des courroies à la peau de chevreuil, une à la partie qui correspondra au pied, une autre sous le genoux, une autre au-dessous de celui-ci, une autre encore au milieu de la cuisse, et une autre enfin à l'extrémité supérieure. Les jambes étant recouvertes par cette peau ainsi attachée, on pourra l'y retenir de jour ou de nuit tout le temps qu'on désirera, la retirer ensuite, la garder et la remettre quand on voudra, pendant longtemps. Cela fait du bien pour n'importe quelle indisposition dont on serait atteint. Si l'on en faisait un pourpoint pour l'appliquer sur la peau, sous la chemise, on se sentirait soulagé de toutes sortes de souffrances. Si l'on ne veut pas un pourpoint, qu'on fasse une ceinture d'un empan de large, ou un peu plus, avec le même cuir préparé comme il est dit, ayant la longueur nécessaire pour faire le tour du corps, ainsi qu'il la faudrait pour le pourpoint.

Je sais aussi par expérience que la pierre d'obsidienne pulvérisée (je parle de celle que nous avons dite être de l'émeraude noire), mêlée avec du blanc d'œuf de manière à former comme de la boue, étendue ensuite sur de l'étoupe et appliquée avec un linge sur un point atteint de la goutte, enlève cette maladie et la fait disparaître de nouveau toutes les fois qu'elle se représente. Cet emplâtre conserve ses propriétés pendant plusieurs jours et même des années, sans qu'on le renouvelle, pourvu qu'on le garde bien. Celui qui voudra appliquer aux pieds l'onguent susdit n'aura qu'à acheter quatre chaussures égales de basane et à les mettre l'une sur l'autre avec cet onguent, en faisant coïncider les revers et en mettant en dehors la partie lustrée, et c'est ainsi qu'il les portera.

CHAPITRE IX

D'AUTRES CHOSES UTILES QUE LE PAYS PRODUIT.

L'émeri se forme dans les provinces d'*Anauac* et de *Tototepec*[1]. Ce sont de petites pierres, les unes rouges et quelques autres diversement colorées. Les lapidaires les pulvérisent et le sable qui en résulte leur sert à polir les pierres précieuses. Il y a une espèce de marcassite qui sort du minerai qu'on lave après l'avoir moulu. Il en est une autre de couleur noire qui se produit en plusieurs endroits. Il existe un autre sable qui se produit quand on taille et qu'on polit les miroirs. Un autre encore résulte de l'obsidienne moulue qui se produit vers *Uaztepec*[2] dans les rivières. Cette obsidienne apportée par ici est pulvérisée et sert à un premier travail de polissage des pierres précieuses, que l'on perfectionne ensuite au moyen de l'émeri déjà nommé.

1. Sur la montagne (*tepec*) des oiseaux (*tototl*).
2. Sur la montagne (*tepec*), des *Uaxin*, espèce d'arbre fruitier.

CHAPITRE XI

DES COULEURS DE TOUTES SORTES.

§ 1. — *De la cochenille et d'autres couleurs fines.*

On appelle *nocheztli*[1] la couleur de la cochenille; cela veut dire sang de *tunas*, parce que c'est sur une espèce de tuna que se produit en se collant à la feuille un certain ver appelé cochenille qui a un sang très rouge. C'est cela qui est la cochenille fine connue dans ce pays et au dehors et dont il se fait un grand commerce qui va jusqu'à la Chine et la Turquie. Ce produit est apprécié et fort estimé presque dans le monde entier. On appelle cochenille forte ou fine celle qui est déjà purifiée et massée en petits pains. On la vend aussi dans les marchés où l'achètent les peintres et les teinturiers.

Il y a une autre sorte de cochenille ordinaire, mêlée, qu'on appelle *tlapalnextli*[2] c'est-à-dire cochenille cendrée, parce qu'on la mêle avec de la craie ou de la farine. Il existe aussi une fausse cochenille qui se produit également sur les feuilles de la tuna. On l'appelle *izquimiliuhqui*[3]. Elle altère la bonne espèce et fait sécher les feuilles sur lesquelles elle naît. On la recueille pour la mêler à la véritable, ce qui est une grosse fraude. La couleur jaune s'appelle *xochipalli*[4], ce qui veut dire couleur de fleur jaune. Cette couleur se produit en terre chaude Le bleu fin s'appelle *matlalli*, mot qui veut dire bleu. C'est à l'aide de fleurs bleues que l'on fait cette couleur qui est très appréciée et fort douce à l'œil.

Il y a une couleur jaune claire qu'on nomme *çacatlaxcalli*[5], ce qui veut dire « pain d'herbe », parce que la masse se forme avec une certaine herbe jaune. On prépare ces pains fort minces, comme des *tortillas*, et on en fait usage pour teindre et pour la peinture.

Il y a une couleur blanc doré qu'on appelle *chiotl*. On la fait en terre chaude avec une fleur qui se moud et qui est un remède contre la gale. Cela prend une teinte de vermillon quand on la mêle à l'onguent *axin*.

§ 2. — *D'un autre rouge moins fin et de quelques autres couleurs.*

Il y a dans ce pays un grand arbre nommé *uitzquauitl*[6], dont le tronc est gros et les branches nombreuses. Il fournit un bois rouge qui, réduit en éclat et macéré dans l'eau, rend celle-ci rouge. Cette couleur n'est pas fine; elle a une nuance noirâtre. Mais, quand il est mêlé avec de l'alun et certains autres maté-

1. De *nochtli*, nopal, et *eztli*, sang.
2. De *tlapalli*, couleur rouge, et *nextli*, cendre.
3. « Qui couvre, enveloppe. »
4. De *xochitl*, fleur, et *palli*, couleur.
5. De *çacatl* paille, herbe, et *tlaxcalli*, pain.
6. De *uitztli*, épine, et *quauitl*, arbre.

riaux, il devient très rouge. On s'en sert pour teindre les cuirs, et si l'on veut que cela devienne de l'encre noire, on le mêle dans de l'eau avec de l'*acèche* ou d'autres ingrédients noirâtres et l'on fait ainsi un liquide noir avec lequel on teint les cuirs.

Il y a dans ce pays le fruit d'un arbre qui croît en terre chaude. Il n'est pas bon à manger et il s'appelle *nacazcolotl* [1]. Mêlé avec de l'*acèche* et d'autres ingrédients, il forme une très bonne encre pour écrire.

Il y a dans ce pays un arbuste de terres chaudes, nommé *tezoatl*, dont les feuilles bouillies avec de l'alun et du *tlaliatl* forment une couleur très fine. Cela doit bouillir longtemps.

Il y a en terre chaude une plante appelée *xiuhquilitl*. On la pile et le jus qu'on en exprime est mis dans un vase où il se sèche ou se coagule. Cela sert à la teinture en bleu foncé et en bleu éclatant. C'est une couleur estimée.

Il y a une couleur bleu de ciel qu'on nomme *texotli* et *xoxouitl*. On en fait beaucoup usage pour teindre les étoffes, comme *mantas* et *uipilli*. On fait cette couleur avec les mêmes fleurs que le *matlalli*.

Il y a une pierre jaune qui, étant moulue, forme la couleur jaune dont font usage les peintres sous le nom de *teçocahuitl*. Les indigènes font avec la fumée de torche une teinture très fine appelée *tlilliocotl*. Ils ont pour cela des vases qu'ils nomment *tlilcomalli* [2] qui ressemblent à un alambic. Cela sert à faire différentes espèces d'encres pour écrire, ainsi que des applications médicinales diverses en le mêlant à d'autres remèdes.

Il y a un *acèche* qu'on appelle *tlaliatl* [3], qui se produit en différents endroits, comme *Tepexic*. On s'en sert pour fabriquer des teintures diverses et de l'encre.

§ 3. — *De certains matériaux qui servent à faire des couleurs.*

La pierre d'alun est une chose bien connue. Il y en a beaucoup dans ce pays et il s'en fait un grand commerce, parce que les teinturiers en font beaucoup usage. Il y a beaucoup de vermillon et on s'en sert beaucoup ici comme en Espagne. Il y a de la craie, qu'on appelle *tiçatl*, dont font grand usage les femmes pour filer. Il y a des pierres dont on fait le vernis; on le nomme *tetiçatl* [4] et elles se produisent dans les rivières des environs de *Tullan*. On en fait grand usage pour vernir les *xicaras*. Il y a bien d'autres matériaux ainsi qu'on les énumère dans le texte *nahuatl*.

§ 4. — *Des couleurs composées.*

En mêlant le jaune appelé *çacatlaxcalli* avec le bleu clair nommé *texotli* et avec du *tzacutli*, on fait une couleur verte foncée *yapalli*. En mêlant la cochenille

1. De *nacaztli*, oreille, et *colotl*, scorpion.
2. De *tlilli*, noir, et *comalli*, vase.
3. Sorte de teinture noire.
4. C'est-à-dire : pierre (*tetl*) de *tiçatl*.

rouge avec de l'alun qui vient de *Meztitlan* et avec du *tzacutli*, on fait de la couleur violette. En mêlant du bleu clair avec du jaune en plus grande quantité on fait une couleur verte claire très fine. Pour faire une couleur fauve, on prend une pierre qu'on porte de *Tlauitl* et qu'on appelle *tecoztli*. On la moud et on la mêle avec du *tzacutli;* cela fait la couleur fauve. Le texte *nahuatl* renferme bien d'autres mélanges. Le mot *tlapalli* veut dire couleur, n'importe de quelle nature; toutes y sont comprises : le noir, le blanc, etc.

CHAPITRE XII

DE LA DIVERSITÉ DES EAUX ET DE PLUSIEURS QUALITÉS DE NATURE DE LA TERRE.

§ 1er. — *De l'eau de la mer et des rivières.*

Dans ce premier paragraphe il est traité de l'eau de la mer qu'on appelle *teoatl*[1], ce qui ne veut pas dire « dieu de l'eau », ni « dieu-eau », mais bien « eau merveilleuse en profondeur et en étendue ». On l'appelle aussi *ilhuicaatl*[2] ce qui veut dire « eau qui s'est jointe au ciel »; parce que les anciens habitants de ce pays pensaient que le ciel s'unissait à l'eau sur la mer à la manière d'une maison dont l'eau formerait les murailles servant au ciel de soutien. C'est cette pensée qui faisait appeler la mer *ilhuicaatl*, comme si l'on disait : eau qui s'est réunie au ciel. Mais aujourd'hui, depuis que ces indigènes ont reçu la foi, ils savent que le ciel ne s'unit ni à l'eau ni à la terre, et c'est pour cela qu'ils nomment la mer *uei atl* ou *uei auecatlan*[3], ce qui veut dire : eau grande, redoutable et furieuse, pleine d'écume, de flots et de montagnes liquides : eau amère, salée et mauvaise à boire dans laquelle habitent un grand nombre d'animaux qui sont en mouvement continuel. Ils appellent *atoyatl*[4] les grandes rivières. Cela veut dire : eau qui s'en va courant avec rapidité. Les anciens de ce pays disaient que toutes les rivières sortaient d'un endroit appelé *Tlalocan*, qui est comme paradis terrestre, appartenant au dieu qui se nomme *Chalchiuitlicue.* Ils disaient aussi que les montagnes qui y prennent leur base sont pleines d'eau au milieu de bords formés de terre, comme si c'étaient de grands vases ou des maisons remplies d'eau. Ces montagnes devraient se rompre lorsque le moment en serait venu, l'eau en sortirait et la terre serait submergée. C'est pour cela qu'ils avaient pour habitude d'appeler *altepetl*[5], c'est-à-dire montagne d'eau ou montagne pleine d'eau, les villages ou villes où les hommes résident. Les

1. « Eau divine ou merveilleuse (*teotl*). »
2. De *ilhuicatl*, ciel, et *atl*, eau.
3. *Uei atl*, grande eau ; — *uei auecatlan*, abîme, profondeur immense de l'eau.
4. De *atoya*, courir, et *atl*, eau.
5. Montagne (*tepetl*) de l'eau (*atl*). Le citadin, l'habitant des bourgs était appelé *altepehua*, ou *aua tepehua*, c'est-à-dire celui qui possède l'eau et la montagne. Cela nous permet de supposer avec toute raison que les anciennes populations du Mexique s'établissaient sur des hauteurs, dans les cavernes et auprès des sources.

Mexicains disaient aussi que les rivières sortaient des montagnes et que c'était le dieu *Chalchiuitlicue* lui-même qui les envoyait. Aujourd'hui qu'ils connaissent la vérité à ce sujet, ils disent que cela se fait par la volonté de Dieu. La mer s'introduit dans les terres par des conduits et circule intérieurement et sous les montagnes. Lorsqu'un chemin se rencontre pour lui faciliter sa sortie, elle s'écoule au dehors, soit à la base des montagnes, soit sur les plaines. Plusieurs ruisseaux se réunissent ensuite et forment les grandes rivières. Si l'eau de la mer est salée, tandis que celle des rivières est douce, c'est parce qu'elle perd son amertume et son sel, en filtrant à travers la terre, les pierres et le sable et qu'elle devient ainsi bonne et douce à boire. De sorte que les grandes rivières procèdent de la mer par des veines secrètes situées sous la terre, et c'est en en sortant qu'elles forment les fontaines et les fleuves.

§ 2. — *De divers noms de rivières et de sources.*

Il y a une rivière qu'on appelle *Chiconauatl*[1]; comme celle de *Tolucan* et d'autres qui lui ressemblent. Ce nom vient de ce qu'elle procède de neuf fontaines. Il y a une autre rivière en terre chaude, vers *Couixco*, qu'on appelle *Anacotzatl*. Elle est habitée par des caïmans et par des poissons presque aussi gros que des requins.

Il y en a une autre vers la province des *Cuexteca*, qu'on appelle *Quetzalatl*[2], c'est-à-dire eau comme plumes riches de couleur verte. On l'appelle ainsi parce qu'elle est très claire et très bonne et qu'elle paraît verte partout où elle est profonde.

Il y a une autre grande rivière qui est sur le chemin de *Quauhtemalan*, où il y a un grand nombre de caïmans. On l'appelle *Tequanatl*[3], ce qui veut dire « eau où se trouvent des bêtes féroces qui mangent des hommes » : c'est parce qu'elle est habitée par des bêtes féroces. On appelle la rivière de *Tullan*, *Tullanatl*[4] parce qu'elle passe au milieu de la ville. L'eau en est noirâtre; son lit est pierreux, limoneux et glissant. Son courant est impétueux et quelquefois il emporte les gens qui le traversent.

Il y a une rivière appelée *Nexatl*[5], c'est-à-dire lessive ou eau qui a filtré par de la cendre. C'est la qualité d'une rivière située entre *Uexotzinco* et *Acapetlauacan*[6], qui descend de la montagne fumante ou volcan de *Popocatepetl*. Cette eau qui commence à son sommet procède de la neige fondue et traverse les cendres que le volcan a lancées. Elle s'enfonce près du cratère et sort de nouveau vers la base de la montagne entre *Uexotzinco* et *Acapetlauacan*. J'ai vu moi-même la source et l'endroit où l'eau s'enfonce près des neiges, ainsi que le lieu où elle jaillit de nouveau.

Il y a une autre rivière appelée *Totolatl*[7], ce qui veut dire « lieu où boivent les

1. « Neuf (*chiconaui*) eaux (*atl*). »
2. De *quetzalli*, belle plume verte, et *atl*, eau.
3. De *tequani*, bête féroce, et *atl*, eau.
4. « Eau (*atl*) de *Tullan*. »
5. De *nextli*, cendre, et *atl*, eau.
6. « Lieu où il y a des nattes (*petlatl*) de roseau (*acatl*). »
7. De *totolin*, poule, et *atl*, eau.

poules sauvages ». Il y a des rivières qu'on nomme eau prodigieuse parce qu'elle jaillit et coule quelque temps, tandis qu'elle cesse de couler et de jaillir en certaines saisons. J'ai vu deux ruisseaux, l'un entre *Uexotzinco* et *San Salvador* et l'autre entre *Uexotzinco* et *Calpan*, qui jaillissent en temps de pluie et cessent de jaillir et de couler en temps de sécheresse. Il y a quelques ruisseaux qui ont leur origine dans une source, et qui tantôt coulent, tantôt s'arrêtent. On dit qu'ils se tarissent lorsque quelqu'un passe près d'eux, parce que la honte de voir du monde les contient. Aussi les nomme-t-on *pinauatl* [1], c'est-à-dire eau honteuse. Les sources qui jaillissent en plaine portent le nom d'*ameyalli* [2], ce qui veut dire « eau qui jaillit ». Ce sont des eaux saumâtres, de mauvais goût et de mauvaise odeur. Quelques-unes font du mal et causent des maladies quand on les boit. On appelle *xalatl* [3], c'est-à-dire eau de sable, les sources qui jaillissent en traversant le sable qu'elles poussent avec elles. Cette eau-là passe pour être fort bonne.

On appelle *amanalli* [4] ou eaux tranquilles les lagunes et les étangs où croissent les glaïeuls et les joncs, qui n'ont point de courant et se forment des pluies. *Acuecuexcatl* est une fontaine située près de *Coyoacan*. On essaya dans les temps passés de l'amener à Mexico pour en alimenter la ville; mais il arriva tant d'eau que la ville en fut inondée en même temps que tous les lieux habités de cette plaine.

Une autre fois, don Gaston de Peralta étant vice-roi, on fit de nouveaux essais pour l'amener à Mexico. On fit de grands frais sans y réussir et l'on y renonça. Le vice-roi don Martin Henriquez a pourvu d'eau la capitale en grande abondance, au moyen de la source de Santa-Fé, ainsi que nous la voyons en la présente année 1576. Quant à la source qui pourvoyait d'eau la ville de Mexico depuis les temps anciens, on l'appelait *Chapultepec*, ce qui veut dire « montagne-sauterelle », parce que cette eau jaillit au pied d'une montagne qui ressemble à une sauterelle. L'eau de cette source est mauvaise et elle ne suffit pas aux besoins de la ville. C'est pour cela que le vice-roi don Martin Henriquez fit fort bien d'amener celle dont nous venons de parler.

Il y a des puits creusés peu profondément dans la terre. Il y suinte de l'eau qu'on puise pour boisson ou pour d'autres usages. Il en est d'autres très profonds qu'on appelle *ayoluaztli* d'où sort une eau qui est bonne. Les puits qui ne sont pas profonds s'appellent *atlacomolli*. On donne le nom d'*axoxouilli* aux dépôts profonds des sources courantes; cela veut dire « eau bleue », parce que sa pureté et sa profondeur la font paraître de cette couleur.

§ 3. — *Des diverses qualités de terre.*

La terre fertile pour les semailles et qui fait pousser en abondance ce qu'on y sème s'appelle *atoctli* [5], ce qui veut dire « terre qui a été apportée par l'eau ». Elle

1. De *pinaua*, avoir honte, et *atl*, eau.
2. De *atl*, eau, et *meya*, couler.
3. De *xalli*, sable, et *atl*, eau.
4. C'est-à-dire : eau (*atl*) tranquille, qui ne court pas (*mana*).
5. De *atl*, eau, et *toca*, semer, entraîner.

est blanche, déliée, spongieuse et douce. On y récolte beaucoup de maïs et de blé. Il y en a une autre espèce très fertile où se font très bien le blé et le maïs; on l'appelle *quauhtlalli*[1], ce qui veut dire « terre fumée avec du bois pourri ». Elle est déliée, jaune et spongieuse. Il y a une autre terre, fertile aussi, qu'on nomme *tlalcoztli*[2], c'est-à-dire terre jaune, couleur qui indique la fertilité. Il en est une espèce très fertile qu'on nomme *xalatoctli*[3], parce que c'est une terre sablonneuse que l'eau amène des hauteurs. Elle est facile à labourer. Il y a une autre terre fertile appelée *tlaçotlalli*[4]. Des herbes s'y convertissent en fumier et servent d'engrais par leur enfouissement sous le sol. La terre devenue rare entre le sable et qui donne peu de produits s'appelle *xallalli*[5], c'est-à-dire terre sablonneuse stérile. Il y en a une autre collante et bonne à faire du ciment pour les murs et pour le sol des terrasses. C'est une terre fertile, car le maïs et le blé y viennent bien.

Il y a une autre espèce de terre fertile qu'on appelle *callalli*, c'est-à-dire terrain où quelque maison a existé. Quand on la remue et qu'on y sème, elle est fertile. La terre fumée s'appelle *tlalauiac*[6], c'est-à-dire terre douce parce qu'elle a été apprêtée avec du fumier. Il y a aussi des terres qu'on arrose et qui s'appellent *atlalli*[7], ce qui veut dire « eau ou terre à arroser ». Le versant d'une montagne et d'une colline se nomme *tepetlalli*[8], c'est-à-dire terre de coteau. Il y a sur les versants des coteaux des terres pierreuses, rudes et sèches. On les appelle *tetlalli*[9], ce qui veut dire « terre pierreuse »; le maïs y vient bien.

Il y a des terres qui retiennent très bien l'humidité de l'eau et qui doivent à cela leur fertilité. Il en est d'autres qui sont naturellement humides, parce qu'elles sont basses. Elles conservent l'humidité lors même qu'il ne pleut pas; mais lorsqu'il pleut beaucoup, on perd ce qu'on y a semé. Il y en a encore d'autres ainsi que c'est expliqué dans le texte *nahuatl*.

§ 4. — *Des espèces de mauvaise terre.*

La terre salée s'appelle *tequixquitlalli*[10], ce qui veut dire terre où se forment les *tequixquitl*. Elle est infertile parce que ce produit est de mauvaise qualité. La terre où se forme du sel est également stérile. Il en existe une blanchâtre dans laquelle rien ne pousse. Il en est une autre de cette même nuance, comme de la chaux, qui n'est d'aucune utilité. Une variété de cette espèce s'appelle *tlaltenextli*[11], c'est-à-dire terre de chaux. Ce n'est pas qu'elle soit blanche ou qu'elle ait rien à voir avec la chaux, mais parce que, carbonisée, moulue et mêlée

1. De *quauitl*, bois, et *tlalli*, terre.
2. De *tlalli*, terre, et *coztic*, jaune.
3. De *xalli*, sable, et *atoctli*, entraîné par l'eau.
4. De *tlaçolli*, ordure, et *tlalli*, terre.
5. De *xalli*, sable, et *tlalli*, terre.
6. *Callalli*, de *calli*, maison et *tlalli*, terre; — *tlaluiac*, de *tlalli*, terre, et *auiac*, suave, agréable.
7. De *atl*, eau, et *tlalli*, terre.
8. De *tepetl*, colline, montagne, et *tlalli*, terre
9. De *tetl*, pierre, et *tlalli*, terre.
10. De *tequixquitl*, natron, et *tlalli*, terre.
11. De *tlalli*, terre, et *tenextli*, chaux.

avec la chaux, elle devient très forte en augmentant de volume. En réalité c'est une terre noire comme celle dont on fait des briques crues.

Il y a une terre bien connue sous le nom de *tzontlalli* [1] dont on se sert pour la mêler avec la chaux qui la rend très forte. On la vend beaucoup ici à Mexico pour les édifices. La terre sèche où rien ne pousse à cause de sa sécheresse s'appelle *teuhtlalli* [2], ce qui veut dire terre sèche ou terre-poussière. La poussière qui s'élève du sol est appelée *teuhtli*.

Il y a une terre nommée *atiçatl* [3] qui est blanche ou blanchâtre et qui est mêlée de craie. On la convertit quelquefois en craie et on en fait des briques crues; elle ne sert pas à autre chose. On appelle *Mexicatlalli* le district de Mexico, ce qui veut dire terre de Mexico. On nomme *Totonacatlalli* les provinces où vivent les Totonaques; *Michuacatlalli* celles qui sont habitées par les Tarasques; *Mixtecatlalli*, la province des Mixtèques, ce qui veut dire terre où les Mixtèques habitent. On appelle *Anauacatlalli* les provinces de cette Nouvelle-Espagne qui sont situées au sud vers la mer [4]. C'est un pays d'escarpements, d'or, de plumes, etc. On nomme *Chichimecatlalli* les provinces où vivent les Chichimèques. C'est un pays très pauvre, fort stérile, manquant de toutes les subsistances.

§ 5. — *Des variétés diverses de terre pour fabriquer des jarres, etc.*

Il y a dans ce pays de la terre pour faire de la vaisselle et des gros vaisseaux; elle est très bonne et très collante. On en fait la masse avec les poils des tiges des glaïeuls. On l'appelle *teçoquitl* et *contlalli* [5]. Elle sert à fabriquer des *comales*, des écuelles, des assiettes et toute sorte de vaisselle. Il y a une terre dont on fait du sel, qui est appelée *iztatlalli* [6] et que connaissent très bien ceux qui le fabriquent. Il y a une variété de terre jaune dont on se sert pour badigeonner les murailles. Une autre qui est rouge comme de l'ocre et qui s'appelle *tlachichilli* sert à vernir les plats, les jarres, etc., parce qu'elle leur donne une excellente nuance rouge. Il y a une autre terre très collante qui est noire et se mêle avec la chaux pour fabriquer des édifices.

Il y a dans ce pays un limon qui se dépose dans les endroits où voguent les canoas; on l'appelle *açoquitl* [7]. Cela sert à beaucoup de choses et entre autres à transplanter le maïs. Il y en a une autre qu'on nomme *palli* dont on fait usage pour teindre en noir. Il y a des mines de cette terre, qui est fort précieuse. On s'en sert aussi pour teindre les cheveux des femmes et les rendre très noirs.

1. De *tzontli*, et *tlalli*, terre.
2. De *teuhtli*, poussière, et *tlalli*, terre.
3. De *atl*, eau, et *tiçatl*, craie.
4. Sous le nom d'*Anahuac*, on désignait outre la vallée de Mexico, les provinces maritimes d'*Anahuac Xicanlco*, sur l'atlantique et d'*Anahuac Ayotlan*, sur le Pacifique.
5. *Teçoquitl*, de *tetl*, pierre et *çoquitl*, boue, argile ; — *contlalli*, de *comitl*, marmite, et *tlalli*, terre.
6. De *iztatl*, sel, et *tlalli*, terre.
7. De *atl*, eau, et *çoquitl*, boue.

§ 6. — *Des hauteurs, des bas fonds, des plaines, des coteaux et des principales montagnes du pays.*

Dans cette partie du texte *nahuatl* de ce livre se trouvent inscrites toutes les particularités relatives aux *cerros*, coteaux élevés et montagnes. On y voit des expressions propres à désigner toutes les variétés possibles de montagnes. On y a inscrit aussi les noms propres de quelques montagnes en particulier. Il y en a une très élevée qui fume et se trouve près de la province de *Chalco*. On l'appelle *Popocatepetl*, c'est-à-dire montagne fumante. Elle est énorme et digne d'être vue. J'ai visité moi-même son sommet. Il y en a une autre près de la précédente ; c'est la *Sierra Nevada*. Elle porte le nom d'*Iztactepetl* [1], ce qui veut dire sierra blanche. On est surpris de voir sa grande hauteur qui était l'occasion de beaucoup d'idolâtries. Je l'ai vue et j'en ai gravi les hauteurs.

Il y a une montagne appelée *Poyauhtecatl* et qui est située près d'*Auillacapan* et de *Tecamachalco*. Il y a peu d'années, sa cime commença à brûler. Je l'avais vue auparavant, pendant longtemps, avec son sommet couvert de neige, et plus tard je la vis en flammes. Les lueurs s'apercevaient nuit et jour à plus de vingt lieues de distance. Actuellement, comme le feu a dévoré une grande quantité de l'intérieur de la montagne, on ne voit plus ce feu, quoique en réalité il brûle toujours. Il y a une autre grande montagne près de *Tlaxcala* qu'on nomme *Matlalcueye*, ce qui veut dire femme avec des jupons bleus. Une autre encore près de *Coyoacan* et *Itztapalapan*, peu élevée et très renommée ; on l'appelle *Uixachtecatl*. Une autre montagne près de *Cuitlauac* [2] porte le nom d'*Youaliuhqui* [3]. Toutes ces montagnes ont des choses remarquables.

NOTA.

Après avoir traité des sources, des eaux et des montagnes, il m'a paru qu'il est opportun de parler des principales idolâtries anciennes dont les eaux et les montagnes étaient alors et sont encore aujourd'hui l'occasion. Une très solennelle idolâtrie se pratiquait dans cette lagune de Mexico, à l'endroit appelé *Ayauhcaltitlan* [4], où l'on dit que se trouvent deux grandes statues en pierre, qui restent à sec lorsque les eaux baissent. Alors apparaissent les offrandes de copal et de beaucoup d'ustensiles en terre, brisés, qui se trouvent en ce lieu. On offrait aussi des cœurs d'enfants et bien d'autres choses. Au milieu de la lagune, au point nommé *Xiuhchimalco* [5], on dit qu'il existe un tourbillon qui engloutit l'eau du lac. Là se faisaient aussi des sacrifices tous les ans. Un enfant de trois ou quatre ans était placé dans un petit canot neuf. On le conduisait jusqu'au tourbillon qui avalait enfant et canot. On prétend que ce gouffre a un aboutissant vers *Tullan*,

1. De *iztac*, blanc, et *tepetl*, mont.
2. « Dans le lieu où il y a des excréments (*cuitlatl*). »
3. « Qui entoure ou va autour » ; du verbe *youaloa*, envelopper, tournoyer.
4. « Près de la maison (*calli*) des brouillards (*ayauitl*). »
5. De *xiuitl*, turquoise, et *chimalli*, bouclier, avec *co*, dans, suffixe de noms de lieu.

l'endroit nommé *Apazco*[1] où se trouve un grand puits très profond dont les eaux haussent quand croissent celles de la lagune, tandis qu'elles baissent lorsque celles-ci diminuent. On prétend qu'on y a trouvé bien souvent le canot dans lequel le petit enfant avait été englouti.

Il y a une autre eau sur laquelle on avait l'habitude de faire des sacrifices; elle est dans la province de Toluca, près du village de *Callimayan*. C'est une montagne élevée où se trouvent deux sources qui n'ont de courant dans aucune direction. L'eau est très claire et aucun objet ne s'y forme parce qu'elle est très froide. L'une de ces sources est très profonde. On y voit une grande quantité d'offrandes. Il y a peu de temps, des moines étant allé visiter ces sources y découvrirent une offrande fort récente de copal, de papier et de petites nattes, faite peu de temps auparavant et dont les objets se trouvaient dans l'eau. Ce fut en l'année 1570. L'un de ceux qui le virent fut le P. F. Diégo de Mendoza qui était alors gardien du couvent de Mexico et qui me l'a raconté.

Il y a une autre eau, ou source, très claire et très belle à *Xochimilco* qu'on appelle actuellement Santa-Cruz. Il y avait sous l'eau une idole de pierre à laquelle on offrait du copal. Je la vis et j'entrai sous l'eau pour l'enlever. Je mis à sa place une croix de pierre qui existe encore dans la fontaine.

Il y a bien d'autres eaux et fontaines où l'on faisait des offrandes et où l'on en fait encore aujourd'hui. Il conviendra qu'on y porte son examen pour voir ce qu'il serait opportun d'y faire. Près des montagnes il existe trois ou quatre endroits où les Mexicains avaient l'habitude de faire des sacrifices très solennels, auxquels on venait assister de pays fort lointains. L'un de ces lieux est situé ici même, à Mexico. On y trouve une petite montagne qu'on appelait *Tepeacac*[2], que les Espagnols nommèrent *Tepeaquilla* et qui porte actuellement le nom de Notre-Dame de Guadalupe. Là, existait un temple dédié à la mère des dieux qu'on appelait *Tonantzin*, c'est-à-dire notre mère. On y faisait un grand nombre de sacrifices en l'honneur de cette déesse et on l'on y venait de pays fort éloignés, distants de plus de vingt lieues, de tous ces districts de Mexico, en apportant un grand nombre d'offrandes. Des hommes, des femmes, des jeunes garçons et des jeunes filles accouraient assister à ces fêtes. L'affluence de monde était considérable dans ces jours-là et tous disaient : Nous allons à la fête de *Tonantzin*. Aujourd'hui que l'église de Notre-Dame de Guadalupe se trouve édifiée dans ce même lieu, les Indiens l'appellent également *Tonantzin*, à l'exemple des prédicateurs qui donnent ce nom à Notre Dame, la mère de Dieu. On ne sait pas au juste quelle fut l'origine du sanctuaire primitif érigé en l'honneur de *Tonantzin;* mais ce qui est certain c'est que cette expression dérive de cette première fondation en l'honneur de *Tonantzin* l'ancienne. C'est donc une chose à laquelle on devrait porter remède, parce que le nom véritable de Notre Dame, mère de Dieu, n'est pas *Tonantzin*, mais bien *Dieu et nantzin*. Cela ressemble à une invention satanique qui a pour but de dissimuler l'idolâtrie sous le voile d'une équivoque reposant sur le mot *tonantzin*. On vient aujourd'hui de fort loin visiter la *tonantzin* actuelle autant qu'on y venait autrefois. Cette dévotion est fort suspecte, attendu que partout il y a un

1. De *apaztli*, avec *co*, suffixe de noms de lieu.
2. « Sur la montagne (*tepetl*) des roseaux (*acatl*). »

grand nombre d'églises dédiées à Notre Dame sans qu'on y aille, tandis qu'on vient de lointains pays à celle-ci comme à l'ancienne.

Le second endroit, où l'on faisait autrefois beaucoup de sacrifices qui attiraient les gens de fort loin, est situé près de la sierra de *Tlaxcala*. Il y existait un temple appelé *Toci*, où se rendaient une infinité de dévots pour assister à la célébration de la fête de *toci* qui signifie notre aïeule, autrement dite *Tzapotlan tenan*, déesse des *temazcalli* et des remèdes. Plus tard on y édifia une église de Sainte-Anne et il y existe aujourd'hui un monastère de religieux de notre P. saint François. Les indigènes continuent à l'appeler *Toci* et ils viennent à la fête de plus de quarante lieues, en donnant ce même nom à sainte Anne, à l'exemple des prédicateurs qui disent que sainte Anne, étant grand'mère de Jésus-Christ, est également l'aïeule de tous les chrétiens. Aussi l'appellent-ils en chaire *Toci;* ce qui veut dire « notre aïeule ». Tous ceux qui viennent, comme par le passé, à la fête de *Toci* ont l'air d'y venir pour sainte Anne; mais comme l'expression est équivoque et qu'ils conservent la vénération du passé, il est à croire qu'ils s'y rendent par respect pour les souvenirs beaucoup plus que pour la fondation moderne, et par conséquent l'idolâtrie ne semble être que dissimulée ; car enfin, venir en si grand nombre et de si loin sans que sainte Anne ait fait aucun miracle en cet endroit, c'est dire, paraît-il, que c'est vers *Toci* et non vers sainte Anne qu'on accourt. En cette année 1576, c'est là que l'épidémie existante a commencé et pas une personne n'y a survécu. N'est-ce pas un mystérieux prodige que le châtiment ait commencé là même où prit naissance le délit de voiler l'idolâtrie sous le couvert de sainte Anne ?

Le troisième lieu où se faisaient autrefois un grand nombre de sacrifices auxquels on venait assister de lointains pays, est situé au pied du volcan dans un village qu'on appelle *Tianquizmanalco*[1] (San-Juan). On y célébrait une grande fête en l'honneur du dieu *Telpochtli* qui n'est autre que *Tezcatlipoca*. Comme les Indiens entendirent dire aux prédicateurs que saint Jean l'évangéliste était vierge — ce qui en leur langue se traduit par *telpochtli*, — ils en prirent occasion de célébrer cette fête comme autrefois, ostensiblement sous le nom de saint Jean *tlepochtli*, mais en réalité en l'honneur du *Telpochtli* antique qui est *Tezcatlipoca;* car saint Jean n'a fait aucun miracle en cet endroit et il n'y a pas plus de raison pour y aller qu'en tout autre lieu où ce saint a une église. Une multitude considérable vient de nos jours à cette fête de pays fort éloignés, en apportant de grandes offrandes. Quant à cela, c'est bien semblable au passé, à cette différence près qu'on ne fait plus les sacrifices et les cruautés d'autrefois. Je suis bien convaincu que le soin qu'on a pris de faire durer cette dissimulation en ce lieu n'a pas été dicté par l'amour qu'on conserve aux idoles, mais par l'avarice et le goût de l'ostentation. On a voulu ne pas laisser perdre l'habitude des offrandes et la gloriole qu'on retirait de voir ces lieux honorés par la visite d'étrangers en grand nombre venus de fort loin. La dévotion que les Mexicains eurent autrefois pour ces localités provenait de ce que ces montagnes sont connues pour la propriété qu'elles ont de produire des nuages qui répandent les pluies sur certains points. Les gens qui résidaient sur les terrains arrosés par les nuages

1. De *tianquiztli*, marché, et *manalli*, donné, offert, avec *co*, suffixe de noms de lieu.

formés sur ces hauteurs, reconnaissant que le bénéfice résultant de la pluie venait de ces montagnes, se crurent obligés à rendre visite à ces localités et adresser leurs actions de grâces à la divinité dispensatrice des eaux qui y résidait, en lui portant leurs offrandes comme un témoignage de leur reconnaissance pour le bien qu'ils en avaient reçu. Aussi les habitants des pays arrosés par les nuages de ces montagnes, poussés sans doute par les démons ou leurs prêtres, prirent-ils l'habitude dévote d'aller visiter ces montagnes chaque année à l'occasion de la fête qui y était célébrée. A Mexico c'était la fête de *Ciuacoatl* appelée aussi *Tonantzin;* à *Tlaxcala*, c'était la fête de *Toci;* et à *Tianquizmanalco*, c'était celle de *Tezcatlipoca*. Les villages qui bénéficiaient de cette coutume, n'en voulant pas perdre les avantages, s'efforcèrent de persuader à ces mêmes provinces de continuer à venir comme elles en avaient l'habitude, parce qu'ils avaient toujours *Tonantzin*, *Tocitzin* et *Telpochtli*, lesquels revêtent les noms ostensibles de sainte Marie, sainte Anne et saint Jean l'Évangéliste, tandis que, dans le secret du cœur, il est clair que le vulgaire qui accourt à ces réunions n'a en vue que les pratiques anciennes. Mon sentiment est qu'on ne doit nullement empêcher ni leurs visites ni leurs offrandes ; mais je pense en même temps qu'il faut les détromper de l'erreur dont ils sont victimes en leur faisant comprendre que, s'ils viennent ces jours-là poussés par leurs fausses inspirations d'autrefois, il est certain que ce qui existe aujourd'hui n'est pas conforme à ce qui fut anciennement. C'est ce que devraient faire les prédicateurs bien instruits de la langue et des coutumes indiennes, en même temps que des Saintes Écritures. Je crois qu'il y a dans ces Indes beaucoup d'endroits où l'on fait des offrandes et où l'on pratique des dévotions adressées aux idoles sous le couvert des fêtes que l'Église célèbre en l'honneur de Dieu et de ses saints. On devrait s'en bien assurer, afin que ces pauvres gens pussent être détrompés de l'erreur dont ils sont actuellement victimes.

§ 7. — *Des particularités relatives aux chemins.*

Après avoir traversé des monts, des vallées, des marécages, des ravins et différentes sortes de chemins [1], il m'a paru qu'il était opportun de traiter ici des différentes voies par lesquelles l'Église a passé pour aboutir à cette dernière étape où elle pratique aujourd'hui ses pérégrinations en semant la doctrine évangélique. Il est notoire pour tout le monde que l'église militante débuta dans le royaume de Palestine et, partant de là, s'avança par différentes parties du globe vers l'Orient, l'Occident, le Nord et le Midi. Nous savons que dans la direction du Nord il y a encore beaucoup de provinces et de pays ignorés dans lesquels l'Evangile n'a pas encore été prêché. Et vers ces parties méridionales qu'on ne croyait être habitées par personne, on vient de découvrir, de nos jours, beaucoup de pays et de royaumes très peuplés où l'Évangile est actuellement prêché. C'est de la Palestine que l'Église est partie ; mais là des infidèles habitent, règnent et gouvernent de notre temps. De ce point elle gagne l'Asie où ne se trouvent aujourd'hui que

1. Il est probable que, par ces paroles, Sahagun fait allusion à des descriptions qu'il vient de donner dans son texte *nahuatl* et qu'il juge inutile de reproduire en espagnol.

des Turcs et des Maures. Elle alla également en Afrique où il n'y a plus actuellement de chrétiens. Elle fut en Allemagne, où il n'y a maintenant que des hérétiques. Elle visita l'Europe entière où l'on n'obéit plus en grande partie à l'Église. Où elle conserve aujourd'hui son siège avec le plus de quiétude c'est en Italie et en Espagne. C'est même d'Espagne que, traversant la mer océane, elle est venue à ces contrées de l'Inde occidentale où se trouvaient une diversité de gens et de nationalités dont plusieurs se sont déjà éteintes, tandis que celles qui restent sont en voie de finir. Le pays le plus peuplé et le mieux en état entre tous dans ces Indes occidentales, ce fut et c'est encore cette Nouvelle-Espagne dans laquelle la suprématie et la distinction appartiennent surtout à Mexico et à ses environs, où l'Église catholique a assis sa pacifique demeure. Mais pour ce qui regarde la foi catholique, c'est une terre stérile et très pénible à cultiver, dans laquelle elle projette de bien faibles racines, sur laquelle aussi beaucoup de fatigues n'obtiennent que bien peu de fruits, la moindre chose devenant une occasion pour faire sécher ce qu'on a planté et cultivé déjà. Il me semble que la foi catholique ne pourra persévérer que peu de temps dans ces pays. La première raison, c'est que les habitants sont en voie rapide de s'éteindre; moins encore par les mauvais traitements qu'on leur fait essuyer que par les pestes que Dieu leur envoie. Depuis qu'on a découvert ce pays, il y a eu trois épidémies universelles très fortes, outre bien d'autres moins meurtrières et moins généralisées. La première eut lieu en 1520. Lorsque l'on chassa les Espagnols de Mexico et qu'ils se réfugièrent à *Tlaxcala*, il y eut une épidémie de petite vérole de laquelle moururent des gens presque à l'infini. Après celle-là, lorsque les Espagnols avaient déjà conquis et pacifié la Nouvelle-Espagne et que la prédication de l'Évangile se pratiquait avec grand bonheur, en l'année 1555, il y eut une épidémie très considérable, universelle, qui fit mourir en cette Nouvelle-Espagne la plus grande partie de ses habitants. Je me trouvai pendant cette peste dans cette ville de Mexico, à *Tlatelolco*. J'enterrai plus de dix mille cadavres et, vers la fin de l'épidémie, je fus atteint moi-même de la maladie et je me vis à toute extrémité.

Après cela, tandis que les choses de la foi cheminaient en paix pendant l'espace d'environ trente années, la population se refit encore. Mais voilà qu'en cette année de 1576, au mois d'août, une épidémie aussi universelle et aussi grande a commencé de nouveau. Il y a trois mois qu'elle dure; beaucoup de gens en sont déjà morts et chaque jour il en succombe davantage. J'ignore combien de temps cela durera et quelle sera l'étendue du mal. Je suis actuellement dans cette ville de Mexico, au quartier de *Tlatelolco*, et je vois que depuis le moment où cela a commencé jusqu'à ce jour, huit novembre, le nombre de morts a toujours été en augmentant de dix à vingt, trente, quarante, cinquante, soixante et quatre-vingts. Je ne sais ce qu'il en sera à l'avenir. De même que dans l'épidémie antérieure dont nous avons parlé, plusieurs sont morts de faim et faute de gens qui les soignassent et leur donnassent le nécessaire. Il est arrivé et il arrive encore en beaucoup de maisons que tous les habitants tombent malades sans qu'il y ait personne pour leur porter un verre d'eau. S'il s'agit de leur administrer les sacrements, nul ne se présente en beaucoup d'endroits pour les apporter à l'église ou pour dire qu'ils sont malades. Cela étant connu, les moines vont maintenant de maison

en maison pour confesser et consoler les souffrants. Lorsque commença la peste de cette année, le vice-roi don Martin Enriquez mit beaucoup d'ardeur aux mesures à prendre pour que les Indiens fussent pourvus de vivres et assistés des sacrements et il obtint que beaucoup d'Espagnols visitassent pendant plusieurs jours les maisons d'Indiens pour leur donner à manger. De leur côté les barbiers les saignaient et les médecins les soignaient. Les prêtres et les moines, aussi bien ceux de saint François et de saint Dominique que ceux de saint Augustin et les Jésuites, parcouraient leurs demeures pour les confesser et les consoler. Cela dura plus de deux mois, après lesquels tout dut cesser, parce que les uns se fatiguèrent, les autres tombèrent malades et d'autres aussi eurent à s'occuper de leurs affaires. Actuellement beaucoup de prêtres manquent à l'appel parmi ceux qui secouraient et qui ne viennent plus en aide.

En cette ville de *Tlatelolco*, les moines de saint François allaient seuls dans les maisons des malades, s'occupant à les confesser, consoler et leur donner du pain de Castille acheté du produit des aumônes. Mais tout s'achève, car le pain devient fort cher et on ne peut se le procurer. Les religieux tombent de maladie et de fatigue, et tout cela produit des afflictions et des angoisses. Malgré tout, le seigneur vice-roi et monseigneur l'archevêque ne cessent de faire ce qui est possible. Plaise à Dieu Notre Seigneur porter remède à une si grande plaie ! car, si elle durait beaucoup, tout s'achèverait. Notre Père, Commissaire général, fray Rodrigo Sequera a travaillé avec le plus grand zèle, tant avec ses frères qu'avec le seigneur vice-roi et les Espagnols, pour que les Indiens soient secourus au spirituel et au temporel. Il réside en cette ville et n'épargne aucune fatigue en cette occasion.

Revenant donc à mon sujet de la marche de l'Église, je dois dire qu'en ces dernières années on a fait des découvertes dans les pays des épices. Les Espagnols y ont colonisé; on y prêche l'Évangile; on en rapporte beaucoup d'or et de la vaisselle très riche de différentes qualités. Tout près, se trouve le grand royaume de la Chine et les pères Augustins ont déjà commencé à y entrer. En cette année de 1576, nous avons eu la nouvelle certaine que deux d'entre eux s'y sont introduits sans parvenir à voir l'empereur. Ils ont même été obligés de revenir sur leurs pas après plusieurs journées de marche. C'est à l'occasion d'une certaine guerre qui s'était allumée dans ces pays qu'on les avait conduits, en leur rendant tous les honneurs, depuis les îles où ils résidaient avec les Espagnols jusqu'à je ne sais quelle ville de la Chine. Mais on dit que par suite de l'inspiration soufflée par le démon à l'empereur qui l'avait consulté, ou à ses satrapes, on les fit revenir à l'île d'où ils étaient partis. On les reconduisit sans nul égard et ils eurent à effectuer leur retour à travers mille difficultés. J'ai ouï dire que ces pères Augustins ont écrit le récit de leur entreprise. Cela sera publié bientôt ici et en Espagne. Il me semble que Notre Seigneur Dieu ouvre déjà la route par laquelle la foi catholique entrera dans les royaumes de la Chine dont les habitants sont très habiles, très policés et de grand savoir. Si l'Église réussit à entrer dans ces royaumes et si la foi catholique s'y implante, je crois qu'elle y établira pour longtemps sa demeure; car les Iles, cette Nouvelle-Espagne et le Pérou ne sont que des étapes qui l'ont mise à même d'arriver aux habitants des diverses régions de la Chine.

CHAPITRE XIII

DE TOUTES LES SUBSISTANCES.

Dans cette partie du livre, le texte primitif traite des différentes variétés de maïs. Comme c'est là un sujet fort clair, il m'a paru opportun de dire, à sa place, que parmi les subsistances diverses de ce pays, il n'y en a pas qui soient semblables aux nôtres. Il parait bien qu'aucune découverte jusqu'à ce jour ne s'est étendue jusqu'à cette race d'hommes; car nous ne trouvons ici aucune des denrées dont nous faisions et dont on fait usage dans les pays d'où nous venons, ni aucun des animaux domestiques dont se servent en Espagne et en Europe ceux qui viennent ici. Il apparaît donc que ces indigènes ne sont point venus de nos pays et que personne auparavant n'avait découvert cette contrée; car si des étrangers en eussent fait la découverte dans d'autres temps, nous y trouverions comme fruit de leur passage du blé, de l'orge, du seigle, des poules, des chevaux, des bœufs, des ânes, des brebis, des chèvres ou quelques-uns des autres animaux domestiques dont nous faisons usage : par où il semble que cette contrée a été découverte de nos jours et pas auparavant. Quant à la prédication de l'Évangile dans ce pays, on a émis beaucoup de doutes sur la question de savoir si elle a existé, ou non, avant notre époque. J'ai toujours pensé que cette prédication n'a jamais eu lieu, parce que je n'ai trouvé nulle part rien qui se rattache à la foi catholique; tandis que tout lui est si contraire et si idolâtre que je ne puis croire qu'en aucun temps l'Évangile ait été prêché.

Cependant, vers l'année 1570, des religieux dignes de foi qui venaient d'*Oaxaca*, situé à quatre-vingt-dix lieues au sud de cette capitale, m'assurèrent avoir vu des peintures très anciennes dessinées sur des peaux de cerfs, qui représentaient différentes choses se rapportant à la prédication de l'Évangile. L'un de ces dessins contenait trois femmes vêtues et coiffées à la mode indienne et assises à la manière des femmes de ce pays. Deux se tenaient ensemble et la troisième se détachait en avant en soutenant une croix en bois attachée au nœud de ses cheveux. Devant elles un homme nu était étendu sur une croix à laquelle ses mains et ses pieds étaient attachés avec des cordes. Cela me paraît se rapporter à la sainte Vierge et à ses deux sœurs, ainsi qu'à Notre Seigneur crucifié. Cela ne pouvait être connu que par une prédication ancienne.

Il y a une autre chose qui aurait pu me faire pencher à croire que l'Évangile aurait été prêché dans ce pays : c'est que ses habitants possédaient la confession orale par laquelle les pénitents racontaient en secret leurs péchés aux satrapes qui leur imposaient une pénitence et les exhortaient avec zèle à se corriger. Ils faisaient cette confession en approchant de la vieillesse ou quand ils y étaient déjà arrivés. Ils tenaient pour certain que le pénitent qui retombait dans les mêmes péchés était désormais sans remède, attendu que les fautes ne se pardonnaient à personne au delà d'une seule fois dans la vie. Cela se trouve écrit longuement au second livre qui traite des fêtes des dieux. J'ai ouï dire aussi que, à *Potonchan* ou à Campêche, les religieux qui allèrent les premiers y faire des conversions trou-

vèrent beaucoup de choses se rapportant à la foi catholique et à l'évangile. S'il était vrai qu'il y eût eu en ces endroits des prédications évangéliques, elles auraient eu lieu sans doute aussi en d'autres parties du Mexique et même dans cette Nouvelle-Espagne. Mais je suis personnellement surpris que nous n'ayons pas trouvé plus de trace de ce dont nous parlons dans cette partie du Mexique. Malgré tout je crois qu'il aurait pu se faire que la prédication eût eu lieu pendant quelque temps, mais que, les prédicateurs étant morts, les indigènes perdirent toute la foi qui leur avait été révélée et retournèrent aux idolâtries qu'ils avaient auparavant. Cette conjecture de ma part provient de la grande difficulté que j'ai rencontrée pour l'implantation de la foi parmi les Indiens; car il y a plus de quarante ans que je prêche dans ces districts de Mexico; j'ai insisté surtout, et plusieurs de mes collègues m'y ont aidé, sur les moyens nombreux propres à les faire entrer dans les croyances de la foi catholique, soit par des peintures, soit par des prédications, par des représentations et des façons de parler. J'ai fait mes preuves avec les adultes et avec les plus jeunes, surtout dans ces cinq dernières années, leur présentant les choses qu'il est nécessaire de croire en paroles claires et concises. Actuellement, pendant cette épidémie, j'ai voulu faire l'expérience du degré de foi que possèdent ceux qui viennent à confesse, ainsi que je l'avais fait auparavant : un bien petit nombre répond comme il convient.

Nous pouvons conclure et tenir pour certain qu'après leur avoir prêché pendant plus de cinquante ans, si les Indiens restaient maintenant livrés à eux-mêmes sans nulle intervention de la nation espagnole, il faudrait, à mon avis, moins de cinquante autres années pour qu'il ne restât plus aucune trace des choses qui leur ont été prêchées. Je conclus donc en disant qu'il est possible que la prédication ait eu lieu en d'autres temps et que les indigènes aient perdu absolument la foi qui leur fut enseignée et soient retournés à leurs anciennes idolâtries. Mais il me semble maintenant qu'après avoir vu par expérience l'entêtement des Indiens et le peu de profit qu'on en obtient malgré les fatigues que cela a coûtées et coûte encore, Dieu notre Seigneur a bien voulu leur donner la nation espagnole comme une source d'où émanent les principes de la foi catholique, afin que, malgré leurs défaillances, ils aient toujours parmi eux des ministres nouveaux de l'Espagne pour les ramener aux vérités de la foi.

Il est une autre chose qui est à la fois un fait d'expérience et de prophétie : c'est l'achèvement de cette nation. Ce que l'expérience dit à cet égard c'est que depuis les Canaries jusqu'à ce pays, nous avons vu qu'il en est ainsi. Cela est également prédit par un dominicain qui était un saint homme. Lorsque les Espagnols arrivèrent dans ce pays, ses habitants étaient innombrables. Mais à l'époque où les Indiens chassèrent les étrangers de Mexico en les combattant et que ceux-ci s'en allèrent à Tlascala, il se déclara une épidémie de petite vérole dont nous avons déjà parlé et dont mourut une quantité infinie de gens. Il en mourut aussi un bien grand nombre dans la guerre et dans les fatigues dont ils eurent à souffrir. Après la guerre, bien des Indiens périrent dans les mines, dans l'esclavage et dans une captivité qui les éloignait de leur pays, ainsi que par les labeurs qu'on leur imposait pour élever des édifices et creuser la terre. Lorsque les plaintes adressées à l'empereur Charles-Quint par les religieux eurent porté remède à ces vexations, on vit arriver, en 1545, la seconde épidémie dont nou

avons parlé, qui fit tant diminuer les habitants de ce pays. De grands centres restèrent dépeuplés, sans que la population y soit jamais revenue. Trente ans après cette calamité, arriva l'épidémie qui règne actuellement et qui a déjà ravagé un grand nombre de villes et villages. Le mal est déjà considérable et, s'il dure trois ou quatre mois avec la même intensité, il ne restera plus personne. La prophétie dont il est fait mention plus haut dit qu'il ne se sera pas écoulé soixante ans depuis l'époque où ils furent conquis pour qu'il n'en reste plus un seul homme. Je ne donne aucun crédit à ces prévisions; mais les choses qui arrivent et celles qui se sont succédées feraient croire à leur réalité. Il n'est pas croyable cependant que ces gens-ci s'achèvent en aussi peu de temps que la prophétie l'a dit; car, s'il en était ainsi, le pays resterait désert. Il y a, en effet, peu d'Espagnols encore et ils s'éteindraient eux-mêmes. La contrée se couvrirait alors de bêtes féroces et d'arbres sauvages et deviendrait inhabitable. Ce qui me paraît le plus probable c'est que cette épidémie cessera bientôt et qu'il restera encore assez de monde pour donner aux Espagnols le temps de se multiplier davantage et de coloniser le pays, de façon que, une race manquant, il reste peuplé d'une autre qui est celle des Espagnols. J'ai même la confiance qu'il y aura toujours une grande quantité d'Indiens dans ces contrées [1].

1. Je possède un manuscrit de *Chimalpahin* que je m'occupe à traduire. J'y relève le passage suivant relatif à cette grande épidémie de 1576 dont parle ici Sahagun :

No ipan in opeuh cocoliztli in nican ipan altepetl Amaquemecan Chalco, yehuatl in itoca pestilencia. Auh in opeuh cocoliztli ipan metztli agosto ayemo cenca huel nez, in ipan in yequin yehuatl in ipan meztli septiembre quihualhuica XXX ilhuitl, yequin huel ipan in in peuh uci cocoliztli, momanaco matlaltotonqui, in eztli momanaco tocamac, toyacacpa quihquiz, ic micohuaz; aoctlé patli mochiuh, ic huel miectzontli tlacatl macehualli momiquillique inic nohuiyan ipan Nueva España. Ca huel yyelellzin quiz in totecuyo Dios, techocti in topan quimochihuilli; nican titlaca ohuapizmicohuac yhuel tlanqui macehualli inic ye nohuiyan in tlaxcaltecatl ipan in Cuetlaxcohuapan, in Cholollan, in Tetzcuco, in Mexico, inic ye nohuiyan yhuan in nican Amaquemecan. Yhuan yhcuac cehuetzico ye iuh caxtolilhuitl mani in omoteneuh metztli septiembre, niman hual moman in metztli XXXI quihualhuica in octubre, yyequene ipan in micohuac.

« Alors aussi commença dans le pays de *Amaquemecan Chalco* la maladie nommée *cocoliztli*. Elle commença au mois d'août et ne fut pas alors très forte; elle fut surtout très grave pendant le mois de septembre où elle sévit durant 30 jours ; tant que dura cette grande épidémie, régna la fièvre verdâtre; le sang sortait sans effort par la bouche, par le nez et entraînait la mort; on n'avait pas de remède, aussi un grand nombre de gens moururent dans toute la Nouvelle-Espagne. C'était certainement une manifestation de la puissance de Dieu qui nous accablait d'une manière lamentable. Nous mourions ici de faim et le peuple épuisa toutes ses provisions de pain partout à *Cuetlaxcohuapan*, *Cholollan*, *Tetzcuco*, *Mexico* et dans tout l'Etat de *Amaquemecan*. Alors il gela pendant 15 jours dudit mois de septembre et cela continua durant tout le mois d'octobre ; la mortalité régnait en même temps. »

Voyez les explications données au sujet de ces épidémies dans les notes qui terminent le volume.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

LIVRE DOUZIÈME

DE LA CONQUÊTE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE, CE QUI REVIENT A DIRE : DE LA VILLE DE MEXICO

AU LECTEUR.

Quoique beaucoup d'auteurs aient déjà écrit en langue romane la conquête de la Nouvelle-Espagne, conformément au dire de ceux qui l'ont conquise, j'ai voulu l'écrire en langue mexicaine, bien moins dans le but de puiser de nouvelles vérités dans le récit des Indiens mêmes qui furent témoins de la conquête, que pour présenter les faits de guerre et l'armement dans le langage dont les indigènes avaient la coutume, afin qu'on ait l'occasion d'y puiser des mots et des locutions propres à parler de ces choses en langue mexicaine. Il faut ajouter à cela que les hommes conquis furent en mesure de connaître et racontèrent un grand nombre de choses qui se passèrent entre eux durant la guerre, et qui furent ignorées des conquérants. Pour toutes ces raisons, il me paraît qu'on ne peut traiter de superflue la peine que je me suis donnée pour écrire cette histoire pendant que vivaient encore ceux qui se trouvèrent mêlés aux événements de la conquête et qui m'en ont fait le récit. C'étaient des personnages de distinction et de jugement éclairé, et on regarde comme certain qu'ils ont dit la vérité.

CHAPITRE PREMIER

DES SIGNES ET DES PRONOSTICS QUI APPARURENT AVANT QUE LES ESPAGNOLS VINSSENT EN CE PAYS ET QU'ON EN EUT AUCUNE CONNAISSANCE.

Dix ans avant que les Espagnols vinssent dans ce pays, apparut au ciel une chose merveilleuse, épouvantable : c'était comme une grande flamme très resplendissante. Elle semblait s'étendre sur le ciel lui-même, très large à sa base et se terminant à sa partie supérieure, ainsi que cela arrive dans un foyer vulgaire, par une pointe qui paraissait atteindre le milieu du ciel. Elle se levait en Orient, vers l'heure de minuit, en répandant une telle lueur qu'on se serait cru en plein jour. La flamme durait ainsi jusqu'au matin et, dès lors, elle échappait à la vue. Au lever du jour, elle brillait encore à l'endroit où le soleil se trouve à midi. Ce phénomène fut visible chaque nuit pendant une année. La flamme commença à se voir *au douze maison*. Quand on la voyait apparaître à minuit, tout le monde poussait des cris en signe d'épouvante, se figurant que c'était l'annonce de quelque grand malheur.

Le second signe qui apparut consista dans ce fait que le sommet du temple *Tlacatecco*[1], dédié à *Uitzilopochtli*, prit feu miraculeusement et se consuma. Les flammes paraissaient sortir des profondeurs du bois qui formait les colonnes : dans un instant tout fut réduit en cendres. Au moment de l'incendie les satrapes poussaient de grands cris en disant : « Mexicains ! hâtez-vous, venez avec vos seaux d'eau étouffer les flammes ! » L'eau arriva ; mais quand on la jetait sur le feu, bien loin de réussir à l'éteindre, on l'avivait davantage et ce ne fut bientôt qu'un brasier.

Le troisième signe, ce fut que la foudre tomba sur le temple de *Xiuhtecutli*, dieu du feu, lequel édifice, connu sous le nom de *tzumulco*, était couvert en chaume. Tout le monde fut d'autant plus émerveillé de cet accident qu'il coïncida avec une pluie fine, tandis qu'il est bien connu que la foudre n'a pas l'habitude de tomber par un temps pareil ; et d'ailleurs, il n'y eut aucun éclat de tonnerre ; on ne sait donc pas comment l'incendie put commencer.

Le quatrième signe ou pronostic, ce fut qu'en plein jour, sous les rayons d'un brillant soleil, une comète tomba ; on aurait dit trois étoiles tombant ensemble avec un vif éclat, laissant après elles de longues queues. Parties de l'occident, elles se dirigeaient vers l'est en lançant des étincelles. En les voyant, tout le monde se mit à pousser des cris, et il en fut fait grand bruit dans tout le pays.

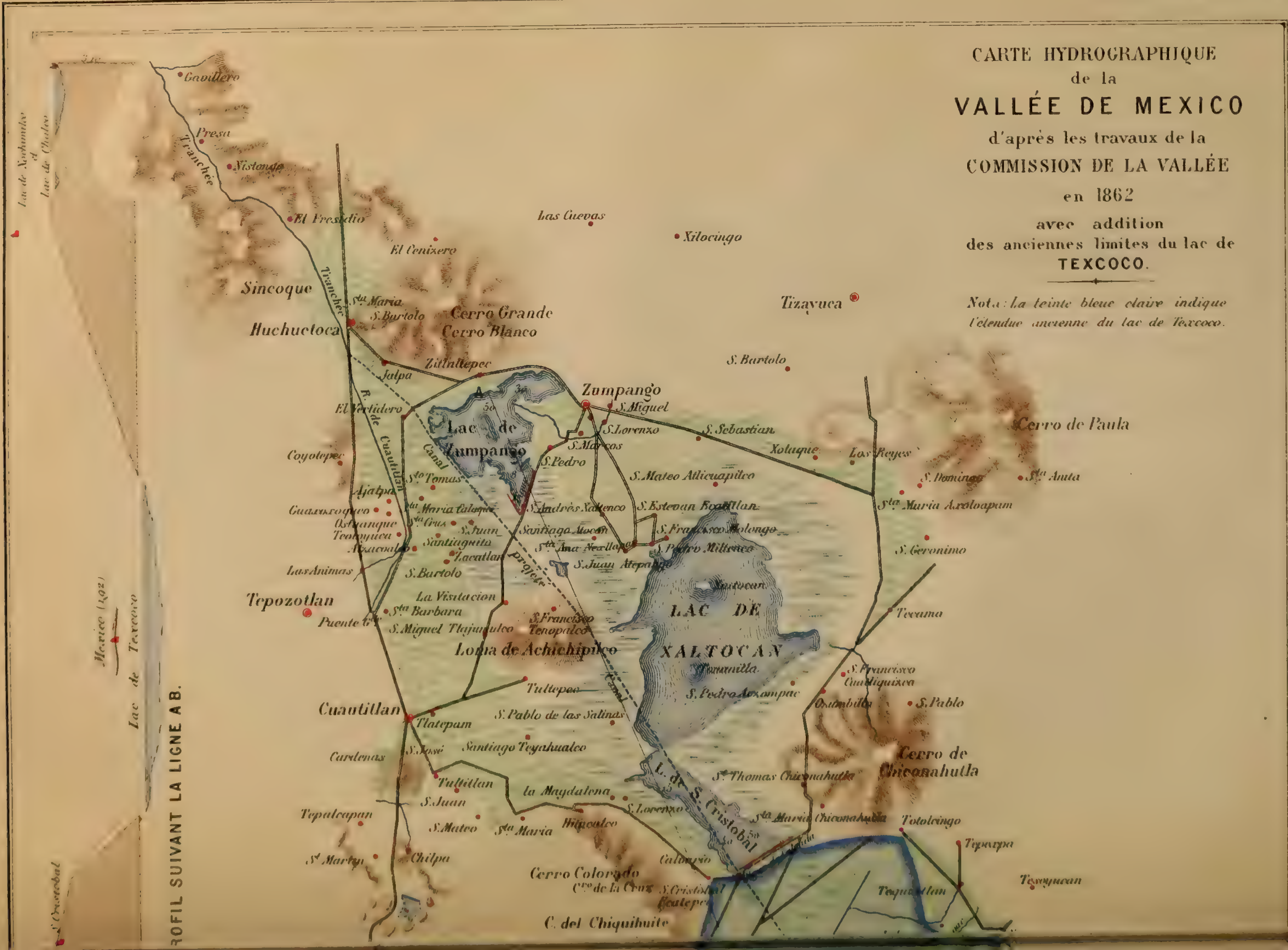
Le cinquième signe consista dans la formation subite de grandes vagues dans la mer ou lagune de Mexico. On aurait cru qu'elle était en ébullition, sans qu'il fît de l'air ; tandis qu'elle ne s'agite pas d'ordinaire sans qu'il fasse grand vent. Les flots s'étendirent fort loin et, entrant dans les maisons, ils les ébranlaient jusqu'aux fondements, de telle sorte que quelques-unes s'écroulèrent. Ce fut

1. « Lieu où l'on coupe (*tequi*) les gens (*tlaca*). »

Gravé par Erhard, 12, Rue Duguay-Trouin, Paris

CARTE EXTRAITE DE L'OUVRAGE DE Mr LE DOCTEUR JOURDANET.

(Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme.)


CARTE HYDROGRAPHIQUE
de la
VALLÉE DE MEXICO
d'après les travaux de la
COMMISSION DE LA VALLÉE
en 1862
avec addition
des anciennes limites du lac de
TEXCOCO.
Nota: La teinte bleue claire indique l'étendue ancienne du lac de Texcoco.
ROFIL SUIVANT LA LIGNE AB.
Lac de Texcoco
Mexico (1,92)
Lac de Xochimilco et Lac de Chalco
Zumpango
Lac de Zumpango
LAC DE XALTOCAN
L. de S. Cristobal
Huehuetoca
Cuautitlan
Tepozotlan
Tizayuca
Cerro Grande
Cerro Blanco
Cerro de Paula
Cerro de Chiconahutla
Loma de Achichipilco
Cerro Colorado
C. del Chiquihuite
Sincoque
Tranchée
Canal
Las Cuevas
Xilocingo
S. Bartolo
S. Sebastian
S. Mateo Atlicuapilco
Tecama
S. Geronimo
Tultepec
S. Pablo de las Salinas
Santiago Teyahualco
la Magdalena
Tultitlan
Cardenas
Tepalcapan
Chilpa
Gavillero
Presa
El Cenizero
Zitlaltepec
Jalpa
Coyotepec
S. Pedro
S. Lorenzo
S. Miguel
Xoluque
Los Reyes
S. Pablo
Totolcingo
Tepexpa
Tequisistlan
S. Bartolo
La Visitacion
Puente G.
Las Animas
S. Juan
S. Mateo
S. Lorenzo
Tlatepam

pour tout le monde le sujet d'un grand étonnement, en voyant que sans trouble atmosphérique, l'eau s'était mise de cette manière en fureur.

Le sixième signe ou pronostic, c'est qu'on entendit, de nuit, dans les airs, une voix de femme qui s'écriait : « O mes enfants, nous sommes perdus! » D'autres fois elle disait : « Mes fils, où vous conduirai-je? »

Le septième signe, ce fut que des chasseurs d'oiseaux aquatiques en prirent un de couleur noirâtre et de la grosseur d'une grue. On l'apporta immédiatement à *Moteuhçoma* qui se trouvait dans la salle appelée *Tillancalmecac;* c'était dans l'après-midi. Cet oiseau avait au milieu de la tête un petit miroir rond dans lequel on apercevait le ciel, les étoiles et en particulier les Gémeaux qui se trouvent situés auprès des Pléiades. A ce spectacle, *Moteuhçoma* fut émerveillé. En regardant pour la seconde fois dans le miroir de cet oiseau, il ne tarda pas à voir une foule de gens à cheval qui venaient ensemble bien armés. Il s'empressa d'envoyer chercher ses augures et ses devins et il leur demanda : « Ne savez-vous pas ce que signifient cette vision et cette foule de gens venant ensemble ? » Mais l'oiseau s'enfuit avant que les devins eussent répliqué ; de sorte qu'ils ne répondirent rien.

Le huitième signe ou pronostic, c'est qu'on vit apparaître souvent des monstres dans des corps énormes. On les amenait à *Moteuhçoma;* mais ils disparaissaient aussitôt qu'il avait porté la vue sur eux.

CHAPITRE II

DES PREMIERS NAVIRES QUI ABORDÈRENT DANS CE PAYS. ON ASSURE QUE CE FUT JUAN DE GRIJALVA.

Lorsque apparurent pour la première fois des navires vers la côte de la Nouvelle-Espagne, les capitaines de *Moteuhçoma*, dont le nom était *calpixque*, qui se trouvaient près de la mer, s'en furent immédiatement voir ce que cela pouvait être; car ils n'avaient jamais vu de navires. Un de ces capitaines, commandant de *Cuextecatl*, s'appelait *Pinotl;* il était accompagné de quelques autres *calpixque*, dont l'un, qui résidait dans le village de *Mictlanquauhtla* [1], se nommait *Yaotzin;*; un autre, habitant de *Teocinyocan* qui portait le nom de *Teocinxocatl;* un troisième, nommé *Cuitlalpitoc*, qui n'était point capitaine, mais le familier de l'un de ces *calpixque* et personnage de distinction. Il y avait enfin un autre personnage du nom de *Tentlil.* Ils s'en furent tous ensemble voir ce qu'était cet arrivage, emportant quelques objets de vente, qui n'étaient qu'un prétexte pour observer les choses. Ils avaient quelques riches *mantas*, dont *Moteuhçoma* seul faisait usage, personne n'ayant le droit de les employer pour soi. Ils montèrent dans des canoas et prirent la direction des navires en se disant entre eux : « On nous a donné la côte à garder, il convient par conséquent que « nous sachions ce qui vient là pour que nous en donnions à *Moteuhçoma* la

1. C'est-à-dire : forêt (*quauhtla*) de l'enfer (*mictlan*).

« nouvelle certaine. » Leurs canots avancèrent à force de rames et, lorsque ces personnages arrivèrent près des navires et aperçurent les Espagnols, ils baisèrent les proues des vaisseaux en signe d'adoration, pensant que c'était le dieu *Quetzalcoatl* qui revenait, car ils étaient dans l'attente de son retour, ainsi qu'on le voit dans l'histoire de cette divinité.

Incontinent, les Espagnols leur adressèrent la parole, leur demandant : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? De quel pays êtes-vous ? » Les gens qui étaien dans les canoas répondirent : « Nous venons de Mexico. — S'il est vrai que vous soyez Mexicains, repartirent les Espagnols, dites-nous comment s'appelle le roi de Mexico? — Messeigneurs, son nom est *Moteuhçoma.* » Ils présentèrent aussitôt les *mantas* riches dont ils étaient porteurs à celui qui faisait fonction de général sur les navires et qui était, dit-on, Grijalva. De leur côté les Espagnols donnèrent aux Indiens des verroteries vertes et jaunes, dont ceux-ci furent émerveillés, les tenant en haute estime. Les étrangers prirent ensuite congé des Indiens en disant qu'ils s'en retournaient en Castille et que bientôt ils reviendraient au Mexique. Les Indiens revinrent à terre et partirent sans retard pour Mexico, où ils arrivèrent en un jour et une nuit, pour donner à *Moteuhçoma* la nouvelle de ce qu'ils venaient de voir. Ils lui apportaient les verroteries que les Espagnols leur avaient données et ils lui dirent : « Seigneur, nous sommes dignes « de mort; écoutez ce que nous avons vu et ce que nous avons fait. Vous nous « avez mis en vigie sur les bords de la mer; or, nous avons vu sur les flots des « dieux que nous sommes allés recevoir; nous leur avons fait offrande de plusieurs « *mantas* riches, et voici des verroteries qu'ils nous ont données en disant : « s'il est vrai que vous soyez Mexicains, voilà des verroteries; donnez-les à « *Moteuhçoma* pour qu'il nous connaisse. » Ils dirent ensuite tout ce qui était arrivé quand ils étaient avec eux sur les navires. *Moteuhçoma* leur répondit : « Vous revenez fatigués; allez vous reposer; c'est en secret que je viens de « vous entendre, et je veux que vous ne disiez rien de ce qui vient d'ar- « river. »

CHAPITRE III

DE CE QUE FIT *Moteuhçoma* APRÈS AVOIR ÉCOUTÉ LES NOUVELLES APPORTÉES PAR CEUX QUI VIRENT LES PREMIERS NAVIRES.

Après que *Moteuhçoma* eut reçu les nouvelles apportées par ceux qui venaient de la côte, il envoya chercher le plus autorisé d'entre eux appelé *Quextecatl*, et d'autres qui l'avaient accompagné dans son voyage. Il leur ordonna d'établir des sentinelles et des postes d'observation dans tous les établissements de la côte, à *Nautlantoztlan*, à *Mictlanquauhtla*, avec ordre de surveiller le retour de ces navires pour en faire immédiatement leur rapport. Sur ce, les capitaines effectuèrent leur départ et ils firent établir sans retard leurs observatoires dans les points désignés. *Moteuhçoma* réunit ensuite les personnages principaux de sa plus grande confiance, leur communiqua les nouvelles qui lui étaient parvenues,

leur fit voir les verroteries que les messagers avaient apportées et il leur dit : « Il me semble que ce sont des pierres précieuses; qu'on les enferme dans ma « garde-robe pour qu'elles ne puissent se perdre; si quelqu'une s'égarait, ce « serait à la charge de ceux auxquels la surveillance de la garde-robe a été « confiée. »

Un an plus tard, en l'année treize *lapin*[1], les sentinelles virent de leur point d'observation des navires sur la mer et vinrent à l'instant en donner connaissance à *Moteuhçoma*. Celui-ci envoya aussitôt des hommes avec mission de recevoir *Quetzalcoatl*, pensant que c'était lui qui venait, car on l'attendait chaque jour. Comme d'ailleurs il savait par tradition que *Quetzalcoatl* s'en était allé par la mer vers l'Orient et que maintenant les navires venaient de cette direction, on pensait naturellement que c'était lui. Il envoya cinq personnages principaux pour le recevoir et lui offrir le grand présent qu'il envoyait. Le premier et le plus distingué de ceux qui partirent était *Yoalli ichan*[2]; le second, *Tepuztecatl;* le troisième, *Tiçaua;* le quatrième, *Ueuetecatl;* et le cinquième, *Ueicamecatlheca.*

CHAPITRE IV

DE CE QUE FIT *Moteuhçoma* LORSQU'IL SUT POUR LA SECONDE FOIS QUE LES ESPAGNOLS ÉTAIENT REVENUS. C'ÉTAIT FERNAND CORTÈS.

Moteuhçoma parla aux susdits envoyés et leur dit : « Remarquez qu'on a pré-« tendu que notre seigneur *Quetzalcoatl* est arrivé. Allez le recevoir et écoutez « attentivement ce qu'il vous dira; attention à ne rien oublier de ses paroles! « Voici des choses précieuses que vous lui présenterez de ma part, ce sont les « ornements sacerdotaux qui lui correspondent. »

1° C'était d'abord un masque couvert de turquoises placées en mosaïque. Sur ce masque, il y avait un serpent formé des mêmes pierres et replié de telle façon que le premier repli principal venait former le bout du nez du masque; de là, la tête avec le corps passant d'un côté se repliait de manière à venir former l'un des sourcils, tandis que l'autre partie du corps et la queue allaient former l'autre sourcil en se repliant. Ce masque adhérait à une grande couronne de telle façon qu'il retombait sur le visage lorsque la couronne était posée sur la tête. Le joyau principal qui l'accompagnait consistait en une grande médaille d'or de forme ronde. Elle pendait de neuf enfilades de belles perles qui, étant placées autour du cou, couvraient les épaules et toute la poitrine. Ils emportaient également une grande rondache embellie de pierres précieuses sur ses bords; des bandelettes en or la

1. Ce texte est confus. S'il s'agit de l'arrivée de Cordova sur les côtes du Mexique, cette expression de « année 13 *lapin* » est exacte, puisqu'elle correspond à 1518. Elle est, au contraire, erronée, s'il est question de Cortès qui n'est arrivé qu'en 1519 ou *ce acatl*, un *roseau*.

2. « Demeure de la nuit »; littéralement : de la nuit (*youlli*) sa demeure (*ichan*).

rayaient dans un sens, tandis que des rubans de perles la rayaient en travers ; de petits crapauds en or venaient occuper les vides que ces bandes laissaient entre elles en se croisant, comme seraient les mailles d'un filet. Une frange bordait inférieurement cette rondache, dont la poignée portait un drapeau tissu de riches plumes. Ils avaient également un grand médaillon en mosaïque que ce dieu portait attaché par une ceinture sur ses reins. Les messagers étaient porteurs aussi de quelques enfilades de pierres précieuses séparées entre elles par des grelots en or, destinées à être ajustées au-dessus du cou-de-pied. Ils emportaient encore une crosse d'évêque ornée de mosaïques en turquoises; sa partie supérieure recourbée était formée par un serpent dont les contours se terminaient par la tête. Ils avaient encore des *cotaras* ou sandales semblables à celles que portent les grands seigneurs.

2° Les messagers furent chargés aussi des ornements dont on recouvrait *Tezcatlipoca.* C'était une chevelure formée par des plumes riches qui tombaient par derrière jusqu'auprès de la ceinture et étaient parsemées partout d'étoiles d'or. Ils emportaient également des oreillons en or, ainsi que des grelots de même métal et des enfilades de petits escargots de mer blancs et fort jolis, destinés à être placés en colliers, d'où pendait un plastron en cuir dont le dieu se ceignait de manière à s'en couvrir la poitrine jusqu'à la ceinture. Ce plastron était embelli d'un grand nombre de petits escargots de mer qui y étaient inscrustés, ou pendaient de ses bords. Ils emportaient encore un corselet d'étoffe blanche orné de peintures ; ses bords étaient brodés avec des plumes blanches formant trois bandelettes tout à l'entour. Ils étaient porteurs aussi d'une *manta* riche en étoffe d'un bleu clair, embellie partout par des dessins de la plus belle couleur azurée. Cette *manta* se portait en la rattachant à la ceinture par des nœuds faits au moyen de ses angles; une médaille en mosaïque était placée sur elle et attachée sur les reins. Les messagers avaient encore des enfilades de grelots en or destinées à être attachées au cou-de-pied, ainsi que des sandales blanches pareilles à celles dont font usage les grands seigneurs.

Ils emportaient aussi le costume et les ornements du dieu *Tlalocan tecutli.* C'était d'abord un masque surmonté de plumes et un drapeau comme celui dont il a été parlé plus haut. C'étaient ensuite de larges oreillons de *chalchiuitl*, portant en dedans des serpents formés des mêmes pierres, ainsi qu'un corselet surmonté de broderies vertes; un collier de pierres précieuses ; un médaillon devant être attaché sur les reins avec une ceinture, pareil à celui qui a été déjà mentionné; une *manta* riche pour ajuster à la ceinture, comme il est dit plus haut; des grelots en or pour les cou-de-pied, et une crosse comme celle qui a déjà été décrite.

D'autres ornements dont ils étaient porteurs étaient encore destinés à *Quetzalcoatl :* Une mitre en peau de tigre, de laquelle pendait un grand capuchon en plumes de corbeau ; elle portait à son sommet un grand *chalchiuitl* rond, et, sur ses bords inférieurs, des oreillons arrondis en mosaïques de turquoises, avec un crochet en or qu'on appelait *ecacozcatl ;* une *manta* riche destinée à se rattacher à la ceinture; des grelots en or pour les pieds ; une rondache portant à son centre une plaque ronde en or. Cette rondache était embellie par des broderies en plumes riches et sur ses bords se voyait une bande, également en plumes,

comme il a été dit plus haut. Les messagers étaient porteurs aussi d'un autre bourdon orné de mosaïques en turquoises et ayant à la partie supérieure de sa crosse de riches pierreries du plus grand mérite; de cette crosse pendaient également des sandales semblables à celles dont font usage les grands seigneurs.

Tels étaient les objets dont les messagers étaient porteurs. Ils furent présentés, dit-on, à Fernand Cortès, avec d'autres choses dont il n'est pas fait ici mention, comme par exemple une mitre en or simulant la forme d'un escargot de mer avec des franges riches qui pendaient sur le dos, ainsi qu'une autre mitre en or uni, et bien d'autres objets, en or aussi, que nous ne mettons point en note.

Ils enfermèrent toutes ces choses dans leurs bahuts, et *Moteuhçoma* leur dit en leur donnant leur congé : *Allez en toute hâte et ne vous arrêtez point; allez adorer en mon nom le Dieu qui revient et dites-lui : « Votre esclave « Moteuhçoma nous envoie en ce lieu; il vous adresse ces objets que nous vous « apportons puisque vous êtes revenu dans votre demeure qui est Mexico.* » Les messagers se mirent en route sans retard; ils arrivèrent au bord de la mer, et de là, entrant dans des *canoas*, ils se rendirent en un endroit habité appelé *Xicalanco.* Là ils changèrent de *canoas*, en occupèrent d'autres avec tout ce qu'ils portaient et arrivèrent au lieu où se trouvaient les navires. Du bord de ceux-ci, il leur fut aussitôt demandé : « Qui êtes-vous? d'où venez-vous? » Les gens de l'embarcation répondirent : « Nous venons de Mexico. — Mais peut-être, firent les hommes du navire, dites-vous faussement que vous êtes de Mexico, et vous nous trompez. » De là sortit une explication qui eut pour conséquence la conviction commune. La *canoa* accosta le navire; une échelle fut placée et les messagers montèrent à bord où se trouvait Fernand Cortès.

CHAPITRE V

DE CE QUI ADVINT LORSQUE LES MESSAGERS DE *Moteuhçoma* ARRIVÈRENT A BORD DU NAVIRE DE FERNAND CORTÈS.

Ils montèrent au navire par ses échelles en se faisant suivre du présent que *Moteuhçoma* les avait chargés d'offrir. Quand ils furent en présence de Fernand Cortès, tous baisèrent la terre et lui parlèrent en ces termes : « Que le dieu auquel nous venons en personne offrir nos adorations reçoive des nouvelles de son serviteur *Moteuhçoma*, lequel lui administre et gouverne sa ville de Mexico et dit que le dieu a eu bien du mal à revenir. »

Ils déballèrent ensuite les ornements dont ils étaient porteurs et ils les mirent sur Cortès et en parèrent sa personne. Ils commencèrent par la couronne et le masque, dont il a été parlé plus haut, et continuèrent avec tout le reste : ils lui mirent au cou le collier de pierres précieuses avec des joyaux en or, qu'ils avaient apportés, et, après lui avoir placé au bras gauche la rondache qui a déjà été décrite, ils étalèrent devant lui tous les autres objets dans l'ordre dont ils usent quand ils offrent leurs présents. Le capitaine leur demanda s'il y avait encore autre chose; et quand ils eurent répondu qu'ils n'avaient apporté que ce qui était devant lui, il donna des

ordres pour qu'on les attachât tout de suite. En même temps il fit tirer trois coups de canon, et les messagers qui étaient attachés des pieds et des mains tombèrent à terre à demi morts, en entendant les éclats des bombardes. Les Espagnols les aidèrent à se relever et réveillèrent leurs forces en leur faisant boire du vin. Après cela, le capitaine Fernand Cortès leur dit, au moyen de son interprète : « Écoutez ma voix ; on m'a assuré que les Mexicains sont des gens de valeur, de « grands conquérants, de puissants lutteurs et très adroits au maniement des « armes. On me dit qu'un seul Mexicain suffit à vaincre dix à vingt de ses enne- « mis ; je veux la preuve que cela est vrai et que vous êtes aussi forts qu'on m'a « dit. » Il leur fit donner aussitôt des épées et des rondaches pour qu'ils se mesurassent avec un nombre égal d'Espagnols, afin de savoir quels seraient les vainqueurs. Les Mexicains répondirent tout de suite au capitaine Cortès : « Que votre « Grâce reçoive nos excuses, si nous ne pouvons faire ce qu'Elle commande ; « car *Moteuhçoma* ne nous a pas donné d'autre message que de vous saluer et « de vous donner ce présent. Nous ne pouvons pas faire autre chose, ni obéir à « ce que vous commandez ; si nous le faisions, notre seigneur *Moteuhçoma* s'en « fâcherait et nous enverrait donner la mort. » Mais le capitaine leur répliqua : « Ce que j'ai dit doit se faire, malgré tout ; il me faut voir quels hommes vous « êtes. Nous avons entendu dire dans nos pays que vous êtes des gens valeureux ; « armez-vous de toutes ces armes et préparez-vous pour que nous nous rencon- « trions demain en champ clos. »

CHAPITRE VI

COMME QUOI LES MESSAGERS DE *Moteuhçoma* REVINRENT A MEXICO AVEC LE RAPPORT DE CE QU'ILS AVAIENT VU.

Après avoir fait ce qui vient d'être dit, les messagers prirent congé du capitaine et descendirent dans leurs canoas. Ils se dirigèrent vers la terre en jouant prestement de la rame et en se disant les uns aux autres : « Allons, mes braves amis ! « ramez ferme, de crainte qu'il ne nous arrive quelque chose. » Ils arrivèrent bien vite au village de *Xicalanco ;* ils y prirent leur repas, se reposèrent à peine, gagnèrent de nouveau leurs canoas et, faisant force de rames, ils arrivèrent au village de *Tecpantlayacac*[1]. De là, ils commencèrent à marcher par terre, courant en grande vitesse, et ils atteignirent le village de *Cuetlaxtlan*. Quoique les habitants les suppliassent de se donner au moins un jour de repos, ils ne firent qu'y prendre leur repas et ils s'arrêtèrent à peine, disant qu'ils ne pouvaient rester davantage, parce qu'ils allaient en toute hâte avertir *Moteuhçoma* de ce qu'ils avaient vu ; c'étaient des choses nouvelles, jamais vues, jamais entendues jusque-là, que personne autre qu'eux ne pouvait dire. Marchant ensuite nuit et jour à pas accélérés, ils entrèrent nuitamment à Mexico.

Pendant que ces messagers allaient et venaient, *Moteuhçoma* ne pouvait ni

1. C'est-à-dire : à l'extrémité (*yacac*) des choses (*tla*) du palais (*tecpan*).

manger ni dormir, ni faire avec goût quoi que ce fût. Il était fort triste et il soupirait à tout instant. Au milieu de son angoisse, aucun passe-temps ne pouvait lui plaire, rien ne lui causait de la satisfaction, et il disait : « Que sera-t-il de « nous ? Qui supportera tant de malheurs ? ce sera moi seul, puisque je suis le « seigneur et le roi, et le représentant de tous. » Lorsque les messagers arrivèrent enfin à l'endroit où se trouvaient les gardes de *Moteuhçoma*, ils dirent : « Lors « même que notre seigneur *Moteuhçoma* dormirait en ce moment, réveillez-le et « dites-lui que nous arrivons de la côte où il nous avait envoyés. » Les gardes étant allés le lui dire, il répondit : « Ce n'est pas ici que je veux écouter les « nouvelles qu'ils apportent ; je vais me rendre à la salle ; c'est là que nous « parlerons ; rendez-vous-y vous-mêmes. » Il ordonna en même temps que l'on frottât avec de la craie les corps entiers de certains capitaines, pour qu'ils fussent conduits au sacrifice. Les messagers se rendirent à la salle ; *Moteuhçoma* y fut aussi, et là, en présence des messagers, les captifs furent sacrifiés et les envoyés furent arrosés de leur sang. Cette cérémonie fut faite en l'honneur des choses qu'ils avaient vues, car ils s'étaient trouvés en présence des dieux et leur avaient parlé.

CHAPITRE VII

DU RAPPORT QUE FIRENT A *Moteuhçoma* LES MESSAGERS QUI REVENAIENT DES NAVIRES.

Ce qu'on vient de dire étant fini, les messagers firent à *Moteuhçoma* le rapport de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Ils dirent ce que les Espagnols mangeaient, de quelles armes ils faisaient usage et tout ce qui leur advint avec eux. *Moteuhçoma*, l'ayant entendu de la bouche de ses ambassadeurs, s'en émerveilla et fut pris de frayeur. Il fut surpris de la manière de manger des étrangers, de l'événement de l'artillerie s'accompagnant de coups de tonnerre à rompre les oreilles, de l'odeur de la poudre qu'on dirait infernale, du feu que les canons vomissent de leur bouche et du choc du boulet qui brise un arbre en le frappant. Il tomba en admiration à propos des armes très résistantes dont on lui rapporta qu'ils faisaient usage, soit pour attaquer, soit pour se défendre, comme sont les corselets, les cottes de mailles, les cabassets, les épées, les arquebuses, les arbalètes, les lances, etc. Il n'admira pas moins les rapports qu'on lui fit au sujet des chevaux, leur taille élevée, la façon dont montaient sur eux les Espagnols tellement couverts de leurs armures qu'on ne leur voyait plus que le visage. Il fut surpris en entendant dire qu'ils avaient la figure blanche, les yeux gris, les cheveux roux, la barbe longue et que quelques hommes se voyaient parmi eux avec le visage noir et les cheveux noirs et crépus. On lui faisait aussi rapport au sujet des chiens qu'ils avaient amenés : leur manière d'être, la férocité dont ils faisaient preuve et leur couleur particulière. Ayant écouté ces choses, *Moteuhçoma* s'en émerveilla ; il fut pris de frayeur, perdit tout courage et ressentit de grandes angoisses.

CHAPITRE VIII

COMME QUOI *Moteuhçoma* ENVOYA SES ENCHANTEURS ET SES FAISEURS DE MALÉFICES POUR QU'ILS FISSENT RETOMBER LE MAUVAIS SORT SUR LES ESPAGNOLS.

Après tout ce qu'on vient d'entendre, *Moteuhçoma* rassembla quelques devins et augures, leur adjoignit quelques personnages de distinction et les envoya au port où se trouvaient les Espagnols, pour qu'ils prissent soin que le manger et tout ce qu'ils demanderaient fût fourni. Ils devaient aussi examiner toutes choses attentivement, afin de lui faire le rapport exact de ce qui arriverait. Il envoyait avec eux quelques captifs pour être sacrifiés au dieu qui revenait, si les messagers en voyaient l'opportunité et si les nouveaux venus demandaient du sang à boire. Les envoyés partirent, et, étant arrivés où les Espagnols se trouvaient, ils leur offrirent des *tortillas* arrosées de sang humain. Les Espagnols, en voyant ce manger, en éprouvèrent un grand dégoût et se prirent à cracher avec répugnance, car une puanteur repoussante s'exhalait de ce pain mêlé de sang. *Moteuhçoma* avait ordonné qu'on agît ainsi, parce qu'il croyait avoir afffaire à des dieux qui venaient du ciel ; il pensait même que les nègres étaient des divinités noires. Les Espagnols mangèrent du pain blanc, qu'on leur apportait aussi, sans mélange de sang, ainsi que les œufs, les oiseaux et les fruits qui leur furent présentés. Ils reçurent aussi de la nourriture pour leurs chevaux.

Moteuhçoma avait envoyé ses devins, ses augures et ses nécromanciens, pour qu'ils missent leur zèle à voir s'ils ne pourraient pas faire usage de quelque enchantement ou sorcellerie, dans le but d'obtenir que les Espagnols tombassent malades, mourussent, ou s'en retournassent. Les sorciers firent tout ce qu'ils purent, en effet, contre les Espagnols, ainsi que *Moteuhçoma* le leur avait ordonné. Mais rien ne leur fut utile et tout resta sans effet. Ils s'en retournèrent donc pour donner à *Moteuhçoma* la nouvelle de ce qui leur était arrivé. Ils lui dirent que les hommes qu'ils venaient de voir étaient bien forts et que les Mexicains seraient sans valeur contre eux. Aussitôt *Moteuhçoma* envoya d'autres messagers, personnages principaux et capitaines, pour qu'ils se rendissent là où étaient les Espagnols. Il leur enjoignit, sous peine de mort, de fournir aux étrangers avec le plus grand zèle tout ce qui leur serait nécessaire, soit sur mer, soit sur terre. Les messagers partirent sans retard et ils firent tout ce que *Moteuhçoma* leur avait ordonné. Dans tout le parcours, ils s'évertuaient à procurer aux Espagnols tout ce qui leur était nécessaire et ils les servaient très attentivement.

CHAPITRE IX

DES PLEURS DE *Moteuhçoma* ET DE TOUS LES MEXICAINS EN APPRENANT QUE LES ESPAGNOLS ÉTAIENT SI BRAVES.

Lorsque *Moteuhçoma* eut appris ce que nous venons de dire, il eut le chagrin de croire que de grands malheurs allaient fondre sur lui et sur son empire. Il en fut pris de frayeur, et non seulement lui, mais tous ceux qui connurent les mêmes nouvelles. Tous pleuraient et vivaient dans l'angoisse; ils marchaient tristes et la tête baissée; on les voyait faire des caquets et parler avec épouvante de ce qu'on venait d'apprendre. Les mères en pleurs prenaient leurs enfants dans leurs bras, et, leur mettant la main sur la tête, disaient : « O mon fils! tu es venu « au monde en un malheureux moment. Que de grandes choses tu es appelé à « voir! En combien de difficultés tu te trouveras! » On rapporta à *Moteuhçoma* que les Espagnols amenaient avec eux une Indienne mexicaine du nom de Marina[1], native du village de *Teticpac*[2], qui est situé sur la côte de la mer du Nord. Elle était leur interprète et disait en langue mexicaine tout ce que le capitaine Fernand Cortès lui commandait. *Moteuhçoma* commença à envoyer des messagers et des personnages de qualité au point où les Espagnols se trouvaient, afin de voir ce qu'ils faisaient et de fournir le nécessaire à leur usage. Chaque jour les uns partaient et les autres retournaient; les messagers allaient et venaient sans cesse, et de leur côté les Espagnols ne cessaient pas de s'informer au sujet de *Moteuhçoma*, voulant savoir quel homme c'était, s'il était vieux, s'il était jeune ou d'un âge moyen, ou s'il avait les cheveux gris. Les Indiens mexicains répondaient qu'il était d'un âge moyen, ni trop vieux ni trop gros, mais sec et élancé. *Moteuhçoma*, apprenant par ses messagers que les Espagnols s'informaient beaucoup de lui et désiraient fortement le voir, vivait dans les plus grandes angoisses; et il pensait à fuir ou à se cacher, pour qu'ils ne pussent point le voir ni le trouver. Il voulait se réfugier dans quelque caverne, ou sortir de ce monde pour s'en aller en enfer, ou dans le Paradis terrestre, ou en quelque autre lieu secret. Il en conférait avec ceux de ses amis qui lui inspiraient confiance. Ceux-ci lui disaient : « Il y a des gens qui savent le chemin pour se rendre en enfer, au « paradis aussi, à l'habitation du soleil et à la caverne appelée *Cincalco*[3] qui se « trouve près de *Tlacuyoacan*, derrière *Chapultepec*, où existent de grandes « cachettes; Votre Majesté trouvera dans quelqu'un de ces lieux un remède à sa « situation. Que Votre Majesté choisisse l'endroit qu'elle voudra; nous l'y con- « duirons et Elle s'y consolera sans recevoir aucun dommage. » *Moteuhçoma* résolut de se rendre à la caverne de *Cincalco* et on l'annonça à tout le pays.

1. Le traducteur a cru devoir faire une note à propos de cette célèbre interprète de l'expédition. Sa longueur est trop considérable pour qu'elle puisse trouver place au bas de la page. Elle a été transportée à la fin du volume parmi les autres notes qui le terminent.
2. C'est-à-dire : sur (*icpac*) les pierres (*tetl*).
3. « Dans la maison (*calco*) du maïs (*cintli*). »

Mais cela ne se réalisa point. Rien d'ailleurs de ce que conseillaient les nécromanciens ne put se faire. *Moteuhçoma* fit donc en sorte de prendre courage, attendant les événements et s'exposant à tous les dangers.

CHAPITRE X

COMME QUOI LES ESPAGNOLS ENTREPRIRENT LEUR MARCHE VERS L'INTÉRIEUR DU PAYS, ET *Moteuhçoma* ABANDONNA LE PALAIS IMPÉRIAL POUR SE RENDRE A SA MAISON PARTICULIÈRE.

Moteuhçoma tenait pour certain que les Espagnols devaient régner sur le pays. Ainsi pensait-il par suite de ce qu'il entendait dire des Espagnols et des prophéties anciennes et modernes existant parmi les Mexicains. Il sortit donc de ses palais royaux et il s'en fut aux maisons qui lui appartenaient avant qu'il fût roi ou empereur. En partant de la côte pour gagner l'intérieur des terres, les Espagnols emmenaient avec eux, pour leur montrer le chemin, un Indien de distinction appelé *Tlacochcalcatl* que les premiers navires de la découverte avaient pris autrefois dans cette même province et que Fernand Cortès avait ramené avec lui. Il savait déjà quelque peu la langue espagnole, et il était, conjointement avec Marina, l'interprète du capitaine. Ils se servirent de lui pour guide dès lors qu'ils arrivèrent à la province de *Tecoac*, pays de *Tlaxcala*, en route vers Mexico. Là se trouvaient les *Otomi* et les gens armés qui gardaient la frontière des Tlascaltèques. Ils se montrèrent hostiles aux Espagnols qui leur livrèrent bataille. Les gens à cheval en massacrèrent beaucoup avec leurs lances; les arquebusiers et les soldats d'arbalète tuèrent aussi un grand nombre d'Indiens, de sorte qu'ils défirent complètement l'armée qui s'opposait à leur marche, et ceux qui restaient sains et saufs prirent la fuite.

Les Espagnols s'emparèrent de la ville, firent leur butin de tout ce qu'ils trouvèrent, et ils ruinèrent de même tous les premiers centres de population qui s'offrirent à leur passage. Lorsque les habitants de *Tlaxcala* apprirent ce qui était arrivé à leurs guerriers et aux *Otomi* ils en furent stupéfaits et saisis de crainte. Ils se réunirent en conseil et mirent en question s'ils marcheraient contre les Espagnols ou s'ils les recevraient pacifiquement parmi eux. Ils se disaient : « Nous savons à quel point les *Otomi* sont de vaillants guerriers et combattent « avec vigueur; ils ont cependant été défaits; leur résistance a été sans résultat; « tout s'est évanoui en un clin d'œil. Que pourrions-nous donc faire nous-mêmes? « Le mieux sera que nous recevions en paix ces étrangers et les prenions pour alliés. « Il est préférable d'en agir ainsi, au lieu de nous exposer à perdre tout notre « monde. » Les gens de *Tlaxcala* résolurent donc d'accueillir pacifiquement les Espagnols et de les prendre pour alliés. Les caciques du lieu et les gens de distinction partirent à leur rencontre accompagnés d'un grand nombre de porteurs chargés de toute espèce de choses à manger. En arrivant, ils saluèrent amicalement Fernand Cortès qui leur demanda : « D'où êtes-vous, vous autres? » Ils répondirent : « Nous sommes de la ville de *Tlaxcala* et nous venons vous recevoir, parce que

« nous nous réjouissons de votre arrivée; vous voilà dans notre pays, soyez-y les « bienvenus; la contrée où vous êtes est la vôtre; elle s'appelle *Quauhtexcallan.* » La ville qui actuellement s'appelle *Tlaxcala* portait le nom de *Texcallan* [1].

CHAPITRE XI

COMME QUOI LES ESPAGNOLS ARRIVÈRENT A *Tlaxcala* QUI S'APPELAIT ALORS *Texcallan.*

Les seigneurs et dignitaires de *Tlaxcala* firent entrer dans leur ville les Espagnols et les y reçurent en bonne amitié. Ils les emmenèrent tout droit aux maisons royales; là, on les logea et on les traita le mieux possible en leur fournissant tout le nécessaire avec le plus grand empressement. Ces grands seigneurs leur donnèrent leurs filles, les Espagnols les acceptèrent et en usèrent comme si elles eussent été leurs femmes. Bientôt le capitaine les interrogea au sujet de Mexico en disant : « Où se trouve Mexico? Est-ce loin d'ici? » Et on répondit : « Ce n'est pas loin; il y a la distance de trois journées de marche. C'est une ville « très peuplée; ses habitants sont braves et grands conquérants; partout ils « font des conquêtes. » Les Tlascaltèques n'avaient pas pour amis les Cholultèques avec lesquels ils étaient en discorde, et comme ils n'avaient pas de sympathies pour eux, ils en dirent du mal aux Espagnols, pour que ceux-ci les maltraitassent. Ils les disaient leurs ennemis et les amis des Mexicains dont ils égalaient la vaillance. En apprenant ces nouvelles au sujet des habitants de Cholula, les Espagnols prirent la résolution de les maltraiter; comme en effet ils le firent. Ils partirent de *Tlaxcala* tous ensemble, accompagnés d'un grand nombre de Cempoaltèques et de Tlascaltèques armés en guerre. Lorsqu'ils arrivèrent à Cholula, les habitants de la ville n'en prirent aucun souci, ne parlant ni de paix ni de guerre et se tenant tranquilles dans leurs maisons. Les Espagnols jugèrent mal cette attitude, soupçonnèrent une trahison et se mirent à appeler à grands cris les caciques, les dignitaires, et tout le reste, pour qu'ils eussent à se présenter à leur quartier. Ils arrivèrent en effet et s'assemblèrent dans la cour du grand temple de *Quetzalcoatl.* Ils y étaient tous réunis, lorsque les Espagnols, irrités du peu de cas qu'on avait fait d'eux, s'emparèrent de toutes les issues, entrèrent à cheval, commencèrent à jouer de la lance et en tuèrent autant qu'ils purent, tandis que leurs alliés indiens en massacrèrent, peut-on croire, bien plus encore. Les Cholultèques, n'ayant soupçonné nullement l'événement, n'avaient apporté aucune arme ni offensive ni défensive et ils se trouvaient complètement desarmés. Ils moururent donc ainsi de malemort.

Les messagers de *Moteuhçoma* venaient dire à ce prince tous les événements aussitôt qu'ils étaient arrivés. Tout était plein, sur la route, d'envoyés qui allaient et venaient. Tous les habitants, à Mexico, partout où passaient les Espagnols et dans n'importe quel district, s'agitaient et s'alarmaient; on aurait

1. « Lieux pleins de précipices » (*texcalli*, uni à *tlan*, suffixe de noms de lieu).

dit que le sol était en mouvement : tous étaient atterrés et dans l'épouvante. Après que les Espagnols, accompagnés de leurs Indiens alliés, eurent fait le grand désastre de Cholula, ils s'en venaient en bruyants escadrons, soulevant la poussière sur leur route. Leurs armes resplendissaient de loin, effrayant ceux qui portaient leurs regards sur elles. Les levriers qu'ils amenaient répandaient aussi l'épouvante, avec leurs grandes tailles, leurs gueules ouvertes, leurs langues pendantes et les cris qu'on faisait pour les exciter.

CHAPITRE XII

COMME QUOI *Moteuhçoma* ENVOYA UN DE SES PLUS GRANDS DIGNITAIRES AVEC D'AUTRES PERSONNAGES POUR ALLER AU-DEVANT DES ESPAGNOLS, ET ILS OFFRIRENT UN GRAND PRÉSENT AU CAPITAINE ENTRE LE VOLCAN ET LA SIERRA-NEVADA.

Lorsque *Moteuhçoma* sut que les Espagnols étaient partis de Cholula, en route sur Mexico, il dépêcha un des personnages les plus élevés de son entourage, qui s'appelait *Tzioacpopoca*. Il le fit accompagner d'autres dignitaires et de beaucoup de monde, pour qu'ils fussent au-devant des Espagnols, porteurs d'un présent en or. Ils partirent de Mexico et ils rencontrèrent les Espagnols entre les deux sierras : le volcan et la Nevada. C'est là qu'ils leur donnèrent la bienvenue et offrirent leur présent en or. Autant qu'ils en purent juger par l'expression du visage, les Indiens crurent que les Espagnols se réjouirent fort à l'aspect de l'or, témoignant de l'estime qu'il leur inspirait. En voyant *Tzioacpopoca*, le principal des envoyés, ils demandèrent secrètement aux Tlaxcaltèques et aux Cempoaltèques[1] qui venaient avec eux si ce personnage était *Moteuhçoma* lui-même. Ils répondirent que ce n'était pas lui, mais seulement un de ses dignitaires du nom de *Tzioacpopoca*. Ils demandèrent ensuite à ce personnage lui-même s'il était *Moteuhçoma*, et il répondit que oui, qu'il était bien *Moteuhçoma*. — Les Espagnols lui dirent alors : « Va-t'en donc; tu mens; tu n'es pas *Moteuhçoma*. « Penses-tu nous tromper? Penses-tu que nous soyons des sots? Tu ne réussiras « pas à nous abuser pas plus que *Moteuhçoma* ne réussira à se cacher de nous, « quoi qu'il fasse. Fût-il oiseau, s'enfonçât-il sous terre, il n'échappera pas à « notre vue ; nous le verrons, nous entendrons ce qu'il nous dira..... » Et aussitôt ils renvoyèrent honteusement ce personnage avec tous ceux qui l'avaient accompagné, lesquels s'en revinrent à Mexico raconter à *Moteuhçoma* ce qui s'était passé avec les Espagnols.

1. En mexicain, *Cempoalteca*, pluriel de *Cempoaltecatl*, habitant de *Cempoallan*.

CHAPITRE XIII

COMME QUOI *Moteuhçoma* ENVOYA D'AUTRES SORCIERS AUX ESPAGNOLS, ET DE CE QUI ADVINT EN CHEMIN.

Moteuhçoma ayant su que décidément les Espagnols s'avançaient sur route de Mexico, envoya à leur rencontre un grand nombre de satrapes des idoles, augures, enchanteurs et nécromanciens, afin de leur jeter un mauvais sort par des enchantements et des sorcelleries. Mais ils ne purent rien faire, et non seulement leurs manœuvres ne réussirent en rien à les contrarier, mais ils ne purent pas eux-mêmes arriver jusqu'aux Espagnols; car, avant de parvenir à leur but, ils rencontrèrent un ivrogne en route et ils n'allèrent pas plus loin. Ils le prirent d'abord pour un Indien de Chalco et il leur sembla qu'il était ivre. Il portait enroulés autour de sa poitrine huit licols, ou cordes faites avec un foin pareil à du sparte; il venait de l'endroit où les Espagnols se trouvaient. Arrivé près des envoyés, il prit un ton irrité et querelleur, en disant : « Pourquoi vous « obstinez-vous encore une fois à venir par ici? Que voulez-vous? Que pense « faire *Moteuhçoma ?* Est-ce à présent qu'il se réveille? Est-ce maintenant que « la peur le prend? Le mal est fait et n'a plus de remède, car il a souvent donné « la mort injustement; il a fait périr un trop grand nombre d'hommes; il a lésé, « trompé, mystifié trop souvent. » En voyant cet homme, les enchanteurs furent pris de terreur; ils se prosternèrent devant lui et lui adressèrent leur prière; ils firent un tas de terre et le couvrirent d'herbes vertes pour qu'il s'y assît. Mais celui-ci fit le fâché, refusa d'exécuter ce qu'on lui demandait et ne voulut même pas jeter les yeux sur eux. Ce fut en vain qu'ils lui préparèrent un siège. Cela ne servit qu'à augmenter sa colère; il éleva la voix, les querella plus fort, leur disant hardiment : « C'est en vain que vous êtes venus; je ne m'occuperai « plus de Mexico; je vous abandonne à tout jamais; je ne ferai plus aucun cas « de vous ni ne vous protégerai plus à l'avenir; éloignez-vous de moi; ce que « vous voulez ne peut se faire; retournez-vous-en et portez vos regards vers « Mexico. » Il leur sembla voir alors que tous les temples, tous les *calpules*, les *calmecaques* et toutes les maisons de Mexico étaient en flammes. Une grande guerre semblait s'être emparée de la capitale. Ce que voyant, les enchanteurs perdirent tout courage et ne purent articuler une parole, comme si un nœud leur eût serré la gorge.

Ceci arriva sur la côte qui mène à *Tlalmanalco*[1]. Aussitôt après, celui qui parlait disparut. Revenant à eux, les messagers dirent : « Il conviendrait que « *Moteuhçoma* et non pas nous, eût vu ce que nous venons de voir. Celui « qui nous a parlé n'est pas un être humain, mais le dieu *Tezcatlipoca.* » Les messagers ne s'obstinèrent pas à aller plus loin. Ils retournèrent rendre compte à *Moteuhçoma* de ce qui était arrivé. Quand ils furent en sa présence et qu'il eut entendu ce qu'ils disaient, il fut pris de tristesse, baissa la tête, garda le silence,

1. De *tlalmanalli*, terre aplanie, nivelée, uni à *co*, suffixe de noms de lieu.

muet et presque hors de lui. Après un moment, il leur dit : « Mes nobles sei-« gneurs, qu'y pouvons-nous faire? Nous courons à notre perte, la mort nous « tient dans ses griffes; nous ne gagnerons point les cimes des montagnes; nous ne « devons pas fuir; nous sommes Mexicains; c'est pour l'honneur de la génération « du Mexique que nous devons faire front à ce qui arrivera, je le regrette pour « les vieillards et les enfants qui n'ont ni le discernement ni la force qui pro-« tègent. Où donc les pères les mettront-ils en sûreté? Que faut-il y faire? « Nous sommes de ce monde; advienne que pourra. »

CHAPITRE XIV

COMME QUOI *Moteuhçoma* ENVOYA OBSTRUER LES CHEMINS POUR QUE LES ESPAGNOLS N'ARRIVASSENT PAS A MEXICO.

Moteuhçoma, ayant appris toutes ces choses et voyant que les Espagnols s'acheminaient en droite ligne sur Mexico, ordonna qu'on fermât les routes par lesquelles ils devaient passer et qu'on y plantât des magueys, ajoutant qu'il fallait diriger la marche des arrivants sur *Tetzcuco*. Les Espagnols eurent connaissance de cette mesure; ils ouvrirent de nouveau les routes en jetant sur leurs bords les magueys qui les obstruaient. Ils passèrent la nuit à *Amaquemecan*[1], en partirent le lendemain et arrivèrent à *Cuitlahuac* d'où Fernand Cortès manda tous les seigneurs de *Chinampa*, *Xochimilco*, *Mizquic*[2] et de tous les villages de la *Chinampa*. Il les harangua en leur expliquant les raisons de sa venue. Les habitants de *Tlalmanalco* avaient déjà entendu les mêmes paroles à *Amaquemecan*. Les Espagnols partirent ensuite pour *Itztapalapan*, ville qui se trouve à deux lieues de Mexico. Là, Fernand Cortès fit assembler les principaux personnages du district portant le nom de *Nauhtecatli*, c'est-à-dire d'*Itztapalapan*, *Mexicatzinco*, *Coyoacan* et *Uitzilopochco*. Il leur parla comme aux précédents. De leur côté, ils montrèrent des sentiments pacifiques et répondirent en amis. Au milieu de tous ces événements, *Moteuhçoma* ne fit aucun préparatif de guerre et n'ordonna nullement qu'on molestât les Espagnols. Il prit au contraire toutes les mesures pour qu'on les pourvût de toutes choses jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Mexico. Pendant qu'ils étaient à *Itztapalapan*, aucun Mexicain n'alla les voir. Ceux-ci n'osaient ni sortir de leurs maisons, ni circuler sur les routes, tout le monde étant terrifié de ce que les arrivants avaient fait pendant leur marche. Ils n'attendaient plus que la mort et ils en parlaient entre eux en disant : « Que « faire? Advienne que pourra! Le temps de notre ruine est venu; attendons la « mort ici même. »

1. « Lieu où l'on couvre de papier », aujourd'hui Amecameca.
2. De *mizquitl*, arbre à gomme, uni à la postposition c.

CHAPITRE XV

COMME QUOI LES ESPAGNOLS PARTIRENT D'*Itztapalapan* POUR ENTRER A MEXICO.

Les Espagnols partirent d'*Itztapalapan* armés en guerre et marchant en bon ordre par pelotons. Quelques cavaliers marchaient devant pour prévenir toute embûche. Deux levriers se tenaient également en tête. Fernand Cortès venait derrière avec un grand nombre d'autres Espagnols, tous armés et marchant à leur rang. Après eux venaient le bagage et l'artillerie dans des chariots de transport. A leur suite, marchaient un grand nombre d'Indiens guerriers de *Tlaxcala* et de *Uexotzinco*[1], avec toutes leurs armes. C'est dans cette disposition qu'ils entrèrent à Mexico. *Dans tout le reste de ce chapitre il n'est pas dit autre chose que l'ordre dans lequel les Espagnols et les Indiens alliés marchaient lorsqu'ils entraient à Mexico.*

CHAPITRE XVI

COMME QUOI *Moteuhçoma* ALLA PACIFIQUEMENT AU-DEVANT DES ESPAGNOLS JUSQU'AU PONT APPELÉ *Xoluco*, QUI EST PLACÉ SUR LA *acequia*, PRÈS DES ÉTABLISSEMENTS D'ALVARADO OU *Uitzillan* UN PEU AVANT D'Y ARRIVER.

Lorsque les Espagnols arrivèrent à la rivière appelée *Xoluco*, près des établissements d'Alvarado, *Moteuhçoma* se prépara à les aller recevoir en compagnie d'un grand nombre de seigneurs, de hauts personnages et de nobles, pour faire honneur à Fernand Cortès et à tous ses capitaines. Ils emportèrent une grande quantité de belles fleurs très parfumées, arrangées en collier, en guirlandes ou en bouquets, et placées sur des vases faits d'écorce de calebasses et très bien peints. Ils se munirent aussi de colliers en or et en pierreries. Quand *Moteuhçoma* se trouva en présence des Espagnols, à *Uitzillan*, près de l'hôpital de la *Concepcion*, il passa un collier d'or et de pierres fines au cou de Fernand Cortès et il donna des fleurs et des guirlandes à tous les autres capitaines. Après qu'il eut donné lui-même ce présent, conformément à l'usage du pays, Fernand Cortès l'interrogea et reçut pour réponse : « Je suis *Moteuhçoma* », et en disant ces mots, il se redressa devant le capitaine, lui fit ensuite une grande révérence et, se redressant de nouveau avec la plus grande dignité, approcha son visage du sien et lui parla en ces termes : « Soyez le bienvenu, « Monseigneur; vous êtes arrivé dans ce pays qui est le vôtre, dans votre ville et « à votre demeure qui est Mexico; vous êtes venu vous asseoir sur votre trône, « sur votre siège, que j'ai occupé moi-même en votre nom pendant quelques

1. En mexicain *Uexotzinca*, pluriel de *Uexotzincatl*, habitant de *Uexotzinco*.

« jours. D'autres rois déjà défunts le possédèrent avant moi : c'étaient *Itzcoatl*, « *Moteuhçoma* l'ancien, *Axayacatl*, *Tizoc* et *Ahuitzotl*. Je suis arrivé le dernier à ce « poste qui consiste à gouverner votre peuple du Mexique. Nous avons tous eu la « charge de votre administration et de vos sujets. Mes défunts prédécesseurs ne « peuvent plus ni voir ni savoir ce qui se passe aujourd'hui. Plût aux dieux, « par qui tout vit, que quelqu'un d'eux vécût encore et que ce qui arrive sous « mon règne arrivât en sa présence! Mais ils ne sont déjà plus, Monseigneur; « et moi je ne dors pas, je ne rêve point, c'est bien de mes propres yeux que je « vois votre visage et votre personne. Il y a longs jours que j'attendais tout ceci; « il y a longtemps que les yeux de mon cœur se portaient dans la direction « d'où vous êtes venu. Vous êtes sorti d'entre les nuages et les brouillards, d'un « lieu caché à tous. En vérité, les rois nos prédécesseurs nous ont laissé dire que « vous deviez revenir pour gouverner ces royaumes et pour vous asseoir sur votre « trône et votre siège. Je vois maintenant que tout cela était vérité. Soyez donc « les bienvenus. Vous avez souffert bien des peines en parcourant de si longs « chemins; reposez-vous maintenant ; voilà votre demeure et vos palais; prenez-« les et reposez-vous-y avec vos capitaines et vos camarades qui sont venus avec « vous. » *Moteuhçoma* termina là son discours et Marina le traduisit à Fernand Cortès. Celui-ci, après avoir bien compris ce que le roi venait de dire, répartit à Marina : « Dites à *Moteuhçoma* de se consoler, de se réjouir et de ne nourrir « aucune crainte; que je l'affectionne beaucoup de même que tous ceux qui « viennent avec moi, qu'il ne recevra préjudice d'aucun de nous. Nous avons « ressenti une grande joie en le voyant et en le connaissant après l'avoir depuis « longtemps désiré. Notre souhait est accompli. Nous voilà dans sa de-« meure de Mexico. Nous nous verrons à loisir et nous parlerons. » Aussitôt Fernand Cortès prit *Moteuhçoma* par la main et ils s'en furent ensemble aux palais royaux.

Les seigneurs qui se trouvèrent présents à côté de *Moteuhçoma* furent les suivants : 1° le roi de *Tetzcuco* appelé *Cacamatzin*; 2° le roi de *Tlacopan*, nommé *Tetlepanquetzatzin*; 3° celui qui gouvernait à *Tlatelulco* et qui portait le nom de *Itzquauhtzin*; 4° le majordome de *Moteuhçoma* qui se tenait à *Tlatelulco* et qui se nommait *Topantemoctzin*[1]. Ce furent les principaux, sans compter un grand nombre d'autres personnages mexicains qui se trouvèrent présents; parmi lesquels *Atlixcatzin tlacateccatl*, *Tepeuatzin tlacochcalcatl*, *Quetzalaztatzin ticociuacoatl*, *Totomochtzin hecatempatiltzin* et *Quappiatzin*. Tous ces personnages abandonnèrent *Moteuhçoma* et se cachèrent lorsqu'il fut mis en captivité.

1. « Descendu (*temoa*) sur nous (*topan*). »

CHAPITRE XVII

DE LA MANIÈRE DONT LES ESPAGNOLS, AVEC *Moteuhçoma*, ARRIVÈRENT AUX MAISONS ROYALES, ET DE TOUT CE QUI S'Y PASSA.

Aussitôt que les Espagnols arrivèrent aux maisons royales, avec *Moteuhçoma*, ils le retinrent auprès d'eux et ne lui permirent plus de s'en écarter. Ils retinrent aussi de la même manière *Itzquauhtzin*, gouverneur de *Tlatelulco*. Ils s'emparèrent de leurs personnes et laissèrent partir tous les autres[1]. Incontinent, ils firent tirer tous les canons chargés à poudre; le bruit et la fumée étourdirent les Indiens qui se prirent à vaciller, comme s'ils eussent été ivres, et à fuir épouvantés en différentes directions. Tous, soit qu'ils eussent vu ce spectacle, soit qu'ils en eussent été absents, furent saisis d'une frayeur mortelle. On passa cette nuit dans le repos. Le lendemain de très bonne heure, on fit publier, de la part de Cortès et de *Moteuhçoma*, l'ordre d'apporter tout ce qui serait nécessaire aux Espagnols et à leurs chevaux. *Moteuhçoma* mettait un grand zèle à obtenir qu'on les approvisionnât de tout; mais les *piles*, les *achcauhtles* et d'autres officiers auxquels incombait le soin de ces provisions, refusaient d'obéir à *Moteuhçoma* et de se rendre auprès de lui. Cependant tout le nécessaire était apporté. Lorsque les Espagnols se furent installés dans leurs logements et assurés de leur subsistance, s'étant d'ailleurs donné un peu de repos, il en arrivèrent à parler avec *Moteuhçoma* de son trésor royal, pour qu'il dît où il se trouvait. Il les conduisit alors dans une salle appelée *teocalco*[2], où il conservait les riches tissus de plumes et un grand nombre de joyaux précieux en plumages, en or et en pierreries. Tout fut déménagé devant eux et ils s'empressèrent de séparer l'or des plumes, des rondaches et de tous les ornements dont on faisait usage pour les *areytos*. Mais, pour s'emparer de ce métal, ils détruisirent de beaux travaux en plumes ainsi que de riches joyaux. Ils fondirent l'or et en firent des lingots. Les Espagnols choisirent pour eux les pierres précieuses qui leur parurent désirables et les Indiens de *Tlaxcala* prirent toutes les pierres d'un mérite inférieur et les objets en plumes. Les Espagnols examinèrent tout le palais et y prirent tout ce qui leur parut avantageux.

1. Le fait est tellement contraire à tout ce que disent les autres historiens et surtout Bernal Diaz, qu'il est oiseux de le contredire. Cette note a pour but unique de faire observer que le traducteur ne se propose nullement de relever dans le texte de Sahagun les assertions qu'il croira erronées. Il suppose que le lecteur saura lui-même en faire justice.

2. « Dans la maison (*calco*) divine (*teotl*). »

CHAPITRE XVIII

DE LA MANIÈRE DONT LES ESPAGNOLS ENTRÈRENT DANS LES MAISONS PARTICULIÈRES DE *Moteuhçoma* ET DE CE QUI S'Y PASSA.

Après qu'ils eurent fait tout ce qu'on vient de dire, les Espagnols firent en sorte de savoir où était l'appartement intime de *Moteuhçoma*, et celui-ci les conduisit à sa chambre appelée *totocalco*[1], ce qui veut dire « la maison des oiseaux ». Les Espagnols marchaient très joyeux en pensant qu'ils allaient y trouver beaucoup d'or. Étant arrivés, ils s'empressèrent d'enlever toute la garde-robe de *Moteuhçoma*, consistant en un grand nombre de joyaux d'or et d'argent et de pierres précieuses, des tissus en plumes, qu'ils mirent au milieu de la cour pour que leurs alliés s'en emparassent. Aussitôt après, le capitaine Fernand Cortès fit transmettre ses ordres au moyen de Marina, son interprète; c'était une Indienne qui savait les langues castillane et mexicaine et qui fut prise dans le Yucatan. Elle éleva la voix pour appeler les *tecuhtles* et les *piles* mexicains afin qu'ils apportassent aux Espagnols les provisions de bouche nécessaires. Mais personne n'osait se présenter devant eux et s'en approcher; tous étaient craintifs et pris de frayeur. Ils envoyaient tout ce qu'il fallait pour la nourriture, mais ceux qui en étaient porteurs arrivaient en tremblant; ils déposaient les provisions et s'en allaient presque aussitôt en fuyant.

CHAPITRE XIX

COMME QUOI LES ESPAGNOLS ORDONNÈRENT AUX INDIENS DE CÉLÉBRER LA FÊTE DE *Uitzilopochtli*. CE FUT EN L'ABSENCE DU CAPITAINE, LORSQU'IL ALLA AU PORT, A L'OCCASION DE L'ARRIVÉE DE PAMPHILO DE NARVAEZ.

Le capitaine Fernand Cortès, en partant vers la côte à la rencontre de Pamphilo de Narvaez, avait laissé à sa place Pedro de Alvarado à la tête des Espagnols restés à Mexico. Celui-ci, en l'absence de son capitaine, persuada à *Moteuhçoma* de faire la fête de *Uitzilopochtli*, parce qu'il désirait voir comment se pratiquait cette solennité. *Moteuhçoma* donna donc ses ordres pour qu'on célébrât cette fête, afin de divertir les Espagnols. Les satrapes et les hauts personnages s'apprêtèrent en conséquence.

Dans tout ce qui suit de ce chapitre, le texte *nahuatl* ne dit pas autre chose si ce n'est la manière dont on faisait la statue de *Uitzilopochtli* avec une masse formée de différentes graines : comment on la peignait, comment on la parait et comment on faisait, devant elle, l'offrande d'objets divers.

1. De *tototl*, oiseau, et *calli*, maison, uni à *co*, suffixe de noms de lieu.

Tandis que pour cette solennité on faisait un grand *areyio*, tous les hauts personnages étant richement parés et réunis dans la cour du grand temple de *Uitzilopochtli*, où se trouvait la statue en masse de blettes très richement parée d'ornements dont le texte *nahuatl* fait en ce chapitre l'explication....... et lorsqu'on se livrait à d'autres cérémonies également décrites dans ce passage[1].....

CHAPITRE XX

DE LA MANIÈRE QUE LES ESPAGNOLS FIRENT UNE GRANDE TUERIE D'INDIENS TANDIS QU'ILS CÉLÉBRAIENT LA FÊTE DE *Uitzilopochtli* DANS LA COUR MÊME DE CE DIEU.

Au moment qui leur parut opportun, les Espagnols sortirent de leur cachette, s'emparèrent de toutes les issues, pour empêcher que personne pût sortir, entrèrent munis de leurs armes et se mirent à massacrer ceux qui faisaient partie de l'*areyto*. Ils coupaient les mains et les têtes à ceux qui faisaient de la musique ; ils donnaient des estocades et des coups de lance à tous ceux qui leur tombaient sous la main. Ils firent ainsi grand carnage. Ceux qui voulaient fuir étaient massacrés aux portes. Quelques-uns purent escalader les murs, d'autres entraient dans les chapelles du temple, tombaient à terre et faisaient les morts. Le sang coulait dans la cour comme l'eau pendant une averse ; tout le sol était couvert de têtes, de bras, de boyaux et de corps d'hommes morts. Les Espagnols cherchaient des vivants dans tous les recoins pour les achever. Le bruit de cet événement s'étant répandu dans la ville, le cri : Aux armes ! aux armes ! se fit entendre. Un grand nombre d'hommes armés se réunirent et le combat contre les Espagnols commença.

CHAPITRE XXI

COMME QUOI COMMENÇA LA GUERRE ENTRE MEXICAINS ET ESPAGNOLS DANS LA VILLE DE MEXICO.

Aussitôt que les hostilités commencèrent entre les Indiens et les Espagnols, ceux-ci se fortifièrent dans les maisons royales avec *Moteuhçoma* et *Itzquauhtzin*,

1. J'ai donné la traduction exacte de ce passage fort confus de Sahagun. Il n'y aurait qu'un moyen de faire disparaître cette confusion; ce serait de supposer que le chapitre suivant n'est que la continuation de celui-ci, sans transition aucune et sans division de chapitre. Le lecteur, du reste, ne doit pas perdre de vue que le moine franciscain qui avait écrit primitivement son livre en langue *nahuatl* le traduisit ensuite en langue espagnole par ordre de ses supérieurs. Il est aisé de reconnaître en plusieurs endroits de cette traduction un manque de suite et des traces de coupures qui sans doute ont été la conséquence d'ordres reçus ayant pour but la suppression de certains passages qui relataient d'une manière trop exacte quelques actes répréhensibles commis par les Espagnols. (*Voyez la note de la page* 594.)

gouverneur de *Tlatelulco*. Les Indiens les entourèrent en leur faisant une dure guerre. Les Espagnols se défendaient avec leurs canons, leurs arbalètes et leurs escopettes, qui causaient de grands dommages parmi les Indiens. Ils mirent *Moteuhçoma* aux fers. Les Indiens procédèrent aux funérailles de ceux qui avaient été massacrés par les Espagnols dans la cour du temple. Il y eut en cette occasion grand deuil dans toute la ville, car les défunts étaient des personnages des plus marquants. On les inhuma en plusieurs endroits, conformément aux rites du pays.

Le même jour, au coucher du soleil, *Itzquauhtzin*, gouverneur de *Tlatelulco*, monta aux terrasses de la maison royale et éleva la voix en disant : « Mexicains « et habitants de *Tlatelulco*, remarquez que le seigneur *Moteuhçoma*, votre « roi, vous prie de cesser vos combats et de mettre bas les armes, parce que ces « hommes-ci sont beaucoup plus forts que nous ; si vous n'abandonnez pas vos « hostilités, le peuple entier en souffrira, car ils ont déjà attaché votre roi avec « des chaînes de fer. » Les Mexicains et les habitants de *Tlatelulco* ayant entendu ces paroles recommencèrent leurs bravades et se mirent à lancer des malédictions contre *Moteuhçoma* en criant : « Que dit ce crapuleux *Moteuhçoma*? et « toi, fripon avec lui ? Nous ne cesserons nullement de combattre. » Et aussitôt ils commencèrent à pousser des cris aigus et à lancer des flèches et des dards vers l'endroit où se trouvait l'orateur avec *Moteuhçoma*. Les Espagnols les couvrirent de leurs boucliers et empêchèrent ainsi qu'ils reçussent aucune blessure. Les Mexicains étaient furieux contre les Espagnols au sujet du massacre qu'ils avaient fait traîtreusement de leurs hauts personnages et de leurs plus valeureux hommes de guerre. Aussi assiégeaient-ils étroitement les maisons royales sans laisser y entrer ou en sortir personne, ni introduire aucune provision, afin qu'ils mourussent de faim. Si quelqu'un réussissait à faire entrer secrètement quelques vivres destinés à l'un des assiégés, les assiégeants lui donnaient la mort aussitôt qu'ils en étaient instruits. Ils surent que des Mexicains s'introduisaient au palais avec des flèches. Ce fut une raison pour augmenter de vigilance afin que personne ne pût pénétrer ni par terre ni par la lagune, et ils massacrèrent ceux qui furent convaincus d'avoir fait entrer quelque chose. Il ne tarda pas de s'élever à ce sujet de grands scandales parmi les Mexicains qui s'accusaient les uns les autres de cette fraude. Plusieurs furent tués, surtout parmi les serviteurs ou pages de *Moteuhçoma*, se distinguant par des anneaux de cristal à la lèvre inférieure, ce qui était un signe caractéristique de la livrée de *Moteuhçoma*, ou portant des *mantas* légères appelées *ayatl*, à la manière des pages de ce prince. Ils étaient tous accusés d'être entrés pour apporter des vivres à leur maître et d'avoir dit ce qui se passait au dehors, et tous étaient punis de mort. La vigilance augmenta, de sorte que les gens de la maison de *Moteuhçoma* prirent la fuite et se cachèrent pour éviter d'être tués. Les Mexicains livrèrent combat aux Espagnols pendant sept jours et les tinrent assiégés pendant vingt-trois jours, pendant lesquels ils élargirent les fossés et les firent plus profonds, interceptèrent les chemins avec des barricades et élevèrent des remparts, afin que les Espagnols ne pussent sortir par aucune issue.

CHAPITRE XXII

COMME QUOI ARRIVA LA NOUVELLE QUE LE CAPITAINE FERNAND CORTÈS, APRÈS AVOIR VAINCU PAMPHILO DE NARVAEZ, REVENAIT SUR MEXICO AVEC BEAUCOUP D'AUTRES ESPAGNOLS RÉCEMMENT ARRIVÉS.

Les choses en étant au point que nous venons de dire, vint la nouvelle que le capitaine Fernand Cortès arrivait à grandes journées avec beaucoup d'Espagnols et d'Indiens de *Cempoallan* et de *Tlaxcala*, armés en guerre[1]. Les Mexicains convinrent entre eux de se tenir cachés et de ne sortir aucunement pour aller à leur rencontre ni en paix ni en guerre. Les Espagnols accompagnés de leurs alliés s'en furent droit au quartier où se trouvaient leurs compatriotes, tandis que les Mexicains se tenaient cachés hors de vue, dans le but de donner à entendre que ce n'étaient pas eux qui avaient commencé les hostilités. Le général étant entré aux maisons royales avec tout son monde, on tira des coups de canon avec toute l'artillerie en signe de joie pour les nouveaux venus et afin d'effrayer l'ennemi. Mais les Mexicains n'en commencèrent pas moins à se montrer, à pousser des cris et à recommencer le combat en lançant des flèches et des dards. Les Espagnols y répondirent avec leurs flèches et leurs armes à feu. Un grand nombre de Mexicains y périrent, car les Espagnols tiraient à coup sûr. Pas une décharge ne restait sans effet et sans porter la mort parmi les ennemis. Ceux-ci, s'étant aperçus des ravages que les Espagnols faisaient dans leurs rangs, commencèrent à serpenter dans leurs mouvements et à se mettre de côté pour échapper aux canons. Ils avaient fait durer le combat quatre jours autour des maisons royales où se tenaient les Espagnols. Après ce temps les capitaines mexicains choisirent un grand nombre de vieux soldats très braves et montèrent avec eux sur un temple qui était le plus rapproché des maisons royales. Ils y transportèrent deux grandes poutres, dans le but de les lancer sur les maisons royales et de les effondrer afin qu'il fût possible d'y pénétrer. Les Espagnols s'en étant aperçus se mirent à monter au temple en bon ordre, armés de leurs escopettes et de leurs arbalètes.

Ils montèrent d'abord lentement en lâchant leurs flèches et leurs coups de feu sur ceux qui étaient au sommet. Chaque colonne était composée de façon qu'après un escopettier venait un soldat d'épée et de rondache suivi d'un hallebardier. Ils montaient dans cet ordre pendant que ceux d'en haut lançaient leurs madriers par les degrés du temple. Mais les Espagnols n'en reçurent aucun dommage. Ils arrivèrent au haut du temple et là ils se mirent à massacrer ceux qui s'y trouvaient. Plusieurs Indiens se précipitaient d'eux-mêmes du haut en bas du temple, et, finalement, tous ceux d'entre eux qui y étaient montés moururent. Les Espagnols s'en retournèrent à leurs retranchements et s'y fortifièrent très bien. Les

1. De *cempoalli*, vingt, uni à *tlan*, suffixe de nom de lieu; ville située au sud-ouest de Vera-Cruz.

Mexicains inhumèrent les morts, car ils appartenaient tous à la classe élevée et à la catégorie des guerriers de distinction.

CHAPITRE XXIII

COMME QUOI *Moteuhçoma* ET LE GOUVERNEUR DU *Tlatelulco* FURENT JETÉS, MORTS, HORS DE LA MAISON OU SE TENAIENT LES ESPAGNOLS.

Après les événements contés plus haut, quatre jours s'étant écoulés depuis le massacre du temple, les Mexicains trouvèrent *Moteuhçoma* et le gouverneur de *Tlatelulco* morts et jetés au dehors des maisons royales près du mur où était une pierre, sculptée en forme de tortue, qu'on appelait *teayoc* [1]. Ceux qui les découvrirent ayant reconnu que c'étaient eux, en donnèrent avis, les enlevèrent, les apportèrent à un oratoire qu'on nommait *Calpulco*, et là on fit les cérémonies qu'on avait l'habitude de faire pour les morts de grande distinction. Ils les brûlèrent ensuite, ainsi que c'était d'usage pour les rois, et firent un service avec la plus grande solennité, comme c'était la coutume en pareil cas. L'un deux — c'était *Moteuhçoma* — fut inhumé à Mexico et l'autre à *Tlatelulco*. Quelques personnes médisaient de *Moteuhçoma*, prétendant qu'il avait été cruel. Les habitants de *Tlatelulco* au contraire pleuraient beaucoup leur gouverneur, parce qu'il était très aimé [2]. Après quelques jours de siège pendant lesquels les attaques

1. De *tetl*, pierre, *ayotl*, tortue, avec *c*, suffixe de nom de lieu.

2. Sahagun ne dit nullement dans ce passage quelles furent, d'après le rapport des Indiens, les causes de la mort de ce monarque. J'ai déjà dit à la page 594 quelles furent les raisons de ce silence et pourquoi le moine franciscain donna plus tard un autre récit dans le but de compléter ou amender le précédent qui est celui-ci même que nous publions à l'imitation des éditeurs Kingsborough et Bustamante. Dans son second manuscrit Sahagun, après avoir dépeint les angoisses des Espagnols, ajoute les paroles suivantes : « Les Espagnols se déterminèrent donc à mourir ou à vaincre en hommes valeureux. Ils firent part de leur détermination à tous les Indiens alliés et ceux-ci s'empressèrent d'y adhérer avec la plus grande fermeté. La première conséquence de cette résolution fut de faire périr par le garrot les rois, ou grands seigneurs, qu'ils détenaient en captivité, et de jeter leurs cadavres au dehors de leurs retranchements..... » Plus loin l'auteur ajoute : « Et après leur avoir appliqué le garrot et s'être assurés qu'ils étaient morts, ils les firent jeter hors des maisons, du haut des azoteas, en un endroit qu'on appelait tortue de pierre. » (*Chapitres* XXI *et* XXIII *du manuscrit*).

On conçoit aisément que Sahagun ait hésité à insérer ce récit dans sa première narration, car il est bien cruel pour l'honneur des conquérants espagnols. Heureusement que mille raisons concourent pour faire ajouter peu de foi à la véracité de cette opinion. S'il est vrai que toutes les traditions d'origine mexicaine sont d'accord pour l'adopter, il n'est pas moins exact de dire que les historiens espagnols les plus judicieux et les plus impartiaux sont unanimes à la repousser. Le plus respectable d'entre eux, celui que les événements avaient mis le mieux en mesure de nous éclairer à ce sujet, le véridique Bernal Diaz del Castillo, ne fait pas la moindre allusion dans sa chronique à un soupçon de cette nature. Si son récit ne suffit pas précisément à expliquer la mort de ce malheureux monarque, il écarte du moins la possibilité de suppositions malveillantes pour l'honneur des Espagnols. Il dit, en effet, ces simples paroles : « Nos soldats avaient pris soin de couvrir la personne du prince, mais comme ils s'aperçurent qu'on cessait de tirer pendant qu'il parlait à ses

étaient incessantes, quelques Espagnols sortirent de leurs retranchements et y rentrèrent après avoir réussi à prendre dans les champs de maïs des épis et des pieds de cette plante.

CHAPITRE XXIV

COMME QUOI LES ESPAGNOLS ET LES TLASCALTÈQUES SORTIRENT EN FUYARDS DE MEXICO PENDANT LA NUIT.

Lorsque les Espagnols et les alliés qui étaient avec eux se virent fortement pressés par la faim et serrés de près par les combats, ils sortirent tous une nuit de leurs retranchements, les Espagnols marchant devant et les Indiens tlascaltèques après eux, munis de ponts pour passer sur les tranchées. Lors de cet événement, il pleuvait un peu. Ils traversèrent quatre tranchées; mais avant qu'ils eussent passé sur les autres, une femme qui venait puiser de l'eau, les voyant filer, se prit à pousser des cris en disant : « Oh! Mexicains! vos ennemis s'échappent! » Elle le répéta trois ou quatre fois, et l'un des veilleurs se mit à crier du haut du temple de *Uitzilopochtli* de manière à se faire entendre de tout le monde; il disait : « Holà, les braves! vos ennemis sont sortis; courez au combat; ils s'en vont! » Alors tous ensemble, ces voix ayant été entendues, se mirent à pousser des cris aigus et coururent à l'attaque par terre comme par la lagune. Ils se concentrèrent sur un point appelé *Mictlantonco macuilcuitlapilco*[1], et là, les Mexicains d'un côté et les habitants de *Tlatelulco* de l'autre, arrêtèrent les Espagnols. Les uns et les autres engagèrent le combat et il y eut un grand nombre de morts et de blessés des deux côtés. Les Espagnols étant arrivés à une

sujets, ils manquèrent de prendre la même précaution dans un de ces moments, et c'est alors que le malheureux monarque fut frappé de trois pierres et d'une flèche, à la tête, au bras et à la jambe. A la suite de l'accident, on le pria de se laisser soigner et de manger; mais on eut beau user auprès de lui des plus douces paroles, il se refusa à rien faire, et tout d'un coup, sans nous y attendre aucunement, nous apprîmes qu'il était mort. Cortès le pleura et tous nos capitaines et soldats en firent autant. Plusieurs de nous qui l'avions connu et fréquenté le pleurâmes comme un père; et certes on ne saurait en être surpris si l'on songe combien il était bon. »

Ces paroles simples et touchantes n'indiquent pas qu'il ait été question en présence de Bernal Diaz de violences nouvelles d'aucune sorte qui eussent hâté la mort de l'infortuné *Moteuhçoma*. On peut croire qu'il mourut subitement des suites naturelles de ses blessures, lorsque quelques heures de calme relatif et d'apparence de peu de gravité éloignaient des conquérants la prévision d'une mort si prochaine. En envisageant ce sujet au point de vue purement chirurgical on est en droit de se demander si un pareil genre de mort subite serait sans exemple, ou si celle-ci serait, au contraire, facilement explicable. La réponse ne saurait être douteuse. Des observations nombreuses nous ont appris qu'une contusion grave de la tête peut être suivie immédiatement de deux, trois ou plusieurs jours d'innocuité apparente, tandis qu'un travail inflammatoire interne prépare un épanchement ou un abcès qui cause secondairement la mort, quelquefois d'une manière subite. Il ne serait nullement imposible qu'il en ait été ainsi pour *Moteuhçoma*.

1. *Mictlantonco macuilcuitlapilco*. De *mictlantontli*, petit enfer; *macuilcuitlapilco* : de *macuilli*, cinq, et *cuitlapilli*, queue, unis l'un et l'autre au suffixe *co*.

tranchée nommée *Tlantecayocan*[1], il fut impossible que tous passassent, tant l'attaque était vigoureuse de toutes parts. Alors les Indiens tlascaltèques, beaucoup d'Espagnols et les femmes après eux tombèrent dans la tranchée en si grand nombre qu'ils la comblèrent de leurs corps, de sorte que ceux qui venaient les derniers purent passer sur leurs cadavres. Ils arrivèrent à une autre tranchée du nom de *Petlacalco* et ils la traversèrent avec de grandes difficultés. Ce fut après ce passage qu'ils se reformèrent en se réunissant et ils parvinrent ainsi à un point, appelé *Popotlan*, quand le jour commençait à paraître, les Mexicains les poursuivant toujours en poussant de grands cris. Les Espagnols avançaient ensemble, réunis à quelques Tlascaltèques, en combattant toujours contre l'ennemi qui les suivit jusqu'auprès de *Tlacopan*, en un point nommé *Tilihucan*. Ce fut là qu'on tua le seigneur de *Tlacopan*, qui était fils de *Moteuhçoma*. Là moururent aussi un haut personnage du nom de *Tlaltecatzin* et un autre appelé *Tepanecatl tecutli*. Ils servaient de guides aux Espagnols lorsque les gens du parti contraire les tuèrent. Les fuyards arrivèrent en un point nommé *Otonteocalco*[2], où ils se réunirent sur la place et reprirent courage, parce que les Indiens mexicains étaient rentrés dans leurs retranchements. Les *Otomi* du village de *Teocalhuican*[3] les recueillirent en amis et leur donnèrent à manger.

CHAPITRE XXV

COMME QUOI LES HABITANTS DE *Teocalhuican* VINRENT PACIFIQUEMENT AU-DEVANT DES ESPAGNOLS AVEC DES PROVISIONS LORSQU'ILS SORTAIENT EN FUYARDS DE MEXICO.

Tandis que les Espagnols se trouvaient dans les susdits logements, les *Otomi* de *Teocalhuican* se présentèrent à eux avec leur chef qui s'appelait *Otoncoatl*. Ils apportaient des vivres aux fugitifs qui en avaient grand besoin; c'étaient des tortillas, des poules rôties et bouillies et d'autres choses encore bonnes à manger. Ils parlèrent au capitaine Fernand Cortès, lui présentèrent leurs saluts amicaux et le prièrent de se reposer et de prendre la nourriture avec tout son monde. Le capitaine leur répondit au moyen de l'interprète Marina et leur demanda d'où ils étaient. Ils dirent qu'ils appartenaient au village de *Teocalhuican*. S'informant alors de la distance qu'il y avait pour arriver à ce village, Cortès leur dit qu'il irait y passer la nuit le lendemain, et les Indiens lui rendirent grâces pour cette pensée.

Mais tandis que les Espagnols accompagnés de leurs alliés arrivaient à ce village, les Mexicains de leur côté commençaient à recueillir les cadavres des Espagnols, Tlascaltèques et Cempoaltèques qui s'étaient noyés dans les tranchées de *Toltecaacaloco*, de *Petlacalco* et de *Mictlantonco*. Après les avoir retirés de

1. « Lieu où l'on prend soin (*teca*) des dents (*tlantli*). »
2. C'est-à-dire : dans la maison (*calco*) divine (*teotl*) des Otomis.
3. C'est-à-dire : lieu où il y a des maisons (*calli*) divines (*teotl*).

l'eau, ils les dépouillèrent et jetèrent les corps nus au milieu des roseaux et des joncs, pour qu'ils devinssent la proie des rapaces et des chiens. Ils prenaient soin de mettre à part et tous ensemble les Espagnols, qu'ils reconnaissaient à leur barbe longue et à la blancheur de leur peau. Ils détachèrent des chevaux morts les charges dont ils avaient été porteurs et les pillèrent. Ils s'emparèrent de toutes les armes abandonnées, y compris les armes à feu, prenant soin de noyer toutes les poudres, et ils devinrent alors possesseurs d'un grand nombre d'escopettes, arbalètes, épées, hallebardes, cabassets, corselets, cottes de mailles, lances et rondaches. Ils recueillirent aussi beaucoup d'or en barre et en poudre, ainsi qu'un grand nombre de joyaux de ce métal et en pierreries. Ils prirent soin de chercher dans les tranchées toutes les dépouilles qui y étaient tombées des vivants et des morts. Les Espagnols qui avaient marché à l'avant-garde avaient été les seuls qui, avec les Indiens qui les accompagnaient, échappassent avec la vie sauve. Quant à ceux qui marchaient à l'arrière-garde, ils moururent tous, Indiens, Indiennes et Espagnols. Tout le bagage fut perdu. Les Espagnols qui échappèrent allèrent passer la nuit en un endroit appelé *Acueco*. Ils en partirent le lendemain de bonne heure, tandis que les Mexicains les poursuivaient en criant de loin après eux. Ils arrivèrent en un lieu nommé *Calacoayan*[1] qui était situé sur des hauteurs et qui fut entièrement détruit. Ils descendirent ensuite sur la plaine de *Tiçapan*[2] et bientôt ils commencèrent à remonter vers le village de *Teocalhuican*.

CHAPITRE XXVI

COMMENT LES ESPAGNOLS ARRIVÈRENT AU VILLAGE DE *Teocalhuican*, ET DU BON ACCUEIL QU'ILS Y REÇURENT.

Étant arrivés au village de *Teocalhuican* avant midi, les Espagnols furent très bien reçus par les Otomis auxquels appartenait ce village. Ceux-ci leur donnèrent à manger les vivres abondants qu'ils avaient préparés. Ils firent en sorte de les distraire et de relever leur moral, à eux et à tous ceux qui les accompagnaient. Ils s'occupèrent aussi des chevaux et leur donnèrent tout ce dont ils avaient besoin, autant que le permettaient leurs ressources. Les Otomis de *Tlaxcala*, qui eurent la chance d'échapper à la guerre, reconnurent les gens de *Teocalhuican* dont ils étaient parents, parce que des gens de ce village en étaient sortis en d'autres temps pour aller habiter *Tlaxcala*. Ils se réunirent tous ensemble et s'entendirent pour aller saluer le capitaine et les Espagnols. Arrivés devant eux, ils leur dirent : « Vous voilà dans vos propres maisons et dans votre village, et nous ne sommes que vos humbles sujets. » Ils se plaignirent ensuite à Cortès des mauvais traitements qu'ils avaient reçus de *Moteuhçoma* et des Mexicains qui faisaient peser sur eux de forts tributs et de grandes charges. Ils ajoutèrent que si Cortès les abandonnait, ils seraient traités plus mal encore, attendu que les

1. « Lieu où l'on entre (*calaqui*). »
2. De *tiçatl*, craie, avec le suffixe *pan*.

Mexicains étaient cruels et inhumains. Lorsque Marina eut expliqué au capitaine ce que les Indiens disaient, il leur répondit : « Ne vous chagrinez point si je m'en « vais, je reviendrai bientôt; je ferai que votre village commande et qu'il n'obéisse « point à Mexico, et je détruirai les Mexicains. » En entendant ces paroles, les Otomis de *Teocalhuican* se consolèrent et se sentirent pris d'une confiance assez présomptueuse pour se rebeller contre les Mexicains. Les Espagnols passèrent la nuit dans ce village. Le lendemain, avant le lever du jour, ils s'apprêtèrent à faire route et ils prirent le chemin de *Tepotzotlan*. Les habitants de cet endroit voyant que les Espagnols venaient chez eux prirent la fuite, se cachant les uns dans les bois, les autres dans les ravins, et personne ne resta dans le village pour les recevoir. Mais ils n'emportèrent rien avec eux et ils abandonnèrent tout, ne songeant qu'à mettre leurs personnes en sûreté, persuadés que les Espagnols venaient les massacrer. Ceux-ci entrèrent dans les principaux édifices ou palais du cacique et passèrent là la nuit tous ensemble et bien réunis, dans la crainte que l'ennemi ne tombât sur eux. Le lendemain, quand il fit jour, ils déjeunèrent des provisions qu'ils trouvèrent dans les maisons et ils partirent après leur repas. L'ennemi marchait derrière eux en poussant de grands cris; mais si quelqu'un approchait trop, il était massacré. Les fuyards s'en furent ainsi tout droit au village de *Citlaltepec* dont les habitants prirent la fuite, en les voyant approcher, sans leur faire aucun accueil. Les Espagnols mangèrent ce qu'ils trouvèrent dans les maisons; ils se reposèrent là cette nuit, déjeunèrent le lendemain et partirent après leur repas vers le village appelée *Xoloc*[1]. Les habitants prirent la fuite; personne n'osa attendre; tout le monde gagna le haut du *cerro* appelé *Xoloc*, où on se cacha, tant la frayeur était grande. Les Espagnols passèrent là la nuit et, le lendemain de bonne heure, ils partirent après avoir déjeuné, marchant en deux colonnes de cavaliers et de piétons, tandis que les porteurs de bagages se tenaient entre les hommes à cheval. Ils brûlèrent en marchant tous les établissements diaboliques qu'ils trouvèrent en route, chose facile, puisqu'ils étaient couverts en chaume, mais effrayante pour tous ceux qui en furent témoins. Tandis que les Espagnols avançaient, les *maceuales* de ces endroits les suivaient en poussant des cris, mais sans oser approcher. Les Espagnols arrivèrent ce jour-là même au village appelé *Aztaquemecan*[2]; c'est une montagne élevée couverte d'habitants. Les Espagnols y montèrent et se logèrent sur ses flancs dans un village appelé *Çacamolco*[3]; ils s'y réfugièrent dans un temple appartenant aux Otomis. Les habitants avaient pris la fuite en abandonnant leurs demeures.

1. De *xolotl*, esclave, uni au suffixe *co*.
2. « Lieu de vêtement (*quemitl*) de héron (*aztatl*). »
3. De *çacatl*, paille, et *molli*, ragoût, avec *co*, suffixe de nom de lieu.

CHAPITRE XXVII

COMMENT LES MEXICAINS POURSUIVANT LES ESPAGNOLS ARRIVÈRENT LA OU ILS ÉTAIENT.

Tandis que les Espagnols étaient dans ce village, les Mexicains s'approchèrent, dans l'intention de les achever. Ils campèrent près d'un monticule appelé *Tonan*, ce qui veut dire « notre mère ». Ils établirent des guetteurs chargés d'observer les Espagnols et de donner avis aussitôt qu'on les verrait se mettre en marche. Lors donc qu'ils entreprirent leur route, les postes mexicains avertirent leurs chefs de ce mouvement. L'ayant appris, les Mexicains avancèrent à leur poursuite, et les Espagnols les voyant approcher à grands pas et comprenant qu'ils voulaient en venir aux mains, s'arrêtèrent et se mirent en ordre de bataille. Les Mexicains comptant sur leur grand nombre tombèrent au centre de leurs ennemis et livrèrent le combat en toutes directions. Les Espagnols, faisant porter leurs coups sur cette grande masse, tuèrent beaucoup de Mexicains et de Tlatilulcains. Un grand nombre y périrent et les autres furent mis en fuite. Après cette victoire, les Espagnols poursuivirent leur route sans être jamais plus suivis par l'ennemi.

Du jour qu'ils entrèrent à Mexico jusqu'à ce qu'ils en sortirent, les Espagnols y passèrent deux cent trente-cinq jours, dont cent quatre-vingt-cinq en paix et amitié avec les Indiens. Quand ils eurent vaincu dans la bataille susdite, ils entreprirent leur marche sur *Tlaxcala*, et lorsqu'ils eurent passé la frontière de cette république, les Mexicains rebroussèrent chemin. Ils s'occupèrent à chercher sur le champ de bataille les personnes marquantes qui y avaient péri. On fit leurs funérailles en brûlant les corps et en gardant les cendres. Ils retournèrent à Mexico et dirent que les Espagnols avaient fui pour toujours et que jamais plus ils ne reviendraient. Lorsque les Espagnols furent entrés dans les possessions de *Tlaxcala*, au rapport d'historiens qui s'y trouvaient, les personnages notables de *Tlaxcala*, hommes et femmes, partirent à leur rencontre avec beaucoup de vivres. Ils les amenèrent à la capitale, portant ceux qui ne pouvaient pas marcher et prenant soin des blessés. Quand on arriva à la ville, on les traita le mieux possible et les Tlascaltèques, compatissant à leurs peines, pleurèrent sur leur désastre et pour la perte du grand nombre d'Espagnols et de Tlascaltèques qui avaient laissé la vie à Mexico. Les Espagnols pansèrent leurs blessures et ils cherchèrent à reprendre leurs forces dans la ville de Tlascala ; mais ils étaient trop peu nombreux pour entreprendre une nouvelle campagne contre les Mexicains. Sur ces entrefaites, arriva à Tlascala un certain Francisco Hernandez, capitaine espagnol, avec trois cents soldats castillans, plusieurs chevaux, des armes, des canons et des munitions de guerre. Avec cela Fernand Cortès et tous ceux qui avaient échappé avec lui au désastre reprirent courage, pour se préparer de nouveau à la conquête de Mexico.

CHAPITRE XXVIII

DE LA PREMIÈRE FÊTE QUE LES MEXICAINS FIRENT APRÈS QUE LES ESPAGNOLS FURENT SORTIS DE NUIT DE CETTE VILLE.

Lorsque les Espagnols sortirent de Mexico et furent à *Tlaxcala*, c'était au mois appelé *tecuilhuitontli* qui commence le deux juin. Arrivés au mois suivant qui porte parmi les Indiens le nom de *uei tecuilhuitl* et qui commence le vingt-deux juin, les Mexicains, un peu reposés des derniers combats, firent une grande fête à leurs dieux. Ils mirent en évidence toutes leurs statues ; ils les couvrirent de leurs ornements, en y ajoutant un grand nombre de *quetzales* de riches plumes et les masques de turquoises placées en mosaïque. Cela se fit dans le but de rendre grâces à leurs dieux pour les avoir délivrés de leurs ennemis. Après ce mois vient celui de *tlaxochimaco* qui commence le douze juillet. Après celui-ci vient le mois appelé *xocouetzi* qui commence le premier jour d'août. Vient ensuite, le vingt août, celui qui porte le nom d'*ochpaniztli*. Après celui-ci commence le mois de *teotleco*, le dix septembre. Après lui vient *tepeilhuitl* qui tombe au trente septembre. On arrive ensuite au mois de *quecholli*, qui commence le vingt octobre. Suit ensuite le mois de *panquetzaliztli*, le neuf novembre. Le vingt-neuf novembre, le mois *atemuztli*. Après cela vient le mois appelé *tititl*, au dix-neuf décembre. Après lui commence, le huit janvier, le mois d'*izcalli*. Viennent alors les cinq jours que les Indiens appellent *nemontemi*, c'est-à-dire, jours vacants ou de mauvais augure, lesquels ne s'inscrivaient pas au cours de l'année. On commençait ensuite une autre année avec le mois de *quauitl eua* qui débutait le deux février. Après, commençait le second mois, le vingt et un février, sous le nom de *tlacaxipeualiztli*. Venait ensuite le troisième mois nommé *toçoztontli*, commençant le quinzième jour de mars. Vient ensuite, le trois avril, le quatrième mois nommé *uei toçoztli*. Ce fut dans ce mois-là que les Espagnols sortirent de Mexico en fuyards, l'année précédente. En cette même année quelques-uns d'entre eux revinrent par la voie de *Quauhtitlan* et arrivèrent jusqu'à *Tlalpan*. Mais ils n'y prolongèrent pas leur séjour plus d'une semaine. Ils se retirèrent ensuite et revinrent quarante jours plus tard, détruisirent quelques villages et tuèrent plus de quatre cents hommes qui étaient des *maceuales* de *Tlatelulco*. Quarante jours après, s'achevèrent deux années écoulées depuis leur arrivée. Ils revinrent tous ensemble le mois appelé *toxcatl*.

CHAPITRE XXIX

DE LA PESTE DE PETITE VÉROLE QUI ATTAQUA LES INDIENS APRÈS QUE LES ESPAGNOLS FURENT SORTIS DE MEXICO.

Avant que les Espagnols, qui se trouvaient à *Tlaxcala*, revinssent faire la conquête de Mexico, une grande peste de petite vérole attaqua tous les Indiens, au mois de *tepeilhuitl* qui commence à la fin de septembre. Un grand nombre de natifs furent victimes de cette épidémie. Ils avaient le corps, la figure et tous les membres couverts et perforés de pustules, à ce point qu'ils ne pouvaient changer de place ni se tourner d'un côté à l'autre, et si quelqu'un voulait les mouvoir, ils poussaient des cris. Ce fléau fit périr une quantité innombrable de gens. Plusieurs moururent de faim, parce qu'il n'y avait personne pour préparer à manger. Parmi ceux qui échappèrent à la maladie, quelques-uns eurent les yeux crevés et tous en sortirent avec des trous à la figure. Le mal dura soixante jours dans toute sa force et lorsqu'il commençait à diminuer à Mexico il attaqua la ville de Chalco. Lorsque l'épidémie fut finie dans la capitale, les Espagnols qui déjà étaient à *Tetzcuco* s'en approchèrent, abandonnant la lagune et venant par *Quauhtitlan* jusqu'à *Tlacopan* où ils se partagèrent en divers corps qui furent occuper des postes différents. Le chemin qui va de *Tlacopan* à *Tlatelulco* échut à don Pedro de Alvarado. Le capitaine Fernand Cortès s'installa à *Coyoacan* et se chargea de la route qui va de *Coyoacan* à Mexico. Les combats commencèrent d'abord du côté du *Tlatelulco* en un point appelé *Nextlatilco*[1]. Les Espagnols arrivèrent en combattant jusqu'à l'endroit nommé *Nonoalco*, où se trouve actuellement l'église de San Miguel. Ils se retirèrent ensuite sans avoir gagné dans cette escarmouche. Le capitaine Fernand Cortès, de son côté, attaqua les Mexicains par le chemin qu'on appelle *Acachinanco*. Les Mexicains faisaient partout une résistance opiniâtre.

CHAPITRE XXX

COMMENT LES BRIGANTINS QUE LES ESPAGNOLS FABRIQUÈRENT A *Tetzcuco* VINRENT SUR MEXICO.

Lorsque les Espagnols se trouvaient à *Tlaxcala*, ils travaillèrent les pièces nécessaires pour faire douze brigantins et il les apportèrent à *Tetzcuco* sans les monter. Ce fut dans cette ville qu'on les monta, qu'on les cloua et qu'on fit le carénage. Quand le travail fut fini et l'artillerie mise à bord, les Espagnols qui avaient été désignés pour cela y entrèrent et s'en vinrent par la lagune jusqu'au

1. De *nextli*, cendre, et *tlatilia*, brûler ou cacher, avec *co*, dans, suffixe de nom de lieu. Voyez la note sur *Tlatelulco*, page 2.

débarcadère d'*Acachinanco*, près de Mexico, en droite ligne de San Anton, église qui se trouve près des maisons d'Alvarado. Le capitaine Fernand Cortès entra lui-même dans les brigantins. On se mit à sonder la lagune, afin de bien connaître la hauteur de l'eau partout où l'on devait naviguer. Quand on eut bien découvert toutes les routes qu'on pouvait suivre, on fit le branle-bas de combat à bord des brigantins, dans le dessein de courir à la destruction des Mexicains. On se mit en ordre, les drapeaux déployés en avant, et, au son du fifre et du tambour, on commença l'action contre les Mexicains. Beaucoup de ceux-ci, qui avaient les maisons dans l'eau, voyant que les hostilités commençaient sur la lagune, commencèrent à fuir avec femmes et enfants, quelques-uns emportant leurs fils sur leurs épaules et les autres les embarquant dans leurs canoas. Ils abandonnaient tous leurs biens dans leurs maisons. Les Indiens alliés des Espagnols y entraient et pillaient tout ce qu'ils y trouvaient. Les Indiens de *Tlatelulco* combattaient aussi avec leurs embarcations. Les Espagnols des brigantins étant arrivés à un canal qui avait été interrompu par un mur, déblayèrent le chemin et commencèrent le combat avec les défenseurs du poste. Ils tournaient les canons vers les points où les embarcations étaient fortement massées et ils faisaient le plus grand dommage aux Indiens avec l'artillerie et les escopettes. Les Mexicains comprenant cette situation commencèrent à s'écarter et à se garer des boulets, faisant voguer leurs embarcations en serpentant et se jetant à plat ventre dans le fond de leurs canoas quand ils voyaient que les coups allaient partir. Ils ne tardèrent pas du reste à se retirer vers les maisons et de cette manière ils laissèrent le champ libre à l'ennemi. Les Espagnols arrivèrent à un endroit appelé *Citzillan*, qui est près de l'église de San Pablo. Ils trouvèrent là un autre obstacle de maçonnerie, derrière lequel se tenaient un grand nombre de Mexicains. Les brigantins s'y arrêtèrent quelques instants pour se mettre en mesure de battre le mur avec l'artillerie.

CHAPITRE XXXI

COMMENT LES ESPAGNOLS DES BRIGANTINS, SUIVANT DU REGARD LES EMBARCATIONS QUI ÉTAIENT SORTIES CONTRE EUX SUR LA LAGUNE, ARRIVÈRENT JUSQU'À TERRE PRÈS DES MAISONS.

Les Espagnols, ayant mis leurs pièces en place, tirèrent sur le mur qui s'ébranla aux premiers coups et ne tarda pas à tomber entièrement. Les soldats indiens qui s'en abritaient prirent la fuite, et alors nos alliés comblèrent la tranchée avec des pierres, des briques séchées au soleil, de la terre et des madriers, afin qu'on pût s'en aider pour passer outre. Lorsque le terrain fut aplani, des cavaliers entrèrent dans la ville, blessèrent à coups de lance tout ce qu'ils purent d'Indiens et se retirèrent aussitôt. D'autres hommes à cheval les imitèrent en entrant à leur tour, et les Indiens se réfugiaient dans les maisons royales. Ce fut dans ces attaques qu'un Indien de *Tlatelulco* saisit la lance dont il venait d'être percé ; d'autres guerriers ses compagnons la saisirent également et, l'ayant

arrachée des mains du cavalier, ils s'en servirent pour le renverser de son cheval et le tuer. Les Espagnols se rallièrent et entrèrent dans une place qu'on appelait *Quauhquiauac*, en traînant un gros canon qu'ils placèrent en affût. En ce lieu se trouvait un grand aigle en pierre, de la hauteur d'un homme, ce qui faisait donner à cette place le nom de *Quauhquiauac*. D'un côté de l'aigle était un tigre en pierre et de l'autre côté un ours également en pierre. Les capitaines indiens se cachaient derrière des colonnes et beaucoup d'autres gens se tenaient sur la maison qui était bâtie dessus. Les Espagnols lancèrent leurs gros boulets sur cet édifice. Le bruit et la fumée du canon effrayèrent ceux qui étaient en bas et qui s'en allèrent. Ceux d'en haut descendirent en même temps et tout le monde prit la fuite. On entraîna le canon plus loin vers la cour de *Uitzilopochtli*, où se trouvait une grande pierre ronde comme une roue de moulin. Sur le temple de *Uitzilopochtli* se tenaient assis quelques satrapes occupés à chanter et à jouer du *teponaztli*. Quoiqu'ils vissent ce qui se passait, ils ne cessèrent point leur musique et leur chant. Les Espagnols montèrent, leur donnèrent la mort et les lancèrent par les degrés, du haut en bas du temple. Comme les Espagnols entraient par la ville, les Indiens les plus adroits qui montaient des canoas sautèrent à terre et appelèrent d'autres camarades pour mettre obstacle à l'entrée de l'ennemi. Les Espagnols virent, en effet, les Indiens se précipiter sur eux impétueusement, et comme ils commençaient à se voir en déroute, ils se rallièrent et se mirent en retraite, tandis que les Indiens se tenaient fermement sur eux. Ils gagnèrent ainsi leur poste d'*Acachinanco*, après avoir abandonné leurs canons dans la cour de *Uitzilopochtli*. Les Indiens s'en emparèrent et les jetèrent à l'eau en une partie profonde qu'on appelle *Tetamaçolco*, qui est près du monticule de *Tepetzinco* où se trouvent les bains.

CHAPITRE XXXII

COMMENT LES MEXICAINS SE RENDIRENT ET COMMENCÈRENT A SORTIR DE LA VILLE PAR PEUR DES ESPAGNOLS.

Après les événements qu'on vient de dire, les Indiens mexicains se réfugièrent à *Tlatelulco*, abandonnant la ville de Mexico au pouvoir des Espagnols. Mais les Indiens de *Tlatelulco* portaient leurs attaques à Mexico contre les Espagnols. Don Pedro Alvarado qui se battit contre eux, tous ces jours-là, dans le poste d'*Iliacac*, près de *Nonoalco*, ne put réussir à rien faire, parce que les guerriers de *Tlatelulco* se défendirent très bien par terre et par la lagune. Voyant qu'il ne réussissait à rien contre eux, il perdit confiance et se retira à *Tlacuba*. Deux jours après, les Espagnols s'avancèrent avec des brigantins jusqu'aux maisons de *Tlatelulco*. Deux des brigantins se rendirent au faubourg de *Nonoalco*. Ils effarouchèrent toutes les canoas ennemies ; les hommes sautèrent à terre et commencèrent à circuler entre les maisons, en bon ordre de bataille. Les Indiens reculèrent, personne n'osant les attaquer. Mais un vaillant homme de guerre appelé *Tzilacatzin* osa s'approcher des assaillants et, à coups de pierres, il réussit

à en abattre quelques-uns, car son bras était d'une force redoutable. Quelques autres l'imitèrent et réussirent à faire reculer les Espagnols jusqu'à l'endroit où se tenaient leurs brigantins. Ce *Tzilacatzin* était armé et portait ses devises comme *Otomitl*. Sa valeur féroce effrayait non seulement les Indiens alliés, mais les Espagnols eux-mêmes, qui mettaient tous leurs soins à lui donner la mort. Mais il savait se déguiser chaque jour pour ne pas être reconnu. Quelquefois il avait sa tête découverte comme un *Otomitl*, d'autres fois il s'abritait sous des armures de coton; certains jours, il arrangeait sa chevelure de manière qu'on ne pût ni le voir ni le connaître. Dans une autre attaque, les Espagnols firent la même chose : ils revinrent avec leurs brigantins et un grand nombre d'alliés sur le faubourg de *Nonoalco*. Ils recommencèrent leurs manœuvres contre les guerriers de *Tlatelulco* et engagèrent fortement le combat qui dura jusqu'à la nuit. Un grand nombre d'Indiens moururent des deux côtés. Trois Indiens très braves de *Tlatelulco* s'y signalèrent. C'était *Tzoyectzin*, *Temoctzin* et ce même *Tzilacatzin* qu'on a déjà nommé. Les Espagnols, voyant que la nuit approchait et qu'ils ne réussissaient à rien, revinrent à leur poste avec les Indiens alliés.

CHAPITRE XXXIII

COMMENT LES CHINAMPANÈQUES, C'EST-A-DIRE LES HABITANTS DE *Xochimilco*, *Cuitlauac* ET *Itztapalapan*, VINRENT AU SECOURS DES MEXICAINS.

Les choses en étant arrivées où l'on a dit plus haut, les Chinampanèques, qui sont les habitants de *Xochimilco*, *Cuitlauac*, *Mizquic*, *Itztapalapan*, *Mexicatzinco*, etc., vinrent au secours des Mexicains et des Tlatilulcans qui s'étaient fortifiés tous ensemble dans *Tlatelulco*. Ils se trouvèrent en présence du roi de Mexico, appelé *Quauhtemoctzin*, entouré de ses principaux dignitaires, et ils lui adressèrent la parole en ces termes : « Seigneur, nous venons vous secourir « dans cette ville et nous sommes envoyés pour cela par nos supérieurs, afin de « nous acquitter de la dette qui nous incombe; c'est pour cela que nous avons « amené nos meilleurs soldats ici présents, afin qu'ils donnent leur aide par « terre et par la lagune. » Le roi et son entourage répondirent à ces paroles : « Nous rendons grâces à la pensée que vos seigneurs ont eue de vous envoyer à « notre secours; apprêtez-vous à combattre. » On leur donna aussitôt des armes, avec une grande provision de cacao; on leur signala leur poste de combat et ils commencèrent aussitôt à se battre; mais les hommes de *Xochimilco* s'employèrent d'abord à piller les maisons où ils se trouvaient. Ils ne faisaient pas cas, en général, des vieilles femmes et des enfants, quoiqu'ils en tuassent un certain nombre, mais ils s'emparaient des autres et les embarquaient dans des canoas pour les emmener en esclavage. Quelques soldats mexicains s'en aperçurent et en donnèrent avis à leurs chefs. Il en résulta qu'on marcha contre eux par terre et par eau; on en tua et l'on en captura de manière à se défaire de la bande entière. Les femmes et les enfants qu'ils avaient pris furent remis en liberté et l'on rattrapa

tout le butin. Les Espagnols s'en revinrent à leurs établissements après le combat. Quant aux gens de *Xochimilco* qu'on avait pris, on les amena à *Quauhtemoctzin* qui se trouvait à l'endroit appelé *Yacalulco* où se trouve actuellement une église de Santa Ana dans *Tlatelulco*. On expliqua à *Quauhtemoctzin* et à *Mayeuatzin* [1] la trahison dont s'étaient rendus coupables les gens de *Xochimilco*. On leur adressa des reproches pour leurs méfaits et *Quauhtemoctzin* dit à *Mayeuatzin* : « Frère, fais ton devoir, châtie ceux qui sont en « faute. » Aussitôt *Mayeuatzin* commença le massacre et *Quauhtemoctzin* vint à son aide. Ils en tuèrent chacun quatre et on envoya tous les autres aux temples des idoles où ils moururent sacrifiés. C'est pour cette raison que les Mexicains entrèrent en fureur contre ceux de *Xochimilco* en disant : « Ces gens de *Xochi*-« *milco* vivent entre nous, nous espionnent et donnent avis à leurs compatriotes « de tout ce que nous faisons; qu'ils meurent! » Sur ce, on les arracha tous de leurs maisons, hommes, femmes, vieux et vieilles, et on les tua sans en excepter un seul, en haine de ceux qui avaient été des traîtres sous le prétexte de porter secours. Deux ou trois jours plus tard les brigantins qui stationnaient dans la partie de *Tlatelulco* appelée *Yauhtenco* [2] s'approchèrent amenant des Espagnols sans aucun Indien allié. Ils sautèrent à terre et entamèrent le combat, lançant des boulets et des flèches sur les soldats de *Tlatelulco* qui tout d'abord s'étendaient sur le sol ou se cachaient derrière les pierres, les murs et les maisons, tandis que leurs chefs, attendant le moment propice, se résolurent enfin à jeter le cri de guerre.

CHAPITRE XXXIV

COMME QUOI LES INDIENS MEXICAINS PRIRENT QUINZE ESPAGNOLS.

Les capitaines s'écrièrent : « Alerte, Mexicains! alerte, Mexicains! » et aussitôt ils firent entendre le son de leurs trompettes et se précipitèrent au combat. Ils ne tardèrent pas à prendre le dessus sur les Espagnols dont ils prirent quinze, tandis que les autres s'enfuirent avec les brigantins vers les hautes eaux de la lagune. Ils enlevèrent leurs armes aux prisonniers, les dépouillèrent et les emmenèrent au temple appelé *Tlacochcalco*. Là, on leur arracha le cœur aux pieds de l'idole *Macuiltotec*, tandis que les autres Espagnols, du pont des brigantins, étaient témoins de ce massacre. Une autre fois, les Espagnols vinrent au quartier de *Xocotitlan*, sautèrent à terre et s'introduisirent dans le quartier en combattant; mais le capitaine indien *Tzilacatzin*, ayant vu leur attaque, se précipita sur eux avec des hommes qui le suivirent, les chassa du quartier en combattant et les obligea à se réfugier sur les brigantins. Dans une autre circonstance les brigantins vinrent au quartier nommé *Coyonacazco* [3]; les Espagnols sautèrent à

1. Forme révérentielle de *mayeuatl*, gant.
2. De *yauhtli*, plante, et *tentli*, bord, avec *co*, suffixe de nom de lieu.
3. De *coyotl*, chacal, et *nacaztli*, oreille, avec *co*, suffixe de nom de lieu.

terre et engagèrent le combat. Ils étaient commandés par le capitaine Rodrigo de Castañeda; ils commencèrent à lâcher leurs flèches et, ce chef ayant réussi à tuer un Indien avec son arc, quelques camarades du défunt se précipitèrent sur lui, le firent tomber à l'eau et étaient sur le point de l'achever lorsqu'il eut la chance de s'échapper en s'accrochant à un brigantin.

Un autre brigantin espagnol était posté au quartier de *Tetenantepützco*[1] près de ce qui est aujourd'hui l'église de Santa Lucia. Un autre se tenait dans le quartier de *Tetecco* près de ce qui est actuellement l'église de la *Concepcion*. Ils étaient tous les deux dans l'attente de circonstances favorables, se tenant le jour à leurs postes et s'en allant pendant la nuit. Ayant enfin résolu, après trois ou quatre jours, d'entreprendre par là leurs attaques, les Espagnols entrèrent par le chemin de *Quauecatitlan* qui va droit au marché du sel. Ils étaient si nombreux et ils amenaient tant d'Indiens alliés qu'ils ne tenaient plus sur la chaussée qui avait de l'eau des deux côtés. Mais, l'ayant élargie au moyen de terre sèche, de briques et de madriers pour mieux effectuer le passage, ils s'y rangèrent en ordre de bataille, précédés de leur drapeaux, au son du tambour et du fifre, suivis de tous les Indiens de *Tlaxcala* et d'autres alliés. Ils entrèrent avec beaucoup de brio comme s'ils n'avaient fait aucun cas des Mexicains. Les Indiens alliés marchaient en chantant, tandis que les Mexicains leur répondaient aussi par des chants dont ils ont l'habitude en temps de guerre. Ils arrivèrent ainsi au quartier de *Tliluacan*, qui est maintenant San Martin. Les soldats du *Tlatelulco* se tenaient cachés et couchés sur le sol par crainte de l'artillerie en attendant le combat et le cri de leurs capitaines qui donnerait l'ordre de commencer. Ce cri s'étant fait entendre, on vit se précipiter sur les Espagnols ce capitaine de *Tlatelulco* qui est connu sous le nom de *Tlapanecatl ecatzin*. Élevant la voix pour encourager ses hommes, il réussit à porter la main sur un Espagnol, l'abattit sur le sol, tandis que quelques autres soldats, ses compagnons, s'approchèrent pour s'en emparer.

CHAPITRE XXXV

COMMENT LES MEXICAINS PRIRENT D'AUTRES ESPAGNOLS AU MOINS AU NOMBRE DE CINQUANTE-TROIS ET PLUSIEURS ALLIÉS TLASCALTÈQUES, TEZCUCANS, CHALCAS ET XOCHIMILCAINS, QUI FURENT TOUS SACRIFIÉS AUX IDOLES.

Une bataille acharnée s'engagea dans cette journée. Les Mexicains se ruant sur l'ennemi comme des hommes ivres firent prisonniers un grand nombre de Tlascaltèques, de Chalcas et de Tezcucans et en tuèrent un très grand nombre. Ils précipitèrent en même temps dans les tranchées les Espagnols et le reste de leurs alliés. Comme d'ailleurs la chaussée était devenue si boueuse qu'il était impossible d'y marcher, les Mexicains réussirent à s'emparer de plusieurs Espa-

1. C'est-à-dire : dans l'enceinte (*tenamitl*) en métal (*tepuztli*).

gnols qu'ils traînèrent après eux. Ils s'emparèrent aussi d'un drapeau castillan dans l'endroit où se trouve maintenant bâtie l'église de San Martin. Ils poursuivirent les Espagnols en fuite jusqu'au quartier de *Coloacalonco* où les vaincus se réfugièrent. Les Indiens regagnèrent leurs campements emmenant en procession leurs captifs avec les mains liées. Les Espagnols marchaient les premiers ; les Tlascaltèques venaient ensuite et après eux le reste des Indiens captifs. On les amena au temple de *Momozco*[1] où on leur donna la mort en leur arrachant le cœur. Les Espagnols furent les premiers sacrifiés, et ensuite tous les Indiens alliés. Après les avoir tués on mit leurs têtes devant les idoles sur des pieux qui leur entraient par les tempes, en prenant soin d'élever davantage celles des Espagnols, un peu moins celles des Indiens et moins encore les têtes des chevaux. Cinquante-trois Espagnols et quatre chevaux moururent dans cette bataille. Et cependant, les hostilités continuèrent sur la lagune. Les gens des canoas se tuaient les uns les autres et au surplus la famine et les maladies faisaient grand ravage chez les Mexicains parce qu'ils étaient obligés de boire de l'eau de la lagune et de manger des reptiles, des lézards et des rats, aucune provision ne pouvant entrer dans la ville, car les Espagnols entourant les Mexicains de tous côtés leur fermaient peu à peu toutes les issues.

CHAPITRE XXXVI

DE LA PREMIÈRE FOIS QUE LES ESPAGNOLS ENTRÈRENT DANS LE *tianquiztli* DE *Tlatelulco* (C'EST-A-DIRE LA PLACE DU MARCHÉ).

Les hostilités continuant de la sorte, il arriva qu'un jour quatre cavaliers entrèrent dans le *tianquiztli* de *Tlatelulco*. Ils en firent le tour en donnant des coups de lance à tous ceux qu'ils rencontraient et traversèrent ensuite toute la place par le milieu et sortirent en fuyant, tandis que plusieurs guerriers les poursuivaient en leur lançant des flèches. Cette irruption se fit soudainement pendant que tout le monde croyait qu'ils n'oseraient pas entrer; et cependant des Espagnols, ce jour-là, mirent le feu au grand temple de *Uitzilopochtli*, et tout fut brûlé. Voyant que le temple était en flammes, les Mexicains pleurèrent amèrement parce qu'ils considérèrent que cet incendie était de mauvais augure. Une grande bataille commença aussitôt et dura près d'une journée entière. Les Espagnols firent écrouler avec l'artillerie des barricades derrière lesquelles l'ennemi s'abritait pour combattre. Chassés de ce refuge, les Mexicains gagnèrent les maisons élevées autour de la place, montèrent aux combles et de là faisaient pleuvoir des pierres et des flèches sur leurs adversaires. Ils firent au surplus de petites ouvertures dans ces maisons et ils s'en servirent comme de refuges contre les chevaux.

Une autre fois, les Espagnols et les Indiens alliés entrèrent au *tianquiztli* et commencèrent à piller et à faire des captifs. A cette vue les soldats mexicains coururent à eux et leur firent abandonner leur butin. Ce fut là que mourut un

1. « Dans l'autel, le sanctuaire (*memoztli* ou *mumuztli*). »

capitaine mexicain renommé, appelé *Axoquentzin*[1]. Cela fit que les Espagnols se retirèrent de leur poste de San Martin; mais ils continuèrent à combattre de tous les autres côtés avec leurs alliés. Un bataillon de soldats mexicains dressa une embuscade dans le but de prendre les Espagnols et leurs amis au dépourvu en tombant sur eux au moment de leur passage ; mais quelques soldats tlascaltèques étant montés sur les terrasses découvrirent la ruse et poussèrent des cris pour qu'on tombât sur les hommes de l'embuscade. Ceux-ci se voyant découverts prirent la fuite, de sorte que l'on put franchir ce passage en toute sûreté pour retourner au campement. Après un jour entier de combat, les Espagnols furent obligés de se retirer sans avoir pu cette fois rompre les files de l'ennemi, parce qu'on ne put arriver jusqu'à lui, les ponts ayant été enlevés.

CHAPITRE XXXVII

COMME QUOI L'ON OUVRAIT PENDANT LA NUIT LES TRANCHÉES QUE LES ESPAGNOLS COMBLAIENT PENDANT LE JOUR.

Les Espagnols et leurs alliés comblaient pendant le jour les tranchées, afin de pouvoir parvenir où l'ennemi se trouvait. Mais l'ennemi ouvrait de nouveau pendant la nuit tout ce qui avait été comblé la veille. Ce fut l'occupation de quelques jours et cela retarda la victoire. Les Espagnols et les Tlascaltèques faisaient leurs attaques par terre, les uns du côté qu'on appelle *Yacalco*, d'autres par *Tliluacan*[2] et d'autres enfin par *Atezcapan*[3]; tandis que par la lagune combattaient ceux de *Xochimilco*, tous les Chinampanèques et Tlatilulcains du quartier d'*Atliceuhyan*[4]. Ceux du faubourg d'*Ayacac*[5] résistaient par eau sans discontinuer le combat. Les dards et les flèches volaient si épais que l'air en paraissait jauni. Les capitaines mexicains du quartier de *Yacacolco* s'obstinaient à défendre l'entrée des lieux où se trouvaient refugiés les femmes et les enfants. En s'obstinant à combattre ils firent retirer l'ennemi de l'autre côté de la tranchée d'*Amaxac*[6]. Une autre fois les Espagnols poursuivant leur attaque arrivèrent jusqu'à l'endroit appelé *Ayacac* où se trouvait une maison connue sous le nom de *telpochcalli* à laquelle ils mirent le feu. Un brigantin s'avançait par le quartier d'*Atliceuhyan* suivi d'un grand nombre de canoas montées par les Indiens alliés. En même temps un capitaine mexicain appelé *Coyoueuetzin*[7], revêtu d'une armure formée de peaux d'aigles et de peaux de tigres, survint du quartier de *Tolmayecan* dans sa canoa, suivi d'un grand nombre d'embarcations montées par des hommes

1. Forme révérentielle de *axoquen*, oiseau au plumage blanc.
2. « Lieu où il y a de la teinture noire (*tlilli*). » Au lieu de *Yacalco*, Kingsborough donne *Tecealco*.
3. De *atezcatl*, lagune, avec la postposition *pan*, sur.
4. « Lieu où l'eau (*atl*) se repose (*ceuia*). »
5. C'est-à-dire : à la face (*yacatl*) de l'eau (*atl*).
6. « Point où les rivières se divisent en plusieurs bras. »
7. De *coyotl*, chacal, et *ueue*, vieux.

armés. Il lança aussitôt le cri de guerre et ses hommes engagèrent le combat. Les Espagnols furent forcés de reculer et, suivis par ce capitaine mexicain et sa troupe, ils continuèrent leur retraite jusqu'au lieu qu'on appelle *Atliceuhyan*, et les brigantins regagnèrent la lagune. Cette action fit périr un grand nombre de Xochimilcains.

Les Espagnols se renfermèrent encore une fois dans un temple appelé *Momoztli*. Dans une autre rencontre les Mexicains poursuivirent l'ennemi jusqu'au point où se trouve le *telpochcalli* qui porte le nom d'*Atliceuyan*. Dans un autre moment les assiégeants donnèrent la chasse sur l'*acequia* aux Indiens commandés par *Coyoueuetzin*. Un capitaine mexicain de la race otomi, du nom d'*Itzpapalotzin*[1], prit part au combat et força les Espagnols à regagner leurs brigantins. Cela mit fin à l'action. Alors les Indiens de *Cuitlauac*, pensant que leur seigneur *Mayeuatzin* était mort avec tant d'autres, s'irritèrent contre les Mexicains avec lesquels leur seigneur avait combattu et ils dirent : « Pourquoi avez-vous tué notre chef? » Mais comme celui-ci était encore plein de vie, apprenant que ses vassaux le tenaient pour mort, il s'aboucha avec le capitaine *Coyoueuetzin* et lui dit : « Mon « frère, cherchez un de vos soldats qui ait une forte voix. » *Coyoueuetzin* appela un de ses capitaines nommé *Tlamayocatl*, et *Cuitlauac* lui dit aussitôt : « Va et « dis à mes vassaux que je t'envoie pour que tu leur assures que je suis vivant « et qu'en portant leurs regards par ici, ils me verront. » Or, ce capitaine ayant parlé aux gens de *Cuitlauac* et leur ayant dit ce que le seigneur *Mayeuatzin* lui avait ordonné de dire, ils ne voulurent pas y ajouter foi, assurèrent qu'il était mort et que ce qu'on venait de leur rapporter n'était pas la vérité. Mais l'envoyé repartit : « Il n'est pas mort comme vous le croyez; regardez et vous le verrez « là où il est plein de vie; il s'est placé là pour que vous le puissiez voir. » Et alors le seigneur de *Cuitlauac* s'écria : « Regardez et reconnaissez-moi à mes insignes, « à mes ornements et à mes armes; je suis bien vivant. » Le seigneur de *Cuitlauac* venait d'achever ces paroles quand les Indiens amis des Espagnols commencèrent à pousser des cris et à entamer le combat contre les Mexicains qui furent obligés de se retirer jusqu'à l'endroit de la place où se fait la vente du copal, et le combat dura longtemps. Une autre fois, nos ennemis entrèrent en conseil dans le but de nous attaquer et de nous détruire. Les Otomis de Tlascala y dominaient avec d'autres nombreux capitaines. Il fut résolu qu'on entrerait par une rue qui est proche de l'endroit où se trouve aujourd'hui San Martin. Cette voie allait droit à la maison d'un *pilli* tlatilulcain nommé *Tlacatzin*[2]. Les guerriers du *Tlatelulco* marchèrent à leur rencontre ayant à leur tête le capitaine *Tlappanecatl;* ils se précipitèrent sur l'ennemi avec la plus grande furie, prirent le chef nommé *Tlappanecatl*, et ils l'emmenaient en captivité lorsqu'il eut la chance de leur échapper avec une blessure à la jambe. Le combat cessa pour le moment.

1. Papillon (*papalotl*) d'obsidienne (*itztli*).
2. Forme révérentielle de *tlacatl*, personne.

CHAPITRE XXXVIII

— D'UNE CATAPULTE QUE FIRENT LES ESPAGNOLS POUR VAINCRE LES GENS DE *Tlatelulco*.

Comme les Indiens mexicains s'étaient tous réfugiés dans le quartier d'*Amaxac* et que les Espagnols ne réussissaient pas à y pénétrer, ceux-ci résolurent de construire une catapulte. On l'installa sur un temple qui se trouvait à la place du marché et qu'on nomme *Momoztli*. La pierre ayant été lancée, elle s'arrêta bien loin du but au bord même de la place, et comme le coup manqua, les Espagnols y trouvèrent occasion de se disputer entre eux. Convaincus du reste que la catapulte ne les conduirait à rien, ils résolurent d'entreprendre un assaut sur le dernier refuge des Mexicains. Ils formèrent leurs rangs en conséquence et ils s'ébranlèrent vers les points défendus. Les Mexicains les voyant avancer commencèrent à se cacher pour se mettre à l'abri des canons, et les Espagnols de leur côté approchaient peu à peu des travaux de défense, en bon ordre et bien ensemble. Ce fut alors qu'un guerrier mexicain de *Tlatelulco*, appelé *Chalchiuhtepeua*[1], se mit en embuscade avec d'autres soldats qui l'accompagnaient, dans le but de blesser les chevaux. En effet, lorsque les Espagnols approchèrent, les gens embusqués blessèrent un cheval ; le cavalier tomba à terre et les Mexicains s'en emparèrent. La mêlée devint alors générale, car les plus valeureux Mexicains firent une sortie de leurs retranchements ; mais les alliés des Espagnols leur firent éprouver de grandes pertes. On recula ensuite jusqu'au marché, à l'endroit appelé *Copalnamacoyan*[2] où se trouvait construit un retranchement. Alors les Indiens alliés des Espagnols, qui assiégeaient les Mexicains, résolurent de combler une lagune qui leur faisait obstacle pour arriver au dernier refuge des assiégés parqués près du lieu où s'élève aujourd'hui l'église de Santa Lucia. En conséquence, le lendemain de bonne heure, chacun d'eux prit sa charge de pierres, de terre, de briques et de madriers aux ruines des maisons situées non loin de cet endroit. Les Mexicains s'en étant aperçus appareillèrent secrètement quatre canoas avec des gens de guerre et quatre capitaines. Se voyant prêts, ils firent force de rames et, se partageant en deux groupes, tombèrent dans deux directions sur ceux qui s'occupaient à combler la lagune. Le combat s'engagea. Les alliés des Espagnols moururent en grand nombre, les uns dans l'eau, les autres en terre ferme. Quelques-uns qui essayaient de fuir tombaient au milieu des madriers qu'ils avaient déjà mis en place, et les Mexicains les en arrachaient et les traînaient tout pleins de boue. Beaucoup périrent, ce jour-là, dans cette rencontre.

Le jour suivant, les Espagnols attaquèrent le retranchement d'*Amaxac*, où se trouve aujourd'hui l'église de la *Concepcion*. Étant resté aux prises un long moment, ils finirent par atteindre l'endroit où les Mexicains avaient concentré leur avoir. Étant même parvenus à une grande construction appelée *telpochcalli*,

1. De *chalchiuitl*, pierre précieuse, et *tepeua*, conquérir, vaincre.
2. « Lieu où l'on vend (*namaco*) du copal. »

où beaucoup de monde s'était réfugié, ils montèrent aux *azoteas*, ce qui obligea les malheureux réfugiés à se sauver en se jetant à l'eau. Cependant, un capitaine appelé *Uitziloatzin*, accompagné d'un grand nombre de guerriers, qui étaient sur des terrasses, tint bon contre les Espagnols et, tous ensemble, ils formèrent un rempart de leur corps pour empêcher l'ennemi d'arriver jusqu'aux bagages. Les Espagnols se jetèrent sur eux, tuant et massacrant ; mais d'autres soldats s'ajoutèrent à la résistance, de sorte que les assaillants, ne pouvant arriver où ils désiraient, se virent obligés d'effectuer leur retraite. Cela n'empêcha pas que le jour suivant les Espagnols missent le feu à ce grand établissement où se trouvaient un grand nombre de statues d'idoles.

Les assiégeants arrivèrent ainsi à engager le combat dans les retranchements mêmes des Mexicains. Ils y épargnaient les femmes et les enfants et ne s'en prenaient qu'aux gens armés. La nuit sépara ce jour-là les combattants. Le lendemain Espagnols et alliés marchèrent de nouvau à l'assaut. Les Mexicains essayèrent d'empêcher l'entrée des assaillants au moyen d'une embuscade; mais les Espagnols s'aperçurent de la ruse ; le combat s'engagea et dura presque la journée entière. La nuit les força à regagner leurs quartiers. Le jour suivant, il fut résolu d'entourer de toutes parts ceux qui résistaient encore. Cela fut ainsi exécuté, de sorte qu'ils ne pouvaient plus s'échapper par aucune issue. Serrés de la sorte, ils moururent en grand nombre jusque sous les pieds des assaillants. Les femmes mêmes se mêlaient au combat, s'efforçant d'aveugler les Espagnols en leur faisant sauter l'eau à la face au moyen des rames. Dans cette pénible extrémité, acculés de toutes parts, les Mexicains résolurent de s'adresser à leurs augures pour savoir si leur sort était achevé et s'il leur serait encore possible d'échapper au danger qui les pressait. *Quauhtemoctzin*, roi de Mexico, s'adressant aux principaux personnages qui l'entouraient, leur dit : « Essayons de nous soustraire au « péril qui nous étreint. Que l'un des plus vaillants d'entre vous se présente ; qu'il « revête les armures et les devises de mon père *Auitzotzin*. » On appela aussitôt un jeune homme connu par sa vaillance, du nom de *Tlapaltecatlopochtzin*, habitant du faubourg de *Coatlan* où se trouve actuellement la paroisse de Sainte-Catherine, à *Tlatelulco*. *Quauhtemoctzin* lui adressa la parole en ces termes : « Voici les armes qu'on appelle *quetzaltecolotl*[1]; elles ont appartenu à mon « père *Auitzotzin*. Tu vas t'en revêtir et marcher au combat avec elles ; elles te « serviront à faire des victimes. Que nos ennemis les voient; leur vue suffira « peut-être pour les épouvanter. » Et quand on l'en eut revêtu, cela parut une effrayante chose. Quatre capitaines reçurent ordre de marcher devant lui tandis qu'il était revêtu des armes d'*Auitzotzin*, auxquelles on prêtait la vertu mystérieuse de mettre l'ennemi en fuite par leur seul aspect. On lui remit encore l'arc et la flèche de *Uitzilopochtli* qu'on gardait comme des reliques. La foi qu'on avait en ces armes était telle qu'on ne pouvait, croyait-on, être vaincu quand on partait avec elles. Cette flèche se terminait par un bout d'obsidienne. Lorsque les cinq guerriers furent prêts, un grand personnage mexicain appelé *Ciuacoatl tlacotzin* éleva la voix pour leur dire : « O Mexicains, ô Tlatelulcains, les Mexicains fondent « leur force sur *Uitzilopochtli* qui lançait aux ennemis sa flèche nommée *xiuhcoat*

1. De *quetzalli*, plume précieuse, et *tecolotl*, hibou.

« et *mamalhuaztli*. C'est elle que vous emportez. C'est l'heureux augure de nous « tous. Prenez soin de la tourner contre l'ennemi pour qu'elle porte sur eux et ne « perde pas son coup. Si le bonheur veut que vous tuiez ou capturiez quelqu'un, « nous aurons la certitude que nous ne péririons point encore cette fois et que le « secours de notre dieu nous est assuré. » Cela étant dit, le guerrier armé et ses quatre compagnons fondirent sur l'ennemi. A leur vue, les Espagnols et les Indiens alliés furent pris d'une grande épouvante. Ils y virent une chose surhumaine. Celui qui revêtait l'armure *quetzaltecolotl* monta sur une *azotea*. Les ennemis se prirent à le considérer pour deviner ce que cela pouvait être. Reconnaissant que c'était bien un homme et nullement un démon, ils l'attaquèrent et le mirent en fuite. Mais le *quetzaltecolotl* se réunit à ses compagnons, reprit l'offensive contre les assaillants et les fit reculer. Il monta à l'endroit où les Tlascaltèques avaient déposé l'or et les riches plumes qu'ils avaient volés ; il les leur prit, sauta ensuite sur le sol et ne se fit aucun mal. L'ennemi ne put point s'emparer de sa personne. Ses compagnons, au contraire, firent trois captifs, et le combat prit fin. Tous s'en revinrent à leur quartier, et il n'y eut point de rencontre le lendemain.

CHAPITRE XXXIX

COMME QUOI LES TLATILULCAINS ENTOURÉS DE TOUTES PARTS VIRENT UN FEU DU CIEL DE COULEUR DE SANG SE DIRIGER SUR EUX.

Le lendemain vers minuit, tandis qu'il tombait une pluie fine, les Mexicains aperçurent un feu tourbillonnant qui lançait un grand nombre d'étincelles et des tisons embrasés de toutes dimensions. Ce fut en tournoyant et au milieu de grands éclats qu'il circula tout autour de l'endroit où les Mexicains étaient parqués et qu'on appelle *Coyonacazco*. Après avoir fait le tour de l'enceinte, il se dirigea vers le milieu de la lagune où il disparut. Les Mexicains n'élevèrent pas la voix, comme ils ont l'habitude de le faire à propos de pareilles apparitions. La crainte de l'ennemi les fit rester en silence. Le lendemain il n'y eut point de combat. Tous se tinrent dans leurs quartiers. Don Hernando Cortès monta sur l'*azotea* d'une maison du faubourg d'*Amaxac*. Cette bâtisse appartenait à un grand personnage du nom d'*Aztauatzin*[1]. Du haut de cette terrasse où l'on avait dressé une tente, il se mit à considérer le réduit où se tenaient les ennemis. Plusieurs compatriotes l'entouraient et devisaient entre eux. Il est probable que le capitaine Cortès avait fait parvenir au roi de Mexico plusieurs messages pour l'engager à se rendre avant que tout le monde eût péri, attendu que la situation était irrémédiable. Il est très certain au surplus que, vu l'état où se trouvait la défense, le roi de Mexico avait donné aux messagers de Cortès sa parole de se rendre. Ce fut précisément pour ce motif que le capitaine Don Hernando Cortès prit position sur la terrasse, afin d'y attendre que le roi arrivât en sa présence. *Quauhtemoctzin* accompagné des personnages qui lui restaient monta, en effet, en

1. « Qui a une jolie aigrette blanche de héron (*aztatl*). »

canoa et se rendit au point où le marquis se trouvait. Le roi montait une embarcation appelée *cenyaotl*[1] avec deux pages qui portaient ses armes et un seul rameur. Lorsqu'ils arrivèrent devant Cortès, tous les Mexicains qui restaient encore dans leur dernière enceinte se mirent à crier : « Notre seigneur et roi va se mettre entre les mains des dieux espagnols. »

CHAPITRE XL

COMME QUOI LES GENS DE *Tlatelulco* SE RENDIRENT AUX ESPAGNOLS AINSI QUE LES MEXICAINS ET LEUR ROI QUI SE TROUVAIT AVEC EUX.

Lorsque le roi de Mexico *Quauhtemoctzin* aborda avec tous ceux qui l'accompagnaient, ils sautèrent à terre près de la maison où Cortès se trouvait. Les Espagnols qui se tenaient sur la rive prirent amicalement *Quauhtemoctzin* par la main et le conduisirent à l'*azotea* où le capitaine Don Hernando Cortès l'attendait. Quand il y fut arrivé, Cortès l'embrassa avec les démonstrations les plus affectueuses, à la grande joie de tous les Espagnols qui en étaient témoins. En ce moment même, on fit une décharge générale d'artillerie en signe de réjouissance pour la conclusion des hostilités. Pendant que cela se passait, des Mexicains qui remplissaient deux canoas entrèrent dans la maison d'un haut personnage du nom de *Coyoueuetzin*, où se trouvaient déjà des Indiens tlascaltèques. Une mêlée en fut la conséquence ; quelques-uns moururent et les Mexicains prenant la fuite se mirent à la recherche de lieux où ils pourraient se cacher.

Après ces événements, le capitaine Don Hernando Cortès fit publier que tous ceux qui étaient parqués dans la dernière enceinte pouvaient sortir librement et regagner leurs maisons. Les Mexicains commencèrent donc à sortir avec leurs armes et réunis en groupes. Mais partout où des Indiens alliés des Espagnols les rencontraient, ils leur donnaient la mort, ce qui fut pour les Espagnols la cause d'une grande irritation. A l'imitation de ceux qui s'en allaient, les habitants mêmes de *Tlatelulco* abandonnèrent leurs maisons et s'enfuirent, dans la pensée qu'on leur donnerait aussi la mort. S'éloignant donc de leurs demeures, les uns s'en furent vers *Tlacopan* et les autres vers San Cristobal. Quant à ceux qui possédaient des maisons dans l'eau, les uns en sortirent en canoas, d'autres se hasardèrent à passer à gué par la lagune, quelques-uns s'en furent à la nage. Tous emportaient sur leur dos leurs fils et leurs biens. Ils mettaient à profit tantôt le jour, tantôt la nuit pour s'en aller.

Les Espagnols et leurs alliés se portèrent sur toutes les routes pour voler les fuyards. Ils leur prenaient l'or dont ils étaient porteurs après avoir bien examiné toutes leurs hardes et leurs vêtements. Ils ne s'emparaient que de l'or et des jeunes femmes qui leur paraissaient belles. Pour leur échapper, quelques-unes de celles-ci faisaient en sorte de s'enlaidir en mettant de la boue sur leur figure et en se couvrant de haillons. Ils retenaient aussi pour en faire des esclaves des

1. Tout à fait (*cen*) ennemi (*yaotl*).

jeunes gens et des hommes vigoureux auxquels ils donnèrent des noms de *tlamacazque* et dont plusieurs furent marqués au visage. Les Mexicains se rendirent donc, et la guerre prit fin, dans la période des années appelée *trois maison* et, en comptant par jours, au signe nommé *ce coatl*.

Le roi de Mexico *Quauhtemoctzin* fut conduit, avec ses hauts personnages, au lieu appelé *Acachinanco* où se trouvait le logement de Don Hernando Cortès. Le lendemain les Espagnols se rendirent avec tout leur attirail de combat à *Tlatelulco* où ils se bouchaient les narines à cause de la puanteur qui s'exhalait des cadavres non enterrés. Ils emmenaient avec eux le roi de Mexico, deux hauts personnages appelés *Coanacotzin* et *Tetlepanquetzatzin*[1] et d'autres hauts fonctionnaires qui avaient mission de garder le trésor. Ils s'en furent tout droit à l'enceinte nommée *Atactzinanco* où les Mexicains s'étaient fortifiés en dernier lieu. Ils entrèrent dans la maison du *tlacochcalcatl Coyoueuetzin*, montèrent à l'*azotea* et y élevèrent un pavillon pour Cortès, qui se plaça sur son siège tandis que les autres s'assirent tout autour. L'Indienne interprète qui s'appelait Marina se plaça près du capitaine. De l'autre côté prit place le roi de Mexico *Quauhtemoctzin* couvert d'un riche manteau. Près de lui se tenait le roi de *Tetzcuco Coanacotzin* vêtu de sa plus belle manta de nequen. Là se trouvait aussi le seigneur de *Tlacuba*, appelé *Tetlepanquetzatzin*, se distinguant aussi par sa manta, et dans leur compagnie se voyaient également beaucoup d'autres grands personnages.

CHAPITRE XLI

DE L'ENTRETIEN QUE DON HERNANDO CORTÈS EUT AVEC LES ROIS DE MEXICO, DE TETZCUCO ET DE TLACUBA, APRÈS SA VICTOIRE, POUR RÉCUPÉRER L'OR QUI FUT PERDU LORSQUE LES ESPAGNOLS SORTIRENT DE MEXICO EN FUYARDS.

Lorsque les trois rois de Mexico, de *Tetzcuco* et de *Tlacuba*, entourés de leur noblesse, se trouvèrent réunis devant Cortès, celui-ci ordonna à Marina de leur demander où était l'or qu'il avait laissé à Mexico. Incontinent les Mexicains lui présentèrent tous les joyaux cachés dans une canoa qui en était pleine. Ils étalèrent le tout devant le capitaine et les Espagnols qui étaient avec lui. Il dit en le voyant : « Est-ce qu'il n'y a pas plus d'or que cela dans tout Mexico? Réunissez le tout; il me faut l'or tout entier. » Un haut personnage appelé *Tlacotzin*[2], s'adressant à Marina, répondit : « Dis à notre dieu et seigneur qu'il vit bien tout ce qu'il y avait lorsqu'il arriva pour la première fois aux maisons royales dont nous avions muré les portes. Nous ne savons ce qu'est devenu l'or qui s'y trouvait; nous pensons que les Espagnols l'emportèrent en totalité. Nous n'avons pas actuellement autre chose que ce qui est ici présent. » Le capitaine

1. Expression métaphorique pour dire : qui trompe, séduit les gens par des sortilèges. Au propre, elle signifie celui qui met (*quetza*) les gens (*te*) sur le feu (*tlepan*).
2. Forme révérentielle de *tlacotl*, tige.

repartit : « Il est très vrai que nous nous emparâmes de tout ; mais on nous le reprit au passage du canal de *Toltecaacaloco* ; il faut qu'il reparaisse à l'instant. » Un grand seigneur mexicain appelé *Ciuacoatl tlacotzin* répondit aussitôt en s'adressant à Marina : « Dis à sa divinité le capitaine que nous autres Mexicains n'avons pas l'habitude de guerroyer sur l'eau en canoas ; nous ignorons cette manière de combattre. Seuls, les guerriers de *Tlatelulco* attaquèrent sur la lagune nos seigneurs les Espagnols ; eux seuls, croyons-nous, s'emparèrent de l'or. » Mais *Quauhtemoctzin* interrompit *Ciuacoatl* : « Qu'est-ce que tu dis ? Il est vrai que les gens de *Tlatelulco* le prirent ; mais ils furent mis en prison pour ce fait et ils s'empressèrent de tout rendre. Tout fut réuni au lieu appelé *Texopan* et c'est cela que nous présentons ici actuellement ; il n'y en a point davantage. » Marina repartit : « Notre capitaine dit que tout n'est pas là. » Le grand seigneur *Ciuacoatl* [1] répondit : « Peut-être des *maceuales* ont-ils pris quelque chose ; on le cherchera et on le portera, s'il y a lieu, en la présence du capitaine. » Marina dit encore : « Le seigneur capitaine ordonne que vous cherchiez deux cents palets en or aussi grands que cela ; » et elle signalait avec la main la grandeur d'une patène de calice. *Ciuacoatl* ajouta : « Peut-être que quelques-unes de nos femmes l'emportèrent en le cachant sous leurs jupes ; on le cherchera pour l'apporter à la présence du capitaine. » On en était là lorsqu'un autre grand seigneur du nom de *Mixcoatlaylotlacauelitoctzin* prit la parole en ces termes : « Dis au seigneur capitaine que, du vivant de *Moteuhçoma*, la conduite que l'on suivait pour aller conquérir, c'est que les Mexicains, les Tezcucans, les Tlacubains et les habitants de Chinampas partaient ensemble vers la ville ou la province dont on voulait faire la conquête. Ils retournaient chez eux après le triomphe, et bientôt les seigneurs des pays conquis venaient leur apporter leur tribut d'or, de pierres précieuses et de plumes riches. Tout était livré à *Moteuhçoma*, et c'était ainsi que tout l'or arrivait en son pouvoir [2]. »

1. C'est-à-dire : serpent (*coatl*) femelle (*ciuatl*) ; c'est le nom que l'on donnait au lieutenant du monarque, au vice-roi.

2. On reprochera peut-être au traducteur, à propos de ce douzième livre, de n'avoir pas choisi le texte que Sahagun adopta définitivement, pour traiter ce même sujet, quelques années plus tard dans un second manuscrit. Le traducteur reconnaît que cette conduite eût été préférable à bien des égards ; mais il n'a pas cru pouvoir céder à cette préférence, parce que l'originalité de l'œuvre entière de Sahagun consiste surtout dans le calque absolu de son texte espagnol sur le texte *nahuatl* primitif qui avait été lui-même écrit sous la dictée des vieillards indigènes. C'est pour respecter cette même originalité dans le récit de la conquête que le traducteur a préféré s'en tenir pour ce livre, comme pour tous les autres, au texte original de l'ouvrage entier.

FIN DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE ÉCRITE PAR LE T. R. P. FRAY BERNARDINO DE SAHAGUN.

TABLE DES MATIÈRES

(TRADUITE DU TEXTE DU P. SAHAGUN.)

LIVRE PREMIER

QUI TRAITE DES DIEUX ADORÉS PAR LES NATIFS DE CE PAYS QUI EST LA NOUVELLE-ESPAGNE.

LIVRE SECOND

QUI TRAITE DES FÊTES ET SACRIFICES DONT CES INDIGÈNES HONORAIENT LEURS DIEUX, AU TEMPS DE LEUR INFIDÉLITÉ.

DU CALENDRIER DES FÊTES FIXES.

APPENDICE DU LIVRE SECOND

LIVRE TROISIÈME

APPENDICE DU LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE OU ART DIVINATOIRE DONT CES INDIGÈNES MEXICAINS FAISAIENT USAGE POUR SAVOIR QUELS JOURS ÉTAIENT HEUREUX OU MALHEUREUX, ET QUEL SORT AURAIENT CEUX QUI NAISSAIENT DANS LES JOURS ATTRIBUÉS AUX FIGURES OU SIGNES DONT IL EST ICI QUESTION, CELA PARAÎT ÊTRE CHOSE DE NÉCROMANCIE ET NON D'ASTROLOGIE.

LIVRE CINQUIÈME

QUI TRAITE DES AUGURES ET PRONOSTICS QUE CES INDIGÈNES RETIRAIENT DE CERTAINS OISEAUX, ANIMAUX ET REPTILES, POUR DEVINER LES CHOSES FUTURES.

APPENDICE DU LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

DE LA RHÉTORIQUE, DE LA PHILOSOPHIE MORALE ET DE LA THÉOLOGIE DU PEUPLE MEXICAIN, OU L'ON VERRA DES CHOSES TRÈS CURIEUSES RELATIVES AUX PERFECTIONS DE LEUR LANGUE, ET D'AUTRES CHOSES TRÈS DÉLICATES AU SUJET DE LEURS VERTUS MORALES.

LIVRE SEPTIÈME

QUI TRAITE DE L'ASTROLOGIE NATURELLE QUE CONNURENT LES INDIGÈNES DE CETTE NOUVELLE-ESPAGNE.

LIVRE HUITIÈME

DES ROIS ET SEIGNEURS ET DES RÈGLES QU'ILS SUIVAIENT POUR LEUR ÉLECTION ET DANS LE GOUVERNEMENT DE LEURS ROYAUMES.

LIVRE NEUVIÈME

DES MARCHANDS ET DES ARTISANS EN OR, PIERRES PRÉCIEUSES ET PLUMES RICHES.

LIVRE DIXIÈME

DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VERTUS ET DES VICES, TANT MORAUX QUE CORPORELS, DE TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ.

LIVRE ONZIÈME.

DES PROPRIÉTÉS DES QUADRUPÈDES, DES OISEAUX, DES POISSONS, DES ARBRES, DES HERBES, DES FLEURS, DES MÉTAUX, DES PIERRES ET DES MATIÈRES COLORANTES.

LIVRE DOUZIÈME

DE LA CONQUÊTE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE, CE QUI REVIENT A DIRE : DE LA VILLE DE MEXICO.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

NOTES

I. — Produits des lagunes de la vallée de Mexico.

Le but de ces notes est de mettre en évidence certains faits ou quelques vérités utiles aux lecteurs de ce livre, pour l'intelligence complète de particularités nombreuses qui ne paraissent pas au traducteur suffisamment expliquées. Portant notre pensée tout d'abord sur le produit des lagunes de la vallée de Mexico, dont il est si souvent question dans le livre de Sahagun, nous trouvons, pour mieux nous éclairer, dans le travail de M. Orozco, auquel nous avons largement puisé pour notre Introduction, des détails très curieux au sujet de ces lagunes. Malheureusement, nous n'y voyons, en fait d'animaux et de plantes, que les anciens noms employés par les Aztèques. Un bien petit nombre de dénominations anciennes y sont accompagnées des mots des nomenclatures modernes. Ce travail nous laisse donc dans le même doute que nous avons exprimé en commençant la traduction du Xe livre de Sahagun. Nous mettrons, néanmoins, à profit certains détails de cet écrit recommandable. Ainsi, à propos des moucherons innombrables qui forment de véritables nuées sur les eaux de la lagune et qui servaient d'aliment, nous y résumerons les données qui vont suivre :

L'*acaucili;* il est de couleur grisâtre, devient rouge en cuisant et a un goût de poisson ;

L'*aneneztli*, larve d'un insecte indéterminé ; elle est ronde, a quatre pieds, la tête large et de couleur grisâtre ;

Le *michpili,* larve d'un animal aquatique indéterminé ; le *michteteil* semblable au précédent ;

Le *izcauili,* ver rougeâtre qu'on dirait sans tête et qui a l'air d'avoir une queue à chaque extrémité ;

L'*atopinan*, de couleur foncée ;

Le *ahuihuitla*, ver de couleur fauve en dessus et blanc par en bas ; il pique avec sa queue qui est dure et venimeuse ;

L'*ocuiliztac,* de couleur noirâtre qui devient blanc en cuisant ;

Il existe sur le lac un moucheron noirâtre et petit qui est connu sous le nom moderne de *requeson* (fromage blanc) et qui paraît être pour M. Orozco l'ancien *chilton* des Mexicains. Il s'en forme de véritables nuées sur les eaux. Après leur mort, ils sont poussés par le vent et les vagues vers les bords où ils sont recueillis par les Indiens qui s'en servent pour fumer leur terres.

Mais il y a surtout un de ces petits animaux, qu'on appelle en langue mexicaine *axayacatl,* le même que les Indiens crient dans les rues comme aliment pour les oiseaux. Llave le présente comme un genre nouveau sous la dénomination de *ahuautlea mexicana.* D'après lui, il est de la grosseur d'un grain de riz ; sa tête est grosse et s'incline intérieurement vers le ventre ; son front est enfoncé ; ses yeux sont grands et proéminents avec une quantité innombrable de facettes et affectant une forme triangulaire, etc. Ces insectes réduits en masse pâteuse, renfermés dans des feuilles d'épis de maïs et cuits dans l'eau salée, servaient d'aliment aux anciens Mexicains et ils ne déplurent pas aux conquistadors. Les Indiens forment de petits fagots de jonc qu'ils placent à peu de distance les

uns des autres dans les endroits les moins profonds de la lagune, de façon que, reposant sur le fond par l'une de leurs extrémités, l'autre arrive seulement à la surface. La femelle de l'*axayacatl* vient y déposer ses œufs. En peu de temps non seulement tout le fagot en reste couvert, mais encore il se forme de véritables grappes d'œufs superposées les unes aux autres. Ces fagots retirés de l'eau sont secoués sur une manta; les œufs s'en écoulent et il suffit de passer la main sur les plantes pour que ceux qui adhèrent encore s'en détachent. Dans ce premier état le produit prend le nom de *ahuautli*. Il ressemble à du sable. En le voyant au microscope on aperçoit de véritables œufs et on découvre que la plupart ont une ouverture par laquelle la larve est sortie, d'où il résulte que ce n'est à proprement parler que l'écaille de l'œuf et non l'œuf dans son entier. L'*ahuautli* passe pour un mets d'un usage utile aux jours où la viande est prohibée par précepte religieux. On le prépare moulu et incorporé dans des omelettes ou pour former le plat favori appelé *revoltillo* dont on fait usage dans les jours de vigiles. « L'industrie de l'*ahuautli* est véritablement curieuse, ajoute M. Rio de la Loza dans une addition au mémoire de M. Orozco; et certes il faut toute la patience, toute la minutieuse économie, tout le désir de travail de nos pauvres indigènes pour soutenir et fomenter une entreprise dont le rendement est bien loin d'offrir une compensation aux fatigues dont elle est l'occasion...... Pour mieux juger cette industrie et surtout pour calculer le nombre extraordinaire de moucherons qu'il y a sur la lagune, il convient de savoir que le *cuartillo* de petits œufs, mesure de capacité équivalant à un peu moins de deux livres d'eau, ne pèse que trois cent soixante-six grammes, tandis qu'on y compte bien près de sept millions de petits œufs vides, car je n'ai pas réussi à en rencontrer un seul qui fût plein, malgré mon obstination à le chercher. A l'analyse, cent parties d'*ahuautli* ont donné :

Matière animale	86
Divers sels.	14
	100

Je dirai enfin, en témoignage de l'immense quantité de ces moucherons et de leur extraordinaire fécondité, qu'après avoir assuré que l'*ahuautli* est versé dans la consommation par charges, il n'y a point d'exagération à dire que le petit animal qui le produit se recueille avec une abondance telle qu'il devient le principal aliment des volatiles domestiques. »

Quant à la larve de l'*axayacatl*, déjà sortie de l'œuf, on la recueille en grande quantité et les Indiens la mangent entière ou moulue, formant une masse qu'ils font cuire dans des feuilles de maïs. Cette masse est même vendue au marché sous le nom de *puxi*.

Rappelons en outre que Sahagun nous parle d'une autre substance dans les termes suivants (voyez page 714) : « On trouve sur l'eau une substance (urronas), qu'on appelle *tecuitlatl*, de couleur bleu clair. Lorsque cela forme une couche épaisse, on le recueille, on l'étend sur de la cendre et l'on en forme des tourteaux qu'on mange après les avoir fait cuire. » Les Indiens d'aujourd'hui consomment encore ce produit sous le nom de *cuculito del agua*. C'est le même que le Père Molina a inscrit dans son dictionnaire sous le nom de *cuculin*, en lui donnant cette définition : « *Produit visqueux de l'eau, ou comestible qui se forme parmi certaines plantes aquatiques.* »

Nous dirons enfin, pour terminer cette longue explication au sujet des insectes comestibles de la lagune, que la larve de l'*axayacatl* en voie de transformation construit quelque chose d'analogue aux rayons des abeilles, composé d'une infinité de petites cellules, qui lui donne de la ressemblance avec les éponges. Il en résulte un produit gélatineux que les Indiens destinent à leur propre consommation, sans le porter aux marchés.

Ce serait maintenant le moment de passer en revue la quantité innombrable d'oiseaux aquatiques qui vivent sur le lac d'une manière permanente ou s'y trouvent de passage en certaines saisons. Malheureusement, nous le ferions sans profit, attendu que nous ne pourrions faire autre chose que présenter l'énumération dans les mêmes termes que Sahagun, les éléments nous manquant pour ajouter aux dénominations de la langue *nahuatl* les mots correspondants des nomenclatures modernes. Mais il nous importe de dire que les canards furent grandement utilisés pour l'alimentation des anciens Mexicains et qu'ils ne le sont pas moins aujourd'hui par toutes les classes de la société moderne. La quantité en est prodigieuse en certaines saisons. Les Indiens qui les chassent ont recours à de véritables machines infernales consistant en deux rangées de canons de vieux fusils tenus en place

par de grosses poutres. L'une des rangées est destinée à porter la charge à fleur d'eau, tandis que l'autre vise à une certaine hauteur. Les chasseurs ont recours à un stratagème bien simple pour attirer une masse considérable de volatiles à portée de ces machines. Ils font marcher dans l'eau à petits pas des vaches ou un cheval qui semble être là pour chercher la nourriture dans les plantes aquatiques. Les canards s'approchent de ces animaux et lorsque, au lever de l'aurore, leur nombre paraît suffisamment satisfaisant, les Indiens mettent le feu à la première rangée de fusils et, un moment après, à la seconde rangée qui les atteint au commencement de leur vol. Les victimes sont innombrables. Elles sont livrées à la consommation à un prix très réduit. La plupart de ces canards ont un goût de poisson très marqué ; d'autres forment un aliment convenable et il y a quelques sarcelles provenant d'eau douce qui sont aussi bonnes que celles dont nous faisons usage en France.

Si le lecteur veut bien porter l'attention sur cette longue énumération des produits de la lagune, il reconnaîtra sans peine qu'ils ont été dans le passé et qu'ils continuent à être aujourd'hui d'une utilité très grande.

Le dessèchement de la lagune, certainement désirable à beaucoup de points de vue, laisserait tout d'abord un grand vide dans les ressources alimentaires de la localité.

Pour ce qui est de l'influence de la lagune sur la santé publique, voir le chapitre IV 3e partie, de mon livre de l'*Influence de la pression de l'air*.

II. — Sel et Tequesquite.

Les Mexicains d'avant la conquête faisaient un usage constant du chlorure de sodium (sel marin, sel de cuisine) dans toutes leurs préparations culinaires et ils comprenaient parfaitement les désavantages d'une nourriture qui aurait été privée de ce condiment. Ce que nous lisons dans Bernal Diaz au sujet des plaintes des Tlascaltèques contre l'empire de Mexico nous permet même de croire que l'un des motifs des guerres fréquentes entre ces deux peuples voisins venait de la nécessité où étaient les habitants de Tlascala de se procurer, par des excursions au dehors de leur territoire, le sel dont ils étaient privés. (Bernal Diaz, pages 159-164).

Si l'on en juge par ce qui se passe aujourd'hui dans la République mexicaine, on peut croire que presque aucun des moyens auxquels on a actuellement l'habitude d'avoir recours pour se procurer cet auxiliaire de l'aliment n'était ignoré des Indiens. On lit dans le P. Motolinia : « Il y a aussi des sources de sel vif, qui forment des étangs à parois blanchâtres très dignes d'être vues. Il s'en échappe des courants admirables de blancheur. L'eau qu'on y puise, mise dans des baquets blanchis à la chaux, s'évapore sous les rayons du soleil et se transforme en sel. » (Traité III, chapitre IX, page 194.)

Les habitants du bord de la mer avaient, d'ailleurs, recours sans doute à l'évaporation d'étangs artificiels ou naturels pour s'approvisionner, au moyen de la cristallisation du chlorure de sodium qui en était la conséquence. Mais il y a dans le centre même du pays, notamment dans les environs de San Luis et dans l'état de Jalisco, des sources d'eau salée qui ne furent sans doute pas ignorées des anciens et qui sont aujourd'hui la base d'exploitations aussi utiles que lucratives pour les industriels qui les possèdent et pour les habitants du pays qui en retirent le plus positif des profits. En dehors de ces sources, dans le centre même de la République mexicaine actuelle et aux portes de sa capitale, il existe une lagune d'eau salée dont la composition, après évaporation, donne pour résidu une cristallisation complexe dans laquelle le sel de cuisine figure pour une part notable. Un produit analogue à ce précipité se forme même en dehors de la lagune et s'effleurit sur le sol après la saison des pluies. Les terrains imbibés de ce sel le poussent, en effet, vers la surface en temps d'humidité, de sorte que l'action du soleil, lorsque les pluies sont finies, produit une précipitation confuse de sels mêlés de terre, dans tous les endroits du pays où cette disposition particulière du sol existe. Ce produit est connu au Mexique sous le nom de *tequesquite*, que les Espagnols ont adopté dans leur langue. Le professeur Berthier, de l'école des mines de Paris, en a fait l'analyse qui donne le résultat suivant :

Carbonate de soude anhydre. . . . . 0,516 Sulfate de soude. 0,153
Sel marin. . . . 0,045 Eau. . . . . 0,246 Matière terreuse. 0,030

Avant de dire les usages variés et nombreux pour lesquels il a été utilisé au Mexique,

nous ferons remarquer que les anciens n'avaient pas ignoré que le sel de cuisine figurait dans sa composition. Aujourd'hui encore, aux environs de Mexico, les pauvres Indiens qui habitent au peñon de los Baños, sur la rive même du lac de Tezcuco, obéissaient à la pensée exprimée justement par M. Orozco, que « la manière de vivre des hommes et leurs industries sont toujours en rapport avec la région du pays qu'ils habitent. C'est pour cela que les indigènes des environs de la lagune se livrent naturellement à l'exploitation de tout ce qu'elle peut produire. Les efflorescences salines qui se présentent sur les terrains bas forment une des principales branches de leur commerce. Le *tequesquite* qui en résulte est destiné aux différents emplois dont nous allons faire l'histoire. Les indigènes le partagent en quatre classes : 1° l'*espumilla*, 2° le *confitillo*, 3° la *cascarilla*, 4° le *polvillo*. Les deux premières espèces qui sont réputées les meilleures se forment des eaux que l'on retient dans les petits étangs lors de la baisse de la lagune. Le liquide s'évapore sous l'influence des rayons solaires, laissant un produit confusément cristallisé. Les deux autres classes qui sont moins estimées se recueillent des efflorescences spontanément produites sur le sol. La quantité de *tequesquite* qui était récoltée par année au temps où M. Orozco composait son intéressant écrit, c'est-à-dire en 1863, était variable. Cependant les informations fournies par l'ingénieur Almaraz permettent d'affirmer que la quantité a pu s'élever, au maximum, à 26,000 charges de 12 arrobas chacune. Le minimum s'est abaissé jusqu'à 3,000 et le terme moyen a paru pouvoir se fixer à 11,000 charges. Le prix en est variablo selon les années et les saisons. Il est plus élevé en temps de pluies et lorsque le produit a été peu considérable. Il varie entre 14 et 8 piastres la charge pour les meilleures qualités; tandis que les produits inférieurs valent souvent moins d'une piastre. Si l'on assigne aux 11,000 charges prises pour terme moyen chaque année une valeur de 2 piastres on voit que cette branche de commerce peut donner à la vallée de Mexico une valeur annuelle de 22,000 piastres.

« Les Indiens font l'exploitation du sel d'une manière très économique mais fort imparfaite. Les matières stercorales des animaux leur servent de combustible, surtout la bouse de vaches à laquelle ils mêlent de l'*olote* et des poussières. Ils emploient des chaudières de fer blanc. Ils forment des monticules avec les terres qui ont déjà été lavées ; ils y creusent une grande concavité au fond de laquelle ils placent une sorte de grillage avec des branches d'arbres surmontées de joncs et de sparte. C'est là-dessus qu'ils étendent les terres salées recueillies en lieux convenables. Au-dessous de ce grillage existe une perforation latérale dans laquelle ils fixent un roseau creux ou une feuille de maguey formant un canal par lequel s'écoule le liquide salé provenant de la terre sur laquelle on fait passer de l'eau. Cette eau de lixiviation est reçue dans des pots qui servent à la transporter à la chaudière d'évaporation.

« Anciennement, d'après M. Orozco, les habitants de *Coyoacan* se livraient à la même industrie. Le sel qui se fabriquait était de couleur de brique; l'on en formait des tourteaux ronds qui n'étaient pas bons à manger dans les mets ordinaires. On s'en servait principalement pour saler des viandes. Cette branche de commerce subsistait encore au dix-huitième siècle, époque à laquelle le sel s'exportait jusqu'aux endroits les plus éloignés de la colonie. Aujourd'hui encore, le sel rougeâtre s'emploie par les charcutiers pour leurs salaisons. »

Ces renseignements que nous devons au mémoire de M. Orozco sont précieux sans doute, mais ils se limitent en ce qui concerne la vallée de Mexico, et ils ont besoin d'être complétés par d'autres connaissances pour donner une juste idée de l'importance des produits dont il est ici question.

Aujourd'hui les besoins de l'industrie en sont arrivés à demander l'auxiliaire de ces précieux produits dans des proportions inconnues à d'autres époques. C'est surtout l'exploitation des minerais d'argent qui en fait usage en grande quantité toutes les fois que ce métal précieux en est séparé au moyen de l'amalgamation. On sait, en effet, que le mercure est impuissant à s'unir directement avec l'argent lorsque celui-ci est retenu dans la pierre minérale par les combinaisons chimiques qu'il affecte le plus généralement. Une chloruration préalable est de nécessité indispensable et c'est au chlorure de sodium ou sel marin qu'on a recours pour l'effectuer. Ce n'est point ici le lieu de décrire la manière dont on procède, mais de porter l'attention sur le procédé lui-même pour dire qu'il est la base d'une dépense considérable de sel marin dans toutes les exploitations minières du Mexique. Chacune d'elles s'approvisionne dans les points producteurs les moins éloignés ou qui lui offrent le plus d'avantages. Pendant les années que j'ai passées à Mexico, l'entre-

prise considérable de Real del Monte et Pacucha achetait à grands frais ce produit indispensable aux salines qui s'exploitent non loin de San Luis. On lui fit croire qu'il serait pour elle plus économique de l'extraire des eaux mêmes du lac de Tezcuco. Un établissement fort coûteux en fut la conséquence. Il commença à produire du sel marin dans des étangs, au moyen de la précipitation séparée des diverses substances qui sont en dissolution dans cette lagune. La proportion trop peu considérable de chlorure de sodium qui s'y trouve et d'autres inconvénients résultant de circonstances multiples rendirent le résultat décevant et firent renoncer à ce moyen de production qui est aujourd'hui abandonné. Cette compagnie minière trouve mieux son compte à faire venir son sel du Yucatan, parce que l'établissement de la voie ferrée de Vera-Cruz à Mexico lui permet d'avoir recours à cette provenance à un prix de revient rémunérateur. Il en est résulté que si l'on en excepte quelques malheureux Indiens, qui n'y produisent qu'un sel impur pour leur usage, la vallée de Mexico n'est plus mise à profit pour cette exploitation.

Est-ce à dire que le *tequesquite* abandonné ne soit plus aujourd'hui d'aucune utilité? Loin de là. Son importance est au contraire très considérable au point de vue industriel et agricole, ainsi qu'on va le voir.

Le Mexique, en plusieurs endroits de son immense étendue, possède des terrains fertiles, grandement utilisables pour l'agriculteur. Mais tous ne sont pas également exploités, à cause des difficultés qu'on éprouve pour écouler les produits, faute de moyens convenables de communication. Une denrée utile deviendrait trop abondante pour la consommation sur place, si on voulait demander au sol tout ce qu'il pourrait produire, et, d'autre part, son transport en des points éloignés où l'on en est privé, lui donnerait un prix de revient qui en rendrait la vente difficile. Ce sont ces raisons qui limitent sur un grand nombre de points de la République mexicaine les efforts de l'agriculteur et l'obligent à restreindre la culture à des étendues qui ne représentent qu'une part minime des terrains dont il dispose. Quelques-uns ont eu recours à un moyen détourné pour rendre leurs propriétés plus profitables. Ils se sont adonnés à l'engrais du porc non pas dans le but principal de le faire servir à la consommation alimentaire, mais pour que sa graisse pût être mise à profit par l'industrie de la savonnerie.

C'est ici que nous revenons à notre *tequesquite*. Les savonniers, en effet, s'en servent comme d'un alcalin ; c'est leur soude commerciale et industrielle ; ils en font l'application à la consolidation et à la saponification des graisses. Comme, d'ailleurs, en beaucoup d'endroits du Mexique, l'emploi du savon est considérable et que, sur d'autres points, l'exportation est facile, la production en est possible d'une manière illimitée, pourvu que les éléments qui en forment la base ne viennent pas à manquer. Ces éléments sont : d'abord, le *tequesquite* dont nous avons parlé et qui se récolte en un grand nombre de lieux d'une façon qui dépasse le nécessaire ; quant à la graisse, les agriculteurs, comme nous venons de dire, ont trouvé le moyen d'en rendre la production presque indéfinie. L'orge et le maïs qui sont nécessaires à l'engrais des porcs qui la fournissent sont consommés sur place, et, quand ils sont à point, les animaux se transportent eux-mêmes et se nourrissent en route avec quelques grains que les conducteurs sèment sous leurs pas. De cette façon, le *tequesquite* est devenu la source de travaux agricoles et de rendements considérables qui seraient devenus inutiles, faute d'écoulement, si l'on n'avait eu la ressource d'en alimenter une industrie dont la soude du *tequesquite* est un élément essentiel. Cette efflorescence naturelle du sol est donc d'un intérêt hors ligne pour l'agriculture de certains points importants de la République mexicaine.

Le *tequesquite* est d'un usage vulgaire pour lessiver les étoffes et les linges.

Je l'ai vu employer à Puebla et à Mexico pour un usage dont on ne se rend pas bien compte à première vue et que la réflexion permet de comprendre. On en ajoute une certaine quantité à l'eau qui doit servir à la cuisson des haricots, parce qu'on a reconnu que cet aliment devenait indigeste lorsqu'on n'avait pas le soin de recourir à cette mesure. Je ne pense pas que ce sel ait pour effet de ramollir la pellicule qui recouvre cette graine de façon à la rendre plus soluble dans les liquides de l'estomac, car, ce même haricot consommé au niveau de la mer n'a nul besoin de cet auxiliaire. Je croirais volontiers qu'à Puebla et à Mexico, à 2,200 et 2,277 mètres d'altitude, l'ébullition ayant lieu à 93 degrés centigrades, et la cuisson ne pouvant s'effectuer à cette température, la présence du *tequesquite* ne sert qu'à retarder l'ébullition et à la ramener au degré nécessaire pour cuire le haricot. Que ce soit par ce moyen détourné ou par une action directe, j'ai acquis la certitude que cette graine se digère plus facilement, sur les lieux dont je viens de

parler, lorsque cette substance a été mêlée dans une certaine proportion à l'eau qui sert à la cuisson.

Au temps de ma pratique médicale à Mexico, j'avais acquis la certitude qu'une solution de *tequesquite* formait un bain résolutif très précieux dans certaines affections chroniques des organes internes abdominaux. L'effet tonique de ces bains ramenés à une température presque fraîche était indubitable.

Je n'ai peut-être pas tout dit sur l'importance de ce produit naturel du sol du Mexique ; mais c'est assez pour faire comprendre qu'il est d'un intérêt considérable pour les habitants de ce pays.

III. — Le Maguey.

Il n'est pas dans tout l'ouvrage de Sahagun un seul sujet qui attire l'attention du lecteur aussi souvent que le *maguey*, considéré au double point de vue de la boisson dont il est la base et des fils qu'il fournit à la fabrication des tissus. Ce mot de *maguey* est une importation des Espagnols qui le prirent dans les Iles. En réalité, les anciens Mexicains appelaient cette plante *metl* et ajoutaient à cette dénomination radicale des qualificatifs d'où résultaient des mots composés pour désigner différentes variétés de cette plante.

La vérité est que le *maguey*, employé par les agriculteurs à la fabrication du *pulque* dans les temps modernes, sur les hauteurs du centre du Mexique, a été classé par les botanistes dans la famille des bromeliacées, genre agave, espèce *agave americana*. Le *maguey* qui, dans le Yucatan et quelques autres lieux, fournit la fibre commerciale appelée *jenequen*, est également une variété d'agave.

Voici, du reste, comment le P. Motolinia s'exprime au sujet du *maguey*, qu'il eut l'occasion d'observer trois ans après la prise de Mexico par Fernand Cortès : « Le *metl* est un arbuste ou chardon qui porte le nom de *maguey* dans le langage des Iles. On en fait et on en retire tant de choses qu'on peut assurer que le fer n'en produit pas davantage. En vérité, la première fois que je l'aperçus et avant de connaître aucune de ses propriétés, je ne pus m'empêcher de dire : bien des merveilles sans doute sortent de ce chardon, C'est une plante qui a l'extérieur de l'aloès, mais une taille de beaucoup supérieure. Ses grosses feuilles sont vertes et de la longueur d'une *vara* et demie; elles ont la forme d'une brique, renflées vers le milieu et moins grosses au point d'émergence. Elles ont un empan environ de circonférence; elles sont cannelées et vont en s'amincissant vers le bout de façon qu'elles se terminent par une pointe aiguë comme un poinçon. Chaque pied de la plante en possède trente ou quarante, selon la grandeur des individus, parce qu'il est des terrains sur lesquels les *magueys* sont d'un développement plus grand qu'ailleurs. Lorsque le *metl* a accompli sa croissance et que son tronc a toute sa grosseur, on en coupe le cœur en enlevant cinq ou six feuilles centrales qui sont très tendres en ce point. Le tronc qui pousse sur la terre et autour duquel rayonnent les feuilles est de la grosseur d'un cruchon de taille dépassant l'ordinaire. C'est là qu'on creuse une concavité comparable à un pot de grandeur raisonnable. On continue à le creuser pendant deux mois plus ou moins, selon l'épaisseur du *maguey* et pendant tout ce temps on recueille dans ce creux un liquide qui chaque jour y afflue. Ce liquide est comparable à de l'eau miellée. Quand on le fait cuire et bouillir sur le feu, il se transforme en un vin douceâtre et transparent que les Espagnols boivent, et ils affirment qu'il est fort bon, très nutritif et salutaire. Lorsque ce liquide a été livré à la fermentation, comme le vin, à l'aide d'une sorte de racine que les Indiens appellent *ocpatli*, c'est-à-dire remède du vin, il se forme une liqueur si forte qu'elle est capable de faire perdre la raison à ceux qui la boivent avec trop d'abondance. C'est de ce vin que les Indiens faisaient usage, au temps de leur *gentilité*, pour s'enivrer et se rendre cruels à la manière des bêtes féroces. Ce vin a mauvaise odeur et fait puer l'haleine de ceux qui le boivent avec excès. Cependant, la vérité est que son usage modéré est salutaire et tonique. On est dans l'habitude de s'en servir comme véhicule de tous les remèdes qu'on fait prendre aux malades. On en fait un sirop et une sorte de miel qui n'est pas aussi bon que celui d'abeille ; mais on le dit meilleur et plus sain que celui-ci pour en préparer des comestibles. Ce liquide sert également à préparer des petits pains d'un sucre qui n'est ni aussi blanc ni aussi sucré que le nôtre. On en fait aussi du bon vinaigre. Certaines gens sont plus adroites que d'autres pour cette dernière fabrication. On retire des feuilles de cette plante du fil à coudre. On en fait aussi de la ficelle, des cordages, des sangles, des licous et toute sorte de choses que nous faisons avec

du chanvre. Les Indiens en fabriquent aussi des vêtements et des chaussures ; car ils se chaussent comme les apôtres avec des sandales........ »

Le bon franciscain continue à donner le détail minutieux des usages que les anciens Mexicains faisaient de cette plante : « Les pointes dures et aiguës de ses feuilles servaient, dit-il, à mille usages et pouvaient même faire l'office de clous en fer. La feuille était utilisée par les femmes qui moulaient le maïs pour déposer la pâte dans sa face concave. Les ouvriers en plumes se servaient également de ses feuilles mises en morceaux pour étendre sur leur surface du coton qu'ils transformaient en papier très fin à l'aide d'une colle d'amidon. C'est sur ce papier qu'ils formaient ensuite leurs dessins, et ils s'en servaient comme de la chose la plus intéressante de leur métier. Les peintres et d'autres artisans ont recours à cette feuille pour beaucoup d'usages. Les maçons eux-mêmes la mettent à profit pour y porter la terre glaise qui leur sert de mortier. On en fabrique des conduites d'eau qui sont fort utiles.

« Si, au lieu de châtrer le *maguey*, on l'abandonne à lui-même, il pousse une hampe florale de la grosseur de la jambe, de deux ou trois brassées de haut. A défaut d'autre bois, on s'en sert en plusieurs endroits pour bâtir des maisons, car on en fait de très bons chevrons sur lesquels les feuilles font l'office de tuiles. Lorsque les feuilles ont séché on s'en sert comme d'un combustible ; elles font un feu excellent et la cendre est fort bonne pour la lessive.....

« On fait avec le *metl* un très bon papier. Les feuilles en sont deux fois grandes comme les nôtres. Tlascala en fabrique de grandes quantités qui se répandent ensuite en beaucoup d'endroits de la Nouvelle-Espagne. Il existe en terre chaude un autre arbre qui sert à cette fabrication ; cet arbre et le papier qui en résulte s'appellent *amatl*.... »

Ce passage curieux, comme le sont d'ailleurs tous les détails de l'excellent père Motolinia, nous dispense de nous livrer nous-même à une étude personnelle sur l'usage que les anciens Mexicains faisaient du *maguey*. Mais il est d'un très haut intérêt de mettre le lecteur au courant de ce que les habitants modernes du Mexique continuent à demander à cette utile plante. Disons d'abord quelles sont ses différentes espèces. Don Manoel Payno, à qui l'on doit une étude intéressante à ce sujet, en a fait l'énumération suivante :

Le *maguey* jaune (*metl coztli*).

Le *mexcalmetl*, petite espèce dont les feuilles servent à l'alimentation.

Le *mexocotl* ou maguey de prunes. Il produit un fruit aigre doux d'un goût agréable.

Le *nequametl*, qui signifie proprement *maguey* buveur de miel.

Le *mexoxoctli* ou *maguey* verde, le *mexmetl*, le *quauhmetl*, le *huitzitzilmetl*, le *tepeyametl*, l'*acametl*, le *maguey* noir, le *xilometl*.

Le *tepenexcalli*, c'est-à-dire un autre *maguey* de montagne.

Le *tlacametl*, c'est-à-dire *maguey* jaune.

Le *teometl*, ce qui signifie *maguey* divin.

Le *pati*, ou *maguey* mince et fin.

Le *quetzalichtli*, que quelques-uns appellent *metl pita*.

Le *xolometl*, ce qui signifie *maguey* de cerfs.

Toutes ces variétés que nous venons de dénommer sont relevées par M. Payno, du botaniste Hernandez. Il les accompagne des descriptions de cet auteur espagnol et fait remarquer judicieusement que les Indiens avaient pu céder à l'influence produite sur leur esprit par plusieurs analogies de forme pour grouper toutes ces plantes sous la dénomination générique de *metl*, sans que pour cela un vrai botaniste puisse les admettre comme appartenant à une même famille. Si nous les groupons nous-même ici dans une sorte de confusion scientifiquement inadmissible, ce n'est que pour faire ressortir l'habitude que les anciens Mexicains en avaient prise. La même raison nous conduira maintenant à imiter le langage des habitants modernes des plaines de *Apam* pour dire quelles sont les espèces observées par eux dans cette localité célèbre et les dénominations dont ils se servent pour les distinguer.

1° *Maguey cimarron inferior*, espèce de cinquante centimètres de haut, avec un petit nombre de feuilles étroites et d'un aspect fané ; il ne donne point de sève et ne sert qu'à former des clôtures.

2° Le *mechichitl* s'élève à près de 1 mètre de haut et est utilisé comme le précédent pour des clôtures.

3° Le *chilot legitimo*, haut de $1^m,20$.

4° L'*espinoca*, de la même grandeur que le précédent.

5° Le *mezontete*, encore le même.

6° Le *tepalcamett* ou *cimarron amarillo*, vulgairement appelé *atepalcatado* par corruption sans doute du nom aztèque. Il a environ 1 mètre de haut.

7° Un autre de cette même espèce avec quelques différences dans la grosseur et les bords des feuilles. Il croît un peu plus que le précédent.

8° Le *cimarron violet* que les agriculteurs appellent *maguey bruto*. Il acquiert 2 mètres de hauteur.

9° Une variété du *mechichitl* qui arrive également à 2 mètres de haut.

Aucun des *magueys* que nous venons de nommer ne fournit la sève du *pulque*.

10° Le *metometl* ou l'*échuguilla*. Les Espagnols l'appellent *pita* et les Mexicains *reala*. Ce *maguey* arrive rarement à 1 mètre de haut. Il ne produit qu'un peu de liquide blanchâtre d'une saveur âcre et insipide. Ses feuilles fournissent une fibre propre aux usages de la corderie. Son tronc passé au feu s'utilise pour la formation du *mexcal*.

11° Le *mechichitl* que les agriculteurs appellent *espinoso* à cause d'un plus grand nombre d'épines aux bords de ses feuilles, acquiert 1m,50 de haut. Il produit un liquide jaunâtre très sucré qui est bon à former du *pulque*.

12° Le *cimarron blanco*, qui n'atteint pas 1 mètre de haut, donne une petite quantité de liquide épais et blanchâtre.

13° Le *cosmetl* blanc s'élève à plus de 2 mètres. Il fournit plus de sève, mais elle est sucrée et propre à faire du *pulque* et du *mexcal*. Sa fibre est très fine et sert à faire des cordes minces.

14° L'*ixmetl cimarron*, les mêmes caractères que le précédent.

15° Le *necuametl*, qu'on appelle aussi *maguey* de vipère. Il croît jusqu'à 2 mètres et demi de hauteur. Il produit un liquide blanchâtre et insipide dont on peut faire du *pulque*.

16° Le *mechichitl* superfin, qui s'appelle aussi *maguey* rouge, acquiert 3 mètres de haut et produit en abondance un liquide transparent et très sucré pendant quatre mois.

17° Le *xoxotic* ou vert citron, qui se distingue par la couleur de ses feuilles, s'élève à 3 mètres et produit une sève très sucrée propre à faire du *pulque* fin.

18° Encore une espèce de *maguey* vert plus fin que le précédent. Sa sève est un peu insipide et jaunâtre et cependant elle fournit un *pulque* excellent, quoique un peu fort.

19° Le *maguey manso* est fort estimé par les agriculteurs et c'est lui que demandent en général ceux qui ont besoin de faire des transplantations dans d'autres *haciendas*. Il produit abondamment un liquide blanchâtre, et très sucré. C'est de lui que provient le meilleur *pulque*.

20° Le *mepichauac* ou maguey cendré se distingue par un vert mat et terreux de ses feuilles haut de 2 mètres. Son liquide blanchâtre et épais est un peu aigre.

21° Le *mexoxotl vert citron*, que les agriculteurs appellent aigre, croît à la même hauteur que le précédent. Il produit un liquide abondant, blanchâtre, épais et aigre.

22° Le *mecometl* ou *chichimeco*, que les agriculteurs appellent *perro meco*.

23° Le *sosometl cimarron ou étendu*, ainsi appelé à cause de l'épanouissement de ses feuilles. Le liquide qu'il produit est verdâtre, transparent et sucré. Il atteint 2 mètres et demi de haut. La forme capricieuse de ses feuilles en fait une des plus belles plantes du pays.

24° Le *mecuametl* ou *cimarron fin* produit pendant cinq mois une sève jaune et très sucrée.

25° Le *cimarron vert fin* qui s'élève à 3 mètres de haut fournit une très bonne sève ; mais elle ne dure que deux mois et demi.

26° Le *tenexmetl* fournit un liquide trouble, mais bien chargé de sucre.

27° Le *manso legitimo* est celui qui peut à bon droit être considéré comme étant le *maguey* véritable de la région appelée *Llanos de Apam* où il acquiert une hauteur et un développement prodigieux. On en voit qui arrivent à 3 mètres et demi de haut avec un diamètre de plus de 4 mètres. Le liquide qu'il produit est très abondant, transparent, sucré et délicieux au goût. Il dure six mois.

28° L'*ixtametl* qui porte le surnom de *salé*, sans doute à cause de sa saveur particulière.

29° Le *soyametl* surnommé *fuego* est une plante d'une bonne espèce quoique produisant peu de sève.

Si nous ne faisons pas attention ici à l'espèce, à la qualité du produit et à l'usage qui en est fait, nous pouvons dire que le *maguey* croît et prospère à *Tullancingo*, *Zumpango*, *Huichapan*, *San Juan de los Llanos*, *Cuauhtla de Amilpas*, *Guanaxato*, *Michoacan*, *Queretaro*, *Tehuantepec*, *Oaxaca*, *Pachuca*, *Toluca*, *Tlaxcala*, *Puebla* et Mexico. Mais, en réduisant la question aux pays qui produisent réellement le *maguey* avec lequel se recolte le *pulque* de bonne qualité, employé directement en boisson, nous devons reconnaître que, sauf quelques plants qui donnent ce produit d'une qualité inférieure dans la vallée même de Mexico, c'est surtout dans l'étendue considérable de terrain des plaines de *Apan* que l'on cultive réellement avec fruit cette précieuse boisson qui est consommée dans une proportion considérable au centre du plateau mexicain. Les plaines de *Apan* comprennent une extension qu'on n'évalue pas à moins de 650 lieues carrées prises sur les états de *Mexico*, *Puebla* et *Tlascala*. On pourrait assurer que le terme moyen d'altitude de cette intéressante région est d'environ 2,200 mètres. Cette immense plaine, qui fut en d'autres temps, sans doute, couverte de grands arbres, s'en trouve aujourd'hui absolument dénudée. Elle est le siège d'*haciendas* d'une importance considérable dont les propriétaires s'adonnent à la culture du *maguey*. Cette culture est, du reste, des plus simples et elle n'exige pas un nombre de bras en rapport avec son étendue et avec la quantité de pieds de *maguey* qui s'y trouvent plantés. Ce précieux végétal se reproduit, en effet, par lui-même. Arrivé à une période très avancée de son développement, il s'entoure de huit ou dix rejetons que les propriétaires laissent croître pendant deux ou trois ans. A cette époque de leur croissance, on les émonde de leurs feuilles dont on ne laisse persister que deux ou trois ; on les arrache de terre avec leurs racines et on les étend sur le sol où on les abandonne pendant quelques jours jusqu'à un commencement de légère dessiccation. On les prend alors et on les transplante en ligne droite à la distance de 13 mètres l'un de l'autre. La rangée voisine est disposée de telle sorte que chaque *maguey* correspond à la moitié de l'espace vide de la rangée précédente. Le terrain non occupé par le développement des feuilles de *magueys* est utilisé pour la culture de l'orge dont la végétation n'est nullement nuisible à la production du *pulque*. On croit même qu'elle lui est favorable.

Nous venons de dire que les rejetons ont été transplantés quand ils avaient déjà deux ou trois ans d'existence. Il leur faut arriver à l'âge de 8, 10, 12, 14 et même 16 ans avant qu'ils soient propres à donner leur fruit définitif. Pendant ce temps, ils n'exigent guère d'autres soins que quelques rares sarclages et buttages. Certains propriétaires émondent aussi leurs plantes de quelques-unes de leurs feuilles. Mais la réalité est que tous ces soins sont très élémentaires et ne sont guère exigés par la nature de la plante dont le développement se fait à merveille sans aucun secours, jusqu'au moment où la hampe florale est prête à s'élever du centre autour duquel rayonnent les grosses feuilles. C'est alors que le maguey est mûr et propre à la récolte de sa sève. Il a de huit à seize ans d'existence. Le cultivateur attentif à cette période de la vie se présente pour en arrêter les progrès et en recueillir les conséquences désirées. Il fait une excavation au milieu de la souche, entre les feuilles, et la racle de manière à lui donner une extension considérable, pour que la sève y abonde chaque jour. Cette excavation, en effet, se remplit toutes les 24 heures, comme anciennement, d'un liquide transparent ou lactescent, sucré et légèrement visqueux, que l'on recueille pour le livrer à la fermentation. Cette production non interrompue de la sève dure de trois à six mois, selon l'espèce et le terrain. Des employés indiens que les Espagnols appellent *tlachiqueros*[1] passent en revue deux ou trois fois par jour les plantes livrées à la récolte. Ils raclent très légèrement chaque fois l'intérieur de l'excavation après en avoir pompé le liquide par aspiration avec leur bouche au moyen d'une calebasse allongée dont ils versent le contenu dans une outre qu'ils portent sur leur dos. Comme nous avons dit, cette opération se renouvelle journellement pendant un temps variable selon la qualité du *maguey*. Cela peut durer seulement un mois pour les espèces inférieures ; mais cela peut s'élever à six, huit ou dix mois pour les qualités de premier ordre. Le terme moyen est d'environ quatre mois. Chaque fois que le *tlachiquero* puise son liquide, il prend soin de recouvrir l'excavation avec des feuilles de la plante surmontées d'une lourde pierre. Sans cette précaution, divers animaux sauvages ou domestiques viendraient épuiser cette sève dont ils trouvent le goût à leur convenance. On a fait le calcul

1. Ce mot est tiré du verbe *nahuatl* : *chiqui*, racler, râper : d'où dérivent les substantifs *tlachicqui*, racleur, celui qui râpe une chose ; *tlachicquiliztli*, action de racler ; etc.

qu'un *maguey* de mauvaise qualité produit environ 1,500 livres de liquide. Ceux de qualité moyenne en produisent 2,000 livres. Quant aux qualités de choix des plaines de *Apan*, une seule plante fournit de 3,600 à 4,000 livres. On peut assurer que le terme moyen de rendement est de 2,500 livres, disons 1,200 litres environ.

Nous avons dit que le *tlachiquero* pompait la sève des *magueys* et la renfermait dans une outre. Ce liquide est alors d'un goût sucré très prononcé. On le porte dans un vaste hangar destiné à la fermentation, et les outres sont vidées dans un appareil élémentaire que les progrès industriels ne se sont pas hasardés à modifier par suite de la crainte d'altérer le goût que le consommateur est habitué à apprécier dans le *pulque*. Cet appareil consiste en un quadrilatère solide formé par quatre solives bien ajustées, sur lesquelles une peau de bœuf peu tendue est solidement attachée. C'est là, dans le creux que la peau de bœuf forme en s'abaissant, que le *pulque* est vidé par le *tlachiquero*. On ajoute un ferment qui bien souvent n'est que du *pulque* déjà formé. La fermentation commence bien vite et se complète en trente-deux ou trente-six heures. La liqueur s'épaissit alors et prend un aspect laiteux si elle était auparavant transparente. Ainsi fait, le pulque est de nouveau renfermé dans des outres et envoyé sans retard aux lieux de consommation.

Disons tout de suite, pour donner une idée approximative de l'usage qui est fait de cette boisson, qu'il en est introduit à Mexico annuellement environ 2,000,000 d'*arrobas* c'est-à-dire 50 millions de livres, ce qui équivaudrait à dire approximativement 230 ou 240,000 hectolitres. Il en est introduit dans la ville de Puebla un demi-million d'*arrobas*, ce qui équivaut au quart de la consommation précédente. Nous prenons pour exemple du goût des Mexicains pour cette boisson ces deux chiffres relatifs aux deux grands centres de population que nous venons de nommer. Nous les trouvons mentionnés dans un intéressant mémoire inséré dans le Bulletin de la Société de géographie et de statistique de Mexico, tome X, page 437. Ce même mémoire présente le résultat de ses calculs sous un autre aspect. Après avoir déterminé quelle était la charge de chaque bête de somme, en 1858, avant l'établissement de la ligne ferrée actuelle, il dit : « 190,456 bêtes de somme chargées de *pulque* passèrent à l'octroi de Mexico pendant le cours de cette année-là. Ce calcul nous conduit à un autre qui nous permet d'assurer, qu'en tenant compte du *pulque* qui s'introduit en contrebande, on importe à Mexico annuellement 50,000,000 de bouteilles. Or, cette boisson vaut, à Mexico, environ le quart d'un *real* la bouteille. Ce sont donc $ 1,600,000 (*ou la somme approximative de huit millions de francs*) qui sortent chaque année des épargnes des classes les plus pauvres de la capitale, car ce sont elles qui consomment la plus grande partie de cette boisson dont ne fait usage qu'un quart environ de la population. »

Ces évaluations, qui étaient vraies en l'année 1858, représentent encore aujourd'hui très approximativement la vérité, si elles ne lui sont pas inférieures, car les mœurs n'ont pas changé sensiblement depuis lors. L'établissement du chemin de fer rendant le transport du *pulque* plus facile en a peut-être augmenté quelque peu la consommation; mais la différence ne doit pas être assez sensible pour que les calculs qui précèdent cessent d'être dignes des considérations de nos lecteurs.

Comme nous avons dit plus haut, le *pulque* des plaines de *Apan* est le meilleur du pays. Il n'est cependant pas le préféré par toutes les classes de consommateurs. Dans ces derniers temps, la culture du *maguey* a pris une extension considérable dans la vallée, jusqu'aux portes mêmes de la capitale. Le *pulque* qui en résulte est appelé *tlachique* par les habitants modernes. Son goût plus sucré et moins âpre le fait préférer par certaines personnes. Une autre raison expliquerait cette préférence, c'est qu'il est débité à meilleur marché. C'est pour ces deux motifs réunis que les soldats français de notre regrettable expédition lui donnaient la préférence, et quelques-uns en faisaient même un usage démesuré. Ce n'est pas dire qu'ils devinrent un objet de scandale, car il serait injuste de prétendre que leur conduite ne fut pas à peu près toujours exemplaire.

Nous dirons, du reste, que ce *pulque* appelé *tlachique* est une boisson peu fermentée qui produit chez ceux qui n'en ont pas une grande habitude une forte lourdeur de tête et chez quelques-uns des démangeaisons à la peau de toute la surface du corps avec formation d'*urticaire*. Cette propriété qu'il a de produire une certaine torpeur a pu même fort souvent être mise à profit par les médecins pour des personnes qui souffrent d'insomnie. Un verre de ce *pulque* pris à l'heure du coucher produit un sommeil tranquille sans inconvénient notable pour l'heure du lever.

Pour beaucoup de gens qui n'en ont pas l'habitude, l'usage du *pulque* a souvent pour

conséquence des aigreurs d'estomac et des renvois nidoreux qui ont peut-être leur cause non seulement dans le dégagement d'acide carbonique, mais dans l'odeur que communiquent à cette boisson les peaux dont on fait usage pour l'élaborer. Cependant, d'une manière générale, le *pulque* est une boisson saine, tonique et digestive. Les populations qui en font un usage modéré et constant se portent bien et l'on peut dire à leur propos ce que nous disons en Europe, hygiéniquement parlant, des pays qui mêlent à leurs aliments une proportion convenable de vin.

Nous ne parlerons pas ici des propriétés médicinales que quelques médecins ont cru reconnaître à la sève du *maguey* avant et après sa fermentation soit seul, soit comme véhicule d'autres médicaments. Mais nous dirons que la feuille de cette plante possède une pulpe très irritante qui produit, par l'application sur la peau, une cuisson vive, à la manière de nos orties.

Il ne sera pas sans intérêt de porter maintenant notre attention sur la composition chimique de la sève du *maguey* avant et après sa fermentation. M. Leopoldo Rio de la Loza s'est livré à une étude sérieuse sur ce sujet. Après différents essais d'analyse, il résume ses observations par les chiffres suivants que nous trouvons dans le tome II du Bulletin de la Société de géographie et de statistique de Mexico, page 539. Il va sans dire que les opérations de ce chimiste distingué ont eu pour base la variété de *pulque* qui jouit à Mexico de la meilleure estime.

	Avant la fermentation	Pulque fermenté
Substances albuminoïdes, gomme et résine	25,40	12,57
Sucre	95,53	8,23
Sels	7,26	2,20
Alcool absolu	0,00	36,80
Eau, gaz, et perte	871,81	940,20
	1000,00	1000,00

Les gaz dénommés d'une manière générale dans ce tableau consistent en :

Acide carbonique	179,81
Acide hydro-sulfurique	quantité variable
Oxygène	002,29
Azote	008,36
Total	190,46

L'évaporation poussée jusqu'à la dessication donne :

Pour 100 parties	8,866
Après incinération	0,726
Gomme et albumine précipitées par l'alcool absolu	0,540
Matière résineuse obtenue par l'éther	quantité indéterminée

Les sels contenus dans le dépôt après dessiccation sont des sulfates et phosphates de chaux, des silicates de potasse et d'alumine, des carbonates de potasse et de soude et du chlorure de magnésium.

Parmi les substances que les analyses précédentes mettent en évidence nous porterons l'attention sur le sucre et nous ferons remarquer immédiatement avec M. Rio de la Loza que la proportion de ce produit dans la sève de *maguey* n'est pas moindre que celle qu'on trouve dans le jus de betterave, et qu'elle se prête à une industrie qui aurait l'exploitation du sucre pour objet. A dire vrai, cette pensée, dérivée de l'expérience des anciens Mexicains, avait été conçue, en 1858, par deux industriels, MM. Pontones et Chousal, qui obtinrent du gouvernement du Mexique un privilège exclusif pour mettre cette idée en pratique. Ce que l'on présumait alors des conséquences de cette nouvelle industrie fit grand bruit dans le camp des intéressés, c'est-à-dire des propriétaires de *magueys* d'une part et des planteurs de cannes à sucre, d'un autre côté. Les consommateurs se mêlèrent aussi de la question, au point de vue de l'abaissement présumé du prix d'achat. Le fait est que les échantillons du sucre nouveau qui furent présentés à l'attention des hommes compétents donnèrent lieu à la satisfaction générale. Cependant, soit que le prix de revient fût trop élevé, soit pour d'autres motifs que j'ignore, le projet fut abandonné ; mais le souvenir en

reste avec toutes les bonnes raisons qui militèrent en sa faveur et il ne serait pas impossible que d'autres industriels le fissent revivre en d'autres temps.

Toujours est-il que la quantité de sucre contenu dans la sève de *maguey* est considérable et susceptible d'une cristallisation analogue à celle du sucre de canne. La quantité remarquable de matière saccharine que le pulque renferme ne pouvait laisser les spéculateurs indifférents au point de vue d'un produit qui s'y rattache de la manière la plus directe, c'est-à-dire la quantité considérable d'alcool que ce sucre peut fournir par suite d'une fermentation complète. Il n'y a pas à confondre précisément cet alcool produit par la sève seule avec celui qui est bien connu déjà et se consomme depuis longtemps sous le nom de *mescal*. Celui-ci, en effet, ainsi que nous le verrons bientôt, est le produit de la distillation du suc de *maguey* et de la pulpe de ses feuilles préalablement cuites au four. Il résulte de ce procédé de préparation un goût particulier et un bouquet empyreumatique qui fait de cette dernière boisson une spécialité à part, tandis que la distillation de la sève pure donne pour résultat un alcool susceptible d'une purification qui nous paraît devoir le rendre propre à bien des usages.

Ces considérations sont d'un très grand intérêt pour l'industrie actuelle. L'établissement des chemins de fer, en effet, a changé les conditions de prix de revient des *pulques* arrivés au lieu de consommation. Cela a permis aux propriétaires les plus voisins de la capitale d'augmenter leurs exploitations et d'avoir un débouché facile de leur produits vendus à meilleur marché. Le fret étant plus fort pour les *haciendados* éloignés des grands centres, ceux-ci ont dû prendre la résolution de présenter leurs récoltes à la consommation sous une autre forme. Ils ont donc établi des distilleries nouvelles et, aujourd'hui, l'alcool des *aguamieles* est entré dans le marché en quantité plus considérable ; car ce produit du *maguey* est devenu nécessaire pour empêcher que le genre d'agriculture qui a pour base cette plante périclite dans l'avenir. Je me suis demandé bien souvent si cet alcool ne mériterait pas une attention spéciale à un autre point de vue. Il provient, en effet, de la distillation d'un liquide qui forme par lui-même une boisson saine, à la manière de nos vins, quand elle est consommée dans une juste mesure. Cet alcool n'a donc point une propriété malfaisante lorsqu'il se trouve mélangé aux autres substances et à l'eau qui constituent le *pulque*. Ne serait-il pas, après distillation, un produit comparable, sous bien des rapports, à l'alcool de nos vins, et ne pourrait-il pas devenir par cela même un élément innocent et utile pour l'opération qu'on appelle le vinage? On n'ignore pas que c'est une pratique malheureusement généralisée aujourd'hui pour donner aux vins faibles la force qui leur manque. C'est aux alcools de grains qu'on a recours pour cela, le véritable esprit de vin étant trop rare et trop cher pour qu'on pût l'employer à cet usage sans s'exposer à des pertes ruineuses. Or, des observations nombreuses ont fait reconnaître que ce mélange de vins et d'alcools de provenances diverses est nuisible à la santé et devrait être proscrit par des mesures administratives. Ne serait-il pas rationnel de faire porter des essais suffisamment prolongés sur les effets d'un vinage qui aurait pour base l'alcool du suc de *maguey*? S'il était reconnu que cette addition fût aussi inoffensive que celle de l'alcool du vin, ce serait un double service rendu à l'hygiène des boissons et à l'agriculture qui a pour base cette plante intéressante.

Quoi qu'il en soit, je dirai maintenant, en passant, que le suc de *maguey* est susceptible d'une fermentation secondaire de nature acétique. On a fait avec lui de bon vinaigre, à l'imitation des anciens Mexicains, et l'on en fera de meilleur encore quand on y donnera des soins intelligents.

Mais nous avons dit que le *mezcal* n'est pas à confondre avec l'alcool proprement dit provenant de la distillation du suc de *maguey*. Qu'est-ce donc que le *mezcal* ? Il en est fait des quantités notables surtout en deux points de la République mexicaine : les Etats de *San Luis* et de *Guadalaxara*. Le très judicieux observateur le docteur Don Aniceto Ortega, nous a donné dans le Xe volume du Bulletin de la Société de Géographie et de Statistique de Mexico des détails exacts et minutieux sur la production du *mezcal* dans l'etat de *San Luis Potosi*. Il provient d'un *maguey* particulier appelé *maguey verde*, inutile à la production du *pulque*, qu'il ne donne que d'une fort mauvaise qualité. Cette espèce se multiplie spontanément avec une extrême facilité. Il a même été reconnu que les soins d'une bonne culture, loin de donner pour résultat plus d'abondance et une meilleure qualité de la sève, ne font qu'empirer l'une et l'autre. Les propriétaires ont donc dû prendre la résolution de laisser agir la nature seule qui leur garantit de meilleurs resultats en économisant les bras de l'agriculteur. Le suc de *maguey verde* ayant ete recueilli en son temps et

livré à la fermentation, on y ajoute la feuille de la plante après l'avoir soumise à l'opération que nous allons expliquer. Il s'agit de lui faire subir la cuisson à l'abri du contact de l'air et en la protégeant contre une évaporation trop considérable. Pour cela, dans l'état de *Jalisco*, on est dans l'habitude de pratiquer une grande excavation sous terre. On y fait brûler une forte quantité de combustible et on la remplit ensuite de feuilles de *maguey* qu'on étouffe en fermant l'ouverture. C'est ce qu'on appelle cuire en *barbacoa*. A *San Luis Potosi*, on procède autrement. On pratique de véritables fours à chaux. Après y avoir entassé les feuilles de *maguey* en quantité voulue, on les recouvre de terre mouillée ou de gazon, afin d'empêcher la communication avec l'air. Cela étant fait, on allume les feux à la partie inférieure destinée au foyer pendant le temps que l'expérience a fait juger nécessaire. L'opération étant ainsi terminée, on transporte ces feuilles dans les dépôts où se trouve déjà le suc de la plante en fermentation; on laisse fermenter le tout le temps voulu et on distille ensuite. C'est le résultat de cette dernière opération qui donne le liquide appelé *mexcal*. Des soins particuliers fourniraient un produit susceptible de flatter le goût des amateurs les plus délicats. Tel que ce produit est vendu d'ordinaire, il est âpre et répugne souvent par son bouquet empyreumatique trop prononcé.

Nous n'avons que peu de chose à dire sur l'exploitation des feuilles de *maguey* dans le but d'en extraire les fibres dont l'usage fut répandu dans l'ancien Mexique, et qui forment aujourd'hui la base d'une industrie très intéressante. Le lecteur trouvera dans les pages qui précèdent les noms des espèces qui sont utilisées, de notre temps, pour former les fils qui font l'objet d'un commerce important, sous le nom d'*ixtle*, dans le centre du Mexique. Mais il est une autre espèce de *maguey* dont nous n'avons pas encore parlé jusqu'ici et que l'on a connu dans le Yucatan, et nullement ailleurs pour bien longtemps, sous le nom de *jenequen* ou *henequen*. Cette plante n'acquiert pas des dimensions très considérables; elle arrive rarement à un mètre de hauteur. Il en existe dans le Yucatan plusieurs variétés. Les principales sont le *chelen* et le *cajen* qui poussent à l'état sauvage, et le *yaxqui* et le *sacqui* qui sont l'objet d'une culture très étendue. Le *yaxqui* porte des feuilles d'un vert plus brillant que les espèces sauvages. Ses filaments sont fins et élastiques mais peu abondants, tandis que le *sacqui* donne des fibres beaucoup plus nombreuses mais inférieures en qualité. C'est cette dernière variété, connue sous le nom de *jenequen* blanc, qui forme la base de la richesse agricole des districts de *Tihosuco* et de *Chemax*, où on l'exploite de préférence, comme le *pulque* dans les plaines de *Apan*. Le rendement de cette industrie fut pendant longtemps de fort peu d'importance, parce que la fibre de la précieuse feuille ne pouvait se retirer qu'à main d'homme, et, si l'on tient compte de l'âcreté très irritante de sa pulpe, on comprendra sans peine combien un tel travail arrivait difficilement à un résultat avantageux. C'est seulement depuis 1833 que commença un mouvement des esprits ayant pour but l'invention d'une machine propre à râper cette riche feuille. Mais il faut arriver à l'année 1853 pour voir à ce sujet, un résultat favorable. Ce fut le Yucateco José Maria Millet qui eut la chance d'inventer une machine qui a permis depuis lors de faire entrer dans le commerce d'exportation une quantité considérable de *jenequen*; car l'expérience est venue démontrer que cette fibre est propre à former des cordages de navire qui offrent de nombreux avantages sur ceux du chanvre. Aujourd'hui les agriculteurs du Yucatan ont entrepris la culture de la plante sur une très vaste échelle, au grand bénéfice du pays tout entier.

Nous ne voyons pas l'intérêt que pourraient avoir pour le lecteur de plus longs détails ayant pour but de faire comprendre le genre de culture très élémentaire que les *Yucatecos* ont adopté pour assurer le meilleur rendement possible de leurs *magueys*. Ce que nous venons de dire de l'importance de l'industrie dont ils sont la base doit suffire aux fins que nous nous étions proposées dans cette note.

Ce but a été de mettre les lecteurs de notre livre à même de juger l'importance considérable des différentes variétés de *metl* exploitées par les anciens et mises à profit par les Mexicains modernes. Nous avons la confiance d'avoir rempli suffisamment cette modeste tâche par les détails qu'on a lus dans les pages qui précèdent.

IV. — CACAO.

Il serait oiseux de faire une note à propos de cette plante, dont le fruit est aujourd'hui d'un usage général, s'il n'y avait quelque intérêt à rappeler que le cacao était inconnu en Europe avant la découverte de l'Amérique. Les Mexicains du temps de la conquête en faisaient un usage fréquent, sous des formes variées dont aucune n'était l'équivalent de notre chocolat. Ce fruit précieux était d'ailleurs, pour les plus puissants d'entre eux, un moyen de thésauriser leurs richesses et un élément d'échange qui facilitait les transactions commerciales à la manière de nos monnaies. Cette coutume s'était même perpétuée en certains points du pays, après la conquête, au point que j'ai pu en voir moi-même les suites avant 1850, dans le *Yucatan* où les grains de cacao remplaçaient la monnaie de billon.

Il serait bien difficile de dire quelle était, dans l'ancien Mexique, la valeur du cacao employé comme monnaie. M. Garcia Icazbalceta accompagne ses commentaires sur Cervantes Salazar de la note suivante à ce sujet : « Le *conquistador anonimo* dit que chaque grain valait un demi *marchetto*. Or, d'après Ternaux-Compans, le *marchetto* valait 2 centimes de franc. Cela étant, chaque grain équivalait à 1 centime. Le licencié *Palacios* dit que deux cents grains valaient un réal et la charge 24,000, c'est-à-dire $ 26,30. Le père Motolinia affirme que le cacao vaut cinq ou six *pesos de oro* dans le pays où on le récolte. Oviedo estime à cent grains la valeur d'un esclave, chose inadmissible, attendu que cela équivaudrait à deux cent quarante esclaves pour une charge de cacao, ce qui ramènerait à un demi réal la valeur de chacun, d'après la supputation du licencié Palacios............ Torquemada dit : (livre 14 chap. 42) : « D'abord le cacao valait habituellement quatre ou cinq piastres là où il était récolté, et dix ou douze à Mexico et sur les différents autres points du pays. Il a monté ensuite, là-bas, à quinze et, par ici, à vingt-cinq ou trente piastres; actuellement il ne vaut pas moins de cinquante et quelquefois il monte à soixante piastres......... »

En réalité, dans les pays ou le cacao a continué à s'employer comme monnaie divisionnaire jusqu'à nos jours, sa valeur dans les transactions ordinaires du marché n'était nullement l'équivalent de celle qu'on lui attribuait dans la vente en gros comme comestible. Le grain de cacao, comme monnaie, conservait une valeur conventionnelle qui, en général, était de beaucoup supérieure au prix mercantile. Cela veut dire que l'usage en ce sens en était limité aux transactions de peu d'importance, comme moyen de faciliter les petits appoints, dans des provinces où la monnaie de billon n'avait pas cours.

Pour en revenir aux temps anciens, nous nous appuierons sur les notes judicieuses et toujours vraies de M. Garcia Icazbalceta, pour faire remarquer que, « conformément au système de numération des Mexicains, la base pour compter les cacaos était le nombre vingt. Ainsi, 400 grains de cacao (20 × 20) formaient un *tzontli*. On sait que *tzontli* en langue *nahuatl* veut dire quatre cents. De nos jours encore on a la coutume à Mexico de vendre le bois à brûler par *tzontles* de 400 bûches. Vingt tzontles, c'est-à-dire huit mille, donnaient un *xiquipilli* et trois *xiquipilli* une charge, laquelle par conséquent avait 24,000 grains. Comme cette manière de compter était difficile et pouvait donner lieu à des abus, le municipe en fit la défense par arrêté du 28 janvier 1527. Il fut défendu de vendre le cacao en comptant les grains et ordonné que la vente s'en ferait en mesure comble garantie par le sceau de la ville. Plus tard, par ordonnance du 24 octobre 1536, il fut dit au contraire, que les grains seraient comptés pour la vente et qu'on ne suivrait pas un autre usage. »

Nous avons dit plus haut que les grands personnages mexicains avaient recours au cacao comme moyen de thésauriser leur puissante fortune. Le double usage qui en était fait, comme aliment et comme monnaie, le faisait considérer comme un élément principal de richesse. Les districts qui récoltaient du cacao en payaient le tribut et les rois en dépensaient des quantités énormes. Torquemada (livre 2 chap 53) raconte que, dans le palais du célèbre roi de *Tetzcuco*, *Netzahualcoyotl*, il était dépensé annuellement 2,744,000 *fanegas* de cacao (la *fanega* vaut environ 40 kilos). Cela n'est guère croyable, quoique cet auteur assure avoir vu le livre de dépenses approuvé par un petit-fils de ce roi. Le même Torquemada (livre 4 chap. 57) et le chroniqueur Herrera (décade II, livre IX, chap. 4) rapportent que les Indiens auxiliaires de Cortès pillèrent un grenier à cacao appartenant à *Moteuhçoma*, où

se trouvaient plus de 4,000 charges. Le grain était emmagasiné dans des paniers d'osier si grands que six hommes se donnant la main n'en pouvaient faire le tour. Le vol fut de 600 charges, à propos desquelles il n'y eût pas à vider plus de six paniers. Cela signifie que chacun d'eux contenait 100 charges. (Voyez, pour plus de détails, les notes de M. Garcia Icazbalceta dans Cervantes Salazar, page 246.)

Il serait difficile de se faire une idée juste sur l'étendue et la nature des terrains qui furent mis à profit pour la culture du cacao, au temps des anciens Mexicains. Ce qui est incontestable, c'est que les principaux lieux de production étaient situés au sud du pays en s'approchant de Guatemala et en gagnant l'Amérique centrale. C'est encore là qu'on cultive de nos jours cette précieuse plante, et, aujourd'hui comme autrefois, c'est le district de *Soconusco* qui donne le fruit le plus savoureux. Malheureusement, l'étendue du terrain est trop peu considérable pour donner lieu à une culture qui permettrait l'exportation sur une vaste échelle. De nos jours, la République mexicaine limite ses principaux efforts pour la culture du cacao à la partie la plus méridionale de l'état de Tabasco et aux régions basses de l'état de *Chiapas*. J'ai visité personnellement les plantations de Tabasco, vers le district de *Teapa* qui fit autrefois partie de la commanderie de notre cher chroniqueur Bernal Diaz. Le fruit que l'on obtient dans cette région se consomme presque en entier dans la République même. Son goût un peu âpre le ferait difficilement accepter par les consommateurs d'Europe. Ce défaut est d'autant plus regrettable qu'il pourrait être évité aisément, car il est le résultat d'un calcul mal entendu du producteur. Celui-ci n'a visé, en effet, qu'au moyen de donner à la graine un aspect agréable à l'œil et il n'y réussit qu'au détriment du goût. On n'ignore pas que le péricarpe ou enveloppe corticale de la graine est généralement cassant et d'un aspect terreux peu flatteur au regard. Le producteur de *Tabasco* n'a visé qu'aux moyens de rendre cette écorce plus solide, plus belle et plus luisante. Il y réussit en cueillant le fruit peu de temps avant qu'il soit arrivé à toute sa maturité désirable. Le péricarpe conserve ainsi une élasticité plus résistante. Il prend un beau rouge par la dessication et on lui donne un poli parfait en le mettant dans des baquets pleins d'eau où on le remue violemment avec des balais pendant un assez long temps. C'est du frottement qui en résulte que les graines retirent ce polissage qui les rend très luisantes et attire les préférences de l'acheteur mexicain. Au Mexique, du reste, on remédie à l'âcreté qui en est la conséquence pour le fruit, en le mêlant à d'autres espèces auxquelles il donne un arôme qu'elles ne possédaient pas au même degré. Le meilleur chocolat dont j'aie connu l'usage, à Mexico, était composé de : cacaos Maracaibo, Xoconuzco et Tabasco, parties égales, de chacun 3 kilos; sucre blanc 8 kilos. On aromatisait à la cannelle ou à la vanille.

V. — Danse et musique.

Chez les anciens Mexicains la danse et la musique qui l'accompagnait n'étaient pas un objet d'amusement futile et de distraction sans intérêt. Ce peuple ne comprenait pas que les différentes manières d'honorer leurs divinités pussent se pratiquer sans les accompagner d'un signe extérieur d'allégresse. Rien ne devait respirer la tristesse en présence des idoles qu'on voulait révérer par des cérémonies traditionnelles. Les victimes mêmes qu'on destinait au sacrifice et qui se savaient être au moment où on allait leur arracher le cœur, devaient obéir à l'habitude en dansant et en chantant devant l'image du dieu en l'honneur duquel elles allaient recevoir la mort. Cette coutume de la danse, s'alliant aux pratiques du culte, s'est perpétuée après la conquête chez les survivants des anciennes races mexicaines. Jusqu'à ces derniers temps, les Aztèques, devenus chrétiens, ont continué à venir de loin pour offrir leurs hommages à la vierge de Guadalupe et là, j'ai pu personnellement les voir, costumés à la manière antique, former un rond en se tenant les uns les autres au moyen de cordelettes garnies de fleurs et danser au sein même de l'église consacrée à la vierge miraculeuse en fredonnant un air monotone qui sans doute tenait aux souvenirs de leur passé. On me dit que, vers 1853, l'archevêché de Mexico a interdit définitivement ces derniers signes d'une antiquité que le catholicisme abhorre. Mais, en chassant de l'intérieur du temple cette danse monotone, il n'a pu obtenir que les Indiens s'en abstinssent d'une manière absolue. Ils continuent à danser près de l'église, sur la grande place qui s'étend devant sa façade principale.

Ces danses étaient toujours accompagnées du son de divers instruments. Celui dont il

était le plus fait usage et qui revient si souvent sous la plume du moine Sahagun était le *teponaztli*. Qu était-ce que cet instrument? Dupeix nous l'a décrit par ces simples paroles, en parlant d'abord d'un instrument de guerre appelé *huehuetle* (ce qui veut dire chose antique) : « C'est un cylindre en bois creux, espèce de sapin ; il a trois pieds neuf pouces de long, un peu moins de dix-huit pouces de diamètre, et le bois a un pouce et demi d'épaisseur. Toute la surface est couverte de dessins allégoriques de diverses couleurs, analogues aux armoiries de la ville. Le haut de cet instrument militaire se termine par une peau tendue comme celle de nos tambours et le bas est divisé en trois pointes, avec leurs ornements, faisant office de trépied. Dans le même lieu, je vis un autre instrument dont le son s'accorde avec celui du précédent et forme avec lui la tierce ou l'octave. On l'appelle *teponaztli* ; il est aussi en bois dur, pesant, et de forme cylindrique ; il a dix-huit pouces de long et cinq pouces de diamètre. Sa superficie n'a pas d'ornements coloriés, mais elle offre certains dessins ou fleurons gravés. Sur la partie la plus essentielle, celle sur laquelle on frappait l'instrument, il y a longitudinalement deux languettes ou chevalets divisés en deux tons qui forment une tierce mineure, *ré fa*, *fa ré*, assez éclatante. Le tout est d'une seule pièce. Cet instrument se frappe avec deux baguettes comme nos cymbales, tandis que le *huehuetle* se touche seulement avec la paume de la main. »

Il ne sera pas oiseux de faire remarquer que les anciens Mexicains avaient l'habitude d'exciter le courage de leurs guerriers par le son bruyant des tambours, et, si nous portons l'attention sur les habitudes de l'Ancien Monde nous y constaterons que l'homme a partout des inspirations analogues. Dupeix nous dit à ce sujet : « Je vis un autre *teponaztli* qui appartient à l'antiquité tlascaltèque. Il est admirable par la matière qui est de bois sonore, très dur, pesant, poli, de couleur brun noirâtre et parfaitement bien travaillé en relief, dans le style original de cette contrée. Cette sculpture en bois offre, en effet, des figures que les anciens Indigènes étaient seuls capables de faire. On y voit une figure humaine placée longitudinalement, couverte de vêtements et ornements extraordinaires. Ce morceau très remarquable est un instrument belliqueux qui fut destiné, dans les temps antérieurs à la conquête, à exciter le courage des combattants ; il sonne également en tierce mineure. Ce cylindre, un peu courbe dans sa partie principale (le dessus), offre à la partie inférieure une surface plane. Il a trois pieds de long et environ cinq pouces de diamètre..... Cet instrument vu de profil, ressemble passablement à une barque avec sa proue et sa poupe..... »

Nous avons écrit bien souvent dans le cours de cette traduction l'expression d'*atabal*, à propos de danses ou de cérémonies religieuses. D'après Torquemada, ce serait là une expression générique signifiant tambour et fournissant deux espèces principales. L'un d'eux était d'une grande hauteur, cylindrique, plus gros qu'un homme, avec une peau tendue à l'une de ses extrémités. C'est l'espèce que les Indiens appelaient *huehuetl* et dont nous venons de donner la description par Dupeix sous cette même dénomination. C'est l'autre espèce d'*atabal* déjà décrite qui s'appelait *teponaztli*. (Voyez Torquemada, livre XIV, chapitre XI.)

Ce même auteur, dans le même chapitre, donne une description très étendue des principales danses en usage chez le peuple Mexicain. Toutes fêtes, toutes cérémonies religieuses en étaient l'occasion inévitable et, en certaines circonstances, le nombre de danseurs était extraordinaire ; ils s'élevaient souvent à plusieurs milliers de personnes qui se tenaient par la main en formant des ronds immenses. Plusieurs passages de Sahagun font, du reste, comprendre que la danse et le chant formaient la base de la bonne éducation, tant au point de vue des pratiques religieuses que des bonnes qualités à acquérir dans les rangs honorés de la société. Cela figure parmi les conseils des pères à leurs enfants dans les admonestations nombreuses du VIe livre de cet ouvrage.

Les chanteurs de profession étaient nombreux. Les grands personnages en avaient plusieurs à leur solde. Leur mérite ne consistait pas seulement à bien chanter ; ils étaient aussi compositeurs, car c'était une habitude parmi les Mexicains que, dans les grandes fêtes données par les familles importantes, des chants nouveaux, d'une originalité encore inconnue, fussent offerts à la curiosité des invités. Nous n'insisterons pas davantage sur ces coutumes dans cette note qui n'avait pas d'autre but que d'éclairer le lecteur sur la nature des *tambours*, *atabals* et *teponaztli*, dont il a été si souvent question dans cet ouvrage et que Sahagun n'a décrits nulle part d'une façon bien intelligible.

VI. — Le guerrier Tlalhuicole.

Rien ne pourrait faire comprendre mieux que l'histoire qui va suivre, à quel degré s'élevait le point d'honneur chez les Mexicains et l'estime qu'ils faisaient du sacrifice humain. Plusieurs historiens ont raconté et Juan de Torquemada se plaît à dire la conduite du grand guerrier *Tlascaltèque* capturé dans un combat par les troupes de *Moteuhçoma*. Voici le passage de Torquemada à sujet :

« Tandis que Mexicains et Tlascaltèques s'assiégeaient et se combattaient dans des hostilités constantes, ils se capturaient sans cesse les uns les autres et ne se rachetaient jamais, considérant que le rachat était honteux et sans dignité. Ils devaient mourir dans le combat, ou par le sacrifice quand ils étaient devenus captifs. C'était surtout une règle invariable parmi les gens qui appartenaient à la noblesse et pour les capitaines de renom. On en donne pour exemple le fait suivant. Peu d'années avant que les Espagnols arrivassent dans ce pays, il y eut une guerre entre les *Uexotzincas* et les *Tlascaltèques*, à laquelle se mêlèrent les Mexicains en qualité d'auxiliaires. On captura un très valeureux capitaine *tlascaltèque* appelé *Tlalhuicole*. Il était si renommé par sa valeur qu'il suffisait à l'ennemi d'entendre prononcer son nom pour qu'il abandonnât la partie du côté où ce guerrier se mêlait au combat. Il était, du reste, si vigoureux qu'il faisait usage d'un casse-tête d'un poids considérable ; un homme quelconque, de force fort raisonnable, avait de la peine à le soulever. Comme la chance n'est pas toujours favorable à tout le monde, elle devint contraire à ce capitaine en une occasion où, après plusieurs victoires et grand nombre de faits brillants dans lesquels il s'était distingué, il fut pris par les *Uetzotzincas* en un terrain marécageux où il eut l'imprudence de s'engager, par suite d'une ruse de l'ennemi. Quand on l'eût pris, on le mit en cage et on l'amena à Mexico en dansant et en célébrant de grandes fêtes. Il fut présenté à l'empereur *Moteuhçoma* qui, entendant annoncer son nom, ne se contenta pas de lui épargner la mort et tout autre dommage, mais s'empressa de le mettre en liberté en lui prodiguant toute espèce de gracieusetés. Il lui permit même de retourner dans son pays, chose qui n'avait été faite jusque-là pour personne. Mais on eut beau faire pour le persuader, *Tlalhuicole* ne voulut, ni accepter la liberté, ni consentir à l'accomplissement du désir du roi *Moteuhçoma*. Il le suppliait, au contraire, de le faire sacrifier aux dieux, ainsi que ses aïeux en avaient eu l'habitude. *Moteuhçoma* qui estimait plus sa vie que l'offrande résultant de sa mort ne voulut point écouter sa suplique. Il différa sa réponse pendant quelques jours, après lesquels se présenta une occasion de faire la guerre aux habitants de *Michuacan*. Touché de la valeur de *Tlalhuicole*, il le fit appeler et le nomma capitaine général de l'expédition. Celui-ci, quoiqu'il fût en réalité l'ennemi des hommes qu'il commandait, les conduisit comme s'ils eusent été des alliés et des gens de sa nationalité même. Étant arrivés à la frontière où le roi *Tarasque* tenait ses forces réunies, les Mexicains lui présentèrent la bataille. Le combat s'engagea ; il y eut un grand nombre de morts et de blessés des deux parts, car les *Tarasques* sont vaillants et belliqueux. *Tlalhuicole* ne se rendit pas, à la vérité, maître du terrain, mais se conduisit avec une telle valeur qu'il enleva à l'ennemi un grand butin en hommes et en argent et autres objets très riches, en même temps qu'il capturait nombre d'hommes. Il retourna très glorieux à Mexico avec ce butin. Les Mexicains joyeux de l'avoir eu à leur tête rentrèrent et racontèrent au roi *Moteuhçoma* des merveilles sur son compte. Celui-ci, reconnaissant de la foi qu'il lui avait gardée, le supplia de nouveau qu'il retournât dans son pays, ne voulant point qu'un tel gentilhomme mourût. Mais *Tlalhuicole* répliqua encore une fois qu'il ne lui convenait point de revenir dans sa ville après avoir été vaincu et capturé. Le roi le pria alors, puisqu'il ne voulait point de sa liberté, de rester dans sa cour en qualité de capitaine et comme un de ses courtisans. Il lui promettait toute sorte de faveurs pour lui et pour tous ceux qu'il voudrait. A cela, le guerrier répondit qu'il ne pouvait accepter d'être traître à son pays et qu'on dît de lui qu'il se mettait au service de ses ennemis. Il le supplia donc en grâce que, puisqu'il ne pouvait en rien être utile, on lui rendit le service de le faire sacrifier et de mettre ainsi fin à sa malheureuse existence, attendu qu'en continuant à vivre il se tiendrait pour déshonoré, tandis que par sa mort, il acquerrait de l'honneur, objet des aspirations de toute sa vie. Le mieux serait donc de le destiner à la mort réservée aux hommes valeureux (c'était celle qu'on recevait sur la pierre des gladiateurs). En présence de cette

obstination, voyant qu'il ne voulait rien accepter, *Moteuhçoma* donna l'ordre de l'attacher sur la pierre, conformément à l'habitude, et que ses meilleurs hommes de guerre fussent l'y combattre. Le roi lui-même, entouré d'un grand nombre de gens, assista à ce spectacle. *Tlalhuicole* combattant successivement contre ceux qui se présentaient en tua huit et en blessa plus de vingt. Mais enfin il fut atteint d'un coup qui le fit tomber. On l'emporta alors tout étourdi et on lui arracha le cœur devant son dieu *Uitzilopochtli.*

(Juan de Torquemada, *Monarquia Indiana*, tome I, livre II, chapitre LXXXII).

VII. — La ressuscitée Papan.

Voici le passage de Torquemada qui raconte la résurrection de la femme enterrée qui revient de l'autre monde pour prophétiser à *Moteuhçoma* la fin de l'empire Mexicain. Remarquons, avant de citer ce passage, que le moine franciscain donne une foi absolue au fait qui s'y trouve révélé.

« Aussitôt que l'empereur *Moteuhçoma* prit les rênes du gouvernement il maria une de ses sœurs appelée *Papan* avec le gouverneur de *Tlatelulco.* Quoiqu'elle fût devenue veuve peu de temps après son mariage, elle n'en persista pas moins à vivre parmi les administrés et dans les maisons de son défunt mari où elle continuait à être servie et honorée du plus grand respect par les plébéiens et les grands seigneurs, à son double titre de veuve du possesseur d'une moitié de la capitale sous la suzeraineté de l'Empereur, et de sœur d'un monarque aussi grand et aussi puissant que l'était *Moteuhçoma.* Elle fut atteinte d'une maladie dont elle mourut et ses obsèques furent honorées de la présence de l'empereur son frère accompagné de la noblesse la plus élevée de sa cour. L'inhumation eut lieu dans un jardin de son palais dans un souterrain voûté, près d'une salle de bains située dans le jardin lui-même. La défunte *Papan* avait l'habitude d'en faire usage, car c'était une coutume fort répandue parmi les Indiens, tant nobles que prolétaires. La voûte fut recouverte d'une pierre plate d'un poids modéré. Les cérémonies nombreuses étant finies, tout le monde se retira. La défunte resta dans son tombeau toute l'après-midi du jour où elle fut inhumée et toute la nuit suivante. Au point du jour une fille de cinq à six ans abandonna le lit de sa mère pour se rendre à l'appartement où demeurait une vieille et vénérable *dueña,* sa gouvernante, aux soins de laquelle avaient été confiées la maison et la famille de la défunte. L'enfant devait passer par le jardin pour se rendre à l'endroit où se tenait sa gouvernante. Étant arrivée à un bassin qui précédait la salle de bains, elle apercût assise sur un des degrés sa tante *Papan* qui était morte et avait été enterrée la veille. Elle ne fut prise d'aucune frayeur en la voyant, car jeune enfant comme elle était, elle ne comprenait pas qu'elle fut morte. Elle pensa donc seulement que sa tante prenait un bain, de la même façon qu'autrefois lorsqu'elle se baignait en sa compagnie. *Papan* ayant vu la jeune fille l'appela en disant : « *cocoton!* » (C'est une expression dont on fait usage à l'égard des enfants). La jeune fille qui l'entendit et la reconnut s'approcha d'elle et lui demanda ce qu'elle désirait. *Papan* lui dit : « Va à l'appartement de ta tante, ma gouvernante; dis-lui que je l'appelle et qu'elle vienne ici. » L'enfant s'y étant rendue lui dit que sa tante *Papan* l'attendait dans son bain. La *dueña* ne vit là qu'une plaisanterie ; elle crut seulement qu'en sa qualité d'enfant elle ne s'habituait pas à son absence et que, pleine de son souvenir, elle venait lui dire comme par le passé que la défunte l'appelait. Elle la carressa tendrement et lui dit : « Mon enfant, ta tante est déjà avec les dieux et jouit du grand repos en récompense de sa bonne vie et de la modestie de son existence. » Mais l'enfant lui répéta que sa tante *Papan* l'appelait, et elle la tirait par son *uipil* pour qu'elle se rendit avec elle à l'endroit où elle était attendue. Ne pensant nullement que cela pût être autre chose qu'une plaisanterie, ce fut pour lui faire plaisir qu'elle suivit l'enfant jusqu'aux bains où elle aperçut, en effet, *Papan* assise sur un des degrés du bassin. Or, comme elle savait que la défunte avait été enterrée la veille, elle fut saisie de frayeur et tomba à terre sans sentiment et sans voix. A cette vue l'enfant s'enfuit en courant à l'appartement de sa mère et lui dit ce qui se passait. Celle-ci se rendit aussitôt aux bains en compagnie de deux dames de son service. Là, elles aperçurent une femme sur le sol sans connaissance et une autre assise dans le bain. Ayant reconnu que celle-ci n'était autre que la défunte, elles furent saisies de crainte; mais *Papan* les rassura, leur ordonna de l'accompagner à son appartement et de garder le plus grand silence pour tout le jour, afin que personne ne la vit et qu'on ignorât l'événement.

Le lendemain elle manda *Tiçotzicatzin* son majordome et lui dit que le secret de Dieu n'ayant rien de commun avec les actions des hommes sur la terre, sa vue ne devait lui inspirer aucune crainte. Elle ajouta qu'il eût à se rendre immédiatement au palais pour dire au roi son frère qu'elle était vivante et qu'elle le priait de la venir voir, parce qu'elle avait à lui révéler des choses d'importance. *Tiçotzicatzin* l'ayant entendue n'osa pas se rendre auprès de l'Empereur avec cette ambassade, parce qu'il le savait impressionnable au point de vue des présages et il craignit d'y perdre la vie. Il pria très humblement *Papan* de l'excuser. Celle-ci voyant son peu de résolution lui donna l'ordre d'appeler son oncle *Neçahualpilli*, roi de *Tetzcoco*, qui avait dû assister à son enterrement. Le roi s'empressa de se rendre à l'appel de sa nièce, car c'était un homme de cœur ou de courage qui ne se laissait pas intimider par de pareilles visions. Étant entré dans l'appartement de *Papan*, il la salua et la consola à sa manière. Elle lui répondit par quelque parole de circonstance et le pria en grâce de vouloir bien appeler son frère *Moteuhçoma*. *Neçahualpilli* se rendit au palais et adressant la parole au roi, il lui raconta l'événement dans les termes les plus mesurés afin d'éviter qu'il en ressentît du trouble et de la frayeur. *Moteuhçoma* l'écouta avec une surprise mêlée de doute; car il n'ignorait pas qu'elle était morte et qu'il avait lui-même pris part à son inhumation deux jours auparavant. D'autre part, il était sûr de n'avoir jamais vu, ni jamais entendu dire qu'une personne quelconque eût recommencé à vivre après avoir été enlevée par la mort. Voulant néanmoins s'assurer de la réalité, il fit assembler ceux qui l'accompagnaient habituellement et il se rendit avec eux à la maison de la défunte. A son arrivée dans son appartement, il s'écria d'une voix que tout le monde pût entendre : « Es-ce bien toi, ma sœur, ou n'est-ce que le démon déguisé dans ta personne? » Elle répondit : « C'est moi, mon frère; que Votre Majesté ne se trouble ni s'épouvante aucunement. » *Moteuhçoma* entra, et s'assit à son chevet, le roi de Tezcoco se tenant à son côté. D'autres personnages de rang élevé, saisis d'étonnement, se tinrent debout, s'apprêtant à entendre ce que la défunte allait dire à son frère. Alors, d'une voix tranquille et quelque peu élevée, Papan lui tint le langage suivant : « Vous tous qui êtes ici présents, vous prendrez pour choses bien nouvelles ce qui se passe à votre vue, tenant pour naturel qu'une personne morte ne revienne jamais pour reprendre la vie dont elle jouissait auparavant; et cela est, en effet, ainsi, conformément à ce que l'expérience nous a permis de voir chez tous nos prédécesseurs. Que ceux qui ne voudraient pas croire à ma mort se limitent donc à penser que j'ai été pendant plusieurs heures victime d'un accès qui m'a privé de mes sens en me donnant l'aspect d'une morte. » Se tournant ensuite vers son frère, qui l'écoutait attentivement, elle ajouta : « Revenue à moi par suite de la cessation de cet accident (si vous ne voulez pas croire que j'ai été morte) et me voyant sous terre, je fis des efforts pour abandonner le sépulcre; je soulevai la pierre par un effort dont Dieu me fit la grâce sans doute et je sortis. C'est à l'aide des gens de ma maison que j'ai été transportée dans cet appartement et sur ce lit. Et maintenant, puisque telle est la volonté des dieux, je veux dire ce que j'ai vu pendant ce temps et les choses qui me sont arrivées.

« Je me voyais dans une spacieuse vallée qui paraissait n'avoir ni commencement ni fin, très plate, dépourvue de coteaux, de ravins et de montagnes. Vers son milieu se trouvait un chemin qui bientôt se divisait en sentiers divers. A l'un des côtés de la vallée coulait une rivière considérable dont les eaux couraient avec un bruit formidable. Ayant voulu me jeter dans le courant pour passer de l'autre côté, je vis apparaître un jeune homme vêtu d'une longue tunique nette comme un cristal et rayonnante comme le soleil, son visage brillait comme une étoile; sur son front se voyait une figure qu'il répétait en mettant un doigt sur un autre en forme de croix. Il avait des ailes en plumes riches nuancées de charmants reflets; ses yeux brillaient comme des émeraudes et le regard était modeste. Ce personnage était blond, de bel aspect et de taille imposante. Il me prit par la main et me dit : « Viens ici; il n'est pas encore temps que tu passes ce fleuve. Tu possèdes l'affection de Dieu quoique tu ne le connaisses pas. » Je lui donnai modestement la main et il me conduisit plus loin dans cette vallée où je vis beaucoup de têtes et d'ossements d'hommes morts. J'en vis aussi qui poussaient de douloureux gémissements dont on était ému. Plus loin encore je vis un grand nombre de personnages noirs portant des cornes à la tête, avec des pieds de cerf; ils étaient occupés à édifier une maison qu'ils étaient pressés de finir. Tournant mes regards vers l'Orient au moment où le soleil se levait, je vis venir par les eaux du fleuve de grands navires montés par un grand nombre d'hommes autrement vêtus que nous-mêmes; leurs yeux étaient d'un gris clair, leur teint rosé, et ils

portaient à la main des bannières, et des cabassets sur leur tête. Ils se disaient fils du soleil. Le jeune homme qui me conduisait par la main et me faisait voir toutes ces choses me dit que ce n'était point la volonté de Dieu que je me jetasse pour le moment dans la rivière parce que j'étais réservée à voir de mes propres yeux les événements prendre une autre tournure et à jouir des avantages de la foi dont ces personnages étaient porteurs; que je les attendisse donc pour être témoin des guerres qui allaient s'engager entre eux et nous, et les voir devenir les maîtres de ces royaumes; que ces ossements qu'on entendait gémir sur ces compagnes étaient nos devanciers morts sans avoir été éclairés des lumières de la foi, ce qui était cause de leur tourment; que cette maison élevée par les Noirs était destinée à renfermer ceux qui mourraient dans les batailles qu'on allait soutenir contre les gens des navires; que je revinsse sur mes pas pour les attendre, afin que lorsque le calme s'établirait et que les ablutions du baptême seraient annoncées, je fusse la première à guider mes compatriotes qui en devraient profiter. »

Moteuhçoma écouta ces choses en silence et il s'en sentit grandement troublé. Les personnages qui l'entouraient, voulant le calmer, lui dirent que la malade était folle et que ses paroles n'étaient autre chose que le délire de son mal. Mais le monarque sans rien répondre sortit de cet appartement et regagna les siens, plongé dans la confusion de ses pensées et occupé à rapprocher ces nouveaux détails de bien d'autres choses qui avaient déjà été observées dans le royaume et qui paraissaient être l'annonce de quelque événement nouveau et certain. *Moteuhçoma* ne revit jamais plus sa sœur Papan ; mais les temps accomplirent ce qu'elle avait prédit. Elle guérit, au surplus, de sa maladie et vécut désormais d'une vie retirée et exemplaire. Elle ne mangeait qu'une fois par jour. Aussitôt que les Espagnols entrèrent dans la ville et commencèrent à convertir et à administrer le baptême, elle fut la première qui le reçut dans *Tlatelolco* sous le nom de Doña Maria *Papan*. . . . . . .
. . . .

Cette histoire, telle que nous venons de la raconter, a été extraite de peintures anciennes et elle a été traduite et envoyée en Espagne, comme une chose reconnue pour certaine parmi les vieillards. Doña Maria Papan a été très connue dans cette ville et il est croyable que l'événement fut, en effet, tel qu'on vient de dire, puisqu'il était ainsi raconté dans toutes les conversations. . . . .
. . . .

VIII. — MARINA.

La personnalité de Marina est tellement intéressante au point de vue de la conquête par les Espagnols que je regrette de ne pas en avoir tiré l'occasion d'une longue note dans ma traduction de la chronique de Bernal Diaz del Castillo. Je me suis contenté de dire que l'histoire ne fait plus mention de cette Indienne intéressante après qu'elle eût accompagné Fernand Cortès dans sa campagne de Honduras. Il est très vrai que ce que l'on peut à juste titre appeler « l'histoire » ne s'en occupe plus à partir de cette époque; mais cela ne veut pas dire qu'on ait absolument perdu sa trace depuis lors. Prescott dit qu'il lui fût assigné des terres dans sa province natale où sans doute elle passa le reste de ses jours, parce que son nom disparaît dès lors de l'histoire. (Livre 7, chap. III, *la Conquête de Mexico.*)

Cela doit d'autant moins paraître exact que son mari Juan Jaramillo devint un des principaux habitants de Mexico où il figura dans différents emplois d'importance; car il fut *regidor*, *procurador* et *alferez real*. Tout porterait donc à croire, quoique l'on ne voie plus aucune trace de doña Marina depuis 1528, qu'elle termina ses jours dans la capitale même à une époque dont on n'a actuellement aucune connaissance. Elle et son mari y possédaient, en effet, des propriétés considérables. Les recherches d'Alaman (*Disertationes*, tome II, pag. 293, 294) nous permettent d'assurer que le 14 mars 1528, il fut fait aux deux époux concession d'un terrain attenant à Chapultepec. L'un deux obtint également un solar pour jardin à la chaussée de San Cosme. En outre, le 20 juillet 1528, il lui fut donné un enclos de jardinage qui avait appartenu à *Moteuhçoma*. Les maisons d'habitation de Marina étaient situées dans la rue de Medinas. Quoi qu'il en soit, il est très certain qu'il n'existe encore aucune donnée permettant de dire où Marina passa le reste de ses jours à partir de l'année 1528.

Les historiens n'ont pas été, en général, mieux informés relativement au lieu de sa naissance. Gomara la fait naître dans la province de Jalisco ; Torquemada et Herrera ont suivi cette opinion. A la vérité Clavijero fait remarquer, que s'il en eût été ainsi, on concevrait difficilement qu'elle eût été rencontrée par Cortès dans la province de Tabasco. Pourquoi douter, d'ailleurs, de la sincérité de Bernal Diaz qui dit tenir d'elle-même qu'elle était née dans la province de *Guazacualco?* Ce chroniqueur consciencieux assure, en outre, qu'il eut occasion de connaître la mère et le demi-frère de cette femme célèbre dans le pays même où elle était née. Après ce récit, il doit rester hors de doute qu'elle était originaire de cette province et que de là elle était passée dans celle de Tabasco qui est limitrophe. Il est probable que lorsqu'elle y fut rencontrée par Fernand Cortès, Marina qui, plus tard, eut un fils avec ce célèbre conquérant, était déjà mère d'une fille illégitime ; car M. Garcia Icazbalceta nous rappelle que dans l'enquête qui fut ouverte relativement à l'administration de Cortès, il est question d'une fille de l'interprète Marina, sans qu'il soit fait mention de son père.

On n'est pas non plus très certain de l'origine du nom de Marina sous lequel elle est connue dans l'histoire. Je demande à M. Garcia Icazbalceta la permission de traduire textuellement la partie qui traite de ce point intéressant dans une note qu'il a insérée dans son édition des dialogues de Cervantes Salazar. « Les auteurs sont d'accord pour assurer que le nom de Marina lui fut donné par le baptême. C'est donc le nom chrétien ; mais elle en avait indubitablement un autre appartenant à la gentilité. Quel était ce nom-là? Quant au nom de *Malinche* sous lequel elle est connue et que les Mexicains appliquèrent également à Cortès, on en attribue l'origine à ce que, la langue mexicaine manquant de la lettre R, les Indiens lui substituèrent la lettre L, comme étant celle qui leur paraissait la plus analogue. Marina se convertit ainsi en Malina. En y ajoutant la terminaison *tzin* qui dénote affection et respect, on fit *malintzin*, lequel nom, corrompu par les Espagnols d'après leur habitude, en arriva à faire *malinche.* D'autres auteurs qui paraissent plus fondés pensent que le changement de nom suivit une direction inverse. Dans l'explication de la planche X du Codice Telleriano-Remense, laquelle remonte à l'époque du premier vice-roi de Mexico, on lit ce qui suit : « Cette année-là les Mexicains subjuguèrent la province de *Coatlaxtla,* qui est située à 20 lieues de Vera-Cruz, après avoir soumis tout le pays laissé derrière eux. Ce fut en l'année 8 *maison* ou 1461. Cete province est celle de *Guazacualco*, celle-là même où les Espagnols trouvèrent l'Indienne *Malinale* qu'ils appellent toujours Marina. » Nous pouvons conclure de là que le nom de Marina lui fut appliqué par le baptême, peut-être par analogie avec celui qu'elle portait auparavant. C'est de celui-ci et non du nouveau que dériva, sans aucune substitution de lettre, le nom de *Malintzin* en mettant seulement *tzin* à la place de la terminaison antérieure, ainsi que le demande le génie de la langue.

« *Malinalli* est le nom ou le symbole de l'un des 20 jours du mois mexicain. Il se traduit par le mot « corde tordue » du verbe *malina* qui veut dire tordre une corde sur la cuisse. On sait que les Mexicains donnaient aux enfants le nom du jour de leur naissance. Plus tard on en ajoutait un autre sans enlever celui qu'ils avaient déjà reçu. Nous lisons dans le Gomara de Bustamante : « Marina ou *Malintzin Tenepal*, car c'était son surnom et plus tard elle s'appela Marina, etc. » On voit par là que le nom de Marina vint postérieurement, c'est-à-dire au moment du baptême et que son véritable nom, c'est-à-dire son nom profane était *Malintzin Tenepal. Malintzin* ou *Malinalli* serait ainsi le nom primitif pris du jour de la naissance et *Tenepal* (dont je ne vois pas l'interprétation) serait celui qu'elle prit plus tard conformément à la coutume générale rapportée par le P. Motolinia. » (Garcia Icazbalceta, *Dialogues de Cervantes Salazar*, page 181).

Quoi qu'il en soit, pour en revenir à l'impossibilité où l'histoire se trouve de dire où Marina passa le reste de ses jours après la conquête définitive du pays, on peut se livrer à quelques réflexions dans le but de faire comprendre que la présence de son mari à Mexico dans un rang élevé n'est pas une raison pour faire croire que Marina dût en faire également sa résidence définitive. Il est plus naturel de penser que, par suite de l'arrivée à Mexico de quelques familles de hauts employés de l'administration, Juan Jaramillo se trouva singulièrement gêné de la présence d'une femme avec laquelle il avait pu se lier par le mariage au milieu des désordres de la campagne, mais qui présentait le souvenir d'une vie soldatesque trop facile aux yeux des familles nouvelles dont les antécédents étaient plus réguliers au point de vue de la morale. Il dut en résulter pour Jaramillo le désir de se soustraire le plus possible aux sarcasmes pénibles des envieux en évitant les

occasions fréquentes, que les entrevues nécessairement renouvelées à chaque instant avec Cortès et d'autres encore faisaient naître bien naturellement dans les cercles distingués de la colonie nouvelle. Il est naturel de croire aussi que le caractère indépendant et le sens moral un peu émoussé de Marina durent lui inspirer le désir de se délivrer de toute entrave. De là naîtrait bien naturellement la pensée que la supposition de Prescott, qui fait vivre cette Indienne célèbre dans ses domaines d'une province éloignée, représente probablement la vérité. Si Marina eût continué à vivre à Mexico et y fût morte, il y resterait sans nul doute des traces plus certaines de sa résidence et de sa mort.

IX. — LES BUBAS.

On serait porté à croire bien souvent que Sahagun en décrivant les mœurs des Mexicains les envisage dans des faits qui sont postérieurs à la conquête et qui ont obéi déjà à l'influence exercée par les conquérants. Il serait difficile de croire, en effet, que le langage que le moine franciscain prête aux Aztèques d'avant la conquête fut exactement celui que nous lisons parfois dans son livre. Ainsi, à la page 338 de ma traduction, au chapitre VI du VIe livre, où les Mexicains demandent à *Tezcatlipoca* le changement du roi, nous voyons ces paroles : « Dans ce lieu saint et si digne d'être révéré, cet homme se rend coupable de dérèglements ; il porte atteinte à la dévotion ; il dissipe ceux qui vous servent et vous honorent, tandis que c'est là que vous prenez plaisir à réunir et à signaler ceux qui sont vos amis, quand ils chantent vos louanges, semblable *au pasteur qui marque ses brebis.* » Ces dernières expressions seraient peu propres à faire croire que Sahagun nous a transmis d'une manière absolument littérale les paroles que les Mexicains prononçaient, toujours identiques, dans des circonstances prévues. Ce peuple, en effet, ne connaissait point les brebis avant la conquête. La comparaison qui est faite ici avec le pasteur qui aurait été destiné à les garder est évidemment une invention de notre auteur, à moins de supposer que les vieillards qui lui ont dicté les expressions dont il se sert avaient déjà modifié leur langage au contact des Espagnols et s'étaient écartés sensiblement de leurs habitudes.

Cette réflexion de ma part n'est pas aussi oiseuse qu'elle paraît l'être. Nous voyons, en effet, dans le passage de la page 652, qui donne actuellement lieu à cette note une façon d'interpréter la maladie des *bubas* en lui attribuant des signes qui pourraient bien ne pas avoir existé avant la conquête et s'être développés au contact des Espagnols après plusieurs années de résidence. Ces douleurs qui se fixent dans les os et qui caractérisent un symptôme tertiaire évident de la syphilis constitutionnelle pourraient bien être considérées comme étant le résultat d'une maladie devenue vulgaire après une trentaine d'années de changements introduits par les Européens. Nous sommes là dans un doute qui ne nous permet pas de prendre le livre de Sahagun pour un juge irréfutable de cette question de la non-existence ou de l'existence réelle de la syphilis au Mexique avant la conquête. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle y existait réellement à l'époque où il écrivait ce passage de son livre et les Mexicains indigènes possédaient des habitudes de traitement qui n'avaient rien de commun avec celles des Européens. Cette dernière particularité suffirait déjà pour faire présumer que la maladie était antérieure à l'arrivée des Européens au Mexique ; car, si elle n'avait été connue qu'à la suite de leur contact, il est présumable qu'en présence d'une affection si nouvelle, les Mexicains auraient imité pour la guérir la conduite de ceux qui l'avaient importée.

Le passage de la page 338 qui parle de pasteur de brebis et d'autres passages analogues pourraient bien être considérés comme des licences de traducteur imputables à Sahagun lorsqu'il a traduit son texte aztèque en langue espagnole. Il a pu trouver dans ce texte indigène des paroles indiquant un gardien d'autres animaux, et céder à la tentation de le convertir en pasteur de brebis, expression qui apparaît souvent dans le langage des prédicateurs du catholicisme et rentre dans la manière de parler plus facilement saisissable pour les lecteurs que Sahagun se promettait d'avoir lorsqu'il a traduit son premier texte en espagnol. Je désire que cette réflexion ne paraisse pas oiseuse à mes lecteurs, car je la juge d'un très haut intérêt pour la confiance que le livre de Sahagun me paraît digne d'inspirer à tous égards. Le texte espagnol de son ouvrage n'a pas toujours été l'exacte reproduction de son texte *nahuatl* ; mais je ne crois pas qu'il s'en soit jamais écarté dans les passages essentiels. En un certain nombre de points de son récit, il a

trouvé dans sa première manière d'écrire des longueurs qui lui ont paru sans intérêt pour des lecteurs espagnols. Il a soin de prévenir, dans son texte nouveau, toutes les fois qu'il omet volontairement ces détails qu'il a crus oiseux; mais il n'y a aucune raison de supposer qu'il ait jamais inventé ou altéré sérieusement les paroles qui lui ont été dictées par les vieillards indigènes qu'il a consultés. Ce n'est pas une douzaine tout au plus d'expressions douteuses qui pourraient faire soupçonner l'altération sérieuse de l'ensemble d'un ouvrage si considérable et si étendu, dans le cours duquel la bonne foi est évidente et va souvent jusqu'à faire soupçonner de naïveté celui qui l'écrit.

Pour en revenir donc au passage de Sahagun qui donne lieu à cette note, j'en arriverai aux conclusions que j'ai consignées déjà dans un article longuement développé qui accompagne ma traduction de Bernal Diaz del Castillo. C'est-à-dire que j'ai acquis la ferme conviction de l'existence au Mexique, avant l'arrivée des Espagnols, non pas seulement d'une maladie simplement vénérienne (ce qui est évident), mais de la syphilis constitutionnelle elle-même. Outre ce passage de Sahagun qui parle clairement de symptômes graves qui avaient pour siège le système osseux et que les indigènes traitaient par des moyens qui n'avaient rien de commun avec ceux que les Européens employaient, je viens présenter aujourd'hui à mes lecteurs une preuve des plus intéressantes que je recueille dans un petit livre imprimé en Espagne en 1567, par le docteur Pedrarias de Benavides, natif de la ville de Toro et y résidant à cette époque. Ce petit livre qui renferme 330 pages in-12 a été destiné par l'auteur à raconter les effets de certains médicaments américains inconnus en Espagne, et à faire connaître le résultat de sa pratique au sujet des *bubas* ou *morbo galico*, comme il l'appelle. Le médecin Benavides a résidé en Amérique sur différents points et notamment à Mexico, à une époque qu'il n'est pas facile de fixer avec une exactitude mathématique, mais dont on peut donner la date très approximative. Il imprimait, en effet, son livre en 1567 et il y dit, au folio 66 : « Me trouvant dans la maison du licencié Alonso de Ponte, à Salamanque, il y a trente et un ans, je vis administrer la première onction (mercurielle sans doute).......... » Cela signifie que le docteur Benavides est allé en Amérique pendant l'espace des trente et une années qui ont précédé la publication de son livre en 1567, et que, par conséquent, il était déjà trente et un ans avant cette date (c'est-à-dire en 1536), en état de juger l'effet des frictions mercurielles appliquées contre les *bubas*. Mettons, ce qui est fort probable, qu'il fût allé à Mexico cinq années plus tard, lorsqu'il était encore jeune, il en résulterait que les observations qu'il a pu y faire ont eu lieu 20 ans après la prise de Mexico par Fernand Cortès. Or, le docteur Benavides nous assure dans son livre qu'il a été chargé pendant huit ans du service d'un hôpital dans cette capitale et qu'on y traitait plus de *bubas* qu'en Espagne. Voici ses propres paroles : «........ Les choses que je viens de dire (sur les *bubas*), je n'avais nul besoin d'en parler parce que bien des gens les savent mieux que moi, quoique en réalité je pourrais être plus éclairé que qui que ce soit en cette matière à cause de la grande pratique que j'en ai. Il serait donc utile de profiter de l'expérience que j'ai eu l'occasion d'acquérir dans un hôpital dont j'ai été chargé pendant huit ans, à Mexico, *où l'on a l'occasion de traiter cette maladie plus que dans toute l'Espagne.*

Les Espagnols n'étaient fixés à Mexico que depuis vingt ans lorsque Benavides y est arrivé. Est-il croyable que, si la syphilis eût été importée par eux au Mexique, ce pays pût être déjà plus infecté que l'Espagne même et les hôpitaux du lieu plus remplis de syphilitiques, en un espace de temps aussi court? Cela n'est pas croyable, si l'on remarque surtout que ces vingt premières années n'avaient pas encore peuplé le Mexique d'un bien grand nombre d'Espagnols.

Il nous importe maintenant de savoir, pour achever de dissiper nos doutes, ce que notre auteur entend par les expressions de *bubas* et *morbo galico* dont il fait usage. Or, voici ce qu'il en dit au folio 71 : « Les symptômes du début consistent en quelque mal sur la verge, quelques bubons qui se fondent par eux-mêmes ou sous l'influence de quelque médecine fondante; des douleurs dans les articulations ; chute des sourcils et des cils comme dans l'alopécie ; quelques ulcères à la luette, d'une résolution difficile ; quelques douleurs à la tête sans fièvre ; quelques petites tumeurs qui se forment sur la tête ; une mauvaise couleur du visage ; de la faiblesse qui fait que les malades se fatiguent par la marche, désirent s'asseoir et ont de la répugnance à reprendre leur route. »

Voici maintenant ce qu'il ajoute au folio 82 : « Les symptômes de cette maladie sont bien marqués....; l'humeur cherche son siège dans les articulations où les douleurs deviennent violentes ; elles se fixent aussi sur les os au point de les corrompre. »

Par les mots *bubas* et *morbo galico* le docteur Benavides entend donc bien évidemment la syphilis, c'est-à-dire cette maladie cruelle, éminemment contagieuse, qui désola l'Europe dès la fin du xve siècle et qui attirait d'une manière particulière l'attention des médecins de l'époque où cet auteur espagnol a vécu. C'est bien cette maladie qu'il a observée à Mexico et qu'il nous dit y être plus fréquente qu'en Espagne, vingt ans environ après la conquête de Fernand Cortès. Jusqu'ici bien des voyageurs nous avaient parlé des *maladies vénériennes* partout observées en Amérique par les Espagnols qui en firent la conquête, sans que nulle part ils missent en évidence les symptômes caractéristiques de la syphilis constitutionnelle. Mais le passage de Sahagun qui donne lieu à cette note est un indice certain de l'existence de ce mal, et l'auteur Benavides dont nous venons de parler nous dit bien clairement que ce qu'il a eu l'occasion de traiter à Mexico, 20 ans après l'établissement des Espagnols, c'est incontestablement la syphilis constitutionnelle et non pas seulement une maladie vénérienne simple, telle qu'elle a existé partout dans tous les temps.

X. — La médecine chez les Mexicains d'avant la conquête.

Il serait fort difficile de se rendre un compte exact de la manière dont les anciens Mexicains comprenaient la nature des maladies et l'effet des moyens employés contre elles. Mais en y réfléchissant bien, on arrive à croire que leur pratique, certainement empirique dans tous les cas, c'est-à-dire uniquement basée sur l'expérience et les résultats des médicaments employés, n'était pas absolument dénuée de raisonnement et de vues générales. Ils paraissent, en effet, avoir eu de la saignée la pensée qu'elle doit le plus naturellement inspirer : je veux dire qu'elle se présentait à leur esprit comme un moyen de combattre les états inflammatoires et congestifs. L'habitude d'ailleurs de répandre leur sang à tout propos dans leurs pratiques religieuses les rendait un peu prodigues de l'emploi de cette effusion contre les souffrances qui leur paraissaient la réclamer.

La coutume qu'ils avaient de faire usage d'emplâtres rubéfiants prouverait que l'expérience leur avait indiqué l'efficacité d'une révulsion dans certaines maladies. L'emploi permanent du même moyen révélerait également qu'ils n'ignoraient pas l'action fondante et résolutive de certaines substances appliquées sur le mal.

Il est incontestable au surplus qu'ils avaient raisonné les avantages qu'on pouvait retirer de l'emploi des substances purgatives, soit comme moyen d'agir directement sur les voies intestinales pour en obtenir un effet sur place, soit comme moyen puissant d'agir sur des organes éloignés ou sur des épanchements quelconques par la révulsion ou par l'écoulement des liquides dont les purgatifs étaient l'occasion.

A côté de cela, et par-dessus tout, ils paraissent avoir fait une étude minutieuse de l'effet des plantes sur l'organisme et, si l'on peut croire que leur observation n'avait pas été toujours à cet égard très judicieuse, il est certain néanmoins que leur esprit ne s'était pas égaré et qu'il était resté dans le vrai pour beaucoup de résultats constatés. Le nombre des substances naturelles employées par eux était d'ailleurs considérable. L'énumération minutieuse qui en a été faite par le médecin-naturaliste Hernandez est remarquable. Elle a ceci de précieux pour notre étude qu'elle groupe les substances en regard des maladies contre lesquelles elles étaient employées. Il en résulte qu'on peut se faire à la fois une idée de l'importance des moyens thérapeutiques dont les Indiens faisaient usage et du degré de connaissances auquel ils étaient parvenus au sujet de la distinction des maladies. Or, à ce dernier point de vue, on est justement surpris qu'Hernandez n'ait pu nommer aucune des affections que l'on connaissait alors en Europe sans la faire suivre de la longue énumération des substances dont les Mexicains se servaient pour la combattre. Cette particularité curieuse du travail du médecin de Philippe II peut servir à donner la double idée du résultat considérable auquel les Indiens étaient parvenus en fait de connaissances pathologiques et thérapeutiques. Mais malheureusement rien de tout cela ne nous dit qu'elle était la nature des maladies les plus communes et surtout de celles qui ont été la base d'épidémies fréquentes dont le pays fut désolé à différentes époques de son histoire. J'ai fait suivre ma traduction de Bernal Diaz d'un travail sur ce sujet. Je ne puis faire autre chose que renvoyer le lecteur aux courtes réflexions que j'ai faites dans ce travail. La note curieuse par laquelle mon collaborateur, M. Siméon, a terminé le XIe livre de Sahagun et qui a trait à la citation d'un manuscrit inédit de Chimalpahin, corrobore la

description que Sahagun lui-même a donnée [1] des symptômes de l'épidémie terrible qui désola le Mexique en 1545 et en 1576. Mais malheureusement l'un et l'autre passages de ces deux auteurs, relatifs à cette maladie, ne décrivent que d'une façon fort incomplète les signes sensibles du mal. Ils n'insistent que sur un point, qui était sans doute le phénomène culminant et le plus redouté : une abondante hémorrhagie par la bouche et par le nez. Sahagun ajoute à ce signe l'existence de taches à la peau, dont il ne dit pas l'étendue et la couleur exacte. J'ai lu quelque part un passage qui les compare à du vert-de-gris et, comme, d'ailleurs l'expression *matlazauatl*, par laquelle on a désigné la maladie, contient la racine qualificative *matla*, pour *matlalli* (verdâtre), on peut croire que les taches que cette affection épidémique produisait sur le corps des malades avaient un aspect vert foncé. Si elles n'avaient pas plus d'étendue que les pétéchies du typhus moderne, nous pourrions assurer que l'affection dont il s'agit n'était autre chose qu'un typhus hémorrhagique d'une malignité exceptionnelle. Si les taches étaient fort étendues et prenaient presque le corps entier, la maladie aurait été probablement, ainsi que je l'ai dit dans une autre étude, une scarlatine maligne compliquée de *purpura hæmorrhagica*. De toute façon, nous devons assurer que, soit l'une ou l'autre de ces deux affections, elles ne forment plus, de nos jours, la base d'épidémies ayant un caractère hémorrhagique si marqué.

Quoi qu'il en soit, les révolutions à constater dans la nature que le temps a imprimée successivement aux maladies le plus habituellement observées au Mexique, pourraient être le sujet d'études du plus haut intérêt. Je ne dis pas que quelques éléments essentiels ne manqueraient pas à celui qui voudrait s'en occuper ; mais je crois que ce ne serait pas au point de rendre ses efforts absolument inutiles. Le peu de mots que j'en ai dits moi-même n'ont pas certainement grande importance. Je me permets cependant de renvoyer le lecteur qui en serait curieux à mes notes de la traduction de Bernal Diaz.

XI. — Chapitre extrait de la « historia eclesiastica Indiana de fray Geronimo de Mendieta, » écrite vers l'année 1570 au Mexique même.

Du grand nombre d'écrits en langues des Indiens dus à la plume des anciens moines franciscains.

Les bienheureux docteurs saint Jérôme et saint Isidore furent auteurs d'excellents traités dans le but de faire connaître aux fidèles les écrits ecclésiastiques de la primitive Église. Il m'a paru que je devais, à leur exemple, faire un chapitre à ce sujet pour que l'on sache de combien on est redevable aux premiers travailleurs de cette nouvelle Église et vigne du Seigneur; car ils ne se contentèrent pas seulement de la défricher, labourer et cultiver à la sueur de leur front, ils voulurent aussi que le labeur devînt plus facile aux ministres qui seraient leurs successeurs et devraient faire usage de la langue des indigènes comme étant l'instrument et l'intermédiaire indispensable pour leur prêcher le saint Évangile et les instruire dans la vie chrétienne. Nous rappellerons donc ici les traités qu'ils écrivirent en langue mexicaine, ou autres du pays, dont la connaissance semble leur avoir été infusée par le Saint-Esprit, comme aux saints apôtres, au lieu de les avoir eux-mêmes acquises par des efforts humains et par leur propre adresse, tant ils y furent experts et habiles.

Les premières lumières à ce sujet provinrent de quelques-uns des douze premiers arrivés, à la tête desquels il faut nommer fray Francisco Jimenez comme ayant formé, avant tous les autres, un traité et un vocabulaire de la langue mexicaine. Après lui et presque aussitôt, fray Toribio Motolinia composa une courte « Doctrine chrétienne » qui circule imprimée. Fray Juan de Ribas fit un cathéchisme et des conférences dominicales pour toute l'année, ainsi qu'une *Flos Sanctorum* de peu d'étendue, avec une Vie chrétienne par demandes et par réponses. Fray Garcia de Cisneros écrivit des sermons propres à être prêchés. Ces quatre moines appartenaient aux douze premiers arrivants.

Après eux, fray Pedro de Gante, qui n'était que frère lai, composa une doctrine étendue qui est imprimée. Fray Juan de San Francisco écrivit en très bon style un sermonaire com-

1. Voyez page 793.

plet et des conférences abondant en exemples édifiants, fort appropriées à la prédication des Indiens. Fray Alonso de Herrera, écrivit pour les Indiens et en leur langue un sermonaire dominical et *de sanctis*. Fray Alonso Rengel fit un très bon traité de la langue mexicaine et un sermonaire pour toute l'année ; il écrivit aussi un traité et une doctrine en langue otomi. Fray Andrès de Olmos posséda, par-dessus tous, le don des langues, car il composa en mexicain le traité le plus complet et le plus utile de tous ceux qu'on a faits. Il écrivit un vocabulaire et bien d'autres travaux. Il fit de même en langue totonaque et en langue guaztèque, et il me semble qu'il connut d'autres idiomes des Chichimèques, car il vécut longtemps parmi eux. Fray Arnoldo de Bassacio, Français d'origine et théologien profond, écrivit en très beau langage un grand nombre de longs sermons et il traduisit les épîtres et les évangiles qui se chantent dans l'Église pendant toute l'année. Tous ses travaux sont grandement estimés. Fray Juan de Gaona, homme doctissime, excella dans la connaissance de la langue mexicaine. Il fit à son sujet d'admirables traités dont il ne reste rien, à l'exception de certains dialogues qui circulent imprimés et dont la langue et le style surpassent en pureté et en élégance ce qu'on a vu jusqu'ici. Il existe aussi de lui une « Passion de notre Rédempteur. » J'ai su que, par malheur, tout le reste a été brûlé.

Fray Bernardino de Sahagun fit un traité de la langue mexicaine et une collection de sermons pour toute l'année, les uns courts, les autres longs, ainsi qu'un commentaire des évangiles des dimanches et beaucoup d'autres traités en langage très choisi. En sa qualité d'homme qui avait le plus scruté et approfondi les secrets de cette langue, il composa un *Calepin* (ainsi qu'il l'appelle lui-même) en 12 ou 13 livres in-folio, que j'ai eu entre les mains, et dans lequel étaient contenues toutes les manières de parler dont les Mexicains faisaient usage dans leurs rapports en tous genres, en religion, en éducation, en manière de vivre et dans les entretiens. Vu leur extrême longueur, il ne fut pas possible de les transcrire (ou de les traduire). Un des vice-rois qui nous ont précédés eut l'adresse de les retirer de ses mains pour les faire parvenir à un certain chroniqueur qui lui demandait avec la plus grande insistance des écrits relatifs aux mœurs des Indiens. Il en retirera le même profit, sans doute, que des *coplas* de Gaiferos. Ce Père fut en cela très malheureux, car de tout ce qu'il a écrit, on n'a imprimé qu'un recueil de cantiques qu'il composa pour que les Indiens les chantassent dans leurs danses et pour qu'ils s'édifiassent par le souvenir de la vie de notre Sauveur et de ses saints, en oubliant leurs dangereuses antiquailles.

Fray Alonso de Escalona écrivit un grand nombre d'excellents sermons dont profitent aujourd'hui les prédicateurs. Il composa aussi des commentaires sur les commandements du Décalogue.

Fray Alonso de Molina est celui qui a livré le plus de travaux à l'impression ; car il imprima un traité de la langue mexicaine, un vocabulaire, une doctrine chrétienne détaillée et une autre abrégée, un confessionnaire détaillé et un autre plus court, une préparation pour recevoir le saint sacrement de l'autel et la vie de notre Père saint François. En outre, il traduisit dans la même langue les évangiles de toute l'année et les heures de Notre-Seigneur ; mais ces dernières furent retirées de la circulation parce qu'il fut défendu de les traduire en langue vulgaire. Il traduisit aussi un grand nombre de prières et d'exercices dévots à l'usage des indigènes pour faciliter leurs progrès dans la vie spirituelle et chrétienne.

Fray Luis Rodriguez traduisit les Proverbes de Salomon dans un style fort élégant et les quatre livres du *Contemptus mundi*, à l'exception des vingt derniers chapitres du troisième livre, dont la traduction a été faite il y a peu de temps par fray Juan Baptista, qui est actuellement gardien du couvent de Tezcuco, en même temps qu'il a fait disparaître plusieurs fautes qui existaient dans les quatre livres par suite de la négligence des copistes qui les avaient transcrits, ce qui les a mis en état de pouvoir être imprimés.

Fray Juan de Romanones composa un grand nombre d'élégants sermons et d'autres traités, en même temps qu'il traduisit plusieurs fragments de l'Écriture sainte.

Fray Maturino Gilberti, Français d'origine, composa et imprima en langue *tarasca* de Michoacan un livre de doctrine chrétienne, in-folio, qui renferme tout ce qu'un chrétien a besoin de savoir et de comprendre pour se sauver.

Fray Francisco de Toral, qui fut évêque du Yucatan, connut le premier la langue *popoloca* de Tecamachalco et il fit à son sujet un traité, un vocabulaire et d'autres travaux sur la doctrine.

Fray Andrès de Castro, premier prédicateur de l'Évangile dans la province de *Matlaxinco*, fit en cette langue un traité, un vocabulaire, une doctrine et des sermons.

Le saint homme fray Juan de Ayora, qui fut provincial de Michoacan laissa, entre autres traités, un imprimé en langue mexicaine sur le saint sacrement de l'autel.

Fray Juan Baptista de Lagunas, qui fut aussi provincial de Michoacan, écrivit en langue tarasque et imprima un traité et une doctrine chrétienne.

Fray Pedro de Palacios, très versé dans la langue otomi, composa en cet idiome un catéchisme ou doctrine chrétienne, ainsi qu'une grammaire pour l'apprendre, qui fut corrigée et augmentée plus tard par le P. fray Pedro Oroz, père émérite de cette province, auquel on doit de la reconnaissance pour les nombreux travaux qu'il écrivit en cette langue, non moins que dans la mexicaine, en laquelle il a composé un nombreux sermonaire qui ne tardera pas, s'il plaît à Dieu, à voir la lumière. Cette langue mexicaine est celle qui se parle le plus généralement dans toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne où il y en a un nombre considérable d'autres variant pour chaque région et même chaque ville ; car elles y sont innombrables. Mais partout il y a des interprètes qui comprennent et parlent la langue mexicaine, parce qu'elle se propage dans tous les pays, comme la langue latine dans les royaumes de l'Europe. Je puis même affirmer, en toute vérité, que la langue mexicaine n'est guère moins polie ni moins remarquable que la langue latine ; je crois, au surplus qu'elle excelle davantage dans l'art de composer les mots au moyen de leurs racines et de s'exprimer en métaphores. A la vérité cette perfection a disparu dans l'usage et même elle se corrompt chaque jour dans un parler plus vulgaire. Nous autres, les Espagnols, nous la parlons, en effet, comme les nègres et les provinciaux grossiers parlent la nôtre. Il en résulte que les Indiens eux-mêmes adoptent nos manières de parler et oublient les façons de leurs pères et aïeux. La même chose arrive par ici à notre langue espagnole que nous avons corrompue à moitié par des mots que les conquistadors prirent dans les îles et d'autres que l'on a pris dans la langue mexicaine. De sorte que nous pouvons dire qu'avec les langues et coutumes des gens des diverses nationalités, il s'est fait dans ce pays une mixture, une sorte d'ensemble chimérique qui a apporté quelques troubles à l'établissement de la chrétienté parmi ces indigènes. Que Dieu y porte le remède comme il en a le pouvoir !

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MOTS *nahuatl* EMPLOYÉS DANS L'HISTOIRE DE SAHAGUN.

A

C, Ç

E

I, Y

M

N

O

P

Q

T

U

X

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE GÉNÉRALE DES TRADUCTEURS

HISTOIRE GÉNÉRALE DES CHOSES DE LA NOUVELLE-ESPAGNE

NOTES EXPLICATIVES

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES TRADUCTEURS

CORRECTIONS

Les traducteurs n'ont pas cru devoir relever certaines erreurs de typographie, toujours inévitables dans une longue publication. Ils ont pensé que le lecteur effectuerait sans peine ce travail. Pour les mots *nahuatl*, qui seuls pourraient causer quelque embarras, la table spéciale, qui en a été dressée, suffira pour faire les rectifications nécessaires et, d'ailleurs, assez peu nombreuses.

Cependant il importe de faire une mention particulière de l'*erratum* de la page XXI, ligne 5, de l'Introduction. Au lieu de : *qui lui étaient*, lisez : *qui leur étaient.*

23 232. — IMPRIMERIE A. LAHURE
rue de Fleurus, 9, à Paris.

